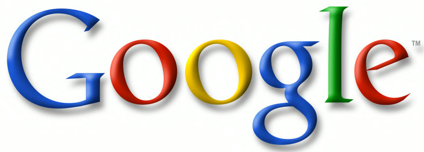
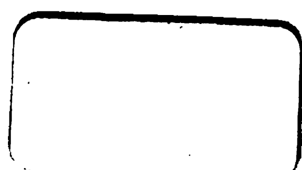



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580078 3





MAGASIN

THÉATRAL,

CHOIX DE PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES SUR TOUS LES THÉATRES DE PARIS.

TOME DEUXIÈME.



PARIS.

MARCHANT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

—

1834



Printed in France.

THÉOPHILE,

OU

MA VOCATION,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Varin, Et. Arago et Desvergers,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 2 AVRIL 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
THÉOPHILE BERNARD, jeune séminariste	M. ARNAL.	SÉRAPHINE, leur fille	Mlle MAYER.
MONT-GOBERT, riche propriétaire.	M. LEPEINTRE.	OCTAVIE, leur nièce	Mme THÉNARD.
Mme MONT-GOBERT, sa femme.	Mme GUILLEMIN	DOMESTIQUES.	

La scène se passe à la campagne, près de Senlis, dans la campagne de M. Mont-Gobert.

Le théâtre représente l'intérieur du premier étage d'un pavillon; porte d'entrée au fond; porte latérale à gauche; un canapé du même côté; fenêtre à droite; au fond deux bibliothèques de chaque côté de la porte; elles s'ouvrent dans toute la hauteur par deux battans garnis de rideaux verts. Chaises, fauteuils, table, etc.

SCENE PREMIERE.

SÉRAPHINE, puis OCTAVIE.

(Au lever du rideau, Séraphine paraît au fond portant un paquet qu'elle dépose sur une chaise.)

SÉRAPHINE. Tout le monde dort dans la maison... personne ne m'a vue... appelons ma cousine... (*Elle va frapper à la porte de gauche.*) Octavie!... Ma cousine!... c'est moi, je suis seule...

OCTAVIE, *paraissant.* Me voici, ma chère Séraphine... embrassons-nous!...

SÉRAPHINE. Non, pas à présent... parce qu'avec ton costume d'homme, de militaire...

OCTAVIE. Eh bien?..

SÉRAPHINE. Ça peut donner des idées!

OCTAVIE. Quel enfantillage!.. est-ce que tu es encore comme à la pension... un peu prude, un peu dévote?

SÉRAPHINE. Et toi, es-tu toujours?..

OCTAVIE. Je n'ai pas changé.

AIR *de Mazaniello.*

Plus que jamais, vive, étourdie
Gaîment, j'éloigne les chagrins!

SÉRAPHINE

Le ciel, ma chère, en cette vie,
Nous défend les plaisirs mondains.

OCTAVIE.

Le ciel qui t'occupe sans cesse,
Crois-moi, ne saurait t'en punir.
Celui qui donne la jeunesse,
N'est pas l'ennemi du plaisir.

SÉRAPHINE. Moi qui te croyais à Senlis, bien tranquille chez ton père, juge de mon étonnement, de ma frayeur, lorsqu'hier au soir, tu es venue seule, sous ce costume, me demander asile à l'insu de mes parens.

OCTAVIE. Il le fallait bien... ton père est mon oncle... et pour tout au monde, je ne voudrais pas qu'il me sût chez lui.

SÉRAPHINE. Aussi, je n'ai pas même pris le temps de t'interroger... il était tard!.. je t'ai bien vite cachée dans ce pavillon qui est toujours inhabité... mais ma conscience n'est pas tranquille, car il t'est sans doute arrivé une aventure terrible...

OCTAVIE. Non.... rien de bien extraordinaire... j'ai été enlevée!...

SÉRAPHINE. Enlevée!... par des voleurs?

OCTAVIE. Par un jeune homme... un officier.

SÉRAPHINE. Et tu as pu le souffrir?

OCTAVIE. Dam! quand on n'est pas la plus forte.

SÉRAPHINE. Se laisser enlever par un officier!... Est-ce un officier supérieur?

OCTAVIE. Un sous-lieutenant!...

SÉRAPHINE. Tu es impardonnable.

OCTAVIE. Je conviens de mes torts; mais ils sont involontaires..... Figure-toi qu'on devait donner à Senlis un bal déguisé et masqué...

SÉRAPHINE. Quel abîme pour l'innocence!...

OCTAVIE. Je reçois une invitation... mon père me défend de l'accepter.... c'était cruel !.... mais le lendemain il est forcé de se rendre à Paris pour y rester huit jours... En son absence, plusieurs de mes amies vinrent me voir, et moi, j'enrageais..... parce qu'elles avaient l'air de me plaindre... Pauvre Octavie!.. un si beau bal !.. que tu es malheureuse !... mais c'est que tu le veux bien.—Moi !... et comment ? — Sans doute !.. viens-y avec nous... tu seras déguisée, on ne te reconnaîtra pas... et ton père n'en saura rien...

SÉRAPHINE. Tu t'es laissé entraîner?...

OCTAVIE. Que veux-tu ..... je savais qu'Arthur devait y être.

SÉRAPHINE. Qu'est-ce que c'est qu'Arthur?

OCTAVIE. Arthur de Vernon, ce jeune officier de chasseurs, en garnison à Senlis... qui, depuis quelque temps, me parlait d'amour.

SÉRAPHINE. Et tu l'écoutais?..

OCTAVIE. Est-ce qu'on peut empêcher un officier de parler?.. surtout celui-là... qui est très-bavard... voilà pourquoi je pris ce costume, l'uniforme de son régiment, petite tenue ! je me réjouissais de l'intriguer !.. à peine au bal... je le rencontre, il feint de ne pas me reconnaître, et tout en causant, nous quittons la salle pour le jardin, où, après plusieurs détours, nous arrivons à une porte extérieure !.. là, deux hommes me saisissent, étouffent mes cris, et me placent à côté d'Arthur dans une chaise de poste qui part au galop...

SÉRAPHINE. Vois-tu cependant où les bals peuvent conduire ?

OCTAVIE. Heureusement qu'en traversant ce village, qui n'est qu'à deux lieues de Senlis, une roue s'est brisée, et tandis qu'Arthur cherchait du secours, l'obscurité a protégé ma fuite, et je suis venue te demander un refuge.

SÉRAPHINE. Combien tu dois haïr ce jeune homme !..

OCTAVIE. Mais non, au contraire !.. tu ne comprends pas cela, toi qui n'as jamais aimé...

SÉRAPHINE. Peut-être...

OCTAVIE. Tu connaîtrais l'amour ?

SÉRAPHINE. Oui !.. mais un amour pur et sans remords... un amour qui ne peut être heureux que là-haut...

OCTAVIE. Là-haut !.. prends-y garde !.. dans ce genre-là, les enlèvemens sont plus dangereux

SÉRAPHINE. Ne plaisante pas sur un pareil sujet.

OCTAVIE. Je n'en ai guère envie, je suis trop inquiète, trop malheureuse !.. C'est demain que mon père revient de Paris. et s'il ne me trouve pas à son arrivée, si le bruit de cet événement se répandait... et ces choses-là se répandent si vite !..

AIR *du Partage de la richesse*..

Tu sais combien la médisance,
En province, est prompte à blesser ;
Sur un seul mot, sur la moindre apparence
On la voit souvent s'exercer.
Mon aventure est un excellent thème;
Dieu sait comme on va bavarder...
Car j'ai fourni le canevas moi-même,
Et l'on n'aura plus qu'à broder.

SÉRAPHINE. Mon Dieu ! c'est vrai.... Quel parti prendre?

OCTAVIE. Il n'y en a qu'un... La nuit prochaine il faut que je retourne à Senlis· car je ne puis y retourner que la nuit; mais il le faut absolument.

SÉRAPHINE. Et qui t'accompagnera?

OCTAVIE. Ton frère Léon n'est-il pas ici?

SÉRAPHINE. Non, il est à Paris, où il est allé faire ses adieux à nos parens.

OCTAVIE. Ses adieux?...

SÉRAPHINE. Il est sur le point de partir pour l'Italie, mon père dit que c'est le moyen d'achever son éducation. Nous attendons même un monsieur, un jeune homme qui doit le suivre dans ce voyage.

OCTAVIE. J'entends, un mentor... voilà justement ce qu'il me faudrait... Se confier à des domestiques, c'est impossible.

SÉRAPHINE. Espérons encore; nous avons toute la journée pour y penser, et d'ici à ce soir, le ciel nous inspirera peut-être... En attendant, quitte ce costume; je ne t'aime pas sous cet habit, et je t'ai apporté tout ce qu'il faut pour en changer.

(Elle lui donne le paquet.)

OCTAVIE. Tu ne m'as pas apporté autre chose ?

SÉRAPHINE. Quoi donc ?

OCTAVIE. A déjeuner...je meurs de faim

SÉRAPHINE. C'est juste... je tâcherai... Chut !.. je crois entendre parler.

(Elle écoute.)

OCTAVIE, *écoutant aussi*. En effet, on s'approche.

SÉRAPHINE. C'est la voix de mon père ! (*Elle remonte la scène.*) Maman est avec lui... Que viennent-ils faire ?.. eux qui ne visitent jamais ce pavillon...

OCTAVIE. Mais ne sois donc pas troublée comme ça... Fais semblant de chercher un livre dans cette bibliotheque.

SÉRAPHINE, *allant à la bibliothèque*. Mentir !.. dissimuler !.. tu vois à quoi tu m'exposes.

OCTAVIE. Adieu... n'oublie pas mon déjeuner.

(Elle rentre à gauche en emportant le paquet.)

SCENE II.

SÉRAPHINE, M. ET Mme MONT-GOBERT.

MONT-GOBERT. Oui, madame, je vous répète que je le veux.

Mme MONT-GOBERT. Et moi, je vous répète que vous n'avez pas le sens commun... Ce pavillon est isolé, au bout du jardin... rien n'est plus incommode.

MONT-GOBERT. Mais au contraire... une solitude délicieuse, véritable demeure du sage, avec une bibliothèque choisie... (*Il se retourne et aperçoit Séraphine.*) Tiens! tu étais là, Séraphine?

Mme MONT-GOBERT. Que faites-vous ici, mademoiselle?

SÉRAPHINE. Maman, je cherchais un livre...

MONT-GOBERT. Approche, mon enfant... Je suis sûr qu'elle sera de mon avis.

Mme MONT-GOBERT. Brisons là, monsieur... Vous voulez qu'il habite ce pavillon, j'y consens, n'en parlons plus.

SÉRAPHINE. Habiter ce pavillon... qui donc cela?

MONT-GOBERT. Le jeune homme qui doit accompagner ton frère dans ses voyages; son séjour ici sera de courte durée, mais encore faut-il le loger convenablement... Y verrais-tu aussi des obstacles?

SÉRAPHINE. Mais quand doit-il arriver?

MONT-GOBERT. Je ne l'attends que dans dans trois ou quatre jours.

SÉRAPHINE, *à part.* Ça me rassure. (*Haut.*) Alors, je n'y trouve aucun inconvénient.

MONT-GOBERT. Vous l'entendez, madame; il n'y a que vous qui fassiez toujours de l'opposition.

Mme MONT-GOBERT. C'est que vos idées sont quelquefois si contradictoires!

MONT-GOBERT. Et en quoi, s'il vous plaît? Me blâmeriez-vous parce que je donne pour compagnon de voyage à mon fils un bon jeune homme qui a fait ses études au séminaire, ce qui est, selon moi, un gage de moralité et de bonne conduite?

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, je préfère en cette circonstance,
Un homme simple et d'esprit peu léger;
Car, dans le monde, il est mainte science,
Qui pour mon fils offre plus d'un danger.
Je veux quelqu'un d'une candeur extrême,
Qui ne puisse trop l'éclairer...
Et lui laissant presque tout ignorer,
Pour lui soit un autre moi-même.

SÉRAPHINE, *à part.* Mon père a raison.

Mme MONT-GOBERT. Non, ce n'est pas en cela que je vous désapprouve... Du temps de l'empire, c'est à peu près de cette manière qu'on élevait beaucoup de jeunes gens... La mode en était revenue; je m'étonne seulement que vous fassiez revivre un pareil usage, vous qui ne croyez à rien, qui vous mettez au-dessus des principes les plus respectés.

MONT-GOBERT. C'est vrai... En général je ne crois que ce que je vois, et comme je ne vois rien... vous comprenez le reste; mais je ne suis pas fâché que mes enfans aient une autre manière de voir.

Mme MONT-GOBERT. Je ne sais pourquoi vous encouragez Séraphine dans ses idées de dévotion, fort bonnes d'ailleurs, quand elles ne sont pas poussées trop loin; mais fuir le monde et le mariage; vouloir se consacrer entièrement à la retraite, voilà ce que je déclare un abus, et mon devoir est de m'y opposer.

SÉRAPHINE. Mais, maman, puisque c'est mon goût, mon seul désir.

MONT-GOBERT. Sans doute... c'est écrit sur sa figure... regardez-la... la candeur même... C'est au point qu'à sa pension elle a servi de modèle pour le portrait d'une sainte qu'on destinait à une église.

Mme MONT-GOBERT. Qu'importe?.. moi je soutiens qu'une jeune personne est faite pour se marier, pour vivre dans la société.

MONT-GOBERT. Tâchez alors de découvrir un gendre qui nous convienne, je ne demande pas mieux.

Mme MONT-GOBERT. Rien n'est plus facile: mon frère est colonel, et dans son régiment il y a plus d'un officier...

MONT-GOBERT. Un militaire!.. êtes-vous folle? Un gendre qui se ferait tuer à la première occasion.

Mme MONT-GOBERT C'était comme ça du temps de l'empire.

MONT-GOBERT. Vous me citez toujours l'empire.

Mme MONT-GOBERT. Eh! trouvez moi quelque chose de mieux.

MONT-GOBERT. Je n'y consentirai jamais!

Mme MONT-GOBERT. C'est ce que nous verrons... Quant à votre fils, le danger est moins grand pour lui; cependant, point d'imprudence... vous ne connaissez pas ce jeune homme que vous attendez... et si par hasard c'était un fanatique, un hypocrite?..

MONT-GOBERT. Le jeune Théophile? le fils de mon ami Bernard, mon ancien associé!.. j'ai sur lui les meilleurs renseignemens... Il faut vous dire qu'il y a dix ou douze ans, mon ami Bernard, qui n'avait pas été aussi heureux que moi en affaires, s'embarqua pour les Indes, afin de rétablir sa fortune. En partant, il laissa son

fils entre les mains d'une vieille tante dévote qui l'éleva à sa manière, et voilà pourquoi Théophile a embrassé la profession dont je vous parlais tout-à-l'heure.

Mme MONT-GOBERT. Je comprends.

MONT-GOBERT. Son père en fut désolé à son retour. Il était riche ; ses projets de fortune s'étaient réalisés, et ma foi, ayant appris que je cherchais une espèce de mentor pour mon fils, il m'a prié de choisir Théophile ; il espère que le monde et les voyages le feront renoncer à un état qui contrarie les vues de sa famille. Vous sentez que je n'ai pu refuser un pareil service à un ancien ami?

Mme MONT-GOBERT. A la bonne heure... mais encore une fois, M. Théophile ne vous est pas personnellement connu?

MONT-GOBERT. Soyez donc tranquille ; je l'examinerai... je le questionnerai... et vous savez que je ne suis pas bête... J'ai lu Voltaire, j'ai lu tout Voltaire! une fort belle édition qui m'a coûté assez cher ; ainsi reposez-vous sur moi, et préparez ce pavillon d'une manière convenable... c'est tout ce que je vous demande.

Mme MONT-GOBERT. Je m'en occuperai dès aujourd'hui.

SÉRAPHINE. Permettez, maman..... ça vous gênerait... je me charge de tout cela.

MONT-GOBERT. Cette chère enfant!.. Mais voici l'heure où mes journaux arrivent; je vais les parcourir avant le déjeuner.

AIR *de la Ligue des femmes.*

Vous le savez, c'est mon unique étude;
Dans les journaux je m'instruis bien ou mal;
Depuis long-temps j'en ai pris l'habitude ;
Je ne saurais vivre sans mon journal...
Le monde, hélas! est une nuit obscure,
Où nous cherchons en vain la vérité ;
Moi, des journaux j'aime fort la lecture ;
Ça m'entretient dans l'incrédulité.
Vous le savez, etc.

Mme MONT-GOBERT *et* SÉRAPHINE.

Nous le savons, c'est votre unique étude ;
Dans les journaux on s'instruit bien ou mal ;
Quand dès long-temps on a cette habitude,
On ne saurait vivre sans son journal.

(*Mont-Gobert sort par le fond.*)

SCENE III.

Mme MONT-GOBERT, SÉRAP INE.

Mme MONT-GOBERT. Enfin, il est parti!

SÉRAPHINE, *à part.* Pourvu qu'elle ne reste pas long-temps.

Mme MONT-GOBERT. Séraphine, j'ai un secret à t'apprendre.

SÉRAPHINE. Un secret?

Mme MONT-GOBERT. Je suis à peu près sûre que tu n'as eu jusqu'ici aucune inclination... Me serais-je trompée?

SÉRAPHINE. Non, maman. (*A part.*) Encore un mensonge.

Mme MONT-GOBERT. Cela rend ma tâche plus facile, et je m'applaudis du plan que j'ai formé avec mon frère le colonel, qui est en garnison à Senlis.... Nous avons conspiré pour ton bonheur, et il s'est chargé de te trouver un mari dans son régiment.

SÉRAPHINE. Un mari! et un officier encore!

Mme MONT-GOBERT. Aurais-tu aussi des préventions contre les militaires?... Du temps de l'empire on les recherchait partout... ils étaient l'ame de la société.... ce sont les hommes les plus aimables.

SÉRAPHINE. Je ne crois pas que mon père soit de votre avis.

Mme MONT-GOBERT. Je le sais bien... Jamais un officier n'aurait été reçu chez lui, surtout en qualité de prétendu... Il nous fallait un moyen de l'introduire; le hasard nous l'a fourni... j'ai écrit au colonel que nous attendions le jeune Théophile... l'occasion était bonne, il l'a saisie, et le protégé de mon frère doit arriver aujourd'hui à la place et sous le costume du séminariste.

SÉRAPHINE. Il arrive aujourd'hui? mais je ne le connais pas!

Mme MONT-GOBERT. Ni moi non plus... mais le colonel me vante son adresse, son esprit ; au surplus, je vais te montrer la lettre qui renferme son éloge... je dois l'avoir sur moi... (*Elle la cherche.*) Eh bien!.. je ne la trouve pas... je l'aurai laissée sur mon secrétaire...

SÉRAPHINE. Maman, je m'en rapporte à vous.

Mme MONT-GOBERT. Et tu as raison... ce jeune homme est un excellent parti... à la vérité il n'est encore que sous-lieutenant; mais on peut prétendre à tout quand on se nomme Arthur de Vernon.

SÉRAPHINE, *à part.* Arthur de Vernon!.. le ravisseur d'Octavie!

Mme MONT-GOBERT. Ainsi, tu adoptes mes vues, et tu t'y prêteras de bonne grâce?..

SÉRAPHINE. Non, maman... n'y comptez pas... vous savez mon éloignement pour le mariage.

Mme MONT-GOBERT. Ma fille, cette résolution n'est pas naturelle, vous me cachez quelque chose?

SÉRAPHINE, *à part.* Que lui répondre?..

(On entend sonner la cloche d'entrée.)

Mme MONT-GOBERT. On sonne à la grille? qui peut nous rendre visite à cette heure?

SCENE IV.

Les Mêmes, MONT-GOBERT.

MONT-GOBERT. Le voici! le voici!... je l'ai vu arriver de loin, par la grande avenue et j'accourais vous prévenir.

Mme MONT-GOBERT. Et qui donc?

MONT-GOBERT. Le jeune Théophile... je l'ai reconnu à son costume.

Mme MONT-GOBERT, *à Séraphine*. C'est notre officier...

SÉRAPHINE. Ah! je me sauve.

(Elle s'enfuit par le fond.)

MONT-GOBERT. Eh bien! qu'est-ce que ça signifie?.. pourquoi s'enfuit-elle ainsi?

Mme MONT-GOBERT. Que sais-je?.. elle est d'une timidité insupportable.

MONT-GOPERT. J'espère, madame, que vous ferez à ce jeune homme un accueil amical?

Mme MONT-GOBERT. Soyez tranquille! j'y suis toute disposée.

SCENE V.

M. *et* Mme MONT-GOBERT, THÉOPHILE.

THÉOPHILE, *entrant*.

AIR *du Comte Ory*.

De ma voix étrangère
Ecoutez la prière, (*bis*.)
Mon cœur pur et sincère
Vous implore aujourd'hui;
Je suis dans ma misère
Exilé sur la terre;
De ma voix étrangère
Accueillez la prière,
Le ciel, en qui j'espère,
Deviendra votre appui!

MONT-GOBERT.. Soyez le bien-venu, mon cher Théophile; je suis ravi de votre arrivée!... cependant je ne vous attendais que dans quelques jours...

THÉOPHILE. Il est vrai... mon zèle a peut-être passé les bornes, et, poussé par je ne sais quelle impatience aveugle, je suis accouru sous votre toit... comme un frêle esquif battu par les vents!...

Mme MONT-GOBERT, *à part*. C'est très bien.. on ne le prendrait jamais pour un officier.

MONT-GOBERT. Je crois comprendre que vous avez eu du mauvais temps en route?.. mais nous vous recevrons de manière à vous faire oublier les fatigues du voyage.

THÉOPHILE. Je n'attendais pas moins de votre mansuétude.

Mme MONT-GOBERT. Monsieur ne doute pas du plaisir que nous procure son arrivée?.

MONT-GOBERT. Mme Mont-Gobert, mon épouse, que je vous présente..

Mme MONT-GOBERT, *à part*. Il baisse les yeux!.. c'est admirable!..

THÉOPHILE, *à part*. Cette femme a des regards bien hardis!...

MONT-GOBERT. Et comment se porte mon vieil ami Bernard?

THÉOPHILE. Mon père jouit de la santé du corps et de l'esprit...

MONT-GOBERT. Je crois qu'il n'est pas très-satisfait de l'état que vous avez embrassé?

THÉOPHILE. Mon père est un honnête homme selon les idées du siècle; mais son ame est enveloppée d'épaisses ténèbres!.. Il prétend que je n'ai pas de vocation pour les choses spirituelles... et il exige qu'avant de m'y consacrer tout entier je marche quelque temps au milieu des voies du monde!.. il espère me ramener par là à des pensées profanes, à des sentimens terrestres... voilà pourquoi il m'a envoyé vers vous... c'est une épreuve à subir, j'en sortirai victorieux, et, une fois ma tâche accomplie, je retournerai au bercail comme un agneau bondissant.

Mme MONT-GOBERT, *bas à Théophile*. Vous jouez votre rôle à merveille.

THÉOPHILE, *à part*. Que me veut donc cette femme?...

MONT-GOBERT. Jeune homme, nous reparlerons de tout cela; car il ne faut pas vous attendre à me voir partager toutes vos opinions; j'ai lu Voltaire!. je suis un disciple de Voltaire!

THÉOPHILE. Vous en avez bien l'air.

MONT-GOBERT. Mais pour le moment, ne songez qu'à vous reposer... Mon fils est encore à Paris, et jusqu'à son retour, vous habiterez ce pavillon tranquille et solitaire... ici, votre bibliothèque; là, votre chambre à coucher. (*Il indique l'une et l'autre.*) Ma fille aura soin que vous ne manquiez de rien.

THÉOPHILE. Votre fille! vous avez une fille?

MONT-GOBERT. Une jeune personne que je vous demande la permission de vous présenter.

Mme MONT-GOBERT, *bas à Théophile*. Acceptez, acceptez!...

THÉOPHILE, *après l'avoir regardée*. Non, monsieur, et si j'avais connu cette circonstance, mon pied n'aurait point touché le seuil de votre demeure.

MONT-GOBERT. Pourquoi donc?

THÉOPHILE. La femme est l'écueil du sage... et moi, faible mortel, je dois fuir sans relâche une créature qui pousse le cœur à la révolte.

Mme MONT-GOBERT, *à part*. C'est bien plus adroit!.. il a infiniment d'esprit.

MONT-GOBERT. En vérité, mon jeune

ami, vous portez un peu loin les scrupules; mais n'importe, nous allons nous mettre à table, déjeunez avec nous... un bon déjeuner ne se refuse pas... j'ai d'excellens vins, du bordeaux, du chambertin, du champagne mousseux.

THÉOPHILE. Permettez-moi de ne point m'asseoir à ce banquet.

MONT-GOBERT. Vous n'avez peut-être pas faim ?

THÉOPHILE. Au contraire... je suis comme les Hébreux dans le désert, avant que le ciel leur eût envoyé la manne... je tombe d'inanition .. mais ce champagne... je craindrais de me laisser surprendre à la gourmandise, et je préfère qu'on me serve ici une légère collation, afin de n'accorder à la nature que ce qui est nécessaire pour réparer ses ruines.

MONT-GOBERT. Allons, soit! Vous aimez la solitude, chacun son goût... ainsi, madame, vous donnerez des ordres en conséquence?...

Mme MONT-GOBERT. C'est convenu... (*Bas à Théophile.* Vous êtes charmant, attendez-moi... je reviendrai quand mon mari ne pourra nous déranger.

THÉOPHILE, *à part.* Je suis charmant?

MONT-GOBERT. Au revoir, mon jeune ami... au revoir...

AIR : *Mais, pardon, il faut que je quitte.*

Ici, liberté toute entière!
Point de gêne, voilà ma loi...

THÉOPHILE.

Qu'un jour le ciel vous rémunère,
De ce que vous faites pour moi.

Mme MONT-GOBERT.

Monsieur se montre un peu sauvage,
Et nous devons sans peine l'excuser...
Car il veut nous laisser, je gage,
Le plaisir de l'apprivoiser.

ENSEMBLE.

Ici, liberté toute entière,
Point de gêne, c'est notre loi;
Croyez notre amitié sincère,
On est chez nous comme chez soi.

MONT-GOBERT.

Ici liberté toute entière,
Point de gêne, voilà ma loi...
Croyez mon amitié sincère,
On est chez nous comme chez soi.

THÉOPHILE.

Ici liberté toute entière,
Je me soumets à cette loi...
Qu'un jour le ciel vous rémunère
De ce que vous faites pour moi.

(*Mont-Gobert sort avec sa femme.*)

SCENE VI.

THÉOPHILE, *seul.*

Ils veulent m'apprivoiser!.. voilà bien le monde... à peine suis-je entré dans cette Babylone impure, et déjà on m'y dresse des embûches! dès le premier pas, j'y rencontre un impie enflé d'orgueil!... car ce Mont-Gobert est enflé d'orgueil!.. et une femme frivole, qui roule peut-être des pensées criminelles! les yeux de cette femme brillaient comme deux escarboucles, et chacune de ses paroles me semblait un glaive à deux tranchans. « Attendez-moi, m'a-t-elle dit: vous êtes » charmant!.. je reviendrai quand mon » mari ne pourra nous déranger. » Ce discours a répandu l'épouvante dans mon esprit!.. c'est un piége affreux tendu sous mes pas... où suis-je grand Dieu!.. Pourquoi suis-je venu parmi les enfans des hommes!.. Qui me donnera la force de renverser mes ennemis et de me dompter moi-même, qui suis mon plus grand ennemi!.. car mon ame n'est point encore détachée des choses de la terre, et mon cœur est plein de turpitudes!.. mes regards s'arrêtent sur la créature avec une complaisance qui me rend l'égale de la brute... ma misère est si profonde que j'ose à peine prononcer le mot de femme!.. ce mot qui suffit pour me causer des éblouissemens!.. ô femme, ta vue trouble ma vue, et ta voix trouble ma voix! ton approche me fait tressaillir et la nuit même, tu remplis mes songes de visions tumultueuses.

AIR : *Je conçois que pour la séduire.*

Toujours en proie à l'ardeur qui m'enflamme,
Parfois j'ai su réprimer ses transports;
Mais plus souvent les désirs dans mon ame,
Ont imposé silence à mes remords...
De bien, de mal, j'offre un affreux mélange,
Oui, le démon, par un art corrupteur,
Pour me tenter prend la forme d'un ange,
Et le ciel et l'enfer se disputent mon cœur.
Ah! je ne puis y songer sans terreur,
Dans ce péril redoublons de ferveur,
Car le ciel et l'enfer se disputent mon cœur.

Où fuir?.. où me cacher?.. l'esprit de ténèbres, qui tourne sans cesse autour de moi, me poursuit dans les lieux mêmes consacrés à la prière... c'est un peu fort. Naguère encore, je m'en souviens, agenouillé sur le marbre, je frappais ma poitrine, lorsqu'en relevant mon front prosterné... j'aperçus un tableau qu'on venait de placer dans le sanctuaire... c'était le portrait d'une sainte... un rayon de soleil traversant la nef semblait entourer cette tête charmante d'une auréole céleste!... Mes yeux demeurèrent fixés... et souvent je revins passer devant elle de longues heures de contemplation... bien plus... un talent profane, que j'avais cultivé durant ma jeunesse, me servit à reproduire ces traits divins et depuis ce temps ils ne m'ont plus quittés!.. hélas, peut-être suis-je coupable!.. peut-être est-ce une ruse de

l'esprit du mal pour m'entraîner plus sûrement dans l'abîme... mais non!.. c'est un amour sans tache... une affection dégagée des sens!.. (*Tirant le portrait de son sein.*) Cette image est un lien qui me rattache à une autre patrie! oui! reste sur mon cœur, ô mes chastes délices!.. sois pour lui comme un bouclier d'innocence, et que nul autre que toi, ne puisse y établir sa demeure. (*Un domestique entre, portant le déjeuner.*) Qui vient là? (*Il serre vivement le portrait.*) Ah! c'est le repas qui m'a été annoncé!.. mais avant d'y toucher, cherchons dans cette bibliothèque quelque bon livre... afin d'unir la nourriture de l'esprit à celle du corps... (*Il va prendre un livre.*) Voltaire, toujours Voltaire! écrivain rempli d'erreurs et de préjugés... Je suis fâché d'en avoir souillé ma main... *La Religieuse*, par Diderot.... je ne connais pas cet homme de lettres... mais le titre me paraît assez édifiant; parcourons quelques passages.

(Il l'ouvre et lit un instant tout bas.)

SCENE VII.

THÉOPHILE, OCTAVIE.

OCTAVIE, *sortant de sa chambre avec précaution*. Je n'entends plus rien... décidément Séraphine m'a oubliée... (*Apercevant la table.*) Une table servie!.. je me trompais.. elle a pensé à moi... (*Elle se met à table et pose son bonnet de police sur un fauteuil.*) Il paraît qu'elle n'a pu me prévenir, et j'ai bien fait d'aller à la découverte.

THÉOPHILE, *laissant tomber son livre*. Oh! quelle abomination!

OCTAVIE, *se levant*. Quelqu'un! je suis perdue!

THÉOPHILE, *à part*. Je n'étais pas seul!.. quel est donc ce petit jeune homme qui s'est emparé de mes alimens?

OCTAVIE, *à part*. A son costume, je parierais que c'est le mentor dont m'a parlé Séraphine.

THÉOPHILE. Jeune adolescent... seriez-vous par hasard l'enfant du logis le rejeton mâle de la race des Mont-Gobert.

OCTAVIE. Non, monsieur, je suis son ami, son cousin.

THÉOPHILE. A la bonne heure! j'aurais été fâché qu'il fût dans le militaire.

OCTAVIE, *à part*. C'est le mentor! j'en étais sûre!.. si je pouvais le mettre dans mes intérêts... (*Haut.*) Oserai-je vous prier sans façon de partager mon déjeuner?..

THÉOPHILE, *à part*. Son déjeuner! (*Haut.*) Malgré l'uniforme que vous portez, votre physionomie me rassure et je prendrai volontiers place à vos côtés.

(Il se met à table.)

OCTAVIE. Vous n'aimez pas les militaires, monsieur?..

THÉOPHILE. Il y en a de bons et de mauvais; par exemple, nous avons Josué qui fut à la fois un saint homme et un grand capitaine; mais d'un autre côté nous avons Holopherne qui eut bien des choses à se reprocher.

OCTAVIE. Je conçois votre éloignement pour eux..... Il est rare de voir ensemble deux personnes de professions aussi différentes que les nôtres..... et je vous avoue que je ne m'attendais pas à cette rencontre.

THÉOPHILE. Ma surprise n'a pas été moins grande, d'autant que j'avais témoigné à monsieur Mont-Gobert le désir d'être seul dans ce pavillon que j'habite pour quelques jours.

OCTAVIE. Vous habitez ce pavillon! (*A part.*) Ah! mon Dieu! il n'y a pas à balancer... il faut me confier à lui...

THÉOPHILE. Vous êtes venu à ce que je vois rendre visite à vos parens?..

OCTAVIE. Au contraire, monsieur... ma présence ici est un secret, et puisque vous en connaissez une partie, je me vois forcé de vous apprendre le reste.... mais jurez-moi d'abord de ne pas révéler ce que vous allez entendre.

THÉOPHILE. J'imposerai silence à mes lèvres, et mon cœur est un vase de discrétion...

OCTAVIE. Sachez donc que la nuit dernière j'étais à Senlis dans un bal masqué...

THÉOPHILE. Oh!..

OCTAVIE. Il s'y trouvait également une jeune personne dont j'étais amoureux...

THÉOPHILE. Oh!.. Après?..

OCTAVIE. Et je l'ai enlevée.

THÉOPHILE. Un ravisseur!.. (*Il se lève.*) Si je l'avais su, je n'aurais point rompu avec vous le pain de l'hospitalité.

OCTAVIE. Daignez m'écouter.

THÉOPHILE. Ah! je vous plains malgré moi! Vous, si jeune et si doux de visage, vous vous êtes déjà laissé prendre aux filets d'une femme!.. ô mon fils; qui vous arrêtera sur le penchant du précipice!

OCTAVIE. C'est par suite de cet événement que je me suis réfugié dans cette maison à l'insu de tout le monde.

THÉOPHILE. De tout le monde?..

OCTAVIE. Excepté de ma cousine Séraphine, qui m'a caché dans ce pavillon et qui prend soin de moi.

THÉOPHILE. Séraphine!.... encore une fille d'Ève!.. qui peut vous induire en tentation!

OCTAVIE. Je l'aime comme une sœur, et

voilà tout... Mais je crains ses parens, ma tante surtout, qui est très-sévère maintenant, quoiqu'elle ait été fort coquette du temps de l'empire, et qu'elle s'avise encore de l'être quelquefois.

THÉOPHILE. Elle m'a paru en effet très adonnée aux vanités du siècle.... et puisqu'une femme qui vous est unie par les liens de famille a pu donner matière à vos censures, combien cela ne doit-il pas vous prémunir contre toutes les autres!... Fuyez, ô mon fils! fuyez cette créature qui a causé la chute du premier homme!.. fuyez-la comme un tissu d'artifice et d'imposture, comme un instrument de honte et de perdition.

OCTAVIE, *à part*. C'est bien agréable à entendre!

THÉOPHILE. Ah! que n'est-il donné à ma voix de vous ramener dans les sentiers de droiture et de continence.

AIR *nouveau de M. Doche*.

Oui, par votre jeunesse,
Je me sens attendrir;
Mon fils, à la sagesse
Je veux vous convertir.
(*Il lui prend la main.*)
Ce noble espoir m'enivre;
Trop heureux en ce jour
Si ma main vous délivre
Des piéges de l'amour.
(*Lui lâchant la main et la repoussant.*)
De frayeur mon ame est saisie,
Dieu! quel trouble vient m'oppresser?

OCTAVIE.

Eh bien! qu'avez-vous, je vous prie?
Pourquoi me repousser?

ENSEMBLE.

La voix de la sagesse
Me porte au repentir,
Et c'est dans la jeunesse
Qu'on doit se convertir.

THÉOPHILE.

Hélas! par sa jeunesse,
Je me sens attendrir;
Mais de cette faiblesse
Dois-je me repentir?

OCTAVIE.

Non, jamais une femme
Ne touchera mon cœur.

THÉOPHILE.

Qu'entends-je?.. de ton ame
J'ai dissipé l'erreur!
O bonheur qui m'étonne!
Jour trois fois solennel!
(*A Octavie.*)
Souffre que je te donne
Un baiser fraternel.
(*Il l'embrasse et la repousse vivement.*)
De frayeur mon ame est saisie.
Dieu! quel trouble vient m'oppresser?

OCTAVIE.

Eh bien! qu'avez-vous, je vous prie?
Pourquoi me repousser?

ENSEMBLE.

La voix de la sagesse, etc

THÉOPHILE.

Hélas! par sa jeunesse
Je me laisse attendrir, etc.

OCTAVIE. Mais ce n'est pas tout: il me reste encore à vous demander un service?

THÉOPHILE. Parlez; mon devoir est de soutenir le faible et l'opprimé.

OCTAVIE. Il faut absolument que je sois demain matin à Senlis; c'est pour moi de la plus haute importance.

THÉOPHILE. Je comprends... vous craignez qu'on ne vous mette aux arrêts.

OCTAVIE. Mais pour que mon absence reste ignorée, je ne puis y rentrer pendant le jour.

THÉOPHILE. Retournez-y pendant la nuit.

OCTAVIE. Sans doute... mais c'est que la nuit, seul dans la campagne..... Enfin je voulais vous prier de m'y reconduire.

THÉOPHILE. Moi, que je serve d'escorte à un officier!..

OCTAVIE. Vous êtes si obligeant!

THÉOPHILE. Jamais!.. vous avez mérité un châtiment; subissez-le sans murmure, et comme une expiation salutaire. Si je vous aidais à l'éviter, je me rendrais complice de vos déportemens.

OCTAVIE. Oh! ne m'abandonnez pas!.. Si vous saviez à quoi je suis exposé, vous n'auriez jamais le courage de me refuser.

THÉOPHILE, *à part*. Comme sa voix est tendre et harmonieuse!

OCTAVIE, *lui prenant le bras avec amitié*. Mon petit abbé, vous serez si gentil!.... je vous aurai tant d'obligations!.... Vous consentez, n'est-ce pas? Ah! oui, je le vois dans vos yeux, vous consentez!

THÉOPHILE. Laissez-moi!.. *Retro*, jeune homme, *retro!..* Je ne sais ce que j'éprouve.... il y a quelque chose là-dessous

OCTAVIE. Vous refusez?..

THÉOPHILE. Laissez-moi, vous dis-je... retirez-vous.

OCTAVIE.

AIR : *Ce n'est pas cela*.

Mon Dieu! calmez-vous!
Point de courroux!
Mais j'ai votre promesse...
Si je vous laisse,
Soyez discret,
Gardez bien mon secret.
(*A part.*)
Il m'obéira, je le croi,
Plus tard je saurai l'y contraindre.

THÉOPHILE, *à part*.

Je tremble et je ne sais pourquoi,
Auprès de lui que puis-je craindre?
Non, point de courroux;
Mais entre nous,
On peut compter sans cesse
Sur ma promesse.
N'ai-je pas fait
Serment d'être discret?

OCTAVIE.

Mon Dieu! calmez-vous, etc.

(*Elle rentre à gauche.*)

SCÈNE VIII.

THÉOPHILE, *puis* Mme MONT-GOBERT.

THÉOPHILE. A quelle agitation intérieure j'ai été en proie!.. Serait-ce une nouvelle tentation de l'ennemi des hommes? Ah! veillons plus que jamais sur moi pour détourner ses maléfices!.... Voici la femme Mont-Gobert; attention.

Mme MONTGOBERT. Vous êtes seul... tant mieux!.. Mon mari est sorti, nous n'avons rien à craindre... cependant, pour plus de sûreté, fermez cette porte.

(Elle indique celle du fond.)

THÉOPHILE. Que je ferme...

Mme MONT-GOBERT. Oui, que personne ne puisse nous surprendre.

THÉOPHILE, *à part.* A quelle épreuve suis-je réservé?

(Il va fermer la porte.)

Mme MONT-GOBERT. Il paraît un peu timide pour un officier... allons, en qualité de belle-mère future, c'est à moi de l'encourager. (*Elle va s'asseoir sur le canapé.*) Maintenant venez vous asseoir à côté de moi.

THÉOPHILE. Je dois m'abstenir de cette familiarité.

Mme MONT-GOBERT. Venez donc, vous dis-je; nous n'avons qu'un instant, et si nous le perdons en cérémonies...

THÉOPHILE. Non, non... je me tiendrai devant vous dans une attitude respectueuse.

Mme MONT-GOBERT. Il ne s'agit pas de respect... encore une fois approchez-vous, ou je vais me fâcher.

THÉOPHILE, *à part.* Que mon patron me soit en aide!

(Il s'assied sur le bord du canapé.)

Mme MONT-GOBERT. Mais plus près, plus près... Est-ce que je vous fais peur?

(Elle le fait approcher.)

THÉOPHILE, *tout près d'elle.* Ah! mon Dieu!

Mme MONT-GOBERT. En vérité, monsieur, vous ne répondez guère à l'idée qu'on m'avait donnée de vous... On m'avait annoncé un jeune homme vif, galant, et même, s'il faut vous le dire, un peu mauvais sujet.

THÉOPHILE. O ciel! j'ai été en butte aux flèches de la calomnie, et les méchans se sont ligués contre moi!

Mme MONT-GOBERT. De grâce, point de dissimulation!.. Vous craignez peut-être de vous montrer à moi tel que vous êtes? eh bien! vous avez tort... je suis bonne, indulgente, et je sais qu'il faut pardonner quelques licences aux personnes de votre état.

THÉOPHILE, *à part.* Cette femme est un blasphème vivant!

Mme MONT-GOBERT. Ainsi, mettez-vous à votre aise et causons d'amitié..... Vous sentez que dans notre position mutuelle....

THÉOPHILE. Mutuelle?...

Mme MONT-GOBERT. Il est nécessaire de bien nous entendre pour tromper mon mari.

THÉOPHILE. Tromper votre mari?..

Mme MONT-GOBERT. Ce n'est pas difficile; et cependant, avec ses préjugés, ses idées étroites, nous aurons de la peine à lui faire approuver vos projets amoureux.

THÉOPHILE, *à part.* Que ne suis-je frappé de surdité!..

Mme MONT-GOBERT. Mais rassurez-vous; ma volonté l'emportera, et je ne serai heureuse que lorsque j'aurai couronné vos vœux.

THÉOPHILE, *à part.* Ma langue reste clouée à mon palais!

Mme MONT-GOBERT. Eh bien! qu'avez-vous donc?.. Vraiment, je ne conçois plus rien au monde d'aujourd'hui... du temps de l'empire, un homme de votre profession se serait déjà jeté à mes pieds pour me remercier.

THÉOPHILE, *à part.* Mes traits se couvrent d'horreur!

Mme MONT-GOBERT. Mais parlez donc, monsieur!..

THÉOPHILE, *se levant.* Oui, je parlerai, femme criminelle!.. je parlerai, et ma voix retentira comme une trompette de malheur!

Mme MONT-GOBERT. Que signifie un pareil langage!

THÉOPHILE. Je parlerai... et je publierai partout tes plans de débauche et d'adultère!...

Mme MONT-GOBERT. Arrêtez, monsieur!.. vous perdez la tête!..

THÉOPHILE. Retire-toi, basilic! ne me souille pas de tes attouchemens venimeux!

Mme MONT-GOBERT. Calmez-vous... Il y a ici quelque mystère que je veux éclaircir, et vous ne me quitterez pas sans me l'avoir expliqué...

THÉOPHILE. Tu veux me retenir!.. va, je saurai bien m'échapper de tes griffes.

(Il va pour sortir.)

Mme MONT-GOBERT, *l'arrêtant.* Encore une fois vous ne sortirez pas ainsi....

THÉOPHILE. Lâche-moi.... lâche-moi, femme plus impudique que les filles de Moab!... (*En se débattant, son manteau se détache et reste entre les mains de madame Mont-Gobert.*) Va, je te maudis!.. Que le

vent de la colère souffle sur ta tête! que la terre se dessèche sous tes pieds; que ton corps soit couvert de lèpres, et que tes cris de douleur portent au loin l'épouvante.... Anathême sur toi, moderne Putiphar!

(Il sort précipitamment.)

SCENE IX.

Mme MONT-GOBERT, *puis* SÉRAPHINE.

Mme MONT-GOBERT. Quel est cet homme? Est-ce un insensé? ou bien veut-il se moquer de moi?.. Bien certainement ce n'est pas celui que mon frère m'avait annoncé... Cela contrarie tous mes projets...

(Elle jette le manteau de Théophile sur le fauteuil où se trouve déjà le bonnet de police d'Octavie.)

SÉRAPHINE, *entrant sans voir sa mère.* C'est lui!.. quel singulier hasard!... Tâchons de parler à ma cousine... (*Apercevant sa mère.*) Ciel! ma mère!...

Mme MONT-GOBERT. C'est toi, Séraphine; tu me cherchais?

SÉRAPHINE. Oui, maman... Vous semblez inquiète?

Mme MONT-GOBERT. En effet, je viens d'avoir un entretien avec ce jeune homme, et j'ai tout lieu de croire que ce n'est pas notre officier.

SÉRAPHINE. Et moi, j'en suis sûre.

Mme MONT-GOBERT. Comment ça?

SÉRAPHINE. Tout-à-l'heure il a passé dans le jardin; j'étais derrière un bosquet, il n'a pu me voir, mais moi je l'ai bien reconnu ..

Mme MONT-GOBERT. Reconnu!. Explique-toi.

SÉRAPHINE. Oh. maman, permettez-moi de n'en pas dire davantage.

Mme MONT-GOBERT. Comment! un secret! J'exige de ta part la plus entière confiance.

SÉRAPHINE. Eh bien, maman, c'est à Paris, dans le temps que j'étais à la pension.

Mme MONT-GOBERT. A la pension!

SÉRAPHINE. Je le voyais quelquefois avec les autres élèves du séminaire.

Mme MONT-GOBERT. Mais alors, c'est le jeune Théophile que nous attendions.

SÉRAPHINE

AIR : *Le beau Lycas.*

Et puis, bien souvent à l'église,
Maman, je l'ai vu qui priait;
Puisqu'il faut que je vous le dise,
Sa piété m'édifiait...
Son regard, sans être sévère,
Brillait d'une foi si sincère
Que mon cœur en fut tout ému,
Oui, mon cœur en fut tout ému.

Mme MONT-GOBERT. Que me dis-tu?

SÉRAPHINE.

Ce n'est pas ma faute, ma mère;
J'ai toujours aimé la vertu;
Ce n'est pas ma faute, ma mère;
C'est par amour pour la vertu.

Mme MONT-GOBERT, *à part.* Qui se serait jamais douté?.. (*Haut.*) Séraphine, je te défends de le voir et de lui parler... Puis-je compter sur ton obéissance?

SÉRAPHINE. Dès que vous l'exigez, je vous le promets.

Mme MONT-GOBERT. Et bientôt, je l'espère, il aura quitté la maison.

SÉRAPHINE. Vous voulez le renvoyer?

Mme MONT-GOBERT. Le plus tôt sera le mieux... Je vais trouver ton père, et malgré son entêtement, je pense qu'il comprendra... Mais je l'aperçois qui vient de ce côté; je préfère l'attendre.

SÉRAPHINE. Mon père à présent!.. je ne pourrai même causer avec Octavie....

SCÈNE X.

LES MÊMES, MONT-GOBERT.

MONT-GOBERT. C'est affreux! c'est abominable... je suis d'une colère!..

Mme MONT-GOBERT. Qu'avez-vous, monsieur?...

MONT-GOBERT. Ce que j'ai!.. tremblez, madame, tremblez; vos complots sont découverts... et cette lettre trouvée sur votre secrétaire...

Mme MONT-GOBERT, *à part.* La lettre du colonel... tant mieux!

MONT-GOBERT Laisse-nous, Séraphine; retire-toi, mon enfant.

SÉRAPHINE. Bien volontiers. (*A part.*) Si j'osais... essayons.

(Elle fait semblant de sortir et entre doucement, sans être vue, dans la chambre d'Octavie.)

SCENE XI.

M. *et* Mme MONTGOBERT.

MONT-GOBERT. Ainsi, madame, vous conspiriez contre moi, et, d'accord avec votre frère, que je déteste, vous êtes parvenus à introduire dans ma maison un amant déguisé... et quel amant!.. un officier... M. Arthur de Vernon.

Mme MONT-GOBERT. *à part.* Profitons de son erreur. (*Haut.*) Mon dessein n'avait rien que de louable.

MONT-GOBERT. Vous en convenez donc?

Mme MONT-GOBERT. Il le faut bien; car, moi qui vous parle, j'ai été trompée la première.... Ce jeune homme n'est pas ce qu'on m'avait dit; et sa conduite à mon égard est surtout impardonnable.

MONT-GOBERT. Sa conduite?..

Mme MONT-GOBERT. Oui, monsieur, tout-à-l'heure, j'étais seule avec lui, et il a osé...

MONT-GOBERT. Il a osé?..

Mme MONT-GOBERT. Me faire une déclaration.

MONT-GOBERT. A vous?.. Ces militaires sont d'une intrépidité...

Mme MONT-GOBERT. Peut-être même que sans ma résistance...

MONT-GOBERT. Eh bien?

Mme MONT-GOBERT. Mais je l'ai reçu de manière à lui imposer le respect...

MONT-GOBERT. Vous voyez si mes préventions contre les militaires étaient injustes.

Mme MONT-GOBERT. Il y a en bien peu comme celui-là; ses manières sont indignes..... C'est au point que son manteau m'est resté entre les mains.

MONT-GOBERT. Son manteau?

Mme MONT-GOBERT. Le voilà sur ce fauteuil.

MONT-GOBERT. C'est ma foi vrai!.... Je m'empare de cette pièce de conviction. (*En prenant le manteau il aperçoit le bonnet de police.*) Que vois-je?

Mme MONT-GOBERT. Quoi donc?

MONT-GOBERT. Son bonnet de police.

Mme MONT-GOBERT, *le prenant.* Voyons... (*A part.*) Qu'est-ce que ça signifie?

MONT-GOBERT. Plus de doute!... vous aviez raison, madame, c'est une atrocité!.. et, dans ma fureur, je vous charge de le mettre à la porte.

Mme MONT-GOBERT, *à part.* C'est bien singulier!

MONT-GOBERT. Mais le voici... Restez là, madame, nous allons lui parler.

SCENE XII.

LES MÊMES, THÉOPHILE.

THÉOPHILE. Ah! je vous trouve enfin, vénérable Mont-Gobert, je vous ai cherché vainement à travers vos possessions.

MONT-GOBERT. Je n'y tiens plus! il faut que j'éclate; capitaine, votre conduite est abominable.

THÉOPHILE. Capitaine?..

MONT-GOBERT. Non content de vous introduire chez moi sous un nom supposé... vous vous livrez encore aux excès les plus révoltans.

THÉOPHILE. Vos paroles me semblent tirées de l'Apocalypse...

MONT-GOBERT. Vous vous croyez tout permis, parce que vous êtes un sabreur...

THÉOPHILE. Malheureux Pharisien, vous êtes frappé de vertiges.

MONT-GOBERT.

AIR *de Turenne.*

Vous m'entendez fort bien, je le parie.

THÉOPHILE.

Moi? pas du tout....

MONT-GOBERT.

Alors, écoutez-moi!

THÉOPHILE.

Ah! n'allez pas plus loin, je vous en prie,
A vos discours je dois ajouter foi,
On ne se sauve, hélas! que par la foi!
J'ai pour principe invariable
De respecter ce qu'on ne comprend pas;
Et, selon moi, vous êtes ici bas,
Le mortel le plus respectable.

Mme MONT-GOBERT. Monsieur, il est inutile de feindre davantage. (*Lui montrant le bonnet de police.*) N'est-ce pas là votre bonnet de police?

THÉOPHILE, *à part.* Dieu! celui du petit bonhomme!..

MONT-GOBERT, *à part.* Comme il se trouble!..

Mme MONT-GOBERT. Qu'avez-vous à répondre?..

THÉOPHILE, *à part.* Ne trahissons pas ceux qui ont placé en nous leur confiance.

Mme MONT-GOBERT. Il se tait... je ne sais plus que penser!

MONT-GOBERT. Capitaine... j'aurais pu vous pardonner ce déguisement!.. mais je ne saurais tolérer vos outrages envers mon épouse!..

THÉOPHILE. C'est elle qui m'accuse?..

MONT-GOBERT, *lui montrant son manteau.* Votre manteau est une preuve accablante.

THÉOPHILE. Me voilà exactement dans la position de Joseph chez les Egyptiens.

MONT-GOBERT. Vous sentez, M. Arthur, qu'après une pareille conduite, vous ne pouvez rester plus long-temps chez moi...

THÉOPHILE. C'est vous qui me dites *raca.*

MONT-GOBERT. Je ne vous ai pas parlé de *raca*... mais je vous donne une demi-heure pour quitter la maison...

THÉOPHILE. Va!.. tu voudrais m'y retenir en vain... je sortirai plein de joie de ce repaire d'iniquités.. je secouerai la poussière de mes souliers, et j'entonnerai des chants d'allégresse...

AIR : *Plus d'amis, de maîtresse.* (Du Lorgnon.)

Pour jamais je vous quitte,
Mes vœux sont accomplis;
C'est le ciel qui m'invite,
A fuir ces lieux maudits.

M. *et* Mme MONT-GOBERT.

Oui, partez au plus vite,
Je pardonne à ce prix.
Tout ici vous invite
A vous montrer soumis.

(*Ils sortent tous deux.*)

SCENE XIII.

THÉOPHILE, *seul.*

Ils me chassent!.. ils me repoussent du pied, comme un animal domestique!.. n'importe! réjouissons-nous de ma délivrance! j'ai triomphé de mes ennemis... une puissance invisible m'a soutenu sur la brèche, et cette image chérie a corroboré mon cœur! (*Il tire le portrait.*) Retournons

maintenant vers ceux qui pratiquent la justice ; mais avant de saisir le bâton du départ, songeons à mon jeune convive... ne le quittons pas, sans lui adresser quelques admonitions salutaires ! (*Il va frapper à la porte d'Octavie.*) Venez ! venez, mon jeune ami ! j'ai à vous entretenir !.. le voici !.. j'entends ses pas légers.

(Il remonte la scène pour s'assurer que personne ne vient.)

SCENE XIV.

THEOPHILE, OCTAVIE, *en femme.*

OCTAVIE, *à la cantonnade.* Reste là un instant... tu pourras t'échapper, pendant que je causerai avec lui... (*A Théophile.*) vous m'avez appelée, monsieur...

THÉOPHILE. Une femme !.. une femme!. Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ! qui vous a conduite en cette solitude ?

(Il se détourne pour ne pas la voir.)

OCTAVIE. Regardez-moi bien, monsieur!

THÉOPHILE. Moi !.. non, jamais..

OCTAVIE. C'est pourtant le seul moyen de me reconnaître...

THÉOPHILE. Cette voix n'est point étrangère à mon oreille ! (*Il se retourne lentement.*) Que vois-je? est-ce bien vous, jeune guerrier? pardon, si je vous ai pris d'abord pour l'autre moitié du genre humain... mais dans quel but vous êtes-vous revêtu de ce déguisement efféminé.

OCTAVIE. Je ne suis plus déguisée, monsieur, c'est ce matin que je l'étais...

THÉOPHILE. Une femme ! c'en était une ! et ma main a touché sa main... et mes lèvres se sont appuyées sur son visage... abomination !..

OCTAVIE, *s'approchant de lui.* Daignez m'écouter...

THÉOPHILE, *se reculant.* Ne m'approche pas !.. ne m'approche pas, *retro, Satanas.*

OCTAVIE. Il faut cependant que vous m'entendiez... car je n'ai plus d'espoir qu'en vous ! je vous ai demandé ce matin un service que vous m'avez refusé, parce que vous n'en connaissiez pas l'importance... mais, vous allez tout savoir !.. Ce que je vous ai raconté est vrai... seulement au lieu d'être le ravisseur, je suis la victime. Vous comprenez, monsieur ! il y va de mon honneur, de ma réputation, et vous pouvez me les conserver...

AIR : *Et son enfant va prier Dieu pour lui.*

Je me confie en votre caractère,
Vous pouvez seul me sauver aujourd'hui...
Conduisez-moi dans les bras de mon père,
Les malheureux ont droit à votre appui !
Ah ! remplissez une tâche sacrée,
En protégeant la faiblesse et l'erreur...
Ne suis-je pas la brebis égarée,
Qui doit compter sur les soins du pasteur..
J'ai compté sur les soins du pasteur.

THÉOPHILE. Femme, quittez ce ton suppliant ! je ne saurais vous rendre votre robe d'innocence !

OCTAVIE. Non, vous ne repousserez pas une femme qui vous implore...

THÉOPHILE. N'essayez pas de me fléchir ; mon cœur est affermi contre l'astuce et la malice.

OCTAVIE. Plus d'espoir, mon Dieu! que vais-je devenir ! et que pensera mon père de mon absence !..

THÉOPHILE, *à part en la regardant.* Ses yeux se mouillent de larmes !..

OCTAVIE. Il en mourra peut-être ! Cette idée est horrible.

THÉOPHILE. Qu'a-t-elle donc ?.. elle chancelle !

OCTAVIE. Malgré moi je me sens défaillir.

(Elle se laisse aller dans les bras de Theophile.)

THÉOPHILE, *la soutenant.* Eh bien, que faites-vous? une femme dans mes bras ! Dieu tout puissant, couvrez-moi d'une écorce impénétrable !.. (*Il la porte sur un fauteuil.*) Seul avec elle !.. et je n'ose appeler du secours ! C'est qu'elle est encore plus belle comme ça... mes regards se troublent... j'éprouve une émotion extraordinaire.

OCTAVIE, *revenant à elle.* Ah !

THÉODORE. Comment !.. je crois qu'elle respire... femme !.. reprenez vos esprits... j'agirai selon vos désirs, et mes pas vous guideront vers le toit paternel...

OCTAVIE, *revenant tout-à-fait.* Vous me le promettez !..

THÉOPHILE. J'en fait serment !..

SCENE XV.

LES MÊMES, SÉRAPHINE.

SÉRAPHINE, *sortant de la chambre avec précaution.* Il faut pourtant que je sorte... maman est peut-être inquiète...

(Elle se dirige doucement vers le fond.)

OCTAVIE, *à Théophile.* Ainsi, je compte sur vous.

THÉOPHILE. Comptez-y... il faut que je quitte à l'instant cette maison dont je suis banni... mais je vous attendrai à la porte du jardin vers la dixième heure de la nuit.

SÉRAPHINE, *qui a regardé au fond.* Ciel ! mon père !

Elle se cache derrière le volet de la bibliothèque.)

OCTAVIE. Je m'y trouverai...

THÉOPHILE. J'entends du bruit !.. rentrez vite !.. de peur que nous ne soyons un sujet de scandale.

OCTAVIE. Adieu! combien je vous remercie !..

THÉOPHILE. Plaignez-moi plutôt, car je suis un grand criminel, il ne me reste plus qu'à me voiler la face et à me rouler dans les orties.

SCÈNE XVI.

THÉOPHILE, SÉRAPHINE, *cachée*; MONT-GOBERT, *suivi de deux domestiques*.

MONT-GOBERT. Le voilà!.. il est encore ici!.. c'est bien!..: (*Aux domestiques.*) vous, restez à la porte, et ne laissez sortir personne...

(Ils restent en dehors.)

THÉOPHILE. Mont-Gobert, excusez-moi, d'être encore chez vous; je suis prêt à m'éloigner de vos foyers.

MONT-GOBERT. Capitaine, il n'est plus question de ça...

THÉOPHILE. Que demandez-vous donc?.. et pourquoi la colère gonfle-t-elle vos narines?

MONT-GOBERT. Monsieur Arthur, vos procédés sont infâmes!.. je reçois à l'instant des nouvelles de Senlis.. tout est découvert, ma nièce a été enlevée par un officier.. Parlez. monsieur... qu'avez-vous fait de votre victime?..

THÉOPHILE, *à part*. Ah!.. qui mettra un terme à mes tribulations?..

MONT-GOBERT. Vous ne répondez pas; je sais le moyen de vous y contraindre....

THÉOPHILE. Vieillard inique!.. as-tu donc juré de me faire sortir des voies de la douceur et de la patience?

MONT-GOBERT Vous vous révoltez.

THÉOPHILE. Non!.. je me résigne!.. mais souffrez que je me mette en marche et que je cherche ailleurs une pierre où reposer ma tête.

MONT-GOBERT. Vous ne sortirez pas... mes domestiques sauront bien s'y opposer.

THÉOPHILE. Aurais-tu le projet de me réduire en captivité?

MONT-GOBERT. Capitaine, votre crime ne peut rester sans châtiment... j'ai une fille aussi et je suis intéressé à punir les séducteurs tels que vous!.. le procureur du roi est prévenu, et demain, la gendarmerie viendra vous chercher...

THÉOPHILE. Exécrable Philistin!.. veux-tu donc me rendre la fable et la risée des nations?

MONT-GOBERT. En attendant, vous passerez la nuit sous les verrous.

THÉOPHILE. Oh! non... par pitié, ne fais pas ce que tu dis!.. plutôt souffrir tous les supplices, charge-moi de chaînes, crève-moi les yeux... mais ne m'enferme pas dans ces murs redoutables.

MONT-GOBERT. C'est cependant ce que je vais faire...

(Il se dirige vers le fond.)

THÉOPHILE. Insensé!.. pèse bien mes paroles dans la balance...

MONT-GOBRET. Je n'écoute rien!..

THÉOPHILE. J'embrasse tes genoux...

MONT-GOBERT. Bonsoir, capitaine...

(Il sort et ferme la porte du fond à double tour.)

THÉOPHILE. Race de Caïn! tu as semé le malheur... tu récolteras la honte et l'opprobre...

SCENE XVII.

THÉOPHILE, SÉRAPHINE.

SÉRAPHINE, *toujours cachée*. Mon père nous a enfermés... quel parti prendre?

THÉOPHILE. Passer ici la nuit entière près de cette femme dont les charmes ont déjà fait trébucher ma vertu. Ah! je sens mon courage épuisé... et pour me donner la victoire il faudrait un prodige...

SÉRAPHINE. Heureusement ma cousine est là... si je pouvais rentrer dans la chambre...

THÉOPHILE. Oh! une inspiration soudaine!

(Il va à la porte de gauche, la ferme à double tour et en tire la clef.)

SÉRAPHINE. Que fait-il donc?

THÉOPHILE. Cette clef par la fenêtre... et je suis à l'abri de toutes les séductions.

(Il traverse le théâtre et jette la clef par la fenêtre.)

SÉRAPHINE, *se montrant*. Arrêtez, monsieur, arrêtez!

THÉOPHILE. Une femme!.. encore une femme! l'enfer a déchaîné contre moi toutes ses légions. (*L'examinant.*) Mais que dis-je?.. ces traits, cette figure!.. c'est elle! (*Tirant son portrait.*) C'est bien elle!

SÉRAPHINE, *à part*. M'aurait-il déjà remarquée aussi?..

THÉOPHILE, *se jetant à genoux*. Être inconnu... réponds à ma voix. Descends-tu du ciel ou es-tu sorti des entrailles de la terre?.. viens-tu me perdre ou me secourir? dois-je te maudire ou t'adorer?

SÉRAPHINE. En vérité, monsieur, je ne saurais comprendre...

THÉOPHILE. Oh! que ton visage est doux. Va, je te reconnais pour ma protectrice, c'est bien ainsi que tu m'es apparue durant mes nuits sans sommeil... Tes yeux sont comme ceux des colombes, et tes joues plus fraîches que la rosée du matin; tu as une bonne petite figure, tu es belle comme Jérusalem...

SÉRAPHINE. Monsieur, nous sommes seuls!.. je ne puis rester ici.

THÉOPHILE. Non, ne me quitte pas en-

core!.. veux-tu déjà m'abandonner dans cette caverne de lions et de léopards.

SÉRAPHINE. Il le faut, mes parens seraient dans l'inquiétude... et s'ils me savaient avec vous...

THÉOPHILE. Tes parens? tu as des parens sur la terre?..

SÉRAPHINE. Je suis Séraphine... la fille de M. Mont-Gobert.

THÉOPHILE. Une femme, une simple femme!.. ah! va-t'en, va-t'en!

SÉRAPHINE. Je ne demande pas mieux! mais comment faire? je vais appeler.

(Elle s'approche de la fenêtre.)

THÉOPHILE, *l'arrêtant.* Non, tais-toi, n'appelle pas!

SÉRAPHINE. Pourquoi donc?

THÉOPHILE. Il n'est plus temps... je ne puis consentir à me séparer de toi... regarde cette image qui brûle mon cœur depuis si long-temps...

(Il lui montre son portrait.)

SÉRAPHINE. Que vois-je?

THÉOPHILE. C'est la tienne! elle m'a préservé de tout autre amour; mais elle est impuissante contre tes enchantemens! tu es ma bien-aimée, tu es mon épouse!

SÉRAPHINE. Vous m'effrayez! moi qui vous croyais si sage, si vertueux...

THÉOPHILE. Ah! j'ai trop combattu! mes efforts ont été repoussés... je me livre à toi... prends mon ame... prends ma vie... je ne résiste plus au feu qui me dévore...

AIR *nouveau de M. Hecquet.*

SÉRAPHINE.

Ah! je tremble de frayeur!..

THÉOPHILE.

Non! plus de vaine terreur!..
Ah! je cède à mon délire,
Et Satan l'emporte sur moi,
Je me livre à son empire;
Du ciel jaloux je brave enfin la loi!
C'est l'enfer que je désire,
Mais l'enfer avec toi.

(*Il veut entraîner Séraphine qui se jette à ses genoux pour l'implorer. Au même instant on entend tourner la clef dans la serrure du fond.*)

SÉRAPHINE. Voici quelqu'un! cachez-moi, monsieur, cachez-moi...

THÉOPHILE. Là, sur ce canapé!.. ne bougez pas:

(Elle se met sur le canapé, Théophile la couvre de son manteau.)

SCENE XVIII.

LES MÊMES, MONT-GOBERT.

MONT-GOBERT, *entrant.* Ah! mon cher Théophile... mon excellent Théophile!.. combien je suis coupable envers vous!.. mais votre innocence est reconnue!.. tout est arrangé... M. Arthur de Vernon est chez moi avec le père de ma nièce! mon fils lui-même est de retour!..

THÉOPHILE. Il ne fallait pas vous déranger pour moi...

MONT-GOBERT. Au contraire, je suis un monstre de vous avoir soupçonné... vous... un si honnête jeune homme!.. oh! j'ai besoin que vous me pardonniez... dites que vous me pardonnez!

THÉOPHILE. Pardonnez-moi comme je vous pardonne.

MONT-GOBERT. A la bonne heure; mais cela ne suffit pas... c'est devant tout le monde, c'est devant votre élève que je veux vous faire réparation... Ayez la bonté de me suivre au salon.

THÉOPHILE. Pour ça je ne demande pas mieux. (*A part.*) Elle pourra s'échapper.

MONT-GOBERT. Comme ils vont rire quand ils sauront que je vous ai pris pour le ravisseur de ma nièce. (*Il rit.*) Ah, ah, ah!

THÉOPHILE. Venez, dépêchons-nous.

MONT-GOBERT. Et pour le séducteur de ma femme. (*Il rit.*) Ah, ah, ah!

THÉOPHILE. Oui, oui, c'est drôle!.. Ne perdons pas de temps!..

MONT-GOBERT. Vous avez raison! (*Il fait quelques pas.*) Eh bien! et votre manteau?

THÉOPHILE. C'est inutile!.. je n'en ai pas besoin.

MONT-GOBERT. Mais si fait! c'est le plus drôle! ce manteau que je croyais une preuve du crime... et qui est le manteau de la sagesse. (*En disant ces mots, il lève le manteau et aperçoit Séraphine.*) Ma fille!..

SÉRAPHINE, *se jetant à genoux.* Mon père!

SCENE XIX.

LES MÊMES, Mme MONT-GOBERT.

Mme MONT-GOBERT. Séraphine!.. où est Séraphine?.. je la cherche partout.

MONT-GOBERT. Vil suborneur!.. tu n'es venu chez moi que pour séduire ma fille!

Mme MONT-GOBERT. Qu'entends-je!

THÉOPHILE. Mais, père infortuné, c'est vous qui nous avez enfermés ensemble.

Mme MONT-GOBERT. Il se pourrait!

MONT-GOBERT. Ensemble! ah! les serpens!..

SÉRAPHINE. Je croyais n'avoir rien à craindre!.. Octavie était là dans la chambre voisine.

MONT-GOBERT. Octavie!.. ma nièce!.. je ne sais où j'en suis.

Mme MONT-GOBERT. Voyons! qu'elle vienne... appelez-la sur le-champ...

SÉRAPHINE. C'est inutile!.. Monsieur a eu soin de l'enfermer.

MONT-GOBERT. Ah ça! tout le monde est donc enfermé aujourd'hui?

SÉRAPHINE. Et il a jeté la clef par la fenêtre !

MONT-GOBERT, *tirant la clef de sa poche*. Comment !.. cette clef qui m'est tombée sur la tête au moment où je passais dans le jardin.

(Il va ouvrir la porte à Octavie.)

THÉOPHILE. Le ciel m'est témoin de la pureté de mes intentions.

MONT-GOBERT. Venez, ma nièce, venez..

SCENE XX.

LES MÊMES, OCTAVIE.

OCTAVIE. C'est vous, mon oncle !.. qui donc a trahi mon secret ?

MONT-GOBERT. Rassure-toi, tu vas bientôt embrasser ton père et ton mari.

OCTAVIE. Que dites-vous?

Mme MONT-GOBERT. Nous t'expliquerons cela tout-à-l'heure.

MONT-GOBERT. Quant à vous, monsieur, après ce qui s'est passé...

OCTAVIE. Mais en effet... que s'est-il donc passé? on m'a enfermée... et puis, à travers la porte... j'ai entendu monsieur parler très-haut, et Séraphine qui le suppliait.

MONT-GOBERT. Voyez-vous ça... il paraît décidément, mon cher Théophile, que vous êtes un gaillard...

THÉOPHILE. Non... je ne suis point un gaillard ! mais je le deviendrai peut-être... car je crains bien que ce ne soit là ma véritable vocation.

MONT-GOBERT. Ca me fait cet effet-là.

THÉOPHILE. Oui, mon cher Mont-Gobert, je rentre dans le monde... je me sens fait pour y briller, et je me lance au milieu des plaisirs et des pompes du siècle !..

MONT-GOBERT. Doucement, jeune homme !.. n'allons pas trop loin maintenant... les extrêmes se touchent...

THÉOPHILE. Rassurez-vous... je me marie, vous me donnez votre fille

OCTAVIE. Comment il épouserait ma cousine?

MONT-GOBERT. Il le faut bien...

THÉOPHILE. Je la rendrai parfaitement heureuse... je la conduirai aux bals, aux spectacles... elle sera couverte de cachemires... et moi je me ferai friser... j'aurai des gants jaunes... enfin tous les agrémens de la vie...

MONT-GOBERT. Mon ami Bernard sera enchanté de ce qui arrive...

Mme MONT-GOBERT. Je ne reviens pas de ma surprise...

THÉOPHILE, *à Séraphine*. O jeune fille... devenez la compagne de ma vie, et que notre postérité soit aussi nombreuse que les grains de sable de la mer.

CHOEUR.

AIR : *Hardi coureur*. (Du Lorgnon.)

Pour lui vraiment c'est un beau jour,
En sa faveur le ciel conspire;
S'il perd la palme du martyre,
Il obtient celle de l'amour.

THÉOPHILE, *au public* :

AIR *Vaudeville de l'intérieur d'une étude*.

Messieurs, il faut qu'on se confesse
A tout le moins une fois l'an...
Pour les péchés de notre pièce
Nous demandons grâce humblement.
Ne nous portez aucun dommage,
De fait, ni volontairement...
Et daignez applaudir l'ouvrage,
Afin qu'il vive longuement.

REPRISE DU CHOEUR.

Pour lui, etc.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

MARCHANT, Editeur, boulevart Saint-Martin, N° 12.

L'ORAISON DE S. JULIEN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Par MM. St-Amand et L. Villeran.

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de la Gaîté, le 6 avril 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
RICHARD DE NICE, gentilh.	M. St.-Firmin.	HÉBERT, archer de la prévôté.	M. Théodore.
BARNABÉ DE GRANDCHAMP, lieutenant de prévôté.	M. Maillard.	UN HOTELLIER.	M. Lebel.
GASPARIN, valet de Richard.	M. Raymon.	OCTAVIE, jeune veuve.	Mlle. Caroline.
UN GENTILHOMME.	M. Videix.	MARTINE, sa servante.	Mlle. Estelle.
		Archers, Voyageurs, Paysans, etc.	

La scène se passe à Château-Guillaume et aux environs, sous le règne de Louis XIII.

ACTE I.

Une salle d'auberge. Table, chaises, grand feu dans la cheminée.

SCÈNE I.

L'AUBERGISTE, VOYAGEURS.

Au lever du rideau, des voyageurs s'apprêtant à quitter l'auberge, sont agenouillés et prient.

CHŒUR.

Air nouveau de M. Chollet.

Grand saint Julien, patron du voyageur,
Entends la prière
Que du fond du cœur
Nous t'adressons, ô mon frère!
Préserve-nous du mauvais temps,
De tous pensers fâcheux ou tristes,
Des embûches, des accidens,
Des larrons et des aubergistes.
Qu'aux tentations de Satan
Nos femmes se montrent rebelles,
Et qu'au retour comme en partant,
Nous les trouvions toujours fidèles
Aux devoirs de l'hymen.
Amen!
Ils se relèvent et partent.

SCÈNE II.

L'AUBERGISTE, BARNABÉ.

BARNABÉ, *avec colère.* Vrai Dieu! hôtellier, qu'est-ce qui s'avise donc de chanter ainsi matines dans cette auberge?

L'AUBERGISTE. Ce sont, Monseigneur, de pauvres voyageurs qui, avant de se remettre en route, se recommandaient au bienheureux saint Julien, leur patron.

BARNABÉ. Saint Julien! saint Julien repose ou doit reposer là-haut en paix dans le paradis!.. grand bien lui fasse, ce n'est pas une raison pour me faire donner au diable ici bas!..

L'AUBERGISTE. Miséricorde, monseigneur, ayez plus de respect pour l'un des plus grands saints du calendrier, ou il vous en adviendrait mal pour votre gîte de ce soir...

BARNABÉ. Qu'est-ce que tu dis!.. ne suis-je pas lieutenant de prévôté... en cette qualité représentant la justice du roi... il serait plaisant qu'elle n'eût pas toujours un bon souper et des draps blancs à son lit... la justice du roi... d'ailleurs, dès ce soir, Dieu merci, je serai de retour à Château-Guillaume, lieu ordinaire de ma résidence, madame Barnabé, mon épouse, est prévenue de mon retour, et défie ton M. saint Julien...

L'AUBERGISTE. Prenez-y garde... le jour tire à sa fin, la route n'est pas sûre, et l'on parle tous les jours de vols, de brigands...

BARNABÉ. Vraiment!.. Apprenez, M. l'aubergiste que, grâce à l'énergie que je viens de déployer, la province est pour long-temps purgée de tous ces coquins-là! *(Ici l'on entend des coups de feu,)* Qu'est-ce que c'est que ça?..

VOIX *au dehors.* Au voleur! au voleur!

BARNABÉ. Hein?

L'AUBERGISTE. On crie au voleur, entendez-vous?..

BARNABÉ Qu'est-ce que ça prouve, ça?

L'AUBERGISTE. Ça prouve que vous ne les avez pas tous fait pendre.

BARNABÉ, *appelant.* A moi, mes braves sergens!

SCÈNE III.

Les Mêmes, les Archers, *puis* GASPARIN.

GASPARIN, *frappant à la porte.* Au secours!.. au secours!..

BARNABÉ, *caché derrière ses archers.* Un moment... sont-ils nombreux?

L'AUBERGISTE, *regarde à travers la serrure.* Ils sont un!..

BARNABÉ. Bien armé!..

L'AUBERGISTE. Sans arme!..

BARNABÉ, *passant devant les archers.* Un magistrat doit rester impassible devant le péril!.. ouvrez!..

GASPARIN, *s'élançant dans la salle.*

Au secours! (4 *fois.*)
On va le tuer sur la place;
Au secours!
De mon maître sauvez les jours!

BARNABÉ.

Calme un peu cet effroi,
Mon cher, et réponds-moi...
Ton maître...

GASPARIN.

Ah! sauvez-le, de grace!
C'est un assassinat...

BARNABÉ.

Un semblable attentat,
Vraiment, est fort peu délicat...

ENSEMBLE.

GASPARIN.

Au secours! etc.

L'AUBERGISTE.

Du secours?
Pourquoi rester à cette place.
Du secours!
De son maître sauvez les jours...

BARNABÉ.

Du secours!
Pour les assassins point de grace.
Du secours!
De son maître sauvez les jours...

BARNABÉ, *aux archers.* Allez!.. allez, sergens!.. moi, je reste pour interroger ce jeune homme!..

Les sergens sortent.

SCÈNE IV.

BARNABÉ, GASPARIN, L'AUBERGISTE.

BARNABÉ. Voyons, jeune homme, ne tremblez pas comme cela... que diable... vous n'avez rien à craindre auprès de moi.. (*A l'aubergiste.*) Votre porte est bien fermée!..

L'AUBERGISTE. Parfaitement, M. le lieutenant de prévôté!

GASPARIN. Vous saurez donc que mon maître et moi, nous nous rendions à Château-Guillaume.

BARNABÉ. Comment se nomme-t-il d'abord, votre maître?

GASPARIN. Richard de Nice.

BARNABÉ. Richard de Nice, je le connais beaucoup; continuez!..

GASPARIN. Nous marchions donc tranquillement en compagnie d'un brave gentilhomme, plein de courtoisie, avec qui nous avons lié connaissance, tantôt, sur la grande route, quand tout à coup nous avisons tout près d'ici, deux dames se débattant contre des voleurs qui les entraînaient vers le bois voisin!

BARNABÉ.

Air du Passe-partout.

Quoi! des voleurs? Le fait est-il notoire?

GASPARIN.

Je les ai vus, monsieur, comme je vous vois:
Or des larrons seuls, vous pouvez m'en croire
Traînent ainsi des femmes dans le bois.

BARNABÉ.

Il est pourtant, soit dit sans épigrammes,
Certains objets, que l'on peut. en honneur,
Au fond d'un bois, dérober à des dames,
Et pour cela n'être pas un voleur. (*bis.*)

GASPARIN, *achevant.* A cette vue j'engage mon maître à se réfugier ici... mais lui, sans m'écouter, s'élance vers les voleurs; alors son courage m'électrise, me monte la tête...

BARNABÉ. Et vous volez à son secours..

GASPARIN. Je le voulais... mais mon cheval, effrayé sans doute par les coups de feu, prend aussitôt le mors aux dents, et m'entraine ici malgré moi.

En ce moment on frappe du dehors à la porte, et l'on crie : Ouvrez!.. ouvrez!..

GASPARIN. C'est lui, je reconnais sa voix!.. c'est mon maître!

On ouvre.

SCÈNE V.

Les Mêmes, RICHARD, UN GENTILHOMME, OCTAVIE, MARTINE, *toutes deux masquées, puis* ARCHERS, etc.

RICHARD, *en entrant, à Octavie.*

Tout ici vous rend hommage,
Bannissez votre frayeur!

OCTAVIE.

Ah! grâce à votre courage
Près de vous je n'ai plus peur.

BARNABÉ, *à part, les reconnaissant.*

Octavie!.. ah! grand Dieu, silence!
(*A Martine.*) Toi, de la discrétion,
(*A part.*) L'amour est interdit je pense
Au magistrat en fonction!

ENSEMBLE.

RICHARD.

Tout ici vous rend hommage,
Bannissez votre frayeur!
Heureux si, par mon courage,
Près de vous je n'ai plus peur.

LES FEMMES.

Moi redouter un outrage,
Conserver de la frayeur!
Non, grace à votre courage
Près de vous je n'ai plus peur.

LES AUTRES.

Tout ici vous rend hommage,
Bannissez votre frayeur,
Comptez sur notre courage
Près de nous n'ayez plus peur.

BARNABÉ, *bas aux femmes* n'ayons pas l'air de nous connaître et pour cause.

MARTINE, *bas à Octavie.* Madame, si nous nous démasquions.

BARNABÉ, *bas à Octavie.* Du tout, du tout, c'est inutile.

MARTINE, *à part.* Vilain jaloux!

Elle s'approche de Gasparin.

RICHARD, *reconnaissant Barnabé.* Eh! c'est M. Barnabé... sur mon âme, vos administrés sont de hardis coquins, attaquer les voyageurs en plein jour sur la grande route, si près d'un endroit habité.

LE GENTILHOMME, *à part.* Et manquer leur coup, les maladroits!

BARNABÉ. Vous me voyez stupéfait d'une pareille audace.

LE GENTILHOMME, *à part.* Une affaire que j'avais si bien menée.

RICHARD. Laissons cela!.. (*A Octavie.*) Actuellement Mesdames, que le danger est passé, n'auriez-vous pas quelques ordres à me donner, je suis gentilhomme, et par état au service de la beauté.

BARNABÉ, *bas à Octavie.* Dites que vous le remerciez...

OCTAVIE, *à Richard.* Mille remercîmens seigneur!..

RICHARD. Pardon si j'insiste... mais des dames seules dans une hôtellerie... vous ne comptez pas sans doute passer la nuit ici, ne nous accorderez-vous pas la faveur de vous escorter?..

LE GENTILHOMME. Sans doute, mesdames. (*A part.*) Oh! s'ils pouvaient se remettre tous deux dans mes mains.

BARNABÉ, *à part.* Je suis sur des épingles!

OCTAVIE. Je vous sais gré de votre galanterie, messeigneurs, mais je ne puis accepter vos offres...

RICHARD. Je n'insiste plus!...

BARNABÉ, *à part.* C'est heureux!..

OCTAVIE, *à part.* Il est fort bien, ce jeune seigneur.

RICHARD, *à part.* Elle paraît charmante, ne verrai-je point sa figure?..

GASPARIN, *à Martine.* Ravissante personne, je n'ai pas, comme mon maître, l'honneur d'être gentilhomme, mais, comme lui, j'aime à servir la beauté...

Air *de la Famille du porteur d'eau.*

De vous servir il m'serait doux,
Parlez mam'zelle que faut-il faire?

MARTINE.

Rien... car vous avez. entre nous,
Bien assez fait déjà j'espère :
Quoiqu'vous n'ayez pas combattu
D'estim' je vous dois une dose...
Vot' zèle en c'péril impromptu
Sauv' mon honneur et ma vertu!..

GASPARIN, *avec modestie.*

N' parlons pas d'ça c'est si peu d'chose!

BARNABÉ, *qui depuis un moment s'impatiente de voir le gentilhomme et Richard s'entretenir bas avec Octavie.* Coupons court à tous ces colloques-là!.. (*Haut.*) Messeigneurs, je vous demande bien pardon, mais il faut que je reçoive secrètement la plainte de ces dames,

LE GENTILHOMME. Je me retire!.. il faut toujours obéir à la justice... (*A part.*) Quand on ne peut pas faire autrement. (*A Richard.*) Venez-vous, mon gentilhomme?

RICHARD, *s'approchant d'Octavie.* Un moment.

Ces traits charmans, avec persévérance,
Jusqu'à présent dérobés à mes yeux,
Démasquez-les... cédez à mon instance,
Les contempler, comblera tous mes vœux?..

Octavie hésite, regarde Barnabé, qui lui fait signe de n'y pas consentir.

RICHARD, *continuant.*

Vous refusez...

OCTAVIE.

Pardonnez, je vous prie...

RICHARD.

Vos traits, pour moi, resteraient inconnus...

OCTAVIE.

Que savez-vous, si la coquetterie
En ce moment n'a point part au refus.

ENSEMBLE.

RICHARD.

A vos désirs avec obéissance,
Il faut céder, mais en quittant ces lieux,
Souffrez qu'au moins j'emporte l'espérance
De vous revoir favorable à mes vœux!

OCTAVIE.

A ses désirs quand je fais résistance,
Que j'aimerais me montrer à ses yeux,
Car je pourrais, sans y perdre je pense,
Me démasquer et combler tous ses vœux.

BARNABÉ, LE GENTILHOMME, GASPARIN.

A ses désirs avec obéissance,
Cédez enfin, en sortant de ces lieux,
Il faut mon cher / monsieur perdre aussi l'espérance.
De la revoir favorable à vos vœux.

Richard, le Gentilhomme et Gasparin sortent.

SCÈNE VI.

BARNABÉ, OCTAVIE *et* MARTINE, *qui se démasquent aussitôt.*

BARNABÉ. Ouf!.. j'avais là un poids de vingt-cinq quintaux pour le moins!.. ce Richard, qui justement connaît Mme Barnabé, jugez donc s'il s'était douté de mon amour, de nos relations.

MARTINE. Avec cela qu'elle est jalouse, dit-on Mme Barnabé.

BARNABÉ. Jalouse... comme une panthère... d'une jalousie féroce... Ah ça, maintenant que nous voilà seuls, me direz-vous, mesdames, quels étaient vos projets en allant ainsi galopper sur la grande route, comme des écervelées.

OCTAVIE. Mais, Monsieur...

BARNABÉ. Mais, Madame, mais, Madame, répondez! je vous en prie, je dois, je veux savoir...

OCTAVIE. Quel ton! en vérité, monsieur, vous abusez étrangement de mes bontés pour vous... et vos soupçons!

BARNABÉ. Ne sont que trop justifiés, Madame...

OCTAVIE. Eh bien! oh! j'en rougis! sachez donc que je venais au-devant de vous!

BARNABÉ. Au-devant de moi...

MARTINE. Hélas! oui, Monsieur, c'est une surprise que nous vous ménagions.

OCTAVIE. J'en suis bien récompensée.

BARNABÉ, *à part.* Stupide homme que je fais!.. au fait, demandez-moi pourquoi je suis jaloux avec mes avantages... ma physionomie... ma physionomie, surtout, j'en ai trop pour une personne seule... chère Octavie, ma belle maîtresse.

OCTAVIE. Laissez-moi! oh, c'est une leçon.

Air *de Hertz.*

Femmes qui voulez plaire,
Retenez mes avis:
Qu'une faveur légère
Pour vous soit d'un grand prix.
Si votre cœur trop tendre,
Auprès d'un amant, par malheur,
Se laisse enfin surprendre,
Oh! cachez-lui bien votre ardeur;
Car trop de prévenance
Eloigne les amours;
Un peu de résistance
Les ramène toujours.
L'amour est une guerre,
Et lorsqu'on veut être vainqueur,
La ruse est nécessaire
Pour captiver long-temps un cœur.
Car trop de prévenance, etc.

BARNABÉ. Allons un généreux pardon, ma belle.

OCTAVIE. Ici, ne l'espérez pas.

BARNABÉ. Soit, mais tantôt à mon arrivée à Château-Guillaume, j'irai vous voir, vous demander à souper à votre petite maison, hors des remparts.

MARTINE. Y songez-vous, Monsieur, et madame Barnabé...

BARNABÉ. Je trouverai un prétexte pour m'absenter... Octavie, ne soyez pas inexorable...

Il se met à ses genoux.

Air: *O ma tendre amie.*

O ma tendre amie
Pas tant de rigueur,
Cède, je t'en prie
A ma vive ardeur;
La rose nouvelle
A plus de fraîcheur,
Sitôt qu'une belle
La met sur son cœur.
Fraîchement éclose,
Fais donc son bonheur
Je suis cette rose,
Oh! rends-moi ton cœur.

OCTAVIE. Allons, Monsieur, relevez-vous; je vous pardonne.

BARNABÉ. Je suis le plus fortuné des mortels. Maintenant, vous allez repartir.

OCTAVIE. Sans vous?

BARNABÉ. Mes archers vous accompagneront

OCTAVIE. Ne pourrai-je au moins remercier mon libérateur!

BARNABÉ. Je le remercierai pour vous.

Air *du Galop de Tolbecque.*

BARNABÉ.

Allons partez ma chère,
Et sans plus de retard,
Surtout que le mystère
Préside à ce départ!

OCTAVIE *et* MARTINE.

Allons pour lui complaire,
Partons sans nul retard,
Et qu'un profond mystère
Préside à ce départ.

Octavie et Martine sortent, escortées par des archers que Barnabé vient d'appeler.

SCÈNE VII.

BARNABÉ, RICHARD, LE GENTILHOMME.

BARNABÉ. Les voilà parties! nos galans, il était temps.

RICHARD. Eh bien, M. Barnabé, notre jeune dame au masque noir, l'avez-vous vue, est-elle jolie?

BARNABÉ. Je l'ai vue, ravissante!..

RICHARD. J'en était sûr!.. mais où est-elle donc? serait-elle déjà repartie...

BARNABÉ. A l'instant même... escortée par mes sergens.

LE GENTILHOMME, *à part.* Escortée, malédiction!

RICHARD. Partie!.. sans me revoir.

BARNABÉ. Ceci vous surprend... Que voulez-vous? ce n'est pas en province comme à Paris.

LE GENTILHOMME, *à Richard.* Eh! mais, mon gentilhomme, le départ de cette dame semble vivement vous affecter.

RICHARD. Je l'avoue! son esprit, sa tournure, le son de sa voix m'avaient ému, enchanté à un point...

BARNABÉ, *à part.* Quand je vous dis, pas dégoûté...

RICHARD. Mais non; il ne sera pas dit!.. Gasparin, Gasparin!

SCÈNE. VIII.

Les Mêmes, GASPARIN.

GASPARIN, *accourant.* Que voulez-vous monseigneur?

RICHARD. Vîte, nos chevaux, et partons.

GASPARIN et BARNABÉ. Partir!..

LE GENTILHOMME, *à part.* Et voici la nuit, excellent!

BARNABÉ. Où allez-vous?

RICHARD. A Château-Guillaume; un mot m'a appris tantôt que c'était là sa demeure.

BARNABÉ, *à part.* O indiscrétion féminine!

RICHARD. J'y cours!

LE GENTILHOMME, *à part.* Quand le diable y serait, celui-là ne se fera pas escorter!

BARNABÉ. Quel est votre projet?

RICHARD. De l'atteindre, de lui parler de ma passion et de m'en faire aimer à quelque prix que ce soit.

Air: *de St-Hélène.*

Pour captiver le cœur de cette dame,
Amant soumis, empressé tour-à-tour,
Je serai vif en lui peignant ma flamme,
Je serai tendre en lui parlant d'amour.
Près d'elle enfin je veux être et pour cause
Entreprenant, discret, aimable et gai.

BARNABÉ, *à part.*

Maudit galant, mais s'il est tant de choses,
Dieu sait alors moi ce que je serai.

Mettons ordre à cela.

GASPARIN. Mais mon cher maître, Château-Guillaume est encore loin d'ici.

BARNABÉ. Fort loin... et la nuit approche.

GASPARIN. Les chemins sont détestables!

BARNABÉ. Et infestés de voleurs;

RICHARD. Eh bien, mon empressement n'en aura que plus de mérite aux yeux de ma jolie fugitive.

BARNABÉ. Oh! jolie... comme cela je vous jure.

RICHARD. Ravissante! disiez-vous tout-à-l'heure.

BARNABÉ. J'ai dit ravissante! (*A part.*) Imbécile. (*Haut.*) Et bien! c'est égal, tenez, moi, à votre place, je resterais ici.

LE GENTILHOMME, *à part.* Ah ça, mais demandez-moi de quoi diable il se mêle, celui-là!..

GASPARIN. Songez, Monseigneur, que le moins qu'il puisse nous advenir c'est d'avoir ce que vous redoutez par dessus tout, un mauvais gîte en arrivant si tard!

BARNABÉ. Un gîte détestable, exécrable. (*A part.*) Il ne partira pas.

GASPARIN. Et je doute que M. S.-Julien, ce digne locataire du paradis que vous ne manquez jamais d'invoquer en voyage, puisse, cette fois, si nous partons, vous mettre à l'abri de ce petit désagrément.

BARNABÉ, *àpart.* Allons, à l'autre, à présent.

LE GENTILHOMME, *à part.* Saint Julien, quelle idée! il partira. (*Haut.*) La, la, Messieurs, que dites-vous? est-ce que le grand S.-Julien laisse jamais ses amis dans l'embarras.

RICHARD, *au gentilhomme.* Vous riez mon gentilhomme, toujours est-il, je n'en disconviens pas, que j'ai foi dans la vertu de son oraison, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous convaincre que ce n'est pas sans motif.

LE GENTILHOMME *à part.* Il se pique, la partie est à moi. (*Haut.*) Rien n'est plus facile, écoutez: nous voilà trois! tous trois nous rendant à Château-Guillaume... eh bien, en route.

BARNABÉ, *à part.* Il y tient!

LE GENTILHOMME. Et gageons qui de nous aura meilleur hôte... meilleure table... et coucher plus délicat!.. vous refusez?

RICHARD. J'accepte!.. parbleu, et de tout mon cœur!.. êtes-vous des notres, M. Barnabé?

BARNABÉ. Pourquoi pas? (*A part.*) Le diable emporte le parieur!

LE GENTILHOMME.

Air: *De Privil!e et Taconnet.*

J'ai dans les saints fort peu de confiance
Mais si j'y perds, je veux à l'avenir
Leur demander à toute heure audience
A leurs bontés sans cesse recourir.

BARNABÉ, *avec humeur.*

Les importuns savent tout obtenir!

LE GENTILHOMME.

Quel est l'enjeu?..

RICHARD.

Je risque ma monture.
Plus mon habit, et cent écus comptant
Acceptez-vous?

LE GENTILHOMME, *et* BARNABÉ.

J'accepte assurément!

RICHARD, *leur tend la main.*

Touchez donc là!..

LE GENTILHOMME.

Sur l'honneur je le jure!..
De vous voler j'ai le pressentiment!

RICHARD.

Que dites-vous!

LE GENTILHOMME.

En tenant la gageure,
De vous voler j'ai peur assurément!

BARNABÉ, *à part.* O quelle idée!.,

GASPARIN, *à son maître.* C'est donc décidé nous partons!

RICHARD. Oui; va seller nos chevaux, pendant que je vais demander à l'hôtellier un flacon de son meilleur vin, c'est pour le coup de l'étrier!

ENSEMRLE

Air: *De galoppade.*

O bon saint Julien condui
Vers sa belle
Un amant fidèle
Et consens pour aujourd'hui
A lui prêter ton appui.

BARNABÉ.

En vain tu comptes sur lui;
Ma belle
Me sera fidèle
Et je défie aujourd'hui
De ton Saint-Julien l'appui

LE GENTILHOMME.

En vain tu comptes sur lui
L'occasion est trop belle
Et je défie aujourd'hui
De ton Saint-Julien l'appui.

Richard sort avec Gasparin.

SCÈNE X.

BARNABÉ, LE GENTILHOMME, *puis* HÉBERT.

BARNABÉ, *à lui-même.* Oui, oui... je sais bien où il va te conduire ton M. Saint-Julien mais ce n'est pas à la rencontre d'Octavie.. le moyen est extrême; mais demain matin le pari me servira d'excuse. (*En disant ces mots il a écrit quelques lignes.*) Holà, Hébert!

LE GENTILHOMME, *qui allait sortir.* Quel

est donc son dessein? (*Il se tient à l'écart.*)

BARNABÉ, *à Hébert qui vient de paraître.* Va vite te mettre ici près en embuscade sur le chemin de Château-Guillaume, et dès que tu verras passer M. Richard de Nice, tu l'arrêteras en lui montrant l'ordre que voici?..

LE GENTILHOMME, *à part.* Qu'entends-je!

HÉBERT. Ça suffit! (*Il sort.*)

BARNABÉ. Je suis curieux de savoir comment son M. Saint-Julien le tirera des mains de mes archers... avec ça que ces gaillards-là vous ont des poignes... des poignes de sergens, c'est tout dire... ah! ça mais le montant du pari, oh!.. qu'à cela ne tienne... lui faire perdre les traces d'Octavie, je ne veux pas autre chose!.. je l'entends!.. allons nous préparer au départ!

Il sort sans voir le gentilhomme.

LE GENTILHOMME. Le diable l'emporte! son expédient renverse tous mes projets eh! non il les arrange au contraire!.. sot que j'étais!..

SCÈNE XI.

LE GENLILHOMME, RICHARD, *et* GASPARIN, *portant verres et flacon.*

RICHARD, *un flacon à la main*

Air:

Vive le vin, son effet salutaire
Rend au bonheur nos esprits attristés.
Le vin, amis, est un bienfait sur terre.
Vive du vin les nobles qualités!
Rendons grâce aux destins propices
Qui font, jus précieux et cher!
Qu'en été tu nous rafraîchisses
Et nous réchauffes en hiver!

(*Au gentilhomme.*) Ça, mon gentilhomme que fait donc M. Barnabé?

LE GENTILHOMME. Mais il médite sans doute les moyens de vous faire tomber plus sûrement dans le piége qu'il vous prépare!

RICHARD. Que voulez-vous dire!..

LE GENTILHOMME. Ecoutez! je suis beau joueur, moi, et quand je parie avec mes amis, c'est toujours de franc jeu que j'aime à leur gagner leur argent... sachez donc que M. Barnabé n'a rien trouvé de mieux pour s'assurer le gain du pari, que de donner l'ordre à ses sergens de vous conduire en prison!..

RICHARD. En prison!..

GASPARIN. Voyez-vous le vieux renard!

RICHARD. Et comment échapper à ce piège?

LE GENTILHOMME. Rien de plus simple.. ses archers vous attendent sur la grande route; suivez-moi, je connais un chemin détourné qui conduit à la ville!..

GASPARIN. Mais ce chemin traverse la forêt et n'est pas sûr du tout!

LE GENTILHOMME. Ne sommes-nous pas trois!..

GASPARIN. Dabord, messeigneurs, ne comptez pas sur moi, mon cheval a peur des coup de feu!..

RICHARD. Au diable le poltron!.. va pour le chemin de traverse...

LE GENTILHOMME, *à part.* Il est à moi.

GASPARIN, *à lui-même.* Je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas du tout confiance aujourd'hui en M. Saint-Julien!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES BARNABÉ, ARCHERS.

BARNABÉ. Allons, messires, verre en main, et partons.

CHŒUR.

Air: *du Barbier.*

D'un bon voyage,
Exempt d'orage,
Que ce bon vin devienne le présage!
Il entretient notre courage;
De la gaîté du plaisir c'est le gage...
Amis, buvons à Saint-Julien,
Car, j'en réponds, c'est le moyen
D'avoir un voyage
Exempt de naufrage. *ter.*

Ils boivent et se disposent tous à quitter l'auberge.

ACTE II.

Un salon. A droite au premier plan, une porte communiquant à la chambre à coucher; du même côté, au second plan, une autre porte ouvrant sur un cabinet. A gauche une cheminée et la porte d'entrée. — Dans le fond, une porte vitrée avec une grille en dehors; cette porte donne sur une terrasse.—La chambre décorée et meublée avec recherche dans le goût de l'époque.— Il fait nuit, l'appartement est éclairé par des bougies. Auprès de la cheminée, une table servie avec deux couverts; un fauteuil sur lequel est une robe de chambre, par terre, des pantoufles, etc.

SCÈNE I.

BARNABÉ, MARTINE.

Au lever du rideau, la fenêtre et la grille du fond sont ouvertes.

BARNABÉ, *entrant précédé de Martine qui l'éclaire* Brrr... quel temps!.. quelle bise!.. Eh bien! Martine, pourquoi donc laisser cette porte ouverte quand il fait un froid à glacer l'amoureux le plus ardent?

MARTINE. Quand vous avez sonné, monsieur, je suis passée sur la terrasse pour voir qui venait... et dans ma précipitation à aller au-devant de vous, cette porte est restée ouverte.

BARNABÉ. Fermons-la bien vite. (*Il se met en devoir de la fermer.*) Qu'est-ce encore?..Martine!

MARTINE. Monsieur?

BARNABÉ. Cette corde qui pend en dehors...

MARTINE. C'est celle du grenier.

BARNABÉ. Je le vois bien... mais si des malfaiteurs passaient par ici il leur serait facile par ce moyen d'escalader le mur, d'arriver sur cette terrasse... allez vite me retirer cette corde!

MARTINE. Tout-à-l'heure, Monsieur, quand j'aurai prévenu Madame de votre arrivée. Eh! vraiment, je crois que je l'entends.

Elle entre dans la cambre.

BARNABÉ. Oui, c'est ma divinité.

SCÈNE II.

BARNABÉ, OCTAVIE.

BARNABÉ.

Air: *Me voilà* (De Passeron.)

La voilà. *bis*
D'amour hélas! pour un objet si beau,
Je sens là *bis.*
Brûler un feu toujours nouveau.
En enfer ma déesse,
Si du péché de tels feux sont le prix,
Pour moi je le confesse,
L'enfer sera le paradis,
La voilà. etc.

Vous le voyez, fidèle à ma parole, je viens souper avec vous. Mais qu'avez-vous donc ma reine?

OCTAVIE. J'ai de l'humeur, je m'ennuie dans cette solitude; aussi dès demain je veux partir pour Paris.

Air

Quoi c'est là le prix
De mon amour pour vous, cruelle!
Partir pour Paris!
Ah! craignez ce fatal pays!
Ne savez-vous pas
Que dans cette ville mortelle
A chaque heure hélas!
On s'expose à faire un faux pas!
A la vanité
Là chacun se montre fidèle,
Dans cette cité
Tout est mensonge et fausseté.
Fracas et gâchis,
Assassin dans chaque ruelle,
Et luxe à tout prix,
En quelques mots voilà Paris.
Ah! je vous le dis!
Pour rester long-temps jeune et belle,
Evitez Paris
Et ne quittez pas ce pays.

OCTAVIE.

Ce portrait nouveau
Ne doit rien à la flatterie,
Et votre tableau
Veut je crois un autre pinceau.
Quelle est la cité
Où sur les ailes du génie,
Corneille porté
S'élance à l'immortalité,
Dans ce beau pays
L'amour est une idolâtrie,
Enfer des maris,
Des femmes c'est le paradis!
C'est le rendez-vous
Des galans, de femme jolie,
Aussi les jaloux
Ne s'y plaisent guère entre nous.
Ah! je vous le dis!
Pour mener une heureuse vie
Il n'est que Paris,
Paris est un vrai paradis.

ENSEMBLE

BARNABÉ

Ah! je vous le dis!
Pour rester aimable et jolie
Evitez Paris
Et ne quittez pas ce pays.

OCTAVIE.

Ah! je vous le dis!
Pour mener une heureuse vie,
Il n'est que Paris;
Paris est un vrai paradis.

BARNABÉ. D'ailleurs que vous manque-t-il dans cette petite maison qui m'appartient, n'êtes-vous pas ici comme chez vous? vos caprices, vos fantaisies, l'amoureux Barnabé ne s'efforce-t-il pas de les contenter? Allons, plus de nuage entre nous, ma reine, et accordez-moi un baiser.

OCTAVIE. Vous êtes fou.

BARNABÉ. D'amour; je n'en disconviens pas.

OCTAVIE. Et moi je vous le défends.

BARNABÉ, *suppliant.*

Air: *J'arrose.*

Ma belle!.. ma belle!.. ma belle!..
A mes désirs ne soyez point rebelle,
Dans mes yeux l'amour étincelle.
Pour un baiser
Faut-il me refuser?

OCTAVIE.

Craignez d'exciter ma colère,
Point de baiser, je vous le dis!

BARNABÉ.

Par la résistance, ma chère,
La victoire double le prix,

Une petite lute s'engage entre eux.

ENSEMBLE.

BARNABÉ.

Ma belle!.. ma belle!.. ma belle!..
A mes désirs ne soyez point rebelle,
Dans mes yeux l'amour étincelle.
Point de baiser,
Faut-il me refuser.

OCTAVIE.

Rebelle!.. rebelle!.. rebelle!..
A vos désirs, à cette ardeur nouvelle.
Pour vous je resterai cruelle.
Point de baiser,
Je veux vous refuser.

Il va s'emparer du baiser lorsque Martine reparaît

SCÈNE III.

Les mêmes, MARTINE.

MARTINE, *très-haut.* Madame?..

Barnabé surpris se retourne vivement. Octavie profite de ce moment pour lui échapper.

BARNABÉ. Au diable la petite sotte! (*Avec humeur.*) Que voulez-vous?..

MARTINE. Rien. J'ai cru que Madame m'appelait.

BARNABÉ. Du tout, du tout.

MARTINE. Alors, je me retire.

OCTAVIE. Non, puisque te voilà, approche ce couvert de la cheminée.

BARNABÉ. Au fait il a fort bonne mine ce souper. Si vous voulez, mon adorée, nous nous mettrons à table.

OCTAVIE. Volontiers.

BARNABÉ. Ah! auparavant, avec votre permission, je me mettrai à mon aise... Martine, passe-moi cette robe de chambre, ces pantoufles.

MARTINE. Voilà, Monsieur.

BARNABÉ, *à part.* A l'heure qu'il est, je crois que maître Richard doit faire une drôle de grimace là-bas en prison: je suis sûr qu'il maudit M. Saint-Julien de tout son cœur. Aussi ça veut me suplanter près de ma maîtresse... présomptueux jeune homme!

OCTAVIE. Eh bien, Monsieur.

BARNABÉ. Voilà, voilà, mon adorée... J'ai un appétit de grand prévôt. (*Il s'assied, met sa serviette, s'apprête à manger. Coup de sonnette. Martine sort.*) Hein! qu'est-ce que c'est que cela?

OCTAVIE. Ce ne peut être que votre sergent Hébert.

BARNABÉ. Lui seul en effet a la confidence de cette petite maison.

SCÈNE V.

Les Mêmes, MARTINE, *reparaissant.*

MARTINE. Vite, vite, Monsieur, hors d'ici!.. on vient vous relancer.

BARNABÉ. Serais-ce madame Barnabé?

MARTINE. C'est pour aller informer contre des voleurs qu'on vient d'arrêter.

BARNABÉ. Des voleurs... les imbéciles.. ne pouvait-ils choisir un autre moment pour se faire prendre?

MARTINE. Monsieur le Grand-Prévôt vous envoie chercher; il est déjà lui-même en campagne et réclame votre présence.

BARNABÉ. Maudits bandits! damnés voyageurs! aussi, où va-t-on s'imaginer de voyager la nuit par le temps qu'il fait.

OCTAVIE. Allons donc, Monsieur, si ces voleurs allaient s'échapper.

BARNABÉ. Eh! mon Dieu, qu'ils s'échappent; je ne demande pas, moi, la mort du pécheur.

MARTINE. Songez donc, Monsieur, qu'on vous attend.

BARNABÉ. Mais le pâté aussi m'attend.

OCTAVIE *et* MARTINE. Allons donc, allons donc.

BARNABÉ, *à part.* Ouais!.. Tant d'empressement à m'éloigner... est-ce qu'en mon absence...Je sais bien ce que je vais faire.

MARTINE. Vite, vite, Monsieur, procédons à votre toilette.

Barnabé va à chaque instant pour se chauffer et se rassoir; Martine le force à s'éloigner de la cheminée et de la table en lui présentant ses vêtemens.

BARNABÉ. Quitter un si bon feu... une si bonne table... pour aller... Je suis d'une fureur...

OCTAVIE *et* MARTINE.

Air: *L'or n'est qu'une chimère.*

Sur la justice l'on compte;
Partez, le devoir avant tout.
Pour les voleurs quel mécompte
BARNABÉ.
Quand ils vous sauront debout!
Vit-on contre-temps semblable?
Dans ma fureur, bandits, prévôt...
Tous je vous envoie au diable!
MARTINE.
Allez les rejoindre au plutôt.

ENSEMBLE.

OCTAVIE, *et* MARTINE.
Sur la justice, etc.
BARNABÉ.
Sur la justice l'on compte;
Partons, le devoir avant tout.
Hélas! pour moi quel mécompte;
De colère je suis à bout.

Il sort suivi de Martine.

SCÈNE VI.

OCTAVIE, *seule.*

Ce pauvre Barnabé, je ne puis m'empêcher de rire de sa colère... Après tout, je n'y puis rien, et puis, s'il faut l'avouer, les événemens de cette journée m'ont émue à un point... J'ai besoin d'un peu de solitude... Ce jeune gentilhomme, il était fort bien! et puis, il m'a sauvé la vie.

Air: *Un matelot à bord, loin du rivage.*

Mais à quoi bon conserver d'avantage
Son souvenir?.. inutiles regrets!
Loin de ces lieux il poursuit son voyage.
Il est parti; reviendra-il jamais,
Pour le repos, pour le bonheur de ma vie,
Je l'oubliai... mais hélas, aujourd'hui
Quand je me dis: il faut que je l'oublie,
N'est-ce donc pas penser encore à lui,

SCÈNE VII.

OCTAVIE, MARTINE.

OCTAVIE. Eh bien, Martine?

MARTINE. Il est parti, mais vous ne savez pas, il nous a enfermées.

OCTAVIE. Enfermées!

MARTINE. A double tour, et maintenant il court les champs avec notre clé dans sa poche... Ah! si j'étais à votre place...

OCTAVIE. Eh bien! que ferais-tu, Martine?

MARTINE. Ce que je ferais, Madame, ce que je ferais... mais, vous ne comprenez donc pas tout l'avantage de votre position une veuve... une veuve...

Air: *Que de mal, de tourment.* (Fiancée.)

Le veuvage est vraiment
Pour les femmes charmant.
Il est dur, disiez-vous,
De perdre un tendre époux,

D'abord à la tristesse
On livre sa jeunesse ;
O regrets superflus !
Le pauvre époux n'est plus !
Peut-on pleurer toujours,
Et vivre sans amours ?
Les larmes, le chagrin,
Sont bientôt à leur fin.
De la mort d'un mari
Veuve prend son parti
En prenant un ami.
Grâce au consolateur,
On revient au bonheur.
Qui n'en a qu'un pourtant
Agit modestement ;
Tant d'autres en ont deux ;
C'est, dit-on, scandaleux.
A leur place, je crois,
Moi j'irais jusqu'à trois.
D'après cet examen
Le veuvage offre enfin
A Madame un moyen
De vengeance certain.

Au surplus, la punition de notre jaloux commence déjà, car il fait un temps à ne pas mettre un mari dehors. La neige, le froid, la bise...

En ce moment on entend chanter au dehors ; elles écoutent.

VOIX AU DEHORS.

[Air : *Noble Châtelaine.* (Comte Ory.)

Ames charitables,
A deux pauvres diables
Soyez secourables
Par humanité !..
Le froid qui nous glace
De mort nous menace ;
Donnez-nous par grâce
L'hospitalité.

OCTAVIE. Vois donc qui sont les gens qui chantent ainsi au bas de notre terrasse.

Martine ouvre la porte du fond et va regarder.

MARTINE, *sur la terrasse.* Ah ! Madame, ce sont deux pauvres diables qui grelotent là-bas... ils ont l'air bien souffrant.

OCTAVIE. Demande-leur ce qu'ils veulent.

MARTINE. Braves gens, que faites-vous là... que demandez-vous ?

RICHARD, *en dehors.* Un abri, Madame, ou nous allons mourir là.

MARTINE. Ah ! Madame, ils vont mourir, disent-ils.

OCTAVIE. Je les plains ; mais qu'y faire ?

MARTINE. Il faut leur accorder un asile pour cette nuit.

OCTAVIE. Et comment, ne sommes-nous pas enfermées ?

MARTINE. C'est vrai... Maudit jaloux... mais c'est lui qui m'y fait songer... la corde du grénier peut les aider à franchir cette terrasse... ils passeraient la nuit dans l'étuve près de la salle du bain.

OCTAVIE. Y penses-tu... deux femmes... introduire de cette façon, la nuit, des hommes dans leur maison.

MARTINE. Eh ! Madame... deux vieillards peut-être... et d'ailleurs cette terrasse n'a d'autre issue que cette chambre, et grâce à cette grille qu'ils ne pourraient même ébrauler, qu'avons-nous à craindre... V3us êtes si bonne...

OCTAVIE. Martine, sont-ils donc vraiment en danger de mourir ?

MARTINE. En doutez-vous ?.. Il fait si froid ; il neige si fort !..

OCTAVIE. Allons, c'est une bonne action.., Fais ce que tu voudras.

Elle se retire dans la chambre à coucher.

MARTINE. Ah ! merci, merci, Madame. (*Elle retourne dans le fond sur la terrasse.*) Bonnes gens, prenez cette corde ; grimpez ici.

Martine vient alors se retrancher derrière la grille qu'elle a refermée. Richard et Gasparin ne tardent pas à paraître sur la terrasse. Ils sont pieds nus et n'ont pour tout vêtement que la chemise et les chausses.

SCÈNE VIII.

MARTINE, RICHARD, GASPARIN.

MARTINE, *pendant qu'ils grimpent.*

Air d'Armide.

Montez avec courage,
Bientôt vous aurez un abri,
Et j'en ai le présage,
Tous vos maux finiront ici.

RICHARD. Ah ! Madame, nous vous devons la vie.

GASPARIN. Sans votre secours nous étions flambés.

MARTINE. Tiens ! ils sont jeunes... mais que vois-je ?.. qui l'aurait cru ?.. Ah ! Madame, Madame !

Elle entre précipitamment dans la chambre.

SCÈNE IX.

RICHARD, GASPARIN, *en dehors de la grille.*

GASPARIN. Mademoiselle !.. Mademoiselle !.. Eh ben, qu'est-ce qui lui prend donc ?.. c'était bien la peine de nous faire grimper ici au risque de nous rompre le cou, pour nous y laisser un peu moins à l'abri qu'en bas.

RICHARD. Elle va sans doute revenir.

GASPARIN. Ah ! Monsieur, voyez donc, quel bon feu !.. et ce souper... quelle odeur !.. l'eau m'en vient à la bouche.

RICHARD. C'est le suplice de Tantale.

GASPARIN. Chienne de grille !.. (*Il appelle.*) Mam'selle !.. Mam'selle !.. Oh ! la neige, la neige, comme elle tombe !

RICHARD. Et la bise donc... comme elle souffle !

GASPARIN. Maudits voleurs !

RICHARD. O Saint-Julien, Saint-Julien !

GASPARIN. Oui, il nous met dans de beaux draps, votre saint-Julien.

RICHARD. Des draps... tu est bien honnête... mais chut ! voici quelqu'un.

Air : *Voyez ; sur cette roche. (Fra Diavolo.)*
Oui, vers nous s'avance,
Deux femmes seules, c'est charmant !
Je prévois pour notre accident
Un heureux denoûment.

SCÈNE X.

LES MEMES, OCTAVIE, MARTINE.

OCTAVIE.
Ah ! je tremble d'avance ;
Eh ! quoi, Martine, il est ici.
Je pourrai donc envers lui
M'aquitter aujourd'hui.

MARTINE.
Venez... et par votre présence
Dissipez leur souffrance.
Les voici. *bis.*

TOUS.
Les voici, les voici.

RICHARD. Madame...

OCTAVIE, *à part.* C'est sa voix.

RICHARD. Malgré votre généreuse pitié, vous n'avez rien fait encore si vous ne nous permettez de nous approcher de ce foyer.

OCTAVIE. Monsieur... (*A part.*) Quel embarras !

MARTINE. Faut-il leur ouvrir ?.. Voyez le temps... c'est pour en gagner une maladie !..

GASPARIN. Ou pour le moins un rhume de cerveau.

OCTAVIE, *bas à Martine.* Mais Barnabé, que dira-t-il ?

MARTINE. Il dira ce qu'il voudra... après tout, ce sont vos libérateurs.

OCTAVIE. Ouvre donc.

Martine ouvre la grille ; Richard et Gasparin entrent ; ce dernier court précipitamment vers la cheminée.

RICHARD.
Air *de la Sentinelle.*
Pardonnez-moi de paraître à vos yeux
Dans cet état... mais, ô surprise extrême !
Suis-je passé de l'enfer dans les cieux ?
Ah ! tirez-moi de ce doute vous-même.
Dois-je me croire au séjour immortel ?

OCTAVIE.
Vraiment l'erreur serait étrange.

RICHARD.
Oh ! non, rien n'est plus naturel ;
Comment ne pas se croire au ciel
Lorsqu'on voit apparaître un ange ?
Oui c'est un ange.

MARTINE. pauvres jeunes gens !.. Vous avez donc été dépouillés par des voleurs ?

RICHARD, *regardant autour de lui.* Hélas ! oui, Mademoiselle, et si quelque vêtement...

MARTINE. Tenez, tenez... mettez cette robe de chambre... ces pantoufles...

OCTAVIE. Que fais-tu ?.. celle de Barnabé.

MARTINE. Eh bien, on ne lui mangera pas.

GASPARIN, *se rapprochant de Martine.* Si vous aviez aussi quelque défroque à mon service, un habit, un haut-de-chausses, la moindre des choses, vous obligeriez un galant homme, je m'en flatte.

De ma demand', gentille chambrière,
Vous devinez le motif sans l'chercher.
Bien qu' dans les gens on ai confiance entière,
Il est des chos's que l'on doit leur cacher.

MARTINE. Suffit... Je n'ai pas là de vêtement d'homme, mais cette camisole à mon usage.

GASPARIN. A votre usage, divine créature ; donnez vite... (*Il la met.*) Elle me va comme un gant.

OCTAVIE, *à Richard qui se chauffe depuis un moment.* Eh bien, Seigneur, êtes-vous un peu remis ; maintenant ?

RICHARD, *se levant.* Oh ! tout à fait, Madame ; mais je l'avoue, j'ai honte de me trouver ainsi en présence d'une dame.

MARTINE. Eh ! vraiment, n'avons-nous pas encore par là les habits de feu votre mari ?..

RICHARD, *à part.* C'est une veuve.

MARTINE. Il me semble qu'ils iraient parfaitement à la taille de ce gentilhomme... que vous en semble ?

OCTAVIE. Mais, en effet.

MARTINE. Venez, venez, mon gentilhomme ; laissez-vous conduire dans un cabinet voisin, où vous pourrez procéder tout à votre aise à votre toilette.

RICHARD, *à Octavie.* Vous permettez, Madame ?..

OCTAVIE. Allez... allez, monsieur...

RICHARD, *bas à Gasparin.* Eh mais ! Gasparin, il me semble que M. S.-Julien commence à ne plus nous traiter si mal...

MARTINE, *à Richard*
Air :
Ces vêtemens bientôt mon gentilhomme,
Ajouteront à votre air gracieux,
L'défunt sans doute était un fort bel homme,
Mais le vivant me semble encore mieux.

ENSEMBLE.

MARTINE.
Ces vêtemens, etc.

GASPARIN.
Des vêtemens dignes d'un gentilhomme,
Ajouterons à votre air gracieux,
Sans doute ainsi vous êtes fort bel homme,
Mais la parur' vous sied encore mieux.

RICHARD.
Ah ! c'est charmant, oui foi de gentilhomme,
Vit-on jamais accueil plus gracieux,
Sous des habits dignes d'un galant homme,
Hâtons-nous donc de paraître à ses yeux.

OCTAVIE.
Sans doute ainsi je trouvais ce jeune homme,
Déjà fort bien, mais cet air gracieux,
Qu'il joint au ton d'un brave gentilhomme,
En ce moment me le fait trouver mieux.

Richard conduit Octavie jusqu'à sa chambre et sort précédé de Martine qui le guide.

SCÈNE XI.

GASPARIN, *puis.* MARTINE.

GASPARIN, *à lui-même.* Oui, ça ne va pas mal... mais ça irait encore mieux si je pouvais tâter de ce souper qui a une si bonne odeur! ce paté de canard surtout... Délicieux paté! va, je voudrais bien te dire deux mots.

MARTINE, *entrant.* Eh bien! vous n'allez pas aider votre maître?

GASPARIN. Oh, mon maître n'a jamais besoin de moi en pareille occasion, et puis il a trop d'humanité pour réclamer mes service dans l'état où je suis.

MARTINE. Est-ce que vous avez encore froid? approchez-vous du feu.

GASPARIN. Merci, mamzelle... j'ai toujours entendu dire qu'il était mal sain de s'approcher du feu quand on avait les extrémités froides et l'estomac creux.

MARTINE. Sottes idées... approchez, vous dis-je.

GASPARIN, *à part.* Elle n'a pas compris, oh! là, là, les tiraillemens.

MARTINE. Il a l'air d'un brave gentilhomme, votre maître... comment se nomme-t-il?

GASPARIN. Richard de Nice... Mais votre souper va se réfroidir, si vous permettez, j'irais reporter ce plat dans l'office.

Il s'empare d'un plat.

MARTINE, *se retournant.* Vous lui êtes sans doute bien attaché?

GASPARIN. Au plat... Ah! que je suis bête... à mon maître, n'est-ce pas... Oh, sans doute, il a tant de bonnes qualités.

Air

Partout son esprit est vanté,
Il est connu pour sa décence,
Pour ses grâces il est cité,
Et son appétit est immense.
Il est fort sur les impromptus,
De la danse il sait les figures,
Mon maître enfin a toutes les vertus,
Et du goût pour les confitures.

C'en est, n'est-ce pas, Madame? (*A part.*) Marmelade d'abricots, 1634, et moi qui les aime passionnément... comment satisfaire ma passion?

RICHARD, *en dehors.* Gasparin, Gasparin.

GASPARIN. Ah! c'est mon maître.

Il va au devant de lui et Martine va chercher Octavie

SCÈNE XII.

GASPARIN, MARTINE, RICHARD, *en costume elégant*, OCTAVIE.

MARTINE. Madame, voici monsieur Richard

OCTAVIE, *poussant un cri de surprise à la vue de Richard.* Ah! Martine!..

MARTINE. Qu'est-ce donc, Madame?

OCTAVIE. Ne trouves-tu pas qu'ainsi, Monsieur ressemble à s'y méprendre à ce pauvre défunt?.. Oui.

OCTAVIE.

Air : *de Téniers.*

De mon époux c'est bien la ressemblance...
C'est son regard et voilà tous ses traits...

RICHARD.

Moi, j'en conviens, je n'ai point souvenance
D'avoir encor rencontré tant d'attraits...
Quelle beauté comparer à la votre!..
Au fond du cœur, j'en suis ému vraiment
Tombant ainsi, d'un excès dans l'autre?...
J'étais transi, je brûle maintenant!..

GASPARIN, *à part.* Allons!.. Ils vont se remettre à jaser et ce malheureux souper aura encore tort (*Haut.*) Monseigneur, daignez m'excuser si je commets une indiscrétion devant notre aimable hôtesse, mais je suis sûr que vous mourez de faim.

RICHARD. Comment, drôle...

GASPARIN. C'est par pur intérêt pour votre santé.

OCTAVIE. Pardonnez-lui, seigneur, j'espère que vous ne refuserez pas de partager mon souper.

RICHARD. Quoi, madame, vous seriez assez bonne...

OCTAVIE. Pour ne pas vous laisser mourir de faim, oui, monsieur!..

RICHARD. J'obéis!

GASPARIN, *à part.* C'est heureux...

MARTINE. Quand à vous, mon écuyer, troquez votre camisole contre ce vêtement plus convenable.

GASPARIN. Dieu! le manifigue habit!

OCTAVIE, *à part.* Encore d'Barnabé, quelle folie!..

RICHARD, *à lui-même, pendant qu'Octavie est occupée à servir.* Eh bien! mons Barnabé.. et vous, mon drôle qui conspiriez tantôt contre moi... il me semble que grâce à M. saint-Julien voilà le pari plus d'à moitié gagné!.. Bon gîte!.. bonne table!.. et quant au surplus... soupons d'abord!...

Il va se mettre à table vis-à-vis d'Octavie.

MARTINE, *à Gasparin qui s'est attablé devant un siège de l'autre côté du salon.* Tenez, voici du pâté... voici du canard, voici du vin.

GASPARIN. Merci, mamzelle, merci.

Il mange avec avidité.

MARTINE.

Air. *Ah, si madame me voyait.*

Mais voyez donc quel appétit!

GASPARIN, *la bouche pleine.*

Ma gratitude est infinie;
J'allais mourir, vous me sauvez la vie,
C'est un beau trait sans contredit.

MARTINE.

Ne parlez pas, mettez l'temps à profit.

GASPARIN.

Pour achever une tâche si belle,
Et vous mériter de ma part
Un' reconanissance éternelle,
Veuillez m'accorder sans retard...

Il s'essuie la bouche.

MARTINE. Quoi donc, Monsieur?

GASPARIN.
Encore un peu de c' bon canard.

MARTINE. En voilà.

GASPARIN. Divine créature, vous servez avec une grâce... vous y mettez une aménité, un charme... vrai, ce volatile est délicieux!

OCTAVIE, *à Richard qui ne mange plus* Vous ne mangez pas, M. Richard, est-ce que le souper ne serait pas de votre goût!

GASPARIN, *à part*. Il serait bien difficile!

RICHARD. Pardonnez-moi, Madame, mais près de vous, il me semble impossible de songer à autre chose qu'à vous admirer!

GASPARIN, *la bouche pleine*. Il est bon là, mon maître! on admire et on mange. (*A Martine en la regardant amoureusement*.) C'est ce que je fais depuis un grand quart-d'heure, charmante camériste!..

MARTINE. Prenez garde... vous allez vous étouffer!

RICHARD. D'honneur! Madame, je ne sais si je dois m'applaudir ou me plaindre de ce qui m'arrive...

OCTAVIE. Voilà un doute, Monsieur, qu'il ne tiendrait qu'à moi de prendre en mauvaise part.

RICHARD. Il n'est que l'effet de le crainte que m'inspire, pour mon repos, la puissance de vos charmes.

OCTAVIE. La puissance de mes charmes! phrase d'usage, sur laquelle je sais à quoi m'en tenir... et qui ne me laisse, je vous jure, que fort peu d'inquiétude sur votre compte.

RICHARD. Rendez-vous plus de justice, Madame... ce regard si bien fait pour inspirer de l'amour, cette taille élégante et gracieuse!.. cette main si blanche que je presse dans la mienne... tout enfin... tout en vous, jusqu'à ce son de voix si doux, n'est-il pas fait pour laisser des souvenirs ineffaçables.

OCTAVIE. Eh! Monsieur, je dois croire au contraire que ce son de voix si doux ne laisse que des impressions bien fugitives, puisque vous l'entendez pour la seconde fois aujourd'hui sans le reconnaître.

RICHARD. Que voulez-vous dire?

Air : *fragment du Calife*.

Sans doute ici votre mémoire
Sera plus fidèle, je crois,
A certain souvenir de gloire
Qu'à celui du son de ma voix!..
Votre valeur ce matin même,
Sauva des dames d'un péril!..

RICHARD et GASPARIN..
Ces dames!.. ô surprise extrême.

OCTAVIE et MARTINE.
C'est nous!..

RICHARD et GASPARIN, *se levant*.
Vous, grand Dieu, se peut-il!

ENSEMBLE.

RICHARD.
Ah! pour mon cœur, moment d'ivress!
Je la revois, quelle allégresse!
Et ce hazard plein de douceur
Remplit mon âme de bonheur!..

OCTAVIE.
Pour tous les deux momens d'ivresse,
Ah! pour mon cœur qu'elle allégresse,
L'aspect de mon libérateur
Remplit mon âme de bonheur!..

GASPARIN.
Ah! pour nous tous, moment d'ivresse,
Je vous retrouve, ô ma princesse!..
Et ce hazard plein de douceur
Remplit mon âme de bonheur!..

MARTINE.
Il me revoit, moment d'ivresse,
Ah! pour mon cœur quelle allégresse,
L'aspect de mon libérateur
Remplit mon âme de bonheur!..

RICHARD. Quoi, Madame, C'est vous que j'aurais été assez heureux pour secourir ce matin, vous dont je n'avais pu admirer les traits, vous que je rêvais bien belle mais que je vois plus ravissante encore!..

OCTAVIE. Taisez-vous, complimenteur!

GASPARIN. Comme on se rencontre pourtant! et dire que c'est à cause de vous que nous avons été détroussés, pillés et éreintés par ces même voleurs dont nous vous avions préservés tantôt!

OCTAVIE. Que dit-il?

RICHARD. La vérité!.. car nous ne nous étions réunis en route à la nuit que dans l'espoir de vous atteindre et d'obtenir la faveur de contempler vos traits!

OCTAVIE, *se rapprochant de Richard*. Se peut-il!.. Ainsi donc, Monsieur, c'est à cause de moi que vous avez eu tant à souffrir?..

MARTINE, *à Gasparin en se rapprochant de lui*. Comment c'est pour avoir couru sur mes traces, mon pauvre garçon, que ces coquins-là vous ont rossé.

GASPARIN. Et d'importance, allez, je vous en réponds.

OCTAVIE. Pauvre Richard!

MARTINE. Infortuné Gasparin!

RICHARD. Ce mot de pitié dans votre bouche efface tous mes maux.

GASPARIN. Cette suave parole agit comme un baume sur mes meurtrissures.

Richard embrasse Octavie.

OCTAVIE. Eh bien, que faites-vous, Monsieur?

GASPARIN, *embrassant également Martine*. Divine Martine!

MARTINE. A bas les mains, petit indiscret!

TOUS.

Air : *Oui, je l'avouerai*. (Amédée de Beauplan.)

Plus de tristes jours,
S'aimer toujours
A tant de charme.
Songeons au bonheur;

Non, plus d'alarmes,
Ni de douleur.
Dans notre ardeur
Est le bonheur.

OCTAVIE.

Si par hazard il survient quelque peine
Nous serons deux pour porter cette chaîne.
Le plus vif tourment
Assurément
Est moins cuisant
Et fuit promptement
Quand on le supporte en s'aimant!

En ce moment on entend sonner vivement à la porte. Stupéfaction générale.

OCTAVIE, *bas à Martine.* Dieu, Martine! si c'était Barnabé.

RICHARD, *à Octavie.* Vous paraissez émue!

MARTINE. Silence!.. Vous, mes cavaliers, entrez vite dans ce cabinet et point de bruit surtout.

RICHARD, *à part.* Je comprends.

Ils entrent dans le cabinet à droite, Gasparin emportant les débris de son souper. Nouveau coup de sonnette.

SCÈNE XIII.

OCTAVIE, MARTINE, *puis* RICHARD.

OCTAVIE. Je suis toute tremblante!

MARTINE. Laissez-moi faire.

Elle souffle les bougies et va ouvrir la porte qui donne sur la terrasse. En ce moment Richard reparaît. Octavie, dans le fond, lui tourne le dos.

RICHARD. Écoutons.

MARTINE, *sur la terrasse.* Qui va là?

BARNABÉ, *dehors.* Cest moi, Martine, descends m'ouvrir.

MARTINE. N'avez-vous pas la clé?

BARNABÉ. Je l'ai égarée.

MARTINE. Eh bien, Monsieur, retournez à la ville.

BARNABÉ. Je ne peux pas, les portes en sont closes.

MARTINE. Que voulez-vous que je fasse à cela.

BARNABÉ. Jette-moi la corde du grenier.

MARTINE. Eh! Monsieur, pour vous obéir je l'ai retirée tantôt de la poulie, nos bougies sont éteintes, Madame dort, n'allez pas la réveiller, bonsoir.

BARNABÉ. Martine!.. Martine, il gèle à faire trembler.

MARTINE. Alors, marchez, Monsieur, pour ne pas vous refroidir, bonne nuit.

RICHARD, *riant.* Ah! ah! ah! allons vite rejoindre Gasparin.

Mais dans l'obscurité il se trompe de porte et entre dans la chambre d'Octavie. Elle rentre et referme la grille et la porte. Barnabé continue d'appeler et de sonner.

OCTAVIE. Attends... je rentre... avant de partir enferme-moi... Bonsoir, Martine.

Elle entre dans sa chambre, Martine donne un tour de clé.

MARTINE, *seule.* Bonne nuit, Madame, dormez bien, je vous enferme à double tour.

La cloche retentit toujours.

MARTINE, *se retirant.* Sonne, sonne, vilain jaloux, tu auras le temps de sonner d'ici à demain.

ACTE II.

Le théâtre représente une espèce de corps-de-garde placé près d'une des portes de la ville de Château-Guillaume. L'entrée principale au fond qui est entièrement vitré; à gauche un cachot avec une fenêtre grillée. Un poêle sur le devant. Dans le fond, la porte de la ville.

SCÈNE I.

HÉBERT, SOLDATS, PAYSANS, *puis* LE GENTILHOMME.

Au lever du rideau le jour commence à paraître. Les soldats sont groupés çà et là; les uns jouent les autres dorment, etc. Dans le fond, on ouvre la porte de la ville. Des paysans entrent.

Air *de Marguerite d'Anjou.*

Alerte!.. voici l'aurore!
A nos yeux tout se colore!..
Sur pied qu'on nous trouve encore
Surveillant à l'entour.
Vigilance,
Surveillance,
Voici le jour.

Pendant le chœur, le gentilhomme paraît à la fenêtre grillée du cachot, Les soldats se lèvent et sortent peu à peu.

LE GENTILHOMME, *à Hébert.* Holà, mon maître, il fait jour, on vient d'ouvrir les portes de la ville, est-ce que monsieur le lieutenant de la prévôté ne viendra pas bientôt procéder à mon interrogatoire?..

HÉBERT. Tu es donc bien pressé, drôle? Le petit local que tu habites est gentil pour une personne seule, de quoi te plains-tu?

LE GENTILHOMME. Me plaindre, moi?.. j'aurais tort de par Dieu! j'en sais tel qui n'aura pas dû passer la nuit si commodément que moi... témoin un certain Richard de Nice à qui les oraisons à saint Julien profitent mal! Il est vrai que la chose n'a pas non plus tout-à-fait tourné comme je le désirais... mais bah! en définitive on n'est pendu qu'une fois... et si je perds la vie au moins je gagnerai mon pari et c'est quelque chose!..

HÉBERT. Eh bien! il prend gaîment son parti!

LE GENTILHOMME. Mais puisque votre lieutenant de prévôté n'arrive pas, au revoir... je vais me remettre sur le duvet.

Il disparaît.

HÉBERT. A ton aise, fais comme chez toi.

SCÈNE II.

HÉBERT, BARNABÉ.

Barnabé entre après s'être fait reconnaître du factionnaire. Il arrive sur le devant de la scène en toussant, claquant des dents, la figure rouge comme un homme gelé et morfondu.

BARNABÉ.

Air: *Beau masque.*

Je gèle. *bis.*
De froid, grand Dieu,
Je suis tout bleu.
Je gèle; *bis.*
Un peu
De feu!
Nuit de décembre!.. nuit mortelle!..

Nuit, de malheur, éternelle!
Las pour conjurer ta rigueur,
Je n'avais pour toute chaleur
Que les feux de mon cœur.

Il se jette en grelottant contre le poële qu'il tient étroitement embrassé.

HÉBERT. Ah! mon Dieu! monsieur le lieutenant, votre nez, votre nez, est-il rouge est-il enflé?..

BARNABÉ. Mon nez!.. ce que j'avais de mieux dans la figure!..

HÉBERT. Que vous est-il donc arrivé?..

BARNABÉ. Hébert!.. tu vois un homme gelé, martyrisé, démoralisé et probablement favorisé d'une bonne fluxion de poitrine si ce n'est même d'une pleurésie... car on ne saurait en être quitte à meilleur marché quand on a passé une pareille nuit à la belle étoile.

HÉBERT. Comment! vous vous êtes amusé?..

BARNABÉ. Quelle bêtise!.. ne vas-tu pas t'imaginer que c'est pour mon plaisir?..

HÉBERT. Mais alors comment cela se fait-il donc? Car hier au soir après l'arrestation de notre voleur, vous nous aviez quitté avec l'intention de retourner auprès de votre jolie veuve.

BARNABÉ. Oui, sans doute; mais par une atroce fatalité, comme j'arrivais, je m'aperçus que j'avais perdu la clé; bon gré mal gré il fallut donc me résigner à passer la nuit en plein vent comme un abricotier.

HÉBERT. En plein vent, c'est le mot; car la bise soufflait fort.

BARNABÉ. Si elle soufflait, mon ami... comme un joueur de clarinette!.. Ah! ça, de la discrétion, surtout, ça n'aurait qu'à venir aux oreilles de madame Barnabé, elle serait dans le cas de m'arracher les yeux par dessus le marché, et mon physique est bien assez détérioré comme ça... Mais parlons de notre voleur; qu'en as-tu fait?

HÉBERT, *montrant le cachot*. Il est là... voulez-vous que je le fasse venir?

BARNABÉ. Oui, je serais curieux d'examiner un peu la figure de ce coquin-là... car la nuit était si noire... Oh! je me vengerai sur lui, ça me soulagera.

SCÈNE III.

BARNABÉ, HÉBERT. LE GENTILHOMME.

HÉBERT, *qui a ouvert la porte du cachot*. Allons, debout, drôle.

LE GENTILHOMME.

Air: *Je suis sergent.* (du Philtre.)

Je suis voleur,
Brave et sans peur,
Mais c'est toujours avec douceur
Que je dépouille un voyageur.

BARNABÉ.

Lui! se peut-il! mon gentilhomme,
Vous n'étiez pas un honnête homme!

LE GENTILHOMME.

Je suis voleur
Mais par malheur,
Le métier devient sans valeur
Tant la concurrence fait peur.
Plus ou moins chacun est voleur,
Pour l'état c'est un grand malheur!

Mais pardon, monsieur le Lieutenant, comme vous avez mauvaise mine!.. (*Avec intention.*) Est-ce que vous n'auriez pas passé une bonne nuit?

BARNABÉ. Il ne s'agit pas de ma mine... Vous avez été pris cette nuit *flagrante delicto*, dévalisant les passans sur la route.

LE GENTILHOMME. Pardon, dans la forêt.

BARNABÉ. C'est bien la peine de me contredire.

LE GENTILHOMME. Sans doute, car je tiens à établir que je ne me suis pas trouvé en concurrence directe avec vous.

BARNABÉ. Insolent!

LE GENTILHOMME. Point de colère. N'aviez-vous pas donné l'ordre à vos gens d'arrêter M. Richard, eh bien, c'est moi qui l'ai exécuté, cet ordre.

BARNABÉ. Quoi, M. Richard...

LE GENTILHOMME. Est tombé des griffes de vos sergens dans les mains de mes associés; l'un vaut l'autre, je crois.

BARNABÉ, *à part*. Lui aussi!.. il a passé la nuit à la belle étoile!.. Je commence à me trouver mieux.

LE GENTILHOMME. Vous ne m'en voulez plus autant, n'est-ce pas?

BARNABÉ. Si fait, si fait!.. comment donc, je ne nierai pas que j'avais l'intention de faire arrêter ce jeune seigneur; mais c'était avec les plus grands égards, et dans le but seulement de m'assurer le gain de notre pari.

LE GENTILHOMME. Sauf les égards, je vous jure que je n'avais pas non plus d'autre but.

BARNABÉ. En tout cas, cela ne t'a pas réussi.

LE GENTILHOMME. Qui dit cela?

BARNABÉ. N'as-tu pas couché en prison?

LE GENTILHOMME. D'accord, mais à l'abri, tandis que vous et M. Richard...

BARNABÉ. Qu'est-ce à dire?

LE GENTILHOMME.

Air: *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Convenez-en, dans cette circonstance,
Complètement j'ai gagné le pari,
Car votre nuit, oh! j'en ai l'assurance,
S'est écoulée en plein air, sans abri;
Tandis que moi j'étais fort bien ici.

BARNABÉ.

C'est faux!

LE GENTILHOMME.

Non pas!.. hier soir pour vous confondre
Certain objet par moi vous fut volé.
A ce témoin qu'avez-vous à répondre?

BARNABÉ.

Que vois-je, c'est ma clé!

LE GENTILHOMME.

Oui, c'est bien votre clé.

BARNABÉ. Comment, infâme scélérat!

LE GENTILHOMME. Convenez que les nuits d'hiver sont bien longues passées à la belle étoile,

BARNABÉ. Veux-tu te taire, drôle!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GASPARIN, *vêtu de l'habit de Barnabé.*

GASPARIN. Monsieur le Lieutenant de prévôté...

BARNABÉ. Qui va là?

LE GENTILHOMME. Eh! c'est maître Gasparin.

GASPARIN. Tiens! notre voleur... il est pincé!

LE GENTILHOMME. Vous avez là, mon maître, un superbe habit... on vous prendrait pour le moins ainsi pour le Grand-Prévôt.

BARNABÉ. En effet... (*examinant l'habit.*) Ah! ça, mais...

GASPARIN, *au gentilhomme.* Farceur! vous auriez bien voulu le trouver aussi dans ma valise, n'est-ce pas?

BARNABÉ, *l'examinant toujours.* C'est inconcevable comme voilà un habit qui ressemble... (*Haut.*) Que me voulez-vous, mon ami?

GASPARIN, *se retournant vers lui et jetant un cri de surprise.* Ah!

BARNABÉ, *sautant de peur.* Eh bien, quoi donc! vous m'avez fait peur!

GASPARIN. Quelle figure!.. comme vous êtes changé... vous avez la fièvre, Monsieur.

BARNABÉ. Au diable l'animal!.. me causer un pareil saisissement pour me dire... au fait... (*Il se remet à regarder l'habit.*)

GASPARIN. C'est mon maître qui, désirant vous parler, m'envoye vous prévenir. (*A part.*) Il n'est pas bien, cet homme-là.

BARNABÉ, *toujours préoccupé par l'habit de Gasparin.* Votre maître... monsieur Richard. Ah! oui, je sais... je suis instruit...

GASPARIN, *à lui-même.* Qu'est-ce qu'il a donc?.. faut croire que l'habit que Martine m'a donné me va joliment, me regarde-t-il.

BARNABÉ, *à part.* Mais c'est que je suis sûr d'en avoir un tout pareil... même étoffe... même coupe... même broderie...

GASPARIN. Ah! ça, est-ce qu'il convoiterait aussi mes dépouilles, celui-là... Non, que je suis bête... je vois ce que c'est

Air du petit courrier.

C'est qu'mon habit lui fait plaisir,
La forme au fait est élégante,
La coupe agréable et galante,
Et puis je le porte à ravir!
D'après cela, c'est bien probable,
Plus d'un gaillard, sans vanité,
Voudrait en avoir un semblable
Au prix que le mien m'a couté!

SCÈNE V.

LES MÊMES, RICHARD.

BARNABÉ, *l'apercevant.* Ah! monsieur Richard, soyez le bien venu.

RICHARD. Salut, monsieur Barnabé... mais, mon Dieu, qu'avez-vous donc?..

BARNABÉ. Moi, rien.

RICHARD. Oh! pardonnez-moi... votre physionomie, ce matin, est toute renversée.

BARNABÉ, *à part.* Encore!.. ils se sont donc donné le mot!.. (*Haut.*) Je vous jure que je n'ai rien du tout de renversé. (*A part.*) Mais c'est drôle, il n'a pas l'air trop morfondu, lui.

RICHARD, *bas à Gasparin.* Gasparin, cours au-devant de ces dames, et dès que tu apercevras leur litière, tu viendras me prévenir.

GASPARIN. Ça suffit, Monsieur.

BARNABÉ, *le regardant aller.* On ne m'ôtera pas de l'idée que j'ai un habit tout pareil à celui-ci.

SCÈNE IV.

HÉBERT, BARNABÉ, RICHARD, LE GENTILHOMME.

RICHARD. Monsieur Barnabé, vous avez soupçon, sans doute, de ce qui m'amène ici.

BARNABÉ. Certainement, et la présence de ce coquin doit vous prouver que la justice n'est pas restée inactive. Vous aurez satisfaction, monsieur Richard. Il est vrai que cela ne remédiera guères à ce que vous avez dû souffrir. Quoiqu'il en soit, croyez que je vous plains de tout mon cœur... et que j'aurais voulu vous gagner moins complettement notre pari...

RICHARD. Monsieur Barnabé, votre pitié est sans doute fort généreuse... mais je vous jure que vous avez tort de me plaindre. Et, puisque nous en sommes sur l'article du pari... écoutez et jugez si c'est moi qui doit le perdre... Hier, après être passés par les mains de Monsieur et de ses dignes associés, Gasparin et moi nous nous remîmes en route tant bien que mal... et au bout de quelques heures de marche nous arrivâmes vers une petite maison qu'une faible lueur nous avait indiquée de loin...

BARNABÉ. Fort bien, et dans quel endroit cette maison?

RICHARD. Non loin d'ici... tout près des remparts.

BARNABÉ, *légèrement troublé.* Ah!.. près des remparts... continuez...

RICHARD. Exténués de fatigue, de froid et de faim, nous aurions péri là, sans doute, si nos gémissemens et nos plaintes n'eussent attiré quelqu'un sur la terrasse.

BARNABÉ. La terrasse... Ah! cette maison avait une terrasse; et par qui était-elle habitée, cette maison?

RICHARD. Par des femmes...

BARNABÉ, *qui se trouble de plus en plus.* Par des...

RICHARD. Des anges... qu'un maudit jaloux, en s'en allant avait déloyalement enfermées et mises sous la clé.

HÉBERT, *à part.* Un jaloux!..

LE GENTILHOMME, *à part.* Une clé!..

BARNABÉ, *vivement et avec joie.* Alors...

vous ne pûtes pénétrer...

RICHARD. Au contraire... la porte était fermée... mais la fenêtre... une corde... une poulie... en moins de rien... nous étions dans le paradis...

BARNABÉ, *à part*. Je suis en enfer!

RICHARD. Qu'avez-vous donc?

BARNABÉ. Rien, rien, j'écoute... (*A part.*) Je suis sûr que je pâlis à vue d'œil.

RICHARD, *continuant*. Maintenant, c'est du roman... On nous reçoit... Quel séjour! un sanctuaire de délice et de volupté.

BARNABÉ, *à part*. Ma propre maison!

RICHARD. Une femme!.. une houri!..

BARNABÉ, *à part*. Octavie!..

RICHARD. Un repas de chanoine!..

BARNABÉ, *à part*. Mon souper!..

RICHARD. Enfin toutes les joies réunies de la terre et du ciel!..

BARNABÉ, *à part*. Bafoué des pieds jusqu'à la tête.

RICHARD. Ce n'est pas tout encore...

BARNABÉ. Ce n'est pas tout!.. (*A part.*) Il me prend des éblouissemens! je vas tomber c'est sûr!

RICHARD. Figurez-vous que le jaloux!.. Oh! ceci est le plus comique de l'affaire!..

BARNABÉ. Je ne trouve rien de drôle dans tout cela...

RICHARD. Pardonnez-moi!.. Figurez-vous, dis-je, qu'au moment où nous nous enivrions de plaisir, d'amour et de volupté, le jaloux revint tout à coup sonner à la porte; il avait perdu sa clé!

LE GENTILHOMME. Plus de doute!..

HÉBERT, *bas à Barnabé*. Mais dites donc, Monsieur, c'est votre histoire!..

BARNABÉ, *bas à Hebert*. Silence!.. ou je te casse!..

RICHARD. Vous ne riez pas!..

BARNABÉ, *se contraignant*. Si fait!.. (*A part.*) C'est étonnant comme j'ai envie de rire.

RICHARD. Au premier soupçon que c'était lui... on avait éteint toutes les lumières pour lui faire croire que l'on dormait.

BARNABÉ, *à part*. Eteindre les lumières, ruse jésuitique! RICHARD.

Air : *Dans cette maison à quinze ans* (Visitandines).

L'infortuné, dans son malheur,
Se pend alors à la sonnette,
Et du froid bravant la rigueur;
Malgré la neige et la tempête!
Pendant une heure obstinément,
Il sonne, il crie, il jure, reste,
Tandis que moi, bien chaudement...
Près de sa belle en ce moment...

BARNABÉ, *avec impatience*.

Ah! daignez m'épargner le reste...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GASPARIN.

GASPARIN, *accourant*. Monseigneur, la litière de Mme Octavie!..

BARNABÉ. Octavie!..

RICHARD. C'est le nom de la belle en question!

BARNABÉ. Vous l'emmenez...

RICHARD. A Paris où ma protection et mon amour lui assurent un sort brillant.

BARNABÉ. O saint Barnabé!.. et n'oser m'opposer à cet enlèvement, n'oser même réclamer mon habit que ce drôle me vole impunément! ô mystification!..

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARTINE, *puis* GASPARIN, *tout à la fin*.

MARTINE, *à Richard*. Monseigneur, ma maîtresse vous attend!..

BARNABÉ, *se cachant derrière Hébert*. Martine!.. Elle va me trahir...

MARTINE. Que vois-je! M. Barnabé!.. Ah!.. comme vous avez mauvaise mine!..

BARNABÉ, *à part*. Elle aussi!.. voilà le bouquet!

MARTINE. Voilà ce que c'est que d'enfermer les gens, on emporte les clés, on les perd, puis il faut passer la nuit à la belle étoile!..

RICHARD. Qu'entends-je!.. quoi c'était M. Barnabé. (*Eclat de rire général.*)

BARNABÉ. Ça dégénère en abrutissement!

MARTINE. Croyez-moi, monsieur, allez vous coucher, tenez-vous bien chaudement, les rhumes sont mauvais cette année!.. (*Nouveau éclats de rire.*)

CHOEUR.

Air du *Comte Ory*.

BARNABÉ.

Je fais triste figure,
Quel chagrin... quel tourment...
Ah! l'horrible aventure
Et le sot dénouement!

LES AUTRES.

Voyez donc sa figure,
C'est divin; c'est charmant.
L'excellente aventure
Et le bon dénouement.

RICHARD. M. Barnabé, je crois le pari bien gagné!.. qu'en dites-vous?..

BARNABÉ. Allons, il faut avaler le calice jusqu'à la lie (*haut.*) Voici les cent écus!..

RICHARD. Martine, Gasparin, à vous ceci, c'est mon cadeau de noces!..

RICHARD. Je pars; à l'avenir, Messieurs, si jamais vous voyagez, croyez-moi, ne négligez ni M. saint Julien ni son oraison.

REPRISE DU CHOEUR.

BARNABÉ.

Je fais triste figure,
Quel chagrin... quel tourment.
Ah! l'orrible aventure
Et le sot dénouement.

LES AUTRES.

Voyez donc sa figure:
C'est divin, c'est charmant.
L'excellente aventure,
Et le bon dénouement.

En ce moment la litière d'Octavie paraît au fond. Richard, Gasparin et Martine sortent. Hébert fait rentrer le voleur dans son cachot. Barnabé est atterré.

Imp. de Chassignon, rue Gît-le-C...

16a



LA VÉNITIENNE,

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX,

Par M. Anicet-Bourgeois,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 7 MARS 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE BRAVO	M. Bocage.	UN SBIRE	M. Tournan.
SALFIERI	M. Lockroy.	UN GONDOLIER	M. Vissot.
LE COMTE DE BELLAMONTE	M. Provost.	THEODORA	Mlle Georges.
LUIDGI, gondolier	M. Auguste.	VIOLETTA	Mlle Ida.
LE MARQUIS DE RUFFO	M. Monval.	MICHELEMMA	Mlle Mélanie.
UN SENATEUR	M. Héret.	DEUX DAMES MASQUÉES.	

La scène se passe à Venise, en 1513.



ACTE PREMIER.

Intérieur de la maison du Bravo, dans un quartier retiré de Venise. Fenêtre ouverte donnant sur le golfe éclairé par la lune.

SCENE PREMIERE.

LE BRAVO, *masqué, à demi couché sur un divan*, LE COMTE DE BELLAMONTE, *debout devant lui.*

LE BRAVO. Ainsi, monseigneur, la visite que vous me faites ce soir est pour me parler des affaires de votre excellence, et non pas de celles de la République?

LE COMTE. C'est un service que j'ai à te demander, et je n'ai pas douté un instant que...

LE BRAVO. Je ne fusse à vos ordres, n'est-ce pas? comme je suis à ceux du Conseil des Dix.

LE COMTE. Dont je fais partie, ne l'oublie pas.

LE BRAVO. Que puis-je pour votre excellence?

LE COMTE. Beaucoup.

LE BRAVO. J'entends.

LE COMTE. Je suis amoureux...

LE BRAVO. De la courtisane Théodora .. Je le sais.

LE COMTE. Et comment cela?

LE BRAVO. Il y a huit jours que, du pied de la colonne du Lion, où je me tiens habituellement, je vous vois passer comme membre du cortége qui accompagne d'ordinaire la Vénitienne à l'église.

LE COMTE. Oui, c'est vrai. J'ai dû, comme tout ce qu'il y a de noble et d'élégant à Venise, me mettre aux genoux de cette femme aussi bizarre que belle, Aspasie moderne, qui veut voir à ses pieds toutes les célébrités de son siècle, pour se parer ensuite de ses amans comme les autres femmes se parent de leurs bijoux... Théodora m'a comblé de ses bonnes grâces.... mais ce bonheur facile me fatigue... et j'ai découvert derrière le pont de la Paglia, en face de la maison du gondolier Luidgi, un diamant.

LE BRAVO. Il y a peu de diamans à Venise qui ne soient à vendre : votre excellence est riche, et peut acheter celui qu'elle désire.

LE COMTE On a refusé toutes mes offres.

LE BRAVO. Doublez-les.

LE COMTE. Inutile... J'ai affaire à un vieillard qui la garde, qui est son père, ou quelque chose comme cela... il fait de

l'honneur, de la délicatesse, de la vertu rigide.

LE BRAVO, *avec ironie*. Le misérable!

LE COMTE. Et il a été jusqu'à me dire que, si je paraissais dans la rue, quoiqu'il fût vieux et du peuple, et moi jeune et de la noblesse, il trouverait bien moyen de m'en écarter.

LE BRAVO, *avec ironie*. L'insolent!.

LE COMTE. Je ne puis me commettre avec cet homme ; tu comprends?

LE BRAVO. Certes... ces sortes de gens devraient être trop heureux lorsqu'un seigneur de race et de naissance, comme vous l'êtes, daigne convoiter sa femme ou sa fille : cela les déshonore... mais cela les anoblit.

LE COMTE. Eh bien ! voilà ce qu'il ne veut pas comprendre.

LE BRAVO. Bestia !..

LE COMTE. J'ai donc pensé à toi pour me débarrasser de cet homme. Arrivé depuis quelques jours seulement à Venise, il n'y connait personne, et le bruit public annonce qu'il élève par charité cette créature délicieuse qui, hors ce vieillard, n'a sous le ciel ni parens, ni amis. Une fois la jeune fille orpheline, la République, qui est une bonne mère, adopte l'enfant abandonnée... Un homme puissant, un membre du Conseil des Dix, moi, par exemple... je me charge, par amour pour l'humanité, de la placer dans un couvent... j'y paie sa dot... je fais cadeau d'un Raphaël ou d'un Titien à la chapelle du monastère, et la jeune fille est à moi.

LE BRAVO. C'est merveilleux de combinaison, monseigneur, et je ne vois rien qui empêche ce plan de réussir : car vous avez sans doute pour moi un ordre du Conseil?

LE COMTE. Comment!

LE BRAVO. Qui m'enjoint de débarrasser Venise d'un vieillard suspect de vertu, prévenu de délicatesse, et convaincu de garder trop religieusement l'honneur d'une jeune fille.

LE COMTE. Mais tu ne m'as donc pas compris ?

LE BRAVO. Au contraire, monseigneur, je vous ai compris, et parfaitement. Mais vous m'avez dit le premier ce que vous vouliez ; c'est à mon tour maintenant à vous dire ce que je veux : un ordre du Conseil.

LE COMTE, *tirant une bourse pleine d'or*. Tiens, le voilà.

LE BRAVO, *la repoussant*. La République est magnifique, monseigneur ; elle récompense richement qui la sert ; elle redore l'arme chaque fois que le sang la rouille... C'est une maîtresse jalouse à qui je ne veux pas faire d'infidélité : je veux un ordre d'elle.

LE COMTE. Mais un pareil scrupule de ta part m'étonne, me confond...

LE BRAVO. J'ai un marché de sang avec la République... c'est vrai, comte de Bellamonte..., votre père était du Conseil des Dix, lorsque ce marché me fut imposé... Il savait, lui, quel motif m'a mis ce poignard à la main et ce masque au visage ; votre père ne serait pas venu me faire la demande que vous me faites : je veux un ordre.

LE COMTE. Mais si j'obtiens cet ordre, tu n'en auras pas moins commis un assassinat.

LE BRAVO. Dont je répondrai devant les hommes, mais dont le Conseil des Dix répondra devant Dieu.

LE COMTE. Eh bien ! puisqu'il te faut absolument un ordre, tu l'auras. Ce vieillard arrive de Gênes : Gênes est en guerre avec la République, et cet homme que personne ne connaît ici est sans aucun doute un espion des Doria. J'aurai cet ordre et je le ferai clouer à cette porte selon l'habitude du tribunal. Songe maintenant que ce ne sera plus à moi, mais au Conseil même, que tu devras compte de ton obéissance.

LE BRAVO. C'est bien.

LE COMTE. Adieu... N'oublie pas... derrière le pont de la Paglia, en face la maison du gondolier Luidgi.

LE BRAVO. Adieu, comte.

(Bellamonte sort.)

SCENE II.

LE BRAVO, *seul.*

La journée n'est point encore finie à ce qu'il paraît. La République est rude à servir.... N'importe, profitons de l'heure qu'elle me laisse. (*Il ôte son masque qu'il accroche à un clou.*) Masque infernal... (*Otant son poignard qu'il pose sur la table.*) Poignard maudit!.. qui faites partie de moi maintenant... comme si la main de Dieu m'avait imprimé l'un au front et cloué l'autre à la ceinture... Oh! laissez ma bouche respirer... laissez mon cœur battre... maintenant, je suis un homme comme tous les autres hommes... Ah!..

(Il s'étend, accablé, sur le lit.)

SCENE III.

SALFIÉRI, LE BRAVO.

(Salfiéri paraît en dehors, et saute légèrement dans la chambre.)

LE BRAVO. Qui va là?

SALFIÉRI. Salut à votre seigneurie!

LE BRAVO, *sautant sur son poignard*. Qui es-tu?

SALFIÉRI. Un homme contre lequel vous n'avez point besoin de tirer le poignard... car vous pouvez le tuer d'un mot... un proscrit.

LE BRAVO. Et pourquoi entrer ici par cette fenêtre?..

SALFIÉRI. Parce que probablement vous ne m'auriez pas ouvert la porte.

LE BRAVO. Que demandez-vous?

SALFIÉRI. Un asile pour cette nuit.

LE BRAVO. Et si je te le refuse... qu'arrivera-t-il?

SALFIÉRI. Rien que de très-simple... Depuis six ansj'ai quitté Venise sous le poids d'un arrêt de mort: un motif plus puissant que ma vie m'y ramène... Une barque m'a déposé sur la plage et regagne à l'heure qu'il est mon vaisseau... Je ne connais plus à Venise un seul ami, mais tous mes ennemis me connaissent encore. Ta protection, c'est ma vie... ton refus, c'est ma mort... Si tu me refuses... nous sommes deux... Jeunes tous deux, braves tous deux, je le crois... tu as un poignard... j'en ai un .. les chances sont donc égales... Si tu me tues, je n'ai plus besoin d'asile pour cette nuit; si je te tue, mon asile est tout trouvé. Je ne crains pas plus de dormir près d'un ennemi mort que près d'un ami vivant.

LE BRAVO. Et si au contraire je te protége?

SALFIÉRI. Tu auras rendu un service immense à un homme qui s'en souviendra éternellement.

LE BRAVO, *lui tendant la main*. Touche là.

SALFIÉRI. Merci.

LE BRAVO. Maintenant je vais fermer ette fenêtre, car je ne suis plus seul... *Redescendant en scène.*) Eh bien?

SALFIÉRI. Eh bien? mon hôte... Je suis à tes ordres... Veux tu veiller, je veille... veux-tu dormir, jette-toi sur ce lit et je me jetterai sur ce manteau... Es-tu disposé à faire pour moi plus que tu n'as fait encore?.. je te dirai ce qui m'amène à Venise... dans quel but j'y suis venu... quelle femme j'y poursuis... quel homme j'y cherche.. puis, si tu me fais parler à cet homme ou si tu me fais rendre cette femme, tu seras plus pour moi qu'un protecteur, qu'un ami, tu seras un dieu.

LE BRAVO. Parle, ce que je pourrai faire je le ferai.

SALFIÉRI. Je suis exilé pour affaire politique: il n'y a qu'une chose qui puisse faire oublier la patrie à l'exilé; c'est l'amour,.. Proscrit par la république de Venise, je trouvai un asile auprès de la république de Gênes... Je rencontrai par hasard une jeune fille, je l'aimai, elle m'aima, j'oubliai tout.

LE BRAVO. Voilà bien une jeune tête et un jeune cœur, voilà bien l'amour!

SALFIÉRI. Oui, oui, pendant six mois... je n'eus qu'une pensée, elle... Toutes mes journées se passaient à attendre la nuit; car, gardée par un vieillard qui ne la quittait pas, la nuit seulement je pouvais la voir.. Alors, je franchissais le mur du jardin... Confiante et pure comme une madone, elle venait m'ouvrir... et moi, timide et amoureux comme un enfant... je me couchais à ses pieds, cherchant ma vie dans ses yeux, oublieux du passé qui s'était écoulé sans elle, heureux du présent que je sentais à moi... confiant dans l'avenir que je croyais à nous...

LE BRAVO. C'est bien ainsi que passent les folles heures de jeunesse... je m'en souviens.

SALFIÉRI. Une nuit, je vins comme d'habitude... je trouvai ouverte la porte que venait d'ordinaire m'ouvrir Violetta.

LE BRAVO, *tressaillant*. Violetta!..

SALFIÉRI. C'était son nom... te rappelle-t-il quelque souvenir?

LE BRAVO. Moi aussi, j'ai aimé une femme qui s'appelait Violetta.

SALFIÉRI. Toi!

LE BRAVO. Pour elle je quittai Venise... Venise que je ne croyais plus revoir, et que pour mon malheur j'ai revue... Oh!.. mais il y a seize ans de cela... et cette femme est morte... c'est la première fois depuis seize ans que j'ai entendu prononcer ce nom... et cela m'a pris au cœur... continue...

SALFIÉRI. Je montai l'escalier... j'entrai dans sa chambre, je l'appelai vainement... Je courus à la chambre du vieillard au risque de le rencontrer; elle était déserte comme celle de Violetta... des fragmens de lettres déchirées, brûlées à demi, étaient à terre... Je les rassemblai. Je trouvai un ordre... donné, je ne sais par qui... à cet homme... de conduire à l'instant même la jeune fille qui lui était confiée... Où?.. le nom de la ville n'y était pas... Elle était partie. Le vieillard l'avait emmenée... Je

revins dans la chambre de Violetta, furieux, désespéré... demandant à grands cris un indice, une trace... tout-à-coup mes yeux se fixèrent sur un miroir, et, de la main de Violetta, écrit avec un diamant, je lus ce mot, ce seul mot: *Venise*... alors j'oubliai tout...... proscription, arrêt de mort... échafaud... Je partis, me voilà.

LE BRAVO. Et maintenant que comptes-tu faire avec les faibles renseignemens que tu possèdes... dans une ville immense... où tu ne peux te montrer le jour... au milieu d'une police incessamment active... aux yeux toujours ouverts... dont quelque agent peut-être connait déjà ton arrivée...

SALFIÉRI. Oui, oui, je sais tout cela... aussi mon projet ressemble à ma position... désespéré comme elle... Écoute... je ne t'ai dit que la moitié de mon secret... car je t'ai dit que je venais à Venise pour poursuivre une femme et y chercher un homme: la femme que j'y poursuis... c'est Violetta...

LE BRAVO. Et l'homme que tu cherches?

SALFIÉRI. C'est le Bravo.

LE BRAVO. Hein!..

SALFIÉRI. Le connais-tu?

LE BRAVO. Et qui ne connaît pas cet homme à Venise?

SALFIÉRI. Où demeure-t-il?

LE BRAVO. Il n'y a que le Conseil des Dix qui puisse répondre à cette question.

SALFIÉRI. Où le rencontre-t-on?

LE BRAVO. Sur la Piazzetta... tout le jour... au pied de la colonne du Lion... triste, noir et immobile, espèce d'échafaud vivant... éternellement dressé sur la place publique de Venise.

SALFIÉRI. Et que dit-on de cet homme?..

LE BRAVO. Mille choses diverses.

SALFIÉRI. Mais quelle est la vérité sur son compte?..

LE BRAVO. Dieu et lui seul peuvent le dire... tous les autres se trompent.

SALFIÉRI. Mais ton opinion à toi?..

LE BRAVO. Je n'en ai pas.

SALFIÉRI. C'est bien, j'irai le trouver... J'ai toujours trois moyens de faire faire à un homme ce que je veux... moi.

LE BRAVO. Lesquels?

SALFIÉRI. La prière... appel à son humanité; l'argent... appel à son avarice; la menace... appel à sa faiblesse.

LE BRAVO. La prière... le Bravo a entendu autant de prières que saint Ambrosio qui est le patron de la ville... et je n'ai point su qu'une seule l'ait fléchi... L'argent .. le Bravo en a reçu assez de la République pour acheter un palais, s'il était ambitieux de dormir dans une chambre de marbre.. Les menaces... le Bravo, à force d'en faire, a perdu l'habitude de les entendre...

SALFIÉRI. Mais il ne reste donc rien d'humain dans le cœur de cet homme?

LE BRAVO. Rien.

SALFIÉRI. Il n'a donc pas de mère?

LE BRAVO. Il en avait une, et Dieu la lui a reprise dans une heure de colère...

SALFIÉRI. Pas de maîtresse?

LE BRAVO. Il en avait une, il l'a tuée dans une heure de jalousie.

SALFIÉRI. Pas de père? (*Le bravo incline la tête sur sa poitrine, et sa figure prend une expression de douleur et de rêverie sombre. Il continue :*) Eh bien!.. je l'adjurerai au nom de son père; oui, cette nuit, cette nuit même, il faut que je voie cet homme.

LE BRAVO. Et que lui demanderas-tu en le voyant?..

SALFIÉRI. Ceci, mon hôte... c'est mon secret...

LE BRAVO. Rien ne peut donc te dissuader de chercher cet homme?

SALFIÉRI. Rien... Car je n'ai d'espoir qu'en lui.

LE BRAVO. Tu le verras, alors.

SALFIÉRI. Qui me le fera voir?

LE BRAVO. Moi.

SALFIÉRI. Et quand cela?..

(On frappe trois coups à la porte.)

LE BRAVO. Attends, je vais te le dire. (*Il va à la porte et trouve l'ordre du Conseil qu'on vient de clouer. Il descend en scène l'ayant à la main; il l'examine, puis prend son manteau et cache dessous son masque et son poignard; à part.*) Ils l'ont signé.

SALFIÉRI. Eh bien!..

LE BRAVO. Dans une heure...

SALFIÉRI. Et où le trouverai-je?

LE BRAVO. Derrière le pont de la Paglia... en face de la maison du gondolier Luidgi.

SALFIÉRI. Dans une heure.

LE BRAVO. Dans une heure.

SALFIÉRI. C'est bien... j'y serai.

(Le Bravo sort, Salfiéri le suit des yeux.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Au premier plan, et de chaque côté, deux portes ogives, voûtées et avançant sur la rue. Au deuxième, deux ruelles en face l'une de l'autre. Au troisième, le pont de la Paglia. Au quatrième, la vue du grand canal. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

LE BRAVO, LUIDGI.

(Le Bravo est appuyé contre la porte de Luidgi : celui-ci vient par le fond avec sa gondole.)

LUIDGI, *chantant.*

Voici la brise folle
Qui tout bas me redit :
Michelemma. (*Bis.*)
Dans les airs ce nom vole,
Et partout me poursuit :
Michelemma. (*Bis.*)
Le jour dans ma gondole,
A mon chevet la nuit.

(*Il aborde, attache sa gondole à l'anneau, et continue de chanter.*)

Laissez votre auréole,
Mon ange, au paradis,
Michelemma.
Descendez, mon idole,
Dans les lieux où je suis,
Michelemma.
Les jours dans ma gondole,
A mon chevet les nuits.

(*Au moment où Luidgi s'approche de sa porte en chantant, le Bravo en sort.*)

LE BRAVO. Silence, Luidgi!

LUIDGI. Le Bravo!.. Seigneur! seigneur, je n'ai rien fait à la République!

LE BRAVO. Écoute-moi.

LUIDGI. J'écoute.

LE BRAVO. Tu vas rentrer chez toi.

LUIDGI. Je rentre.

LE BRAVO. Si l'on frappe à ta porte, tu n'ouvriras pas.

LUIDGI. Non.

LE BRAVO. Si tu entends des cris tu ne sortiras pas.

LUIDGI. Non.

LE BRAVO. Et si par hasard, chez toi, brûle quelque lumière sur la rue, tu vas l'éteindre.

LUIDGI. A l'instant.

LE BRAVO. On ouvre cette porte. C'est bien; rentre!

(Luidgi rentre : on entend fermer la porte en dedans. Le Bravo s'éloigne par l'une des ruelles. La porte en face de celle de Luidgi s'ouvre. Maffêo sort le premier, ensuite Théodora et Violetta.)

SCENE II.

MAFFÉO, THÉODORA, VIOLETTA.

MAFFÉO. Pardon, madame; je croyais avoir entendu parler.

THÉODORA. Regarde.

MAFFÉO. Je me suis trompé; il n'y a personne.

VIOLETTA. Et quand vous reverrai-je, madame?

THÉODORA. Mes visites vous font donc plaisir, mon enfant?

VIOLETTA. Oui, je suis heureuse quand vous venez; vous paraissez tant m'aimer, madame, moi, pauvre orpheline abandonnée... pardon, Maffêo, je parle de ma mère, et non pas de toi...

THÉODORA. Votre mère, mon enfant, ne l'accusez jamais sans savoir quels motifs vous éloignent d'elle. Peut-être souffre-t-elle plus que vous de votre absence, et songez que, près de Dieu, c'est une terrible accusation que celle que porte une fille contre sa mère!

VIOLETTA. Oh! je n'accuse pas son abandon, madame, je pleure son absence...

THÉODORA, *la prenant dans ses bras avec transport*. Embrassez-moi!

MAFFÉO, *bas*. Vous oubliez, madame, qu'il est dangereux que la signora Violetta...

THÉODORA. Oui... oui, tu as raison... Rentrez, mon enfant... L'air de la nuit à Venise est fatal aux jeunes et frais visages comme le vôtre; rentrez.

VIOLETTA. Et quand vous reverrai-je, madame?

THÉODORA. Demain, je ne puis venir; après-demain.

VIOLETTA, *lui baisant la main*. Que vous êtes bonne de m'aimer!

(Elle rentre et ferme la porte.)

THÉODORA. Oh! Maffêo! quelle douce et ravissante créature! et que je me reproche maintenant de l'avoir tenue si longtemps éloignée de moi.

MAFFÉO. Je vous disais bien dans mes lettres, madame, que vous vous priviez d'un grand bonheur.

THÉODORA. Oui; mais je tremblais, tu le sais, que ma funeste célébrité, dont j'étais si fière avant de revoir ma fille, n'arrivât jusqu'à elle!.. c'est un terrible juge qu'une fille pure pour une mère comme moi!.. Appelle Luidgi, Maffêo.

MAFFÉO, *va frapper à la porte de Luidgi.*

Mais ce secret, vous le lui révélerez un jour?

THÉODORA. Oui, oui!.. dans six mois, dans un an... Je l'emmènerai à Naples, à Rome, en France peut-être, n'importe où, pourvu que ce soit assez loin de Venise pour que le nom de Théodora n'y soit point parvenu... Je lui avouerai tout alors.. et si tu es encore près de nous, Mafféo, tu te joindras à moi, tu lui diras que j'ai été pure comme elle, que tu m'as connue aimée et digne d'être aimée ; tu lui diras que celui que j'allais épouser, dans un moment de jalousie, oh! jalousie bien injuste! Oh! sans cette enfant que je portais dans mon sein, sans cette enfant qui fait aujourd'hui tout mon espoir d'avenir, combien de fois j'aurais regretté que le poignard de Giovanni n'eût pas pénétré plus avant!

MAFFÉO. Oui, vous dites cela ici, madame, dans une rue écartée et sombre de Venise, seule avec moi, toute émue encore des embrassemens de votre fille; mais dans votre palais de la Piazzetta, au milieu des torches qui flamboient, des diamans qui resplendissent, des louanges qui enivrent, de cette jeunesse qui se traîne à vos pieds, comme à ceux d'une reine, et qui vous dit jour et nuit avec ses mille voix: Théodora!.. Théodora! vous êtes belle!.. Oh! là! ne vous applaudissez-vous pas que Giovanni ait eu la main si peu assurée, et que cette blessure, que l'on croyait mortelle, ait été si vite refermée et ait laissé une si légère trace?

THÉODORA. Oui, oui... je l'avoue.. cette vie a ses délices: c'est le plaisir, si ce n'est pas le bonheur... Eh bien! ton Luidgi ne vient pas!.. (*Mafféo frappe de nouveau.*) Sais-tu, Mafféo, pour que pareille chose n'arrive plus, je prendrai cet homme à mon service : je suis trop connue à Venise pour que ce gondolier, qui demeure en face de ta maison, ne soupçonne pas quelle est cette femme déguisée, qui vient nuitamment chez toi. Mieux vaut payer son silence, je crois, que de craindre son indiscrétion. Mais que faire donc, s'il ne vient pas?..

MAFFÉO. Je vais vous ramener moi-même, madame; la gondole de Luidgi s'amarre par un secret que je connais, et si vous voulez m'accepter pour conducteur...

THÉODORA. Très-bien... seulement, tu aurais dû trouver cet expédient tout de suite. Cet air qui vient du golfe est froid et dangereux le soir; demain je serai pâle.

MAFFÉO, *s'éloignant.* Ah! que cette beauté dont vous prenez tant de soins vous est fatale, madame!

THÉODORA. Si bien que je la garde, Mafféo, et si jalouse que j'en sois, elle s'en ira un jour; et alors il sera temps...

MAFFÉO. De penser à Dieu... n'est-ce pas? Mais ne sera-t-il pas trop tard pour que Dieu pense à vous?..

(Il descend dans la gondole ; Théodora le suit.)

SCENE III.

LE BRAVO, *puis* SALFIERI.

LE BRAVO, *entrant par la porte de droite.* C'est cela! voilà le vieillard qui se livre... Ce que j'ai toujours remarqué dans l'ordre admirable de la Providence, c'est comme tout concourt à faciliter une mauvaise action et à voir empêcher une bonne. Y a-t-il donc un dieu pour le meurtre?

SALFIÉRI, *entrant, et qui a entendu ces derniers mots.* Oui, les hommes l'ont appelé Satan.

LE BRAVO. Tu es sans doute un de ses apôtres, toi qui sais si bien son nom?

SALFIÉRI. Pas encore, mais je viens à vous pour prendre mes grades.

LE BRAVO. Quel maître as-tu choisi?

SALFIÉRI. Toi.

LE BRAVO. Tu sais qui je suis?

SALFIÉRI. Tu es le Bravo.

LE BRAVO. Et tu viens ainsi à moi, la nuit, sans crainte?

SALFIÉRI. J'en avais une : celle de ne pas te rencontrer.

LE BRAVO. Eh bien! me voilà.

SALFIÉRI, *à part.* Cette voix!.. (*Haut.*) Laisse-moi te regarder d'abord...

LE BRAVO. Regarde.

SALFIÉRI. Oui... voilà bien l'homme au masque noir, le spectre étrange enfin qu'on m'avait dépeint; ainsi tu es l'homme magique devant lequel toutes les portes s'ouvrent, devant lequel tous les titres s'écartent, devant lequel tous les voiles tombent: tu peux prendre par le bras qui tu veux, le mener où il te plaît, entrer à Venise et en sortir librement à toute heure de jour comme de nuit; tu peux cela?

LE BRAVO. Je le puis.

SALFIÉRI. Et tu dois ce privilége?

LE BRAVO. A mon masque et à mon poignard.

SALFIÉRI. Et celui qui les porterait aurait même puissance?

LE BRAVO. Oui, s'il avait même courage.

SALFIÉRI. Prête-les-moi.

LE BRAVO. Que dis-tu!

SALFIÉRI. Je te dis qu'il me faut à tout prix pour deux jours ton masque et ton poignard ; car il faut que devant moi aussi

toutes les portes s'ouvrent, tous les sbires s'écartent, tous les voiles tombent: il faut que je puisse prendre par le bras qui je veux, le mener où il me plaît, entrer à Venise et en sortir librement à toute heure de nuit comme de jour : et pour cela tu vois bien qu'il me faut ton masque et ton poignard.

LE BRAVO. Mais pendant ces deux jours tu serais ce que j'ai été si long-temps, la terreur et l'exécration de Venise.

SALFIÉRI. C'est bien.

LE BRAVO. Pendant ces deux jours tu ferais donc ce que je fais, moi?

SALFIÉRI. Je le ferai.

LE BRAVO. S'il t'arrive un ordre du Conseil des Dix?

SALFIÉRI.. Je l'exécuterai.

LE BRAVO. Et si cet ordre te commande un meurtre?..

SALFIÉRI. Assez.. Il n'y a que ton masque qui puisse cacher à Venise le visage d'un proscrit. Il n'y a que ton poignard qui puisse le défendre ou le venger... à tout prix... je les veux.

LE BRAVO. Mais sais-tu ce que c'est que de regarder la création à travers ce masque? Sais-tu qu'il assombrit tout; qu'aucun air n'arrive plus jusqu'à votre poitrine, qu'aucun rayon du soleil ne réchauffe votre visage? Sais-tu que tu ne pourras l'ôter que lorsque tu seras seul, et que chaque fois que tu l'ôteras, tu trouveras tes yeux plus creusés et ton visage plus pâle, sais-tu cela?

SALFIÉRI. Je le sais.

LE BRAVO. Sais-tu qu'au jour du jugement dernier, n'eusses-tu porté ce masque qu'une heure, si ce fut pendant une heure sanglante, l'ange de la mort viendra le coller à la face, et que tu ne pourras regarder Dieu qu'au travers?

SALFIÉRI, *frappant du pied*. Mais donne donc ce masque et ce poignard.

LE BRAVO. Mon poignard!.. tu crois peut-être que c'est une arme loyale, qui frappe le jour, en face et bravement?.. Non, non, c'est une arme de nuit, une arme de traître...

SALFIÉRI. N'importe!

LE BRAVO. Tu ne l'auras pas plus tôt au côté, qu'il te faudra le tirer du fourreau et frapper... (*Apercevant la gondole qui ramène Maffeo.*) Frapper un vieillard! peut-être.. un vieillard qui aurait le même âge que ton père... une voix qui ressemblera à celle de ton père... des cheveux blancs comme ceux de ton père! (*Mouvement de Salfiéri.*) Tu faiblirais?

SALFIÉRI. Ah! songe donc qu'à chaque pas que je vais faire dans cette ville, je puis être reconnu... Encore une fois, et pour la dernière, peux-tu et veux-tu me donner ce que je te demande?

LE BRAVO. Insensé!.. (*Après un silence.*) Oui, je le puis si je le veux... car deux hommes seulement à Venise connaissent le visage du Bravo. Deux hommes seulement pourraient dire, en le voyant sans masque, c'est lui. L'un de ces hommes est le chef du conseil des Dix, et pour huit jours il est absent.. L'autre. (*A part.*) C'est un moyen de le sauver peut-être. (*Haut.*) Ecoute... tu es proscrit, et si je te refuse... je te perds... Pour combien de temps me fais-tu cet horrible emprunt?

SALFIÉRI. Pour deux jours.

LE BRAVO. Jure-moi donc alors que de deux jours tu ne me rendras ce masque et ce poignard; que de deux jours tu ne diras qui je suis ni qui tu es, jure-moi cela sur ce que tu as de plus sacré.

SALFIÉRI. Sur les plaies du Christ, je te le jure.

LE BRAVO. Je reçois ton serment, écoute, minuit sonne.

SALFIÉRI. Eh bien! dans deux jours, et quand minuit sonnera...

LE BRAVO. Pas une heure, pas une minute, pas une seconde avant...

SALFIÉRI. Pas avant que la dernière heure n'ait sonné comme elle sonne et ne se soit éteinte comme elle s'éteint.

LE BRAVO. Attends, alors.

(Le Bravo va au fond du théâtre, descend les marches du quai, disparaît au yeux du spectateur; puis, un instant après, on entend un gémissement et le bruit d'un corps qui tombe dans l'eau; Salfiéri, pendant ce temps, est resté immobile sur le devant de la scène.)

LE BRAVO, *remontant, son poignard nu et ensanglanté à la main*. Les veux-tu toujours?... (*Otant son masque.*) Les voilà....

SALFIÉRI, *lui prenant la main*. Merci, mon hôte.

LE BRAVO, *fausse sortie, s'arrêtant*. Dans deux jours, à minuit!

SALFIÉRI. Dans deux jours, à minuit!

ACTE II.

PREMIER TABLEAU.

LA JEUNE FILLE.

La Piazetta. Au premier plan, à gauche, le portique de l'église Saint-Marc. Au troisième plan, on voit une partie de l'escalier des Géans praticable. Presque en face, la colonne du Lion. A droite, au quatrième plan, le palais de Théodora. Le fond représente une vue de la grande place Saint-Marc.

SCENE PREMIERE.

LE BRAVO, *seul, riche costume de seigneur dalmate.* Oh! je te reconnais, fraîche brise des Apennins, à cette saveur d'oranger que tu nous apportes de Florence; et cependant il y a long-temps que je t'avais oubliée, car depuis mon fatal retour à Venise tu frappais sur mon masque et non sur mon visage. Oh! je te reconnais, Venise de mes jeunes et heureuses années, voilà bien ton palais ducal, ton escalier des Géans, ton lion de Saint-Marc, à l'épée tranchante, aux ailes déployées; il me semble être un exilé qui remet le pied sur la terre natale, un fils qui rentre dans la maison paternelle. (*Des hommes commencent à circuler.*) Venise! oh! je vais donc passer dans tes rues sans y laisser une trace de sang... Je vais donc me mêler à la foule sans être maudit par elle... car si je te reconnais, tu ne me reconnais pas, Venise; car je sais tous tes secrets et tu ignores les miens... Oh! je vais donc vivre deux jours de la vie des hommes heureux..... Avenir, passé! démons sanglans qui marchez devant et derrière moi... éloignez-vous!... éloignez-vous!... laissez-moi respirer un peu... Depuis que ce masque odieux ne pèse plus sur mon visage... j'ai pu implorer déjà la pitié... j'ai pu faire briller l'or... Oui, depuis hier, un espoir m'est venu.. et demain! ce soir peut-être, je saurai si Dieu veut me faire grâce enfin. Un insensé a pris ma place.. Ainsi que j'ai l'habitude de le faire, il attend au palais ducal les ordres du Conseil. Pendant ces deux jours on n'aura point à lui en donner. j'espère, et moi, pendant ces deux jours, l'indifférence au front et le rire sur les lèvres, je pourrai tout tenter... oui, tout... pour arracher des prisons du palais le gage qui répond du Bravo.

SCÈNE II.

LE BRAVO, LUIDGI, GONDOLIERS.

UN GONDOLIER. Et il était comme ça, par terre... sur le quai...

LUIDGI. Oh! mon Dieu oui... comme un chien.

UN HOMME. Et mort?

LUIDGI. Oh! tué raide; le coup avait été donné comme pour un jeune homme qui aurait eu encòre soixante ans à vivre.

UN HOMME. Pauvre vieillard! c'est un meurtre infâme... un meurtre de Turc et pas de chrétien.

UN AUTRE. Et tu es sûr que c'est encore ce Bravo maudit?

LUIDGI. Si j'en suis sûr! je crois bien; puisqu'un instant plus tôt je sauvais Maffeo, moi.

TOUS. Vraiment?

LUIDGI. Je suis arrivé là le premier.... et quand le Bravo m'a vu...

UN HOMME. Il a pris la fuite?

LUIDGI. Non, pas précisément... non... non... je dois même dire qu'il a montré un certain courage... mais, c'est égal, il doit bien m'en vouloir.

LE BRAVO, *riant.* Pas du tout, Luidgi, tu te trompes.

LUIDGI. Plaît-il, Excellence?

LE BRAVO. Je dis que, loin de t'en vouloir, le Bravo te doit une récompense, et je ne doute pas qu'il ne te la donne à la première occasion.

LUIDGI. Pourquoi cela?

LE BRAVO. Toute peine mérite son salaire, et tu as été d'une soumission aveugle à ses ordres.

LUIDGI. Moi?

LE BRAVO. Certes; tu es rentré parce qu'il t'avait dit de rentrer; tu n'es pas sorti parce qu'il t'avait dit de ne pas sortir; et tu t'es hâté de souffler la seule lumière de la maison qui brûlait sur la rue, afin que la nuit fût bien épaisse, et que pas une fenêtre indiscrète ne regardât le meurtre...

LUIDGI, *reculant.* Si vous n'êtes pas Satan... qui êtes-vous donc?

LE BRAVO. Je suis un seigneur dalmate, né sur les côtes de Cattaro, dont les habitans sont, comme chacun sait, adonnés à l'œuvre de magie.

LUIDGI, *se signant.* Sainte-Marie-majeure, protégez-nous.

SCENE III.

Les Précédens MICHELEMMA, *puis* le marquis de RUFFO.

MICHELEMMA, *entrant en scène.* Luidgi! Luidgi! bonne nouvelle!...

LUIDGI. Ah! te voilà, piccoline... qui te fait si joyeuse?

MICHELEMMA. La nouvelle que je t'apporte. Je viens te dire qu'à compter d'aujourd'hui tu fais partie de la maison de la signora Théodora... en qualité de gondolier de confiance.

LUIDGI. Per Baccho!

MICHELEMMA. Eh bien? es-tu content?

LUIDGI. Oui, certainement, pour mon corps... qui trouve une condition fort agréable.. mais je t'avoue que je suis diablement inquiet pour mon ame.

MICHELEMMA. Oh! povero!.. Mon Dieu! voilà encore le marquis.

LUIDGI. Quel marquis?

MICHELEMMA. Le marquis de Ruffo: c'est moi qu'il cherche.

LUIDGI. Comment, c'est toi qu'il cherche, dis-tu?

MICHELEMMA. Oh! rassure-toi, jaloux; ce n'est pas pour moi qu'il me cherche.

LUIDGI. Et il fait bien...

MICHELEMMA. Comment cela?

LUIDGI. Parce que s'il s'était permis de jeter les yeux sur toi...

MICHELEMMA. Alors?

LUIDGI. Il aurait eu affaire à un homme qui depuis long-temps cherche l'occasion...

MICHELEMMA. Eh bien! mon ami, elle se présente...

LUIDGI. Hein?

MICHELEMMA. Et tu donneras en même temps à ta nouvelle maîtresse une preuve de ton dévouement... dont elle te sera fort reconnaissante.

LUIDGI. Explique-toi.

MICHELEMMA. Ce jeune seigneur poursuit la signora Théodora à toute heure, en tout lieu.

LUIDGI. Et que veut-il d'elle?

MICHELEMMA. Son amour.

LUIDGI. Est-il riche?

MICHELEMMA. Oui.

LUIDGI. Alors qu'il l'achète.

MICHELEMMA. Oui; mais il n'est que cela... Tiens, le voici...

(Le marquis de Ruffo entre, en ayant l'air de chercher quelqu un.)

LUIDGI. Ah! je trouve qu'il est très-bien ce jeune seigneur.

MICHELEMMA. Comment?

LUIDGI. Qu'il a l'air très-noble, et que ta maîtresse a grand tort de le dédaigner.

MICHELEMMA. Mais cela ne nous regarde pas, et du moment qu'elle nous ordonne... car je dis nous, maintenant que tu es à son service... du moment qu'elle nous ordonne de la débarrasser d'un importun.

LUIDGI. Ta maîtresse n'a pas le droit d'empêcher qu'un gentilhomme d'une aussi noble maison que celle dont sort le marquis de Ruffo...

MICHELEMMA. Veux-tu que je te dise une chose, Luidgi?

LUIDGI. Dis.

MICHELEMMA. Et que je te parle franchement?

LUIDGI. Franchement.

MICHELEMMA. Tu es un poltron...

LUIDGI. Moi!

MICHELEMMA. Oui, toi... et si quelqu'un veut m'offrir le bras et me débarrasser de ce jeune homme, je lui donnerai à lui ce que je t'aurais donné à toi.

LUIDGI. Et que m'aurais-tu donné?

MICHELEMMA. Un baiser... ainsi que l'on me donne un bras, et vous verrez si je suis de parole.

LE BRAVO, *allant à elle et lui offrant le bras.* Voilà ce que vous demandez, mon enfant.

MICHELEMMA. Comment! votre seigneurie consentirait...

LE BRAVO. Certainement.

MICHELEMMA. Merci.

LUIDGI, *s'éloignant.* Encore ce diable d'homme.

RUFFO, *apercevant Michelemma.* Ah! je l'aperçois enfin.

MICHELEMMA. Il vient à nous.

LE BRAVO. Epargnons-lui la moitié du chemin.

LE MARQUIS. Ah! te voilà enfin, ma charmante...

MICHELEMMA. Mon Dieu! monsieur le marquis... me tourmenterez-vous donc toujours?

LE MARQUIS. Toujours, jusqu'à ce que tu te sois chargée de remettre cette lettre à la signora.

MICHELEMMA. Mais, monsieur le marquis, je ne le puis pas, vous le savez bien.

LE MARQUIS. Pourquoi?

MICHELEMMA. Je vous ai déjà dit que ma maîtresse me l'avait défendu.

LE MARQUIS. Et pourquoi te l'a-t-elle défendu?

MICHELEMMA. Parce qu'elle ne vous aime pas.

LE MARQUIS. Et pourquoi ne m'aime-t-elle pas ?

LE BRAVO. Parce que vous êtes un fat.

LE MARQUIS, *reculant d'un pas*. Signor!

LE BRAVO, *s'avançant d'un pas*. Marquis...

MICHELEMMA, *se détachant des bras du Bravo*. O mon Dieu !

LE MARQUIS, *tirant son épée à demi*. Vous avez dit là de ces paroles qui font sortir une épée du fourreau.

LE BRAVO. Et je vais en dire d'autres qui l'y feront rentrer: marquis de Ruffo, votre oncle le sénateur qui était si riche, et dont vous étiez le seul héritier, est mort bien vite, et a été enterré bien promptement...

LE MARQUIS. Que dites-vous ?

LE BRAVO. Je dis que si les ensevelisseurs avaient regardé au-dessous du sein gauche...

LE MARQUIS. Silence !... au nom du ciel...

(*Il repousse son épée.*)

LE BRAVO. Je vous l'avais bien dit...

LE MARQUIS. Mais qui êtes-vous donc pour savoir de tels secrets, mon maître ?

LE BRAVO. Un riche marchand du golfe Persique, qui suis venu à Venise par Bagdad et Jérusalem, et qui, pendant les nuits de marche, me suis amusé à lire dans les étoiles... (*Se retournant.*) Michelemma.

MICHELEMMA. Monseigneur...

LE BRAVO. Sois tranquille, tu n'as plus rien à craindre de ce jeune homme.

MICHELEMMA. Voici ma maîtresse, permettez...

LE BRAVO. Ah!... la belle Théodora... l'Aspasie de notre époque, qui prend le siècle de Jules II pour celui de Périclès, Venise pour Athènes, Bellamonte pour Alcibiade.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, THÉODORA, BELLAMONTE, JEUNES SEIGNEURS.

THÉODORA, *d'un air railleur et nonchalant*. Mais c'est vraiment un amour chevaleresque que le vôtre... signor comte....

BELLAMONTE. Vous en riez, madame, c'est bien cruel... rire d'un amour qui me rendra fou.

THÉODORA, *s'appuyant sur son bras*. Le cas échéant, mon cher comte, nous prierons l'Arioste, qui est notre ami, de vous faire seller l'hippogriffe et de vous donner un passeport pour la lune ; mais je vous préviens, comte, que je suis difficile sur les preuves de folie.

BELLAMONTE. Et pourquoi cela?

THÉODORA. Parce que j'ai été gâtée... Voyez cette bague.

BELLAMONTE. C'est un simple anneau de fiançailles.

THÉODORA. Oui ; mais c'est l'anneau des fiançailles du doge et de la mer. Il y a trois ans, j'étais sur une gondole, la plus proche du Bucentaure, lorsque le doge jeta cet anneau dans l'Adriatique... il m'arriva de dire qu'à celui qui me rapporterait cette bague j'accorderais ce qu'il désirerait. Au même moment j'entendis un cri. Un jeune Français, dont la barque touchait à la mienne, venait de tomber à la mer.. Deux fois je le vis reparaître et s'enfoncer aussitôt, puis une troisième enfin il revint à la surface de l'eau, nageant d'une main et me montrant de l'autre la bague que j'avais désirée.

BELLAMONTE. Et cette bague?

THÉODORA. Et j'ai tenu parole... je ne me rappelle plus ce qu'il me demanda en me la rapportant le soir même... mais ce qu'il me demanda, je sais qu'il l'a obtenu.

BELLAMONTE. Eh bien ! madame, mettez mon amour à quelque épreuve du même genre.

THÉODORA, *montrant le Bravo*. Voilà un seigneur dalmate qui porte au cou une bien belle chaîne du Mexique...

BELLAMONTE, *allant au Bravo*. Salut à votre excellence !

LE BRAVO. Salut!

BELLAMONTE, *touchant la chaîne*. Votre excellence possède là un bijou précieux...

LE BRAVO. Oui, c'est une chaîne d'or que j'ai achetée à Séville.. elle vient de Christophe Colomb, qui l'avait donnée à son geôlier pour en obtenir du pain moins noir et de l'eau plus pure.

BELLAMONTE. Christophe Colomb m'importe peu... mais il me faut cette chaîne. Peut-elle se payer avec de l'or ou avec du fer... avec la bourse ou avec l'épée?...

LE BRAVO. Ni avec l'un ni avec l'autre, seigneur; cette chaîne m'est retenue par le comte de Bellamonte.

BELLAMONTE. Vous dites ?

LE BRAVO. Qu'il me l'a fait demander pour la donner à une jeune fille qui demeure derrière le pont de la Paglia, en face de la maison du gondolier Luidgi, et qu'il espère séduire avec ce cadeau.

THÉODORA, *bas*. Violetta... c'était donc lui, cet homme inconnu dont m'a parlé Maffëo.

BELLAMONTE. Et quel démon êtes-vous ?

LE BRAVO. Je suis un alchimiste de Ferrare qui cherche la pierre philosophale,

et qui, en attendant qu'il l'ait trouvée, s'amuse à dire la bonne aventure aux jeunes cavaliers et aux jolies filles.

THÉODORA, *allant à Bellamonte et lui prenant le bras*. Comte de Bellamonte, je crois qu'à la place du jeune Français, au lieu de plonger à trente pieds de profondeur pour aller chercher cette bague... vous auriez attendu la mort du doge, afin d'épouser la mer en secondes noces.. c'eût été plus prudent... Allons à l'église; et comme nous sommes gens de raison, nous prierons pour les insensés.

BELLAMONTE. Allons, madame... mais j'espère bien que vous ne croyez pas un mot de ce que vous a dit ce misérable devin?

THÉODORA. Oh! nous reparlerons de cela à la fête que je vous donne ce soir... Je ne vous tiens pas quitte de l'accusation. Mais laissons là ces choses profanes; messeigneurs, nous entrons à Saint-Marc.

(Ils entrent à Saint-Marc.)

LUIDGI, *à Michelemma*. Écoute donc.

MICHELEMMA. Quel est ce bruit?

FOULE, *derrière le théâtre*. Justice! justice!

MICHELEMMA. C'est quelque émeute parmi le peuple; je rentre.

LUIDGI. Et moi je reste: je te raconterai ce que c'est.

SCENE V.

LES MÊMES, VIOLETTA, HOMMES DU PEUPLE.

CRIS. Au palais ducal!... au palais ducal!...

LE BRAVO. Qu'est-ce que cela?

LUIDGI. Ah! c'est la jeune fille et le peuple qui viennent demander justice du meurtre du vieillard.

LE BRAVO. C'est chose nouvelle que d'entendre crier justice pour un meurtre dans les rues de Venise...

VIOLETTA. Oh! laissez-moi, mes amis... mes bons amis.

LES CRIS. Justice! justice!

VIOLETTA. Oui, oui, justice! je la demande comme vous... mais vous m'épouvantez; vos cris me font peur.. Mon Dieu! mon Dieu!

UN HOMME DU PEUPEE. Non, non... Il faut que justice soit faite au peuple, quand le peuple demande justice. Nous te porterons dans nos bras, nous te porterons jusqu'en face du tribunal, jusqu'aux pieds du doge, et nous te ferons faire justice.

VIOLETTA. Vous me ferez mourir, voilà tout: ayez pitié, ayez pitié!

(Elle tombe à ses genoux.)

LE BRAVO, *étendant la main sur Violetta*. Laissez cette jeune fille... Les caresses du peuple sont comme celles du lion: elles étouffent.. (*Il prend Violetta par la main*.) Viens, enfant, et respire à l'aise.

VIOLETTA. Merci, merci! vous êtes mon ange sauveur!

(Elle abaisse son mezzaro sur sa figure.)

LE BRAVO, *au peuple*. Eh bien! que voulez-vous maintenant?.. Parlez.

UN HOMME DU PEUPLE. On a tué le vieux Maffèo... un homme du peuple qui n'avait rien fait contre la République... on l'a tué au nom de la République... c'est quelque vengeance particulière, quelque projet infâme qui s'est caché sous ce nom: on l'a tué en traître, et nous demandons justice.

LE BRAVO. Et toi, que veux-tu, mon enfant?

VIOLETTA, *joignant les mains*. Moi, je ne veux rien... rien... que pleurer mon père; car c'était mon père, puisque je n'ai pas de famille!.. J'étais chez moi... tout ce monde est accouru... toute cette foule s'est précipitée portant un corps ensanglanté: c'était celui de Maffèo!.. puis, sans pitié pour mes cris, pour mes larmes, elle m'a prise, enveloppée, entraînée... sans que je susse où j'allais... parlant de sang et de mort, et demandant justice.

LE BRAVO, *au public*. Et contre qui justice?

UN HOMME DU PEUPLE. Contre le Bravo.

LE BRAVO. Tu es bien hardi, toi... Et au nom de qui demandez-vous justice... quand la noblesse, le sénat, n'osent pas la demander?

L'HOMME. Nous la demandons au nom du peuple!

LE BRAVO. Et si on vous la refuse?

L'HOMME. Nous nous la ferons!

LE BRAVO. Les temps ne sont pas venus, et le vent emportera vos paroles... (*A Violetta*.) Et toi, jeune fille, veux-tu aussi justice?.. veux-tu aussi la mort du Bravo?

VIOLETTA, Je veux un couvent où je puisse servir Dieu... une cellule où je puisse pleurer.

LE BRAVO, *à part*. Pleurer! pleurer! pauvre enfant! pourquoi t'ai-je rencontrée sur ma route?.. Oh! en te sauvant de Bellamonte, je réparerai peut-être le mal que je t'ai fait. (*Haut*.) Oui... à toi... il faut un couvent, une cellule... car tu es un

ange, tu es trop belle et trop pure pour le monde des hommes...

L'HOMME. Mais il faut cependant que quelqu'un recueille l'orpheline, et si personne ne se présente... il faut que le doge lui serve de père et Venise de mère.

LE BRAVO. Le doge est un père inflexible et dur à ses enfans... Venise est une mère débauchée et perdue : ni l'un ni l'autre ne sont dignes d'avoir une telle fille... Mon enfant...

VIOLETTA, *levant la tête*. Monseigneur?

LE BRAVO. Vous n'avez aucun parent au monde?

VIOLETTA. Aucun.

LE BRAVO. Vous ne connaissez personne dans cette ville?

VIOLETTA. Personne... qu'une femme encore jeune et fort belle, qui venait me voir de temps en temps... et qui paraissait m'aimer beaucoup... mais je ne sais pas même son nom... Mafféo seul savait ce secret, et il l'a emporté avec lui.

LE BRAVO. Vous ne désirez qu'un couvent et une cellule?

VIOLETTA. Je ne désire que cela.

LE BRAVO. Et vous ne pouvez pas y payer votre dot?

VIOLETTA. Je n'ai rien.

LE BRAVO. Vous l'avez entendu, mes maîtres... Cette enfant ne désire rien au monde qu'un couvent... mais elle n'a pas de quoi y payer sa dot... je la paierai... cette enfant est orpheline... isolée... sans appui... elle n'a pas de père... je lui en servirai : vous vouliez qu'un homme riche l'adoptât; je suis riche et je l'adopte ; avez-vous encore quelque chose à dire?

L'HOMME. Non, si elle l'accepte...

LE BRAVO. Acceptes-tu, ma fille?

VIOLETTA. Oui, car le ciel, sans doute, vous envoie à la pauvre orpheline pour la garder et la défendre.

L'HOMME. Dieu vous garde tous deux alors!

LE BRAVO, *emportant Violetta dans ses bras* ; *à part*. Bellamonte, tu l'iras chercher trop tard. (*Haut.*) Place au père et à la fille!

LE PEUPLE. Vive l'inconnu!.. mort au Bravo! vive l'étranger!.. le riche seigneur mort au Bravo! mort!

(En ce moment, Salfiéri paraît tout en noir; le visage couvert de son masque noir, au haut de l'escalier des Géans. Le peuple se taît en l'apercevant, recule au fur et à mesure qu'il descend les marches, s'écarte devant lui, et le laisse tranquillement prendre sa place au pied de la colonne du Lion.)

DEUXIÈME TABLEAU.

L'oratoire de Théodora.

SCENE PREMIERE.

MICHELEMMA, *puis* LUIDGI.

(On frappe à la porte; Michelemma va ouvrir.)

MICHELEMMA. C'est toi, Luidgi?

LUIDGI. Personnellement.

MICHELEMMA. Et par quel hasard entres-tu ici?

LUIDGI. Ne suis-je pas gondolier de confiance de la signora?

MICHELEMMA. Eh bien!.. mais... la place d'un gondolier...

LUIDGI. Est dans sa gondole... logique, très-logique... mais je me suis dit: si je profitais du moment où la signora Théodora n'y est pas pour voir cet oratoire qui fait tant de bruit à Venise, que la chapelle de Saint-Ambroise en est jalouse, cela vaudrait mieux que de rester sur la Piazzetta, où l'on s'échine probablement à cette heure. Per Baccho! il mérite sa réputation. Quand je pense à la quantité d'ames qui se sont trompées de chemin en passant par ici, et qui, au lieu de suivre honnêtement le chemin du paradis, ont passé par cette porte qui m'a bien l'air de ressembler à un vestibule de l'enfer.

MICHELEMMA. Silence! la signora.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, THÉODORA, *suivi de* BELLAMONTE.

THÉODORA. Quel est cet homme.

MICHELEMMA. Le gondolier que votre seigneurie attache à son service.

THÉODORA, *à Michelemma et à Luidgi*. Sortez.

(Ils sortent.)

SCENE III.

THÉODORA, BELLAMONTE.

THÉODORA. Décidément, comte, vous êtes l'homme le plus obstiné de Venise c'est une justice que je me plais à vous rendre.

BELLAMONTE. Dites le plus amoureux, madame, c'est un aveu que je me plais à vous faire.

THÉODORA. Il est triste, alors, que cet amour obstiné ou cette obstination amoureuse, comme vous voudrez nommer votre éternelle poursuite, vienne se heurter contre une volonté aussi arrêtée que la mienne... je crois, Dieu me pardonne, que si vous vous étiez mis dans la tête de devenir un grand homme, avec moitié moins de persévérance, vous seriez déjà à moitié chemin.

BELLAMONTE. Ceci, madame, est l'affaire de mes aïeux, qui ont bien voulu se charger de me faire un nom.

THÉODORA. Que vous vous chargez de défaire... vous êtes d'une famille heureuse en entreprises, comte.

BELLAMONTE. Mais, madame, je pensais qu'un noble nom était pour vous de quelque importance?

THÉODORA. Quand on le porte, oui; quand il vous porte, non.

BELLAMONTE. Le nom des Bellamonte est inscrit à la table de marbre et au livre d'or, et il y restera tant que Venise comptera parmi les villes du monde, et portera sa couronne comme reine de l'Adriatique.

THÉODORA. Si Venise est la reine de l'Adriatique, je suis reine de Venise, moi! comme elle, j'ai mes tables de marbre et mon livre d'or, et comme elle j'y ai fait inscrire des noms célèbres... mais ceux-là vivront encore lorsqu'elle ne sera plus... jetez les yeux sur ces fresques et lisez : voici le nom de Michel-Ange au-dessous d'une Sainte-Famille; celui de Raphaël, écrit sur une pierre de la Vierge Marie-aux-Ruines; cette sainte Cécile pour laquelle j'ai posé est signée Jules Romain; ce Christ au tombeau, dont j'ai l'original et dont Dieu n'a que la copie, est du Titien : voilà mes tables de marbre à moi... (*Elle ouvre un livre.*) Maintenant, voyez: ce sonnet est de Guichardin, cette strophe est de l'Arioste, cette maxime de Machiavel, cette canzonnetta de Trissino : voilà mon livre d'or, car toutes ces choses ont été écrites pour moi par ceux qui les ont faites... je vous ai dit que j'étais reine; cette couronne vaut bien celle du doge, j'espère! et voyez, comte de Bellamonte, il y a des panneaux vides, il y a des pages blanches; prenez une plume, prenez un pinceau, un fleuron de plus.

BELLAMONTE. Il y a des hommes qui sont venus au monde pour faire des livres et des tableaux, et d'autres qui sont nés pour les acheter... y a-t-il dans le palais du doge un tableau qui vous plaise? je le couvrirai de sequins... voulez-vous le manuscrit original de *l'Orlando furioso* ou *del principe*? dites-le-moi encore: j'irai trouver l'Arioste ou Machiavel, et je leur troquerai contre l'agrafe de cette toque, qui les rendra riches à ne plus jamais être obligés de faire le misérable métier de poète pour vivre... mais un pinceau en pal ou une plume en sautoir ferait tache sur l'écusson d'un Bellamonte.

THÉODORA. Eh bien! alors, seigneur comte, prenez l'épée de Trivulce, ou de Doria, passez à votre ceinture le poignard de Fiesque ou de Rienzi : combattez pour la République ou contre la République; devenez général ou conspirateur; au lieu de comte de Bellamonte, appelez-vous Bellamonte le victorieux ou Bellamonte le proscrit; venez à moi avec une célébrité qui soit à vous... et dites-moi, alors : Théodora, je vous veux!.. (*Riant.*) Vous m'aurez...

BELLAMONTE. Ainsi, jusque là?

THÉODORA. Jusque là, il faudra vous contenter d'acheter des chaînes d'or pour les jeunes filles qui demeurent derrière le pont de Paglia, en face de la maison du gondolier Luidgi.

BELLAMONTE. Eh bien! madame, je suivrai votre conseil, et de ce pas je vais la lui porter.

THÉODORA. Oh! j'y serai avant toi, comte de Bellamonte, et je trouverai pour elle, je te le jure, une retraite si profonde que tu ne la découvriras pas... Michelemma!.. Luidgi!.. Michelemma!..

SCENE IV.

THÉODORA, MICHELEMMA, LUIDGI.

MICHELEMMA. Signora!..

THÉODORA. Vite! vite! Luidgi et sa gondole.

MICHELEMMA. Luidgi!

LUIDGI. Signora?

THÉODORA. Luidgi, tu vas me conduire vis-à-vis de chez toi, derrière le pont de la Paglia, à la maison du vieux Maffëo.

LUIDGI. Votre seigneurie va donc à son enterrement?

THÉODORA. Qu'est-ce que tu dis?

LUIDGI. Maffëo a été assassiné hier.

THÉODORA. Maffëo!... ce vieillard... et l'enfant... la jeune fille qui était chez lui?..

LUIDGI. La signora?

THÉODORA. Violetta, où est-elle? qu'est-elle devenue?

LUIDGI. Un étranger l'a enlevée ce matin.

THÉODORA. Voyons, mon Dieu ! expliquons-nous : tout ce que tu me dis là est fou !.. je n'y comprends rien !

LUIDGI. Mafféo est mort. La jeune fille, amenée ce matin sur la place publique par le peuple qui demandait justice pour l'orpheline, a été adoptée par un étranger que personne ne connaît à Venise, et qui connaît tout le monde.

THÉODORA. Et cet étranger?

LUIDGI. L'a emmenée.

THÉODORA. Ah! c'est à briser la tête et le cœur, tout cela! à quelle heure, pendant que j'étais à l'église, et je priais Dieu pendant ce temps! pendant qu'on tuait Mafféo et qu'on enlevait Violetta!.. Et cela se passait là, sur cette place, à deux pas de moi!. Oh! à qui m'adresser à Venise pour avoir cette enfant? Mon or, mes diamans, ce palais, à qui me dira où est Violetta, où est ma fille!

MICHELEMMA *et* **LUIDGI.** Sa fille!

THÉODORA. Oui, ma fille!.. c'est ma fille!.. je veux ma fille!.. qu'on me rende ma fille!

LUIDGI. Il n'y a qu'un homme qui le puisse, madame.

THÉODORA. Lequel? qu'on me l'amène; j'embrasserai ses genoux!

LUIDGI, *montrant le Bravo.* C'est celui qui est là-bas, au pied de cette colonne!

THÉODORA. Le Bravo?

LUIDGI. Le Bravo.

THÉODORA. Cours, Luidgi, dis que c'est une mère... amène-le, il viendra, il faut qu'il vienne : dis lui que je suis riche, va le chercher, amène-le-moi!.. Là, là, Michelemma, ma mantille, mon mezzaro, mon masque! Ah! pauvre enfant! pauvre Violetta!.. Bon! voilà Luidgi qui va à lui!.. qui lui parle... (*Faisant signe par la fenêtre.*) Venez! venez!.. c'est ici!.. Eh bien! il refuse!.. (*Étendant les bras vers lui.*) Je vous en supplie!.. oh! j'y cours moi-même!

MICHELEMMA. Madame, madame!.., vous... parler à cet homme, sur la place publique, en plein jour, à la face de Venise... impossible... impossible!.. donnez-moi un mot, quelques lignes pour lui, et je l'irai trouver.

THÉODORA, *écrivant.* « Ma vie, ma for» tune à vous, si vous venez. » Porte ce billet.. Porte-le!..

(Michelemma sort en courant.)

SCENE V.

THEODORA, SALFIÉRI.

THÉODORA, *tombant à genoux devant un christ.* Mon Dieu! Seigneur! mon Dieu! mon Dieu! Oh! oh! que je suis malheureuse! (*Se levant et courant à la fenêtre.*) Va, Michelemma... va donc!.. Elle lui parle... elle lui remet le billet... il lui demande si c'est moi qui l'ai écrit. (*Ouvrant la jalousie.*) Oui... oui, c'est moi... moi, moi! Le voilà! il vient... Ah! mon Dieu! mon Dieu!.. le voilà!

SALFIÉRI, *se précipitant dans l'appartement.* C'est de vous, madame, cette lettre?...

THÉODORA. C'est de moi.

SALFIÉRI. De votre écriture?

THÉODORA. Oui.

SALFIÉRI, *à part.* L'écriture du billet déchiré, oublié à Gênes! (*Haut.*) Parlez : que me voulez-vous?

THÉODORA. Ma fille!

SALFIÉRI. Vous avez une fille? ah!..

THÉODORA. J'en avais une...

SALFIÉRI. Comment?

THÉODORA. Oh! un trésor!.. rien de pareil sous le ciel! que je cachais à tous les yeux. Il y a quinze jours que je l'ai fait venir à Venise.

SALFIÉRI. De Gênes?

THÉODORA. Oui, avec...

SALFIÉRI. Mafféo... Et on la nommait?

THÉODORA. Violetta!

SALFIÉRI. Violetta!..

THÉODORA. Eh bien! Mafféo est assassiné et Violetta perdue!

SALFIÉRI. Perdue! perdue! Violetta perdue! Je te la retrouverai, femme!

THÉODORA. Alors vois-tu, si tu me la retrouves, ce que tu voudras, ma fortune, mon sang, ma vie, un crime! tu pourras tout demander.

SALFIÉRI. Tu me le jures!

THÉODORA. Oui, je te le jure! Je me suis adressée à toi, parce que tu dois tout savoir, toi : un homme l'a enlevée ce matin, là... à cette place, en face de Venise! Il faut que tu me trouves cet homme. Il est inconnu, me dit-on; mais il n'y a pas d'inconnu pour toi; il est étranger; mais nul n'entre à Venise ou n'en sort sans que tu saches où il va et d'où il vient.

SALFIÉRI. Oh! sois tranquille, tout ce qu'on peut faire, je le ferai : mais aussi, ce que je demanderai tu me l'accorderas?

THÉODORA. Oui, tout, tout, tout... je t'en fais serment, et ce serment, c'est une mère qui te le fait; une mère, c'est-à-dire

ce qu'il y a de plus sacré au monde après Dieu!.. et qui te le fait non pas par une madone... non pas par un saint... non pas par le Christ... mais par les jours de sa fille!...

SALFIÉRI. C'est bien.

THÉODORA. Ne perds pas un instant! ouille Venise comme ferait un avare à qui on aurait volé un trésor!.. comme un amant à qui on aurait ravi sa maîtresse!.. Palais et cabanes, vaisseaux et gondoles, quais et rues, visite tout: va, au nom du ciel! va, va, va! et ne reviens pas sans elle!...

SALFIÉRI. Tu nous reverras ensemble, ou tu ne nous reverras ni l'un ni l'autre.

(Il sort.)

THÉODORA, *tombant à genoux*. Mon Dieu, Seigneur! vous qui avez vu mourir votre fils! rendez-moi ma fille!

ACTE III.

PREMIER TABLEAU.

LE BRAVO.

Même décoration qu'au premier acte.

SCENE PREMIERE.

LE BRAVO, VIOLETTA.

LE BRAVO, *regardant Violetta endormie*. La douce et sainte chose qu'une enfant endormie, et quelle merveille que ce visage d'ange où la main des hommes n'a point encore effacé le doigt de Dieu!.. Pauvre enfant! perdue et abandonnée! Oh! je devais bien te recueillir, moi qui t'ai faite orpheline!.. Dieu conduit les choses de ce monde par des voies qui échappent à la vue des hommes... Dieu est grand et miséricordieux; car je n'attendais ni ne méritais ce bonheur...

VIOLETTA, *s'éveillant*. Ah! mon Dieu!..

LE BRAVO. Mon enfant!

VIOLETTA. Où suis-je? où m'a-t-on transportée?

LE BRAVO. N'ayez pas peur!..

VIOLETTA, *appelant*. Maffćo! Maffćo!

LE BRAVO. Oh! n'appelez pas ce vieillard avec cet accent; car il me semble qu'il sortirait du tombeau pour vous répondre...

VIOLETTA. C'est vrai, c'est vrai... Mort, mort, mort!..

LE BRAVO, *à part*. Oh! combien de voix au jour du jugement dernier crieront ainsi autour de moi : Mort, mort, mort!..

VIOLETTA. Pardon... Oh! je sais tout ce que je vous dois : vous m'avez ramassée, pleurante et brisée, à vos pieds où j'étais tombée faute d'appui! L'heure à laquelle les portes du couvent de Sainte-Marie s'ouvrent d'ordinaire étant passée, vous m'avez dit: Enfant, veux-tu, jusqu'à demain seulement, accepter l'asile que t'offre ton second père? et, jusqu'à demain, j'ai consenti à rester sous votre protection; car vous êtes bon, j'en suis sûre; mais lorsque je me suis réveillée seule ainsi, avec un homme inconnu, moi, jeune fille... j'ai tremblé.

LE BRAVO. Pour ta vie?

VIOLETTA. Oh! non...

LE BRAVO. Viens, enfant, et regarde-moi... J'ai trente-cinq ans à peine, il est vrai; mais as-tu vu, à mon âge, beaucoup de fronts aussi ridés que le mien, beaucoup de visages aussi pâles... Je suis comme ces arbres du Lido, vois-tu, autour desquels il a grondé tant de tempêtes, qu'ils ont séché sur leurs tiges, et qu'ils ne portent plus ni fleurs ni fruits. (*Frappant sur son front.*) Plus rien ici qu'une pensée sinistre, incessante, éternelle!... (*Frappant sur son cœur.*) Plus rien là qu'un abîme sans fond, où les hommes ont jeté le crime et Dieu le remords!

VIOLETTA. Le crime et le remords!

LE BRAVO. Oui... ce sont deux mots d'une langue étrangère que tu ne connais pas.

VIOLETTA. Vous les connaissez, vous... mon Dieu!

LE BRAVO. Tu me les feras oublier... Oui, en retour de ce que j'aurai pu faire pour toi, je ne te demanderai qu'une grâce.

VIOLETTA. Parlez.

LE BRAVO, *avec le ton de la prière*. Tu me permettras de venir au couvent que tu auras choisi... là, te voir heureuse, et ce calme et ce bonheur... voilà toute la part de félicité que je puis encore espérer dans ce

onde; et je te la devrais, enfant.... me l'accorderas-tu?

VIOLETTA. La pauvre orpheline que vous avez recueillie, adoptée, pourra-t-elle vous la refuser?

LE BRAVO. Merci.

VIOLETTA. Mais... pourquoi m'avez-vous parlé tout-à-l'heure... de crimes, de remords?... vous, si bon, si généreux... oh! peut-il y avoir dans votre passé des jours dont le souvenir vous pèse?

LE BRAVO. A l'heure de la naissance, la fatalité écrit l'histoire des hommes sur un livre de fer : chaque jour le temps tourne un feuillet, et l'homme fait ce qui est écrit.

VIOLETTA. Oh! que me dites-vous?

LE BRAVO. Et fût-il vertueux et bon, tel que tu me crois, il faut qu'il obéisse à sa destinée, lui commandât-elle un meurtre!

VIOLETTA. Oh! mais vous blasphémez, car Dieu a dit : « Tu ne tueras pas. »

LE BRAVO. Dieu? Garde ta croyance, enfant... moi, j'ai bien souvent douté.

VIOLETTA. Vous?

LE BRAVO. Depuis qu'une histoire m'a été contée qui a glacé ma foi... oh! c'est une histoire étrange... Violetta!... J'ai quelques minutes encore à rester auprès de vous... laissez-moi vous la dire... après l'avoir entendue, vous comprendrez peut-être que le doute vienne aux hommes : Voulez-vous m'écouter?

VIOLETTA. Oh! oui, parlez.

LE BRAVO. Eh bien! asseyez-vous. Il y avait à Venise... je ne sais plus vers quel temps... un jeune homme de vingt-six ans, riche, brave, et qui eût vécu heureux sans le souvenir d'un premier crime. C'est peut-être celui-là que Dieu a voulu punir. Ce jeune homme avait un père qu'il aimait d'un amour saint et filial. Un jour, sous le prétexte d'une conspiration, dont ils n'avaient pas même connaissance, ce jeune homme et son père, qui habitaient hors de Venise, furent arrêtés. On les traîna devant le Conseil des Dix... et là... iniquement, sans preuves, sans témoins, par le droit qu'il ne tient ni de Dieu ni des hommes, mais qu'il s'est arrogé lui-même... là... le tribunal condamna le vieillard et acquitta le jeune hommo. On reconduisit le vieillard en prison, on mit le jeune homme en liberté... Ecoutez-vous, mon enfant?

VIOLETTA. Mais que fit le jeune homme?

LE BRAVO. Le jeune homme se traîna à leurs pieds, offrit son sang en échange du sang de son père, sa vie pour racheter la vie de son père. Le tribunal... oh! c'était une dérision à faire tomber la foudre du ciel!.. le tribunal répondit qu'il était un tribunal de justice... que, dans sa justice, il avait condamné le père et acquitté le fils... que le fils vivrait, que le père mourrait.

VIOLETTA. Oh! c'est affreux!

LE BRAVO. Attends donc encore... attends donc, jeune fille; car je ne t'ai rien dit... En rentrant chez lui, le fils trouva le président du tribunal.

VIOLETTA. Ah!

LE BRAVO. Celui-là aussi était un vieillard...

VIOLETTA. Et il apportait au fils la grâce du père?

LE BRAVO, *riant*. C'est cela... écoutez : La république de Venise avait besoin d'un homme sûr et dévoué... dont le bras fût aveugle et le poignard mortel... d'un homme qui, à toute heure de la nuit, sur un ordre du tribunal, exécutât sans hésiter la sentence rendue... il avait besoin enfin de donner un aide au bourreau, qui ne tue que le jour... et l'on venait proposer au jeune homme la vie de son père, à la condition qu'il serait, lui, ce meurtrier dont le tribunal avait besoin... il est vrai qu'on lui permettait de mettre un masque sur sa figure afin de rester inconnu.

VIOLETTA. Il refusa?

LE BRAVO. Avec horreur! Le soir, le jeune homme reçut, pour le lendemain, la permission de voir son père.

VIOLETTA. Oh! le tribunal s'était attendri.

LE BRAVO. Oui... le lendemain il courut trouver ce vieillard, qu'il n'espérait plus embrasser... Ce fut une scène affreuse que ce père qui bénissait et ce fils qui blasphémait... Pendant ce temps, un crieur s'arrêta sous les fenêtres de la prison... il lut à haute voix le jugement du vieillard... et ni le père ni le fils n'en perdirent un mot... Les bénédictions et les blasphèmes cessèrent; le vieillard retomba sur le plancher, et l'on vint dire au fils qu'il était temps qu'il sortît... En rentrant chez lui, il y retrouva le président du tribunal qui venait de nouveau lui proposer le marché de sang!

VIOLETTA. Et il refusa encore?

LE BRAVO. Oui, encore. Le lendemain le jeune homme reçut une nouvelle permission de voir son père, et il courut à la prison. On avait donné au condamné une autre chambre; celle-là donnait sur la

piazetta!... Le fils et le père se jetèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre.. Bientôt il se fit un grand bruit sur la place, que les deux infortunés jetèrent les yeux sur la fenêtre... Il y avait au milieu de la place un billot, et près de ce billot, un homme vêtu de rouge, qui tenait une longue épée à la main, puis; à l'entour de ce billot et de cet homme... une population tout entière... attendant... On allait exécuter le vieillard!

VIOLETTA. Ah!

LE BRAVO. Cette tête blanche et vénérable que le fils pressait sur sa poitrine... elle allait tomber... sous ses yeux... là, là, là

VIOLETTA. Oh! le fils accepta le marché que lui proposait le tribunal?

LE BRAVO. Merci, jeune fille... merci... Le fils mit un masque à son visage... un poignard à sa ceinture... et alla dire au Conseil des Dix : Me voilà!

VIOLETTA. Et dès lors?

LE BRAVO. Dès lors... le fils fut vendu corps et ame... mais le père vécut... Il devint la terreur et l'exécration de Venise... mais le père vécut .. Chaque jour il reçut l'ordre de nouveaux meurtres... mais le père vécut; il n'eut plus de sommeil la nuit... plus de repos le jour... il ne crut plus en rien de ce qui lui était sacré auparavant... ni à la Providence ni à Dieu... mais chaque soir... il eut la permission de voir le vieillard... (*Sept heures sonnent.*) Ecoutez!

VIOLETTA. Sept heures.

LE BRAVO. Adieu! mon enfant; il faut que je sorte...

VIOLETTA. Et vous me laissez seule ainsi?

LE BRAVO. Tu n'as rien à craindre... personne ne viendra... n'ouvre d'ailleurs qu'à celui qui frappera ainsi trois coups; ce sera moi.

(Il sort.)

SCENE II.

VIOLETTA, *seule.*

Oh! oui... il a raison... c'est une terrible histoire, et qui serait capable de faire douter de tout, si Dieu n'avait des voies mystérieuses et des desseins cachés! Que deviendrais-je, quand je suis seule ainsi, si je ne savais plus plier les genoux devant quelque sainte image? (*Cherchant des yeux.*) Mais je cherche en vain... point de madone... point de crucifix dans cette chambre... O mon Dieu!... peu vous importe, n'est-ce pas?... de quelque lieu qu'elle parte, et devant quelque autel que ce soit, la prière du faible monte toujours jusqu'à vous!... Mon Dieu!... vous m'avez repris mon père et ma mère avant que je les connusse... un homme les avait remplacés... et vous l'avez rappelé à vous. Il n'est donc plus sous le ciel qu'un seul être pour lequel je puisse prier; veillez sur les jours de Salfiéri!... (*On frappe trois coups à la porte.*) Est-ce mon protecteur? déjà de retour! oh! c'est impossible! c'est cependant ainsi qu'il m'a dit qu'il frapperait... ouvrons...

SCENE III.

SALFIERI, VIOLETTA.

VIOLETTA. Ah! ce n'est pas lui!

SALFIÉRI. Une jeune fille ici... Violetta!

VIOLETTA. Mon Dieu! mon Dieu! d'où savez-vous mon nom?

SALFIÉRI. Violetta, là! près de moi.... Violetta perdue et retrouvée... ah! malgré mon serment... Violetta, devant toi seule j'arracherai mon masque.

VIOLETTA. Salfiéri!

SALFIÉRI. Oui, Salfiéri qui te cherchait pour te rendre à ta mère.

VIOLETTA. Ma mère... j'aurais une mère, moi!

SALFIÉRI. Oui, oui, Violetta... oh! mais c'est un songe! un délire... oh! parle-moi... regarde-moi... Violetta... ta voix, tes yeux... tu ne m'as donc pas oublié?

VIOLETTA. Je priais pour vous, et Dieu m'a entendue... oh! que je suis heureuse maintenant!.. mais pourquoi ce masque?

SALFIÉRI. Ce masque!.. ne suis-je pas proscrit à Venise, et perdu si l'on me découvre?..

VIOLETTA. Oh!

SALFIÉRI. Que me fait le danger que je cours!.. Violetta, je t'ai revue!.. et ta mère, ta mère retrouvée... comprends-tu? ta mère... ta mère, à qui je vais te rendre, et qui m'a juré, sur ta vie, de m'accorder ce que je lui demanderais...

VIOLETTA. Et que demanderez-vous?

SALFIÉRI. Mon bonheur et le tien... ta vie et la mienne!..

VIOLETTA. Vous avez donc lu sur la glace?

SALFIÉRI. Oui... le mot Venise

VIOLETTA. Et vous êtes parti pour me suivre?

SALFIÉRI Sur le premier vaisseau qui a fait voile.

VIOLETTA. Tout proscrit que vous étiez?

SALFIÉRI. J'aurais affronté mille morts pour arriver jusqu'à toi... mais partons... partons !..

VIOLETTA. Partir... oh! le puis-je, sans rendre grâce à mon bienfaiteur, sans lui dire que j'ai retrouvé ma mère... Elle m'aime donc, ma mère?

SALFIÉRI. Oh ! oui, oui... mais que par-les-tu de bienfaiteur ?

VIOLETTA. Celui qui habite cette maison... c'est lui qui m'a recueillie...

SALFIÉRI. Comment!.. cet homme ?.. le Bra...

(On frappe trois coups à la porte.)

VIOLETTA, *courant à la porte*. Le voilà !

SALFIÉRI. Silence ! Violetta, rentre dans cette chambre.., oh! laisse-moi seul avec lui... rentre...

VIOLETTA. Oh! mon Dieu! vous quitter! si j'allais vous perdre encore !..

SALFIÉRI. Ne crains rien... ne crains rien... je veille sur toi, maintenant.

On frappe une seconde fois. Violetta rentre. Salfiéri va à la porte et l'ouvre.)

SCENE IV.

SALFIÉRI, LE BRAVO.

LE BRAVO, *reculant*. Malédiction ! un homme ici !..

SALFIÉRI. Eh! qu'y a-t-il d'étonnant, quand cet homme c'est moi?..

LE BRAVO. C'est vrai... j'avais oublié que tu savais comment te faire ouvrir cette porte; mais où est la jeune fille ?

SALFIÉRI. Elle est là...

LE BRAVO, *la main sur son poignard*. Lui as-tu dit qui j'étais ?

SALFIÉRI. Si elle te connaissait, serait-elle encore ici ?

LE BRAVO. Bien!.. maintenant, que veux-tu?

SALFIÉRI. Maintenant,.. je veux cette jeune fille qui est là.

LE BRAVO. Qu'est-ce que tu as dit, malheureux?

SALFIÉRI. Ecoute... si j'avais voulu l'enlever en ton absence, je le pouvais... mais c'eût été mal payer ta confiance et ton hospitalité... j'ai attendu ton retour...

LE BRAVO. Espérant que je t'accorderais cette demande insensée?

SALFIÉRI. L'espérant.,.

LE BRAVO. Tu t'es trompé... cette jeune fille est à moi ; je ne la rendrai à personne.

SALFIÉRI. Pas même à sa mère?..

LE BRAVO. Que dis-tu? à sa mère !.. elle n'en a pas...

SALFIÉRI. Elle en a une, et je la quitte... et je viens en son nom te la demander... je ne savais pas qu'elle fût ici... j'accourais pour te dire : Aide-moi... toi qui connais tout ce qui se passe à Venise, aide-moi à rendre une fille à sa mère. . j'ai trouvé ici cette enfant... elle m'a raconté la mort de Maffeo... elle m'a dit comment tu l'avais adoptée... et alors j'ai reconnu que celle que je cherchais, c'était elle...

LE BRAVO. Et tu me la demandes au nom de sa mère !..

SALFIÉRI. Au nom d'une mère en larmes qui s'est traînée à mes pieds en criant grâce à Dieu !..

LE BRAVO. C'est bien sacré .. une mère

SALFIÉRI. Oui, oui... c'est sacré... une mère a des droits sur son enfant que nul ne peut lui ravir ; car son enfant lui a été donné par Dieu... celle-là surtout paraît tant aimer sa fille !..

LE BRAVO. Et quelle est-elle... où demeure-t-elle?..

SALFIÉRI. Dans le palais qui fait le coin de la Piazzetta, en face de la colonne du Lion.

LE BRAVO. Mais ce palais est à Théodora !

SALFIÉRI. Oui, c'est cela... c'est cela... ce nom est bien celui qui se trouvait au bas du billet qu'elle m'a écrit... sa mère se nomme Théodora...

LE BRAVO. Et elle veut qu'on lui rende sa fille ?

SALFIÉRI. Elle la demande à genoux...

LE BRAVO. Ah! cela ne m'étonne plus : Théodora redemande sa fille... la courtisane veut son élève... il faut qu'elle lègue à Venise une héritière qui la remplace... dans sa renommée et dans son infamie...

SALFIÉRI. Que dis-tu?

LE BRAVO. Et tu t'es chargé de reconduire une enfant aussi pure à une mère aussi perdue?

SALFIÉRI. Mais je ne sais rien de tout cela, moi...

LE BRAVO. Tu ne sais pas qu'il n'y a que deux réputations à Venise, dont l'une puisse balancer l'autre... et que l'une est celle de la courtisane, et l'autre celle du Bravo !..

SALFIÉRI. Mon Dieu !

LE BRAVO. Ah ! Théodora !., ame perdue... ame damnée !.. ah ! tu veux ta fille pour l'entraîner avec toi dans l'abîme!... tu veux cet ange pour lui arracher son auréole, pour le plonger dans ton enfer!.. et lorsque Dieu, dans un instant de pitié pour une si belle et si douce créature... la tire de tes mains... au lieu de bénir ce Dieu.. juste une fois... tu demandes qu'on

te la ramène! n'a-t-elle pas demandé cela, m'as-tu dit ? .

SALFIÉRI Oui.

LE BRAVO. Eh bien! c'est bon... je la lui ramènerai, moi.

SALFIÉRI. Ce n'est pas à toi, mais à moi qu'elle a dit...

LE BRAVO. Elle t'a dit de retrouver sa fille... va lui dire qu'elle est retrouvée... va lui dire qu'avant demain matin on la lui ramènera.., et que, si cette enfant veut rester près d'elle, personne ne s'y opposera...

SALFIÉRI. Maissi, contre toute probabilité, cette enfant ne voulait pas rester près de sa mère... que deviendrait-elle ?..

LE BRAVO. Il y a trois cents monastères à Venise... elle choisira celui où elle voudra que je lui paie une dot de reine...

SALFIÉRI. Et si je n'adopte pas tous ces projets... si je veux la ravoir tout de suite, moi... car cette jeune fille, c'est Violetta. . Violetta que j'aime et que je cherchais.

LE BRAVO. Pour en faire ta maîtresse, n'est-ce pas? car le noble Salfiéri voudrait-il donner son nom à la fille d'une courtisane?

SALFIÉRI. Après sa mère, j'ai seul des droits sur cette enfant, et si je veux les faire valoir !..

LE BRAVO. Alors je te dirai ce qu'hier tu me disais, à pareille heure; Nous sommes deux... jeunes tous deux... forts tous deux.. braves tous deux, je le crois... et chacun de nous a un poignard à sa ceinture..., écoute: je me suis fié à toi... fie-toi à moi... je t'ai tendu la main... tends-moi la tienne.

SALFIÉRI. Avant tout, je pourrai moi-même, quand je le voudrai, consulter cette enfant sur sa volonté...

LE BRAVO. Très-bien.

SALFIÉRI. Et la volonté de cette enfant sera suivie ?

LE BRAVO. En tous points...

SALFIÉRI. Voilà ma main...

LE BRAVO. Maintenant, retourne auprès de Théodora ; ne devait-elle pas donner une fête cette nuit ?

SALFIÉRI. Oui... mais la perte de sa fille...

LE BRAVO. Eh bien! va lui dire qu'elle peut donner sa fête.. car sa fille est retrouvée...

SALFIÉRI. Je me fie à toi... mais songe...

LE BRAVO. Lorsque hier tu t'es présenté ici, à cette même heure... tu m'as dit qu'avec un mot je pouvais te tuer... eh bien! un mot aussi, à mon tour, peut m'être mortel... si je te trompe... porte au Conseil des Dix ce masque et ce poignard... accuse-moi de les avoir quittés une heure... et tout sera dit. .

SALFIÉRI. C'est bien...

LE BRAVO. Adieu!

SALFIÉRI. Adieu!

(Il sort.)

SCENE V.

LE BRAVO, VIOLETTA.

LE BRAVO, *ouvrant la porte de Violetta*. Venez, mon enfant...

VIOLETTA, *sortant*. Où est-il ?

LE BRAVO. Ce jeune homme ?..

VIOLETTA. Celui qui venait me chercher au nom de ma mère...

LE BRAVO. Il est parti.

VIOLETTA. Et tout est convenu avec lui ?

LE BRAVO. Tout.

VIOLETTA. Et il me ramène à ma mère ?

LE BRAVO. Ce sera moi qui vous conduirai près d'elle.

VIOLETTA. Oh! vous avez raison; c'est de vous qu'elle doit me recevoir.

LE BRAVO. Mettez votre mezzarro et votre mantille, mon enfant...

(Il lui présente sa mantille.)

VIOLETTA, *la posant sur ses épaules*. Nous allons donc?..

LE BRAVO. Chercher pour vous un costume de bal...

VIOLETTA. De bal !

LE BRAVO, *lentement*. Oui... nous irons cette nuit au bal masqué.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le palais de Théodora. Salles combles, resplendissantes de lumières. Architecture de fantaisie. Combinaison des trois principes grec, gothique, mauresque. Des masques de toutes sortes.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS DE RUFFO, LE COMTE DE BELLAMONTE, MICHELEMMA, JEUNES SEIGNEURS, MASQUES ; DEUX FEMMES *masquées, et qui semblent éviter la poursuite du marquis de Ruffo, sortent de la foule.*

LA PREMIÈRE DAME. Le voilà encore.

LA DEUXIÈME DAME. Pour la dernière fois, seigneur, je vous défends de nous suivre ainsi.

RUFFO, *à part.* Plus de doute. (*Haut.*) J'avais besoin d'entendre encore ta voix, ma jolie Vénitienne... maintenant, presse bien ton masque sur ton visage, peu m'importe, je te connais.

LA PREMIÈRE DAME. Oh! mon Dieu.

RUFFO. Et toi aussi... car l'une de vous porte une bague qu'hier encore j'ai vu au doigt de la charmante femme du provéditeur Ordénégo... l'autre...

LA PREMIÈRE DAME. Oh! par pitié! seigneur, ne me nommez pas ici.

RUFFO, *baissant la voix.* Est-ce avec la permission du grave sénateur Zéno que vous êtes ici, madame?

LA DEUXIÈME DAME. Oh! parlez plus bas, et sur votre honneur promettez-nous le secret... depuis huit jours, il n'est bruit dans Venise que de la fête brillante de Théodora... à la faveur de ce déguisement, à l'ombre de ce masque, nous avons voulu voir ce palais de la nouvelle Armide, nous avons voulu assister à ses enchantemens... vous nous avez reconnues, marquis; d'un mot vous pouvez nous perdre, mais ce mot vous ne le direz pas.

RUFFO. Je me tairai, quoi qu'il m'en coûte, mais vous me permettrez d'être pour toute la nuit votre cavalier servant ?..

LA PREMIÈRE DAME. Oh ! c'est inutile... quelques minutes encore et nous partons, ne nous faites pas remarquer... quittez-nous.

RUFFO. Vous le voulez... j'obéis... adieu, madame... comptez sur ma discrétion.

LA PREMIÈRE DAME. Comptez sur notre reconnaissance.

(Elles se perdent dans la foule.)

RUFFO, *les regardant s'éloigner.* Nobles prudes, voilà un secret que je vous ferai payer cher !.. ah ! Michelemma !.. Michelemma.

MICHELEMMA. Monseigneur ?...

RUFFO. Est-ce que tu as toujours l'ordre de me fuir ?

MICHELEMMA. Est-ce que vous avez toujours le courage de me parler ?

RUFFO. Veux-tu me dire de quel sabbat tu avais ramené le sorcier qui te donnait le bras ?

MICHELEMMA. Je ne le connais pas plus que vous.

BELLAMONTE. Michelemma!..

MICHELEMMA. Monseigneur?..

BELLAMONTE. Est-ce que ta maîtresse a l'habitude de ne pas paraître aux bals qu'elle donne?

MICHELEMMA. Est-ce que vous avez l'habitude de venir aux bals où l'on ne vous invite pas?

BELLAMONTE. Mais tout ce que Venise a de jeunes gens de figure et de noblesse est invité ici de droit.

RUFFO, *s'approchant.* Aux réponses de la camérière on devine que les affaires du comte de Bellamonte vont mal avec la maîtresse

BELLAMONTE.. Et c'est un malheur pour lequel le marquis de Ruffo doit éprouver une grande sympathie.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE BRAVO, VIOLETTA.

(Le Bravo a le visage decouvert. Violetta est voilée. Ils arrivent derrière Bellamonte et Ruffo, et s'arrêtent, écoutant leur conversation.

RUFFO. Aussi, vous cherchais-je pour nous consoler ensemble...

BELLAMONTE. Occupons-nous de vous, marquis, chez-moi, c'est chose faite...

RUFFO. Vous êtes fort heureux, comte : quant à moi, j'avoue qu'il m'en coûte de renoncer à l'espoir d'être aimé de Théodora.

BELLAMONTE. Eh bien ! nous ferons une exception : c'est toujours honorable dans un temps de généralités.

RUFFO. Quand je pense que de miséra-

bles faquins de poètes et de peintres ont su plaire à cette femme...

BELLAMONTE. C'est ce qui l'a dégoûtée des gens de noblesse et de race.

VIOLETTA, *à demi-voix*. Oh! mon Dieu! de quelle femme parle-t-on ainsi?..

LE BRAVO. De la reine de ce bal.

VIOLETTA. Et vous m'amenez chez cette femme?

LE BRAVO. Croyez que je ne l'eusse pas fait, mon enfant, sans un puissant motif.

RUFFO. Bellamonte! voyez donc cet homme seul, sans masque, au milieu de nous!

BELLAMONTE, *regardant*. Ici!

RUFFO. Vous le connaissez?

BELLAMONTE. C'est-à-dire qu'il me connaît... quant à moi, je veux mourir de la mort d'un vilain si avant ce matin j'avais vu jamais sa figure... mais, d'après ce qu'il m'a dit, je dois le croire sorcier ou démon.

RUFFO. Il mène avec lui une compagne de gracieuse tournure...

VIOLETTA, *effrayée*. Ces masques nous regardent...

LE BRAVO. Ne craignez rien, ils ne viendront pas nous parler.

VIOLETTA. N'importe; passons dans une autre salle, je vous en supplie...

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, THÉODORA.

(Grande rumeur au fond. Les masques s'agitent. On entend circuler le nom de Théodora; elle paraît entourée de plusieurs jeunes gens, tous masqués.)

BELLAMONTE, *marchant à sa rencontre*. Ah! madame, vous êtes comme l'étoile de Vénus, qui se lève la dernière et la plus belle...

THÉODORA. Ah! c'est vous, comte... sans rancune... je suis si heureuse ce soir que je veux que tout le monde soit heureux.

RUFFO. Vous avez dit à Bellamonte... sans rancune... me direz-vous encore sans espoir, à moi?

THÉODORA. C'est vous, marquis... l'espérance est une des vertus théologales.... conservez-la comme je conserve sa sœur la charité...

RUFFO. Il me manque la foi...

THÉODORA, *lui tendant la main*. Je vous la donne.

RUFFO, *lui baisant la main*. Oh! madame ..

BELLAMONTE. Il n'y a donc que moi qui resterai malheureux?

THÉODORA. Vous, comte... oh! dangereux comme vous l'êtes... vous seriez le dernier des hommes que je voudrais aimer.

BELLAMONTE. J'attendrai mon tour.

THÉODORA, *regardant le Bravo*. Hein!... mais quel est ce seigneur qui vient chez moi à visage découvert?

BELLAMONTE. Vous qui connaissez Venise tout entière... tirez-nous d'embarras, madame, et dites-nous qui il est.

THÉODORA. Je ne le connais pas... Votre seigneurie nous a fait l'honneur de venir à notre bal et nous la remercions.

LE BRAVO. Sans être invité...

THÉODORA. Nous l'en remercions deux fois alors... et il nous amène une compatriote?

LE BRAVO. Qui vient de la patrie de Laïs pour voir Aspasie...

THÉODORA. Mais c'est une rivale que vous nous dénoncez.

LE BRAVO. Non, c'est une élève... qui a besoin d'expérience et de conseils, et qui vient demander la lumière au soleil...

THÉODORA. Je regrette que nous n'ayons point là deux danseurs cypriotes, pour exécuter devant elle cette danse d'amour qu'on appelle la Pyrrhique et qui lui rappellerait les souvenirs de son pays... mais nous avons fait venir d'Espagne, de Séville en Andalousie, deux merveilleuses créatures... qui dansent, dit-on, à ravir, le boléro... la danse de la volupté...

VIOLETTA. Quel langage! mon Dieu!.. et où suis-je?

LE BRAVO. Taisez-vous...

THÉODORA. Holà! mes gitanos... nous sommes gens de plaisir et d'amour comme vous... nous avons un soleil chaud comme le vôtre... qui fait nos têtes ardentes et nos cœurs brûlans... allons, vos danses andalouses, qui rendent envieuses la valse tudesque, la mazurque polonaise et la tarentelle napolitaine...

(Tout le monde se range en cercle. Les danseurs espagnols exécutent le boléro au milieu des cris et des bravos des jeunes seigneurs. Violetta cache sa tête sur la poitrine du Bravo.)

LE BRAVO. Dites donc à cette enfant timide de regarder cette danse ; dites-lui que si elle veut marcher sur vos traces.. il faut qu'elle y habitue ses regards trop candides..

THÉODORA. Allons, ma belle athénienne aux pieds nus, regardez donc cette danse...

VIOLETTA. Alors donnez-moi votre masque, madame; car bientôt mon voile ne suffira plus pour cacher ma rougeur.

LE BRAVO. Je vous ai dit que nous venions chercher des leçons, madame, et vous avez commencé par des exemples.. que la voix répare la faute des yeux... Aspasie,

prêchait l'art qu'elle exerçait... les jardins et les palais d'Académus étaient moins riches et moins resplendissans que les vôtres... allons, Aspasie, allons, Alcibiade, Périclès vous écoutent, et Socrate est, je l'espère, consigné à la porte.

BELLAMONTE. Théodora, Théodora, vous entendez.

RUFFO. C'est un défi, madame.

THÉODORA. Que j'accepte, messieurs.

TOUS. Allons, allons, Aspasie!

THÉODORA. Aspasie ne peut parler que dans la langue de Sapho... Michelemma, ma harpe.

STROPHES.

Cesse d'être muette, ô ma harpe fidèle!
J'ai besoin de tes sons pour soutenir ma voix;
Comme si le plaisir l'effleurait de son aile,
Que la corde s'éveille et chante sous mes doigts.
Verse des voluptés l'ardente frénésie
Aux cœurs où ses désirs sont encore inconnus.
Grecs, écoutez, c'est Aspasie
Qui chante l'Amour et Vénus.
Non pas ce jeune amour au long regard timide
Qui sur l'objet aimé n'ose lever les yeux,
Et qui laisse le temps, vieillard sombre et rapide,
Lui ravir incomplets ses jours les plus joyeux;
Mais l'amour inconstant, aux flammes infidèles,
Papillon pour lequel les femmes sont des fleurs,
Qui s'y pose un seul jour, de peur que de ses ailes
Les pleurs du lendemain n'altèrent les couleurs.
Non pas cette Vénus, déesse antique et pure,
A qui Lacédémone a dressé des autels,
Pudique déité, qui de sa chevelure
Voile son corps divin aux regards des mortels;
Mais cette autre Vénus, déesse échevelée,
Que célèbrent en chœur Amathonte et Paphos:
Maîtresse d'Adonis le jour dans la vallée,
Maîtresse de Phœbus la nuit au fond des flots.
Enfant, voilà quel dieu, voilà quelle déesse
Doivent se partager notre encens et nos vers.
De leur culte avec moi je te sacre prêtresse,
Et pour t'initier nos temples sont ouverts.
Choisis selon ton goût, quitte à ta fantaisie
Achille pour Hector, Ménélas pour Pâris.
Voilà la leçon qu'Aspasie
Donne à sa rivale Laïs.

LE BRAVO. N'as-tu rien de plus à dire?

THÉODORA. Rien; j'ai fini.

LE BRAVO. Démon de l'abîme! as-tu tendu tous tes filets... pour que cette ame blanche et candide ne puisse t'échapper?

THÉODORA. Tous.

LE BRAVO. Alors il est temps que la leçon finisse, Dieu lui fera porter ses fruits, je l'espère... Violetta, (*arrachant le masque de Théodora*) voilà ta mère... Théodora, (*il relève le voile de Violetta*) voilà ta fille!

THÉODORA. Grand Dieu!

LE BRAVO. Oui .. celle qui te réclame, mon enfant...

VIOLETTA. Oh! non, non, c'est impossible.

LE BRAVO. Dis-lui donc que tu es sa mère... tu vois bien qu'elle ne le croit pas.

BELLAMONTE. La jeune fille du pont de la Paglia; parbleu, ici elle sera moins cruelle, j'espère.

RUFFO. C'est qu'elle est vraiment merveilleuse; et où nous cachiez-vous ce diamant, Théodora?

THÉODORA. Mon Dieu! mon Dieu.

BELLAMONTE. Maintenant, jeune fille... maintenant que tu as reçu ta leçon...

THÉODORA, *avec expression*. Messieurs... que pas un de vous ne souille cette enfant de la parole ou du regard... cette enfant, c'est ma fille; c'est vrai.... oui je suis sa mère.

VIOLETTA. Ah!

THÉODORA. Messieurs, au nom de vos mères et de vos sœurs, respectez cette enfant.

BELLAMONTE. Vous l'entendez tous: respect à la fille de Théodora!

(Chacun rit.)

THÉODORA, *se jetant sur Violetta*. Violetta, mon enfant, ma fille... oh! viens là... viens là, c'est le cœur d'une mère; viens dans mes bras et que ces jeunes insolens osent t'y poursuivre.

BELLAMONTE. Voyons, assez assez, Théodora, tout le monde s'attriste, la musique se tait, les lumières elles-mêmes semblent pâlir... allons, dis à la musique de jouer, à la danse de bondir... prends la main du marquis de Ruffo, et laisse-moi celle de ta fille.

THÉODORA, *se relevant*. Comte de Bellamonte, je vous ai prié, supplié, demandé grâce... Dieu m'eût pardonné à votre place, et vous ne me pardonnez pas; vous continuez de m'insulter, d'insulter une femme qui pleure... Comte de Bellamonte, vous êtes un lâche; comte de Bellamonte, je donnerais ma vie, mon éternité, tout, excepté ma fille, pour être un homme; car alors, je vous jeterais ce masque au visage comme je le fais!

BELLAMONTE. Madame...

THÉODORA. Sortez, messeigneurs, sortez tous!.. pour les uns, je supplie, pour les autres j'ordonne... Il n'y a plus ici ni bal, ni fête... laissez une mère pleurer avec sa fille, une fille avec sa mère.

BELLAMONTE, *riant*. Marquis, un mot.

(Il parle bas à Ruffo et semble se concerter avec lui.)

LE BRAVO. Violetta, voilà ta mère, voilà ton protecteur!.. restes-tu avec elle? reviens-tu avec moi? prononce.

THÉODORA. Oh! tu vois bien qu'elle est

mourante ; laisse-la-moi, laisse-la-moi, ne fût-ce que jusqu'à demain ; et demain, si elle veut me quitter, eh bien! tu l'emmèneras, mais demain... demain, mon enfant m'aimera.

LE BRAVO. La laisser ici, au milieu de ces infâmes !

THÉODORA. Ils sont encore là?.. Messeigneurs, que faites-vous donc ici ?

BELLAMONTE, *riant*. Nous organisons le quadrille de Violetta.

THÉODORA. Assez, Bellamonte, assez, messeigneurs; je vous ai prié de sortir, et vous ne l'avez pas fait... je vous l'ordonne, sortez... et sortez le premier, comte, vous êtes chez moi.

BELLAMONTE. Nous sommes chez toi, Théodora; nous sommes dans une hôtellerie élégante, où tout voyageur est bien reçu lorsqu'il paie... nous sommes chez toi, Théodora, (*jetant sa bourse en l'air..*) tu te trompes... faites comme moi, messieurs, nous sommes chez nous.

RUFFO. Bellamonte a raison, nous sommes chez nous.

THÉODORA. Oh! mon Dieu, mon Dieu! c'est aussi trop d'outrages! (*bas*.) Violetta, ma fille, tiens-toi près de cette porte, nous allons quitter ce palais.

LE BRAVO. Où veux-tu conduire cette enfant?

THÉODORA, *bas*. A la maison de Maffėo, tu nous serviras de guide... mais avant...

LE BRAVO. Que veux-tu faire?

BELLAMONTE *et* RUFFO. Allons, Théodora le signal de la danse.

THÉODORA. Je vais le donner... vous demandiez tout-à-l'heure les airs les plus gais, l'orchestre vous obéit; les danses les plus folles, commencez-les; vous vouliez des lumières plus ardentes, vous allez avoir une illumination royale... place!

(Elle va dans une des salles, met le feu et revient en scène en jetant son flambeau dans une autre salle. — Cris d'effroi.)

BELLAMONTE. Qu'as-tu fait?

THÉODORA. Rien, j'ai rallumé les lumières qui commençaient à s'éteindre.

CRIS. Au feu! au feu !

THÉODORA. Maintenant, restez, messeigneurs, vous êtes chez vous.

(Tumulte, confusion.)

ACTE IV.

GIOVANNI.

Une chambre de la maison de Maffėo.

SCENE PREMIERE.

THÉODORA, MICHELEMMA.

(Théodora à genoux devant un prie-dieu : costume simple de couleur brune.)

MICHELEMMA, *entrant*. Madame, madame.

THÉODORA. Ah! c'est toi ?

MICHELEMMA. Voici la cassette que vous m'avez demandée.

THÉODORA. Ouvre-la, chère Michelemma, et prends parmi ces parures celle que tu voudras, la moins précieuse suffit pour t'assurer une existence heureuse.

MICHELEMMA. Vous me quittez donc, madame?

THÉODORA. Je quitte tout, Michelemma...

MICHELEMMA. Mais cette vie riche et joyeuse ?

THÉODORA. Je la maudis.

MICHELEMMA. Ce monde qui vous adorait?

THÉODORA. Il m'a perdue.

MICHELEMMA. Ces bijoux, ces diamans, ces colliers, qui font l'orgueil d'un cœur de femme?

THÉODORA. Sont les chaînes qui liaient mon ame à l'enfer, je les brise.

MICHELEMMA. Votre palais de la Piazzetta ?

THÉODORA. Etait en flammes hier... en ruines aujourd'hui; j'ai commencé, le peuple a fini.

MICHELEMMA. Le peuple?

THÉODORA. Oui, le peuple... lion étrange qui rugit contre son maître, et qui le défend... parce que sans doute un jour il compte le dévorer.

MICHELEMMA. Eh ! que vous restera-t-il donc ?

THÉODORA Dans ce monde, la pénitence, et dans l'autre, l'espoir... ma fille... et Dieu !

MICHELEMMA. Mais, moi... moi, madame!

THÉODORA. Demain, Luidgi et toi, vous serez libres... Vous vous aimez.

MICHELEMMA. Madame!

THÉODORA. Laisse-moi, Michelemma.

(Michelemma sort.)

SCENE II.

THÉODORA, VIOLETTA.

VIOLETTA, *entrant*. Ma mère!

THÉODORA, *se levant*. Tu as dit ma mère, n'est-ce pas?

VIOLETTA. Oui, j'ai dit ma mère; c'est un titre sacré que la main de Dieu grave dans le cœur, et que la main des hommes ne peut effacer.

THÉODORA. Merci.

VIOLETTA. Et puis, ils t'ont calomniée, ces hommes, n'est-ce pas?

THÉODORA. Non, mon enfant, non; ces hommes ont dit vrai, et je puis l'avouer, car c'est la femme d'aujourd'hui qui parle de la femme d'hier; car en me revoyant dans ma fille, miroir pur et sacré, j'ai dépouillé hier les vices de mon cœur, comme aujourd'hui les ornemens de mon corps. Oui, pour toi et par toi, j'ai tout quitté, mon enfant, plaisirs et vanité. De riche et brillante que j'étais, je me suis faite pauvre et humble; pour toi et par toi, j'ai dit adieu au monde, et cet adieu, je l'ai dit une torche d'incendie à la main, en bravant ce que l'aristocratie de Venise a de plus puissant. Enfin, j'ai foulé aux pieds le passé qui est au néant et au démon... et j'ai tendu les bras vers l'avenir qui est à moi et à Dieu.

VIOLETTA. Dans cet avenir, vous m'oubliez, ma mère. Ne puis-je donc rien pour votre bonheur, moi?

THÉODORA. Tu peux me pardonner, et alors, riche de ton pardon, j'oserai demander celui du ciel.

VIOLETTA. O mon Dieu! vous qui voyez ce spectacle étrange d'une mère aux pieds de sa fille, mon Dieu, recueillez dans votre sein les larmes de l'une et les prières de l'autre... et puisqu'elle dit qu'elle a besoin de mon pardon et du vôtre, pardonnez-lui, mon Dieu, comme je lui pardonne.

THÉODORA, *à genoux encore*. Ma fille!

VIOLETTA, *lui tendant les bras*. Oh! dans vos bras, dans vos bras, ma mère!

MICHELEMMA, *entrant*. Madame, l'étranger d'hier est là.

THÉODORA. Il vient pour te reprendre.

VIOLETTA. Jamais, jamais! Ma mère, qu'il nous voie ainsi, et qu'il ose nous séparer!

THÉODORA, *tenant sa fille dans ses bras*. Dis-lui qu'il peut venir, Michelemma... qu'il peut entrer.

SCENE III.

LE BRAVO, THÉODORA, VIOLETTA.

THÉODORA. Voyez!

LE BRAVO. Lui as-tu dit qui tu étais?

THÉODORA. Je le lui ai dit.

LE BRAVO. Tu ne lui as rien caché de ta vie?

THÉODORA. Rien.

LE BRAVO. Et elle consent à rester avec toi?

THÉODORA. Demande-le lui.

LE BRAVO. Mon enfant, votre volonté est libre comme celle de l'oiseau de l'air; vous pouvez aller où vous voudrez.

VIOLETTA. Où ma mère ira, j'irai.

LE BRAVO. Voici un ordre du Conseil qui vous autorise, même malgré la volonté de votre mère, à entrer dans quelque couvent qu'il vous plaira de choisir. Une seconde fois, mon enfant, cet ordre à la main, vous êtes libre.

VIOLETTA, *remettant l'ordre à Théodora*. Tenez, ma mère.

THÉODORA. Tu le vois... tu le vois... je n'ai pas dit un mot... et son cœur seul a parlé...

LE BRAVO, *avec un soupir*. C'est bien.

THÉODORA. J'ai tenu ma parole, c'est à toi de remplir la tienne. Tu m'as promis de me laisser mon enfant, si mon enfant voulait rester avec moi. N'abuse pas de cet ordre que tu as surpris au Conseil: laisse-moi mon enfant.

LE BRAVO. Oui; mais maintenant une dernière question, et songe qu'avec la réponse, il me faudra une preuve. Violetta est-elle bien ta fille?

THÉODORA. Il le demande... il a vu mon désespoir et ma joie... il a vu nos embrassemens... et il me demande si tu es ma fille. Oh! malheureux! m'a-t-elle demandé si j'étais sa mère, elle?

LE BRAVO. La jeunesse est crédule et pleine d'illusions; l'âge mûr, désenchanté de tout, est difficile à persuader; la preuve que Violetta est ta fille? voyons.

THÉODORA. La preuve!.. Maffeo seul pouvait donner, non pas la preuve, mais le témoignage, et Maffeo est mort.

LE BRAVO. Je le sais.

THÉODORA. Maffeo pouvait dire qu'elle

était ma fille, lui! car il m'a recueillie sanglante et inanimée.

VIOLETTA. O ma mère!.. et quel événement...

THÉODORA. Oh! ce fut un drame terrible qui a commencé, il y a seize ans, par un meurtre, et qui a fini hier par un assassinat.

LE BRAVO, *la regardant*. Dieu veuille que tous les deux n'aient pas été commis par la même main.

VIOLETTA. Oh! ma mère! et quel est l'homme qui osa?..

THÉODORA. Silence! silence! enfant, c'était ton père.

VIOLETTA. Mon père!

THÉODORA. Il avait mis tout son espoir, tout son avenir en moi; il crut que je l'avais trompé; sur ton ame, ma fille, ce n'était pas vrai.

LE BRAVO. Violetta n'était pas coupable?

THÉODORA. D'où sais-tu que je m'appelle Violetta?

LE BRAVO. Continue : que t'importe d'où je le sais?

THÉODORA. C'était un jeune homme ardent et impétueux.

LE BRAVO. Que Giovanni, n'est-ce pas?

THÉODORA. Mais d'où sais-tu qu'il s'appelait Giovanni, lui?

LE BRAVO. Continue, continue.

THÉODORA. C'était pendant une nuit d'orage, pendant une nuit terrible... il entra avec une tempête dans le cœur, plus terrible que la tempête du ciel... quand je le vis pâle, égaré, un poignard à la main, je fus tellement épouvantée que je ne dis pas un mot, que je ne cherchai pas à l'éclairer, à le convaincre : je tombai à genoux en criant : Grâce! grâce pour mon enfant!

VIOLETTA. Et alors?

LE BRAVO. Alors, je la crus coupable, et je la poignardai... voilà tout.

THÉODORA. Giovanni!

LE BRAVO. Violetta!

THÉODORA, *avec ame*. Giovanni, j'étais innocente, et voilà ta fille.

LE BRAVO. Ma fille!

VIOLETTA. Oh! ma mère... mon père!.. noms si chers à prononcer.... ma mère!.. mon père!

TOUS DEUX. Mon enfant!

VIOLETTA. Nous voilà réunis... rien ne nous séparera plus, n'est-ce pas?

LE BRAVO *et* THÉODORA. Oh! non, non, rien.

(On frappe trois coups à la porte : les trois personnes qui sont en scène tressaillent.)

LE BRAVO. Il n'y a qu'un homme qui puisse frapper ainsi.

THÉODORA. C'est lui!

(On frappe une seconde fois.)

LE BRAVO. C'est lui.

THÉODORA. Giovanni, cet homme a quelque chose à dire à moi seule.

LE BRAVO. Il faut cependant que j'écoute ce qu'il a à te dire, moi.

THÉODORA. Violetta, rentre dans cette chambre, et toi, Giovanni, cache-toi derrière cette portière.

(Elle va ouvrir la porte, Salfiéri paraît.)

SCENE IV.

THÉODORA, SALFIÉRI, LE BRAVO, *caché*.

THÉODORA. Entrez.

SALFIÉRI. Théodora, me voici.

THÉODORA. Je vous attendais.

SALFIÉRI. Ai-je fidèlement rempli pour ma part toutes les conditions de notre marché?

THÉODORA. Toutes.

SALFIÉRI. T'a-t-on ramené ta fille

THÉODORA. Oui.

SALFIÉRI. Te l'a-t-on ramenée pure et sauve comme on te l'avait prise?

THÉODORA. Oui.

SALFIÉRI. Etait-ce bien là tout ce que tu m'avais demandé, et pas autre chose?

THÉODORA. C'était tout.

SALFIÉRI. Maintenant, te rappelles-tu le serment que tu m'as fait?

THÉODORA. Je t'ai juré par ma fille de te donner tout ce que tu me demanderais si tu me ramenais ma fille.

SALFIÉRI. Es-tu disposée à le faire?

THÉODORA. Cet or, ces bijoux, sont à toi, dis un mot.

SALFIÉRI. Je veux un bien qui m'est plus précieux que tous ces biens.

THÉODORA. Oh! tu me fais frémir, que veux-tu donc?

SALFIÉRI. Je veux ta fille.

THÉODORA. Ma Violetta! retrouvée hier, tu la veux aujourd'hui; tu es fou.

SALFIÉRI. Je veux ta fille.

THÉODORA. Mais tu vois bien que tu peux me demander toute autre chose; que je t'ai tout offert, que je te donnerai tout.

SALFIÉRI. Tu m'as juré sur ta fille de me donner tout ce que je te demanderais; Théodora, je te demande ta fille.

THÉODORA. Oh! mon Dieu! mais enfin, si je te suppliais, si je me traînais à tes pieds, si j'embrassais tes genoux, n'aurais-tu pas pitié d'une mère?.. Oh! ma fille,

ma fille, elle me coûte assez cher pour que tu me la laisses.

SALFIÉRI. C'est-à-dire que j'ai tenu ma parole et que tu manques à la tienne.

THÉODORA. Ecoute, tu as un poignard à ta ceinture, tue-moi, et prends ma fille après, si tu le veux, mais pour te la donner, moi, jamais! jamais!

SALFIÉRI. Théodora!

THÉODORA. Mais c'est une idée insensée à toi, de croire qu'une femme puisse t'aimer, car si tu la prends, c'est pour en faire ta femme ou ta maîtresse; elle, toute pure, toi, tout sanglant; elle, Violetta; toi, le Bravo.

SALFIÉRI. Et si je n'étais...

LE BRAVO, *sortant, et mettant la main sur l'épaule de Salfiéri.* Il n'est pas minuit, mon maître... et pour avoir le droit de réclamer la parole des autres, il faut commencer par tenir la sienne.

(Pendant les paroles qui suivent, Théodora a été se placer devant la porte de sa fille.)

THÉODORA. Qu'entends-je? il connaît cet homme.

SALFIÉRI. Tu as raison, mais l'heure est lente aujourd'hui.

LE BRAVO. Peut-être trouveras-tu, quand minuit arrivera, que la journée a passé bien vite.

SALFIÉRI. Eh bien! soit... A minuit, nous nous reverrons; mais d'ici là, Théodora, jure-moi...

LE BRAVO. Rien! pas de serment.

SALFIÉRI. Théodora, je te donne jusqu'à minuit... mais à minuit tu me reverras... et alors, il n'y aura pas à me dire: Veux-tu de l'or, des diamans, des palais? il n'y aura pas de prières, il n'y aura pas de larmes... il y aura un parjure... et le ciel m'écrase si je m'en rapporte à Dieu du soin de le punir.

(Salfiéri sort.)

THÉODORA. O mon Dieu! mon Dieu! nous sommes perdus.

LE BRAVO. Pas encore. Théodora, il faut tout ton or.

THÉODORA. Le voilà.

LE BRAVO. Tes bijoux.

THÉODORA. Prends.

LE BRAVO. Maintenant tout ce que je possède joint à ceci.

THÉODORA. Mais pourquoi faire?

LE BRAVO. Un geôlier changé d'hier, que je puis séduire aujourd'hui.

THÉODORA. Un geôlier?

LE BRAVO. Oui; ordonne à Luidgi de préparer ta gondole.

THÉODORA. Dans cinq minutes elle sera amarrée au vestibule.

LE BRAVO. Et moi, dans une heure, je serai ici.

THÉODORA. O Giovanni, Giovanni, sauve ma fille!

ACTE V.

THÉODORA.

Un vestibule donnant sur le grand canal; à gauche, au troisième plan, la porte de la chambre de Théodora; à côté, vers le premier plan, un pied de marbre supportant une lampe et un sablier; au premier plan, à droite, un banc de pierre. Il fait nuit complète.

SCENE PREMIERE.

GIOVANNI, *appuyé contre une colonne qui donne sur le canal,* THÉODORA, *ouvrant la porte intérieure.*

THÉODORA. Giovanni, Giovanni, qu'attends-tu là?

GIOVANNI. Luidgi.

THÉODORA. Mais viens auprès de nous.. et lorsque Luidgi sera arrivé, il nous préviendra.

GIOVANNI. Non, non; il faut que je m'assure, sans perdre un instant, car je n'ai pas un instant à perdre, il faut que je m'assure qu'il a suivi fidèlement toutes mes instructions; que je lui indique la place où il doit m'attendre, afin que je sois sûr de pouvoir l'y retrouver, et que nous partions aussitôt.

THÉODORA. Et où irons-nous.

GIOVANNI. Je n'en sais rien... au bout du monde, s'il le faut... tu dois être aussi désireuse que moi de quitter Venise... Venise dont le séjour d'ailleurs n'est plus sans danger pour toi.

THÉODORA. Mais pourquoi avoir demandé à Luidgi une gondole assez grande pour contenir cinq personnes, lorsque nous ne sommes que trois.

GIOVANNI. Théodora, il faut que j'embarque avec moi les anneaux de la chaîne qui m'attache à Venise.

THÉODORA. Me répondras-tu donc toujours par ce langage mystérieux que je ne puis comprendre ?.. Tu me caches quelque secret horrible.

GIOVANNI. Retourne près de ta fille, Théodora, près de notre fille, et dis-lui de te raconter une histoire que je lui ai dite, celle d'un Bravo de Venise.

THÉODORA. Oh! puisque tu viens de prononcer ce nom de Bravo, laisse-moi te demander ce que tu as de commun avec cet homme exécrable.

GIOVANNI. Moi! moi!

THÉODORA. Es-tu sous le poids de quelque proscription?

GIOVANNI. Rentre, Théodora.

THÉODORA. Je ne sais pourquoi, il me semble que je suis enchaînée ici, et que je ne quitterai pas Venise, Venise, la ville maudite.

GIOVANNI. Onze heures bientôt... Rentre, je t'en supplie, et sois prête à partir lorsque je t'en donnerai le signal... car alors un instant de retard pourrait nous perdre tous.

THÉODORA. Sois tranquille, nous serons prêtes.

GIOVANNI, *la poussant.* C'est bien, c'est bien.

SCÈNE II.

GIOVANNI, *seul; il va au fond du théâtre.*

Ce Luidgi que je n'aperçois pas encore. Maintenant, le geôlier sera-t-il fidèle à sa promesse? risquera-t-il sa vie pour de l'or?.. Il est vrai qu'avec ce que je lui donnerai, sa fortune sera faite, et que je l'emmène avec nous. Oh! pourvu que dans cette longue suite de corridors, je puisse parvenir avec lui sans être vu, sans etre entendu, jusqu'au cachot de mon père, entrer et sortir, sans qu'une porte crie, sans qu'un verrou ne grince... il n'y a qu'un miracle du ciel! O mon Dieu! donnez de la pitié à cet homme, et de la force à moi. Mais Violetta, mais Salfiéri, ces jeunes gens qui s'aiment et que je vais séparer... Oh! Salfiéri l'aimerait-il encore, la pauvre enfant, s'il la savait fille de Théodora et de Giovanni, de la courtisane et du Bravo? Non; il daignerait encore en faire sa maîtresse, peut-être, mais sa femme... Enfin, voilà Luidgi.

(Allant à Luidgi.)

SCENE III.

GIOVANNI, LUIDGI.

GIOVANNI. Est-ce prêt?

LUIDGI. Oui, excellence.

GIOVANNI. Il peut tenir dans la gondole?

LUIDGI. Cinq personnes.

GIOVANNI. C'est cela... point de bruit, et surtout point de lumière: éteins ce fanal.

LUIDGI. Et l'amende de la police?

GIOVANNI. Je la paierai... C'est bien... Maintenant, ne bouge pas de cette place, songe qu'il faut que je t'y trouve, et qu'à mon premier signal...

LUIDGI. Soyez tranquille, excellence.

GIOVANNI. Allons, mon Dieu, protégenous.

SCENE IV.

LUIDGI, *puis* MICHELEMMA, *et* SALFIERI.

LUIDGI, *seul.* Du reste, c'est une bonne précaution que d'avoir éteint ce fanal, cela fait que la gondole qui m'a suivi depuis que je suis sorti de chez moi, perdra peut-être ma trace.... car c'était bien à moi qu'elle avait l'air d'en vouloir; mais en arrivant au coin du canal, j'ai fait une certaine manœuvre qui vous a dérouté mon espion, de sorte que maintenant je suis bien sûr... (*On aperçoit la gondole qui suivait celle de Luidgi; elle aborde et dépose un homme à terre, tandis que Luidgi va frapper à la porte de Théodora.*) Michelemma, Michelemma!

MICHELEMMA, *de l'autre côté de la porte.* Eh bien?

LUIDGI. C'est moi, me voilà... dis à ta maîtresse que je suis arrivé, qu'elle soit tranquille.

MICHELEMMA. C'est bien, reste à ton poste, et ne souffle pas mot.

LUIDGI. Oh! il n'y a pas de danger que je quitte d'ici, ni que je dise à personne pour qui est cette barque... on me couperait plutôt par morceaux. (*Se retournant, et apercevant la gondole de Salfiéri.*) Ah!

SALFIÉRI. Luidgi!

LUIDGI. Le Bravo!

SALFIÉRI. Cette barque est pour la signora Théodora?

LUIDGI Oui, monseigneur.

SALFIÉRI. La signora doit quitter Venise avec sa fille?

LUIDGI Oui, monseigneur.

SALFIÉRI. Avant minuit?

LUIDGI. Oui, monseigneur.

SALFIÉRI Et tu es le gondolier discret qui doit les conduire hors des lagunes?

LUIDGI. Oui, monseigneur

SALFIÉRI. C'est bien, je me charge de ta besogne.

LUIDGI. Et moi, monseigneur?

SALFIÉRI. Toi, tu vas monter dans cette gondole, qui te conduira dans ta maison, dont tu ne sortiras qu'après minuit.

LUIDGI. Oui, monseigneur.

SALFIÉRI. Tu comprends?

LUIDGI. Parfaitement, monseigneur.

(Il monte dans la barque qui s'éloigne.)

SCENE V.

SALFIÉRI, UN SBIRE.

SALFIÉRI, *le regardant s'éloigner*. Bien... et si maintenant il m'échappe, il faudra que Satan ou cet homme leur ouvre un autre chemin.

UN SBIRE, *entrant en regardant de tous côtés, et s'avançant vers Salfiéri qui a toujours le costume du Bravo*. Ah! l'on vous trouve enfin, mon maître.

SALFIÉRI. Quel est cet homme?

LE SBIRE. Les ordres du tribunal que l'on cloue maintenant à votre porte courent grand risque d'y tomber en poussière, car vous ne rentrez plus guère chez vous.

SALFIÉRI. Explique-toi, que me veux-tu?

LE SBIRE, *lui remettant un parchemin cacheté*. Vous avez deux heures pour obéir au conseil.

(Il se retire.)

SCÈNE VI.

SALFIÉRI, *seul*.

Un ordre du conseil, un ordre d'assassinat, à moi! au moment où... Que serais-je devenu si cet ordre m'était arrivé hier, Onze heures et demie... Dieu soit loué! j'ai deux heures pour exécuter l'ordre du conseil, et dans une demi-heure je suis libre, dans une demi-heure à l'assassin, le masque, le poignard et le meurtre. A moi Violetta, l'amour, la liberté, la vie! la vie heureuse et pure, loin de Venise, cette reine au manteau sanglant, cette mère dénaturée qui dévore ses fils... Cette porte s'ouvre, à notre poste.

SCENE VII.

SALFIÉRI, THÉODORA, VIOLETTA, MICHELEMMA.

MICHELEMMA, *sortant avec précaution*. Personne, madame, personne que Luidgi sans doute, car sa gondole est amarrée.

VIOLETTA. Oh! ma mère, de grâce, prenons un moment l'air sous ce vestibule, la soirée est brûlante, et l'on étouffe dans cet appartement.

THÉODORA. C'est une histoire bien étrange que celle que tu m'as racontée.

VIOLETTA. Et c'est un homme bien malheureux que le héros de cette histoire.

THÉODORA. Oui; mais ainsi est faite Venise, mon enfant... ville maudite, ville de plaisir, de pleurs et de sang. Oh! réjouis-toi, ma fille, nous allons la quitter.

VIOLETTA. Pour n'y plus revenir, ma mère?

THÉODORA. Oh! jamais! jamais!

VIOLETTA. Mon Dieu!

THÉODORA. Des regrets, des larmes; mais ton père et moi nous t'accompagnerons, mon enfant; que peux-tu pleurer, que peux-tu regretter en quittant Venise?

VIOLETTA. Oh! ma mère, celui que je pleurais, celui que je regrettais en quittant Gênes.

THÉODORA. Ce jeune homme dont m'avait parlé Mafféo, et que je craignais que tu n'aimasses, lorsque je l'ai rappelé près de moi... mais il est à Gênes.

VIOLETTA. Il est à Venise, ma mère.

THÉODORA. Et tu l'as revu?

VIOLETTA. Hier.

THÉODORA. Imprudente enfant que tu es, d'avoir donné ainsi ton cœur... car tu l'aimes?

VIOLETTA. Oh! oui.

THÉODORA. A un homme qui ne t'aime pas peut-être.

VIOLETTA. Il ne m'aime pas, lui, ma mère! Salfiéri ne m'aime pas! oh! écoutez. Il était proscrit par le conseil de Venise, ce tribunal de mort qui ne pardonne pas: sa tête était à prix; eh bien! sur une simple indication, d'après un mot gravé avec un diamant sur une glace, il m'a suivie, ma mère, il m'a suivie à Venise, dont l'air seul doit lui être mortel; poignard de sbire, échafaud de la place publique, mort cachée, mort infamante; il a tout bravé, tout pour moi... m'aime-t-il, ma mère? croyez-vous qu'il m'aime?

THÉODORA. Pauvre enfant!

VIOLETTA. Comprenez-vous maintenant? il faut que je quitte Venise à l'instant, sans le lui dire, sans lui laisser aucun moyen de savoir où je suis! Venise où il va rester, seul, proscrit et désespéré; et partir, partir.. ma mère, oh! ma mère, dites-moi, pourquoi faut-il que nous partions?

THÉODORA. Je ne le sais pas moi-même, c'est ton père qui le veut, mon enfant; lui seul peut te dire ce mystère, t'expliquer ce secret... seulement, il faut que ce soit un mystère profond, un secret terrible... car il paraissait bien agité, car il était bien pâle, car sa voix était bien altérée.

SCENE VIII.

LES MÊMES, GIOVANNI.

GIOVANNI, *sourdement*. Théodora.

THÉODORA. Ecoute, le voilà.

GIOVANNI, *pâle et défait*. Théodora, ma fille, pas une minute, pas une seconde à perdre; partez, partez.

VIOLETTA. Mon Dieu!

GIOVANNI. Partez, vous dis-je... chaque instant qui s'écoule est une année... Pas un mot, pas une observation : fuyez, fuyez.

THÉODORA. Mais vous venez avec nous?

GIOVANNI. Je ne le puis, mon Dieu! oh! c'est ce qui me damne.

THÉODORA. Mais qui te retient à Venise, lorsque nous la quittons?

GIOVANNI. Une chaîne de fer, un cercle de sang. Voyons, femmes, venez.

THÉODORA. Mais...

GIOVANNI, *prenant Violetta dans ses bras et l'emportant vers la gondole*. Théodora, veux-tu suivre ta fille?

THÉODORA. Partout, partout.

GIOVANNI, *près de la gondole*. Viens donc alors. (*Appelant*.) Luidgi! Luidgi!

SALFIÉRI, *paraissant*. Me voilà, maître.

GIOVANNI. Salfiéri, malédiction! Que fais-tu là?

SALFIÉRI. Je t'attends.

GIOVANNI, *tirant son poignard*. Eh bien! me voilà!

VIOLETTA. Salfiéri! mon père! mon père: grâce. (*Se jetant dans les bras de Salfiéri*.) Ma mère, ma mère! oh! mais c'est Salfiéri! aidez-moi, défendez-le.

GIOVANNI, *laissant tomber son poignard*. Oh!

THÉODORA, *montrant Salfiéri*. Lui! lui! le défendre? Et sais-tu qui il est, cet homme exécrable?

VIOLETTA. Que dites-vous?

THÉODORA, *l'arrachant de ses bras*. Malheureuse, c'est le Bravo!

VIOLETTA, *hésitant*. Lui! lui! lui! oh! non.

GIOVANNI, *prenant Violetta par le bras*. Viens, viens.

SALFIÉRI, *l'arrêtant par le bras*. Arrête.

GIOVANNI. Il n'est pas minuit.

SALFIÉRI. Ecoute.

GIOVANNI. Je suis perdu!

SALFIÉRI. La dernière heure est sonnée, elle est éteinte. A chacun son nom et son visage maintenant... à toi ce masque et ce poignard, à toi cet ordre du conseil que tu n'as plus qu'une heure pour exécuter.

THÉODORA. Qu'entends-je?

SALFIÉRI. Tu t'étais trompée, Théodora, ce masque n'était pas fait pour mon visage (*le collant à la figure de Giovanni*) mais pour le sien.

THÉODORA. Lui! toi! Giovanni, toi, le Bravo!

VIOLETTA. Oh! c'était donc vous qui, pour sauver votre père...

GIOVANNI. C'était moi.

VIOLETTA. Oh! mon père, mon père.

SALFIÉRI. Toi, son père!

VIOLETTA. Oh! Salfiéri... oh! ne le condamne pas sans m'entendre.

THÉODORA. Pauvre Giovanni! je comprends tout maintenant.

(Elle entraîne Salfiéri et lui parle à demi-voix.)

GIOVANNI. Oui; j'ai cru un instant, j'ai cru que la vengeance du ciel était lasse, je me suis trompé. Le vieillard, réveillé la nuit dans son cachot, n'a pas reconnu son fils... car il est fou, le malheureux. Il a cru qu'on venait pour le conduire à l'échafaud, pour l'assassiner, et quand j'ai voulu l'emporter dans mes bras, il s'est cramponné aux barreaux de sa croisée, en criant. Il a crié, l'insensé..... à ses cris le gardien est accouru, alors, il m'a fallu laisser le vieillard évanoui, mourant, car je l'ai tué peut-être en voulant le sauver. Je suis sorti presque fou, presque insensé moi-même, pressé par l'heure fatale J'ai voulu vous faire partir toutes deux pour vous cacher du moins mon secret à vous, l'amour de ma fille pour Salfiéri rendait ce départ plus pressant encore, car la fille du Bravo..

SALFIÉRI. Violetta m'a tout dit : bénissez vos enfans, car vos enfans s'aiment et vous demandent d'être unis l'un à l'autre.

THÉODORA. Qu'entends-je?

GIOVANNI. Tu es un noble jeune homme, Salfiéri.

SALFIÉRI. J'aime Violetta.

GIOVANNI. Et tu jures de l'épouser?

SALFIÉRI. Je le jure, mon père, et vous savez si je tiens mes sermens.

THÉODORA. Oh! merci, mon Dieu!

GIOVANNI. Eh bien! écoute! Elles allaient partir, pars avec elles; ton vaisseau t'attend dans le golfe, m'as-tu dit; quittez Venise tous trois, laissez-moi seul comme un maudit, comme un désespéré que je suis.

THÉODORA. Oui, Giovanni, oui, tu as raison : partez, mes enfans; emmène Violetta à Gênes, où tu voudras, Salfiéri, pourvu que nous sachions où vous êtes, et que vous nous aimiez.

VIOLETTA. Oh! tu m'abandonnes, ma mère!

THÉODORA, *montrant le Bravo*. Et lui! ne faut-il pas quelqu'un qui reste près de

lui... qui souffre avec lui... qui pleure avec lui ?

(Elle tend la main à Giovanni.)

VIOLETTA. Oh! ma mère, nous restons aussi, alors.

THÉODORA. Pauvre enfant ! as-tu oublié que ton mari est proscrit?

GIOVANNI, *portant la main à l'ordre du conseil.* Oh ! Violetta, tu as vu Salfiéri me rendre ce masque et ce poignard,. tu l'as vu me remettre cet ordre du conseil en me disant que je n'avais plus que peu d'instans pour l'exécuter... Cet ordre, c'est un ordre de mort... je ne l'ai point ouvert encore, je ne sais point encore celui qu'il va atteindre... mais, crois-moi, Violetta, emmène Salfiéri... Salfiéri proscrit... et qui, malgré sa proscription, a osé remettre les pieds sur le territoire de Venise.

VIOLETTA. Vous me faites frémir ! Comment, cet ordre.,

GIOVANNI. Quel qu'il soit, il faudra que je l'exécute, car la vie de mon père leur répond de mon obéissance.

VIOLETTA. Oh ! cet ordre...

GIOVANNI. Il va falloir que je l'ouvre.

VIOLETTA. Ah ! fuyons, Salfiéri, fuyons.

(Pendant que Violetta est dans les bras de Théodora, le Bravo remet son masque ; Violetta, en se retournant, jette un cri.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LUIDGI, *se glissant sous le vestibule.*

LE BRAVO, *allant à Luidgi.* Luidgi.

LUIDGI. Monseigneur, j'ai obéi ; il est plus de minuit.

LE BRAVO. Ces deux jeunes gens vont monter dans la gondole... tu les conduiras hors de Venise, et tu les déposeras à bord d'un vaisseau levantin qui les attend à l'ancre dans le golfe.

LUIDGI. Je le ferai, monseigneur, si la gondole que j'ai rencontrée tout-à-l'heure et que j'ai parfaitement reconnue pour appartenir au Conseil des Dix, ne m'en empêche pas.

LE BRAVO. La gondole du Conseil... tu l'entends, Salfiéri, plus de doute, c'est toi qu'on cherche, toi qu'on m'ordonne de frapper... tu auras été reconnu, dénoncé ; on te sait dans cette maison peut-être.

THÉODORA. Oh ! il me glace d'épouvante... Partez, mes enfans, partez.

LE BRAVO. Tout est prêt, adieu...

(Salfiéri et Violetta montent dans la gondole de Luidgi qui les conduit en chantant.)

SCENE X.

THÉODORA, GIOVANNI.

THÉODORA. Dieu leur donne le bonheur !

GIOVANNI. Et à nous le courage!

THÉODORA, *pleurant.* Oh ! mon Dieu!

GIOVANNI. Qu'as-tu?

THÉODORA. Pardon... cet ordre qui est à ta ceinture... et que j'ai touché de la main...

GIOVANNI. Ecoute, Théodora.. c'est une misérable et sanglante existence que la mienne : crois-moi, avant que je n'ouvre cet ordre... cet ordre qui t'épouvante, nos enfans ne sont point encore loin, rejoins-les.

THÉODORA. Nos enfans accomplissent leur destinée... accomplissons la nôtre.

GIOVANNI. C'est bien alors. (*Il ouvre l'ordre.*) Ah !

THÉODORA. Qu'y a-t-il?

GIOVANNI. Va-t'en, Théodora, va-t'en ; peut-être est-il temps encore... Luidgi!..

(Appelant avec désespoir.)

THÉODORA. Oh ! il est trop loin maintenant (*Se retournant.*) Et la gondole du conseil est trop près.

GIOVANNI. Oh ! mais, j'ai mal lu. (*Il relit encore.*) Mais c'est atroce.,. Oh ! Bellamonte ! Bellamonte !

THÉODORA. Qu'y a-t-il encore une fois? qu'y a-t-il ?

GIOVANNI. Il y a que tu as insulté cet homme... que tu l'as appelé lâche et infâme... que tu lui as jeté ton masque à la figure, et que cet homme se venge comme un lâche et comme un infâme.

THÉODORA. Et comment cela ?

GIOVANNI. Lis.

THÉODORA. Le Conseil a condamné à mort l'incendiaire Théodora.

GIOVANNI. Je t'avais bien dit de partir, Théodora.

THÉODORA. Oh ! grâce ! grâce !

(Le Bravo et Théodora se regardent épouvantés.)

THÉODORA. Qu'ai-je dit ?.. grâce... oh ! n'écoute pas ce cri du sang, ce cri d'une femme.., Giovanni, Giovanni, songe à ton père.

GIOVANNI. Moi ? jamais ! jamais !

THÉODORA. Mais ton père, ils le tueront.

GIOVANNI. Eh bien ! s'ils le tuent, je pourrai mourir.

THÉODORA. Giovanni !

GIOVANNI. Que ce tribunal de sang fasse ce qu'il voudra.., qu'il tue mon père, qu'il me tue... mais moi... moi, une

deuxième fois lever le poignard sur toi ? impossible ; jamais ! jamais !

THÉODORA. Ils approchent... écoute, Giovanni.. il vaut mieux que ce soit moi qui meure, vois-tu : moi, je suis fatiguée de la vie... lasse de tout !.. mon existence n'est nécessaire à personne.. Dieu a choisi cette expiation, plus douloureuse, mais plus courte... ce que Dieu a fait est bien fait.

GIOVANNI. Ce n'est pas l'œuvre de Dieu, Théodora, c'est l'œuvre des démons et des hommes... Tribunal de meurtre... oh ! tu m'as mis ce poignard à la main et tu m'as dit : Frappe... je frapperai.

THÉODORA. Que dis-tu ?

GIOVANNI. Je puis pénétrer au milieu de vous, misérables, frapper jusqu'à ce que mon bras se lasse; me baigner jusqu'aux genoux dans votre sang détesté; puis alors, mon père mourra... je mourrai... mais au moins vengeance ! vengeance !

THÉODORA, *l'arrêtant dans ses bras*. Tais-toi, tais-toi, s'ils t'entendaient, mon Dieu ! car le voilà... Giovanni, Giovanni, au nom du ciel... ton père... un pauvre vieillard insensé qui a peur de la mort comme un enfant... ton père... oh ! tu veux qu'on le traîne à l'échafaud par ses cheveux blancs.

GIOVANNI. Grâce à ton tour, Théodora, grâce ! grâce ! ou tu me rendras fou.

THÉODORA. Tu as eu ton expiation en ce monde, laisse-moi la mienne. Dieu veut que mon sang rachète celui d'un vieillard, et lave mes fautes.. laisse-moi, femme impure, laisse-moi m'offrir en sacrifice, puisque Dieu le veut bien.

GIOVANNI. Désespoir !

THÉODORA. La gondole s'est arrêtée ; il sont là... là... Oh ! que puis-je te donner en échange de tant d'amour, Giovanni, en échange de tant d'amour qui sacrifie tout ? (*Se jetant dans ses bras.*) Je ne puis te donner que ma vie. (*Lui arrachant son poignard, et se frappant elle-même.*) Puisque tu ne veux pas la prendre...

(Ici paraît le sbire.)

GIOVANNI, *jetant un cri*. Théodora, qu'as-tu fait ?

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN SÉNATEUR, UN SBIRE.

LE SBIRE. Le voilà, monseigneur.

LE SÉNATEUR. Giovanni...

THÉODORA. Ah ! ne le punissez pas, il a exécuté l'ordre du tribunal.

(Elle expire.)

LE SÉNATEUR. Giovanni, la République te dégage de ton serment... tu es libre... ton père est mort.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

32 a

L'HONNEUR
DANS LE CRIME,

DRAME EN CINQ ACTES,

Par M. Maillan,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 5 AVRIL 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
SIR ROBERT ASHTON	M. SAINT-ERNEST.	JAKMAN	M. CONSTANT.
LORD BROGHILL	M. FRANCISQUE.	AMÉLY	Mme GAUTHIER.
WILLY	M. ALBERT.	BETZI	Mme EMMA.
FLOKART		HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.	
HOUGTON	M. MONTIGNY.	DEUX GARDES-CHASSES, DOMESTIQUES, etc.	

ACTE PREMIER.

Une salle du château d'Ashton. Porte principale au fond. A droite, le cabinet de sir Robert; à gauche, l'appartement de miss Amély. Du même côté, au premier plan, une petite porte ouvrant sur le parc.

SCENE PREMIERE.

BETZI, *puis* SIR ROBERT.

BETZI, *entrant par le fond et parlant à la cantonnade.* Oui, oui, soyez tranquille, je vais dire à miss Amély que c'est de la part du vieux fermier Hougton, son protégé. (*Allant à l'appartement de miss Amély, et l'ouvrant.*) Personne!.. déjà dehors!.. j'étais pourtant dans l'antichambre, et je ne l'ai pas vue passer. (*Désignant la petite porte.*) Ah! elle sera sans doute sortie par là pour aller se promener dans le parc.... Du bruit!.. qui vient?.. M. Flokart, l'intendant de lord Broghill, notre voisin.

En ce moment Flokart, conduit par un domestique, traverse la scène et s'arrête devant la porte du cabinet de sir Robert; le domestique frappe doucement.

SIR ROBERT, *en dedans.* Qui est là?

LE DOMESTIQUE. M. Flokart que mylord attend et qu'il a dit d'introduire aussitôt après son arrivée.

SIR ROBERT, *paraissant sur le seuil du cabinet et s'adressant à Flokart.* Ah! c'est vous, monsieur? entrez. (*Au domestique qui s'éloigne.*) Qu'on m'envoie le fermier Hougton.

Sir Robert et Flokart entrent dans le cabinet dont la porte se referme.

BETZI, *qui a regardé sans rien dire tout ce qui s'est passé.* Pauvre Hougton!.. rien qu'à entendre prononcer son nom par mylord, on voit assez combien il le hait... et la haine d'un homme aussi puissant dans le comté que sir Robert Ashton est chose effrayante.

SCENE II.

BETZI, WILLY.

WILLY, *entrant vivement par le fond.* Ici, elle est ici, m'a-t-on dit?.. Ah! la voilà! (*Allant à elle.*) Betzi...

BETZI, *se retournant avec surprise.* Willy!.. Je vous avais pourtant défendu, monsieur, de vous présenter au château.

WILLY. Oui... mais comment résister au bonheur de te voir, de te parler de ma tendresse? Depuis deux jours je t'ai attendue dans les environs, où tu vas te promener d'ordinaire... par hasard... mais bah! c'était comme un fait exprès, tu n'y es pas venue... Oh! ma foi, dès lors, pas moyen d'y tenir, et j'arrive.

BETZI. Pour repartir sur-le-champ!

WILLY Pourquoi donc cela?

BETZI. Parce que vous êtes le secrétaire de M. Broghill, que je suis la femme de chambre de miss Amély, que miss Amély

est la pupille de sir Robert Ashton, et que sir Robert Ashton n'aime pas assez M. Broghill, votre maître, pour voir de bon œil la présence de ses gens au château.

WILLY. Et pourquoi sir Robert n'aime-t-il pas M. Broghill?

BETZI. Parce qu'ils sont ennemis déclarés : c'est connu de tout le monde.

WILLY. Et pourquoi sont-ils ennemis déclarés.

BETZI, *impatientée*. Ah! pourquoi? pourquoi?... Tenez, Willy, c'est dommage; mais, entre nous, vous avez un bien vilain défaut : vous êtes curieux à l'excès, et votre curiosité finira par vous jouer quelque mauvais tour.

WILLY. Allons donc, c'est à elle que j'ai dû tout ce qui m'est arrivé d'heureux dans ma vie : ce serait de l'ingratitude d'y renoncer; sans ce désir si vif, si pressant, auquel je n'ai pas la force de résister, je l'avoue; sans ce besoin de chaque instant de voir, d'entendre, de connaître, me serais-je jeté à corps perdu dans l'étude?... aurais-je cultivé les arts, les sciences, la littérature?... enfin, me serais-je rendu capable d'occuper auprès de lord Broghill la place qui m'est confiée?... Et puis, vois-tu, Betzi, quand on n'a jamais su, comme moi, qui l'on est, d'où l'on vient; quand on n'a jamais pu découvrir même le nom de ses parens; quand on est un enfant du hasard, et qu'on se dit chaque jour : Je suis peut-être le fils d'un lord, d'un duc et pair d'Angleterre... oh! alors la tête se monte; on observe, on questionne, et peu à peu on en prend tellement l'habitude qu'on finit par ne plus s'en apercevoir.

BETZI. Oui, mais les autres s'en aperçoivent, et c'est fort laid, monsieur, je vous le répète.

WILLY. Puisque c'est plus fort que moi!

BETZI. En vérité?

WILLY. Parole d'honneur; enfin, c'est au point qu'il y a des jours où c'est une fièvre, un délire : je donnerais ma tête pour décacheter une lettre, ouvrir une porte, saisir quelques mots d'une conversation qui souvent ne me regarde pas..... Oui, le diable me pousse... tout ce qui est mystère, tout ce qui est secret, devient pour moi du fruit défendu, et, bon gré mal gré, il faut que j'y goûte.

BETZI. O mon Dieu! monsieur, vous m'effrayez : c'est une monomanie, une fureur, une véritable maladie... Je ne veux plus être votre femme.

WILLY. Que dis-tu là?

BETZI. Prendre pour mari un curieux!...

WILLY. Sotte que tu es, il n'aurait pas de relâche qu'il n'eût découvert toutes tes qualités.

BETZI. Et tous mes défauts... sans compter les accidens; non, non, pas de cela.

WILLY. Allons, voyons, ne te fâche pas, ma Betzi, je me corrigerai. (*Après un moment de silence, regardant autour de lui.*) Comme c'est gothique, ce château d'Ashton! quelle différence avec la jolie maison moderne que lord Broghill a fait bâtir depuis son retour de France!... Dis-moi donc, Betzi, est-ce que c'est là l'appartement de miss Amély?

BETZI. Sans doute.

WILLY. Ah!... Et de ce côté?

BETZI. Le cabinet de sir Robert Ashton.

WILLY. Et cette petite porte à droite?

BETZI, *partant d'un éclat de rire*. Ah! ah! ah! comme il se corrige!

WILLY. Tiens, au fait, moi qui n'y pensais plus! Oh! mais, sois tranquille, Betzi, une fois marié, je ne veux plus ni voir, ni entendre : je suis sourd et aveugle.

BETZI. A la bonne heure.

WILLY. Et d'abord, pour commencer...

BETZI. Chut! voici miss Amély qui rentre de sa promenade; il ne faut pas qu'elle vous trouve avec moi.

WILLY. Est-ce qu'elle serait comme sir Robert, son cousin?... est-ce qu'elle détesterait M. Broghill et tout ce qui l'approche?

BETZI. Encore des questions?

WILLY. Non, non, je me sauve, je cours vite aux élections... Dieu! ce sera-t-il curieux!... des cris et des trépignemens! des discours et des coups de poings, comme s'il en pleuvait!... Dis donc, si nous sommes vainqueurs, j'aurai soin que le cortége de mon maître défile sous tes fenêtres pour te faire voir notre triomphe, et faire mourir de dépit cet ours de sir Robert Ashton. Adieu! ma petite Betzi.

Il l'embrasse et sort en courant.

SCENE III.

AMÉLY, BETZI.

AMÉLY, *à Betzi restée interdite*. A merveille!

BETZI, *vivement*. Oh! c'est pour le bon motif... il m'a promis de m'épouser.

AMÉLY. Et il le fera, j'en suis sûre... le secrétaire de lord Broghill ne peut être qu'un honnête homme.

BETZI. Lord Broghill est si noble!... si bon!...

AMÉLY. Ton fiancé a dans la figure je ne sais quoi qui me plaît et m'intéresse.

BETZI. C'est comme moi, j'adore lord

Broghill avec ses manières distinguées, son ton franc et ouvert!...

AMÉLY. C'est qu'il est fort bien!

BETZI. Lord Broghill?

AMÉLY. Eh! non; qui te parle de lord Broghill?

BETZI. Il était, m'a-t-on dit, au bal donné hier par lady Sidney?

AMÉLY. Nous avons dansé deux fois ensemble... tous les regards se fixaient sur nous.

BETZI. Et M. Jakman, le juge du comté, y était-il aussi?

AMÉLY. Oui vraiment, avec sa sotte et laide figure, son regard faux, sa parole mielleuse, son sourire hypocrite, son dos souple et flexible.

BETZI. Bon Dieu! quel portrait!... lui, votre futur époux!

AMÉLY. Tu plaisantes sans doute?...

BETZI. Eh! sir Robert y tient.

AMÉLY. Ah! par exemple! crois-tu que je sois un enfant, et que je me laisse imposer un mari, sans rien dire?... dès ce matin je parlerai sérieusement à mon cousin, et il faudra bien que j'en finisse avec son M. Jakman.

BETZI. Chut!... sir Robert sort de son cabinet; il est furieux!

AMÉLY. Ne tremble donc pas de la sorte.

BETZI. Ce n'est rien... ce sont les nerfs... mylord me fait toujours cet effet-là.

Sir Robert et Flokart entrent en parlant vivement.

SCENE IV.

LES MÊMES, SIR ROBERT, FLOKART.

SIR ROBERT, *à Flokart.* Je vous le répète, les bestiaux de votre maître ont ravagé mes terres.

FLOKART. J'en demande pardon à Votre Honneur; mais...

SIR ROBERT. Pas d'objections : la première fois que pareil désordre se renouvellera, je ne descendrai plus à la plainte, et je me ferai à moi-même bonne et prompte justice, en ordonnant à mes garde-chasses de tirer sur tout ce qu'ils rencontreront.

FLOKART. Un tel procédé!...

SIR ROBERT, *frappant du pied.* Paix! je ne dois pas compte de ma conduite au valet, mais au maître; si le vôtre n'est pas content, qu'il vienne me trouver..... sortez. (*Flokart s'éloigne; Robert descend la scène.*) Ah! vous voilà, miss Amély?

AMÉLY. C'est fort heureux, mon cousin, que vous m'accordiez enfin un coup d'œil!

BETZI, *bas à Amély.* Ne l'excitez donc pas; vous voyez bien qu'il est en mauvaise disposition.

SIR ROBERT.. Hein!... qu'est-ce?... que faites-vous ici, vous?

BETZI. Moi, mylord... je...

SIR ROBERT. La place d'une femme de chambre est-elle au salon?... laissez-nous...

AMÉLY. Oui, laissez-nous, Betzi.

BETZI, *se penchant à son oreille.* Oh! je ne demande pas mieux; mais vous, miss Amély?

AMÉLY, *souriant.* Je ne m'effraie pas facilement.

BETZI, *en s'en allant.* Dieu! quelle femme héroïque!

SCENE V.

SIR ROBERT, AMÉLY.

SIR ROBERT, *se laissant tomber sur un fauteuil.* Ce coquin d'intendant! Dieu me damne, je crois qu'il avait pris à tâche de me braver!... en l'écoutant, il me semblait entendre l'insolent Broghill lui-même... Broghill!... son nom seul m'exaspère... Avant son retour de France, avant que la nouvelle de la mort de sa mère, venant le surprendre au milieu de ses voyages, l'eût rappelé dans ce comté, où il s'établit pour mon malheur, chacun me témoignait de l'estime, de la considération, j'étais le premier du pays; à présent tous les vœux, tous les hommages sont pour lui, c'est à qui chantera ses louanges, c'est à qui l'exaltera à mes dépens... et moi, repoussé, dédaigné, je dévore en silence ma honte et ses triomphes. Ah! c'est un horrible supplice que je souffre!...

AMÉLY, *s'approchant de lui.* Vous souffrez?...

SIR ROBERT, *sans la regarder.* Et que vous importe à vous qui ne comprenez pas ça?

AMÉLY. Je comprends que vous êtes malheureux, et je vous plains.

SIR ROBERT, *se tournant doucement.* Vous, Amély!

AMÉLY. Quoi de plus affligeant que de voir dans la peine les gens qu'on aime!

SIR ROBERT. Tu m'aimes donc?

AMÉLY. Comme mon meilleur ami, mon guide, mon soutien, mon tuteur. (*Attachant sur lui ses regards.*) Il y a bien des jours que vous ne m'avez embrassée.

SIR ROBERT, *souriant.* Tu crois?

Il l'attire à lui et l'embrasse.

AMÉLY. Autrefois vous m'appeliez votre Amély, et maintenant...

SIR ROBERT. Maintenant?...

AMÉLY. Vous me rendez bien malheureuse.

SIR ROBERT, *avec douceur*. Malheureuse, toi!... et comment!

AMÉLY. D'abord par vos brusqueries, par vos colères continuelles .. c'est si vilain la colère!... et puis ensuite vouloir que j'épouse M. Jakman!...

SIR ROBERT, *changeant de ton*. Ah! nous y voilà!... toujours vos idées romanesques!... Lord Broghill ne vous sort pas de la tête! vous adorez lord Broghill!... vous êtes folle de lord Broghill, et, au besoin, vous aimeriez mieux devenir sa maîtresse que la femme d'un brave et honnête homme!

AMÉLY. Arrêtez, monsieur! ai-je jamais rien fait qui autorisât vos odieux soupçons?

SIR ROBERT, *avec violence, se levant*. Taisez-vous!

AMÉLY. Oh! ne criez pas ainsi; je ne suis qu'une femme, mais une femme dont la volonté ne pliera jamais, lorsqu'on tentera de la briser... Sir Robert, j'ai été habituée à vous obéir, et je vous obéirai toujours en ce qui sera raisonnable... raisonnable, entendez-vous?..... et rien de plus... Je connais mes obligations envers vous; mais je connais mes droits... La tutelle que vous exercez sur moi est expirée depuis un mois: je suis majeure, monsieur, et si vous l'oubliez, je serai forcée de m'en souvenir.

SIR ROBERT. Quel langage!... et c'est vous qui me parlez de la sorte!... vous, élevée par les bontés de ma mère, vous la fille d'un coquin d'Ecossais qui a mangé jusqu'au dernier schelling de ma tante Lucy et qui ne vous a laissé que son nom!

AMÉLY. Et sa fierté... Les Lowbarn valent bien les Ashton, mon cousin.

SIR ROBERT. Qu'ils les vaillent ou non, je vous déclare que nul ici ne fera vos volontés.

AMÉLY. Pas plus que je ne ferai désormais celles des autres.

SIR ROBERT, *hors de lui*. C'est ce que nous verrons!

AMÉLY, *souriant*. Chut!... on vient... justement c'est votre protégé... je vous laisse ensemble. Adieu...

SIR ROBERT. Demeurez.

AMÉLY, *gaîment*. En effet, cela m'amusera.

SCENE VI.

LES MÊMES, JAKMAN.

JAKMAN, *entrant et parlant à la cantonnade*. Bien! très-bien, laquais!...

SIR ROBERT. Que signifie?... Mes gens vous auraient-ils manqué de respect?

JAKMAN. Au contraire... un excès de zèle... Ces drôles-là ne voulaient-ils pas me faire une entrée triomphale, ouvrir les portes à deux battans, et crier: Monsieur Jakman!... comme si je pouvais me donner ces grands airs-là, moi qui suis si peu de chose à côté de mylord!. .

SIR ROBERT. Vous êtes trop modeste, mon cher Jakman.

JAKMAN, *se confondant en salutations*. Qui ne le serait avec mylord?

AMÉLY, *à part*. Aussi plat au salon qu'arrogant dans l'antichambre!

JAKMAN, *allant à elle*. Toujours fraîche comme la rose!

AMÉLY, *avec malice*. La comparaison est bien vieille, monsieur Jakman.

JAKMAN. De l'épigramme!... impossible de se fâcher... Quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, vous avez l'art de plaire.

AMÉLY. Qui manque à tant d'autres.

JAKMAN. Combien je m'enorgueillis de penser qu'avec l'autorisation de mylord, il me sera loisible un jour d'être pour quelque chose dans votre bonheur!

AMÉLY. Franchement, monsieur Jakman, ce bonheur-là me semble si grand, que je me hâte de prendre congé de vous, afin d'aller y réfléchir. (*A sir Robert.*) Sans rancune, mon cousin.

Elle sort.

SCENE VII.

SIR ROBERT, JAKMAN.

SIR ROBERT. L'impertinente!

JAKMAN. Eh! là, là! ne vous fâchez pas, mylord... pur enfantillage!... Les femmes ne disent jamais ce qu'elles pensent.

SIR ROBERT. Et ne pensent jamais ce qu'elles disent.

JAKMAN. Précisément: j'en ai fait l'expérience, et j'en suis tellement convaincu que l'instant où elle me rebute le plus est celui où je gagerais qu'elle m'aime davantage; c'est feu Mme Jakman qui m'en a donné l'habitude. Elle me traitait comme un nègre du matin au soir... Eh bien! le croiriez-vous? au fond, elle m'adorait... Ah! mylord, quelle perte!

SIR ROBERT. Consolez-vous, les grâces et les attraits de miss Amély vous feront oublier les ennuis du veuvage.

JAKMAN. Je l'espère, mylord, je l'espère.

SIR ROBERT. Je vous préviens seulement que la jeune personne est fantasque, capricieuse... et que si vous ne la mettez à l'ordre...

JAKMAN. Une fois son mari, je ferai mon possible... Je ne suis pas méchant... je suis un vrai mouton; mais comme je di-

sais quelquefois à ma défunte, quand elle m'ennuyait : Madame, je veux qu'on m'obéisse!... et elle rentrait à cent pieds sous terre. Le beau sexe, voyez-vous, c'est comme le peuple... cela se gouverne avec une main de fer.

SIR ROBERT. Oui, vous avez raison, le peuple surtout... Savez-vous, mon cher Jakman, que la canaille de ce comté devient de jour en jour plus insolente?

JAKMAN. A qui le dites-vous, mylord? est-ce qu'ils n'ont pas poussé l'audace jusqu'à me trouver ridicule, et à faire ma caricature qu'ils ont exposée aux regards des sots!...

SIR ROBERT. Et que les sots trouvent sans doute fort spirituelle?

JAKMAN. Esprit de révolution! Oh! mais je m'en vengerai... gare au premier rustre qui me tombe sous la main!

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. Le fermier Hougton.

JAKMAN, *à part*. Juste, en voilà un.

SIR ROBERT. Faites entrer. (*Au domestique.*) Je n'y suis pour personne, entendez-vous? pour personne. (*A Hougton*) Approchez...

Le domestique s'incline et sort.

SCENE VIII.

SIR ROBERT, JAKMAN, HOUGTON.

HOUGTON, *à sir Robert*. Mylord m'a fait appeler?

SIR ROBERT. Deviez-vous attendre cet avis?... Avant-hier, en vous quittant, je vous avais donné vingt-quatre heures pour me rembourser les fermages qui me sont dus depuis deux mois.

HOUGTON. A l'époque dont parle mylord, il avait eu la bonté de me faire espérer un plus long délai, en raison des malheurs qui ont pesé cette année sur la récolte.

SIR ROBERT. C'est possible... mais j'ai changé d'idée.

JAKMAN. Eh! pardieu, c'est clair ; s'il fallait entrer dans tout cela, où en seraient les propriétaires?

HOUGTON. Ah! oui, j'entends... le pauvre diable qui a bêché et retourné la terre, qui a tracé le sillon, qui l'a arrosé de sa sueur, qui a mis là tout le travail de ses bras, toute l'espérance de son année... ce pauvre diable doit implorer du ciel le chaud, le froid, l'ombre, le soleil ; il doit trembler et pâlir quand quelque nuage, portant la grêle ou la foudre, grossit à l'horizon, et quand ce nuage s'étend, s'abaisse et crève, il doit se tourner vers ses enfans, qui lui demandent du pain, et leur dire : Attendez... tandis que le riche, mollement couché sur un meuble de soie, regarde à travers les vitres de son château passer l'orage dont il s'amuse... Que lui importe, à lui?... le terme arrivé, il faudra que le désespoir du fermier se convertisse en or, qu'on prend gaîment, qu'on jette au jeu, sur la toilette d'une femme, dans l'achat d'un chien, d'un cheval de race, ou bien dans une orgie, où l'on rit et boit sans penser à ceux qui pleurent et jeûnent... et vous trouvez cela juste, vous?

JAKMAN. La loi le veut ainsi.

HOUGTON. Vous la calomniez.

SIR ROBERT. Misérable! oser manquer de respect au juge de ce comté!

HOUGTON. Quand il sera sur son siége, je le respecterai.

JAKMAN. Quelle démoralisation! Vous l'entendez, mylord?

SIR ROBERT. Que vous ai-je dit!... le peuple aujourd'hui...

HOUGTON. Aujourd'hui le peuple sait ce qu'il vaut.

SIR ROBERT. Et moi, je sais ce que tu me dois. J'exige sur-le-champ...

HOUGTON. Que je vous paie... rien de mieux. (*Tirant un portefeuille qui contient des banck-notes, et le remettant à sir Robert.*) Tenez, comptez, mylord, comptez bien : la somme y est.

SIR ROBERT, *stupéfait*. Cet argent!...

HOUGTON. Ah! vous avez cru, sir Robert, que parce qu'on était pauvre, on n'avait ni conscience ni volonté... vous êtes venu vers moi, votre fermier, et vous m'avez dit : Les élections approchent ; il faut que je sois député... tu as de l'influence dans le comté ; me promets-tu de me servir? Moi, qui avais d'autres idées, je vous répondis franchement : Non, mylord. Là-dessus, vous devîntes mon ennemi, espérant m'arracher par la crainte ce que j'avais refusé à la persuasion.

SIR ROBERT. Hougton!...

HOUGTON. Oh! je dis la vérité, mylord, et je vous défie de me démentir... Heureusement que, pendant que vous me persécutiez, un autre me tendait la main : Hougton, me disait-il, paie sir Robert, non pas avec ta conscience, mais avec cet or, que je te prête .. c'est ce que je fais.

SIR ROBERT. Et cet homme qui te parlait ainsi, quel est-il?

HOUGTON. Celui qui sera membre de la chambre des communes à votre place..... lord Broghill.

SIR ROBERT. Broghill!

HOUGTON. Maintenant nous sommes quittes, mylord ; adieu, je m'en vais.

SIR ROBERT. Encore un instant. Houg-

ton, tu sais si jusqu'au jour de cette fatale discussion je t'ai jamais donné lieu de te plaindre de moi? me suis-je montré dur, intraitable à ton égard? T'ai-je blessé dans ton honneur, dans tes intérêts? non, cent fois non. Eh bien! je redeviendrai pour toi ce que j'étais; je ferai plus, je te comblerai de grâces et de faveurs; et pour tout cela ne crois pas que je te demande encore ton influence sur les électeurs : non, j'y renonce; mais du moins que Broghill ne l'emporte pas sur moi... oh! je t'en conjure, que Broghill ne soit pas élu.

HOUGTON. Je suis fâché, mylord, de ne pouvoir vous satisfaire; mais servir votre ressentiment, ce serait priver le pays d'un bon choix... M. Broghill sera nommé.

SIR ROBERT. Tremble!

HOUGTON. J'ai été soldat, mylord, et un soldat ne tremble guère.

SIR ROBERT. Ah! redoute ma vengeance.

HOUGTON. Votre vengeance. (*Se tournant vers Jakman.*) Juge, si jamais sir Robert Ashton me traîne devant votre tribunal, vous vous souviendrez de ce mot-là, et vous ferez justice à qui de droit.

Il sort.

SCENE IX.

SIR ROBERT, JAKMAN.

SIR ROBERT. Monsieur Jakman, il faut que cet homme soit puni, chassé de la ferme qu'il occupe, poursuivi... ruiné...

JAKMAN. Mais...

SIR ROBERT. Mais quoi?

JAKMAN. Si ses titres sont en règle....

SIR ROBERT. Qu'importe?

JAKMAN. Tout le comté criera contre nous.

SIR ROBERT. Je le forcerai à se taire... Que craignez-vous? ne suis-je pas là pour vous protéger? En épousant miss Amély, ne devenez-vous pas mon parent, mon allié naturel?

JAKMAN, *à part.* Où diantre me suis-je fourré?

SIR ROBERT. Écoutez-moi donc; car voici ce que j'imagine de plus prompt et de plus sûr.

UN DOMESTIQUE, *accourant.* Mylord!

SIR ROBERT. Qu'est-ce? ne t'ai-je pas dit que je n'y étais pour personne?

LE DOMESTIQUE. Même pour lord Broghill?

SIR ROBERT. Broghill! viendrait-il me demander raison de l'accueil fait tantôt à son intendant? Ah! je l'en remercierais! (*A Jakman qui a pris son chapeau et qui gagne furtivement la porte.*) Eh bien! où allez-vous donc, Jakman?

JAKMAN. Je... je croyais, mylord...

SIR ROBERT. Passons ensemble dans mon cabinet, où nous achèverons cet entretien.

JAKMAN. Mais M. Broghill qui attend...

SIR ROBERT. M. Broghill attendra... (*Au domestique.*) Qu'il entre. (*A Jakman.*) Suivez-moi.

JAKMAN, *à part.* Impossible d'échapper!

SIR ROBERT, *impatienté.* Eh bien, monsieur?

JAKMAN. Voilà, voilà, mylord.

Ils entrent ensemble dans le cabinet; le domestique introduit Broghill et sort.

SCENE X.

BROGHILL, *seul.*

Chez sir Robert Ashton, moi..... moi qu'il hait!... l'entrevue sera terrible, je le crains... n'importe, ma résolution est prise... à ses emportemens j'opposerai le sang-froid... il faudra qu'il m'écoute... il y va du repos de tous deux... il y va de mon bonheur... Fatale destinée qui place celle que j'aime sous la dépendance de cet homme!... Qu'elle était séduisante à cette fête d'hier!... Amély!... aimé d'Amély!...

SCENE XI.

BROGHILL, AMÉLY.

AMÉLY, *sortant doucement de son appartement.* C'était bien lui que j'avais vu descendre de cheval.

BROGHILL, *se retournant.* Miss Amély!

AMÉLY, *jouant la surprise.* Ah! pardon, monsieur, je croyais trouver sir Robert dans ce salon.

BROGHILL. Il ne peut tarder à venir... je l'attends. (*Amély fait un mouvement pour s'éloigner.*) De grâce, ne me privez pas si promptement de votre présence.

Moment de silence et d'embarras.

AMÉLY. A quelle heure a fini hier le bal de lady Sidney?

BROGHILL. Je l'ignore; j'en suis sorti presque aussitôt que vous.

AMÉLY. C'est singulier! vous paraissiez tant vous y plaire!

BROGHILL. Sans doute... ce bruit, ce monde, ces fleurs, ces salons étincelans de lumière, cette foule qui se croise et se heurte, tout cela séduit, enivre, subjugue; mais au milieu de ce bruyant chaos, quand la tête s'exalte, quand le cœur bondit, on cherche un bonheur isolé de tous les autres bonheurs, qui vous appartienne, qui soit à vous, à vous seul... alors vous apparaît une femme belle, parmi toutes ces femmes qu'on admire, on ne voit qu'elle,

toujours, partout; on la suit des yeux à travers ce tourbillon où elle glisse légère et gracieuse... on se trouble à sa voix, on palpite au frôlement de sa robe, et si par hasard son bouquet s'échappe et tombe...

Il entr'ouvre son habit et laisse voir un bouquet de bal.

AMÉLY, *vivement*. Le mien !

BROGHILL. Cependant elle s'éloigne, elle quitte le bal... dès lors tout s'efface, plus de joie où elle n'est plus... Vous dérobant à cette foule glacée qui vous entoure, vous vous réfugiez dans la retraite... là, des souvenirs enivrans, des vœux sans nombre, une brûlante insomnie, et quand vient le jour enfin, une résolution grande et forte.

AMÉLY. Et quelle est-elle?

BROGHILL. De lui consacrer sa vie entière.

AMÉLY, *réprimant un élan de joie*. Ah! prenez garde, mylord, il y a des femmes naïves et franches chez qui des paroles comme les vôtres restent gravées, des femmes étrangères à la coquetterie, jetant volontiers leur ame au dehors et croyant sincèrement qu'on les aime parce qu'on le leur dit, et peut-être parce qu'elles le désirent... à celles-là il faut la certitude d'un dévouement sans bornes, car c'est ainsi qu'elles se dévouent... à celles-là il faut un cœur exempt de tout vœu pour l'avenir, de tout regret pour le passé, car elles sont jalouses et de l'avenir et du passé.

BROGHILL. Le passé ! ce mot m'apprend que mes erreurs ne vous sont pas inconnues; c'est dans leur aveu que j'en chercherai le pardon... Eh bien ! oui, en Italie... à Venise... sous ce ciel qui brûle, dans ce climat où la raison s'égare si vite... une femme, la célèbre marquise d'Aquéia... Oh ! mais je ne l'ai jamais aimée, jamais... la séduction, la vanité, l'orgueil satisfait... rien de plus... Comment son image aurait-elle trouvé place dans ce cœur où vous deviez régner un jour, vous si différente d'elle? Ah ! croyez-moi, Amély, l'amour d'une jeune fille, cet amour si pur, si chaste, si vrai, cet amour qui m'embrase, est un trésor qu'on ne rencontre qu'une fois en sa vie... Amély !.. eh quoi ! pas un mot, pas un regard qui me fasse craindre ou espérer!

AMÉLY, *qui l'écoutait pensive et rêveuse, se ranimant tout-à-coup*. Du bruit !... sir Robert.

Elle s'enfuit précipitamment et rentre dans son appartement.

SCENE XII.

BROGHILL, SIR ROBERT.

SIR ROBERT, *à la cantonnade*. Oui, oui, dans un instant.

BROGHILL, *à part*. Du calme et de la modération.

SIR ROBERT, *allant à Broghill*. Puis-je savoir, monsieur, quel motif vous amène chez moi, dans un pareil moment, lorsque je vous croyais au milieu des électeurs assemblés, briguant tous les suffrages et conquérant toutes les voix ?

BROGHILL, *qui a repris tout son calme*. J'ai su, monsieur, que vous vous absteniez d'y paraître, et j'ai réglé ma conduite sur la vôtre... il me tardait d'ailleurs d'avoir l'honneur de vous voir.

SIR ROBERT, *vivement*. Ah! je comprends.

Il court à une armoire, l'ouvre et en retire des épées et une boîte de pistolets.

BROGHILL, *froidement*. Que faites-vous là?

SIR ROBERT. D'après la manière dont j'ai traité ce matin votre intendant, je ne doute pas que vous ne veniez me demander satisfaction.

BROGHILL. Nullement; je me suis battu deux fois dans ma vie; soit hasard, soit bonheur, deux fois j'ai tué, je serai prudent à l'avenir.

SIR ROBERT. Pardieu ! si votre intention est de vous amuser à mes dépens...

BROGHILL. Oh ! telle n'est pas mon idée, je vous jure, et c'est afin de vous en convaincre que je vous prie de m'accorder quelques momens d'attention ; ce que j'ai à vous dire est sérieux, très-sérieux, sur mon ame!

SIR ROBERT. Allons, monsieur, puisqu'il le faut absolument.....

BROGHILL. Sir Robert, nous sommes à l'égard l'un de l'autre dans une situation des plus critiques... Un malheureux esprit de jalousie semble s'être glissé entre nous; je ne désire rien tant que de l'éloigner, et je viens réclamer votre aide... ne restons pas ennemis... si nos goûts sont différens, poursuivons chacun notre carrière sans chercher à nous traverser. Croyez-moi, plus de rivalité, plus de haine... un accord franc et loyal... la paix enfin.

Il lui tend la main.

SIR ROBERT, *se levant et la repoussant*. La paix !

BROGHILL. Rien de plus facile que de la cimenter pour toujours. Miss Amély est votre cousine; je l'aime, et j'ai lieu de croire que mon amour trouverait grâce à ses yeux... elle est héritière d'un beau nom, le mien est noble aussi ; elle n'a point de fortune, j'en ai pour elle et pour moi. Vous voyez, sir Robert, que tout est pour le mieux... accordez-moi la main de miss Amély, et que l'alliance de nos maisons cimente celle de nos cœurs.

SIR ROBERT. Miss Amély ne sera jamais votre femme, retenez bien cela, monsieur jamais... j'ai d'autres vues sur elle.

BROGHILL. Des vues qui cependant ont besoin de son approbation.

SIR ROBERT, *avec violence.* Ni de la sienne ni de la vôtre, monsieur; je suis maître dans ma famille et je n'entends pas qu'on m'y fasse la loi. Mon humeur est rude? n'importe, je n'en changerai pas pour vous plaire. Quant aux conséquences dont vous me parliez, je les brave; je me tiendrai, parbleu! en bonne posture d'attendre les événemens; je vous engage à en faire autant.

BROGHILL. C'est ce que je ferai, monsieur; gardez-vous d'en douter.

SIR ROBERT. A la bonne heure, vous voilà qui prenez feu.

BROGHILL. Sir Robert, je suis venu vous trouver, comme mon égal et non comme mon supérieur... comme mon égal, je vous sommerai de changer de langage.

SIR ROBERT. Et si je ne le voulais pas...

BROGHILL, *s'avançant vers lui avec emportement.* Oh! alors....

SCENE XIII.

Les Mêmes, AMÉLY.

AMÉLY, *se précipitant en scène, attirée par le bruit.* Dieu!

SIR ROBERT, *avec violence.* Qu'y a-t-il?.. que voulez-vous?

BROGHILL. Miss Amély!... sa présence m'a rendu toute ma raison. (*S'approchant de Robert avec calme.*) Je m'étais flatté, monsieur, qu'une explication franche et cordiale amènerait entre nous la bonne intelligence... je me suis trompé... Cependant j'ose croire encore qu'en réfléchissant à ce qui s'est passé, vous reviendrez à des sentimens meilleurs.

SIR ROBERT. Jamais, monsieur; je vous le répète, et afin que vous ne conserviez plus aucune espérance sur miss Amély, c'est devant vous, c'est à l'instant même que j'entends lui donner un mari. (*Ouvrant la porte de son cabinet et appelant.* Jakman! Jakman!

SCENE XIV.

Les Mêmes, JAKMAN.

SIR ROBERT, *à Jakman.* Monsieur, j'ai fait part à miss Amély de vos recherches; elle s'en trouve honorée et consent dès ce jour à devenir votre femme.

JAKMAN. Il serait vrai!...

Moment de silence.

AMÉLY, *avec dignité.* Placez-vous à cette table, monsieur, et écrivez ce que je vais vous dicter.

JAKMAN. Mais...

SIR ROBERT. Que signifie...

AMÉLY, *avec calme.* Ecrivez, monsieur, au nom de la loi dont vous êtes l'interprète. (*Sir Robert a jeté sur elle un regard terrible, elle continue sans s'émouvoir.*) Moi Amély Lowbarn, usant du droit accordé à toute personne majeure de disposer librement de son cœur et de sa main, je déclare me soustraire à la tyrannie de sir Robert Ashton, en me plaçant sous la protection immédiate de l'époux que je choisis.

Elle présente sa main à lord Broghill, qui la saisit avec transport.

JAKMAN, *à part.* Comme c'est agréable pour moi!

SIR ROBERT. Quoi! vous osez...

AMÉLY, *souriant.* Ne suis-je pas la fille d'un coquin d'Écossais? Les Écossais ont mauvaise tête, mon cousin.

SIR ROBERT. Tremblez!...

BROGHILL, *se plaçant entre elle et lui.* Oubliez-vous, monsieur, que vous parlez à lady Broghill?..

Cris et fanfares au dehors: Vive monsieur Broghill! vive notre brave député!

SIR ROBERT. Lui!.. toujours lui!.. (*Les cris se rapprochent.*) Dieu me damne, je crois qu'ils osent pénétrer jusqu'ici!

SCENE XV.

Les Mêmes, WILLY, HOUGTON, BETZI, Electeurs, Hommes et Femmes du peuple. *Ils entrent dans le plus grand tumulte.*

SIR ROBERT. Arrière... canaille!... qui vous a permis?

WILLY, *courant à Broghill.* Triomphe complet!... nous sommes députés...

HOUGTON. Venez, venez vite... on vous attend, on vous demande...

SIR ROBERT, *saisissant une cravache dans la main d'un des assistans, et courant sur Hougton.* Ah! c'est donc toi qui as conduit tout ceci?

HOUGTON, *tirant un couteau de dessous sa veste, et présentant la pointe à sir Robert.* Mylord, ne frappez pas!...

Sir Robert tombe dans un fauteuil, tandis que Broghill et Amély sortent en triomphe.

ACTE DEUXIÈME.

L'action se passe un an après le premier acte.

SCENE PREMIERE.

BROGHILL, AMELY, PEUPLE.

BROGHILL. Oui, messieurs, de retour dans ce comté après un an d'absence, mon premier soin devait être de vous rendre compte des pouvoirs dont vous m'avez investi... Malheur au député qui, dans la grande lutte du pays contre les gouvernans, trahit sa mission!... Quelle est-elle?... De conserver les droits du peuple et son propre honneur. Vos droits, je les ai protégés contre tout envahissement; mon honneur, je l'ai défendu contre toute séduction... tel je vous quittai, tel je reviens parmi vous... pas de titres, de places, de cordon; rien, rien que ma conscience et votre approbation!

Les applaudissemens redoublent, Broghill descend du perron au milieu de la plus vive agitation; on l'entoure, on le félicite.

AMÉLY, *sortant du bosquet et courant à lui*. Ah! mon ami... quel triomphe!

BROGHILL. Tu étais là?

AMÉLY. Cachée à l'écart, j'ai tout vu, tout entendu... Je ne t'avais pas prévenu que je viendrais, parce que tu me l'aurais peut-être défendu, et qu'alors il eût fallu t'obéir et me priver du plus grand bonheur que puisse goûter une femme qui met sa joie dans l'époux qu'elle s'est donné.

BROGHILL. Que tes paroles sont douces, et qu'on s'entendrait volontiers flatter par toi!

AMÉLY. De la flatterie!... Mais regarde donc autour de toi... cette fête dont tu es le héros, ces honneurs qu'on te prodigue, ne te disent-ils pas assez ce que tu vaux et qu'on t'apprécie?

BROGHILL. Ah! cette supériorité que tu me vantes, si je l'ai quelquefois ambitionnée, c'était surtout pour toi, Amély, pour toi à qui je ne voudrais rien laisser à désirer sur cette terre... Les femmes aiment l'éclat et le bruit... ce qu'elles nous donnent en bonheur leur doit être rendu en estime et en considération.

AMÉLY. Eh! qu'ai-je à souhaiter? Crois-tu donc que j'ignore tes succès?... Crois-tu que ta réputation ne soit pas arrivée jusqu'à moi? Du fond de ce comté où tu m'avais laissée en partant pour Londres, je me transportais en idée auprès de toi; je te voyais à la tribune; ta parole fière et rapide entraînait, subjuguait, puis un murmure d'admiration, des hommages sans nombre, les ministres pâlissant devant toi, ton nom volant de bouche en bouche et grandissant chaque jour! ce nom, c'est mon bien, c'est celui de mon fils au berceau, ce sera son héritage de gloire et d'orgueil!

BROGHILL. Oh! oui, tout pour notre fils... à lui le fruit de mes veilles et de mes travaux.

AMÉLY, *vivement*. Est-ce que tu songerais à retourner à Londres, à me fuir, à rentrer de nouveau dans le tourbillon des affaires?

BROGHILL. Non, plus de vœux qui te soient étrangers, plus de rêves d'ambition; j'ai payé ma dette à l'état, je ne penserai désormais qu'à mon propre bonheur, et c'est auprès de toi que je le place.

AMÉLY. Auprès de moi!.. que cette assurance m'est chère!.. C'est que, vois-tu, pour être nécessaire, ton absence n'en était pas moins pénible. A Londres, me disais-je, dans ces brillans salons qu'il fréquente, sont des femmes séduisantes pour tous, et peut-être pour lui.

BROGHILL. Quelle idée!.. Tu as pu soupçonner?...

AMÉLY. Ah! j'ai fait mieux que cela, pendant un moment j'ai cru que tu m'avais oubliée pour la marquise d'Aquéia, cette étrangère célèbre par ses charmes, cette Vénitienne que tu as connue dans tes voyages. (*Vivement.*) Ne dis pas que non, tu me l'as avoué autrefois, avant notre mariage, ne prévoyant guère que le hasard qui l'a conduite à Londres vous rapprocherait pour mon supplice.

BROGHILL, *embarrassé*. Et qui a pu te faire présumer?...

AMÉLY. Que sais-je?.. tes lettres étaient si rares, si brèves et si froides! et puis des bruits vagues... quelques récits sans suite... on t'avait vu à Hyde-Park à cheval auprès du carrosse de la marquise... tu accompagnais la marquise dans les rues... tu allais au bal chez la marquise... Que te dirai-je enfin? une pauvre femme qui aime est si crédule, si facile à prendre l'alarme! (*Mouvement de Broghill.*) Oh!.. mais non, je suis folle, avec ma jalousie! Pardon, pardon, mon ami, de te parler d'autre chose que de ma tendresse.

SCENE II.

LES MÊMES, WILLY.

WILLY, *accourant*. Ah! mylord, si vous saviez...

AMÉLY, *gaîment*. Encore quelque merveille que l'infatigable curiosité de ce pauvre Willy lui aura découverte.

BROGHILL. Parleras-tu, voyons?

WILLY. Ce n'est qu'à mylord seul...

AMÉLY. En ce cas, je me retire... Adieu, mon ami... Reviendras-tu bientôt?

BROGHILL. Dès que je pourrai décemment m'échapper de la fête.

AMÉLY. Adieu donc.

BROGHILL. Adieu.

Il la reconduit jusqu'à la porte du jardin. Elle sort suivie du domestique qui l'accompagne.

SCENE III.

BROGHILL, WILLY.

WILLY. Mylord se souvient-il du fermier Hougton?

BROGHILL. Oui, certes, cet homme dont la noble fierté ne craignit pas, il y a un an, d'entrer en lutte contre l'orgueil de sir Robert Ashton.

WILLY. Sir Robert Ashton devait l'emporter... et c'est ce qui est arrivé... La haine du baronnet, prenant sans cesse de nouvelles forces, s'est étendue sur lui, elle l'a entouré, enveloppé de toutes parts, et quand, fort de son droit, il s'est présenté ce matin devant la justice sous les traits de M. Jakman, la justice l'a repoussé parce qu'il était faible, l'a condamné parce qu'il était obscur... Oh! alors, jetant de côté tout respect pour un juge inique, Hougton s'est levé et l'a frappé au visage.

BROGHILL. Ciel! il est perdu!

WILLY. Pas encore... il espère éviter les poursuites.

BROGHILL. Qui te l'a dit?

WILLY. Lui-même.

BROGHILL. Où?

WILLY. A l'entrée du petit bois qui touche à cette maison... Il demande à vous parler...

BROGHILL. Dans quel but?

WILLY. C'est justement ce que je voudrais savoir... Venez, venez vite.

BROGHILL. Oui, courons...

Ils vont pour sortir; Hougton se précipite en scène et referme brusquement derrière lui la porte du jardin.

SCENE IV.

LES MÊMES, HOUGTON.

HOUGTON. Les misérables!.. (*Ecoutant.*) Ils s'arrêtent... non... ils continuent leur marche.

BROGHILL. Willy, place-toi à l'entrée de cette allée, et veille à ce que personne ne nous surprenne.

WILLY, *exécutant l'ordre de Broghill*. Allons, bon! voilà que je ne saurai plus rien, maintenant... juste au moment le plus intéressant.

BROGHILL, *attirant vivement Hougton sur l'avant-scène*. Frapper un magistrat!

HOUGTON. Ah! tenez, monsieur Broghill, ne me demandez pas comment ça s'est fait; il y a des momens, voyez-vous, des momens terribles, où l'on devient fou, où la tête brûle, où l'on ne se connaît plus, et alors l'échafaud serait là qu'on ne reculerait pas.

BROGHILL. Malheureux! mais la loi est terrible.

HOUGTON. Je saurai m'y soustraire.

BROGHILL. Comment?

HOUGTON. En gagnant les bords de la mer... en m'embarquant pour l'étranger...

BROGHILL. Et en quoi puis-je vous servir? Que vous manque-t-il!.. de l'argent?..

HOUGTON. J'en ai, de l'argent.

BROGHILL. Que vous faut-il donc?

HOUGTON. Des armes.

BROGHILL. Des armes!

HOUGTON. Je n'ai pour toute défense que ce méchant couteau que je porte sous ma veste, et ce n'est pas assez; car je suis décidé, en cas d'attaque, à vendre chèrement mes jours.... Ils ne m'auront pas vivant, je ne veux pas qu'on me traîne sur la place publique pour y être fouetté par le bourreau..... non, je ne le veux pas... Des armes!..Vous hésitez? mais vous ne savez donc pas ce que c'est que l'infamie, c'est plus que la mort pour un vieux soldat.

BROGHILL. Oh! vous avez raison... (*Appelant.*) Willy! (*Willy se rapproche avec empressement.*) Cours au château... dans mon cabinet... sur mon bureau... est une boîte de pistolets que tu apporteras sur-le-champ.

WILLY. Est-ce que par hasard, mylord...

BROGHILL. Mais va donc...

HOUGTON. Pas de lenteur... songez que de votre prompt retour dépend peut-être mon salut...

WILLY. Oh! bien... soyez tranquille... alors... un si brave homme!... c'est que je vous aime, voyez-vous... je vous aime, comme si vous étiez mon père.

Il sort en courant.

HOUGTON, *à part*. Son père!

SCENE V.

HOUGTON, BROGHILL.

Moment de silence. Hougton, qui a suivi des yeux Willy, se détourne pour essuyer une larme.

BROGHILL. Qu'avez-vous donc? des larmes dans vos yeux!...

HOUGTON. Oh! n'y faites pas attention... le trouble.... l'agitation.... tant d'événemens dans une seule journée... (*Nouveau silence.*) Dites-moi, monsieur Broghill, quand, après vos longs voyages, vous êtes revenu dans ce comté, et qu'accablé des affaires de la succession de votre mère, vous avez témoigné le désir de prendre un secrétaire, qui vous a parlé de ce jeune homme?

BROGHILL. Vous.

HOUGTON. Qui l'a fait venir de Londres?

BROGHILL. Vous.

HOUGTON. Et depuis qui a sans cesse sollicité pour lui votre confiance et votre amitié?

BROGHILL. Toujours vous.

HOUGTON. Eh bien! au moment de m'exiler à jamais du pays, c'est encore moi qui implore, en sa faveur, la continuation de vos bontés... Oh! je le vois, mon émotion, ma voix tremblante, mes yeux mouillés de pleurs, tout cela vous étonne... et pourtant que vous me comprendriez vite si je vous disais!...

BROGHILL. Parlez, expliquez-vous, et que mon attachement pour Willy s'augmente encore de toute l'affection que je vous ai vouée.

HOUGTON. Eh bien! apprenez donc ce qui a toujours été le secret de ma vie, ce que lui-même ignore, parce qu'il doit l'ignorer, apprenez qu'il y a vingt ans... (*S'interrompant.*) Du bruit!.. la foule se dirige de ce côté!.. vos amis!.. sir Robert est au milieu d'eux!.. Ah! malgré moi, ma main a serré le manche de ce couteau.

BROGHILL, *lui saisissant le bras.* Hougton!

HOUGTON, *jetant le couteau.* Vous avez raison; ce serait une lâcheté.

BROGHILL. Entrez là, dans ce bosquet obscur.

HOUGTON. Si près de lui!.. oh! non, je ne répondrais pas de moi... Où vous attendrais-je?..

BROGHILL. A l'entrée du petit bois.

HOUGTON. Quand?

BROGHILL. Dès que Willy sera de retour.

HOUGTON. J'y compte.

BROGHILL. Allez, allez vite... les voici.

Hougton sort rapidement par la porte du jardin. Par un des côtés entrent presque en même temps un groupe nombreux et animé, au milieu duquel est sir Robert.

SCENE VI.

BROGHILL, SIR ROBERT, ÉLECTEURS *de toutes classes*, UN COLONEL, UN CAPITAINE DE VAISSEAU, *en uniforme.*

SIR ROBERT, *costume de chasse, bottes à éperons, un fouet à la main, démarche fière et insolente.* Parbleu! messieurs, c'est chose fort étrange qu'il y ait grande réunion au cercle du Léopard, sans que j'en aie été averti, moi le premier dans ce comté par mon rang et ma fortune: doute-t-on du plaisir que j'aurais éprouvé tout d'abord à offrir mes hommages à l'illustre représentant de nos droits et franchises? (*Apercevant Broghill qui l'écoute le dos tourné et les bras croisés.*) Eh! justement le voilà... (*S'approchant d'un air de persifflage.*) M. Broghill me permettra-t-il?.. (*Broghill le salue froidement et sans répondre.*) Diable! pour un député, vous êtes silencieux!...

BROGHILL. Le silence est quelquefois une vertu.

SIR ROBERT. La vôtre?

BROGHILL. Oui, tant qu'on ne me force pas à parler haut et ferme.

SIR ROBERT. Et que faut-il faire pour cela?

BROGHILL. Ce que vous faites en ce moment. Je suis fâché qu'après un an d'absence, nous nous revoyions de la sorte; mais la politesse doit faire place à la vérité... je dirai donc que votre présence ici est au moins importune.

SIR ROBERT, *se tournant vers les assistans.* Est-ce votre avis, messieurs?

TOUS. Oui, oui.

SIR ROBERT, *avec dépit.* A merveille!... mais avant de m'exclure de l'assemblée où j'ai été admis jusqu'à ce jour, vous vous êtes consultés? oserai-je vous en demander les motifs? Qui de vous serait assez bon pour me les expliquer?

BROGHILL. Moi.

SIR ROBERT. Vous!.. ah! tant mieux, monsieur, tant mieux.

BROGHILL. Sir Robert, depuis long-temps votre ton et vos manières vous ont rendu l'effroi de ce comté; chacun tremble, et vous, profitant des avantages de votre position, fier d'un empire conquis par la violence, vous vous érigez en tyran, en despote, en maître absolu; tout cède à votre volonté... les lois elles-mêmes ne sont plus une barrière entre la faiblesse et vous, témoin l'injuste condamnation qui a, ce matin, poussé au désespoir le fermier Hougton.

SIR ROBERT. Monsieur!

BROGHILL. Oh! vous n'imposerez pas silence à l'opinion publique, dont je me déclare en ce moment l'interprète; parmi tous ceux qui nous écoutent, il n'en est pas un qui ne pense comme moi. (*Approbation générale.*) Vous le voyez, sir Robert, soyez donc généreux, et épargnez-leur la peine de vous répéter l'avis que je viens de vous donner.

SIR ROBERT, *d'un ton menaçant*. Quel avis?

BROGHILL, *froidement*. Que vous êtes de trop en ces lieux.

SIR ROBERT, *avec emportement*. Eh bien! moi, je déclare que j'y reste et que nul ne m'en fera sortir.

BROGHILL. C'est donc à nous à vous céder la place... je me retire... A demain, messieurs... bonsoir, sir Robert.

SIR ROBERT, *ricanant*. Bonsoir, monsieur Broghill... Ah! j'oubliais, mes complimens à ma trop sensible cousine Amély de Lowbarn.

BROGHILL, *se rapprochant vivement*. Respectez-la, monsieur, c'est ma femme.

SIR ROBERT. Soit, je la respecte tellement que, si je la rencontrais, n'osant la regarder en face, je lui tournerais le dos, au risque de déchirer sa robe avec mes éperons.

BROGHILL, *s'élançant sur lui*. Et moi, en attendant que je te déchire le cœur, je veux te marquer d'un soufflet au visage.

SIR ROBERT. Halte là! halte là, je te mets sous mes pieds. (*Il le terrasse vivement.*) Messieurs, ce n'est qu'un homme contre un homme, et j'espère que personne ne se mêlera de rien... Eh bien! Broghill, qu'en dis-tu? à mon tour, ai-je la main prompte et le poignet ferme? oh! tu resteras là, jusqu'à ce que tu conviennes que la force est de mon côté.

BROGHILL. Oui, la force qui tient lieu de courage... si tu n'es pas un lâche, tu me laisseras me relever, tu me mettras une épée dans la main, et tu me diras: Défends-toi...

SIR ROBERT. Allons, debout. (*Aux deux officiers témoins de la scène.*) Colonel, donnez-lui votre épée; à moi la vôtre, capitaine.

BROGHILL, *s'emparant de l'épée qu'on lui présente*. Un combat, un combat à mort!

SIR ROBERT, *avec sang-froid*. Peut-être.

BROGHILL. Habit bas... la poitrine découverte... il faut que la pointe aille au cœur de l'un de nous deux.

SIR ROBERT. Volontiers; mais franchement, je crois que c'est inutile: mon intention n'est pas de vous tuer.

BROGHILL. Et quelle est-elle?

SIR ROBERT. De vous déshonorer.

BROGHILL. Misérable! voici l'empreinte de ta semelle, je l'effacerai dans ton sang... en garde.

SIR ROBERT, *le désarmant*. Vous n'êtes pas de ma force... tenez donc mieux votre épée.

BROGHILL. Encore, encore...

SIR ROBERT. Non, pardieu! suis-je donc ici pour vous donner des leçons d'escrime? Si pourtant quelqu'un désire...

Saisi d'indignation, tout le monde s'avance.

BROGHILL. Arrière tous!... cet homme m'appartient, et nul n'a le droit d'usurper ma vengeance. (*Courant à sir Robert qui se dirige vers la porte en haussant les épaules.*) Vous ne sortirez pas, monsieur, vous ne sortirez pas; cette place où nous sommes, cette place où vous m'avez renversé et foulé aux pieds, il faut que l'un de nous deux la couvre de son corps.

SIR ROBERT. Eh! monsieur, ne vous ai-je pas donné toute satisfaction?

BROGHILL, *apercevant Willy qui entre, et poussant un cri de joie*. Oh! non, il en reste encore une!

SCENE VII.

LES MÊMES, WILLY.

BROGHILL, *courant à lui et s'emparant des pistolets*. Donne. (*Allant à sir Robert.*) On n'en chargera qu'un, on tirera au sort, puis le pied contre le pied, les yeux sur les yeux et le canon sur la poitrine... comprenez-vous, monsieur, qu'il n'y a plus là ni force ni adresse, et qu'alors les chances sont égales?

SIR ROBERT. Un pareil combat!

BROGHILL. Ah! il refuse?

Violens murmures.

TOUS. Ah! ah!

SIR ROBERT, *promenant sur l'assemblée un regard d'audace*. J'accepte!

WILLY, *à Broghill*. Grand Dieu! mylord, y songez-vous? jouer de la sorte votre existence!... Et vous croyez que je le souffrirai?... non pas, oh! non pas, je le jure... il y a en moi plus d'énergie qu'on ne pense; s'il le faut, eh bien! je me jetterai entre vous et sir Robert, et la balle sera pour moi; vous ne vous battrez pas ainsi, ce serait un assassinat.

BROGHILL, *avec force*. Retirez-vous, Willy, je vous l'ordonne... retire-toi, je t'en prie.

WILLY, *sanglotant*. Ah! mylord.

BROGHILL. Allons, du courage... ta main, et que tout soit dit.

Pendant ce temps on a chargé les armes.

SIR ROBERT. Êtes-vous prêt?

BROGHILL. Me voici.

Ils se placent tous deux face à face, le pistolet contre la poitrine.

SIR ROBERT. A vous le premier, c'est le droit de l'offensé.

BROGHILL. Au cœur donc.

L'amorce brûle et le coup ne part pas.

SIR ROBERT, *avec calme*. Rien.

BROGHILL, *de même*. Le sort vous favorise.

SIR ROBERT. Oui, là, dans le canon de ce pistolet, votre destinée tout entière:

mon doigt presse la détente, et cet avenir d'orgueil que vous avez rêvé si long-temps s'évanouit, et vous n'êtes plus l'heureux époux d'une femme soustraite à mon autorité, mon vainqueur, mon rival de chaque jour ; vous n'êtes plus le représentant de ce comté, l'illustre député dont le mérite écrasa le mien.

BROGHILL. Je vous attends.

SIR ROBERT. Ah ! vous frémissez !

BROGHILL. D'impatience... Tirez donc, monsieur.

WILLY. Tirez, le bourreau tue et n'insulte pas.

SIR ROBERT. J'ai déjà déclaré que dans ce duel je ne tuerais que l'honneur de lord Broghill. (*Il décharge son pistolet en l'air ; vive sensation. Jetant le pistolet.*) Au revoir, messieurs, j'espère que c'est assez, et que personne ne me retiendra plus... L'empreinte de ma semelle est encore sur votre poitrine.

Il traverse la foule muette de surprise, et s'éloigne.

SCENE VIII.

BROGHILL, WILLY.

BROGHILL. Parti !... il est parti ! et vous l'avez laissé sortir, cet homme que j'exècre ; mais vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un affront semblable à celui que j'ai reçu ?... vous ne savez donc pas qu'il me faut son sang à tout prix ?... Etre frappé ! foulé aux pieds ! traîné dans la poussière !... Puissance du ciel ! il existe encore...

Il tombe accablé sur un banc de pierre ; son pied rencontre en ce moment le couteau qu'Hougton a jeté, il le ramasse avec joie et le cache dans son habit sans être vu ; puis, se levant avec un éclat de rire terrible, il s'élance hors du jardin et referme précipitamment la porte derrière lui.

WILLY. O ciel ! ce transport ! cet horrible délire !... Courons !... impossible !... cette porte... fermée... Mais aidez-moi donc à la briser !

La porte, ébranlée, cède et vole en éclats ; tout le monde va pour se précipiter hors de scène ; Broghill reparaît pâle et égaré.

BROGHILL. Où allez-vous ?

WILLY. Ce désordre affreux !...

BROGHILL, *à part, se laissant tomber sur le banc.* Je suis vengé !

Tumulte, confusion.

WILLY. Du bruit ! des flambeaux !... un cadavre porté à bras !

SCENE IX.

LES MÊMES, JAKMAN, QUELQUES SOLDATS, VALETS, *avec des torches* ; DEUX HOMMES, *portant le corps sanglant de sir Robert.* HOUGTON.

WILLY. Sir Robert !

JAKMAN. Assassiné à la porte de cette maison... et l'assassin...

BROGHILL, *se levant par un mouvement involontaire.* L'assassin !

Tous les regards se portent sur lui.

HOUGTON, *qui s'est tenu caché dans la foule, paraissant tout-à-coup et se plaçant entre Jakman et Broghill.* C'est moi !

BROGHILL, *vivement.* Toi !

HOUGTON, *se penchant à son oreille.* Je dois être flétri... j'aime mieux l'échafaud !

Mouvement général ; Broghill prêt à s'évanouir s'appuie sur Willy resté stupéfait. Hougton a pris sa place au milieu des soldats ; la toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

Le cabinet de Broghill. Porte au fond et à gauche ; à droite une fenêtre donnant sur le jardin ; une bibliothèque, un bureau ; sur le bureau les pistolets qui ont servi au duel ; à côté de ces pistolets un coffre gothique fermé par une forte serrure. Il est dix heures du soir.

SCENE PREMIERE.

WILLY, *assis près du bureau, une lampe devant lui, tenant un livre à la main.*

Impossible de lire... en vain je cherche à fixer mon attention... elle est toujours ailleurs !... (*Il jette le livre sur le bureau, se lève, fait deux ou trois pas dans l'appartement, et se rassied.*) Je vivrais cent ans que j'aurais là, sans cesse sous les yeux, le corps sanglant de sir Robert... et pourtant, deux mois se sont écoulés depuis ce fatal événement ; demain on exécutera le meurtrier, et tout era fini... Le meurtrier ! lui Hougton !... A cette idée, je ne sais pourquoi mon esprit se trouble, mon cœur bat : il me semble que Hougton n'est pas coupable... Mais d'où viennent donc mes terreurs pour cet homme ? Autrefois, ce n'était que de l'amitié, de la reconnaissance, comme on en ressent pour quiconque vous aime et vous le prouve... Il était innocent alors ! et aujourd'hui, que de son propre aveu, il a commis un crime, aujourd'hui que tout lien est rompu entre nous, aujourd'hui, ce n'est plus seulement de l'affection, c'est un penchant irrésistible, c'est une sympathie que je ne comprends pas et

qui fait que je frissonne à la seule pensée de sa mort, comme si je devais en mourir... Ah! plus je réfléchis à ce qui s'est passé, à ce qui se passe encore, et plus j'éprouve le besoin de dissiper mes doutes... Cette curiosité tant de fois reprochée, c'est maintenant qu'elle se réveille en moi active, infatigable... Il faudra que je sache... Quelqu'un!

SCENE II.

WILLY, BETZI.

WILLY. Ah! c'est toi, Betzi?

BETZI. Avant de se retirer dans son appartement, mylady m'envoie savoir si mylord est rentré.

WILLY. Pas encore.

BETZI, *regardant la pendule.* Dix heures passées... Est-ce qu'il serait ce soir de quelque réunion dans le voisinage?

WILLY. Ignores-tu que, depuis la fameuse assemblée du Léopard, il a totalement rompu avec le monde?

BETZI. Mylady a là-dessus d'étranges idées.

WILLY. Quelles idées?

BETZI. Ce que tout le monde attribue à la catastrophe dont nous parlions, elle l'attribue, elle, à une cause bien différente: elle prétend que le jour de l'arrivée de mylord, avant l'événement, ils ont eu ensemble une conversation relative à certaine marquise d'Aquéia, que dans cette conversation elle avait déjà remarqué en lui du trouble, de l'embarras, qu'il n'était plus le même enfin.

WILLY. Et là-dessus, voilà que son imagination travaille, n'est-ce pas?... voilà qu'elle devient inquiète, soupçonneuse, et qu'elle rejette sur le souvenir d'une rivale adorée l'humeur sombre et fantasque de son mari?

BETZI. Mais c'est surtout depuis quelques jours que sa jalousie ne connaît plus de bornes: on lui a dit que la marquise, qui voyage, doit traverser incessamment ce comté, et s'arrêter en passant chez une de ses amies, dans le voisinage.

WILLY. La marquise! la marquise!... il s'agit bien de la marquise... Mais non, les femmes, ça ne raisonne pas, ça rapporte tout à soi, ça ne juge que d'après ses passions ou ses intérêts... mylady comme les autres... Ah! si l'on savait!...

BETZI, *vivement.* Quoi donc?

WILLY. Oh! rien... je ne suis qu'un curieux, un bavard.

BETZI, *piquée.* Certainement, et je soutiendrai toujours que c'est une infamie d'être sans cesse sur le dos de mylord, épiant ses gestes et ses paroles... un si bon maître...

WILLY. C'est justement parce qu'il est bon que je m'intéresse à lui, et que rien de ce qui le touche ne m'est étranger.

BETZI. Fi! c'est honteux! (*Après un moment de silence.*) Est-ce que vraiment vous auriez découvert quelque chose?

WILLY. Des choses merveilleuses... Eh! mais non, tu dirais encore que je suis un fou.

BETZI. Bah!

WILLY. Au fait, je puis bien te conter ça, à toi, que je dois épouser... En parlant à sa moitié...

BETZI. C'est comme si l'on parlait à soi-même.

WILLY. Or donc, hier comme aujourd'hui, mylord s'esquiva du château à la nuit tombante... Je le suivais de loin, évitant d'être remarqué, mais attentif à ses moindres mouvemens. Il se rendit d'abord derrière la prison du comté... là, se trouvait un individu enveloppé dans un large manteau, et dont il me fut impossible de distinguer les traits; cet individu qui l'attendait vint à lui... la conversation fut longue et animée. Mylord étendit la main vers les vieux bâtimens de la prison; son interlocuteur secoua la tête; mylord lui saisit le bras, qu'il serra convulsivement; puis se penchant à son oreille, y laissa tomber quelques mots. Il y eut un moment de silence; l'inconnu, après avoir réfléchi, fit un signe affirmatif, mylord en parut transporté de joie, et tous deux se séparèrent, lui lentement, mylord avec une rapidité qui s'augmentait sans cesse. Il marcha long-temps sans but, sans projet, comme un homme qu'on poursuit et qui cherche à fuir, pâle, haletant, couvert de sueur, épuisé de fatigue, il se laissa enfin tomber sur une pierre, et y resta fixe et immobile: c'était à l'entrée du petit bois, à la place où fut assassiné sir Robert Ashton.

BETZI. Grand Dieu!

WILLY. Je crus qu'il s'était évanoui, et j'allais m'approcher, quand il se releva tout-à-coup..... Sa démarche était alors lourde et pénible; il y avait dans tout son être quelque chose de bizarre et d'effrayant... Il se dirigea vers le cimetière du village, y pénétra furtivement, et s'agenouilla sur une tombe: c'était celle de sir Robert Ashton. (*Betzi recule d'effroi.*) Quelques minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles je n'entendis que des sanglots..... puis soudain, se redressant brusque et furieux, il frappe du pied le marbre sépulcral et s'enfuit en proférant d'horribles

imprécations... Je voulus de nouveau courir après lui, il avait disparu... Rentré au château, je le trouvai là, dans ce fauteuil, triste, pensif, mais calme!

BETZI. Et ce matin... aujourd'hui... vous n'avez rien remarqué?

WILLY. Oh! si fait.

Il va continuer; on entend au dehors la voix de Broghill, il se replace vivement au bureau et reprend le livre qu'il tenait. Betzi effrayée va pour s'enfuir; Broghill entre précipitamment, suivi de Flokart et de deux gardes armés de fusils.

SCENE III.

LES MÊMES, BROGHILL, FLOKART, LES DEUX GARDES.

BROGHILL. Des rondes de nuit dans le parc!... Qui vous a prié de faire des rondes de nuit?

FLOKART. Mais... mylord, l'usage...

BROGHILL. J'entends qu'il n'en soit plus ainsi... jusqu'à nouvel ordre, du moins. (*A Betzi.*) Et vous, que demandez-vous?

BETZI. Je venais de la part de mylady, m'informer...

BROGHILL. De quoi? de ce que je fais?... Ne suis-je pas maître de mes actions?... en dois-je compte à quelqu'un?... La première fois que vous vous chargerez d'un pareil message, je vous chasse... Et vous aussi qui semblez prendre à tâche de contrarier mes volontés. (*Mouvement.*) Allons, allons... c'est bien... sortez.

SCENE IV.

BROGHILL, WILLY.

BROGHILL, *debout devant la pendule.* Dix heures et demie!... A onze heures il sera ici!... car l'entreprise doit réussir... de l'or, tout l'or que je possède, pourvu qu'elle réussisse. (*S'approchant de Willy.*) Ah! ah! tu étais là, Willy?

WILLY. Je lisais en attendant le retour de mylord.

BROGHILL. Et que lisais-tu?

WILLY. Ce traité de morale législative.

BROGHILL. La morale! la législation!... pitoyables rêveries! maudits soient mille fois le monde et les lois qui le gouvernent, la vertu, la justice, toutes jongleries de fripons!... j'abîmerais l'univers entier dans le néant, si j'en avais la force.

WILLY. Est-ce bien vous, mylord, qui parlez de la sorte?... vous, qui jadis...

BROGHILL. Jadis... qu'entendez-vous par jadis?... Selon vous, depuis quand s'est donc opéré en moi ce changement inconcevable?... depuis l'époque où le crime fut commis, n'est-ce pas?... Oui, monsieur, oui, c'est de cette époque... plût au ciel que cet affreux souvenir fût à jamais effacé! mais loin de s'anéantir, il est devenu pour moi une source de calamités toujours nouvelles, une source intarissable! N'est-ce pas assez que j'aie été déshonoré publiquement et qu'on m'ait soupçonné d'avoir cherché vengeance dans un meurtre!... (*Willy fait un mouvement.*) On m'en a soupçonné... et c'est quand personne n'hésite plus à me rendre témoignage, que, seul, vous semblez encore douter de mon innocence... Soyez satisfait, vous m'avez mis assez bas.

Des sanglots étouffent sa voix; il se tourne en se couvrant la figure de ses mains.

WILLY. Ah! comment supporter l'idée du mal que je vous cause? comment oser regarder en face le meilleur des maîtres, le meilleur des hommes? Je vous aime, je vous vénère plus que je ne puis l'exprimer; je mourrais pour vous servir; oui, mylord, oui je suis un insensé, un étourdi, sans jugement et sans expérience... je suis cent fois pis que tout cela... mais jamais une pensée contraire à la fidélité que je vous dois n'est entrée dans mon ame.

BROGHILL, *vivement.* Bien, très-bien! cette assurance m'est précieuse; il est si doux, lorsqu'on souffre comme moi, d'entendre résonner à son oreille des paroles affectueuses. Je t'ai brusqué, Willy... c'est mal de ma part... oublie cela... quant à moi, je ne veux plus voir en toi qu'un ami dont le dévouement m'est assuré.

WILLY. A la vie, à la mort... je vous l'ai dit, et puissé-je bientôt vous le prouver!

BROGHILL. Tu le peux.

WILLY. Où?... quand?... comment?...

BROGHILL. Cette nuit, à l'instant même.

WILLY. Que faut-il faire?

BROGHILL. Rends-toi mystérieusement dans les écuries du château, tu selleras à la hâte un cheval... le meilleur, le plus vigoureux... tu le feras sortir sans bruit, et tu le conduiras sur la grande route, à l'endroit où le chemin se partage.

WILLY, *réfléchissant.* A l'endroit où le chemin se partage?

BROGHILL. Là, tu rencontreras un inconnu.

WILLY, *à part.* L'homme au manteau, c'est sûr.

BROGHILL. Tu ne lui adresseras aucune question.

WILLY. Pourquoi cela?

BROGHILL. Parce qu'il ne te répondrait pas.

WILLY. C'est différent.

BROGHILL. Tu lui laisseras le cheval, et

tu reviendras immédiatement me rendre compte de ta mission.

WILLY. Et puis ?

BROGHILL. Rien de plus.

WILLY, *à part.* Tiens, c'est drôle ! enfin c'est égal, je comprendrai peut-être plus tard.

BROGHILL. Du zèle, et surtout de la discrétion.

WILLY. Oh ! soyez tranquille, mylord... discret comme la tombe.

A ce mot, Broghill frémit : Willy, à qui ce mouvement n'a point échappé, s'arrête, les yeux fixés sur son maître. Moment de silence ; on entend sous la fenêtre trois coups frappés dans la main.

BROGHILL, *avec joie.* C'est lui !

WILLY. Du bruit... sous cette fenêtre !

BROGHILL. Non, non, tu te trompes.

WILLY. Ah ! si je n'avais pas promis d'être discret...

BROGHILL. Mais, va donc.

Il le pousse dehors, referme vivement la porte et court à la fenêtre, qu'il ouvre. Hougton entre ; tous deux se regardent quelque temps sans parler. Onze heures sonnent.

SCENE V.

BROGHILL, HOUGTON.

HOUGTON, *rompant le silence.* Je devais être ici à onze heures... me voilà.

BROGHILL. Tout a donc réussi ?

HOUGTON. Tout.

BROGHILL. Votre liberté ?

HOUGTON. Vous l'aviez payée d'avance au geôlier, le geôlier me l'a donnée... Il est maintenant sur la grande route, où il attend le cheval que vous m'avez promis...

BROGHILL. Et que je viens d'envoyer.... Vous êtes sauvé... sauvé ! ah ! mon ami, de combien de tourmens et d'anxiété n'ai-je pas acheté ce moment de bonheur !... mais le temps presse... chaque minute est un siècle.

HOUGTON. Oh ! quel que soit le danger, il faut que vous m'écoutiez... asseyez-vous, et prêtez-moi votre attention, toute votre attention ; ce que j'ai à vous dire vous paraîtra d'abord étranger à notre situation, il n'en est rien. Ecoutez-moi donc sans m'interrompre... (*Après une pause.*) Vous savez qu'avant d'être fermier j'ai été soldat ; c'était en 1810, je servais en Portugal, sous les ordres du duc de Wellington. Un jour, sur la route, le detachement dont je faisais partie fut subitement assailli par une fusillade meurtrière ; on tirait sur nous des fenêtres d'un château voisin ; le capitaine ordonne qu'on enlève ce poste à la baïonnette ; ce qui fut dit fut fait. Le château fut livré au pillage. Nous venions d'enfoncer les portes d'un appartement reculé : une femme se présente à nous, pâle, tremblante... le soldat Hougton sut la faire respecter de ses camarades : c'était la jeune comtesse de..... Oh ! mais non, vous ne devez pas savoir qui elle est !... Personne ne le saura jamais... car, sauvée par ce pauvre soldat, la comtesse sentit bientôt que la reconnaissance pouvait devenir de l'amour... Que vous dirai-je enfin ?... Je retournai sous mes drapeaux ; là, lorsque la victoire de Salamanque nous eut conduits à Madrid, j'y retrouvai la grande dame : elle était mère, le soldat avait un fils.... (*Mouvement de Broghill.*) Oh ! ne m'interrompez pas, mylord, c'est ici que mon histoire va se rattacher à la vôtre... Ce fils, né d'une faute tenue secrète, et que le rang de sa mère séparait d'elle pour toujours, me fut remis par la comtesse expirante, qui exigea de moi la promesse solennelle que je suivrais en tout ses instructions relativement à son avenir, je promis.... Mon fils devait être, et fut élevé à Londres, sans connaître son père, qui pourtant ne cessa pas un seul instant de veiller sur lui. Un protecteur mystérieux était là, fournissant à son instruction, à ses besoins, à ses plaisirs même ; et ce protecteur c'était le soldat devenu paysan, le soldat pauvre, mais laborieux ; c'était le fermier Hougton qui, la bêche ou la charrue en main, arrachait de la terre arrosée chaque jour de sa sueur, un avenir de luxe et d'indépendance pour celui qu'il ne lui était pas permis d'embrasser... Ah ! j'ai bien souffert et bien travaillé... Par bonheur le ciel m'a pris en aide, la tâche que j'avais entreprise, je l'ai achevée... mon fils a grandi en âge et en mérite, et la carrière de la fortune lui est ouverte... C'est une belle place que celle du secrétaire de lord Broghill !

BROGHILL. Mon secrétaire !... lui, Willy !

HOUGTON. C'est mon fils... oui, mylord, c'est mon fils... ou plutôt c'est dès à présent le vôtre... Et maintenant, si vous me demandez quel prix je mets au sacrifice de ma vie et de mon honneur, que je vous ai vendus... je vous répondrai : Ce prix, c'est l'avenir de mon fils...

BROGHILL. Doutez-vous de mon dévouement ? avez-vous oublié les promesses que je vous fis à ce sujet ?

HOUGTON. Des promesses !... non pas, mylord, mais une certitude... Il y a un pacte entre nous, pacte terrible, qu'il faut rendre inviolable, avant de nous séparer.

BROGHILL. Et pour cela, que prétendez-vous ?...

HOUGTON, *lui présentant un papier.* Lisez.

BROGHILL. « Le 4 octobre 1829, à onze heures, sir Robert Ashton fut assassiné... »

HOUGTON. Par qui?... (*Il présente la plume à Broghill qui, dominé par son regard, la prend et signe en tremblant.*) Oh! ne craignez rien, mylord... ce papier entre mes mains serait une preuve contre vous... ce n'est point là ce que je veux... ce coffre (*allant vers le bureau et désignant le coffre qui s'y trouve*) ne contient-il pas quelques objets de prix qui ont appartenu à votre mère, et que, depuis sa mort, vous conservez religieusement, comme des gages de deuil et de piété filiale?

BROGHILL, *d'une voix troublée*. Oui.

HOUGTON, *froidement*. Ouvrez ce coffre... (*Broghill hésite, puis il l'ouvre*) C'est à côté de vos regrets que je place vos remords; au souvenir de votre mère j'attache celui de mon dévouement... jurez que chaque jour vous relirez cette date terrible, qui vous rappellera tout à la fois et votre crime et vos devoirs envers mon fils.

BROGHILL. Je le jure.

HOUGTON. Bien.

BROGHILL. Est-ce tout?

HOUGTON. Le couteau qui a servi au meurtre, qu'en avez-vous fait?

BROGHILL. Ce couteau... je ne sais... j'ignore...

HOUGTON. Je saurai le retrouver si jamais vous manquez à vos sermens. (*Mouvement d'effroi de Broghill.*) Adieu, mylord, la nuit est avancée; adieu, souvenez-vous de mon fils... je ne vous oublierai pas...

Il ressort par la fenêtre; Broghill est tombé anéanti sur un fauteuil auprès du bureau, le coffre ouvert devant lui.

SCENE VI.

BROGHILL, *seul, les yeux attachés sur le coffre.*

Qu'ai-je fait! (*Prenant le papier*) Ce pacte terrible... (*Une détonation au dehors.*) Qu'est-ce que cela? un coup de feu... Hougton découvert, poursuivi peut-être...

Il va pour s'élancer vers la porte; entre Amély tremblante et agitée.

SCENE VII.

BROGHILL, AMÉLY.

AMÉLY. Ce bruit!... que se passe-t-il?

BROGHILL. Je cours... Ah!

Il revient au coffre, y replace précipitamment le papier qu'il tient et s'éloigne.

SCENE VIII.

AMÉLY, *seule.*

Cet écrit si brusquement soustrait à mes regards et enfermé là... Une lettre de la marquise d'Aquéia, peut-être... c'est qu'il n'a jamais cessé de penser à elle, j'en suis sûre... c'est qu'ils s'entendent tous les deux... qu'ils s'écrivent... Ah! si je le savais!...

SCENE IX.

AMÉLY, WILLY.

WILLY, *accourant à la hâte sans voir Amély.* Ah! mylord, quelle rencontre! sur la grande route la voiture de la marquise d'Aquéia.

AMÉLY, *courant à lui.* La marquise!

WILLY, *stupéfait.* Qu'ai-je dit?

AMÉLY. Arrivée!... elle!... la marquise!.. je ne m'étais donc pas trompée... cet écrit enfermé là lui annonçait sa venue.... cet écrit, je le veux... Willy, prenez ce coffre, ouvrez-le-moi sur-le-champ.

WILLY, *étonné.* Mylord seul en a la clef.

AMÉLY. La clef!... mais vous ne me comprenez donc pas?... je vous dis de briser la serrure; faut-il appeler quelque autre plus docile à mes ordres?

WILLY. Des ordres! du moment que mylady l'ordonne...

AMÉLY. Hâtez-vous...

WILLY, *à part.* Au fait, s'il y a là-dessous quelque chose, autant vaut que ce soit moi qui l'apprenne le premier.

AMÉLY. Eh bien?

WILLY. J'obéis.

AMÉLY. Hâtez-vous donc.

WILLY. Mais ce poinçon est trop faible.

AMÉLY. Attendez, je reviens...

Elle entre dans la chambre voisine, Willy place le coffre à terre et s'agenouille après avoir pris sur le bureau un poinçon qu'il glisse dans la serrure; au moment où elle cède à ses efforts, la porte s'ouvre brusquement et Broghill entre, suivi de Flokart.

SCENE X.

WILLY, BROGHILL, FLOKART.

BROGHILL, *à Flokart, sans voir Willy.* Un homme qui s'échappait par-dessus les murs du parc, et sur qui vous avez tiré sans l'atteindre... folie!... vision!... (*Apercevant Willy.*) Misérable!

Il court vers le bureau, saisit un pistolet qui s'y trouve et le tourne contre Willy.

FLOKART, *le lui arrachant.* Arrêtez, arrêtez, mylord, ce serait un meurtre.

BROGHILL. Un meurtre!... oui, vous avez raison... Sortez, laissez-nous... Oh! ne craignez rien... je suis calme maintenant.

SCENE XI.

BROGHILL, WILLY, *puis* AMIS.

Broghill, après avoir conduit Flokart jusqu'à la porte du fond qu'il referme avec soin, prend un fauteuil, s'assied, se recueille un instant, puis fait signe à Willy de s'approcher.

WILLY. Permettez-moi, mylord, de vous expliquer.....

BROGHILL, *impérieusement*. Pas un mot!.. (*Nouveau silence*.) Vous vous êtes fait mon confident!... savez-vous à quel prix?... Vous vous êtes dès ce jour vendu à moi corps et ame : vous m'appartenez... vous resterez à mon service... je vous ferai du bien sous le rapport de la fortune; mais si jamais un mot inconsidéré vient à sortir de votre bouche, si jamais vous donnez lieu à mes soupçons ou à ma défiance, attendez-vous à l'expier par votre mort... ou peut-être plus cher encore... Vous venez de conclure un terrible marché... il est trop tard pour reculer... par tout ce qu'il y a de plus sacré et de plus épouvantable au monde, songez à garder la foi que j'exige de vous... Maintenant, regardez-moi! regardez-moi bien... je suis l'assassin de sir Robert Ashton!... (*A ce mot Willy recule avec horreur, un cri se fait entendre dans la chambre.*) Amély!... elle était là... Malheur!... malheur sur moi!...

AMÉLY, *qui a repris ses sens*. Rassurez-vous... votre secret de honte et d'infamie est mort en moi.

BROGHILL. Tu me le jures?

AMÉLY. Par notre enfant, à qui je dois compte de l'honneur de son père. (*Cris au dehors.*) Le peuple se presse sur la grande place... Ah! qu'ai-je vu?... un échafaud!..

WILLY. Celui de l'innocent!

BROGHILL. L'innocent est sauvé, et le coupable aussi... L'assassin ne passera pas sous la main flétrissante du bourreau..... (*Saisissant Amély et Willy, et les attirant tous les deux à lui.*) Vous l'avez juré?... toi, par notre enfant?... et toi?...

WILLY. J'appartiens à mylord.

BROGHILL. Oui.

ACTE QUATRIEME.

Une salle du château. Au fond, une galerie donnant sur la campagne; une porte et deux fenêtres. A droite, l'appartement de Broghill; à gauche, celui de sa femme. Une table et tout ce qu'il faut pour écrire : des fleurs, des lustres, de riches draperies, tous les apprêts d'une fête.

SCENE PREMIERE.

BROGHILL, FLOKART, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

BROGHILL, *à Flokart et aux autres domestiques, qui achèvent de ranger*. Bien, très-bien! que rien ne soit épargné. (*Flokart et les domestiques s'éloignent.*) Je veux que la fête de demain étonne par son éclat et sa magnificence; un bal! un concert! un souper splendide!... toute la noblesse des environs!... des femmes charmantes..... (*Allant à Willy qui le contemple et qu'il n'a pas encore remarqué.*) Que fais-tu là?

WILLY. J'ai pitié de vous, mylord.

BROGHILL. Pitié!...

WILLY. Ce doit être un horrible combat que celui que vous vous livrez en ce moment.

BROGHILL. La joie n'est-elle pas sur mon front? le sourire sur mes lèvres!

WILLY. Oui; mais dans votre ame?

BROGHILL. Tais-toi!

WILLY. Nous sommes bien à plaindre tous les deux.

BROGHILL. Encore!

WILLY. Et pourtant, quelles que soient vos souffrances, elles n'égalent pas les miennes.

BROGHILL, *avec intérêt*. Tu souffres, toi, Willy!... Parle, dispose de ma fortune, de mon crédit... pour toi, je suis prêt à tout faire.

WILLY. Tout!... Ah! s'il m'était possible d'espérer... (*Se rapprochant vivement.*) Mylord, il y a bientôt six mois... c'était, je crois, la veille du jour où devait être exécuté le fermier Hougton, que Dieu sauva...

BROGHILL. Passons, passons...

WILLY. Je me trouvais, la nuit, dans votre cabinet, agenouillé devant un coffre que j'avais ouvert... vous avez su, depuis, dans quel but et par quel ordre...

BROGHILL, *brusquement*. Pourquoi me rappeler cette scène?

WILLY. Parce qu'elle a été la source de tous mes maux... Au reste, je n'ai ni plainte ni reproches à vous adresser; et soyez convaincu qu'en quittant le château, avec votre permission, que je sollicite en ce moment, je n'emporterai d'autre souvenir que celui des bontés dont vous m'avez jadis comblé.

BROGHILL. Quitter le château!... y pensez-vous?...

WILLY. Mylord est trop juste pour se refuser à une demande d'où dépend mon repos.

BROGHILL. Et le mien, monsieur? et le mien?... croyez-vous qu'il faille le risquer?

WILLY. Oh! rassurez-vous; tant que je vivrai, mon cœur sera fermé à tout res-

sentiment, ma bouche à toute révélation dangereuse... Que décide mylord?...

BROGHILL. Que vous êtes un fou ou un traître... si vous êtes un fou, je dois me garantir de vos extravagances ; si vous êtes un traître, je dois vous ôter la faculté de me nuire... Avez-vous oublié que vous m'appartenez?...

WILLY. Toujours ce mot fatal!

BROGHILL. C'est votre arrêt.

WILLY. Mais cet arrêt qui m'a mis sous votre dépendance, et qui a fait de moi un martyr de chaque jour, de chaque heure, de chaque minute, cet arrêt ne m'a déjà été que trop funeste... Je suis votre prisonnier, votre esclave... mes paroles, mes actions, tout est épié, surveillé ; je ne puis faire un mouvement à droite ou à gauche que l'œil de mon gardien ne soit ouvert sur moi ? sa vigilance est une torture pour mon cœur... plus de gaîté, plus d'insouciance, plus de jeunesse... Un ami me tend-il la main pour m'attirer à lui? il faut que je la repousse... une femme qui a compris ma tendresse sourit-elle à mes rêves de bonheur? il faut que son sourire me laisse froid et glacé... Et pourquoi? parce qu'il existe dans le monde un homme appelé lord Broghill, qui en a tué un autre appelé sir Robert Ashton, et que je sais cela, moi... N'est-ce pas pitié, mon Dieu!...

BROGHILL. Si tel est votre sort, n'en accusez que vous-même... Votre situation est misérable, j'en conviens; mais rien ne pourra la changer.

WILLY. Non? eh bien ! moi, je vous déclare qu'elle changera, et dès cet instant je vous somme de chercher un autre secrétaire; je ne suis plus à votre service.

BROGHILL. Vous ne le quitterez qu'avec la vie... N'allez pas croire que j'ai peur de vous; j'ai tout prévu ; j'ai creusé un abîme sous vos pas, et de quelque côté que vous voulliez remuer, il est prêt à vous engloutir... Si une fois vous y tombez, vous pourrez appeler si haut qu'il vous plaira, il n'y aura pas d'homme sur terre qui entende vos cris.

WILLY. Je n'en pousserai qu'un ; prenez garde qu'il n'éveille le bourreau qui dort.

BROGHILL. Des menaces!... Ah! traître, dis ce que tu voudras, nul ne te croira, et tous t'auront en exécration comme un vil imposteur.

WILLY. Et c'est le coupable qui parle ainsi à l'innocent!

BROGHILL. J'ai juré de conserver à tout prix ma réputation ; à l'abattement du remords a succédé en moi une énergie nouvelle... n'essaie donc pas de te lever contre moi, car je t'écraserais... Adieu... (*Revenant sur ses pas.*) Quant à votre projet de fuir du château, croyez-moi, renoncez-y ; ce serait une folie, dont vous auriez à vous repentir ensuite toute votre vie.

Il entre chez sa femme.

SCENE II.

WILLY, *seul.*

Ma vie! et que m'importe ma vie! Il croit m'intimider? je serai ferme et résolu... y a-t-il une puissance capable de retenir dans les chaînes une ame ardente et déterminée? mais ses menaces, ses horribles menaces!... Si j'en viens aux prises avec lui, quel espoir de succès? si je suis abattu, quelle est la peine qui m'attend?.. il a parlé de piége, d'abîme creusé sous mes pas... Ah! malgré moi je frémis... Esclave, reprends donc tes fers cent fois plus pesans à l'avenir ; rampe aux genoux du maître, souffre et meurs lentement... Non, la liberté, la liberté que donnent la force et le courage... luttons avec énergie... si j'ai le dessous, eh bien! il me restera du moins la consolation de m'être conduit en homme... je briserai le joug... Partons.

Il sort en courant et heurte violemment Jakman, qui entre, introduit par Flokart.

SCENE III.

JAKMAN, *et* FLOKART.

JAKMAN. Prenez donc garde, que diable!

FLOKART. Mylord est maintenant dans l'appartement de mylady... je vais lui annoncer votre visite.

JAKMAN. Annoncez, annoncez, mon cher.

SCENE IV.

JAKMAN, *puis* BROGHILL *et* AMÉLY.

JAKMAN, *rajustant sa toilette dérangée par la secousse.* En vérité, c'est à qui nous marchera sur le corps, aujourd'hui... le sot métier que celui de fonctionnaire public!

BROGHILL, *à voix basse à Amély qui entre avec lui.* Des pleurs!... toujours des pleurs, madame!... il faut que cela cesse... je vous en avertis.

AMÉLY. Plus bas, monsieur, nous ne sommes pas seuls.

BROGHILL, *changeant de ton.* Salut à monsieur Jakman... Savez-vous que vous êtes d'une rareté désespérante! on ne vous voit plus! c'est ce que me faisait encore observer à l'instant même ma chère Amély.

JAKMAN. Mylady est cent fois trop bonne. Que voulez-vous? mes occupations d'un côté, de l'autre la solitude dans laquelle vous avez constamment vécu depuis la mort de sir Robert Ashton...

Broghill se trouble.

AMÉLY, *qui s'en aperçoit, prenant vivement la parole*.. Solitude bien naturelle... Sir Robert n'était-il pas mon parent, l'allié de mon mari?... tout ressentiment ne devait-il pas s'éteindre sur la tombe?... Oh! notre douleur fut bien vive et bien profonde, je vous jure...

JAKMAN. Qui pourrait en douter? (*Jetant les yeux autour de lui.*) Mais je vois avec satisfaction que vous avez enfin compris que les regrets ont un terme.

BROGHILL, *reprenant sa gaîté*. Vous avez reçu notre invitation de bal?

JAKMAN. Je m'empresserai de m'y rendre... un bon magistrat se doit à ses administrés.

BROGHILL. Asseyez-vous donc, monsieur Jakman.

JAKMAN. Inutile, mylord, inutile... je venais seulement vous avertir que le service annuel, fondé par la noblesse du comté, en l'honneur de sir Robert Ashton, aura lieu ce soir aux flambeaux...

BROGHILL. Ce soir!... déjà un an!

JAKMAN. Oui, jour pour jour, ou plutôt nuit pour nuit.., car, si je ne me trompe, ce fut vers onze heures que l'infâme Hougton.... O mon Dieu, qu'avez-vous, mylady?... Et vous-même, mylord?...

BROGHILL, *vivement*. Rien... le souvenir de cette affreuse aventure... (*Avec calme.*) Soyez certain, monsieur, que ma femme et moi nous ne serons pas les derniers à rendre hommage à la mémoire de l'infortuné baronnet.

Jakman salue respectueusement et va pour s'éloigner: entre Betzi.

SCENE V.

LES MÊMES, BETZI, *en désordre*.

BETZI. O mon Dieu! mon Dieu! quel malheur!...

BROGHILL. Ces cris?...

AMÉLY. Qu'y a-t-il?...

BETZI. N'avoir qu'une inclination... et dire qu'elle vous échappe!... Willy...

TOUS. Eh bien?...

BETZI. Parti.

BROGHILL. Qu'entends-je!...

BETZI. Oh! tenez, voyez par cette fenêtre...

BROGHILL, *se jetant sur la sonnette, et sonnant à tout briser*. Holà! quelqu'un!... du monde! accourez, accourez tous. (*Flokart et les domestiques entrent de différens côtés.*) Qu'on poursuive cet homme qui fuit; qu'on le ramène.

BETZI. Oui, oui; qu'on le ramène, le monstre.

Betzi et les domestiques sortent précipitamment, ainsi que Flokart.

BROGHILL, *à lui-même*. Il lève le masque!... il me brave!... Ah! pardieu, il s'en repentira. (*A Jakman.*) Vous, monsieur, ne sortez pas de cette maison, vous y serez bientôt nécessaire... ne sortez pas; c'est au juge que je parle.

Il s'éloigne par la porte à droite.

SCENE VI.

AMÉLY *et* JAKMAN.

AMÉLY, *à part*. Ce départ brusque et inattendu... cet éclat... la colère de Broghill! que va-t-il se passer?

JAKMAN, *s'approchant d'elle*. Mylady pourrait-elle m'apprendre?...

SCENE VII.

LES MÊMES, BETZI *et* WILLY, *ramené de force par les domestiques*.

BETZI. Le voilà!... le voilà!...

WILLY. Malheureuse, tu m'as perdu.

BETZI. Au contraire, je vous ai retrouvé.

WILLY. Mais où est-il donc ce lord qui me traite en esclave, et me fait traîner devant lui par ses valets?... où est-il?

SCENE VIII.

LES MÊMES, BROGHILL *rentrant, suivi de* FLOKART.

BROGHILL. Me voici.

BETZI. De grâce, mylord, dites-lui donc...

BROGHILL. Sortez!...

On fait sortir Betzi, étonnée.

SCENE IX.

LES MÊMES, *excepté* BETZI.

BROGHILL, *bas à Amély*. Quoi que je dise, quoi que je fasse, gardez-vous de me démentir.

AMÉLY. Quel mystère!... vous m'effrayez!

WILLY. M'apprendra-t-on enfin les motifs de la violence exercée sur ma personne?

BROGHILL. Je vous trouve bien hardi d'élever ainsi la voix!

WILLY. Comme homme et comme Anglais, je suis libre et je prétends rester libre.

BROGHILL. Cette liberté, que vous revendiquez avec tant d'audace, il vous faudra pourtant y renoncer.

WILLY. Et qui m'en privera?

BROGHILL. La loi.

WILLY. C'est à elle que je m'adresse pour la conservation de mes droits.

BROGHILL. C'est à elle que je m'adresse pour vous en déclarer indigne. (*Lui montraut Jakman.*) Voici votre juge.

WILLY. Soit!... Mais mon crime?

BROGHILL. Vous ne l'ignorez pas... un vol commis dans ma maison.

TOUS. Un vol!...

Amély fait un mouvement

BROGHILL, *à part.* Songez à votre fils!...

WILLY. Horreur et mensonge.

Il veut parler; la voix lui manque; il tombe accablé dans un fauteuil.

BROGHILL, *avec une modération affectée.* J'ai toujours eu pour principe de n'être la cause volontaire du mal de personne; mais l'heure de la justice a sonné, et je dois à la société des révélations trop long-temps différées. Il y a près de six mois, une nuit, en entrant dans mon cabinet, je trouvai ouvert et brisé un coffre contenant quelques valeurs de bijoux qui avaient appartenu à ma mère... Devant ce coffre fut surpris un homme, pâle et tremblant... c'était l'accusé... Mon intendant, que voilà, peut attester l'exactitude du fait... il était présent... je lui ordonnai de se retirer et de garder le plus profond silence. Resté seul avec Willy, j'essayai de parler à son ame; je lui demandai l'aveu sincère de sa faute... Une partie des objets contenus dans le coffre avait déjà disparu; j'en sollicitai la remise. Le croiriez-vous? il nia effrontément que le larcin eût été commis par lui, affirmant qu'attiré par un bruit étrange, il avait trouvé le coffre brisé et renversé à terre, et qu'il s'apprêtait à le relever lors de ma brusque apparition... Que sais-je enfin? Etonné sans être convaincu par son assurance, je lui dis que dans une affaire aussi grave j'étais déterminé à ne pas céder à de simples soupçons; mais que le temps seul, pouvant me découvrir la vérité, j'insistais sur ce qu'il demeurât à mon service, et lui déclarai que la première tentative d'évasion serait regardée par moi comme un indice du crime, et que dès lors je serais sans pitié... Vous savez le reste.

Vive sensation dans l'assemblée; Broghill va se rasseoir auprès d'Amély, qui, par un mouvement involontaire, s'éloigne avec effroi.

JAKMAN, *à Willy, qui, plongé dans une sombre stupeur, semble n'avoir rien entendu de tout ce qui s'est passé.* Qu'avez-vous à alléguer pour votre défense?

Cette question, restée d'abord sans réponse, est répétée d'une voix forte et impérative. Willy se lève alors lentement, et passant la main sur son front, de l'air d'un homme qui cherche à rappeler ses souvenirs.

WILLY. Ma défense!... Quelle défense? de quoi suis-je accusé?... Pourquoi êtes-vous là, vous qui m'interrogez?... et vous tous, qui me regardez en silence, que me voulez-vous? (*Avec explosion.*) Ah! je m'en souviens... un vol, n'est-ce pas? Un vol! mais je suis innocent... j'en jure par le Dieu du ciel, qui doit me juger un jour, je suis innocent... (*A Broghill.*) Dites-leur donc que je suis innocent, vous, ou bien alors des preuves, monsieur, des preuves...

BROGHILL, *froidement.* Qu'on entre dans la chambre voisine; j'y ai fait transporter la malle appartenant à l'accusé. (*Sur un signe de Jakman, Flokart et quelques autres entrent dans la chambre dont la porte est restée ouverte. Broghill debout sur le seuil.*) Dans cette malle sont encore les objets dérobés.

WILLY, *lui frappant brusquement sur l'épaule, et le forçant à se retourner de façon qu'ils se trouvent tous deux face à face.* Comment le savez-vous?

BROGHILL, *troublé par cette question inattendue, mais se remettant tout-à-coup.* Pour vous avoir vu les y déposer.

WILLY. Quand?

BROGHILL. Ce matin.

WILLY. N'admirez-vous pas que mylord se soit trouvé là juste au moment où je les cachais... Mais tu mens, mylord, tu mens...

BROGHILL, *montrant Flokart qui rentre tenant à la main des bijoux et quelques valeurs en papier.* Voyez!

Rumeur générale. Willy demeure comme frappé de la foudre. Amély indignée va parler, Broghill d'un regard lui impose silence.

WILLY, *qui s'est ranimé peu à peu, s'avançant vers Broghill, et lui présentant sa poitrine.* Un coup de couteau, mylord. Après ce que vous avez fait, il ne vous reste plus qu'à me tuer comme vous avez tué sir Robert Ashton... (*Violente interruption.*) Ah! je l'avais prévu!... des cris!... des murmures! Ils ne le croient pas! ils ne veulent pas le croire!... Debout, monsieur; vous m'accusiez tout-à-l'heure, c'est moi qui vous accuse, à présent.

BROGHILL, *avec dédain.* Insensé, penses-tu qu'une accusation partie d'où tu es puisse arriver jusqu'à moi.

WILLY, *amèrement.* Ah! je comprends tout maintenant: vous aviez raison, l'abîme était creusé sous mes pas... (*avec rage*) mais je n'y tomberai pas seul... (*Allant vers la table où s'est placé Jakman.*) Monsieur, je suis convaincu que vous ne voudrez pas contribuer à l'injustice atroce dont je suis victime; je suis convaincu que

vous ne voudrez pas qu'un innocent soit incarcéré et condamné, pour qu'un coupable vive en paix, en liberté... Je déclare donc que les effets représentés et trouvés parmi les miens y ont été furtivement glissés par lord Broghill. Je déclare de plus que lord Broghill est un meurtrier, que j'ai découvert son crime, et que c'est dans la crainte d'une révélation qu'il s'est déterminé à me perdre.

BROGHILL, *s'élançant sur lui.* Te tairas-tu?

WILLY. Ah! vous n'êtes plus calme maintenant!...

JAKMAN. Eh! mylord, notre indignation n'a-t-elle pas déjà fait justice de sa folie!... Ce serait quelque chose de beau, en vérité, si, quand un gentilhomme dénonce un de ses domestiques pour vol...

WILLY. Je ne suis pas le domestique de M. Broghill.

JAKMAN. Vous êtes à ses gages, et cela suffit pour que la loi repousse votre témoignage. Qu'on le saisisse...

WILLY. Infamie sur toi, juge prévaricateur!... J'en appelle à Dieu, ton maître et le mien. (*Etendant le bras vers Broghill, et criant à pleine voix.*) Assassin! assassin de sir Robert Ashton!

BROGHILL. Emmenez cet homme!...

On saisit Willy.

JAKMAN. Oui, oui, qu'on l'entraîne. (*A Broghill.*) Mylord, agréez nos respects.

WILLY, *en passant devant Broghill.* Assassin et calomniateur!....

Tout le monde sort en tumulte. Resté seul, Broghill chancelle et tombe à la renverse, épuisé par la lutte qu'il vient de soutenir. Amély, effrayée, s'élance vers la sonnette.

ACTE CINQUIÈME.

Même décoration qu'au troisième acte, le cabinet de lord Broghill; sur le bureau, le coffre et les pistolets.

SCENE PREMIERE.

BROGHILL, AMÉLY, BETZI.

Broghill est étendu sans connaissance dans un fauteuil; autour de lui, Amély, Flokart et quelques domestiques.

AMÉLY, *à Betzi, qui entre en pleurant.* Willy...

BETZI. Dans une des salles du château, où on l'a enfermé, en attendant qu'il soit transféré dans la prison du comté.

AMÉLY. Prends cette clef... qu'il soit libre... qu'il parte... (*Betzi va pour s'éloigner par le fond.*) Non, de ce côté; par la porte qui conduit à l'escalier dérobé.

Betzi prend la clef et sort.

BROGHILL, *reprenant ses sens.* Où suis-je! (*Se levant brusquement.*) Sortez, sortez tous, sortirez-vous?

Tout le monde s'éloigne épouvanté.

SCENE II.

BROGHILL, AMÉLY.

BROGHILL, *courant à Amély.* Tu ne m'as pas quitté?... tu veillais sur moi!... Que s'est-il passé?... n'ai-je rien dit?...

AMÉLY, *froidement.* Rien!

BROGHILL. Ah! je respire!... L'horrible rêve que j'ai fait!... La place publique... autour de moi un peuple immense... à mes côtés, le bourreau... devant moi l'échafaud... Monte! me crie-t-on... Je m'avance, je pose le pied sur la fatale échelle.. Surprise et abomination!... au-dessus de ma tête, sur l'estrade sanglante, deux spectres qui, poussant sous leurs linceuls un long éclat de rire, me tendaient la main comme pour m'appeler à eux. Ah!...

AMÉLY. C'étaient vos deux victimes?... l'une condamnée pour vous, et l'autre par vous?... Mylord, songez à Hougton!... mylord, songez à Willy...

BROGHILL. Hougton... Willy... qui donc me délivrera de ces deux hommes?

AMÉLY. Quelle horreur!

BROGHILL. Amély...

AMÉLY. Oh! n'espérez pas que je me taise davantage; plus de lâches concessions. Vous parlez de vos souffrances? et croyez-vous que je n'ai pas souffert, moi, qui, jeune et confiante, avais lié ma destinée à la vôtre, et qui, au lieu de la félicité promise, n'ai recueilli que larmes et désespoir? La voyez-vous, la pauvre femme se débattant sous le poids d'un secret de mort, passer ses jours en pleurs, ses nuits en prières?... la voyez-vous auprès du berceau de son fils, osant à peine lui apprendre le nom de son père?

BROGHILL. Ce nom, que jusqu'à présent j'ai soustrait à l'infamie lui sera transmis sans tache. Malheur! malheur à quiconque se trouverait encore sur la route que je me suis tracée!... je l'écraserais sous mes pieds.

AMÉLY. Et si c'était moi?

BROGHILL. Toi!... cela ne saurait être...

AMÉLY, *avec force*. Cela est... Que j'aie été forcée de laisser tomber ma main dans celle d'un meurtrier, de vivre partout, sans cesse, à toute heure, auprès d'un meurtrier; c'était mon destin de femme, mon devoir d'épouse... que j'aie connu plus tard le pacte hideux qui a fait d'un innocent un coupable, et que je me sois tue... je le pouvais encore... l'innocent ne mourait pas... Mais aujourd'hui que, joignant au crime la lâcheté, vous sacrifiez bassement un pauvre jeune homme qui n'a que vous pour soutien, aujourd'hui que vous dressez un gibet, ma conscience se révolte et je dis : Mylord, l'injustice ne s'accomplira pas. Non, dussé-je me perdre avec vous et sacrifier l'avenir de mon fils, sur qui vous finiriez par attirer la vengeance du ciel... adieu.

SCENE III.

BROGHILL, *seul*.

Ainsi le seul être à qui je pusse confier mes angoisses, le seul qui, me connaissant, me supportât jusqu'ici sans horreur! s'isole désormais de ma destinée... Aucun terme à mes maux!... Le temps! le temps qui efface tout, ne fait qu'ajouter au désespoir de ma situation! ah! pourquoi m'obstiner dans cette lutte cruelle?... Onze heures!... l'heure du crime... Ce fut aussi à onze heures que dans cette chambre, à cette place, Hougton me parla de son fils... et son fils, je l'ai déshonoré... (*Avec emportement.*) Il le fallait... Qu'il vienne m'en demander compte... le serment qu'il exigea de moi, je le renie. (*Ouvrant le coffre.*) Ce fatal écrit qui fit trop long-temps mon supplice, je l'anéantis, et si jamais lui-même se présente...

La fenêtre donnant sur le parc s'ouvre violemment, et Hougton se précipite en scène, pâle et agité.

SCENE IV.

BROGHILL, HOUGTON.

HOUGTON. Mylord!

BROGHILL. Dieu!

HOUGTON. On me poursuit...

BROGHILL. Qui donc?

HOUGTON. La justice, à qui j'appartiens depuis que j'ai pris votre place.

BROGHILL. Plus bas... Ne crains rien... n'es-tu pas ici chez moi?

HOUGTON. Vous me sauverez, n'est-ce pas? vous me sauverez de l'échafaud? Ce serait horrible, après y avoir échappé, de le voir se dresser une seconde fois!... Fermez cette fenêtre...

BROGHILL, *après avoir tout fermé*. Par quel motif, bravant l'arrêt qui vous proscrit, avez-vous osé...

HOUGTON. Par quel motif! Eh! le sais-je? L'exil est si cruel! les tourmens du meurtrier dont la loi a marqué la tête si vifs et si poignans!... et puis mon fils!... l'idée que j'en étais séparé pour toujours... l'incertitude de son sort... Ah! parlez-moi de mon fils! dites-moi que vous avez tenu vos promesses... dites-moi qu'il est heureux?... (*On entend la voix de Willy.*) Oh! mais non, le voilà... et ne pouvoir me révéler à lui! le presser contre mon cœur!... fatal mystère! Ah! ce rideau! que je voie au moins ses traits, que j'entende au moins le son de sa voix.

Il se jette vivement derrière le rideau de la fenêtre.

SCENE V.

BROGHILL, HOUGTON, WILLY *et* BETZI, *entrant par la porte à gauche*.

BETZI. Oh! je vous en conjure, venez, suivez-moi, partons.

WILLY. Que je parte! Non, laissez-moi, va-t'en, va-t'en, te dis-je.

Il la pousse dehors, ferme toutes les portes et va se placer les bras croisés devant Broghill.

SCENE VI.

BROGHILL, WILLY, HOUGTON, *caché*.

WILLY. Ah! c'est donc vous, mylord, qui voulez que je fuie! Et pourquoi? parce que, sans doute, le monde, qui juge sur l'apparence, me croira coupable en me voyant reculer devant l'éclat d'une procédure?... Le moyen est bien trouvé! oui, certes! mais je ne fuirai pas... je veux contempler la justice en face et savoir enfin pour qui elle est.

HOUGTON, *à l'écart*. Qu'ai-je entendu! (*Courant à Willy.*) Accusé!... toi, mon fils!...

WILLY, *reculant de surprise*. Hougton!

HOUGTON. Ton père, ton père, que rien n'arrête plus dès qu'un danger te menace; ton père, prêt à se placer entre toi et tes ennemis... ton père que tu as appelé si souvent en vain! Comprends-tu, enfant?.. ton père!...

WILLY. Oh! oui, mon père! quel autre pourrait réclamer ce titre dans un pareil moment? quel autre oserait me serrer dans ses bras, moi, déshonoré, flétri, accusé de vol?

HOUGTON. Mais qui donc t'accuse?

WILLY, *montrant Broghill*. Lui!

HOUGTON. Impossible!

WILLY. Lui!

HOUGTON. Vous, mylord?

BROGHILL, *avec force.* Eh bien! oui... son honneur était nécessaire à la conservation du mien, je l'ai sacrifié comme j'avais autrefois sacrifié le vôtre... comme je lui sacrifierais tout au monde. Je me méprise, je me déteste moi-même; mais les choses ont été trop loin pour reculer.

HOUGTON. Vous reculerez cependant, vous reculerez devant votre serment indignement faussé, devant votre conscience, devant l'écrit que je vous ai fait déposer dans ce coffre, et que vous deviez relire chaque jour... Qu'en avez-vous fait?

BROGHILL, *le déchirant.* Le voici...

HOUGTON, *tirant le couteau de son sein.* Et voici le couteau que j'avais promis de vous rapporter, si jamais vous deveniez parjure.

WILLY. Arrêtez... sa mort ne nous sauverait pas. Mylord, je tombe à vos pieds... mon père, vous ne l'ignorez pas, fut frappé d'une injuste condamnation : on le cherche, on le poursuit; il est perdu s'il retombe entre les mains du bourreau... Qu'il s'échappe, et je me résigne à mon sort : rien, rien pour moi; mais le salut de mon père!

HOUGTON. Mylord, le salut de mon fils!

On frappe vivement à la porte du fond, mouvement de surprise et d'effroi.

BETZI, *en dehors.* Du monde!... des soldats!... la maison est cernée... on demande Hougton! on veut Hougton!...

WILLY. Grand Dieu!

BROGHILL, *montrant la porte à gauche.* Fuyez... là... par cette porte... échappez au danger!

HOUGTON. Je ne sortirai pas d'ici que vous n'ayez déclaré par écrit...

Le bruit continue.

WILLY. Mon père, les entendez-vous?

HOUGTON, *poussant Broghill vers le bureau.* Ecrivez que votre accusation flétrissante était fausse et calomnieuse, et que mon fils est innocent.

BROGHILL. Mais... mon honneur!

HOUGTON. Le sien ne vaut-il pas le vôtre?

BROGHILL. Que résoudre? que faire?...

HOUGTON. Votre devoir : écrivez...

BROGHILL. Eh bien! oui... vous serez satisfait... Périssent mes coupables espérances!... qu'on sache que je suis l'assassin de sir Robert... le calomniateur de Willy... un infâme enfin!

Il prend la plume et va écrire. Bruit à la porte à droite.

AMÉLY, *en dehors.* Broghill! Broghill!

BROGHILL. Elle! Amély!... mon fils! et je leur léguerais un nom couvert d'opprobre!

HOUGTON. Ecrivez donc, mylord, ou bien j'ouvre cette porte, et je parle.

BROGHILL, *saisissant un des pistolets placés sur le bureau, et le lui déchargeant dans la poitrine.* Tu ne parleras pas!

Hougton chancelle et tombe en étouffant un cri. Willy se précipite vers le couteau qu'il tenait et qui s'est échappé de sa main.

BROGHILL, *qui l'a prévenu dans ce mouvement, s'empare du couteau.* A moi ce fer! à moi la vengeance d'Hougton!

Il se frappe.

AMÉLY, *qui est parvenue à ouvrir la porte de droite, s'élançant en scène.* Au meurtre! (*Courant au fond, ouvrant violemment la porte.*) Entrez, entrez tous!

Pâle, égarée, elle revient tomber à genoux auprès de Broghill expirant.

SCENE VII.

LES MÊMES, BETZI, JAKMAN, FLOKART, SOLDATS, GENS DU CHATEAU.

BROGHILL, *à Jakman.* Vous cherchiez le meurtrier de sir Robert Ashton. (*Montrant Hougton mort.*) Le voici... il avait osé pénétrer jusqu'à moi; frappé par lui... en me défendant... je l'ai tué.

WILLY, *qui était tombé à genoux auprès du cadavre, se relevant brusquement.* Dis assassiné... Mon père!... c'est mon père, entendez-vous?... Là, dans ce coffre... un papier... la preuve du crime... brûlée... anéantie... et puis enfin ce couteau.... (*Murmure.*) Ah! vous voilà encore, vous ne m'écoutez pas... Mon Dieu, ne m'écouterez-vous donc jamais?...

JAKMAN. Cet homme est en délire.

BROGHILL, *qui a suivi avec anxiété tous les mouvemens de Willy, saisissant avec joie cette parole.* En délire... Oui... cet homme est fou. Je demande sa grâce, sa grâce pleine et entière... c'est mon dernier vœu, respectez-le.

WILLY. Misérable!...(*S'arrêtant.*) Oh!.. mais non, je suis fou... ils l'ont dit...

BROGHILL, *à Amély.* L'honneur de notre fils!... l'honneur...

Il expire.

TOUS. Ah!...

JAKMAN. Messieurs... c'était un brave et loyal seigneur!

WILLY. Justice des hommes!...

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

UN

BAL DE DOMESTIQUES,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. de Villeneuve et Charles.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 11 AVRIL 1834.

PRIX : 3 SOUS.



PARIS.

MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

—

1834.

Mme DELAPORTE. N'importe, Mademoiselle, on se soumet à tout quand il s'agit de plaire à ses parens. Olympe, nous rentrerons vers trois heures; tâchez que votre bal ne se prolonge pas trop tard.

OLYMPE. C'est entendu, Madame.

Mme DELAPORTE. Je n'ai pas besoin de vous recommander la décence, la bonne tenue; enfin que votre devise à tous soit : *Liberté, ordre public*, et qu'on essuie ses pieds au paillasson en entrant.

Air *du vaudeville du bal champêtre.*

J'entends qu'on soit sévère
Contre tous les abus,
Ou bien chez moi, ma chère,
Vous ne danserez plus.

NATHALIE, *à part.*

Monsieur Charles, j'espère,
Sera mon défenseur;
Puisqu'il est militaire
Il doit être vainqueur.

ENSEMBLE.

OLYMPE.

On s'montrera sévère
Contre tous les abus;
Vos ordres, je l'espère,
Ne s'ront pas superflus.

Mme DELAPORTE.

J'entends qu'on soit sévère, etc.

Madame Delaporte sort avec Nathalie: Olympe les reconduit.

SCENE III.

REINE, SCHONMANN, UNE FEMME DE CHAMBRE, OLYMPE.

OLYMPE. Enfin les voilà emballées... c'est bien heureux!.. Quelle scie que les maîtres!

SCHONMANN, *entrant, et à la cantonnade.* Elles sont bien bardies...Mesdemoiselles, venez par ici.

REINE, *entrant.* Ah! ça, c'est donc ici qu'on danse?

OLYMPE. Oui, Mesd'moiselles, ici et dans le grand salon... Madame m'a bien recommandé de ne pas ôter les housses de ses fauteuils; mais l'plus souvent qu'on va se gêner... quand on donne un bal; et qui s'ra joliment composé, j'ose le dire...

REINE. J'crois ben... rien qu'des cochers, des chasseurs et des femmes de chambre... si c'était pas comme y faut... avec ça que les bals de domestiques sont devenus très à la mode depuis deux ans.

OLYMPE. Ça c'est vrai qu'j'en ai fréquenté cet hiver qui étaient d'un *lusque adriatique*, quand ce n's'rait que c'lui qu'a donné dernièrement le maître-d'hôtel de l'ambassadeur de Russie, le comte *Potzoz du Borgoz*, où m'a menée M. Schonmann, en sa qualité d'chasseur de celui d'Autriche, monseigneur l'Aponi.

SCHONMANN. Ce être pien nadurel, mamzelle Olympe, que che mène fous tanser, buisque che fas pientôt fous nommer mon femme; car, frai, fous afez supchuqué ma gueur.

OLYMPE. Et vous n'avez pas affaire à une ingrate, M. Schonmann... Mais j'entends maman qui sort de sa cuisine.

TOUTES, *allant au-devant d'elle.* Bonsoir, mame Poupelin.

SCENE IV.

LES MÊMES, Mme POUPELIN, FEMMES DE CHAMBRE.

Mme POUPELIN, *apportant quelques provisions.*

Air : *Nos amours* (du Hussard).

Auprès d'vous, mes enfans,
J'viens en diligence;
N'faut pas perdr' de temps
Quand l'bal embellit nos instans.
Comme dans
Mon printemps
J'ai l'cœur à la danse;
Ce soir j'vas, je l'sens,
Retrouver mes jamb's de quinze ans.
De poir's et d'orang's j'ai là deux salades,
D'prun's et d'abricots v'là trois marmelades.
J'vous apporte encor confitur's et biscuits,
Faut ben s'régaler, les maîtres sont partis.
Quand l'chat n'est pas là c'est le tour des souris.

ENSEMBLE.

Mme POUPELIN.

Auprès d'vous, mes enfans, etc.

CHŒUR.

Hâtons-nous, mes enfans,
V'là l'heur' qui s'avance;
N'faut pas perdr' de temps
Quand l'bal embellit nos instans;
Comme dans
Son printemps
Elle aime la danse,
Et dans quelqu's momens
R'trouv'ra ses jambes de quinze ans.

REINE. C'te bonne mère Poupelin, elle s'est mise en dépense!

Mme POUPELIN. En dépense?.. c'te farce...

y a assez de pots de confitures chez nous sans en aller chercher de d'chez l'confiseur... et, foi d'cuisinière, je m' suis dit : Un d' plus ou d' moins, on n's'en apercevra pas dans l'ormoire... (*A Schonmann.*) Ah ça, mon garçon, puisque tu dois bientôt épouser ma fille, songe à t'montrer toujours soumis, complaisant, facile à vivre, parce que, j'l'ai entendu dire : les maris, c'est comme les fondus au macaroni, pour que ça soit bon faut qu'ça file.

SCHONMANN. Che fil'rai, mère Boubelin, che fil'rai.

Mme POUPELIN. Ah ça ! mais, oùsont donc tous nos hommes? je n'vois encore qu'un danseur... Et mon époux qui m'avait promis de m'faire sauter et cabrioler comme le premier jour d' mes noces !

OLYMPE. Je gage que papa est encore à cancaner dans sa loge.

REINE. N' vous impatientez pas, le voilà qui nous amène tous nos cavaliers.

SCENE V.

LES MÊMES, POUPELIN, DOMESTIQUES.

CHOEUR.

Air : *Il est plus dangereux de glisser.*

Au rendez-vous
Nous arrivons tous.
Nous voilà, valets et soubrettes;
Au rendez-vous
Nous accourons tous,
Et la gaîte vient avec nous.

POUPELIN.

Surtout, mes p' tit's poulettes,
En walsant,
En dansant,
T'nez-vous ben solid'ment.
Méfiez-vous des pirouettes;
Le parquet d'un salon
Est dangereux, dit-on,
Et souvent, par malheur,
La brosse du frotteur
Fait glisser la candeur.

CHOEUR.

Au rendez-vous, etc.

POUPELIN. Ah ! ça, mes enfans, puisque nous v'là zen majorité pour le ba , causens-on...

OLYMPE. Prenez donc garde, papa, on dit causons-en.

POUPELIN. Causons-en, causens-on... l'un et l'autre se disent... Il s'agit donc de régler l'ordre et la marche des cérémonies... Primo, d'abord, et d'un, zil est arrêté zet convenu que c'est un *pique-niche.*

OLYMPE. Vous vous trompez, on dit un *piche-nique.*

Mme POUPELIN. Vous vous abusez tous les deux, j'ai toujours entendu dire un *piche-niche.*

POUPELIN. Très-bien... alors, adoptons le mot, et partons de là... Nous disons donc que, dans ce *piche-niche*, tout cavalier mâle paiera sa part en *quibus* d'or ou d'argent ayant *course* : sept livres dix sous en tout; les faux billets de banque ne seront point zadmis.

Mme POUPELIN. C'est entendu... Les femmes apporteront *leurs fraîcheurs* et leurs grâces pour tout potage.

POUPELIN. C'est moi zet mon épouse qui f'ra les honneurs, elle en qualité de cuisinière, cordon bleu zassez distingué; moi, z'en vertu d'ma place d'portier d'la maison, autrement dit *suisse*, car je suis *suisse*, je l'ai fait zécrire au-d'ssus de ma porte qu'est bâtarde avec les lettres idem.

OLYMPE. On est autorisé, pour cette fois seulement, à mettre les robes de ses maîtresses ou les habits de ses maîtres... ceux qui n'auront pas pu se procurer de toilette, en trouveront chez Monsieur et Madame.

REINE. A propos... et l'orchestre, personne n'y a pensé?

POUPELIN. Faites excuse, mam'zelle Reine, et je dis qu'elle s'ra fièrement bien composée; j'ai r'tenu d'abord le père Canard, première clarinette des Invalides, et puis Boulot, le fils à la fruitière d'à côté, qui touche de la flûte de ses mains et d'la grosse caisse de ses pieds à faire pâmer de plaisir... S'il y eusse eu une de ces dames qui jouasse du forte-piano, ce fût-ce été une symphonie confortante... Ah ! ça, ma fille, où s'habille-t-on ?

OLYMPE. Les dames dans la chambre à coucher de Madame, et les hommes dans celle de Monsieur... Surtout n'oubliez pas qu'à trois heures au plus tard nous devons quitter nos costumes de bal pour reprendre ceux que nous portons en ce moment... Madame et Mademoiselle m'ont prévenue qu'elles rentreraient vers cette heure-là, et il ne faut pas qu'elles nous surprennent avec leurs toilettes.

SCHONMANN. Moi, che guitte bas ma uniforme, che être blus chôli afec.

POUPELIN. En ce cas, pendant que nous nous habillerons, tu feras la collection des

fonds, et tu mettras pour moi, je te rendrai ça sur la dot... Partons, mes enfans.

CHŒUR.

Au rendez-vous, etc, etc.

Ils sortent.

SCENE VI.

ANTÉNOR, *paraissant au fond et parlant à la cantonnade.*

Merci, mon petit bonhomme... j'y suis... (*Descendant la scène.*) me voici donc chez mon futur beau-père, M. Delaporte, l'inspecteur des haras... j'espère qu'aujourd'hui je n'ai pas perdu de temps... arrivé à cinq heures de Châtellerault par la diligence Lafitte et Caillard, je commence par faire ma barbe, et par endosser mon habit neuf... je dine copieusement au Palais-Royal pour deux francs... quatre plats et le dessert... ce n'est pas cher... je monte dans une voiture à six sous, où nous étions bien à notre aise, dix-sept... trois paquets, le conducteur et deux chiens... c'est égal... j'arrive et me voici... Voyons, je voudrais bien trouver un domestique pour m'annoncer, j'ai hâte de voir mademoiselle Delaporte... Je n'ai pas pris beaucoup d'informations sur la famille... mais à en juger par l'oncle, elle doit être d'une bonne souche... Ah ! ça... il paraît que le beau-père donne ce soir un bal... en entrant, j'ai vu une grosse caisse et une clarinette dans la salle à manger... tant mieux, je danse comme un zéphir, et je vas joliment m'en donner... Tra la la la... la la tra la la laire...

Il fredonne l'air : *Mesdemoiselles voulez-vous danser...* Il fait quelques pas de danse et se heurte contre Schonmann.

SCENE VII.

ANTÉNOR, SCHONMANN.

SCHONMANN. Der teufel... brenez donc carde...

ANTÉNOR, *s'inclinant.* Mille pardons, monsieur... (*A part.*) Oh ! oh ! c'est un militaire... en graine d'épinards... M. Delaporte reçoit très bonne compagnie...

SCHONMANN. Fous fenir pour le bal ?..

ANTÉNOR, *à part.* Drôle d'uniforme !... c'est sans doute... un régiment qui ne sera jamais passé à Châtellerault... (*Haut.*) Oui, Monsieur, je viens pour le bal... et pour autre chose...

SCHONMANN. Alors, fous tonner à moi, zept francs tix sous... chêtre jarché te doucher les fonds..:

ANTÉNOR, *étonné.* Sept francs dix sous..• pourquoi faire ?

SCHONMANN. Bour bayer fotre part te la zouscription, fous zavez...

ANTÉNOR. Je ne sais pas du tout... mais c'est égal... du moment qu'il s'agit d'une souscription... (*A part en fouillant dans sa poche.*) C'est sans doute au profit des indigens... je vois ce que c'est, le beau-père est un philantrope... (*Lui donnant de l'argent.*) Voilà mes sept francs dix sous...

SCHONMANN. Merzi... gamarade... touchez là... camarade...

Il s'éloigne en comptant son argent.

ANTÉNOR, *à part.* Camarade !.. c'est le style militaire... Eh ! mais... j'y pense... (*haut le rappelant.*) Colonel, colonel !.. pourriez-vous me dire ou est l'inspecteur Delaporte ?..

Poupelin paraît.

SCENE VIII.

ANTÉNOR, POUPELIN, *en pantalon collant, cravate à l'anglaise et claque.*

POUPELIN, *s'avançant.* Présent !... me v'là... qu'est-ce qui me demande ?

ANTÉNOR. Comment, Monsieur... c'est vous ?

POUPELIN. Oui, mon fils, c'est moi z'en personne qu'est l'inspecteur de la porte... (*A part.*) Le titre est zélégant... je le préfère zà concierge...

ANTÉNOR, *à part.* Comme il parle drôlement, mon beau-père... on dirait qu'il fait des cuirs...

POUPELIN. Et vous... qui qu'vous êtes ?

ANTÉNOR. Anténor Pinchelet, de Châtellerault...

POUPELIN. De châtell'rault... j'y ai zun frère...

ANTÉNOR, *à part.* Je ne m'étais pas trompé... il fait le cuir fort agréablement... c'est peut-être l'usage à Paris... dans le laisser-aller de la bonne compagnie... j'ai envie de l'imiter pour lui faire voir que je suis à la hauteur...

POUPELIN. Est-c'que vous l'connaissez, mon frère ?

ANTÉNOR. Parfaitement, car c'est lui zen personne qui m'envoie zici vers vous. (*A part.*) Ça n'est pas difficile... c'est le tout de s'y faire.. (*Lui présentant une lettre.*) Veuillez prendre lecture de cette lettre.

POUPELIN, *à part.* Diable !.. c'est pas aisé... c'est égal... ayons toujours l'air...

Il parcourt la lettre en marmottant comme s'il lisait.

ANTÉNOR. Pardon... vous lisez à l'envers...

POUPELIN. C'est écrit si fin... et quand j'nai pas mes lunettes... tenez, lisez vous-même, j'aim'mieux ça..

ANTÉNOR, *prenant la lettre.* «Mon cher frère...

POUPELIN. Ah! pardon si j'vous interrompts... va-t-il toujours boire avec les cochers, mon frère?

ANTÉNOR, *étonné.* Avec les cochers?...

POUPELIN. C'est qu'à Paris zil était zun peu sujet zà caution!...

ANTÉNOR. Par exemple... un homme comme lui... il ne boit que de l'eau.

POUPELIN. C'est zétrange.... il faut qu' l'eau d'la Vienne soit d'un' qualité supérieure zà l'eau d' la Seine... Continuez.

ANTÉNOR, *lisant.* «Cette lettre te sera re»mise par M. Anténor Pinchelet, le pré»tendu de ta fille...

POUPELIN, *étonné.* Le prétendu de ma fille... oh! oh!... ceci devient zintéressant...

Il le lorgne.

ANTÉNOR, *lisant.* « Tu sais sans doute »maintenant que j'ai arrangé ce mariage »avec ta femme, par correspondance...

POUPELIN. Tiens... tiens... tiens... et mon épouse qui n'm'en a rien dit... c'est zun peu farce...

ANTÉNOR, *à part.* Mon beau-père a des mots uniques... on a bien raison de dire qu'en province on ne parle pas comme à Paris... Continuons: (*Il lit.*) « M. Anté»nor vient de faire un héritage de cin»quante mille francs.. »

POUPELIN. Cinquante mille francs!.. (*A part.*) j'ai zune apoplexie fulminante!..

ANTÉNOR. Qu'est-ce que vous avez donc?

POUPELIN. Rien, rien... mon garçon... (*A part.*) Et schonmann, qui n'a qu'cent écus!.. y m'sembl' lire un conte de fées ou des mill' zet un'nuits... (*Haut.*) Viens, mon enfant, j' te reçois dans ma famille.

Mme POUPELIN, *en dehors.* Allons donc, Olympe... allons donc!

POUPELIN. J'entends mon épouse... et ma fille! j' vas t' présenter zà ta future...

ANTÉNOR, *à part.* Il est étonnant le beau-père... il me tutoie déjà...

SCENE IX.

LES MÊMES, Mme POUPELIN, OLYMPE, *en grande toilette.*

Madame Poupelin a un béret à plumes, une robe de satin rose, et joue de l'éventail en se donnant un genre.

ENSEMBLE.

OLYMPE *et* Mme POUPELIN.

Air: *Fragment de l'introduction de Diavolo.*

Vive un joli bal,
C'est comme en carnaval
On peut se divertir:
C'est l'instant du plaisir.
Ce costum' charmant,
Nous vaudra certain'ment,
Ici, d'plus d'un galant
Le r'gard et l'compliment.

ANTÉNOR *et* POUPELIN.

Vive un joli bal,
C'est comme en carnaval
On peut se divertir!..
C'est l'instant du plaisir,
Tache / Tachons maintenant
De paraître galant,
Et séduis / Séduisons promptement
La fille et la maman!

POUPELIN, *prenant Olympe par la main, bas,*

Prends ton air agréable,

OLYMPE, *à part.*

Que veut-il m'proposer?

ANTÉNOR, *à Olympe.*

Je viens vous épouser
Si j'en étais capable.

OLYMPE, *étonnée.*

Vous v'nez pour êtr' mon mari?

Mme POUPELIN.

Quoi, ton mari,
Ce grand bouffi!

ANTÉNOR. Bouffi?...

POUPELIN. Oui, oui, zet c'est un' jolie surprise que tu m'a faite là ma louloute.. chut!..

ANTÉNOR *et* POUPELIN.

Vive un joli bal, etc., etc.

Mme POUPELIN. Ah! ça voyons, qu'est-c' que c'est que c'jeune homme-là, à la fin?

POUPELIN. C'est monsieur z'Anténor Pinchelet, tu sais.

ANTÉNOR. Vous savez, j'ose croire, Madame, que vous êtes toujours pour moi dans les mêmes dispositions que par le passé?

Mme POUPELIN, *à part,* Qué ragots qu'y m'font donc là?

POUPELIN, *à sa femme.* Allons, allons, j'sais tout, t'es t'un' femm' charmante,

embrasse-moi et fais-en zautant à notr' gendre. (*Bas.*) Il a cinquante mille francs.

Mme POUPELIN. Il a cinquante mille francs ! (*Courant à Anténor les bras ouverts.*) Monsieur mon gendre, voulez-vous bien me permettre de vous la souhaiter bonne et heureuse ?

Elle l'embrasse.

ANTÉNOR. Accompagnée de plusieurs autres.

OLYMPE, *bas à son père.* Mais, papa, ce pauvre Schonmann.

POUPELIN, *bas à Olympe.* Tais-toi zou j'te déshérite.

ANTÉNOR. Croyez, Monsieur, Madame et Mademoiselle, que je suis très-flatté d'entrer dans une famille aussi distinguée que la vôtre.

POUPELIN. Oh ! pour c'qu'est d'ça, notre famille est assez zhupée.

Mme POUPELIN. D'abord, mon mari zest *suisse.*

ANTÉNOR. Ah ! Monsieur est *Suisse*... compatriote de Guillaume-Tell ?

POUPELIN. Guillaume-Tell ? je n'ai pas connu celui-là. (*A part.*) C'n'était peut-être qu'un simple portier.

ANTÉNOR. C'est lui qui a eu la gloire d'affranchir son pays.

POUPELIN. J' n'ai jamais affranchi qu' des lettres.

Mme POUPELIN. Moi, je suis cordon bleu.

ANTÉNOR, *très-étonné.* Cordon bleu ? (*A part.*) Cordon bleu, ça ne peut être qu'une chanoinesse ou une décorée de juillet... c'est une chanoinesse.

Mme POUPELIN. Quant à ma fille, elle est attachée au service particulier d'Mad'moiselle.

ANTÉNOR, *vivement.* Au service de *Mademoiselle !* mais c'est superbe ! alors, vous avez le droit d'entrer à la cour ?

POUPELIN. A la cour ? j'n'en sors pas, même que j'suis chargé de veiller...

ANTÉNOR. Comment, vous avez une charge à la cour ?

OLYMPE, *bas à Poupelin.* Dites donc, papa, je crois qu'il est un peu timbré, votre jeune homme.

POUPELIN, *bas à sa fille.* C'est l' bonheur qui lui tourne la tête. (*Bruit en dehors.*) Mais j'entends notre société : motus sur le mariage, c'est moi qu'en féra l'annonce officielle zau souper, il faut procéder zavec ordre, j' vas annoncer.

ANTÉNOR. Comment, mon beau-père annonce lui-même !

Chaque personnage entre à l'appel de son nom et salue d'un air prétentieux : Poupelin semble leur adresser quelques paroles. L'orchestre joue en sourdine.

SCENE X.

LES MÊMES, REINE, *et successivement* LES DOMESTIQUES ET FEMMES DE CHAMBRE, *en toilette de maîtres, puis* SCHONMANN, *accompagné de* DEUX MUSICIENS.

ANTÉNOR, *bas à Olympe.* Mais il n'y a donc pas de domestiques ici ?

OLYMPE. Des domestiques ? il n'y a que d'ça.

ANTÉNOR, *à part.* Eh ! bien, on ne s'en douterait pas.

POUPELIN, *annonçant.* Mademoiselle Reine... Monsieur et madame Briochet... Mademoiselle Rombour... Madame Pœlabeuf... Monsieur Fleur d'Amour... Monsieur et madame Pochangrèle... Monsieur, madame et mademoiselle Chicot...

ANTÉNOR. Tiens !.. je connais ce nom-là... j'ai vu autrefois deux Chicot chez ma grand-mère...

Chacun se fait des salutations ; Schonmann et les musiciens entrent en ce moment.

TOUS. Ah ! voilà la musique...

POUPELIN. En ce cas, Messieurs, la main zaux dames et passons dans l'grand salon zoùs c'que tout est préparé pour la danse. (*Anténor va pour inviter Olympe, mais Schonman le devance.*) Ah ! Anténor, sarge-toi d'mon épouse, elle danse et walse à ravir... je te la garantis.

ANTÉNOR. Merci... a-t-il des attentions pour moi, le beau-père.

L'orchestre reprend avec force l'air qu'il jouait au commencement de la scène. Les cavaliers invitent les danseuses, et tout le monde, excepté Poupelin, entre dans les salons.

SCENE XVI.

POUPELIN, *seul.*

Ah ça, moi, pensons à établir les parties de jeu... Ici, l'écarté ; là-bas, la mouche... j'y ai zun bonheur insolent, aussi faut que j'les enfonce tous.

Il ouvre une table de jeu et la dispose pour une partie. M. Delaporte entre.

SCENE XII.

POUPELIN, DELAPORTE, *en tenue de voyage, portant des paniers de comestibles*

DELAPORTE. Ah ! Dieu soit loué, me voilà enfin de retour dans mes pénates, après six mois d'absence... Ma femme et

ma fille ne m'attendent que dans quelques jours... et je vais leur causer une surprise agréable... Ah ça, mais, comme tout est changé chez moi, je n'ai pas rencontré un de mes anciens domestiques.

POUPELIN. V'là qui est prêt... allons prévenir les parieurs.

DELAPORTE, *à part en regardant Poupelin.* Tiens! du monde chez moi à cette heure. (*Haut.*) Monsieur...

POUPELIN, *s'arrêtant.* Eh!.. (*A part.*) Ah! mon Dieu! quelle tenue! ça m'a l'air d'un cocher de fiacre.

DELAPORTE. Pardon si je vous arrête, mais je désirerais savoir...

POUPELIN. Un instant, mon brave homme... si vous voulez rester z'ici, allez vous habiller plus proprement, une mise décente est d'rigueur.

DELAPORTE. Comment! comment!

POUPELIN. Vous n'savez donc pas qu'il y a c'soir au bal une société très-brillante.

Il met son claque.

DELAPORTE. Ah! bah!

POUPELIN, *à part en imitant Delaporte.* Comment? ah! bah! ce vieillard zest en imbécilité.

DELAPORTE. Ma foi, j'arrivai tout bonnement avec mon costume de voyage, mes pantouffes fourrées et mes provisions sous le bras.

POUPELIN. Vous apportez des provisions? (*A part.*) Diable, y n'faut pas l'brusquer.

Il s'approche du panier et regarde.

DELAPORTE. Un pâté de foies gras de Strasbourg, une cloyère d'huitres d'Ostende.

POUPELIN, *à part.* Il fait très bien les choses.

DELAPORTE. Et un dindon truffé.

POUPELIN. Un dindon !.. soyez l' bien v' nu, vous n'avez pas besoin d' vous occuper de votr' costume de bal, j' m'en sarge.

DELAPORTE. Je ne comprends pas...

POUPELIN, *se redressant.* Tenez, r'gardez-moi, j'suis bien mis, pas vrai ?

DELAPORTE, *l'examinant.* Supérieurement. Eh! mais, attendez donc. (*Il s'appoche de Poupelin et touche son habit.*) Il me semble que voilà un habit...

POUPELIN. Il est beau, hein ?

DELAPORTE, *touchant toujours l'habit.* Il est magnifique...

POUPELIN. Et pas cher... Entrez là, la deuxième porte à main droite et vous y êtes.

DELAPORTE. Où donc ?

POUPELIN. Eh! bien, au magasin, chez monsieur Delaporte. (*Montrant son habit.*) V'là zun Elbœuf qu'en sort.

DELAPORTE. Comment, Monsieur, vous osez ?...

POUPELIN. Tiens, la bell' malice, tous les domestiques qui sont z'izi n'ont mis que des affaires de maîtres... Dites-donc, j'vous conseille d'prendre l'habit marron, Monsieur ne l'a mis qu'un' fois.

DELAPORTE, *à part.* Qu'est-ce que tout cela veut dire, des domestiques...

POUPELIN, *lui prenant son pannier.* Allons, donnez que je vous débarrasse de ça... Dieu d'Dieu! ça vous f'ra zun fier honneur.

DELAPORTE. Comment ?

Air *du verre.*

Mon pâté...

POUPELIN.

Je vas le servir.

DELAPORTE.

Mon dindon...

POUPELIN.

J'vas l'mettre à la broche.

DELAPORTE.

Mes huîtres...

POUPELIN.

Je vas les ouvrir.

DELAPORTE.

Mais c'est me voler dans ma poche.

POUPELIN.

Ne craignez rien, j'aurai zégard
A votre conduite galante,
Vous en mangerez votre part,
Et vous paîrez sept francs cinquante.

Il sort en emportant le panier.

SCENE XIII.

DELAPORTE, *puis* ANTÉNOR.

DELAPORTE. Eh bien, il m'emporte mes provisions et il me prend mon habit! mais ma maison est donc au pillage... est-ce qu'il y aurait eu une nouvelle révolution à Paris pendant mon absence ? (*apercevant Anténor qui entre.*) Ah! voici encore un de ces drôles, nous allons voir.

ANTÉNOR, *entrant sans voir Delaporte.* C'est idéal, la mère et la fille raffolent de moi... l'une me fait pirouetter comme un tonton, l'autre me fait galoper comme un cheval de course... aussi, j'ai une soif, et pas moyen de trouver un domestique.

DELAPORTE, *s'approchant de lui.* Monsieur...

ANTÉNOR. Ah! je suis sauvé, en voici un. (*D'un ton d'autorité.*) Mon garçon, donnez-moi un verre de punch.

DELAPORTE, *se redressant.* Pour qui me prenez-vous?

ANTÉNOR. Pour qui je vous prends?.. Dame, à juger sur votre tournure, vous êtes sans doute portier?..

DELAPORTE, *avec colère.* Portier?

ANTÉNOR. Ou plutôt frotteur...

DELAPORTE. Frotteur... (*A part.*) Ah! si je tenais ma canne...

ANTÉNOR. N'est-ce pas, que vous êtes frotteur?

DELAPORTE. Apprenez que je suis le maître de cette maison.

ANTÉNOR. Vous?

DELAPORTE. Oui, moi! Claude-Cyprien-Eustache Delaporte, inspecteur des haras, et propriétaire électeur de la ville de Paris.

ANTÉNOR, *riant aux éclats.* Ah! ah! ah! ah! en voilà une bonne... Farceur, il voudrait me faire accroire qu'il est mon beau-père.

DELAPORTE. Comment, votre beau-père?

ANTÉNOR. Oui, mon bonhomme, moi, Anténor Pinchelet, de Châtellerault, j'épouse la fille de monsieur Delaporte, un compatriote de Guillaume Tell! ma belle-mère est cordon bleu, ma future est dame d'honneur d'une des princesses, et moi je serai ce que je voudrai dans le civil ou dans le militaire. Ah! ah! voilà ce que vous ne saviez pas...

DELAPORTE. Quel galimatias me fait-il là?

ANTÉNOR.

Air: *du vaudeville du premier prix.*

Je ne craindrai plus de disgrâce :
Le suisse est un Républicain ;
La dame d'honneur, par sa place,
Est pour la cour, j'en suis certain ;
Le cordon bleu doit, au contraire,
Tenir à ses anciens amis...
Je vais donc, par-devant notaire,
M'allier à tous les partis.

DELAPORTE. Ah! ça, voyons, avez-vous bientôt fini de vous moquer de moi, avec vos suisses, vos cordons bleus et vos dames d'honneur. Je vous préviens que je ne suis pas endurant.

ANTÉNOR. Allons, allons, en voilà assez, ça n'a plus de sel. Ce serait gentil si j'avais un beau-père bâti sur ce modèle-là!

DELAPORTE, *lui donnant un coup de pied.* Insolent.

ANTÉNOR. Qu'est-ce qu'il a dit?

DELAPORTE. Je vous ferai mettre à la porte par votre maître?

ANTÉNOR. Par mon maître?

DELAPORTE. Oui, oui, il sera instruit de votre conduite : je lui dirai que vous mettez ses habits. Allez, vous devriez rougir.

ANTÉNOR. Ah! ça, est-ce qu'il est fou; cet invalide-là?.., et moi qui ai la bonhomie de l'écouter. (*A Delaporte.*) Sortez, domestique.

DELAPORTE, *furieux.* Domestique vous-même.

TOUS DEUX.

Air : *Sortez à l'instant*, etc.

Grand Dieu! pour moi quel affront!
Il faut qu'il ait bien du front
Pour oser insulter
Celui qu'il doit respecter.
Je suis le seul maître ici,
Et bientôt, mon cher ami,
Je saurai vous prouver
Qu'on ne doit pas me braver.

A la fin de ce couplet, Delaporte entre vivement à gauche et ferme la porte sur lui avec colère.

SCENE XIV.

ANTÉNOR, *seul.*

Comment, il est entré chez monsieur Delaporte! il viole le domicile d'un citoyen. Ah! nous allons voir.

SCENE XV.

ANTÉNOR, POUPELIN, Mme POUPELIN, OLYMPE, REINE, LES DOMESTIQUES, LES FEMMES DE CHAMBRE, SCHONMANN.

Ils entrent tous en dansant la galopade.

CHOEUR.

Air *du Galop.*

Vite au Galop, au galop, au galop!
Qu'la danse
Recommence.
Vite au galop, au galop, au galop,
On n'en a jamais trop.

Ils entourent Anténor.

ANTÉNOR, *criant et arrêtant Poupelin qui galope.* Arrêtez! arrêtez donc, beau-père.

POUPELIN. Eh! ben, qu'est-c' qu'est donc zarrivé?

ANTÉNOR. Il y a un intrus chez vous.

POUPELIN. Un intrus!.. attends; n'est-ce

point zun vieux en carrick et poudré, za-vec une queue ?

ANTÉNOR. Certainement, vous le connaissez donc ?

POUPELIN. Si je le connais... respect za ce brave homme, je l' prends sous ma protection. Si vous saviez c' qu'il a zapporté, un cadeau d'une magnificence..

ANTÉNOR. Mais quand je vous dis qu'il m'a traité...

POUPELIN. Silence, c'est pas d'ça qu'il s'agit; nous n'avons point d'temps à perdre, et j'propose ici un' petit' contredanse; il fait moins chaud que dans le grand salon.

TOUS. Oui, oui, en place !

ANTÉNOR, *à part*. Cette fois, j'espère que je pourrai danser avec ma prétendue.

Mme POUPELIN, *prenant la main d'Anténor*. Monsieur Anténor, je crois que vous m'avez invitée pour la première.

ANTÉNOR, *à part*. Bon, encore la vieille : ai-je du bonheur!

On danse. En ce moment la scène doit présenter le tableau animé d'un bal: quelques joueurs entourent la table d'écarté, pendant que les contredanses se forment au milieu de la scène et dans la pièce qu'on voit au fond ; Anténor et Poupelin se donnent dès grâces en dansant,

Mme POUPELIN, *se laissant tomber sur une chaise après la contredanse*. Ah ! je suis tout essoufflée, je prendrais bien un verre d'eau avec de la castonnade.

SCHONMANN, *entrant avec un plateau chargé de verre de punch*. Care les taches, foilà l' bunch.

POUPELIN. Le ponge au rhum ! j'en r' tiens deux verres. N'ayez pas peur Mesd'moiselles, c'est moi qui l'a fait; j'y ai mis passablement d' cannelle et cruellement d' clous d' girofle, c'est un p' tit ponge de dames.

Mme POUPELIN, *buvant*. L' fait est qu'ça passe comme un' lettre à la poste.

ANTÉNOR. Oui, ça gratte, mais ça fait plaisir.

POUPELIN, *élevant son verre*. Allons, mes enfans, à la santé du beau *sesque*.

TOUS, *même jeu*.

Air : *Allons, buvons*. (De Rabelais.)

Allons,
Buvons,
Rions,
Chantons,
Amusons-nous en gais lurons ;
Le punch, la danse et les chansons
Font sauter filles et garçons.
Allons, allons,
Rions,
Buvons,
Chantons !

POUPELIN.

Au bal, c'est amusant,
On joue, on se courtise,
On se quitte, on se r'prend,
Parfois même on se grise,
Qu'on fass' comme on l'entend,
Quant à moi, je me grise.
Allons,
Rions, etc.

Trois heures sonnent.

POUPELIN. Ah ! chien, v'là trois heures qui sonnent.

OLYMPE. C'est juste, n'oubliez pas ce qui a été convenu.

POUPELIN. Nous n'avons pas d'temps à perdre. Eh ! vite, les autres, dépêchons-nous.

TOUS.

Air de Fernand Cortez.

Allons, partons, courons,
Point de paresse,
Le temps presse.
Allons, partons, courons,
Plus tard nous reviendrons.

Ils sortent tous en courant.

SCENE XVI.

ANTÉNOR, *puis* Mme DELAPORTE, NATHALIE.

ANTÉNOR, *seul, un peu gris*. Eh bien ! qu'est-ce qui leur prend donc ? est-ce que le punch leur a tourné la tête ? Ce n'est pas l'embarras, il me fait un drôle d'effet à moi, mais c'est dans les jambes; j'éprouve un désir effréné de danser la Gigue ou la Monaco. (*Voyant entrer madame Delaporte et Nathalie.*) Ah! bon, voilà un renfort de dames qui nous arrive.

Mme DELAPORTE, *à part, en entrant*. Comment, le bal de domestiques n'est pas encore fini ?

ANTÉNOR, *courant vers Nathalie*. Madame, je vous retiens pour la Monaco. (*A madame Delaporte.*) Et vous, Mademoiselle, pour la Petite-Laitière, vous savez ?..

Il chante.

» Voilà, voilà la petite laitière,
» Qui veut acheter de son lait ?»

A la fin, nous nous embrasserons tous ; ça sera drôle, n'est-ce pas ?

Mme DELAPORTE. Qu'est-ce à dire ?..

NATHALIE, *à part*. C'est sans doute un des invités d'Olympe.

ANTÉNOR. Ah ça, Mesdames, pourquoi donc arrivez-vous si tard ?.. Madame Delaporte vous grondera.

Mme DELAPORTE. Madame Delaporte ?..

ANTÉNOR. Oui, la maîtresse de la maison.

NATHALIE.. Comment... est-ce que vous la connaissez ?

ANTÉNOR. Si je la connais ?.. ah ça, qu'est-ce qu'elle a donc cette demoiselle ?.. il me semble qu'au point où nous en sommes...

Mme DELAPORTE. Et à quel point en êtes-vous, Monsieur ?

ANTÉNOR. Parbleu ! j'arrive tout exprès de Châtellerault pour épouser sa fille... voilà le point...

NATHALIE, *avec surprise*. Eh quoi ! vous seriez ? .

ANTÉNOR. Anténor Piochelet, le meilleur parti et le plus agréable danseur du département de la Vienne.

Il fait un entrechat.

NATHALIE, *à part*. Oh ! mon Dieu, qu'il est laid !

ANTÉNOR. Vous me trouvez de la grâce, n'est-ce pas ?... j'en suis pétri... aussi j'ose croire que mademoiselle Delaporte sera flattée de m'avoir pour mari.

Mme DELAPORTE. Mais il me semble, Monsieur, que c'est plutôt vous qui devriez être flatté d'entrer dans sa famille.

ANTÉNOR. Oh ! ça dépend... ça m'a l'air d'assez bonnes gens ; mais, entre nous, ils ne sont pas très-forts... d'abord, d'après tout ce que j'ai entendu, il m'est suffisamment démontré maintenant que le père est un cuirassier de première force.

Mme DELAPORTE. M. Delaporte ?

ANTÉNOR. Oui; et quant à la mère...

Mme DELAPORTE. Eh bien... Monsieur, la mère...

ANTÉNOR. C'est encore bien pis, allez... au fait, elle n'est pas là, je peux vous le dire.... imaginez-vous qu'elle est d'un ridicule... ne veut-elle pas encore faire la jeune personne... à son âge... cinquante ans passés... et puis l'air commun, la tournure d'une ampleur, un vrai ballon, une mongolfière...

Mme DELAPORTE. Ah ! quelle horreur !

ANTÉNOR. Vous avez bien raison, c'est une horreur. Pour ce qui est de la jeune personne...

NATHALIE. Eh bien ! Monsieur, qu'avez-vous à dire de la jeune personne ?

ANTÉNOR. Pas grand' chose. Quant au physique, son petit minois chiffonné est assez original; mais elle me fait l'effet d'être très-mal élevée et d'aimer beaucoup trop les militaires; pendant toute la soirée elle n'a fait que chuchoter avec un officier de chasseurs.

NATHALIE. Ne l'écoutez pas, maman, c'est faux, puisque M. Charles Dalmer ne vous a pas quittée d'une minute.

ANTÉNOR, *à part*. Qu'est-ce qu'elle a donc à s'enflammer, cette demoiselle, avec son M. Charles ?.. (*Haut.*) Permettez... je crois, Mesdames, que nous ne nous entendons pas.

Mme DELAPORTE. Pardonnez-moi, Monsieur, je vous entends fort bien, et je vous remercie de toutes vos confidences... c'es d'après elles que je réglerai ma conduite avec vous.

ANTÉNOR. Vous êtes trop aimable... pour répondre à votre politesse, permettez que je vous conduise auprès de ma future famille.

Mme DELAPORTE. C'est inutile, je vais la sonner.

ANTÉNOR. Comment vous allez sonner ma famille ?

Mme Delaporte sonne.

OLYMPE, *en dehors*. Voilà, voilà.

ANTÉNOR. Tiens ! ils accourent... sont-ils drôles !..

SCENE XVII.

LES MÊMES, POUPELIN, Mme POUPELIN, OLYMPE, SCHOMANN, REINE, DOMESTIQUES *et* FEMMES-DE-CHAMBRE.

Tous ont repris leurs premiers costumes.

CHŒUR.

Air : *Entendez-vous.*

Entendez-vous, *bis.*
C'est Madame et Mademoiselle.
Quand la sonnette nous appelle,
A ce bruit nous accourons tous.

ANTÉNOR. Oh ! la bonne farce... vous venez de vous déguiser... il fallait donc me le dire... j'adore les mascarades.

POUPELIN. Tais-toi, zAnténor, tu n'as plus la parole.

ANTÉNOR, *à madame Delaporte*. Madame, je vous présente mon beau-père.

Mme DELAPORTE. Je le connais, c'est mon portier.

ANTÉNOR. Votre portier !.. et ma belle-mère ?..

Mme DELAPORTE. C'est ma cuisinière.

NATHALIE. Et votre future est ma femme de chambre.

ANTÉNOR. Par exemple... (*Se retournant vers Poupelin.*) Et vous avez eu le front de me dire que vous étiez l'inspecteur Delaporte ?..

POUPELIN. De la porte cochère... c'est moi qui est chargé d'en tirer l' cordon.

ANTÉNOR. Comment ! j'aurais été assez bête !.. ah ça, où est-il donc le vrai maître de la maison ?..

SCENE XVIII.

LES MÊMES, DELAPORTE.

DELAPORTE, *en habit.* Le voici, Monsieur.

Mme DELAPORTE. Mon mari !

NATHALIE. Mon père !

TOUS. Monsieur Delaporte !..

ANTÉNOR, *à part.* Dieu !.. moi qui l'ai pris pour un frotteur...

POUPELIN, *à part.* Et moi... pour un cocher de fiacre.

ANTÉNOR. Monsieur, Madame et Mademoiselle, croyez que je suis désolé de m'être trompé de famille.

Mme DELAPORTE. C'est possible ; mais la main de Nathalie appartiendra bientôt à M. Charles Dalmer que mon mari protége, que ma fille aime, et que, moi, je n'ai plus de raisons pour repousser désormais.

ANTÉNOR. Merci. Eh bien ! si c'est pour ça qu'on m'a fait venir de Châtellerault...

POUPELIN, *à Anténor.* Monsieur, j'vois c' que c'est... il y a zévu un quicroquo.

ANTÉNOR. Et un fameux encore !.. Mais c'est ma faute, et je ne puis m'en prendre à personne... Allons, allons, je pardonne, et j'engage tout le monde à suivre mon exemple, car ce n'est pas la première méprise qu'on ait faite et la dernière qu'on fera dans ce bas monde.

VAUDEVILLE FINAL.

Air : *J'ai d' l'argent.*

CHŒUR.

Quiproquos, *bis.*
On en fait à tout propos ;
Que de gens, que de mots
Font faire des quiproquos.

DELAPORTE.

Chose bizarre, au salon,
Pour nous charmer que fait-on ?
On cache les vieux tableaux,
Et l'on montre les nouveaux.

Quiproquos, etc.

ANTÉNOR.

Dans Paris connaissez-vous
Ces p'tit's voitur's à deux sous ?
Un badaud est monté d'dans
Pour s'en aller à Long-champs.

Quiproquos etc.

POUPELIN.

Un vieux soldat plein d' valeur
Méritait la croix d'honneur ;
Mais v'là qu'au lieu du troupier
On décore zun épicier.

Quiproquos etc.

NATHALIE, *au public.*

Puissiez-vous, si les auteurs
Ont mérité vos rigueurs,
En leur donnant un bravo,
Faire un dernier quiproquo.

CHŒUR.

Quiproquos, *bis.*
On en fait à tout propos ;
Donnez-nous un bravo
Pour le dernier quiproquo.

FIN.

LES

CHARMETTES,

OU

UNE PAGE DES CONFESSIONS,

COMÉDIE MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. BAYARD, DE FORGES ET VANDERBURCK,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal,
le 5 Avril 1834.

PRIX : 3 SOUS.



PARIS,
MARCHANT, Editeur, boulevart Saint-Martin, N° 12.

1834.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ROUSSEAU.	Mlle Déjazet.
De COURTILLES.	M. Levassor.
CLAUDE ANET.	M. Alcide Tousez
LEMAITRE.	M. Boutin.
Mme de WARENS.	Mme Théodore.
MARION.	Emma.
Envoyés de la république de Genève.	

Impr. de J.-R. Mevrel,
Passage du Caire, 54.

LES CHARMETTES,

OU

UNE PAGE DES CONFESSIONS.

SCENE I.

M. DE COURTILLES, *puis* CLAUDE.

M. DE COURTILLES, *seul*. Pas mal, pas mal du tout... Il me semble qu'on a certains avantages... je ne parle pas de ma jambe et d'une foule de détails que la nature m'a prodigués!.. mais à cette tournure parisienne, à cet air de marquis... je vous demande un peu qui est-ce qui pourrait reconnaître le fils et l'héritier d'un... Chut!.. (*Regardant autour de lui.*) Pas de bêtise!.. (*Se mirant dans une glace.*) Eh! mais, l'économie de ma perruque est un peu compromise... heureusement j'ai toujours sur moi... (*Il tire de sa poche un peigne et une boîte à poudre.*) Je ne voyage jamais sans ça et pour cause... (*Il arrange ses cheveux.*) Parfait!.. tête à bonnes fortunes!.. (*Voyant Claude Anet entrer lentement, et cachant son peigne, etc.*) Ah! M. Claude Anet... mon ennemi!.. Prenons garde, s'il allait deviner que je suis un...

CLAUDE, *qui s'est approché jusqu'à la rampe sans rien dire.* Zéro... (*Il écrit sur un carnet.*) Je pose zéro... et je retiens...

M. DE COURTILLES. Tojours dans vos comptes!.. (*Claude le regarde.*) Comment cela va-t-il, monsieur Anet?

CLAUDE. Pas mal... (*A part.*) Animal..

M. DE COURTILLES. C'est donc ça que tu as, ce matin...

CLAUDE. Oh!.. tu as!.. tu as!.. il me tutoie!..

M. DE COURTILLES. Un air si aimable.

CLAUDE. Aimable!..

AIR de *l'Écu de six francs.*

Pas autant que vous, j'imagine,
Je ne reviens pas de Paris.

M. DE COURTILLES.

Oui, vraiment, de la bonne mine,
De la grâce c'est le pays.
Et, mon cher, c'est là que j'ai pris,
Je puis m'en vanter sans scrupules,
Ces agrémens, ces airs charmans...

CLAUDE.

Vous appelez ça des agrémens,
J'prenais ça pour des ridicules...

M. DE COURTILLES. Qu'est-ce donc!.. monsieur Anet fait le plaisant?..

CLAUDE. Je ne fait pas le plaisant, mais je dis mon mot!.. Vous croyez peut-être parce que vous êtes un chevalier, à ce que vous dites... que je vas vous flagorner... moi, qui suis Claude Anet tout court!.. allons donc! Vous alliez à Genève, il vous a pris fantaisie de vous arrêter aux Charmettes, chez madame de Warens, et maintenant vous voilà impatronisé... dans la maison... où vous lui faites des mines.... ça l'arrange, bien... mais ça ne m'arrange pas, moi... au contraire...

M. DE COURTILLES. C'est très malheureux en vérité!.. et de quel droit un valet...

CLAUDE. D'abord, je ne suis pas le valet de madame de Warens... je suis son intendant, son conseil, son élève...

M. DE COURTILLES, *riant.* Bah!... et qu'est-ce qu'elle vous a appris?

CLAUDE. Elle m'a appris à étudier les simples, monsieur...

M. DE COURTILLES. Pas de personnalités!..

CLAUDE. Hem?.. Ah!.. c'est possible... mais je n'y pensais pas..... vrai, parole d'honneur...

SCÈNE II.

Les Mêmes, LEMAITRE, MARION.

LEMAITRE. Asseyez-vous là, mon enfant... asseyez-vous là.

CLAUDE. Notre maître de musique à présent, qu'est-ce qu'il nous amène là?..

Marion s'asied dans le fond.

LEMAITRE, *à M. de Courtilles.* Ah! c'est monsieur le chevalier.

CLAUDE. Il aurait bien dû rester à son orgue.

M. DE COURTILLES.

Air *Vaudeville du charlatanisme.*

Vous ici! quel insigne honneur!..
Mon cher et célèbre organiste...

LEMAITRE.

Ah! monsieur!..

CLAUDE, *à part.*

Encore un grugeur!..

M. DE COURTILLES.

Oui, vous êtes un grand artiste.
Qui de l'orgue sait mieux que vous
Tirer un accord doux et tendre?..
Les anges en seraient jaloux...

CLAUDE.

Les anges, plus heureux que nous,
Demeurent trop haut pour l'entendre.

LEMAITRE, *bas à M. de Courtilles.* Vous voyez, au rendez-vous... j'ai notre musique dans ma poche...

M. DE COURTILLES. Silence!

CLAUDE. Qu'est-ce qu'ils complottent là tous les deux?

LEMAITRE, *bas.* Nos musiciens seront ici à l'heure convenue pour le concert... *(Haut.)* En attendant, je vais présenter cette jeune fille à madame de Warens... du bien à faire... une orpheline à adopter!..

CLAUDE. Encore!.. Ah! ça, père Lemaître, vous êtes donc stupide, mon cher?..

LEMAITRE. Comment?

CLAUDE. C'est vrai ça, vous l'êtes de nous amener tous les jours quelque figure nouvelle, comme si la maison de madame de Warens était une hôtellerie où on loge à pied et à cheval tous les individus généralement quelconques... c'est tous les jours un tas de grugeurs... ce n'est pas pour la petite que je dis ça...

M. DE COURTILLES. C'est pour moi, peut-être...

CLAUDE. Il est unique, ce père Lemaître!.. Tu n'as pas de gîte... crac!.. chez madame de Warens... c'est madame de Warens qui vous hébergera.. qui vous nourrira, qui vous engraissera... des gens qui n'ont que les os... ce n'est pas pour la petite que je dis ça...

M. DE COURTILLES. Je n'ai pas besoin qu'on m'engraisse.

LE MAITRE. Madame de Warens est si bonne.

CLAUDE. Je crois bien!.. elle ne compte jamais, mais je tiens les livres... j'écris... et je sais... oh!.. qu'on fasse du bien quand on est riche, bravo!.. parfait!.. mais une veuve qui n'a qu'une modeste pension du roi de Sardaigne... vous me direz que ça suffit encore pour attirer quelqu'intrigant... ce n'est pas pour la petite que je dis ça...

M. DE COURTILLES. C'est pour moi, décidément...

CLAUDE. Je n'ai pas nommé...

M. DE COURTILLES. Tu m'insultes, valet!..

LEMAITRE. Ne vous battez pas?..

SCÈNE III.

Les Mêmes, Mme DE WARENS.

MADAME DE WARENS. Qu'est-ce donc?.. on se dispute ici?..

M. DE COURTILLES. Parbleu!.. belle dame vous arriver à temps pour mettre à la raison ce drôle qui se permet de me manquer...

MADAME DE WARENS. Anet, je veux qu'on respecte toutes les personnes que j'accueille chez-moi... surtout quand elles unissent, comme monsieur le chevalier... l'esprit d'un homme aimable au talent d'un philosophe...

CLAUDE. Bah!..

MADAME DE WARENS. Oui, monsieur m'a tout avoué... ce qui l'a forcé à se réfugier chez moi c'était la crainte d'être persécuté pour des écrits... mais j'ai promis d'être discrète... je le serai...

LEMAITRE. J'ai deviné tout de suite à l'extérieur de M. de Courtilles quelqu'un de distingué...

CLAUDE. Père Lemaître...

LEMAITRE. De considérable...

CLAUDE. Père Lemaître!.. ne faites pas de bassesse... monsieur est un homme considérable, c'est possible, oui en dedans... mais pour ce qui est de l'extérieur...

MADAME DE WARENS. Quelle est cette jeune fille?.. est-ce vous qui l'amenez, Lemaître?..

LEMAITRE. Oui, madame... c'est une pauvre fille qui m'arrive de Genève...

ellé a été victime d'une injustice... d'une calomnie, que sais-je?..

Air : *Du fleuve de la vie.*

C'est mon enfant, c'est ma filleule,
Elle n'a que moi pour appui...
Orpheline, la voilà seule,
Madame, je l'amène ici.
On sait quels bienfaits sont les vôtres...

CLAUDE.

Le pèr' Lemaître est généreux,
Il aime à faire des heureux,
Avec le bien des autres.

MADAME DE WARENS. C'est bien.. je vous remercie d'avoir pensé à moi... approchez, mon enfant... ne craignez rien... pourquoi avez-vous quitté Genève!.. que vous est-il arrivé?

M. DE COURTILLES. C'est singulier!.. ces traits...

MARION. Voilà ce que c'est, madame, j'avais une bonne maîtresse, qui m'aimait comme son enfant... elle avait promis de me doter... et si elle vivait encore je ne serais pas réduite à implorer votre pitié...

MADAME DE WARENS. Elle est morte!..

MARION. Hélas! oui...mais elle avait une nièce bien belle et bien fière, qui après l'inventaire réclama un ruban qu'elle avait égaré... on le chercha sans le trouver... et moi, je fus accusée de l'avoir volé... Tous les domestiques, pour ne pas être soupçonnés, se tournèrent contre moi... l'un d'eux, même, le plus jeune, prétendit me l'avoir vu dans les mains... c'était un mensonge, madame... je n'ai rien a me reprocher... et pourtant, malgré mes larmes et mes sermens, on m'a privée de la dot qui m'était promise.

MADAME DE WARENS. C'est indigne...

M. DE COURTILLES. C'est affreux!..

CLAUDE. Et tout cela pour un chiffon!.. un ruban!..

MARION. Ce qu'il y a de plus terrible... c'est que j'allais me marier... à un de mes cousins... Bazile Vintzenried.

M. DE COURTILLES. Diable!..

Il relève sa cravate et se détourne.

MARION. Un perruquier... qui a étudié la coiffure et les perruques à Paris, dans le grand monde, dont on dit qu'il a appris les belles manières... il devait revenir ces jours-ci chez mon oncle Vintzenried...

CLAUDE. Vintzen...

MARION. Vintzenried... le perruquier...la plus jolie boutique de Genève...

CLAUDE. Une jolie boutique... je ne dis pas... mais pour son coquin de nom...

MADAME DE WARENS. Vous avez bien fait de venir à moi... nous tâcherons d'arranger cela... Anet, conduisez cette jeune fille à l'office... Allez, mon enfant; dès aujourd'hui vous êtes à mon service... apportez-moi à déjeuner ici...

LEMAITRE. Et avec la permission de madame, je vais me rafraîchir.

CLAUDE. C'est ça, père Lemaître... venez, c'est ici la maison du bon Dieu!... tout le monde y mange... (*Regardant de Courtilles.*) Ce n'est pas pour la petite que je dis ça...

M. DE COURTILLES. Encore?.. Ah! c'est trop fort!..

MARION, *le regardant.* Ah!.. mon Dieu!

MADAME DE WARENS. Quoi?

CLAUDE. Qu'est-ce?

M. DE COURTILLES. Eh bien! petite... qu'avez-vous à me regarder ainsi...

MARION. Moi... rien, rien... Ah! mon Dieu!.. c'est drôle!..

CLAUDE. Drôle!.. vous trouvez... pas trop...

M. DE COURTILLES. Sortez-donc, mon cher.. j'ai a parler à madame...

CLAUDE. Allons!.. (*A part.*) Ils veulent être seuls... (*Revenant.*) Pardon!.. je ne sortirai pas... Moi aussi... j'ai à parler à madame...

M. DE COURTILLES. Mais...

CLAUDE. Mais... il faut que je parle à madame...

MADAME DE WARENS. Cependant...

CLAUDE. Cependant... il le faut.

MADAME DE WARENS. Ah!.. s'il l'a mis dans sa tête...

M. DE COURTILLES. A la bonne heure... A bientôt... belle dame!.. (*Lui baisant la main.*) Vous êtes coiffée comme un ange.

Il sort, ainsi que Marion.

SCÈNE III.

Mme DE WARENS, CLAUDE.

MADAME DE WARENS. Eh bien!.. qu'est-ce que tu me veux, Anet!., c'est donc bien pressé... pour que tu renvoies ainsi M. le chevalier...

CLAUDE. Ça vous fait de la peine... c'est tout simple... depuis qu'il s'est impatronisé ici, vous ne voyez que lui... vous ne pensez qu'à lui...

MADAME DE WARENS. Tais-toi... tu es un jaloux...

CLAUDE. Dam!..

MADAME DE WARENS. J'ai pour lui les égards qu'on doit au talent... au courage...

CLAUDE. Mais dites donc, dites donc que

ce n'est pas un intrus, là?.. il allait à Genève... à pied...

MADAME DE WARENS. En philosophe...

CLAUDE. Bien!.. en philosophe qui n'a pas le sou... vous l'hébergez... gratis... ce qui était économique pour lui... vous le...

MADAME DE WARENS, *l'interrompant*. Enfin; Anet, où voulez-vous en venir?

CLAUDE. J'en veux venir, madame, à vous déclarer que si ça continue, vous n'aurez bientôt plus rien pour vous... qui donnez à tous les autres... Si je vous montrais votre livre de dépense, c'est effrayant!.. 22 livres 12 sous en cinq jours.... 22 livres 12 sous de bienfails... en voilà du désordre!..

MADAME DE WARENS. Allons ne te fâche pas... il y a tant de gens qui me tendent la main... et leur reconnaissance.

CLAUDE. Oui, la reconnaissance!... monnaie de singe... comptez-y... vous êtes bien payé pour ça... le petit Jean-Jacques en est une belle preuve!.. lui, que vous avez élevé, choyé, bichonné... il part un beau matin pour aller où, je vous le demande!..

MADAME DE WARENS. Pauvre enfant!.. encore un que tu tourmentais par ta jalousie...

CLAUDE. Ah! je suis juste... je ne pouvais pas le souffrir, j'avais tort n'est-ce pas! vous l'appeliez votre petit... vous étiez sa maman (soi disant), ce qui n'empêche pas que vous l'ayez bien vite oublié... Eh! bien, maintenant je l'aime mieux que ce grand escogriffe de chevalier...

MADAME DE WARENS. Anet, parlez avec plus de mesure de M. de Courtilles... apprenez qu'il est l'auteur de ces fameuses Lettres de Caton le censeur, qui font tant de bruit à Genève!..

CLAUDE. Bah!.. pas possible!..

MADAME DE WARENS. Il me l'a enfin avoué... quand il a vu l'admiration qu'elles me causaient...

CLAUDE. Et c'est pour ça, que vous n'avez plus d'yeux que pour lui...que vous me rendez malheureux, moi... et que vos folies...

MADAME DE WARENS. Vous me manquez de respect...

CLAUDE. Ah!.. Bah!.. quand j'étouffe... quand...

MADAME DE WARENS. Assez... sortez!..

CLAUDE. Ah!.. c'est comme ça... Eh! bien oui, je sortirai... je quitterai cette maison, où tout va de mal en pis... vous me chassez... j'en suis bien content... parce que... (*S'anglotant.*) Ah!.. je ne l'aurais jamais cru!..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARION.

MARION. Voici le thé de madame!..

MADAME DE WARENS. Bien, mon enfant... mettez-ici... Anet!..

Elle lui tend la main.

CLAUDE, *se jetant sur la main de madame de Warens et la baisant.* C'est égal, ça n'peut pas durer comme ça.

Il sort.

MADAME DE WARENS, *à Marion* Qu'est devenu M. Lemaître?..

MARION. Il cause tout bas, avec ce monsieur le chevalier... (*A part.*) qui ressemble tant...

MADAME DE WARENS, *montrant le plateau.* Y a-t-il du feu dans le fourneau?..

MARION. Voyez, madame...

MADAME DE WARENS. C'est bien.... allez!..

Marion sort.

SCÈNE V.

Mme DE WARENS, *seule.*

Ce pauvre Anet!.. je crois qu'il a raison... le mérite du chevalier m'éblouit un peu, il me rend injuste. infidèle à mes amis... non pas à tous, pourtant; il en est un qu'Anet n'avait pas besoin de me rappeler... et dont il avait tort d'être jaloux... un enfant!.. mon petit Jean-Jacques... où est-il maintenant?.. Loin de moi, il m'a oubliée... (*Rousseau parait dans le fond, en habit de voyage couvert de poussière, il porte un petit paquet au bout d'un bâton. Il s'arrête et écoute madame de Warens qui continue.*) Voici le moment où il venait s'asseoir près de moi... à cette table où je suis seule... c'était là sa place. (*Elle se détourne pour verser du thé; Rousseau vient s'asseoir en face d'elle.*) Pauvre petit...

SCÈNE VI.

Mme DE WARENS, ROUSSEAU.

ROUSSEAU, *tendant une tasse.* Et moi, maman...

MADAME DE WARENS. Rousseau!.. est-il possible?..

ROUSSEAU. Chère maman!.. oui, c'est

bien moi!.. qui après avoir couru le monde; reviens à vous comme l'enfant prodigue... léger d'argent et de bagage... mais le cœur si plein de vous et de votre souvenir.

Air *de la Somnambule villageoise.*

J'ai voyagé par delà les montagnes,
Chez le Lombard, chez le Génois altier...
Salut à vous, ô mes vertes campagnes,
Soyez pour moi l'univers tout entier!..

Je vous revois, appui de mon enfance,
Cœur généreux, séjour hospitalier.
Plus de chagrin, désormais plus d'absence,
Soyez pour moi l'univers tout entier!..

MADAME DE WARENS. Pauvre enfant!.. comme il a chaud!.. tu es venu vite!..

ROUSSEAU. Non, au contraire... il y a huit jours que je suis en route... je voyageais en amateur... tout était plaisir pour moi... la nature est si belle!.. je l'aime tant!.. aussi, tantôt, je courais comme un fou à travers les champs et les prés, herborisant à droite et à gauche comme Anet, à qui je rapporte des trésors... tantôt je m'arrêtais au pied d'un chêne pour rêver à mes projets, car j'en fais toujours, ou pour lire un chapitre de ce vieux Plutarque... la plus belle part de l'héritage de mon grand-père... enfin... vous allez vous moquer de moi... hier au soir, au bord de la rivière, j'ai trouvé une barque, je l'ai détachée du rivage, et m'y étendant tout de mon long, les yeux tournés vers le ciel qui était si beau et si brillant d'étoiles, je me suis laisser aller au courant pendant plus de deux heures, sans songer que l'eau m'emportait et que je pouvais me briser contre un moulin qui me barrait le passage.

MADAME DE WARENS. Ah! mon Dieu!..

ROUSSEAU. Heureusement, Dieu protége ceux qui le prient... j'en ai été quitte pour la peur... et j'ai trouvé là de braves gens qui m'ont reçu comme leurs enfant... mais jugez de mon désespoir lorsque ce matin je me suis vu si loin de ma route... moi qui tenais à arriver le premier à vous souhaiter votre fête...

MADAME DE WARENS. Ma fête?

ROUSSEAU. Oh! alors, rien n'a pu m'arrêter! ni les plantes; ni mon vieux Plutarque, ni mes rêves de bonheur... le bonheur, il était ici...

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Devant mes yeux, je voyais votre image!..
Et je marchais toujours sans me lasser...
Pour redoubler de zèle et de courage,
Je me disais elle va m'embrasser!..
Puis je courais, dans mon impatience,
Le cœur déjà vers l'horizon lointain,
Heureux d'espoir... et de la récompense,
Qui m'attendait à la fin du chemin!..

Il l'embrasse.

MADAME DE WARENS. Ah! Jean-Jacques, il ne faut plus m'embrasser comme cela... vous êtes trop grandi...

ROUSSEAU. Grandi... vous trouvez... voyons au fait... nous sommes presque de la même taille...

MADAME DE WARENS. Enfant!.. oh! ce n'est plus comme autrefois!.. lorsque tes baisers étaient si purs et si innocens... le monde t'a gâté, peut-être... et les femmes...

ROUSSEAU. Les femmes!.. oh! oui, j'en ai vu... et de bien belles!.. A leur aspect, je ne sais quel feu me montait au visage... mon cœur battait avec violence... je voulais les voir de plus près... leur parler... leur dire mille pensées qui me venaient en foule, quand j'étais loin encore... J'approchais, tout à coup, près d'elles, timide, embarrassé, je me sentais trembler... mes phrases, que j'avais si bien tournées d'avance, expiraient sur mes lèvres... et je m'en allais comme j'étais venu... brûlant d'un amour qui n'était heureux qu'en rêve, comme autrefois.

MADAME DE WARENS. Toujours le même.

ROUSSEAU. Toujours... je ne réussis à rien... je ne suis bon à rien... c'est décidé... aussi, je suis revenu à vous, comme à la seule personne dont le cœur sût se deviner le mien!

MADAME DE WARENS. Et tu as bien fait, petit... Allons, on en dira ce qu'on voudra, mais puisque la Providence te ramène, je ne t'abandonnerai pas.

ROUSSEAU. Que vous êtes bonne! mon Dieu! que vous êtes bonne!.. et que cela me fait de bien!.. à moi, qui ai été si malheureux! oh! oui... (*Baissant la voix et avec un air de honte.*) réduit à me mettre en service!..

MADAME DE WARENS. Qui... toi?

ROUSSEAU.

Air : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Oui, moi, valet!.. je consentis à l'être,
Il le fallut!.. moi, toujours si hautain,
J'obéissais au caprices d'un maître :
De ses rigueurs je murmurais en vain!
L'espoir, alors, me donnait du courage,
Et je sentais dans mon cœur indompté,
Qu'il faut passer par l'esclavage
Pour mieux chérir la liberté!

SCENE VIII.

LES MÊMES, CLAUDE.

CLAUDE. C'est bien... sournois!..

ROUSSEAU. Eh! mais... c'est lui... Anet!

CLAUDE. Que vois-je ?.. je ne me trompe pas !.. c'est l'autre... le petit !.. encore un !

ROUSSEAU. Eh bien ! est-ce que mon retour te fait de la peine ?..

CLAUDE. Dam !.. je ne sais pas... mais ça me suffoque... Bah !.. non... il ne me fait pas de peine votre retour... il me fait plaisir au au contraire... vous m'aiderez à chasser...

ROUSSEAU. Hein ?.. à quoi ?

MADAME DE WARENS, *regardant Claude.* Plaît-il ?..

CLAUDE, *revenant à lui.* Eh bien !.. qu'avez-vous appris loin de nous, monsieur le voyageur ?

ROUSSEAU. J'ai appris... j'ai appris à vous aimer davantage... car je pensais toujours à vous, à nos promenades, à nos petits concerts... aussi, à Turin, quand par hasard j'avais de l'argent je courais à l'Opéra, j'étudiais la musique, car c'est là qu'est ma vocation... je me rappelle, une nuit que je ne pouvais dormir, cette romance qui m'est venue comme d'inspiration... (*Chantant.*)

Que le jour me dure,
Passé loin de toi !..
Toute la nature,
N'est plus rien pour moi...

Vous verrez cela.

MADAME DE WARENS. Allons, mon pauvre Jean-Jacques, je vois que tu reviens avec la même vanité...

CLAUDE. Il a toujours été vain... il a toujours été vain...

ROUSSEAU. Ma vanité, c'est possible... je sens qu'elle me fera faire bien des fautes... j'ai déjà commencé... j'ai là sur la conscience...

MADAME DE WARENS. Quoi donc ?

ROUSSEAU. Un remords, qui me fait bien du mal... Si vous saviez... ah ! je ne me le pardonnerai jamais... pauvre jeune fille !

CLAUDE. Ah ! ça, qu'est-ce que ça signifie ?

ROUSSEAU. Mais laissons cela... et ne pensons plus qu'au plaisirs d'être réunis tous les trois...

CLAUDE. Oui, tous les trois... ça fait quatre.

MADAME DE WARENS. Anet...

CLAUDE. Rien... je n'ai rien dit... (*A part.*) C'est égal, ça fait quatre.

MADAME DE WARENS. Allons, allons, à table... Mets-toi là... tu dois avoir faim.

ROUSSEAU. Au fait, je n'ai rien pris de la matinée...

CLAUDE. Ah ! ça, qu'est-ce qui vous ramène donc ?.. moi qui croyais qu'une fois dans le monde vous y resteriez.

ROUSSEAU. Je le croyais aussi, mais le monde !.. je le connaissais pas... je ne savais pas ce qu'il y avait de fausseté, d'ingratitude, de bassesse au fond de tous ces cœurs que le luxe a flétris... donne-moi à boire... on m'y regardait en pitié, moi pauvre enfant, simple et timide... j'y était entouré d'ennemis...

MADAME DE WARENS. Toujours défiant !.. tu vois des ennemis partout !..

ROUSSEAU. C'est vrai !.. et j'ai souvent tort... mais là, où le faible est toujours dupe, où le fripon s'élève avec impunité... là, où tout est servitude... esclavage...

CLAUDE. Bah !.. et les lois !

ROUSSEAU. Laisse-moi donc tranquille, avec tes lois !.. elles sont faites au profit de ceux qui sautent par-dessus... tout cela est vieux, usé... tout cela est à refaire...

MADAME DE WARENS, *riant.* Voyez-vous le petit philosophe... il faut donner tes idées...

ROUSSEAU. Pourquoi pas ?.. elles ne seraient pas si mauvaises, mes idées... et s'ils suivaient les conseils que je leur donne...

CLAUDE, *riant.* Des conseils !.. à qui donc ?

ROUSSEAU. Mais à tout le monde... aux sots qui gouvernent, commes aux imbéciles qui sont gouvernés... Tiens, vous riez... si vous lisiez ce que j'ai écrit là-dessus...

MADAME DE WARENS, *riant.* Voyez-vous, ça... il a écrit !..

CLAUDE, *de même.* Quelque jour il se fera imprimer...

ROUSSEAU. C'est fait.

CLAUDE. Hein ?

ROUSSEAU, *se reprenant.* Je veux dire que j'ai écrit... C'est que, voyez-vous, tout cela m'indignait, me révoltait... vingt fois par jours je sentais mon sang bouillonner de colère. Dam... quand on est habitué aux hommes de Plutarque, on ne s'accomode guère du conseil de Genève, ou de votre roi savoyard !.. Aussi, il me semblait que j'avais du courage, de l'énergie... et que pour les braver...

MADAME DE WARENS. Tu te mettrais au feu....

ROUSSEAU. Comme Scévola.

CLAUDE. Laissez donc... ça brûle...

ROUSSEAU. Pour la liberté !... et que m'importe ?.. Tiens !..

Il met la main sur le réchaud.

MADAME DE WARENS, *poussant un cri.* Ah !..

CLAUDE. Petit enragé...

ROUSSEAU.

Air du Brigand napolitain.

Oui, je sens dans mon ame
Une noble fierté.
Une céleste flamme,
Dont je suis transporté!
Sans appui sur la terre,
Comptant sur l'avenir,
Bravant le sort contraire,
Je dis: ça doit finir!..
Du courage!.. (*bis*)
Malgré les sots et les méchans!
Du courage!
Après l'orage
Vient le beau temps!..

CHOEUR.

Du courage, etc...

ROUSSEAU, *se levant*

La vérité m'inspire,
Lui consacrant ma voix..,
Je veux un jour la dire
Aux peuples comme aux rois!
Oui, de la calomnie
Et de l'adversité
Qui venge le génie?
C'est l'immortalité!..
Du courage! etc.

CHOEUR.

Du courage, etc.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M. DE COURTILLES.

M. DE COURTILLES, *une gazette à la main*. Ah! madame, je vous trouve... Eh! mais... ce petit étranger...

ROUSSEAU. Eh! mais... ce grand inconnu...

CLAUDE, *bas*, C'est lui!.. (*Rousseau le regarde avec surprise.*) Ça fait quatre...

M. DE COURTILLENS, *avec suffisance.* Ah! je devine... c'est là le petit Jean-Jacques dont M. Lemaître m'a parlé... Bonjour, petit, bonjour...

ROUSSEAU, *à part*. Oh! oh!.. cet air important!..

CLAUDE, *bas*. Il me fait suer... il me fait suer!..

MADAME DE WARENS. Rousseau, mon ami... vous serez enchanté de trouver monsieur chez moi... (*A M. de Courtilles.*) C'est un philosophe aussi... il a de grandes pensées.

M. DE COURTILLES. Oui... des pensées... de sa taille...

ROUSSEAU. A ce compte, les vôtres sont un peu minces...

M. DE COURTILLES. Une plaisanterie... c'est bien tiré par les cheveux...

MADAME DE WARENS. *montrant de Courtilles*. Monsieur écrit, avec une force... une énergie... dans la Gazette de Genève...

ROUSSEAU. Comment!.. dans la Gazette... vous aussi... et quels articles?.. sous quel nom?..

M. DE COURTILLES. Ah!.. c'est mon secret, cela, mon cher!.. justement j'apportais à madame le dernier numéro qui vient d'arriver...

ROUSSEAU, *vivement*. Vous le recevez... ah!.. donnez de grâce... je suis impatient de juger,

M. DE COURTILLES. Laissez donc, jeune homme... ce n'est pas de votre compétence... vous avez travaillé je crois, dans l'horlogerie... c'était l'état de votre père... à la bonne heure... tenez un peu, mon cher... voyez ma montre... elle retarde beaucoup...

ROUSSEAU, *la prenant*. Votre montre!.. (*A part.*) l'insolent!.. (*Haut.*) Donnez, de grace, que je l'examine.

Il la laisse tomber, elle se brise.

M. DE COURTILLES. Ah!.. mon Dieu!.. prenez donc garde....

ROUSSEAU. Pardon, monsieur le chevalier... mais il y a si long-tems que j'ai quitté la profession...

CLAUDE. Elle est cassée!.. (*A part.*) Bravo!..

M. DE COURTILLES. Maladroit!..

MADAME DE WARENS, *à part*. Méchant petit espiègle!..

M. DE COURTILLES. Si je n'étais retenu par le respect que je dois à madame...

MADAME DE WARENS. Venez, monsieur le chevalier... venez... et voyons ensemble ce que Caton-le-Censeur écrit à la république...

ROUSSEAU. Plaît-il?.. Caton-le-Censeur!..

MADAME DE WARENS. Jean-Jacques... je ne suis pas contente!..

M. DE COURTILLES. Hum!.. ça va me coûter un ressort... butor!..

Il sort avec Mme de Warens.

SCÈNE X.

ROUSSEAU, CLAUDE.

ROUSSEAU. Qu'est-ce qu'ils disent donc de Caton-le-Censeur?..

CLAUDE. Eh bien! oui... ces fameuses lettres...

ROUSSEAU, *avec joie*. Est-ce qu'elles ont du succès ici?.. il se pourrait?..

CLAUDE. Du succès auprès de madame... parce qu'elles sont de lui...

ROUSSEAU. Hem?.. de qui donc?

CLAUDE. Eh bien! de lui... de ce grand flandrin...

ROUSSEAU. Laisse-moi donc tranquille!.. Ah! maman en est contente... cela ne m'étonne pas...

CLAUDE. Je crois bien... c'est détestable...

ROUSSEAU. Qu'est-ce que tu dis là?.. (*A part.*) J'allais me trahir.

CLAUDE. Détestable... pitoyable... il n'y a que lui qui puisse les avouer, je ne les ai pas lues, mais c'est égal, c'est mauvais, je ne voudrais pas les avoir faites.

ROUSSEAU, *à part.* Ah! mon Dieu!.. s'il avait raison...

CLAUDE. Si elles n'étaient pas de cet olibrius de philosophe, madame serait de mon avis... il faut que vous en soyez, vous... que vous le disiez tout haut comme moi... détestable!.. pas le sens commun...

ROUSSEAU. Ah! ça, tu lui en veux donc bien à l'auteur?..

CLAUDE. A M. de Courtilles... si je lui en veux!.. épouvantablement... c'est-à-dire que, depuis que je le vois ici, je suis dans une crise continuelle... j'ai le sang et les nerfs dans un état de conflagration générale... je ne vis plus, je ne dors plus, je ne mange plus... je dévore de rage... et la botanique... la botanique que j'aimais tant... elle ne m'est plus de rien... mes plantes sèchent sur pied, et moi aussi!.. tenez, rien que d'en parler j'étouffe... je suis sûr que j'ai l'air...

ROUSSEAU. C'est vrai...

CLAUDE. Vous trouvez?.. ça se peut!.. Encore, si je n'en avais que l'air!..

ROUSSEAU. Pauvre garçon!.. mais je ne conçois pas tant de colère...

CLAUDE. Ah!.. vous ne concevez pas... un homme qui fait le maître ici... un homme qui fait le gentil... un grand calin qui regarde madame de Warens avec des yeux...

ROUSSEAU. Eh bien!..

CLAUDE. Eh bien!..

ROUSSEAU. Avec quoi veux-tu qu'il la regarde?

CLAUDE, Mais vous ne comprenez donc pas qu'il lui fait la cour?.. qu'il lui fait des mines?..

ROUSSEAU. Il oserait...

CLAUDE. Il lui jurera de l'aimer... il lui demandra la réciproque... il l'obtiendra...

ROUSSEAU. C'est impossible!..

CLAUDE. Du tout... ce n'est pas impossible... au contraire,..

ROUSSEAU. Tu crois.,.

CLAUDE, J'en suis sûr!..

ROUSSEAU. Bah!.. madame de Warens.

CLAUDE. Une tête facile à montrer... un cœur qui ne réfléchit pas... une femme enfin!.. Une femme... savez-vous ce que qu'une femme?..

ROUSSEAU. Je crois que je commence!..

Air : *Je sais attacher les rubans.*

Comme un enfant je les aimais,
D'un cœur brûlant je dévorais leurs charmes,
Et sans rien espérer jamais
Je soupirais et je versais des larmes.
Mais ce bonheur.. qu'enfin je veux gagner...
Puisqu'elles ont, quoique d'un cœur si tendre,
Tant de peine à nous le donner...
C'est que sans doute il faut le prendre.
On ne veut pas nous le donner, etc.

Madame de Warens! il se pourrait!.. ah! je n'y avais jamais pensé...

CLAUDE. Vrai!.. vous ne me trompez pas,..

ROUSSEAU. Oh!.. non... ce que j'éprouvais pour elle... c'était un amour si pur... si filial... je l'aimais comme une mère... comme une sœur...

CLAUDE. Rien que ça... et moi qui craignais... qui étais jaloux...

ROUSSEAU. Jaloux... et pourquoi?

CLAUDE. Pourquoi!.. pourquoi... ne parlons pas de ça... je ne craindrai plus rien de vous... d'un enfant... mais vous avez de l'esprit!.. si fait, si fait, vous avez de l'esprit... unissons-nous pour faire congédier ce grand séducteur de malheur.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARION.

MARION, *entrant.* Oui, madame... je vais enlever le plateau.

ROUSSEAU. Hem!.. qu'est-ce que c'est que ça?..

CLAUDE. Qui ça?..

ROUSSEAU. Marion...

MARION. Monsieur Rousseau...

CLAUDE. Tiens!.. vous connaissez cette jeunesse...

ROUSSEAU. Oui, oui...

CLAUDE. Ah!.. ah! bien!.. tant mieux, vous serez des nôtres, et vous êtes de la conspiration... hem?.. ça vous va, n'est-ce pas?

MARION. Mais je ne sais pas...

CLAUDE. C'est ce qu'il faut... quelqu'un à faire chasser...

MARION. Oh! non... je ne ferai chasser personne... moi!..

ROUSSEAU. Pauvre Marion!..

CLAUDE. C'est des bêtises!.. Où est en ce moment M. de Courtilles?..

MARION. Mon cousin?..

CLAUDE. Comment!.. votre cousin?..

MARION. Non!.. c'est-à-dire... ce monsieur, qui ressemble tant à mon cousin le perruquier.

CLAUDE. Ah!.. on frise dans votre famille...

MARION. Ah! mais c'est qu'il lui ressemble... S'il avait un tablier, et s'il tenait un peigne et une houppe... je jurerais...

CLAUDE. Mais enfin, qu'est-ce qu'il fait?..

MARION. Il cause tout bas avec M. Lemaître... et il vient d'arriver plusieurs personnes... qu'ils ont fait entrer dans la serre là-bas... à droite.

CLAUDE. Comment!.. du monde!.. qu'est-ce que ça veut dire?.. vous entendez... Eh bien!.. qu'avez-vous donc?..

ROUSSEAU, *sortant de sa rêverie.* Moi!.. rien... rien...

CLAUDE. Je cours du côté de la serre... il faut que je sache ce qui se passe... et je viendrai vous le dire... ici... au quartier général...

ROUSSEAU. C'est bien... je t'attends!..

Claude sort.

SCENE XII.

ROUSSEAU, MARION.

MARION. Eh bien!.. monsieur Rousseau!..

ROUSSEAU. Tu as donc quitté Genève... pour venir ici...

MARION. Il l'a bien fallu... qui donc aurait voulu de moi... qu'on avait chassée... repoussée avec mépris pour un vol dont j'étais innocente... quand personne ne prenait ma défense... pas même vous?..

ROUSSEAU. Ah! pardonne-moi... je devais te défendre... Oh!.. oui, je le devais... j'ai été bien coupable!..

MARION. Coupable!.. si quelqu'un l'a été, c'est celui qui m'a laissée accuser d'une faute que je n'avais pas commise... celui qui avait pris ce ruban...

ROUSSEAU. Ne le condamne pas... il était peut-être plus à plaindre que toi... si, témoin de ta douleur, il n'osait s'avouer coupable... si l'orgueil, la vanité, étouffaient dans son cœur l'aveu prêt à lui échapper!.. mais sa conscience te vengera... et ses remords... Oh! je voudrais tout réparer au prix de ma vie entière...

MARION. Et pourtant vous prétendiez l'avoir vu dans mes mains, ce fatal ruban... mais vous le croyez, n'est-ce pas?.. car vous n'auriez pas fait un mensonge... (*Rousseau tire lentement un ruban de sa poche et le lui présente.*) Grand Dieu!.. que vois-je! ce ruban... c'était vous!..

ROUSSEAU. Silence!.. Oui, c'était moi qui l'avais dérobé!... il avait appartenu à notre jeune maîtresse... que j'aimais comme un fou .. comme un insensé... sans oser même le laisser deviner... ce ruban du moins ne me quittait pas... le jour, là... sur mon cœur... la nuit, sous mon chevet... je le baignais de larmes... je l'embrassais avec transport... j'étais heureux... et plutôt que de m'en séparer...

MARION. Vous m'avez laissé accuser, moi...

ROUSSEAU.

Air *j'en guette un petit.*

J'aurais tout dit, tout avoué peut-être.
Mais moi rougir aux yeux de tous.

MARION.

Hélas!
Vous préfériez me perdre aux yeux du maître,
Malgré mes pleurs.

ROUSSEAU.

Ah! ne m'accable pas,
J'ai plus que toi besoin de mon courage.

MARION.

Que dites-vous!.. quand j'ai, grâce à vos torts,
Tous les chagrins!..

ROUSSEAU.

Et moi tous les remords!
Ne te plains pas de ton partage.

MARION. Ah! vous avez raison... vous m'avez rendue bien malheureuse... mais je ne voudrais pas être à votre place!..

ROUSSEAU. Je réparerai ma faute!..

MARION. Et mon mariage rompu!.. et la dot qu'on devait me faire...

ROUSSEAU. Je te la rendrai... je ne vois pas comment... mais c'est égal... je travaillerai pour m'acquitter envers toi... je copierai de la musique... et mes économies... tu sera heureuse...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CLAUDE.

CLAUDE. Je les tiens!.. ne vous dérangez pas... ce n'est que moi... je reviens triomphant... je sais tout...

ROUSSEAU. Quoi donc!..

CLAUDE. Tous ces gens que l'on a reçus dans la serre... vous ne devineriez jamais ce que c'est... des musiciens!.. monsieur, une meute de musiciens... il y en a dix...

ROUSSEAU. Et qu'est-ce qu'ils viennent faire ici?

CLAUDE. Ah! voilà... c'est le père Le-

maître qui les a introduits... pour aider M. de Courtilles dans ses projets de séduction...

ROUSSEAU. Quoi !.. le vieil organiste...

CLAUDE. Votre organiste... c'est un serpent!.. il prépare un concert avec ce chevalier, qui est son ami, sa créature... une surprise qu'ils veulent faire à madame, sous prétexte que c'est sa fête...

ROUSSEAU. Mais en effet... c'est une heureuse idée...

CLAUDE. Oui, elle est heureuse, l'idée... mais pour les autres... d'abord, pour ces scélérats de ménétriers... ça boit comme des sonneurs... il vont mettre notre cave au pillage!.. et puis tous les voisins sont invités... ils arrivent... Et ce beau M. de Courtilles, il va chanter avec sa voix en cet... (*Chantant en charge.*) Ah! ah! ah!.. aussi j'y ai mis bon ordre!.. j'ai escamoté la musique... la voilà!.. Maintenant!.. chantez, petits!..

ROUSSEAU. Moi aussi, je chanterai... j'exécuterai... mais ce sera ma musique mon ouverture à grand orchestre... Il ne me manquait plus que l'orchestre... je l'ai trouvé...(*A Marion.*) Va les chercher.. va!.

CLAUDE. Ah! ça... qu'est-ce qu'il a donc avec son air d'inspiré...

ROUSSEAU. Et tu as bien fait!.. Ah! ils veulent un concert... maman aime la musique... eh bien, tant mieux!.. nous allons voir... s'il ne faut que ça pour trouver le chemin de son cœur... je le trouverai...

MARION. Il perd la tête...

CLAUDE. Permettez donc... cette musique... cet ouverture...

ROUSSEAU, *courant à son paquet.* Tiens... tiens... la voici... dans ce paquet... avec mon Plutarque... mes plantes... j'y ai encore travaillé hier matin en route...

CLAUDE. Et ça réussira...

ROUSSEAU. Oui, certes... et notre ennemi partira.. (*A Marion.*) et tu resteras ici... (*A Claude*) et tu seras content... (*Souriant*) et moi je serais bien aise... parce que la récompense...

CLAUDE. Qu'est-ce que j'entends là!.. Ah! le père Lemaître et ses musiciens... ils courent après leur musique...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LEMAITRE, MUSICIENS.

LEMAITRE, *à Claude.* Ah!.. c'est toi, Anet!.. rends-nous notre musique...

TOUS. Rends-nous notre musique...

CLAUDE. Laissez-moi donc tranquille!..

ROUSSEAU, *se jetant au milieu d'eux.* Ecoutez-moi donc?.. on vous la rendra votre musique... mais d'abord vous exécuterez la mienne que voici...

LEMAITRE. La tienne!.. allons donc!..

CLAUDE. Oui, oui, la sienne.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, Mme WARENS, M. DE COURTILLES.

MADAME DE WARENS. Qu'est-ce donc? que se passe-t-il ici? ce bruit?..

ROUSSEAU. Rien, maman... nous vous attendions pour commencer...

MADAME DE WARENS. Que veux-tu dire?

ROUSSEAU. C'est un petit concert... improvisé pour votre fête.. nous allons commencer par un morceau excellent... c'est moi qui l'ai composé...

MADAME DE WARENS. Toi!..

M. DE COURTILLES, *riant.* Ah!.. ah!.. ah!.. l'ouvrage de M. Rousseau...

ROUSSEAU. Ah!.. ah!.. ah!.. pourquoi pas (*A M. de Courtilles, lui montrant un cahier.*) Voyez.... par Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève...

Il remonte avec les musiciens, et leur distribue sa musique.

MADAME DE WARENS, *à part au chevalier.* Ah!.. chevalier... que je vous dise une chose, qui me fait trembler pour vous...

M. DE COURTILLES. Hem?.. qu'est-ce que c'est...

MADAME DE WARENS. Dans la Gazette... après la dernière lettre de Caton-le-Censeur... voyez... il paraît que ces lettres, si chaudes de patriotisme et de liberté... ont mis la ville de Genève en rumeur... Le grand-conseil s'est assemblé... et Caton-le-Censeur... y a été dénoncé...

M. DE COURTILLES. Bah!.. vous croyez... dénoncé... Diable!

CLAUDE. C'est prêt!.. nous y voilà...

MADAME DE WARENS. Quand tu voudras, petit... Ah! voyons un peu si mon petit Jean-Jacques est bon à quelque chose...

ROUSSEAU. Certainement... allons, du courage!.. (*A part.*) je tremble de tous mes membres... Ah!.. bah!.. c'est peut-être un chef-d'œuvre...

LEMAITRE. Diable!.. c'est en mi grand-dièze.

CLAUDE. Silence!.. père Lemaître...

Le morceau commence... Rousseau marque la mesure.

ENSEMBLE.

Eh! mais, vraiment...
Ce motif est charmant!.

M. DE COURTILLES.

Ah ça! réellement
Aurait-il du talent!..

ROUSSEAU.

Que le jour me dure,
Passé loin de toi!..
Toute la nature
N'est plus rien pour moi.
Le plus vert bocage
Si tu n'y viens pas...
N'est qu'un lieu sauvage
Pour moi sans appas!..

TOUS, *applaudissant*. Bravo!.. bravo!..

CLAUDE, *regardant de Courtilles*. Il est vexé!.. il est vexé!..

ROUSSEAU. Maintenant, enlevez.

LEMAITRE. Nous ne sommes pas en mesure.

ROUSSEAU. Si fait.

LEMAITRE. Voyez plutôt.

M. DE COURTILLES. C'est faux!

ROUSSEAU. Mais non! c'est que ces messieurs ne sont pas d'accord.

UN MUSICIEN. Pardonnez-moi (*Les musiciens s'accordent.*) vous voyez bien.

ROUSSEAU. Reprenez, messieurs... Allez donc... le cor... la flûte... les violons... la basse.

CLAUDE. Oui... la basse!. bum!. hum!.

Le désordre augmente.

M. DE COURTILLES, *riant*. Ah!.. ah!.. ah!.. c'est charmant...

CLAUDE. Ça se gâte!.. ça se gâte... poussez-les donc!..

CHOEUR.

Air :

Ah! quelle musique infernale...
Nous fait-il entendre aujourd'hui!..
Le concert dont on nous régale,
Est plutôt un charivari!..

ROUSSEAU, *hors de lui*. Vous allez voir... attendez donc...

M. DE COURTILLES. Ah!.. voilà l'air des perruquiers!..

MADAME DE WARENS. Assez... assez...

ROUSSEAU. Je sue à grosses gouttes, je n'y tiens plus!..

CLAUDE. Nous sommes perdus!..

CHOEUR.

Ah! quelle musique infernale! etc.

M. DE COURTILLES. Ah! ça, c'est une plaisanterie; pour ma part, j'en rirai longtems.

CLAUDE, *à part*. Grande couleuvre, va!

M. DE COURTILLES, *aux musiciens* A notre tour, maintenant, dans le salon. (*S'approchant de Rousseau.*) Mon petit ami... je vous conseille... eh!.. eh!.. eh!.. de retourner à Genève... pour vous perfectionner dans la composition (*A part.*) des montres...

CHOEUR.

Air :

Eh! mais, vraiment, c'est fort comique...
Il est très-bon compositeur...
On ne fait pas mieux en musique.
Ce morceau doit lui faire honneur.

Ils entrent.

SCENE XVI.

ROUSSEAU, CLAUDE.

ROUSSEAU. Il me raille... il triomphe... et ces rires de mépris... oh!.. j'en mourrai de honte.

CLAUDE. Dites donc... votre satanée musique... ça ne commençait pas mal... mais la fin...

ROUSSEAU. Et moi, qui étais si content... si fier!.. Oh!.. ce que maman a dit est trop vrai!.. Je ne suis bon à rien...

CLAUDE. Et comme ils se sont moqués de vous... Ce grand chevalier surtout,

ROUSSEAU. Dieu!.. que je suis malheureux... je voudrais pleurer...

CLAUDE. Et moi aussi!..

ROUSSEAU. Il y a des momens où je me tuerais...

CLAUDE. Et moi aussi... et tenez, il faut en finir, moi d'abord je n'en peux plus... quand il sera le maître, il nous chassera... oh!.. je n'y survivrai pas!.. et, comme vous disiez tout-à-l'heure, il faut en finir.

ROUSSEAU. Comment cela?

CLAUDE, *d'un air sombre* Écoutez-moi... nous sortirons d'ici... mais en gens de cœur!.. un breuvage qui nous endormira pour jamais... je le composerai moi-même avec les plantes que j'ai là... je vais faire de la botanique pour la dernière fois!.. et quand la cuisine sera faite... je viendrai vous dire : à table!..

ROUSSEAU. Quel diable de langage!..

CLAUDE, *lui serrant la main*. Adieu!.. (*Il va pour sortir.*) A bientôt.

Il sort.

SCÈNE XVII.

ROUSSEAU, *seul*.

ROUSSEAU. Ah!.. il est fou!.. se tuer!.. quelle pensée d'enfant pour une ame d'homme!.. j'en suis honteux!.. oui, le désespoir est une faiblesse... le suicide une lâcheté... et n'ai-je pas devant moi l'avenir!.. non!.. je ne serai pas inutile... quelque chose me le dit là... (*Mettant la main sur son cœur, et ensuite à son front.*) et là... Si j'ai des ennemis, des envieux, j'aurai une arme!.. (*Saisissant une plume.*) Voici la mienne!.. j'écrirai... j'écrirai...

oui... d'abord, j'écrirai à maman!.. (*Il s'assied.*) Ah!.. je ne sais maintenant... ce mot-là me fait mal à prononcer... maman!.. ce n'est pas ainsi que je l'aime!.. je suis jaloux!.. oui, jaloux... comme ce pauvre Anet... jaloux de lui... de ce chevalier... de tout le monde... ah!.. je ne respire pas ici... écrivons!..

Il écrit.

SCÈNE XVIII.

ROUSSEAU, MADAME DE WARENS.

MADAME DE WARENS, *s'arrêtant dans le fond.* Le voilà!.. pauvre enfant!.. qu'il doit souffrir!.. il est froissée... humilié... je n'aurai pas dû le permettre... il est si sensible à la moindre honte!..

ROUSSEAU. Ah!.. ma main tremble... ma tête est en feu!..

MADAME DE WARENS, *à part.* Et le chevalier qui exige son départ!.. (*S'approchant.*) Ah!.. il écrit...

Elle vient derrière lui, et lit par dessus son épaule.

ROUSSEAU, *écrivant.* « Maman... il faut » vous fuir, je le sais bien... je voudrais » ne vous avoir jamais connue... Si vous » devenez la femme d'un autre, vous ne » pouvez plus être maman... je ne peux » plus être votre enfant. Plus, je n'ai plus » rien au monde... je m'exile de nouveau...

MADAME DE WARENS, *riant.* « Votre ma- » riage me chasse... »

Elle s'arrête.

ROUSSEAU, *lisant avec émotion.* » Adieu, » bonne, belle et tendre maman... » Son mariage!.. oh! j'en mourrais...

Il se jette en arrière avec désespoir.

MADAME DE WARENS, *le baisant au front.* Enfant!..

ROUSSEAU. Ciel!.. c'est vous!..

MADAME DE WARENS. Oui, monsieur... moi, qui venais vous consoler... quand tu ne pensais qu'à me causer bien du chagrin...

ROUSSEAU. Grand Dieu!.. cette lettre...

MADAME DE WARENS. Elle est à moi... je la prends... ce sont tes adieux... car tu veux partir, et pourquoi?..

ROUSSEAU. Pourquoi!.. vous me le demandez... ce M. de Courtilles que vous vous aimez..,

MADAME DE WARENS. Que j'aime!.. Eh! le sais-tu?.. le sais-je moi-même... il est aimable.,. il le paraît du moins... et puis du talent... il peut se faire un nom... j'aime la gloire...

ROUSSEAU. La gloire!.. oh!.. elle n'est pas faite pour moi, je le sais bien, je ne serai jamais qu'un homme obscur... exposé aux dédains du monde comme aux vôtres...

MADAME DE WARENS. Allons!.. du courage...

ROUSSEAU. Moi... je ne puis que vous aimer.

MADAME DE WARENS. Tu m'aimes... je le vois... mais non plus peut-être comme une mère!.. comme une sœur...

ROUSSEAU. Oh!.. je ne sais comment... mais de toute mon ame. Et cette lettre, si vous la gardez, je reste...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LEMAITRE.

LEMAITRE, *accourant tout hors de lui.* Ah!.. madame!.. madame...

MADAME DE WARENS. Qu'est-ce donc, Lemaître que se passe-t-il?

LEMAITRE. Rien de bon pour vous... ni pour nous, madame... une nouvelle qui nous arrive de Chambéry... il paraît que vous avez donné asile à quelqu'un de suspect... de très-suspect...

ROUSSEAU. Ah! mon Dieu!.. expliquez-vous!

LEMAITRE. L'auteur de ces maudites lettres de la Gazette de Genève...

MADAME DE WARENS. De Caton-le-Censeur!..

ROUSSEAU. Comment?..

LEMAITRE. Il paraît qu'elles ont fait du bruit à Genève... et que le Conseil assemblé a pris une décision... je ne sais pas laquelle... mais il envoie trois de ses membres sous la protection de notre roi, ici... madame... ici, où l'on sait que l'auteur s'est retiré... sans doute pour l'arrêter...

ROUSSEAU. Pour l'arrêter!..

MADAME DE WARENS. Chez moi?..

ROUSSEAU. Allons... mon cousin Bernard m'aura trahi.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, M. DE COURTILLES, MARION.

M. DE COURTILLES, *entrant vivement pâle et défait et se jetant sur Lemaître sans le voir.* Ce n'est pas moi!.. quand je vous dis que ce n'est pas moi...

MADAME DE WARENS, *allant à lui.* Eh! bien monsieur...

M. DE COURTILLES, *effrayé, à Lemaître.* Ah!.. pardon!.. je vous prenais pour un envoyé de la république de Genève..

MADAME DE WARENS. Il paraît que vos lettres vont avoir les honneurs de la persécution...

ROUSSEAU. Ses lettres!.. (*Riant.*) Ah!.. ah!.. ah!..

M. DE COURTILLES. Mes lettres!.. mais pas du tout... je les renie...

MADAME DE WARENS. Qu'entends-je!.. vous manquez de courage quand vous devriez êtes fier...

M. DE COURTILLES. Je ne serai jamais fier d'aller en prison... que diable!.. ces lettres, je ne les connais pas... je ne les ai pas écrites... c'est vous qui vous êtes mis cela dans la tête... cela nous faisait plaisir... alors, moi, j'ai avoué... parce que... ah! mon Dieu!.. j'entends du bruit!.. on vient!.. je n'ai pas de jambes...

Il tombe assis.

LEMAITRE. Il se trouve mal...

MADAME DE WARENS. Le lâche!..

ROUSSEAU. Voilà votre héros!. un aventurier, dont la plume...

MARION. Les voilà! les voilà!..

M. DE COURTILLES. Je me sauve.

ROUSSEAU. Arrêtez!.. il paraît que décidément il y a du danger... ne craignez rien monsieur... ce n'est pas vous... c'est moi qu'ils arrêteront.

M. DE COURTILLES. Je ne demande pas mieux.

MADAME DE WARENS: Non, enfant!.. je ne souffrirai pas que tu te sacrifies pour pour lui... il est l'auteur...

M. DE COURTILLES: Mais quand je vous dis que non... je ne suis pas auteur... et s'il faut avouer mon état pour vous prouver mon inocence...

MARION. Je les entends!..

M. DE COURTILLES. O ciel!.. (*Faisant asseoir Lemaitre devant lui.*) Père Lemaître, là!.. là!.. ne bougez pas.

Il met le tapis qui est sur la table devant lui, tire son peigne et sa houppe.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, TROIS MEMBRES DU CONSEIL DE GENÈVE, AMIS, VOISINS DE Mme DE WARENS.

CHOEUR.

Air:

Eh quoi! dans ce riant asile
Nous vient un message du roi;
Vouloir fuir serait inutile,
Pour cette province tranquille
C'est un juste sujet d'effroi;
Ici chacun est dans l'effroi.

PREMIER ENVOYÉ, Madame, vous avez donné asile à l'auteur des lettres de Caton...

ROUSSEAU. Oui, messieurs... et désavouer son ouvrage est une lâcheté dont cet auteur ne sera pas coupable... il se nomme... et c'est moi.

TOUS. Vous?..

ROUSSEAU. Moi... Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève... et si vous en doutez.. voyez.

Il tire un cahier de sa poche.

MADAME DE WARENS. Comment!.. il serait vrai!..

ROUSSEAU.

Air *des trois couleurs.*

Oui, jeune enfant, de votre république
Dans ces écrits mon cœur s'est épanché;
Pour échapper aux traits de la critique,
Sous un grand nom le mien s'était caché.
J'éloigne enfin l'ombre qui m'environne,
Sans être fier comme sans m'alarmer,
Car pour l'éclat... aux sots je l'abandonne...
Mais le péril, je dois le réclamer!

CHOEUR.

Oui, pour l'éclat, aux sots il l'abandonne,
Mais le péril, il veut le réclamer.

M. DE COURTILLES, *tremblant.* Pourvu qu'ils le croient... un peu de poudre...

PREMIER ENVOYÉ. Jean-Jacques Rousseau de Genève... le conseil de la répuque, en apprenant que vous étiez si jeune encore, n'a voulu voir dans vos lettres, dénoncées à sa justice, que l'espérance d'un grand écrivain... il vous invite par notre voix à travailler au bonheur de votre patrie, et vous offre comme gage de son admiration... cette couronne!..

ROUSSEAU, *la prenant vivement.* Une couronne!.. (*A Mme de Warens avec ame.*) Ah!.. vous aimez la gloire...

M. DE COURTILLES. Tiens!.. on ne l'arrête pas!

PREMIER ENVOYÉ. Et cette bourse!

ROUSSEAU. Une bourse... de l'argent!.. voilà comme ils savent tout gâter... une aumône de la pitié... reprenez... ou plutôt si c'est une humiliation, elle doit expier ma faute... (*Allant vivement à Marion et lui remettant la bourse.*) Tiens!.. tiens... la dot que je t'ai fait perdre... accepte et pardonne-moi!.. ce jour est trop beau pour qu'il y reste un remords...

MARION. Oh!.. je veux tout oublier...

MADAME DE WARENS. Qu'est-ce donc?

ROUSSEAU. Rien, rien.

M. DE COURTILLES. Il paraît qu'il n'y a plus de danger.

LEMAITRE. Ah! ça... et l'autre côté?

M. DE COURTILLES. Pour qui me prenez-vous.

On rit.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, CLAUDE.

Pendant les derniers mots il est entré sombre et en silence, il s'approche de Jean-Jacques.

CLAUDE, *d'une voix sépulcrale, il lui montre une fiole.* Quand vous voudrez !.. c'est prêt !..

Rousseau le regarde.

ROUSSEAU. Ah !.. je comprends... mon pauvre garçon... reviens à toi !.. j'ai gagné la partie... oui, je suis un homme enfin... capable de quelque chose... et ton ennemi intime, monsieur le chevalier.. ou plutôt... monsieur le... (*Il fait le signe de poudrer.*) s'en retourne à Genève... pour se perfectionner dans la composition des perruques.

M. DE COURTILLES. Quel coup de peigne !..

CLAUDE. Pas possible !.. il part !.. bien vrai !.. et maintenant, vous nous restez, vous, n'est-ce pas ?..

ROUSSEAU. Moi !.. je ne sais... (*Mme de Warens regarde un moment la lettre de Rousseau, qui suit tous ses mouvemens, et la met dans son sein.*) (*Avec explosion.*) Oh !.. oui... je reste !..

CHOEUR.

Air de Rabelais.

Plus de tristesse, de frayeur,
De Rousseau la patrie
Va s'illustrer par son génie.
Quel avenir flatteur !

ROUSSEAU, *au public.*

Air du Brigand napolitain.

Rousseau, comme Voltaire,
Eut contre lui les sots ;
De ses œuvres, naguère ;
On faisait des fagots...
Maintenant on l'honore,
Son nom ne peut mourir,
Et si Tartuffe encore
Défendait d'applaudir...
Du courage. (*bis*)
Mêlez vos bravos à nos chants ;
Du courage,
Après l'orage
Vient le beau tems.

CHOEUR.

Du courage !.. etc.

FIN.

Imprimerie de J.-R. MEVREL, passage du Caire, 54.

16a.



PÉCHEREL L'EMPAILLEUR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Duvert et Lauzanne,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 28 AVRIL 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VACOSSIN, ancien tailleur, rentier retiré à la campagne	M. Lepeintre.
ANATOLE PÉCHEREL, naturaliste-empailleur	M. Arnal.
GERBIER, commis-marchand d'huiles	M. Hippolyte.
MERLOT, brigadier de gendarmerie	M. Armand.
RAVALOT, gendarme	M. Cassel.
JEAN-LOUIS, jardinier de Vacossin	M. Émilien.
MARIE, domestique de Vacossin	Mlle Fanny.
EULALIE, nièce de Vacossin	Mlle Mayer.

La scène se passe chez Vacossin, près de Villeneuve-Saint-Georges.

Le théâtre représente la chambre à coucher d'Eulalie. Un lit au fond; à gauche du lit, une fenêtre ouverte, qui laisse apercevoir l'extrémité d'une échelle; à droite, une porte conduisant à l'extérieur. Au premier plan à gauche, la chambre de Vacossin; au premier plan à droite, la chambre de Marie; au deuxième plan à droite, une armoire; sur le devant de la scène, à droite, une petite table couverte d'un tapis, chaises, etc.

SCENE PREMIERE.

EULALIE, VACOSSIN.

(Au lever du rideau, Eulalie est occupée à broder; Vacossin va et vient d'un air animé.)

EULALIE. En conscience, avouez, mon oncle, que vous vous fâchez là pour bien peu de chose....

VACOSSIN. Je ne me fâche pas, Eulalie; mais quand on a exercé pendant près de trente ans la profession de tailleur; quand on est retiré à un quart de lieue de Villeneuve-St-Georges, dans une maison dont on est propriétaire, avec six mille francs de rente, et un jardin de deux arpens, on n'est pas un imbécille; on sait se conduire, on sait ce qui convient à sa nièce.

EULALIE. Mais, mon oncle, je n'ai que dix-huit ans, il n'y a pas de temps perdu pour m'établir, et vous savez que ma tante Chapeloup s'en occupe.

VACOSSIN. Eulalie, écoutez: je sais pourquoi vous dites cela. Jusqu'ici, ma chère amie, toutes vos pensées, toutes vos affections se sont concentrées sur un point unique: c'est votre perroquet (*mouvement d'Eulalie*;) ne le cachez pas, c'est votre perroquet... Mais je vois dans l'avenir, et je dis, moi, qu'un perroquet ne suffit pas pour le bonheur.

EULALIE, *se levant*. Et moi, mon oncle, je dis qu'un perroquet qu'on aime vaut mieux qu'un mari qu'on n'aime pas.

VACOSSIN. Voilà bien des bêtises de petite fille... Comparer entre eux deux objets aussi disproportionnés! et qui vous dit que ce monsieur Pécherel ne vous rendrait pas heureuse?

EULALIE. Parce qu'il est d'une simplicité qui ressemble à de la...

VACOSSIN. A de la sottise, dis le mot.

EULALIE. Eh bien, oui!

VACOSSIN. Mais c'est précieux cela, ma chère amie; ce sont les meilleurs maris.

EULALIE. D'ailleurs, mon oncle, vous ne le connaissez pas; mais moi, je l'ai vu chez votre frère, et j'ai appris là qu'il avait eu des intrigues entre autres avec une demoiselle Varoquet.

VACOSSIN. Veux-tu que je te dise? je qualifie cela de cancans. Le témoignage de mon frère me suffit. Il m'a annoncé que tout était convenu avec les parens, et que la semaine dernière M. Anatole Pécherel est parti de Paris pour venir nous voir... Il est même étonnant qu'il ne soit pas ici... Trois jours de retard! Du reste, Anatole est très-fort sur son art: il empaille les oiseaux avec beaucoup de talent; il espère obtenir la clientelle du cabinet d'histoire naturelle... C'est fort joli, cela

AIR: *d'Aristippe.*

Ce n'est pas un petit mérite
Que de pouvoir avec éclat
Mettre sur ses cart's de visite:
Naturaliste de l'État,
Tel numéro, rue Grenatat,
Ah! de ma joi' je ne me sens pas maître,
Quand j'pens' que ce jeune homm' charmant
Empaillera bientôt, peut-être,
Les autruch's du gouvernement.

Il faut songer à tout ça, ma chère amie.

EULALIE. Je n'ignore pas, mon oncle, tout l'honneur que M. Pécherel pourrait faire à notre famille; mais je pense aussi que je dépends de la sœur de ma mère, de Mlle Chapeloup; que j'attends tout de son amitié, et que vous me permettrez de la consulter.

VACOSSIN. Elle ne s'opposera pas à ton mariage... mais tu es prévenue contre ton perroquet. (*On entend dans la chambre voisine le perroquet qui dit: Pécherel, imbécille!*) Là!.. voilà la preuve... Pourquoi depuis quinze jours, avez-vous instruit votre perroquet à dire : (*il imite le perroquet*) Pécherel... imbécille?... c'est fort mal... Et si M. Pécherel arrivait.

EULALIE. Eh bien ! je n'aurais pas la peine de lui dire ce que je pense de lui : Jacquot me servirait d'interprète.

VACOSSIN, *furieux*. C'est infâme ! c'est une horreur !... Eulalie, j'attenterai aux jours de votre perroquet... voilà ce qui arrivera... Je lui ferai manger des herbes funestes.

EULALIE, *effrayée*. Ah! mon oncle !

VACOSSIN, *l'embrassant sur le front*. Eh bien ! non, eh bien ! non ! Voyons, ne t'afflige pas. Mais que diable! je ne veux que ton bonheur, et je souscrirai à tous tes désirs, pourvu que ça me convienne. Mais tu ne voudrais pas désoler mes cheveux blancs, n'est-ce pas ?

EULALIE. Moi, vous faire de la peine?..

VACOSSIN. C'est donc pourquoi... Eh bien ! il vivra, ton perroquet, il vivra !... (*Regardant vers la fenêtre.*) Allons, voilà encore ces malheureux maçons qui ont laissé leur échelle dressée devant la fenêtre. (*Il va à la fenêtre.*) Jean-Louis !

JEAN-LOUIS, *en dehors*. Monsieur ?

VACOSSIN. Pourquoi cette échelle est-elle là ?... Je l'avais défendu.

JEAN-LOUIS, *d'une voix traînante*. C'est que les maçons en avaient de bésoin.

VACOSSIN, *l'imitant*. Ils en avaient de bésoin !.. Puisqu'ils sont partis, remettez-la sous le hangar... et tout de suite.

JEAN-LOUIS. Oui, monsieur, soyez tranquille.

VACOSSIN, *à Eulalie*. Tranquille!.. dans un pays où l'on n'entend parler que de vols et de voyageurs détroussés par un tas de... je ne sais qui... Allons, je te laisse... Réfléchis un peu à tout cela, et je suis sûr que dans une heure tu seras de mon avis.

AIR : *Final du premier acte d'Un de plus.*

Allons, compte sur moi, ma chère,
Tâche de combler mon espoir,
Et s'il arrive, je l'espère,
Oui, tu vas le bien recevoir.
Suis le conseil d'un vieux tailleur ;
Va, ne crains jamais qu'il t'égare ;
Ce qu'en ce moment je prépare,
C'est le patron de ton bonheur.

ENSEMBLE.

EULALIE, *à part*.

Je crains de le mettre en colère.
Mon oncle trahit son devoir.
Grand Dieu ! que faut-il que j'espère?
Et comment le bien recevoir?

VACOSSIN.

Allons, compte sur moi, ma chère,

(*Il sort par la droite.*)

SCENE II.

EULALIE, MARIE, *entrant par la gauche.*

MARIE. Qu'est-ce qu'il a donc M. Vacossin ? qu'il est rouge et que les yeux lui sortent de la tête, qu'on dirait d'un homard ?

EULALIE. Ah ! ma pauvre Marie! il a... mais non, c'est inutile à te dire.

MARIE. Oh ! que je devine joliment ! Il veut vous faire épouser quelqu'un que vous n'aimez pas... n'est-ce pas ?

EULALIE. Oui... mais ce n'est pas encore là ce qui m'afflige le plus... C'est de ne pas recevoir de nouvelles de quelqu'un...

MARIE. Que vous aimez.... De M. Ernest ?

EULALIE, *à part, en soupirant*. Depuis deux mois, pas un souvenir !.. Ah! Ernest !

MARIE. Allez, mamzelle, faut pas vous chagriner, ils sont tous comme ça. (*En ce moment, Gerbier entr'ouvre la porte du fond.*) Dieu ! un jeune homme !

EULALIE, *regardant*. Monsieur Ernest ! vous ici ?

SCENE III.

EULALIE, MARIE, GERBIER, *sans habit.*

GERBIER, *d'un air inquiet, après avoir regardé en dehors*. Pardonnez-moi mon audace. Vous voyez devant vous un réfugié parisien qui erre depuis trois jours sur la terre inhospitalière de Villeneuve-Saint-Georges pour échapper aux autocrates de l'octroi de Paris... J'ai trouvé la porte ouverte, et je suis entré

EULALIE. Est-il possible?.. Marie, cours vite auprès de mon oncle ; tâche qu'il ne vienne pas ici, tout serait perdu.

MARIE. J'y vas, mamzelle, n'ayez pas peur. (*En sortant.*) Il est gentil !

SCENE IV.

GERBIER, EULALIE.

EULALIE. Me direz-vous, monsieur, comment, après deux mois d'un silence...

bien coupable, vous vous montrez ici d'une manière si extraordinaire?

GERBIER. Chère Eulalie! c'est un roman, je vais vous le dire en deux mots... J'ai fait entrer de l'huile en fraude pour la maison dans laquelle je suis, ou plutôt dans laquelle j'étais employé... les huiles ont été saisies ; on m'a condamné à l'amende ; je n'ai pas pu payer, on m'a décrété de prise de corps. La justice me cherche depuis trois jours, et je courais la campagne pour lui échapper, lorsque j'ai été attaqué par une bande de voleurs qui, dit-on, exploitent ce pays-ci... Ils n'ont eu que le temps de me prendre mon habit, et ils m'auraient sans doute entièrement dépouillé, si un détachement de gendarmes, qui parut à quelque distance, ne les eût effrayés et mis en fuite... vous jugez de ma position.

AIR *d'Yelva*.

Ma frayeur n'avait plus de bornes,
J'allais tomber de Carybde en Scylla ;
Lorsque je vis les chapeaux à trois cornes,
D'un froid mortel tout mon être trembla :
Quand leur salutaire présence
Me délivrait de ces vils malfaiteurs,
Il m'eût été par trop cruel, je pense,
D'être empoigné par mes libérateurs.

EULALIE. O ciel! quelle aventure!

GERBIER. Par bonheur, ces braves gens ont un instinct... de gendarmerie qui m'a été favorable... ils ont dirigé leur course du côté où il y avait le plus à prendre..... Heureux d'en être quitte pour mon habit, je recommence à courir le pays ; j'apprends que cette maison appartient à M. Vacossin..... Lui, me suis-je dit, je ne le connais pas ; mais si mon bon ange voulait qu'Eulalie fût auprès de son oncle, elle plaiderait ma cause, elle ne me refuserait pas un asile...

EULALIE. Un asile!.. Mais, monsieur, y pensez-vous? mon oncle qui ignore même votre nom, lui qui est si défiant!

GERBIER. Que vous demanderai-je? le coin le plus obscur, le plus ignoré de cette maison, une grange, un cellier, un grenier, tout ce que vous voudrez...

EULALIE. Mais d'abord, monsieur, vous ne pouvez rester sous ce costume inconvenant..... je tremble qu'on ne vous surprenne ici. (*Comme par inspiration.*) Ah! il y a dans cette armoire un habit de mon frère.

GERBIER. Et vous seriez assez bonne?..

(Eulalie prend l'habit et le donne à Gerbier.)

EULALIE, *avec douceur*. Deux mois sans écrire! ingrat! perfide!

GERBIER. Oh! ni l'un ni l'autre.

EULALIE. Savez-vous que huit jours plus tard vous me trouviez peut-être...

GERBIER, *avec crainte*. Quoi?

EULALIE. Mariée.

GERBIER, *vivement*. Avec qui?

EULALIE. Avec M. Anatole Pécherel, un naturaliste que mon oncle protége sans l'avoir jamais vu.

GERBIER. Eh quoi! la bienveillance de votre tante, de Mlle Chapeloup, les projets qu'elle a faits pour notre bonheur doivent-ils donc céder à une fantaisie de M. Vacossin?

EULALIE. Je suis trop émue dans ce moment, trop inquiète pour vous donner un avis..... La nuit porte conseil, dit-on... sortez de la maison, mais restez dans le jardin... Ce soir, je viendrai dans cette chambre avec Marie ; quand vous n'y verrez plus de lumière, prenez sous le hangar l'échelle que vous y trouverez... vous entrerez par cette fenêtre... une fois réunis tous les trois, nous conviendrons de ce qu'il faudra faire.

GERBIER. Ah! vous êtes mon ange tutélaire.

SCENE V.

EULALIE, MARIE, GERBIER.

MARIE, *accourant d'un air mystérieux*. Monsieur vient de recevoir une lettre de Paris ; il cause avec Jean-Louis ; il a fait atteler la cariole : il vient par ici, sauve qui peut!

EULALIE. Grand Dieu!

ENSEMBLE.

AIR : *La voilà*.

Hâtez-vous, (*bis*)
C'en est fait de nous!
Ah! de crainte je tremble,
S'il { nous / vous } voyait ensemble,
Redoutons ce courroux!

MARIE, *indiquant la porte*. Il vient!

GERBIER. Par où fuir?

EULALIE. Par ici.

REPRISE.

Hâtez-vous ; (*bis*)
C'en est fait de nous!

(*Au moment où Gerbier disparaît, Vacossin entre.*)

SCÈNE VI.

MARIE, VACOSSIN, EULALIE.

VACOSSIN, *une lettre à la main*. Ah! ma chère amie, quelle aventure! Mlle Chapeloup, ta tante, ta protectrice, qui est tombée du haut en bas d'un âne, et qui m'écrit qu'elle veut te voir absolument, qu'il faut que tu partes au reçu de sa lettre..... Elle craint sans doute la gravité de son état ; elle veut te voir avant de mourir...

Quel affreux événement! six mille livres de rente qui t'arrivent..... par suite d'un âne!..

EULALIE. Pauvre tante! est-il possible?

VACOSSIN, *d'un air indigné.* Une fille de cet âge-là!... monter sur un âne!... à cinquante-cinq ans!. . mais c'est hideux, le diable m'emporte!

EULALIE. Il faut aller la voir demain.

VACOSSIN. Comment, demain? à l'instant même, ma chère amie; je viens de faire atteler la cariole, il faut partir tout de suite... Jean-Louis va t'accompagner..... Six mille livres de rente!

EULALIE. Certainement, je prends bien part à l'accident de ma tante, mais je ne puis partir ainsi... à l'heure qu'il est.

MARIE. Bien sûr, monsieur, voilà la brune.

VACOSSIN. Qu'importe!.. dans la saison où nous sommes, au mois de juin, il n'y a presque pas de nuit.

MARIE. C'est égal, dans un pays où il y a tant de vagabonds...

VACOSSIN, *sévèrement.* Taisez-vous, petite niaise, petite sotte, petite imbécile... questionnez-moi quand je vous répondrai.

MARIE, *à part.* Eh bien! il ne m'en dit guère.

VACOSSIN. Eulalie, je ne suis ni un tyran ni un Turc; mais quand on voit une personne de cinquante-cinq ans qui nous veut du bien tomber à bas d'un animal, je dis que l'humanité veut qu'on aille s'informer de la situation des choses... c'est une occasion unique... c'est un quine à la loterie.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEAN-LOUIS, *en blouse bleue.*

JEAN-LOUIS, *entrant du fond.* Mamzelle! la cariole est prête.

VACOSSIN. Allons! ma nièce, allons!

EULALIE, *à part.* Pauvre Ernest! que va-t-il devenir?... (*Bas à Marie.*) Songe à notre prisonnier... il est dans le jardin.

MARIE, *bas à Eulalie.* N'ayez pas peur.

EULALIE. Je vous obéis, mon oncle; mais vous êtes bien l'homme le plus...

VACOSSIN.

AIR: *Quelle aimable et douce folie.*

Allons, hâte-toi, chère amie,
Allons, hâte-toi de partir,
Et de bon matin, je te prie,
Ne manque pas de revenir.
Dis à ta tant' que j' la condamne,
Que je suis furieux contre son âne,
Que je déplore son malheur,
Et que j'l'embrass' de tout mon cœur.

ENSEMBLE.

EULALIE, *à part.*

Quelle déplorable folie!
Vouloir me forcer de partir!
Ne vas pas oublier, Marie,
Celui qui bientôt va venir.

MARIE.

A l'heur' qu'il est, quelle folie!
Vouloir la forcer de partir!
Comptez sur moi, je vous en prie,
Je sais qu'il doit bientôt venir.

(*Eulalie sort avec Jean-Louis.*)

SCENE VIII.

VACOSSIN, MARIE.

VACOSSIN, *à Marie, qui est prête à rentrer chez elle.* Marie, ne me quittez pas!

MARIE. Comment? monsieur, vous voulez que je reste là?

VACOSSIN. Nous voilà seuls à la maison... l'union fait la force; je suis même d'avis de faire monter la mère Cavois, qui est une vieille poltronne.

MARIE, *à part.* Et ce pauvre jeune homme! je ne vas pas pouvoir l'avertir que mamzelle est partie.

VACOSSIN, *à la fenêtre.* Allons! et bon voyage! (*On entend le bruit de la voiture qui s'éloigne.*) Les voilà partis! Oh! j'espère qu'ils ne feront pas de mauvaise rencontre, et puis d'ailleurs, Jean-Louis est un gaillard solide... N'est-il pas déplorable que tous les voleurs de Paris semblent s'être donné rendez-vous dans nos environs? (*On entend sonner en dehors.*) Mais on sonne à la petite porte.

MARIE. J'y vas, monsieur.

VACOSSIN, *la retenant d'un air effrayé.* C'est inutile: la mère Cavois peut ouvrir. (*Il appelle par la fenêtre.*) Mère Cavois! allez donc ouvrir..... et surtout prenez des renseignemens, si c'est quelqu'un que vous ne connaissez pas... (*A Marie.*) Elle y va, elle y va! elle ouvre! Qu'est-ce que c'est que ça? un jeune homme! elle lui parle; elle l'envoie ici!.. il vient!..

(Il a l'air de plus en plus effrayé.)

MARIE, *à part.* Si je pouvais profiter de ça...

(Elle sort par la droite.)

VACOSSIN. Il est vraiment inconcevable que cette mère Cavois laisse ainsi pénétrer dans mon domicile un étranger qu'elle ne connaît pas... je ne suis pas tranquille.

SCENE IX.

VACOSSIN, PÉCHEREL, *habit bleu beaucoup trop large, pantalon cannelle, demi-bottes par-dessus.*

PÉCHEREL, *entrant vivement, de mauvaise humeur.* Je vous fais mon compliment, vous habitez un pays fort agréable! votre serviteur très-humble, Anatole Pécherel, naturaliste.

VACOSSIN. M. Pécherel! ah! soyez le bien venu, mon cher ami, voilà trois jours que je vous attends. (*A part.*) Je ne le croyais pas si laid que ça.

PÉCHEREL. Et moi, en voilà quatre que je vous cherche, j'ai cru que je n'arriverais jamais... je suis parti de Paris samedi passé.

VACOSSIN. Comment? pour faire quatre lieues et demie?.. Ah ça! vous êtes donc venu à quatre pattes?

PÉCHEREL. Un tissu de désagrémens de toutes les couleurs, mon cher ami.

VACOSSIN. Voulez-vous prendre quelque chose?

PÉCHEREL. Je prendrais volontiers une chaise, car je suis sur les dents.

VACOSSIN, *lui avançant une chaise.* Ah ça! mais je ne conçois rien...

PÉCHEREL, *assis.* Samedi dernier, à une heure après midi, je pars de chez mon père, rue Grenétat, avec les petits présens que je destinais à votre nièce... c'était un gros-bec.. mâle, et un ibis de la Haute-Egypte, empaillés par moi... je les portais sur mon bras, crainte d'accidens; j'allais prendre les petites voitures de Villeneuve-St-Georges sur la place de la Bastille... J'arrive donc sur la place de la Bastille avec mes deux oiseaux, je trouve cette place entièrement dénuée de coucous; j'étais fort vexé, comme vous pouvez croire.

VACOSSIN. C'est fait pour ça.

PÉCHEREL. Cependant je me dis: Voyons! quand j'attendrai là jusqu'à demain... Je me décide à partir à pied : je pars à pied.

VACOSSIN. C'est pénible, c'est fort pénible!

PÉCHEREL. Je parcours donc la rue de Charenton dans sa déplorable longueur, et me voilà sur la route de Villeneuve-St-Georges, avec mon gros-bec... mâle, et mon ibis de la Haute-Egypte; arrivé là... voilà un accident curieux.

VACOSSIN. Quoi donc?

PÉCHEREL. J'avais oublié le nom de votre scélérat de village. Je savais que c'était à un quart de lieue de Villeneuve-St-Georges, voilà tout.

VACOSSIN. Ah! c'est funeste ça!

PÉCHEREL. Je rencontre une vieille femme... peu opulente, et que je crois même parfaitement mendiante, puisque je lui donnai un sou, et qu'elle eut la lâcheté de l'accepter; je lui demande la maison de M. Vacossin... elle me dit : Allez par là, toujours tout droit, une maison blanche avec une petite porte verte, il n'y a qu'un petit quart de lieue. Bon! me voilà parti!. Je marche, je marche; pas de maison blanche, pas de petite porte verte; j'arpente le pays, je gigotte jusqu'au jour; et je me dis : Mais, mon Dieu! voilà un gueux de quart de lieue d'une longueur inconcevable! je n'en verrai donc jamais le bout? quel polisson de quart de lieue! il n'est pas possible que depuis huit heures d'horloge que je marche dans des terrains révoltans de malpropreté.... Cette exécrable vieille femme m'a trompé... Je mourais de faim; les jambes me rentraient, et j'ai des cors... jugez de mon agrément, moi qui marchais depuis la veille avec mon gros-bec... mâle, et mon ibis..

VACOSSIN, *l'interrompant.* De la Haute-Egypte, vous me l'avez dit.

PÉCHEREL. A l'entrée d'un village, je trouve une foule de gamins qui accourent au-devant de moi pour voir mes deux oiseaux. Je profite de l'occasion pour leur demander M. Vacossin. Ces horribles petits monstres me disent : C'est là... la grille en face! (*D'un air satisfait.*) Ah! Dieu! me dis-je en moi-même, me voilà donc arrivé au terme de ma navigation! Je dis navigation, vu l'état des chemins que j'avais parcourus. Je sonne, on vient m'ouvrir... M. Vacossin, s'il vous plaît?.. très-bien! on me fait entrer, et je vois venir à moi un vieux monsieur, cheveux d'une entière blancheur, ruban de la Légion-d'Honneur... Je lui dis : Mon cher ami, je meurs de faim; je suis excessivement crotté, comme vous voyez; je viens pour épouser votre nièce, et je lui apporte un gros-bec.. mâle, et un ibis de la Haute-Egypte.

VACOSSIN. Ah! il a dû être fort surpris.

PÉCHEREL. Je ne vous cache pas que ce monsieur, qui s'appelle Macossin, et qui passe pour un ancien colonel à ce que j'ai su depuis, me fit jeter à la porte.

VACOSSIN. Ah! grand Dieu! mais vous avez des guignons inouïs, mon cher et digne ami; je ne connais personne de ce nom dans le voisinage.

PÉCHEREL, *se levant.* Dans le voisinage! je le crois bien, devinez où j'étais?

VACOSSIN. Je n'en ai pas la plus faible idée.

PÉCHEREL. J'étais à une portée de fusil de Fontainebleau, seize lieues de Paris.

VACOSSIN. Pas possible!

PÉCHEREL, *d'un air posé.* Seize lieues de Paris... voilà, mon vieux compatriote, l'étonnant ruban de queue que j'avais fait avec mon gros-bec.. mâle, et... son collègue... Une fois sorti de là, je me dis... Mais alors il faut retourner sur mes pas, car si je vas toujours en avant, je passerai

les Pyrénées, j'arriverai à Gibraltar, et ça m'éloigne... (*criant*) ça m'éloigne!..

VACOSSIN. Sans aucun doute, ça vous éloigne!

PÉCHEREL. Enfin, soutenu par mon amour, abîmé par deux oiseaux, je rétrograde, je demande M. Vacossin à tous ceux que je rencontre ; j'entre successivement chez un nommé Cossin, chez un nommé Coffin, et puis chez un appelé Gossuin, (qui m'a fait rafraîchir, celui-là), mais pour des Vacossin! jamais! Ah ça! je me dis avec les larmes aux yeux, le Vacossin est donc un animal antédiluvien... qui n'existe plus sur le globe? quand je crois mettre la main dessus, il disparaît comme une ombre... chinoise.. complétement chinoise!

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Ce nom cruel, bien qu'il soit très-vulgaire,
Me rappelait, hélas! dans mon malheur,
Ces feux follets, cette vapeur légère,
Et dont l'éclat séduisant et trompeur
Semble s'enfuir devant le voyageur.
Christoph' Colomb, voguant sur l'Atlantique,
Eut moins de peine, en son noble dessein,
A se procurer l'Amérique,
Que je n'en eus à trouver Vacossin.

VACOSSIN. Pauvre ami! Enfin, vous m'avez trouvé, c'est là l'essentiel.

PÉCHEREL, *d'une voix sombre.* Ce n'est pas tout.

VACOSSIN. Comment?

PÉCHEREL. Après trois jours de marches et de contre-marches, me trouvant sur le bord de la forêt qu'on appelle de Sénart, je ne sais pas trop pourquoi... (*D'un air fort étonné.*) Je ne sais pas, moi, pourquoi vous appelez ça la forêt de Sénart.

VACOSSIN, *tranquillement.* C'est une habitude qu'on a dans ce pays-ci. (*A part.*) Pour la distinguer des autres, apparemment.

PÉCHEREL. N'importe! je me vois accosté par quatre gaillards, dont le plus court pouvait avoir 5 pieds 7 pouces... ils me barrent le passage, et me demandent la bourse ou la vie.

VACOSSIN, *jetant un cri.* Là!.. Eh bien, mon cher ami, voilà ce qui arrive tous les jours dans nos environs.

PÉCHEREL. A cette question, je vis clairement que j'avais affaire.. à des intrigans.

VACOSSIN. Vous êtes modeste.

PÉCHEREL. Comme je refusai naturellement de faire un choix, voilà mes quatre acrobates qui commencent à m'épouster avec leurs exécrables cannes, comme s'ils battaient la laine d'un matelas.

VACOSSIN. Ah! c'est horrible, ça! vous me donnez la chair de poule!

PÉCHEREL. Ils tapaient sur mon dos, sur mes bras, sur mon gros-bec.. mâle, sur mon ibis de la Haute-Égypte! un roulement, des triples croches.

VACOSSIN. Quelle infamie.

PÉCHEREL. Quand je dis qu'ils me tapaient tous les quatre, je mens; il faut rendre justice à l'honnêteté d'un des collaborateurs qui me fouillait et qui me retirait mon habit... il m'a tout pris, le scélérat, mon habit, mon portefeuille, mon mouchoir, mon gros-bec, mon ibis de la Haute-Egypte; ils m'ont dépouillé de fond en comble, et je crois qu'ils m'auraient laissé comme un ver de terre s'ils n'eussent entendu un bruit de voiture qui les a mis en fuite avec tous mes effets... ils se sont sauvés si vite, les gueux, les misérables, les acrobates qu'ils sont, qu'ils ont laissé tomber à vingt pas de là l'habit que voilà, et que j'ai ramassé à mon profit.

VACOSSIN. C'est trop juste.

PÉCHEREL. Comment! trop juste? vous me faites rire, par exemple; je danserais dans une des manches. Conçoit-on qu'il y ait d'aussi grands scélérats?.. Je continue mon chemin, et me voilà, grâce aux fausses indications de cette malheureuse mendiante, me voilà, après quatre jours de marche, roué de coups et avec un habit volé... mais La Pérouse, La Pérouse et Robinson n'ont jamais essuyé de pareils dégâts... et voilà le résultat d'une vieille.. (*Avec sentiment.*) Ah! où peuvent nous conduire les femmes!.. quelle leçon!.. A propos, comment se porte votre nièce?

VACOSSIN. Mais, comme vous voyez!... elle est allée à Paris.

PÉCHEREL. Ah! tant mieux! car je ne suis, ma foi, pas dans une position à me présenter devant elle.

VACOSSIN. Mais j'imagine que le plus pressant c'est de vous restaurer un peu, car depuis quatre jours que vous marchez...

PÉCHEREL. Oh! mais j'ai mangé, j'ai mangé; je me suis arrêté pour me repaître, et pour m'arranger un peu, et franchement je vous avouerai que dans ce moment un bon lit me serait plus salutaire que toute autre chose.

VACOSSIN. Eh bien, soit! nous nous rattraperons sur le déjeuner. (*Il appelle.*) Marie!

SCENE X.

PÉCHEREL, MARIE, VACOSSIN.

MARIE, *entrant par le fond, un flambeau à la main.* Monsieur!

VACOSSIN. Prépare ce lit pour M. Pécherel.

MARIE, *en posant son flambeau sur la ta-*

ble de nuit. Comment! le lit de mademoiselle Eulalie?

VACOSSIN. Sans doute, puisque, grâce aux maçons, cette chambre est la seule qui soit disponible; d'ailleurs le lit est tout frais de ce matin.

PÉCHEREL. Quoi! cette chambre est la chambre de votre nièce? (*D'un air satisfait.*) Ah! ah! ah!

VACOSSIN. C'est la plus sûre et la plus tranquille de la maison... Ah! mon pauvre Pécherel! nous habitons un affreux pays... il n'y a pas de jours, pas de nuit, où il ne se commette quelque vol, quelque crime.

PÉCHEREL, *effrayé.* Vraiment?

MARIE, *à part.* Je ne sais pas où est fourré M. Ernest... impossible de le trouver.

VACOSSIN, *apercevant le flambeau.* Marie, je t'avais défendu de te servir de ces flambeaux d'argent, tu n'en fais jamais d'autres.

MARIE. Dam! monsieur, j'ai pris celui que j'ai trouvé sous ma main... (*Bas.*) Au fait, vous avez peut-être raison, il a une mauvaise figure, cet homme-là... on ne sait pas.

VACOSSIN. Petite imbécille!

MARIE. On ne sait pas.

PÉCHEREL, *à part, dans un coin de la salle.* Qu'est-ce qu'ils ont donc à comploter ensemble? (*Haut.*) Dites-moi, monsieur... c'est bien Vacossin, n'est-ce pas, que vous vous appelez? V, a, Va; c, o, s, cos; s, i, n, sin?

VACOSSIN. Ah çà! quelle diable de question me faites-vous là?

(On entend le perroquet qui dit: *Pécherel, imbécille! Pécherel, imbécille!*

PÉCHEREL. Qu'est-ce que c'est que ça?

VACOSSIN, *avec mauvaise humeur.* Marie, ferme donc cette porte. (*Indiquant celle de gauche.*) C'est le perroquet de ma nièce... un oiseau qu'elle affectionne... et qui est fort mal élevé.

PÉCHEREL. Il m'avait semblé entendre mon nom.

VACOSSIN. Erreur!

(Marie ferme la porte.)

PÉCHEREL, *avec un commencement de crainte.* Votre maison est sûre, n'est-ce pas?

VACOSSIN. Soyez tranquille, je suis très-bien avec la gendarmerie... elle fait la ronde tous les soirs autour de ma propriété.

MARIE, *qui a préparé le lit.* Monsieur, le lit est prêt... c'est un fameux lit, vous allez joliment bien dormir... (*Appuyant.*) vous allez joliment bien dormir!

VACOSSIN. Allons, il est tard, dormez, dormez sur les deux oreilles, moi je vais en faire autant; bonsoir, bonne nuit.

PÉCHEREL, *d'un air craintif.* Bonsoir! bonsoir, monsieur Vacossin.

MARIE, *bas à Vacossin.* Dites donc, monsieur, j'vas fermer la porte à double tour, moi qui couche à côté, mamzelle et lui c'est deux.

(Vacossin rentre chez lui et Marie chez elle.)

SCÈNE XI.

PÉCHEREL, *seul.*

Il me passe par la tête des idées... indignes... Cette maison, située si près de la forêt qu'ils appellent de Sénart.... je ne sais pas trop pourquoi... mais il paraît que c'est une habitude qu'ils ont dans ce pays-ci... la voix caverneuse de ce vieillard qui me dit de dormir sur mes deux oreilles, chose matériellement impossible; l'absence de ma future dans un moment où l'on devait m'attendre; l'air sournois de cette petite bonne qui me dit... Vous allez joliment bien dormir! (*Appuyant.*) vous allez joliment bien dormir!.. en ayant l'air de rire dans son intérieur.... Est-ce que cette créature serait femme de chambre d'une bande. (*On entend Marie qui ferme sa porte à double tour.*) On m'enferme! Ah! grand Dieu!.. et ce Vacossin? ou plutôt ce prétendu Vacossin.... on m'a raconté dans ma jeunesse des histoires de pâtissiers qui avaient des trappes... (*il piétine dans toute l'étendue de la scène pour s'assurer qu'il n'y a pas de trappes sous ses pieds.*) Tout ça me donne des frissons. je sais bien que mon ancienne amie Clorinde Varoquet, m'a donné sa malédiction; (*il s'assied*) mais la malédiction d'une femme qui fabrique des pompons pour la garde nationale ne doit pas avoir une grande influence sur la destinée d'un naturaliste.... (*Il paraît accablé par l'envie de dormir, il cherche à la vaincre.*) Jamais je n'ai eu une envie de dormir plus colossale; si Clorinde me voyait dans une position si misérable, je suis sûre qu'elle rirait à s'en tenir les côtes... on a raison de dire que rien ne pousse plus au sommeil que l'envie de dormir... je rêvasse... ô Clorinde! je ne peux pas en épouser deux, va te promener, ma chère amie... (*Il s'endort, puis s'éveille en sursaut.*) Eh bien! eh bien, je rêvais déjà.

(Il ôte son habit qu'il jette sur son lit.)

AIR *du Muletier.*

Couchons-nous dans ce lieu d'horreur;
En vain ma conscience est nette,
L'affreux tocsin de la venette,
Malgré moi vibre dans mon cœur,
Un homme pur doit tout braver,
Mais moi, qui n'connais pas mes hôtes,
Gardons mon pantalon, ne quittons pas mes *bôtes.*

(*Il met un bonnet de coton, il se couche, éteint la chandelle et ferme ses rideaux.*)

Afin de pouvoir mieux au besoin me lever,
On ne sait pas ici ce qui peut arriver.
Dieu ! quel danger ! je commence à rêver !

(*L'accompagnement continue ; Gerbier paraît en haut de l'échelle et pousse doucement la fenêtre.*)

SCENE XII.

PECHEREL, *dans le lit*, GERBIER.

GERBIER, *en dehors et à voix basse.*

Quand la lumière a disparu,
Aussitôt je suis accouru ;
Par bonheur j'ai trouvé l'échelle,
A vos avis, je suis fidèle...
Mon Eulalie, êtes-vous là ?
Parlez ! puis-je entrer, me voilà ?

(*Après avoir regardé et voyant que personne ne lui répond, il enjambe le haut de l'échelle et entre à bas bruit dans la chambre.*)

Personne ! (*Il appelle.*) Eulalie ! Eulalie ! Ah ! voilà qui est inconcevable !.. Mais non, je m'explique sa conduite... elle a craint un tête-à-tête avec moi, et elle a voulu me ménager une retraite à l'abri des recherches de la justice... que de délicatesse, de générosité !.. il était temps... j'ai entendu un bruit de sabres et d'éperons bien près de ma cachette... comment ferai-je pour sortir demain ? ma foi, abandonnons-nous au hasard et passons la nuit dans cette chambre. (*Il se retourne vers le lit.*) Ces rideaux ont remué !.. est-ce qu'Eulalie... oh !.. mais cependant... c'est bien ici qu'elle m'a dit... essayons de m'assurer. (*Il entr'ouvre les rideaux.*) Elle dort !

AIR : *Puisque nous sommes au bal.*

Pardonne-moi, chère Eulalie,
L'occasion doit m'excuser,
Je voudrais sur ta main jolie,
Je voudrais placer un baiser...
De mon amour, de ma constance,
Un prix si doux va me payer...
(*Il s'approche du lit.*)
Mais il faut de la prudence,
Gardons-nous de l'éveiller.
(*Il baise la main de Pécherel.*)

PÉCHEREL, *endormi*. Eulalie !

GERBIER, *effrayé*. Un homme !

PÉCHEREL, *à demi éveillé*. Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ?

GERBIER. Monsieur, que faites-vous là ?

PÉCHEREL, *sautant à bas du lit, prenant son habit sous son bras, saisissant le flambeau et menaçant Gerbier.* Est-ce que les assassinats vont recommencer ?

GERBIER. Silence !

PÉCHEREL. A la garde ! à la garde... ah ! scélérat, tu croyais faire ici ton petit forfait.

GERBIER. De grâce, pas de bruit !

PÉCHEREL. N'approche pas ! ou je te plonge ce flambeau dans le cœur... Par où me sauver ? ah ! la fenêtre ! il y a l'échelle du crime.

(Il descend par l'échelle : dès qu'il est hors de vue, on l'entend jeter un cri ; l'échelle tombe.)

SCENE XIII.

GERBIER, *seul.*

Quelle affreuse aventure ! quel est cet homme ? comment se trouve-t-il ici ? (*On entend plusieurs voix crier en dehors : Arrêtez !.. arrêtez !.. au voleur !..*) Allons, voilà qu'il donne l'éveil à toute la maison ! Eulalie compromise, moi perdu ! plus d'échelle ! pas un moyen de m'échapper !

SCENE XIV.

GERBIER, MARIE.

MARIE, *sortant de sa chambre avec une lumière*. J'ai tout entendu... sauvez-vous... ils sont tous au jardin... restez dans la petite cour, j'irai vous y rejoindre.

GERBIER. Et vous me cacherez ?

MARIE. Soyez tranquille... vite, vite...

GERBIER. J'obéis.

(Il sort par la chambre de Marie. Marie va ouvrir la porte du fond.)

SCENE XV.

MERLOT, PÉCHEREL, RAVALLOT, VACOSSIN, MARIE.

(Le gendarme tient à la main l'habit de Pécherel et le flambeau.)

VACOSSIN, *en robe de chambre et bonnet de soie noire*. Gendarme, tenez-le bien. Brigadier Merlot, j'avais des soupçons.

PÉCHEREL. Arrêtez, gendarmes, je suis moulu, je suis tombé à bas de l'échelle ; l'homme moulu a toujours inspiré de l'intérêt.

VACOSSIN. Pourriez-vous me dire pourquoi vous vous sauviez par la fenêtre ?

PÉCHEREL. Vous m'aviez enfermé ; je ne pouvais pas m'en aller par la serrure.

VACOSSIN. Pourquoi emportiez-vous ce flambeau d'argent ?

PÉCHEREL. D'abord je ne savais pas qu'il était en argent... ensuite il aurait été en or que je l'aurais emporté tout de même... quand on est attaqué on prend pour se défendre tout ce que la nature vous suggère.

MERLOT. Attaqué ! par qui ?

VACOSSIN. Oui... il n'y a ici que Marie et moi... certes, ce n'est pas Marie qui aurait été vous attaquer nuitamment.

MARIE. Oh ! non, ma foi.

PÉCHEREL. Je n'accuse point cette jeunesse... j'étais couché, je dormais...

VACOSSIN, *indiquant que Pécherel est habillé*. Oh ! il était couché ! voyez !..

PÉCHEREL. J'étais couché... lorsqu'un homme d'une taille.. plus qu'agréable, s'est approché du lit, il a menacé mon existence...

VACOSSIN. Quel conte ridicule !

PÉCHEREL. Vrai comme je m'appelle Pécherel !

VACOSSIN. Oh! Pécherel, Pécherel, je n'en sais rien d'après tout ce qui se passe...

MERLOT, *à qui le gendarme vient de remettre un papier qu'il a trouvé dans l'habit de Pécherel.* Doucement, doucement, voilà qui explique le motif du particulier.

PÉCHEREL. Comment?...

MERLOT. Ce papier qui était dans votre poche est positif que vous vous nommez Ernest Gerbier.

PÉCHEREL. Oh! Ernest Gerbier, moi?

MARIE, *à part.* Quel bonheur!

PÉCHEREL. Comment? Ernest Gerbier?

MERLOT. Etant un billet de garde à votre nom.

PÉCHEREL, *criant.* Moi? un billet de garde!... Je n'en suis pas membre! (*A Vacossin d'un air enchanté.*) Je n'en suis pas membre !

VACOSSIN. Abominable faussaire! vous introduire chez moi! me faire un récit attendrissant de vos disgrâces!... Mais je me disais aussi: il n'est pas crotté en raison de son anecdote.

PÉCHEREL. Je déclare à la face du ciel et de la gendarmerie que je me nomme Anatole Pécherel, naturaliste; je jure sur la tête de tout ce qu'il y a de plus sacré que jamais le moindre Gerbier n'a fait partie de ma famille.

MARIE, *à part.* Bon! j'en sais assez.

(Elle sort vivement par le fond.)

SCENE XVI.

VACOSSIN, PÉCHEREL, MERLOT, RAVALLOT.

MERLOT. Voici un petit mandat d'arrêt moyennant quoi le nommé Ernest Gerbier est atteint d'avoir fraudé de l'huile à la barrière de la Chapelle...

PÉCHEREL, *d'un air scandalisé.* Moi, frauder de l'huile!... quelle horreur!... mais j'aimerais mieux gratter la terre avec mes dents... oui, gratter la terre avec mes dents! (quoique ce soit un travail ridicule et complétement inutile, mais c'est un proverbe qui se dit...) Je vois ce que c'est: c'est le ministère qui fait tout ça; on veut ma tête... (*Aux gendarmes.*) Oui, monstres à trois cornes, vous voulez ma tête..... eh bien! je vous l'abandonne... prenez ma tête... mais laissez-moi m'en aller.

(Il remonte la scène pour sortir.)

SCENE XVII.

LES MÊMES, MARIE, *puis* GERBIER.

MARIE, *entrant par le fond.* Monsieur, il y a là un jeune homme qui veut vous parler.

VACOSSIN. Qu'est-ce que c'est encore?

MARIE. Dam! c'est monsieur Anatole Pécherel.

PÉCHEREL. Moi?

ENSEMBLE

PÉCHEREL.

O ciel! est-il possible?
C'est mon nom, ô fureur!
Ce saltimbanque horrible
Est un usurpateur,
Oui, est un imposteur.

VACOSSIN, MERLOT, RAVALLOT

O ciel! est-il possible!
Quel bonheur! quel bonheur!
Une preuve terrible
Va frapper l'imposteur,
Oui, c'est un imposteur.

VACOSSIN. C'est Mars en carême qui arrive, fais-le entrer.

MARIE. Entrez, monsieur Pécherel.

(Gerbier paraît.)

PÉCHEREL, *à lui-même.* Enchanté de faire sa connaissance, par exemple.

(Ravallot rend l'habit à Pécherel qui l'endosse.)

MARIE, *bas à Gerbier.* N'oubliez rien de ce que je vous ai dit.

(Elle sort.)

SCENE XVIII.

VACOSSIN, PÉCHEREL, MERLOT, RAVALLOT, GERBIER.

VACOSSIN, *allant au-devant de Gerbier.* Eh! arrivez donc.

GERBIER. Pardon, monsieur, si je me présente chez vous de si grand matin.

PÉCHEREL. *d'un air goguenard.* Pourquoi donc ça, pourquoi donc ça ?

VACOSSIN. Mais au contraire, vous arrivez diablement à point. Croiriez-vous que voilà un fraudeur d'huile, un voleur de flambeaux qui s'est présenté ici sous votre nom?

PÉCHEREL, *en ricanant.* Oui.

GERBIER, *d'un air de dignité à Pécherel.* J'espère que moi présent, monsieur renoncera à cette prétention.

PÉCHEREL, *exalté.* Comment, j'y renoncerai! comment, j'y renoncerai! (*A Merlot.*) Je le trouve ravissant, dites donc?

MERLOT, *sévèrement à Pécherel.* Criminel, taisez-vous!

PÉCHEREL. Monsieur, savez-vous que vous déployez un toupet exorbitant?

GERBIER, *à Pécherel* Monsieur, savez-vous que?..

VACOSSIN, *à Gerbier en l'interrompant.* Mon cher Pécherel, pardonnez à ce malheureux les injures qu'il vous adresse, il ne jouit pas de ses facultés.

PÉCHEREL, *anéanti.* J'envie en ce moment le sort des êtres que j'ai empaillés.

MERLOT. Je désire que le prévenu, il accélère vivement ses interrogatoires.

PÉCHEREL, *à Merlot.* Vous, je sais ce que

vous voulez, vous voulez ma tête! mais auparavant je veux m'expliquer avec monsieur... je veux tirer à clair cette affreuse catastrophe.

GERBIER, *à part*. Jamais je ne me suis vu dans une position aussi bizarre.

VACOSSIN, *à Pécherel*. Voyons, que demandez-vous?

PÉCHEREL, *le repoussant et passant près de Gerbier*. Ce n'est pas à vous que je parle, girouette sexagénaire. (*A Gerbier.*) Ainsi, vous venez donc ici pour épouser mademoiselle Eulalie, vous?

GERBIER. Sans aucun doute, monsieur.

PÉCHEREL. Eh bien, et moi?

GERBIER. Hein?

PÉCHEREL. Et moi?

GERBIER. Ah! ça, monsieur, allez-vous continuer long-temps?..

PÉCHEREL. Ecoutez; il faut que vous ayez des raisons diablement curieuses pour venir ici sous un nom qui ne vous appartient pas?... (*D'un air mystérieux en l'emmenant dans un coin.*) Avouez-le, vous êtes un assassin ou un faux monnayeur.

GERBIER. Monsieur!..

PÉCHEREL. Je n'attaque pas votre probité... ça peut arriver à tout le monde, on fait ce qu'on peut; mais il y a un code, il y a un code! il ne s'agit pas d'entrer dans une maison à cinq heures du matin, et de dire : Je me nomme Pécherel; il faut des preuves! Si je me présentais ici sous le nom de.... (*il cherche*) sous le nom de l'Apollon du Belvédère, on me mettrait à la porte; on me dirait que je suis le plus grand menteur de l'Europe. Voilà votre affaire... (*A Vacossin.*) Voilà son affaire.

GERBIER. Ceci, monsieur, ne peut plus se terminer qu'entre nous, vous m'en rendrez raison.

VACOSSIN, *passant entre Pécherel et Gerbier*. Un duel chez moi!

PÉCHEREL. Un duel chez vous!.. il veut me tuer à présent, c'est le bouquet, c'est le bouquet!.. Le nom de Pécherel, vous me le prenez; le nom de Gerbier me fait arrêter; cet abominable vieux crétin m'accuse d'un flambeau, et vous voulez me tuer! j'ai les gendarmes à l'est et à l'ouest, vous au nord, lui au sud... je suis cerné par les quatre points cardinaux!..

GERBIER, *à part*. Je comprends son embarras, et cependant je ne puis pas...

(On entend le perroquet crier : *Pécherel, imbécille.* Pécherel prête l'oreille d'un air inquiet; le perroquet répète son cri.)

PÉCHEREL, *d'un air décidé*. C'est une conspiration.

VACOSSIN. Calmez-vous.

PÉCHEREL, *à Gerbier*. Eh bien!..j'admets que vous soyez Anatole Pécherel. (*A part.*) Quelle idée!.. (*A Gerbier.*) Oui, vous êtes Anatole Pécherel.

VACOSSIN, *avec joie*. Ah!

PÉCHEREL. Oui, vous êtes naturaliste!.. (*Avec intention en serrant la main de Gerbier.*) Au revoir... au revoir... Pécherel. (Il s'élance dans la chambre à gauche en poussant violemment Vacossin et les deux gendarmes.)

VACOSSIN. Où va-t-il?

MERLOT. N'ayez pas peur, j'ai deux hommes de planton à la porte... d'ailleurs j'y vais moi-même.

(Merlot et le gendarme sortent par le fond.)

SCENE XIX.

VACOSSIN, GERBIER, *puis* MARIE.

VACOSSIN. Hein? voilà-t-il un homme astucieux! vous pensez bien, mon cher ami, que je n'ai pas douté un seul instant de votre bonne foi; ce n'est pas à moi que l'on fait accroire que des lanternes...

GERBIER, *à part*. Il y paraît.

(On entend un bruit de voiture.)

VACOSSIN. Qu'est-ce que c'est que ça?

GERBIER, *à part*. Il ne s'agit pour moi que de gagner du temps.

MARIE, *entrant*. Monsieur, v'là mamzelle qui revient. (*A part.*) Et moi qui n'ai pas pensé à la prévenir.

VACOSSIN, *à Gerbier*. Mon cher ami, voilà votre future.

GERBIER. Eulalie!

(Marie sort par le fond.)

SCENE XX.

VACOSSIN, EULALIE, GERBIER.

EULALIE. Combien j'ai pensé à vous, monsieur Gerbier.

VACOSSIN. Comment! Gerbier? le fraudeur d'huile?..

GERBIER. Oui, monsieur, vous êtes un homme d'honneur, ne me nommez pas devant les gendarmes.

VACOSSIN. Ah! ça, mais... je tombe de Gerbier en Pécherel, de Pécherel en Gerbier... je tourne comme un tonton, je disais aussi : Mais l'autre a un air de candeur qui attendrit.

GERBIER. J'ai causé bien du trouble dans cette maison.

VACOSSIN. Parbleu! je déclare votre procédé... ignoble.

EULALIE. Vous oublierez cela, mon oncle, à présent que tout est arrangé. L'accident arrivé à ma tante n'a pas eu de suites; si elle m'a fait appeler auprès d'elle c'était pour me donner la première la nouvelle de mon prochain mariage avec monsieur.

GERBIER, *avec joie*. Il se pourrait?

VACOSSIN. Ah! voilà qui est révoltant.. eh bien! et ma parole à la famille Pécherel!

EULALIE. Mon oncle, vous savez ce que dit mon perroquet... et en conscience...

SCENE XXI.

VACOSSIN, EULALIE, PÉCHEREL, GERBIER.

PÉCHEREL, *tirant un perroquet mort de dessous son habit. A Gerbier, d'un ton calme*. Empaillez-moi un petit peu voir ceci, mon cher ami.

EULALIE, *jetant un cri*. Dieu! mon perroquet! quelle horreur!

VACOSSIN. Le perroquet de ma nièce!

PÉCHEREL. Il n'y a pas de perroquet de ma nièce, ni de quelle horreur! il faut que la vérité luise... Monsieur est naturaliste... qu'il empaille cet article!

GERBIER. Et c'est pour cela que vous avez tué cet oiseau?

PÉCHEREL. Très-bien!.. j'ai tordu le cou au Jacquot pour faire luire la vérité; d'ailleurs cet animal tenait des propos sur mon compte... que monsieur l'empaille à l'instant, puisqu'il est naturaliste... et alors je déclare que je suis Gerbier, je me rends entre les mains paternelles de la gendarmerie et je livre ma tête à la sévérité des lois. (*A part.*) Ah! ah! tu ne t'attendais pas à celui-là, grand plat que tu es!

VACOSSIN. Mais vous avez commis là un crime inutile... nous savons maintenant que vous êtes Pécherel.

PÉCHEREL. Ah! c'est su?.. ah! que c'est heureux!.. (*Il jette le perroquet sur la table.*) Prenons que je n'ai rien dit, et que les mânes de cet animal soient satisfaits.

EULALIE. Jamais je ne vous le pardonnerai.

(Elle pleure en regardant le perroquet.)

SCENE XXII.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *apportant une lettre*. Monsieur, une lettre de Paris.

(Vacossin lit la lettre.)

PÉCHEREL. Chère Eulalie! je veux passer ma vie entière à faire oublier mes inconséquences envers l'oiseau, l'époux effacera le perroquet.

VACOSSIN. Qu'ai-je lu? grand Dieu!

PÉCHEREL. Encore quelque chose.

VACOSSIN. Vous venez me demander ma nièce, vous.

PÉCHEREL. Il me semble que je ne l'ai pas volée. (*A Eulalie.*) Il me semble que je ne vous ai pas volée.

VACOSSIN. Voici l'étrange lettre que je reçois... elle vous concerne.

PÉCHEREL. Moi?

VACOSSIN, *lisant*. «Monsieur, je vous préviens que M. Pécherel, qui veut épouser votre nièce, est un des plus forts monstres qu'il y ait. »

PÉCHEREL. Je sais ce que c'est.

(Il touche le bras de Vacossin comme pour l'empêcher de lire.)

VACOSSIN, *lisant*. « Un séducteur de jeunesses, qui en a trompé plus qu'il n'a de cheveux sur la tête, dont je suis victime comme bien d'autres; ayant une promesse de mariage qu'il m'a faite, dans ma commode, je suis décidée à lui mettre une opposition par huissier et à lui faire une avanie devant la mairie et jusqu'au pied des autels de l'hyménée qu'il m'a promis. » CLORINDE VAROQUET, *entrepreneuse de pompons de la cinquième légion*. »

PÉCHEREL, *à part*. Clorinde Varoquet est une saltimbanque.

VACOSSIN. Et vous me demandez mon Eulalie? je l'exposerais aux scènes terribles qui peuvent avoir lieu dans l'endroit nuptial avec cette pomponnière de la cinquième légion?.. jamais!.. jamais!

PÉCHEREL, *d'un air accablé*. J'ai quatre jours de trop!

SCENE XXIII.

LES MÊMES, MERLOT, RAVALOT.

MERLOT, *à Pécherel*. Je vous fais l'excuse, l'amende auquel vous avez été condamné se trouvant payée, j'ai ordre de vous relâcher, monsieur Gerbier.

PÉCHEREL. Moi, Gerbier? tâchez, gendarme, d'avoir des expressions un peu plus propres... je n'ai jamais rien eu à démêler avec la justice, Dieu merci, je suis un galant homme.

VACOSSIN. Trop galant, même.

PÉCHEREL. Trop galant, même.

GERBIER, *à Merlot*. C'est moi, brigadier, qui suis Gerbier, mille remercîemens Monsieur est M. Pécherel.

PÉCHEREL, *fièrement*. Anatole Pécherel.

MERLOT. Vous vous appelez Pécherel, que vous dites?

PÉCHEREL. A moins que ça ne soit vous, à présent, ce qui ne m'étonnerait ma foi pas.

MERLOT. Le gendarme Ravalot ici présent, *a poursuit* durant l'obscurité *un malfaicteur* qui a laissé tomber de sa poche un portefeuille portant ce nom.

(Montrant le portefeuille.)

PÉCHEREL. C'est mon portefeuille... Ah! braves gendarmes, c'est mon portefeuille.

(Il veut prendre le portefeuille; Merlot le lui refuse.)

MERLOT. Ravallot, examinez le prévenu.

RAVALLOT, *avançant*. Je le reconnais.

très-bien d'être philosophe ; et, puisque tu as tant de fermeté, je te dirai tout bonnement que tu ne dois plus compter sur la main de Fanchette.

PICHET, *vivement*. Eh ! pourquoi donc ça ?

BACHELU. Parce que j'ai réfléchi...

PICHET. Oh ! mais dites donc, est-ce que vous croyez que je suis insensible à tout ? Mes meubles, qu'est-ce que ça me fait ?... Mais Fanchette, c'est que c'est autre chose qu'un escabeau...

BACHELU. C'est possible !... mais je ne veux pas d'un gendre qui a des créanciers...

FANCHETTE. Est-ce que c'est de sa faute ? Mais il ne dit rien... Dieu, qu'il est bête !...

PICHET. Votre fille a raison, père Bachelu... est-ce de ma faute ?... Je demeurais il y a un an au village de Villiers ; j'arrive ici sans rien dire à personne, je m'établis vannier dans cette cabane, et avant-hier, au moment où j'y pensais l'moins, voilà mes créanciers qui me tombent sur le dos, sans que je sache comment ils ont pu me découvrir...

BACHELU. Donc, tu avais des dettes ?...

PICHET. Mais c'est par des malheurs ! C'est dans mon autre état que je les ai contractées ; avant d'être vannier j'étais oiseleur ; j'attrapais des moigneaux.... A la dernière saison, on me fait une commande superbe.

FANCHETTE. Une commande de moineaux ?

PICHET. Franc de port, pour envoyer à l'étranger. Je me prépare à faire mes fournitures ; mais v'là une mortalité affreuse qui tombe sur les chardonnerets ; le désespoir me prend, je baisse la tête, je lève le pied, et j'arrive ici, où je me croyais bien tranquille, quand on est venu saisir chez moi...

FANCHETTE. Ce pauvre Pichet !

BACHELU, *à Fanchette*. Veux-tu bien te taire ?...

PICHET. Oui, Fanchette, calmez-vous ; car vous m'affaiblissez le moral... Enfin, voyez-vous, père Bachelu, tout ça n'est rien... Quand j'aurai du bonheur, j'aurai du courage, et à présent que j'ai deux états, je vas piocher comme un sourd.

AIR *du Verre*.

Fin oiseleur, adroit vannier,
Avec mes filets, mes baguettes,
Le jour je f'rai des capes en osier,
Le soir je prendrai des alouettes.
Vous le voyez, j'ai cent raisons
Pour faire de bonnes affaires,
Puisque j'construirai les maisons,
Et que j'attraperai les locataires.

(*Pendant ce couplet, Fanchette passe auprès de Pichet.* *)

BACHELU. Je t'en fais mon compliment ; mais Fanchette sera la femme de Nicolas Joliet.

PICHET. Nicolas Joliet !

FANCHETTE. Et moi, je ne veux pas... il est trop vilain.

PICHET. Mais non, il est gentil, Joliet.

FANCHETTE, *bas à Pichet*. Mais ne le vantez donc pas, puisqu'il est votre rival... Dieu, que vous êtes bêtes !

PICHET. C'est vrai !... Dieu, que je suis bête !... Voilà-t-il pas un beau mari qu'vous allez lui donner ?

BACHELU. Nicolas Joliet est colporteur, c'est un bon métier, et comme il sera de retour aujourd'hui, aujourd'hui nous ferons les fiançailles...

FANCHETTE, *pleurant*. Ah ! ah ! mon Dieu, mon Dieu !...

PICHET. Tenez, père Bachelu, je ne vous demande plus qu'une chose, c'est d'attendre jusqu'à demain, parce que j'ai des protections, et si d'ici là je n'ai rien obtenu, je me résignerai...

(On entend Joliet.)

BACHELU. C'est convenu... Mais, je ne me trompe pas, voilà du nouveau qui nous arrive... c'est Nicolas Joliet.

SCÈNE III.

FANCHETTE, PICHET, JOLIET, BACHELU.

JOLIET, *une balle sur le dos*. Me voilà, me voilà, mes amis !... mes bons amis !... Oh ! bon Jean Pichet !... douce Fanchette ! joyeux Bachelu !... Ah ! ma patrie !... que je vous presse tous sur mon cœur...

BACHELU, *aidant Joliet à ôter sa balle*. Bonjour, bonjour, Joliet !... et ton voyage, comment s'est-il passé ?

JOLIET. Ah ! parfaitement !... parfaitement ; nous autres colporteurs, nous passons sans entraves à travers les gens de guerre, les gens d'église ; nous sommes utiles partout ; on guette notre arrivée, et la veille d'une fête, tout le monde nous attend. Le hochet de l'enfant, le chapelet de la vieille, le corsage de la jeune fille... Ah ! la jeune fille ! tout est de feu, chez elle... le cœur et la prunelle, tout saute pour un ruban... Ah ! sexe prodigieux, toujours futile, mais toujours délicieux... Ah ! à propos, Pichet, est-ce que tu n'as pas vu des gens de ton village ?... C'est moi qui te les ai envoyés.

* Fanchette, Pichet, Bachelu.

FANCHETTE. Comment, c'est vous qui lui avez envoyé ces gens qui sont ici?...

JOLIET. Certainement que c'est moi...

PICHET. Eh bien, je te remercie!...

JOLIET. Ah! il n'y a pas de quoi... je vas te conter ça... Il y a huit jours, quand j'ai commencé ma tournée, je me suis arrêté à Villiers, et comme je parlais du pays de mes amis, tu penses bien que je ne t'ai pas oublié; il y en avait là quatre ou cinq qui te portaient un fier intérêt : quand ils ont entendu ton nom... Qu'est-ce qu'il a? a-t-il des meubles! Est-il ben à son aise? » alors je t'ai fait valoir... j'ai dit : Il est très-bien! il a tout ce qu'il lui faut!... Et ils étaient enchantés... Dieu! avaient ils l'air de t'aimer!... Aussi je te les ai envoyés...

BACHELU. Eh bien!... t'a fait là un beau coup!...

FANCHETTE. C'étaient des créanciers...

JOLIET. Des créanciers!... je suis saisi...

PICHET. Non, c'est moi qui le suis!... et ils m'ont vendu tous mes meubles...

JOLIET. Tous tes meubles... et ton mobilier?...

FANCHETTE. Et mon père veut que j'en épouse un autre...

JOLIET. Fanchette, vous me mettez dans une fausse position; car enfin Pichet est mon ami.

(*Les habitans sortent de la chaumière de Pichet avec les meubles, effets et ustensiles qu'ils viennent d'y acheter.*)

PICHET, *lui prenant la main.* Joliet, je t'estime singulièrement.

BACHELU. Allons, voilà la vente terminée... tout le monde s'en va... Fanchette, tu vas me suivre... Compère Joliet, vous savez que nous avons à causer d'une affaire.

PICHET. Oui, mais j'ai votr' parole jusqu'à demain.

BACHELU. C'est entendu.

CHOEUR, *emportant les effets*, etc.

La vente est terminée,
En ces lieux { finissons / finissez } la journée.
Le verre en main! *bis.*
{ Allons / Allez } régler le pot de vin!..
La vente est terminée!
En chantant { finissons / finissez } la journée.
{ Allons / Allez } amis, etc. *bis.*
Après { retournons / retournez } au pays.

(*Les habitans s'en vont; Bachelu et Fanchette sortent aussi.*)

SCÈNE IV.

PICHET, *regardant dans la chaumière.*

Joliet!

PICHET. Ah! c'est étonnant! Dieu! que c'est grand, un logis où il n'y a plus rien!..

JOLIET. Est-ce qu'ils ont tout pris?

PICHET. Tout.

JOLIET. C'est affreux!... Venir saisir chez un homme... et tout prendre! Mais notre roi Louis XIII ne le sait pas.

PICHET. Quand il le saurait... Il a bien d'autres chats à fouetter!... Qu'est-ce que je vas devenir?... je n'ai plus qu'à me jeter à l'eau...

JOLIET. Hein!...

PICHET. C'est ma seule ressource... J'avais un' dame, une grande dame du château d' Compiègne, qui devait s'intéresser à moi, et je n'en ai plus entendu parler... Il est vrai qu'il y a deux lieues d'ici, et deux lieues, c'est ben loin pour rendre service.. Heureus'ment que la rivière est tout près...

JOLIET. Tu veux aller te jeter à l'eau... dans la rivière?

PICHET. Dans la rivière!...

JOLIET. Pichet, es-tu mon ami?

PICHET. Tiens!... puisque tu me prends ma femme!

JOLIET. Ne change pas la question.... écoute...

AIR : *Tyrolienne de Mme Malibran.*

Frères de lait avant que je grandisse,
Nous reposions sous les mêmes rideaux,
Je te suivais au sein de ta nourrice,
Je veux te suivre au sein des eaux.
Ah! ah! ah! etc.

PICHET. Comment... tu aurais la complaisance de m'accompagner?

JOLIET.

En travaillant de toutes les manières,
Sur cette terre, hélas! toujours courant...
Nous n'fûmes jamais au-dessus de nos affaires,
Dans la rivière nous serons au courant.
Ah! ah! ah! etc.

PICHET. Tu veux t'y mettre avec moi?

JOLIET. Oui, mon ami; d'ailleurs c'est un dédommagement que je te dois; tu as le malheur de n'avoir pas d'esprit! sans ça tu t'apercevrais que, malgré moi, malgré mon amitié... je suis cause de tous tes maux... Et je te laisserais t'enfoncer dans l'abîme!... et je resterais les bras croisés, comme si jamais il n'avait existé de Pichet?... Non, mon ami, pleurons sur l'existence... pleurons tant que tu voudras... mais quittons-la...

PICHET. Joliet, tu m'ouvres l'ame...

JOLIET. Oui, attendrissons-nous... mais quittons-la... Tu as intérêt à te défaire de moi... je suis ton cauchemar, ta bête noire, ta bête venimeuse...

PICHET. Comment, tu veux?...

JOLIET. Je renonce à la vie... j'abandonne mes marchandises...

PICHET. Allons... c'est donc fini... Adieu, Fanchette.

JOLIET. Adieu, Fanchette!... Tu sais que je l'aimais aussi...

PICHET. C'est encore là une de nos fatalités... Tu dis un jour : « Il faut que j'aime une jeune fille!... pardié, j'ai bien envie d'aimer une jeune fille!... » et il faut que tu tombes justement sur celle de ton ami... sur l'unique objet des pensées de ton ami!

JOLIET. C'est juste, çà.

PICHET. Mais je te pardonne, Joliet.... je te pardonne ta rivalité... Embrassons-nous...

JOLIET. Embrassons-nous étroitement.

PICHET, *repoussant Joliet.* Je me sens exaspéré... Adieu, monde, qui ne t'es pas aperçu que j'étais dans un coin... Adieu, malheur!... je cours plus vite que toi... tu ne m'atteindras plus!... Et toi, mon père!... et vous, ma mère!...

JOLIET, *qui s'est approché, écoute ce que dit son ami.* Continue, continue... C'est très-joli, ce qu'il dit là... Est-ce qu'il aurait de l'esprit, maintenant?... Chose bizarre... ça arrive bien tard!...

PICHET. Adieu tout ce qui m'environne.. Joliet, mon ami, es-tu prêt?... partons!..

JOLIET. Oui, partons... (*Regardant sa chaumière.*) Adieu, séjour passé de ma jeunesse... asile futur de ma vieillesse, tu peux disposer de toi maintenant. (*A Pichet.*) Viens, mon ami, fuyons, fuyons! Adieu!... Ah! attends... une idée... La mère Gibelot me doit quinze sous... il faut que j'aille les chercher.

PICHET. Mais ça n'est pas là peine...

JOLIET. Je te demande pardon... Je n'ai plus le tems de faire crédit, puisque je me retire du commerce... Attends-moi, je reviens... je reviens dans un instant.

(Il s'enfuit.)

SCÈNE V.

PICHET, *puis* Mlle D'AIGUEVILLE, *suivie d'un paysan qui lui indique Pichet et sort.*

PICHET, *seul.* Allons, voilà un accroc... J'étais si bien en train... C'est vrai, ces choses-là, faut pas s'y reprendre à deux fois, ou ça ne vaut plus rien. (*Il se retourne et aperçoit mademoiselle d'Aigueville qui s'avance avec précaution.*) Ah! qu'est-ce que je vois?... Est-ce que je ne vivrais déjà plus?... Serait-ce un ange?

Mlle D'AIGUEVILLE, *s'approchant.* Chut!...

PICHET, *la reconnaissant.* Ma belle dame du château de Compiègne!

Mlle D'AIGUEVILLE, *le regardant.* (*A part.*) Oui, c'est bien lui... (*Haut.*) Dites-moi, mon ami, me reconnaissez-vous?

PICHET. Oh! certainement... vous êtes la dame aux paniers.

Mlle D'AIGUEVILLE. Je vous avais promis de venir vous voir, de vous protéger...

PICHET. C'est vrai!... oh! je me le rappelle bien!... Est-ce que vous venez toujours pour ça?

Mlle D'AIGUEVILLE. Oui, mon ami.

PICHET. Alors, ça s'trouve bien!... Si vous aviez seulement pu partir un peu plus tôt... attendu que ce matin on a tout vendu dans ma chaumière.

Mlle D'AIGUEVILLE. Pauvre garçon!... rassurez-vous, me voici, maintenant.

PICHET. Ah! mais je ne me plains pas... vous avez l'air si bon, si obligeant!... et puis vous êtes si jolie!... être protégé par vous, ça donnerait presqu'envie de devenir malheureux... Dites donc, madame, vous savez bien, Fanchette, cette petite dont je vous ai parlé.

Mlle D'AIGUEVILLE. Oui, je sais...

PICHET. Eh bien! je ne l'épouse plus... son père me la refuse. Dans le fait, ça se conçoit... je n'ai plus rien, pas seulement un' chaise, un lit!.. Où voulez-vous que j'la mette?

Mlle D'AIGUEVILLE. Rassurez-vous... je puis tout réparer... mais il faut me rendre un service.

PICHET. Ah! mon Dieu!... avec grand plaisir! pourvu que ça ne coûte pas cher, et que ça n' soit pas bien long, car j'ai donné parole à un ami.

Mlle D'AIGUEVILLE. Cela est impossible... j'ai compté sur vous; d'ailleurs, ne pouvez-vous remettre cette affaire?

PICHET. Oh! madame, impossible... nous devons nous jeter à l'eau dans un instant, et vous concevez...

Mlle D'AIGUEVILLE. Par exemple, vous n'en ferez rien!... Je vous le répète, vos chagrins sont finis... et je vais vous donner les moyens d'assurer votre bonheur, votre fortune... je vais vous charger d'une mission.

PICHET. Ah! mon Dieu!... j'ai bien besoin d'argent, mais faut être délicat. Je dois vous dire que je suis bien bête. Qu'est-ce que c'est qu'une mission?

Mlle D'AIGUEVILLE. C'est une chose très-facile; vous n'avez rien à dire.

PICHET. Allors, je tâcherai d'en venir à bout.

Mlle D'AIGUEVILLE. Vous irez à Rueil, de-

vant le château du cardinal de Richelieu, vous entrerez dans les jardins...

PICHET. Est-ce que le cardinal voudrait m'acheter des paniers?

Mlle D'AIGUEVILLE. Non... Une fois arrivé, vous vous promènerez jusqu'à ce que quelqu'un vienne vous parler.

PICHET. Et s'il ne vient personne, faudra-t-il y coucher?

Mlle D'AIGUEVILLE. On viendra... une personne s'approchera de vous, et vous dira : *Compiègne.*

PICHET. Bah! Compiègne, à côté d'ici?

Mlle D'AIGUEVILLE. Oui, et vous répondrez : *six heures du soir.*

PICHET. C'est singulier, on me dira : Compiègne, et je répondrai : six heures du soir; c'est bien drôle, c'est que ça ne se suit pas. Alors, faudra y être à cinq heures...

Mlle D'AIGUEVILLE. Sans doute, à la pointe du jour, demain, vous partirez.

PICHET. Ah ça! mais, celui qui me dira *Compiègne*, comment est-ce qu'il me reconnaîtra?

Mlle D'AIGUEVILLE. Tout est prévu, voici une aiguillette bleue; vous l'attacherez ici, à votre boutonnière.

PICHET. Ah! mais, madame, c'est pas là, c'est toujours là que ça s'met... c'est que vous n'avez pas l'habitude...

Mlle D'AIGUEVILLE. Faites ce que je vous dis.

PICHET. Je veux bien, mais on va remarquer.

Mlle D'AIGUEVILLE. C'est ce que nous voulons. Maintenant, si vous arrivez demain avant la fin du jour, vous recevrez une somme de cent louis.

PICHET. Pour vous les apporter?

Mlle D'AIGUEVILLE. Non!... que vous garderez...

PICHET, *vivement.* Cent louis! Je vous demanderai la permission de m'asseoir, vous m'avez ébloui. Ah! Fanchette! ô bonheur! ô madame! cent louis! mais je n'aurai donc plus rien à faire, je n'aurai plus besoin de travailler; je passerai ma vie à vous faire des paniers, à vous attraper des oiseaux, je vous comblerai d' moigneaux!...

Mlle D'AIGUEVILLE. Vous me promettez bien d'exécuter mes ordres... vous n'avez que vingt lieues à faire.

PICHET. Ah! certainement!... cent louis pour vingt lieues! je vous prends trop cher; envoyez-moi donc à quarante lieues!

Mlle D'AIGUEVILLE. Tenez, voici quelques pièces pour vos frais de voyage.

PICHET. Trois louis, déjà; qu'est-ce que je vas faire de cet argent-là? si je rachetais..... non!..... si je..... oui..... non....

(Il réfléchit.)

Mlle D'AIGUEVILLE, *à part.* C'est bien, j'ai suivi ses instructions; envoyer quelqu'un du château, c'eût été peut-être compromettre le chevalier, et je l'aime tant..... Ce jeune paysan inconnu parcourra librement les jardins sans qu'on puisse rien soupçonner; enfin, j'ai fait ce qu'il a voulu; notre bonheur, disait-il, en dépend, et puis, ce n'est pas trahir la reine.

SCÈNE VI.

FANCHETTE, PICHET, Mlle D'AIGUEVILLE.

FANCHETTE, *à Pichet.* Ah! mon Dieu, mon Dieu! quel malheur! on m'a dit que vous alliez vous noyer?

PICHET. Du tout, sois donc tranquille, je ne me noie pas, madame vient de me repêcher.

FANCHETTE. C'est-il possible?

Mlle D'AIGUEVILLE. Oui, mon enfant, ne craignez rien, il sera votre mari.

PICHET. Ah! ça, et si pendant ce tems-là on allait la donner à un autre?

FANCHETTE. Comment, pendant ce tems-là?

PICHET. Ça ne te regarde pas; nous parlons de toi, mais ça ne te regarde pas; dites donc, madame, pendant ce tems-là?

Mlle D'AIGUEVILLE. Demain, en venant m'assurer de votre départ, je l'emmènerai; je l'attache à moi.

FANCHETTE. Comment? on m'emmènera?

PICHET. Mais, laisse-toi donc attacher.

Mlle D'AIGUEVILLE. Oui, mon enfant, je vous prends à mon service; vous viendrez à la cour.

FANCHETTE. A la cour!...

Mlle D'AIGUEVILLE. Il faut que je vous quitte. (*A part.*) La reine pourrait s'apercevoir de mon absence. (*Haut.*) A demain, je compte sur vous; n'oubliez rien.

AIR *de la Prima Donna.*

Allons, je pars soudain.
Je crois à votre zèle...
Surtout soyez fidèle.

ENSEMBLE.

Allons, je pars, etc.

PICHET.

Madam', c'n'est pas en vain
Qu'vous comptez sur mon zèle,
A mon devoir fidèle,
Je partirai demain.

FANCHETTE.

Je veux comprendre en vain
C'qu'elle attend de son zèle,
Il faut qu'il me l'révèle
Avant d'partir demain.

(*Mademoiselle d'Aigueville sort.*)

SCÈNE VII.

PICHET, FANCHETTE.

FANCHETTE. Qu'est-ce que tout ça signifie? ce départ, cette belle dame, ce secret, moi à la cour.

PICHET. Ce départ, j' te vas conter ça, c'te belle dame, c'est notr' protectrice?

FANCHETTE. La dame aux paniers...

PICHET. Oui...

FANCHETTE. Ce secret!

PICHET. Tu le sauras...

FANCHETTE. Mon voyage à la cour? qu'est-ce que j'y ferai donc dans la cour?

PICHET. Tu balayeras dans la cour.

FANCHETTE. Mais, ce secret?

PICHET. J' vas te l' dire, ferme les yeux.

FANCHETTE, *fermant les yeux.* Est-ce bon?

PICHET. Ça n'est pas mauvais... (*Il attache l'aiguillette.*) Tiens, regarde à présent.

FANCHETTE. Eh ben! quoi?

PICHET, *lui montrant l'aiguillette.* Ici, là!

FANCHETTE. Qu'est-ce que c'est que ça?

PICHET. Chut!... laisse-moi me promener...* A présent, approche-toi, dis-moi : Compiègne! tout bas, Compiègne!

FANCHETTE. Que c'est bête!...

PICHET. Ça m'a fait cet effet-là aussi.

FANCHETTE, *à voix basse.* Compiègne...

PICHET, *à voix basse.* Six heures du soir...

FANCHETTE. Hein!

PICHET. Six heures du soir.

FANCHETTE. Qu'est-ce que ça veut dire?

PICHET. Donne-moi cent louis...

FANCHETTE. Ah! mon Dieu!... il est devenu fou!...

PICHET. Du tout; tiens, regarde-moi encore ça...

(Il montre son argent.)

FANCHETTE. Trois louis!

PICHET. Eh ben! j'en aurai cent comme ça; j' vas-t-il être riche. Ah! je pourrai faire le fier à mon tour avec le père Bachelu! je pourrais lui refuser sa fille... Qu'est-ce que c'est donc que la fille d'un Bachelu? gardez donc votre fille, malotru...

FANCHETTE. Eh bien! monsieur?

PICHET. Attends donc, je serai content de te refuser, parce que ça me ferait plaisir vis-à-vis de lui; mais je ne te refuse pas, parce que ça me ferait de la peine vis-à-vis de moi; au contraire, va le trouver, dis-lui que j'ai trois louis... que j'en aurai beaucoup... qu'il vienne, que je lui conterai tout ça; va le dire à tout le village, à tous nos amis! excepté à Joliet, car il ferait tout manquer: il nous porterait encore malheur.

FANCHETTE. Le v'là, le v'là, tais-toi, aies toujours l'air triste!

PICHET. T'as raison; qu'elle est fine!... ah! mon Dieu, qu'elle est fine!

SCÈNE VIII.

FANCHETTE, PICHET, JOLIET.

JOLIET. Pichet, mon cher ami, Pichet, ne t'impatiente pas... me voilà!... (*Apercevant Fanchette.*) Ah!

PICHET. Tu peux parler devant elle.

JOLIET. J'ai choisi un endroit pour bien nous noyer.

PICHET. T'as choisi un endroit...

JOLIET. Un site délicieux, des ombrages toujours verts, un sable fin et délicat.

FANCHETTE, *regardant son chapeau.* Mais qu'avez-vous donc là à votre chapeau?

JOLIET. C'est mon deuil que je porte, n'ayant pas de famille pour honorer ma cendre. (*A Pichet.*) En veux-tu la moitié?

FANCHETTE. Du tout, il ne se noie plus, je ne veux pas; je lui défends... je vous le défends aussi.

JOLIET. Fallait donc le dire avant; vous me faites faire des dépenses... Mais c'est égal, puisque vous le défendez...

FANCHETTE. Certainement. Ah ça! je vous laisse ensemble; pas de bêtises. (*Bas à Pichet.*) Je vas chercher mon père, je le ramène, je ramène tout le monde, et ce soir, le repas des fiançailles.

PICHET, *bas à Fanchette.* Chut! tais-toi.

FANCHETTE, *pleurant.* Adieu, Jean Pichet.

PICHET. Adieu, ma p'tite Fanchette, je t'obéirai.

(Fanchette sort.)

SCÈNE IX.

PICHET, JOLIET.

JOLIET. Et moi aussi, je lui obéirai: je vivrai.

PICHET, *feignant un air triste.* Nous vivrons.

JOLIET. Et le plus long-tems que nous pourrons, pour lui obéir.

PICHET. Pour lui obéir. (*A part.*) Je n'ai pas encore fait d' bêtises.

JOLIET, *apercevant l'aiguillette.* Que diable as-tu donc là?.. une aiguillette!.. j'en vends comme ça, moi.

PICHET, *à part.* Là, je disais que j' n'avais pas fait d' bêtises... en v'là une solide! j'ai oublié d' l'ôter.

* Fanchette, Pichet.

JOLIET. Pichet, vous ne répondez pas à votre ami.

PICHET. Si, si ; c'est Fanchette qui m'a donné ça. Elle veut que je la porte tous les jours, pour me rappeler qu'elle m'a défendu de mourir. (*A part.*) C'est très-adroit.

JOLIET. C'est ridicule... donner un brinborion comme ça à un malheureux, privé de son mobilier. Elle aurait dû te donner un traversin.

PICHET. Eh bien! oui; mais je n'aurais pas pu sortir tous les jours avec un traversin à ma boutonnière.

JOLIET. Au fait, c'est vrai, dans les chaleurs... (*A part.*) O Fanchette! je m'en souviendrai.

PICHET. La douleur m'abîme. Je rentre dans ma demeure solitaire... je suis bien malheureux! (*A part.*) Je crois que j' ne me suis pas mal tiré de là.

(Il rentre en faisant des gestes de douleur. La nuit vient.)

SCÈNE X.

JOLIET, *seul.*

Eh bien! je ne peux pas supporter ça : ce tableau me déchire l'âme. Je ne pourrai donc jamais le rendre heureux! j'avais pourtant choisi un bon endroit. Ah! une idée ingénieuse!.. j'ai mon cousin qui a fait un héritage en mon nom, un héritage superbe!.. je vas le chercher. Ah! Pichet, Pichet! tu pourras épouser ta Fanchette! Quel sacrifice affreux!... oui, c'est décidé, je vas trouver mon cousin qui demeure à Rueil, dans le palais du cardinal, où il occupe un poste de confiance... il est à la tête des chiens. Je n'avertis personne, et je reviendrai les bénir... Entrons prendre mon manteau. Ah! Pichet, Pichet! tu pourras juger ton ami.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE XI.

BACHELU, FANCHETTE, PAYSANS, *puis* PICHET, *sortant de sa cabane.*

CHOEUR.

Quelle heureuse nouvelle!
Accourons en ces lieux...
La fortune rebelle
Exauce enfin ses vœux.

PICHET, *paraissant.* Plus bas, plus bas! Oui, mes amis, je suis heureux; mais silence! méfions-nous de Joliet, il me jetterait un sort.

BACHELU. Mais, comment ça se fait-il?

PICHET. Plus bas!.. D'abord, voici de l'or, qui n'est pas une chimère; et je vous dirai le reste à table.

BACHELU. Ah ça! j'y vais de confiance; mais je ne te promets rien.

(Nuit complète.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JOLIET, *sortant de sa cabane.*

PICHET. Le v'là, le v'là! taisons-nous. Silence! les femmes.

(Ils se rangent à gauche.)

JOLIET, *à part.* Ah! mon Dieu! les v'là... pourvu qu'ils ne m'aperçoivent pas! O mes amis! je fais votre félicité à la sourdine... O Fanchette! je t'abandonne à lui; mais j'emporte un souvenir de toi, un souvenir que je me suis donné en ton nom, car tu m'as aussi défendu de mourir. (*Il entr'ouvre son manteau et place à sa boutonnière une aiguillette pareille à celle que Mlle d'Aigueville a remise à Pichet.*) Partons!

(Il s'éloigne avec précaution.)

PICHET. Il s'en va... Suivez-moi, mes amis!

CHOEUR, *à voix basse.*

Le souper nous appelle;
Toujours, selon nos vœux,
Que le plaisir fidèle
Nous rassemble en ces lieux.

(*Ils sortent tous par la droite; on voit, sur la colline à gauche, Joliet qui leur fait des signes d'adieu.*)

ACTE II.

(La scène est à Rueil, au château du cardinal de Richelieu. Le théâtre représente une galerie ouverte au fond sur un jardin. Portes latérales. A gauche, l'appartement du maréchal de Bassompierre; à droite, un cabinet.)

SCÈNE PREMIÈRE.

BOURDON, *seul.*

(Il paraît au fond et s'arrête, il entre, regarde et va écouter aux portes.)

Tout le monde dort encore dans le château de Rueil! J'ai rôdé toute la nuit sans pouvoir rien apprendre, et M. le cardinal de Richelieu ne sera pas très satisfait de mon rapport de ce matin. Depuis deux jours que, sous le prétexte d'une fête, il a voulu réunir ses principaux ennemis, j'étudie tous les visages, j'écoute à toutes les portes... Il paraît qu'il y a une grande conspiration sur le tapis. D'abord, il en pleut des conspirations... Si je pouvais en découvrir une petite...... comme ça me pousserait!.. Attention, et récapitulons... Nous avons ici sous la main, parmi les principaux suspects, le maréchal de Bassompierre. Celui-là, avec sa figure réjouie et son gros ventre, a plutôt l'air d'un épicurien que d'un conspirateur; ensuite la

princesse de Conti... On attend ce matin le marquis de Laville, l'un des plus chauds ennemis du cardinal. Pas de doute, la partie va s'engager; gare à ceux qui la perdront!.. Ce château est trop bien disposé pour qu'un secret puisse s'y garder. Des conduits dans toutes les murailles, où chaque voix vient se trahir... des appartemens où l'œil du maître peut sans cesse pénétrer. J'entends du bruit, on ouvre une porte... c'est celle du maréchal de Bassompierre... tâchons de savoir pourquoi il sort de si grand matin. (*Il se tient à l'écart dans la dernière coulisse de droite. La porte de gauche s'ouvre, une femme sort.*) Dieu me pardonne, c'est Mme la princesse de Conti!.. Quelle horreur! une intrigue dans le palais d'un saint prélat!.. dans l'asile de toutes les vertus!.. Heureusement qu'il y a des espions!

SCÈNE II.

LA PRINCESSE DE CONTI. *Elle sort du cabinet du maréchal de Bassompierre*, BOURDON.

LA PRINCESSE, *avec mystère, et à la cantonnade*. Non, restez, maréchal, ne me reconduisez pas... un mari peut se dispenser d'être poli avec sa femme.

BOURDON, *à part*. Sa femme!

LA PRINCESSE. Quelle jolie chose qu'un mariage secret!

BOURDON. Un mariage secret!

LA PRINCESSE. Du mystère et du plaisir!.. c'est presque comme si l'on n'était pas marié.

BOURDON. C'est vrai.

LA PRINCESSE. Et puis cela sert si bien nos desseins contre ce damné cardinal!

BOURDON. Ah! ah!

LA PRINCESSE. Le roi et la reine ignorant les liens qui m'unissent à M. de Bassompierre, je puis leur vanter à chaque instant les talens, le génie du maréchal; je puis enfin, sans paraître intéressée dans cette affaire, hâter sa prochaine élévation au rang de premier ministre.

BOURDON. Dieu! quelle conspiration!

LA PRINCESSE. Qui croirait que nos tête-à-tête avec mon mari ne sont que des conciliabules pour renverser le cardinal?

AIR *du Bouquet de bal.*

Nos rendez-vous de mystère
Cachent les plus grands projets,
La politique sévère
Peut seule y trouver accès...
D'avance il faut qu'on administre
Pour montrer le bien qu'on fera
Mais lorsque l'on est ministre
On ne songe plus à cela.

BOURDON, *à part.* Je tiens ma conspiration... ma fortune est faite.

(*Il entre dans le cabinet à droite.*)

LA PRINCESSE. N'oublions pas chez qui nous sommes ici... Quelqu'un vient. (*Elle remonte la scène.*) Je ne me trompe pas, c'est un ami... le marquis de Laville.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, LE MARQUIS. *Il est en uniforme de son grade.*

LE MARQUIS. La princesse!.. permettez.

(*Il lui baise la main.*)

LA PRINCESSE. Comment, à Rueil de si grand matin? vous êtes donc aussi invité par le cardinal?

LE MARQUIS. Sans doute; en ma qualité d'ennemi intime de son éminence, j'avais des droits à son souvenir.

LA PRINCESSE. Que voulez-vous dire?..

LE MARQUIS. Que cette fête, si fastueusement annoncée, cache un piége; nous sommes les prisonniers de Richelieu.

LA PRINCESSE. Il se pourrait?

LE MARQUIS. Oui, il ne nous a réunis chez lui qu'afin de nous avoir plutôt sous la main lorsqu'il jugera convenable de nous faire embastiller.

LA PRINCESSE, *avec résolution*. Il faut absolument que le maréchal soit ministre.

LE MARQUIS. Et il le sera avant peu... les choses vont à merveille; il ne s'agit que de gagner un auxiliaire dans le camp ennemi.

LA PRINCESSE. Silence!.. Si l'on vous entendait!

LE MARQUIS. Oh! je ne cache à personne ma façon de penser; je suis un soldat assez mal instruit des finesses de cour... J'ai pris parti pour le maréchal parce que je le sais brave et que je le crois bien intentionné... Richelieu me déplaît, parce que c'est bien plus pour satisfaire son orgueil que pour servir le pays qu'il tient Louis XIII en tutelle, et, malgré les épigrammes du cardinal sur son embonpoint, Bassompierre est mon homme, je le dis sans peur, car j'aime les conspirations à haute voix, et les conciliabules à portes ouvertes. Qu'on me prouve que j'ai tort, et je tourne casaque; il me faut un bon ministre, voilà tout.

AIR *de Caleb.*

Eh! que m'importe à moi le nom d'un homme,
Ici, pourvu qu'il ne travaille pas,
Soit pour Madrid, soit pour Vienne ou pour Rome,
Mais pour la France, il est sûr de mon bras..
Qui gère mal, mérite qu'on le chasse;
Le bon ministre, intègre, sage, humain,
Est quelque part, mais il n'est pas en place,
Frayons la route et tendons-lui la main.

Mais il me tarde de voir le maréchal... Sans doute il est déjà occupé des affaires les plus graves...

BASSOMPIERRE, *dans l'appartement, il chante.*

Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris;
J'aime mieux ma mie
O gué!
J'aime mieux ma mie!

(*Il entre gaîment.*)

SCÈNE IV.

BASSOMPIERRE, LA PRINCESSE, LE MARQUIS.

BASSOMPIERRE. Eh ! bonjour, cher marquis !

LE MARQUIS. Mon cher maréchal...

LA PRINCESSE. Pouvez-vous bien chanter si gaîment dans des circonstances si importantes !

BASSOMPIERRE. Encore le même reproche?.. Ne voulez-vous pas que je prenne les faveurs de la fortune au tragique?

AIR : *Comme faisaient nos pères.*

Vous savez qu'à Rome jadis,
Brutus, en homme habile,
Contrefit l'imbécille,
Pour cacher ses projets hardis!
Fiesques, de Gênes
Brisait les chaînes,
Tout en chantant l'amour, l'oubli des peines;
A Florence, conspirateurs,
Les sybarites en vainqueurs
Couraient au but en roulant sur des fleurs.
Je veux suivre les rites
Des joyeux sybarites!
Oui, conspirons, mais en gais sybarites!

LA PRINCESSE. Quelle légèreté!..

LE MARQUIS. Ah ! ça, maréchal, je venais vous prévenir qu'une grande intrigue se noue dans ce moment en notre faveur... Depuis que le rusé cardinal a forcé la reine-mère à se retirer à Compiègne, ce qui équivaut à une espèce d'exil, vous savez que, seul près du roi, Richelieu s'est emparé de toute la puissance... Nos amis viennent d'agir... Médicis a réclamé ses droits de mère... elle veut voir son fils... Le roi a consenti, mais en secret... S'il parvient jusqu'à la reine-mère en l'absence du favori, la déchéance du cardinal est signée, et nous triomphons tous.

BASSOMPIERRE. Et je m'élève à sa place!

LE MARQUIS. Il faudrait nous ménager des intelligences chez Richelieu, afin d'être instruits de ses démarches.

LA PRINCESSE. Rien de plus facile, le chevalier de Lucy, son secrétaire, n'est-il pas amoureux de mademoiselle d'Aigueville, la nièce du maréchal, et l'une des filles de la reine!..Médicis encourage cette liaison dans l'espoir que la jeune personne entraînera son amant à lui livrer les secrets du cardinal; et le ministre, de son côté, compte sur la passion de son secrétaire pour obtenir des confidences qui nuiront à la reine. Le bonheur du chevalier dépend de nous, je réponds de lui.

BASSOMPIERRE. Il faudrait qu'il remît entre nos mains certains papiers que je lui désignerais... et qui, placés sous les yeux du roi...

LA PRINCESSE. C'est une trahison...

LE MARQUIS. C'est de bonne guerre !... Le cardinal a bien fait fouiller dans votre hôtel, depuis que vous êtes à Rueil.

LA PRINCESSE. Quelle infamie !

LE MARQUIS. Il défend son portefeuille... et nos hommes d'état ne regardent pas aux moyens, pourvu qu'ils prolongent leur puissance.

LA PRINCESSE. Le tumulte de la fête a déjà fait tomber en mon pouvoir de certaines preuves...

(Elle montre un portefeuille.)

LE MARQUIS. Comment, ce portefeuille ?...

LA PRINCESSE. Appartient au chevalier de Lucy... Quelques lettres d'amour, quelques lignes de la main de votre nièce... billets sans conséquence, mais qui sauront nous l'attacher.... Le voici; laissez-moi fairè; promettez, s'il le faut, votre consentement au mariage.

BASSOMPIERRE, *au marquis.* Au fait, nous trouverons toujours bien un moyen de ne pas tenir ma promesse.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, BASSOMPIERRE, LA PRINCESSE, LE CHEVALIER DE LUCY.

Il salue profondément.

LE CHEVALIER. Je venais annoncer à M. le maréchal qu'un travail extraordinaire privera son éminence de recevoir ce matin ses nobles hôtes.

LE MARQUIS, *bas au maréchal et à la princesse.* Il est sans doute occupé à préparer nos lettres de cachet.

LA PRINCESSE, *bas.* Ah ! quelle affreuse idée!

BASSOMPIERRE, *bas.* S'il s'occupe de nous aujourd'hui, nous le lui rendrons demain.

LA PRINCESSE, *bas.* Attention. (*Haut.*) Je crois que l'événement qui interdit à M. le maréchal la satisfaction de faire sa cour au cardinal-ministre lui sera moins sensible aujourd'hui que dans tout autre moment.

BASSOMPIERRE. En effet, des embarras qui me sont survenus...

LA PRINCESSE. Ceux du mariage de votre nièce...

LE CHEVALIER, *à part.* Qu'entends-je?

LA PRINCESSE, *continuant.* Avec M. le comte de Beaufremont,

BASSOMPIERRE. Il serait déjà fait sans quelques difficultés...

LE CHEVALIER, *à part.* Je respire!

LA PRINCESSE. Qui ne tarderont pas à être levées.

LE CHEVALIER, *avec agitation.* M. le maréchal ne connaît peut-être pas le plus grand obstacle à ce mariage.

LA PRINCESSE, *bas aux autres.* Vous voyez qu'il y vient tout seul.

LE MARQUIS. Mais quel est cet obstacle, si les deux familles sont d'accord?

LE CHEVALIER. Il faudrait que les époux le fussent aussi... et mademoiselle d'Aigueville ne consentira jamais...

BASSOMPIERRE, *vivement.* Comment savez-vous cela, monsieur?

LE MARQUIS. Vous lui connaissez donc des engagemens?

LA PRINCESSE. Ah! messieurs... c'est une indiscrétion que vous demandez...: Chevalier, gardez un noble silence... l'amour vous en tiendra compte. (*Bas au maréchal.*) Insistez pour tout savoir.

BASSOMPIERRE. J'espère que monsieur expliquera sur-le-champ ses paroles.

LE MARQUIS. Elles sont graves, chevalier.

LA PRINCESSE. Mais s'il ne le peut pas, si l'honneur lui interdit toute explication... Allons, messieurs, soyez moins exigeans! (*Tirant le portefeuille.*) Chevalier, ayez aussi moins de réserve; d'ailleurs, il est des choses qu'on peut savoir... Ce portefeuille...

LE CHEVALIER, *vivement.* O ciel! c'est le mien....

ENSEMBLE.

(*A part.*)

Quel effroi!
Loin de moi
L'espérance
Fuit d'avance
Mon secret est connu,
C'en est fait, je suis perdu!

LES TROIS AUTRES, *à part.*

Quel effroi!
Je le vois,
Sa prudence
A fui d'avance!
Son amour est connu,
Le cardinal est perdu!

LA PRINCESSE, *examinant le chevalier.*

De son trouble quelle est la cause?
Ce portefeuille au billet doux
Renfermerait-il autre chose?
Un secret!...

(*Elle visite vivement le portefeuille, touche un ressort qui le fait ouvrir, une lettre tombe, Bassompierre la ramasse avec vivacité.*)

LE CHEVALIER, *dans le plus grand trouble.*

Dieu!.. que faites-vous?

BASSOMPIERRE, *ouvrant la lettre.*

J'en ai le droit... d'une nièce chérie,
C'est l'écriture...

LE CHEVALIER.

Ah! quelle cruauté!...

LE MARQUIS, *bas au maréchal.*

Vous agissez avec déloyauté!...

BASSOMPIERRE

Je fais de la diplomatie!

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER, *à part.*

Quel effroi! etc.

LES TROIS AUTRES, *à part.*

Quel effroi! etc.

BASSOMPIERRE, *lisant.* « Henri, j'ai cédé » à vos instances; notre bonheur, m'avez- » vous dit, dépend de ma résolution, j'ai » suivi toutes vos instructions... »

LE CHEVALIER, *l'interrompant.* De grâce, monsieur le maréchal...

BASSOMPIERRE, *continuant.* « Vous cher- » cherez à rencontrer dans le parc de Rueil » un paysan portant une aiguillette de laine » bleue à sa boutonnière; approchez-vous » de lui en prononçant le mot: Compiè- » gne; l'heure qu'il vous indiquera sera » celle de l'entrevue de ma noble maî- » tresse et du roi, son fils... Je ne sais quel » usage vous prétendez faire de mon in- » discrétion; mais y pus l'avez voulu, je » n'ai pas hésité.

» LOUISE D'AIGUEVILLE. »

LE CHEVALIER, *avec désespoir.* Ah! j'ai trahi mon bienfaiteur.

BASSOMPIERRE. Nous triomphons!... le cardinal sera joué comme un sot... si nous parvenons à lui cacher l'arrivée de l'envoyé de Compiègne.

LA PRINCESSE, *lui remettant son portefeuille.* Maintenant, monsieur de Lucy, c'est à vous de décider si vous voulez obtenir la main de Louise.

LE CHEVALIER. Ah! madame, en pouvez-vous douter?

BASSOMPIERRE. Monsieur, pour devenir mon neveu, M. de Beaufremont s'est séparé de la cause du cardinal.

LE CHEVALIER. Ah! je crois vous comprendre; mais Richelieu n'était pas son bienfaiteur.

LE MARQUIS. C'est vrai, c'est vrai, jeune homme, et vous ne sauriez l'imiter, l'honneur vous le défend!

LA PRINCESSE, *bas au marquis.* Que faites-vous donc?

LE MARQUIS. En effet, j'oubliais mon rôle.

BASSOMPIERRE, *au chevalier.* Monsieur

de Beaufremont attend aujourd'hui ma réponse.

LE CHEVALIER, *dans le plus grand trouble.* Eh bien! dites-lui que Louise est aimée, qu'elle m'aime, et que pour elle...

BASSOMPIERRE*. Je vous entends, agissez franchement et je ferai mon devoir.

LA PRINCESSE. D'abord, il faut que Richelieu ignore l'arrivée de ce paysan.

LE CHEVALIER. J'ai mis la lettre sous ses yeux.

BASSOMPIERRE. Raison de plus pour qu'il ne se défie pas de vous... vous lui direz que vous n'avez pas vu l'homme à l'aiguillette.

LE CHEVALIER. En effet, je ne l'ai point encore vu; et vous refuserez votre nièce au comte de Beaufremont.

BASSOMPIERRE. Je vous le jure! (*A la princesse.*) Cela ne veut pas dire que je la donnerai au chevalier de Lucy.

LA PRINCESSE, *au marquis.* Nous le tenons!... Que pensez-vous de mon adresse?

LE MARQUIS. Je pense, madame, que si l'amour fait faire de ces sotises-là... je vais le supprimer dans mon régiment de Bourgogne afin d'être sûr de mes soldats. Quinze jours de cachot au premier amoureux qui me tombe sous la main.

LA PRINCESSE. Séparons-nous, un plus long entretien pourrait faire naître des soupçons... Le chevalier nous rejoindra dans les jardins.

(Elle sort avec le maréchal et le marquis.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, *seul.*

Qu'ai-je fait?... où m'ont-ils entraîné? ah! si l'amour me fait abandonner mon maître, du moins je ne trahirai pas mon bienfaiteur... Voici l'heure du lever du cardinal, je vais lui porter ma démission... (*Un domestique entre par le côté opposé à l'appartement de Bassompierre et remet une lettre à Lucy.*) Une lettre! (*Le domestique sort.*) C'est du cardinal. (*Il lit.*) « Après » ce qui vient de se passer, le cardinal » pense que le chevalier de Lucy a l'intention de le quitter. » Grand Dieu! « Mais, » il n'a pas encore le droit d'être un ingrat, » c'est lorsqu'il se sera vu comblé de bienfaits qu'il pourra se séparer de la cause » de son protecteur; aussi le cardinal, » afin de hâter ce moment, refuse-t-il aujourd'hui la démission du chevalier, et » loin de lui retirer ses bonnes grâces, il » le nomme son secrétaire particulier. » Se peut-il?... cette bonté!... ce ton de reproche me confondent... mais comment a-t-il su si promptement? Quel homme!... mais non, je ne serai point ingrat... je vais me justifier, me jeter à ses pieds... je vais...

(Il entre dans le cabinet à droite; on voit paraître au fond Nicolas Joliet cherchant à s'orienter.)

SCÈNE VI.

JOLIET, *seul.*

C'est affreux!... c'est abominable!... c'est immoral!... (*Regardant.*) Dieu!... que c'est beau ici... c'est très-bien arrangé... J'ai retrouvé mon cousin, mais ce qui est indigne, c'est qu'il n'a pas voulu me reconnaître... un cousin germain d'enfance, qui était charmant quand il était petit... c'est le souffle impur de la cour qui l'a flétri!... on m'a flétri mon cousin. Je veux parler au maître de la maison, vu que j'ai besoin de mon argent; il me le faut, pour marier mon ami dont j'ai causé le malheur. O Pichet!... ô Fanchette!

AIR : *Romance du Pré aux Clercs.*

Tendre amie, fill' jolie,
Comptez sur mon secours!
J'emploierai tout ma vie
A servir vos amours!
Votre hymen doit s'en suivre;
Enfin, pour vous unir,
Si je ne peux pas vivre,
Il me faudra mourir.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, JOLIET.

LE MARQUIS, *entrant, à part.* Que cherche cet homme?... Que vois-je!... une aiguillette bleue!... (*Haut.*) D'où viens-tu?

JOLIET. D'où je viens?... je viens... Ah! monsieur, je vous salue.

LE MARQUIS. Je te demande d'où tu viens?

JOLIET. Ah! pardon... pardon... je viens du village de Plessier.

LE MARQUIS. Fort bien!

JOLIET. Non, fort mal, attendu que je venais pour trouver mon cousin... Ah! pardine, il faut que je vous conte ça... donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vas vous conter ça puisque vous v'là.

LE MARQUIS. C'est inutile.

JOLIET. Au contraire... figurez-vous que... mon cousin...

LE MARQUIS. Je sais, je sais, c'est un prétexte, tu n'a pas de cousin ici.

JOLIET. Ah! c'est un peu fort, vous aussi, mais il vous a donc déjà influencé?

LE MARQUIS. Assez... assez... D'abord, tu vas commencer par ôter cette aiguillette, il est important que personne ne la voie; allons, donne.

* Le marquis, la princesse, Bassompierre, le chevalier.

JOLIET. Ça, ça?

LE MARQUIS. Donne donc. (*Il la met dans sa poche.*) Tu m'attendras ici un instant... dix louis pour toi si tu sais obéir.

JOLIET. Dix louis!... et tout de suite?

LE MARQUIS, *lui donnant une bourse.* Les voici.

JOLIET. Ah ça! mais, est-ce que je dors? est-ce que je dors?... dix louis pour que je reste là un instant... mais je m'attache ici pour toujours...

SCÈNE IX.

BASSOMPIERRE, LE MARQUIS, JOLIET.

BASSOMPIERRE. Ah! marquis, je vous cherchais... nos affaires vont fort mal, je viens de rencontrer cet imbécille de Lucy, il s'avise d'avoir des remords, il renonce au traité d'alliance.

LE MARQUIS. Que nous importe, je tiens notre homme. (*Il montre Joliet.*) Voici l'aiguillette dont il était porteur.

BASSOMPIERRE. Se pourrait-il?

LE MARQUIS. Allons, parle à M. le maréchal*.

JOLIET. *étourdi.* Monsieur le maréchal.

(Il se baisse pour saluer de toutes ses forces.)

BASSOMPIERRE. Veux-tu me faire une promesse?

JOLIET. Un maréchal!

BASSOMPIERRE. Voyons .. quinze louis si tu consens à ne pas paraître devant le cardinal avant ce soir.

JOLIET. Ah! je vois ce que c'est, mon cousin a intrigué aussi près de celui-là... Mais, monseigneur, vous ne savez donc pas que l'héritage de ma tante se monte à sept cent trente-cinq livres dix-sept sous.

BASSOMPIERRE. Sa tante, un héritage... (*A part.*) Ah! j'y suis, c'est pour dérouter l'ennemi. (*Haut.*) Eh bien! huit cents livres si tu consens à ne pas te montrer.

JOLIET. Huit cents livres!... Ah! mon maréchal, je me cacherai n'importe où.

BASSOMPIERRE, *lui prenant le bras.* Crains la rancune du marquis.

LE MARQUIS, *de même.* Compte sur la protection du maréchal.

JOLIET **. Le maréchal! le marquis! mais c'est éblouissant! je suis dans le sein de la cour, je marche sur les pieds du trône.

LE MARQUIS. Ah! voilà la princesse, elle sera enchantée de ton arrivée.

JOLIET, *vivement.* La princesse! une princesse!... Ah! je suis dans le soleil.

* Bassompierre, Joliet, le marquis.
** Bassompierre, le marquis, Joliet,

SCÈNE X.

BASSOMPIERRE, LA PRINCESSE, LE MARQUIS, JOLIET.

LE MARQUIS. Venez, venez, madame... voici l'envoyé de la reine.

LA PRINCESSE. Comment?

LE MARQUIS. Voyez plutôt.

(Il lui montre l'aiguillette.)

JOLIET. Diable d'aiguillette!.. qu'est-ce que tout cela signifie?

LA PRINCESSE. Il ne faut pas que cet homme reste dans les jardins.

BASSOMPIERRE, *bas.* Il serait dangereux de nous en emparer.

LE MARQUIS. Aucun signe apparent ne peut plus le faire reconnaître.

BASSOMPIERRE, *bas.* Faites-le jaser. (*Haut.*) Nous nous retirons... dans un instant, nous nous réunirons tous dans mon appartement où l'on prépare le déjeuner.

JOLIET. Un déjeuner!..

BASSOMPIERRE. Oui, quand tu auras satisfait aux demandes de madame, tu déjeuneras avec nous.

JOLIET. Déjeuner avec un maréchal, avec une princesse!.. O charmante aiguillette!.. et dire que j'en ai vendu plus de cinq cents à six sous la pièce... Quelle fortune j'ai engloutie!

(Le marquis et le maréchal rentrent en faisant des signes à la princesse.)

SCÈNE XI.

LA PRINCESSE, JOLIET.

LA PRINCESSE. Voyons, mon cher, vous allez tout me confier. D'abord, asseyez-vous.

JOLIET, *s'asseyant.* Après vous, madame.

LA PRINCESSE. Voyons, répondez-moi; du courage.

(Elle s'assied.)

JOLIET. J'essaierai; car je n'ai pas été élevé à parler à des princesses... il faudrait être pris de jeunesse.

LA PRINCESSE. Voyons, remettez-vous.

JOLIET, *à part.* C'est très-drôle, je ne peux pas la regarder en face... elle a un profil..

LA PRINCESSE. Dites-moi, c'est pour elle que vous venez, n'est-ce pas?

JOLIET. Ah! madame, uniquement pour elle... pour lui aussi... je veux faire leur bonheur.

LA PRINCESSE, *à part.* Très-bien! (*Haut.*) Et vous a-t-elle parlé de la reine?

JOLIET, *très-surpris.* De la reine? (*A part.*)

Est-ce que Fanchette connaît la reine? (*Haut.*) Elle ne m'en a rien dit.

LA PRINCESSE. Si vous persistiez à voir le cardinal, ce serait sacrifier les intérêts du roi.

JOLIET, *stupéfait* Du roi, à présent!

LA PRINCESSE. Allons, ayez une entière confiance; songez que c'est un secret d'état, et si vous désirez qu'on soit reconnaissant...

JOLIET. Un secret d'état... (*A part.*) Je deviens bête comme un animal!

LA PRINCESSE. Elle a bien dû vous mettre un peu dans sa confidence... Vous savez pourquoi vous venez ici?

JOLIET. Ah! je crois ben, que je le sais! (*A part.*) Dans ce moment-ci, j'ignore absolument mon existence. (*Haut.*) Tenez, madame la princesse, voilà tout bonnement ce qui en est: c'est que sans moi, et si je ne m'étais pas dérangé, elle n'épouserait pas celui qu'elle aime.

LA PRINCESSE. A la bonne heure... Ensuite?

JOLIET. Quant à la reine, au cardinal et au secret d'état, elle ne m'en a pas soufflé le mot; seulement, c'est que si le père Bachelu ne me voit pas revenir avec une dot pour elle, il ne voudra pas qu'elle se marie, et le pauvre Jean Pichet, mon ami intime, en mourra de chagrin... V'là ce que je sais.

LA PRINCESSE, *se levant.* Que signifie?..

JOLIET. Et pour le reste, permettez... pour le reste, je ne souffrirai pas que ça se passe comme ça... Il faudra que le mariage se fasse. Ainsi, vous comprenez, si ça ne réussit pas de votre côté, par les dix louis que j'ai reçus et les huit cents livres qu'on m'a promis, je me retourne de l'autre côté tout de suite. Au fait, je suis bien plus intéressé au jeune homme qu'à la femme, moi! Le jeune homme, c'est mon ami d'enfance.

LA PRINCESSE. Qu'entends-je?.. Mais c'est un piége!.. cet homme n'est qu'un espion!

JOLIET, *se levant.* Moi, un z'espion?

LA PRINCESSE. Misérable! tu tiens notre secret... tu sais tout.

JOLIET. C'est un peu fort, par exemple!

LA PRINCESSE. Mais tu ne profiteras pas de ton adresse... Je cours avertir le maréchal... Tremble, si tu dis un mot de nos projets!

JOLIET. Je ne dirai rien! je ne dirai rien!..

LA PRINCESSE. Si tu cherches à sortir de ces lieux, tu te perds... Ce château est plein d'oubliettes que tu ne saurais découvrir, et qui te feront disparaître au premier pas que tu feras pour t'échapper.

(Elle sort.)

SCENE XII.

JOLIET, *seul.*

Me voilà dans une jolie position!.. Ma tête bout... j'ai le cerveau en combustion, et mon esprit est dans une éclipse totale... et c'est mon aiguillette qui est cause de tout ça! C'est donc un sortilége!.. Fanchette, tu m'as donc placé sous le charme? Et Pichet, qui en avait aussi une, que sera-t-il devenu?.. Ah! mon Dieu! et les oubliettes... Je marche, je marche sans réflexion, et je m'expose à être oublié... Ah! la! la! ma machine se détraque!.. Ah! Pichet! Pichet! c'est pour toi que je suis venu ici.

SCÈNE XIII.

PICHET, JOLIET.

JOLIET, *l'apercevant.* Ciel! Jean Pichet!

PICHET. Que vois-je? Joliet!

JOLIET. Ah! mon ami!

(Il se jette dans ses bras.)

PICHET. Mais je suis stupéfait... Que fais-tu donc ici?

JOLIET. Ah! mon ami, ce que j'y fais... mais toi?

PICHET. Moi, je ne peux pas te le dire.

JOLIET. Je le sais, mon pauvre Pichet. (*Lui montrant son aiguillette.*) C'est pour ça que tu y viens.

PICHET. Comment! tu le sais?

JOLIET. Nous sommes ensorcelés tous les deux. Je te vas tout expliquer: quand tu m'as fait voir ça à ta boutonnière, tu m'as dit que c'était Fanchette qui te l'avait donné; alors moi, par une jalousie déplorable, j'en ai voulu mettre une pareille, et je suis venu ici pour trouver mon cousin.

PICHET. Ton cousin, qu'est dans le château?

JOLIET. Oui; mais si tu savais ce que j'ai vu!... Ecoute bien: supposons que je te laisse ici avec ton aiguillette... il va venir un grand sec qui va te donner dix louis... C'est affreux, mon ami!

PICHET. Mais, pas du tout, je veux bien, moi.

JOLIET. Ne t'inquiète pas, il en reviendra un gros qui te promettra huit cents livres.

PICHET. Mais c'est fameux!

JOLIET. Ne t'inquiète pas.... Alors la princesse arrivera... on te laissera seul, tous les deux; elle te fera asseoir près

d'elle, et elle te regardera avec un petit air très-gentil.

PICHET, *riant*. Vraiment !

JOLIET. Ne t'inquiète pas... Vous parlerez ensemble du gouvernement.

PICHET, *le regardant*. Joliet !.. dis donc, Joliet? (*A part.*) Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il serait devenu fou ?

JOLIET. Des secrets d'état... du cardinal, de la reine, ne t'inquiète pas... du roi, du déjeuner... et tout d'un coup, bernique !.., on te menacera et on voudra te faire disparaître.

PICHET. Joliet ! tu n'y es plus, mon ami.

JOLIET. Je voudrais bien ne plus y être.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Tirons-nous d'là.
De tout côté l'danger nous presse ;
On te donn'ra
De l'or comme ça,
Tirons-nous d'là.
Nous somm's entourés de noblesse ;
Nous somm's cernés par un' princesse.
Tirons-nous d'là.

Pichet ! Pichet ! reste ici... ne va pas là, ne bouge pas de là, tu vas t'enfoncer.

PICHET. Mais décidément il a perdu la tête.

JOLIET. Et tout ça, mon garçon, à cause de l'aiguillette. Mais ton danger m'exaspère... Je suis ton ami, Pichet, et je te sauverai... Je m'empare de ce signe périlleux.

(*Il lui enlève son aiguillette.*)

PICHET. Mon aiguillette !

JOLIET. C'est pour ton bien que je te dépouille. (*Il s'enfuit en lui criant :*) Pichet, ne bouge pas, il y a des oubliettes.

SCÈNE XIV.

PICHET, *seul*.

Allons, le voilà qui m'emporte mon aiguillette, à présent ! c'est trop fort, à la fin !.. Je me révolte contre son amitié. C'est lui qui est cause qu'on m'a pris mes meubles ; c'est lui qui voulait me prendre ma fiancée ; c'est lui qui prend mon talisman.... Oh ! les amis ! les amis !

AIR : *J'ai d' l'argent.*

Les amis
Croient que tout leur est permis.
Les amis
Sont des Turcs en tout pays.
Garçon, vous êt's amoureux,
Vlan ! pour un cœur vous êt's deux ;
Vous avez, un' fois marié,
Un tiers au lieu d'un' moitié.
Les amis, etc.

Dans not' famill' c'est un sort,
On a le nez un peu fort,
Vous l'avez aquilin, c'est clair,
Vos enfans ont l'nez en l'air.
Les amis, etc.

Et moi qui avais tant promis à cette dame... Tiens ! voilà du monde.., c'est peut-être ceux qui me cherchent.

(*Il se met à l'écart.*)

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, LA PRINCESSE, BASSOMPIERRE, LE CHEVALIER, PICHET.

BASSOMPIERRE, *au chevalier*. Ainsi, monsieur, vous nous avez trompés ?

LA PRINCESSE. Cet homme à l'aiguillette n'était qu'un espion du cardinal à qui nous devions livrer nos secrets.

LE MARQUIS. Nous sommes contreminés.

LE CHEVALIER. Si en effet vous avez vu l'homme que nous attendons, il vient réellement du village de Plessier, près Compiègne.

PICHET, *s'avançant*. Compiègne !.. voilà, voilà !

BASSOMPIERRE. Ce n'est pas l'homme que nous avons vu.

LE CHEVALIER. Je l'ignore... Ne viens-tu pas de Compiègne ?

PICHET, *bas au chevalier*. Six heures du soir.

TOUS. C'est lui !

LE CHEVALIER, *à Pichet*. Et tu as vu la dame ?

PICHET. Certainement que je l'ai vue !.. une jeune belle dame, charmante, et qui m'a bien recommandé d'être exact.

BASSOMPIERRE. Et cet autre de tout-à-l'heure ?

PICHET. Ah ! je vas vous dire, monsieur, c'est un de mes camarades qu'est venu voir ici son cousin, et qui, par jalousie, a mis une aiguillette comme moi ; mais ne craignez rien, je vous réponds de lui.

BASSOMPIERRE, *à part*. Nous sommes sauvés ! (*Haut à Pichet*.*) Tiens, mon ami, prends, et compte sur ma protection.

PICHET, *à part*. Une bourse !.. ça commence juste comme Joliet.

BASSOMPIERRE. Chevalier, vous serez mon neveu.. Surtout que le cardinal ignore que nous avons vu le messager.

LE MARQUIS. Cette fois nous triomphons.

BASSOMPIERRE. Nous t'emmenons déjeuner avec nous.

PICHET. Juste comme Joliet.

BASSOMPIERRE.

AIR : *Valse de Robin des Bois.*

Nous sommes sûr de la victoire !
Notre projet réussira.

* Le marquis, la princesse, le chevalier, Bassompierre, Pichet.

Nous allons nous couvrir de gloire,
Car devant nous Richelieu tombera.

LE CHEVALIER. Mais que dira la France?

BASSOMPIERRE.
Suite de l'air.

Quand un bourgeois fait une chute,
En le voyant on rit d'abord;
Quand un ministre enfin fait la culbute
On rit encore bien plus fort.

TOUS.

Nous sommes sûrs de la victoire.

(*Ils rentrent chez le maréchal.*)

SCÈNE XVI.

JOLIET, *accourant.*

Pichet! Pichet! eh bien! qu'est-ce qu'ils ont fait de mon ami?.. Ah! mon Dieu! il se sera enfoncé. Pichet! Pichet!.. rien... il aura trouvé le moyen de s'évader... Eh bien! tant mieux, mon compagnon est en sûreté maintenant, je les brave tous. on peut venir m'arrêter!..

(Il place à sa boutonnière l'aiguillette qu'il a prise à Pichet.)

SCÈNE XVII.

JOLIET, L'INCONNU, *puis* QUATRE GARDES *et* UN OFFICIER, *au fond.*

(L'inconnu entre avec précaution et regarde Joliet attentivement.)

L'INCONNU. Voici sans doute l'homme dont on m'a parlé?

JOLIET. Je suis flambé... on vient me mettre la main dessus...

L'INCONNU, *regardant l'aiguillette que Joliet porte à sa boutonnière.* C'est lui!.. Ecoute; depuis quand es-tu ici?

JOLIET. Pardi, allez, ça vous avancera bien quand vous me ferez coffrer.

L'INCONNU. Il ne s'agit pas de ça... réponds!

JOLIET. Pardi, je suis ici depuis ce matin.

L'INCONNU. Et qui as-tu vu?

JOLIET. Ah! voilà... c'est eux qui vous envoient, n'est-ce pas? je vous demande un peu si c'est de ma faute... est-ce que je savais moi... Tenez, si vous êtes bon enfant, si vous voulez me laisser partir, voilà les dix louis qu'ils m'ont donnés.

L'INCONNU. Dix louis... et de qui les tiens-tu?

JOLIET. Du gros... non, pas du gros... de l'autre, du marquis.

L'INCONNU. Le marquis!.. Mais n'es-tu pas du village de Plessier.

JOLIET. Sans doute, je suis venu ici pour une affaire.

L'INCONNU, *à part.* C'est bien cela.

JOLIET. Alors, il y en a un gros qu'on a fait venir, un qu'on appelle le maréchal, qui m'a promis une somme énorme pour que je ne parle pas au cardinal avant ce soir.

L'INCONNU, *à part.* A merveille. (*Haut.*) Ensuite.

JOLIET. Mais vous devez bien le savoir, puisque c'est eux qui vous envoient; après ça, la princesse est venue, elle m'a dit qu'il ne fallait non plus voir le cardinal avant ce soir, parce que le roi, par rapport à la reine.

L'INCONNU. C'est bien, assez. (*Appelant.*) Bourdon. (*Il paraît au fond, bas.*) Ma voiture.

JOLIET, *à part.* Seigneur de Dieu!

L'INCONNU, *à l'officier des gardes.* M. de Vaillac.

(Il s'approche, l'inconnu lui parle bas.)

JOLIET, *à part.* C'est fait de moi!

L'INCONNU, *à Joliet.* Avance.

JOLIET. Je vous jure, monsieur...

L'INCONNU. Avance donc.

JOLIET. Je vous assure.

L'INCONNU. Tu vas me suivre, et s'il le faut, tu répèteras tout ce que tu viens de me dire.

JOLIET. A l'instant, monsieur. (*Apercevant Pichet, qui sort du cabinet de Bassompierre.*) Adieu, Pichet, nous nous reverrons.

(On entend le bruit d'un équipage qui sort.)

SCÈNE XVIII.

LE MARQUIS, LA PRINCESSE, BASSOMPIERRE, LE CHEVALIER, PICHET, L'OFFICIER *et* LES GARDES, *au fond.*

BASSOMPIERRE. Une voiture qui s'éloigne.

LE MARQUIS. C'est celle du cardinal.

LA PRINCESSE. Où va-t-il?

L'OFFICIER, *entrant.* Monsieur de Lucy, au nom du roi, je vous arrête.

LE CHEVALIER. Moi?

TOUS. On l'arrête!

L'OFFICIER. Rendez-moi votre épée.

BASSOMPIERRE. Le secrétaire du cardinal arrêté, Richelieu qui prend la fuite.

LE MARQUIS. Plus de doutes, notre ennemi est renversé!

LA PRINCESSE. Le roi est maintenant près de sa mère, ne perdons pas un instant, à Compiègne, messieurs.

TOUS. A Compiègne! à Compiègne!

BASSOMPIERRE.

Allons, partons,
Le sort nous favorise.
De notre espoir, (*bis.*)
De nos hardis projets,

Cet heureux jour assure le succès.

LE CHEVALIER, *à Bassompierre.*

J'ai voulu partager, monsieur, votre entreprise,
Vous en souviendrez-vous !
Songez à mon amour

BASSOMPIERRE.

Richelieu fait la cour,
Et je règne à mon tour !

ENSEMBLE

Allons, partons !
Le sort nous favorise,
Rendons-nous à la cour.

(*Le chevalier sort escorté par les gardes; Bassompierre présente la main à la princesse, ils se dirigent vers le fond, les autres personnages se disposent à les suivre. Le rideau baisse.*)

ACTE III.

(La scène se passe dans le château de Compiègne. Le théâtre représente le grand vestibule du château de Compiègne; il est ouvert au fond et laisse voir le grand escalier et la galerie.)

SCÈNE PREMIÈRE.

FANCHETTE, Mlle D'AIGUEVILLE.

(Mlle d'Aigueville descend en scène par l'escalier, Fanchette la suit, mais elle reste sur l'escalier pour regarder derrière elle.)

Mlle D'AIGUEVILLE, *à elle-même.* En vérité, je ne comprends rien au trouble qui règne ici depuis quelques minutes... La reine-mère, si heureuse il n'y a qu'un instant de son entretien avec le roi, paraît inquiète maintenant... on chuchotte à voix basse... on parle de l'arrivée d'un grand personnage... mon Dieu, pourvu que le chevalier ait reçu mon message à tems!

FANCHETTE. Seigneur du ciel, que c'est beau, ce château de Compiègne !.. depuis c'matin j'en ai des éblouissemens, quoi!.. vrai, la tête me tourne ici, il me semble que j'suis grandi et que j'porte des plumes.

Mlle D'AIGUEVILLE. Ainsi, tu ne regrettes pas d'être venue à la cour.

FANCHETTE. Au contraire, c'est que la cour me convient tout-à-fait... avec ça qu'il y a des vestes galonnées qui m'disent que je suis gentille... des manteaux de soie qui me prennent le menton, et des habits tout reluisans de paillettes qui me serrent la taille, c'est ben plus agréable que les grosses mains des paysans de mon village.

AIR *du Premier Pas.*

C'est tout plaisir,
Ici d'pouvoir entendre
Tant d'mots charmans et plus d'un doux soupir;
Et ces baisers que chacun veut me prendre.
Et puis j'n'ai pas le droit de me défendre...
C'est tout plaisir.
C'est tout plaisir
Quand j'les vois par douzaine,
Se désoler de n'pouvoir m'attendrir...
A les en croir' je suis une inhumaine,
Et je les f'rai tous mourir à la peine.
C'est tout plaisir...

Aussi, mamzell', je n'veux plus vous quitter.

Mlle D'AIGUEVILLE. Cependant il faudra bien que tu retournes chez toi pour te marier; car tu te maries, toi, heureuse Fanchette.

FANCHETTE. C'est vrai; j'avais oublié ce pauv' Jean Pichet. Oh! mais, ça m' s'rait revenu comme d'habitude.... le soir en m'endormant.

Mlle D'AIGUEVILLE. Ce n'est pas bien, Fanchette, de perdre sitôt la mémoire.

FANCHETTE, *remontant la scène.* Est-ce qu'on peut garder quelque chose ici ?.... (*Regardant dans la galerie.*) Oh! mais, tenez, voyez donc, voilà qu'on traverse la galerie... Qu'est-ce que c'est que celui-là? il est gentil.

Mlle D'AIGUEVILLE. C'est M. de Cinq-Mars, le grand-écuyer.

FANCHETTE. Ah! c'est un grand, ce petit-là... et l'autre qui a l'air de mauvaise humeur ?

Mlle D'AIGUEVILLE. Silence! c'est le roi, sa majesté Louis XIII.

FANCHETTE. Bah!.... ça le roi.... mais c'est un homme comme vous et moi.

Mlle D'AIGUEVILLE. Plus bas, petite folle.

FANCHETTE. Ah! c'est comme ça qu'il est fait ? tiens, tiens, tiens, je le croyais tout en or massif, avec une main plus grande que le pré à François Brochetout, et comme on disait que ça allait passer dans les mains du roi, je m'en étais fait une idée; mais dam! une idée bête comme Jean Pichet.

SCÈNE II.

Mlle D'AIGUEVILLE, PICHET, *en courrier, avec de grosses bottes. Il entre comme Fanchette prononce son nom.* FANCHETTE.

PICHET. Voilà !

FANCHETTE. Mon futur!..

Mlle D'AIGUEVILLE. Mon messager !...

PICHET. Lui-même! Tu te portes bien, Fanchette? et moi aussi; tu dois me trouver changé; je suis mieux, n'est-ce pas ? Aie!.. ne fais pas attention; c'est le cheval, quand on n'en a pas l'habitude.... Mais, vole donc dans mes bras, chère amante!.. j'irais bien dans les tiens, sans l'obstacle... (*Il montre ses bottes.*) Depuis que je suis courrier, je ne peux plus me permettre de marcher.

FANCHETTE. Ma foi, tout ça ne vous va guère bien.

PICHET. Silence ! Fanchette ! silence... cachez vos opinions devant moi.... Nous sommes dans un palais, et je suis un homme en place ; je peux dire en place, puisqu'il ne m'est pas possible de bouger de là, vu les bottes, et .: Aie !..

Mlle D'AIGUEVILLE Eh bien ! les ordres que je vous avais donnés, les avez-vous exécutés fidèlement ?

PICHET. Oui, madame, fidèlement ; d'ailleurs je ne pourrais pas être infidèle, je n'ai pas assez d'esprit pour ça.

Mlle D'AIGUEVILLE. Vous avez vu la personne ?

PICHET. J'en ai vu plusieurs des personnes, des gens bien aimables... j'ai été parfaitement reçu. Il y a le gros, qui m'a fait un accueil charmant, et la princesse donc ! elle s'est très-bien comportée avec moi ; j'ai mangé de tout... Enfin, on a été si content de moi, de ma tenue en société, que j'ai été nommé courrier étonnant..... non.... c'est-à-dire, extraordinaire.... et c'est le gros qui m'a fait ce cadeau-là. Je ne sais pas son nom ; mais ça m'a l'air d'un bon vivant.

FANCHETTE, *à Mlle d'Aigueville.* Est-ce que vous y comprenez quelque chose, mamzelle ?

Mlle D'AIGUEVILLE. Absolument rien... mais je tremble. Cette livrée qu'il porte, c'est celle de mon oncle, le maréchal de Bassompierre.

PICHET. C'est ça... le maréchal de.... c' que vous dites ; il ne vous ressemble guère..... d'abord, il est beaucoup plus gros que vous.

Mlle D'AIGUEVILLE. Mais vous ne me parlez pas du chevalier?

PICHET. Le chevalier, très-bien... nous avons causé ensemble... il était avec le gros !.. ça me faisait l'effet d'aller à merveille ; mais voilà que la débâcle est venue: oh ! mais, une débâcle épouvantable avant le dessert encore !.. je suis resté sur ma bouche... On a dit : « Le cardinal vient » de partir ! il fuit le traître, pour échap- » per à la colère de... je n' sais plus qui. » Alors, des soldats sont entrés, on a mis la main sur le collet au chevalier pour l'emmener en prison... et moi, je me suis trouvé tout botté et courant la poste pour amener ici M. votre oncle, avec toute sa société... à cheval.

Mlle D'AIGUEVILLE, *dans la plus grande agitation.* Le cardinal en fuite !... le chevalier prisonnier !.. Oh ! mes amis, vous ne pouvez pas comprendre tout mon malheur...

SCÈNE III.

Mlle D'AIGUEVILLE, LE CHEVALIER DE LUCY, *descendant précipitamment l'escalier*, PICHET, FANCHETTE.

LE CHEVALIER. Louise !... ma chère Louise !

Mlle D'AIGUEVILLE. Monsieur de Lucy ! ah ! est-ce bien vous que je revois ? Ainsi votre arrestation ?..

LE CHEVALIER. Est positive ; seulement ce que je ne puis comprendre, c'est que lorsque je croyais qu'on allait me conduire à la Bastille, on m'ait amené ici, où je suis prisonnier sur ma parole.

Mlle D'AIGUEVILLE. Et cette fuite du cardinal?

LE CHEVALIER. Personne ne la met en doute ; l'intrigue l'emporte : votre oncle triomphe, et moi j'ai trahi les intérêts de mon bienfaiteur.

Mlle D'AIGUEVILLE. J'ignore quelle faute vous avez pu commettre, mais ne l'ai-je pas partagée en vous envoyant ce messager?..

(Elle désigne Pichet.)

AIR *de Teniers.*

Je me disais : je serai sa compagne,
Ah ! si l'exil aujourd'hui vous attend..
Pauvre proscrit, oui, je vous accompagne,
Vous trouverez partout mon cœur constant.
Vous suivre, ami, n'est-ce pas un sacrifice,
Ce doux projet qui m'a souri déjà...
Est un plaisir quand le sort est propice ;
C'est mieux encor quand le malheur est là!
C'est un devoir quand le malheur est là !

LE CHEVALIER. Quel mouvement dans cette cour ! Je ne me trompe pas... c'est le nouveau ministre... le maréchal de Bassompierre.

PICHET. Mon noble maître !.. (*A Fanchette.*) Aide-moi à me ranger.

FANCHETTE, *le faisant asseoir sur un tabouret.* Mets-toi là.

PICHET, *jetant un cri et se relevant.* Ah ! la, la, me voilà pris d'un autre côté.

SCÈNE IV.

FANCHETTE, PICHET, LA PRINCSSE, BASSOMPIERRE, Mlle DAIGUEVILLE, LE CHEVALIER, COURTISANS.

CHOEUR, *entrant par le fond.*

AIR : *La belle Nuit, etc.*

Ah ! quel bonheur, votre excellence,
Doit remplacer dans ce grand jour, son éminence !
Par ses talens, le maréchal,
Va réparer les torts du cardinal!
Honneur ! honneur ! à ce grand maréchal !...

LA PRINCESSE, *souriant.* Plus bas, messieurs ! plus bas ! le maréchal n'est pas encore officiellement reconnu.

BASSOMPIERRF. Mais le cardinal est disgracié, ainsi le portefeuille est à moi.

AIR *de Fanchon.*

Je n'en fais plus mystère,
J'arrive au ministère,
De Richelieu, je suis vainqueur!
Par notre réussite,
Je prouve qu'ici la faveur,
Est le prix du mérite,
(*A part.*)
Quand on a du bonheur !
(*Apercevant le chevalier.*)

Vous ici, monsieur de Lucy, je vous croyais en exil avec votre illustre maître.

LE CHEVALIER. Je n'ai pas encore reçu de votre excellence l'ordre de partir.

Mlle D'AIGUEVILLE. Et moi, monsieur le maréchal, j'attends la permission de la reine pour suivre mon époux.

BASSOMPIERRE. Vous ignorez, ma chère nièce, que le comte de Beaufremont ne quitte pas la cour.

LE CHEVALIER. J'avais votre promesse.

BASSOMPIERRE. Monsieur, dans ma position, les promesses n'engagent pas. (*Aux courtisans.*) Vous pouvez compter sur ma protection, messieurs ; je serai toujours prêt à recevoir vos placets.

FANCHETTE, *bas à Pichet.* Qu'est-ce que nous faisons là, nous autres ?

PICHET, *bas à Fanchette.* Attends, j' vas lui parler. (*Haut.*) Monseigneur !

BASSOMPIERRE. Ah ! c'est mon nouveau postillon !

LA PRINCESSE. Oui, l'homme à l'aiguillette...

PICHET. C'est moi-même, monseigneur, j'aurai aussi une pétition à vous dire.... c'est, sous votr' respect, à l'effet d'ôter mes... vous comprenez...

BASSOMPIERRE. Le diable m'emporte si je devine ! explique-toi plus clairement.

PICHET, *avec embarras.* C'est que je n'ose pas d'vant ces dames... Au fait, faut pas rougir pour ça, Fanchette.

FANCHETTE. Mais je ne rougis pas. (*A la princesse.*) Madame, ce qui le gêne, c'est ses bottes.

PICHET. Dieu !... elle a dit le mot... quelle indécence !

BASSOMPIERRE. Si ce n'est que cela, je te le permets.

PICHET. Merci, monseigneur... Allons, donne-moi l' bras, Fanchette car, en vérité, j'ai un organe de moins : je ne sens plus mes jambes... aie !

(Il sort appuyé sur Fanchette.)

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, LE MARQUIS, BASSOMPIERRE, Mlle D'AIGUEVILLE, LE CHEVALIER, COURTISANS.

(Le marquis descend le grand escalier ; au moment où Pichet et Fanchette sortent.)

LA PRINCESSE, *au marquis.* Vous voilà marquis !... Eh bien ! peut-on se présente, chez le roi ?

LE MARQUIS. Encore quelques minutes, et le premier ministre sera proclamé.

BASSOMPIERRE. Vous le voyez, messieurs ; vos hommages n'étaient pas prématurés.... Je vous invite tous à la fête que je donnerai au Palais-Cardinal, car le roi ne pourra se dispenser de le confisquer à mon profit.

LE MARQUIS. Mais, c'est ce luxe qui fit tant d'ennemis à Richelieu.

BASSOMPIERRE. Nous l'imiterons dans ce qu'il avait de bon, et cela ne nous donnera pas grand' besogne.

LE CHEVALIER. Peut-être, monsieur le maréchal ! il n'est pas si aisé d'imiter Richelieu.

LE MARQUIS. Comment ! il est disgracié, et vous le défendez ; c'est bien, très-bien, jeune homme !..

BASSOMPIERRE. M. de Lucy ne croit peut-être pas son éminence aussi loin qu'on le suppose...

LE MARQUIS. Richelieu !... mais il était à Compiègne avant nous.

TOUS. Richelieu !

CHOEUR, *à mi-voix.*

Retirons-nous, de la prudence,
Allons, amis, pour saluer son éminence,
Nous reviendrons au maréchal !
Mais avant tout, craignons le cardinal !
Honneur ! honneur à ce grand cardinal !
(*Tous les courtisans sortent, ainsi que le chevalier et Mlle d'Aigueville.*)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LA PRINCESSE, BASSOMPIERRE.

BASSOMPIERRE, *les regardant s'éloigner.* Diable !... il paraît que je m'étais flatté trop tôt... Qu'importe, j'aurai toujours eu l'avant goût de la puissance... le parfum m'en restera...

LA PRINCESSE. Mais tout ne peut pas être désespéré.

LE MARQUIS. Oh !... rien n'est perdu pour vous, car la reine a positivement refusé de recevoir Richelieu, et Louis XIII lui fait faire antichambre ; je ne vous connais, dans tout cela, qu'un auxiliaire de moins.

BASSOMPIERRE. Et qui cela ?

LE MARQUIS. Moi... qui connais à pré-

sent tous vos projets d'ambition; je veux bien me compromettre avec ceux qui travaillent pour le pays; mais, entre la vanité qui ne demande qu'un titre, et l'homme d'état qui a cherché sincèrement la gloire de la France, je me range du côté du génie.

LA PRINCESSE. Ou plutôt du côté du soleil. (*Bas au maréchal.*) Ne perdons pas courage. (*Haut.*) Rendons-nous près de Marie de Médicis, pour soutenir ses résolutions et assurer notre triomphe.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

PICHET, *poursuivant* JOLIET.

PICHET. Ah ça! tu ne veux pas me dire comment que ça se fait que te v'là encore ici ?.. Mais tu te fourres donc partout ?...

JOLIET. Chut!.. chut!.. chut!..

PICHET. Mais ça ne signifie rien ! chut...

JOLIET. Silence !.. je suis un homme politique.

PICHET. Ah ! Bah !.. et moi un homme d'état.

JOLIET. De quel état ?

PICHET. Dam ! pour l'instant, je donne dans les maréchaux.

JOLIET. Et moi, je me lance dans les cardinaux.

PICHET. J'ai été nommé postillon...

JOLIET. Tu es mis comme un prince !

PICHET. J'ai accompagné la voiture du maréchal par devant.

JOLIET. Et moi, j'ai voyagé dans celle du cardinal par derrière. Ah ! ça, maintenant que nous entrons dans le gouvernement, examinons franchement notre position; car il ne s'agit pas de rester constamment dans le vague... Examinons notre position. (*Il secoue fortement Pichet qui jette un cri.*) Qu'est-ce que tu as donc?

PICHET, *se tâtant les reins.* C'est justement la position !.. Diable de cheval !..

JOLIET. Voyons, voyons...

PICHET. Toi qui as de l'esprit...

(Il s'appuie sur l'épaule de Joliet.)

JOLIET. Eh bien! mon cher, quel est ce genre?... Nous ne sommes pas ici au village de Plessier ? Prenez donc le ton d'un courtisan. (*Il place son chapeau sur sa hanche, et prend la pose d'un grand seigneur.*) Je vous écoute.

PICHET. Je te disais, toi qui as de l'esprit, est-ce que tu ne devines rien dans tout ce que nous voyons depuis deux jours?

JOLIET. C'est-à-dire que c'est un gâchis horrible; personne n'y voit goutte ; c'est un brouillard politique, tout ce qu'il y a de plus épais.

PICHET. Cependant, vois-tu, d'après mes réflexions, il paraîtrait que le maréchal, mon noble maître, voudrait se mettre à la place du tien.

JOLIET. Mais c'est très-profond... c'est un jugement plein de sagesse.

PICHET. De sorte que mon voyage à Rueil, c'est tout bonnement le mot d'ordre de la conspiration que je portais.

JOLIET. Mais c'est sublime !.. Il se développe à vue d'œil.

PICHET. Et c'est ton aiguillette qui les a tous mis dedans.

JOLIET. C'est un colosse que cet être-là... Pichet, ne reste pas postillon, fais-toi diplomate; va-t'en quelque part, n'importe où, et fais-toi diplomate... Eh bien! si c'est comme ça, nous v'là redevenus rivaux, mais loin de nous l'affreux égoïsme... Jurons que celui qui fera le premier sa fortune protégera l'autre, comme doivent le faire deux bons compatriotes et deux voisins qui demeurent dans le même pays.

Amour sacré de la patrie,
Inspire-nous dans le danger
Que l'amitié toujours chérie
Vienne en ces lieux nous protéger.

SCÈNE IX.

JOLIET, LE MARQUIS, Mlle D'AIGUEVILLE, LA PRINCESSE, BASSOMPIERRE, LE CHEVALIER, PICHET, FANCHETTE, COURTISANS *et* PAYSANS.

LA PRINCESSE. Vous le voyez, maréchal, la reine faiblit, le roi balance encore, Richelieu est déjà dans le salon d'attente, nous avons été trahis par l'homme qui portait la première aiguillette.

JOLIET. Moi, je vous ai trahis.

(Ici, le marquis de Laville prend Pichet par le bras; il lui parle à l'oreille et semble l'effrayer.)

LA PRINCESSE. Oui, traître, tu as parlé au cardinal, sa présence ici nous le prouve.

LE MARÉCHAL. Si je triomphe, tu seras pendu.

JOLIET. Allons, bon, me voilà en suspens.

(La princesse, le maréchal, le chevalier, Mlle d'Aigueville et les courtisans remontent au fond.)

PICHET. Ah! Joliet, je suis menacé dans ce que j'ai de plus cher dans mon existence.

JOLIET. Quoi ! toi...

PICHET. Moi, on vient de me le déclarer, en ma qualité de courrier du maréchal, si le cardinal reste, je suis décapité.

JOLIET. Si le cardinal part, je suis pendu.

PICHET. Alors il y en aura un de nous deux

JOLIET. Ah! mon ami, je n'espère qu'en toi.

PICHET. Merci !

M[lle] D'AIGUEVILE, *descendant la scène avec les autres personnages.** Le cardinal vient d'entrer chez la reine.

LA PRINCESSE. Notre sort va se décider... dans un instant nous aurons pour ministre ou Bassompierre ou Richelieu.

PICHET. Je vas savoir si j'existe.

JOLIET, *à part.* Où diable ai-je été me fourrer dans le ministère ?

LA PRINCESSE, *sur l'escalier.* La porte est restée ouverte, d'ici l'on peut tout voir.

BASSOMPIERRE. Plaçons-nous de manière à être les premiers instruits.

JOLIET. C'est ça, faisons la chaîne, nous nous repasserons les paroles.

PICHET. Qu'est-ce qu'ils disent ?

LA PRINCESSE. Rien encore, le cardinal se jette aux pieds de la reine.

PICHET. Le capon.

JOLIET Oh ! le brave homme !

LA PRINCESSE. Elle lui tend la main et le relève en souriant.

BASSOMPIERRE. Malédiction !

LA PRINCESSE. Le roi s'anime, Richelieu vient de pâlir.

JOLIET. Et moi aussi.

LA PRINCESSE. La reine-mère le menace.

PICHET. Le scélérat !

LA PRINCESSE. Ah ! il rend le portefeuille.

JOLIET. L'imbécille, est-ce que ça se rend ?

LA PRINCESSE. Il sort.

PICHET. Ma vie se rallume.

JOLIET. Je m'éteins.

BASSOMPIERRE. Messieurs, ma cause est gagnée.

TOUS. Vive le maréchal !

LA PRINCESSE. Allons, messieurs, suivons son excellence.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN HUISSIER, *puis* LE CARDINAL.

L'HUISSIER, *descendant l'escalier et remettant un papier à Lucy et à Bassompierre* Monsieur de Lucy, le maréchal de Bassompierre.

LE CHEVALIER. Que vois-je, le roi me donne un régiment.

BASSOMPIERRE. C'est ma nomination.

TOUS. Vive le maréchal !

BASSOMPIERRE, *lisant.* « Le maréchal de » Bassompierre se rendra sur-le-champ à » la Bastille. »

TOUS. Ciel !

BASSOMPIERRE, *lisant.* « La princesse » de Conti est libre de partager sa captivité, le roi approuve ce mariage. »

LA PRINCESSE. Je vous suivrai.

JOLIET. Pichet, je rattrape mon existence.

PICHET. Joliet, je perds la respiration...

M[lle] D'AIGUEVILLE, *à Pichet.* Voilà ta dot et ta femme, je réponds de toi.

BASSOMPIERRE. J'écrirai mes mémoires.

JOLIET. Je puis donc disposer de ma tête.

PICHET. C'est ta femme qui en disposeras, tu peux la lui confier.

L'HUISSIER, *annonçant.* Le premier ministre, son éminence Armand Duplessis, cardinal de Richelieu.

(Richelieu paraît sur le grand escalier, soudain tous les courtisans et les paysans se mettent à crier :

TOUS. Vive le cardinal !

(Richelieu, d'un ton de bonté, salue les assistans, on vient lui présenter des pétitions qu'il remet au père Joseph qui le suit ; le marquis va saluer le maréchal, le chevalier se précipite aux pieds du cardinal qui le relève en lui adressant un regard de bienveillance.)

CHOEUR.

Vive à jamais, vive son excellence,
Vive un ministre à jamais sans égal.
Que ce grand nom protège encore la France.
Honneur ! honneur à ce grand cardinal !

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

LES MAL-CONTENTS
DE
1579.
DRAME EN CINQ ACTES,
PAR MM. D'ÉPAGNY ET JARRY.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HENRY DE VALOIS.	MM. DELAFOSSE.
BUSSY D'AMBOISE..	LOCKROY.
LE COMTE DUGAST...	PROVOST.
LE COMTE DE FARGY...	DELAISTRE.
QUÉLUZ, Favori de Henri III........	CHILLY.
CHIVERNY, *id*.......	ALFRED.
BELLEGARDE, *id.*	
VILLEQUIER, *id.*	
LE COMTE DE GUERCHEVILLE.........	HÉRÈT.
LE COMTE DE MONTSORREAU, Mari d'Isaure...............	AUGUSTE.
STRIZZIO, Médecin de la reine........	DUPLANTY.
UN OFFICIER DES ARQUEBUSIERS.............	TOURNAN.
SIMON, Tapissier du château	SERRES.
FRANÇOIS, Garçons tapissiers..............	VISSOT.
JACQUES, *id*..........	MARCHAND.
PONTALAIS	TOURNAN.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
UN ASSASSIN...........	DUPLANTY.
MARGUERITE DE VALOIS, Reine de Navarre.	Mlles GEORGES.
ISAURE DE MONTSORREAU, Dame d'honneur de la reine...........	IDA.
UN PAGE DE LA REINE..	ADÈLE.
UN PAGE DU ROI.......	DUMAS.
UN PAGE DU COMTE DE GUERCHEVILLE.......	GEORGES cadette.

SEIGNEURS. — DAMES. — ÉCUYERS. — PAGES. — HOMMES DU PEUPLE — GARDES. — ASSASSINS.

PERSONNAGES DU MYSTÈRE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SAINT DENIS	MM. VISSOT.
PRISCILLANUS.......	MOESSARD.
LE CONFIDENT DE PRISCILLANUS	FOMBONNE.
UN SERF...............	GOSSELIN.
UN ANGE..............	Mmes MÉLANIE.
UNE BACHELETTE.......	ADOLPHE.

SERFS. — VILLAGEOISES. — SOLDATS DE PRISCILLANUS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une vaste salle du Louvre chez la reine Marguerite de Navarre.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIMON, JACQUES, FRANÇOIS.

SIMON, *sur une échelle dont François tient le pied*. Tiens bien, François!... encore un coup de marteau et c'est fini.

FRANÇOIS. Faut encore l'écriteau; Jacques va l'apporter.

JACQUES. Un moment! le voici!

SIMON. Je crois que madame la reine de Navarre sera contente, sa besogne est gentiment faite.

FRANÇOIS. A l'autre bout, à présent.

JACQUES. Qu'est-ce qui viendra jouer devant la cour? ça sera-t-il les confrères de l'hôtel de Bourgogne, ou les enfans sans souci du Petit-Bourbon?

SIMON. Qu'est-ce que ça te fait, à toi? allons, tends-moi le bout de ce rouleau.

JACQUES. Le voilà, le rouleau... Vous demandez ce que ça me fait, maître Simon?... ça m'intéresse, parce qu'aujourd'hui, jour de la fête de la reine, les bourgeois et artisans pourront entrer et se gîter dans la galerie extérieure pour voir la pièce... c'est un plaisir qu'on n'a pas assez souvent pour qu'on s'en prive.

FRANÇOIS. Vous qui savez lire, maître Simon... dites-nous donc un peu ce qu'il y a là sur cette toile?

SIMON. Oui-dà... il y a : « *La représentation du très-divertissant et esmerveillable mystère de la vie de saint Denis, patron de la banlieue.* » Voilà!... ça doit être jovial et édifiant.

FRANÇOIS. Tant mieux!... les seigneurs de la suite d'Henry ont bien besoin d'être édifiés.

JACQUES. C'est vrai; mais c'est peine perdue... ce sont tous garnemens sans foi.

SIMON. Allons! les fauteuils du roi et de la reine sont là!... bien!... le tapis de pied... et déblayons tout ceci.

JACQUES. Là, voilà qui est fait. Faudra venir de bonne heure, car il n'y aura que

les premiers arrivés qui seront bien placés pour voir de là-haut.

SIMON. Dame!... il n'y aura que les honnêtes gens d'assis à leur aise, comme de juste!

FRANÇOIS. Les honnêtes gens, maître Simon!... je sais bien de quel côté ils seront, moi!

JACQUES. Moi de même... ce n'est pas ici, en bas!

SIMON. Chut donc!

JACQUES. Ceux de là-haut, pressés comme des harengs en caque, et ceux d'ici .. les coudées franches!

FRANÇOIS. Et pourtant ce sont ceux-là qui, de leurs sueurs, paient les plaisirs et les vices de ceux-ci.

SIMON. Par Notre Dame!... travaillez et taisez-vous!... On peut vous écouter.... il faut que vous ayez des têtes de linottes sans cervelle, pour babiller de la sorte!

JACQUES. Bah!... Vous pensez comme nous, vous, maître Simon.

SIMON. C'est possible!... je pense même plus creux que vous, car je n'évapore pas mes idées au vent, moi... On garde ça en dedans, ça fermente mieux!

FRANÇOIS. C'est ça! toutes vérités ne sont pas bonnes...

SIMON. A entendre... voilà pourquoi il faut parler bas jusqu'à ce qu'on puisse les dire bien haut.

JACQUES. Ah! oui; mais quand?

FRANÇOIS. Bientôt, car on se plaint partout.

SIMON. C'est pas vrai! on ne se plaint pas de ce côté-là (*il indique la porte des appartemens*); on s'y habille de soie, d'or et d'argent... on y boit de l'hydromel, de l'hypocras, du vin d'Espagne et de Chypre, jusqu'à rouler sous les tables. On foule, on pressure tant qu'on peut ces bons manans, ces honorables vilains, en leur criant : « Mes bons amis, mes chers » camarades, vous êtes trop sages pour » vous plaindre, vous êtes tous heureux, » parfaitement heureux ... continuez à » rester bien tranquilles, et travaillez » beaucoup surtout, moyennant quoi vous » êtes sûrs de ne pas mourir de faim tout-» à-fait?... » Et puis ils s'en retournent, en riant entre eux, à leurs danses, festins, bals et carrousels...

LES DEUX OUVRIERS. Oh! oh!

SIMON. Chut! garçons!... Silence!... et travaillez avec respect... comme vous le devez... dans un hôtel royal où... vous êtes bien heureux et bien honorés d'exercer votre métier.

JACQUES. Personne ne nous écoute.

SIMON. C'est égal, prudence ne peut nuire!... faut pas gâter les affaires qui vont bien...

JACQUES, *bas*. Ça va donc bien?... vous croyez donc que dans peu?...

SIMON, *bas*. Eh! eh! je ne sais pas; mais, voyez-vous, enfans, quand dans un pays le soudart se dit : Je suis mal payé, je n'attends pas d'avancement... tout mon service militaire se réduit à suivre des processions!...

JACQUES *et* FRANÇOIS. C'est vrai!... ah! ah! ah!...

SIMON. Attendez!... Quand l'abbé ou le frère chrétien de quelque ordre se dit: Mon maître et seigneur roi, pour lequel je dois prier... ne croit pas en Dieu, mais seulement à ses voluptés, plaisirs et joies mondaines!... quand le trouvère ou l'homme du burin ou des pinceaux se dit : Ce roi que je voudrais pouvoir chanter ou peindre, n'a rien qui m'inspire!... il ne me comprend seulement pas!... il me paiera, mais ne saura pas m'honorer, alors...

JACQUES *et* FRANÇOIS. Alors?...

SIMON. Alors que lui restera-t-il pour appui?...

JACQUES *et* FRANÇOIS. Rien!...

SIMON. Et quand il ne reste plus d'appui à quelque chose .. tiens... vois-tu?... voilà ce qui arrive.

Il laisse tomber l'échelle qu'il tenait de la main.

JACQUES *et* FRANÇOIS. C'est juste; c'est cela!...

JACQUES. Ainsi Henry de Valois ne s'appuie plus sur rien, car rien ne lui offre plus d'appui.

SIMON. Excepté pourtant ceux qui en reçoivent de l'argent.

FRANÇOIS Qui vivra, verra!

SIMON. Non; mais qui verra clair!... vivra ... tant pis pour les aveugles!... chut!...je vois là bas quelqu'un...

JACQUES. C'est le sieur de Fargy; un gentilhomme charitable et bon; d'ailleurs ami du sire de Bussy d'Amboise, qui est un brave du bon parti, du parti d'Anjou...

SIMON. Ah! ah! vous le connaissez donc le sire de Bussy d'Amboise?

JACQUES. Non, mais on dit que le duc d'Anjou lui donne toute sa confiance... c'est un brave que le sire de Bussy.

FRANÇOIS. Si nous avions le duc d'Anjou pour roi, nous serions bien heureux, n'est-ce pas, maître Simon?

SIMON. Hem! l'imbécille avec sa question!... bien heureux!

FRANÇOIS. Je veux dire que nous ne serions pas malheureux.... avec un autre roi?

SIMON. Avec un autre roi ?... Non... vous ne seriez pas malheureux... de la même manière... chacun d'eux a la sienne .. On vient!... Vive Henry III!

JACQUES *et* FRANÇOIS. Vive le roi!... vive le...

SIMON. Ne criez pas; ce n'est pas la peine, c'est le sire de Fargy qui entre... Ah! ah!... avec un autre... Regardez-le bien, mes enfans... savez-vous quel est celui-là?... eh bien! c'est Bussy.

JACQUES *et* FRANÇOIS. Ah! ah!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, BUSSY, FARGY.

FARGY, *à part à Bussy*. Quand je te dis que tu es déjà connu de tout Paris. *(Voulant empêcher Bussy de se découvrir.)* Laisse donc! ce sont des artisans.

BUSSY. Qu'importe? je serais bien fâché que des artisans fussent plus polis que moi.

JACQUES. Il n'est pas fier celui-là!..... Bonjour et bonne chance, monseigneur!

BUSSY. Non, mon camarade, je ne serre la main qu'à mes amis, à mes connaissances intimes; si je vous la donnais si légèrement, vous croiriez que je me moque de vous!...je vous estime, mais je ne vous flagorne pas.

SIMON. Il a raison.

JACQUES. C'est égal; j'aurais mieux aimé qu'il me donnât une poignée de main.

SIMON. Imbécille! quand un grand tend sa main au peuple, il faut qu'il y ait quelque chose dedans.... autrement c'est qu'il l'attrape!... tiens, regarde!... il comprend ça, lui!

BUSSY. Mes enfans, j'ai l'honneur d'appartenir à Mgr. le duc d'Anjou, et je vous prie de boire à sa santé, ceci vient de sa part.

Il leur donne une poignée d'or.

SIMON. Je vous donne parole que nous perdrons de bon cœur la tête pour lui.

BUSSY, *riant*. La raison, c'est assez.

JACQUES. Vive le duc d'Anjou!

BUSSY. Sans doute, sans doute, mes amis, mais avant tout, votre devoir est de dire : vive Henry de Valois!

SIMON. C'est juste! (*Bas.*) De bon cœur : vive le duc d'Anjou! et malgré nous : (*haut*) vive Henry de Valois!

FRANÇOIS. Allons boire, nous reviendrons pour le mystère!

SCÈNE III.

BUSSY, FARGY.

BUSSY. Je n'y conçois rien! Quoi! le peuple déjà pour nous?

FARGY. Le peuple! tout le monde est las de cette cour déshonorée et dont l'insolence croît chaque jour avec les vices.

BUSSY. Et la noblesse?

FARGY. Pas toute corrompue... un bon nombre de seigneurs s'ajouteront à ta liste, bien que le duc d'Anjou ne donne pas beaucoup d'espérance, mais enfin il aura un mérite, celui de chasser son indigne frère; ce n'est pas là ce qui nous inquiète.

BUSSY. Que craignez-vous?

FARGY. Veux-tu que je te le dise franchement?... c'est toi!

BUSSY. Moi?...

FARGY. Toi-même; écoute... Voici ce qu'on dit : Bussy est brave, loyal et franc, dévoué à son prince et surtout à son pays.. mais...

BUSSY. Mais... achève...

FARGY. Mais il a des passions dont il n'est pas le maître, et qui l'empêcheront de faire son devoir, ou le lui feront oublier.

BUSSY. Si je savais quel est l'homme qui ose...

FARGY. Moi le premier, mon ami; écoute...

BUSSY. Toi?... Parle donc, et tâche de me convaincre.. .. sinon, c'est vainement que tu aurais été mon ami.

FARGY. Vois-tu déjà!... mais je vais m'expliquer..... Tu fus épris d'un amour profond et violent pour la jeune Isaure de Nouillé, devenue maintenant la comtesse de Montsorreau?...

BUSSY. Il est vrai!... c'est une affreuse époque de ma vie!... je l'adorais!... c'est du moment de sa trahison que mon cœur navré se ferma pour jamais à tout sentiment tendre, et que l'ambition seule remplit mon ame... N'ayant plus d'espoir de bonheur, je songeai au malheur des autres... je regardai la France!... Mais poursuis... ils disent donc?...

FARGY. Ils disent... que ton cœur doit égarer ta tête, et qu'en revoyant Mme de Montsorreau à la cour...

BUSSY. Isaure est ici?...

FARGY. Isaure est ici!

BUSSY. Ah!... Eh bien.... que m'importe?... une femme qui m'a sacrifié!...

FARGY. Non... elle fut sacrifiée à Montsorreau qu'elle haïssait... c'est le roi qui l'a mariée...

BUSSY. Le roi?... Montsorreau complaisant du roi?... le roi amoureux?...

FARGY. Oh! le roi!... tu sais bien que non... mais le roi qui n'a rien à refuser à Dugast, le favori du jour... le roi qui savait Dugast inutilement épris de la belle Isaure...

BUSSY. Eh bien ?...

FARGY. Ce bon roi l'a mariée au vénérable comte de Montsorreau qu'il a fait grand-veneur pour l'obliger à venir à la cour... le tout pour ménager à messire Dugast le moyen de se rapprocher de sa cruelle.

BUSSY. Ah ! Dugast ! Dugast !... ah !... Après, après ?...

FARGY. Après ?... ils disent : « Quand Bussy saura cela... il serrera les dents, il froissera la poignée de son poignard ou celle de son épée, en disant : Ah ! Dugast, Dugast !... et il ne pensera plus au duc d'Anjou, ni à ses partisans, ni à la France. »

BUSSY. Ils ont tort... certainement je tuerai Dugast... mais je n'oublierai aucun de mes sermens... ceux à mon pays surtout !... On l'a sacrifiée !... elle m'aimait donc toujours ?... ah ! Fargy !

FARGY. Tu n'étais pas là !... Ton voyage en Flandre, tu comprends ?... mais ce n'est pas tout... (*en riant*) il y a encore d'autres discours sur toi.

BUSSY. D'autres discours ?...

FARGY. Mme Marguerite de Valois...

BUSSY. La reine de Navarre !...

FARGY. Oui, la reine... connue par ses habitudes galantes et son bon goût... la reine Marguerite enfin ?...

BUSSY. Enfin ?...

FARGY. La reine Marguerite, qui t'a vu au château de Blois, aurait très-volontiers..... c'est l'opinion générale, oublié pour toi... qu'il y a, de par le monde, des maris et des rois de Navarre.

BUSSY. Autre folie !

FARGY. Ç'en est une... oui, mais qui doit tous nous perdre ou nous sauver. La reine peut nous servir par amour pour toi, si tu lui rends les armes ; ou, si tu rejettes ses bontés... penses-y !... voilà ce que nous craignons et ce que nous désirons... Tu sais tout.

BUSSY. Sois tranquille... je serai prudent.

FARGY. Tant mieux ! tu gagneras des signatures pour le duc d'Anjou... Plus qu'un mot, car on vient...... Tu reconnaîtras nos amis à leur panache couleur **orange.**

BUSSY. C'est bien ! (*A part.*) Isaure !... ah ! ne pouvait-elle résister ou m'appeler à son secours !...

FARGY. On sort du concert... Nous avons cette nuit bal, et tout-à-l'heure un mystère.

BUSSY. Un mystère ?

FARGY. Oui, mon ami, un mystère ; malgré l'arrêt du parlement, nous recommençons à en jouer comme en Italie ; la cour s'en amuse... cela fait fureur... Vois-tu, là, au fond, ces tréteaux qu'on vient d'apprêter pour le spectacle de ce soir ?... Mais toute burlesque que doive être cette représentation, il faut que tu y assistes..... J'ai trouvé moyen d'y faire glisser, par le poète, de bons lardons sur le prince et les favoris, afin de tâter l'opinion publique... Va donc chez moi changer de costume, mon page te donnera tout ce qu'il te faut... sois prudent... au revoir.

SCENE VI.

FARGY, *seul.*

On ouvre... c'est la reine... elle vient s'assurer par ses yeux si ses ordres sont remplis.

SCENE V.

FARGY, MARGUERITE, SUITE.

MARGUERITE. Tous les apprêts sont-ils terminés, comte ?

FARGY. Certainement, madame.

MARGUERITE. Oui, je vois en effet... c'est bien !.... Dites-moi, monsieur de Fargy, approchez-vous davantage. Est-ce un faux bruit qui court ? On parle de l'arrivée d'un gentilhomme qui vient de Flandre ?

FARGY. C'est la vérité, madame.

MARGUERITE. Il me semble que vous devriez être plus joyeux du retour d'un ami, car vous êtes l'ami du seigneur de Bussy, n'est-ce pas ?

FARGY. Son meilleur ami, madame.

MARGUERITE. Je vous en estime davantage, monsieur ; mais je trouve votre amitié bien froide... A votre place, il me semble que j'aurais couru au-devant de mon frère d'armes ; je vois que nous serons forcée de vous donner l'ordre d'aller le quér'r et de nous l'amener sans delai... Il vient de la Flandre, il doit me donner des nouvelles de mon frère le duc d'Anjou... mon empressement est bien naturel.

FARGY. Sans doute, madame ; mais Bussy sort de cette salle ; il est allé prendre un vêtement plus convenable pour se présenter devant la reine, un jour de cérémonie et au milieu d'une fête.

MARGUERITE. La fête absorbera tous mes instans, et je n'ai que celui-ci... que je ne veux point perdre. Allez lui dire qu'il est dispensé de toute étiquette. Je donnerais tous les habits du monde pour le voir et l'entendre un quart d'heure plus tôt... me parler de mon noble frère.

FARGY. Il suffit, madame, je vais envoyer près de lui. Il sera ici dans cinq

minutes. (*A part.*) Le duc d'Anjou a une sœur qui l'aime bien.

MARGUERITE. Henry de Valois, notre royal frère de France, est assez docile a mes avis, et j'ose croire, malgré quelques inquiétudes sur des projets ambitieux prêtés au duc d'Anjou, j'ose croire, dis-je, qu'il recevra bien un chevalier aussi distingué que Bussy.

FARGY. Le roi Henry est quelquefois mal renseigné, madame, et ce que raconte le babil populaire ou les flatteurs de cour...

MARGUERITE. Est faux sans doute... je le désire, car, placée entre des frères que j'aime et dont je possède aussi toute la tendresse... je serais... Mais laissons ces craintes chimériques... de telles idées m'attristent.

FARGY. Elles produisent encore un autre effet sur moi, elles m'effraient... Quand je pense que si par hasard on allait persuader à Henry de Valois que monseigneur d'Anjou se prépare à venir le détrôner... ce qui n'est pas, Dieu merci!... mais n'importe, s'il le croyait.. mon pauvre ami Bussy, le serviteur dévoué du duc, courrait grand péril.

MARGUERITE. Oh! quelle pensée!... elle est horrible! et juste pourtant!.. Oui, il le ferait tuer... avant de rien éclaircir... Je le connais...Oh! mais non, jamais! un homme ordinaire, à la bonne heure! mais Bussy!... Ah! j'aime mes deux frères, mais celui qui ferait tomber la tête de Bussy....

FARGY. Elle le défendrait! Eh bien, madame?

MARGUERITE. Celui-là perdrait... perdrait beaucoup dans mes affections... Mais, mon Dieu! ces bizarres et folles idées ne méritent pas d'occuper une place dans mon esprit. Je les chasse bien loin de moi.

FARGY. Et très-bien vous faites, noble reine. Vous me rassurez entièrement moi-même.

MARGUERITE. A la bonne heure.Oui, oui, c'est impossible!... cette idée m'a glacée le sang, étourdissons-nous. Votre brave ami doit avoir un peu désappris la cour pendant ses campagnes!... Il faudra que le guerrier se rappelle le courtisan... nos dames seront bien joyeuses, car il était l'ame de nos fêtes, avant son départ pour cette vilaine Flandre qui nous l'a gardé presque deux ans... Ah! qu'il y aura de jalousie dans le cœur de nos galans seigneurs s'il veut les éclipser près de nos belles! n'est-ce pas, Fargy?... réellement il n'en est pas qu'on puisse lui comparer?... qui danse comme lui la gracieuse volte ou la vive navarroise? personne... et pour chanter ballades et virelais, c'est lui qu'il faut citer avant tout... quant à nos joutes, à nos carrousels... ah! c'est là, comme à tous les exercices qui veulent de la force ou de la grâce, c'est là son triomphe!... Oh! vraiment, Fargy, c'est plus qu'il n'en faut pour conquérir les plus fières!... quand il n'aurait pas encore ses grands yeux noirs dont la flamme semble s'élancer!... quand il n'aurait pas les mille charmes de son esprit... Ah! c'est un cavalier parfait! une bonne fortune pour nos dames, et sans doute... vous devez le savoir, vous, Fargy, n'est-ce pas que vous le savez?... et que vous me le direz en confidence!... Le nom de la dame... ou des dames qui... qui le ramènent ici?.. oh! ne faites pas semblant d'ignorer... il est impossible qu'il n'y en ait pas une au moins... eh bien! eh bien?

FARGY. Madame.... (*A part.*) Pardieu! rusons; elle se prendra peut-être au piége! (*Haut.*) Madame, puisqu'il faut vous l'avouer, je soupçonne (ce n'est qu'un soupçon) au cœur de Bussy une passion mystérieuse autant; j'ajouterai que je la crois violente et insensée.

MARGUERITE, *émue*. Une passion mystérieuse, insensée!... expliquez-vous.

FARGY. Elle est mystérieuse.... puisqu'elle ne s'est jamais révélée aux yeux de son ami ni de personne... si ce n'est par des signes involontaires qui en montraient toute la force... Elle est insensée, sa malheureuse passion!.... parce que... parce que... ces mêmes signes, qu'il ne pouvait cacher... m'ont laissé clairement découvrir combien était grande la distance qui le sépare de l'objet aimé.

MARGUERITE. Ah!.... Se pourrait-il?

FARGY, *à part*. Elle a compris, voyons maintenant.

MARGUERITE. C'est... oui... c'est étrange!... véritablement une passion semblable. Ce pauvre comte de Bussy!... comment, vous croyez.... qu'il aime sans espérance?... là, sérieusement?

FARGY. Hélas! oui, madame!

MARGUERITE. Eh! mais, par tous les saints!... quelle est-elle donc, cette beauté si fière qui ne l'est pas de son hommage? Certes, je ne la comprends guère, celle qui ne voit pas dans Bussy d'Amboise le plus parfait cavalier du royaume!... le plus parfait, c'est le mot! Chevalier déjà si riche de hautes prouesses, qu'il peut offrir en lui la gloire de tous nos preux!... lui!... capable de dévouement, de discrétion, d'amour passionné!... oh! croyez-moi, de tels amans ne sont pas long-tems malheureux!

FARGY, *à part*. Je l'espère bien.

MARGUERITE. Si j'avais pu savoir le secret de votre ami!... j'aurais été discrète, j vous en donne parole .. Je ne vous presse pas davantage... Comte, je vous vois comme un loyal gentilhomme, et pour l'amour de nous, gardez cette bague en pierres fines: c'est une preuve de notre estime.

FARGY. Ah! madame!...

MARGUERITE. Prenez mon cadeau. Voici venir mon frère Henry... je l'aperçois dans la galerie.

FARGY. J'obéis!... Allons, l'amour est entré comme auxiliaire dans la conspiration... pourvu que Bussy profite.. ..

MARGUERITE. Avec le roi, voyez-vous cet homme au brillant costume...

FARGY. Le beau Dugast, le favori?

MARGUERITE. Je sais bien aimer et bien haïr... mais je hais cet homme-là cent fois plus que je ne puis aimer personne au monde!

FARGY. Il le mérite... il a osé répandre sur la vertu de madame la reine Marguerite des bruits calomnieux.

MARGUERITE. Calomnieux ou non, c'est lui qui est la cause de ma rupture avec Henry de Navarre... et, vrai Dieu! chaque fois que cet insolent respire, il le fait malgré moi... or, ce qu'on fait malgre moi... ne se fait pas long-tems.

FARGY. C'est vrai!

MARGUERITE. Je voudrais éviter sa présence... Ah! en allant visiter les apprêts du mystère...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, HENRY, DUGAST, QUELUZ, PAGES.

HENRY. Eh! doucement, notre gracieuse sœur, que notre approche ne cause pas votre fuite.

MARGUERITE. J'ai des ordres à donner, mon noble frère, pour rendre la fête que je vous offre dans mes appartemens plus digne de votre bonne présence. Je vais voir si les enfans sans souci se disposent à nous récréer.

HENRY. Envoyez votre gentilhomme, et restez avec nous... Je comptais sur votre humeur joyeuse pour m'égayer... il y a dix minutes que je ne ris plus et que je sens les réflexions qui me remontent à la tête.

MARGUERITE. C'est extraordinaire..... il faut prendre garde...

HENRY. Les enfans sans souci mériteraient bien d'être fustigés... nous faire attendre ainsi!

MARGUERITE. Le mystère exige des préparatifs...

HENRY. Le concert m'a fait bâiller... j'en ai assez, des quarante violons de madame ma mère... Vos Italiens m'assomment, et.. vous, messieurs?

DUGAST. Ils m'écrasent, moi...

QUELUZ. Ils m'endorment ..

FARGY, *revenant*. Les enfans sans souci dans un quart d'heure...

HENRY. C'est pour en mourir... Ils auront les étrivières.

DUGAST. Très-bien vu..... mais, sire, pour amuser notre impatience, si nous reprenions ce nouveau jeu commencé ce matin?...

HENRY. La gabbe?... je ne demanderais pas mieux... mais tu sais que ce jeu n'est pas du goût de la reine, notre chère sœur.

MARGUERITE. Vous vous trompez, sire, j'aime ce jeu; il est agréable et surtout très-plaisant, puisqu'il consiste à dire à chacun ses vérités, sans sortir des bornes de la décence; seulement il faut beaucoup d'esprit pour le jouer.... sans être impertinent. C'est pourquoi je l'ai interrompu ce matin.

HENRY. Ah! c'est juste, Marguerite; aussi est-ce ma volonté que désormais on ait les égards convenables... Tu m'entends, Dugast, ceci est pour toi.

DUGAST. Oui, sire. Bon! il rit; cela veut dire d'aller plus fort. Mais il faut du monde pour la gabbe... Vous plaît-il, sire, que j'annonce dans la galerie qu'on peut entrer?

HENRY. Faites... aussi bien, voici l'heure de la comédie.

DUGAST. Le roi vous veut, messieurs.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, MONTSORREAU, ISAURE, CHIVERNY, SAINT-LUC, BELLEGARDE, DAMES, SEIGNEURS, SUITE, *ensuite* BUSSY, *amené par Fargy*.

MONTSORREAU. J espère, Mme de Montsorreau, que vous voudrez bien ne lier conversation avec aucun de ces jeunes cavaliers qui suivent la reine; vous m'obligerez.

ISAURE. Quoi, monseigneur!...

MONTSORREAU. Vous ne balancerez pas, si vous respectez le repos de votre époux et ses cheveux blancs.

ISAURE. J'obéirai.

MONTSORREAU. Pensez-y... vous attirez tous les yeux... (*A part.*) Les miens ne la quitteront pas.

MARGUERITE, *à Isaure*. Arrivez, ma mignonne, ma belle Isaure, point de plaisir où vous n'êtes pas... En attendant la pièce, on va reprendre la gabbe. Cet af-

freux Dugast va m'insulter encore peut-être... car le roi lui permet tout... même de vous aimer!

ISAURE. Mais moi, je ne le lui permets pas, madame; c'est par ses intrigues que le roi m'a mariée à M. de Montsorreau pour lequel je n'ai que... de l'estime.

MARGUERITE, *riant*. Tout au plus!... tandis que vous en aimiez un autre?...

ISAURE. Hélas! oui; c'était... ah!

Elle pousse un cri en voyant entrer Bussy.

HENRY, *à Isaure*. Allons, allons, belle dame...

MARGUERITE. Vous l'avez effrayée, sire.

HENRY. C'est contre mon gré... je voulais l'avertir qu'elle vous empêchait de vous asseoir, et que votre colloque secret retenait notre jeu... Allons, messieurs, vos tablettes et soyez bien malins... Des vérités, messieurs, nous ne sommes pas censés à la cour.

TOUS ENSEMBLE. Bien! bien! vivat! à merveille!

MARGUERITE. Un instant, sire, permettez à ce gentilhomme, qui est à notre frère d'Anjou, de vous présenter ses hommages et les complimens de son maître.

HENRY. Oui-dà?... les hommages du serviteur et les complimens de monsieur mon frère d'Anjou viennent à propos.. c'est une vraie gabbe pour moi.

MARGUERITE. Sire!...

HENRY. Ma foi, je ne m'en dédis pas... et notre frère... nous y veillerons... Faites avancer.

Bussy entre, salue, et remet une lettre.

HENRY. Merci, monsieur de Bussy.

MARGUERITE, *à Isaure*. Voyez donc quel noble maintien... connaissiez-vous le seigneur de Bussy?... Quel beau cavalier, n'est-ce pas?

ISAURE. Oui, oui, madame.

DUGAST, *à Quélus*. Vois donc, Quélus, les yeux de la reine.

QUÉLUS. De fort beaux yeux!... dont la flamme, en regardant Bussy, annonce un successeur à Bellegarde, à La Nole...

DUGAST. Et à tous ceux qui composent la liste amoureuse depuis Blois jusqu'à Pau et de Pau jusqu'à Paris!

QUÉLUZ. Mettras-tu cela dans ta gabbe?

DUGAST. Peut être... pourquoi pas?...

LE ROI. C'est bien!... mon frère nous mande, messieurs, que les états de Flandre, le prince d'Orange à leur tête, lui décernent la souveraineté de cette province!... Grand bien lui fasse!... le voilà au comble de ses vœux!... il s'était toujours imaginé qu'une couronne pouvait aller à sa tête.

BUSSY. C'est que la tête de mon seigneur et maître est de celles qui sont parfaitement taillées pour la porter; sans qu'on en rie! sire...

HENRY. Paix!... et plutôt deux qu'une, n'est-ce pas, monsieur le comte?...

BUSSY. Mais, sire, si c'était l'ordre de la Providence?... Je ne crois pas que la tête de monseigneur fléchirait pour cela!

HENRY. Il répond bien!... il fait comme il doit!... mais, mon frère d'Anjou, vos serviteurs ont la parole bien haute, pardieu! Il suffit... monsieur, nous vous chargerons plus tard de notre royale réponse. Jusque-là vous pouvez rester à notre cour où vous le surveillerez.

DUGAST. Oui, sire.

HENRY. Nous voilà bien loin des gabbes, il faut y revenir. (*Il s'assied. A Dugast.*) Recueille les billets.

MARGUERITE. Vous serez des nôtres à ce jeu, comte, venez près de nous.

BUSSY. Madame, j'ignore jusqu'au nom de ce divertissement, la gabbe qu'est-ce?

MARGUERITE. Vous n'y jouez pas dans votre Brabant, qu'y faites-vous donc?

BUSSY. La guerre, madame.

MARGUERITE. Eh bien! c'est une guerre aussi, seulement on la fait à ses amis, voilà tout... vous allez voir... Asseyez-vous, mesdames et messieurs... ne soyez donc pas si triste, mon Isaure! partagez notre gaîté... je n'ai jamais eu plus de joie au cœur!

BUSSY, *à Fargy*. Pas un regard vers moi!

FARGY. Non, mais la reine te regarde pour deux... Mon ami, si tu veux servir ton duc ou plutôt la France?...

BUSSY. Si je le veux!..

FARGY. Eh bien! cela t'est facile... amuse-toi!... profite du présent, et oublie celle qui t'oublia...

BUSSY. Tu me disais le contraire...

FARGY. Eh! qu'importe... il n'y a autre chose à faire, eh que diable! tu n'es pas à plaindre!

HENRY. Allons, Dugast, tire les tablettes au hasard?

DUGAST. Le sort me sert bien pour la première... le roi Henry de Valois; qui veut lire?

HENRY.. Ah! ah!... voyons comme on m'habille!... lisez, vous ma sœur?

MARGUERITE, *lisant*. « Henry, troisième » du nom, très-grandement nul. inerte, » et efféminé seigneur... (*Le roi sourit.*) » Roi de France et de Pologne imaginaire!

HENRY, *entre ses dents*. De Pologne imaginaire, soit: mais de France?... c'est réel, de par Dieu! et je le prouverai bien à quiconque... mais c'est une gabbe...

MARGUERITE. » Marguillier de Saint-Germain-l'Auxerrois.

HENRY, *riant.* C'est vrai!

MARGUERITE. » Grand pénitencier ordonnateur de processions, chef suprême de la ligue des mauvais garçons... contre les dames.

HENRY, *riant.* Oh! oh!...

MARGUERITE. » Grand-maître des initiés » aux mystères des scandales du Louvre... »

HENRY, *riant.* Assez, assez!... je donnerais un de ces rubis pour savoir...

DUGAST. Donnez, sire, c'est moi.

HENRY. Ah?..... vous êtes un effronté... bien hardi, monsieur Dugast. Comment, fripon, en public?...

DUGAST, *de même.* C'est pour faire passer celles que je tiens...

HENRY. Bien! bien!... S'il n'était pas défendu de se fâcher!... poursuivons.

DUGAST. Pour madame la reine de Navarre!

HENRY. Lisez votre éloge vous-même.

MARGUERITE, *lisant.*

« Belle Valois.. (*Elle sourit.*) Dame si tendre...
« L'amour va couronner tes vœux.
« Tes filets viennent de se tendre...
« Pour prendre... encore... un amoureux.

Ah! ah! ah!...

« Ne cache plus le doux mystère
« Que nos yeux devinent ici;
« Car... les tiens ne savent plus taire....
« Le nom trop aimé de... (*Elle s'arrête.*)

HENRY. Cela doit rimer en *i*.

MARGUERITE. Quelle audace!... vos courtisans me chassent du Louvre..... sire!...

HENRY. Arrêtez!... aurait-on eu l'infamie de mettre mon nom, de réchauffer de vieilles calomnies sur vous et moi?

MARGUERITE. Sire, je n'ai rien à vous dire, car devant vous Dugast a toujours raison.

HENRY. Vous allez voir que non... c'est trop fort, en effet... (*Haut.*) A moi, Dugast!... la gabbe est finie, messieurs.

QUÉLUZ, *à Dugast.* Je te l'avais bien dit!

DUGAST. Laisse-moi faire...

HENRY, *sévèrement.* Monsieur, ma faveur ne doit pas autoriser votre impudence!... pourquoi donc un outrage à notre sœur?

DUGAST, *bas.* Afin, sire, que certain cavalier que vous n'aimez guère, et qui vient de Flandre...soit obligé de nous en demander raison...et qu'on vous en débarrasse!...

HENRY, *à demi-voix.* Ah! ah!... Bussy!... cela rime en *i*... c'est juste!... excellente idée!... mon petit Dugast, tu as autant d'esprit que de malice!...

MARGUERITE. J'en étais sûre.. les enfans sans souci sont prêts, messieurs... Prenez place.

BUSSY, *à Dugast.* Monsieur Dugast!

DUGAST. Monsieur de Bussy!

BUSSY. Est-ce encore du jeu ceci?

Il lui montre la gabbe.

DUGAST. Pourquoi?

BUSSY. C'est que je n'aime pas qu'on joue avec mon nom...

DUGAST. Je joue avec ce qui m'amuse...

BUSSY. Moi aussi!... (*Plus bas en saluant.*) Eh bien! nous jouerons avec deux épées, si vous voulez bien me suivre...

DUGAST. Après le spectacle et le bal, s'il vous plaît... Je veux prendre un peu de plaisir avant de m'ennuyer à vous tuer...

BUSSY. Fanfaron!... où serez-vous? et quand?

DUGAST. Au petit jour... vers le bac du Louvre, près du jardin..... J'aurai mon épée et un second.

BUSSY. Combat de quatre.

BARGY. Je t'accompagne.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JÉHAN DE PONTALAIS, UN TROMPETTE, MUSICIENS.

JÉHAN DE PONTALAIS.

Nobles gens, séans en ce lieu...
Vous tous, vrais chrétiens du bon Dieu!...
Les enfans sans souci vont vous dire
L'histoire d'un très-grand martyre.
C'est de monseigneur saint Denis,
Le puissant patron de Paris,
Qui est allé en Paradis,
Où nous serons un jour assis!...
Amen.

HENRY. Eh! c'est Jéhan de Pontalais, l'auteur du mystère... Eh! Jéhan de Pontalais!

JÉHAN DE PONTALAIS. Mon gracieux monarque?

HENRY. Y a-t-il de quoi rire dans ta farce?

JÉHAN DE PONTALAIS. Pour rire et pleurer, mon illustre prince, comme ce doit être en toute chose de la vie humaine... mais serait mon œuvre bien plus parfaite, si elle ressemblait pour l'agrément de l'esprit à la belle composition de l'Adoration des Rois, de M[me] Marguerite de Navarre.

MARGUERITE. C'est un mystère que j'ai fait pour me divertir.

JÉHAN DE PONTALAIS. Car de cette œuvre merveilleuse chacun a dit que l'Adoration des Rois causait l'adoration de la reine.

LES COURTISANS. Ah! ah! très-bien! il est galant!... Vivat Pontalais!

LE PEUPLE. Vive Pontalais!

DUGAST. Oh! eh!... sergens, gaulez-moi cette canaille qui ose élever la voix devant Leurs Altesses.

BUSSY. Eh ! doucement !... Pour battre les gens du roi, au moins faut-il sa permission !

MARGUERITE. C'est juste !... Ces bonnes gens sont ici pour se réjouir; et d'ailleurs, ils applaudissent au compliment qu'on m'adresse..... qu'on les laisse en paix..... Merci, monsieur de Bussy.

HENRY. Ma foi ! qu'on les gaule ou non, ça m'est bien égal, pourvu qu'on commence le mystère.

JÉHAN DE PONTALAIS. Tout de suite.

FARGY, *à Bussy*. Quel roi !

BUSSY. Ces bonnes gens me regardent tous.

FARGY. Et parmi ces seigneurs, vois-tu, à ton nom, que de panaches oranges se mettent en évidence ?

BUSSY. Oui, paix !

JÉHAN DE PONTALAIS. En avant les hautbois et les rebecques !

GUERCHEVILLE. Je passe ici pour mieux voir ! Je suis de vos serviteurs, seigneur de Bussy, permettez-vous ?...

BUSSY. Bien volontiers, monsieur !

UN SEIGNEUR. Comment trouvez-vous mon panache ? je le crois à la mode.

BUSSY. Il est de très-bon goût, monsieur.

GUERCHEVILLE, *bas*. Encore pour Anjou !

BUSSY, *faisant semblant de répondre à la demande d'une place*. Certainement, monsieur, il y a place...

GUERCHEVILLE. Ce seigneur dit qu'il espère que cela commencera bientôt.

BUSSY. Il faut de la patience !

FARGY. Tu vois, cela marche.

Musique bruyante.

Les rideaux du fond s'ouvrent comme ceux d'une croisée, cri général :

Ah !... ah !....

HENRY. Allons donc ! il me tardait de voir finir cette musique infernale !...

DUGAST. Qu'est-ce que celui-là qui arrive pendu à une corde ?... Vient-il du ciel ou de la potence ?

HENRY. Allons, allons, impie Dugast, tu vois bien que c'est un ange; laisse-le parler.

L'ANGE.

Je suis l'archange Gabriel
Qui descend du plus haut du ciel;
Car je sais qu'en cette cité
S'apprête grande impiété....
Gens sans foi !.. Gens de cour infâmes,
Qui n'ai..ent ni Dieu ni les dames...

HENRY, *à Dugast*. De quoi diable se mêle monsieur l'ange ?

Les courtisans du roi rient.

L'ANGE.

Ces gens damnés ont le dessein
De martyriser un grand saint...
C'est pourquoi le bon Dieu m'envoie
Vers la ville, afin que je voie
S'il se trouvait aucuns moyens
De changer ces cœurs de payens...
Car sont tous capables de crime,
Et pour sûr prendraient pour victime
L'évêque monsieur saint Denis,
Qui prêche à présent dans Paris.
Las ! cette ville, par malheur !
N'a qu'un très-méchant gouverneur,
(Rires du peuple.)
Avec maint pire serviteur,
Qui tous vicieux et pervers
Mettent le pays à l'envers !

HENRY, *se penchant vers Dugast*. Pontalais nous travaille.

DUGAST, *bas*. Oui, sire... (*Haut*.) Finis-en donc, l'ange, tu nous ennuies !

LES SEIGNEURS *du côté de Bussy*. Non, non, vivat l'ange ! bien Pontalais !

Le roi fait un signe pour commander le silence.

L'ANGE.

Pour mieux accomplir mon message
Auprès de ce saint personnage,
Et n'être vu du voisinage,
Je vais m'entourer d'un nuage.

PRISCILLANUS, *un énorme coutelas au côté*.

Mes camarades, mes amis,
Écoutez c que je vous dis :
Vous savez qu'il est à Paris
Un homme qui a nom Denis...
Cet homme est sans cesse en prière,
Il boit de l'eau, dort sur la pierre...
Il fait l'aumône, il prêche bien,
Disant que je suis un vaurien !
— Sa conduite excite mon ire,
Moi, Priscillanus, noble sire.
Je ne veux pas être chrétien.
Je fais l'amour comme un payen !
Je bois, je ris et je m'enivre
Avec vous tous qui savez vivre !
De plus, je veux continuer
Malgré Denis que je veux faire tuer !

LE COURTISAN DE PRISCILLANUS.

Bien, monseigneur, faut des sévérités
Avec ces gens diseurs de vérités...
(Les courtisans applaudissent, le peuple murmure.)
Car, si le peuple allait un jour les croire,
Plus ne pourrions faire l'amour ni boire !
Plus ne voudrait nous bailler ses écus
Pour en fêter et Vénus et Bacchus !..
(Le peuple applaudit, Bussy et les hommes de son parti rient.)

HENRY. Il y a des choses bien mal séantes dans cette pièce.

DUGAST. Des choses absurdes.

PRISCILLANUS.

Tenez-vous là, prêts avec vos soudarts
Pour le traîner captif en nos remparts,
Voici l'instant.— Il sort de son église
Avec les gueux qu'il prêche et qu'il baptise !
(Il sort avec sa troupe.)

L'ANGE, *passant la tête à travers le nuage*.

Payens maudits ! allez, allez toujours !
Quand vos péchés seront un peu plus lourds,
Nous permettrons à l'ange des ténèbres
De s'élancer de ses antres funèbres...
Alors Satan, Belzébuth, Lucifer,
Vous happeront de leurs griffes de fer !

HENRY, *à demi-voix*. Voilà un raisonnement bien triste et bien ennuyeux !

DUGAST. Il parle comme un ange !

SAINT DENIS, *en costume d'évêque*.

MARGUERITE. Silence, messieurs, par piété! voici le saint évêque.

SAINT DENIS, *d'un ton de litanie.*
Approchez tous, pauvres et souffreteux!
Jamais du ciel le secours n'est douteux!
Serez guaris, dolens de corps ou d'ame;
Nulle infortune en vain ne me réclame!

UN SERF, *s'agenouillant devant lui.*
Suis pauvre serf d'un haut baron
Qui porte casque et chaperon...
Icelui jamais ne me baille
Que des coups, de l'eau, de la paille,
Encor faut lui payer la taille,
Sans quoi, bien sera s'éreinté!..

DUGAST. Et il aurait raison!

SAINT DENIS.
Si ton maître est sans charité,
Sauve-toi, prends ta liberté!

MARGUERITE. Ah! ceci est de mauvais exemple!

HENRY. Voilà un saint qui méritait bien ce qui lui est arrivé.

UNE JEUNE FILLE, *aux genoux de saint Denis.*
Ne suis que pauvre bachelette,
Pour tout bien n'ai que ma houlette
Et le cœur de mon fiancé...
Mais mon père très-courroucé
Veut que j'épouse un vieux et des richesses...
Puis-je obéir et fausser mes promesses?

MARGUERITE. Je suis curieuse de la réponse du saint?

BUSSY. Moi de même...

ISAURE. Pauvre fille, c'est comme moi!...

SAINT DENIS.
A celle-là je prédirais malheur,
Qui ferait don de la main sans le cœur!

BUSSY, *à Marguerite qui a les yeux sur lui.* Le saint a bien jugé, madame...

MARGUERITE. Très-bien!

LA JEUNE FILLE, *joyeuse.*
Bien! le richard jamais n'épouserai...
A mon ami foi pure garderai...
Et si ne puis être à lui, je mourrai!

BUSSY, *bas à Isaure.* Elle n'a pas fait comme vous!

ISAURE, *tout bas.* Ah! si vous saviez!...

BUSSY, *à Marguerite qui se retourne.* Je disais à madame de Montsorreau... que voilà un joli caractère de jeune fille.... mais il est trop poétique, il n'est que dans la tête de Pontalais!

PONTALAIS. Attention!

HENRY. Silence!... Voici quelque miracle!... l'auteur nous crie: attention!

SAINT DENIS.
J'entends comme une voix céleste
Qui me prédit un accident funeste...
Et m'offre de m'en garantir...

L'ANGE.
Oui, du danger, grand saint, tu vas sortir..
(Un nuage descend aussitôt devant saint Denis.)

PRISCILLANUS, *accourant avec ses soldats.*
A moi, soudarts, saisissez-moi cet homme!...
Mais... courez donc!....
(*Ne voyant plus saint Denis.*)
Je veux bien qu'on m'assomme
S'il n'est sorcier!... car il a disparu!...
Et pourtant j'ai vite accouru...
Mais contre lui vous rendrez témoignage...
Il ne veut pas qu'on force un mariage,
Il veut détruire l'esclavage...
Si nous le laissions sermonner,
On ne pourrait plus gouverner!

LE COURTISAN DE PRISCILLANUS.
C'est juste, il faut l'occire!...
Mais son crime ne peut suffire...
Il faudrait qu'il eût fait pire;
Par exemple qu'il ait pu dire
Quelque injure contre les dieux
Que nous adorons en ces lieux...
Et nous en ferions un martyre..

SAINT DENIS, *derrière son nuage.*
Un martyre!... ô Dieu mon Sauveur!
Accordez-moi cette faveur!

L'ANGE.
Dieu t'exauce et moi je m'envole
Au ciel faire ton auréole!
(Le nuage s'élève avec l'ange, et laisse voir saint Denis.)

TOUS.
Ah! le voilà.

SAINT DENIS.
Oui, que veux-tu de moi?

PRISCILLANUS.
Es-tu chrétien?

SAINT DENIS.
Oui!

PRISCILLANUS.
Renonce à ta foi...
Sacrifie à Bacchus, dont nous chantons la fête...
Il faut boire à perdre la tête...
Par le bon vin si tu ne la perds pas,
Tu la perdras d'un coup de mon damas...
Choisis?...

SAINT DENIS.
Je prends la mort cruelle!...
Je veux bien que mon sang ruisselle,
Car je sais que par ce moyen
Toi-même tu seras chrétien!...

PRISCILLANUS.
Je ne crois pas que ta bouche me prêche...
Après ce coup qui te dépêche,
Tiens! va-t-en chez Pluton!

SAINT DENIS.
Je vais en paradis!
Ma bouche peut encor, comme tu me le dis,
Te prêcher hautement devant cette assistance!...
Es-tu chrétien?...

PRISCILLANUS.
Oui, oui, je ferai pénitence
Le reste de mes jours! et Paris bâtira
Une église, grand saint, où l'on vous chômera!
(Tous les acteurs du mystère sont à genoux autour du martyr qui prie en tenant sa tête dans ses mains.)

L'ANGE, *qui reparaît en haut sur son nuage.*
Il est pourtant des vicieux
Si pervers et malicieux,
Qu'il ne seront pas convertis
Voyant de tels faits accomplis!...
Paris en renferme, à cette heure,
Dont l'enfer sera la demeure.
(Le peuple murmure sourdement, désignant le côté où est Henry.)
Et sur ce, bel adieu vous dis.
Menant notre grand saint Denis
S'asseoir au divin Paradis.
Alleluia!

MARGUERITE. Très-bien, messire Pontalais, nous sommes contens!

HENRY. Sauf les moralités, qui sont très-sottes... Allons danser, messieurs. (*Bas à Dugast.*) Cette tête coupée qui parle est une chose terrible et qui m'épouvante à voir!... Si l'on avait à se défaire de quelqu'un, car cela peut arriver... et que sa tête coupée...(*Il se secoue.*) Allons danser.

DUGAST, *à Henry.* Cela ne m'empêcherait pas d'abattre celle de tout homme ennemi de mon cher prince....

HENRY, *avec crainte.* A la bonne heure, mais soyez prudent. .car je vous désavouerais... Allons, ma sœur!...

MARGUERITE. Volontiers... Nous verrons si la guerre a fait oublier à monsieur de Bussy son talent pour la danse!...

DUGAST, *en passant près de Bussy.* Le duel!... au petit jour.

BUSSY. Au petit jour, soit!

SCÈNE VIII.

BUSSY, FARGY, GUERCHEVILLE,

BUSSY, *regardant autour de lui.* Ah! ah! il n'y a plus ici que des panaches oranges .. — il paraît que nous nous sommes compris, messieurs!... les hommes du Louvre sont partis... les hommes de la France sont restés!

TOUS. Oui, oui, oui!

GUERCHEVILLE. Comptez sur nous.

FARGY. Assez, assez!... On peut nous entendre!.. Voici un page... Vite au bal... au bal donc!... pour ne pas donner de soupçons!

TOUS ENSEMBLE. Au bal, au bal!

LE PAGE. Pour vous ce bouquet, seigneur de Bussy!

BUSSY. Un bouquet à moi?... De quelle part?

LE PAGE. On vous le dira dans le jardin de l'Infante, à droite du pavillon, au petit jour!

BUSSY *à part.* Au petit jour? Et mon duel!... Écoutez donc, jeune homme! .. Un rendez-vous d'honneur, un rendez-vous d'amour!... Eh bien!... à tous deux!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le jardin de l'Infante.

Le théâtre forme un grand jardin d'arbres de hautes tiges. — On distingue à gauche un petit coin de grève de la rivière — Il fait clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE.

QUÉLUZ, CHIVERNY.

CHIVERNY. On n'y voit pas... Je suis encore ébloui de l'éclat des flambeaux...

QUÉLUZ. C'est tout simple. (*Tout bas à demi-voix.*) Quinze... quinze.

CHIVERNY. Nos deux écuyers doivent nous avoir apprêté des corselets selon mes ordres... de sorte que nous aurons beau jeu contre Bussy, en habit de bal, et qui n'aura que de la soie sur sa poitrine.

QUÉLUZ, *à part lui.* Certainement... — s'il arrive que... (*Il marmotte tout bas de façon qu'on ne l'entend pas, et s'écrie ensuite:*) Seize! .. si par hasard... (*Il marmotte encore tout bas et ajoute tout haut:*) Cela fait dix sept... oui dix-sept... — si... diable... diable... quel est donc le dix-huitième?

CHIVERNY. Quel dix-huitième?... de quoi parles tu? et quelles enragées litanies marmottes-tu depuis cinq minutes!

QUÉLUZ. Je cherche à me rappeler les dix-neuf cas de meurtre permis et autorisés par feu monseigneur le cardinal de Lorraine!... j'en tiens dix-sept ..

CHIVERNY. Ah!

QUÉLUZ. Oui... mais je ne trouve encore rien qui ressemble à notre affaire... dix-sept... ah! le dix-huitième?... non... ce n'est pas encore cela..... (*Il marmotte.*) Quand on a eu « le chef orné d'un bois » de cerf, par un juif ou un huguenot!... » tuer le ribaud... péché simple et véniel...» Ce n'est pas encore cela!... je ne trouve rien de semblable... Ma foi, nous allons faire quelque chose qui n'est pas régulier...

CHIVERNY. Quoi! parce qu'un cardinal n'a pas prévu le cas?...

QUÉLUZ. Tu plaisantes, Chiverny... mais moi, j'ai peur que ce ne soit un très-grand péché de tuer Bussy en traître... tout cela me trouble... j'aime encore mieux l'attaquer avec armes égales...

CHIVERNY. Oui, pour qu'il te plante sa dague à travers le corps à la première passe.

QUÉLUZ. Tête-Dieu!... le cardinal de Lorraine, pendant qu'il était en train, aurait bien dû poser le cas où un gentilhomme qui déplairait au roi pourrait être tué sans péché par ses favoris...

CHIVERNY. Il ne faut pas se plaindre du cardinal, il a trouvé dix-neuf articles... c'est bien honnête... apparemment qu'il ne lui en fallait pas davantage... — nous en ajouterons un seul, nous, pour faire le compte rond... J'entends marcher..... voyons si ce sont les nôtres... st...

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, DUGAST, *suivi de*

BELLEGARDE *et* VILLEQUIER, FARGY.

DUGAST. St.....

FARGY, *à part*. Suivons-les toujours... je soupçonne quelque perfidie...

CHIVERNY. Est-ce toi, Dugast?

DUGAST. Bon! la voix de Chiverny!... oui, c'est moi, avec Bellegarde et Villequier...

CHIVERNY. Je suis ici avec Quéluz, qui a des remords de conscience... parce qu'on mettra des cuirasses.

FARGY. Des cuirasses!..... brigands..... misérables!.. ah!

DUGAST. Oui, par la mort, nous en mettrons des cuirasses... et sans cela que ferions-nous de nos rapières?... il les plierait comme des baguettes de saule avec son poignet de fer... Venez... j'ai fait porter nos armes de guerre... près d'ici, vers le bord de l'eau....

TOUS. Bien!

DUGAST. Il ne faut pas qu'il nous échappe... N'attendez pas qu'il soit en garde.... dès que vous reconnaîtrez son panache orange....

CHIVERNY. Nous tomberons tous à la fois sur lui... mais il faudrait être averti de son approche...

DUGAST. Nous le serons... Quéluz se plantera en sentinelle et nous préviendra par un refrain quelconque...

CHIVERNY. A la bonne heure! Lequel?

DUGAST. Le refrain de la ballade de Faust le sorcier...

QUÉLUZ. Du tout!... ne parlons point de sorcier lorsque nous donnons prise au diable, messieurs!.... c'est sérieux!.... tuons, soit... mais, pas de chansons défendues par l'église!...

CHIVERNY, *riant*. Eh bien! dis-nous le refrain d'un cantique!...

QUÉLUZ. Pourquoi pas? cela diminue un peu ce que l'action peut avoir d'immoral.

DUGAST. Voulez-vous...

Il chante.

Ah! quel trépas délicieux...
Mon bon ange m'ouvre les cieux.

C'est de circonstance!... la complainte des gens qu'on mène pendre à Montfaucon.

QUÉLUZ, *de bonne foi*. Le refrain d'une complainte... j'aime mieux cela...

DUGAST. Va pour le bon ange!..... Vous savez le refrain, mes amis..... Toi, tu chanteras, Quéluz..... discrétion et grande prudence.... car Mme Marguerite ne plaisanterait pas pour Bussy!.... et quelquefois elle reprend de l'autorité sur Henry, son frère..... Ah! ah! ah! je ne sais pas trop comment, par exemple!...

Tous descendent du côté de la rivière.

FARGY, *sortant de derrière son arbre*. L'ai-je bien entendu? quels scélérats!.. O cour de France! voilà donc ceux qui te parent!... Misérables! superstitieux et impies... lâches et cruels!... Oh! mon ami, mon pauvre et loyal Bussy! toi, qui allais avec confiance... Remontons vite le prévenir... qu'il n'aille pas descendre avant mon retour!...Non, le jour ne fait que poindre... j'aurai le tems... courons...

QUÉLUZ, *se montrant à gauche*. J'ai cru que c'était notre homme et que j'allais chanter... mais non, pas encore!... D'ailleurs, il y a une assez grande distance jusqu'à la rivière, et je ferai mieux de descendre à une cinquantaine de pas de cet endroit-ci... de la sorte, je serai sûr de ne donner le signal que quand l'individu se sera tout-à-fait dirigé vers le bac... Le jour se lève .. Bussy ne doit pas beaucoup tarder : à notre poste...

(Il sort.)

SCENE III.

BUSSY.

Deux rendez-vous au petit jour... l'un vers ce pavillon, où l'on doit me reconnaître à ce bouquet; l'autre, vers le petit bac, où je me ferai reconnaître avec mon épée!... Par lequel commencerai-je?... Celui de l'épée pourrait bien me mettre hors d'état de me rendre à celui du bouquet!... commençons donc par celui-là. Personne à l'endroit désigné!.... c'est trop tôt... Non.... j'entrevois quelqu'un : une femme... mais ce n'est pas du côté où j'attends... Ne bougeons pas!...

SCENE IV.

BUSSY, ISAURE.

ISAURE. Grand Dieu! que je me sens émue!... combien je m'expose...

BUSSY. C'est sa voix... c'est elle...

ISAURE. Oh! jamais je n'aurais osé venir à cette heure!... mais il le fallait...

BUSSY. Que dit-elle? approchons..... (*Haut.*) Madame... madame la comtesse de Montsorreau!...

ISAURE. Ah! je vous trouve, monsieur de Bussy!... j'en remercie le ciel!..... Un instant plus tard, les forces m'auraient manqué!... Je vous ai vu sortir... j'ai couru... car il faut que vous soyez instruit...

BUSSY. Je le suis, madame... Ce qui s'est fait, l'a été de votre consentement... N'espérez pas me dissuader aujourd'hui...

ISAURE. Vous ne me comprenez pas, monsieur le comte... Il ne s'agit pas de mon mariage... qui fera le désespoir de toute ma vie!... Mais que vous importe mon sort!... vous me croyez coupable!.. ce n'est pas de moi que je m'occupe... c'est de vous!... de vous! qui conspirez en ce moment .. et qui êtes trahi... par un des vôtres!...

BUSSY. Ciel!..... je conspire... dites-vous?... trahi!... comment... par qui?...

ISAURE. Par le chevalier d'Arrans!

BUSSY. Le chevalier d'Arrans!

ISAURE. Qui a signé cette nuit la liste que vous portez sur votre sein!...

BUSSY. C'est vrai... Tout est donc connu.. alors c'est fait de nous tous...

ISAURE. Non, si vous fuyez promptement..

BUSSY. Trahi!... sang et mort! misérable, misérable d'Arrans!...

ISAURE. Il n'est coupable que d'imprudence... il n'a parlé qu'à une femme, à laquelle il n'a jamais rien su dissimuler... à M[lle] de Ribours, une fille d'honneur de la reine, qui, tremblante pour son ami, s'est hâtée de tout dire à la reine; ainsi elle a révélé le nom du duc d'Anjou et livré le vôtre... Ces détails sont certains... je les tiens de Marguerite elle-même! voilà tout, monsieur le comte...

BUSSY. Que faire?... O monseigneur d'Anjou... quelle réponse allez-vous recevoir de Bussy!...

ISAURE. La reine, qui aime beaucoup le duc d'Anjou, son frère, ne l'accusera peut-être pas!... Mais vous! vous!... elle ne peut vous pardonner! fuyez donc!.. Henry serait inflexible!... et plus tard... quand vous serez en sûreté... accordez un souvenir à une femme... bien malheureuse!... malheureuse sans espoir... Adieu! monsieur le comte... adieu!...

BUSSY. Madame... je comprends tout ce que je vous dois!.. je suis fâché de vous en exprimer si froidement ma reconnaissance... Mais enfin... je ne vous devrai que la vie... j'aurais pu vous devoir le bonheur!...

ISAURE. Ah! que pu s-je vous répondre?... l'ordre d'un roi. . les larmes d'un père... qu'il fallait sauver d'une feinte accusation criminelle!... J'ai été trompée, sacrifiée!... cruellement!.. Mais à quoi bon vous dire?... il n'est plus pour moi que des malheurs à supporter... des devoirs à remplir!... Il faut que je vous quitte, et vous-même... il faut que...

BUSSY. Ah! ne m'enviez pas la seule consolation qui me reste!... Répétez-moi bien que vous fûtes trompée, contrainte, sacrifiée!... que vous m'aimez toujours...

ISAURE. Je ne puis plus vous répondre, et je vous ai dit plus qu'il ne m'était permis...

BUSSY. Isaure! je ne puis vous quitter ainsi... Vous-même, vous vouliez cette explication dont mon cœur avait tant besoin, puisque vous m'attirez ici par le don de ce bouquet...

ISAURE. Moi, comte! Que me dites-vous? vous m'attendiez?..

BUSSY. Quoi! vous ne m'avez pas appelé à ce rendez-vous?... ce bouquet n'est pas le vôtre?

ISAURE. Avez-vous pu le croire?... Ces fleurs ne viennent pas de moi!

BUSSY. Et de qui donc?... Encore une illusion perdue!.... Je croyais qu'elles avaient paré votre sein... elles m'étaient chères, alors!...

Il va le jeter.

ISAURE. Arrêtez, monsieur le comte, et répondez-moi... Qui vous a remis ce bouquet?...

BUSSY. Un page...

ISAURE. La couleur de sa livrée?

BUSSY. Il la cachait sous son manteau.

ISAURE. Alors, une autre marque va m'éclairer... Ces fleurs ne sont-elles pas nouées d'une tresse d'argent?

BUSSY. D'une tresse d'argent, oui, en effet.

ISAURE. Ah!... Je ne me suis pas trompée! c'est elle-même. Monsieur le comte, votre tête est en sûreté à cette heure!...

BUSSY. Que dites-vous?

ISAURE. Je dis... que ce bouquet... c'est le sien!... oui!... c'est celui d'une femme... qui... Ah!..

BUSSY. Achevez... dites donc... qu'avez-vous?

ISAURE. C'est celui de la reine de Navarre!...

BUSSY. Isaure! Isaure! Eh bien, que m'importe!... il ne m'intéresse point!... c'est de vous seule, de toi, mon amie, qu'il m'eût été précieux!... Isaure!... tu crains donc que j'en aime une autre?... tu m'aimes donc toujours!... oui, tu m'aimes encore!... dis-le moi... daigne le dire à ce malheureux Bussy qui n'a pu cesser de t'aimer, lui!... Ai-je fait attention à Marguerite?... le crois-tu?

ISAURE. Laissez-moi... je n'ai pas été maîtresse de mon trouble... vous avez lu dans mon ame... laissez-moi rentrer...

BUSSY. Non, non, mon Isaure...

ISAURE. La reine m'attend, elle me faisait chercher tout à l heure!...

BUSSY. Ah! réponds-moi, et j'oublierai

MARGUERITE. Générosité! ah!... Il n'est pas blessé à la poitrine, c'est une suffocation... il va mieux... il se laissera soigner.

ISAURE, *à Bussy*. Rassurez donc vos amis par un mot...

BUSSY. Oui... je suis mieux... affaibli seulement par la perte du sang... je vivrai.. oh! je vivrai .. jamais l'existence ne me fut plus chère ...

MARGUERITE. Que le blessé soit à l'instant transporté dans un de mes appartemens... Vous permettez, sire, que je ne laisse pas périr sans secours un écuyer de mon frère assassiné chez vous!... Strizzio, ne le quittez pas d'une minute.

HENRY. Je suis bien renseigné... vous serez satisfaite... les coupables seront... au moins exilés de Paris...

MARGUERITE. Ah!

HENRY. Rentrons au Louvre, messieurs, voici le jour... il est tems de se coucher... Belle-sœur, est-ce qu'il en mourra?

MARGUERITE. S'il mourra? Non, sire! non, non, il ne mourra pas, car sa vie, c'est ma vie! Suivez-moi, comtesse...

ISAURE. J'obéis, madame... ah! comme elle l'aime et que de malheurs pour moi...

SCÈNE VII.

DUGAST.

DUGAST. C'était bien la voix de Valois, pardieu!... et presqu'en colère malgré lui... s'il savait combien ce Bussy a la peau dure, il nous aurait tenu un peu plus de compte de notre essai.

QUÉLUZ, *qui le suit parlant à ses camarades*. Il n'y a plus personne... venez, messieurs... (*Les autres favoris paraissent.*) Nous voilà bien!... je l'avais prédit .... qu'il nous arriverait malheur... un vendredi!... cependant j'avoue que nous avons sagement fait de mettre des cuirasses sous nos habits... la mienne est faussée...

CHIVERNY. Prenons une décision, messieurs, faut-il nous sauver?.. vous savez que le roi est obligé de se fâcher, et que la reine ne plaisante guère quand on trouble ses amours...

DUGAST. Un moment... laisse-moi réfléchir...

CHIVERNY. Soit; que veux-tu faire?... dépêche, on peut nous voir... Ah! encore un panache orange, tiens...

DUGAST. En voilà trois de suite que nous trouvons?... on n'a jamais quitté une mode de cette façon... qu'est-ce que cela signifie?... Paix, quelqu'un... où M. de Guercheville court-il donc si vite? ne vous montrez pas...

GUERCHEVILLE, *sans le voir*. Ah diable!... Bussy blessé, dit-on, que faire?...

Il jette son panache, et se promène avec agitation.

DUGAST. Oh! oh! il jette aussi le sien!... il y a quelque chose là-dessous... ils en avaient tous de pareils... voyons donc... (*Il met le panache à sa toque, et fait signe à ses camarades, en disant:*) Laissez-moi faire...

Il traverse de manière à rencontrer Guercheville en détournant sa figure.

GUERCHEVILLE, *bas*. Un des nôtres!...— ami, jetez donc cela!...

Il indique le panache.

DUGAST. Pourquoi... pourquoi donc?...

GUERCHEVILLE. Pourquoi?... pardieu!... puisqu'on a voulu faire tuer Bussy!...

DUGAST. Hein?...

GUERCHEVILLE. Cela n'est pas prudent... et si Bussy par hasard avait été fouillé!...

DUGAST. Fouillé!... Il l'a été, monsieur...

GUERCHEVILLE, *effrayé*. Il l'a été!... et l'on a trouvé?...

DUGAST. On a trouvé...

GUERCHEVILLE. Tous les noms?...

DUGAST. C'est cela... tous les noms... Ah!... nous sommes sauvés! Oui, tous les noms des conspirateurs...

GUERCHEVILLE. Ah! c'est donc pourquoi je viens d'en rencontrer plusieurs qui venaient de monter à cheval, et qui les éperonnaient fortement en courant vers le bois de Boulogne... j'en vais faire autant...

DUGAST, *tirant son épée*. Je ne crois pas, monsieur de Guercheville...

GUERCHEVILLE. Ciel!... Dugast avec la couleur orange?...

DUGAST. A nous! Bellegarde, Villequier...

Tous arrivent et entourent Guercheville.

GUERCHEVILLE. Qu'est-ce à dire, messieurs?

DUGAST, *à Guercheville*. Cela veut dire que je vous arrête au nom du roi!... comme traître et conspirateur...

GUERCHEVILLE, *dont on saisit l'épée*. Ah! Dugast, tu es un bien grand misérable...

DUGAST. Et toi, Guercheville, un bien grand maladroit!... Venez, messieurs, venez... nous n'avons plus besoin de nous défendre d'avoir assassiné Bussy... voici monsieur qui fera notre paix avec le roi... et qui sera pendu par-dessus le marché!

CHIVERNY, *en riant*. Ah! ah! ah! Dugast, le diable t'inspire toujours!

DUGAST. Je le crois bien, pardieu! je fais assez pour lui!

Ils suivent leurs camarades, qui entraînent Guercheville.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Un appartement du Louvre.

SCENE PREMIERE.

La scène est vide quand le rideau se lève. — Un page qui est dans le péristyle entr'ouvre la porte du fond, y passe la tête avec précaution comme pour voir s'il y a quelqu'un.

LE PAGE. Personne! il faut que je sache comment va le blessé? Frappons!... Le docteur Strizzio ou M. le comte de Fargy me répondront sans doute.

UNE VOIX. Qui vient là?

LE PAGE, *à part*. La voix de la belle dame de Montsorreau!... ah! c'est vrai... Mme Marguerite l'a chargée de faire ouvrir cet appartement, et d'y installer Bussy avec le médecin et M. le comte de Fargy...

LA VOIX. Qui vient là, donc?

LE PAGE. Un simple page, noble comtesse...

FARGY. De quelle part?...

LE PAGE. Je suis à monsieur de Guercheville qui est ami de M. de Bussy.. et voyez..

Il ouvre son pourpoint, on lui voit un nœud orange.

FARGY. J'entends... cache!... Le blessé est tout-à-fait bien.... les deux coups de dague n'ont fait que glisser le long des côtes... il n'a même pas voulu se coucher... va dire cela à ton maître...

LE PAGE. Eh! mon Dieu!... mon maître est arrêté...

FARGY, *vivement*. Arrêté?

LE PAGE. Arrêté et gardé au poste de la tour de l'Eau...

FARGY. Que me dis-tu? Guercheville prisonnier... Sait-on quelque chose?

LE PAGE. Je n'étais pas présent à l'arrestation... Quand j'ai rencontré M. le comte de Guercheville aux mains des Cent-Suisses, je n'ai pas fait semblant de lui appartenir, afin de rester libre... cela m'a réussi, l'on n'a pas fait attention à moi... et je me suis glissé dans le Louvre...

FARGY. Très-bien, petit!... tu es plus fin que ton maître... Ce pauvre Guercheville aura fait quelque gaucherie...

LE PAGE. Helas! sauf le respect que je lui garde, je le crains fort aussi!... car en venant vers vous, par la galerie d'Apollon... j'ai entendu le roi qui jurait très-haut son grand juron : Saint Belzébuth, disait-il, quoi donc! je devrais tel et si grand service à Dugast!... qu'on le cherche, qu'on me le rende!... Je n'en ai pas entendu davantage...

FARGY. C'est bien assez!

LE PAGE. Prévenez M. de Bussy... et surtout... (*Prêtant l'oreille.*) Ah! mon Dieu! écoutez... les hallebardes ont frappé le pavé... là-bas... le salut des armes... c'est le roi ou la reine nécessairement... je n'ai point d'excuse à donner pour ma présence... je m'enfuis... C'est la reine!...

SCÈNE II.

FARGY, *seul*. Marguerite? tant mieux!... tant qu'elle nous défendra, je crains peu les soupçons... Cependant... cette diable de liste, qu'il n'a pas eu le tems de détruire... toujours entouré de monde qu'il est... il serait tems... oh! oui...

SCÈNE III.

LA REINE, DEUX PAGES. FARGY.

MARGUERITE. Pages, fermez..... nous sommes ici chez nous... et sans nulle gêne.... Eh bien, comte, vous le laissez privé de vos soins?....

FARGY. Je le quitte depuis une minute, madame, mais il est loin d'être seul..... Strizzio, deux de vos varlets sont près de lui... sans parler de Mme de Montsorreau qui d'après votre ordre...

MARGUERITE. Oui, je l'ai envoyée pour le préparer à ma visite... car j'ai voulu m'assurer par moi-même des bonnes nouvelles que l'on m'a données sur son état?... Répondez donc, Fargy? ne voyez-vous pas que votre hésitation me fait souffrir?...

FARGY. Ses blessures ne seront rien... et n'empêcheront pas mon ami de venir vous rendre ses hommages... mais...

MARGUERITE. Mais?... mais quoi? vous m'inquiétez? Je ne vois que des figures sinistres... jusqu'à mon frère, qui, pour la première fois de sa vie royale, s'est levé à huit heures du matin... et qui m'a salué sans mot dire, d'un air sombre et solennel... il était avec M. de Birague et M. de Nantouillet...

FARGY. Birague et Nantouillet! le chancelier de France et le grand prévôt...

MARGUERITE. Je commence à comprendre vos craintes... votre imprudent ami a des complices sans doute... ah!... ce serait tant pis pour eux... c'est lui seul que nous défendrions... à cause de l'affection que je porte à mon frère d'Anjou... mais rien

n'est su... fantômes que tout cela !... (*Avec joie.*) Ah! le voilà !... le voilà !...

SCENE IV.

Les Précédens, STRIZZIO, BUSSY, ISAURE.

STRIZZIO. Marchez doucement... une secousse peut déranger mes appareils et rouvrir les plaies...

MARGUERITE. Oh ! oui, oui, bien doucement... Merci, Strizzio... merci..... Je n'oublie rien, tu le sais. Allons, que faites-vous !... un malade est dispensé de cérémonie...

Elle retient sa main, qu'il portait à son chapeau.

BUSSY. O reine !... que de grâces à vous rendre !... que de bontés !... comment vous exprimer...

MARGUERITE. Non, rien .. ah ! ceci n'est pas assez serré...

Elle prend un cordon qui termine la ligature qu'il a vers l'épaule gauche.

BUSSY. Oh ! non, madame... je ne puis consentir...

MARGUERITE, *souriant.* Comment donc, comte ?... seyez-vous bien vite... ne savez-vous pas la vieille chanson...

Grand de prouesse,
Le preux blessé,
Par la princesse
Sera pansé...

or, il faut respecter les anciennes coutumes du bon tems... de ce bon vieux tems de franche courtoisie... de loyal et pur amour ! si rare aujourd'hui !...

BUSSY. Pas plus rare qu'autrefois, madame, il suffit d'un objet digne de l'inspirer...

MARGUERITE, *souriant.* Celle qui l'inspire dans ce cas est bien près de le ressentir, je crois !... (*Bas à Isaure.*) As-tu vu quel feu, et quelle suavité dans ce regard ?... toute son ame y était... n'est-ce pas ?... Oh ! comme cet homme exerce de l'empire !... comme il s'empare de vous !... je t'assure que je n'ose plus lui parler... on verrait mon trouble !... Eh bien ! comme tu me regardes !... et comme tu as pâli tout d'un coup...

ISAURE, *se troublant.* J'ai pâli?...

MARGUERITE. Et tiens... tu pâlis davantage encore !......

ISAURE. Moi ! oh ! madame..... ne le croyez pas...

MARGUERITE. Perds-tu la raison ! ce n'est pas ta faute assurément.

ISAURE. Peut-être... la nuit passée sans sommeil... ma tête est brûlante.

MARGUERITE, *la prenant à part.* Oh ! mignonne... tâche de supporter cela... car il faut qu'on ne le quitte pas jusqu'à ce qu'il soit hors de tout péril... et vois-tu... ce n'est qu'à toi, dont le cœur comprend le mien... qu'à toi seule, que je me fie !...

ISAURE. J'obéirai, madame.

MARGUERITE. Tu m'obliges..... je t'en sais gré... — Qu'on m'avance un siége... nous nous reposerons un moment ici... avant d'aller entendre notre chapelain, M. l'archevêque de Sens...

FARGY. On a des soupçons... Guercheville est arrêté... il faut détruire ta liste...

BUSSY. La détruire !... Dieu m'en garde !... les plus grands noms engagés, compromis avec nous !... La mettre en sûreté, à la bonne heure !

FARGY. C'est qu'il n'y a pas de tems à perdre !...

BUSSY. Sois tranquille...

MARGUERITE. Vous vous sentez donc déjà mieux, comte ?... c'est vraiment un prodige !... Sitôt ! avec deux blessures !..... voilà qui ajoute à ma confiance dans une prière que j'ai faite avec ferveur à ma sainte patronne Marguerite, en votre intention... Isaure vous le dira... nous avons prié ensemble...

ISAURE. C'est vrai... du fond de l'ame !

MARGUERITE. Oh oui !

BUSSY. En effet, il est quelque chose de céleste dans le bonheur qui m'arrive !.....

MARGUERITE. Vous trouvez? comte..... Qu'est-ce? le roi qui viendrait ici? Pourquoi donc? cela m'étonne et me contrarie.

UNE VOIX FORTE. Ouvrez, au nom du roi.

SCENE V.

HENRY, *à lui-même.* Vrai Dieu ! je saurai ce qui en est... ou j'y perdrai mon nom...

MARGUERITE. Eh bien ! eh bien ! Henry... d'où vous vient si grand émoi ?...

HENRY. Il vient de votre présence ici, madame la reine de Navarre... de votre présence... qui, cependant, n'empêchera pas ma justice de s'exercer...

MARGUERITE, *faisant un effort sur elle.* Nous ne comprenons pas vos paroles, monsieur notre frère... qu'il vous plaise de nous parler plus clairement... et plus courtoisement surtout... je vous en prie...

HENRY. Oui-dà, nous parlerons... et selon notre droit... Courtoisie et bel usage, madame de Navarre, sont pour les fêtes, carrousels et réception d'amis et féaux, et non pour le cas de trahison et félonie !...

MARGUERITE, *à part.* Ciel.... (*Haut.*) Trahison ! sire, que dites-vous?

HENRY. Oui, trahison, et ma sœur défend les coupables... car leur chef... Le voilà...

MARGUERITE *se lève*. Ah! mon Dieu!... Ne le croyez pas, sire... on vous trompe, Valois... c'est quelque calomnie de vos favoris... Oui, mon frère... Ah! croyez-moi... croyez-moi bien, mon cher Henry... laissez-moi vous dire... écoutez...

HENRY. Rien... l'un de ses complices est aux fers déjà, et bientôt...

BUSSY, *à Fargy qui veut lui parler*. (*A part.*) Tais-toi! (*Haut.*) M'a-t-il nommé, sire?

MARGUERITE. Non!...

HENRY. On pourra le forcer à rompre le silence...

MARGUERITE, *avec force*. Des calomniateurs qui veulent perdre celui qu'ils n'ont pu assassiner. Mais ils ne savent pas à qui s'attaque leur audace... Toutes ces insultes, ces outrages... sire de Valois, retombent sur le duc d'Anjou, dont je suis la sœur aussi bien que la vôtre... et par le ciel et ma couronne de Navarre, vos favoris ne l'insulteront pas impunément devant moi, dans la personne de son plus fidèle serviteur...

HENRY. Ils l'insulteront!... car le maître et le serviteur méritent d'être insultés et flétris!... A moi, Dugast...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS. DUGAST, *suivi de plusieurs arquebusiers*.

MARGUERITE. Dugast!.. Quoi! Dugast... cet infâme que vous exiliez, disiez-vous? Est-ce que tu viens l'achever, lâche?... Soyez témoins, vous tous qui m'écoutez... Ce seigneur blessé est l'écuyer d'un prince régnant... il est chez moi... (*Au roi.*) Je ne dirai pas chez votre sœur, mais chez une reine qui le prend sous sa sauve-garde... (*A Dugast.*) Touche-le, maintenant, si tu l'oses, misérable...

HENRY. Retirez-vous, madame Marguerite de Navarre, retirez-vous... pour qu'on ne soit pas obligé de vous y contraindre... retirez-vous!...

MARGUERITE. Non, sire... je veux savoir s'il sera assez hardi pour employer la force, et si vous le souffrirez...

HENRY. Cela sera... de par Dieu! madame... et quand même...

DUGAST. Votre épée, sire de Bussy?

BUSSY, *à Marguerite*. Laissez, madame... en telle occurrence je ne dois tendre mon épée que par la pointe... (*Il s'appuie sur Fargy, et met l'épée à la main en criant:*) Pour l'honneur de monseigneur le duc d'Anjou, mon maître... et la défense de l'hospitalité que j'ai reçue de la reine de Navarre... à quiconque!... et tel que Dieu veut que je sois en ce moment!...

HENRY, *à Dugast*. Attends!... l'hospitalité?... les droits d'un prince?... l'honneur du logis d'une dame... d'une reine!... sont invoqués... soit!... Mais à tous ici présens... nous donnerons la preuve.... la preuve écrite d'un horrible complot pour m'arracher la couronne et la vie... une liste de conjurés... qu'il porte sur son sein...

MARGUERITE. Ciel! Cela n'est pas... qui vous l'a dit?... Arrêtez...

HENRY. Vous résistez encore... Eh bien! ce sera moi!...

Il va pour prendre Marguerite par le bras.

MARGUERITE, *le voyant décidé à mettre la main sur elle*. Il suffit... je tiens l'outrage pour reçu!..... Faites-moi place, monsieur de Valois... Oh! grand Dieu! grand Dieu! que deviendrons-nous!... que deviendrai-je!...

DUGAST. Prenez l'épée de cet homme.....

UN DES GARDES, *à Bussy*. C'est folie, monseigneur, en l'état où vous êtes... nous sommes couverts de fer et vous...

BUSSY. Il faut qu'elle me soit ôtée de force... mon brave... il le faut... Eh bien! viens donc!

LE GARDE. Vous n'avez pas d'armure et vous ne vous soutenez plus... je ne puis vous frapper. (*Il donne son épée à son camarade et avance sur Bussy sans autre chose que ses mains.*) Faites ce que vous voudrez pour vous défendre...

BUSSY. Ah!... tu ne ressembles pas à ton chef... tu mériterais d'être chevalier... et surtout d'être commandé par un autre homme.. Tiens.. tu m'as désarmé... c'est bien.

HENRY. Maintenant... les preuves de son crime...

Dugast avance vers Bussy.

MARGUERITE, *bas*. Fargy, est-ce que cette liste fatale existe encore?...

FARGY. Je le crois... et j'en frémis.

MARGUERITE. Eh quoi! Henry! n'est-ce pas assez?

Dugast s'arrête.

BUSSY. Pensez-y bien, sire... c'est votre frère que vous allez outrager au dernier degré... dans moi!...

HENRY, *à part*. Quelle assurance!

BUSSY. Et si vous vous trompez... quelle réparation pourra suffire!... pensez-y!

HENRY. Ah!.... attends!... écoute: réponds-tu qu'il ait le papier sur lui?

DUGAST. Oui, sire... j'ai un espion dans l'un des valets de la reine... il n'a rien vu brûler ni détruire...

MARGUERITE. Sire, sire, soyez prudent... songez aux conséquences...

HENRY. Tu en es sûr ?...

DUGAST. J'y mettrais ma tête...

MARGUERITE. Arrêtez !... arrêtez !...

HENRY. Fouille... va !

MARGUERITE. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

FARGY. Le malheureux ? quelle imprudence !

ISAURE, *à Fargy*. Non...

FARGY. Comment ?...

ISAURE. La liste... la voilà !... Paix !....

FARGY. Ah !

BUSSY, *à Dugast qui lui met la main sur la poitrine*. Lâche !... infâme !... assassin !.. regarde la place où tu m'as frappé en traître... c'est tout ce que tu trouveras...

HENRY. Eh bien !

DUGAST, *interdit*. Il ne l'a plus !... ah ! attendez... ce petit papier noué à ce cordon.... au cou... c'est cela sans doute...

HENRY. Voyons...

BUSSY. Oh ! pour cela, vous ne le toucherez pas... non... ce n'est rien de semblable !... sire... sire... écoutez !... laisse-moi, laisse-moi, misérable !... Vous voyez bien, sire, un cordon de cheveux qui soutient un souvenir.. mais rien qui vous concerne.

HENRY. Je veux voir...

DUGAST. Je savais bien, moi...

MARGUERITE. Oh ! que je souffre !...

BUSSY. Le voilà... j'y tiens plus qu'à ma vie... assurez-vous que ce n'est pas ce que vous cherchez..... et pour seule réparation d'une cruelle offense à mon maître... je ne vous demande que de me le rendre sur-le-champ.

HENRY. J'en donne ma parole...

BUSSY. J'y crois... Oh ! les efforts que j'ai faits... ah !...

MARGUERITE. Oh ! mon Dieu ! je pense qu'il l'a trouvée cette liste, malheureux Bussy !... quel sera ton sort ?

HENRY, *rapidement*. Je me suis trompé... Une lettre de femme.... Isaure.... ah ! madame de Montsorreau !... si vainement aimée par Dugast... elle était la maîtresse de Bussy !...

DUGAST. Eh bien ! sire...

HENRY, *à voix basse*. Rien... rien, te dis-je... point de preuves !... — Mon pauvre Dugast ! tu joues de malheur de toutes les façons... sauve-toi, car il faudra une satisfaction à Marguerite... sauve-toi !... vite, sauve-toi !...

MARGUERITE, *à part*. Que vois-je ! Dugast qui s'enfuit !

HENRY. Tenez... monsieur le comte... Reprenez donc !... Oh ! qu'a-t-il ?... son appareil dérangé ? peut-être... Strizzio !... pages !.... qu'on prenne soin de M. de Bussy... grand soin... je l'ordonne...

MARGUERITE. Allez, allez ! vite... tous !

HENRY. On m'avait trompé... je le reconnais.. et Dugast a bien fait de fuir notre présence... ma paix est faite avec M. le comte de Bussy... Messieurs du parlement, qu'on le remette dans sa chambre, qu'on lui dise qu'il peut être tranquille sur l'objet qu'il intéresse... qu'il a ma parole !

MARGUERITE, *à demi-voix*. Qu'entends-je !... mon Isaure, va, cours, et veille sur lui !... Moi, je n'ose... on verrait trop ce que j'éprouve... Mais comment concevoir ce qui vient d'arriver ?...

SCENE VII.

HENRY, MARGUERITE.

MARGUERITE. Êtes-vous enfin... rassuré !

HENRY, *riant*. Oh ! très-parfaitement... notre chère, belle et bonne sœur. — Ah ! ça, ma gracieuse Marguerite... vous ne me garderez point rancune... pour ceci... qui n'est rien d'ailleurs... ah ! ah ! ah !

MARGUERITE, *curieuse et effrayée*. Vous riez !... Pourquoi riez-vous ?

HENRY. Moi qui croyais tenir une liste de mort... ah ! ah ! ah ! je trouve une lettre de femme... une lettre d'amour...

MARGUERITE. Une lettre d'amour !

HENRY. Eh oui !... pauvre diable que je croyais occupé de politique... tandis qu'il est dans les transports d'une passion... mais d'une passion !... si j'en juge au moins par le style de la dame !... une fort jolie femme du reste... ah ! ah ! ah ! ah !...

MARGUERITE. Quelle est cette dame ?

HENRY. Eh ! parbleu... c'est... ah ! j'ai promis de ne pas le dire !... il me l'a fait jurer...

MARGUERITE. Dites-le moi, Henry.... dites-le moi.... je veux le savoir... pour pouvoir en rire avec vous !... vous me le direz ?... n'est-ce pas ?

HENRY. Non, j'ai donné parole... belle sœur...

MARGUERITE. Parole !... eh bien ! v y manquerez !... vous vous en confesse .. voilà tout. — Oh ! vous savez com e suis curieuse !... je ne vous quitte pa

HENRY. Tant mieux pour moi...

MARGUERITE. Je sais que vous êtes aimable... quand vous le voulez... et pour me consoler du chagrin que vous m'avez fait, vous allez me montrer la lettre... la lettre de cette dame ?...

HENRY. Nous verrons... plus tard...

MARGUERITE. Non, tout de suite... je sors avec vous, mais attendez... c'est un ordre à donner. Isaure !

HENRY. Ah ! ah ! ah !...

MARGUERITE, *à part*. Mes soupçons s'augmentent. Si c'est elle... oh! quelle vengeance, quelle vengeance trouverais-je qui me satisfasse!

ISAURE, *arrivant*. Que désire la reine?

MARGUERITE. Madame de Montsorreau... que faites-vous donc là-bas?...

ISAURE. Vous m'avez ordonné...

MARGUERITE. Oui... oui... mais... pas pour toute la journée, j'espère... Allez m'attendre dans mon oratoire... je vous y rejoindrai bientôt...

ISAURE. Oui, oui... madame... Sa voix m'a glacée jusqu'au fond de l'ame.

HENRY, *à sa sœur*. Venez-vous?

MARGUERITE. Sans doute... mais, allons, mon bel Henry, vous me l'avez promise; donnez... donnez donc, et je vous dirai quelque chose, moi?... qui vous fera voir que je vous aime mieux que mon frère d'Anjou!

HENRY. Vraiment.. vraiment?...

MARGUERITE. Oui... mais la lettre... la lettre?...

HENRY. Ah! quand vous voulez quelque chose... vous le voulez terriblement fort, reine Marguerite!

MARGUERITE. Oui, parfois. — Donnez donc.... ah!... c'est Isaure!...

HENRY, *riant*. Eh! oui, Mme de Montsorreau... eh bien! vous ne riez pas...

MARGUERITE. Moi... oh! si fait! cela m'amuse beaucoup... ah! ah! ah! ah! je la garde quelques heures... ah! ah! ah! ah!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

On est au Louvre.

SCÈNE PREMIÈRE.

FARGY, GUERCHEVILLE.

FARGY. Mon cher Guercheville... quel plaisir de te revoir!..... que diable leur as-tu dit pour te faire relâcher?...

GUERCHEVILLE. Pas un seul mot... ils ne demandaient pas mieux que de me faire parler, mais j'ai été muet à toutes leurs questions.

FARGY. J'ai eu peur qu'on ne t'en proposât une certaine à laquelle on est souvent forcé de répondre...

GUERCHEVILLE. Dieu me sauve... ils en avaient envie... n'eût été ma qualité de gentilhomme et l'ancienneté de ma race!... enfin j'en suis hors...

FARGY. C'est un grand point!... grâce à ta fermeté, point de preuves, tous nos amis qui commençaient à disparaître vont se remontrer.

GUERCHEVILLE. A la bonne heure! mais à présent je crois qu'il faut en finir bien vite, car, quand une mine est éventée...

FARGY. D'autant mieux que Bussy n'a plus qu'un jour à rester ici... il faut qu'il soit sorti de Paris dans vingt-quatre heures... c'est l'ordre du roi.

GUERCHEVILLE. Que Lucifer l'emporte!.. que faire en si peu de tems?...

FARGY. Nous en avons assez... c'est aujourd'hui le 23 août...

GUERCHEVILLE. Oui, après?...

FARGY. Le 23 août? l'anniversaire de la St-Barthélemy!... et tu sais bien que le Valois et ses indignes favoris ont coutume de passer cette nuit en prières... superstitieux débauchés qui espèrent compenser leur conduite infâme de toute l'année par quelques heures de pénitence.

GUERCHEVILLE. Eh bien?

FARGY. Le couvent des moines des Petits-Augustins est le lieu choisi pour la retraite de dévotion de Henry, avec deux ou trois de ses favoris seulement.... Tu t'y rendras... avec tous ceux de nôtres que tu rencontreras. Vous vous tiendrez dans le jardin... sans bruit... soyez-y tous, à dix heures.

GUERCHEVILLE. A dix heures soit!

FARGY. Nous aurons autour du couvent plus de trois mille artisans bien armés et conduits par les maîtres des corporations.

GUERCHEVILLE. Bon!... Et comme Henry n'a point d'escorte...

FARGY. On en fera ce qu'on voudra.... (*Riant.*) Un moine, par exemple.

GUERCHEVILLE. Ah! ma foi... oui, un moine, c'est très-bien!... à dix heures donc!... et Bussy?

FARGY. Il y sera.... c'est notre chef... c'est par lui que tu sauras le reste du projet au moment de l'exécution...

GUERCHEVILLE. A merveille... ah!

Il voit entrer Bussy.

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, BUSSY.

GUERCHEVILLE. Nous parlions de vous... le comte de Fargy vient de me prévenir de ce que j'avais à faire... et je le ferai!

BUSSY. Merci, mon cher ami... et encore merci de votre courageuse conduite dans la geôle des arquebusiers...

GUERCHEVILLE. N'est-ce pas?.. on est sûr de ne pas mal dire, quand on ne dit rien... c'est ce que j'ai fait par prudence.

BUSSY. Par prudence aussi, quittez-moi;

il n'est pas bon qu'on voie ensemble des gens si mal en cour... (*Bas.*) A ce soir !...

GUERCHEVILLE. A ce soir !...

Il sort.

SCÈNE III.

FARGY, BUSSY.

FARGY. Et toi-même, tu n'es pas prudent de te montrer, Bussy...

BUSSY. Ah! mon ami, tu as raison...., mais si tu savais dans quelle anxiété mortelle je suis en ce moment !...

FARGY. Quoi donc ? parle...

BUSSY. Hier! quand le roi crut trouver sur moi la liste de nos amis, ce misérable Dugast saisit à mon cou un petit reliquaire où je conservais la première lettre d'Isaure... Le roi seul la vit, me donna parole de me la rendre... Je viens me mettre sur son passage pour la lui rappeler...

FARGY. Ah! ta malheureuse passion pour cette femme nous perd... Il ne faut pas que le roi te voie, il faut qu'il te croie parti... autrement il va s'occuper de toi, se mettre sur ses gardes ; il aura des soupçons, n'ira point passer sa nuit au cloître des Augustins... et tout manquera.

BUSSY. Mets-toi à ma place.... Puis-je abandonner une lettre qui perdrait Isaure, si elle tombait en d'autres mains ?

FARGY. Ah! que me dis-tu là ?... tu éveilles dans mon esprit une idée... c'est à faire trembler... Marguerite est restée long-tems avec le Valois, si par hasard...

BUSSY. Tu croirais...

FARGY. Oh ! non, non..... si cela était, Marguerite se serait déjà vengée... Henry n'a point montré la lettre...

BUSSY. Tu as fait monter une sueur froide à mon front !... elle n'a rien su, je l'espère... et bien que je ne l'aie pas vue depuis quinze heures... ses bontés sont les mêmes pour moi..... plus grandes peut-être..... elle trouve un prétexte pour envoyer chez moi toutes les vingt minutes... enfin, elle vient de me mander près d'elle.

FARGY. Il faut répondre à sa bienveillance, le feindre au moins... Allons, viens lui faire tes adieux, c'est un devoir pour toi, comme son hôte.

BUSSY. Le plus pressé c'est de ravoir ma lettre... ensuite nous verrons...

FARGY. Tu n'y seras qu'un instant, car Marguerite est obligée d'aller joindre son frère pour aller à la procession avec toute la cour, déjà réunie dans la grande salle... viens donc...

BUSSY. Ne me presse pas davantage : je souffre du rôle que je joue... un mensonge de cœur envers une femme qui m'aime me révolte et me blesse... la voir en public, et sans être obligé de lui parler des sentimens qu'elle me croit pour elle, à la bonne heure! mais seul, non, non, plus ! décidément non !

FARGY. Oh! fou que tu es !... toi, un homme politique !... toi, avec des sentimens d'ame et de cœur... Moi, je t'aime mieux comme cela, mais !... (*avec un soupir*) ce sont des qualités qui ne valent rien pour ce moment-ci !... enfin tu ne veux pas ?.. alors, si tu n'as pas envie de rencontrer la reine, que j'entends venir, passe dans cette galerie et fais-y deux tours... je te rappellerai dès qu'elle aura traversé.

BUSSY. Oui, oui... j'y vais.

SCÈNE IV.

FARGY, MARGUERITE, ISAURE, BUSSY.

MARGUERITE, *parlant à Isaure.* Je vous le répète, ma chère... j'ai beaucoup à m'entretenir avec vous.

ISAURE. J'écoute, madame.

MARGUERITE. Quand nous serons seules... Où alliez-vous, Fargy ?

FARGY. Vous quérir, madame, de la part de Sa Majesté... toute la cour doit être rassemblée...

MARGUERITE. Je sais... pour la procession... Je me sens la tête malade... la chaleur augmentée par la foule ajouterait à ce malaise... je m'arrête ici... l'on y respire, au moins... dites qu'on ne m'attende pas... nous prendrons notre place dans le cortége, quand il traversera cette pièce, par laquelle il doit passer nécessairement... ou bien peut-être nous rendrons-nous à Notre-Dame dans notre litière... Vous donnerez des ordres pour qu'on la tienne prête...

FARGY. Il suffit, madame... Diable de commission... je ne pourrai pas avertir Bussy... n'importe, il ne sortira pas tant qu'il entendra la voix de la reine.

MARGUERITE. Allez donc tôt, monsieur de Fargy !...

SCÈNE V.

MARGUERITE, ISAURE.

MARGUERITE. Maintenant je puis commencer ma vengeance...., tâchons de nous contenir... — Vous avez bien tardé, mignonne, à vous rendre à notre désir ? j'aurais eu le tems de lire toutes les prières de mes heures dans mon oratoire..., où je vous attendais en vain ?...

ISAURE. Mon retard à vos ordres, madame, a pour excuse la volonté de M. de Montsorreau, mon époux...

MARGUERITE. Ceci n'arrivera plus, j'espère... nous avons mandé le comte et nous lui dirons que nous ne pouvons jamais nous passer de vous... De ceci vous me devez tenir compte... un mari qu'on déteste !... Il le mérite... un homme dur... sans générosité... cruel même, dit-on...

ISAURE. Oh! oui, cruel! sans pitié, capable dans sa jalousie de..... Ah! mon Dieu! qu'a-t-elle?... mon Dieu!

MARGUERITE. Oh! oui, la jalousie, c'est une terrible chose! Allons, allons... votre frayeur est une folie... qu'avez-vous à craindre avec notre appui?... Sais-je pas bien qu'il n'est pas aimable, ton jaloux... et que tu as donné toute ton ame à un autre... ma pauvre Isaure...

ISAURE. Oui, madame... c'était à une époque où je ne devais rien au comte de Montsorreau !...

MARGUERITE. L'époque n'y fait rien, l'amour n'attend pas qu'il ait droit d'entrer dans un cœur pour y pénétrer... (*à demi-voix*) en le brisant parfois !... — Tu es excusable... j'ai de l'indulgence pour toutes les passions fortes, moi... l'amour, la haine, la jalousie, même... Avez-vous jamais été jalouse, madame de Montsorreau ?

ISAURE. Moi !... une seule fois... madame... mais cela n'a pas duré.. parce que ma rivale...

MARGUERITE. N'était pas dangereuse... peut-être...

ISAURE. Au contraire, madame, mais...

MARGUERITE. Mais elle... elle n'était pas aimée, peut-être ? .. C'est bien heureux pour vous... ma toute belle !

MARGUERITE *à part à elle-même*. Comment, tu ne peux pas prendre sur toi de contenir ta fureur un moment encore !... Dis-moi donc, mon Isaure, comment il s'appelle ?... hein... je t'ai tout dit... moi?... ne me dois-tu pas la même confiance. Si je voulais savoir son nom malgré toi... je le pourrais bien...

ISAURE, Comment ?...

MARGUERITE. Je n'aurai que ceci à faire... (*elle lui pose la main sur le cœur*) et prononcer l'un après l'autre les noms de tous nos jeunes seigneurs... Qu'en dites-vous ?...

ISAURE. Oh! madame... n'essayez pas... n'exigez rien, par grâce... (*A part.*) Ah! je me sens défaillir...

MARGUERITE. Calmez-vous... je serais désolée de faire souffrir une amie.. car vous êtes mon amie, n'est-ce pas... ma meilleure amie... Pourquoi baissez-vous les yeux... Isaure... regardez-moi...

ISAURE. Oh !... j'ai bien peur, madame...

MARGUERITE. Peur d'une amie ?... d'une reine... qui vous a donné toute son affection .. toute sa confiance... Allons donc !...

ISAURE, *à part*. Elle a des soupçons... mon Dieu!... Que dire !... que faire !... Madame, écoutez-moi... je vais vous parler comme je le ferais si je paraissais devant Dieu...

MARGUERITE, *à part*. Arrêtez !... achevons... et qu'elle souffre autant que moi !.. Je vous défends de me rien dire... J'ai deviné votre secret...

ISAURE. Vous avez deviné mon secret.

MARGUERITE. Et la cause qui vous le fait taire... Vous n'osez avouer votre liaison avec un homme que je hais et que je méprise... en un mot... vous adorez Dugast...

ISAURE. Dugast !... Moi ! moi ! madame...

MARGUERITE. Vous... vous !...

ISAURE. Cela n'est pas... cela ne peut pas être... cela ne sera jamais...

MARGUERITE. Je vous dis que vous aimez Dugast...

ISAURE. Oh ! non, non... ce n'est pas Dugast que j'aime...

MARGUERITE. Vous ne l'aimez pas... et qui donc aimez-vous?... Répondez... répondez... répondez donc !... (*Avec fureur.*) Tu n'oses... je le crois.. .. (*Froidement.*) Je vous répète, madame de Montsorreau, que vous aimez Dugast... et je trouve cela fort bien... seulement, je ne veux pas qu'on feigne des sentimens contraires... et j'exige... taisez - vous !... j'exige, entendez-moi bien!... que vous abandonnant à l'impulsion de votre cœur... vous donniez des espérances à Dugast!...

ISAURE. Des espérances à Dugast !... Non, madame, quand je voudrais vous obéir... est-ce que je le pourrais?...

MARGUERITE. Vous le pourrez... vous le ferez... Oh ! vous ne connaissez pas vos forces... et même, si je vous en prie bien, vous lui donnerez un rendez-vous... un rendez-vous d'amour... où vous irez...

ISAURE, Moi !...

MARGUERITE. Vous...

ISAURE. Jamais... Vous êtes reine, mais votre pouvoir ne va pas jusque-là... Demandez-moi toute autre chose... je vous offre ma vie... tout mon sang... mais...

MARGUERITE. Ah! ah! ton sang... (*A part.*) Je n'en veux pas... Je veux bien plus... (*Haut.*) Je vous assure que vous donnerez un rendez-vous à cet infâme

Dugast... c'est Marguerite qui vous le dit, madame de Montsorreau...

ISAURE. Et c'est Mme de Montsorreau qui vous dit : Non!... madame Marguerite de Navarre...

MARGUERITE. Tu dis non!... Pauvre femme! regarde ceci!...

ISAURE. Mon écriture...

MARGUERITE. Oui... et lis seulement une ligne : « Je suis à toi, c'est mon bonheur, » c'est ma gloire... tout ce qu'une femme » peut donner d'amour, tu l'auras de ton » Isaure. »

ISAURE. Ah! je la reconnais, cette lettre!... comment se peut-il... Eh bien, oui... vous savez tout... je l'avoue... celui que j'aime, c'est...

MARGUERITE. Silence, malheureuse!... ne prononcez pas ce nom!... Vous aimez Dugast, et vous le lui direz ou je remets cette lettre à votre mari...

ISAURE. A mon mari! grand Dieu!... à mon mari... il me tuera, madame!...

MARGUERITE. Je le sais bien... Allez à Dugast...

ISAURE. Ah! ce serait horrible... mon mari est si cruel!... il n'est point de supplices, point de tortures qu'il n'invente!...

MARGUERITE. Je le sais bien... à Dugast... et vous êtes sauvée!

ISAURE. Mais... en me sauvant... je me déshonore aux yeux de Bussy!...

MARGUERITE. Je le sais bien!... et voilà ce que je veux... (*D'une voix sombre.*) Tu as prononcé son nom! c'est ton arrêt... Déshonorée aux yeux de toute la cour, tuée, torturée par ton mari, ou bien saine et sauve; mais méprisée, abandonnée par Bussy, qui te croira à Dugast.... à cette condition je te la rends...

ISAURE. Oh! quelle vengeance!... Pitié... pitié pour moi... je l'aimais avant de vous connaître... avant que je ne vinsse à Paris... Hélas! je ne vous ai point trompée... voyez mon désespoir... je m'en irai partout où vous voudrez... je prendrai le voile dans quelque monastère lointain... je ne reparaîtrai jamais à la cour... je consens à ne le plus voir... à ne le plus voir, madame!... et à mourir loin de lui!... mais au moins qu'il ne me croie pas indigne de son amour!... qu'il ne croie pas que je l'ai trahi!...

MARGUERITE. Mais alors... il t'aimerait toujours!... Non, il faut qu'il vous méprise... pour qu'il ne vous aime plus.

ISAURE. Eh bien! madame, il m'aimera toujours!... Que Dieu me soit en aide!... mon sacrifice est fait : viennent la honte et la diffamation, on me plaindra... chacun sait que Bussy fut mon seul amour... viennent les tortures de M. de Montsorreau, je les supporterai en pensant à lui!...

MARGUERITE. Oh! malheureuse que je suis... elle l'aime autant que moi... (*Haut*) Je suis bien aise que vous ayez du courage... dans cinq minutes vous en aurez besoin... devant toute la cour... je vais...

ISAURE. Oh! madame... madame...

MARGUERITE. Aie pitié de toi-même... cède, cède...

ISAURE. Hélas! madame... j'ai peur de la mort, oui... mais de son mépris...

MARGUERITE. Prends-y garde... je pars...

ISAURE. Miséricorde!...

MARGUERITE. Promets-tu?

ISAURE. Je ne puis...

MARGUERITE. Adieu...

BUSSY. Promets!... mon Isaure, promets! j'y serai.

ISAURE. Ah!... merci, mon Dieu, merci!...

MARGUERITE. Eh bien! tu me rappelles... n'est-ce pas?

ISAURE. Madame... je... sens que...

MARGUERITE. Tous les malheurs... la honte publique... un époux implacable... Eh bien? eh bien?

ISAURE. J'obéirai...

MARGUERITE, *avec joie*. Ah!...

ISAURE. Vous me rendrez cette lettre...

MARGUERITE. Je le jure par mon amour pour Bussy... (*Haut.*) Songe à remplir ta promesse... Voici la cour... point de subterfuge... c'est devant moi que vous parlerez à Dugast?

ISAURE. Devant vous...

MARGUERITE. Tenez-vous près de moi!...

ISAURE. Près de vous! Soit!... et je dirai ce que vous voudrez.

MARGUERITE. Bien!

SCÈNE VI.

MARGUERITE, ISAURE.

HENRY, SIX HOMMES D'ARMES. QUÉLUZ, CHIVERNY, MONTSORREAU, DUGAST, DAMES *et* SEIGNEURS. FARGY, BUSSY. *Le roi va droit à Marguerite.*

MARGUERITE Bon soir, mon noble frère!

HENRY. Puisque votre bon plaisir n'est pas d'aller à pied comme nous jusqu'à l'église, notre sœur, aimable et belle (ce qui pourtant serait mieux un jour de dévotion, jour où nous avons tant de grâces à rendre à Dieu, pour la destruction des huguenots), nous vous devancerons à Notre-Dame... nous n'attendons plus que les

confréries des pénitens blancs et de la croix, dont nous avons le bonheur d'être membres... elles passeront devant le Louvre... Allons, messieurs, songeons à nous revêtir du saint habit des pénitens... Je désignerai tout-à-l'heure ceux qui le prendront avec moi et m'accompagneront, au sortir de Notre-Dame, au couvent des Petits-Augustins pour la nuit...

FARGY, *à Bussy*. Ah! bon j'étais inquiet de ne pas te voir.

BUSSY. A la faveur de la foule, j'ai quitté la galerie sans être aperçu...

FARGY. Bien... très-bien. — Comme tu es pâle!

BUSSY. Cela peut être... tu sauras pourquoi... laisse-moi observer...

MARGUERITE, *à Isaure*, *bas*. C'est le moment... parlez à Dugast...

ISAURE. Que dirai-je?...

MARGUERITE. Ce qu'il vous plaira..... pourvu qu'il ne doute pas de votre bienveillance...

ISAURE. C'est bien facile... il est si avantageux... un mot suffira...

MARGUERITE. Dites-le donc, j'écoute...

HENRY. Maintenant je désigne pour mes confrères de pénitence Quéluz, Chiverny et Dugast... Et c'est juste, car je crois que nous sommes les quatre plus grands pêcheurs de la cour... Allons, vos manteaux, messieurs.

ISAURE, *bas*. Comte Dugast!...... dans votre pénitence... ne demanderez-vous point pardon à Dieu... de m'avoir dit que vous m'aimiez?...

DUGAST. Non certes, madame... c'est un péché que je commettrai toute ma vie!...

ISAURE. C'est donc à moi d'en demander pardon pour vous... et j'irai ce soir... à huit heures... m'agenouiller dans la première chapelle de l'église des Petits-Augustins.

DUGAST, *transporté*. Ah! grand Dieu!

MARGUERITE. Je suis contente... et je tiendrai ma promesse.

HENRY, *à Dugast*. Eh bien! qu'a-t-il?... —pourquoi ne pas mettre votre vêtement pénitentiaire, monsieur?...

DUGAST. Oh! sire!... c'est que j'ai encore un péché délicieux à faire avant de commencer ma pénitence.

HENRY, *riant*. Vrai!... ah! ah! ah! quel damné scélérat!... Eh! que nous veut encore le seigneur de Bussy?

BUSSY. Recevoir avec son audience de congé ce qui lui est dû par Votre Majesté.

HENRY. C'est juste... Marguerite... Me voilà requis!...... et il a notre parole... rendez-moi donc cette lettre.

MARGUERITE. Quoi! devant tout le monde!... pour qu'on voie que vous l'avez confiée... répondez que vous la remettrez à votre retour.

HENRY. Oui... La procession nous attend... vous serez satisfait à notre sortie de Notre-Dame.

MARGUERITE. Où M. de Bussy nous accompagnera sans doute?

BUSSY, *à Marguerite*. J'aurai l'honneur, madame, d'escorter à cheval votre litière.

MARGUERITE. Je vous en remercie..... Comte de Montsorreau, veillez à ce qu'elle s'approche... et vous, Isaure, allez quérir mon rosaire, mes heures et mon voile dans mon oratoire... je vous attends.

Simon laisse tomber à dessein son chapelet aux pieds de Bussy qui se tient incliné par piété.

SIMON. Ah! que je suis maladroit! (*Il entre, et se baisse pour le ramasser, en disant tout bas à Bussy.*) On nous a dit de veiller cette nuit... nous sommes trois mille dans la Cité!... prêts à vous suivre au premier signal... (*Haut.*) Là, voilà qui est arrangé!.. (*Se tournant vers la reine, agenouillée à quelques pas.*) Je vous demande bien pardon!..

SCÈNE VII.

BUSSY ET MARGUERITE.

MARGUERITE. Me voilà seule avec lui.

BUSSY. Mon sort dépend de mon adresse... tenons-nous bien.

MARGUERITE. Un mot, comte... les affections ne se commandent pas... Peut-être avez-vous tort de préférer... le duc d'Anjou à Henry III... Cependant... si le duc d'Anjou vous sacrifiait indignement à l'un de ses caprices...

BUSSY, *bas*. Où veut-elle en venir? (*Haut.*) Madame, le duc en est incapable.

MARGUERITE. Supposons-le un instant... que feriez-vous?

BUSSY. Je quitterais son service méprisable sans hésiter.

MARGUERITE. Et si votre cœur était engagé entre deux femmes?

BUSSY, *bas*. Nous y voilà. (*Haut.*) Entre deux femmes!...

MARGUERITE. Dont l'une vous aurait sauvé la vie, tandis que l'autre...

BUSSY. L'autre... comment savez-vous?...

MARGUERITE. N'importe, je le sais et j'excuse un premier amour... je répète : si l'une vous avait sauvé la vie, tandis que l'autre vous trahissait lâchement... que feriez-vous?

BUSSY. Pour celle que je trouverais perfide, madame... je n'aurais plus que de la haine, du mépris...

MARGUERITE. Allez donc ce soir... entre huit et neuf heures, dans la première chapelle... de l'église des Petits-Augustins... vous y verrez madame de Montsorreau avec Dugast.

BUSSY. Est-il possible?... (*Haut.*) Si cela était...

MARGUERITE. Si cela est... que feriez-vous?...

BUSSY. Ah! madame... je n'aurais pas assez de ma vie pour obtenir mon pardon.

MARGUERITE. Assez, assez..... taisez-vous... prenez garde... vous aurez des preuves, mais j'exige que vous ne parliez pas à Isaure.

BUSSY. Je le jure.

MARGUERITE. C'est bien... voici ma litière... allez monter à cheval.

BUSSY. J'obéis.. oh! quelle perfidie!

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, M. DE MONTSORREAU.

MARGUERITE, *à part.* Ma rivale sera perdue dans l'esprit de son amant mais; ce n'est pas assez... il faut qu'elle ne puisse jamais se disculper auprès de lui... et pour cela... oui, je n'ai que ce moyen.

MONTSORREAU. Vos ordres sont remplis, madame.

MARGUERITE. Monsieur de Montsorreau, je vous consulte.... un gentilhomme... un des beaux noms de France... est offensé dans son honneur.

MONTSORREAU. Eh! madame, n'a-t-il pas son épée?

MARGUERITE. Attendez!... l'offense est secrète... le coupable, protégé du roi... et la femme du malheureux gentilhomme n'a pas encore cédé à son séducteur...

MONTSORREAU. Un séducteur que le roi protége?... Qu'on le fasse tuer en secret alors.

MARGUERITE. Je suis de votre avis... L'homme c'est Dugast... la femme, c'est la vôtre...

MONTSORREAU. Ils mourront tous deux?

MARGUERITE. Non; pour Dugast, je vous le livre... mais la femme.... une captivité sévère...

MONTSORREAU. Oh!...

MARGUERITE. Point d'autre vengeance... je ne le veux pas.

MONTSORREAU. Madame!...

MARGUERITE. Modérez-vous!... jusqu'à ce soir... Vous saurez le lieu et l'heure. Ah! voici madame de Montsorreau!... Mais soyez donc maître de vous... je l'exige!... Venez, M. de Fargy!... votre main à madame... la vôtre, comte... Partons!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

L'église du monastère des Petits-Augustins.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, *puis* UN PAGE.

MARGUERITE. Huit heures!... les moines viennent de chanter leur première veille!... c'est le moment du rendez-vous. *Un page qui la précède lui présente de l'eau bénite.*) Merci!

LE PAGE. Faut-il aller quérir madame de Montsorreau, qui attend dans la litière de Votre Altesse?

MARGUERITE. Vous irez quand vous en aurez l'ordre... un siége pour prier?... Chercher Isaure!... oh! non... il est trop tôt!... Tout marche à mon gré..... on a vu Bussy pénétrer sous les arceaux du cloître... sans doute il s'y tient caché! Cet infâme Dugast n'a garde de manquer à son rendez-vous, lui!..... c'est alors seulement que j'enverrai ma rivale!... et c'est alors que Bussy la voyant venir droit à Dugast, la croira coupable... point d'explication entre eux qui détruise l'erreur... car Montsorreau n'en laissera pas le tems... sa jalousie m'en répond!... Mais il devrait être ici... oublie-t-il sa parole!... oublie-t-il son injure!

LE PAGE, *apportant une chaise.* Madame...

MARGUERITE, *préoccupée.* Il faut pourtant que je le voie avant de m'éloigner...

LE PAGE. Madame, voici enfin...

MARGUERITE, *de même.* Ensuite j'irai attendre le résultat de l'événement, près de mon frère occupé de sa pénitence.

LE PAGE. Si la reine veut s'agenouiller... voici?...

MARGUERITE. Ah! ah!... oui... eh bien! priez donc, mon ami!

LE PAGE. Et vous, madame?

MARGUERITE. Il a raison... (*A part.*) J'oublie jusqu'à Dieu pour lui!... et pourtant sa bonté m'a toujours protégée!... Prions... (*A elle-même.*) Eh! qu'ai-je à demander, moi?... hélas, qu'il m'aime!... Oh! oui, mon Dieu, faites qu'il m'aime!... je suis belle, je suis reine... c'est beaucoup sans doute!... mais ce n'est pas assez... il faut encore être aimée!

LE PAGE, *l'interrompant.* Voilà quelqu'un vers les portes du côté du jardin, vous m'avez dit de vous prévenir.

MARGUERITE. Et de savoir qui?... allez et gardez qu'on ne nous voie!

LE PAGE. Il suffit!

MARGUERITE. Si c'est Montsorreau, je quitterai ce lieu... Il est des actes nécessaires..... des actes que dirigent des mains royales, mais auxquels des mains royales ne doivent pas toucher... Eh bien?...

LE PAGE, *avec effroi*. Oh! madame, ce sont des figures sinistres!... le vieux qui est enveloppé d'un manteau a parlé de tuer...

MARGUERITE, *à part*. C'est Montsorreau!

LE PAGE. Un son de voix effrayant!...

MARGUERITE. Allons donc, enfant que vous êtes.. vous avez cru entendre...

LE PAGE. Oh! non, j'en suis sûr... rentrons, madame?...

MARGUERITE Rentrons, soit... précédez-moi... (*Le page hésite.*) Précédez-moi, je le veux... Allez me faire ouvrir le parloir.. je m'y reposerai jusqu'à la seconde vigile des pères... Allez vite.

SCENE II.

MONTSORREAU, LES TROIS BANDITS.

MONTSORREAU. Avez-vous fini?

UN BANDIT. Écoutez donc, mon seigneur, en quelque chose que ce soit, il n'est rien de tel que de se recommander aux saints du paradis... Celui-ci justement est mon patron : c'est bon signe pour notre affaire...

MONTSORREAU. Dépêchons... il faut que je rejoigne le roi... Vous m'avez bien compris?...

LE BANDIT. Parfaitement... Nous nous cachons dans le jardin de l'abbaye. Nous tenons l'œil sur les portes de l'église. Et quand nous voyons une femme avec un voile blanc y entrer... sur les pas d'un homme... nous avançons...

MONTSORREAU. Oui...

LE BANDIT. Et dès qu'elle parle à cet homme...

MONTSORREAU, *vivement*. Vous le tuez dès qu'elle lui parle... vous le tuez...

LE BANDIT. Et si elle ne lui parle pas?...

MONTSORREAU. Si elle... Oh! elle lui parlera... Mais si elle ne lui parlait pas... abordez l'homme alors, et demandez-lui s'il n'est pas M. le comte Dugast....

LE BANDIT. Le comte Dugast?...

LES DEUX AUTRES *répètent*. Dugast!...

LE BANDIT. S'il dit oui : nous frappons?..

MONTSORREAU. Tous trois ensemble!... à grands coups... sans pitié!...

MARGUERITE, *à part*. A la bonne heure.. tout est réglé... sortons.

UN DES BANDITS. Tuer n'est pas difficile, mais...

MONTSORREAU. Mais quoi?...

LE BANDIT. Tuer... dans une église!...

MONTSORREAU. Refusez-vous?...

LE BANDIT, Un instant, monseigneur! nous sommes des gens loyaux dans notre métier, mais bons catholiques avant tout... Nous rendons volontiers service à de grands personnages..... à juste prix..... et, si la dame et le cavalier passent au jardin pour causer, comme cela semble probable, cela va tout seul... Mais... si vous voulez qu'on frappe ici!... sans attendre... c'est un prix différent... car il faut avoir le moyen d'acheter un pardon de Rome! Un meurtre dans un lieu consacré!.... c'est cher pour de pauvres gens!

MONTSORREAU. Finissons!... Tout l'or que vous voudrez...

LE BANDIT. C'est fini... monseigneur, de l'or et l'absolution!... Venez.

MONTSORREAU, *jetant une bourse*. Voilà!

LE PREMIER BANDIT. Attention! voilà un homme qui suit le cloître et qui vient droit ici...Y a-t-il une femme derrière lui, avec un voile blanc?...

PREMIER BANDIT. Non?... Alors, ce n'est pas notre homme... allons nous cacher dans le jardin.

BUSSY. C'est là que viendra ma pauvre Isaure, et cet exécrable Dugast. Cette église. ordinairement déserte, est ce soir traversée à tous momens par du monde..... Cela n'est pas étonnant... nos conjurés, guidés par Fargy, viennent probablement déjà se cacher dans le jardin de l'abbaye... pour être prêts à mon signal... Leur ardeur est grande... ils devancent l'heure de beaucoup!... Quand elle sonnera, cette heure où nous délivrerons la France d'un indigne monarque... moi, j'aurai déjà sauvé mon Isaure d'un scélérat et trompe les calculs de Marguerite!... Oh! maintenant, je ne lui dois plus rien... son odieuse action m'acquitte de toute reconnaissance!... Bizarre destinée!... qui mêle pour moi l'amour de deux femmes et leurs intrigues à une conspiration prête à éclater!... Ah!... Mais, qui peut maîtriser les événemens?... Les choses sont ainsi!... et la Providence connaît ses voies!... Que sommes-nous!... ses instrumens!..... Ces idées-là ne me viendraient pas ailleurs qu'ici... Le Sauveur des hommes!... et moi... qui veux aussi... ah!... suis-je digne d'être le sauveur d'un peuple?..... Si vous le voulez, Seigneur!... ce sera ma faible main... Ne regardez pas le mérite de l'homme qui délivre... regardez l'infortune du peuple

qui lui crie : Délivre-moi ! Un casque qui tombe tout seul d'une armure !... quel présage !... signe de mort, dit-on ! .. Ah ! Dugast !... Signe de mort !... qui sait ?... de la main de ce lâche peut-être ! mais quand j'en serais sûr... je ne perdrais pas cette occasion... Laissons-le s'avancer !...

SCENE IV.

BUSSY, DUGAST.

DUGAST. Qu'il fait sombre ici !.... (*Il avance.*) Singulier endroit pour un rendez-vous !... Ah ! c'est pour rassurer sa pudeur !.. ensuite, nous passerons au jardin, je l'espère bien... Seulement, cela sera plus solennel, parce que d'abord nous aurons pris Dieu à témoin de nos sermens de fidélité ! Personne encore !... voilà pourtant bien le lieu indiqué... C'est triste une église !.. le soir... à la lueur pâle d'un cierge, qui ne sert qu'à faire mieux voir l'obscurité ! Ces voûtes sont si lugubres, qu'en vérité il n'en coûterait qu'un peu d'imagination pour se croire déjà mort et enterré.... comme le vieux baron qui dort là... Reposons-nous sur cette tombe... Ah ! ah ! ah ! c'est bizarre... attendre, assis sur la pierre d'un mort, la vie... car la vie pour moi, c'est le plaisir... — J'ai beau vouloir m'égayer... je me sens de la glace au cœur... Ce contraste m'inspire d'étranges pensées... Eh ! tout est contraste .. tout se touche dans ce monde ! grandeurs et misères... vie et trépas !... Mais pour moi, que le sort favorise.... qu'ai-je à craindre ?... C'est une femme que j'aime avec passion !.. une femme que je prends à mon rival... à ce fier Bussy !... c'est la félicité que j'attends !

BUSSY. Et c'est la mort qui vient...

DUGAST. Ah ! ciel !... la mort !... Quelle voix !...

BUSSY. La voix d'un ennemi...

DUGAST. Bussy !...

BUSSY. Oui, assassin ; oui, Bussy !...

DUGAST. Monsieur le comte... monsieur le comte, écoutez-moi ! si j'ai forfait à l'honneur envers vous... c'était... c'était pour plaire au roi...

BUSSY. Quelle excuse !...

DUGAST. C'est la seule que je puisse donner d'un acte bien déloyal, je l'avoue ; mais vous, loyal chevalier, vous ne m'assassinerez pas... quand je suis à votre merci... au milieu d'une église... et sans armes !...

BUSSY. Sans armes ?...

DUGAST. Je suis sans armes...

BUSSY. Ah !...

DUGAST. Sans cela, croyez bien que.... Mais je n'ai rien, monsieur... Donnez-moi quelque chose pour que je puisse me défendre... un poignard, un tronçon d'épée... n'importe..... mais point d'armes !... (*A part.*) J'en échappe !

BUSSY. Ah oui-dà !.. eh bien ! tiens, en voici une !.. une, que tu n'es pas digne de toucher. (*Il arrache l'épée du trophée dont le casque est tombé.*) Elle n'est pas plus lourde que la mienne..... choisis.....

DUGAST. Il le faut donc... (*Haut.*) Eh bien ! soit... (*à part.*) Oh ! si je pouvais... il est affaibli par ses blessures... (*Haut.*) Au moins, pas dans ce lieu saint ?...

BUSSY. Non, je le respecte... Mais ne crois pas m'échapper...

DUGAST. Je n'y pense pas... Sous les arceaux du cloître... si vous voulez ?...

BUSSY. Soit : ton ignoble sang ne souillera pas cette enceinte sacrée !...

DUGAST. Alors, que ce soit donc le tien !...

Il s'élance sur Bussy, et le frappe par derrière.

LA VOIX DE BUSSY. Ah ! lâche !... encore une trahison !..... ce sera la dernière..... (*Cliquetis d'armes.*) Tu n'as pas réussi.... la main d'un assassin n'est jamais sûre ! tiens ! tiens ! tiens !

LA VOIX DE DUGAST. Ah ! je suis blessé !... dangereusement blessé...

BUSSY. Attends ! attends !

DUGAST, *entrant dans l'église.* Arrêtez, Bussy... je vous crie merci !

BUSSY. Point de merci !...

DUGAST. Pitié !...

BUSSY. Point de pitié !...

DUGAST. Grâce !...

BUSSY. Pas de grâce !...

DUGAST. Au pied d'un autel !...

BUSSY. Partout !...

DUGAST. C'est un sacrilége !...

BUSSY. Dieu me le pardonne ! Il a tout vu !.....

DUGAST. Ah !...

BUSSY. J'ai fait justice... respirons. (*Il passe la main sur son flanc.*) Point de sang !... non... ce n'est qu'une forte contusion... son épée aura glissé sur le buffle de mon baudrier... Ah !... le casque tombé... ce n'était pas pour moi !... Je suis vengé !... J'aurais mieux aimé que ce fût ailleurs !... Cette action... Est-ce un bon prélude à la grande entreprise qui va s'accomplir... ah !...

LE BANDIT, *se penchant à mi-corps.* Attention !... voici la dame au voile blanc.... nous saurons bientôt où est l'homme qu'elle cherche...

BUSSY. Quelqu'un vient... c'est par là...

ISAURE. Avançons... puisqu'on le veut... ô contrainte odieuse!... venir chercher Dugast, moi!...

BUSSY. C'est Isaure!...

ISAURE. Mais il a fallu céder à cette reine implacable... Bussy l'a voulu... Promets, mon Isaure!... a-t-il dit, j'y serai.

BUSSY, *à voix basse,* J'y suis...

ISAURE. C'est sa voix!... O mon ami!... prenez garde... je crois qu'elle me fait suivre... Un homme a toujours été sur mes pas, depuis le fond du jardin... eh! tenez, le voilà encore... Restez donc éloigné de moi... que son espion, si c'en est un... voie Dugast m'aborder... il le faut...

BUSSY. Il le faudrait!... oui... mais...

ISAURE. Mais...

BUSSY. S'il ne vient pas?...

ISAURE. Oh! il viendra!...

LE BANDIT. Lui parle-t-elle?... (*Il s'approche, et se trouve près de Bussy.*) Dieu vous garde, monseigneur!...

BUSSY. Que cherchez-vous?

LE BANDIT. Je cherche... monseigneur le comte Dugast... est-ce vous?...

BUSSY. Si c'est moi... qui suis Dugast?

ISAURE, *à part.* Laissez-le lui croire!... Vous voyez bien que c'est un homme à Marguerite!

BUSSY. Et que lui voulez-vous... au comte?

LE BANDIT. Un message important...

BUSSY. De quelle part?

LE BANDIT. Je ne le dirai qu'à lui...

BUSSY. Hé!...

ISAURE, *vivement.* Dites-le donc à ce cavalier...

LE BANDIT. Ah!... c'est donc bien là le comte Dugast... celui que vous attendiez?

ISAURE. Oui...

LE BANDIT. A vous!...

Les deux bandits, qui se sont glissés derrière Bussy, lèvent leurs armes.

ISAURE. Quel est ce message?...

LE BANDIT. Le voici!

Les trois assassins frappent Bussy en même tems.

ISAURE. Ah!!!

BUSSY. Ah!... ah!... je suis mort!...

ISAURE, *poussant un cri.* Ah!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MONTSORREAU, *ensuite Marguerite, que suivent un page et un écuyer.*

LE BANDIT. C'est fini, monseigneur... bien payé, bien servi... voilà!

ISAURE. Ah mon Dieu!... Au secours!... au meurtre!... A l'assassin!...

MONTSORREAU. L'assassin!..... c'est moi!... Silence, malheureuse!

ISAURE. Montsorreau!

MONTSORREAU. Oui, Montsorreau..... est-ce qu'il n'a pas dit mon nom en frappant ton infâme Dugast?...

ISAURE. Dugast?... vous vouliez faire tuer Dugast?...

MONTSORREAU. Oui, je l'ai fait tuer... ce cher objet de tes amours!... et tu vas le suivre...

MARGUERITE. Arrêtez, Montsorreau, arrêtez!

ISAURE. Marguerite!... ô trahison!... c'est donc elle!... C'est vous, madame, qui m'avez vendue à la vengeance de mon époux?... Oh! Dieu est juste, Marguerite!... il te frappe avec moi!...

MARGUERITE. Que dit-elle?

ISAURE. Il te frappe en même tems que la pauvre Isaure!... et ton cœur sera déchiré comme le sien... tu verras! tu verras!

MARGUERITE. Quels étranges propos!

ISAURE. Oh! tuez-moi, monseigneur et maître! vous êtes offensé, vous, car je l'aimais!... Tuez-moi! tuez-moi!

MONTSORREAU. Madame, vous l'entendez...

MARGUERITE. Elle ne l'aimait pas, vous dis-je...

ISAURE. Si, si, je l'aimais!...

MARGUERITE. Son esprit s'égare... c'est la terreur qui la saisie à votre vue... Emmenez cette dame à l'abbaye, qu'on lui donne des soins; veillez sur elle et sur lui!

MONTSORREAU, *prenant la main de sa femme.* Oui, venez!... obéissez!...

ISAURE. C'est mon devoir, monseigneur!... c'est mon sort de vous obéir! mais... (*Se retournant vers Marguerite.*) Adieu!... et malheur à toi!... femme sans pitié... malheur à toi! malheur à toi!

MARGUERITE. Emmenez-la, emmenez-la vite!... allez!...

SCÈNE VI.

MARGUERITE, BUSSY.

MARGUERITE. Ah! mon Dieu!.. cette femme m'a troublée... effrayée... sa raison semble perdue!.. Ce n'est pourtant pas la mort de Dugast qui peut l'avoir émue à ce point!... Il est donc mort Dugast!.. j'ai besoin d'en être sûre!.. oserai-je?.. j'oserai.. Où est-il!.. prenons ce flambeau!... Ah! le voilà!... quoi ici!... C'est lui... c'est bien lui... sans mouvement!... Ah! c'est horrible!... il ne faut pas voir la vengeance de trop près?... mais pour-

quoi donc n'ai-je pas plus de jòie au cœur... plus d'ennemi!... plus de rivale!.... du bonheur!... de l'amour!... l'amour de Bussy!...

BUSSY, *faisant un faible gémissement.* Ah!.

MARGUERITE, *avec effroi.* Ah! mon Dieu!... qu'ai-je entendu!...

BUSSY, *second gémissement.* Ah!

BUSSY. Isaure!... ah!...

MARGUERITE. Oh! qui parle ainsi... de cette voix si effrayante.... qu'on dirait qu'elle sort de dessous ces dalles!... des caveaux des morts!... J'entends toujours! .. si c'était..... si c'était l'ame!.. l'ame désolée d'Isaure que Montsorreau dans sa fureur... Isaure qui m'a tant menacée!.. ma tête se trouble!.. cette horrible obscurité!... Oh! mon Dieu! mon Dieu! que j'ai peur!..... Si je pouvais fuir!... je n'en ai pas la force!... Quoi donc! rester près de ce cadavre? (*L'horloge sonne dix heures.*) Ah!... c'est l'horloge de l'abbaye?...

Pendant que l'horloge continue, on entend les voix des mal-contens qui paraissent sous les arceaux les plus éloignés.

UNE VOIX. Voilà l heure!...

D'AUTRES VOIX *du côté opposé.* Il est tems!..

D'AUTRES VOIX *plus éloignées.* Le signal!..

D'AUTRES VOIX. Bussy!... Bussy!...

BUSSY, *se soulevant à ce dernier cri et poussant un gémissement.* Ah!... ah!...

MARGUERITE, *tout-à-fait égarée.* Oh! juste ciel!.. ai-je encore ma raison!... Est-ce mon imagination troublée qui crée autour de moi ces voix bizarres... et cet effroyable râle d'agonisant!.. Je n'y résiste plus!.. mon cœur se glace!... je vais mourir!... Ah! Une lumière!... je renais!... bénie sois-tu, faible lueur!... viens chasser l'horrible nuit de mon ame... (*Ici les mal-contens entrent.*) On parle!... écoutons!...

SCENE VII.

MARGUERITE, BUSSY, FARGY, GUERCHEVILLE, SIMON, JACQUES, FRANÇOIS, SEIGNEURS DU PARTI D'ANJOU.

Les seigneurs ont des manteaux qui cachent leurs armures. Simon tient une lanterne sourde.

GUERCHEVILLE, *au fond.* Vous-êtes sûr qu'il est entré dans l'église?

FARGY. Oui, mais comment peut-il se faire attendre dans un tel moment?...

SIMON, *brusquement.* Quand il s'agit d'une couronne pour son duc d'Anjou!

MARGUERITE. Ah!!!....ce sont nos mal-contens!.... un complot contre le roi!...

FARGY. Sans Bussy nous ne pouvons rien entreprendre.

GUERCHEVILLE. Non, sans doute, car pour qui agirions-nous?

SIMON. Par Dieu! pour nous-mêmes! ne semble-t-il pas que la France ne puisse se délivrer d'un mauvais maître, sans en avoir d'avance un autre tout prêt?.. par Notre-Dame! ce n'est pas ce qui lui manquera!

MARGUERITE, *à part.* Le peuple s'en mêle aussi!... mais le roi est perdu!... presque seul ici!...: sans escorte!...

GUERCHEVILLE. Cherchons Bussy... parcourons l'église, messieurs.

MARGUERITE. Ils vont me voir!.. rassemblons tout mon courage.:. et si mon frère doit perdre sa couronne, sauvons du moins sa vie! Par ici! par ici, messieurs!

FARGY. La reine!... la reine!

MARGUERITE. La reine... qui connaît vos desseins, comte de Fargy.

SIMON. La reine!... il faut s'emparer d'elle!...

MARGUERITE. Qui donc m'interrompt?..: faites taire cet homme... La reine, qui vous cherche, messieurs...

GUERCHEVILLE. Vous nous cherchiez, madame?

MARGUERITE. Oui... par suite de l'intérêt que je porte à celui qui vous commande!...

MARGUERITE, *se reprenant.* Je veux dire, à celui pour qui vous agissez: le duc d'Anjou enfin..... Mais Henry m'est cher de même...

FARGY. Eh bien! madame?...

MARGUERITE. Eh bien! s'il faut qu'il perde le trône... que ses jours soient respectés..: jurez-le-moi... je passe à votre cause, et je demeure en vos mains... comme otage!

FARGY. Rassurez-vous, madame... une couronne de moine remplacera la couronne du monarque: c'était une chose déjà convenue!...

MARGUERITE. Toutes vos mesures sont bien prises sans doute?...

FARGY. Immanquables! madame.

MARGUERITE, *à part.* O ciel!...

SIMON. Immanquables!... si le chef ne se fait pas attendre plus long-tems...

FARGY. Est-ce lui qui accourt?...

GUERCHEVILLE. C'est mon page!

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE PAGE DE GUERCHEVILLE.

LE PAGE. *Il arrive tout essoufflé.* Perdus!... perdus!... Le roi sait tout!

TOUS. Comment? comment?

LE PAGE. Par Montsorreau!... Ah! je ne puis plus respirer...

FARGY. Par Montsorreau, qui n'est pas des nôtres?... qui ne savait rien?...

LE PAGE. *plus vivement*. Par Montsorreau, qui vient de lui porter la liste des conjurés...

GUERCHEVILLE. Où l'a-t-il prise?...

LE PAGE. Sur le sein de sa femme quand elle a perdu connaissance tout-à-l'heure.

MARGUERITE *et* TOUT LE MONDE. Ah!.....

LE PAGE. Le roi fait chercher Bussy, qu'on sait dans l'abbaye... On a déjà parcouru le jardin... on va venir ici...

SIMON. Cachons cela!...

Il ferme sa lanterne.

LE PAGE. Enfin, cent hallebardiers viennent d'arriver du Louvre... ils gardent toutes les issues.

SIMON. Oh! oh!...

GUERCHEVILLE. Il n'y a plus qu'une ressource : c'est de se frayer un passage l'épée au poing.

MARGUERITE. (*A part.*) Et Bussy!.. (*Haut.*) Vous n'y réussirez pas, messieurs! et vous quittez votre chef!.. vous le quittez pendant qu'on le poursuit?... Attendez-le, messieurs... attendez-le, et je vous sauve, moi!... je vous sauve, pour l'amour de lui!.. Ecoutez!...

FARGY. Parlez, madame.

MARGUERITE. On ne mettra pas de soldats à la poterne du jardin où m'attend ma litière... car cette issue est déjà gardée par dix hommes d'armes, à moi, des Navarrois... Aubry, qui les commande, vous laissera passer en lui montrant un mot de ma main... je vais le tracer sur mes tablettes... avec mon poinçon... Approchez-moi la lumière...

SIMON. Oh!... qu'est-ce qu'il y a là?... (*Il reconnaît Bussy.*) Mon Dieu!... mon Dieu!...

GUERCHEVILLE, *allant à Simon.* La lumière, entendez-vous!...—qu'est-ce donc?

SIMON, *à voix basse.* Regardez!...

GUERCHEVILLE, *reconnaissant Bussy.* Quel malheur!... c'est Bus...

SIMON. Oui!.. ne dites rien!... Elle n'écrirait pas, elle ne vous sauverait plus!

MARGUERITE. Eh bien!...hâtez-vous donc!

SIMON. La voilà! la voilà! madame.

MARGUERITE, *à Fargy, prête à écrire.* Et rappelez-vous bien que ceci vous est donné à cause de Bussy!... que je vous sauve la vie, pour sauver sa vie!... c'est à vous que je la remettrai.

FARGY, *douloureusement.* Ah!...

MARGUERITE. Eh bien!... qu'avez-vous donc? M. de Fargy... (*Elle le regarde.*) Pourquoi pleurez-vous?

FARGY. Madame... je pense... au sort de ces braves gens... dont mon devoir est à présent... d'assurer le départ.

MARGUERITE, *vivement.* Avec Bussy!... avec Bussy!.. Mais vous ne m'éclairez pas.

Fargy donne la lanterne à Guercheville, et dès que la reine s'est remise à écrire, il passe derrière les seigneurs pour arriver à Bussy.

SIMON, *à genoux près de Bussy.* Il respire encore!... de l'eau!... (*Au page.*) Là, dans le bénitier... mouille ton écharpe.

FARGY, *arrivant à Bussy.* Oh! malheureux ami!... c'est ton amour pour cette femme qui te perd.

BUSSY *revenant à lui.* Oui!.. quand on veut sauver sa patrie...il faut n'aimer qu'elle!..

SIMON, *en pleurant.* C'est vrai!

MARGUERITE, *achevant d'écrire.* Car tel est mon bon plaisir!... Marguerite.

SIMON. Son cœur ne bat plus!

MARGUERITE. Eh bien! Fargy, que faites-vous donc là-bas?

SIMON. Allons, de la force sur vous-même... pour le salut de tous!... prenez!.

FARGY. Donnez, madame.

LE PAGE. Vite donc!... je vois briller des armes à la lueur des torches... on se dirige de ce côté.

TOUS. Partons! partons!

MARGUERITE Sans Bussy?... non!

FARGY. Eh! madame... plût au ciel qu'il fût possible de l'attendre!...

MARGUERITE. Vous partiriez sans lui!... vous, son frère d'armes, vous!... vous!...

TOUS. Ne l'écoutez pas... venez... prenez-lui ce papier...

FRANÇOIS. Forçons-la de nous suivre..... qu'elle nous serve de sauve-garde...

TOUS. Oui, oui, oui!

On entoure Marguerite.

MARGUERITE. Vous oseriez?... n'approchez pas!... le secours n'est pas loin... on entoure l'église... attendez... attendez!... quelle audace!...

GUERCHEVILLE. Notre sûreté l'exige, madame! excusez-nous...

MARGUERITE, *avec colère.* Ah!.....

SIMON, *avec volubilité.* Laissez cette femme, qui ne peut plus rien pour nous...— Voulez-vous m'en croire, messeigneurs... c'est nous qui vous tirerons d'ici..... Dites: *Vive la Ligue!* avec moi, et nous vous faisons une percée dans les hallebardiers... les amis du dehors nous donneront un coup de main... il en tombera beaucoup!.. mais c'est égal, le peuple se repousse vite... seulement, vous penserez à nos enfans... est-ce dit?...

FARGY, *lui tendant la main.* C'est dit.

SIMON. Allons donc... en avant, vous autres!... car c'est toujours le peuple qui donne des arrhes dans les marchés où l'on gagne tout avec lui!... Venez!

GUERCHEVILLE, *à demi-voix*. Vous êtes libre, madame!... va pour la ligue!

SIMON. Et que Dieu la bénisse!... Par ici! par ici!...

MARGUERITE, *stupéfaite*. La ligue!!!... des nobles ligueurs!..... Insensés! qui comptez sur le peuple!... Ah! vous paierez cher votre faiblesse.

SCÈNE IX.

MARGUERITE, HENRY, GARDES, PAGES, SUITE.

HENRY. Main-basse! vous dis-je!... point de quartier pour le chef, surtout.

MARGUERITE. Attendez!... écoutez, mon frère...

HENRY. Assurez-vous de la reine!

MARGUERITE. De moi?... de moi, sire?

HENRY. De vous!... la complice du traître Bussy!... qu'on le cherche!... et qu'il meure!...

MARGUERITE. Non!... non!... Henry... la prudence le défend!... vous ne savez pas?... le peuple!... prenez garde!... apprenez...

HENRY, *aux hommes d'armes*. Retenez-la!

MARGUERITE. Quel outrage!... Henry, je m'en vengerai!...

HENRY. Je m'y attends!... Où est-il, mon pauvre Dugast?... (*Un page lui indique le corps étendu à droite, près du bénitier.*) Le voilà donc!..... oh! que ne puis-je te rendre la vie, pour te montrer le supplice de tous tes ennemis! de ce misérable Bussy, surtout!...

MARGUERITE, *avec douleur*. Son supplice?

HENRY. Ah! que je le voie encore une dernière fois!... (*A un page qui tient une torche.*) Approchez.

MARGUERITE, *au milieu des gardes*. Que dit-il?... Là, un autre cadavre?... Mais ce n'est pas!... ce n'est pas!...

HENRY, *s'inclinant sur le corps de Bussy*. Ah!!!... Ah! ciel! que vois-je?... est-ce un miracle?... (*A genoux et très-bas.*) Mon ennemi mort!... oh! c'est ce saint habit qui m'a protégé!... Oh! maintenant, vengeons-nous!... Laissez la reine libre!... Oh! quel bonheur! Viens, viens, Marguerite!

Il lui prend la main et la fait avancer.

MARGUERITE. Quels transports!...

HENRY. C'est une chose si horrible de perdre ce qu'on aime!... Tu le sens!... n'est-ce pas?

MARGUERITE. Oui!.... Quel sourire féroce!...

HENRY. Eh bien!...

MARGUERITE. Dieu! quels soupçons?...

HENRY. Eh bien! tiens!... voilà Bussy!

MARGUERITE. Ah!!!...

HENRY. Voilà ton Bussy!... voilà ton amant!...

MARGUERITE, *saisissant la main de Henry*. Eh bien!... Tiens!... Henry!... voilà ton Dugast!... voilà ton favori!...

HENRY. Dugast!... Miséricorde!...

MARGUERITE. Point de miséricorde pour lui!... O mon Dieu! ne l'accorde pas!... O Bussy! Bussy!...

CRIS DU DEHORS. Vive la ligue!...

HENRY. Qu'entends-je.... le peuple en révolte!...

MARGUERITE. Oh! tant mieux!

HENRY. Quoi!... des ligueurs après des mal-contens!... quand le chef est tué?...

MARGUERITE. Oui, sous un prince tel que toi, le conspirateur peut mourir, la conspiration ne meurt pas!

CRIS LOINTAINS. Vive la ligue!...

MARGUERITE. Ecoute!... écoute!...

CRIS DU PEUPLE, *au dehors*. Vive la ligue!

Le rideau tombe.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

MARCHANT, Editeur, boulevart Saint-Martin, N° 12.

UNE CHANSON,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,
Imité de l'allemand,

Par MM. Cogniard et Montigny.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 8 mai 1834

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le comte D'ORBERG.	M. Gilbert.	La Comtesse d'ORBERG.	Mlle Chalbos.
CHARLES, son fils.	Mlle Théodosine.	EUGÉNIE D'ORBERG, fille du Comte et belle-fille de la Comtesse.	Mlle Balthazar.
ROBIMBACH, conseiller.	M. Constant.	Madame WERNON.	Mme Després.
MAURICE VERNON.	M. Fosse.	CLARA, sa fille.	Mlle Sophie.
Le Capitaine BARNAVE.	M. Cullier.		
FRITZ, vieux domestique.	M. Barbier.		

La scène se passe dans une des principautés de l'Allemagne.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon ouvrant sur un jardin. Deux portes lattérales à gauche; une à droite, une dans le fond. A droite de l'acteur et presque dans l'angle au fond, une fenêtre donnant sur la rue.

SCÈNE I.

D'ORBERG, MAD. D'ORBERG.

Ils entrent tous les deux du fond; d'Orberg tient sous le bras un grand portefeuille de maroquin rouge.

MAD. D'ORBERG. Comment, monsieur, que m'apprenez-vous là? Le prince est dans l'intention de faire grâce à Maurice Wernon, de le rappeler de l'exil?

D'ORBERG. Oui, ma bonne amie.

MAD. D'ORBERG. Mais qui vous a dit cela?

D'ORBERG. Son altesse elle-même.

MAD. D'ORBERG. C'est son Altesse...

D'ORBERG. Oui, tout à l'heure, dans son cabinet, en travaillant avec moi, sur les affaires de ma compétence, comme elle daigne le faire tous les matins, m'a jeté deux mots à ce sujet en me demandant mon avis.

MAD. D'ORBERG. Et votre avis a été?..

D'ORBERG. Celui de mon auguste et bien-aimé souverain; je suis directeur de la chancellerie...

MAD. D'ORBERG. Fort bien. Mais vous êtes époux aussi... et si vous tenez beaucoup à votre place, peut-être tenez-vous un peu à l'honneur de votre femme?

D'ORBERG. Pouvez-vous en douter?

MAD. D'ORBERG. Je n'en douterai plus si vous ôtez à ce Maurice Wernon tout espoir de rentrer jamais dans cette ville : je veux que cet homme reste toujours en exil.

D'ORBERG. Cependant, je ne puis me permettre.

MAD. D'ORBERG. Vous vous le permettrez, monsieur... Eh quoi! vous souffririez que Maurice Wernon me prît encore pour sujet de ses quolibets, de ses plaisanteries! que, sous prétexte qu'avant d'être comtesse d'Orberg, je n'étais qu'une petite marchande, et que mon mariage seul m'a ennoblie, ce monsieur fît encore de moi le jouet et la risée de toute une ville! qu'il ridiculisât encore dans ses vers celle qu'il n'appela jamais que *la parfumeuse!* comme si cela pouvait m'atteindre!.. j'ai été parfumeuse, c'est vrai... mais il n'y a rien là de deshonorant; d'abord c'est un commerce propre, parfumeuse... et d'ailleurs je ne le suis plus.

D'ORBERG. Tout cela, ma bonne amie... amour-propre de femme! ça n'est pas de ma compétence.

MAD. D'ORBERG. Comment, monsieur!.. et la chanson...

D'ORBERG. Quelle chanson?

MAD. D'ORBERG. Parlez-vous sérieusement? auriez-vous oublié cette infâme chanson?..

D'ORBERG. Ah! oui... oui... celle intitulée : *Le mariage de la Parfumeuse.* Je me rappelle...

MAD. D'ORBERG. C'est fort heureux!..

D'ORBERG. Oui, oui... sur l'air : *Gai!*

Il chantonne.

Gai! gai! mariez-vous!
Qu'on abdique
La boutique!
Gai! gai! mariez-vous,
Et désencanaillez-vous!

MAD. D'ORBERG. Voulez-vous bien vous taire! c'est une abomination, une indignité!.. tenez, tenez, monsieur, voyez l'état dans lequel vous me mettez, voyez... je tremble de tous mes membres... mes nerfs se crispent... ah! mon Dieu! (*Avec rage.*) Et dire que c'est ce Maurice!.. le petit fat!.. l'impertinent!.. (*Changeant de ton.*) Au fait, vous avez été bien récompensé de toutes les bontés que vous avez eues pour cette famille-là! Vous aviez bien besoin, après la mort du père, de recueillir chez vous ce Maurice, sa mère et sa sœur... les ingrats! enfin, depuis six ans nous en sommes débarrassés!.. Mais, je vous le répète, je ne veux pas que ce Maurice Wernon...

D'ORBERG. Voyons, voyons, ma bonne amie, ne parlons plus de cela.

MAD. D'ORBERG. Au contraire, monsieur, je veux que vous me promettiez que vous ne pardonnerez jamais.

D'ORBERG. Mais, ma bonne amie...

MAD. D'ORBERG. Vous me ferez mourir de chagrin... Tenez, je vais encore me trouver mal.

D'ORBERG. Non, non... je promets tout.

MAD. D'ORBERG, *respirant.* Ah! merci!

D'ORBERG. C'est un grand sacrifice que je vous fais... le père de Maurice était mon meilleur ami, et ma fille Eugénie aimait Maurice... mon intention était...

MAD. D'ORBERG. De les marier ensemble? jamais, jamais!.. et la preuve, c'est que nous signerons ce soir l'acte des fiançailles d'Eugénie avec M. le conseiller Robimbach, un excellent parti!

D'ORBERG. Le plus intrépide gourmand de toute l'Allemagne.

MAD. D'ORBERG. Un homme fort riche.

D'ORBERG. Fort bête.

MAD. D'ORBERG. Il a tout ce qu'il faut pour faire un bon mari. Laissez-moi faire, quoique je ne sois que la belle-mère d'Eugénie, quoique de méchantes langues disent que je ne l'aime pas, je l'aime autant que vous pouvez l'aimer, vous, son père. (*D'un ton câlin.*) Je l'aime d'abord parce que vous êtes son père.

D'ORBERG. Excellente femme!

MAD. D'ORBERG. Votre fille sera aussi heureuse avec Robimbach .. que vous l'êtes avec moi. Laissez-moi faire.

D'ORBERG. Oui... oui... ces sortes de choses-là vous regardent et ne sont pas de ma compétence... je suis directeur de la chancellerie et je vous demande la liberté de passer dans mes bureaux.

D'Orberg entre à gauche.

SCÈNE II.

Mme D'ORBERG, *puis* EUGÉNIE.

MAD. D'ORBERG. Mon Dieu! que les hommes d'état sont ennuyeux!.. Mais faisons venir ici mademoiselle Eugénie... Ah! la voilà!

EUGÉNIE, *à part, apercevant madame d'Orberg.* La comtesse!

MAD. D'ORBERG. Eugénie, c'est ce soir que nous signerons l'acte de vos fiançailles avec le conseiller Robimbach.

EUGÉNIE. Mes fiançailles! ce soir!

MAD. D'ORBERG. Ne semblerait-il pas que je vous annonce là quelque chose de nouveau?

EUGÉNIE. Ma mère, je vous avais dit que mon cœur...

MAD. D'ORBERG. Il ne s'agit pas de votre cœur; c'est de votre main qu'il est question.

EUGÉNIE. Je me souviens de vous avoir entendue vous-même applaudir au choix que j'avais fait.

MAD. D'ORBERG. A cette époque, mademoiselle! celui que vous aviez choisi n'avait pas payé les bontés de votre père par la plus noire perfidie. Je vous le répète, mademoiselle, vous épouserez le conseiller Robimbach.

EUGÉNIE. Ma mère...

MAD. D'ORBERG. Assez! vous ferez ma volonté.

EUGÉNIE. Si elle est conforme à celle de mon père.

MAD. D'ORBERG. Qu'est-ce à dire?.. vous osez...

EUGÉNIE. Mon père a seul le droit de disposer de moi, madame.

MAD. D'ORBERG. Vous êtes une impertinente!.. Mais j'entends le conseiller... ne vous avisez pas en sa présence...

SCÈNE III.

EUGÉNIE, ROBIMBACH, MAD. D'ORBERG.

ROBIMBACH, *à la cantonnade.* Déposez tout cela à l'office, et surtout recommandez au maître-d'hôtel d'en avoir le plus grand soin.

MAD. D'ORBERG, *allant au-devant de Robimbach qui entre.* Bonjour, monsieur le conseiller.

ROBIMBACH. Bonjour, future belle-mère, vous savez ce que je vous suis. (*Il lui baise*

la main. — Saluant Eugénie.) Enchanté de vous voir, ma charmante fiancée. Tout le monde est en bonne santé, aujourd'hui? le noble époux, le fils, le fils chéri?

MAD. D'ORBERG. Merci, conseiller, merci... Mon pauvre Charles.

ROBIMBACH. Il est malade?

MAD. D'ORBERG. Non, non, grace à Dieu, mais il est toujours bien à plaindre.

ROBIMBACH. Sans doute, c'est un grand malheur qu'il soit privé de la lumière des cieux... qu'il soit aveugle!.. mais il a de l'esprit, un bon cœur... il est joli garçon, il est riche, il joue fort bien de la flûte... on ne peut pas tout avoir... Allons, comtesse, allons, de la philosophie... Tel que vous me voyez, comtesse, je ne suis pas venu seul.

MAD. D'ORBERG. Vous n'êtes pas venu seul?

ROBIMBACH. Je suis venu dans ma voiture en compagnie d'une foule de bêtes... C'est drôle, n'est-ce pas? J'avais à ma droite... devinez... deux lièvres que le prince lui-même a tués hier de sa propre main; à ma gauche... devinez ce que j'avais à ma gauche... une poule d'eau et un faisan; et devant moi, devinez encore... mon valet-de-chambre tenant avec soin sur ses genoux... ah! voilà ce qu'il faut deviner... que vous avais-je dit? vous rappelez-vous ce que je vous ai dit, hein?

MAD. D'ORBERG *et* EUGÉNIE. Quoi?

ROBIMBACH. Ma chère future, vous ai-je dit il y a six semaines, pour célébrer dignement nos fiançailles, il faut que nous attendions.

EUGÉNIE. Oh! tant que vous voudrez.

ROBIMBACH. Espiègle!.. Il faut que nous attendions que j'aie reçu de France un pâté de foie gras de Strasbourg, du plumpudding d'Angleterre, et de la liqueur des îles.

MAD. D'ORBERG. Eh bien?

ROBIMBACH. Eh bien, tout cela est arrivé hier au soir comme j'allais me mettre au lit... Alors, je me suis mis à faire des réflexions.

EUGÉNIE, *à part.* Et voilà l'homme que l'on veut que j'épouse.

ROBIMBACH. Robimbach, me suis-je dit, tu peux maintenant célébrer dignement tes fiançailles : faisan, plumpudding, pâté, liqueurs des îles, et cætera, et cætera, et cætera... Tu ne peux manquer, sous de tels auspices, de trouver plus tard, dans ton ménage, le bonheur et la bonne chère. Ajoutez à tout cela que demain peut-être je ne serai plus Robimbach, conseiller tout court, mais bien M. Robimbach, le conseiller privé.

MAD. D'ORBERG. Quoi! réellement vous auriez l'espoir.

ROBIMBACH. Voici l'affaire. Le prince a ordonné à tous les conseillers de sa cour de faire un plan. Il est question de réformer les nombreux abus de nos nombreuses lois. Bref, j'ai fait mon plan de réforme tout seul, et je vous assure que c'est supérieurement écrit... en fine coulée.

MAD. D'ORBERG. Ainsi vous voilà conseiller privé.

ROBIMBACH. Je m'y attends, car pour travailler à mon mémoire, j'ai choisi l'instant où je suis vraiment remarquable... l'après-dîner.

AIR : *Ah! si madame me voyait.*

J'obtiendrai cet honneur nouveau,
Car chaque jour devant ma table,
Après un dîner délectable,
Vins délicats et maint friant morceau,
Depuis trois mois je fouille en mon cerveau.
Dieu! quel travail! mais aussi quelle gloire!
Il faut pour bien apprécier
Ce que m'a coûté mon mémoire,
Voir celui de mon cuisinier.

MAD. D'ORBERG. A ce soir donc une alliance qui nous comblera de joie.

ROBIMBACH. A propos d'alliance, il est d'usage d'en offrir une à la fiancée, et j'ai compté sur vous, madame la comtesse, pour l'avoir du meilleur goût possible.

MAD. D'ORBERG. J'ai précisément quelques courses à faire en ville; si vous voulez m'accompagner, nous entrerons chez le bijoutier Warner, et nous choisirons l'alliance qu'il vous faut.

ROBIMBACH. Un jonc de diamans... des diamans gros comme des noisettes... Allons, partons. (*A Eugénie.*) Aimable future, je vous baise les mains... ce soir vous recevrez un bel anneau pour les accords.

MAD. D'ORBERG. Venez-vous?

ROBIMBACH. Je vous suis. (*A part.*) Avant de monter en voiture, je ferai un tour à la cuisine.

Madame d'Orberg et Robimbach sortent par le fond.

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, *seule.*

Un anneau... des diamans... des fiançailles...

Air *de Garrick.*

Moi, l'épouser, non jamais, c'est en vain
Que l'on voudrait aujourd'hui me contraindre.
A toi, Maurice, et mon cœur et ma main;
De ton rival! va tu n'as rien à craindre!
Vous, conseiller, à cet hymen si beau,
N'espérez pas que jamais je consente.
Gardez, monsieur, gardez votre cadeau,
Je n'en veux pas, car ce serait l'anneau

D'une chaîne un peu trop pesante.
La chaîne serait trop pesante.

Oh! non, Maurice, non, je ne serai pas parjure aux sermens que je t'ai faits... Mais ces fiançailles sont pour ce soir... Que vais-je devenir? Oh! je mourrai de douleur plutôt que de signer ce fatal contrat.

SCÈNE V.

EUGÉNIE, CLARA, Mme WERNON, FRITZ.

FRITZ, *introduisant madame Wernon et Clara.* Entrez, mesdames, entrez.

EUGÉNIE, *les apercevant.* Ciel! madame Wernon... Clara... Allez, Fritz, allez... laissez-nous.

Fritz sort.

SCÈNE VI.

CLARA, EUGÉNIE, Mme WERNON.

EUGÉNIE. Madame Wernon, la mère de Maurice... sa sœur... dans cette ville?

MAD. WERNON. Vous ne vous attendiez pas à nous voir?

EUGÉNIE. Vous!.. pourquoi pas toi, comme autrefois?

MAD. WERNON. Cela ne me convient plus, mon enfant.

EUGÉNIE. Eh quoi! il ne convient plus que vous me tutoyiez? moi qui, dès mon enfance, n'ai connu d'autre mère que vous. . Voulez-vous me repousser aujourd'hui parce qu'il y a six ans que vous habitez loin de moi; parce qu'il y a six ans que je suis privée de vos soins attentifs... de votre tendresse toute maternelle...

MAD. WERNON. Tu as raison, mon Eugénie.

EUGÉNIE. Ah! maintenant vous tenez la promesse que vous fîtes à ma mère mourante... Et toi, Clara, ma compagne d'enfance, ma sœur, vas-tu aussi me dire *vous*?

Elle l'embrasse.

CLARA. Ma bonne Eugénie, oh! que je suis heureuse.

EUGÉNIE. Dis donc que nous sommes heureuses toutes les trois... Mais Maurice? Maurice... donnez-moi de ses nouvelles... que fait-il à Venise?

MAD. WERNON. Il se livre là à des travaux importans... Il m'a parlé de sciences abstraites, d'économie politique... que sais-je... Il paraît qu'il travaille beaucoup, et que ses travaux ne sont pas sans fruits. Mais, Eugénie, tu ne sais pas... peut-être le reverrons-nous bientôt.

EUGÉNIE. Que dites vous?

MAD. WERNON. On m'a écrit que le prince était bien disposé pour lui; qu'il avait parlé de le rappeler de son exil; que si je demandais à son altesse le retour de mon fils dans sa patrie, je l'obtiendrais sans doute.

EUGÉNIE. Il se pourrait?

CLARA. Voilà pourquoi nous sommes accourues dans cette ville.

MAD. WERNON. Nous venons demander à ton père qu'il nous seconde dans nos démarches; qu'il nous protége... Oh! oui, j'en suis sûre, si ton père apostille ma demande. mon fils me sera rendu.

EUGÉNIE. O bonheur! que m'apprenez-vous là?.. Oui, oui, mon père vous servira, vous protégera... Mais il ne faut pas perdre de temps... Il est dans son cabinet. attendez, attendez.

Elle sort par la gauche en courant.

SCÈNE XII.

Mme VERNON, CLARA.

MAD. WERNON. Cette chère Eugénie! toujours la même tendresse pour nous.

CLARA. Mais, ma mère, ne tremblez-vous pas comme moi que madame d'Orberg ne nous surprenne ici.

MAD. WERNON. Fritz nous a dit qu'elle était en ville... et puis que fera son courroux... pourvu qu'elle me donne le temps de parler au comte d'Orberg, et d'obtenir de lui la signature que je réclame... (*Après une petite pause.*) Clara.

CLARA. Ma mère.

MAD. WERNON. Reconnais-tu cet appartement?

CLARA. Si je le reconnais!

MAD. WERNON. Rien n'y a été changé depuis notre départ; c'est dans ce salon que nous avions coutume de prendre le thé.

CLARA. C'est aussi dans ce salon que je jouais avec Charles.

MAD. WERNON. C'était là... la place de ton père.,. dans quel doux repos nous vivions alors, jusqu'au jour où cette fatale chanson... mais tu parlais de Charles tout à l'heure. Nous sommes coupables Clara.. nous n'avons pas demandé de ses nouvelles à Eugénie... Pauvre Charles!

CLARA. Il ne m'a plus pour lui servir de guide...

MAD. WERNON. Que je le reverrais avec plaisir!

CLARA. Et moi!

MAD. WERNON. Hélas! il ne nous reconnaîtrait plus.

CLARA. Oh! maman! on dit que les aveugles reconnaissent toujours ceux qu'ils ont aimés.

On entend le son d'une flûte.

MAD. WERNON. Ecoute!

CLARA. C'est lui ! c'est Charles !

MAD. WERNON. Oui, oui, c'est lui !

CLARA. Ne puis-je entrer !

MAD. WERNON. Non, non, ma fille !..

CLARA. Il y a six ans que je ne l'ai vu... Ah ! permets... permets que j'entre...

SCÈNE VIII.

CHARLES, CLARA, MAD. VERNON.

CHARLES, *entrant de droite et appelant.* Fritz !..

CLARA. Charles ! oh !.. c'est lui ?.. Charles ! c'est lui que je revois !

CHARLES.

Air : *Puisqu'il faut qu'un baiser* (de Riquet à la houppe.)

Mais... quelle voix ici
Vient de se faire entendre ?..

CLARA, *à part.*

Je ne puis me défendre
De trembler près de lui...

CHARLES.

On se tait... et pourquoi ?

CLARA, *à part.*

Que faire !.. que lui dire !..

CHARLES, *étendant le bras.*

Qui voudra me conduire ?

CLARA, *courant à lui.*

C'est moi ! *bis.*

CHARLES. Toi... qui es-tu ?..

Même air.

En ce moment, ta main,
Dans la mienne est tremblante.

CLARA.

J'ai l'ame si contente !

CHARLES.

Quel espoir luit soudain...
Parle-moi, parle-moi,
Car ta voix me rappelle
Ma compagne fidèle...

Son émotion augmente, il la touche.

Clara ! c'est toi !

Dieu !.. c'est ma Clara !

CLARA. Mon bon Charles !

CHARLES. Ah ! c'est en ce moment... que je suis fâché d'être aveugle !

CLARA. M'aimes-tu toujours ?

CHARLES. Tu le vois bien... puisque je vis encore.

CLARA. Oh ! comme j'ai pensé à toi !..

CHARLES. Et moi !.. quand ils me laissent seul, quand je demande inutilement s'il fait jour ou s'il fait nuit... Ah ! c'est alors que je t'appelle. Tiens ; voilà douze ans que je suis privé de la vue ; mais je crois te voir encore...

MAD. WERNON, *à part.* Pauvre enfant !

CHARLES. Mais qui donc est encore ici ?

CLARA. Ma mère.

CHARLES. Ta mère ? oh ! conduis-moi auprès d'elle...

MAD. WERNON, *essuyant une larme, et s'approchant de lui.* Ici... mon cher enfant !..

CHARLES. Oui... c'est bien elle... c'est bien la voix que j'aimais tant à entendre... (*Il tient d'un côté la main de Clara, et de l'autre celle de madame Wernon, qu'il presse dans les siennes.*) Oh ! mais... que je suis donc heureux aujourd'hui !.. si vous saviez comme ma vie, à présent, est triste et uniforme.

CLARA. Personne ne vient donc te voir ?

CHARLES. Quelquefois le capitaine Barnave vient me distraire... Ah ! j'y pense, vous ne connaissez pas le capitaine, car c'est depuis un an seulement qu'il vient ici ; c'est un homme d'une brusquerie aimable, bon, généreux, c'est le seul ami qu'on m'ait laissé.

CLARA. Pauvre Charles !..

Le capitaine entre.

CHARLES. Oh ! oui, pauvre Charles... car je pourrais me passer de voir, mais je ne puis me passer d'aimer.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, LE CAPITAINE BARNAVE.

LE CAPITAINE. Tu as raison, mon enfant, il faut aimer, car sans l'amour le monde serait bientôt fini. Votre serviteur, mesdames... Tiens, petit aveugle, voilà ma main, comment te portes-tu ?

CHARLES. Oh ! fort bien aujourd'hui.

LE CAPITAINE, *regardant Clara.* Voilà l'effet de la beauté. Une jolie femme, c'est comme le soleil : un aveugle même en ressent l'approche. Aussi c'est ce que je dis toujours à mes amis et connaissances... prenez une jolie femme, mariez-vous... je ne comprends pas qu'on veuille rester garçon.

MAD. WERNON. Monsieur a fait un heureux mariage ?

LE CAPITAINE. Je suis célibataire... cela vous étonne... je le conçois, voilà trente ans que j'en suis étonné moi-même ; mais aujourd'hui mon choix est fait, il ne s'agit plus que de risquer une déclaration, et c'est là l'écueil... car tel que vous me voyez, j'ai fait dans ma vie quinze déclarations qui ont toujours été sans résultat.. Où donc est mademoiselle Eugénie ?

CLARA. Elle est allée annoncer notre visite à monsieur le directeur.

LE CAPITAINE. Merci, mademoiselle. (*A part.*) Cette jeune fille est charmante ; elle est ma foi bonne à marier, et si mon choix n'était pas fait !

CHARLES. Eh bien, capitaine, qu'avez-vous donc à parler tout seul ?

LE CAPITAINE. Comment tu m'as entendu, petit sournois? te plaindras-tu encore d'être aveugle?.. hein?.. lorsque tu vois tout par les oreilles...

CHARLES. Hélas!

LE CAPITAINE. Allons, pas de soupirs, et persuade-toi bien que c'est un bonheur de n'y pas voir clair...

CLARA. Un bonheur!

LE CAPITAINE. Et je me fais fort de vous le prouver, pensez un peu à ce que nous gagnerions si l'univers était aveugle. D'abord, plus de guerre, chacun resterait bien tranquille chez soi, car il y aurait trop de danger à courir le monde. La justice, il est vrai, demeurerait aveugle comme elle l'est déjà; vos hommes d'état n'y gagneraient pas non plus beaucoup, car il ne voyent pas trop clair, mais au moins le pauvre peuple n'aurait pas la douleur de les apercevoir dans leurs somptueux équipages bouffis d'orgueil, de graisse et d'insolence.

Air : *L'eau coule pour tout le monde.*

Oui, croyez-moi, tout irait mieux,
Ne serait-il pas salutaire
De pouvoir tous fermer les yeux
Sur tant d'abus et de misère?
Tous ces messieurs, chez qui l'honneur
A la honte, au mépris fait place;
Tous ces grands qui font tant horreur,
Nous serions enfin, par bonheur,
Dispensés de les voir en face. *bis.*

CLARA, *revenant du fond.* Oh! maman... voici madame d'Orberg.

CHARLES. Ma mère!

SCENE X.

Les Mêmes, MAD. D'ORBERG, ROBIMBACH.

LE CAPITAINE, *à Clara et Charles qui se refugient au près de lui.* Eh bien, eh bien... qu'est-ce donc? on dirait que vous avez peur.

MAD. D'ORBERG, *entrant.* Est-il vrai!.. est-il possible, madame Wernon chez moi. (*Apercevant madame Wernon.*) Ah! c'est vous, madame, c'est vous.

MAD. WERNON. Pardon, madame la comtesse; mais quand vous saurez les motifs.

MAD. D'ORBERG. Je ne veux rien savoir, votre présence dans ma maison est une insulte pour moi, sortez, madame, sortez, vous et votre fille.

CHARLES, *qui s'est approché de sa mère.* Mais, ma mère...

LE CAPITAINE, *à part.* Ah ça mais, que signifie...

MAD. D'ORBERG, *sans répondre à Charles et continuant de s'adresser à madame Wernon.* Ne m'avez-vous pas entendu, madame... sortez, vous dis-je, sortez.

SCENE XI.

Les Mêmes, D'ORBERG, EUGENIE.

D'ORBERG, *entrant de gauche, suivi d'Eugénie et s'adressant à madame d'Orberg.* Ma bonne amie... ma bonne amie...

MAD. D'ORBERG. Vous, mêlez-vous de ce qui vous regarde.

MAD. WERNON. Viens, Clara, viens ma fille; nous ne pouvons rester en ces lieux.

D'ORBERG, *à madame Wernon.* Du tout, madame, du tout, demeurez!

MAD. D'ORBERG. L'ai-je bien entendu?

D'ORBERG. Eugénie vous a assuré, madame, de ma protection... elle a bien fait, oui, madame Wernon, oui... je vous protégerai... je vous aiderai à faire revenir votre fils dans ses foyers, dans les bras de son intéressante famille.

MAD. D'ORBERG. M. Maurice reviendrait en cette ville? mais vous m'aviez promis ce matin...

D'ORBERG. J'ai eu tort.

ROBIMBACH, *bas à madame d'Orberg.* Ah! ça, mais, mon mariage... il est flambé si ce Maurice revient de l'exil.

MAD D'ORBERG. Sans doute.

D'ORBERG. Donnez-moi, madame, donnez-moi votre placet au prince.

MAD. D'ORBERG, *au comte qui va prendre le placet que lui a tendu madame Wernon.* Oubliez-vous cette infâme chanson?

D'ORBERG. Eh bien, oui, je l'oublie... oubliez-là aussi, vous.

Il prend le placet.

MAD. D'ORBERG. Monsieur le comte, je ne vous dis plus qu'un mot : si vous mettez votre signature au bas de ce placet, je me sépare de vous.

D'ORBERG. Juste ciel! que dites-vous là, comtesse?

ROBIMBACH, *à part.* Il a peur.

D'ORBERG. Azoline, Azoline... tu m'abandonnerais, tu te séparerais de moi!.. oh! jamais... jamais je ne m'exposerai à cet affreux malheur.

ROBIMBACH, *à part.* Nous triomphons.

D'ORBERG, *continuant.* Mais, ma chère amie, je t'en prie... je t'en supplie, permets... permets-moi de signer ce placet... autorise-moi à rendre un fils à sa mère... à sa mère qui souffre... qui gémit loin de lui... qui t'implore avec moi... (*Se tournant vers madame Wernon et à mi-voix.*) Implorez-la avec moi.

MAD. WERNON et CLARA, *à madame d'Orberg.* Madame...

CHARLES et EUGÉNIE. Ma mère.

LE CAPITAINE. Chère comtesse.

ROBIMBACH, *bas à madame d'Orberg.* Tenez bon.

CHARLES, *qui s'est approché de sa mère.* Oh! oui, ma mère... sois généreuse! hélas! que dirais-tu si j'étais loin de toi, exilé malheureux... et qu'on ne voulût pas me rendre à ta tendresse...

MAD. D'ORBERG, *pressant Charles sur son cœur.* Mon fils... mon Charles!..

D'ORBERG, *à ceux qui l'entourent.* Elle est attendrie!

CHARLES, *à madame d'Orberg.* Dis... dis que la mère de Maurice pressera aussi son fils sur son cœur... tu le veux, maman... n'est-ce pas que tu le veux?..

MAD. D'ORBERG. Eh bien! qu'il revienne.

D'ORBERG. Victoire! victoire!

ROBIMBACH, *à part.* Diable, ça ne fait pas mon compte, à moi.

D'ORBERG, *à madame d'Orberg.* Tu es la meilleure des femmes!

On entoure madame d'Orberg et on est censé la remercier.

ROBIMBACH, *à part.* Oh! quelle idée! quelle idée lumineuse! j'ai là tout près mes musiciens pour les fiançailles de ce soir, tout n'est pas perdu.

Il sort par le fond.

D'ORBERG. Je pars dans mon cabinet, j'apostille le placet, j'y mets ma signature et mon sceau, et je reviens à l'instant.

Il sort par la gauche.

MAD. D'ORBERG, *à part.* Oh! comme il ont abusé de ma faiblesse...

MAD. WERNON. Ah! madame la comtesse, que de reconnaissance...

MAD. D'ORBERG. Je n'en doute pas... mais pardon, j'ai quelques ordres à donner dans ma maison, veuillez m'excuser.

Elle salue froidement et sort par la droite.

SCENE XII.

EUGÉNIE, Mme WERNON, LE CAPITAINE, CHARLES, CLARA.

LE CAPITAINE. Elle n'a pas l'air d'être contente, la chère comtesse. Je ne comprenais pas d'abord les motifs de son étrange conduite à votre égard... mais quand j'ai appris qui vous étiez... Cette pauvre comtesse, elle a toujours sur le cœur les couplets de votre fils... Ah ça! mais dans quel pays s'est-il retiré, monsieur votre fils.

MAD. WERNON. A Venise, monsieur.

EUGÉNIE. Mais vous avez été à Venise, monsieur le capitaine, n'avez-vous donc jamais entendu parler de M. Maurice Wernon.

LE CAPITAINE. J'avoue que ce nom-là... à la vérité... je ne suis resté à Venise que peu de mois.

SCENE XIII.

Les Mêmes, D'ORBERG, *puis* Mme D'ORBERG.

D'ORBERG, *rentrant.* Voilà, madame, voilà ce que c'est.

MAD. D'ORBERG, *rentrant et à part.* Ah! j'arrive à temps.

D'ORBERG, *à madame Wernon.* Prenez ce placet, madame, et allez sans délai chez son altesse.

MAD. D'ORBERG, *s'avançant et arrachant le placet des mains du comte.* Du tout, madame n'ira pas chez le prince avec ce placet.

D'ORBERG. Comment! expliquez-vous, ma bonne amie, expliquez-vous...

MAD. D'ORBERG. Que je m'explique... que je m'explique... écoutez! écoutez!

On entend chanter sous la fenêtre.

CHOEUR, *au-dehors.*

Gai, gai, mariez-vous!
Qu'on abdique
La boutique;
Gai, gai, mariez-vous!
Et désencanaillez-vous!

D'ORBERG, *à part.* La chanson!

UNE VOIX, *au-dehors.*

Vendez votre magasin
D'onguent, de parfumerie;
Mais conservez, je vous prie,
La savonette à vilain.

CHOEUR.

Gai, gai, mariez-vous, etc.

MAD. D'ORBERG. Et vous voulez que ce Maurice Wernon revienne dans cette ville, que je consente à son retour... non, jamais!

Elle déchire le placet.

D'ORBERG. Madame la Comtesse.

MAD. D'ORBERG, *avec autorité.* Taisez-vous, taisez-vous.

UNE VOIX.

La veuve d'un parfumeur
Peut bien devenir Comtesse,
Mais auprès de la noblesse
N'est jamais en bonne odeur.

CHOEUR.

Gai, gai, mariez-vous! etc.

LE CAPITAINE. Pauvre Comtesse.

MAD. D'ORBERG. Oh!.. quelle infamie! quelle humiliation... comprenez-vous monsieur, comprenez-vous ma position... ici, devant tout le monde... toujours! toujours j'entends leurs voix... ah! je suffoque... j'étouffe...

D'ORBERG. Azoline.

MAD. D'ORBERG. Je me meurs.

CHARLES, *et* EUGÉNIE. Ma mère!

MAD. WERNON *et* CLARA. Du secours!

LE CAPITAINE, *approchant un fauteuil dans lequel on assied madame d'Orberg.* Ce ne sera rien

SCENE IV.

LES MÊMES, ROBIMBACH.

Pendant qu'on est occupé à prodiguer des soins à madame d'Orberg, Robimbach entre par le fond.

ROBIMBACH, *à part en entrant*. Ai-je réussi?.. (*Il avance, et apercevant les morceaux du placet qu'il examine.*) Oui, la chanson a produit son effet... ce soir, Eugénie signera l'acte des fiançailles. Elle sera ma femme!

Le chœur recommence dans la rue.

ACTE II.

Même décor.

SCENE I.

FRITZ, *à la cantonnade à gauche*.

Ça suffit, madame... personne n'entrera, puisque madame veut être seule. (*A lui-même.*) Eh ben j'aime mieux ça : monsieur s'est enfermé dans ses bureaux pour ne s'occuper que des affaires de sa compétence; mademoiselle s'est enfermée dans son pavillon favori du jardin pour penser à ses amours; madame s'enferme dan sa chambre pour penser... à quoi?.. à la chanson. Ma foi comme ça il ne se battront pas, et ça se terminera comme ça se termine toujours ici : quand madame aura tout-à-fait fini de se trouver mal, elle dira à son mari : « Je veux que votre fille épouse M. Robimbach. » Comme elle lui a dit : « Je veux que vous renvoyiez madame et mademoiselle Wernon. » monsieur obéira comme il obéit toujours, et mademoiselle Eugénie deviendra madame la conseillère. Avec ça que ce M. Robimbach est malin comme un singe; voilà-t-il pas que pour mieux disposer madame en sa faveur, il s'est ingéré de lui découvrir un médecin célèbre qui fait voir clair aux aveugles... un oculiste, qui rendra la vue à M. Charles; et tout ça, pour être vu d'un bon œil par la maman; il n'est pas maladroit le conseiller... chut! le voilà; il n'est pas seul, c'est peut-être le monsieur qui fait voir clair... tiens! il n'a pas de lunettes.

SCENE II.

FRITZ, ROBIMBACH, BLUM.

ROBIMBACH. Entrez, docteur, entrez... je vais vous présenter... (*A Fritz.*) Madame d'Orberg est chez elle?

FRITZ. Oui, monsieur... madame s'est enfermée pour être seule pendant quelques heures; elle ne veut recevoir personne.

ROBIMBACH. Elle me recevra; viens m'anoncer.

FRITZ Mais madame m'a dit...

ROBIMBACH. Madame ne t'a pas dit de raisonner quand je t'ordonne quelque chose; allons passe, devant. (*Fritz entre à gauche; à Blum.*) Docteur, je vais prévenir de votre arrivée, et puis je reviens vous prendre.

Il entre à gauche.

SCENE III.

BLUM, *puis le* CAPITAINE.

BLUM, *seul*. Singulier homme que ce monsieur! je ne le connais pas; il se présente à l'hôtel où je suis descendu d'hier soir seulement, me parle de mon talent, de ma réputation, de son estime pour moi... je crois même qu'il a dit de son amitié. Enfin, il m'entraîne presque de force... ici, chez M. d'Orberg, le père d'Eugénie! ici!..

Air de la Somnambule villageoise.

Je te revois séjour de mon enfance!
Lieux regrettés, souvenirs enchanteurs!
Je vous revois, après six ans d'absence!
Ah! malgré moi, je sens couler mes pleurs!
Elle est ici celle qui m'est si chère!
Disparaissez et regrets et douleurs!
Mon Eugénie, et toi ma bonne mère...
Plus de tourmens, je viens sécher vos pleurs.

Je tremblais à chaque pas de rencontrer une figure de connaissance! heureusement six années d'exil m'ont bien changé; le travail et les veilles ont creusé mes joues et amaigri mon visage; qui jamais croirait revoir, dans le grave et sérieux docteur Blum, le jeune étudiant de Leipsick, toujours moqueur, toujours riant?.. non, la haine elle même s'y tromperait; et je suis sûr que même aux yeux de madame d'Orberg je suis méconnaissable.

LE CAPITAINE, *arrivant du fond, à part*. Si la charmante Eugénie n'est pas ici, je la trouverai à son pavillon du jardin, et, alors... je risque la déclaration! on a parlé de fiançailles pour ce soir... il n'y a pas un instant à perdre. (*Apercevant Blum.*) Quel est ce monsieur?

BLUM, *à part*. Comme cet homme-là m'examine.

LE CAPITAINE. Eh! mais... je ne me trompe pas... c'est lui!

BLUM, *à part*. Me reconnaîtrait-il? c'est impossible!

LE CAPITAINE, *allant à lui*. Eh quoi! mon cher docteur, c'est vous que je retrouve ici!

BLUM. Monsieur...

LE CAPITAINE. Ah! c'est tout simple; j'étais à Venise malade à la mort, vous m'a-

vez sauvé la vie : vous ne voudrez pas me reconnaître, voilà comme vous êtes ; vous.

BLUM, *étonné.* Le capitaine Barnave !... ah ! je ne vous remettais pas, mon cher capitaine ! *Il lui serre la main affectueusement.*

LE CAPITAINE. Par quel hasard dans cette résidence.

BLUM. Ce n'est pas le hasard qui m'y conduit, mais le désir de revoir tout ce que j'ai de cher au monde.

LE CAPITAINE. Seriez-vous ici dans votre ville natale !

BLUM. Non, mais c'est ici seulement que j'obtiendrai la permission d'y rentrer.

LE CAPITAINE. La permission ! je ne vous comprends pas.

BLUM. Mon ami, vous me comprendrez quand vous aurez appris l'histoire de mes premières années.

LE CAPITAINE. Je vous écoute.

BLUM. Je suis d'une famille honorable, mais peu fortunée. Mon excellente mère sacrifia tout pour me donner une brillante éducation.

LE CAPITAINE. Eh vraiment, elle n'a pas mal réussi.

BLUM. J'appris beaucoup en effet. Ma mère m'envoya à l'université achever mes études ; mais je revins dans ma patrie, possédé du malheureux démon de la satire. J'avais quelque talent pour la poésie, je me laissai aller au méchant plaisir de chansonner les travers des autres.

LE CAPITAINE. Et les sujets ne vous manquaient pas ? et vous vous fîtes des ennemis ?

BLUM. Sans nombre !... aussi maintenant...

Air : Je n'ai pas vu sous ce bosquet de lauriers.

Pour l'avenir je suis bien corrigé !
D'un trait malin je me ferai scrupule ;
Et par serment je me suis engagé
A respecter toujours le ridicule.

LE CAPITAINE.

Fort bien ! laissons vivre les sots en paix ;
Loin que par moi leur foule soit blâmée,
Loin d'attaquer, prudemment je me tais,
Ils sont nombreux, et l'on ne doit jamais
Se battre seul contre une armée.

BLUM. C'est devant cette armée que je me suis vu forcé de fuir : j'avais soulevé contre moi la ville entière ; je m'avisai de me lancer dans la politique ; je fis plusieurs couplets...

LE CAPITAINE. Contre le souverain peut-être ?

BLUM. D'abord.

LE CAPITAINE. Et l'on vous punit ?

BLUM. Non... j'eus pour moi tous les rieurs ; huit jours après, je fis un quatrin contre un ministre... on m'exila !

LE CAPITAINE. Exilé !

BLUM. Pour douze ans. Je me séparai de ma mère, de ma sœur, d'une maîtresse adorée, il y a de cela six ans. Depuis lors un seul désir m'est resté, celui d'acquérir assez de talens pour forcer un jour ceux qui m'ont connu à oublier les écarts de ma jeunesse. J'étudiai la médecine, je travaillais avec une ardeur... enfin, au bout de quelques années, je fus en état d'exercer ma nouvelle profession avec succès.

LE CAPITAINE. Et la preuve, c'est que je suis ici. Mais comment avez-vous osé reparaître en cette ville ? ne craignez-vous pas ?

BLUM. Je ne puis vivre ainsi plus longtemps, je verrai le prince, je me jetterai à ses pieds... il sera touché de mon repentir, il abrégera le temps de mon exil !.. et puis j'ai un espoir.

LE CAPITAINE. Un espoir ? lequel ?

BLUM. Depuis un an, le temps que je ne donnais pas aux études et aux exigeances de ma profession, je le consacrais à un travail sur le commerce et la législation du pays, il est achevé.

LE CAPITAINE. De la politique... ah ! grand Dieu ! on ne vous lira pas.

BLUM. Que le prince me lise, c'est tout ce que je veux, l'ouvrage est consciencieux : mes voyages m'ont mis à même de proposer des vues utiles.

LE CAPITAINE. Tant mieux ; les vues utiles, ça n'est pas le fort de nos gouvernans.

BLUM.

Air du Vaudeville de l'anonyme.

Dans mes écrits où la vérité brille,
La vérité qu'on recpecte aujourd'hui,
Je fais du peuple une grande famille
Dont le monarque est le père et l'appui.
Jusques au prince, ami, dans ce mémoire
Des malheureux je fais monter les vœux ;
Les accueillir, c'est assurer sa gloire,
Un prince est grand quand son peuple est [heureux.

Mais j'aurais besoin de quelqu'un qui se chargeât de mettre mon mémoire sous les yeux de Son Altesse. Peut-être devrai-je à ce travail la révocation de l'arrêt qui me condamne ! alors je pourrai reparaître au milieu des miens le front haut, le visage découvert ; et je ne serai plus réduit à me cacher sous un nom emprunté, et je pourrai dire à tous : le docteur Blum n'est autre que Maurice Wernon !

LE CAPITAINE. Maurice Wernon !.. vous seriez ?..

BLUM. Lui-même.

LE CAPITAINE. Que m'apprenez-vous là ?

Mais votre mère, madame Wernou, est ici... avec sa fille.

BLUM. Ici, dites-vous?

LE CAPITAINE. Elle est venue ce matin solliciter pour vous auprès de M. d'Orberg... On vient! de la prudence! souvenez-vous que vous n'êtes que le docteur Blum.

ROBIMBACH, *rentrant de gauche.* Allons, allons, docteur, mon cher docteur... on vous attend; entrez hardiment, je vous ai présenté comme mon meilleur ami.

BLUM. Combien je vous remercie. Monsieur... (*A part.*) Je ne sais seulement pas son nom.

LE CAPITAINE, *à Blum.* C'est sans doute au sujet de son fils Charles que madame d'Orberg vous fait appeler? Ah! docteur, si vous lui rendiez la vue, quelle joie pour sa mère, pour sa sœur Eugénie!

BLUM, *vivement.* Je ferai tout pour réussir. (*Bas.*) J'espère vous revoir?

LE CAPITAINE. Je ne sors pas de la maison. (*A part.*) J'ai ma déclaration à faire.

BLUM.

Air du Vaudeville de la Revue de Paris.

Mon cher, je vous quitte,
Car on m'attend dans ces lieux.

LE CAPITAINE.

Partez, allez vite
Faire des heureux.

BLUM, *à part.*

Embrasser ma mère,
Retrouver ma sœur,
Et guérir un frère,
C'est trop de bonheur.

ENSEMBLE.

LE CAPITAINE *et* ROBIMBACH.

Mon cher, je vous quitte,
On vous attend dans ces lieux.
Partez, partez vite
Faire des heureux.

BLUM.

Mon cher, je vous quitte,
Car on m'attend dans ces lieux.
Je part au plus vite
Faire des heureux.

Blum sort par la gauch.

SCENE IV.

LE CAPITAINE, ROBIMBACH.

ROBIMBACH. Ma foi! mon cher capitaine, je suis heureux de me trouver seul avec vous.

LE CAPITAINE, *à part.* Au diable l'importun!

ROBIMBACH. J'ai à vous consulter... devinez sur quoi. Vous n'y êtes pas?.. Nous y voici: c'est une question d'intérêt gouvernemental. (*Avec beaucoup d'importance.*) Je vous le dis tout bas le prince a de grandes améliorations en vue.

LE CAPITAINE. Est-ce qu'il veut vous donner votre congé?

ROBIMBACH. Toujours badin!.. Le prince a donné ordre à tous les conseillers de la Chambre de lui communiquer leurs idées...

LE CAPITAINE, *à part.* Ça ne sera pas long.

ROBIMBACH. Leurs idées sur le commerce et les relations extérieures du pays: en ma qualité de conseiller de la chambre, j'ai écrit...

LE CAPITAINE. Un traité sur la cuisine?

ROBIMBACH. Allons donc, farceur!.. (*Tirant un gros cahier de sa poche.*) Tenez... vous n'imaginiez pas que le gros Robimbach pût écrire tant de pages?

LE CAPITAINE. Pourquoi pas sous la dictée.

ROBIMBACH. Ça n'est pas ça. J'ai fait ce mémoire à moi tout seul; les pensées principales...

LE CAPITAINE. Il y a donc aussi des pensées dans votre mémoire?

ROBIMBACH. Hélas! mon bon ami, je le croyais! mais mon oncle qui est un vieux praticien et à qui j'ai, ce matin, demandé son avis, m'a répondu... vous ne devineriez jamais ce qu'il m'a répondu... il m'a dit que mon mémoire n'avait pas le sens commun!

LE CAPITAINE. C'est dur! il faut pourtant le digérer.

ROBIMBACH. Oh! pour digérer, je ne crains personne. Mais si le prince me donne mon congé, que ferai-je?

LE CAPITAINE. Vous vous en irez.

ROBIMBACH. Mais j'aimerais mieux ne pas m'en aller; mon cher ami, tirez-moi d'embarras, il me semble que si vous le voulez bien...

SCENE V.

Les Mêmes, BLUM, *sortant de chez madame d'Orberg*

BLUM, *à la cantonnade* Je serai ici, Madame, dans une heure. (*A part.*) J'avais raison de croire qu'elle ne me reconnaîtrait pas... mais qu'ai-je appris!.. Eugénie va se marier!.. (*Apercevant le Capitaine.*) Ah! mon cher capitaine, vous savez que nous avons à parler d'une affaire...

LE CAPITAINE. Une affaire? (*A part.*) Il est écrit là-haut que je ne trouverai pas le temps...

ROBIMBACH, *qui se promenait avec agitation, revenant au Capitaine.* Comment! vous ne connaissez personne?..

LE CAPITAINE, *vivement.* Si fait! (*A part.*) Ah! quelle idée! je me débarasse de tous les deux, pour un moment du moins.

(*Haut.*) J'ai ce qu'il vous faut. (*Montrant Blum.*) Un mémoire superbe de monsieur que voilà.

ROBIMBACH. Comment de mon ami intime?..

LE CAPITAINE, *prenant Blum à part.* Ecoutez ce monsieur; il va vous donner un moyen infaillible de faire parvenir votre mémoire sous les yeux du prince.

BLUM, *bas.* Vraiment!.. mais que je sache enfin quel est ce monsieur.

LE CAPITAINE. M. le conseiller de justice Robimbach.

BLUM, *à part.* Robimbach!.. l'homme que madame d'Orberg appelle son gendre!

LE CAPITAINE, *à part.* Qu'ils s'arrangent maintenant, je cours au pavillon du jardin. (*Haut.*)

Air de la valse de Robin-des-Bois.

Je me retire, et je vous laisse ensemble,
Parlez, messieurs, expliquez-vous d'abord.
Le même espoir tous les deux vous rassemble,
Vous ne pouvez manquer d'être d'accord.

A part.

De mon ami quand j'assure la gloire,
Ne perdons pas pour moi l'occasion;
Et puisqu'enfin j'ai placé son mémoire,
Allons placé ma déclaration.

ENSEMBLE.

LE CAPITAINE.

Je me retire, etc.

ROBIMBACH *et* BLUM.

Retirez-vous, et nous laissez ensemble,
Oui, nous allons nous expliquer d'abord.
Le même espoir tous les deux nous rassemble,
Nous ne pouvons manquer d'être d'accord.

Le Capitaine sort par le fond.

SCENE VI.

BLUM, ROBIMBACH.

ROBIMBACH. Mon cher M. Blum, il se pourrait!.. vous auriez travaillé à un mémoire d'éconnomie politique, et vous consentiriez à me le vendre?..

BLUM. Moi, M. le conseiller?..

ROBIMBACH. Oui; vous, vous, mon ami intime... Je sais que vous êtes un savant; dites, quel prix voulez-vous? je vous donnerai tout ce que vous me demanderez, car c'est aujourd'hui qu'il faut que je livre mon mémoire, sinon disgrâce complète... une disgrâce, le jour de mes fiançailles!..

BLUM, *vivement.* C'est aujourd'hui que vous êtes fiancé avec...

ROBIMBACH. Avec mademoiselle d'Orberg... aujourd'hui même...

BLUM, *à part.* Aujourd'hui!.. oh! tout plutôt que ce mariage! (*Haut.*) M. de Robimbach, tenez-vous plutôt à épouser mademoiselle d'Orberg qu'à conserver la faveur de son Altesse?

ROBIMBACH. Mon excellent ami! vous me faites une question...

BLUM. Dans votre intérêt, veuillez y répondre.

ROBIMBACH. Certainement... j'aime mademoiselle d'Orberg, mais avant tout, j'adore mon souverain, et sa faveur!

BLUM. Fort bien! écoutez-moi: je puis vous montrer dans un instant l'ouvrage que vous désirez. Le nom de l'auteur est en blanc; mettez-y le vôtre, je vous y autorise à une condition.

ROBIMBACH. Une condition?.. laquelle?..

BLUM. C'est que vous renoncerez à la main de mademoiselle d'Orberg.

ROBIMBACH. Que proposez-vous?.. renoncer à l'amour d'Eugénie...

BLUM. Vous aimez mieux une disgrâce? va pour une disgrâce... je vous salue.

ROBIMBACH. Un moment... un moment, que diable, jeune homme, attendez au moins que je goûte votre proposition...

BLUM. Voulez-vous ou ne voulez-vous pas? dans dix minutes, le mémoire est à vous, mais renoncez au mariage... c'est ma condition expresse.

ROBIMBACH. Un mot encore: et si le mémoire ne vaut rien...

BLUM. Alors, rien de fait; mais s'il est bon, dès aujourd'hui mariage rompu.

ROBIMBACH. Si c'est comme cela, accepté! Voici l'heure où son Altesse reçoit: j'ai là ma voiture; passons à votre hôtel; de là au palais: vous m'attendez chez un chambellan de mes amis; je vous y rejoins après que j'aurai vu le prince, et si le mémoire est adopté, c'est là, sous vos yeux même que j'écris la lettre qui devra me dégager avec les d'Orberg. Ça vous convient-il?

BLUM. A merveille. Partons.

ROBIMBACH.

Air de Wallace

Chez le prince je vole,
Et je reviens soudain,
Retirez ma parole,
Mes sermens et ma main,
S'il fallait perdre ma place,
Je ne pourrais y renoncer!
Une femme, ça se remplace;
D'ailleurs on peut bien s'en passer.

ENSEMBLE.

ROBIMBACH.

Chez le prince je vole, etc. etc,

BLUM.

Chez le prince qu'il vole,
Et reveinne soudain,
Retirer sa parole,
Ses sermens et sa main.

Ils sortent tous deux par le fond à gauche, bras dessus bras dessous.

SCENE VII.

LE CAPITAINE, *rentrant par la droite.*

Bravo! les voilà qui s'en vont ensemble comme une vraie paire d'amis; il se seront entendus... J'ai rôdé autour du pavillon sans oser y entrer; ici je serai plus à mon aise. Je viens d'apercevoir, au détour d'une allée, mademoiselle Eugénie se dirigeant de ce côté... la voici: décidément, ça sera pour aujourd'hui.

SCENE VIII.

LE CAPITAINE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *l'apercevant.* Ah! c'est vous, M. le Capitaine...

LE CAPITAINE, *embarrassé.* Oui, mademoiselle... ce n'est que moi... que je ne vous dérange pas.

EUGÉNIE. Puisque vous le permettez, je me retire.

LE CAPITAINE, *à part.* Comment! comment!.. elle se retire! ça ne serait donc pas encore pour aujourd'hui? (*Haut.*) Permettez, mademoiselle, permettez... je désirerais...

EUGÉNIE, *revenant.* Que puis-je pour votre service, M. le Capitaine?

LE CAPITAINE. Mademoiselle... (*A part.*) Allons ferme... abordons la question franchement. (*Haut.*) mademoiselle, auriez-vous de la répugnance à devenir ma femme?

EUGÉNIE, *très surprise.* Moi, monsieur, votre femme!.. mais vous n'y pensez pas... pour nous marier, il faudrait nous aimer.

LE CAPITAINE. Eh bien... je vous aime, moi... c'est déjà la motié de ce qu'il faut; vous, tâchez de m'aimer, tout sera dit; nous serons en mesure pour nous marier.

EUGÉNIE. Mais je ne puis vous promet-

LE CAPITAINE. Vous avez donc bien peur de ne pas pouvoir m'aimer? Je comprends cela, mais si vous me connaissiez, vous verriez que vous ferez de moi tont ce que vous voudrez. D'abord je vous demanderais une chose, ce serait de me dire bien franchement tout ce qui vous déplaît en moi?

Air *de Marianne.*

Je me corrigerai sans peine,
Si vous me trouvez un défaut;
Chez moi, ma femme sera reine,
Vous commanderez, il le faut.
Si je dis: *toi*,
Répondez-moi
Avec un *vous* et bien sec et bien froid.
Pendant deux ans,
Et plus long-temps,
Tant qu'il faudra.
Votre époux attendra,
Et je répondrais que vous même,
Soit par pitié, soit par amour,
Vous finirez à votre tour
Par me dire: *Je t'aime.*
Vous me direz: *Je t'aime.*

EUGÉNIE. A la bonne heure, mais je ne puis vous tromper mon cœur a déjà aimé.

LE CAPITAINE. Diable!

EUGÉNIE. Cependant dans la position malheureuse où je me trouve, au moment d'être fiancée à un Robimbach, il ne serait pas raisonnable à moi de rejeter les propositions d'un homme pour qui j'ai conçu la plus haute estime, et qui paraît disposé à se contenter de ce sentiment...

LE CAPITAINE, *enchanté.* Ah! mademoiselle, vous me rendez le plus heureux des hommes!.. (*Il lui baise la main et va pour sortir. Il s'arrête tout à coup à la porte, revient et dit à Eugénie.*) Si j'osais, j'aurais encore à vous demander...

EUGÉNIE. Quoi? M. le Capitaine.

LE CAPITAINE. Je voudrais savoir le nom de celui qui a été assez heureux pour faire quelque impression sur vous; il doit être bien aimable!

EUGÉNIE. Hélas! c'est Maurice Wernon.

LE CAPITAINE, *comme frappé de la foudre.* Maurice Wernon!..

EUGÉNIE. Le connaissez-vous?

LE CAPITAINE. Si je connais mon ami... mon sauveur!..

EUGÉNIE. Auriez-vous de ses nouvelles?

LE CAPITAINE, *à part.* Il m'en coûtera peut-être mon bonheur... n'importe! je ne dois pas lui laisser ignorer...

EUGÉNIE. Eh bien, M. le Capitaine, vous ne répondez pas?..

LE CAPITAINE. Oh! je veux lui répondre tout de suite, car si je ne parlais pas à présent, peut-être qu'un malin génie viendrait me paralyser la langue. Maurice...

EUGÉNIE. Eh bien?..

LE CAPITAINE. Vous le reverrez aujourd'hui.

EUGÉNIE. Aujourd'hui?.. il serait possible!.. et ce soir mes fiançailles avec M. de Robimbach!.. Ah! M. le Capitaine, comment retarder!.. aidez-moi de vos conseils... Voici mon père, vous avez de l'empire sur lui... de grâce si vous m'aimez, obtenez la rupture de cet affreux mariage!

LE CAPITAINE. Si je vous aime!.. je ne vous aime que trop!.. enfin ça n'est pas une raison pour laisser faire votre malheur; je vais faire tout mon possible pour qu'on ne vous donne pas à l'un de mes rivaux, afin que vous puissiez vous donner à l'autre. (*A part.*) Allons, mon pauvre Capitaine, encore ce sacrifice à l'amitié! décidément tu mourras garçon.

SCENE IX.

Les Mêmes, D'ORBERG.

LE CAPITAINE. C'est vous, mon cher M. d'Orberg, pouvez-vous m'accorder dix minutes d'audience?

D'ORBERG. Dix minutes, un quart d'heure, tout ce que vous voudrez.

LE CAPITAINE. Je veux vous demander si vous êtes toujours dans l'intention de faire le malheur de votre fille?

D'ORBERG. Qui dit cela?

LE CAPITAINE. Vous, qui prétendez la marier au conseiller Robimbach... Comment, vous souffririez qu'une fille, belle, jeune, spirituelle comme la vôtre, une fille qui est tout le portrait de son père, soit donné en mariage à un imbécile, qui n'a pour lui que son argent... et cela malgré vous!

D'ORBERG. Oh! malgré moi! on ne le fera pas malgré moi; j'y mettrai bon ordre; et je commence par vous déclarer que ce mariage n'aura pas lieu, parce que je ne le veux pas. Que madame ma femme se mêle de ce qui la regarde, rien de mieux; mais ma fille est ma fille! et assurer le bonheur de mon Eugénie, cela est de ma compétence!

EUGÉNIE, *passant à lui*. Mon bon père!

D'ORBERG, *attendri*. Sois tranquille, mon enfant, tu n'épouseras pas ce Robimbach, qui te déplaît tant! tu épouseras celui qui te plaira... celui qui nous plaira à tous les deux: ah! il faut se montrer pour se faire obéir... eh bien, on se montrera!

LE CAPITAINE. Bravo! mais votre femme vous dira peut-être...

D'ORBERG. Ma femme dira ce qu'elle voudra, je m'en moque! Tenez, je voudrais qu'elle arrivât; je voudrais qu'elle fût là pour m'entendre... je lui dirais là-dessus tout ce que je pense.

Air: *Ah! si Madame me voyait.*

Ah! si ma femme me voyait,
Elle verrait par elle-même
Qu'ici mon pouvoir est suprême,
Qu'à ma place elle ordonnerait.
Jusqu'ici j'ai faibli peut-être:
Ma femme seule commandait.
Désormais seul je serai maître!

LE CAPITAINE, *à part*.

Ah! si sa femme l'entendait!

MAD. D'ORBERG, *dans la coulisse*. Monsieur d'Orberg, monsieur d'Orberg!

EUGÉNIE. Ah! mon Dieu! voilà maman!

D'ORBERG, *avec un effroi mal déguisé*. Ma femme!

LE CAPITAINE, *à d'Orberg*. Allons, ferme! c'est le moment de se montrer.

SCENE X.

EUGÉNIE, Mme D'ORBERG, D'ORBERG, LE CAPITAINE.

MAD. D'ORBERG. Monsieur d'Orberg!.. Mais où êtes-vous, monsieur?.. je vous cherche partout... Il faudrait pourtant s'arrêter à quelque chose. Voyons, à quelle heure, ce soir, les fiançailles d'Eugénie? quand serez-vous débarrassé de vos affaires? Serez-vous libre à neuf heures?

D'ORBERG. Ma bonne amie, je serai libre quand vous voudrez.

MAD. D'ORBERG. Quand je voudrai... ça n'est pas une réponse; vous savez cela mieux que moi. Voyons, quand voulez-vous être libre? car enfin il me semble que vous avez une volonté.

LE CAPITAINE, *bas à d'Orberg*. Allons, dites votre volonté.

D'ORBERG. Certainement, ma bonne amie, que... pour ce qui est d'avoir une volonté... j'en ai une... Et à propos de cela... je vous dirai, au sujet des fiançailles de ma fille, que je ne croyais pas avoir dit que ma volonté était qu'elles eussent lieu ce soir.

MAD. D'ORBERG. Comment dites-vous cela? Répétez.

LE CAPITAINE, *bas à d'Orberg*. Allons... bien débuté!

D'ORBERG. Je dis que M. de Robimbach n'est peut-être pas le mari qu'il faut...

MAD. D'ORBERG. A votre fille? vous êtes fou.

D'ORBERG. Elle ne l'aime pas.

MAD. D'ORBERG. Elle l'aimera.

EUGÉNIE, *vivement*. Oh! jamais!

MAD. D'ORBERG. Taisez-vous!

D'ORBERG. Vous voyez, je ne lui fait pas dire... Elle a dit d'elle-même: « Oh! jamais! »

MAD. D'ORBERG. Vous ne savez ce que vous dites, votre fille épousera M. de Robimbach... il le faut.

EUGÉNIE, *suppliant*. Mon père!

LE CAPITAINE, *bas*. Eh quoi! vous cèdez?

D'ORBERG, *bas*. Du tout, du tout! je ne cède pas. (*Haut.*) Mais enfin, ma bonne amie, vous dites: « il le faut; » et la raison?

MAD. D'ORBERG. Vous me demandez la raison?.. Je vous trouve plaisant... La raison... vous la connaissez: c'est que je le veux; vous entendez, monsieur, je le veux.

D'ORBERG. Ah! fort bien! Je ne connaissais pas votre raison; mais du moment que vous me la dites... c'est bien différent!

LE CAPITAINE, *bas à d'Orberg*. Comment! vous allez consentir?

D'ORBERG. Mais, mon bon ami, elle m'a dit sa raison.

MAD. D'ORBERG. Ainsi, monsieur, c'est entendu: à neuf heures, ce soir, les fiançailles.

D'ORBERG. A neuf heures... soit.

EUGÉNIE. Mais, mon père, vous aviez promis d'être le maître?

D'ORBERG. Je le suis, mademoiselle, je le suis!.. et la preuve, c'est que je vous

ordonne d'épouser M. le conseiller de Robimbach!

LE CAPITAINE, *à d'Orberg*. Mon cher directeur, vous êtes superbe quand vous faite de l'autorité paternelle; mais l'autorité conjugale n'est pas de votre compétance

SCENE XI.

Les Mêmes FRITZ.

FRITZ, *apportant une lettre qu'il remet à madame d'Orberg*. De la part de M. de Robimbach.

MAD. D'ORBERG, *ouvrant la lettre*. De mon gendre. Vous le voyez, monsieur, j'avais raison de vous presser... Il m'écrit sans doute pour s'informer de l'heure. (*Elle lit.*) « Madame et ex-belle-mère future. » Qu'est-ce à dire? » Ce matin je sollicitais » la main de votre belle-fille, vous me l'avez » accordée; seriez-vous maintenant assez » bonne pour vouloir bien me la refuser?»

EUGÉNIE, *à part*. Il serait possible!

MAD. D'ORBERG, *continuant*. « Le prince, » lecture faite d'un mémoire que je viens » de lui présenter, a parlé de me nommer » premier ministre. »

LE CAPITAINE, *à part*. Un mémoire!.. celui de Maurice!

MAD. D'ORBERG, *continuant*. « Vous com- » prendrez qu'un premier ministre en her- » bes ne peut songer décemment à épouser la fille de son directeur de la Chancel- » lerie. » L'impertinent!.. « Permettez- » moi donc non pas de retirer ma parole, » c'est une injure que je ne veux pas vous » faire; mais seulement de vous rendre la » vôtre, avec laquelle je vous prie de me » croire pour la vie votre très respectueux » ex-gendre futur, chevalier Vespasien- » Socrate de ROBIMBACH, Conseiller en la » Chambre.

« *P. S.* Je cours de ce pas chez Son » Altesse qui me fait demander à l'instant. »

LE CAPITAINE, *à part*. Et cet imbécile profiterait?.. non, morbleu!

D'ORBERG. Vous sortez, Capitaine?.. Comprenez-vous quelque chose à cette ridicule épître?

LE CAPITAINE. Je ne devine encore qu'à moitié; mais avant une heure je veux avoir le mot de l'énigme. Il sort.

MAD. D'ORBERG, *revenant à elle*. Je vous avouerai, M. d'Orberg, que je suis encore abasourdie!.. Ceci me paraît exhorbitant!

FRITZ, *s'approchant*. Je n'ai pas dit à madame que M. le Docteur est de retour.

MAD. D'ORBERG. Le Docteur! qu'il entre.

FRITZ. M. le Docteur désire causer un instant avec Madame en particulier.

MAD. D'ORBERG. M. d'Orberg, veuillez vous rendre un instant auprès de Charles, et sans rien lui dire de positif, tâchez de le préparer à la visite du Docteur. Vous, Fritz, vous avez reçu les ordres de monsieur Blum, dès que tout sera prêt, vous viendrez m'avertir, et vous amènerez Charles; le Docteur veut le voir avant l'opération.

D'ORBERG, *sortant avec Eugénie*. Eh bien! mon enfant, que dis-tu de la lettre de ton prétendu?

EUGÉNIE. Oh! mon père, je suis bien heureuse!

D'ORBERG. Je t'avais bien promis que tu ne serais pas madame Robimbach!

D'Orberg, Eugénie et Fritz sortent par la gauche. Fritz, avant de sortir, introduit Blum par le fond à droite.

SCENE XII.

Mme D'ORBERG, BLUM.

BLUM. Madame, je vous ai fait demander un moment d'entretien particulier: avant de rien entreprendre, je désire m'entendre avec vous...

MAD. D'ORBERG. C'est juste, monsieur, je vous répéterai ce que je vous ai dit: nous sommes riches, mon mari jouit d'une grande considération. Si vous rendez la vue à notre fils unique, vous ouvrez à notre famille le chemin à de nouveaux honneurs. Aussi, croyez qu'une récompense proportionnée à un aussi grand service...

BLUM. Je ne vous dissimule pas que j'exige en effet un très haut prix.

MAD. D'ORBERG. Quel qu'il soit, vous n'avez qu'à parler.

BLUM. Je ne veux pas d'argent.

MAD. D'ORBERG. Comment?

BLUM. Un heureux hasard m'a fait rencontrer mademoiselle votre belle-fille; l'impression qu'elle a produite sur mon cœur est ineffaçable; et si je réussis à rendre la vue à votre fils, je demande pour récompense la main de sa sœur.

MAD. D'ORBERG. Mais, monsieur, nous ne vous connaissons pas; nous ignorons quelle est votre naissance, quelle est votre position.

BLUM. Ma naissance est honnête; mes moyens d'existence ne le sont pas moins, et ce que j'avance ici, je peux le prouver.

MAD. D'ORBERG, *à part*. Excellente occasion de m'en débarrasser! et puisque nous ne pouvons plus compter sur Robimbach... (*Haut.*) Eh bien, monsieur, j'en parlerai à mon mari, j'obtiendrai son consentement.

BLUM. Et le vôtre, madame?

MAD. D'ORBERG. Que pourrais-je refuser à l'homme qui me rendrait mon fils.

BLUM. Je ne puis m'engager à rien avant d'avoir vu le malade.

SCENE XV.

Les Mêmes, FRITZ, *puis* CHARLES, *conduit par* EUGÉNIE, D'ORBERG.

FRITZ. Madame, tout est prêt; voici M. Charles.

BLUM. Ne lui dites pas d'abord que je suis ici; je veux le voir sans lui parler. (*A part.*) Ciel! Eugénie l'accompagne!

Il se détourne.

CHARLES, *conduit par Eugénie.* Où allons-nous donc, ma sœur?

EUGÉNIE. Pas loin... reste-là. (*Elle est arrivée près de Blum qui a le dos tourné; elle lui dit tout bas.*) M. le Docteur... (*Blum la regarde. Eugénie le reconnaissant,*) Que vois-je, Maurice.

BLUM, *bas, en lui montrant madame d'Orberg.* Silence!

Il s'approche de Charles et considère ses yeux.

CHARLES. Maman, vous êtes là?.. que me veut-on?.. (*Moment de silence.*) Vous ne répondez pas?

BLUM, *bas.* Il suffit. Autre silence.

MAD. D'ORBERG, *avec anxiété.* Eh bien, monsieur?

BLUM. J'espère.

CHARLES. Maman, qui donc est ici avec nous?

MAD. D'ORBERG, *qui a consulté Blum du regard.* Le Docteur.

CHARLES, *étonné.* Le Docteur! que vient-il faire?

MAD. D'ORBERG. Te rendre la vue, mon fils... te rendre la vue!

CHARLES. La vue! à moi!

ENSEMBLE.

Fragment du *final du premier acte de Fra-Diavolo.*

BLUM.

Je sens naître en moi l'espérance;
Daigne, ô ciel! combler tous mes vœux!
De plaisir mon cœur bat d'avance
A l'espoir de faire un heureux.

CHARLES.

Dois-je croire à cette espérance?
Le ciel veut-il combler mes vœux?
Je saurai braver la souffrance,
Mon bonheur ferait tant d'heureux!

EUGÉNIE.

Je sens naître en moi l'espérance.
Le ciel veut-il combler mes vœux?
De plaisir mon cœur bat d'avance,
Il est de retour en ces lieux!

MAD. D'ORBERG, D'ORBERG *et* FRITZ.

Je sens naître en moi l'espérance,
Daigne, ô ciel! combler nos vœux!
De plaisir mon cœur bat d'avance,
Bientôt nous serons tous heureux!

EUGÉNIE, *bas à Blum.*

C'est vous que je revois!

BLUM, *de même.*

Je viens sauver ton frère.
A ce prix je t'obtiens; j'ai l'aveu de ta mère.
Suis-je toujours aimé? je t'ai gardé ma foi?

EUGÉNIE, *de même.*

Rends la vue à mon frère, et ma main est à toi!

Reprise du chœur.

On approche un fauteuil vers lequel on conduit Charles. — La toile tombe.

ACTE III.

Même décor.

SCENE I.

FRITZ, BLUM, CHARLES, D'ORBERG, Mme D'ORBERG, EUGÉNIE.

Charles est assis sur une chaise au milieu de la scène; ses yeux sont couverts d'un bandeau. Blum est debout à sa gauche, tenant un instrument en main M. d'Orberg est assis dans un fauteuil; les autres acteurs sont debout. A droite sur le devant, une table sur laquelle est une trousse déployée et quelques instrumens de chirurgie. Le visage de tous les acteurs doit exprimer l'inquiétude et la crainte.

BLUM. C'est fini. (*A Charles.*) Soyez calme.

CHARLES. Je n'ai presque pas souffert...

MAD. D'ORBERG. Croyez-vous qu'il puisse voir à présent...

BLUM. Le ciel a, je crois, secondé mes efforts... aucun accident n'est venu compromettre l'opération, et votre fils, je l'espère, pourra bientôt jouir du bonheur de contempler ses parens... ses amis.

D'ORBERG, *se levant.* Ah! Docteur, que de reconnaissance!

MAD. D'ORBERG. Monsieur... vous me rendez plus que la vie!

BLUM. Madame...

MAD. D'ORBERG, *courant à son fils.* Charles... mon enfant... comprends-tu ton bonheur... le nôtre à tous?.. ne plus être aveugle!..

CHARLES, *l'embrassant.* Ma bonne mère!.. Docteur ôtez-moi ce bandeau... que je puisse voir ma mère!..

BLUM, *l'arrêtant.* Oh! de grâce... pas d'imprudence... il n'est pas temps encore de lever l'appareil.

MAD. D'ORBERG. Monsieur le Docteur... rien qu'un instant!

BLUM, *vivement.* Pas une seconde!.. madame... oubliez-vous que je ne puis encore répondre de rien?

MAD. D'ORBERG. Eh quoi! craindriez-vous?..

BLUM. Non, madame, non... je ne crains pas, j'ai tout lieu d'espérer au contraire; mais enfin pas de joie prématurée! (*Baissant la voix.*) Songez donc que je puis avoir échoué...

MAD. D'ORBERG, *avec effroi.* Ah! mon Dieu!

BLUM, *montrant Charles.* Silence!.. il nous écoute.

CHARLES, *avec une gaîté douce.* Docteur, vous avez tort. Moi, j'ai meilleure opinion que vous de vos talens. Maman, ne l'écoutez pas... je suis sûr qu'il m'a rendu la

vue; oui, tenez... malgré l'épaisseur de ce bandeau, il me semble qu'un rayon de lumière vient frapper mes yeux. Ah! Docteur! comme je vais vous aimer! comme je bénirai mon bienfaiteur!..

BLUM, *attendri*. Mon ami, point d'émotions trop fortes... elles peuvent être funestes. Sans doute j'ai bien bonne espérance; mais enfin il faut s'attendre à tout... et si le malheur voulait que je n'eusse pas réussi, alors, Charles, quelle douleur pour vous!..

CHARLES, *à part*. Est-ce une erreur? le son de cette voix...

BLUM, *continuant*. Mon jeune ami, pénétrez-vous bien de mes conseils, ils sont dictés par l'intérêt le plus vif; à votre âge, l'imagination est prompte à se frapper d'avance; armez-vous de courage, et n'abandonnez pas cette résignation avec laquelle vous avez supporté jusqu'à ce jour une privation bien cruelle sans doute, mais que vous pourriez être obligé de supporter encore.

CHARLES, *qui l'a écouté avec beaucoup d'attention*. Oui, Docteur, oui... vous avez raison, compter sur un si grand bonheur, et puis se voir déçu... oh ce serait affreux!.. je suis préparé à tout événement; vos paroles ont porté le calme dans mon cœur, c'est que voyez-vous, Docteur, en vous écoutant parlé... il m'a semblé reconnaître... Blum se trouble.

Air *du Vaudeville de la Haine d'une femme.*

Dans votre voix, ah! que de charme!
Votre main!.. je veux la serrer.
Sur la mienne tombe une larme...
Docteur, qu'avez-vous à pleurer?
Oui, maintenant, je crois comprendre
D'où me vient ce trouble inconnu;
Cette voix que je viens d'entendre,
C'est celle d'un ami bien tendre!
Et si mes yeux ne l'ont pas vu,
Mon cœur déjà l'a reconnu,
C'est bien lui! je l'ai reconnu...
Maurice! je t'ai reconnu?..

M. et MAD. D'ORBERG. Que dit-il?.. Maurice!..

MAURICE WERNON. Ah! madame.. par pitié pour votre enfant, qu'on l'éloigne!.. emmenez-le d'ici... ou je ne réponds plus de rien. Eugénie, conduisez votre frère dans sa chambre... qu'on le couche sur un canapé .. la tête basse... fermez les rideaux... que personne ne l'approche!.. pendant une heure au moins, un repos absolu... allez... je le confie à vos soins!..

Air *de la Servante justifiée.*

Très bas. Secondez-moi bien,
N'épargné rien,
C'est nécessaire.
Malgré mon espoir,
Jusqu'à ce soir,
Je dois me taire.

CHARLES.

Sur mon cœur
Venez Docteur,
Viens, ô mon frère!
Quel bonheur pour moi
Que celui qui viendra de toi.

ENSEMBLE.

Secondons-le bien. etc.

Eugénie et Fritz conduisant Charles dans sa chambre.

SCENE II.

D'ORBERG, MAURICE, MADAME D'ORBERG.

MAD. D'ORBERG. Quoi! monsieur, vous êtes ce Maurice Wernon... et vous avez osé paraître devant moi!

MAURICE. Oui, madame... pour essayer de rendre la vue à votre fils.

MAD. D'ORBERG. N'importe, monsieur, il est des torts qu'on ne pardonne jamais.

D'ORBERG, *à part*. Ma femme n'a pas oublié la chanson.

MAURICE. Mes torts sont grands madame; mais six ans d'absence et de regrets ont dû les réparer; ah! si vous saviez comme ma jeunesse s'est écoulée dans les veilles, afin de pouvoir un jour mériter un pardon généreux... c'est pour guérir votre fils que je suis devenu le docteur Blum, et c'est pour aider votre époux dans sa vieillesse, que pendant quatre années je me suis livré à l'étude des lois.

D'ORBERG. Comment, jeune homme vous avez étudié les lois... ceci est de ma compétence... vous entendez, Madame, il a étudié les...

MAD. D'ORBERG. Il est bien question de lois, monsieur!

MAURICE. Avec quelle ardeur je travaillais... je surmontais les difficultés sans nombre qui s'offraient dans le cours de mes études... courage, Maurice, me disais-je, un jour tu recevras le prix de tes efforts... et grâce à tes soins, le compagnon de ta jeunesse commencera peut-être une existence nouvelle... je suis arrivé au but.. Madame... car quelque chose me dit là... que j'ai pleinement réussi et que ce soir, votre fils aura cessé d'être aveugle.

MAD. D'ORBERG. Eh bien, monsieur, ce soir on vous paira...

MAURICE. me payer!..

Air: *A soixante ans.*

Que dites-vous? quelle erreur est la vôtre!
Pour un peu d'or, vous me croyez heureux.
Un pareil prix!.. ah! j'en espère un autre,
Si le succès a couronné mes vœux
De votre fils si j'ai rouvert les yeux,
Vous m'offririez une fortune entière,
Tous les trésors et le trône d'un roi!..
Je vous dirais, c'est trop peu, sur ma foi:
« J'ai sauvé Charles, et vous êtes sa mère!..
» Vous n'êtes pas encore quitte avec moi! »

MAD. D'ORBERG. Que prétendez-vous donc, monsieur?

MAURICE. Réclamer l'exécution de votre promesse. Si Charles a recouvré la vue, j'ai mérité la main d'Eugénie.

MAD. D'ORBERG. Jamais, monsieur, jamais! vous m'avez trompée : j'ignorais faire cette promesse à un homme qui m'exposa jadis aux quolibets et à la risée d'une ville.

MAURICE. Je vous le répète, madame, je sais tout ce qu'il y eut de coupable dans ma conduite envers vous; mais si le repentir le plus sincère vous trouve inexorable, alors je m'adresserai au père d'Eugénie qui seul a des droits sur elle; sans doute il ne voudra pas sacrifier le bonheur de son enfant à la satisfaction d'exercer une vengeance...

MAD. D'ORBERG. Mon mari, monsieur, ne souffrira pas que vous méconnaissiez mon autorité. N'est-il pas vrai, monsieur, que vous ne souffrirez pas...

D'ORBERG. Ma chère amie, la colère n'est pas de ma compétence.

MAD. D'ORBERG. Ah! c'est comme cela! eh bien, je vous avertis que si vous voulez donner raison à monsieur contre moi, vous n'y parviendrez qu'en vous mettant en colère... et beaucoup... et souvent!.. vous m'entendez?.. (*Lui secouant le bras.*) Mais, M., dites donc si vous m'entendez.

D'ORBERG. Je vous entends... vous criez assez qour cela! mais vous comprendre... c'est autre chose.

SCENE III.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *hors d'haleine.* Vite docteur... mon cher docteur... chez le Prince!.. MAURICE. Que dites vous?

MAD. D'ORBERG. Quel air affairé, M. le Capitaine?

LE CAPITAINE. Je le crois bien, parbleu, quand il s'agit de servir un ami...

MAD. D'ORBERG. Un ami?..

LE CAPITAINE. Oui... qui m'a rendu un léger service, qui m'a sauvé la vie... Point de retard, mon cher docteur, le Prince vous fait appeler; Son Altesse a lu votre mémoire... hâtons-nous... Vous nous accompagnerez, M. le Directeur.

D'ORBERG. Moi?.. est-ce que le Prince me fait l'honneur...

LE CAPITAINE. En apprenant que le Docteur était ici, le Prince à dit : Eh! que M. le Directeur d'Orberg nous l'amène, et puis il a ajouté en souriant : « Cela est de sa compétence. »

D'ORBERG, *enchanté.* Son Altesse a dit cela?.. elle-même... je cours...

MAD. D'ORBERG. Vous, monsieur... servir d'introducteur à M. Maurice Vernon! j'espère bien que v[ous] n'[i]rez pas.

D'ORBERG. N'y pas aller!.. quand Son Altesse a daigné remarquer que cela était, Fritz!.. (*Fritz entre.*) Mais vous n'y pensez pas, ma chère amie... Fritz, mon chapeau, ma canne... là, me voici prêt. Comment, Maurice, vous avez fait un mémoire qui a fixé l'attention du prince!.. c'est bien .. c'est très bien!.. oui, certes, cela c'est de ma compétence... allons... allons... partons...

Air des Gascons.

Vite au palais il faut voler;
Pour Son Altesse
Que l'on s'empresse.
Un roi qui nous fait appeler,
Deux fois n'aime pas à parler.

MAD. D'ORBERG.

Quoi! vous partez! c'est une horreur!
Songez que votre complaisance
Peut compromettre mon honneur...

D'ORBERG.

Ce n'est pas de ma compétence.

LE CAPITAINE, MAURICE, D'ORBERG.

Vite au palais il faut voler,

SCENE IV.

Mme D'ORBERG, *seule.*

Les voilà partis!.. suis-je assez humiliée! des honneurs peut-être à cet homme qui m'a outragée!.. et l'on veut que je pardonne!.. que j'oublie ce qu'après six ans le monde n'a pu encore oublier. On veut que j'appelle cet homme-là mon gendre?.. j'aimerais mieux marier ma belle-fille à je ne sais qui... Pourquoi faut-il que ce Robimbach ait rompu avec nous, le sot!..

SCENE V.

EUGÉNIE, Mme D'ORBERG, ROBIMBACH

EUGÉNIE. Madame, voici M. de Robimbach qui veut absolument vous parler.

MAD. D'ORBERG. Robimbach! (*A part.*) Nous reviendrait-il? (*Haut.*) Je serai bien aise de le voir.

EUGÉNIE, *naïvement.* Bien aise!.. je croyais que depuis sa lettre nous étions débarrassés de lui.

MAD. D'ORBERG. Taisez-vous! (*A Robimbach qui entre.*) Monsieur le Chevalier...

ROBIMBACH, *se confondant en salutations.* Pardon, belle dame... cent fois... mille fois pardon si j'ose reparaître devant vous après ma monstrueuse... mon indigeste épître de ce matin... couvrez-moi d'injures, je les ai méritées; appelez-moi homme inepte, homme absurde et sans égards. je ne me plaindrai pas, je me suis conduit envers vous et cette charmante enfant... comme un être fossile, comme une grosse pétrification humaine; voilà comme je me suis conduit avec vous, aussi accablez-moi... mais croyez-moi toujours votre très humble, très soumis et très repentant ex-futur beau-fils, le chevalier Socrate-Ves-

pasien de Robimbach, ex-conseiller privé d'un auguste Prince qui vient de me chasser de sa présence.

MAD. D'ORBERG. Chassé? que dites-vous?

ROBIMBACH. Hélas! c'est toute une histoire dont j'ai encore la tête vermoulue... Mais d'abord dites-moi de grâce ou est ce diable de capitaine Barnave, qui m'a recommandé cet autre diable de Blum?

EUGÉNIE, Que veut-il dire!..

MAD. D'ORBERG. Il est question du docteur Blum?.. racontez-moi cela, ce méchant homme aura sans doute fait quelque chanson contre vous?..

ROBIMBACH. Ah bien, oui!.. une chanson... il en aurai fait dix volumes de chansons que je m'en soucierais comme d'un dîner réchauffé... il a fait mieux que ça, il a fait un mémoire et je lui ai acheté...

MAD. D'ORBERG. Un mémoire!..

ROBIMBACH. Un mémoire!.. qui ne sortira jamais de la mienne. Bref... il n'a voulu me céder ledit mémoire qu'en me faisant promettre de renoncer à la main de la charmante Eugénie...

EUGÉNIE. Qu'entends-je! cher Maurice!

MAD. D'ORBERG. Et il vous aura trompé en vous donnant quelque griffonnage.

ROBIMBACH. Plut au ciel que ce fut du griffonnage! mais il paraît au contraire que ce mémoire est un chef-d'œuvre.

MAD. D'ORBERG. Mais comment se fait-il?

ROBIMBACH. Ah! voilà... comment... je vous dirais bien de deviner, mais vous ne devineriez jamais. Voici le fait:

Air *de Bonaparte à Brienne.*

A Son Altesse, ce matin,
Je fais parvenir le mémoire:
Au palais, qui l'aurait pu croire,
On me fait demander soudain.
Je pars et je me présente,
Fier de mon nouveau pouvoir;
D'une gloire appétissante
Déjà je flairais l'espoir.
Le Prince me regarde bien,
En saluts je veux me confondre,
Mais je me prive de répondre
Vû que lui ne me disait rien.
Son superbe chien de chasse
Gambadait dans le salon,
Par calcul je lui repasse
Dans la gueule un macaron;
Puis, par contenance, un moment
Du chien, moi, je gratte l'oreille,
Ne croyant pas être à la veille
D'en faire au miennes tout autant.
« Monsieur, de qui ce mémoire? «
Me demande Monseigneur.
M'en donnant toute la gloire,
Je réponds «: J'en suis l'auteur. »
« Eh bien, dit-il, expliquez-moi
» Quel est le but de vos idées?
» Sur quoi les avez-vous fondées?»
Moi là-dessus je reste coi.
« Parlez-donc, je vous en prie. »
Je ne puis trouver un mot.
Quand tout-à-coup il s'écrie:
« Monsieur, vous êtes un sot! ».
En vain je veux me récrier;
« Je vous chasse, ajoute le Prince. »
Et moi, dans mon trouble je pince
Les oreilles du levrier.
Dans sa royale colère,
Sans égard pour mes bienfaits,
Le chien, devenu cerbère,
Mord sans pitié mes mollets.
Voyant que pour sortir de là,
Je n'ai qu'à sortir par la porte,
Sans attendre que l'on m'escorte,
Je pars, j'arrive et me voilà.

MAD. D'ORBERG. Ainsi, monsieur, vous voilà ex-conseiller privé,

ROBIMBACH. C'est vrai, mais je ne suis pas ex-riche, et puisque le Prince ne sait pas apprécier un homme comme moi, je me passerai des bienfaits d'un prince comme lui. J'ai quatre cent mille florins de revenu, ça m'est égal... mais avant tout, belle-mère, je désire me marier; il me faut une épouse pour faire les honneur de ma maison; qu'en pensez-vous petite maman, ne pourrions-nous dès aujourd'hui célébrer les fiançailles.

EUGÉNIE, *à part.* Que dit-il?

MAD. DO'RBERG, *à part.* De cette façon, Maurice Wernon n'aurait plus d'espoir. *(Haut.)* Je devrais vous punir de votre manque d'égard, mais je veu bien pardonner.. et replacer les choses comme elles étaient auparavant.

ROBIMBACH. Il se pourrait!.. Ah! je suis le mortel le plus heureux de toute la Confédération germanique! charmante belle-mère!.. en oubliant le passé, le présent devient plein de charmes et le futur vous en remercie... *(Il va vers Eugénie.)* Eh bien, jolie fiancée, ai-je aussi obtenu votre pardon?

EUGÉNIE, *bas à Robimbach.* Non, Monsieur, et malgré les promesse de la mère, jamais la fille ne fera les honneur de votre table.

ROBIMBACH. Qu'entend-elle par là... ah! une plaisanterie... une plaisanterie... c'est très drôle!.. Dites-moi, charmante belle-mère, je donne un coup de pied jusqu'à mon hôtel, je reviens à la minute avec mon chef, mes officiers de bouche et le souper qui sera servi par mes gens. Je veux donner à mon appétissante future un avant-goût du bonheur culinaire qui l'attend dans son ménage.

Au revoir, *bis.*
Vite
Je vous quitte,
Au revoir, *bis*
Bon appétit pour ce soir.
Nous aurons, sur un grand plat,
Des amours en chocolat;
Et puis pour peindre mes feux,
Un punch lumineux.
Au revoir, etc. *Robimbach sort.*

SCENE VI.

Mme D'ORBERG, *seule.*

Oui... oui... Eugénie épousera Robim-

bach... elle l'épousera et je serai vengée enfin de ce Maurice Wernon! Pourtant... mon pauvre Charles... s'il recouvrait la vue... cher enfant, après tant de souffrance, quel serait son bonheur...

SCENE VII.

Mmes D'ORBERG, WERNON, CLARA.

MAD. WERNON. Veuillez nous excuser, madame, si nous nous présentons une dernière fois devant vous...

MAD. D'ORBERG, *qui s'est assise.* Comment, c'est vous, madame Wernon? viendriez-vous par hasard au sujet de votre pétition?

MAD. WERNON. Oui, madame.

MAD. D'ORBERG Vous ignorez donc, madame, que M. Maurice Wernon peut se passer aujourd'hui de protecteurs?

MAD. WERNON. Je ne vous comprends pas, madame.

MAD. D'ORBERG. Je le répète... votre fils n'a plus rien à craindre de l'arrêt qui le condamne, et en ce moment, peut-être... mais vraiment... vos demandes m'étonnent, madame; ne savez-vous pas ce qui est arrivé... n'avez-vous pas reçue la visite du docteur Blum?..

SCENE VIII.

Mme D'ORBERG, Mme WERNON, MAURICE, CLARA.

MAD. WERNON. Ignorez-vous donc que sous ce nom de Blum... Maurice Wernon, votre fils, revu ses foyers?

CLARA. Il se pourrait!

MAD. WERNON. Oh! Madame, par pitié, ne me trompez pas... Il serait de retour!.. mon fils! mon fils! et je ne l'ai pas encore vu!.. qu'attend-il donc pour accourir danr les bras de sa mère.

MAURICE, *toujours au fond.* Il attendait qu'il fut digne de reparaître devant elle...

CLARA *et* MAD. WERNON. Maurice!

Air *du Pré aux Clercs.*

C'est bien lui, plus d'absence,
Le voilà de retour,
Au plaisir, la souffrance
A fait place en ce jour:
Aux lieux de son enfance,
Quand il est de retour.
Ah! combien sa présence,
Va charmer ce séjour!
Plus de pleurs, de tristesse,
Ah! viens donc dans nos bras!

MAURICE.

Oui, c'est moi, plus d'absence,
Me voilà de retour,
Au plaisir, la souffrance
A fait place en ce jour:
Aux lieux de mon enfance,
Quand je suis de retour,
Mon cœur à l'espérance
Renaît en ce séjour.
Plus de pleurs, de tristesse,
Ah! venez dans mes bras!

MAD. WERNON *et* CLARA.

C'est bien lui, plus d'absence,
Le voilà de retour,
Au plaisir, la souffrance
A fait place en ce jour:
Aux lieux de son enfance,
Il revoit en ce jour
Les objets de son amour.

MAURICE.

Oui, c'est moi, plus d'absence,
Me voilà de retour,
Au plaisir, la souffrance
A fait place en ce jour:
Aux lieux de mon enfance,
Je revois en ce jour
Les objets de mon amour.

Oui, Maurice, qui causa tous vos malheurs, et qui vient enfin réparer tout le mal qu'il a fait. Je sors de chez le Prince; un mémoire auquel j'ai consacré bien des veilles, m'a gagné ses bonnes grâces, et voilà la récompense de mes travaux... Lisez... (*Il donne le papier.*) Maintenant, plus d'exil, plus de séparation... ma mère.. et toi, ma bonne sœur, je puis, sans crainte, vous presser contre mon cœur!

SCENE IX.

D'ORBERG, Mme D'ORBERG, Mme WERNON, MAURICE, CLARA, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE. Bravo! embrassez-le bien, ce cher Maurice, car il vous rapporte un nom honorable...

D'ORBERG. Le Prince l'a nommé conseiller privé!.. et c'est justice, car c'est un excellent jurisconsulte...

MAURICE. Merci de vos éloges, monsieur, grace à la faveur du souverain, beaucoup de gens honorables que j'attaquai jadis dans mes chansons... (*Madame d'Orberg fait un mouvement.*) se sont réconsiliées avec moi, tous m'ont pardonné les imprudences ne ma jeunesse. (*Se retournant vers Madame d'Orberg.*) Vous seule, me repoussez encore; madame, faites qu'il ne manque rien à mon bonheur... (*Silence.*) vous ne répondez pas... je vois que j'ai à tout jamais perdu l'espoir de recouvrer vos bonnes grâces, et je vais me retirer avec ma famille...

D'ORBERG, *bas à sa femme.* Comment, chère amie...

MAD. D'ORBERG, *bas.* Silence! monsieur!

LE CAPITAINE, *à part.* Oh! qu'il est dangereux de blesser l'amour-propre d'une femme!

MAURICE. Pourtant, avant de quitter ces lieux, il est un devoir qu'il me reste à remplir... Maurice Wernon disparaît pour céder la place au docteur Blum... Le jour baisse, le moment est propice, veuillez faire conduire ici votre fils...

MAD. D'ORBERG, *tremblante.* Ici!.. à présent!.. dans quelques minutes tout sera donc fini!..

D'ORBERG. Espérez-vous docteur?

MAURICE. Je ne puis répondre de rien!..

SCENE X.

LES MÊMES, CHARLES, *conduit par* EUGÉNIE *et* FRITZ.

Air *avançons en silence.*

M. *et* MAD. D'ORBERG, *et le* CAPITAINE.

Le voici, du silence,
Hélas! pour leur / mon enfant,
De crainte et d'espérance
Je tremble en ce moment.

MAURICE, CLARA, MAD. WERNON.

Le voici, du silence,
C'est le fatal moment;
Ah! malgré ma / sa science
Je tremble en cet instant.

CHARLES.

Pourquoi donc du silence,
Je comprends... c'est l'instant;
De crainte et d'espérance,
Je tremble en ce moment.

MAURICE. Ecoute-moi, mon ami. Le moment est arrivé où nous pouvons, sans danger, lever cet appareil, et faire tomber le bandeau qui couvre tes yeux...

CHARLES. Eh bien!.. qu'attends-tu...

MAURICE. Charles, pour défaire ce nœud, la main de ton frère est tremblante; car si l'opération n'avait produit qu'un fâcheux résultat...

CHARLES. Je me consolerais facilement, en pensant que la guérison n'était pas possible, et je ne me trouverais pas plus à plaindre que ce matin, puisque ce matin j'étais aveugle sans espoir de guérison.

MAURICE. Bien, Charles, tu ranime mon courage... viens ici...

CHARLES. Me voilà.

MAURICE, *ôtant le bandeau.* Maintenant, ouvre les yeux.

CHARLES, *pousse un cri.* Ah!.. j'y vois!.. j'y vois!.. (*Se tournant à droite.*) Mon père!.. Eugénie!.. le Capitaine!.. (*Se tournant à gauche.*) Clara!.. ma mère!..

MAD. D'ORBERG, *pleurant.* Mon enfant!.. (*Elle l'embrasse à plusieurs reprises*)

CHARLES. Oh!.. c'est pour en mourir!..

MAURICE, *à droite de Charles.* Calme-toi.

CHARLES. Que je me calme!.. quand la vue m'est rendue! quand je puis voir mes parens!.. mes amis... que je me calme!.. Oh! viens dans mes bras... Maurice!..

Air: *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Mon bonheur ne peut s'exprimer!
A Maurice. Toi, qui m'as rendu la lumière,
Viens sur mon cœur, près de ma mère.
Ah! combien elle dois t'aimer!
Ma mère, que tu dois l'aimer!
Pour vous deux, ma reconnaissance
A besoin de tout l'avenir.
Mon amour doit vous réunir,
A sa mère, Toi, qui m'as donné l'existence,
A Maurice. Et toi qui me la fais chérir.
Maintenant je puis la chérir,
Grâce à toi je puis la chérir!

Il prend la main de sa mère et l'unit à celle de Maurice.

N'est-ce pas, ma mère, que tu l'aimes celui qui vient de rendre ton fils si heureux!

MAD. D'ORBERG, *serrant la main de Maurice et essuyant ses larmes.* Maurice!.. comment l'oublierais-je pas vos torts dans un pareil moment!.. Eugénie sera votre récompense... Madame Wernon, Clara, que tout soit oublié...

LE CAPITAINE. Bravo, madame d'Orberg! (*A part.*) L'amour maternel triomphe de l'amour-propre.

D'ORBERG. Je pleure comme un enfant, comme si les larmes étaient de ma compétence.

ROBIMBACH, *de la coulisse.* Que chacun soit à son poste, et que l'on ne s'endorme pas sur le rôti.

D'ORBERG. Qu'est-ce que cela?

LE CAPITAINE. C'est le chevalier de Robimbach.

MAD. D'ORBERG. Il arrive un peu tard.

SCENE XI.

LES MÊMES, ROBIMBACH, *suivi d'un officier de bouche qui se tient à la porte.*

ROBIMBACH. Je salue la société qui a bien voulu se réunir pour assister à mes fiançailles, je l'en remercie... de cœur... et de bouche. Ma chère future belle-mère, je viens de faire dresser la table. Mais que vois-je? M. Blum?.. (*Bas à madame d'Orberg.*) Comment! vous avez invité cet homme?.. il va me faire avaler de travers.

MAD. D'ORBERG. Mon cher M. de Robimbach, monsieur vient de rendre la vue à notre cher enfant, et en récompense de ce service nous lui accordons la main de notre fille Eugénie.

ROBIMBACH. Charles n'est plus aveugle! ce pauvre jeune homme pourra donc voir ce qu'il mangera!.. Mais, madame, vous m'ouvrez les yeux à votre tour... et mes fiançailles? vous retirez donc votre parole?

MAD. D'ORBERG. Non, mais à mon tour je vous rends la vôtre...

ROBIMBACH. C'est atroce! ce monsieur Blum est donc mon cauchemar?.. Et le souper qui attend... un souper d'archevêque! trois services... tout sera froid... c'est une indignité!

LE CAPITAINE. Allons, mon cher Robimbach, de la philosophie. Le vin est versé...

ROBIMBACH. Il faut le boire?... Soit! allons souper.

L'OFFICIER, *à Robimbach.* Vous êtes servi.

ROBIMBACH. Nous sommes servis!.. Soutiens-moi, Capitaine.

CHŒUR.

Air *du comte Ory.*

Allons, amis, ne tardons pas,
Courons nous mettre à table,
Et qu'un vin délectable
Egaie cet heureux repas.
Allons, ne tardons pas,
Vite, courons nous mettre à table,
Et qu'un vin délectable
Egaie cet heureux repas,
Cet heureux repas. *ter.*

FIN.

20 a



LE
DERNIER DE LA FAMILLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. ANCELOT ET ALEXIS DE COMBEROUSSE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 7 MAI 1834.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE COMTE D'ARGILLAC, ancien député de la noblesse aux États-généraux......	M. FONTENAY.	MARGUERITE D'ANDELOT, cousine de Paul.........	Mlle C. STEPHANT.
PAUL DE CHAUNY.........	M. É. TAIGNY.	BÉNOITE, femme de confiance de M. d'Argillac...	Mme GUILLEMIN.
ROUSSELET, précepteur de Paul..................	M. LEPEINTRE.	UN DOMESTIQUE..........	M. BALLARD.

La scène se passe au château de Chauny, département de la Haute-Garonne, en 1827.



Le théâtre représente un salon un peu gothique; porte au fond; portes à droite et à gauche; divan, près de la porte de gauche. Une table à droite, une psyché près de la table.

SCENE PREMIERE.

D'ARGILLAC, BENOITE.

Au lever du rideau, d'Argillac est assis à une table et écrit sur un registre.

D'ARGILLAC, *seul un instant*. Clos et arrêté le 20 février 1827. Allons, mes comptes de tutelle sont parfaitement en règle, et rien ne s'opposera au mariage de nos jeunes gens.

BENOITE, *entrant par le fond*. On ne se figure pas une pareille folie!... me proposer, à moi, Benoîte... (*Apercevant d'Argillac.*) Ah! c'est vous, monsieur!

D'ARGILLAC, *se levant*. Oui, c'est moi : eh bien! qu'y a-t-il? Paul de Chauny, mon pupille, vient-il d'arriver?

BENOITE. Non, monsieur le comte; c'est Mlle Marguerite d'Andelot qui prétend que mon chignon n'est plus de mode! et qui veut absolument me coiffer à la chinoise : elle assure qu'il ne me manque plus que ça. Me voyez-vous en Chinoise, monsieur?

D'ARGILLAC. Bah! laisse-la dire.

BENOITE. La laisser dire, oui; mais la laisser faire, non.

D'ARGILLAC. C'est une petite folle!... Que veux-tu, Benoîte? il faut passer ce temps d'épreuves : une fois mon pupille arrivé, ce qui ne peut tarder, puisque je l'attends depuis huit jours, mes devoirs de tuteur et d'ancien allié de la famille de Chauny seront remplis, et nous retournerons dans mon château d'Argillac, où dame Benoite sait que depuis long-temps elle est reine et maîtresse.

BENOITE. Ah! vous voulez parler d'autrefois.

D'ARGILLAC. Chut!... Ici il s'agit de parer à un grave inconvénient; de prévenir l'extinction de la noble race des Chauny. Plus de Chauny dans notre province!...

Tudieu! c'est comme s'il n'y avait plus d'étoiles dans le ciel!

BENOITE. Mais que pouvez-vous faire pour ces étoiles?

D'ARGILLAC. Ce que je peux faire?... je vais te le dire. Tu sais que l'aîné des Chauny, beau cavalier, hardi chasseur, s'est tué comme un nigaud en courant après un sanglier, au moment où il venait d'hériter des biens de son père, à l'exclusion de son cadet, destiné à l'église, ainsi que nous en avons conservé la sage coutume, malgré les idées du siècle et le code Napoléon, dans nos glorieuses familles de la vieille Gascogne.

BENOITE. Je sais cela.

D'ARGILLAC. Tu sais aussi qu'il était sur le point d'épouser la gentille Marguerite d'Andelot, héritière fort riche, mais encore plus espiègle, et qui te fait tant enrager?

BENOITE. Très-bien, très-bien!... Mais maintenant que le futur est mort, il n'est plus question de mariage.

D'ARGILLAC. C'est ce qui te trompe.

BENOITE. Allons donc!

D'ARGILLAC. Rien n'est changé aux dispositions : il faut que les Chauny se perpétuent, voilà l'important. Seulement, c'est le cadet Paul, au lieu de l'aîné Guillaume, qui épousera Marguerite.

BENOITE. Vous arrangez cela bien à votre aise : qui épousera... si elle veut!... car la jeune personne a une tête...

D'ARGILLAC. Que tu accuses parce qu'elle a voulu changer la tienne; mais ne crains rien. Marguerite ne sait pas un mot de nos Premiers arrangemens : elle ne peut donc avoir de regrets. D'ailleurs, s'il y avait quelques difficultés, nous autres, qui avons fait partie d'assemblées délibérantes, nous en avons rapporté un ascendant sur tout ce qui nous approche, une force de persuasion...

BENOITE. Laissez donc! vous n'en avez rapporté rien du tout.

D'ARGILLAC. Je te réponds, Benoîte, que la Constituante, où j'avais l'honneur de représenter la noblesse de la province, m'a beaucoup formé.

BENOITE. Vous n'y avez pas prononcé une seule parole à votre assemblée constituante.

D'ARGILLAC. Qu'en sais-tu ? tu n'y étais pas, peut-être?... Je te dis que je m'y suis montré foudroyant... une fois.

BENOITE. Bah! je lisais le Moniteur tous les jours pour y trouver votre nom.

D'ARGILLAC. Il y est!... non pas à toutes les colonnes, comme les noms de ces bavards d'aujourd'hui, à la Chambre des Députés, qui parlent sans rien dire.

BENOITE. Et qui prennent sans compter.

D'ARGILLAC. L'important n'est pas de parler beaucoup et sur tout : un seul mot lancé à propos fait souvent plus d'effet qu'un long discours; et quand on a eu l'honneur, comme moi, d'interloquer Mirabeau lui-même...

BENOITE. Que lui avez-vous donc dit?

D'ARGILLAC. Au milieu d'une de ses plus furibondes harangues, j'ai saisi le moment où il se mouchait, et d'une voix de tonnerre j'ai crié : La clôture!... Tu ne te fais pas une idée de l'effet que produisit cette phrase énergique!... Au même instant tous les visages furent tournés vers moi avec stupéfaction, et toutes les bouches s'ouvrant à la fois, la plus violente tempête éclata dans l'assemblée.

BENOITE. Contre M. de Mirabeau?

D'ARGILLAC. Je ne sais pas au juste; car, dans un tel vacarme, il me fut impossible d'entendre autre chose que quelques mots sans suite, tels que : A l'ordre!... A bas!... A la porte!...

BENOITE. Et la parole fut retirée à M. de Mirabeau?

D'ARGILLAC. Pas précisément!... seulement il remit son mouchoir dans sa poche, et continua tranquillement son discours; mais il fut bien vexé, car, l'ayant rencontré quelques jours après : « Monsieur, me » dit-il du plus loin qu'il m'aperçut, vous » avez une bien belle voix! »

BENOITE. Ah! ah!

D'ARGILLAC. Après avoir obtenu un tel succès avec une seule parole, juge s'il sera difficile à mon éloquence de faire consentir Marguerite à tout ce que je voudrai.

BENOITE. Et lui avez-vous parlé?

D'ARGILLAC. Pas encore; mais il n'y a pas de temps de perdu, puisqu'elle n'est arrivée que d'hier.

BENOITE. C'est vrai, et dès aujourd'hui tout est sens dessus dessous dans le château.

D'ARGILLAC. Y compris ton chignon... Au reste, ça la regarde : c'est le château de son futur.

BENOITE. Oui; mais c'est ma tête, à moi!... Cette petite fille ne respecte rien, en vérité!... Et tenez, la voilà qui vient par ici!... Ah! mon Dieu! elle a fait enlever tous les vases de fleurs de la serre. L'entendez-vous? du bruit, du désordre!... c'est ainsi qu'elle s'annonce... Je m'en vais.

D'ARGILLAC. Pour éviter une nouvelle attaque?

BENOITE. Pour éviter de me mettre en

colère. Allons, monsieur, parlez-lui, mariez-la vite, et retournons chez vous.

SCÈNE II.

D'ARGILLAC, *puis* MARGUERITE.

D'ARGILLAC, *regardant au fond.* Oui, la voilà!... Benoite a beau dire, cette petite fille est charmante, et rien qu'à regarder sa mine enjouée et spirituelle, on oublie aisément toutes ses malices.

MARGUERITE, *entrant vivement, suivie de deux domestiques chargés de pots de fleurs. Aux domestiques.* Dépêchez-vous, prenez garde de rien gâter.

Les domestiques sortent.

D'ARGILLAC. Où ma jolie Marguerite fait-elle donc porter tout cela?

MARGUERITE. Où?... eh! mais, dans ma chambre.

D'ARGILLAC. Il paraît que vous voulez y établir un jardin?

MARGUERITE. Oh! elle est assez grande pour cela. Croyez-vous donc que je puisse rester tranquillement dans une vieille pièce où l'on respire pour tout parfum une odeur de moisi qui date peut-être de cent cinquante ans? J'aurais mieux aimé faire dresser une tente en plein air... Oh! le vilain château!

D'ARGILLAC. Depuis que vous l'habitez, il me semble bien changé à son avantage.

MARGUERITE. Tiens! quoique j'aie été bien aise de vous y trouver, ça ne m'a pas produit le même effet. Mais, puisque vous voilà, parlons un peu sérieusement, je vous en prie: d'abord, j'ai beaucoup de choses à vous dire.

D'ARGILLAC. Et moi aussi.

MARGUERITE. A la bonne heure; mais c'est moi qui commence.

D'ARGILLAC. J'écoute.

MARGUERITE. Vous m'avez fait sortir de mon couvent, je ne vous en veux pas pour cela, au contraire, car je n'aime pas du tous les couvens; mon opinion là-dessus est bien arrêtée.

D'ARGILLAC. Vous avez donc des opinions?

MARGUERITE. Très-prononcées. Ensuite, comme en traversant Paris on m'y a laissée quinze jours, j'ai cru que vous aviez jugé qu'il était temps de me produire dans le monde; et, si c'était votre intention, les amis auxquels vous m'aviez confiée l'ont parfaitement remplie: ils m'ont menée partout, aux bals, aux promenades, aux spectacles, ce qui me paraissait fort sage, quand tout-à-coup, et à l'instant où je commençais à profiter, il a fallu partir et vous rejoindre ici, dans ce vieux et laid château.

D'ARGILLAC. Vous vous y accoutumerez.

MARGUERITE. Jamais!... D'abord, il ressemble à mon couvent; et encore, j'y perdrais: car enfin j'avais des compagnes, des jeunes filles comme moi, avec lesquelles on pouvait de temps en temps s'amuser et rire en cachette, tandis qu'ici il n'y a personne. On n'y voit que des vieilles figures... celle de Benoîte... la vôtre...

D'ARGILLAC. Hein?

MARGUERITE. Oh, pardon! je ne fais nulle comparaison: Benoîte est méchante et grondeuse, tandis que vous, vous êtes bon, aimable... presque comme un jeune homme.

D'ARGILLAC. Oh! quelques restes d'autrefois!... Oui, je me rappelle qu'à l'assemblée constituante, la tribune de gauche était toujours assez bien garnie de jolies femmes; je siégeais en face, au côté droit.

MARGUERITE. Eh bien! moi, à Paris, de tous côtés j'étais toujours entourée de jeunes gens plus charmans les uns que les autres; et si vous m'y aviez laissée quinze jours de plus, je gage qu'il se serait présenté plus de dix partis pour moi.

D'ARGILLAC. L'aimable Marguerite d'Andelot serait donc bien aise de se marier?

MARGUERITE. Sans doute!... Puisqu'il faut toujours finir par là, autant vaut s'en débarrasser tout de suite.

D'ARGILLAC. Si ce n'est que cela que vous regrettez, vous trouverez un mari ici aussi bien qu'à Paris.

MARGUERITE. Vraiment?... vous m'en avez peut-être préparé un?

D'ARGILLAC, *à part.* Ses naïvetés m'enchantent... Ah! s'il n'était pas si urgent de perpétuer les Chauny!...

MARGUERITE. Répondez donc!... Il est jeune, n'est-ce pas? vif, empressé, galant! Oh! mon Dieu! pourvu qu'il ressemble aux jeunes gens que je voyais à Paris, c'est tout ce qu'il me faut.

D'ARGILLAC, *à part.* Ah! diable! (*Haut.*) Ecoutez donc, Marguerite, tout le monde ne peut pas être taillé sur le même modèle; mais cela n'empêche pas d'être aimable.

MARGUERITE. Oh! là-dessus, voyez-vous, on ne pourra me tromper: je m'y connais à présent, et je vous avertis que je serai très-difficile.

D'ARGILLAC. En vérité?

MARGUERITE.

AIR : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Quinze jours passés à Paris
Développent l'intelligence ;
Et je sais qu'en fait de maris
On n'a jamais trop d'exigence.
Souvent, dit-on, l'on est trompé ;
On court une chance terrible...
Et s'il faut qu'on soit attrapé,
Je veux l'être le moins possible.

D'ARGILLAC. Mais enfin, si ce n'était pas un étranger pour vous ; si, sans l'avoir vu, vous le connaissiez ? si c'était...

MARGUERITE. Achevez donc !

D'ARGILLAC. Paul de Chauny, votre cousin.

MARGUERITE, *reculant*. Êtes-vous fou ?... un abbé !... un jeune homme élevé à Saint-Acheul !

D'ARGILLAC. Il est sorti.

MARGUERITE. Il peut y retourner... D'ailleurs, est-ce que c'est possible ? est-ce qu'on épouse un abbé ?

D'ARGILLAC. Il ne l'était pas encore, et il renonce à l'état ecclésiastique.

MARGUERITE. Pour moi ?... il a bien tort, je ne veux pas de lui.

D'ARGILLAC. Ne vous prononcez pas avant de l'avoir vu, ma chère Marguerite, Paul est très-gentil garçon.

MARGUERITE. Gentil garçon ! en robe noire !

D'ARGILLAC. Et s'il devient amoureux de vous ?

MARGUERITE. Il perdra son temps... un quasi-abbé !... Oh ! quand je vois un de ces messieurs, ma figure s'allonge, s'allonge... j'en deviens presque laide.

AIR *de Céline.*

Avec lui, même après la fête,
Vous me verriez tremblante encor ;
A chaque instant je serais prête
A dire mon *Confiteor.*
Oui, je croirais, songeant à sa tonsure,
Qu'il faut lui faire une confession.

D'ARGILLAC.

Et vous ne seriez pas bien sûre
D'obtenir l'absolution ?

MARGUERITE. Qui sait ?... Se confesser à son mari !... voyez-vous comme ce serait amusant pour moi !

D'ARGILLAC. Ça pourrait bien ne pas l'être pour lui.

MARGUERITE. Je ne veux pas m'exposer à ce danger-là.

D'ARGILLAC. Mais s'il allait être aimable ?

MARGUERITE. Est-ce que c'est possible ? Le pauvre garçon ! ce n'est pas sa faute : il a étudié pour plaire au ciel, et non pour plaire à une femme. On ne peut savoir que ce qu'on a appris.

D'ARGILLAC. Eh bien ! Marguerite, c'est de vous qu'il apprendra.

MARGUERITE. Et si je ne sais pas, moi-même ? nous serons bien avancés tous les deux ! j'ai compté sur mon mari, voyez-vous, et s'il venait à me faire faute, nous ferions mauvais ménage ; c'est sûr.

D'ARGILLAC. J'avais pensé, cependant...

MARGUERITE. Vous avez eu tort : avant de songer à marier les gens, on consulte leurs goûts, leurs caractères : à moi, qui aime à rire, à danser, à courir, vous allez choisir un abbé !... je vous aimerais mieux vous, tout vieux que vous êtes.

D'ARGILLAC, *à part*. Que dit-elle !... Eh mais...

MARGUERITE. Si vous ne riez plus guère, si vous ne dansez plus, on voit du moins que vous avez ri, que vous avez dansé... autrefois, enfin que vous avez vécu à Paris.

D'ARGILLAC, *se redressant*. La charmante Marguerite s'en aperçoit donc ?

MARGUERITE, *riant*. J'ai de bons yeux, n'est-ce pas ?

D'ARGILLAC, *à part*. Elle est adorable !...

MARGUERITE. Et puis, vous ne m'intimidez pas ; au contraire.

D'ARGILLAC, *à part*. Ma foi, je n'y tiens plus ! ce serait un meurtre en effet de livrer à un tel nigaud une pauvre petite qui fait preuve de tant de goût.

MARGUERITE. Ah çà ! vous dites donc que mon cousin est gentil garçon ?

D'ARGILLAC. Oh... gentil...

MARGUERITE. Si fait, si fait, vous l'avez dit !... Eh bien ! écoutez : pour ne pas vous faire de la peine, je consens à ne me décider qu'après l'avoir vu.

D'ARGILLAC. C'est juste, mon enfant, c'est juste !... à Dieu ne plaise que je veuille contrarier votre cœur !..... (*A part.*) Oh ! quelle heureuse idée ! (*Haut.*) Vous pourrez choisir votre époux.

MARGUERITE. Choisir !... Mais si l'on ne m'en présente qu'un ?

D'ARGILLAC. Il y en aura un autre.

MARGUERITE. Un autre ? ah ! c'est déjà mieux. Quand paraîtra-t-il ?

D'ARGILLAC. Ce soir.

MARGUERITE. Ce soir ? bon !

D'ARGILLAC. Je ne vous aurais point parlé de lui, si vous n'aviez pas hésité à épouser votre cousin, car il a conçu un étrange projet.

MARGUERITE. Lequel ?

D'ARGILLAC. C'est dans l'obscurité qu'il veut que le premier entretien ait lieu.

MARGUERITE. Par exemple !...

D'ARGILLAC. Oh! ne craignez rien !... Je veillerai sur vous!... mais il désire se faire entendre avant de se laisser voir.

MARGUERITE. Bah! il est donc bien laid?

D'ARGILLAC. Laid! non pas, vraiment.

MARGUERITE. Eh bien! pourquoi a-t-il peur de se montrer?

D'ARGILLAC. Que vous dirai-je? original comme tous les hommes distingués, il veut arriver au cœur par la route de l'esprit, et non par le chemin des yeux!... c'est un homme très-éloquent!

MARGUERITE. En vérité ?

D'ARGILLAC. La jolie Marguerite l'entendra, et si ses discours lui conviennent mieux que ceux de son cousin Paul, il ne tiendra qu'à elle de devenir sa femme.

MARGUERITE. A la bonne heure; j'aime les choses bizarres! et puis l'important était d'avoir du choix, parce que après le mariage il ne serait plus temps de me dédire. Mon cousin peut arriver maintenant. A revoir, monsieur le comte... je vais, en attendant, faire un jardin dans ma chambre.

SCENE III.

D'ARGILLAC, *seul.*

Elle est ravissante! c'est qu'en vérité elle m'a tout ragaillardi! et si, comme je n'en doute pas, mes discours, mon langage séduisant trouvent le chemin de son cœur, ma foi, les Chauny se perpétueront plus tard..

SCENE IV.

D'ARGILLAC, UN DOMESTIQUE, *puis* PAUL DE CHAUNY *et* ROUSSELET.

LE DOMESTIQUE. Monsieur le comte, un jeune abbé et son précepteur descendent de voiture dans la cour du château.

D'ARGILLAC. Ah! ah! c'est mon pupille! faites entrer. (*Le domestique sort.*) Déjà!... ce matin encore il me tardait de le voir arrivé, et maintenant, grâce aux nouvelles qui me sont venues, sa présence me contrarie.

Paul de Chauny et Rousselet entrent, introduits par le domestique, qui se retire ensuite.

D'ARGILLAC. Arrivez donc! et d'abord, mon cher pupille, embrasse-moi. (*A part.*) Oh! comme il a l'air nigaud!... cela me rassure un peu. (*Haut.*) Savez-vous bien que vous devriez être ici depuis huit jours? qui diable a pu vous retenir?

ROUSSELET. Monsieur le comte, ce n'est point le diable, ce sont au contraire de pieux devoirs, une neuvaine à Saint-Polycarpe.

D'ARGILLAC. Polycarpe est un grand saint, monsieur Rousselet, je n'en doute pas, et c'est fort bien de le prier; mais il est ici certaine personne que votre élève doit tâcher aussi de se rendre favorable.

PAUL, *vivement.* Est-ce qu'elle est arrivée?

D'ARGILLAC. Sans doute.

PAUL. Et elle m'attend?

D'ARGILLAC. Avec impatience.

ROUSSELET, *à part.* O mes sages leçons concernant un sexe dangereux, qu'allez-vous devenir?

D'ARGILLAC. Ah çà! monsieur Rousselet, je compte sur vous pour apprendre à votre élève...

ROUSSELET. Quoi donc, monsieur?

D'ARGILLAC. Parbleu, à se conformer aux usages du monde dans lequel il va vivre désormais. Vous vous êtes engagé à l'aider de vos conseils jusqu'au bout; il en a besoin; seulement songez qu'ils doivent changer un peu de nature. Vous savez quelle récompense vous attend le jour où l'état de votre élève sera fixé.

ROUSSELET. J'obéirai, monsieur le comte. (*A part.*) Reste à savoir comment je m'y prendrai pour obéir.

D'ARGILLAC. D'abord vous auriez dû faire changer son costume.

PAUL. Nous ignorions quelle était la dernière mode.

D'ARGILLAC. Ah! ah! tu sais ce que c'est qu'une mode!

PAUL. Non; mais je voudrais le savoir.

D'ARGILLAC. Eh bien, j'y ai pourvu; tu trouveras ici une garderobe toute montée, et je vais t'envoyer une personne qui procédera incontinent à ta toilette. (*A part.*) Sous ses nouveaux habits il paraîtra plus ridicule encore. (*A Paul qui fait un mouvement pour le suivre.*) Demeure, demeure. (*Paul le salue. A part.*) Quelle tournure et quelle gaucherie! Allons, allons, il déplaira*!

Il sort.

* Rousselet, d'Argillac, Paul.

SCENE V.

ROUSSELET, PAUL.

PAUL. Mon cher précepteur, nous voilà seuls !... vous avez entendu mon tuteur? elle est arrivée !... enseignez-moi vite, avant qu'elle vienne, ce qu'il faudra que je dise à ma prétendue.

ROUSSELET, *à part*. Moi qui n'ai jamais parlé à une femme que pour la prier de raccommoder mon linge !

PAUL. Eh bien?

ROUSSELET. Dame... vous lui direz... tout ce que vous voudrez.

PAUL. Oh ! d'abord je voudrais lui dire beaucoup de choses; mais par quoi faudra-t-il commencer ?

ROUSSELET. Dame!... par ce que vous voudrez.

PAUL. Vous répondez toujours la même chose.

ROUSSELET. De cette façon, du moins, on est sûr de ne dire qu'une sottise.

PAUL. Oui, mais ce n'est pas à cela que vous vous êtes engagé.

ROUSSELET. Qu'entends-je? croyez-vous par hasard qu'il entre dans mes devoirs de vous formuler à l'avance toutes les phrases anacréontiques qu'il vous plaira de lui débiter ?

PAUL. N'êtes-vous pas mon précepteur ?

ROUSSELET. Oui, monsieur, et je m'en fais gloire! Je vous ai enseigné le grec, le latin, la théologie, la vertu; mais jusqu'à ce jour il ne serait venu à l'esprit de personne de faire de moi un précepteur d'amoureux langage.

PAUL. Il fallait donc le dire à mon tuteur : il m'en aurait trouvé tout de suite un autre.

ROUSSELET. Un autre! il paraît que vous êtes pressé?

PAUL. Certainement ; ne m'a-t-on pas écrit, ne m'avez-vous pas répété sans cesse, depuis quelques mois, que j'étais devenu le chef d'une illustre maison, le dernier des Chauny; qu'il fallait me mettre en route pour venir me marier, que sans cela la famille des Chauny allait périr?... et quand je me dévoue, quand je vous demande les moyens de la faire vivre, cette famille, vous me refusez votre secours!

ROUSSELET. Mon secours... mon secours... (*A part.*) Qu'est-ce qu'il en fera, de mon secours?

PAUL. D'abord, monsieur, ma famille ne peut pas attendre! Ainsi, voyez, réfléchissez!... Si ça ne vous convient pas, je vais demander un autre précepteur.

ROUSSELET. Un moment, un moment!... (*A part.*) Et ma pension de quinze cents francs qui ne me sera due que lorsque l'état de mon élève sera fixé?

PAUL. Eh bien?

ROUSSELET. Je ne refuse pas... certainement...

PAUL. Mais si ça vous contrarie...

ROUSSELET. Me contrarier? Cher enfant, ma vie ne vous est-elle pas consacrée?...

PAUL. A la bonne heure... je me disais aussi...

ROUSSELET. Seulement, mettez-vous un peu à ma place : on a passé dix années à pousser un jeune homme dans une direction, et tout-à-coup il faut le guider dans une autre, partir avec lui pour des régions nouvelles.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

A mon âge, il est fâcheux, certes,
De se dire : « J'entreprendrai
» Un voyage de découvertes,
» Sans savoir où j'arriverai ! »
Ferai-je, hélas ! comme défunt Moïse,
Qui, malgré des efforts constans,
A marché pendant quarante ans,
Sans trouver la terre promise ?

PAUL. J'espère bien que ça ne sera pas si long.

ROUSSELET. Songe donc que je vais commencer une nouvelle besogne plus difficile que la première... beaucoup plus difficile !

PAUL. Du tout, du tout, vous verrez!... oh ! j'aurai bien plus de dispositions cette fois !... dites seulement, et ça ira tout seul.

ROUSSELET, *se grattant l'oreille*. Vous croyez ? Eh bien ! voyons, que voulez-vous que je vous dise?

PAUL. D'abord, comment faudra-t-il aborder ma cousine ?

ROUSSELET. Aborder votre cousine !...

PAUL. Oui.

ROUSSELET, *se reprenant*. Eh! mais... comme vous voudrez !

PAUL. Encore la même réponse!

ROUSSELET. Il me semble qu'elle est assez accommodante.

Benoîte entre, suivie d'un domestique qui porte un habit, un gilet et une cravate blanche.

PAUL. Oh ! mon Dieu! une femme !... Bien sûr, ce n'est pas ma cousine.

SCENE VI.

ROUSSELET, PAUL, BENOITE.

Elle a pris les vêtemens des mains du domestique, qui sort.

BENOITE. Messieurs, je vous souhaite le bonjour. M. d'Argillac envoie ces vêtemens à son pupille.

PAUL, *allant vivement vers elle.* Un habit! est-il bien fait?

BENOITE, *à part, le regardant.* Eh! mais, il est joli garçon.

PAUL, *prenant l'habit et le montrant à Rousselet.* Oh! l'agréable couleur! Regardez donc, monsieur Rousselet.

ROUSSELET. Charmante! Mais n'auriez-vous pas mieux aimé... robe de capucin?

PAUL. Fi donc!... comme ça réjouit la vue! quelle joie de ne plus porter ce deuil perpétuel de tous les plaisirs, de tous les bonheurs de ce monde!

BENOITE, *s'approchant.* Si monsieur veut essayer cet habit; je suis sûre qu'il sera là-dessous gentil comme un amour.

PAUL, *à demi-voix à Rousselet, en regardant Benoîte d'un air étonné.* Monsieur Rousselet, pourquoi donc cette femme me dit-elle des choses comme ça?

ROUSSELET. Dame! apparemment parce que c'est l'usage du monde.

PAUL. Pourquoi donc n'est-ce pas à vous qu'elle dit cela?

ROUSSELET. Elle a sans doute ses raisons. (*A part.*) Il me met au supplice avec ses questions.

BENOITE. M. d'Argillac m'a chargée de présider à votre toilette, et si vous voulez bien permettre...

PAUL. Comment? est-ce que vous allez rester?

BENOITE. Je vais vous aider à passer votre habit : votre tuteur me l'a recommandé.

Paul. Mais moi, je ne veux pas.

ROUSSELET. Cependant, si c'est l'usage du monde...

Il passe à gauche de l'acteur.

BENOITE. Oui; pour le moment, c'est moi qui remplace votre cousine.

Benoîte lui ôte son gilet et son habit, et l'aide à passer les nouveaux.

PAUL. Ma cousine!... vous l'avez vue?.. elle est bien jolie?

BENOITE. Oh!... Vous jugerez!

PAUL. Brune? les yeux noirs?

BENOITE. Ah! c'est comme cela que vous les aimez?

PAUL. Je ne sais pas comment je les aime; mais il me semble que des yeux noirs...

BENOITE, *à part.* La petite a du bonheur!

PAUL, *qui a mis le gilet et l'habit et se regarde dans une glace.* Oh! comme cet habit me va bien!... voyez donc, monsieur Rousselet!

ROUSSELET. Très-bien, très-bien! mais j'en suis toujours pour ce que j'ai dit de la robe de capucin.

SCENE VII.

PAUL, BENOITE, MARGUERITE, ROUSSELET.

MARGUERITE, *s'arrêtant au fond.* Ah! quel bonheur! (*A part.*) Mon futur est enfin arrivé; je voudrais bien le voir avant qu'il m'aperçût... où est-il donc? je ne vois pas d'abbé ici.

PAUL, *se regardant toujours dans la glace.* Comme ça me change!... je ne me reconnais plus moi-même.

BENOITE. Approchez donc. Vous n'allez pas, je pense, garder ce vilain col noir?

MARGUERITE, *à part, dans le fond.* Est-ce que ce serait là mon cousin? oh! mais il a une jolie tournure!

BENOITE. Laissez-moi nouer cette cravate blanche.

MARGUERITE, *à part, dans le fond.* Eh bien! Benoite ne va-t-elle pas le laisser tranquille?

BENOITE, *après avoir attaché la cravate de Paul, lui prenant le menton.* Là, maintenant vous êtes gentil à croquer.

MARGUERITE, *à part.* C'est insupportable de la voir le tourmenter comme cela. (*Haut, et s'avançant vivement.*) Benoîte, allez donc, M. d'Argillac vous demande.

PAUL, *bas à Benoîte.* Oh! la jolie petite femme!

BENOITE. On y va, mademoiselle; il fallait bien le temps d'exécuter les ordres de mon maître.

PAUL, *bas à Benoîte.* C'est ma cousine, n'est-ce pas?

BENOITE, *sortant.* C'est... c'est... une jeune personne bien volontaire et bien désagréable.

ROUSSELET, *à part.* Ma foi, je m'en vais aussi, il voudrait encore m'interroger. Qu'il s'en tire comme il pourra; moi, je suis au bout de mon latin.

PAUL, *le retenant par son habit avec un sentiment de crainte.* Eh bien! eh bien! où allez-vous donc?

ROUSSELET. Je reviens, je reviens dans un instant.

Il sort.

SCENE VIII.

PAUL, MARGUERITE.

PAUL, *à part.* Le voilà qui me laisse seul avec ma cousine.

MARGUERITE, *à part.* En vérité, je ne me faisais pas cette idée-là de mon cousin.

PAUL, *à part.* Je vais faire ou dire quelque bêtise, c'est sûr; elle me prendra en grippe, et mon mariage sera manqué! Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MARGUERITE, *à part.* Eh bien! est-ce qu'il va rester là-bas?

PAUL, *à part.* C'est que c'est effrayant comme elle me plat! plus je la trouve à mon gré, et moins j'ose... et mon précepteur qui ne revient pas!

MARGUERITE, *à part.* J'ai peur qu'il soit un peu bête; il reste immobile... Voyons, puisqu'il ne commence pas, il faut bien que ce soit moi... (*Haut et s'approchant.*) Monsieur mon cousin...

PAUL, *à part.* La voilà qui me parle... « Monsieur mon cousin! » Quelle jolie phrase! il faudrait répondre quelque chose d'aussi aimable, et je ne trouve rien.

MARGUERITE. Est-ce que vous ne m'entendez pas? c'est à vous que je m'adresse.

PAUL. Oh! je m'en doute bien, mademoiselle ma cousine.

MARGUERITE, *à part.* Enfin, il a parlé! (*Haut.*) Puisque vous vous en doutez, tournez-vous un peu de mon côté... là, c'est bien... Dites donc, il paraît que nous devons nous épouser.

PAUL. Oui... il paraît.

MARGUERITE. Je ne sais pas si cela vous convient.

PAUL. Oh!

MARGUERITE. Quant à moi, je ne sais pas non plus si cela me conviendra.

PAUL, *vivement.* Pourquoi donc?

MARGUERITE. Pourquoi?... Est-il drôle! parce que je ne vous connais pas encore.

PAUL. Ah! c'est juste.

MARGUERITE. Avant de se marier il faut se connaître.

PAUL. Vous croyez?

MARGUERITE. Sans doute... Eh bien, écoutez, il me vient une idée.

PAUL. Vous êtes bien heureuse.

MARGUERITE. Pour aller plus vite, et pendant que nous sommes seuls, j'ai envie de vous faire subir un petit examen.

PAUL. Oh! ma conscience ne me reproche rien; et, si vous le désirez, je suis prêt à vous faire à l'instant même la confession.

MARGUERITE. De toutes vos fautes?... Ah! ah! ah! pauvre garçon, ce n'est pas cela.

PAUL. Qu'est-ce donc?

MARGUERITE. Il s'agit de juger si vous possédez l'esprit, les talens... enfin tous les avantages qui doivent distinguer un jeune homme qui se marie.

PAUL, *avec inquiétude.* Ah! tous les avantages?

MARGUERITE. Qu'avez-vous donc? comme vous baissez les yeux! comme vous tremblez! Je crois, Dieu me pardonne, que je vous fais peur.

PAUL. Pardon, mademoiselle... c'est que...

MARGUERITE. Quoi?

PAUL. L'habitude de ne parler qu'à des personnes imposantes.

MARGUERITE. Qui donc?

PAUL. Mais... au bon Dieu... et à ses saints.

MARGUERITE, *riant.* Ah! ah! ah! mais je suis une femme, moi.

PAUL. C'est justement cela.

MARGUERITE. Je ne comprends pas le rapport...

PAUL. Oh! il y en a un grand.

MARGUERITE. Lequel?

PAUL, *timidement.* On les adore.

MARGUERITE. Ah! ah! Qui vous a appris cela?

PAUL. On ne me l'a pas appris, je commence à le soupçonner.

MARGUERITE. Vraiment! Allons, voilà déjà un point sur lequel je suis assez contente! il faut à présent juger du reste. D'abord, que savez-vous faire?

PAUL. Ce que je sais?

MARGUERITE. Oui.

PAUL. Pardon, c'est que je ne m'attendais pas à cette question.

MARGUERITE. Elle est pourtant bien simple.

PAUL. Dame! je sais lire, écrire.

MARGUERITE, *riant.* Et compter, n'est-ce pas? est-il savant! Tout le monde sait cela, monsieur; mais, en fait de choses qui puissent plaire à une femme?

PAUL, *fort troublé.* A une femme... (*A part.*) Nous y voilà! et ce scélérat de Rousselet qui m'abandonne!

MARGUERITE. Savez-vous danser?

PAUL. Je crois que non.

MARGUERITE. C'est égal, je vous apprendrai... Et chanter?

PAUL, *avec joie*. Oh! chanter, je suis de première force.

MARGUERITE. Vous avez de la voix.

PAUL, *triomphant*. Je crois bien.

MARGUERITE. Voyons.

PAUL. A Saint-Acheul, c'était toujours moi qui faisais les *solo*.

MARGUERITE. Faites-moi juger de votre talent.

PAUL. Tenez, je vais vous chanter le morceau où j'ai produit le plus d'effet.

MARGUERITE. Volontiers, j'écoute.

PAUL. M'y voici.

AIR *d'une hymne*. (M. Doche.)

Salvete, flores martyrum,
In lucis ipso limine,
Quod fœvus ensis messuit,
Conturbo nascentes rosas.

MARGUERITE, *se bouchant les oreilles*. Ah! mon Dieu! mais c'est au lutrin que vous chantiez cela.

PAUL. Ça fait bien plus d'effet avec accompagnement de serpent. C'est dommage qu'il n'y en ait pas un ici, vous verriez.

MARGUERITE. Merci, merci!

PAUL. Vous ne voulez pas entendre la reprise?

MARGUERITE. Non, non; ne sauriez-vous pas quelque chose d'un peu plus gai, et qu'on pourrait chanter moins fort, une romance, par exemple?

PAUL. Une romance?

MARGUERITE. Oui.

PAUL, *à part*. Je ne sais pas ce que c'est qu'une romance... (*Haut.*) Ah! attendez: en passant par Toulouse, pendant que mon précepteur s'était éloigné, j'ai entendu dans une auberge un jeune homme qui paraît bien au courant de ce qui peut plaire à une femme, il chantait... c'est sans doute cela qu'on nomme une romance; il y a des mots que je n'ai pas compris, mais il paraît que c'est fort gai, car ses camarades riaient beaucoup; j'ai retenu deux couplets, je vais vous les chanter.

MARGUERITE. Je le veux bien.

PAUL.

AIR : *En avant*.

Dans les jardins de Cythère,
L'autre jour, en m'égarant,
Je vis la propriétaire
Vers moi venir en pleurant.
« De Cupidon, medit-elle,
» Je déplore l'abandon! »
N'est-ce que cela, ma belle?
Lui dis-je alors sans façon :
Venez donc! *bis*.
Nous retrouverons Cupidon.
Dans un bosquet je l'emmène,
Et là, pour sécher ses pleurs...

MARGUERITE, *l'arrêtant*. Assez, assez! Qu'est-ce que cela veut dire?

PAUL. Je l'ignore. Savez-vous ce que c'est que Cupidon, ma cousine?

MARGUERITE. Je sais que, bien certainement, ce n'est pas là une romance; j'aime encore mieux l'autre.

PAUL. C'est singulier, elle a pourtant eu bien du succès dans l'auberge.

MARGUERITE. Il paraît que voilà à peu près tous vos talens d'agrément?

PAUL. Mais... oui.

MARGUERITE. Alors, passons aux qualités solides. (*Lui indiquant la table.*) Tenez, placez-vous là, et écrivez-moi une déclaration d'amour.

PAUL. Une déclaration!

MARGUERITE. C'est bien le moins que vous m'en fassiez une avant de m'épouser. D'ailleurs, je n'en ai pas encore reçu, et je veux voir ce que c'est.

PAUL, *à part*. Et moi, je voudrais bien le savoir.

MARGUERITE. Allons, dépêchez-vous! quand on aime les gens, ça ne doit pas être difficile : et je suppose que vous m'aimez.

PAUL, *se levant et joignant les mains*. Oh!

MARGUERITE, *le faisant se rasseoir*. Ça peut commencer comme ça : écrivez! écrivez!

PAUL, *à part, avec désespoir*. Une déclaration!... c'est qu'on ne m'en a pas fait faire une seule pendant toutes mes classes! Ces maîtres, ça ne sait rien apprendre d'utile aux jeunes gens.

MARGUERITE, *à part*. Il a l'air bien embarrassé.

PAUL, *à part*. Ma foi, tant pis!... je me risque!

Il écrit vivement.

MARGUERITE, *à part, sur le devant*. Décidément, il ne sait pas grand'chose... je crois même qu'il ne sait rien du tout. (*A Paul.*) Avez-vous bientôt fini?

PAUL, *se levant et lui présentant le papier*. Voilà.

MARGUERITE. Ah! il paraît que je vous inspire. (*Elle lit.*) « Mademoiselle ma » cousine, je vous déclare que je vous aime » par-dessus toutes les femmes : il est vrai » que je n'ai vu jusqu'à présent que la lin» gère de Saint-Acheul, qui est vieille et » borgne, et deux servantes d'auberge, dont » l'une était rousse et l'autre boiteuse. »

MARGUERITE. Merci de la préférence.

PAUL. Il n'y a pas de quoi, ma cousine.

MARGUERITE, *lisant*. « Mais il en serait » autrement, que ce serait absolument la » même chose, tant je vous trouve de mon » goût !... Et moi, suis-je du vôtre?

» Votre cousin, PAUL DE CHAUNY. »

PAUL. Eh bien?

MARGUERITE. Comment! c'est là une déclaration!

PAUL. Vous voyez bien... il y a : Je déclare!

MARGUERITE. On disait que c'était si gentil, si agréable à recevoir! que ça faisait quelquefois tant d'effet!

PAUL. Ça ne vous en fait donc pas?

MARGUERITE. Mais non, pas du tout.

PAUL, *à part*. Voyez-vous cela!... ce misérable Rousselet, s'il était ici, il m'aurait soufflé.

MARGUERITE. Ecoutez : de l'examen que vous venez de subir, il résulte que vous ne savez pas danser, que vous chantez fort mal, et je soupçonne que votre déclaration n'as pas le sens commun.

PAUL. Oh! mon Dieu, que je suis malheureux!

MARGUERITE. Laissez-moi donc finir. Maintenant, voilà ce qu'il y a en votre faveur : je vous trouve assez gentil.

PAUL. Ah! que je suis content!

MARGUERITE. Mais ça ne suffit pas pour plaire; que de choses, mon cher ami, il vous reste à connaître pour valoir seulement le moins aimable des messieurs que j'ai vus à Paris!

PAUL. Je m'en doutais bien.

AIR : *Vaud. de l'Ours et le Pacha.*

Tous ces beaux messieurs de Paris
Ont reçu des leçons, sans doute :
Hélas! on ne m'a rien appris;
Instruisez-moi!... je vous écoute!
Puisqu'ils vous plaisent, vous pourrez
Dire comment je dois m'y prendre. *bis.*

MARGUERITE.

Je vois bien que vous ignorez;
Mais je ne peux rien vous apprendre.

PAUL. Comme c'est dommage!... Et, d'après cela, vous ne voulez pas de moi?

MARGUERITE. Je ne dis pas cela.

PAUL. Vous en voulez donc?

MARGUERITE. Je ne dis pas cela non plus. Je verrai, je réfléchirai; je ne puis me prononcer que ce soir.

PAUL. Et pourquoi?

MARGUERITE. Parce que, ce soir, j'en verrai un autre.

PAUL. Un autre mari?

MARGUERITE. Un autre prétendu.

PAUL. Est-il possible?

MARGUERITE. Je suis franche, moi : oui, un autre mari se présente, M. d'Argillac a promis de me l'amener ce soir, et vous sentez qu'il ne serait pas raisonnable à moi de choisir l'un sans connaître l'autre. D'ailleur, il faut bien que vous ayez le mérite de l'emporter au moins sur un rival. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier M. d'Argillac de le faire venir le plus tôt possible, et j'y cours. Adieu, mon cousin.

PAUL. Adieu, ma cousine.

MARGUERITE.

AIR : *Walse de Robin des Bois.*

Rassurez-vous, je vous en prie,
Et n'allez pas vous dépiter!
Quand on veut gagner la partie,
Il faut au moins la disputer.

PAUL.

Je vais perdre toute espérance;
Vous voyez déjà mon effroi!
Mais j'obtiendrais la préférence,
Si vous vouliez ne voir que moi.

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

Rassurez-vous, je vous en prie, etc.

PAUL.

Renvoyez-le, je vous en prie;
Sur lui pourrai-je l'emporter?
Je voudrais gagner la partie,
Et ne sais pas la disputer.

SCENE IX.

PAUL, *seul*.

Allons! elle verra l'autre!... c'est fini, je suis perdu!... Eh non! moi aussi, je le verrai; je le tuerai ou il me tuera... Oh! mon Dieu, qu'est-ce que je dis? un meurtre! Et puis, s'il me tue, en serai-je plus avancé?... Qui m'empêche plutôt de devenir aimable, d'acquérir tout ce qui me manque d'ici à ce soir?... Il y va de mon honneur, de l'avenir de ma famille; car je ne veux pas d'autre femme que Marguerite, et on me le répète tous les jours, si je ne me marie pas, c'en est fait des Chauny!

SCENE X.

BENOITE, PAUL.

BENOITE, *entrant*. Cette petite fille qui me dit que M. d'Argillac me demande, et il est à sa toilette.

PAUL, *sur le devant.* Ce M. Rousselet qui m'expose à subir un examen sans que je sache le premier mot de la science sur laquelle on va m'interroger !... (*Apercevant Benoîte.*) Ah ! c'est la vieille qui m'a noué ma cravate ; si je lui demandais... c'est que j'ai encore plus peur de celle-là que de ma cousine !

BENOITE, *l'examinant*, *à part.* Je suis toujours pour ce que j'en ai dit, la petite est bien heureuse.

PAUL, *à part.* Oui, je crois que c'est une bonne idée ; ma foi, essayons. (*Haut.*) Madame...

BENOITE, *s'approchant.* Que désirez-vous, monsieur Paul ?

PAUL. Madame, vous pouvez me rendre un grand service.

BENOITE. Est-ce qu'il y aurait quelque chose de dérangé dans votre toilette ?

PAUL, *reculant.* Non, non, ce n'est pas cela ; il s'agit d'une chose de la dernière importance.

BENOITE. Ah ! parlez.

PAUL. Je désirerais beaucoup... vous seriez bien charitable si vous m'appreniez...

BENOITE. Tout ce que vous voudrez, mon enfant.

D'ARGILLAC, *en dehors.* Benoîte...

PAUL, *s'éloignant de Benoîte.* Bon, mon tuteur à présent ! je ne pourrai rien savoir.

SCENE XI.

BENOITE, D'ARGILLAC, PAUL.

D'ARGILLAC, *entrant.* Ah ! vous êtes ici, Benoîte ? Qu'avez-vous fait de mon eau de Portugal et de mon épingle en camée ?

BENOITE. Eh ! monsieur, dans le tiroir de la commode à gauche.

D'ARGILLAC, *apercevant Paul.* Ah ! mon pupille dans son nouveau costume !... (*A part.*) Diable ! il n'est pas si mal que j'aurais cru. (*Il se regarde dans la glace.*) Oui ; mais pourtant quelle différence entre les jeunes gens d'aujourd'hui et les hommes d'autrefois !

PAUL, *à part.* Il ne s'en ira pas.

D'ARGILLAC, *revenant vers Benoîte.* Vous dites donc dans le tiroir à gauche ?

BENOITE. Eh ! oui, sans doute, monsieur.

D'ARGILLAC. C'est bien, c'est bien ! (*A part en sortant.*) Marguerite m'entendra d'abord ; mais comme elle me verra ensuite, un peu de toilette ne peut pas nuire.

BENOITE, *à Paul.* Enfin, il est parti, et vous pouvez achever. Vous disiez donc ?

PAUL. Je disais que je suis bien en peine, allez !... et que si vous n'avez pas la bonté de... (*Rousselet éternue très-fort en dehors.*) Allons, mon précepteur, maintenant !

BENOITE. Ce pauvre jeune homme ne pourra donc pas s'expliquer.

SCENE XII.

BENOITE, ROUSSELET, PAUL.

ROUSSELET, *à part, en entrant.* J'ai bien réfléchi... je perdrais ma pension.

PAUL. Mais je ne vous ai pas appelé.

ROUSSELET, *de même.* Ma foi, je lui enseignerai tout ce qu'il voudra, dussé-je lui enseigner des crimes.

PAUL. Que me voulez-vous, monsieur Rousselet ?

ROUSSELET. Moi, n'avez-vous pas besoin de moi ?

PAUL. Non, non, pas pour l'instant.

ROUSSELET. En vérité ?

PAUL. Mon cher monsieur Rousselet, vous reviendrez plus tard.

ROUSSELET. Oh ! à votre aise... seulement je vous ferai observer que c'est vous qui repoussez mon aide ; que je ne refuse pas de vous instruire ; que je suis en règle enfin.

PAUL, *le poussant dehors.* Oui, oui, allez.

ROUSSELET, *à part en sortant.* Je ne demande pas mieux.

PAUL, *à Benoîte.* Eh vite, vite ! comme je tremble qu'on ne vienne encore nous interrompre, je vous dirai, dame Benoîte, qu'il faut absolument que je parvienne à plaire à ma cousine, et que je ne sais pas du tout plaire aux femmes.

BENOITE. Vous ?... laissez donc !... à votre âge, et quand on vous ressemble, on leur plaît toujours.

PAUL. Hélas ! non... il faut encore ne pas être un ignorant, un pauvre garçon timide, embarrassé, interdit... on doit être charmant auprès d'une femme.

BENOITE. Eh bien ?...

PAUL. Eh bien ! c'est là le difficile... Quand on ne sait pas ; quand on a appris, au contraire, à baisser les yeux devant elles, à croire que le seul contact de leurs mains ou de leurs vêtemens peut faire évanouir un pauvre jeune homme...

BENOITE. En vérité ?

PAUL. S'il faut tout vous dire, moi j'ai toujours pensé que ça n'était pas vrai.

BENOITE. Mais où voulez-vous en venir ?

PAUL. Où j'en veux venir ? le voici : on a été aimable avec vous, dame Benoite, n'est-ce pas ?

BENOITE. C'est possible.

PAUL. On a réussi à vous plaire?

BENOITE. C'est possible.

PAUL. Comment s'y est-on pris? quels moyens a-t-on employés.

BENOITE. Dame, cette question...

PAUL. Oh!... je vous en supplie, dites-le-moi... si vous vous en souvenez.

BENOITE. Si je m'en souviens!...

PAUL. Oui, cherchez dans votre mémoire.

BENOITE, *un peu piquée.* Je n'ai pas besoin de remonter bien haut pour cela.

PAUL. Vraiment?... ah! tant mieux! ça ira plus vite.

BENOITE. Bon jeune homme! c'est à moi que vous vous adressez.

PAUL. Est-ce que cela vous fâche?

BENOITE. Non.

PAUL. Vous ne refusez pas de me rendre cet important service?

BENOITE. La charité n'est-elle pas une vertu?

PAUL. Vous consentez?... quel bonheur!

BENOITE. Écoutez bien!... D'abord, quand on est auprès d'une femme aimable, et qu'on veut lui faire la cour, on commence par lui prendre la main.

Elle lui tend sa main.

PAUL. Oui, j'entends.

BENOITE, *tendant toujours sa main.* Eh bien! prenez donc ma main.

PAUL, *hésitant.* Ah!... il faut que...

BENOITE. Sans doute; mais ne vous évanouissez pas.

PAUL. Oh! non. (*A part.*) Voilà que je frissonne!... Allons, il faut souffrir pour s'instruire. (*Haut.*) Après?

BENOITE, Après, on lui dit...

MARGUERITE, *dans la coulisse.* Où est-il? où est-il?

BENOITE. Ah!...

PAUL. Encore quelqu'un!... c'est impatientant!

BENOITE. Cette fois, je vous laisse.

PAUL. Comment! sans continuer la leçon!... Et que voulez-vous que je devienne?

BENOITE. J'ai quelques devoirs à remplir dans la pièce à côté d'ici.

PAUL. Oh! permettez que j'aille vous y retrouver dans un quart d'heure.

BENOITE, *entrant dans la pièce à droite.* Il est vraiment très-intéressant!

PAUL, *seul un instant.* Vous m'attendrez, n'est-ce pas?... je vais me délivrer bien vite des importuns! Que je suis heureux qu'elle ait consenti! je suis sûr qu'elle est bien au fait!

SCENE XIII.

PAUL, MARGUERITE.

MARGUERITE. Ah! vous êtes ici, monsieur Paul?

PAUL, *à part.* Là!... c'est ma cousine!... et je ne sais presque rien encore!...

MARGUERITE. Je vous cherchais pour vous dire que M. d'Argillac ne veut pas avancer le moment où mon autre prétendu se présentera.

PAUL. Ah!... (*A part.*) Tant mieux! d'ici là j'aurai peut-être le temps de m'instruire.

MARGUERITE. Mais ne vous effrayez pas; il y a bien des chances pour vous! j'ai réfléchi depuis tantôt.

PAUL. Oui, dà?

MARGUERITE. Et je crois que si vous aviez un peu d'habitude...

PAUL. Oh! certainement, car j'ai bien de la bonne volonté, je vous assure!... si vous saviez?

MARGUERITE. Quoi donc?

PAUL, *à part.* Puisqu'elle est là, je vais toujours commencer par prendre sa main; c'est tout ce que dame Benoite m'a appris. (*Haut, en prenant la main de Marguerite.*) Ma cousine!...

MARGUERITE. Eh bien?

PAUL. Vous n'êtes pas fâchée que je prenne votre main?

MARGUERITE. Pas du tout.

PAUL, *à part.* Qu'est-ce que je vais faire à présent? quand je garderais sa main pendant deux heures...

MARGUERITE. Qu'aviez-vous à me dire?...

PAUL, *à part.* Ah!... il faut peut-être prendre l'autre aussi?

Il prend l'autre main de Marguerite et la regarde fixement.

MARGUERITE. Ah! ah! vous ne me regardez plus en dessous comme tantôt!

PAUL. Dame! c'est que j'ai du plaisir à vous voir.

MARGUERITE. Eh bien! c'est déjà mieux.

PAUL. Oh! s'il ne s'agissait que de vous regarder, ce n'est pas là le difficile.

MARGUERITE. Vous me trouvez donc bien à votre gré?

PAUL. Oh! oui.

MARGUERITE.

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Parlez donc, puisque je vous plais!

PAUL, *à part.*

Que lui dire?... oh! c'est bien dommage

Qu'elle arrive lorsque j'allais
Commencer mon apprentissage!
Quel malheur, hélas!
Que l'autre n'ait pas
Pu m'en enseigner davantage!
Que n'en ai-je appris davantage!

On entend sonner huit heures.

Ah! huit heures!... et l'autre qui m'attend! et le prétendu qui va arriver; je n'ai pas une minute à perdre. Ah! il faut que je la prie gentiment de s'en aller. (*Haut.*) Ma cousine, allez vous-en.

MARGUERITE. Comment? que je m'en aille!

PAUL. Oui, par intérêt pour moi et pour vous-même.

MARGUERITE. Je ne vous comprends pas.

PAUL. Vous comprendrez plus tard: mais allez vous-en, je vous en supplie! faites-moi ce plaisir-là.

MARGUERITE. Voilà qui est joli, monsieur!... Est-ce ainsi que vous vous formez?

PAUL. C'est pour que je me forme que je vous prie de vous en aller.

MARGUERITE, *piquée*. Cela suffit, monsieur! je m'en vais.

PAUL. Oh! ne m'en veuillez pas!

MARGUERITE. Ne pas vous en vouloir!... laissez-moi, je ne veux plus entendre parler de vous.

PAUL. Oh! ma cousine!

MARGUERITE.

AIR: *L'invitation à la walse* (Amédée de Bauplan).

C'est affreux! *bis.*
Comme il me renvoie!
C'est affreux! *bis.*
Recevez mes adieux.

PAUL.

Vous plaire, hélas! me comblerait de joie;
Si vous saviez le moyen que j'emploie?...
Pardonnez-moi, lorsque je vous renvoie,
Dans un moment je serai plus heureux!

ENSEMBLE.

PAUL.

C'est affreux! *bis.*
C'est moi qui la renvoie!
Mais je veux,
Oui, je veux
Devenir plus heureux.

MARGUERITE.

C'est affreux! *bis.*
C'est lui qui me renvoie!
C'est affreux! *bis.*
Recevez mes adieux.

A dater de cette scène, la nuit vient graduellement.

SCENE XIV.

PAUL, *puis* ROUSSELET.

PAUL, *seul un instant.* Allons, la voilà qui s'en va en colère! c'est égal, il faut aller vite prendre ma leçon!... Comme Marguerite sera étonnée quand elle me trouvera aimable, charmant, digne d'elle!... Ah! j'entends dame Benoîte qui tousse!... C'est singulier!... voilà la peur qui me prend! Que faire, mon Dieu, que faire?... allons donc, du courage!... (*Il va vers la chambre et ouvre la porte.*) Oh! comme c'est obscur!... je n'oserai jamais!

ROUSSELET, *passant la tête à la porte du fond.* Mon cher élève, vous plairait-il de souper?

PAUL. Mon précepteur! ah! quelle idée! je suis sauvé! (*Il court vers la porte du fond et amène Rousselet.*) Venez ici, monsieur.

ROUSSELET. Je vous demande s'il vous plairait...

PAUL. Il s'agit bien de cela! Écoutez, monsieur: tantôt vous m'avez laissé dans l'embarras; vous êtes cause que j'ai passé pour un imbécile.

ROUSSELET. Moi!

PAUL. Oui, sans doute; mais non, ça n'était pas moi qui étais un imbécile...

ROUSSELET. Doucement, doucement!... je crois que vous manquez de respect à votre maître.

PAUL. Un maître! vous qui ne m'avez rien enseigné!

ROUSSELET. Rien enseigné!

PAUL. Qu'avez-vous à dire pour vous excuser?

ROUSSELET. J'ai à dire... j'ai à dire...

PAUL. Parlez donc! je suis pressé!

ROUSSELET. Eh bien!... si je ne sais pas ce que vous voulez que je vous enseigne?

PAUL. Ah! vous ne savez pas! vous en convenez donc enfin!... Alors, monsieur, vous allez apprendre tout de suite! moi, voyez-vous, je veux savoir, et j'ai fait un coup de ma tête; j'ai demandé un rendez-vous à une femme qui a promis de m'in-

struire, et il faut que vous y alliez à ma place.

ROUSSELET. A un rendez-vous? à votre place!... *Bone Deus!*

PAUL. Oui, ici à côté... on m'attend déjà... Vous recevrez la leçon, vous retiendrez bien tout ce qu'on vous dira, vous me la répéterez mot pour mot, et de la sorte ça ira à merveille.

ROUSSELET. Ah çà! vous êtes fou, monsieur.

PAUL. Songez-y bien, si vous me refusez, je vous fais renvoyer, je ne vous revois de ma vie, et alors plus de pension.

ROUSSELET, *à part.* Plus de pension! il le ferait comme il le dit.

PAUL. Eh bien! le temps passe, monsieur.

ROUSSELET. Moi qui ai toujours été contre l'enseignement mutuel.

PAUL. Voyons, vous décidez-vous?

ROUSSELET, *à part.* Plus de pension!... (*Haut.*) Je me résigne.

PAUL, *lui sautant au cou.* Ah! vous êtes charmant! taisez-vous surtout, pour qu'elle croie toujours que c'est moi... Ah! mon Dieu! j'entends quelqu'uu! je vous laisse; gardez-vous bien de ne rien oublier.

Il entre dans une chambre à gauche.

ROUSSELET. Eh bien! eh bien! il me laisse seul, et je n'y vois plus goutte!... quelle corvée, grand Dieu!

SCENE XV.

ROUSSELET, D'ARGILLAC.

D'ARGILLAC, *entrant.* Bien! mes ordres ont été exécutés; cette pièce est obscure... Marguerite ne peut tarder à venir.

ROUSSELET, *à part.* Encore, si c'était une femme de mon âge, mais je parie que c'est sa malicieuse cousine.

D'ARGILLAC, *écoutant.* Quelqu'un, c'est elle!... Hum! hum!

ROUSSELET. Quelqu'un! la voilà!... que va-t-elle me demander? et que vais-je lui répondre?

D'ARGILLAC, *approchant.* Voici le moment; renaissez, beaux jours de mon éloquence!

ROUSSELET. J'ai bien envie de m'échapper!

D'ARGILLAC, *il adoucit sa voix, va vers lui, et le prenant par la taille.* Est-ce que vous me fuyez, jeune beauté?

ROUSSELET. Oh! là, là! je suis pris!

D'ARGILLAC, *le repoussant.* Qu'est-ce que c'est que ça?

ROUSSELET. Une voix d'homme, je respire!

D'ARGILLAC. Eh mais, c'est maître Rousselet! Que diable faites-vous donc là?

ROUSSELET, *à part.* C'est mon bon ange qui me l'envoie... (*Haut.*) Vous me demandez ce que je fais là, monsieur le comte?

D'ARGILLAC. Sans doute.

ROUSSELET. Je suis à un rendez-vous.

D'ARGILLAC. Un rendez-vous?

ROUSSELET. Oui.

D'ARGILLAC. Donné par une femme?

ROUSSELET. Hélas, oui!

D'ARGILLAC. Qu'est-ce à dire?

ROUSSELET. C'est-à-dire que vous pouvez me tirer d'une grande peine.

D'ARGILLAC. Comment cela?

ROUSSELET. Figurez-vous que ce n'est pas précisément à moi que le rendez-vous a été donné.

D'ARGILLAC. Achevez donc!

ROUSSELET. C'est à mon élève, qui au moment fatal a perdu courage, et m'a lancé comme un ballon d'essai.

D'ARGILLAC. Ah! oui dà! et je gage que c'est Marguerite qu'il devait trouver ici.

ROUSSELET. J'ai tout lieu de le croire; et il m'a mis à sa place.

D'ARGILLAC. Eh bien, soyez tranquille, je la prends!

ROUSSELET. Dieu vous assiste, comme vous m'assistez en ce moment.

SCENE XVI.

D'ARGILLAC, *puis* BENOITE.

D'ARGILLAC, *seul un instant.* Ah! la petite n'a pas de patience, elle donne un rendez-vous à son cousin dans l'obscurité! mais c'est moi qu'elle trouvera, c'est moi qui profiterai de l'occasion, et ma foi, que les Chauny s'arrangent! (*Benoîte sort de la chambre.*) Cette fois je ne me trompe pas, c'est bien elle! j'entends le frôlement d'une robe: attention, et déguisons ma voix.

BENOITE, *à part, entrant par la porte de droite**. Ce pauvre garçon qui devait venir me rejoindre, il n'aura pas osé.

* Benoite, D'Argillac.

D'ARGILLAC, *s'approchant, et d'une voix douce.* Vous voyez que je suis exact.

BENOITE, *à part.* Comment! ce n'est pas le jeune homme?

D'ARGILLAC. Que vous êtes bonne de vous être décidée en ma faveur.

BENOITE, *à part.* Eh mais... c'est la voix de mon maître.

D'ARGILLAC. Mon rival cependant pouvait être un homme distingué.

BENOITE, *à part.* A qui croit-il donc parler?

D'ARGILLAC. Au reste, le Paul ici présent tâchera de se rendre digne de Marguerite.

BENOITE, *à part.* Paul, Marguerite, je comprends! les jeunes gens s'étaient donné rendez-vous, et ce sont les vieux qui s'y trouvent.

D'ARGILLAC. Pourquoi ce silence obstiné?... Je vous en prie, venons ici, sur ce divan, nous causerons mieux.

Il l'attire doucement.

BENOITE, *à part.* Ah! monsieur d'Argillac, il vous faut des jeunes filles...

Elle s'assied près de d'Argillac, qui continue à lui parler bas.

SCENE XVII.

LES MÊMES, MARGUERITE, *puis* PAUL.

MARGUERITE, *entrant par le fond.* J'ai beau faire, je ne peux pas oublier la façon dont il m'a renvoyée... et pourquoi? oh! il faut que je le sache!

PAUL, *sortant de la chambre à gauche.* M. Rousselet n'en finit pas.

MARGUERITE, *à part.* Ah! j'ai cru l'entendre, mais il n'est pas seul... écoutons.

PAUL, *à part, placé derrière eux.* Oh! ils sont ici!... écoutons.

D'ARGILLAC, *à Benoîte.* Si vous saviez avec quelle violence l'amour est entré dans mon cœur!

MARGUERITE, *à part.* L'amour! Il parle à une femme!

PAUL, *à part.* Très-bien, très-bien! il a du courage, lui, mon précepteur! parlez-moi de ça.

BENOITE, *à part.* Voilà plus de vingt ans qu'il ne m'a rien dit de pareil.

MARGUERITE, *à part.* Quelle infamie! pas une parole avec moi, et près d'une autre... Ah! je suis bien malheureuse!

D'ARGILLAC, *à part.* C'est étrange comme elle est timorée. (*A Benoîte.*) Ne me répondrez-vous pas un seul mot?

PAUL, *à part.* Eh mais! (*Il va vers Marguerite.*) Encore une femme... Marguerite!

MARGUERITE. Laissez-moi, monsieur... Retournez près de celle avec qui vous êtes si aimable.

PAUL. Moi! je sors de ma chambre.

MARGUERITE. Bien vrai?

D'ARGILLAC, *près de Benoîte, sur le divan.* Le premier pas est fait, je triomphe!... ce que c'est que d'être éloquent!

MARGUERITE, *retirant sa main que Paul couvre de baisers.* Eh bien, que faites-vous? vous qui étiez si timide tantôt!

PAUL. J'ai vu tes larmes, et le courage vient vite quand il faut consoler celle qu'on aime. (*Se mettant à genoux.*) Je t'aime, Marguerite.

MARGUERITE. Encore... Bien vrai?

D'ARGILLAC, *aux pieds de Benoîte.* Acceptez pour époux l'heureux mortel qui jure à vos pieds de vous consacrer ses jours.

BENOITE, *à part.* Pauvre cher homme... s'il voyait clair!

PAUL, *à Marguerite.* Et toi, Marguerite, m'aimes-tu?

MARGUERILE. Dame! il paraît qu'oui.

PAUL, *se relevant, et avec joie.* Ah! je sais donc plaire, enfin.

D'ARGILLAC, *se relevant aussi au moment où il allait embrasser Benoîte.* Nous ne sommes pas seuls ici!

PAUL. La voix de mon tuteur... Ah! c'était lui qui étudiait pour moi.

D'ARGILLAC. Quel est l'impertinent?

SCENE XVIII.

ROUSSELET, MARGUERITE, PAUL, D'ARGILLAC.

ROUSSELET, *un flambeau à la main, et ouvrant la porte du fond.* Est-ce moi qu'on appelle!

D'ARGILLAC. Paul et Marguerite!... Avec qui donc suis-je ici?

BENOITE. Avec moi, monsieur le comte.

D'ARGILLAC. Benoîte...

BENOITE. Eh! mais, il me semble que, pour un ci-devant jeune homme, il suffit bien d'une ci-devant jeune fille.

MARGUERITE, *passant entre Paul et d'Argillac.* C'était donc vous, monsieur le comte,

qui tout-à-l'heure disiez à Benoîte de si jolies choses ?

D'ARGILLAC, *à part*. Il faut convenir que je suis un fier animal !

PAUL, *à Rousselet*. Ah çà! monsieur Rousselet, ce n'était donc pas vous ?

ROUSSELET. Hélas! non... mon éducation reste encore à faire.

MARGUERITE, *à d'Argillac*. Seriez-vous aussi ce deuxième prétendu ?

D'ARGILLAC. Le prétendu ? Non, non, il a versé en route.

MARGUERITE. Il a aussi bien fait, car voilà celui que j'aurais toujours choisi. (*Arrêtant Paul qui s'avance vers elle.*) A une condition pourtant... c'est que vous ne renverrez plus votre petite femme.

PAUL. Oh!

MARGUERITE. Si vous recommenciez, je vous préviens que je pleurerais.

PAUL. Et moi, je te consolerais.

Il l'embrasse.

D'ARGILLAC. Il paraît qu'il connaît maintenant la recette... Allons, les Chauny ne s'éteindront pas.

Au public.

AIR : *Vaudeville des Frères de lait.*

PAUL.

Mes descendans me demandent à vivre;
Vous le savez, sans moi tout est fini.

MARGUERITE.

Son ignorance à vos conseils se livre;
Encouragez le dernier des Chauny.

PAUL.

Et que par vous mon hymen soit béni.
Pour que ma race ici se perpétue
Nous avons fait tout ce que nous pouvions.

MARGUERITE.

Mais, songez-y, messieurs, un mot la tue :
Pour qu'elle vive, il faut que nous vivions.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

11a



L'APPRENTI,

OU

L'ART DE FAIRE UNE MAITRESSE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Cogniard et Adolphe,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 15 MAI 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉONARD, clerc d'huissier..	M. DAUDEL.	UN GARÇON DE CAFE.. ..	M. DOCHE JEUNE.
ADRIEN	M. LEGRAND.	CLAIRE, fleuriste..........	Mlle A. BEAUCHÊNE.
GAILLARD, employé au télégraphe	M. PROSPER GOTHI.	ANGÉLINA, autre fleuriste...	Mlle FLORE.

Le théâtre représente un jardin public avec beaucoup de bosquets. On lit sur un petit tableau fixé à un arbre: *Élysée Montmartre.*

SCENE PREMIERE.

ANGÉLINA, *puis* LE GARÇON DE CAFÉ.

ANGÉLINA, *arrivant et s'éventant avec son mouchoir.* Ah! fait-il étouffant! fait-il étouffant!... c'est une jolie saison que l'été, c'est dommage qu'il y ait du soleil!... ici du moins il n'y a pas de cohue. Dieu! que cet Élysée-Montmartre est couru le dimanche et mélangé!.. on y trouve jusqu'à des blanchisseuses... je ne suis pas fière, mais pour une fleuriste... c'est rabaissant. Et cette Claire qui n'arrive pas, est-elle ennuyante?.. cett' petit' fille n'en finit jamais!.... elle est aussi musarde qu'elle est innocente... Elle est bien heureuse que je me sois chargée d'éclairer ses premiers pas dans le monde!.. Elle me met dans le plus grand embarras... une femme seule dans un bal public!.. ça attire l'attention, surtout quand on a un peu de tournure... on vous dévisage... il faut avoir un petit air timide... et moi, la timidité, ça me gêne horriblement... J'aimerais mieux avoir des souliers trop étroits!.. pourvu encore que je ne rencontre pas ce vieil amateur qui m'obsède depuis le printemps, et qui est toujours sur mes talons dans l'espoir de toucher mon cœur... (*Appelant.*) Garçon! garçon! (*S'impatientant.*) Garçon, donc!

UN GARÇON. Voilà, voilà, voilà!

ANGÉLINA. Garçon, de la bière et deux verres?

LE GARÇON. Deux verres, madame attend quelqu'un?

ANGÉLINA. Apparemment... je ne boirai pas des deux mains... Sont-ils bêtes, ces garçons!

LE GARÇON. Où madame veut-elle être servie?

ANGÉLINA. C'est sous ce bosquet que je veux consommer... Ce bosquet! il me rappelle des choses bien sensibles... c'est pourtant là que ce petit scélérat d'Hippolyte...

AIR : *Quand on s'y prend si poliment.* (Sans tambour.)

Ah! comme il paraissait sincère,
Et pourtant comme il m'abusa!
Dans ce bosquet peut-il se faire
Que j'me r'trouve encor' après ça!
Vraiment la femme est drôlement trempée!
Dans un endroit quand elle fut trompée,
Loin de l'éviter, de le fuir,
Elle y retourne avec plaisir!

On dirait qu'une fois attrapée, } (*bis.*)
On veut toujours y revenir. }

Au fait, c'est bien naturel ! la vie n'a qu'un temps.

SCÈNE II.

ANGELINA, GAILLARD, *il a un parapluie.*

GAILLARD.. Je ne me trompe pas.. c'est bien elle...

ANGÉLINA. Dieu ! mon vieux sapajou ! quel cauchemar !

GAILLARD. O Angélina! jolie, gracieuse, vaporeuse Angélina !.. je vous revois donc après sept jours d'entr'acte !.. après sept jours de la plus insignifiante monotonie...

ANGÉLINA. Je vous attire donc toujours, monsieur Gaillard?

GAILLARD. Ah ! toujours... (*A part.*) Il faut absolument que je la captive aujourd'hui... (*Haut.*) Combien je tremblais de ne pas vous rencontrer !..

AIR : *Les Anguilles, etc.* (Masaniello.)

Depuis une heure au moins, ma belle,
J'appelais ce moment si cher;
Que l'attente est une chose cruelle !
J'étais vraiment dans un enfer,
Mais je n'ai point l'ame abusée...
Je vous vois, mes maux sont finis;
Et près de vous, à l'Elysée,
Je me crois dans le paradis. (*bis.*)

ANGÉLINA. Je ne suis pourtant pas un ange !

GAILLARD. Vous êtes un démon ! Il n'y a pas un buisson, un bosquet, que je n'aie visité... j'ai trotté sur les chevaux de bois, je me suis envolé dans la balançoire, j'ai tiré à l'oiseau égyptien, sans pouvoir faire partir une seule fois la détonation.

ANGÉLINA. Je le crois bien, il aurait fallu attraper le but.

GAILLARD. Enfin, vous voilà... toujours bien portante, toujours fraîche comme un coquelicot..

ANGÉLINA. Et vous toujours aimable, monsieur Gaillard?

GAILLARD. Vous trouvez ?.. je respecte votre opinion... mais écoutez-moi, douce Angélina... avant que les danses ne commencent, je veux me déclarer...

ANGÉLINA. Vous déclarer!.. mais, monsieur...

GAILLARD. Ne m'interrompez pas.. Vous savez, mon bel ange, que je suis employé au télégraphe de Montmartre... je jouis d'un traitement de cent louis, de l'estime générale, et d'une bonne constitution...

ANGÉLINA. Oui, elle doit être bonne, car il y a long-temps qu'elle dure...

GAILLARD. De plus, je suis entièrement libre de mes actions, les jours de brouillard... eh bien ! Angélina, mon amabilité, mon traitement, ma liberté et mon télégraphe, je dépose tout cela à vos pieds. Dites un mot.... ou plutôt faites un signe, le moindre signe... ça me suffira... et dans trois jours je ferai acrocher nos noms et prénoms sous les grillages de la mairie de Montmartre... vous comprenez?..

ANGÉLINA. Mais... si je ne me trompe, c'est une hyménée que vous me proposez là?..

GAILLARD. J'en ai la présomption... (*A part.*) Ça ne coûte rien de promettre... c'est ma manière. (*Haut.*) Oui, ma belle enfant, c'est une hyménée... et je suis prêt à en donner la nouvelle officielle par le télégraphe... c'est comme si c'était dans le *Moniteur.*

ANGÉLINA. Monsieur Gaillard... orpheline et majeure depuis peu, je puis disposer de ma foi... mais la vie n'a qu'un temps, et avant de prendre un parti aussi extrême, j'ai besoin de méditer...

GAILLARD. Je respecte votre opinion... oui, Angélina, méditez.

ANGÉLINA, *à part.* Est-ce que le vieux parlerait sérieusement ? voyons-le venir... (*Haut.*) D'abord, monsieur, je me dois de vous avouer que je suis un peu légère.

GAILLARD. Légère?... vous êtes adorable... et je veux tout faire pour vous plaire.

ANGÉLINA. Tout!... retenez bien ce mot-là...

GAILLARD. Tout... je le répète.

ANGÉLINA. C'est que j'ignore encore si nos caractères coïncideront... Vous n'êtes plus de la première jeunesse, monsieur Gaillard...

GAILLARD. Je respecte votre opinion... mais, après tout, cinquante ans n'est pas un âge ridicule quand on ne prend pas de tabac... ajoutez, Angélina, que je lis sans lunette, que je ne porte ni perruque, ni faux toupet... que je conduis mon télégraphe avec vigueur et précision... et que je n'affectionne aucun animal domestique.

ANGÉLINA. Eh bien ! oui... mais se marier, c'est dire bonsoir à sa liberté... et pour épouser un homme, il faudra que je l'aimasse bien...

GAILLARD. Mon Dieu !... c'est facile...

ANGÉLINA. C'est facile ! c'est facile !... comment?

GAILLARD. En y mettant un peu de bonne volonté... Tenez, voilà... dites-vous tous

les matins en vous levant... « Ce monsieur Gaillard est un galant homme... je veux prendre sur moi d'aimer ce galant homme... » Une fois que vous vous etes dit cela... vous vous laissez aller... vous allez... vous allez... et finalement vous êtes tout étonnée, au bout d'une quinzaine de jours, de professer un grand attachement pour ce même galant homme.

ANGÉLINA, *riant*. Vous croyez ?..

GAILLARD. J'en suis sûr... laissez-vous aller... et pour commencer, ma charmante, soyez assez aimable pour accepter aujourd'hui un petit souper.

ANGÉLINA, *à part*. Oh ! le vieux scélérat! il veut souper avant la noce... voilà où il en voulait venir!

GAILLARD. Nous serons en tête-à-tête ; je ferai bien les choses... nous mangerons des huîtres... (*A part.*) Suite de ma manière.

ANGÉLINA. Des huîtres ?... certainement que ça a son côté agréable... je n'ai aucun dégoût pour les huîtres... mais...

GAILLARD. Mais quoi ?..

ANGÉLINA. Ce serait une démarche inconvenante... et... (*à part.*) pour ça, il est trop laid!

GAILLARD. Je respecte votre opinion... mais où sera le mal ?.. Allons, c'est décidé.... cela ne vous engagera à rien.

ANGÉLINA. Monsieur, c'est bien comme cela que je l'entendais !..

GAILLARD. C'est convenu. (*A part.*) Je la tiens. (*Haut.*) Ainsi, nous souperons ensemble...

ANGÉLINA. Je ne promets rien encore, nous verrons ce soir.

SCENE III.

LES MÊMES, CLAIRE, *arrivant avec le garçon*.

LE GARÇON. Par ici, mademoiselle, par ici !...

(*Il pose la bière sur la table à droite, qui est sous un bosquet.*)

ANGÉLINA. Ah ! voici Claire !...

CLAIRE, *au garçon*. Oui, c'est bien elle.. merci... Bonjour, Angélina.

ANGÉLINA. Arrive donc, ma chère amie.

GAILLARD. Divine fleuriste, je vous laisse avec votre compagne... je ne veux pas être importun. (*A part.*) Allons retenir un cabinet particulier.

LE GARÇON, *à Gaillard*. Huit sous, monsieur.

GAILLARD. Comment ?

ANGÉLINA. Oui, oui, c'est une bouteille de bière pour moi.

GAILLARD. Ah ! bien, bien. (*Il paie le garçon. A Angélina.*) Songez que je compte sur votre promesse.

ANGÉLINA. Je n'ai rien promis, je me consulterai ; au revoir, monsieur Gaillard.

GAILLARD. Au revoir, sylphide.

AIR : *Allons, de la philosophie.* (Chiffonnier.)

Adieu, charmante, je vous laisse,
Mais avant peu je serai de retour,
Malgré mon âge, je me presse,
Quand il s'agit d'un rendez-vous d'amour.
Je suis jeune en amour,
Oui, très-jeune en amour.
Par mon adresse elle est prise, je gage.

ANGÉLINA.

Surtout, monsieur, de la discrétion !
(*A Claire.*)
C'est un vieux fou qu'il faut que je ménage,

GAILLARD.

Je respecte votre opinion.

ENSEMBLE.

Grâce au ciel, enfin il nous laisse,
Puisse-t-il partir sans retour ;
Le pauvre homme, en vain il se presse,
Quand il s'agit d'un rendez-vous d'amour.

(*Gaillard et le garçon sortent, l'un par la droite, l'autre par la gauche.*)

SCENE IV.

CLAIRE, ANGÉLINA.

ANGÉLINA. Grâce à Dieu, j'en suis débarrassée !...

CLAIRE. Qu'est-ce qu'il te disait donc ce vieux monsieur ?

ANGÉLINA. Des bêtises... il veut m'épouser...

CLAIRE. Un futur de cinquante ans.

ANGÉLINA. J'en aimerais mieux deux de vingt-cinq... pourtant, si ses offres étaient réelles, le vieux serait à considérer.... Mais comme tu viens tard !

CLAIRE. Oh ! ce n'est pas ma faute, va; figure-toi que madame m'a retenue au magasin jusqu'à quatre heures; il m'a fallu terminer un bouquet de fleurs d'orange pour une demoiselle qui prend demain un mari, et qui était pressée de l'avoir.

ANGÉLINA. Dieu !... que c'est niais ces bouquets de fleurs d'orange !... je vous demande un peu à quoi ça sert ?

CLAIRE. Ensuite, il y a ce gros homme, tu sais.... qui demeure au troisième et qui joue du cor de chasse tous les soirs.

ANGÉLINA. Il fallait l'envoyer promener!

CLAIRE C'est ce que j'ai fait ! je lui ai donné rendez-vous au bal de la Tourelle, à Saint-Mandé.

ANGÉLINA. Bien ! ça le fera voyager pour sa santé.

CLAIRE. Il m'a dit qu'il emporterait son cor, afin de jouer des airs de chasse dans le coucou.

ANGÉLINA. Est-il assommant avec son cor... Ah ça ! dis donc, la première contredanse va commencer.

CLAIRE. Déjà?... tant mieux!...

ANGÉLINA. Je ne veux pas en manquer une seule! et je te conseille de faire comme moi, parce que vois-tu, ma chère, la vie n'a qu'un temps.

CLAIRE. Ah! mais tu ne sais pas. (*Baissant les yeux.*) Je dois faire ici même deux rencontres...

ANGÉLINA, *étonnée.* Deux rencontres !... deux adorateurs?

CLAIRE. Tu en connais un. Tu sais bien ce chapeau gris qui vient frapper à nos carreaux tous les soirs!...

ANGÉLINA. Ah! oui, monsieur Léonard.. j'avais même cru d'abord que ses fréquentes œillades s'adressaient à moi... mais il paraît que je me berçais, et l'autre?...

CLAIRE. L'autre s'appelle Adrien... il est si timide qu'il vient très-rarement au magasin... et c'est à peine s'il ose m'adresser la parole.

ANGÉLINA. Pour ça, ma chère, ça ne dit rien; on voit des hommes très-bavards en société, qui en tête-à-tête sont tout-à-fait insignifians, et quel est celui que ton..

CLAIRE. Je balance encore.

AIR *de l'Anonyme.*

Je ne veux pas faire d'étourderie,
En hésitant, j'ai raison, je le crois;
Les hommes, dit-on, c'est une loterie...
Je crains de perdre et n'ose faire un choix.

ANGÉLINA.

J'approuve fort cet excès de prudence;
Avec les homm's craignant les mauvais lots,
On doit toujours, pour avoir quelque chance,
Nourrir au moins deux ou trois numéros. (*bis*)

Mais es-tu bien sûre de les rencontrer tous les deux?

CLAIRE. Certainement, j'en suis sûre... car Léonard m'a dit, lui, qu'il ne manquait pas un dimanche, et moi, hier soir, en sortant du magasin, j'ai dit tout haut à Olympe que je viendrais aujourd'hui à l'Élysée.. Adrien était tout près de la porte, et comme j'lai regardé en disant ça...

ANGÉLINA. Tiens, mais pour toi, ça n'est pas si maladroit.

CLAIRE. Ce qui m'embarrasse, c'est qu'il faut que je m' décide aujourd'hui... et je ne sais lequel choisir...

ANGÉLINA. C'est un embarras qui a bien son charme; du reste, c'est à toi d'apprécier lequel vaut le mieux par sa position sociale et ses agrémens extérieurs.

CLAIRE.

AIR *de Joseph.*

Ils sont tous deux placés dans le monde;
L'un est châtain, et clerc chez un huissier.

ANGÉLINA.

Et le second?

CLAIRE.

Sa chevelure est blonde.

ANGÉLINA.

Et son état?

CLAIRE.

Apprenti bijoutier.

ANGÉLINA.

Un apprenti! ce mot seul intéresse!
Que les amans dans c'tte classe sont gentis.
J'ai toujours eu, je le confesse,
Un faible pour les apprentis. (*bis.*)

CLAIRE. Clerc d'huissier ! c'est bonne compagnie, n'est-ce pas?

ANGÉLINA. Oui, ma chère, mais léger comme une plume. Dans le bijou, ils sont plus tranquilles... ah ça ! mais j'y pense, il en restera un?

CLAIRE. Il le faudra bien.

ANGÉLINA. Ça me regarde... vois-tu, c'est de la folie de trop réfléchir... la vie n'a qu'un temps, il faut en profiter... en attendant, buvons de la bière.

(Elle verse et boit.)

CLAIRE. Au petit bonheur!... ce soir je m'déciderai.

ANGÉLINA, *buvant.* Bonne chance. (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Ah ! voilà la danse qui commence, depêchons-nous. Tiens! tiens! les vois-tu qui arrivent des bosquets ! c'est comme une nichée d'oiseaux.

CHOEUR

Des danseurs et des danseuses qui sont accourus.

AIR : *Le tout est de s'y faire.* (Galope.)

C'est la ritournelle.
On a donné l' signal.
L'archet nous appelle
Courons vite au bal,

ANGÉLINA.

C'est un' galopade!
C'est un fait exprès,
Je serais malade
Si je la manquais.

ENSEMBLE.

C'est la ritournelle, etc.

(*Tous courent à la danse; la musique continue. On entend crier* : En place ! en place.)

(Elles sortent par la droite. Léonard et Adrien entrent.)

SCENE V.

LÉONARD, ADRIEN, *arrivant par la gauche.*

LÉONARD, *se moquant d'Adrien.*

AIR : *Vous avez embrassé ma femme.* (Baiser au Porteur.)

ENSEMBLE.

Ah ! ah ! tu m'en fais voir de belles!
C'est par trop fort ! ah ! qu'il est bon...
Trembler devant des demoiselles ;
Il est charmant, Dieu ! quel mouton !
Ah ! ah ! ah ! pauvre garçon ! (*bis.*)

ADRIEN.

Oui, j'en conviens, auprès des belles,
Je suis un tant soit peu poltron ;
Est-ce donc ma faute avec elles
Si je suis doux comme un mouton.

(*Le parodiant.*)

Ah ! ah ! ah ! ah ! mon Dieu, quel ton,
Ah ! ah ! ah ! quel mauvais ton !

LÉONARD. Comment, tu en es encore à rougir quand une femme te regarde?..

ADRIEN. Dam! c'est malgré moi... et puis, écoute donc, quand une femme nous envisage à deux fois.

LÉONARD. Ah bien! cela prouve qu'elle nous a trouvés bien à la première. Mais, mon pauvre Adrien, au train dont tu y vas, tu dois faire extrêmement peu de conquêtes?

ADRIEN. C'est-à-dire que je n'en fais pas du tout.

LÉONARD. Comment, à ton âge, pas encore une seule petite connaissance?

ADRIEN. Pas la moindre.

LÉONARD. Ah ça! tu n'as donc jamais fait la cour à une femme?

ADRIEN. Laisse-moi donc, je n'ai fait que ça? par malheur j'avais toujours un rival qui allait plus vite que moi, et je ne sais pas comment cela se faisait, mais je n'ai jamais pu sortir des œillades... je voudrais pourtant bien savoir...

LÉONARD. Rien de plus facile, mon cher ami, voici l'ordre et la marche!..

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

Pour commencement
L'œillade vraiment
A son agrément.

ADRIEN, *vivement.*

Ensuite?

LÉONARD.

Pour suivre le cours,
L'œillade toujours
Fait place au discours.

ADRIEN, *vivement.*

Ensuite?

LÉONARD.

Vient le soir
Où l'on peut se voir.

ADRIEN.

Ensuite?

LÉONARD.

On est d'accord...
Le cœur bat fort...

ADRIEN, *vivement.*

Ensuite?

LÉONARD, *gaîment.*

Mon cher, après ça,
Quand on en est là...
Je ne puis dire la suite.

ADRIEN. Oh! que c'est bête... c'est justement ce que j'voulais savoir.

LÉONARD. Voyons, je veux bien te dégourdir! écoute-moi : j'ai, tu le sais, une parfaite connaissance du cœur des femmes; eh bien! je veux t'aider de mes conseils.

ADRIEN, *naïvement..* A la bonne heure... dis-moi comment tu t'y prends.

LÉONARD. Oh ! cela dépend du genre de femme que je courtise... avec l'une je suis d'une gaîté folle, avec l'autre triste et malheureux; avec une troisième presque aussi niais que toi... Il y a une foule de variétés... tiens, par exemple, pour plaire à une femme, as-tu jamais été poitrinaire?

ADRIEN. Poitrinaire!

LÉONARD. Sans doute; ça réussit quelquefois à merveille.

ADRIEN. Vraiment?

LÉONARD. Tel que tu me vois, j'ai été poitrinaire trois fois, et je me suis asphyxié cinq; cela t'étonne, c'est que tu ne comprends pas le sentiment.

ADRIEN, *avec chaleur.* Je ne comprends pas le sentiment! si fait, je le comprends le sentiment! seulement je n'sais pas m'en servir... oh ! Dieu, le sentiment! je n'rêve qu'à ça.

AIR : *Ah! si madame me voyait.*

Quand j'me promèn' sur le boulevard.
Et qu'un' femm' vers moi port' la vuë,
J'ai l'frisson, mon ame est émue ;
Jusqu'à mon cœur pénètre son regard,
Et d'vant mes yeux, je vois comme un brouillard.
Si par hasard je froisse un châle, un' plisse,
J'deviens tremblant comme un p'tit épagneul ;
Mon cher ami, vois-tu, faut qu'ça finisse,
J'ai trop d'amour pour un homm' seul. (*bis.*)

J'en ai distingué quatre-vingts! des femmes...

LÉONARD. Mais n'en est-il aucune que tu courtises en particulier?

ADRIEN. Si fait... une brune charmante avec des yeux bleus, et des fenêtres en face des miennes... mais je ne sais pas encore à quoi m'en tenir.

LÉONARD. Comment?

ADRIEN. Quand je regarde de son côté, il me semble qu'elle regarde du mien ;

quand ma fenêtre s'ouvre, crac! la sienne s'ouvre aussi; quand mes yeux se tournent vers les siens, les siens se tournent vers les miens, enfin quand je rougis...

LÉONARD. Elle rougit aussi.

ADRIEN. Du tout; elle me rit au nez!

LÉONARD. Très-bien, et quel est l'état de la jeune personne?

ADRIEN. Elle est dans un magasin de fleurs dont elle fait le plus bel ornement.

LÉONARD. Une fleuriste?.. et son nom?

ADRIEN. Claire.

LÉONARD. Mademoiselle Claire!.. qui demeure rue Grenétat? une blonde aux yeux bleus?..

ADRIEN. Et des fenêtres en face des miennes.

LÉONARD. Ah! mon pauvre garçon!

ADRIEN Quoi donc?

LÉONARD. Apprends que depuis quelque temps j'adresse mes vœux à mademoiselle Claire, que je suis en fort bon chemin, et que c'est pour elle que je viens ce soir ici, où elle m'a fait entendre qu'elle se trouverait.

ADRIEN. Il se pourrait!.. au fait... ça devait être, moi qui en étais déjà aux œillades, j'étais tout surpris de ne pas voir quelqu'un qui en fût... Eh bien! ça m'est égal; je braverai mon destin... je marcherai, malgré tout!... je suis las de rester aux simples œillades, je veux aussi des tête-à-tête, moi!.. qu'est-ce qui peut m'empêcher d'avoir des tête-à-tête? d'avoir des foules de tête-à-tête?..

LÉONARD Calme-toi; es-tu fou, Adrien? ne sais-tu pas que, grâce à ma parfaite connaissance du cœur des femmes, il te serait impossible de lutter avec moi: fais mieux, renonce à Claire.

ADRIEN. Renoncer à Claire!

LÉONARD. Oui, et je te promets, en faisant sa conquête sous tes yeux, de t'enseigner les moyens d'en faire une autre... y consens-tu?

ADRIEN. Mais Claire...

LÉONARD. Tu verras ce soir cent autres jolies femmes, et grâce à moi, tu te feras aimer de celle qui te plaira le plus.

ADRIEN. Si j'étais bien sûr... mais Claire...

LÉONARD. Je te le répète; mon seul but est de t'initier au grand art de faire une maîtresse, de t'enseigner les moyens de plaire; enfin, de faire de toi un Lovelace.

ADRIEN. Je deviendrais un Lovelace? pourtant Claire... Ah! ma foi, tant pis!..

AIR : *Verse, verse du vin de France.* (Guillaume Tell.)

Oui, c'en est fait à tes leçons,
Mon cher ami, je m'abandonne.
Que faut-il faire? commençons
J'obéirai, commande, ordonne. (*bis.*)
Je le sens, près de la beauté
On est trop bêt' quand on soupire.

LÉONARD.

Bien, mon garçon, sans vanité,
Avant ce soir je veux t'instruire.

ADRIEN.

Sans peine tu pourras m'instruire,
Car pour aimer, tromper et séduire
Je suis plein de bonn' volonté,
Je suis plein de bonn' volonté. (*bis.*)

LÉONARD. Je ne te demande qu'une chose, c'est lorsque Claire va venir de lui parler très-sèchement.

ADRIEN. Si je lui parlerai sèchement!... la perfide! Je veux lui parler horriblement sèchement.

LÉONARD. Tu dois t'exprimer comme un homme vexé... car tu l'es, vexé?

ADRIEN. Je le suis jusqu'aux dents.

LÉONARD. Un peu de colère ne fera pas de mal.

ADRIEN. Tu crois que je peux risquer...

LÉONARD. Oui, oui... il faut que tu la vexes à ton tour, mais chut!.

LÉONARD et ADRIEN.

AIR : *Mais partons, etc.* (Paysanne Demoiselle.)

Je la voi! (*bis.*)
Silence,
Elle avance,
Je la voi! (bis.
Oui, mais ce n'est pas pour { moi. / toi.

LÉONARD.

Que d'innocence, de grâce,
Quel petit air chiffonné!
Dir' qu'il faut que ça me passe
Encor devant l'nez!

ENSEMBLE.

Je la voi! (*bis.*)
Etc., etc.

SCENE VI.

ADRIEN, LÉONARD, CLAIRE.

CLAIRE, *à la cantonnade.* Oui, je te retrouverai après la valse... moi, je ne veux pas valser, ça me donne des bluettes.

ADRIEN, *à part.* Ça lui donne des bluettes... voyons un peu ce que produira ma présence.

CLAIRE, *apercevant Léonard et Adrien.* Dieu!... tous les deux ensembles!

ADRIEN, *à Léonard.* Elle nous a vus.

LÉONARD, *à Adrien,* Ecoute et profite. (*Saluant.*) Hé quoi!.. c'est vous, mademoiselle, quel heureux hasard! En vérité cette rencontre... Croyez au plaisir... certainement j'étais loin de m'attendre... Je suis enchanté!

ADRIEN, *à part*. Quel style deséducteur!

CLAIRE. En effet, monsieur, je vous assure que c'est le hasard...

ADRIEN, *à part*. Le hasard... ah! que c'est malin!

CLAIRE. Mais je ne me trompe pas, c'est monsieur Adrien qui vous accompagne?

ADRIEN, *passant auprès de Claire*. Oui, mademoiselle, c'est monsieur Adrien! Je suis venu avec mon ami qui avait un rendez-vous... un rendez-vous!... (*A part.*) Elle ne se trouble pas. (*Haut, avec plus d'intention.*) Mon ami avait donné rendez-vous à une jeune personne qui devait se trouver ici par hasard...

CLAIRE. Mon Dieu! qu'avez-vous donc monsieur Adrien, vous paraissez... tout chose!

ADRIEN. Je vous parais tout chose!

LÉONARD. C'est vrai... ton visage est décomposé.

ADRIEN, *d'un air piqué*. C'est de plaisir de voir mademoiselle... et moi aussi, je suis enchanté de la rencontrer, quoiqu'elle ne soit pas venue pour moi.

CLAIRE. Mais je ne suis venue pour personne.

ADRIEN. Oh! personne!... personne...

LÉONARD, *bas à Adrien*. Très-bien, bravo!

ADRIEN, *à part*. Il paraît que ça va bien pour lui. (*Haut.*) Au reste, mademoiselle, vous êtes libre de donner des rendez-vous à qui il vous plaît.

LÉONARD, *à Adrien*. Va toujours!

CLAIRE. Des rendez-vous? qu'entendez-vous par là, monsieur? à qui en ai-je donné?

ADRIEN. Ce n'est pas à moi, toujours!

CLAIRE. Mais enfin que voulez-vous dire?

LÉONARD. C'est vrai, que voulez-vous dire, jeune homme; de quel droit parlez vous ainsi à mademoiselle?

ADRIEN. De quel droit?.. Ah! de quel droit. (*A part.*) Au fait, c'est vrai, de quel droit?..

LÉONARD, *bas*. Ferme donc!..

ADRIEN, *haut*. Cela ne vous regarde pas.

LÉONARD. Cela ne me regarde pas?.. ne dois-je pas aide et protection à une dame que l'on insulte dans son honneur et dans sa vertu.

ADRIEN. En voilà des bêtises!

CLAIRE. Comment des bêtises!

LÉONARD. Des bêtises?.. monsieur, vous êtes un insolent.

ADRIEN. Un insolent, et vous, vous êtes un intrigant.

LÉONARD. Et vous, un petit fat... à qui je veux apprendre à vivre.

(Il lui donne un soufflet. Moment de silence.)

ADRIEN. Un soufflet!

LÉONARD. Oui, monsieur, un soufflet, et je vous en demande raison.

ADRIEN. Monsieur, vous m'avez insulté, je vous prouverai le contraire.

CLAIRE. Monsieur Léonard, calmez-vous.

LÉONARD. Laissez-moi, mademoiselle, on vous a manqué... ça ne peut pas se passer ainsi.

ADRIEN. Oh! non; ça ne se passera pas ainsi.

AIR *des Charmettes*. (Premières Amours.)

Bientôt de tant d'insolence
J'aurai satisfaction;
Je saurai tirer vengeance
De votre lâche action.
Au combat, viens, je t'appelle!

LÉONARD.

Si vous me poussez à bout,
Je vous brûle la cervelle.

ADRIEN.

Tu n' me brûl'ras rien du tout!

ENSEMBLE.

Bientôt de tant d'insolence, etc.

SCENE VII.

CLAIRE, LÉONARD, ANGELINA, ADRIEN.

ANGÉLINA. Grand Dieu! qu'y a-t-il?... une querelle? une bataille?

LÉONARD. Jeune homme, quand vous voudrez!

ADRIEN. A l'instant même.

LÉONARD. Marchons!..

ADRIEN. Oui, marchons!

(Ils vont pour sortir.)

CLAIRE. Quoi! vous iriez vous battre?..

ANGÉLINA, *les retenant*. Se battre! quelle inconséquence! jeunes gens, au nom du ciel, écoutez-moi! Vous battre! y songez-vous?.. mais la vie n'a qu'un temps, et si vous vous tuez...

ADRIEN. Mademoiselle, votre raisonnement est inaccessible...

LÉONARD. L'heure s'écoule; marchons!

ANGÉLINA, *les prenant tous deux par le bras*. Arrêtez.... je devine les motifs de votre querelle... la jalousie, n'est-ce pas; deux cavaliers pour une seule danseuse... Eh bien! jeunes gens, l'affaire peut s'arranger; oui, elle s'arrangera, car je suis prête à tout pour arrêter la fusion du sang.

AIR : *Des mains de Melpomène en pleurs.*

Pour empêcher ce combat meurtrier,
Que l'un de vous renonce à mon amie,
Je suis à lui!

LÉONARD.

Cessez de me prier...
L'offense existe, elle sera punie!
Du beau sexe qu'on outragea,

Ainsi, partout j'embrasse la querelle...
(*A Angelina.*)
Pour vot' vertu j'aurais le même zèle.

ANGÉLA, *vivement.*

Quoi! vous vous battriez pour ça!
Ah! n'allez pas vous battre pour ça.

(*Ils vont encore pour sortir.*)

LÉONARD. Je suis très-mauvaise tête.

ANGÉLINA, *à Adrien.* Voyons, soyez plus raisonnable.

ADRIEN. Mais vous ne savez donc pas que j'ai reçu un soufflet?

ANGÉLINA. Un soufflet... si c'est là ce qui vous gène... rendez-le, et tout sera fini. (*A Léonard.*) Jeune homme, laissez-vous rendre le soufflet.

LÉONARD. Par exemple!.. non, non... c'est une réparation qu'il me faut! marchons!

ADRIEN. Marchons!

(Ils vont encore pour sortir.)

CLAIRE. Ah! mon Dieu! les voilà qui se remettent à marcher.

ANGÉLINA, *les prenant tous deux par la main.* Encore une fois, arrêtez!

ADRIEN. Mademoiselle, je vous le réitère, ne vous mêlez pas de cette dispute d'hommes.

LÉONARD. C'est l'affaire d'un quart-d'heure.

CLAIRE. Mais c'est affreux! Je suis toute tremblante.

ANGÉLINA, *bas à Claire.* C'est possible, ma chère; mais courons chercher du secours.

ENSEMBLE.

AIR : *La voix de la patrie.* (Wallace.)

ADRIEN *et* LÉONARD.

Sans tarder davantage,
Partons au rendez-vous...
Que le combat s'engage,
Et décide entre nous.

CLAIRE *et* ANGÉLINA

Sans tarder davantage,
D'ici retirons-nous...
Il faut braver l'orage
Et calmer leur courroux.

(*Elles sortent. Adrien et Léonard semblent vouloir sortir du côté opposé, mais une fois que les deux femmes ont disparu, Léonard ramène Adrien en scène.*)

SCENE VIII.

LEONARD, ADRIEN.

LÉONARD. Enfin, nous voilà seuls! Bravo, mon ami, le premier coup est porté!..

ADRIEN, *se tâtant la joue.* Parbleu, je le sens bien, monsieur, que le premier coup est porté, puisque c'est moi qui l'ai reçu. Mais je n'attendrai pas que ma joue refroidisse pour avoir satisfaction. A nous deux maintenant.

LÉONARD. Qu'est-ce qui te prend donc? nous rions!...

ADRIEN. Il me semble que je n'ai pas l'air de rire.

LÉONARD, *riant.* Ah! ah! ah! délicieux ah! ah! comment, farceur, tu prends cela pour de l'argent comptant?.. ah! ah! ah!

ADRIEN. Qu'appelez-vous argent comptant?

LÉONARD. Comment, simple industriel, tu ne t'es pas aperçu de ma ruse? tu n'as pas compris que c'était le commencement de la leçon...

ADRIEN. Il se pourrait!.. cette colère...

LÉONARD. La leçon...

ADRIEN. Ces injures?...

LÉONARD. La leçon...

ADRIEN. Eh bien! oui... mais ce soufflet?..

LÉONARD. La leçon... toujours la leçon.. Enfant que tu es, tu ne vois pas que tout cela n'est qu'une frime?

ADRIEN, *stupéfait.* Ah! tout cela n'est qu'une frime!

LÉONARD. Sans doute; tout ce que j'ai fait était pour séduire Claire.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

J'ai fait semblant de crier comme quatre.
Contre toi d'être furieux;
Nous ferons semblant de nous battre,
Et mon succès, crois-moi, n'est pas douteux.
Faire semblant, c'est là tout mon système,
Pour réussir ce moyen est parfait.

ADRIEN.

Fort bien, mon cher, mais il fallait de même
Faire semblant de donner le soufflet. (*bis.*)

LÉONARD. Eh! mon Dieu! un soufflet de plus ou de moins, est-ce qu'on doit regarder à cela! Il est possible qu'avant la fin de la journée je me trouve dans la nécessité d'employer des moyens encore plus violens...

ADRIEN. Doucement, doucement... ton système d'éducation ne serait pas tolérable... d'ailleurs, je ne comprends pas les avantages...

LÉONARD. Tu ne comprends pas? Juge donc de l'effet que je vais produire sur Claire, quand elle croira que je me suis battu pour elle!

ADRIEN. Dieu! quelle idée!

LÉONARD. Que j'ai été blessé... car tu m'auras blessé.

ADRIEN. Comme c'est ingénieux!

LÉONARD. Pourra-t-elle ne pas s'intéresser au courageux jeune homme qui aura défendu son honneur attaqué par un vil scélérat?.. le scélérat, c'est toi...

ADRIEN. C'est moi, le scélérat?... c'est sublime!

LÉONARD. Tes yeux sont ouverts, maintenant, tu comprends ; tu vois quel pas énorme tu as déjà fait dans l'art de séduire une femme! tu en verras bien d'autres... Je cours tout préparer ; reste ici, je suis à toi dans une minute.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Tu dois être content, j'espère,
Encor deux leçons comme ça
Et tu sauras charmer et plaire;
Dans quelque temps ton tour viendra.

ADRIEN.

C'est qu'on souffre un peu pour s'instruire,
Mon cher, ce soufflet...

LÉONARD.

Allons donc,
Mais je te l'ai donné pour rire.

ADRIEN.

Mais je l'ai reçu tout de bon.

ENSEMBLE.

Oui, tout va bien, je l'espère, etc.

(*Léonard sort en courant par la gauche.*)

SCENE IX.

ADRIEN, *seul.*

J'ai fait un fameux pas!... j'ai fait un fameux pas!.. c'est en ayant l'air d'avancer mes affaires qu'il fait les siennes, l'ami Léonard. (*Mettant la main sur sa joue.*) Jusqu'à présent je n'y gagne pas grand chose de bon! car enfin, je sais parfaitement comment on s'y prend pour faire réussir les autres, mais moi... moi... et puis pourrai-je bien renoncer à Claire? Son physique me subjugue, me domine.. il est si agaçant, son physique!... avec ça qu'elle porte toujours des anglaises et des brodequins verts, et je ne connais rien de plus voluptueux que des brodequins verts.. Claire!.. Ah! je ne sais pas ce que cette femme-là m'a fait, mais depuis six semaines que je la connais, je ne pense qu'à elle. .Claire! Claire!..

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Le matin, si j'veux m'barbifier,
Mon miroir m'offre son visage;
Quand j'travaille à mon atelier,
Dans chaqu' bijou j'vois son image...
Elle me poursuit en tous lieux;
C'est une chose extraordinaire!
La nuit, j'ai beau fermer les yeux,
Ça n'y fait rien, j'vois toujours Claire. (*bis.*)

SCENE X.

ADRIEN, ANGÉLINA, GAILLARD.

ANGÉLINA, *entrant.* Allons donc, monsieur Gaillard.,. tenez, les voilà... C'est-à-dire en voilà un..

GAILLARD. Mais, ma chère amie..,

ANGÉLINA. Monsieur Gaillard, voulez-vous me plaire?...

GAILLARD. Si je veux vous plaire?.. vous savez bien que je suis déterminé à tout pour cela...

ANGÉLINA. Alors, restez ici... et empêchez-le d'aller rejoindre son rival.

ADRIEN. Voilà la grosse grisette... Et ce Léonard qui ne m'a pas dit ce que je dois leur répondre...

ANGÉLINA, *d'un air doux et sensible.* Jeune apprenti... (*A Gaillard.*) Je l'appelle jeune apprenti, parce que c'est son état.

GAILLARD. Jeune apprenti, écoutez...

ADRIEN. Que désirez-vous, mademoiselle!...

ANGÉLINA. Répondez... Avez-vous renoncé à cette horrible tragédie?... avez-vous déposé votre colère?...

ADRIEN. Non, mademoiselle... je n'ai rien déposé... la tragédie aura lieu.

ANGÉLINA. Mais, jeune homme, c'est abusif... on ne jette pas ainsi par la fenêtre une existence d'adolescent.

ADRIEN. Qu'est-ce que ça vous fait?.. si je veux la jeter par la fenêtre, cette existence d'adolescent.

GAILLARD, *à Angélina.* Je respecte son opinion, c'est vrai... Qu'est-ce que cela nous fait?

ANGÉLINA. Ça me fait beaucoup... Un homme de plus ou de moins... il me semble que c'est quelque chose... (*A Adrien.*) Jeune homme, ne voyez-vous pas les accidens qui vous menacent?...

ADRIEN, *à part.* Si je pouvais les planter là!

(Fausse sortie.)

ANGÉLINA, *le retenant.* Jeune orfèvre, le dépit vous aveugle... cette petite Claire n'a pas su vous apprécier; mais n'y a-t-il pas d'autres femmes? cherchez bien.... et vous trouverez...

ADRIEN, *à part.* Mais je ne trouve qu'elle... Est-ce que par hasard...

GAILLARD. Mademoiselle, ce dialogue prend une tournure suspecte pour moi.

ANGÉLINA. Monsieur Gaillard, voulez vous me plaire?...

(Elle parle bas à Gaillard.)

ADRIEN, *à part.* Ma foi, filons ; plus tard je retrouverai Léonard.

(Il s'échappe avec précaution.)

ANGÉLINA, *se disputant avec Gaillard.* Vous n'avez pas le sens commun... vous n'y êtes pas...

GAILLARD. Au contraire, j'y suis... j'y suis trop...

ANGÉLINA. Allons, que ça finisse... la vie n'a qu'un temps.. (*Se retournant.*) Jeune homme, ne faites pas attention... c'est un homme d'âge...et... Eh bien! où est-il?.. où est-il?.. Vous l'avez laissé échapper...

GAILLARD. Mais, ma chère amie, ce n'est pas ma faute... Vous me bouchiez la vue.

ANGÉLINA. Vous n'êtes bon à rien... mais je vous préviens qu'il me le faut... qu'il me le faut...

SCÈNE XI.

Les Mêmes, CLAIRE.

CLAIRE, *entrant avec vivacité et en tremblant.* Eh bien! l'affaire est-elle arrangée?.. que sont-ils devenus?

ANGÉLINA, *vivement.* Demande à monsieur ce qu'il sont devenus... imagine-toi, ma chère, que tout-à-l'heure Adrien était là... nous le tenions...je commençais à le fléchir.

GAILLARD. Elle appelle ça le fléchir!

ANGÉLINA. L'autre était allé chercher des armes.

GAILLARD. Mais vous ne savez pas au juste.

ANGÉLINA. Je sais, je sais... ne me crispez pas... peut-être que maintenant... (*On entend une détonnation.*) Dieu!.. c'en est fait..

GAILLARD, *qui a été voir au fond.* Rassurez-vous... c'est une jeune fille qui vient de jouer à l'oiseau égyptien, et qui a mis dans le rond.

ANGÉLINA, *qui a dû éprouver une véritable frayeur.* Ah! je renais... cherchons par tout le jardin... Monsieur Gaillard, je vous préviens qu'il faut courir comme un lévrier.

ENSEMBLE.

Air : *J'arrose, j'arrose, etc.*

Partez, suivez-moi, le temps presse,
Courez après celui qui m'intéresse;
Allons lui porter du secours,
D'Adrien je veux sauver les jours.

GAILLARD.

Il faut, pour prouver ma tendresse,
Courir après celui qui l'intéresse,
Elle veut lui porter du secours;
A moi que m'importent ses jours?

CLAIRE.

Partez, suivez-la, le temps presse,
Courez après celui qui m'intéresse;
Allez lui porter du secours,
Oui, d'Adrien sauvez les jours.

SCENE XII.

CLAIRE, *seule. Elle reste un instant rêveuse.*

CLAIRE. Je ne reviens pas encore de cette querelle... ce petit Adrien... comme il paraissait furieux! ce n'était plus cet amoureux timide, craintif... Mon Dieu! mon Dieu!.. pourra-t-on les empêcher de se battre!.. comme je tremble!

Air : *Colin, va-t'en.* (De Romagnési.)

Hélas! est-on plus malheureuse!
Perdre à la fois deux amoureux,
N'est-ce pas un tourment affreux?
Ce matin j'étais si joyeuse.
Des deux, il ne m'en reste aucun.
Voyez d'où cela peut dépendre,
Pourtant, je ne veux plus attendre, (*bis.*)
Il m'en faut un. (*bis.*)

Souvent on voit des demoiselles
Avoir deux amans à la fois,
Souvent même on leur en voit trois.
Trois amans! bon Dieu! qu'en font elles?
Plus d'un amant, c'est importun;
Je ne suis pas ambitieuse,
Je crois que pour me rendre heureuse, (*bis.*)
C'est assez d'un. (*bis.*)

SCENE XIII.

ADRIEN, CLAIRE.

ADRIEN, *il entre vivement sans apercevoir Claire.* La grosse est partie... je puis attendre Léonard.

CLAIRE, *apercevant Adrien.* Ah! c'est lui!... ils ne se sont pas encore battus!

ADRIEN, *à part.* Ciel! c'est elle!

CLAIRE, *à part.* Il est seul, tant mieux!

ADRIEN, *de même.* Elle est seule. . tant pis! c'est très-gênant.

CLAIRE, *haut.* Si j'avais su vous revoir ici, monsieur... je n'y serais pas restée.

ADRIEN, *naïvement.* Alors, mademoiselle, je vais m'en aller.

CLAIRE, *vivement.* Je ne dis pas ça pour ça, monsieur; au contraire.

ADRIEN. Alors, vous voulez que je reste?

CLAIRE. Non, monsieur!.. je veux que vous me disiez pourquoi vous m'avez traitée avec si peu d'égards, et à quoi je dois attribuer vos inconvenances.

ADRIEN, *avec dépit.* A quoi, mademoiselle?

CLAIRE. Oui, monsieur, à quoi?

ADRIEN. La cause en est bien visible!

CLAIRE. Mais je ne vois pas.

ADRIEN. C'est que vous y mettez de la mauvaise volonté!

CLAIRE. N'ai-je pas été toujours polie envers vous, moi?

ADRIEN. Je ne dis pas... (*A part.*) C'est vrai qu'elle me saluait toujours la première, parce que je n'osais pas commencer!

CLAIRE. Lorsque vous veniez me voir à travers les carreaux du magasin, ne vous ai-je pas toujours fait bonne mine?

ADRIEN. Je ne dis pas encore! (*A part.*)

Il est certain qu'elle ne me regardait jamais sans rire !

CLAIRE. Quand vous m'avez adressé la parole, vous ai-je répondu d'une manière invraisemblable!

ADRIEN. Je ne dis pas. (*A part.*) C'est vrai qu'elle ne ma jamais rien dit d'invraisemblable.

CLAIRE. Mais alors, monsieur, dites-moi donc ce que je vous ai fait.

ADRIEN, *avec feu.* Ce que vous m'avez fait!!..

AIR : *Qu'l'amour et la fidélité.* (Sans tambour.)

A Léonard désirant plaire,
Vous avez dit des mots bien doux,
Et dans ces lieux avec mystère
Vous avez donné rendez-vous.
De vos r'gards loin d'être économe,
Vous l'avez charmé tout-à-fait...

(*Avec reproche.*)

Et vous l'avez trouvé bel homme...
Voilà, voilà ce que vous m'avez fait!

CLAIRE.

Même Air.

Sans dessein parfois on regarde;
Monsieur Léonard est galant ;
Cependant je n'ai pas pris garde
Si c'est un bel homme vraiment !
Il se peut fort bien qu'il m'adore,
Mais mon cœur est tel qu'il était :
Et je n'ai rien donné encore...
Vous voyez bien que je n'vous ai rien fait.

ADRIEN. Votre parole d'honneur!

CLAIRE. Ma parole d'honneur! et c'est vous qui tout-à-l'heure m'avez injuriée... vous en qui j'aurais eu tant de confiance.

ADRIEN, *avec transport.* Que venez-vous de me révéler !

CLAIRE. Oui, monsieur.. j'avais la simplicité de vous croire gentil et délicat, je me disais: ce jeune homme est simple et timide... parce qu'il n'a pas l'habitude du monde.

ADRIEN, *vivement.* Ah! mon Dieu! il ne me manque que ça!..

CLAIRE, *timidement, mais avec intention.* Eh bien! en l'encourageant un peu, me disais-je toujours, il pourra acquérir de l'assurance... de l'aplomb... et il deviendra un homme comme un autre!

ADRIEN, *vivement.* Certainement, tout comme un autre ! plus qu'un autre même ! Raisonne-t-elle bien! raisonne-t-elle bien!

CLAIRE. Et puis, qui sait? plus tard peut-être... nous deviendrons amis...

ADRIEN, *avec transport.* Votre ami.. moi, votre ami... ah! ah! quelle félicité!

CLAIRE. Mais vous ne l'avez pas voulu.. et votre conduite...

ADRIEN. Ma conduite!.. c'est vrai... elle a été atroce, ma conduite!.. eh bien ! c'est égal, pardonnez-moi, je vous jure qu'à l'avenir je serai doux et obéissant comme un écureuil!

CLAIRE. Mais votre duel?

ADRIEN. Avec Léonard... Tiens! c'est vrai?

CLAIRE, *avec feu.* Si vous voulez me prouver votre obéissance, il faut l'empêcher.

ADRIEN. L'empêcher!

CLAIRE. Je tremble rien que d'y penser: d'abord, monsieur, je ne vous laisserai pas battre, je déclarerai que vous ne m'avez pas offensée... je...

ADRIEN, *vivement.* Et c'est pour moi... moi, Adrien ; gredin que je suis! (*Il se prend la tête dans ses mains.*) Je ne veux plus me regarder en face! (*Avec force.*) Eh bien! si, mademoiselle!... si!.. je me battrai... mais pour tout de bon!

CLAIRE. Comment?

ADRIEN. Oui... pas comme l'entend Léonard!.. ah! vous ne savez pas tout!... m'avoir forcé de vous insulter!

CLAIRE. Forcé de m'insulter!

ADRIEN, *avec chaleur.* Si, mademoiselle, si! si! si! si! il faut que je me batte.. mon parti est pris! (*Il fait un pas et aperçoit Léonard dans la coulisse.*) Je l'aperçois, mamsell' Claire, je vous en prie, laissez-nous seuls...

CLAIRE. Mais expliquez-moi...

ADRIEN. Vous saurez tout... mais partez... partez... accordez-moi cette faveur.

AIR : *Encore un préjugé.* (Galop.)

De grâce, laissez-nous...
Bientôt vous saurez, je l'espère,
D'où vient cette colère,
Mais jusque-là retirez-vous.

CLAIRE, *à part.*

J'entrevois un mystère,
Mais cachons-nous, j'ai mon projet ;
En vain il veut se taire,
Je découvrirai leur secret.

ENSEMBLE.

ADRIEN.

De grâce! laissez-nous, etc.

CLAIRE.

Ah ! messieurs, garde à vous
Bientôt je saurai, je l'espère,
D'où viens cette colère,
Mais jusque-là retirons-nous.

(*Elle feint de sortir par le fond et presque aussitôt elle redescend la scène et entre mystérieusement dans le bosquet de droite où elle disparaît.*)

SCENE XIV.

ADRIEN, *seul; il marche à grands pas.*

Ah! Léonard! léonard! nous allons voir! Tout ce qu'elle m'a dit là me bout dans la tète... je ne tiens pas en place...

je ferais huit lieues à l'heure !.. Claire !... serait-il possible !.. oh ! oui !.. oh !.. oui.. elle m'aime, elle me l'a dit... à peu de chose près.. Voici mon rival, allons, il n'y pas à reculer.

(Adrien doit paraître toujours agité.)

SCENE XV.

ADRIEN, LÉONARD.

LÉONARD, *tout défait, un bras en écharpe, et deux fleurets cachés sous son habit.* Adrien.

ADRIEN, *vivement.* Ah ! te voilà !

LÉONARD. Tu vois que je n'ai pas été long.... Eh bien ! comment me trouves-tu ?.. suis-je bien ainsi ?... rien n'y manque, n'est-ce pas ?

ADRIEN, Oui, oui, tu es superbe !

LÉONARD. Bravo ! figure-toi que j'ai trouvé ici des fleurets qui ont servi hier pour un assaut d'armes ! N'admires-tu pas ce bras en écharpe, ces cheveux en désordre ?

ADRIEN, *impatienté.* Supérieurement crêpé.

LÉONARD. Dieu! va-t-elle donner dedans!

ADRIEN, *le prenant par le bras.* Léonard.. elle ne donnera pas dedans !..

LÉONARD. Hein ?..

ADRIEN, *de même.* Léonard... elle ne donnera pas dedans !..

LÉONARD, *vivement.* Qu'est-ce que tu dis donc ?...

ADRIEN. Je dis qu'il n'est plus besoin de fausses blessures et de bras en écharpe, car Claire m'aime et je l'adore.

LÉONARD. Es-tu fou ?..

ADRIEN, *avec force.* Léonard, tu m'as contraint de l'insulter ce matin. Léonard, je veux te la disputer ce soir! cède-moi Claire ou bien tu as des fleurets... dégaînons.

(Il veut prendre un fleuret, Léonard l'en empêche.)

AIR : *Alerte!*

En garde ! (*bis*)
Mon cher ami, faut s'résigner,
En garde ! (*bis*)
Faut s'aligner.

LÉONARD.

Mais d'où vient donc cette furie ?
Avant tout réponds, je t'en prie.

ADRIEN.

Ma réponse est dans ces fleurets :
Faut qu'l'un de nous meur' sans d'lais...
Nous causerons après.
En garde ! (*bis*)

LÉONARD, *criant très-fort.* Un instant, un instant donc... furieux bijoutier. Ton délire passe les bornes de la plaisanterie. Écoute-moi.

(Il va poser ses fleurets dans les bosquets de gauche.)

ADRIEN. Voyons, parle vite, que veux-tu me dire ?..

LÉONARD. Que tu t'abuses, que tu te blouses d'une manière infâme, que Claire ne t'aime pas... qu'elle ne peut pas t'aimer du moment qu'elle m'a vu...

ADRIEN. Quel énorme amour-propre !

LEONARD, *reprenant plus fort.* Je te répète que ton cœur novice s'est laissé prendre à quelques paroles de coquetterie.

ADRIEN, *qui commence à douter.* La preuve !..

LÉONARD, *chaudement.* La preuve ? eh bien! oui, j'offre de te le prouver; oui, mon pauvre garçon, et si avant une heure, tu n'es pas convaincu de ton erreur, et de la supériorité que me donnent ma science et mes avantages personnels... je suis prêt à me battre. (*A part.*) Il est étourdi le bijoutier.

ADRIEN, *à part.* Ça se pourrait !. je me serais abreuvé de chimères... Oh ! non... et pourtant il paraît sûr de son affaire... (*Haut et d'un air piteux.*) Léonard, tu te trompes.

LÉONARD. Me tromper ! me tromper ; tiens, Claire va revenir sans doute, je vais lui parler... eh bien ! si je voulais, je pourrais te dire d'avance toutes les réponses qu'elle me fera.

ADRIEN. Ah! c'est trop fort par exemple!..

LÉONARD. Cela t'étonne, écoute donc... et tu jugeras si je me trompe. D'abord, en m'apercevant...

ADRIEN, *tirant son portefeuille.* Un instant, je veux en avoir le cœur net... voilà mon carnet.

LÉONARD Que vas-tu faire?

ADRIEN. Inscrire les réponses.

LÉONARD. C'est inutile... tu peux t'en rapporter à moi...

ADRIEN. Non pas... je veux la preuve écrite...

LÉONARD. Écris donc : D'abord, en m'apercevant elle va s'écrier : « Ciel! monsieur Léonard! vous êtes blessé ?.. et c'est pour moi... quoi ! vous m'aimiez ?.. »

(Adrien doit répéter les mots du ton d'un écolier qui chante sa leçon.)

ADRIEN *écrivant.* M'aimiez...

LÉONARD. Tu sens que je ne dirai pas le contraire.. je serai éloquent, je la presserai de me dire si je dois espérer du retour... elle répondra en rougissant : « Mais vous êtes trop pressant ! »

ADRIEN, *de même.* Pressant.

LÉONARD C'est un mot, un mot seul qu'il me faut, mademoiselle ; dites-moi si votre cœur s'est déjà donné. « Hélas ! je le crains. »

ADRIEN, *de même*. Crains!.... Tu crois qu'elle dira ça?

LÉONARD. Ah! charmante Claire.... le nom, le nom... de celui que vous aimez; je vous le demande à genoux, ayez pitié de moi. « Eh bien! oui, dira-t-elle alors, oui, mon cœur parlera. »

ADRIEN, *de même*. Ra.

LÉONARD. « Puisqu'il faut vous répondre... »

ADRIEN, *de même*. Pondre...

LÉONARD. « Puisque mon silence vous réduirait au désespoir... »

ADRIEN, *de même*. Poir!

LÉONARD. « J'aime monsieur... » et ses lèvres charmantes laisseront tomber le beau nom de Léonard!

ADRIEN. Je suis un homme perdu!

Claire tousse derrière le bosquet pour se faire entendre.)

LÉONARD. Silence, silence... remettons-nous, la voilà...

ADRIEN. Je suis anéanti!

LÉONARD. Attention, je procède.

ADRIEN, *ouvrant son calpin d'un air décidé*. Va, j'y suis.

LÉONARD. Diable de carnet!... si elle allait répondre le contraire... car il est impossible..... je me suis bien avancé.... c'est égal, du toupet!

Adrien se tient un peu à l'écart près du bosquet de gauche.)

SCENE XVI.

ADRIEN, LÉONARD, CLAIRE, *qui doit entrer d'un air malin.*

CLAIRE. Je vous retrouve enfin, messieurs... Ciel! monsieur Léonard!.. vous êtes blessé!

LÉONARD, *bas à Adrien*. Hein? (*A part.*) Ma foi, ça commence bien!

ADRIEN, *ouvrant le carnet*. C'est déjà ça!

LÉONARD. Oui, mademoiselle, oui, je suis blessé... mais ce n'est pas cette blessure-là qui me fait souffrir.

CLAIRE. Et c'est pour moi?.. quoi! vous m'aimiez?

ADRIEN. M'aimiez!

LÉONARD, *à part*. A merveille! (*Haut.*) Oui, mademoiselle, oui, je vous aime depuis long-temps et sans avoir osé vous le dire; voudrez-vous prolonger ma douleur, ou dois-je espérer? charmante Claire, répondez-moi.

CLAIRE. Mais, monsieur.. vous êtes trop pressant.

ADRIEN, pleurant. C'es tout-à-fait ça.

LÉONARD, *avec feu*. C'est un mot, un mot seul qu'il me faut; dites-moi si votre cœur s'est donné.

CLAIRE. Hélas! je le cains.

ADRIEN. Crains... c'est encore ça.

LÉONARD. Adorable Claire, le nom, le nom de celui que vous aimez, je vous le demande à genoux, ayez pitié de moi.

CLAIRE. Eh bien! oui, mon cœur parlera, puisqu'il faut vous répondre.

ADRIEN. Ra... pondre.

CLAIRE. Puisque mon silence vous réduirait au désespoir.

ADRIEN. Poir... rien n'y manque.

(Il est abasourdi.)

CLAIRE. Apprenez donc...

LÉONARD. Achevez, je vous en conjure.

SCENE XVII.

LES MÊMES, GAILLARD, ANGELINA.

ANGÉLINA. Par ici, par ici!... les voici tous les deux prêts à s'entr'égorger.

GAILLARD, *s'élançant*. Jeunes gens, vous ne vous battrez pas. (*Il saisit par le milieu du corps Adrien qui se débat.*) Apprenti, vous ne vous battrez pas.

ADRIEN, *se dégageant avec force*. Laissez-moi donc, mon vieux bon homme, laissez-moi donc...

GAILLARD, *se précipitant de nouveau sur lui*. Vous ne vous battrez pas, vous dis-je!

ADRIEN, *le repoussant*. Allez au diable!

LÉONARD. Rassurez-vous, c'est terminé.

ANGÉLINA, *voyant que Léonard a le bras en écharpe*. Dieu!.... l'affaire est consommée. (*Elle s'appuie sur Gaillard qui chancelle.*) Monsieur Gaillard, soutenez-moi!

GAILLARD. Je fais mon possible...

ANGÉLINA. Quoi! jeune homme, vous êtes blessé.

LÉONARD. Vous voyez?..

ADRIEN. A-t-il un front?

LÉONARD. Adorable Claire... vous n'avez pas nommé l'heureux mortel que votre cœur a choisi..... mettez fin à son impatience. (*A Adrien.*) Ecoute le nom qu'elle va prononcer!..

CLAIRE. Vous le voulez.... monsieur Léonard?..

LÉONARD. Oh! oui, dites... quel est celui que vous aimez...

CLAIRE. Eh bien!... j'aime monsieur...

LÉONARD, *la pressant*. Monsieur?..

ADRIEN, *à part*. Je n'ai pas huit gouttes de sang dans les veines.

CLAIRE. J'aime M. Adrien.

ADRIEN, *comme se réveillant*. Adrien, qu'est-ce qui a dit Adrien?

CLAIRE, *lui tendant la main*. C'est moi!

ADRIEN, *saisissant la main de Claire, et la lui baisant.* J'ai donc bien entendu.

LÉONARD, *à part.* Je suis pincé!..

ADRIEN, *à Léonard.* Ah! mon ami, le bonheur me suffoque!... j'étouffe!.. fais-moi le plaisir d'aller me chercher une limonade, ou une groseille sans échaudés.

LÉONARD, *à part.* Il faut se tirer de là avec honneur. (*Il tire son bras de l'écharpe. Haut.*) Eh bien! Adrien... je suis donc enfin parvenu, et ce n'est pas sans peines.

ADRIEN, *étonné.* Comment ça?

LÉONARD. Ingrat... tu ne devines pas!.. quand mon seul but était de rapprocher deux cœurs faits pour se comprendre?

ADRIEN. Tiens! tiens!... tiens! tiens!..

LÉONARD. J'ai voulu t'enseigner l'art de faire une maîtresse, et le succès a couronné mes efforts!..

GAILLARD, *à Angélina.* Et vous allez couronner les miens?

ANGÉLINA. Quoi, monsieur, ce n'est pas Claire que vous aimiez?

LÉONARD, *avec chaleur.* C'est vous qui le demandez... vous, cruelle, qui connaissez ma passion.

ANGÉLINA. Sa passion...

ADRIEN. Comme ça se trouve!

GAILLARD, *à Léonard.* J'en suis désolé, jeune homme... mais vous arrivez trop tard... et l'heureux Gaillard...

ANGÉLINA, *à Gaillard.* Silence. (*A Léonard.*) Ma foi, monsieur, la vie n'a qu'un temps, il faut en profiter... vous me faites l'effet d'un jeune homme de bon genre, et je me fie à vous.

LÉONARD. Confiance qui m'honore... (*à part*) et dont j'abuserai...

GAILLARD, *à Angélina.* C'est une atrocité... c'est une...

ANGÉLINA, *vivement.* Monsieur Gaillard, voulez-vous me plaire?..

GAILLARD, *très en colère.* Vous plaire? eh bien! non..... je suis las d'etre promené; désormais je ne veux plus m'occuper que de mon télégraphe...

ADRIEN. Enfin, j'ai l'art de faire une maîtresse!

GAILLARD. Et moi, j'ai l'art de n'en plus faire.

(On entend la pluie.)

ANGÉLINA. Ah! mon Dieu, il tombe des gouttes d'eau.

TOUS. Il pleut...

(Tous les danseurs et les danseuses accourent, les uns se mettent à couvert sous des parapluies, les autres se réfugient dans les bosquets. Gaillard, d'un air content, développe son parapluie.)

CHOEUR.

AIR *nouveau de M. Ch. Tolbecque.*

Grand Dieu! quelle pluie!
Entrons dans les bosquets,
Quel ennui! quels regrets!
La danse est finie!
Au lieu de galoper,
Il faut s'faire tremper!

GAILLARD, *pressant contre lui son parapluie.* Celui-là du moins m'est fidèle.

ADRIEN, *lui prenant le parapluie.* Pardon, c'est pour les dames.

GAILLARD. Le ciel me réservait ce dernier contre-temps.

(Léonard, Angélina, Adrien et Claire se mettent sous le parapluie et chantent ainsi le couplet au public.)

ANGÉLINA.

AIR: *Vaudeville du Baiser au porteur.*

Là-bas voyez-vous c'gros nuage?
S'il nous atteignait, quel malheur!

CLAIRE.

Ah! comment éviter l'orage?
En ce moment je tremble de frayeur,
Car le tonnerr' me fait mourir de peur.

ADRIEN.

Pauvre petit'!.. pour moi, c'est le contraire!
Je suis vexé lorsque sifflent les vents;
Mais j'adore, en fait de tonnerre,
Les tonnerres d'applaudissemens!

TOUS.

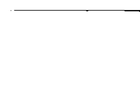
Ainsi que lui nous aimons le tonnerre,
Mais un tonnerre d'applaudissemens.

CHOEUR.

Grand Dieu! quelle pluie! etc.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.





L'APPRENTI,

OU

L'ART DE FAIRE UNE MAITRESSE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Cogniard et Adolphe,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 15 MAI 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉONARD, clerc d'huissier..	M. DAUDEL.	UN GARÇON DE CAFE.. ..	M. DOCHE JEUNE.
ADRIEN	M. LEGRAND.	CLAIRE, fleuriste.........	Mlle A. BEAUCHÊNE.
GAILLARD, employé au télégraphe	M. PROSPER GOTHI.	ANGÉLINA, autre fleuriste...	Mlle FLORE.

Le théâtre représente un jardin public avec beaucoup de bosquets. On lit sur un petit tableau fixé à un arbre: *Élysée Montmartre.*

SCENE PREMIERE.

ANGÉLINA, *puis* LE GARÇON DE CAFÉ.

ANGÉLINA, *arrivant et s'éventant avec son mouchoir.* Ah! fait-il étouffant! fait-il étouffant!... c'est une jolie saison que l'été, c'est dommage qu'il y ait du soleil!... ici du moins il n'y a pas de cohue. Dieu! que cet Élysée-Montmartre est couru le dimanche et mélangé!.. on y trouve jusqu'à des blanchisseuses... je ne suis pas fière, mais pour une fleuriste... c'est rabaissant. Et cette Claire qui n'arrive pas, est-elle ennuyante?.. cett' petit' fille n'en finit jamais!.... elle est aussi musarde qu'elle est innocente... Elle est bien heureuse que je me sois chargée d'éclairer ses premiers pas dans le monde!.. Elle me met dans le plus grand embarras... une femme seule dans un bal public!.. ça attire l'attention, surtout quand on a un peu de tournure... on vous dévisage... il faut avoir un petit air timide... et moi, la timidité, ça me gêne horriblement... J'aimerais mieux avoir des souliers trop étroits!.. pourvu encore que je ne rencontre pas ce vieil amateur qui m'obsède depuis le printemps, et qui est toujours sur mes talons dans l'espoir de toucher mon cœur... (*Appelant.*) Garçon! garçon! (*S'impatientant.*) Garçon, donc!

UN GARÇON. Voilà, voilà, voilà!

ANGÉLINA. Garçon, de la bière et deux verres?

LE GARÇON. Deux verres, madame attend quelqu'un?

ANGÉLINA. Apparemment... je ne boirai pas des deux mains... Sont-ils bêtes, ces garçons!

LE GARÇON. Où madame veut-elle être servie?

ANGÉLINA. C'est sous ce bosquet que je veux consommer... Ce bosquet! il me rappelle des choses bien sensibles... c'est pourtant là que ce petit scélérat d'Hippolyte...

AIR : *Quand on s'y prend si poliment.* (Sans tambour.)

Ah! comme il paraissait sincère,
Et pourtant comme il m'abusa!
Dans ce bosquet peut-il se faire
Que j'me r'trouve encor' après ca!
Vraiment la femme est drôlement trempée!
Dans un endroit quand elle fut trompée,
Loin de l'éviter, de le fuir,
Elle y retourne avec plaisir!

PERSONNAGES.		ACTEURS.
Charles WELSTEIN,	Etudians.	Mmes Virginie Déjazet
Frédéric de STECKEL,		Pernon.
Ferdinand BURGER,		Leménil.
Le Major RODENBACH		MM. Levassor.
RIDGER, Curé		Leménil.
Le Baron de LIEVEN, Colonel		Anatole.
MILLER, Capitaine,	amis du Colonel.	Masson.
HERMANN,		Lemeunier.
SCHNICK, Caporal		Remy.
ADELPHINE, Nièce du Major		Mlles Emma.
ROSE,	Jeunes Grisettes.	Augustine.
LOUISE,		Géorgina.
CÉCILE,		Aglaé.

Masques. — Soldats. — Villageois.

La scène se passe en Allemagne.

Imprimerie de Prosper Dondey-Dupré, Successeur de son Père, rue St-Louis, N° 46, au Marais.

LE
TRIOLET BLEU.

ACTE PREMIER.

Une petite chambre de grisettes ; fenêtre à droite ; cheminée au fond près de la porte ; une table et quelques chaises.

SCÈNE PREMIERE.

ROSE, LOUISE, CÉCILE. *Rose finit sa toilette devant une glace, Louise repasse sa collerette et Cécile va et vient en rangeant le ménage.*

ROSE. Il faut avouer, mesdemoiselles, que pour la modiste la moins inexacte et la fleuriste la plus habile de Munich, vous êtes aujourd'hui d'une lenteur inconcevable à reporter votre ouvrage.

LOUISE. Le jabot de mon marquis n'est pas plus pressé que le chapeau de sa comtesse.

CÉCILE. Mais d'ailleurs, c'est toi, Rose, qui devrais déjà être au théâtre.

ROSE. Du tout, c'était hier jour d'Opéra, je ne danse pas aujourd'hui... et puis, ne faut-il pas que j'attende votre départ pour emporter la clef.

LOUISE. La clef... je la prendrai, car j'espère rentrer la première... (*A part.*) Je ne ferai que semblant de sortir.

CÉCILE. Par exemple... il a été convenu que la clef serait à moi, je rentre toujours avant les autres... (*A part.*) Avec ça que je ne sortirai pas du tout.

ROSE, *riant.* Tenez, mesdemoiselles, il est inutile de jouer au plus fin... aucune de nous n'a envie de sortir, si ce n'est pour renvoyer les deux autres.

LOUISE. Ma foi, Rose a deviné... j'attends ce soir à souper un jeune capitaine de hulans, dont j'ai fait connaissance à la dernière revue de l'empereur.

ROSE. Vraiment... Eh bien ! ça fera partie carrée, car j'attends aussi un vieux conseiller aulique qui me lorgne à l'Opéra depuis trois semaines.

CÉCILE. Alors, mesdemoiselles, nous serons six, car j'attendais, comme vous, un gros banquier qui veut absolument m'établir lingère.

ROSE. Vous voyez, mesdemoiselles, que nous ne devons pas avoir de secrets l'une pour l'autre. Au fait, quand on vit comme nous, sous le même toit... aussi, je vais vous montrer les provisions que le conseiller m'a envoyées ce matin, une dinde truffée et un pâté de foie gras.

Elle les tire d'une armoire.

CÉCILE, *allant au cabinet à gauche.* Le gros banquier m'avait aussi adressé des friandises que voici.

Elle montre deux assiettes couvertes de pâtisseries.

LOUISE, *prenant un panier dans le cabinet à droite.* Et mon hulan avait été aussi galant, car voilà un panier de champagne, qu'il vient de me faire remettre.

TOUTES. Bravo ! nous allons bien nous amuser.

AIR *de Robert le Diable.* (Vaudeville.)

Doux moment !
C'est charmant !
A table, auprès d'elle ;
Doux moment !
C'est charmant !
Chacune aura son amant.

ROSE.

A notre petit couvert
L'plaisir s'ra fidèle,
Puisque c'est l'amour qui sert
Not' joli dessert.

ENSEMBLE.

Doux moment, etc.

(On frappe à la porte.)

ROSE. Allez donc ouvrir, on frappe.

LOUISE. Attends que je mette un fichu.

CÉCILE. Ça ne peut être que le traiteur... entrez.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHARLES, *costume d'étudiant : petite redingote bleue, pantalon bleu, ceinture de cuir noir, casquette blanche et bleue.*

CHARLES. Pardon, mesdemoiselles, si je vous dérange.

TOUTES TROIS. Tiens ! c'est un étudiant !

CHARLES, *à part, regardant Rose.* Si je ne me trompe... cette tournure... oui, c'est bien elle ! (*Haut.*) Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais cette lettre de M. le conseiller Rudendorf vous instruira du sujet de ma visite.

LOUISE, *bas à Cécile.* Il est très-gentil, ce jeune homme.

ROSE, *s'approchant de lui.* De la part u conseiller?.. c'est pour moi, monsieur.

Elle décachète la lettre.

CHARLES, *à part.* J'en étais sûr!.. ah! monsieur le conseiller, ça vous apprendra à parler tout haut de vos conquêtes!

ROSE, *lisant.*

» Adorable Rose,

» La goutte qui m'emprisonne dans
» mon grand fauteuil me privera du bon-
» heur de souper avec vous ce soir. Crai-
» gnant le bavardage des valets, je confie
» le mystère de mes amours au plus dis-
» cret de mes amis.

» Je suis, pour la vie, votre esclave, etc.

CHARLES, *à part.* Elle lit fort bien mon écriture.

ROSE. Dieu!... que c'est contrariant!... dites donc, mesdemoiselles... si nous ne sommes que cinq, ça ne pourra plus être une partie carrée.

LOUISE. C'est vrai, trois dames et deux cavaliers... c'est incorrect!

CHARLES, *à part.* Allons, encore un petit mensonge. (*Haut.*) Il y aurait bien un moyen de régulariser tout cela.

ROSE. Vraiment, et lequel?

CHARLES. Relisez la lettre du conseiller.

AIR : *Je sais attacher des rubans.*

Par lui je devais être admis
Dans cet asile du mystère,
Le plus discret de ses amis
Sur son bonheur saura se taire.
Accueillez-moi, c'est mon espoir...
Car je voudrais, séduit par tant de grâce,
Auprès de vous le remplacer ce soir,
Et ne plus lui rendre sa place. (*bis.*)

CÉCILE. Tiens!.. mais c'est comme une déclaration, cela.

ROSE. Envoyez donc des étudians quand on est goutteux, ils font joliment les commissions!

LOUISE. Au fait, monsieur a raison... et pourvu qu'il nous promette d'être aimable...

CHARLES. Aimable... je ne sais pas, mais pour galant, empressé, amoureux, oh! je réponds de moi, charmante Rose, et pour commencer.

Il va pour l'embrasser.

ROSE C'est un peu fort! (*A part.*) Il est tout-à-fait bien ce jeune homme-là...qu'en dites-vous, mesdemoiselles?

CÉCILE. Mais, certainement... ce serait très-inconvenant que de ne pas recevoir monsieur.

LOUISE. C'est dit, vous êtes des nôtres, et pour commencer, vous aller nous aider à mettre le couvert.

ROSE. Oui, cela sera plus tôt fait...

CHARLES, *à part.* Bon! me voilà en pied. *A Rose.* Voulez-vous que je vous aide?

CÉCILE, *le prenant par le bras.* Non, monsieur, venez plutôt ici... placez ces assiettes, posez ces verres sur la table.

LOUISE. Là!.. voilà encore Cécile qui veut accaparer celui-là... prends garde à toi, Rose.

CHARLES. Ah! mademoiselle n'a rien à craindre.

(Déclamant avec emphase.)

Dans ce moment de faveur peu commune,
Si, près de vous, mes regards enchantés
Admirent toutes les beautés,
Mon cœur ne peut en aimer qu'une.

ROSE. Tiens!... ça rime!... oh! que c'est joli!... on dirait des vers d'Opéra.

CÉCILE. Monsieur fait peut-être des pièces de comédie.

CHARLES. Des pièces?... oui, j'en fais quelquefois et... tenez, puisque vous m'avez admis dans votre petit comité, je vais vous en raconter une que je viens d'imaginer.

TOUTES *se rapprochant de lui.* Ah! voyons, voyons!

CHARLES.

AIR : *Tes regards sont charmés.* (VOYAGE DE LA MARIÉE.)

Un jeune étudiant, épris d'une danseuse,
Trop pauvre pour offrir de l'or et des bijoux,
Dérobe à son rival une épître amoureuse...
En grisant un valet, il gagne un rendez-vous.
Ah! ah! ah! ah!
Comment trouvez-vous cela?
Ah! ah! ah! ah!
Comment trouvez-vous cela?

ROSE. Voyons la suite.

CHARLES.

Même air.

Reconnu pour trompeur par celle qu'il abuse,
D'abord, de sa colère, elle accable l'amant!
Il tombe à ses genoux, un doux baiser l'excuse...
(Tombant aux pieds de Rose.)
Rose, changerez-vous ce joli dénouement?
Ah! ah! ah! ah!
Comment trouvez-vous cela?
Ah! ah! ah! ah!
Pardonnez-moi ce tour-là!

ROSE. Comment, monsieur, ce n'est pas le conseiller qui vous envoie?

CHARLES. Je ne le connais que pour l'avoir vu au foyer de l'Opéra, où, depuis six mois, je vous admire et vous applaudis à poste fixe; le vieux conseiller se vantait d'avoir touché votre cœur, et parlait de ce rendez-vous que vous lui aviez donné... A tout prix, me dis-je, je m'y rendrai à sa place; le dieu des bonnes fortunes m'entendit, il envoya la goutte à mon rival et me fit rencontrer le valet qui vous portait sa lettre d'excuses... je conduis le Mercure en livrée au cabaret, il s'endort sur la table, je m'empare de la lettre... j'en

fais une autre, et me voilà attendant mon arrêt.

ROSE. Mais c'est affreux! (*A Louise et à Cécile.*) Eh bien! mesdemoiselles, que feriez-vous à ma place?

CÉCILE. Dam! moi, je le garderais, puisqu'il y est.

LOUISE. D'ailleurs son couvert est mis.

CHARLES. Et puis, le conseiller n'en saura rien.

AIR : *Vaudeville de la Haine d'une Femme.*

C'est d'aujourd'hui que je m'élance
Dans la carrière des amours.
Je prends pour guide le silence,
Il double l'attrait des beaux jours.
Oui, les mystérieuses fêtes,
Plus qu'un vain bruit, ont des appas;
Pour mieux jouir de nos conquêtes (*bis*)
N'en parlons pas, (*bis*)
Il est doux de s'aimer tout bas!

ENSEMBLE.

N'en parlons pas, (*bis*)
C'est si doux de s'aimer tout bas!

On entend crier dans la rue : A la garde! à la garde! arrêtez! arrêtez!

TOUS TROIS. Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a?

CHARLES. Je vais voir... ne vous effrayez pas!

Au moment où Charles va du côté de la fenêtre, un carreau est brisé; une main passe au travers, fait tourner l'espagnolette, et Ferdinand se précipite dans la chambre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FERDINAND, *sous le même costume que Charles.*

FERDINAND. Des femmes! je suis sauvé!

ROSE. Mais, monsieur, on n'entre pas comme cela chez le monde.

FERDINAND. Chut! écoutez...

CHARLES. Attendez donc... mais je ne me trompe pas... c'est Ferdinand, mon bon camarade de l'Université.

FERDINAND. Charles!... mon ami d'enfance, mon compagnon d'études..... Ah! qu'ils viennent!... je suis en force maintenant.

Ils s'embrassent.

ROSE. D'abord, monsieur, je vous préviens qu'on ne fait pas d'esclandre chez nous, le propriétaire n'aime pas ça.

LOUISE. Silence! tu ne vois pas que ce pauvre jeune homme est poursuivi?

CHARLES, *à la fenêtre.* En effet, j'aperçois des patrouilles nombreuses qui cernent la rue, et tout le monde est aux fenêtres... chut!

Silence général dans la chambre.

CHOEUR, *dans la rue.*

AIR : *Garde à vous.*

Cherchons bien, (*bis*)
Ce jeune homme est à craindre,
La garde, pour l'atteindre,
Saura trouver l'moyen.
Cherchons bien! (*ter.*)

CHARLES, *seul.*

Soldats de la police
Faites votre service,
Nous ne craignons plus rien,
Loin d'ici, cherchez bien.

ENSEMBLE.

CHŒUR, *dans la rue.*

Afin qu'on le punisse
Et police
Et justice
Ne ménageront rien,
Cherchons bien. (*bis*)

TOUS, *à voix basse.*

Soldats de la police
Faites votre service,
Nous ne craignons plus rien,
Loin d'ici, cherchez bien.

CHARLES. Bon, ils s'éloignent... mais on pose des sentinelles aux deux bouts de la rue... Ah ça, mon cher, qu'as-tu donc fait pour mettre ainsi tout un quartier de Munich en révolution?

FERDINAND. Un instant, que je remercie d'abord ces dames de leur protection et de l'asile qu'elles vont me donner pour cette nuit.

TOUTES TROIS. Comment, pour cette nuit!

CHARLES. Ah! vous pouvez l'obliger sans crainte, je réponds de lui.

ROSE. C'est fort bien, mais qui nous répondra du répondant?

FERDINAND. Moi, madame, je suis sa caution... mon camarade de classe!... mais c'est un autre moi-même.

LOUISE. D'accord, mais vous avez tous deux une si drôle de manière de vous introduire chez les gens...

CHARLES. En effet, je ne t'ai pas encore présenté... tu peux me rendre la pareille, car je suis à peu près aussi inconnu que toi ici. (*Ils se prennent tous deux par la main.*) J'ai l'honneur de vous présenter M. Ferdinand Burger, fils d'un avocat distingué de Cassel.

Ils saluent; les trois demoiselles font la révérence.

FERDINAND, *présentant à son tour Charles.* Veuillez, en ma faveur, accueillir avec bonté M. Charles Welstein, issu d'une honnête famille de médecins qui réside à Bade.

Ils saluent; même jeu des demoiselles.

CHARLES. Je t'invite à souper au nom de ces dames.

FERDINAND. J'accepte avec empressement.

ROSE. Oui, mais ceux que nous attendons... le capitaine et le gros banquier...

de te faire démettre l'épaule quand nous avions si grand besoin de nos avantages physiques pour nous rendre à la cour du prince de Hesse où nous étions engagés comme virtuoses...

FRÉDÉRIC. Ah! mon ami, ne me reproche pas la plus belle action de ma vie... car, ce jour-là fut bien heureux pour moi.

CHARLES. Oui, joli bonheur que celui de se faire renverser par les chevaux d'une berline.

FRÉDÉRIC. Mais, ces chevaux conduisaient Adelphine... à ma place, tu aurais dit aussi : Ma vie pour sauver la femme que j'aime!.. qu'elle sache seulement que c'est pour elle que je m'expose à tous les dangers.

CHARLES. Oui... et depuis, elle ne t'a pas seulement donné de ses nouvelles.

FRÉDÉRIC. Le vieux major, son oncle, ne le lui aurait jamais permis.

CHARLES, *en préparant sa pipe.* N'importe!.. tiens, ne me parle pas des femmes... danseuses, grisettes, dames ou demoiselles, elles se resssemblent toutes; il n'y a que l'amitié de solide.

FRÉDÉRIC. La nôtre surtout!... ça c'est vrai... aussi, je n'oublierai jamais vos attentions pour moi durant ma longue maladie... mais comment avez-vous fait pour me traiter si bien... c'est que j'étais vraiment soigné comme un grand seigneur.... Je ne vous connaissais pas de ressources et je n'ai manqué de rien.

FERDINAND. Notre secret est bien simple.

FRÉDÉRIC. Vous avez emprunté?

CHARLES. Non, c'était un moyen usé.... nous avons vendu.

FRÉDÉRIC. Quoi?... nous n'avions pas même de mobilier, puisque nous logeons en hôtel garni.

FERDINAND. Et cependant, nous venons de te défaire de deux des plus beaux meubles de la maison.

FRÉDÉRIC. Je ne vois rien de changé ici.

CHARLES. C'est que la livraison n'est pas faite... tu vas me comprendre... (*Il fait l'exercice.*) Une... deux... Portez arme!... présentez arme!... y es-tu?

FRÉDÉRIC. Comment, vous vous seriez engagés.... et pour moi?... Ah! ce n'est pas vrai, n'est-ce pas?

FERDINAND. Si vrai que, si ce matin, nous ne rendons pas cinq cents florins au capitaine recruteur, il nous signe notre feuille de route et nous voilà forcés d'aller rejoindre le régiment.

FRÉDÉRIC. Que m'apprenez-vous là... ingrats, vous seriez donc partis sans me dire adieu?

CHARLES. Nous t'aurions écrit : au revoir, car il n'y a pas d'adieu entre nous.

FRÉDÉRIC. Et vous croyez que je ne vous suivrai pas?...

CHARLES. N'as-tu pas déjà une belle action sur le cœur pour te donner du courage?... et puis, tu as un sentiment qui te retient à Munich, tandis que nous en trouverons partout des sentimens; il n'y a que cela dans les villes de garnison... surtout quand on est jolis garçons comme nous.

FRÉDÉRIC. Mais si nous cherchions un moyen pour vous dégager?

CHARLES. Il n'y en a qu'un; c'est de rembourser le recruteur; et pour celui-là, je ne m'en charge pas... Vous m'avez nommé le caissier, c'est vrai! (*Retournant ses poches.*) Voici le coffre-fort ouvert... vous le voyez, les paiemens sont suspendus par autorité supérieure.

FERDINAND. N'importe, tenons conseil comme dans les cas embarrassans.

CHARLES. Allons, messieurs, à table!... voici de la bière et des pipes...

Ils se placent à table, allument leurs pipes et se versent à boire.

AIR : *Vaudeville de Victorine.*

Le conseil est ouvert;
Que la séance
Enfin commence;
Le conseil est ouvert,
Qu'un bon moyen soit découvert.

CHARLES.

Toi que notre cœur sert,
Amitié tendre et vive,
Sois à notre couvert
Avec nous de concert;
Tu connais notre vœu,
Veille, quoi qu'il arrive,
Ici, comme en tout lieu,
Sur le triolet bleu!

ENSEMBLE.

Le conseil est ouvert, etc.

FERDINAND, *en fumant.* Ah ça! qui parlera le premier?

CHARLES, *de même.* Buvons d'abord tous les trois, cela nous ouvrira les idées.

FRÉDÉRIC, *de même.* Le point important, c'est que vous ne partiez pas.

FERDINAND. C'est que nous payions nos dettes.

CHARLES. C'est que notre ami Frédéric soit heureux.

FRÉDÉRIC. Et vous avez signé un engagement.

FERDINAND. Et nous n'avons pas le sou.

CHARLES. Et dans sa position, Frédéric ne peut guère se présenter chez le major Rodenbach, le vieux gouverneur de la citadelle de Zizendorf, pour lui demander la main de sa nièce.

FRÉDÉRIC. Ainsi, nous serons soldats.

FERDINAND. C'est tout ce qui peut nous sauver de la prison pour dettes.

CHARLES. Ah! mes amis, si j'avais seulement deux cents florins!...

FRÉDÉRIC. Mais songe donc qu'il nous en faut déjà cinq cents pour le recruteur.

CHARLES. J'en paierais dix mille avec ces deux cents là!... J'ai dans la tête le plus beau calcul de martingale...

FERDINAND. Ah ça! est-ce que tu deviendrais joueur à présent?

CHARLES. Du tout! mais ne nous sommes-nous pas engagés par serment à nous venger mutuellement des torts qu'on peut faire à l'un de nous; le jeu t'a maltraité, Ferdinand, tu as perdu la partie autrefois, c'est à moi de gagner la revanche aujourd'hui.

AIR : *Un soir dans la forêt voisine* (Zoé).

Ne croyez pas que je m'abuse,
Oui, mon projet réussira;
Le bonheur que l'on vous refuse,
Le hasard me le donnera,
Et votre ami vous le rendra.
Ah! si j'avais ce qui nous manque,
Au jeu j'oserais me fier;
Tu faisais sauter le banquier,
Moi, je ferais sauter la banque!...

ENSEMBLE.

Eh mais!
Eh mais!
Ça n'est pas si mauvais. (*ter.*)

FRÉDÉRIC. Mais nous n'avons pas les deux cents florins.

CHARLES, *se levant*. Alors, une autre idée... Adressons une circulaire à tout ce qu'il y a d'ames sensibles à Munich. Tenez, voici comment je la rédigerais :

« Trois jeunes gens, qui réunissent pres-
» que toutes les qualités morales à tous les
» avantages physiques, demandent à faire
» fortune sous le plus bref délai... Ils pro-
» mettent une reconnaissance éternelle à
» la personne qui leur ouvrira la route des
» honneurs et des richesses... S'adresser à
» eux-mêmes, pour les renseignemens. »

Même air.

Riches qui voulez de la gloire.
Nous vous offrons notre concours.
Orateurs de faible mémoire,
Pour improviser vos discours,
Nous vous serons d'un grand secours.
A nos vœux montrez-vous propices,
Sois bourgeoise ou dame de cour,
Car nous promettons, en retour,
Notre amour à nos protectrices.

ENSEMBLE.

Eh mais!
Eh mais!
Ça n'est pas si mauvais. (*ter.*)

UNE VOIX, *en dehors*. Au fond du corridor... merci, nous trouverons bien.

FRÉDÉRIC. Quelqu'un!.. Eh! mon Dieu! si c'était déjà le recruteur.

CHARLES. Ou bien un de nos créanciers.

FERDINAND. Si l'on voit Frédéric en bonne santé, nous sommes perdus!

CHARLES. Eh vite! la robe de chambre, tout l'attirail du malade... Jette-toi dans le grand fauteuil et depêche-toi de te trouver mal!.. il n'y a que ton évanouissement qui puisse nous sauver!

FRÉDÉRIC, *endossant la robe*. Tâchez de renvoyer bien vite l'importun.

FERDINAND. On approche.

CHARLES. Mais, tombe donc en faiblesse, tu vois bien que nous n'avons pas de tems à perdre... à ta place, je serais déjà en léthargie.

Frédéric, poussé par Charles, se jette dans le grand fauteuil; Charles lui donne des soins, comme pour le faire revenir à lui; Ferdinand tient une tasse qu'il lui présente.

FERDINAND. Tiens, bois un peu de tisane.

SCENE II.

LES MÊMES, RIDGER, ADELPHINE.

RIDGER. C'est ici, mademoiselle, laissez-moi parler... Messieurs, c'est moi, Claude-Thomas Ridger, curé de la paroisse de Steckel... je viens pour m'informer d'un jeune homme...

FRÉDÉRIC, *bas à ses amis*. Qu'est-ce qu'il dit?

CHARLES, *bas*. Cela ne te regarde pas, curieux... (*Haut et avec émotion.*) Pauvre Frédéric!

ADELPHINE. Frédéric, c'est lui, monsieur Ridger.

RIDGER. Du calme, mon enfant. (*Haut, avec instance.*) Messieurs, j'ai l'honneur de vous dire....

FERDINAND, *imitant la douleur de Charles*. C'en est fait, nous le perdrons.

ADELPHINE, *à part*. Que disent-ils?.... (*Haut et courant vers Frédéric.*) Il en mourrait!... et c'est pour moi!...

FRÉDÉRIC, *voulant se lever*. Dieu! sa voix!.. Adelphine!

CHARLES ET FERDINAND. Adelphine!

RIDGER, *cherchant à retenir Adelphine*. Arrêtez donc, mademoiselle, vous m'aviez promis de la raison, du courage; faites attention que je suis dans mon tort de vous avoir conduite ici, à votre prière et à l'insu de mon vieil ami, le major... épargnez ma conscience.

CHARLES, *à Frédéric, qui veut toujours se lever*. Et toi, reste tranquille... tu ne t'es jamais si bien trouvé que depuis que tu te trouves mal.

ADELPHINE. Pardon, monsieur le curé, mais dans un pareil moment... Monsieur

Frédéric, revenez à vous... c'est moi, Adelphine, que vous avez sauvée et qui vient vous témoigner toute sa reconnaissance.

FRÉDÉRIC, *bas à Charles.* Si je pouvais lui parler seul.

CHARLES. Je comprends... (*Bas à Ferdinand.*) Tâche d'éloigner le curé.

RIDGER, *à Adelphine.* Il ne répond pas... attendez, je vais lui demander moi-même...

FERDINAND. Ciel! il tombe en faiblesse!.. où est le flacon d'éther?

CHARLES. Monsieur le curé en a peut-être un sur lui ..

RIDGER. Hélas! non... je ne me sers jamais que de l'eau de mélisse des carmes et de baume divin.

FERDINAND. Ah! mon Dieu!.. quel embarras!... Si vous vouliez au moins m'aider à chercher...

RIDGER. Volontiers... mais je ne sais où vous mettez...

FERDINAND, *lui prenant le bras.* Tenez, venez avec moi... dans cette chambre...

Il l'entraîne un moment dans la chambre à droite.

FRÉDÉRIC, *rouvrant les yeux.* Il n'est plus là!... (*Se levant précipitamment.*) Quel bonheur!... Adelphine, je puis vous voir, vous parler à mon aise.... me voilà sûr d'être aimé!... Ah! je suis mille fois plus heureux que je ne l'espérais!

ADELPHINE. Quoi! vous n'êtes pas malade!... je ne dois pas trembler pour vos jours?

CHARLES. Pas plus que pour les vôtres... mais dépêchez-vous, les momens sont précieux... M. le curé va trouver le flacon d'éther.

ADELPHINE. Eh bien! apprenez donc vite que depuis quelque tems mon oncle veut me forcer d'en épouser un autre.

CHARLES ET FRÉDÉRIC. Un autre!

ADELPHINE. Oui; mais j'ai voulu vous voir pour vous rassurer et vous prévenir du serment que j'ai fait de n'aimer que vous et de résister jusqu'à la fin à la volonté du major.

FRÉDÉRIC. Il se pourrait!,.. Ah! c'est à genoux que je dois recevoir un pareil serment.

Il tombe aux genoux d'Adelphine.

RIDGER, *rentrant.* Je ne trouve rien.... Dieu! le malade à genoux!

CHARLES, *bas à Frédéric, le relevant.* Relève-toi donc.... (*Haut.*) Oui, monsieur Ridger, c'est la faiblesse..... Quand vous êtes entré, notre ami a manqué de tomber là... juste aux pieds de mademoiselle.

RIDGER, *aidé de Frédéric, conduisant Ferdinand au fauteuil.* Ce que c'est que de nous!..... c'est singulier, l'effet que l'évanouissement produit sur ce jeune homme... ça pâlit ordinairement... tandis qu'il a un teint animé.

CHARLES. C'est que Frédéric ne se trouve pas mal comme tout le monde.

RIDGER. Il y paraît. (*Prenant la main de Frédéric.*) Eh bien! ça va-t-il mieux, à présent?

FRÉDÉRIC. Oh oui! bien mieux, grâce aux bons soins de mes amis.

ADELPHINE, *à part, allant déposer avec precaution un petit portefeuille sur la table.* Exécutons mon projet... Pauvres jeunes gens, que ne puis-je leur offrir davantage!

CHARLES, *à part, en la suivant des yeux.* Que fait-elle donc?

Il se dirige vers la table.

RIDGER, *frappant dans la main de Frédéric.* Allons, jeune homme, il faut vous tenir bien chaudement, et désormais, vous garer des voitures... Dans quelque tems je viendrai vous revoir.... tout seul.... ça vous fera plaisir, n'est-ce pas?

CHARLES, *à part, en prenant le portefeuille et regardant ce qu'il contient.* « Pour les trois » amis! » Trois billets de cent florins chacun... Si j'osais!... ô mon rêve de cette nuit!... Courons sans qu'ils s'aperçoivent de mon absence.

Il sort. Pendant ce tems, Adelphine et Frédéric se sont parlé bas, tandis que Ferdinand entretient Ridger.

SCENE III.

LES MÊMES, *excepté* CHARLES.

RIDGER. Eh bien! qu'est-ce que vous disiez donc à mademoiselle?

FRÉDÉRIC. Je la remerciais de cette bonne visite qui m'a fait tant de bien!

RIDGER. Mais il faut aussi me remercier un peu; car enfin je l'ai accompagnée cette chère enfant, quand j'ai vu qu'à toutes forces elle voulait venir seule chez un jeune homme... je me suis dit: Ridger, tu es pasteur, mon ami, tu ne dois pas souffrir qu'une de tes brebis s'égare sans t'égarer avec elle.

AIR : *Muse des Bois.*

Je l'avouerai, ce fut un sacrifice,
Mais je me dis, dans ma simplicité,
De ce péché devenons le complice,
C'est faire encore acte de charité.
L'ange qui règle et le crime et la honte,
Ne sera pas insensible à mes vœux,
Quand je dirai : mettez ça sur mon compte,
Pauvre pécheur, je viens payer pour deux! (*bis.*)

FERDINAND. Vous êtes un brave homme de curé; et, pour vous récompenser, c'est

vous qui ferez l'acte de mariage de Frédéric.

RIDGER. Ah! monsieur va se marier?

FRÉDÉRIC. Quand le major aura consenti à me donner la main d'Adelphine.

RIDGER. De mademoiselle Adelphine d'Herlem!.. Comment, ce n'était donc pas que de la reconnaissance?... Mademoiselle, vous m'avez tendu un piége.

ADELPHINE. Mais non, monsieur Ridger, c'était de la reconnaissance aussi.

FRÉDÉRIC. Et de ma part l'amour le plus pur.

RIDGER. Et comment voulez-vous que j'acquitte tout cela là-haut? moi qui ne me croyais qu'une petite dette de rien du tout... Savez-vous bien qu'il me faudra des trésors d'indulgence pour que je ne reste pas insolvable... D'ailleurs, qu'avez-vous donc pour aspirer à la main d'une noble et riche héritière?

FERDINAND. Des amis, qui travailleront à son bonheur.

RIDGER. Ce n'est déjà pas mal.

FRÉDÉRIC. De la confiance dans ma bonne étoile.

RIDGER. C'est bien fait d'espérer... mais si vous n'avez que votre étoile pour dot...

ADELPHINE. Ne suis-je donc pas assez riche pour deux?

FRÉDÉRIC. Sans doute, quand on est bien amoureux l'un de l'autre...

RIDGER, *l'interrompant*. Un instant.... je suis venu ici pour voir un malade, c'est une des conditions de mon état, et je ne demande pas mieux que de la remplir; mais du moment qu'il s'agit d'entendre un amoureux, cela sort de mes attributions; aussi, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de reprendre le chemin de ma paroisse... Allons, venez, mademoiselle.

ADELPHINE. Au revoir, monsieur Frédéric, nous nous retrouverons un jour.

FRÉDÉRIC, *tendant la main à Adelphine*. Et pour ne plus nous séparer, j'ai pour devise : confiance et courage.

ADELPHINE, *lui serrant la main*. Moi : amour et obstination.

RIDGER, *les séparant*. Allons... voilà qu'ils se disent des devises maintenant... Je sais bien que la mienne n'est pas aujourd'hui : sagesse et prudence... Mais, venez donc.

AIR : *Songe à m'obéir* (PRIMA DONNA).

Allons, il faut partir,
Le jour fuit, le tems presse,
(*A part.*) Je fais bien la promesse
De ne plus revenir.

ENSEMBLE.
Allons, il faut partir, etc.
ADELPHINE, FRÉDÉRIC.
Comptons sur l'avenir,
Comptons sur la tendresse,
Un jour l'amour, l'adresse
Sauront nous réunir.
FERDINAND.
Comptez sur l'avenir,
Comptez sur la tendresse,
Notre amitié, l'adresse,
Sauront vous réunir.

A la fin de l'ensemble, Ridger emmène Adelphine, qui se retourne sans cesse du côté de Frédéric. Elle lui tend la main; il court vers elle pour l'embrasser. Le curé, qui s'aperçoit de ce mouvement, veut s'y opposer; Ferdinand se met entre Ridger et les amans comme pour saluer le curé. Frédéric baise la main d'Adelphine; Ridger se cache les yeux dans les mains.

SCÈNE IV.

FREDERIC, FERDINAND.

FRÉDÉRIC. Eh bien! qu'en dis-tu... n'est-ce pas, que c'est un ange?

FERDINAND. Adorable, mon ami; et nous ne partirons pas pour te conserver à elle!... Si fait!... le recruteur peut venir : Charles et moi, nous sommes prêts.

FRÉDÉRIC. Mais, à propos, où donc est-il, Charles?

FERDINAND. Je ne l'ai pas vu sortir. Mais on monte l'escalier avec précipitation... (*Allant à la porte.*) C'est lui!

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHARLES, *accourant*.

CHARLES. Mes amis!... mes amis!... réjouissez-vous... nous sommes sauvés!...

FERDINAND. Comme il a l'air triomphant!... Tu as donc trouvé de l'argent à emprunter?

CHARLES. Mieux que ça.

FRÉDÉRIC. Le recruteur t'aurait rendu l'engagement?

CHARLES. Ce n'est rien auprès de ce que j'ai à vous dire.

FRÉDÉRIC *et* FERDINAND. Mais parle donc vite!

CHARLES. Vous savez bien mon rêve de cette nuit?...

FRÉDÉRIC. Eh bien?

CHARLES. Il est réalisé... Tout-à-l'heure, ici, un ange est venu...

FRÉDÉRIC. Adelphine!

CHARLES. Oui, tandis que, tout à ton amour, tu lui parlais de ta tendresse, moi que la passion n'aveuglait pas, je suivais tous ses mouvemens, je la vis s'approcher de cette table, y déposer mystérieusement un petit portefeuille vert; je m'en empare à la dérobée, il renfermait 300 florins et

un petit billet ne contenant que ces mots : « Aux trois amis. »

FRÉDÉRIC. Bonne Adelphine.

FERDINAND. Quel cœur généreux !

CHARLES. Cette somme était trop faible pour nous sortir d'embarras... je conçois un projet... j'arrive devant cette maison où tu avais été déjà victime du sort... j'entre, un cercle nombreux entourait le tapis vert, je m'avance, en me disant : risquons ma part... le tiers de notre fortune... le hasard ne sera peut-être pas toujours cruel envers nous... Ah ! mes amis, quel moment !..

AIR : *Je payais.* (UNE BONNE FORTUNE. Musiq. d'Adam.)

Je tremblais, (*bis*)
Mais, mais
A vous je pensais ;
Je tremblais, (*bis*)
Mais
Je rêvais le succès !
D'abord je gagne un peu,
Puis, je remets au jeu.
Ah ! déjà je me sens moins de trouble ;
Je ramasse mon or,
Je le hasarde encor,
Et toujours je rassemble le double.
Je gagnais, etc.

Le sort que j'osai braver
M'accordait un avantage ;
Un seul coup peut me sauver,
Me dis-je, allons du courage.
Animé par le succès,
Je prends mon or, je l'étale ;
La boule roule, et je fais
Rafle de ma martingale !..
Je gagnais. (*bis.*)

Alors tout le monde m'entoure... on m'applaudit, on me félicite... je venais de faire sauter la banque et de gagner cinquante mille florins !

FRÉDÉRIC *et* FERDINAND. Cinquante mille florins !...

CHARLES.

Quel bonheur ! (*bis.*)
Adieu, sergent recruteur !
Quel bonheur ! (*bis.*)
Du sort me voilà vainqueur !
Ah ! quel bonheur ! (*bis.*)
Nous paierons le traiteur,
Le rôtisseur,
Le confiseur,
Ah ! quel bonheur ! (*bis.*)
Et le tailleur,
Et le coiffeur,
Et le facteur,
Et le traiteur,
Ah ! quel bonheur ! (*bis.*)
Du sort, enfin, je suis vainqueur !

Tenez l'or !... les billets !... (*Il jette l'or et les billets sur la table*) à nous tout cela mes amis... nos dettes seront payées et nous ne partirons pas !...

FRÉDÉRIC. Vive le jeu !

FERDINAND. Vivent les cartes !

CHARLES. Vive tout ! et pour commencer, cette poignée d'or aux pauvres de la paroisse du bon curé de Steckel.

FRÉDÉRIC *et* FERDINAND. Deux poignées !.. trois poignées !

ENSEMBLE.

Ils se prennent la main, et dansent en rond autour de la table couverte de pièces d'or.

Quel bonheur ! (*bis.*)
Adieu, sergent recruteur ;
Quel bonheur ! (*bis.*)
Du sort me voilà vainqueur !

Le rideau baisse.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Une partie du parc ; à droite et à gauche, deux bosquets en regard au premier plan. Au fond, une galerie éclairée par des lustres, et qui conduit des appartemens du château à la salle de spectacle, où l'on donne un bal. La nuit pendant tout l'acte, à la rampe et aux deux premiers plans.

SCENE PREMIERE.

LE COLONEL, MILLER, HERMANN.

LE COLONEL. Eh bien ! messieurs, que dites-vous de la fête que le prince donne aujourd'hui dans son habitation d'été, pour célébrer la naissance d'un héritier à la couronne ?

MILLER. Je crois en vérité que tout Munich a fait le voyage de la résidence pour prendre part à ces réjouissances de cour.

HERMANN. Il est vrai qu'elles sont magnifiques !

LE COLONEL. Je le crois bien : nous avons grand opéra... un bal travesti... les plus jolies femmes du pays et les meilleurs vins de France ! A propos, j'espère vous présenter ce soir le vieux major Rodenbach, l'oncle de ma future, la charmante Adelphine.

MILLER. Qui doit te sembler d'autant plus belle que sa dot va servir à réparer toutes tes folies de jeunesse.

LE COLONEL. Mais silence !.... je l'entends !...

SCENE II.

LES MÊMES, LE MAJOR.

LE MAJOR. Eh ! le voilà, ce cher colonel... parbleu ! vous arrivez bien tard !

LE COLONEL. Pardon, major, j'étais ici avant le dernier acte de l'opéra.

LE MAJOR. C'est possible : a fait, je dors depuis le commencement... la belle musique me produit toujours cet effet-là..... Dès le premier coup d'archet, l'extase s'empare de moi, ma bouche s'ouvre, mes yeux se ferment, et pour peu que cela se prolonge, je ronfle comme une contre-basse.

LE COLONEL. Oui, vous êtes sensible aux charmes des beaux-arts.

LE MAJOR. On ne peut plus sensible... je suis de même devant un beau tableau... je bâille comme un imbécille... Et la littérature donc!... voilà ce qui me crispe l'estomac... Tenez, votre future, ma chère Adelphine, me fait souvent la lecture le soir; eh bien! à peine a-t-elle tourné le premier feuillet, que mon imagination galope, je ne sais plus où je suis... j'ai des nuages sur les yeux, des cloches dans les oreilles, si bien que cette charmante enfant est obligée de me répéter jusqu'à dix fois : « Mais allez donc vous coucher, mon oncle... allez donc vous coucher!... » Que voulez-vous?... je suis impressionnable.

LE COLONEL. Messieurs, je vous présente le commandant de la citadelle de Zizendorf.

MILLER. Le major Rodenbach est connu de toute l'armée comme un excellent homme de guerre.

LE MAJOR. Sans doute, je suis un vieux renard... en théorie, et j'ai, pour le prouver, les revues et les manœuvres dont j'assomme ma garnison.

LE COLONEL. Oui, oui, vous tenez vos soldats sur un bon pied.

LE MAJOR. Pas tous.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Mon caporal n'est pas des plus ingambes,
Mon brigadier boite tout bas,
J'ai trois hussards qui n'ont que quatre jambes,
Enfin, tous mes autres soldats,
Pour eux quatre n'ont que trois bras.
Ces braves-là ne sont pas très-solides,
L'autorité, qui se moque de moi,
Eût plutôt fait de me donner l'emploi
De gouverneur des invalides. (*bis.*)

LE COLONEL. Heureusement, vous n'avez pas besoin d'une armée pour garder le cœur d'une jeune fille.

LE MAJOR. Je peux dire, sans me flatter, que j'ai eu quelque peine à vous conserver celui d'Adelphine... Il m'a fallu toute ma tactique pour défendre ma nièce contre les ruses de l'un de ces maudits étudians si connus sous le nom de triolet bleu.

LE COLONEL. Oui, je sais que j'avais pour rival l'un de ces trois mauvais sujets contre lesquels les officiers de notre garnison conserveront long-tems rancune.

LE MAJOR. A propos de ma nièce, je l'ai amenée pour la distraire, cette pauvre petite, vous allez la voir; elle est là, dans le bal, sous la protection de la comtesse Vanderlinsbeck. Il faut emporter la place d'assaut, colonel. Jusqu'à présent Adelphine vous a répondu d'une manière assez vague, parce qu'elle est timide... mais, grâce au domino bleu que je lui ai fait prendre, elle ne craindra pas de rougir devant vous..... Une déclaration sous le masque... je connais ça : je suis un vieux renard!

LE COLONEL. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour obtenir son consentement. Mais voici qu'on se rend dans la salle du bal... ... Allons, messieurs, suivons la cour.

On voit des masques et des personnes en costume de bal traverser la galerie du fond.

AIR :

Au doux plaisir du bal,
La soirée
Est ici consacrée;
Et le prince royal,
De la fête a donné le signal.

Le major et les trois officiers se mêlent aux personnes qui traversent la galerie après avoir salué le prince qui passe. Deux dominos bleus, qui suivaient les autres s'arrêtent et descendent la scène.

SCÈNE III.

FREDERIC, FERDINAND.

FRÉDÉRIC. Par ici!

FERDINAND. Me voilà!

Ils ôtent leurs masques.

FRÉDÉRIC. Ah! maintenant, nous pouvons respirer à notre aise.

FERDINAND. Tu n'as pas aperçu Charles?

FRÉDÉRIC. Non... il n'est sans doute pas encore arrivé; mais, grâce aux dominos bleus que nous sommes convenus de prendre tous les trois, nous ne pouvons manquer de le reconnaître.

FERDINAND. C'est juste... L'essentiel est donc de savoir si ton Adelphine est venue à ce bal.

FRÉDÉRIC. Comment veux-tu le deviner?.. l'œil se perd dans cette foule de femmes masquées qui remplit la salle.

FERDINAND. Ce serait pourtant le seul moyen de découvrir si le major, auprès duquel nous avons inutilement cherché à parvenir depuis quinze jours, sera moins intraitable à présent que nous sommes riches, que nous n'avons plus de dettes, et

que nous menons une existence de grands seigneurs !

FRÉDÉRIC. Mais tout cela ne me donnera pas un nom, une position, une famille pour mériter la main d'Adelphine.

FERDINAND. Qu'importe..... D'ailleurs, Charles n'a-t-il pas dû aller ce matin à l'université de Munich pour demander des renseignemens sur la personne qui t'y avait amené et qui payait ta pension?... peut-être cela nous mettra-t-il sur la voie.

FRÉDÉRIC. Je ne l'espère pas.

FERDINAND. Et tiens, tu vas le savoir, car Charles nous a reconnu, il vient à nous.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES, *accourant et ôtant son masque.* Ah! vous voilà, mes amis... vous m'attendiez avec impatience, mais, impossible d'aller plus vite. Mes chevaux ont bousculé la chaise à porteur d'un conseiller, éclaboussé les bas de soie d'une altesse, enfin, en entrant, j'ai failli renverser le premier ministre !... ce que c'est que la fortune !

FRÉDÉRIC. Eh bien ! as-tu de bonnes nouvelles?

CHARLES. Non, mais j'ai du latin.

FERDINAND. Comment?

CHARLES. C'est là le seul héritage que les parens de Frédéric paraissent vouloir lui laisser...

FRÉDÉRIC. Explique-toi.

CHARLES. Ce papier, qui fut remis au régent de l'Université, lors de ton admission, est le seul renseignement que j'aie pu obtenir.

FRÉDÉRIC. N'importe, donne toujours... (*Lisant.*) « Théodore Frédéric, né le 15 mars 1750, à onze heures, et baptisé le même jour. »

CHARLES. E, puis, comme je te le disais... du latin pour devise : *Virtus sola nobilitas.*

FRÉDÉRIC. Eh bien ! qu'est-ce que ça prouve ?

FERDINAND. Ça prouve que tu as vingt ans.

CHARLES. Et que tu n'es pas baron, puisqu'on te prévient que tu n'as que ton courage pour noblesse... et on ne te prêtera rien là-dessus à la banque de Francfort.

FERDINAND. Et le major ne t'en donnera pas plus vite la main de sa nièce.

FRÉDÉRIC. Le sort se joue cruellement de moi !

CHARLES. Eh bien ! il faut jouer avec lui, et dès demain, nous mettre en route pour chercher ta famille... et nous la retrouverons, fût-ce dans le cratère du Vésuve, ou sous le saut du Niagara.

AIR : *de Préville et Taconnet.*

Pour mieux courir nous avons équipage,
Un gros cocher, deux énormes laquais,
Nous sèmerons l'or sur notre passage,
Et nous paierons double à tous les relais,
On nous prendra pour trois banquiers anglais !
Ton père est sourd au cri de la nature,
Mais ton argent d'abord l'éblouira,
Et sur-le-champ son cœur s'attendrira.
En te voyant arriver en voiture,
Va, sois-en sûr, il te reconnaîtra. (*bis.*)

FERDINAND. Mais, nous reparlerons de ça demain, l'essentiel en ce moment est de rejoindre ton Adelphine, s'il est possible.

FRÉDÉRIC. Tu as raison, rendons-nous tous les trois...

CHARLES. Tous les trois... y penses-tu?.. On reconnaîtrait bien vite le triolet bleu à la couleur de notre costume... on nous intriguerait... on nous mystifierait, et le major se défierait de nous... établissons plutôt ici notre quartier-général et séparons-nous... toi, Ferdinand, tu vas prendre par cette allée, moi, par cette galerie, et nous nous rejoindrons dans la salle de bal.

FRÉDÉRIC. Allez, mes amis, et vous me retrouverez ici... au rendez-vous.

AIR : Final du 2e acte de *Sophie Arnoult.*

Sois certain / J'espère } qu'un jour
L'hymen viendra { te / me } payer de { ton / mon } amour.
Et nous rirons tous
Du sort jaloux
Qui s'est moqué de nous.

(Charles sort par la droite, et Ferdinand par la gauche.)

SCÈNE V.

FREDERIC, *puis le* COLONEL.

FRÉDÉRIC, *tenant toujours le papier. Virtus sola nobilitas!* il me semble que j'ai vu cette légende quelque part !.. je ne sais... sur un écusson armorié... aux panneaux d'un carosse... sur la porte d'un château... mais, quelle folie à moi de me croire quelque chose dans le monde !.. je ne suis qu'un pauvre étudiant... bien amoureux et sans espoir, d'obtenir celle qu'il aime... encore, si je pouvais la retrouver à ce bal !

LE COLONEL, *entrant.* Le major m'a promis d'envoyer Adelphine du côté du jardin, pour me ménager une entrevue avec

elle... tâchons de profiter de l'occasion pour me déclarer tout-à-fait.

FRÉDÉRIC. Quelqu'un!..

Il remet son masque.

LE COLONEL, *l'apercevant*. Un domino bleu!.. voilà bien la couleur que m'a indiquée le major... et, si j'en crois cette jolie tournure... c'est elle!

FRÉDÉRIC. Comme cet officier me regarde!.. pour qui me prend-il?

LE COLONEL, *avec galanterie*. Beau masque, tu cherches bien la solitude.

FRÉDÉRIC. C'est pour éviter les ennuyeux.

LE COLONEL. Si tu veux, je te tiendrai compagnie.

FRÉDÉRIC. Ce n'est peut-être pas le moyen que je fuye ce que je veux éviter.

LE COLONEL. Ah! tu me railles... tu voudrais m'intriguer par cette plaisanterie, mais, je t'ai reconnue à ta voix douce, à ta tournure séduisante.

FRÉDÉRIC. Tu es bien heureux d'avoir reconnu tout cela.

LE COLONEL. Si heureux, que je sollicite de toi la faveur de lire dans ta jolie main tout ce que tu refuses de me dire.

Il lui prend la main.

FRÉDÉRIC, *la retirant*. Ma jolie main n'a jamais servi de livre à personne et ne t'en dira pas plus que je ne veux que tu en saches.

LE COLONEL. Tu es bien intraitable, beau masque... ton oncle m'avait promis pourtant que tu te rendrais à mes vœux.

FRÉDÉRIC. Mon oncle ne peut rien promettre pour moi.

LE COLONEL. Le major Rodenbach a pourtant quelque droit sur sa nièce Adelphine.

FRÉDÉRIC, *à part*. Adelphine!... qu'entends-je? il me prend pour elle.

LE COLONEL. Ah! tu t'es troublée!... eh bien! douteras-tu encore que je t'ai reconnue?.. allons cesse de feindre... réponds à l'amour de celui qui t'aime... et ne me repousse pas, comme tu le fais toujours.

FRÉDÉRIC, *à part*. Ah! j'ai un rival!... et elle le repousse... c'est bon à savoir.... (*Haut et d'un air timide.*) Monsieur, ce langage....

LE COLONEL. M'est bien permis... n'ai-je pas le droit de te parler ainsi?

FRÉDÉRIC, *à part*. Diable! le droit! colonel... ce mot...

LE COLONEL. Est déplacé, je l'avoue, mais, dans huit jours ne serai-je pas votre époux?

FRÉDÉRIC, *à part*. Dans huit jours!... un mariage!... oh! c'est ce qu'il faudra voir... (*Haut.*) Mais qui donc, colonel, vous a si bien instruit de ma présence en ces lieux?

LE COLONEL. Je peux vous le dire à présent; c'est le major qui vous a envoyée seule près de cette allée, pour me ménager un entretien duquel mon bonheur va dépendre.

FRÉDÉRIC, *à part*. Près de cette allée.... elle doit y être encore... si je pouvais...

LE COLONEL. Mais pour me permettre d'achever de plaider ma cause, consentez à vous asseoir avec moi, quelques instans, sous ce bosquet.

FRÉDÉRIC, *à part*. Ce n'est pas là mon compte... (*Haut.*) Avec vous je ne puis, colonel.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHARLES, *sortant de la salle de bal et tenant son masque à la main.*

CHARLES. Impossible de rejoindre Ferdinand... Que vois-je! Frédéric en têteà tête avec un officier!

LE COLONEL, *à Frédéric qui résiste*. Eh bien! vous hésitez encore.

FRÉDÉRIC, *apercevant Charles*. Je ne me trompe pas!... Charles!... je suis sauvé!

Il lui fait signe d'approcher.

CHARLES, *remettant son masque*. Que me veux-tu?

FRÉDÉRIC, *bas et très-vite*. Je suis avec mon rival qui me prend pour Adelphine... elle est là, près d'ici... il faut que je lui parle... remplace-moi près de cet homme.

CHARLES. Comment, tu veux?

FRÉDÉRIC. Chut!,.. tais-toi!...

Le colonel est entré dans le bosquet, il tient la main de Frédéric, qui est encore en dehors et résiste toujours; ce dernier retire sa main et fait un mouvement en arrière. Charles s'avance et se trouve à sa place; le colonel veut rattraper la main qui lui échappe, et prend celle de Charles, qui cède à ses instances. Frédéric sort.

SCÈNE VII.

CHARLES, LE COLONEL.

LE COLONEL. Approchez... j'ai encore tant de choses à vous dire.

CHARLES. Volontiers. (*A part.*) Qu'est-ce qu'il a donc à me dire?... jolie position pour un étudiant!

LE COLONEL. Maintenant que vous voilà seule avec moi, j'espère que vous m'avouerez que je ne vous déplais pas.

CHARLES. Moi, monsieur... (*A part.*) Ne faisons pas la cruelle avec lui... j'en serai plus tôt débarrassé.

LE COLONEL. Vous vous taisez encore?... dites au moins, ce que je peux espérer.

CHARLES. Mais... tout ce qui vous fera plaisir.

LE COLONEL. Quelle aimable ingénuité!.. vous convenez donc enfin, que vous comblerez tous mes vœux, et que dans huit jours...

CHARLES. Monsieur, si ça peut vous être agréable...

LE COLONEL. Ah! je suis trop heureux! et maintenant, je l'espère vous ne me priverez pas du plaisir de presser votre jolie main sur mon cœur.

CHARLES, *abandonnant sa main.* Oh! mon Dieu! je n'y vois pas le moindre inconvénient. (*A part.*) Il est enragé ce colonel.

Ils sont assis sous le bosquet de droite.

LE COLONEL.

AIR: *Aux bords heureux du Gange.* (LE DIEU ET LA BAYADÈRE.)

Ici l'amour me tente.

CHARLES.

Vraiment, l'amour vous tente.

LE COLONEL.

Ah! daignez m'excuser.

CHARLES.

Je puis vous excuser.

LE COLONEL.

Sur cette main charmante.

CHARLES.

Sur cette main charmante?...

LE COLONEL.

Je veux prendre un baiser.

CHARLES.

Prenez donc un baiser.

Le colonel lui baise la main avec transport.

ENSEMBLE.

LE COLONEL, *à part.*

Ah! quelle nuit charmante!
J'ai reçu votre foi,
Un tel bonheur m'enchante!
Vous serez donc à moi!

CHARLES, *à part.*

L'aventure est plaisante!
Mais, c'est assez, je croi,
Car le rôle d'amante,
N'est pas de mon emploi.

CHARLES, *à part.* Ah ça! mais, est-ce que Frédéric va me laisser là jusqu'à demain en tête à tête avec un hulan?...

LE COLONEL, *à part.* Le major est peut-être inquiet de sa nièce; il est loin de se douter de mon bonheur...

Il continue de parler bas à Charles.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MAJOR, FERDINAND.

LE MAJOR, *donnant le bras à Ferdinand.*

MÊME AIR:

Mais, viendras-tu, ma nièce...

FERDINAND, *à part.*

Feignons d'être sa nièce.

LE MAJOR.

Je voulais, entre nous...

FERDINAND.

Eh bien! que vouliez-vous?

LE MAJOR.

Te peindre la tendresse...

FERDINAND.

Me peindre la tendresse...

LE MAJOR.

De ton futur époux.

FERDINAND.

J'aimerai mon époux.

ENSEMBLE.

LE MAJOR, *à part.*

Ah! quelle nuit charmante!
Il recevra ta foi,
Cet aveu qui m'enchante,
Te rend digne de moi.

FERDINAND, *à part.*

L'aventure est plaisante,
J'engage ici ma foi!
Le quiproquo m'enchante,
Remplissons mon emploi!

LE MAJOR, *faisant asseoir Ferdinand sous le bosquet de gauche.* Tiens, reposons-nous un peu sous ce bosquet, je suis horriblement fatigué!... voilà une heure que tu me fais promener... Ah ça! tu conviens donc enfin que tu ne penses plus à ce jeune fou... et que tu épouseras le colonel, mon protégé?

FERDINAND, *imitant la voix d'Adelphine.* Je vous le jure, mon bon oncle... autant que cela dépendra de moi...

LE MAJOR. A la bonne heure... je te trouve enfin raisonnable. Je suis un fin renard... et j'étais sûr d'arriver à mon but.

LE COLONEL, *toujours sous le bosquet de droite, à Charles.* Vous avez perdu tout souvenir de ce mauvais sujet d'étudiant qui aspirait à votre main?

CHARLES. Oui, colonel. (*A part.*) Mauvais sujet!... je voudrais que Frédéric fût là pour rire aux dépens de cet impertinent.

SCENE IX.

LES MÊMES, CHARLES, FERDINAND, LE MAJOR ET LE COLONEL, *dans les bosquets;* FREDERIC, ADELPHINE, *toujours en dominos, mais sans masques, entrant par le fond de l'allée.*

FRÉDÉRIC.

MÊME AIR.

Quel moment plein d'ivresse!

ADELPHINE.

Quel moment plein d'ivresse!

FRÉDÉRIC.

Loin des regards jaloux,

ADELPHINE.

Loin des regards jaloux!

FRÉDÉRIC.

Par ma vive tendresse,

ADELPHINE.

Par ma vive tendresse,

FRÉDÉRIC.

Je jure d'être à vous!

ADELPHINE.

Je jure d'être à vous!

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC *et* ADELPHINE.

Ah! quelle nuit charmante!
J'ai reçu votre foi.
Cet aveu qui m'enchante,
Va vous unir à moi.

LE MAJOR *et* LE COLONEL.

Ah! quelle nuit charmante! etc.

CHARLES *et* FERDINAND.

L'aventure est plaisante! etc.

LE COLONEL, *à Charles. Il se lève et sort du bosquet.* On vient... acceptez mon bras.

LE MAJOR, *même jeu.* Quelqu'un ici!... Venez avec moi, ma nièce.

ADELPHINE *et* FRÉDÉRIC. Ciel! { mon oncle! / le major! } tout est perdu!

LE MAJOR. Ma nièce!

LE COLONEL. Adelphine ici!

LE MAJOR. Et qui donc avais-je sous le bras?

FERDINAND. Eh! parbleu! moi... Ferdinand Burger, à qui vous avez fait promettre d'épouser M. le baron de Lieven.

LE COLONEL. A qui donc ai-je déclaré mon amour?

CHARLES. A moi, colonel..... Charles Welstein, qui vous fait compliment de votre galanterie.

LE COLONEL. Encore le triolet bleu!

LE MAJOR, *furieux.* En effet, un, deux, trois, quatre dominos bleus!... on ne s'y reconnait plus!...

ADELPHINE, *s'approchant.* Mon oncle, pardonnez...

LE MAJOR, *prenant le bras de sa nièce.* Taisez-vous, mademoiselle, et suivez-moi... (*A part.*) A présent, je vois tout bleu.

ENSEMBLE.

CHARLES, FRÉDÉRIC *et* FERDINAND.

AIR: *Ah! j'étouffe de colère!* (PHILTRE CHAMPENOIS.)

Ah! la drôle d'aventure!
Ici, tout va, je le jure,
Pour le mieux! (*bis*)
Le tour est délicieux!
Il faut, grâce à notre adresse,
Pour lui souffler sa maîtresse,
Qu'il retrouve en tout lieu
Le maudit triolet bleu!

LE MAJOR *et* LE COLONEL.

Quelle effroyable aventure!
Même ici me faire injure!
C'est affreux! (*bis*)
D'honneur je suis furieux!
En dépit de { mon / notre } adresse
Faut-il, auprès de { ma / sa } nièce,
Retrouver en tout lieu
Ce maudit triolet bleu!

ADELPHINE.

Quelle fâcheuse aventure!
Le sort m'en veut, je le jure;
Faut-il donc, en ces lieux,
Perdre l'objet de mes vœux!
Ah! je l'aimerai sans cesse!
Toi qui connais ma tendresse,
O mon Dieu! ô mon Dieu!
Sauve le triolet bleu!

Le major sort avec Adelphine.

SCENE X.

CHARLES, FREDERIC, FERDINAND, LE COLONEL, *puis* MILLER ET HERMANN.

LE COLONEL. Nous voilà seuls..... Messieurs, vous savez que depuis long-tems c'est un compte à régler entre vous et tous les officiers de la garnison.

FRÉDÉRIC. Volontiers! et voici mes témoins.

CHARLES. Y pense-tu?... C'est moi qui ai mystifié le colonel, je réclame l'honneur de me battre avec lui.

FERDINAND. Du tout, c'est à moi.

LE COLONEL. Patience! messieurs, patience! vous serez tous trois satisfaits, car j'aperçois deux officiers de mes amis... ce sera partie à six!

CHARLES, FRÉDÉRIC, FERDINAND. Accepté!

LE COLONEL, *à Hermann et Miller qui entrent.* Eh! arrivez donc, messieurs, je vous attendais avec impatience... Je vous présente le triolet bleu... il s'agit d'acquitter nos dettes envers lui.

CHARLES, *saluant.* Flatté de la rencontre, messieurs...

MILLER. Je vais vous chercher des armes.

Il sort un instant.

LE COLONEL. Le lieu du rendez-vous?

CHARLES. Celui-ci nous convient..... on danse là-bas... nous pouvons tranquillement nous tuer ici.

FERDINAND. Habit bas.

Ils ôtent leurs habits.

MILLER, *rentrant*. Voici les armes.

Ils prennent chacun leur épée.

FERDINAND. En garde maintenant.

CHARLES. Un instant!... (*A Frédéric et Ferdinand.*) Mes amis, il y va de la vie!... avant de la risquer... en avant notre refrain chéri?

CHARLES, FRÉDÉRIC *et* FERDINAND.

Même air qu'au final du 2e acte.

Éternelle amitié!
Notre sort est lié.
Entre nous, désormais, tout sera de moitié;
Soit misère ou grandeur,
Soit fortune ou malheur;
A tous trois nous n'avons qu'une vie et qu'un cœur.

TOUS. En garde!

Il s'alignent et croisent le fer; après quelques secondes de combat, le rideau baisse, au moment où le triolet bleu paraît devoir être vainqueur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

La plate-forme d'une citadelle; au fond, les remparts, près desquels est une guérite; à droite, une tourelle, avec une porte ouvrant sur le théâtre et une petite porte de caveau; à gauche, un corps de logis avec fenêtre; au fond, la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAJOR, RIDGER. *Ils sont assis près d'une table; le major fume.*

RIDGER. Et il y a deux mois, le vieux baron de Steckel mourut en laissant des biens immenses sans qu'il se présentât un héritier en ligne directe.

LE MAJOR. Parbleu! cela devait être, puisque depuis vingt ans il avait perdu sa propre fille, sans qu'elle même laissât d'enfans.

RIDGER. Du premier lit, sans doute... mais du second?

LE MAJOR. Comment, mademoiselle de Steckel s'était remariée?

RIDGER. A l'insu du vieux baron et avec son jeune secrétaire, trop pauvre pour que cette union disproportionnée pût être déclarée.... aussi, resta-t-elle un secret pour tout le monde, excepté pour moi, qui, en ma qualité de curé de la paroisse de Steckel, ai baptisé, il y a dix-huit ou vingt ans, un joli petit baron en expectative.... sans que son vieux grand-père se doutât de son existence.

LE MAJOR. Bah!... et qu'est devenu le petit bonhomme?

RIDGER. C'est ce que je ne sais pas plus que vous... car, ce matin, je n'ai quitté le presbytère de Steckel que pour aller à l'Université de Munich demander de ses nouvelles, ce qui n'avancera pas beaucoup les affaires de la succession, puisqu'on n'a pu me donner aucun renseignement sur son sort.

LE MAJOR. Et vous n'avez pas voulu repartir sans visiter votre ancien ami.

RIDGER. Et m'informer en même tems de la santé de votre charmante nièce, ainsi que de celle de votre jeune prisonnier.

LE MAJOR. Ah! ah! monsieur Frédéric... vous avez bien de la bonté... il n'a que ce qu'il mérite... à la sortie d'un bal, et presque en présence du souverain, oser, avec ses deux garnemens d'amis, renouveler le combat des trois Horaces contre les trois Curiaces!

RIDGER. Dam! on est jeune, amoureux et brave... c'est dans l'ordre des choses... autrefois vous en auriez fait autant qu'eux.

AIR *d'Aristippe.*

Avec ardeur on se bat et l'on aime,
C'est un plaisir à l'âge de vingt ans;
Plus tard, hélas! il n'en est pas de même,
Quand les hivers succèdent aux printems. (*bis.*)
Excusons donc les erreurs de jeunesse,
Dès qu'un coupable a pour lui l'avenir;
Car Dieu, je crois, nous donna la vieillesse
Tout exprès pour nous repentir. (*bis.*)

Aussi, cela ne serait rien, sans la blessure que M. Frédéric a reçue.

LE MAJOR. Morbleu! celle qu'il a donnée au colonel, son adversaire, est encore plus dangereuse, puisqu'on craint pour ses jours, et que sa famille, puissante auprès du prince, a obtenu de lui l'ordre d'enfermer M. Frédéric dans cette citadelle jusqu'à ce qu'un arrêt exemplaire soit prononcé contre lui avec toute la sévérité de nos dernières lois sur le duel.

RIDGER.. Mais alors il y va de sa vie!... oh! c'est bien cruel... pour une étourderie de jeunesse!

LE MAJOR. Sans doute... se battre c'est pardonnable... mais me mystifier dans un bal masqué !... Heureusement ici je suis plus difficile à tromper... si la garnison commence à tomber en ruines, j'ai écrit à Munich qu'on m'envoyât un détachement du beau régiment des cadets qui s'y trouve en garnison.

RIDGER. Ne fallait-il pas demander le régiment tout entier pour garder un seul homme ?

LE MAJOR. Chut ! j'aperçois le prisonnier qui sort de son logement, pas d'explications devant lui.

SCENE II.

Les Mêmes, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Salut à monsieur le major !... Que vois-je ! M. Ridger ici ! quel heureux hasard vous amène à la citadelle ?

RIDGER. Le désir de vous revoir et de vous exprimer toute la peine que m'a causée votre malheureuse affaire.

FRÉDÉRIC. Ne me plaignez pas, monsieur Ridger, mes deux amis ont échappé à tous les dangers !... à toutes les recherches !... moi seul serai puni pour eux !... vous voyez bien que je suis le plus heureux des trois.

LE MAJOR. Ah ! je sais bien ce qui vous fait parler ainsi... la présence de ma nièce dans ce logement, dont la fenêtre donne en face de la vôtre... le malheur a voulu qu'elle habitât avec moi cette forteresse quand on vous a envoyé il y a trois jours... mais je suis un vieux renard... j'ai donné des ordres formels... et, dès demain, votre croisée sera murée, et ma nièce partira pour aller passer le reste de la saison à Munich chez sa tante !

FRÉDÉRIC. Oh ! monsieur le major !

SCENE III.

Les Mêmes, le Caporal SCHNICK.

LE CAPORAL. Major.... le détachement que vous avez fait demander vient d'entrer dans la citadelle.

LE MAJOR. Ah ! vivat !..... maintenant nous sommes en force ! C'est bien, caporal Schnick, je vais le recevoir..... Vous voyez, monsieur Frédérick, qu'il ne vous reste plus guères d'espoir d'évasion..... pourtant, pendant mon absence, vous allez rentrer dans votre appartement.

RIDGER. Eh quoi ! craindriez-vous donc de le laisser seul avec moi..... qui suis ordinairement chargé de ramener les brebis égarées.

LE MAJOR. Oh ! dès que j'aurai tourné les talons, je gage que la jeune colombe viendra roucouler à cette fenêtre... mais je mets tout sur votre responsabilité de curé, et si Adelphine paraît ici, promettez-moi d'intercepter toute communication entre les tourtereaux.

RIDGER. Mais pourtant, mon ami...

LE MAJOR. Pas de réplique ; je commande en maître dans cette place, et tout le monde doit se soumettre à mon ordre du jour. Suivez-moi, caporal Schnick.

Il sort suivi du caporal.

SCENE IV.

RIDGER, FRÉDÉRIC.

RIDGER. Vous voyez, mon jeune ami, qu'en son absence, toute tentative pour revoir Adelphine serait inutile.

FRÉDÉRIC. Oui, monsieur Ridger... mais, attendez... j'ai cru entendre...

RIDGER, *prêtant l'oreille*. Quoi donc ?

FRÉDÉRIC. Comme le froissement d'une robe... elle a sans doute vu partir son oncle et elle est descendue.

RIDGER.. Ah ! mon Dieu ! c'est vrai..... et le major qui m'a placé là en sentinelle avancée pour veiller sur l'ennemi !...

FRÉDÉRIC. Vous veillerez à ce qu'il ne vienne pas nous interrompre.

RIDGER. Du tout, du tout !... je suis à mon poste... c'est un poste d'honneur..... je dois le défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il se promène comme une sentinelle.

FRÉDÉRIC. M. Ridger, au nom du ciel, laissez-vous attendrir !

SCENE V.

Les Mêmes, ADELPHINE.

ADELPHINE, *entrant*. C'est moi, j'ai apperçu monsieur Ridger, et je suis accourue.

FRÉDÉRIC, *allant à elle*. Chère Adelphine ! je puis enfin me retrouver près de vous !

RIDGER, *se plaçant entre eux*. Arrière, soldats... ou j'appelle toute la garnison ! et je fais feu !...

ADELPHINE, *reculant effrayée*. Ah ! mon Dieu !

RIDGER. Ne craignez rien, je n'ai pas de fusil... et d'ailleurs, j'aurais trop peur de vous faire mal... (*Ils se rapprochent.*) Seulement, je dois vous prévenir, mademoiselle, que vous ne pouvez rester là !... que j'ai l'ordre d'intercepter toute communi-

cation entre vous et M. Frédéric... M. le major a mis tout sur ma conscience, et quand on me prend par là, c'est plus fort pour moi qu'une bulle du pape.

FRÉDÉRIC, *d'un ton suppliant.* Monsieur Ridger, vous êtes si bon!

ADELPHINE, *de même.* Si tolérant!

FRÉDÉRIC. Si aimable!

ADELPHINE. Si complaisant!

RIDGER, *attendri.* Hein!... vous croyez que je suis... au fait, on me l'a toujours dit. (*Pendant cet aparté, Adelphine et Frédéric se reculent, et se parlent derrière Ridger.*) (*A part.*) Ces pauvres enfans! ils me font une peine! pourquoi faut-il que mes fonctions et mon caractère... Oh! quelle idée!... oui... comme cela je ne risque rien... écoutez moi...

ADELPHINE *et* FRÉDÉRIC, *se rapprochant.* Quoi donc?...

RIDGER. M. le major m'a défendu de vous laisser parler l'un à l'autre, mais il ne m'a pas défendu que vous me parliez à moi; or donc, si vous avez quelque confidence mutuelle à vous faire...

ADELPHINE *et* FRÉDÉRIC. Eh bien?

RIDGER, *leur prenant la main.* Eh bien! adressez-les-moi... je les recevrai de l'un pour l'autre, qui y répondra de même.. comme ça vous pourrez vous dire les choses les plus aimables et les plus tendres sans que j'aie manqué à ma consigne.

FRÉDÉRIC. Oh! la bonne idée!

ADELPHINE. Comment! vous voulez que je vous dise tout ce que je dirais à M. Frédéric?

RIDGER. Oui; mais surtout, mes enfans, de la modération; songez à l'habit que je porte. Allons, voyons, placez-vous là, et dépêchons.. si M. le major allait revenir,. (*A Frédéric.*) A vous d'abord, jeune homme... (*A part.*) Voilà peut-être la première fois qu'un curé... (*Haut.*) Y êtes-vous?

Il est toujours placé entre les deux jeunes gens.

FRÉDÉRIC, *lui pressant la main avec tendresse.*

AIR *du Bal d'Ouvriers.*

Ah! daignez entendre
L'aveu le plus tendre
Qu'un amant discret
Vous fait en secret.

RIDGER. Bien! (*A Adelphine.*) A vous, maintenant.

ADELPHINE, *même jeu.*

Depuis votre absence,
A vous seul je pense!..
Pour vous mon amour
S'accroît chaque jour.

RIDGER. Parfait! (*A Frédéric.*) Continuez.

FRÉDÉRIC.

Tendresse et constance
Espoir, confiance,

ADELPHINE.

Un jour plus heureux
Nous attend tous deux.

RIDGER. Je l'espère... Allez toujours.

FRÉDÉRIC.

Pour prix de ma flamme,
Devenez ma femme...

RIDGER, *l'arrêtant.* Comment vous voulez... ah! bien, bien! j'oubliais...

ADELPHINE.

Mon sort le plus doux,
Serait d'être à vous.

RIDGER.

Ah! vraiment,
C'est charmant!
Et plus je les entends,
Plus je sens
Que l'on est heureux à vingt ans.

ENSEMBLE.
Ah! vraiment, etc.
FRÉDÉRIC ET ADELPHINE.
Ici, plus je l'entends,
Plus je sens
Mes tourmens
Se calmer (*bis*) à ses doux accens.

RIDGER. Dieu! j'entends la voix du major!... Eh! vite, à mon poste.

Frédéric et Adelphine s'éloignent de lui précipitamment, et il recommence à se promener entre eux comme une sentinelle.

SCENE VI.

LES MÊMES, LE MAJOR, SCHNICK.

LE MAJOR. Caporal Schnick, vous donnerez du vin à discrétion aux hussards... je veux qu'ils fêtent leur arrivée à la forteresse le verre à la main.

SCHNICK. Oui, mon major.

Il sort.

LE MAJOR. Superbe régiment que celui des cadets!... tous braves, de quatre pieds huit pouces, et qui auront des moustaches... quand elles leur seront poussées... Eh bien! que vois-je?... ma nièce ici!... malgré ma défense!

RIDGER. Pas d'emportement, major; vos ordres ont été exécutés à la lettre... les deux jeunes gens n'ont parlé qu'à moi..... ma tâche est terminée, et je dépose les armes.

LE MAJOR, *prenant le bras d'Adelphine.* C'est bien... mais, moi, j'empêche une jonction entre les deux corps d'armée... j'ordonne à l'aile droite de retourner dans

ses retranchemens, autrement dit dans sa chambre; quant à l'aile gauche, elle peut bivouaquer ici, si bon lui semble.

RIDGER. En ce cas, la sentinelle avancée n'a plus rien à faire dans le camp, elle demande donc à battre en retraite, vu qu'on l'attend à Steckel pour sonner l'angelus.

LE MAJOR. Accordé.

RIDGER. Avant de me mettre en route, je demande la permission d'embrasser l'aile droite.

ADELPHINE. Oh! bien volontiers!...

LE MAJOR. Je n'y vois pas d'inconvéniens.

Ridger embrasse adelphine, qui le remercie par un signe.

RIDGER. De serrer la main de l'aile gauche. (*Il serre la main de Frédéric, qui lui fait également un signe d'intelligence.*) Et de souhaiter le bonjour au général en chef.

LE MAJOR. C'est dans l'ordre...

RIDGER. Adieu, major! au revoir...

Adelphine rentre dans le corps de logis de gauche, après avoir échangé un adieu avec Frédéric et avec Ridger, qui sort par le fond.

SCÈNE VII.

LE MAJOR, FREDERIC, *puis* CHARLES.

LE MAJOR. Ah ça! mon jeune ami, maintenant que la trève est conclue, si vous voulez vous livrer à tous les plaisirs que l'on goûte dans ma citadelle... voici la plate-forme pour vous promener... et une pipe pour fumer.

FRÉDÉRIC. Merci, major... je n'ai pas besoin de ça!

Le major va se remettre à la table, et s'apprête à fumer de nouveau.

CHARLES, *en uniforme de hussard bleu ciel. Il tient d'une main le fourreau de son sabre, et de l'autre un porte-manteau de cavalier. Imitant le ton et les manières d'un soldat étourdi par le vin, il entre en chantant :*

Entends-tu la trompette guerrière,
Qui t'appelle, qui t'appelle dans la carrière?

LE MAJOR. Quel est ce jeune hussard qui vient encore nous interrompre?.. Que voulez-vous, mon camarade?

CHARLES. Permettez-moi, mon major, de vous offrir d'abord mes hommages et mes civilités réspectueuses.

FRÉDÉRIC, *le reconnaissant.* Que vois-je! Charles, sous cet uniforme! (*S'approchant de Charles.*) Comment, c'est toi?...

CHARLES, *à voix basse.* Ne fais pas semblant de me connaître, ou tout est perdu! (*Haut au major.*) Je fais partie du détachement qui vous a été envoyé de Munich, et comme vous avez poussé l'attention jusqu'à nous faire distribuer du vin qui est presque aussi vieux que votre moustache, je suis venu vous adresser les remercîmens que tout soldat doit à son supérieur quand il est respectable et qu'il lui paie à boire.

LE MAJOR. Flatté du compliment...

FRÉDÉRIC, *bas à Charles.* Comment t'és-tu introduit ici?

CHARLES, *de même.* Tu le sauras plus tard. Ferdinand est avec moi... mais chut! pas un mot!

LE MAJOR. Avant tout, mon ami, le devoir d'un militaire est de rester au quartier, quand il n'a pas l'ordre d'en sortir.

CHARLES. Un instant, mon major... je ne me serais pas risqué, si je n'avais pas eu des raisons plausibles et suffisantes!... la nature avant tout... et quand depuis vingt ans on n'a pas eu le bonheur de revoir son parrain.

LE MAJOR, *étonné.* Son parrain?

FRÉDÉRIC, *à part, étouffant son envie de rire.* Son parrain!

LE MAJOR. Et qui donc, ici, jeune homme, peut avoir l'avantage d'être votre parrain..? est-ce que, par hasard, M. Frédéric?... Oh! oh! oh! quelle folie! ils sont du même âge!

CHARLES. Comment, mon major, vous ne reconnaissez pas sous mon uniforme le petit poupon que vous avez tenu il y a vingt ans sur les fonts baptismaux.

LE MAJOR. Attendez donc : est-ce que, par hasard, vous seriez le fils de mon ami Ludmann.

CHARLES. Christian Ludmann, du régiment des cadets... et en voici la preuve... une lettre de mon père qui me recommande à vous.

Il tire une lettre de son porte-manteau.

LE MAJOR, *lisant la lettre.* Oui, ma foi, c'est cela même.... Eh! embrasse-moi donc, cher enfant!...

CHARLES. Avec plaisir, mon parrain.

Ils s'embrassent.

FRÉDÉRIC, *à part.* Il le reconnaît, c'est superbe.

LE MAJOR. Parbleu! je suis enchanté de la rencontre... et puisque te voilà des nôtres, tu m'aideras à veiller sur mon jeune prisonnier, M. Frédéric... Allons, messieurs, approchez-vous l'un de l'autre, et donnez-vous la main... entre jeunes gens on a bientôt fait connaissance...

CHARLES, *serrant la main de Frédéric.* Mon parrain, c'est déjà fait.

LE MAJOR. Ah! ça, mon cher filleul, il ne faut pas que le plaisir de te revoir me fasse oublier que suis commandant de la forteresse de Zizendorf. (*A part.*) Il ne serait pas prudent de laisser ma nièce libre au milieu de ces jeunes étourdis... allons l'enfermer à double tour.

Il va fermer la porte.

CHARLES. Comment, vous nous quittez?

LE MAJOR. Oui, mon brave, la nuit ne va pas tarder à venir, et d'ici là, j'ai à faire une ronde de sûreté dans la citadelle... pendant mon absence, je te confie la garde de M. Frédéric.

FRÉDÉRIC. A lui?...

CHARLES, *bas à Frédéric.* Tais-toi donc!

Ici le jour commence à baisser. Nuit complète à la fin de l'acte.

LE MAJOR. Sans doute, à lui... Avec un gaillard comme ça on peut être tranquille, n'est-ce pas, mon filleul, d'autant plus que, selon mes ordres, on vient de poser une sentinelle de ce côté... voyez plutôt...

Ferdinand paraît en sentinelle dans le fond.

FRÉDÉRIC. Ferdinand!

CHARLES, *à part.* Ne t'inquiète pas, tout est prévu.

LE MAJOR. Au revoir, messieurs, je suis à vous dans un instant.

SCENE VIII.

LES MÊMES, *excepté* LE MAJOR.

FRÉDÉRIC, *l'observant.* Il ne peut plus nous entendre.

CHARLES. En ce cas, ne perdons pas de tems, et pressons la reconnaissance... sentinelle, avancez à l'ordre.

FERDINAND, *s'avançant.* Présent!

FRÉDÉRIC, *les embrassant.* Mes bons amis, que je vous dois de remercîmens pour les dangers que vous avez bravés!

FERDINAND. Laisse donc! quand il s'agissait de ta vie!... nous aurions mieux aimé nous faire mettre en prison, exprès pour mourir avec toi!

FRÉDÉRIC. Au moins, il ne vous est arrivé aucun accident depuis notre séparation?

CHARLES. Aucun! forcés de nous cacher à la suite de ce duel maudit, nous ne pensions qu'au plaisir de te revoir, et au danger qui devait menacer tes jours... nous cherchions le moyen de te rejoindre à tout prix... quand ce matin nous apprenons qu'un détachement doit se rendre de la ville voisine à cette citadelle: informations prises, le sous-officier qui le commande se trouve être Christian Ludmann, un de nos anciens camarades de l'Université et filleul du major...

FERDINAND. Ton malheur l'intéresse... il cède à notre prière, nous donne la lettre qu'il devait remettre lui-même au major, consent à augmenter d'un homme le nombre des soldats qu'il commande, et nous voilà pour te sauver.

FRÉDÉRIC. Mais comment espérez-vous y parvenir?

CHARLES Je n'en sais rien encore, mais le ciel, qui jusqu'à présent a veillé sur nous, ne peut nous abandonner dans une si grave circonstance!... aussi, confians dans sa protection et dans notre bonne étoile, nous avons, à tout hasard, gagné un pêcheur qui amènera sa barque sur l'eau des fossés dès qu'il fera nuit...

FERDINAND. Si nous échappons à tous les regards, une fois au large, des chevaux nous attendent, nous quittons l'Allemagne où les limiers de la police nous traqueraient bientôt comme des lièvres; nous traversons la frontière, nous entrons à Strasbourg...

CHARLES. Et une fois en France, nous crions: vive la liberté!

FRÉDÉRIC, *les tenant embrassés tous deux.* Oh! mes amis, mes frères!... que le ciel exauce vos vœux.

TOUS TROIS.

AIR *du Pré aux Clercs.*

Il faut agir avec prudence,
Que rien ne puisse nous trahir;
Courage, adresse et patience,
C'est le moyen de réussir.

CHARLES.

Toi qui connus toujours notre amitié si pure,
Dieu du triolet bleu, daigne ici t'attendrir,
Et rends-nous tous les trois libres, je t'en conjure,
Ou, tous trois, laisse-nous mourir!

(On entend la voix du major.)

FERDINAND. J'entends l'ennemi,

CHARLES. Au large!... et chacun à son poste... (*A Ferdinand.*) Toi, retourne en faction. (*A Frédéric.*) Toi, dans la tourelle avec ce porte-manteau où tu trouveras un uniforme pareil aux nôtres, pour échapper aux recherches de la police... quant à moi, je reste pour surveiller le major et chercher un moyen de nous sauver tous trois.

ENSEMBLE.

Il faut agir avec prudence, etc.

(Frédéric, muni du porte-manteau, entre dans la tourelle; Ferdinand se remet en faction.)

SCENE IX.

CHARLES, FERDINAND, LE MAJOR.

LE MAJOR, *entrant en relisant une lettre à la lueur d'une lanterne qu'il porte.* Ah! diable, voilà qui mérite toute mon attention!

CHARLES. Que dit-il?

LE MAJOR, *lisant.* « Je vous invite, sous » votre responsabilité personnelle, à re- » doubler de surveillance... des tentatives » doivent avoir lieu pour favoriser l'éva- » sion de votre prisonnier. »

CHARLES. Qu'entends-je?

LE MAJOR, *riant.* Des tentatives d'évasion... à d'autres!... Dieu merci, notre amoureux est en cage, et grâce aux précautions que je vais prendre, bien fin qui pourrait lui donner la volée.

CHARLES. Vous avez raison, on ne saurait jamais prendre trop de précautions pour éviter une surprise de l'ennemi.

LE MAJOR. Vraiment... ce jeune homme a juste mes principes en théorie.

CHARLES. Et puis, ce jeune étourdi s'est conduit envers vous de la manière la plus inconvenante!

LE MAJOR. Il t'a donc tout conté?

CHARLES. Sans doute, mais c'est surtout à un certain M. Charles que vous devez en vouloir, car c'est lui qui, dit-on, a mené toute l'intrigue.

LE MAJOR. Ah! le petit vaurien, si je le tenais dans ma forteresse, il passerait de mauvais quarts d'heure.

CHARLES. Ce serait bien fait... mais, malheureusement, vous ne le tenez pas... et, je gagerais, qu'en ce moment, il s'amuse encore à vos dépens.

LE MAJOR. Tu crois... il en est bien capable; il y a des gens pour qui rien n'est sacré... même les cheveux blancs d'un major...

CHARLES. Surtout quand il porte une perruque... avec un si belle queue...

LE MAJOR. Au surplus, je ne le crains pas, et pour m'aider à déjouer toute tentative criminelle, dès à présent je te donne toute ma confiance.

CHARLES, *à part.* C'est précisément ce que je voulais.

LE MAJOR. Songe que tu vas être un second moi même, il est donc utile que dans cette circonstance importante je te mette au fait de tous les secrets de ma citadelle.

CHARLES. C'est même indispensable.

LE MAJOR. M. Frédéric se croit peut-être déjà en pleine campagne, ses amis s'imaginent qu'il n'y a qu'à scier quelque petit barreau, forcer quelque mauvaise serrure pour avoir la clef des champs, mais ils ignorent que je suis plus fin qu'eux, et que j'ai fait construire le plus joli petit cachot... à 30 pieds sous terre.

CHARLES. Oh! le traître!

LE MAJOR. C'est là que M. Frédéric passera la nuit, en attendant qu'il se rende à Munich sous bonne escorte.

CHARLES. Comment vous voulez...

LE MAJOR. Justement, j'ai la clef sur moi, elle ne me quitte jamais... je vais te montrer cela, et tu jugeras de mon imagination...

Il va ouvrir le cachot.

CHARLES. Volontiers.

LE MAJOR. Tu es le premier que j'aie mis dans la confidence. Tiens, regarde...

Il pousse un bouton dans la muraille, la porte s'ouvre.

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

D'abord, trois gros verrous en fer,
Ensuite une énorme serrure;
Puis des ressorts que Lucifer
N'eût pas inventés, je te jure.
Ceux qu'on enfermerait ici,
De mon génie auraient la preuve...

CHARLES, *à part.*

Ah! quel dommage qu'aujourd'hui,
En commençant d'abord par lui,
Je ne puisse tenter l'épreuve. (*bis.*)

LE MAJOR. Avant d'y transférer notre prisonnier, assurons-nous si tout est bien disposé pour le recevoir. Viens, suis-moi.

CHARLES. Ah! quel espoir!... Dieu protecteur du triolet bleu, ne m'abandonne pas.

LE MAJOR. Prends garde, il y a quarante marches....

CHARLES. Soyez tranquille, mon parrain... (*Bas à Ferdinand.*) Ferdinand!.... attention!...

LE MAJOR, *montrant sa tête.* Hein!... tu disais...

CHARLES, *indiquant la serrure.* Je disais que votre serrure est une admirable invention.

LE MAJOR. N'est-ce pas.., ah! c'est qu'en fait de ruse et de prudence, je suis un vieux renard...

Il descend.

CHARLES. Je m'en aperçois.

LE MAJOR, *descendant l'escalier.* Viens-tu?...

CHARLES. Je vous suis... mon parrain... y êtes-vous?...

LE MAJOR. Oui...

CHARLES, *fermant la porte.* Je tiens mon prisonnier.

SCÈNE X.

CHARLES, FERDINAND, *puis* FRÉDÉRIC *et* ADELPHINE.

FERDINAND. Vivat! nous voilà maîtres de la place!

CHARLES. Ne perdons pas un instant..... Frédéric! Frédéric!...

FRÉDÉRIC, *entrant vêtu en hussard.* Le major où est-il?

FERDINAND. Il fait une faction dont il ne sera pas relevé de quelques heures.

FRÉDÉRIC. Comment dans le cachot noir!

CHARLES. Justement...(*Il va près du rempart.*) J'aperçois la barque, le pêcheur est déjà à son poste, jetons-lui l'échelle de corde.

Ferdinand la lui donne; il la jette.

FRÉDÉRIC. Mais, Adelphine, partirons-nous sans la revoir?

FERDINAND. Patience... Tiens, voici sa fenêtre qui s'ouvre.

ADELPHINE. Eh bien! tout a-t-il réussi?

FERDINAND. Comme je l'avais conçu... nous partons...

FRÉDÉRIC. Mais, rappelez-vous que le cœur de votre amant vous appartient pour la vie?

FERDINAND. Et que ses deux amis emploieront tous leurs soins, tous leurs efforts pour vous réunir à lui.

CHARLES. Allons, allons, nous n'avons pas un instant à perdre.

La musique reprend l'air: *Éternelle amitié*; d'abord piano et forte sur la fin — L'un des trois enjambe le rempart; les deux autres l'aident dans sa fuite.

LE MAJOR, *dans le cachot.* Mon filleul!.. Christian!.. Ludmann... je n'y vois plus... ouvre-moi donc!

CHARLES, *s'approchant de la porte.* Impossible mon parrain... vous êtes enfermé.. mais on se tire facilement de là, quand on est comme vous un vieux renard.

LE MAJOR, *de même.* Ah! scélérat!

CHARLES. Bonsoir, mon parrain... nous partons... surtout, veillez bien à la sûreté de vos prisonniers.

Le major continue de frapper à la porte. Les trois amis font un dernier signe d'adieu à Adelphine et disparaissent.

La toile tombe.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

L'intérieur du clocher d'une église de village. Deux grosses cordes, placées à distances, traversant le théâtre perpendiculairement; la première est censée tenir au battant d'une cloche que l'on ne voit pas. Le fond est ouvert et laisse apercevoir une esplanade avec un balcon gothique. A gauche, une petite porte Au milieu, une grande trappe. Dans un coin, un petit tonneau.

Pendant l'entr'acte, on entend le tambour mêlé au son du tocsin. Au lever du rideau, Frédéric tire la grosse corde et fait sonner la cloche avec force. Charles est occupé à charger un fusil de chasse; Ferdinand, masqué par un des piliers du clocher, jette des pierres aux assaillans.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, FREDERIC, FERDINAND.

ENSEMBLE.

AIR *du Carillon.*

Sonne / Sonnons } bien fort,
J'aime que l'on carillonne,
Sonne / Sonnons } bien fort,
Allons, un dernier effort.

CHARLES.

C'est mon avis,
Il faut, la tactique est bonne,
Vrais sans-soucis,
Etourdir nos ennemis.

ENSEMBLE.

Sonne / Sonnons } bien fort, etc.

CHARLES, *regardant en bas.* Amis, l'armée du major Rodenbach couche en joue notre clocher... c'est ici qu'il faut montrer du courage... baissez la tête. (*Ils baissent la tête: explosion de coup de feu en dehors. Riant.*) Qui est-ce qui est mort?

FERDINAND *et* FRÉDÉRIC. Personne.

Ils rient tous les trois.

CHARLES. Je n'ai pas encore entendu passer une balle... à mon tour. (*Il tire son fusil.*) Bravo!... j'en vois deux qui tombent, et mon fusil n'était chargé qu'à poudre, voilà des braves!

Ferdinand et Frédéric tirent leurs fusils.

FERDINAND. Vois-tu ce renfort qui leur vient de tous les côtés?

FRÉDÉRIC. C'est l'effet du tocsin.

CHARLES. Tant mieux! le nombre ne m'a jamais fait peur.

FRÉDÉRIC. On dirait qu'ils vont nous faire une quatrième sommation.

CHARLES. Ils perdront leur tems.

Air *du Piége*.

Trois fois nous leur avons dit : non ;
Nous les avons trois fois envoyés paître.

FRÉDÉRIC.

Mes chers amis, on avance un canon,
Traîné par le garde champêtre !

CHARLES.

Fiers combattans, pointez sur nous,
Tirez, phalanges immortelles !...
Je l'avouerai, si nous craignons vos coups,
Ce n'est que pour les hirondelles.

(Roulement de tambour en bas.)

FRÉDÉRIC. Ecoutez.... voilà un roulement..., (*Il regarde.*) Tout le monde entoure le major... On dirait qu'il va faire une allocution aux paysans qui composent son armée.

FERDINAND. Ça sera drôle !.... ah ! si nous pouvions l'entendre.

CHARLES. Veux-tu savoir ce qu'il leur dit?... écoute... (*Il prend un ton imposant :*) « Habitons du village de Steckel, depuis » trente-cinq ans que je suis gouverneur » de la vieille citadelle de Zizendorf, je » n'avais pas encore pu jouir de la présence » d'un seul prisonnier ; tous les verrous » de la salle basse et ma petite garnison » restaient les bras croisés... Enfin, notre » bon prince pense à moi, je reçois l'or- » dre de veiller à la garde d'un jeune » homme, d'un caractère agréable, d'un » physique plus agréable encore, d'un » jeune homme charmant enfin.... »

FRÉDÉRIC. Passons sur les qualités.

FERDINAND. Ça fait longueur.

CHARLES, *continuant.* « Eh bien ! ce jeune » homme charmant, aidé de deux mauvais » sujets de ses amis, a pris la fuite, et » c'est dans le clocher de la petite église » du village de Steckel que les trois cou- » pables se sont retranchés ; c'est là que » doivent se diriger toutes nos attaques : » soldats, laboureurs et vignerons, vous » pouvez compter sur un ordre du jour » après le combat ; tous les braves y se- » ront notés, et s'il y a des actions d'éclat, » je me charge d'obtenir des décora- » tions ! »

Roulement en bas. — Ils rient tous les trois.

CHARLES. Eh bien ! vous l'entendez ?... je suis sûr qu'il ne leur a pas dit autre chose.

FERDINAND. Le major et sa troupe regardent de nouveau par ici.

FRÉDÉRIC. Dieu me pardonne, le major nous fait des signes.

CHARLES. Sa pantomime est assez expressive... il nous engage à nous rendre.

FERDINAND. A nous rendre... jamais !

FRÉDÉRIC. S'il consultait Adelphine, la guerre serait bientôt terminée... mais il en est autrement, et nous nous défendrons jusqu'à la dernière extrémité.

CHARLES. Pas mal, pour un amoureux... quant à moi, je vais leur répondre.

FRÉDÉRIC. Comment ?

CHARLES. Tu vas voir.

Il prend une cravate noire, l'attache en forme de drapeau au bout de son fusil, et la fait flotter au dehors du clocher.

FRÉDÉRIC. Ton drapeau produit son effet... le major est furieux, il trépigne !

FERDINAND. Ils vont tirer de nouveau.

CHARLES. Non, je devine ce qu'ils vont faire.... Mes amis, que la garnison se tienne prête à recevoir un parlementaire.

FRÉDÉRIC. Un parlementaire !... tu plaisantes !

CHARLES. Tiens, regarde plutôt... ils entrent dans l'église.

FERDINAND, *allant à la trappe.* Ils nous font des signes...

UNE VOIX, *en bas.* Jetez-nous la corde.

CHARLES. Hein ! ... quoi ? que je vous jette la corde... attendez. (*Ils la jettent.*) C'est ça !... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !... ils mettent le parlementaire dans un grand panier, qu'ils attachent à cette corde... c'est bon... nous allons le hisser... Ah ! ah ! ah !

FERDINAND. A trois, cela nous sera facile..

FRÉDÉRIC. Allons, allons, à l'ouvrage.

FERDINAND, *à Charles.* Pourquoi diable aussi as-tu fermé ce passage et jeté la clef au vent, l'envoyé du major aurait pu venir par là.

CHARLES. Ne fallait-il pas couper toute communication avec l'ennemi... Y êtes-vous ?

Ils prennent la corde tous les trois.

FERDINAND. Oui.

FRÉDÉRIC. Diable ! le parlementaire est un peu lourd !

ENSEMBLE, *tirant la corde.*

Air : *Verse, verse.*

Hisse ! hisse !
La corde glisse !
Tirons fort,
Il arrive au port.

CHARLES.

Il pourrait bien faire le saut ;
Mais, puisque nous sommes en haut,
Afin d'entamer l'armistice,
L'amitié propice,
Dans un pareil cas,
Doit rendre service
A ceux qui sont en bas.

ENSEMBLE.

Hisse! hisse! etc.

(A la fin du couplet, on aperçoit un grand panier dans lequel se trouve Ridger.)

TOUS TROIS, *avec surprise et riant.* Ah! ah! ah!... c'est monsieur le curé.

SCÈNE II.

Les Précédens, RIDGER.

RIDGER. Oui, mes amis, c'est moi... il paraît que vous ne m'attendiez pas?

CHARLES. Vous, en parlementaire?

RIDGER, *sortant du panier.* Laissez-moi toucher le plancher et je vous répondrai après.

FRÉDÉRIC. Ah! monsieur Ridger, que j'ai de plaisir à vous voir au milieu de nous.

CHARLES. Est-ce que vous n'aviez pas peur en montant?

RIDGER. Ah! bien oui... je pensais bien à autre chose..... Quand j'ai quitté le sol de ma petite église pour venir vous rejoindre, je n'avais plus la tête à moi... je rêvais tout éveillé!

Air : *Vos maris en Palestine.*

Enfans, écoutez mon rêve,
Il est des plus curieux!..
D'abord, je sens qu'on m'enlève,
Je deviens tout radieux!...
Je croyais monter aux cieux!
J'entendais tous les archanges,
Dans ces hautes régions,
Applaudir à mes sermons...
J'étais au séjour des anges,
Transporté par trois démons! (*ter.*)

CHARLES, *souriant.* Au fait, ça ressemble à ça!

RIDGER. Je viens auprès de vous, mes jeunes étourdis, pour vous engager à finir cette petite guerre le plus promptement possible.

FRÉDÉRIC. Ah!... et à quelles conditions?

RIDGER. Comment, à quelles conditions.

CHARLES. Il a raison, il nous faut des garanties.

RIDGER. Vous n'y pensez pas..... Comment, vous vous emparez de mon petit clocher, vous en faites une citadelle, un retranchement, et un samedi encore!..... songez donc que c'est demain fête, si vous tenez jusque-là, nous ne pourrons pas sonner l'office.

CHARLES. Si nous tenons jusque-là!..... Dieu merci! la garnison est bien portante, et malgré les vives attaques de votre infanterie villageoise, nous sommes encore au grand complet.

RIDGER, *à part.* Je le crois bien, ils ne tirent qu'à poudre.

FRÉDÉRIC. Nous avons pour nous notre bon droit.

RIDGER. Vous croyez?... je le veux bien; malgré ça, vous êtes des audacieux, car enfin, relégués ici tous les trois, à soixante pieds de terre, on peut vous prendre par la famine.

CHARLES. Comment, vous croyez que l'intention des assiégeans?...

RIDGER. L'intention des assiégeans, que je connais parfaitement, puisqu'ils ont bien voulu me consulter avant de prendre un parti, est d'employer ce dernier moyen pour vous obliger à vous rendre... mais comme j'ai pensé qu'à vingt ans on avait bon appétit, j'ai pris sur moi ces trois petits pains que j'apporte à mes amis... mes ennemis.

Il tire trois pains de sa poche droite et les distribue.

FRÉDÉRIC. Comment, vrai?... ah! que vous êtes bon!

RIDGER. Vous concevez qu'en vous privant de toute espèce de nourriture ils pensent judicieusement qu'ils pourront en finir plus vite avec vous... mais comme j'ai réfléchi que du pain sec serait un triste régal pour vous, j'ai jugé à propos d'y joindre ce petit pâté...

TOUS TROIS. Un pâté!...

RIDGER. Auquel je n'ai pas touché, vu qu'hier c'était un jour maigre... mais dans votre position, et dans un clocher, on est moins scrupuleux sur les commandemens de l'Eglise.

Il tire un pâté de sa poche gauche.

CHARLES. C'est délicieux!

RIDGER. Ils m'ont demandé mon avis, je n'ai pas balancé à leur répondre : Oui, leur ai-je dit, votre plan de campagne me semble admirable et parfaitement conçu... On ne peut pas tenir contre la faim, et rien ne résiste à la soif... (*Se retournant.*) J'ai caché là, dans ce grand panier, deux bouteilles d'un excellent vin, dont vous me direz de bonnes nouvelles.

CHARLES. Deux bouteilles!

RIDGER. Oui, j'en reçois trois par semaine de mes paroissiens pour le service de l'autel.

CHARLES. Et vous n'en gardez qu'une!

RIDGER.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Lorsque je partage mon vin
Avec vous, ma joie est complète;
Je préviendrai le sacristain,
D'en mettre moins dans ma burette.

Je sais remplir mon devoir en tout lieu ;
Buvez, mangez, quoi qu'il arrive,
J'accomplirai la loi de Dieu :
Il faut que tout le monde vive ! (*bis.*)

CHARLES, *montrant un petit tonneau.* Nous ne demandons pas mieux, et ce petit baril, que nous avons trouvé en arrivant ici, nous aurait fait prendre patience s'il eût été plein, car il sent diablement l'eau-de-vie.

FERDINAND. Oui, mais il était vide.

FRÉDÉRIC. Je gagerais que c'est le sonneur qui l'a mis à sec.

CHARLES, *montrant le curé.* Ne l'oublions pas, messieurs, voilà notre sauveur, notre ange tutélaire !

FERDINAND. Nous lui devons la vie !

FRÉDÉRIC. Nous lui devons l'existence !

CHARLES. C'est absolument la même chose... Ah ! monsieur le curé, je ne puis vous peindre tout ce que je ressens, ce pâté, ces bouteilles de vin, tout enfin, tout vous donne des droits à notre éternelle reconnaissance... Que nous sortions d'ici avec les honneurs de la guerre, et nous faisons chanter dans votre église un *Te Deum* à la gloire du bon pasteur..... Avez-vous chanté quelquefois le *Te Deum* dans ce pays ?

RIDGER. Le *Te Deum* ne se chante que quand notre bien-aimé roi de Bavière va à l'armée et remporte une victoire, c'est ce qui fait que nous ne l'avons jamais chanté.

CHARLES. Eh bien ! on l'entendra avant peu, pour la rareté du fait... Mais parlons du plus pressé : vous êtes monté jusqu'à nous pour traiter de la reddition de cette place, et transmettre nos volontés à M. le major... le choix d'un tel plénipotentiaire doit nous amener à faire quelques concessions à l'ennemi... vous allez donc écrire nos conventions, ensuite nous vous redescendrons dans votre panier.

RIDGER. Du tout ; cette foi je prendrai ce petit passage (*il montre la porte à gauche*) dont je porte toujours une seconde clef sur moi... Je me suis bien gardé de le dire en bas, on s'en serait servi pour venir vous surprendre.

FERDINAND, *à Charles.* Dis donc, pour écrire, il faut du papier.

CHARLES. C'est vrai, nous en manquons.

FRÉDÉRIC. Tenez, voilà mon carnet. (*Il tire un petit portefeuille de sa poche.*) Justement, celui-là pourra nous servir... (*Il lui donne un papier plié en deux, qui se trouve dans son portefeuille.*) Tenez, monsieur Ridger, prenez aussi ce crayon.

RIDGER, *souriant.* C'est charmant, je vais écrire un protocole dans mon clocher.

Il va s'asseoir sur le tonneau.

CHARLES, *dictant.* « Article premier. Il » y aura, à compter du jour de l'échange » des ratifications du présent traité, paix » et amitié entre MM. Charles, Ferdinand » et Frédéric, surnommés le *Triolet bleu*, » formant toute la garnison du clocher de » Steckel, et M. le major. commandant la » citadelle de Zizendorf. »

RIDGER, *à part.* Il parle comme un général en chef. (*Haut.*) Accordé.

CHARLES, *continuant.* « Article deux. Les » troupes de M. le major, composées en » partie des habitans de la campagne, se » retireront à l'instant même dans leurs » champs respectifs, pour s'y occuper de » leurs travaux agricoles. »

RIDGER, *à part.* C'est le conseil que je leur avais déjà donné... (*Haut.*) Accordé.

CHARLES. « Article trois. Comme un » château fort ne peut guère se passer » de prisonniers, et que M. le major a le » droit de réclamer au moins un... nous » arrêtons par le présent que le garde » champêtre, qui a été chercher la pièce » de canon, occupera, dès aujourd'hui la » place de Frédéric, dans la prison de la » citadelle de Zizendorff. » (*A Frédéric.*) Comment trouves-tu cet article-là ?

FRÉDÉRIC. Il me paraît juste.

CHARLES. Sans doute, il faut récompenser le courage.

RIDGER. Nous allons trop loin, mes pouvoirs ne s'étendent pas jusque-là...

CHARLES. Nous y tenons...

RIDGER. Allons, je tâcherai d'arranger ça.

CHARLES. « Article quatrième. »

RIDGER, *répétant, en retournant la page.* « Article quatrième... » attendez donc,... je n'ai plus de place, il faut que je retourne la feuille... voilà quelque chose d'écrit sur cette page... (*Lisant bas.*) *Virtus, sola nobilitas.* Ah ! mon Dieu !

FERDINAND. Qu'est-ce que c'est ?

RIDGER, *se levant.* A qui appartient ce papier ?

FRÉDÉRIC. A moi, monsieur Ridger.

RIDGER. Que viens-je de lire !.. comment, il serait possible !..

CHARLES. Eh bien ! qu'est-ce qui vous prend donc ?

RIDGER. Mes bons amis !.. mon cher Frédéric !.. je vous dirai bien... mais non... je vous quitte... il faut que j'éclaircisse sur-le-champ...

CHARLES. Eclaircir quoi, monsieur le curé?

RIDGER. Vous le saurez bientôt!.. si c'était lui!.. grand Dieu!.. allons bien vite dans ma sacristie m'assurer du fait.

CHARLES, *l'arrêtant.* Un moment, j'ai encore trois articles à vous dicter.

RIDGER. Il est bien question d'articles, maintenant.

CHARLES. Mais écoutez-moi.

RIDGER. Je n'écoute plus rien.

AIR : *Allons, viens au bal.* (L'ORPHELINE.)

Je cours de ce pas,
Afin d'éclaircir ce mystère!
Je n'en reviens pas!
Mais, devant eux, je dois me taire.

CHARLES.

Le succès
Nous restera..

RIDGER.

..Oui, car j'espère
Terminer la guerre
Avec un bon traité de paix.

ENSEMBLE.

Je cours de ce pas, etc.

LE TRIOLET.

Il court de ce pas,
Dit-il, éclaircir ce mystère;
Je n'en reviens pas:
Devant nous, pourquoi donc se taire!

(Ridger sort par la petite porte à gauche, en l'ouvrant avec une clef qu'il tire de sa poche.)

SCÈNE III.

CHARLES, FREDERIC, FERDINAND.

FERDINAND. Eh bien! qu'est-ce que vous dites de notre bon curé?

FRÉDÉRIC. Si j'en crois son air joyeux, il nous ménage quelque bonne surprise.

CHARLES. N'importe, profitons de l'armistice, pour achever notre repas.

Il prend un verre et une bouteille.

CHŒUR, *à voix basse.*

AIR : *Marche des Deux Journées* (en sourdine).

Allons,
Montons,
Montons avec vaillance,
Observons tous
Le plus profond silence..
Ils sont à nous!

(On aperçoit des bouts d'échelles que l'on pose sur le mur de l'esplanade.)

FERDINAND, *prêtant l'oreille pendant le chœur.* Ecoutez, chut!

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce que c'est?

CHARLES. C'est une surprise!.. c'est une trahison!.. on monte à l'escalade!

Ils reprennent vivement leurs fusils. — Le vieux major se montre au milieu de l'esplanade du fond; il est censé monté sur une échelle; on ne voit que sa tête et celles des paysans qui paraissent aussi.

SCENE IV.

LES MÊMES, LE MAJOR, PAYSANS.

LE MAJOR, *d'une voix forte.* Rendez-vous, messieurs, vous êtes cernés de tous les côtés.

FRÉDÉRIC, *les montrant à ses amis.* Ah! ah! ah!.. voyez donc toutes ces têtes!

CHARLES. Et pas une figure humaine encore; ah! ah! ah!

LE MAJOR. Riez! riez!.. je vais vous faire les trois sommations de rigueur: attention au commandement, vous autres!

Il regarde les autres têtes, qui remuent et approuvent.

FERDINAND. Trois sommations!

CHARLES, *à part.* Quelle excellente idée!.. (*il prend son fusil et avance le petit baril.*) c'est inutile, monsieur le major... voilà un baril qui contient cent livres de poudre... faites un pas de plus sur vos échelles... je tire sur le baril et je fais sauter le clocher!

Toutes les têtes disparaissent subitement en criant.

LE MAJOR, *reparaissant.* Un moment, je vous somme de ne rien faire sauter du tout.

FRÉDÉRIC ET FERDINAND. C'est-ça, fais sauter le clocher!

Les têtes disparaissent de nouveau.

LE MAJOR, *reparaissant et levant les bras.* Arrêtez! malheureux jeunes gens!.. vous ne songez donc pas que je sauterais avec vous?

CHARLES. Au contraire, c'est ce qui nous décide... mais, monsieur le major, vous pouvez tout concilier... point de menaces!.. prenez, vous et votre troupe, des visages rians, et personne ne sautera.

Toutes les têtes reparaissent et rient bien fort.

CHARLES. Ah! ah! c'est délicieux!

RIDGER, *en dehors.* Me voilà! me voilà!.. ne faites rien sans moi!

FRÉDÉRIC. C'est la voix de M. Ridger!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, RIDGER, *arrivant par la petite porte.*

RIDGER, *haletant.* Ah! à peine si je puis respirer..... la surprise, la joie!... Mon cher Frédéric, et vous tous, habitans du village de Steckel, arrivez, arrivez. (*A Frédéric.*) Le secret de votre naissance n'est plus un mystère... voilà votre acte de baptême.

FRÉDÉRIC. Que dites-vous?

RIDGER, *aux villageois.* Vous étiez vé-

nus pour arrêter ces trois jeunes gens ; eh bien ! tombez aux pieds de celui-ci, car c'est le petit-fils de votre ancien seigneur et maître, le baron Guillaume de Steckel.

Tous les paysans franchissent l'esplanade.

FRÉDÉRIC. Qu'entends-je !

CHARLES ET FERDINAND. Est-il possible !

LE MAJOR, *aux paysans*. Présentez armes !

TOUS LES PAYSANS. Vive M. le baron !

LE MAJOR, *à Charles*. Eh bien ! voulez-vous encore me faire sauter ?...

CHARLES. Je l'espère bien. Mais nous sauterons ensemble ce soir, à la noce, en dansant avec la mariée. Maintenant, Ferdinand, attention !... présentez armes ! (*Ils présentent les armes.*) Monsieur le baron, nous attendons vos ordres.

FRÉDÉRIC. M. le baron vous ordonne de venir l'embrasser, et de partager avec lui sa fortune et son bonheur.

CHARLES. Adopté à l'unanimité ; et puissions-nous tous les trois répéter dans vingt ans encore :

FRÉDÉRIC, CHARLES *et* FERDINAND, *se tenant enlacés.*

AIR *du Pré aux Clercs.*

Éternelle amitié,
Notre sort est lié ;
Entre nous, désormais, tout sera de moitié,
Soit misère ou grandeur,
Soit fortune ou malheur,
A nous trois nous n'aurons qu'une bourse et qu'un cœur.

CHARLES, *s'avançant vers le public.*

Tous les trois réunis,
Nous resterons amis.
Mais le sort, dès ce soir,
Peut trahir notre espoir ;
Et si le triolet
Aujourd'hui vous déplaît,
Soit bravos ou sifflets,
A tous trois donnez-les.

TOUS TROIS.

Eternelle amitié, etc.

TOUS.

Eternelle amitié, etc.

La toile tombe.

FIN.

Nota. La mise en scène se trouve dans l'édition in-8° ordinaire.

30



SALVOISY,

OU

L'AMOUREUX DE LA REINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par MM. Scribe, de Rougemont et Decomberousse,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE, LE 18 AVRIL 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA REINE	Mme Volnys. / Mme Grassot.	LOUISE, orpheline	Mme A. Despréaux.
LA PRINCESSE	Mlle David.	BOURDILLAT, médecin	M. Klein.
GEORGES DE SALVOISY.	M. Saint-Aubin.	UN HUISSIER	M. Bordier.
LAUZUN	M. Rozevil.	Femmes de la Reine.	
DE VASSAN, capitaine des levrettes	M. Numa.	Gardes-du-corps.	

La scène, au premier acte, est à Trianon, en 1787; au second acte, l'action se passe en 1791, aux environs d'Epernay, dans un château appartenant a M. de Salvoisy.

S'adresser pour la musique de cette pièce, et pour celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase Dramatique, à M. Hormille, chef d'orchestre du théâtre, ou à M. Fréville, correspondant des théâtres, rue Poissonnière, n° 33.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'appartement de la reine. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une riche toilette.

SCENE PREMIERE*.

DE VASSAN, LAUZUN.

VASSAN. Pourrai-je avoir l'honneur de dire deux mots à monsieur le Duc?

LAUZUN. Eh! c'est le capitaine des levrettes de la chambre du roi! ce cher monsieur de Vassan... parlez, mon ami, parlez.

VASSAN. Ah! monsieur le Duc, vous voyez un homme au désespoir, qui n'a plus une goutte de sang dans les veines; je viens d'apprendre qu'il a été question de supprimer mes fonctions; et cela, chez la reine.

LAUZUN. Eh mais! ce ne serait peut-être pas une trop mauvaise idée; nous vous ferons entrer dans la bouche, ou dans la garde-robe.

VASSAN. C'est fort honorable sans doute; mais tout le monde y entre; tandis que ne commande pas qui veut aux levrettes de sa majesté.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Oui, les piqueurs les plus habiles
Ne pourraient leur donner des lois,
Tandis que, pour moi seul dociles,
Elles accourent à ma voix.
Grâce à mes talens qui les dressent,
Ces quadrupèdes complaisans
Quand on les frappe vous caressent.

LAUZUN, *souriant.*

On croirait voir des courtisans.

VASSAN. C'est pour cela que leur suppression nous intéresse tous; car si on laisse faire notre jeune souveraine, elle aura bientôt tout changé, tout bouleversé.

LAUZUN, *à part.* Je l'espère bien.

VASSAN. C'est une idée fixe, une folie; elle ne respecte rien. Déjà les paniers, qui avaient pour eux les premières familles du royaume... eh bien! elle les a renversés!

LAUZUN, *riant.* Que vous importe, puisque vos pensions restent debout?

* Les personnages sont inscrits en tête des scènes comme les acteurs doivent être placés au théâtre; le premier tient la gauche du spectateur. Les changemens pendant les scènes sont indiqués par des notes.

VASSAN. Des modes elle passera à l'étiquette; il faut voir déjà le cas qu'elle en fait; c'est au point qu'une reine pourra bientôt boire, manger, se promener et s'amuser comme une autre femme.

LAUZUN. Ah! cela ne serait pas tolérable!

VASSAN. Enfin croiriez-vous bien qu'il y a quelques jours elle s'est mise à courir les champs, dès cinq heures du matin, sous prétexte de voir lever le soleil?

LAUZUN. Il a dû être un peu surpris de la rencontre.

VASSAN. Qui donc?

LAUZUN. Eh parbleu! le soleil!

VASSAN. Et sur la terrasse du grand Trianon, au milieu de la nuit, ces concerts, dont tous les bons habitans de Versailles peuvent prendre leur part, où sa majesté se montre comme une petite bourgeoise, en simple déshabillé blanc, sans aucune suite...

LAUZUN. Eh bien! où est le mal?

VASSAN. Le mal!.. c'est qu'il lui est arrivé de causer quelquefois avec des gens de rien; des bourgeois qui sont venus, sans respect, s'asseoir auprès d'elle.

LAUZUN. Tout cela vous étonne? Mais vous ne voulez donc pas comprendre, vous autres vieux courtisans, qu'élevée dans toute la simplicité des mœurs allemandes, la reine ne peut pas se conformer à vos sots et ennuyeux usages.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Et cependant quoique étrangère,
Par ses attraits et par son goût exquis,
Par son esprit et sa grâce légère,
Elle appartient à notre beau pays.
Sans nul effort son sourire commande
Le dévoûment, l'amour et les respects;
Et si sa tête est *allemande*,
Moi, je suis sûr que son cœur est *français*.

Aussi fait-elle perdre l'esprit à tout le monde... et ce matin encore ai-je été obligé de donner un coup d'épée, en son honneur, à un jeune étourdi, un jeune fou...

VASSAN. Comment! monsieur le Duc, un duel?

LAUZUN. Mon Dieu oui! Je parlais un peu haut à la vérité, puisque ce jeune homme m'a entendu, de l'amitié dont la reine m'honore, de la bonté toute particulière avec laquelle sa majesté veut bien m'accueillir depuis mon retour de Russie. Je citais quelques petites circonstances, du reste, assez connues: la plume de héron, et certain ruban; j'allai même jusqu'à le montrer, lorsque ce jeune homme a eu l'audace de s'élancer sur moi, et de me l'arracher... Evidemment c'est un rival, mais pour son nom il n'a pas voulu le dire.

UN HUISSIER, *entrant par le fond, à droite de l'acteur*. Quelqu'un qui veut visiter le grand Trianon, et qui se réclame de monsieur le marquis de Vassan, m'a chargé de lui remettre ce billet.

VASSAN. Donnez... vous permettez, monsieur le Duc? (*Lisant.*) « Mon cher oncle. »

LAUZUN. C'est un parent à vous?

VASSAN. Ah! parbleu! des parens! on n'en manque pas quand on est à la cour; toutes les semaines il m'en tombe des nues. (*Lisant.*) « J'arrive du pays et meurs d'envie d'admirer » Trianon et d'embrasser un oncle que je n'ai » pas vu depuis dix ans. » C'est mon neveu, Silvestre de Varnicourt, dont on m'annonçait l'arrivée... un beau blondin.

L'HUISSIER. Non, monsieur, il est brun.

VASSAN. Petit, jeune homme.

L'HUISSIER. Non, monsieur, il est grand.

VASSAN. Que m'écrivait donc sa mère?... Il ne peut pas cependant depuis quelques heures qu'il est à Versailles...

LAUZUN. Bah! on change si vite à la cour!..

L'HUISSIER. Du reste, il a une impatience d'entrer au château...

VASSAN, *montrant la lettre*. Je crois bien! ces provinciaux qui n'ont jamais vu de près des grands seigneurs tels que nous...

LAUZUN, *jetant les yeux sur le billet que Vassan tient à la main*. Comment! c'est là l'écriture de votre neveu?

VASSAN. Mais apparemment...

LAUZUN. C'est aussi celle du gentilhomme avec lequel je me suis battu ce matin.

VASSAN. Quoi! monsieur le Duc? il se pourrait! Ah! que je suis désolé... il ne vous a pas blessé?

LAUZUN. Au contraire, c'est moi...

VASSAN. Ah! que c'est heureux!.. mais c'est donc une mauvaise tête? s'attaquer à vous! concevez-vous une pareille chose? moi qui fais profession du plus entier dévouement.... Ah! mais je vais aller tout-à-l'heure lui laver la tête; soyez tranquille, monsieur le Duc, soyez tranquille, vous obtiendrez toute satisfaction.

LAUZUN, *souriant*. Eh! ne l'ai-je pas déjà obtenue!

L'HUISSIER, *à de Vassan*. Que dois-je répondre?

VASSAN. Eh! parbleu! qu'il attende! je suis d'une colère.... Voilà la reine, et mon devoir est de prendre ses ordres... Qu'il attende!

(L'huissier sort.)

SCENE II.

LES MÊMES, LA REINE, LA PRINCESSE, LES FEMMES DE LA REINE.

LA REINE, *entrant par la droite*. Déjà ici, Messieurs? Est-ce que par hasard vous faisiez la cour... à ma toilette?

(Elle s'assied auprès de la toilette; ses femmes se tiennent derrière son fauteuil.)

VASSAN.* Madame, on pourrait s'adresser plus mal; n'est-elle pas chargée de reproduire les grâces de votre Majesté?

LA REINE, *souriant*. Je suis sûre, monsieur de Lauzun, que vous n'auriez pas pensé celui-là.

LAUZUN. Pire encore, Madame; mais le respect du moins m'empêcherait de le dire.

LA REINE. Vous êtes des flatteurs.

(Elle s'assied à sa toilette, entourée de ses femmes. Les unes arrangent sa coiffure, les autres attachent à une robe blanche une garniture de fleurs naturelles.)

* Vassan la Princesse, la Reine, Lauzun.

LA PRINCESSE. Votre Majesté ne met pas de rouge ce matin ?

LA REINE. Non, ce soir seulement ; on est si pâle aux bougies. (*A Lauzun.*) Dites-moi donc, monsieur de Lauzun, ce que vous devenez... (*Bas.*) Hier soir, chez la Princesse, je mourais d'envie de jouer gros jeu. Vous savez que je ne le puis qu'en cachette et par procuration... car si le roi le savait... et justement vous ne paraissez pas.

LAUZUN, *de même.* Désespéré de n'avoir pas pressenti le désir de votre Majesté. Toutefois, qu'elle se console ; car ailleurs j'ai beaucoup perdu.

LA REINE, *de même.* Vous auriez gagné pour moi. (*Haut.*) Eh bien ! Messieurs, vous avez vu notre comédie ? Mais, n'est-ce pas que nous ne sommes pas si détestables... pour les amateurs ; quoi qu'en ait dit certain mauvais plaisant, que c'était « royalement mal jouer. »

LAUZUN, *qui est passé entre de Vassan et la Princesse.* Oh ! quelle injustice ! il est impossible d'être plus séduisante que votre Majesté dans Colette.

LA PRINCESSE. Aurons-nous demain une seconde représentation ?

LA REINE. Non, nous aurons demain soir un concert sur la terrasse de Trianon.

VASSAN. Effet magique, enivrant! Ces instrumens à vent placés derrière ces massifs d'arbres, au milieu de la nuit... c'est à vous rendre sylphe !

LAUZUN. Et puis tout ce qu'on y entend est si délicieux !

LA REINE. Pas toujours. (*A la Princesse.*) Témoin notre dernière rencontre, où nous avons entendu quelques petites vérités... assez piquantes.

VASSAN. L'on aurait osé... pendant le concert délicieux ?

LA REINE. Eh ! mon Dieu oui... et je vous réponds que les paroles valaient encore mieux que la musique.

LAUZUN. Eh ! qui se serait permis ?...

LA REINE. Un jeune homme qui était venu s'asseoir sur le banc où je m'étais placée avec la Princesse.

VASSAN. Et vous ne lui avez pas ordonné de se retirer ?

LA REINE. Pourquoi ?... il nous regardait beaucoup, mais ne nous connaissait pas ; son action n'avait rien d'inconvenant. D'ailleurs le piquant de la situation m'amusait ; on a si peu l'habitude d'attaquer la reine devant moi !... et je ris de la surprise de ce jeune homme, si jamais il me reconnaît.

VASSAN. Il se croira perdu !

LA REINE. Je ne le pense pas.

LA PRINCESSE. Ou plutôt de votre ennemi qu'il était il deviendra votre partisan, votre admirateur.

LAUZUN. Eh ! mais, peut-être est-ce déjà fait; car M. le lieutenant de police me parlait hier d'un original qui, depuis quelque temps, se trouve toujours sur le passage de votre Majesté, et fait tous ses efforts pour pénétrer jusqu'à elle ; efforts jusqu'à présent inutiles.

LA REINE. A coup sûr ; car c'est la première nouvelle. Eh bien ?

LAUZUN. Eh bien ! Madame, les singulières démonstrations de ce personnage, le langage passionné avec lequel il exprime son admiration pour votre Majesté, l'ont fait remarquer de tout le monde.

LA REINE. En vérité ?

LAUZUN. Au point que chacun ne le désigne plus que sous le titre de *l'amoureux de la Reine.*

LA REINE. L'amoureux de la Reine !

LAUZUN. Oui, Madame ; et je ne sais pourquoi, car c'est un titre que nous réclamons tous.

LA REINE. Et vous dites qu'il me suit partout ?

LAUZUN. Partout où il peut pénétrer; à l'Opéra, à la messe, dans les galeries.

LA REINE. C'est étonnant que je ne l'aie pas remarqué !

LAUZUN. Hier, toujours à ce que m'a dit M. le lieutenant de police, il est resté trois heures à la grille, par une pluie affreuse !

LA REINE, *avec compassion.* Quelle folie! Et sait-on qui il est, d'où il vient ?

LAUZUN. Communicatif sur un seul point, il est muet sur tous les autres.

LA PRINCESSE. Je suis de l'avis de monsieur le Duc ; je croirais assez que c'est l'homme de la terrasse.

LA REINE. Quelle idée! et comment imaginer que des sentimens aussi hostiles que les siens aient été changés par un quart d'heure de conversation ?

LAUZUN. Un quart d'heure ! mais il vous a souvent suffi d'un coup d'œil ; et d'après tout ce qu'on m'a raconté de son assiduité et de sa persévérance silencieuse, c'est une cour dans toutes les règles.

LA REINE. Monsieur de Lauzun...

LAUZUN. Oui, Madame, il faut dire les choses comme elles sont, et votre Majesté le rencontrera quelque jour errant dans les bosquets de Versailles, dont il ne peut s'éloigner.

LA REINE, *se levant**. En vérité, Messieurs, il faut bien peu de chose pour donner carrière à votre imagination. Un gentilhomme de province, si toutefois c'est celui que nous croyons, car tout le monde en parle et personne ne l'a vu, pas même moi, ce pauvre jeune homme, qui ne connaissait peut-être rien de plus beau, avant de venir ici, que les tours de son gothique château, ne pourra pas se rassasier tout à son aise des spectacles, des cérémonies et des merveilles de Versailles, sans que son admiration pour la cour ne soit transformée aussitôt en amour pour sa souveraine ? et les gens qui m'approchent, qui m'entourent, accueillent et répètent de pareils bruits !

LAUZUN. Je suis désolé d'avoir blessé votre Majesté.

LA REINE. Me blesser! en quoi ? Pensez-vous que je fasse attention à de pareilles folies ?

LAUZUN. C'est justement pour cela que je me suis permis une plaisanterie...

* Vassan, Lauzun, la Reine, la Princesse.

LA REINE. Dont je ne veux plus entendre parler. C'est bien, qu'il n'en soit plus question. (*A la Princesse.*) Qu'y a-t-il ce matin? Avez-vous quelque demande, quelque pétition qui me soit adressée?

LA PRINCESSE. Non, Madame.

LA REINE. Tant pis! j'aurais voulu rendre service à quelqu'un... cela m'aurait rendu ma bonne humeur.

LA PRINCESSE. N'est-ce que cela! que votre Majesté se rassure, je crois que j'ai ce qu'elle désire.

LA REINE. Parlez vite!...

LA PRINCESSE. Une pauvre jeune fille... que les concierges du château ont beau congédier et qui revient tous les matins en disant: *Je veux parler à la Reine.* Je l'ai aperçue aujourd'hui dans la cour, assise sur une borne, et pleurant: je lui ai demandé ce qu'elle voulait: *Je veux parler à la Reine;* je n'ai pu en tirer d'autre réponse, et j'attendais que votre Majesté fût seule pour lui recommander ma protégée...

LA REINE. Que je la voie... Qu'on me l'amène sur-le-champ... (*Un huissier paraît.*) Sur-le-champ!

LAUZUN. Si votre Majesté me le permet... je cours la chercher...

LA REINE. Ah! je conçois! dès qu'il s'agit d'une jeune fille... Est-elle jolie?

LA PRINCESSE. Charmante!

LA REINE. Monsieur de Lauzun l'avait deviné; et son empressement...

LAUZUN. Prouve le désir de plaire à votre Majesté.

LA REINE. Désir intéressé, dont il faudra vous savoir gré... N'importe... j'y consens. (*M. de Lauzun sort, la reine se retourne vers l'huissier.*) Eh bien! que voulez-vous encore, et que faites-vous là?

L'HUISSIER. Mille pardons, Madame, je voulais parler à monsieur le marquis de Vassan.

LA REINE. Est-ce un secret?

VASSAN. Non, vraiment... dis tout haut.

L'HUISSIER. C'est monsieur votre neveu qui vous attend, qui s'impatiente, qu'on ne peut pas retenir, et qui menace de parcourir tout le château sans vous, si vous tardez davantage.

VASSAN. Sans moi. (*A part.*) Diable... diable... j'y cours. (*Haut à la Reine.*) Un provincial qui n'a jamais vu Trianon, et à qui je veux procurer ce plaisir... Sa Majesté n'a pas d'ordre à me donner?...

(Signe négatif de la reine. Il sort vivement par la droite, suivi de l'huissier. Au même moment entrent par le fond M. de Lauzun et Louise.)

SCENE III.

LES MÊMES, M. DE LAUZUN *et* LOUISE *.

LAUZUN. Voici, Madame, la charmante fille que je me suis chargé de vous présenter.

LA REINE. Approchez, mon enfant... que voulez-vous?

LOUISE. Je veux parler à la Reine.

* La Reine, Lauzun, Louise, la Princesse.

LA PRINCESSE, *à Louise.* Vous êtes devant elle.

LOUISE. C'est-y possible!.. ah! je croyais que ce serait bien plus effrayant.

LA REINE. Je vous semblais donc bien terrible!

LOUISE. Dame! rien qu'à la peine que j'ai eue pour arriver, je me disais: Qu'est-ce que ça s'ra donc quand j'y serai?... eh bien! pas du tout, ce que vous m'avez dit m'a déjà rassurée et donné bon espoir.

LA REINE. Je ne vous ai encore rien dit.

LOUISE. C'est vrai... mais vous m'avez regardée d'un air qui voulait dire: Courage, mon enfant; et je me suis dit: Celle-là, du moins, n'est pas fière et dédaigneuse... elle est avenante, elle est charitable... Excusez, Madame, si je me suis trompée.

LA PRINCESSE, *à demi-voix.* Prenez donc garde.

LOUISE. Mais je serais si heureuse si je pouvais obtenir de votre bonté...

LA PRINCESSE. Vous voulez dire de votre Majesté.

LA REINE. Non... non, laissez-la parler... C'est à ma bonté, n'est-ce pas, que vous vous adressez? cela vaut beaucoup mieux... Répondez, d'où venez-vous?

LOUISE. De par-delà Clermont-en-Argonne... d'où je suis venue à pied à Versailles... pour parler à la Reine...

LA REINE. Nous le savons déjà; mais que voulez-vous lui dire à la Reine?

LOUISE. Ça s'ra un peu long à vous raconter. . et je suis bien fatiguée.

(Elle prend le fauteuil qui est devant la toilette, et s'assied *.)

LA PRINCESSE. Que faites-vous?.. on ne s'assied pas devant la Reine.

LOUISE, *restant toujours assise.* C'est-y vrai, Madame?.. c'est que depuis deux jours je ne me suis pas seulement reposée un instant, je me sens des faiblesses dans les jambes...

LA REINE, *lui appuyant la main sur l'épaule.*** Restez... restez... de grâce!

LOUISE. Merci, Madame, je l'aime autant... (*Se retournant vers la Reine, qui est debout appuyée sur le dos du fauteuil.*) Eh bien! je vous disais donc qu'on me nomme Louise... Louise tout court... je n'ai pas d'autre nom... je suis orpheline...

LA REINE. Et dans le besoin?...

LOUISE. Oh! non, vraiment... Il y avait au pays une grande dame... si bonne, si généreuse... qu'on aurait cru que vous y étiez... Je ne manquais de rien; madame la marquise m'avait prise auprès d'elle.

LA REINE. Quelle marquise?...

LOUISE. Eh bien! la marquise... tout le monde connaît ça; la dame du château de Clermont-en-Argonne... Madame de Salvoisy... qui n'a qu'un fils... un si beau jeune homme... un sourire si aimable... et de grands yeux noirs... Vous ne l'avez jamais vu?

* La Reine, la Princesse, Louise, Lauzun.

** La Princesse, la Reine, Louise, Lauzun.

LA REINE. Non, vraiment.

LOUISE. Tout le monde l'adore au château... C'est tout naturel, il y fait tant de bien! et il n'y a pas un de ses vassaux qui ne donnât sa vie pour lui...

LAUZUN, *souriant.* A commencer par mademoiselle Louise.

LOUISE. O Dieu! je ne serai pas assez heureuse pour ça. Par exemple, il avait un défaut, à ce que disait sa mère, car moi je ne lui en ai jamais trouvé; c'est que depuis quelque temps il parlait politique, ce qui désolait madame la marquise: il trouvait que tout allait de travers à la cour.

LAUZUN, *sévèrement.* Eh bien! par exemple...

LOUISE, *naïvement.* Oui, monsieur, il était comme ça: il parlait de gloire, de liberté, d'idées nouvelles; je n'y entendais rien, mais j'étais de son avis; il déclamait avec tant de chaleur contre tous les abus, contre les courtisans, contre le Roi, contre la Reine. Ah! pour la Reine il avait tort, je le vois maintenant.

LA REINE, *avec un peu d'émotion.* En vérité!

LOUISE. C'est tout simple, il ne vous connaissait pas, il ne vous avait pas vue; et c'est dans ces dispositions-là qu'il est venu faire un voyage à Paris, où Madame a appris qu'il parlait en tous lieux aussi librement que dans son château, et puis tout-à-coup elle n'en a plus reçu de nouvelles; on n'a plus su ce qu'il était devenu; son cousin même, M. de Salvoisy, qui est employé à Versailles, a écrit qu'il était disparu, et qu'il craignait que la police, la Bastille, les lettres de cachet... que sais-je? Depuis ce moment, Madame ne vivait plus, ni moi non plus, en voyant ma bienfaitrice dans les craintes et dans les larmes. (*Elle se lève.*) Ah! ça va mieux... (*Elle continue.*) Il m'est venu une idée dont je n'ai parlé à elle ni à personne, parce qu'on m'en aurait empêchée. Je suis partie à pied de Clermont-en-Argonne, sans savoir le chemin; mais je disais à tous ceux que je rencontrais: Je vais à Versailles pour parler à la Reine, et ils m'indiquaient ma route.

LA REINE. Pauvre enfant!

LOUISE. Dès le second jour je n'avais plus d'argent; je n'y avais pas pensé, et j'étais tombée de besoin au pied d'un arbre, lorsque passa un vieux militaire, qui me dit: « Jeune » fille, que fais-tu là?—Je viens de Clermont, » et je vais à Versailles parler à la Reine.» Alors il me donna un louis... Vous le lui rendrez, Madame, n'est-il pas vrai? Je le lui ai promis... et voilà comment je suis arrivée à Versailles, comment j'ai parlé à la Reine pour lui demander la grâce et la liberté de mon jeune maître.

AIR *nouveau de M. Hormille.*

Comment sans lui retourner au pays?

LA REINE.

Quoi! mon enfant, vous voulez que la Reine
Vienne au secours d'un de ses ennemis?

LOUISE.

Raison de plus.

LA REINE.

Pour augmenter sa haine.

LOUISE.

N'en croyez rien, madame... ce sera
Un cœur de plus qui vous appartiendra.

LA REINE.

Il faut se rendre aux accens généreux
De cette voix qui presse et qui supplie;
Mais, dites-moi, si je cède à vos vœux,
Puis-je espérer, mon ancienne ennemie,
Que votre cœur un jour m'appartiendra?

LOUISE.

Oh! non, vraiment... car vous l'avez déjà.

LA REINE, *souriant.* Voyons, vous dites que votre jeune maître est M. de...

LOUISE. Salvoisy!

LA REINE, *cherchant.* Salvoisy!... (*Souriant.*) Non seulement je ne l'ai pas fait arrêter, mais je n'ai pas même entendu ce nom-là parmi ceux... Je vais faire parler à M. Lenoir.

LOUISE. C'est celui qui met au cachot? Ah! que vous êtes bonne...

LAUZUN. Puisque ce M. de Salvoisy a un cousin à Versailles, on pourrait d'abord savoir par lui... (*A Louise.*) Lui avez-vous parlé?

LOUISE. Non, monsieur, je ne sais pas même où il demeure, et puis je ne voulais parler qu'à la Reine.

LA REINE, *à la Princesse.* Princesse, vous vous informerez, vous ferez écrire à ce cousin... je le verrai... je veux le voir dès aujourd'hui. (*A Louise.*) Soyez tranquille, mon enfant, nous saurons ce qu'est devenue la personne qui vous intéresse si vivement. On n'inspire pas un dévouement comme le vôtre sans le mériter. Tenez, vous voyez bien ce monsieur en habit brun, au fond de cette galerie? c'est M. de Vassan. Priez-le de ma part de vous conduire dans le salon de musique; dans deux heures vous aurez une réponse. (*Se retournant vers ses femmes.*) Maintenant, mesdames, chez le Roi. (*A Lauzun.*) Monsieur de Lauzun!.. (*Lauzun, qui regardait Louise, s'approche vivement de la Reine, qui adresse à Louise un geste de protection.*) Adieu, mon enfant; (*en souriant*) adieu, ma nouvelle alliée. (*A la Princesse.*) Ah! je vous remercie, Princesse, voilà une bonne matinée.

(Elle sort par le fond entourée de toutes ses femmes et causant avec Lauzun.)

SCENE IV.

LOUISE, *seule.*

Ah! que je suis contente!.. et que diront maintenant tous ceux qui se moquaient de moi?.. Toi, parler à la Reine... une petite fille de rien!.. une paysanne! Oui... oui... je lui parlerai. Et je lui ai parlé, et pas trop mal encore, puisqu'on m'accorde ce que je demande, puisque je vais rendre la liberté à notre jeune maître et la vie à sa mère!.. et c'est sûr; la Reine me l'a promis, la Reine me l'a dit... Il faut qu'elle soit bonne pour écouter tout le monde; car elle doit avoir bien des embarras avec un aussi grand ménage que le sien!..

SCENE V.

VASSAN, LOUISE.

VASSAN, *entrant par la droite et regardant autour de lui.* Pas ici non plus!.. où diable peut-il être fourré?..je suis d'une inquiétude... (*Apercevant Louise.*) Ah! une jeune personne... Ne l'auriez-vous pas vu par hasard?

LOUISE, *étonnée.* Qui donc, monsieur?

VASSAN. Mon neveu.

LOUISE. Je ne le connais pas.

VASSAN. C'est juste...Et m'échapper ainsi!.. A peine ai-je eu le temps de lui demander des nouvelles de la famille, sur laquelle il m'a répondu tout de travers. Au diable les gens de province! on devrait bien les supprimer.

LOUISE. Eh bien! par exemple! moi qui suis de la province de Champagne!

VASSAN. Je dis ça pour mon neveu, qu'en oncle complaisant je m'étais chargé de promener dans le château. C'étaient, à chaque pas, des admirations... des extases!.. j'avais toutes les peines du monde à le faire avancer.

LOUISE. Dame!.. ça a l'air si beau!

VASSAN. Plus il voyait, plus il voulait voir; j'avais beau lui dire : Si tu t'y prends comme ça, nous en aurons bien pour six semaines... Je lui avais montré de loin les appartemens de la reine, et j'allais ouvrir la salle des gardes, lorsqu'en me retournant... plus personne!.. mon gentilhomme avait disparu... évanoui... évaporé!..

LOUISE. Ah! que c'est drôle! et où peut-il donc être allé?

VASSAN. Est-ce que je sais, moi?..C'est justement ce qui m'effraie : ignorant des usages et de l'étiquette, il est capable de pénétrer jusque dans le conseil du roi!.. et jugez un peu ce qui m'en arriverait; car enfin c'est par moi qu'il est ici, c'est sur moi que pèse la responsabilité... et s'il commettait quelque inconvenance...

(En ce moment Salvoisy entre avec précaution par la droite, et, à la vue de Vassan, disparaît par le fond à gauche.)

VASSAN, *continuant.* Quelle tache pour le nom des Vassan!

LOUISE, *étonnée.* Comment! l'on vous nomme...

VASSAN. Jean-Claude, marquis de Vassan, pour vous servir.

LOUISE. C'est justement à vous que la Reine m'a dit de m'adresser pour me faire conduire dans le salon de musique.

VASSAN, *se frappant la tête.* Dans le salon de musique?.. Ah! j'y pense, nous avons passé devant, il y sera peut-être entré.

LOUISE.

Sous ce riche portique
Où s'étendent mes yeux,
Que tout est magnifique!
Qu'on y doit être heureux!

ENSEMBLE.

VASSAN.

L'aventure est unique!
Courons vite, morbleu!
Au salon de musique
Pour trouver mon neveu.

LOUISE.

Sous ce riche portique, etc.

(*Ils sortent ensemble par le fond, du côté droit.*)

SCENE VI.

SALVOISY, *seul.*

(Il rentre avec précaution en les voyant s'éloigner.)

Il n'est plus là... il s'est éloigné!.. me voilà seul... seul dans l'appartement de la Reine! Je sais à quoi je m'expose si l'on m'y surprend... que m'importe? pourvu que je la revoie une fois encore, non plus confondu dans la foule, non plus posté pendant des heures entières près du portique ou du perron où elle doit monter en voiture, et où mes yeux, pendant qu'elle s'élance, la voient passer comme une apparition, mais seule, là! devant moi!... Ses regards s'arrêteront sur les miens, je l'entendrai... j'entendrai le son de cette voix qui m'a perdu, qui a changé ma vie, bouleversé toutes mes idées, qui m'a entraîné jusqu'ici... Moi dont le cœur battait d'indignation au seul nom de la cour, qui aurais rougi de détourner la tête pour voir passer une reine; maintenant ma vie entière, comme celle de ces vils courtisans, se passera peut-être à épier un regard... Ah! je les hais de toute la haine que je ne puis plus avoir pour elle. (*Ecoutant.*) Ne vient-on pas?... Serait-ce encore ce M. de Vassan?.. non, je suis débarrassé de lui... et je peux rendre à son neveu le nom que je lui ai emprunté! Ce matin, devant moi, à mon hôtel, il se vantait de son oncle le marquis, dont la protection devait l'introduire dans le château; je l'ai devancé, je suis venu chercher à sa place... quoi? un indigne affront, un juste châtiment!.. la Bastille peut-être! car à ma vue... à la vue d'un homme au milieu de son appartement, elle aura peur! ses paroles n'exprimeront que la colère et l'indignation; elle ne daignera plus, bonne et indulgente, comme sur le banc de la terrasse, écouter mes discours, y répondre comme mon égale...Non, elle sera reine... reine irritée... Eh bien! j'aurai vécu un jour... (*S'arrêtant.*) Et ma mère! ma pauvre vieille mère! d'autres encore qui m'aimaient tant, et que je ne reverrai plus. Ah! sans cette fièvre qui me dévore... sans ce délire... oui... oui... c'est du délire... je suis fou... je ne me reconnais plus, et quand je reviens à moi, je me dis : Retournons près de ma mère, fuyons ces lieux... (*Regardant autour de lui et avec exaltation.*) Mais ces lieux... ce sont ceux qu'elle habite... (*Allant à la fenêtre.*) Oui, je ne me trompe pas, c'est sur cette croisée que mes yeux sont attachés chaque jour... Oui, d'après la description exacte que je m'en suis fait donner, ce doit être ici, en sortant de ses

petits appartemens, qu'elle reçoit à sa toilette les hommages de la foule indifférente des courtisans... Un duc de Lauzun, pour la remercier de quelque faveur nouvelle, pourra tomber à ses genoux et lui baiser la main, tandis que moi qui ne demande rien, qui ne veux rien, que m'enivrer de sa vue... (*Regardant vers la droite du théâtre et poussant un cri.*) Ah! son portrait!.. Ah! oui, le seul, le seul encore qui l'ait reproduite à mes yeux comme je l'ai vue... comme elle est en réalité... (*Avec transport.*) Ma fortune! ma fortune tout entière pour cette image!..

SCÈNE VII.

SALVOISY, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, *à l'huissier qui entre avec elle par le fond, à gauche.* C'est bien, c'est bien.

SALVOISY, *se retournant.* Quelqu'un... et ce n'est pas elle! Ah! je suis perdu!

LA PRINCESSE, *à l'huissier.* Je mettrai ces demandes sous les yeux de Sa Majesté... On laissera entrer M. de Salvoisy sitôt qu'il se présentera.

SALVOISY. Que dit-elle?

LA PRINCESSE. C'est l'ordre de la Reine.

SALVOISY. De la Reine!... (*S'avançant vivement vers la Princesse.*) Salvoisy! c'est moi, madame.

LA PRINCESSE, *l'examinant.* Vous, monsieur?

SALVOISY. Oui, madame, moi-même.

LA PRINCESSE. Je venais d'envoyer chez vous; la Reine veut vous voir.

SALVOISY. Me voir!.. Elle sait donc qui je suis? elle a donc voulu le savoir?

LA PRINCESSE. Mais apparemment. (*A part.*) Quel singulier homme! (*Haut.*) Elle veut vous parler d'une chose qui vous intéresse.

SALVOISY. Me parler! à moi Salvoisy!

LA PRINCESSE, *continuant.* N'avez-vous pas des parens à Clermont-en-Argonne?

SALVOISY, *de même.* Oui, madame... (*A part.*) Ah! ma tête se perd!

LA PRINCESSE. C'est donc bien à vous. Encore quelques instans; Sa Majesté ne tardera pas à paraître.

(Elle sort en lui faisant une révérence et en lui faisant signe d'attendre.)

SCENE VIII.

SALVOISY, *puis* LAUZUN.

SALVOISY. Ce n'est pas vrai! c'est impossible! Ah! si je pouvais le croire!!! Elle sait donc par combien de repentir et d'adoration j'ai expié mes discours de la terrasse, les lâches calomnies auxquelles j'avais pu croire!.. Une Reine ne peut-elle pas tout savoir!.. Oh! oui, elle sait tout... elle a eu pitié de moi... elle veut me consoler, me dire qu'elle me pardonne... Je vais donc la voir! et de son consentement! et par son ordre!.. O mon Dieu!..

(Il se laisse tomber dans un fauteuil sur le devant, à droite, et reste plongé dans ses réflexions.)

LAUZUN, *entrant par la gauche.* L'occasion est favorable... et avant que la Reine ne rentre chez elle... (*montrant un papier*) là, sur sa toilette... cette allusion à notre dernier entretien... ces deux lignes, dont elle seule pourra comprendre le sens... Voilà trop longtemps que j'hésite... La manière dont elle m'accueille... les distinctions dont elle m'accable, tout me dit qu'il faut me déclarer... que c'est le moment... Elle s'y attend, j'en suis sûr, et l'on ne doit pas faire attendre une reine de France. (*Il place le billet sur la toilette. Salvoisy se lève à ce bruit. Lauzun se retourne brusquement.*) Qui est là! que vois-je?.. encore cet homme!

SALVOISY. Encore ce duc!

LAUZUN. Que voulez-vous? que demandez-vous?

SALVOISY. La Reine.

LAUZUN. Et croyez-vous qu'il suffise d'un désir de pénétrer jusqu'à elle? Qui vous a conduit ici?

SALVOISY. Que vous importe?

LAUZUN. Vous me direz au moins à quel titre?

SALVOISY. Pas davantage.

LAUZUN. Un ordre écrit peut seul vous donner le droit...

SALVOISY. Montrez-moi le vôtre.

LAUZUN. Mon nom, mon rang, les charges que j'occupe...

SALVOISY. Ah! j'entends! vous êtes de la cour, vous; on vous y admet, on vous y accueille, pour que vous alliez ensuite répandre au dehors le venin de vos calomnies...

LAUZUN. Monsieur!

SALVOISY. Ne vous ai-je pas entendu? Les malheureux! ils approchent d'une jeune femme sans expérience, prompte à céder à tous les mouvemens de son ame, légère dans ses goûts peut-être, mais jeune, mais indulgente. Ils la provoquent, ils l'encouragent, et puis après ils l'injurient.

AIR *de Renaud de Montauban.*

Trompé par eux, le peuple la maudit,
Persuadé d'un crime imaginaire;
Ils n'ont pas craint, par un infâme bruit,
De soulever contre elle sa colère.
Puis à la cour, les mots qu'ils ont dictés
Sont répétés par leur bouche coupable...
Pour rendre ainsi le peuple responsable
Des crimes qu'ils ont inventés.

LAUZUN. D'aussi graves injures seraient déjà punies, si je ne pardonnais à l'exaltation d'un homme que le sort des armes a déjà rendu malheureux contre moi.

SALVOISY. Oh! qu'à cela ne tienne, je suis prêt encore.

LAUZUN. Eh! monsieur, attendez donc que vous soyez remis de votre première blessure!.. Pensez-vous, d'ailleurs, que je n'aie rien autre chose à faire qu'à mettre l'épée à la main contre vous que je ne connais pas?

SALVOISY. La Reine non plus ne vous connaît pas, et je viens lui dire...

LAUZUN. Monsieur !

SCENE IX.

LES MÊMES, VASSAN.

VASSAN, *apercevant Salvoisy et courant à lui sans voir Lauzun**. Ah! le voilà... (*Se retournant et apercevant Lauzun.*) Dieu! monsieur le Duc !

LAUZUN. Lui-même! qui sans votre arrivée allait donner une nouvelle leçon à votre neveu.

VASSAN. Mon neveu!.. encore lui !.. Ah çà! c'est donc un diable !.. Il est partout... on vient de me dire qu'il me demandait en bas à la grille... un petit blond... et à moins qu'il ne soit double...

LAUZUN. Ou que l'un des deux ne soit imposteur.

VASSAN. C'est possible... en tous cas ce ne peut être que celui-ci... Se glisser dans cet appartement sans ma permission !.. oser tirer l'épée contre monsieur le Duc !... je le renie pour mon neveu.

LAUZUN. Comme il vous plaira... mais qu'il s'éloigne.

SALVOISY. M'éloigner !

LAUZUN. Dans son intérêt et dans le vôtre.

VASSAN, *bas à Salvoisy*. Vous l'entendez... sortez, de grâce !..

SALVOISY, *s'asseyant sur le fauteuil à droite*. Je reste, car je suis ici par l'ordre d'une personne plus puissante que vous tous.

LAUZUN. Vraiment !.. eh ! qui donc ?..

SCENE X.

LES MÊMES, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, *entrant par le côté gauche*. La Reine, Messieurs...(*Apercevant Salvoisy.*) Sa Majesté, que je précède, sera charmée de vous voir.

VASSAN *et* LAUZUN. Que dites-vous ?

LA PRINCESSE. Que la Reine désire parler à monsieur.

(Elle montre Salvoisy.)

VASSAN, *avec orgueil*. A mon neveu !.. une audience particulière à mon neveu !.. à mon vrai et véritable neveu... car l'autre est un intrigant et un chevalier d'industrie que je vais faire arrêter... Dieu ! la Reine !..

SCENE XI.

LES MÊMES, LA REINE.

LA PRINCESSE, *allant au-devant de la Reine, lui dit à demi-voix*. Voici la personne à qui Votre Majesté désirait parler.

LA REINE. Je vous remercie... (*S'avançant et le regardant, à part.*) O ciel !.. (*A demi-voix.*) Comment, princesse, vous ne le reconnaissez pas ?..

LA PRINCESSE, *de même*. Non vraiment !

LA REINE, *de même*. C'est le jeune homme qui, au concert de la terrasse...

LA PRINCESSE, *de même*. Vous croyez ? je n'en répondrais pas.

LA REINE, *de même*. Et moi, j'en suis sûre... Pas un mot devant M. de Lauzun, et avertissez cette jeune fille, mademoiselle Louise, qu'elle vienne.

LA PRINCESSE, *sortant*. Oui, madame.

LA REINE, *s'avançant vers Salvoisy*. On vous a fait beaucoup attendre, monsieur, j'en suis désolée*.

SALVOISY, *à part*, *avec émotion*. C'est sa voix !.. et c'est à moi, c'est à moi qu'elle parle!

LA REINE, *toujours à Salvoisy*. Approchez-vous... j'aurais quelques renseignemens à vous demander sur un de vos parens. (*Regardant sa main qui est enveloppée d'un taffetas noir.*) O ciel ! vous êtes blessé ?

SALVOISY. Oui, Madame.

LA REINE. Et comment cela ?

VASSAN. Par monsieur le Duc, qui lui a fait cet honneur.

LA REINE. Monsieur de Lauzun ?.. et pour quelle cause ?

LAUZUN. Je ne puis le dire, même à Votre Majesté, et j'espère que monsieur aura la même discrétion.

SALVOISY, *avec fierté*. Je ne promets rien, monsieur.

(Geste de colère de Lauzun.)

LA REINE. Il suffit. Monsieur de Lauzun, monsieur de Vassan...

(Sur un signe de la Reine, Lauzun et de Vassan s'inclinent et sortent du même côté.)

VASSAN, *à part*. Seul avec la Reine !.. quel honneur pour la famille !

SCENE XII.

LA REINE, SALVOISY.

LA REINE, *s'asseyant près de la toilette, et après un moment de silence*. Un duel avec M. de Lauzun ! voilà qui est grave... car il est puissant, il a un grand crédit... Le savez-vous ?

SALVOISY. Oui, Madame.

LA REINE. Il fallait donc des motifs bien forts?

SALVOISY. Jugez-en vous-même, Madame : il outrageait devant moi par une indigne calomnie la vertu la plus noble et la plus pure.

LA REINE. Je comprends : une grande dame dont vous étiez le chevalier ?

SALVOISY. Non, Madame ; tant d'honneur ne m'appartient pas, et cependant je donne-

* Salvoisy, Vassan, Lauzun.

* Salvoisy, Vassan derrière lui, la Reine, Lauzun.

rais ma vie pour elle ; car cette personne-là c'est Votre Majesté.

LA REINE. Moi ! que dites-vous?.. calomniée par M. de Lauzun... Oh ! non, non, vous vous êtes trompé, vous avez mal entendu... ce n'est pas possible. (*Étendant la main vers la toilette, et prenant le papier qu'elle y voit*) Son dévouement pour moi, son respect me sont trop bien connus... (*Jetant les yeux sur le papier.*) Dieu ! qu'ai-je vu?.. (*Froissant le papier avec indignation et se levant.*) L'insolent! oser m'adresser de pareils vœux !.. à moi !

SALVOISY, *timidement.* Votre Majesté refuse de me croire?

LA REINE, *vivement.* Non, monsieur, non; je crois tout maintenant... Des outrages, des calomnies, voilà ce que je dois attendre de mes amis... Quel sort me réservent donc les autres?

SALVOISY. Ah! si vos ennemis vous connaissaient tous, ils seraient comme moi... (*S'inclinant.*) Ils se prosterneraient devant vous, ils vous demanderaient grâce, comme je le fais en ce moment, pour ces paroles indiscrètes, injurieuses, que sur des bruits mensongers je n'ai pas craint de vous adresser sans vous connaître.

LA REINE, *souriant.* Oui, le soir, sur la terrasse de Trianon... Ah ! vous vous rappelez notre conversation? vous avez meilleure mémoire que moi... je l'ai tout-à-fait oubliée.

SALVOISY, *fléchissant le genou.* Ah! Madame, c'est trop de générosité.

LA REINE. Relevez-vous, monsieur; quoique je ne pense pas mériter tous les reproches que l'on m'adresse, je ne me crois pas non plus une divinité.

SALVOISY, *se relevant.* Daignez me dire, au moins, que vous ne me croyez plus au nombre de vos ennemis.

LA REINE, *avec bonté.* J'en suis persuadée.

SALVOISY. Ah! que je suis heureux! car mes torts pesaient là, sur mon cœur, comme un crime !.. Et pour les racheter, les expier tout-à-fait, que ne puis-je répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang...

LA REINE, *à part.* Pauvre homme ! (*Regardant sa main.*) Il a déjà commencé... (*Haut.*) Je vous ordonne, monsieur, de ne plus vous exposer ainsi ; nos défenseurs sont trop rares pour que nous ne devions pas les ménager, et nous attendons de vous, en ce moment, un service qui vous coûtera moins cher.

SALVOISY. Que Votre Majesté daigne commander.

LA REINE. Une de vos parentes, la marquise de Salvoisy, qui demeure à Clermont-en-Argonne, a un fils qui a disparu?

SALVOISY, *à part et troublé.* O ciel !

LA REINE. Savez-vous ce qu'il est devenu, et quel est son sort?

SALVOISY, *hésitant.* Oui, Madame.

LA REINE. Dites-le-moi donc, car je m'y intéresse beaucoup, et j'ai promis de le rendre à sa mère.

SALVOISY. Votre Majesté ne le pourra pas ; car il est impossible qu'il s'éloigne maintenant de Versailles.

LA REINE, *vivement.* Il y est donc?

SALVOISY. Oui, Madame; le jour, errant dans ces jardins, sous ces portiques ; la nuit, couché sous le marbre de vos balcons, ou les yeux fixés sur vos fenêtres.

LA REINE. Que me dites-vous ! Serait-ce ce jeune homme dont on me parlait ce matin, qui suit partout mes pas, et qu'on ne désigne ici que sous le nom d'*Amoureux de la Reine?*

SALVOISY. Oui, Madame.

LA REINE. C'est là votre parent, et vous n'avez pas essayé de le rendre à la raison, de lui représenter qu'il exposait ainsi, à la poursuite d'une vaine chimère, son repos, son bonheur et ses jours peut-être?

SALVOISY. Il le sait, Madame; mais il aime mieux mourir que de ne plus voir Votre Majesté; c'est sa vie, c'est son être : il n'existe que de votre présence.

LA REINE. En vérité, c'est de la folie, et je m'étonne que, faisant profession d'un pareil dévouement, il n'ait pas été arrêté un instant par la crainte de me compromettre ou de me déplaire.

SALVOISY. Vous déplaire, vous compromettre !.. O ciel! et comment?.. Est-ce votre faute si l'on vous aime? est-ce la sienne s'il n'a pu se défendre d'un pareil amour? et jugez vous-même, Madame, s'il est si coupable. Dans ces jardins de Versailles, dans ce parc magnifique, ouvert à tout le monde, une femme se trouve assise près de vous; vous êtes frappé du charme de sa personne; vous lui parlez, elle répond ! Le son de sa voix vibre jusqu'au fond de votre ame, vous vous laissez aller sans méfiance à l'entraînement de ses discours; et quand une passion vous est bien entrée jusqu'au fond du cœur, il se trouve que cette femme est une reine ! reine !.. Ah! que n'est-elle votre égale ! on l'adorerait sans crime, on pourrait l'avouer, le lui dire à elle même, et pâle, tremblant, les yeux baissés vers la terre, on ne rougirait pas devant elle de honte et de crainte, comme je le fais en ce moment.

LA REINE. O ciel ! que dites-vous?

SALVOISY. Que je suis cet insensé, ou plutôt ce coupable.

LA REINE, *avec dignité et faisant un pas pour sortir.* Monsieur !..

SALVOISY. Ah ! ne me punissez pas, ne prononcez pas mon arrêt; je ne crains pas la prison, je ne crains pas la mort; mais je crains de ne plus vous voir. Grâce, Madame ! grâce et pitié...

LA REINE, *à part.* Mon Dieu !.. si j'appelle, il est perdu !..

SALVOISY, *avec chaleur.* Je ne veux rien... je ne demande rien... que vous voir, vous voir encore... les jours où tout le monde est admis à ce bonheur... et si, dans la foule indifférente qui souvent se presse autour de vous, il est un homme qui vous aime, pourquoi sa vue vous irriterait-elle?.. Son silence et ses tourmens seraient-ils une offense? (*La Reine fait encore quelques pas pour sortir.*) Oh ! non,

non, cela n'est pas possible! et peut-être, émue d'un attachement si pur et si vrai, vous direz : Pauvre homme! il m'aime tant!.. et vous me souffrirez...

LA REINE. Monsieur!.. (*A part.*) Que lui répondre?.. le malheureux me fait de la peine... et cependant souffrir de pareilles choses est impossible... Allons, allons, qu'il s'éloigne, du moins... (*Haut.*) Monsieur, je vous prie... (*A part.*) Là, ne le voilà-t-il pas immobile devant moi... (*Haut.*) Monsieur, retirez-vous... la Reine ne saura rien de tout ce qui s'est passé...Allez, allez; surtout plus d'éclat, plus de querelles... ce serait encore une manière de me calomnier... Eh bien! ne m'entendez-vous pas?

SALVOISY. Si, Madame... vous venez de me répondre sans colère... avec bonté... je vous reconnais... Oui, oui, vous voilà bien telle que je vous ai vue la première fois... Un mot, un mot encore, de cette voix que peut-être je n'entendrai plus... qu'avant de mourir vous ayez eu pitié de moi; et, quel que soit le châtiment qui m'est réservé, (*se jetant à ses pieds*) que je puisse au moins toucher cette main qui me pardonne.

LA REINE, *avec dignité et dégageant sa main que Salvoisy vient de saisir.* Malheureux!.. je vous ordonne de sortir.

(En ce moment le duc de Lauzun, M. de Vassan et quelques personnes de la cour paraissent au fond.)

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE DUC DE LAUZUN, VASSAN.

LA REINE, *aux personnes qui entrent, et montrant Salvoisy.* Messieurs, faites sortir cet homme!

LAUZUN. Le misérable!.. aux pieds de votre Majesté!..

VASSAN. Quelle insolence!.. il n'est plus mon neveu... et sa ruse est découverte... (*Aux gardes du corps qui sont près de la porte.*) Qu'on le saisisse!.. qu'on l'entraîne!

(Au moment où les gardes font un mouvement pour arrêter Salvoisy, paraît Louise.)

SCENE XIV.

LES MÊMES, LA PRINCESSE, LOUISE.

LOUISE, *entrant vivement et poussant un cri en apercevant Salvoisy.* Ah! le voilà!.. Grâce, Madame, grâce pour lui, vous me l'avez promis!..

LA REINE. Oui... qu'on ne lui fasse aucun mal... qu'il s'éloigne seulement; cet homme n'a point de mauvais desseins... il est privé de sa raison, ce n'est qu'un pauvre insensé.

LOUISE. Lui!

SALVOISY, *poussant un cri déchirant.* Ah! ce n'était que du mépris, pas même de la pitié!..

LAUZUN, *à la Reine.* Quoi, Madame, vous laisseriez impunis de pareils outrages?

LA REINE. Ne vous en plaignez pas, monsieur, et remerciez le ciel de mon indulgence. (*Bas, lui remettant son billet.*) Tenez, et désormais ne reparaissez jamais devant moi!

(Elle va s'asseoir près de la toilette.)

LOUISE, *qui pendant ce temps s'est approchée de Salvoisy**. Eh! mais, qu'a-t-il donc? comme il me regarde d'un air effrayant!.. Mon maître! mon maître!.. est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

(Musique qui dure jusqu'à la fin de l'acte.)

SALVOISY, *avec égarement.* Sortez! a-t-elle dit... qu'on le chasse... chassé comme un valet!..

LOUISE, *se jetant aux pieds de la Reine.* Madame, il a perdu la raison.

SALVOISY, *à Louise qu'il relève.* Que faites-vous donc?.. à genoux devant elle... prenez garde, vous allez vous faire chasser... Ceux qui l'aiment sont renvoyés de ce palais... elle ne souffre auprès d'elle que ses ennemis... vous voyez bien que je ne peux pas y rester... Venez, venez!

(Il veut entraîner Louise, et traverse avec elle le théâtre de gauche à droite; mais il chancelle et tombe sans connaissance dans un fauteuil que la reine vient de quitter*.)

LA REINE, *gagnant le fond à droite.* Princesse... monsieur de Vassan... voyez, ordonnez qu'on lui prodigue tous les soins... Privé de la raison!.. (*Le regardant.*) Ah! le malheureux, que lui reste-t-il?..

LOUISE, *auprès de Salvoisy.* Moi, Madame... moi qui ne le quitterai jamais...

(Elle se jette dans les bras de Salvoisy. La reine s'éloigne en jetant sur lui un dernier regard. La toile tombe.)

* Salvoisy, Louise, Vassan, Lauzun, la Reine.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente un salon du château de Salvoisy, sur la route d'Épernay. Porte au fond et portes latérales. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table avec tout ce qui est nécessaire pour écrire, et de plus une guitare.

SCENE PREMIERE.

BOURDILLAT, *seul, assis près de la table lisant le journal.*

Comme ça marche!.. comme ça marche!.. chaque jour un nouvel événement... et les notables, et l'assemblée nationale... et le jeu de paume... et les titres qui s'en vont et les assignats qui arrivent... l'abolition de la noblesse... il n'y aura plus de nobles... l'abolition des noirs... il n'y aura plus de noirs... tout cela va d'un train... Et aujourd'hui... (*Il prend un autre journal.*) Qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans le journal de M. Salvoisy? (*Il lit.*) CHRONIQUE DE PARIS! 19 juin 1791. « Décret qui enjoint aux princes de revenir en France, sous peine de confiscation de leurs biens, etc. » Dam! qu'ils y prennent garde!... s'ils s'en vont tous comme ça, cela fait de la place aux autres! et nous finirons par être les premiers.... Moi, par exemple! moi Bourdillat, simple chirurgien, pour ne pas dire *frater* à Épernay, me voilà déjà administrateur du district... Tous mes collègues s'amusent à faire du désintéressement, moi je ne demande qu'à monter... il ne faut pour cela que saisir au passage... une bonne occasion... et il en passe tous les jours... Ah, c'est mademoiselle Louise!...

(Il se lève.)

SCENE II.

LOUISE, BOURDILLAT.

LOUISE. Vous voilà, monsieur Bourdillat?..

BOURDILLAT. Oui, mademoiselle; fidèle à mon devoir... tous les matins je viens au château de M. Salvoisy déjeuner et lire les journaux... et voir notre jeune et intéressant malade. Comment va-t-il ce matin?...

LOUISE. Je ne trouve pas de changement.

BOURDILLAT. C'est étonnant!... ça n'est pas faute de visites! trois cent soixante-cinq par an..... je reviendrai demain, car c'est mon meilleur malade.

LOUISE. Je crois bien... toujours si bon, si aimable!... ne se plaignant jamais!...

BOURDILLAT. Il n'en a pas le temps. Vous êtes toujours là... à veiller sur lui, à prévenir tous ses désirs, et cela depuis cinq ans, sans vous décourager ni vous ralentir un moment... Savez-vous que c'est très-beau?

LOUISE. Et en quoi donc?.... Est-ce qu'il me serait possible de le quitter?... de l'abandonner?... depuis que sa mère est morte, il n'a plus que moi pour l'aimer!...

BOURDILLAT. Et vous l'aimez tant!

LOUISE. Dam! madame la marquise me l'avait ordonné; et je ne lui ai jamais désobéi. « Louise, qu'elle me dit... je lègue mon fils à tes soins... à ton zèle!... tous ses parens ont fui sur une terre étrangère, et moi aussi je vais le quitter pour jamais. »

AIR : *Elle a trahi ses sermens et sa foi.*

D'une mourante entends le dernier vœu;
Sois de mon fils la compagne assidue;
Que l'amitié puisse lui tenir lieu
De la raison, qu'hélas, il a perdue!
Veille ici-bas sur lui, ma fille; et moi,
Du haut des cieux je veillerai sur toi.

BOURDILLAT. Ah! elle vous a dit cela?

LOUISE. Oui, monsieur... et si elle me regarde quelquefois, comme elle me l'a promis, elle doit être contente!

BOURDILLAT. Vous avez raison... elle doit être contente de nous!... vous d'abord, vous faites tout ce qu'il veut... et moi je ne le contrarie jamais... je ne lui ordonne jamais rien... et je le laisse bien tranquille, c'est le moyen de le guérir tout-à-fait.

LOUISE. Vous croyez?

BOURDILLAT. Foi de docteur, je n'en connais pas d'autre, et je vous réponds qu'il y a du mieux... Le mois dernier, ce jour où il refusait de me recevoir, il avait toute sa raison.

LOUISE. Oh! oui..... je sais bien ces jours-là...

BOURDILLAT. Toute la semaine dernière il a parlé presque aussi raisonnablement que moi, et hier et avant-hier, en apercevant M. le duc, je ne sais lequel, qui se rendait à la frontière... il l'a très-bien reconnu; et en général tout ce qu'il a vu à Versailles, tout ce qui vient de ce pays-là produit sur lui une émotion, une commotion qui pourrait amener sa guérison.

LOUISE. Vous croyez?... ça serait bien heureux. Au fait, il y a des momens où il raisonne; il reconnaît ceux qui lui parlent; il leur répond avec justesse... mais moi, je suis bien malheureuse..... C'est comme un sort qu'on m'aurait jeté; j'ai beau être toute la journée à côté de lui, il ne me reconnaît jamais, il me prend toujours pour la reine, il me parle de son amour; et cela a l'air de le rendre si heureux que je le laisse dire, quoique ce soit là le plus pénible, voyez-vous.

BOURDILLAT. Et en quoi?

LOUISE. Je ne sais... mais il me semble que de recevoir des amitiés qui ne sont pas pour

vous, il y a là-dedans quelque chose de..... enfin, ça n'est pas à moi... ça ne m'appartient pas, et quand on est honnête fille, on ne veut rien dérober à personne.

BOURDILLAT. Vous êtes folle !

LOUISE. C'est possible... l'habitude de vivre avec lui.

BOURDILLAT. Si cela arrivait, nous vous soignerions aussi; car moi, j'ai une affection pour tout ce qui tient à ce château... pour le château lui-même. Tout-à-l'heure le commandant militaire, M. Byron, qui vient inspecter, en passant, le département de la Marne, nous demandait un logement pour lui et son état-major... Eh bien ! moi, je lui ai désigné ce château, comme le lieu le plus digne de le recevoir.

LOUISE. On les logera dans l'aile droite du château... mais ce n'est pas trop amusant, parce que des militaires...

BOURDILLAT. N'ayez pas peur..... quoique fort jeune encore, le commandant Byron est un de ces anciens seigneurs si éminemment aimables... Je vous présenterai à lui... et, grâce à ma protection..... Tenez, tenez, le voici déjà qui vient s'établir et prendre possession de son quartier-général.

SCENE III.

LES MÊMES, BYRON.

BYRON, *au fond, à des cavaliers.* Surtout, messieurs, beaucoup d'égards et de politesse pour les habitans de ce château... des militaires français doivent l'exemple de la discipline... (*Voyant Bourdillat.*) Eh ! c'est maître Bourdillat... ce magistrat irréprochable et ce docteur qui ne l'est peut-être pas autant...

BOURDILLAT. Vous êtes trop bon, commandant... du reste c'est moi-même... qui prends la liberté de recommander à votre protection cette jeune fille... (*Bas à Louise.*) Avancez donc... *

LOUISE, *levant les yeux.* O ciel ! M. de Lauzun !...

BYRON, *la regardant.* Eh ! mais... autant que je me rappelle... cette jolie fille...

BOURDILLAT. Vous la connaissez?

BYRON, *allant à elle***. Toutes les jolies filles sont de ma connaissance...

LOUISE. Il y a cinq ans... à Trianon, vous m'avez présentée à la reine.

BYRON, *avec embarras.* La reine !... il y a cinq ans... Oui, oui, je me rappelle parfaitement... depuis, les temps ont changé.

BOURDILLAT. Et nous avons fait comme eux.

BYRON. Moi, du moins... car vous, ma belle enfant, toujours aussi jolie... si toutefois cela n'a pas augmenté... Et votre jeune maître... ce cerveau brûlé... simple gentilhomme à qui il fallait de royales amours ?

* Lauzun, Bourdillat, Louise.
** Bourdillat, Lauzun, Louise.

LOUISE. Vous êtes ici chez lui.

BYRON. Pardon !... pardon... mille fois... et sa tête ?

LOUISE. Elle n'est jamais bien revenue.

BOURDILLAT. C'est moi qui le traite.

BYRON, *lui frappant sur l'épaule.* Ça ne m'étonne pas... vous en êtes bien capable !

BOURDILLAT, *s'inclinant.* Trop de bontés... Ces ex-grands seigneurs sont d'une politesse... on reconnaît tout de suite les manières de l'ancienne cour.

BYRON. La cour !... je n'en suis plus, monsieur... je suis de la nation.

BOURDILLAT, *avec satisfaction.* Oh ! nous savons bien que monsieur le duc de Lauzun...

BYRON. Il n'y a plus de duc de Lauzun. Un des premiers j'ai abdiqué toutes ces distinctions et priviléges, dont une seule nuit a suffi pour renverser l'échafaudage. Je suis le commandant Byron... ce titre vaut bien l'autre. Je ne devais le premier qu'au hasard... c'est à la confiance de mes concitoyens que je dois celui-ci, et quoique jeune je tâcherai d'y faire honneur.

BOURDILLAT. Vous n'aurez pas de peine.

BYRON. Que chacun fasse son devoir et tienne ses engagemens comme moi, avec une foi ferme et sincère, et les temps s'amélioreront.

BOURDILLAT. Ils sont déjà améliorés ! autrefois je n'étais rien.... aujourd'hui je suis quelque chose... et encore la plupart de mes collègues prétendent que je n'entends rien à ce qui se passe, que je suis un brouillon, un imbécile... expression de l'ancien régime.

BYRON. Style de tous les temps.

BOURDILLAT. Que j'aie un jour l'occasion de déployer mes talens... ils verront si j'en ai... A propos de ça, monsieur le commandant, on disait ce matin au district que la cour et toute la noblesse veulent abandonner le royaume?

BYRON, *sans l'écouter.* Oui, oui... (*Rompant la conversation et s'adressant à Louise.*) Eh bien ! ma chère enfant...

LOUISE. Si monsieur le commandant veut prendre possession de ses appartemens, il y trouvera tout ce qui peut lui être utile... et plus tard, si vous désirez quelque chose...

BYRON. L'avantage de vous offrir mes services, le plaisir d'être admis à vous présenter mes hommages.

BOURDILLAT. Galanterie de l'ancienne cour.

BYRON, *s'éloignant de Louise.* C'est vrai, ce n'est plus de mode; mais quand on y a été élevé.....

LOUISE. Taisez-vous... taisez-vous... je crois entendre mon maître.

BYRON. Pauvre jeune homme ! (*A Bourdillat.*) Ah ! sa vue me ferait mal. Venez, venez, Bourdillat, conduisez-moi à l'appartement que mademoiselle Louise veut bien me destiner.

(Lauzun et Bourdillat sortent par le fond. Louise sort après eux.)

SCENE IV.

SALVOISY, *puis* LOUISE.

(Il entre par la porte latérale, à droite; il marche lentement, s'arrête, et a l'air de regarder d'un air étonné; il salue à droite, à gauche, comme s'il y avait beaucoup de monde; donnant une poignée de main à droite, à gauche.)

SALVOISY.

AIR *de la Folle.* (Musique de M. Grisard.)

Que de monde aujourd'hui! quels courtisans nom-
[breux!
Pour contempler la reine ils viennent en ces lieux...
Ils l'admirent tout haut... moi, je l'aime tout bas;
Mon ame est tout entière attachée à ses pas!
Mais je la cherche en vain et je ne la vois pas!
Pour moi plus de bonheur quand je ne la vois pas!

(*Apercevant Louise qui rentre par la porte du fond.*) La voilà, c'est la reine, elle sort de son appartement.

(Il la salue et se tient dans une attitude respectueuse.)

LOUISE, *à part* *. Je n'ose l'approcher. (*Haut.*) Monsieur...

SALVOISY. Votre Majesté daigne donc accorder un instant d'entretien à son serviteur?

LOUISE. Toujours elle, et jamais moi!

SALVOISY. Quelle différence! depuis ce jour où vous avez dit: « Sortez, qu'on le chasse! » Ah! je me le rappelle, vous l'avez dit... et alors je ne sais ce qui s'est passé en moi... l'humiliation, la rage, la haine!... Oh! oui, je vous haïssais plus que jamais...

LOUISE, *avec joie.* Serait-il vrai?

SALVOISY. Puis tout-à-coup, un changement... ah!... un changement bien grand. Dédaigneuse et hautaine, vous êtes devenue si bonne, si aimable, vos yeux me regardaient avec une expression si douce... tenez, comme en ce moment.

LOUISE. Vous croyez?

SALVOISY. Oh! que je vous trouve ainsi et plus touchante et plus belle!... et ces riches habits de soie, ces perles dans vos cheveux, vous les avez ôtés; vous avez bien fait, vous n'en avez pas besoin; je vous aime bien mieux comme cela.

LOUISE, *avec joie.* Vraiment.

SALVOISY. Sans comparaison!... Ah! si vous pouviez rester toujours comme vous êtes, ne plus être reine.

LOUISE. Je ne demande pas mieux.

SALVOISY. Vous n'y tenez donc pas?

LOUISE. Du tout, du tout; Versailles, la cour et les majestés, si vous pouviez comme moi oublier tout cela.

SALVOISY, *avec force.* Vous oublier... Oh! non, je ne le peux pas! vous êtes tout pour moi!

LOUISE, *cherchant à le calmer.* On m'avait parlé d'une amie de votre enfance.

SALVOISY. Attendez... Ah! oui, la reine,

* Louise, Salvoisy.

LOUISE. Eh! non... Une jeune fille qui vous était si attachée...

SALVOISY. Attendez... oui... Louise...

LOUISE. Il sait encore mon nom.

SALVOISY, *tristement.* Pauvre enfant!.. elle est morte...

LOUISE. Eh bien! par exemple, qui vous a dit cela?

SALVOISY. Ah! elle est morte... elle ne vient plus, plus du tout... et si elle vivait... (*Il la prend par la main et la conduit dans un coin du théâtre, à droite. A demi-voix.*) Vous ne savez pas..... ce fut mon premier amour... Oui, je l'aimais avant d'aller à la cour.

LOUISE. Là... ce que c'est que de venir à la cour... Voyez comme tout s'y perd!

SALVOISY. Mais ma mère n'aurait jamais voulu. (*Il va s'asseoir auprès de la table.*) Ah! elle était bien jolie. (*Louise s'approche. La regardant.*) Moins que vous cependant... bien moins que Votre Majesté.

LOUISE. C'est fini: il est dit qu'il n'y a que moi qu'il ne reconnaîtra jamais.

SALVOISY, *prenant la guitare qui est sur la table et jouant pendant la ritournelle.*

AIR *du Castillan à Paris* (d'Édouard Bruguières).

Sans vous, hélas! ma vie était si triste!
Votre aspect seul la charme et l'embellit;
Par votre aspect je respire et j'existe...

LOUISE, *à part, avec joie.*

Ah! pour le coup c'est de moi qu'il s'agit.

SALVOISY.

Oui, sans l'éclat du diadème,
Tout céderait à votre loi.

LOUISE.

Ah! qu'c'est cruel!... mêm' quand il m'aime,
Cet amour-là...
(*Pleurant.*)
Ah! ah! c'est pas pour moi!

SALVOISY, *se levant et allant à Louise.*

En vous voyant se glisse dans mes veines
Un feu brûlant et rapide, et soudain...
Et cette main que je presse en les miennes...

LOUISE, *à part, avec joie.*

Oh! cette fois, c'est bien moi! c'est ma main!

SALVOISY, *avec passion.*

Reine chérie!... ah! tant de grâce
Fait oublier qu'on n'est pas roi!...
(*Il l'embrasse.*)

LOUISE, *à part, et pleurant.*

Et même, hélas! quand il m'embrasse,
Ces baisers-là, ah! ah! n'sont pas pour moi!
(*Elle le repousse.*)

SALVOISY. Ah! vous êtes fâchée!

LOUISE. Il n'y a peut-être pas de quoi!

SALVOISY. Je vous ai offensée!

LOUISE. Ce n'est pas tant la chose; mais les idées qu'on y attache. (*Salvoisy la salue respectueusement.*) Allons, des respects maintenant.

(Il fait un second salut respectueux, la regarde, puis il sort brusquement par la porte latérale à droite.)

LOUISE, *le regardant.*

AIR: *Pour le trouver je cours en Allemagne* (d'Yelva).

Toujours la reine!... hélas, quelle est ma peine,
Et que not'sort est étrange aujourd'hui!

Il est trop loin de moi quand je suis reine,
Et paysann', je suis trop loin de lui!
Il guérirait du délir' qui l'égare,
Que tous mes vœux seraient encor déçus;
La folie, hélas! nous sépare,
Et la raison nous sépare encor plus.

SCENE V.

LOUISE, BOURDILLAT.

BOURDILLAT. C'est encore moi, mademoiselle Louise. Voici ce que c'est... Un monsieur, une dame et un enfant demandent l'hospitalité; une indisposition du petit bonhomme les oblige de s'arrêter; il leur fallait un asile et un médecin pour une demi-heure. Je me suis trouvé là, votre château aussi; je les ai assurés de mes bons soins, de votre bon accueil, et je vous les amène.

LOUISE. Vous avez bien fait.

BOURDILLAT. J'ai déjà examiné l'enfant; ce ne sera rien du tout. (*Il se met à la table et écrit.*) Une légère prescription.

LOUISE. Je cours à la pharmacie du château.

BOURDILLAT. C'est cela; ils pourront après se remettre en route.

(*Louise sort par la porte latérale à gauche.*)

SCENE VI.

LA REINE, BOURDILLAT.

LA REINE, *dans le fond, à Vassan qui l'accompagne et qui est resté en dehors.* Surtout ne le quittez pas. (*Entrant vivement et s'adressant à Bourdillat.*) Eh bien! monsieur, mon fils?

BOURDILLAT. Soyez sans inquiétude, madame, on prépare ce qui est nécessaire pour lui; dans quelques instans il sera tout-à-fait bien.

LA REINE. Ah! monsieur, que de reconnaissance! Ainsi dans une demi-heure nous pourrons nous remettre en chemin.

BOURDILLAT. Oui, madame.

LA REINE, *à part.* Quel voyage! il me semble que nous n'aurons jamais atteint la frontière.

BOURDILLAT. Vous venez de Paris, à ce que je présume?

LA REINE. De Paris?... non, monsieur.

BOURDILLAT. Tant pis, vous auriez pu me donner des détails...

LA REINE. Sur quoi donc, monsieur?

BOURDILLAT. Il circule depuis hier une foule de bruits plus alarmans les uns que les autres.

LA REINE. Vous m'effrayez...

BOURDILLAT. On prétend que le roi a l'intention d'abandonner la partie. On va même jusqu'à indiquer, mais cela se dit à l'oreille, jusqu'à indiquer le jour de son départ.

LA REINE, *à part.* Grand Dieu! on aurait su à l'avance...

BOURDILLAT. En tout cas, je ne lui conseillerais pas de prendre par cette route-ci.

LA REINE, *à part.* Quel supplice!

BOURDILLAT. Le pays est prononcé, excessivement prononcé.

LA REINE, *inquiète, et voulant cacher son inquiétude.* Mon Dieu! monsieur, cette potion que l'on prépare pour mon fils...

BOURDILLAT. Je l'attends, madame, je l'attends.

LA REINE, *avec impatience.* Ayez, je vous prie, la bonté de voir si vos ordres ont été ponctuellement exécutés.

BOURDILLAT. Des ordres... je n'en ai point à donner à la personne qui a bien voulu se charger... mais ne vous impatientez pas, madame, je l'entends.

SCENE VII.

LES MÊMES, LOUISE. *

LOUISE, *remettant une petite bouteille à Bourdillat.* Tenez, regardez; est-ce bien cela que vous m'avez demandé? (*Pendant que Bourdillat examine, elle aperçoit la reine.*) Grand Dieu!

(*Elle fait un mouvement pour aller à la Reine, qui lui fait signe de garder le silence.*)

BOURDILLAT, *à Louise, après avoir examiné la potion.* Le meilleur pharmacien n'aurait pas mieux préparé cette potion; et quoiqu'on ait besoin de moi au district, je cours près de l'enfant; l'état peut bien attendre, tandis qu'un malade...

LA REINE. Que je vous remercie!

BOURDILLAT. Je suis comme ça; je suis médecin avant d'être fonctionnaire, d'autant plus que les fonctions publiques sont gratuites, tandis que les autres...

LA REINE. Croyez que je saurai reconnaître...

BOURDILLAT. Ce n'est pas pour cela que je le dis. (*A Louise, lui montrant la Reine.*) C'est la dame que vous voulez bien accueillir, et que je vous recommande...

(*Il sort par la gauche.*)

SCENE VIII.

LA REINE, LOUISE.

LOUISE, *regardant sortir Bourdillat et venant se jeter aux pieds de la Reine.* Ah! madame... il est donc vrai, et Votre Majesté...

LA REINE. Imprudente! que faites-vous?

LOUISE. Me voilà comme autrefois, à vos pieds, dans ce palais où j'implorais vos bontés, où vous daigniez me protéger.

LA REINE. Nous avons changé de rôle, mon enfant, car c'est moi aujourd'hui qui ai besoin de protection.

LOUISE. La reine de France!...

LA REINE. Je ne le suis plus; errante et fugitive, je suis forcée de chercher un asile sur la terre étrangère.

* La Reine, Bourdillat, Louise.

LOUISE. Grand Dieu !

LA REINE, *avec douleur*. Il le faut. (*Avec résignation*.) Mais, épouse et mère, je sais quels devoirs ces titres m'imposent, et je les remplirai.

LOUISE. Ah ! parlez, disposez de moi !

LA REINE. Partie de Paris secrètement hier au soir avec le roi, j'ai été obligé de le quitter sur la route pour faire soigner mon enfant malade. Si je ne m'arrête qu'un instant je puis, j'espère encore le rejoindre avant la ville prochaine.

SCENE IX.

VASSAN, LA REINE, LOUISE.

VASSAN, *accourant*. Ah! madame! ah! reine.

(Il s'arrête en voyant Louise.)

LA REINE. Oh! vous pouvez parler, monsieur de Vassan; c'est une amie. Eh bien? mon fils?

VASSAN. Va bien mieux, infiniment mieux. Nous pourrons repartir dans un quart d'heure, ce qui est essentiel; car il est perdu, et vous aussi, madame, si nous tardons à nous remettre en route.

LA REINE. Expliquez-vous.

VASSAN. Le médecin qui nous a introduits dans ce château, qui nous y a installés avec tant de grâce, est une des autorités du pays.

LA REINE. Il serait vrai !

LOUISE. Hélas! oui, madame.

VASSAN. Il a sans doute des ordres, des instructions secrètes; c'est peut-être un piége qu'il nous a tendu en nous conduisant ici, chez un de vos anciens ennemis.

LOUISE. Ah ! madame, ne le croyez pas.

LA REINE. Et chez qui suis-je donc?

VASSAN. Chez M. de Salvoisy, ce jeune homme qui jadis osa pénétrer dans les appartemens de Trianon, et dont l'audace fut punie par la perte de sa raison.

LA REINE, *avec un peu de douleur*. Ah ! oui, je me rappelle. (*A Louise*.) Est-ce que le malheureux....

LOUISE. Ah ! mon Dieu ! madame, toujours; il ne pense qu'à la reine.

LA REINE. Pauvre jeune homme!

VASSAN. Jugez alors du danger que court Votre Majesté. Aussi, quand tout-à-l'heure je l'ai rencontré face à face, et que je l'ai vu fixer sur moi ses yeux avec une expression tout-à-fait extraordinaire, je ne me suis pas amusé à lui demander de ses nouvelles, j'ai doublé le pas pour lui échapper.

LA REINE. L'infortuné! malgré lui, peut-être, s'il me voit, il me nommera, me trahira.

LOUISE. Il vous aime tant!

VASSAN. Et une amitié comme celle-là vous dénoncerait pour vous sauver.

LA REINE. Il faut donc se hâter. Monsieur de Vassan, voyez à presser notre départ.

VASSAN. Oui, madame.

(Il sort par le fond.)

LA REINE. Et vous, ma chère enfant, tâchez d'ici là que M. de Salvoisy ne m'aperçoive pas.

LOUISE. Il doit être rentré dans son appartement; je vais l'y enfermer. Vous, madame, restez dans ce salon, on n'y viendra pas, vous n'y courez aucun danger, et dans quelques instans j'espère vous apporter de bonnes nouvelles.

(Elle sort par la porte latérale à droite, après avoir baisé la main de la Reine, et on l'entend en dehors fermer la porte à droite.)

SCENE X.

LA REINE, *seule*.

(Elle s'assied à droite du théâtre.)

Oh ! quel voyage ! quel voyage ! A chaque instant de nouvelles craintes, de nouveaux périls; un cocher qui, à peine sur son siége, s'égare dans les rues de Paris et perd une heure avant d'arriver à la barrière ! une heure, dans une fuite comme la nôtre ! et la fatalité, quand nous avons besoin de l'obscurité la plus profonde, qui nous force à choisir la nuit la plus courte de l'année. Ce n'est rien encore; tout devait tendre à ne point éveiller la curiosité, les soupçons. Eh bien ! deux voitures, des chevaux sans nombre, des gardes, des coureurs; tout l'attirail d'un souverain qui visite son empire. Ah! je n'accuse pas mes amis; mais que souvent leur zèle est maladroit ! Et mon fils qui tombe malade ! et le hasard qui me fait entrer dans ce château, où m'attend un danger, le moins prévu de tous. (*Elle écoute*.) Du bruit !.... qui peut venir? (*Elle se lève*.) Ah ! courons vers mon fils... Ciel ! M. de Salvoisy !

SCENE XI.

LA REINE, SALVOISY.

(Salvoisy entre par la porte du fond, qu'il referme précipitamment à double tour, et retire la clef qu'il met dans sa poche.)

SALVOISY. Vassan, Vassan ! le marquis de Vassan ! Oh ! je l'ai reconnu, je les reconnais tous : c'est devant lui, c'est devant eux qu'elle m'a dit : « Sortez, sortez; c'est un fou ! c'est un fou ! »

LA REINE. Et aucun moyen de lui échapper !

(Elle cherche à se sauver ; mais à chaque instant elle s'arrête dans la peur d'être vue.)

SALVOISY, *riant*. Ah ! je suis fou !

LA REINE, *voyant toutes les portes fermées*. Impossible de sortir !

SALVOISY, *l'apercevant*. Une femme ! une femme ici! (*Il s'approche*.) Qui est-elle? (*Il va à elle brusquement; la reine cherche à l'éviter; mais il l'arrête*.) Que voulez-vous, madame?

(La Reine le regarde avec dignité.)

SALVOISY. Ah !

(Il jette un cri affreux et reste la bouche béante.)

LA REINE. M. de Salvoisy...

SALVOISY, *après un instant de silence.* Cette voix! la reine... (*Il la regarde avec admiration, puis fait un mouvement pour s'avancer vers elle. La Reine, d'un geste imposant, lui fait signe de s'arrêter. Il reste immobile.*) Et cependant ces traits si fiers, si imposans... ce ne sont plus ces regards de bonté et de tendresse qui me consolaient : ce n'est pas la reine que j'aimais; c'est une autre dont la vue m'impose et me rend tremblant.

LA REINE, *s'approchant.* Oh! je n'ai plus peur... pauvre insensé!

SALVOISY. Insensé!.. non... il y avait un poids affreux (*montrant son cœur*) là!.. (*portant la main à son front*) là, surtout... c'était la nuit... et voici le jour.

LA REINE. Monsieur de Salvoisy!..

SALVOISY. Oui, c'est moi... c'est mon nom... Vous êtes la reine... rien que la reine, voilà tout... mais il y a quelque chose qui me manque, et que je ne puis comprendre... quelque chose que je ne puis dire... et que je cherche... (*Apercevant Louise qui entre par la porte latérale à droite.*) Ah! le voilà !

SCENE XII.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE. Madame... madame... il n'était pas dans la chambre... il s'était échappé.

LA REINE. C'est lui!.. tais-toi.

SALVOISY. Non, non, parlez encore... voilà la voix que j'attendais... c'est elle... elles étaient deux.

LA REINE, *à Louise.* Mais il m'a reconnue... il dit qu'il n'est pas fou.

LOUISE. Mon pauvre maître!

LA REINE. Il prétend que ma vue lui a rendu toute sa raison.

LOUISE. Elle la lui ferait perdre au contraire... et je vais l'emmener.

SALVOISY, *qui, pendant ce temps, a cherché son nom.* Louise!

LOUISE, *se jetant dans ses bras.* * Il me reconnaît!.. pas pour long-temps, peut-être!... mais c'est égal... je n'ai jamais été plus heureuse!.. et si ce n'étaient les dangers de Votre Majesté...

SALVOISY, *vivement.* Des dangers!... La Reine est en danger?

LOUISE, *effrayée.* Ah! mon Dieu! ça le reprend déjà... (*Apercevant quelqu'un qui entre.*) Bourdillat!

LA REINE. C'est fait de nous.

SALVOISY. Bourdillat!

LOUISE, *restant près de lui.* Un ennemi de la Reine!.. du silence!

* La Reine, Louise, Salvoisy.

SCENE XIII.

LES MÊMES, BOURDILLAT, *puis* VASSAN.

BOURDILLAT. Madame, j'ai l'avantage de vous annoncer que le petit jeune homme, monsieur votre fils, est tout-à-fait rétabli. Cette fois, la maladie a eu peur du médecin... ordinairement c'est le malade!

LA REINE. Nous pouvons donc partir?

VASSAN.* Oui, Madame, je venais vous l'annoncer.

BOURDILLAT. Et moi, je ne vous conseille pas de vous mettre en route dans ce moment, car je viens d'apprendre au district que les circonstances sont graves.

TOUS LES AUTRES. O ciel!

BOURDILLAT. J'ajouterai même, de mon chef, excessivement graves...

LA REINE. Quoi! monsieur, vous avez des nouvelles de Paris?

BOURDILLAT. Des nouvelles extraordinaires; toute la famille royale est décidément partie.

SALVOISY, *brusquement et s'avançant auprès de Bourdillat.*** Partie!.. et la reine?

BOURDILLAT. La reine! nous y voilà... à ce mot seul la tête déménage.

SALVOISY, *lui secouant rudement la main.* Eh! non, morbleu, non... je vous répète que je vous entends, que je vous reconnais; je vous reconnais tous... j'ai ma raison.

BOURDILLAT. C'est ce qu'ils disent toujours.

SALVOISY. Ils ne voudront pas me croire à présent.

LOUISE. Eh! si vraiment... on vous croit... on en est persuadé... (*A Bourdillat.*) Pourquoi, aussi, allez-vous le contrarier?

BOURDILLAT. Cela ne m'arrivera plus.

SALVOISY. Eh bien! donc, répondez... Pourquoi la reine a-t-elle quitté Versailles et sa cour... et le trône?

BOURDILLAT. Parce qu'il n'y a plus de Versailles, plus de trône... tout est bouleversé, renversé...

SALVOISY. Bourdillat est fou.

BOURDILLAT. Moi!.. par exemple, cela lui va bien.

SALVOISY. Et, je vous demande...

LA REINE, *regardant Salvoisy avec intention.* Non!.. monsieur Bourdillat a raison... la reine cherche en ce moment à gagner la frontière, et elle serait perdue si on la reconnaissait.

(Moment de silence et signes d'intelligence entre la Reine, Vassan, Salvoisy et Louise.)

BOURDILLAT, *qui pendant ce temps a pris une prise de tabac.* Ce qui ne manquera pas d'arriver si elle passe par ici.

LOUISE. Comment cela?

BOURDILLAT. Je me charge de l'arrêter; ce qui ne sera pas difficile, car voilà son signa-

* La Reine, Vassan, Bourdillat, Louise, Salvoisy.
** La Reine, Vassan, Bourdillat, Salvoisy, Louise.

incident qui vient d'arriver, et je m'en vais vous le lire.

(Il décachète la lettre.)

LA REINE *et* VASSAN, *à part*. O ciel !

LOUISE, *à part*. Tout est perdu !

SALVOISY, *arrachant le papier des mains de Bourdillat*. Une lettre de la reine !

BOURDILLAT. Eh bien ! qu'est-ce qu'il fait, ce maudit fou ?

SALVOISY, *allant au bout du théâtre, à gauche*. Elle restera là, sur mon cœur.

BOURDILLAT, *allant à lui*. Mais, monsieur le vicomte...(*A Louise.*) Mademoiselle Louise, aidez-moi donc à le lui reprendre.

SALVOISY. Non, non... je ne souffrirai pas qu'on la lise... que personne ne la voie... et pour en être plus sûr...

(Il la déchire en morceaux.)

LA REINE. Ah ! je respire !

VASSAN. Et moi aussi...

BOURDILLAT. Mais c'est le signalement que vous avez mis en morceaux... Impossible maintenant d'arrêter la reine...

SALVOISY, *avec chaleur*. L'arrêter !.. (*Courant à Bourdillat.*) Savez-vous que je m'y oppose... que je la défends... que je lui suis dévoué... et qu'à tout prix je la sauverai ?..

BOURDILLAT. Eh bien ! oui, oui, mon ami !.. oui, vous la sauverez... (*Bas à Vassan.*) Il faut dire comme lui pour empêcher un accès... (*A Salvoisy.*) Nous la sauverons... nous la sauverons tous, n'est-il pas vrai ?.. (*Entre ses dents, à la Reine et à Vassan.*) En attendant, l'ordre est donné sur toute la route ; et si elle n'a pas un passe-port signé par les autorités...

LA REINE, *avec effroi*. Un passe-port !

LOUISE, *remarquant le trouble de la Reine*. Elle n'en a pas !..

SALVOISY, *à Bourdillat, après un silence*. Un passe-port... qu'est-ce que c'est que cela ?

BOURDILLAT. Je vais vous en montrer... (*En tirant un de sa poche.*) Tenez, tenez, mon bon ami, ce sont des papiers imprimés, sans lesquels on ne peut, grâce au ciel, ni voyager dans le pays, ni passer la frontière... Tout le monde en a.

SALVOISY. Pourquoi alors n'en ai-je pas ?

BOURDILLAT. Puisque vous restez ici...

SALVOISY. Et si je veux sortir, si je veux voyager...

BOURDILLAT. Une autre idée, à présent.

SALVOISY. Et je veux voyager... à l'instant même... ou seul, ou avec vous... non... avec Louise... je l'aime mieux.

BOURDILLAT. Et moi aussi.

SALVOISY, *le prenant par la main et le faisant asseoir sur le fauteuil devant la table*. Là, là... mettez-vous là, et faites-moi un passe-port (*montrant Louise qui est près de la table*) pour elle et pour moi...

BOURDILLAT. Mais, mon cher, ci-devant M. le vicomte...

SALVOISY, *avec fureur*. Je vous l'ordonne, morbleu !... ou sinon...

LOUISE. Ah ! mon Dieu ! c'est plus fort que jamais... le voilà furieux à présent.

BOURDILLAT. Ne vous fâchez pas, je vais vous l'écrire... (*A Louise.*) et si, grâce à ce passe-port, il veut passer dans sa chambre, un bon tour de clef, et qu'il ne sorte pas de la journée... (*Pendant ce temps, Salvoisy va ouvrir la porte du fond. Bourdillat écrit et répète en écrivant.*) Laissez librement circuler, etc., etc., M. de Salvoisy, etc., etc., et mademoiselle Louise Durand, native de cette commune, etc., etc... (*A Salvoisy.*) Quant au signalement, vous n'y tenez pas...

SALVOISY. J'y tiens.

BOURDILLAT. A la bonne heure ! ce ne sera pas long.... Louise Durand... (*Regardant Louise qui est devant lui.*) Yeux bleus *...

SALVOISY. Non... noirs.

BOURDILLAT. Bleus.

SALVOISY. Noirs.

BOURDILLAT. Comment, noirs... la voilà... regardez plutôt.

SALVOISY. Je veux qu'elle ait les yeux noirs.

BOURDILLAT. Je veux... je veux... Mon cher ami, vous ne pouvez pas faire que ce qui est bleu soit noir.

SALVOISY. Quand je vous dis que je le veux... (*Regardant la reine.*) C'est comme cela que je la vois.

LOUISE. Ah ! mon Dieu, ne le contrariez pas... la couleur n'y fait rien.

BOURDILLAT. Au fait, ça m'est bien égal. (*Écrivant.*) Yeux noirs, (*regardant Louise*) sourcils châtains...

SALVOISY. Noirs...

BOURDILLAT. C'est juste, noirs... quant à vous.... (*Regardant Salvoisy.*) Visage long, cheveux bruns **.

SALVOISY. Du tout, je n'en veux pas. (*Regardant Vassan.*) Nez court, visage rond, cheveux blancs.

BOURDILLAT, *impatienté*. Cheveux blancs, c'est trop fort.

SALVOISY. Est-ce que je ne suis pas le maître d'être comme je veux ?.. je suis le seigneur du pays.

BOURDILLAT, *se levant*. C'est-à-dire vous l'étiez...... (*Salvoisy furieux le saisit à la gorge.*) Non, non, vous l'êtes encore... tout ce qu'il vous plaira... si celui-là n'est pas fou, il a aujourd'hui dix degrés de plus... (*Il finit d'écrire le passe-port.*) Voilà qui est bien en ordre. (*Le remettant à Salvoisy.*) Vous pouvez partir. (*A Louise.*) Hâtez-vous de l'enfermer ; moi, je cours au district prévenir mes collègues du signalement qu'il a déchiré..... (*En sortant.*) et réparer s'il se peut la sottise que je lui ai laissé faire.

(Il sort par le fond ; Louise sort avec lui.)

* Dans les troupes de province, on devra changer plusieurs mots de cette scène, d'après le signalement même des actrices qui joueront les deux rôles.

** Même observation que ci-dessus pour les acteurs qui joueront les rôles de Salvoisy et de Vassan.

SCENE XIV.

VASSAN, LA REINE, SALVOISY.

SALVOISY *va jusqu'à la porte pour s'assurer que Bourdillat est parti, puis il revient auprès de la Reine, et lui présente respectueusement le passe-port.*

AIR *de Colalto.*

Que cet écrit rachète mon pardon.
Fuyez...

LA REINE.

Je reste confondue.
Est-il possible?... eh quoi! votre raison...

SALVOISY.

Qui me l'avait ôtée ici me l'a rendue,
Mais les tourmens qu'on m'a fait éprouver
Ont à mon cœur fourni ce stratagème;
Et j'ai voulu qu'hélas mon malheur même
Servît encor à vous sauver!

LA REINE, *hésitant à prendre le passe-port.* Mais je ne sais si je dois... car enfin c'est vous exposer.

LOUISE, *qui est rentrée à la fin du couplet.* Oui, madame, partez vite... (*Elle prend le passe-port que tenait encore Salvoisy. Au même instant paraît Byron.*) Dieu! M. de Lauzun.

LA REINE. Je suis perdue.

SCENE XV.

LES MÊMES, BYRON.*

BYRON, *à Louise.* Eh bien! où allez-vous donc ainsi, ma belle enfant?.... et quel est ce papier que vous tenez?

LOUISE. Un passe-port que M. Bourdillat a délivré à moi et à M. de Salvoisy, qui veut visiter son château de Clermont-en-Argonne.

BYRON. Mais ce passe-port n'est pas valable s'il n'est pas visé par l'autorité militaire du pays... par moi.

LA REINE *et* VASSAN. O ciel!

LOUISE. Eh bien! si vous vouliez, monsieur, tout de suite... tout de suite... car je suis bien pressée.

BYRON, *s'approchant de la table et lisant le passe-port.* Me préserve le ciel de jamais faire attendre une jolie femme... (*Lisant.*) Yeux noirs, cheveux blancs. (*Il la regarde, et regarde en même temps Salvoisy.*) Eh! mais... ce signalement n'est ni le vôtre, ni celui de votre maître.

LOUISE. Qu'importe?

BYRON. Ce qu'il importe?.. mais c'est très-nécessaire, dans ce moment surtout où quelque événement sans doute se prépare... car j'ai rencontré un collègue de Bourdillat qui courait au poste voisin requérir la force armée...

LOUISE. Et pourquoi donc?

BYRON. Pour une arrestation à faire, disait-il, ici, en ce château.

LA REINE. Fuyons.

BYRON, *qui est remonté aussi, la voit et la reconnaît.* Que vois-je!.. la Reine?

LA REINE. Oui, monsieur le Duc, la Reine, que vous avez calomniée, trahie... et qui n'a plus qu'à être livrée par vous à ses ennemis.

BYRON, *après un instant de silence, signant le passe-port et le remettant à Louise.* Tenez, Louise... Byron n'a rien vu.

(Louise prend le passe-port. Vassan sort par la porte à gauche.—A la Reine.)

AIR *du Vaudeville des Frères de lait.*

Partez, Madame, et que la Providence
A votre fuite accorde son secours;
Pour le salut de la reine de France
Lauzun encor sacrifîrait ses jours.

SALVOISY.

D'un honnête homme, ah! voilà le discours:
Sous des couleurs anciennes ou nouvelles,
L'opinion nous a tous désunis;
Mais à l'honneur restons toujours fidèles:
L'honneur est de tous les partis.

Musique jusqu'à la fin. Final du troisième acte de Gustave.

VASSAN, *rentrant.* Partons, Madame, la voiture est en bas.

(Il donne la main à la Reine, Louise les accompagne; au moment de sortir la Reine s'arrête un instant; Salvoisy se met à genoux devant elle et lui baise la main. La Reine sort en témoignant sa reconnaissance à Louise et à Salvoisy. Byron passe à droite du théâtre.)

LOUISE. On monte par cet escalier! (*Montrant la droite, elle va regarder.*) C'est Bourdillat et son collègue.

SALVOISY, *à la Reine et à Vassan.* Hâtez-vous... (*A part.*) Je saurai bien l'arrêter le temps nécessaire pour protéger sa fuite; quand pour cela je devrais encore redevenir fou. (*Courant à Bourdillat qui paraît sur la première porte à droite, et le saisissant au collet.*) Halte-là... on n'entre pas.

BOURDILLAT, *effrayé, à ceux qui le suivent.* Encore ce fou!.. N'avancez pas, vous autres.

(Salvoisy tient de la main gauche au collet Bourdillat qui n'ose avancer, et de la droite il fait signe à Louise de ne pas avoir peur.)

* Vassan, la Reine, Louise, Byron, Salvoisy.

FIN.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

UNE AVENTURE

SOUS CHARLES IX,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

Par MM. Fr. Soulié et Badon;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 20 MAI 1834.

PRIX : 6 SOUS.



PARIS.
AU MAGASIN THÉATRAL,
MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE DUC DE NEVERS.	MM. LIGIER.
LE DUC HECTOR DE ROHAN.	MENJAUD.
LE COMTE ORNINSKI.	DUMILATRE.
GEORGES.	ARSÈNE.
UN PAGE.	WELSH.
Mme DE SAUVES.	Mlles MARS.
Mme DE NANGIS.	ANAÏS.
Mme DE SILLERY.	THIERRET.
Mme DE CHATEAUVIEUX.	TOUSEZ.

Imp. de J.-R. Mevrel,
Passage du Caire, 54.

UNE AVENTURE SOUS CHARLES IX,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE I.

Une salle gothique. Au fond, une porte double; à gauche de l'acteur une petite porte double avec vitraux qui conduit à une chapelle; une porte secrète cachée par un tableau. A droite, une fenêtre; à côté et en avant une porte qui est celle de la chambre de madame de Nangis.

SCENE PREMIERE.

Mmes DE CHATEAUVIEUX, DE SAUVES, DE NANGIS.

Ces dames sont assises. Madame de Châteauvieux et madame de Sauves, à droite de la scène; madame de Nangis à gauche. Madame de Sauves brode; mesdames de Châteauvieux et de Nangis font de la charpie.

MAD. DE CHATEAUVIEUX. Vous avez eu des nouvelles de Paris, madame de Sauves... Qu'y fait-on?

MAD. DE SAUVES. Eh mais; tout ce qu'on peut y faire sans nous, on s'y ennuie. La cour de France n'est plus au Louvre, elle est véritablement à la Rochelle.

MAD. DE CHATEAUVIEUX. C'est M. D'aubigné qui vous a écrit?

MAD. DE SAUVES. Oui, il m'a envoyé la dernière épigramme de Cayet, sur monseigneur l'évêque de Xaintes, et l'abesse de son couvent, Madame de...

MAD. DE CHATEAUVIEUX. Oh, dites-nous la...

MAD. DE SAUVES. Je vous la dirai ce soir, au bal de la reine de Navarre, si toutefois la fête tient; car on se bat depuis ce matin, et madame de Sillery qui est sortie pour avoir des nouvelles ne revient pas :

MAD. DE CHATEAUVIEUX. Elle ne peut tarder. Dites-nous l'épigramme en attendant.

MAD. DE SAUVES. Cela amusera-t-il la belle et sensible Diane, qui, depuis une demi-heure, est là à soupirer?

MAD. DE NANGIS. Moi, pourquoi non?.. (*Bas.*) D'ailleurs l'épigramme de Cayet en sauvera au moins trois à cette pauvre madame de Châteauvieux.

MAD. DE SAUVES. Elle rattrapera plus tard... Écoutez donc.

MAD DE NANGIS, Voyons...

MAD. DE CHATEAUVIEUX. Mais voici madame de Sillery.

SCÈNE II.

Les Mêmes, Mme DE SILLERY.

MAD. DE SILLERY. Mesdames, il faut redoubler d'ardeur. Les Rochellois on fait une nouvelle sortie, le combat a été terrible, et je viens de voir MM. de Meslin et d'Essoles qu'on rapporte en bien piteux état.

MAD. DE CHATEAUVIEUX. Voyez, nos blessés ne manqueront pas de soins.

MAD. DE SAUVES. Mais nous finirons par manquer de danseurs. C'est une fatalité contre ceux que je choisis : hier je m'étais arrangé avec Monsieur de Selles pour le bal de ce soir; ce matin, il s'est fait tuer dans une escarmouche. M. de Meslin s'est offert à le remplacer, et vous dites qu'il est blessé, je suis sûre que c'est à la jambe.

MAD. DE SILLERY. Non, à la poitrine.

MAD. DE SAUVES. Ah! tant mieux, s'il guérit, il ne boîtera pas, au moins.

MAD. DE CHATEAUVIEUX. Vous vous intéressez à lui, à ce que je vois. Mais que ferez-vous, ce soir?

MAD. DE SAUVES. Vraiment, je ne sais. Et cependant je ne voudrais pas manquer le quadrille de la reine de Navarre, d'autant que le bal sera magnifique..

MAD. DE SILLERY. Y verra-t-on les envoyés polacres qui doivent présenter demain au duc d'Anjou, la couronne de Pologne?

MAD. DE SAUVES, *se levant*. Sans doute,

puisque c'est pour eux qu'on donne la fête.

MAD. DE SILLERY. La nuit approche, et le bal commence dans une heure... vous n'avez guère de tems pour remplacer votre cavalier.

MAD. DE SAUVES. Dieu y pourvoira.

MAD. DE CHATEAUVIEUX. C'est beaucoup compter sur son indulgence.

MAD. DE SAUVES. Pourquoi donc?

MAD. DE CHATEAUVIEUX. C'est qu'au lieu de travailler comme nous, pour la sainte cause, vous ne pensez qu'aux choses de coquetterie... et ce carcan de velours que vous brodez avec tant de soins...

MAD. DE SAUVES, *le posant près du cou de madame de Nangis.* Ce carcan, vous verrez si quand il sera au cou de notre belle amie, il ne la rendra pas plus charmante encore... et si tous nos galants gentilshommes ne seront pas plus empressés à se faire tuer pour l'amour de ses beaux yeux. Ah! c'est qu'en fait de religion, je ne plaisante pas...

MAD. DE SILLERY. Vous avez raison, les Rochellois n'ont qu'à bien se tenir; et cela leur vaudra un terrible assaut, si M. de Nevers voit madame de Nangis avec cette parure.

MAD. DE NANGIS. M. de Nevers n'a pas besoin de cela pour être un très-brave gentilhomme.

MAD. DE SAUVES, *bas.* Vous ne voulez donc pas avoir pitié de son amour?

MAD. DE NANGIS, *haut.* Mais c'est que j'ai pitié des Rochellois...

MAD. DE CHATEAUVIEUX. C'est un propos de huguenote!.. prenez garde, vous n'êtes pas déjà trop bien en cour du coté de la religion.

MAD. DE SAUVES. Eh! non c'est un propos de cruelle qu'aucun homme ne peut attendrir.

MAD. DE SILLERY. Qu'êtes-vous donc venue faire au siége, ma chère?

MAD. DE NANGIS. Mais je suis venue y faire toute autre chose que vous, car je m'y ennuie horriblement.

MAD. DE SILLERY. Ce ne sont pas les plaisirs qui nous manquent; cependant dès que l'assaut est fini, le bal commence.

MAD. DE SAUVES. Oui, mais l'assaut nuit au bal. Et puis, rester confiné tout le jour dans ce vieux château, ou l'on peut-être tué à chaque instant; c'est affreux. Pour ma part, je le déclare : Sa Majesté, le roi Charles IX peut bien faire assiéger toutes les villes de son royaume, on ne m'y reprendra plus.

MAD. DE SILLERY. Et M. de Nevers qui disait qu'il emporterait la place en huit jours.

MAD. DE CHATEAUVIEUX. Et qui n'a pas enlevé une redoute.

MAD. DE SAUVES, *bas à madame de Nangis.* Ni obtenu un regard.

MAD. DE SILLERY. Décidément, le siége traîne en longueur.

MAD. DE SAUVES. A propos du siége, savez-vous que l'on dit que le Gars est revenu hier dans les environs, qu'il a déjà jetté dans la place un détachement de cinq cents chevaux avec des munitions, et qu'il se prépare à une nouvelle expédition.

Tout le monde se lève.

MAD. DE SILLERY. Que dites-vous là? Comment, cet horrible huguenot!

MAD. DE SAUVES. Oui, vraiment, hier on en parlait beaucoup chez madame Marguerite, et cela m'a fait une frayeur affreuse. Vous savez que ce misérable occupait ce château avant que M. de Nevers s'en fut emparé. Il y a toutes sortes d'escaliers dérobés et de conduits cachés dans cette vieille forteresse. Figurez-vous, pendant la nuit, un homme tout seul, qui entre dans votre chambre.

MAD. DE CHATEAUVIEUX. Il y a de quoi en mourir.

MAD. DE SILLERY. D'autant qu'on le dit fort laid...

MAD. DE SAUVES. On peut fermer les yeux, ma chère.

MAD. DE NANGIS, Décidément, c'est donc un monstre abominable...

MAD. DE SILLERY. On en raconte des choses affreuses.

MAD. DE NANGIS. Vous nous le direz une autre fois; car, vous oubliez qu'il faut songer à terminer notre toilette. Je rentre chez moi pour m'en occuper.

MAD. DE SILLERY. Nous allons vous imiter.

MAD. DE NANGIS. A bientôt...

MAD. DE CHATEAUVIEUX. A ce soir...

SCENE III.

Mme DE NANGIS, Mme DE SAUVES.

MAD. DE NANGIS. Vous ne rentrez pas chez vous Henriette?

MAD. DE SAUNES. Non, et je vous prie de rester; j'ai à vous parler d'une grande affaire...

MAD. DE NANGIS. Vous n'avez pas fait choix de votre robe?..

MAD. DE SAUVES. Il ne s'agit pas de toilette...

MAD. DE NANGIS. Est-ce que le roi de Navarre ne revient pas demain?

MAD. DE SAUVES. Ce que vous dites là est mal, ma chère Diane!.. une épigramme de vous, manque de générosité.

MAD. DE NANGIS. Pourquoi de moi plutôt que de madame de Sillery.

MAD. DE SAUVES. C'est que vous savez bien, méchante, qu'on ne peut pas vous la rendre.

MAD. DE NANGIS. Eh bien, j'ai tort, de quoi vouliez-vous me parler?

MAD. DE SAUVES. De vous.

MAD. DE NANGIS. De moi: je vous quitte alors.

MAD. DE SAUVES, *la retenant*. Pourquoi?

MAD. DE NANGIS. C'est que vous allez me parler de M. de Nevers, de son amour, de la parole que je lui ai presque donnée.

MAD. DE SAUVES. Et cela vous fait fuir.

MAD. DE NANGIS. Oui.

MAD. DE SAUVES. Alors, le Duc est plus avancé que je n'espérais.

MAD. DE NANGIS. Vous interprétez singulièrement mes paroles.

MAD. DE SAUVES. Tenez, si M. de Nevers était un courtisan d'un état médiocre et de peu de mérite, j'attribuerais votre fuite à l'ennui qu'il vous cause; mais M. de Nevers est assurément le gentilhomme le plus distingué de l'armée et de la cour, plein de bravoure et d'agrémens; et si vous ne voulez pas en entendre parler, c'est que vous êtes à bout de vos raisons pour refuser.

MAD. DE NANGIS. Eh bien soit! Madame de Navarre a exigé que je me prononce décidément ce soir; elle veut prendre occasion de la fête pour me présenter comme future duchesse de Nevers : la raison me dit qu'il faut que j'obéisse, car véritablement on a fait de moi, ou plutôt de ma fortune, une récompense pour le dévoûment d'un homme aux intérêts de la cour. Ce dévoûment, on pourrait vouloir le récompenser dans un complaisant aussi bien que dans un prince; la reine Catherine eut pu me choisir un bien moins digne époux; et tout autre que M. de Nevers, appuyé du choix de la Reine, mettrait sans doute moins de délicatesse dans ses prétentions. Je dois l'avouer même, sa recherche m'honore, je n'ai rien à dire contre sa personne ni son caractère; c'est en tout un prince accompli .. et pourtant.

MAD. DE SAUVES. Vous ne l'aimez pas?

MAD. DE NANGIS. Pas du tout, du tout.

MAD. DE SAUVES. N'aimer pas le plus beau et le plus aimable gentilhomme de la cour, cela veut dire alors en aimer un autre.

MAD. DE NANGIS. Plus beau et plus aimable, n'est-ce pas?

MAD. DE SAUVES. Pas du tout, du tout : très laid, et très ennuyeux quelquefois... mais où est-il cet Amadis.

MAD. DE NANGIS. Hélas!

MAD. DE SAUVES. Si, depuis deux ans que vous êtes veuve, il ne l'a pas appris, fut-il dans la Judée; si, l'ayant appris, il n'est pas accouru, fut-ce du fond de la Cochinchine... cet homme est indigne de vous.

MAD. DE NANGIS. Ne riez pas ainsi, vous m'affligez.

MAD. DE SAUVES. C'est que vraiment vous êtes ridicule avec votre fidélité pour les absens; les présens n'en demanderaient pas davantage.

MAD. DE NANGIS. Eh bien, ne parlons plus de cela.

MAD. DE SAUVES. Parlons-en au contraire.

MAD. DE NANGIS. Non, ma chère Henriette; car je vous paraîtrais plus ridicule encore que vous ne croyez. Cette fidélité qui vous semble si étonnante n'est pas pour un absent, elle s'adresse à un mort.

MAD. DE SAUVES, *avec une surprise extrême*. Quoi, votre mari...

MAD. DE NANGIS. Ah! mon mari, quelle idée.

MAD. DE SAUVES. Ah! je comprends; les avez-vous perdus ensemble!

MAD. DE NANGIS. Je vous laisse Henriette, vous m'aimez mal aujourd'hui... vous riez quand je vous parle de cœur.

MAD. DE SAUVES. Eh bien, non; c'est que je veux vous voir heureuse avec tout ce qu'il faut pour l'être, et avouez que cet amant...

MAD. DE NANGIS. Il ne l'était pas, Henriette

MAD. DE SAUVES. Je ne l'appelle ainsi que parce que vous l'aimiez... et que notre langue n'a pas deux noms pour deux choses si différentes.

MAD. DE NANGIS. C'est peut-être parce qu'elles ne le sont presque jamais. Eh bien! cet amant...

MAD. DE SAUVES. Eh bien, cet amant fut-il vivant, et dans l'impossibilité de vous épouser, vous conseillerait d'accepter la main du duc de Nevers. Vous avez besoin d'un protecteur Diane; par le temps qui court, une jeune femme ne possède

pas impunément la moitié d'une province. Et si vous vouliez ne pas rire de moi, à votre tour, je vous répéterais ce que me disait, il y a quelques jours, le roi de Navarre, et ce que je comprends maintenant.

MAD. DE NANGIS. C'est un noble prince, et ses conseils ne peuvent être que d'un homme d'honneur.

MAD. DE SAUVES. Décidez madame de Nangis, m'a-t-il dit, à épouser Nevers; madame de Nangis, est une honnête femme à qui il faut un mari digne d'elle; puis il a ajouté : Nous ne devons plus avoir d'espérance.

MAD. DE NANGIS. Il a dit cela ?

MAD. DE SAUVES. Oui ! et vous savez quel intérêt il vous porte...

MAD. DE NANGIS. Et il a dit cela ! au fait il a raison, et vous aussi... ils s'aimaient comme frères !

MAD. DE SAUVES. Il le connaissait donc ?

MAD. DE NANGIS. Oui; car c'était comme lui, un gentilhomme de la réligion... ce que vous appelez un huguenot.

MAD. DE SAUVES. Etait-il de la cour du roi Charles ?..

MAD. DE NANGIS. Non, c'est en Angleterre que je l'ai connu, pendant l'ambassade de M. de Nangis.

UN PAGE, *entrant*. M. de Nevers demande à présenter ses hommages à madame de Nangis.

MAD. DE NANGIS. Je rentre, je vous laisse.

MAD. DE SAUVES. Allez-vous vous dédire ?

MAD. DE NANGIS.. Non, mais je n'oserais lui faire cet aveu moi-même.

MAD. DE SAUVES. C'est lui ôter tout son prix.

MAD. DE NANGIS. Je suis comme les enfants qu'on veut punir. Je sais bien que je n'échapperai pas, mais je tâche toujours de m'enfuir... Parlez lui pour moi !

MAD. DE SAUVES. Oh ! vous ne l'éviterez pas; car je vous l'amène tout-à-l'heure.

MAD. DE NANGIS. Je l'entends qui vient. Adieu.

Elle sort par la porte de sa chambre.

SCENE IV.

M. DE NEVERS, Mme DE SAUVES.

DE NEVERS. J'arrive, et madame de Nangis s'éloigne.

MAD. DE SAUVES. Elle fuit devant son vainqueur.

DE NEVERS. C'est plaisanter mal à propos.

MAD. DE SAUVES. Oui, si c'était plaisanter.

DE NEVERS. Ah ! Je ne suis point d'humeur railleuse ce soir.

MAD. DE SAUVES. Il paraît que les Rochellois n'ont pas fait comme madame de Nangis.

DE NEVERS. Non, de par Dieu ! ils se sont battus en brave gens, et le peu de ceux qui se sont échappés ne le doit qu'à la nuit qui est arrivée, fort à propos pour eux.

MAD. DE SAUVES. Et vous en voulez à ces pauvres Huguenots de ne s'être pas fait tuer jusqu'au dernier et d'être rentrés à la Rochelle.

DE NEVERS. Ils n'y sont pas encore. Coupés de toutes parts, ils se sont jettés dans le bois de la Meilleraye, mais je l'ai fait entourer de sorte que demain pas un ne nous échappera, je l'espère du moins.

MAD. DE SAUVES. D'où vient donc votre humeur ?

DE NEVERS. De ce que j'ai manqué le seul but du combat. C'était le Gars qui commandait cette sortie, et c'est le Gars qui nous a échappé. Il y a quelques heures il était presqu'en nos mains mais un effort désespéré l'a sauvé; il a percé notre escadron et a gagné le bois.

MAD. DE SAUVES. On ne peut pas remporter deux victoires en un jour. Vainqueur ici vous avez échoué en rase campagne.

DE NEVERS. Il paraît que vous tenez à votre plaisanterie.

MAD. DE SAUVES. Et vous à votre humeur.

DE NEVERS. Mais enfin que voulez-vous dire ?

MAD. DE SAUVES. Si vous n'étiez pas si maussade, vous le sauriez déjà.

DE NEVERS Eh bien je vous écoute : Vous vouliez me parler de madame de Nangis, que vous a t-elle dit, qu'a t-elle décidé ?

MAD. DE SAUVES, *après un moment d'hésitation*. Elle a décidé que vous remplaceriez M. de Meslin et que vous danseriez ce soir avec moi au quadrille de la reine.

DE NEVERS. Encore...

MAD. DE SAUVES. Ne devez-vous pas cette galanterie à celle qui veut bien vous apprendre qu'on accepte votre main.

DE NEVERS. Quoi elle consentirait ?

MAD. DE SAUVES. Vous danserez avec moi.

DE NEVERS. En êtes-vous bien sûre, ne vous êtes-vous pas trompée ?

MAD. DE SAUVES. C'est traité conclu.

DE NEVERS. Sans doute. Et elle accepte?

MAD. DE SAUVES, *piquée*. Comme vous, parce qu'elle ne peut faire autrement.

DE NEVERS. Ah! vous gâteriez le bonheur d'un ange; vous êtes peu aimable.

MAD. DE SAUVES. Et vous peu poli.

DE NEVERS. Voilà une heure que je vous demande ce qu'elle vous a dit.

MAD. DE SAUVES. Voilà une heure que je vous demande si vous voulez danser avec moi.

DE NEVERS. Eh bien oui je danserai avec vous!.. Je danserai pour M d'Essoles, pour M. de Meslin, pour le roi de Navarre pour tous ceux que vous voudrez.

MAD. DE SAUVES. Je ne vous en demande pas tant.

DE NEVERS. Et maintenant que le traité est conclu comme vous dites, que vous a répondu madame de Nangis?

MAD. DE SAUVES. Eh bien! elle a enfin compris qu'elle ne pouvait refuser le plus aimable cavalier de l'armée? un homme plein de mérite, de valeur, que sais-je, et elle a fini par dire...

DE NEVERS. Qu'elle m'aimait...

MAD. DE SAUVES. Non, je n'ai pas entendu ce mot-là, elle a fini par dire qu'elle vous épouserait.

DE NEVERS. Par raison, par convenance... n'est-ce pas?

MAD. DE SAUVES. Voulez-vous que ce soit par folie.

DE NEVERS. Ah! vous raillez toujours.

MAD. DE SAUVES. Et vous n'êtes jamais content. Tenez, mon cousin, quand on est heureux, il ne faut pas regarder de trop près à son bonheur on s'en repent presque toujours

DE NEVERS. Vous avez raison; d'ailleurs elle m'aimera, elle n'est pas femme à agir contre son cœur : c'est modestie, retenue, simple dignité, que ce silence de sa part et je cours la remercier à genoux.

MAD. DE SAUVES. Vous devriez y être déjà.

DE NEVERS. Ah! je réparerai le temps perdu, je ne la quitte pas de la soirée.

MAD. DE SAUVES. Et notre quadrille!

DE NEVERS. Je vais lui demander si elle n'est pas engagée.

MAD. DE SAUVES. Comment!

UN PAGE. Monseigneur un gentilhomme que vos soldats ont arrêté dans le bois de la Meilleraye demande à vous voir sur le champ..

DE NEVERS. Qu'il revienne demain.

LE PAGE. Il dit que c'est pour affaire pressée.

DE NEVERS. Eh bien, qu'il attende; je le verrai en repassant par cette salle. Madame de Sauves vous êtes adorable.

MAD. DE SAUVES. J'ai grand peur de ne pas être du quadrille de la reine : Allons veiller à mes intérêts. (*Elle sort, M. de Rohan paraît et la salue; madame de Sauves le salue de même en sortant*) Voilà un gentilhomme qui a fort bonne grâce.

SCENE V.

HECTOR DE ROHAN, GEORGES, LE PAGE.

HECTOR. M. de Nevers veut-il bien me recevoir.

LE PAGE. Il va venir à l'instant.

Il sort.

HECTOR, *à Georges*. Tant mieux j'aurai le temps de te donner mes instructions.

GEORGES. Je vous écoute.

HECTOR. Assurons-nous qu'on ne peut nous entendre. (*Il va au fond.*) Dans cette salle deux pages occupés à jouer aux dés. (*Il revient à gauche.*) La chapelle est déserte. Cet appartement est sans doute celui de cette dame qui vient d'y entrer avec le duc de Nevers, et ce n'est pas pour écouter qu'ils y sont ensemble. (*Il examine un panneau.*) Cette porte secrète est fermée et il ne semble pas même qu'on en soupçonne l'existence.

GEORGES. Vous paraissez connaître le château.

HECTOR. Oui je l'ai habité quelque temps. Ce matin quand M. de Luynes m'a confié deux cents chevaux pour tenter une sortie et protéger l'entrée du convoi que je lui amenais; il ta donné à moi comme un homme résolu, et qui connaît parfaitement le pays.

GEORGES. Si nous n'avons pas réussi, je ne pense pas que ce soit de ma faute.

HECTOR. Non, car tu t'es bravement battu; maintenant il faut que tu sortes du camp.

GEORGES. Ce n'est pas pour moi que cela m'embarasse.

HECTOR. Si M. de Nevers se laisse prendre à la fable que je vais lui conter, nous quitterons immédiatement le camp ensemble, mais tu rentreras seul à la Rochelle; tu diras à M. de Luynes, notre aventure du bois de la Meilleraye, que traqués comme des loups de buissons en buissons, nous aurions été infailliblement pris, si

nous n'avions rencontré un courrier de la cour et son postillon : tu diras que nous les avons attaqués et qu'après leur mort, nous avons pris dans leur équipage, moi les habits du maître toi ceux du valet. Tu diras comment, pour sortir du bois, il m'a fallu déclarer que j'étais ce M. de Bezenval que je venais de tuer et dont j'avais enlevé les dépêches, et comment j'ai été forcé par notre ruse à les porter moi-même au duc de Nevers. Puis écoute bien, tu ajouteras : le Gars est sauvé, l'espérance reste.

GEORGES. Le Gars est sauvé, ah! le Gars est sauvé, c'est donc vous?

HECTOR. Moi ou un autre n'importe... Voilà ce que tu diras.

GEORGES. Voilà qui est très bien si nous réussissons, mais si vous êtes pris?

HECTOR. Alors je serai probablement pendu dans une heure.

GEORGES. Et je dirai tout ce que vous m'avez ordonné à M. de Luynes, seulement il y aura un petit changement au récit, et au lieu de finir par le Gars est sauvé, je dirai...

HECTOR. Rien... si je suis executé, tu n'iras pas à la Rochelle, tu tâcheras d'atteindre la mer; tu t'embarqueras, et gagneras l'Angleterre. Tu iras à Londres, tu chercheras la demeure de la duchesse de Rohan tu iras la trouver et après lui avoir conté ce que je t'ai ordonné, tu ajouteras : Madame, votre fils Hector de Rohan est mort.

GEORGES, *ôtant son chapeau.* Hector de Rohan!

HECTOR, *à part.* Pauvre mère!

GEORGES. Mais c'est que je ne comprends pas... car, enfin.

HECTOR. Cela est inutile; tiens voilà ma bourse.

GEORGES. Expliquez-moi cependant comment il se fait que le duc Hector de Rohan soit mort a Londres il y a un an et vienne se faire prendre ici.

HECTOR. Tu le sauras alors... il me semble qu'on vient de ce coté, tu m'as entendu.

GEORGES. Très bien.

HECTOR. Va, et que Dieu te conduise...

GEORGES. Qu'il vous garde, Monseigneur.

HECTOR, *après avoir regardé au fond.* Ce n'est encore personne... un dernier service; tu ne quitteras le camp, je suppose, que dans la nuit.

GEORGES. Sans doute.

HECTOR. Eh bien si le malheur veut que je sois pris, tâche de découvrir mon corps, ou mes bourreaux l'auront laissé... cherche alors sur ma poitrine, et tu trouveras à mon cou un sachet pendu à un cordon de soie. Ce n'est rien de précieux pour toi; des cheveux et une lettre... tu les prendras, et les remettras à ma mère, à madame de Rohan. Elle comprendra alors que son fils est mort car elle sait bien que cette lettre et ces cheveux ne devaient me quitter qu'avec la vie.

GEORGES. Oui Monseigneur je le ferai! je vous jure, que je le ferai.

Il sort et parle bas sur la porte avec un page qui paraît.

HECTOR. Merci... merci!

SCÈNE VI.

Mme DE SAUVES, HECTOR, *seul un moment.*

HECTOR. Et maintenant, remettons ces dépêches. Que peuvent elles contenir?.. en briser le cachet; c'est impossible. A la garde de Dieu. Il m'arrivera ce qui pourra.

Il s'assied dans un coin.

MAD. DE SAUVES. C'est une gageure! ce M. de Nevers qui me manque de parole!.. si son bonheur ne me fesait pitié pour lui, je ne lui pardonnerais de ma vie. Ah! voilà encore cet étranger de tout-à-l'heure. (*Elle fait signe au page.*) Quel est ce gentilhomme?

LE PAGE. Son valet m'a dit qu'il se nommait M. de Bezenval.

HECTOR. Mon rôle commence.

MAD. DE SAUVES, *vivement.* M. de Bezenval un des danseurs les plus charmans de France à ce qu'on dit.

HECTOR. Voici un talent que je ne me savais pas.

MAD. DE SAUVES, *à part.* Je ne l'ai vu qu'une fois et dans une partie de masques. Mais madame de Guise m'en a si souvent parlé que je le sais par cœur. (*Elle s'approche.*) M. de Bezenval, je crois...

HECTOR. Lui-même, Madame.

MAD. DE SAUVES. Vous ne me remettez pas : je vous ai reconnu tout de suite.

HECTOR. C'est... c'est trop de bonté.

MAD. DE SAUVES. Car je ne me trompe pas, vous n'êtes pas M. de Bezenval Beaufort qui a été employé en Suède, c'est un homme de plus de cinquante ans. Vous êtes M. de Bezenval la Tour?

HECTOR. Oui... oui vraiment, Madame...

MAD. DE SAUVES. De la branche cadette ?

HECTOR. Oui, Madame, de la branche cadette.

MAD. DE SAUVES. Vous avez été blessé à Jarnac sous les ordres du duc d'Anjou.

HECTOR, *se tâtant la jambe*. Oui j'ai été blessé à Jarnac, ce qui depuis ce tems me gêne beaucoup pour...

MAD. DE SAUVES. Pour écrire, car c'est au bras droit que vous reçûtes un coup d'arquebusade.

HECTOR, *se reprenant*. Oui, Madame, au bras droit... j'en souffre horriblement.

MAD. DE SAUVES. Vous voyez que je vous connais.

HECTOR. Presque autant que moi même (*à part.*) Je pourrais dire beaucoup plus.

MAD. DE SAUVES. Vous trouverez ici bien des gens qui seront charmés de vous voir. (*avec mystère.*) Madame de Guise est au château.

HECTOR. Ah!..ah! madame de Guise est ici!

MAD. DE SAUVES. Mais vous n'y pensez plus, n'est-ce pas ? vous savez que le petit chevalier.

HECTOR. Comment donc, mais c'est une affaire arrangée.

MAD. DE SAUVES. A la bonne heure. Et vous restez long-temps parmi nous.

HECTOR. Peut-être plus long-temps que je ne voudrais, Madame.

MAD. DE SAUVES. Ah! monsieur.

HECTOR. Mais assurément moins long-temps que ne mérite une si aimable compagnie.

MAD. DE SAUVES. Ce sera du moins assez long-temps pour assister au bal de ce soir.

HECTOR. Ah! je suis horriblement fatigué. .. puis je ne connais personne.

MAD. DE SAUVES. Vous voulez dire que vous ne reconnaissez personne.

HECTOR. En effet, Madame .. je vois que je suis un maladroit...et je commence à me rappeler.

MAD. DE SAUVES. Que nous avons dansé ensemble dans une mascarade chez Madame de Guise.

HECTOR. Oui vraiment : vous étiez?

MAD. DE SAUVES. En Madelaine repentante, et vous en Palamède.

HECTOR. Très bien; c'est le changement de costume qui m'a dabord brouillé les ressemblances; mais maintenant je suis assuré que je parle...

MAD. DE SAUVES. A Madame de Sauves.

HECTOR. Madame de Sauves, c'est celà. (*à part.*) Madame de Sauves cela pourra aller plus loin que le bal. (*Haut.*) Vous me pardonnerez madame de n'avoir pas reconnu en vous la Madelaine repentante qui renonce à plaire et à être aimée.

MAD. DE SAUVES. Vous voulez obtenir grâce de votre oubli, mais je ne pardonnerai que si vous êtes des nôtres ce soir chez madame de Navarre.

HECTOR. Si je devais y trouver le même bonheur que chez madame de Guise, je demanderais ce pardon à genoux; mais espérer rencontrer madame de Sauves sans danseur, ce serait lui faire injure.

MAD. DE SAUVES. C'est ce qui vous trompe.

HECTOR, *à part*. C'est jouer de malheur.

MAD. DE SAUVES. Ce matin, je comptais sur M. Dessoles et M. de Meslin, mais il y a eu une rencontre avec le Gars, et ce misérable nous les a renvoyés sur une civière.

Le page entre et ouvre les portes de la chapelle.

HECTOR, *à part*. Je suis bien maladroit.

MAD. DE SAUVES. Donc, je compte sur vous.

HECTOR. Oui, Madame, à moins que les ordres que j'ai à recevoir de M. de Nevers ne me forcent à repartir sur-le-champ.

MAD. DE SAUVES. Oh! je lui parlerai!

HECTOR, *à part*. Et moi aussi.

UN PAGE. La Reine, Madame, m'a chargé de prévenir les dames de sa suite, qu'avant le bal toute la cour irait entendre la bénédiction dans la chapelle du château.

MAD. DE SAUVES. Bien; je m'y rendrai par cette porte. (*Au page qui entre chez madame de Nangis.*) Ah! puisque vous entrez là, dites à M. de Nevers que M. de Bezenval l'attend depuis long-temps.

HECTOR Je l'avais oublié...

MAD. DE SAUVES. Et lui aussi, sans doute.

HECTOR. A-t-il une aussi bonne raison que moi?

MAD. DE SAUVES. Une bien meilleure et bien plus belle. D'ailleurs quand il s'agit de mariage...

HECTOR. Ah! M. de Nevers se marie!

MAD. DE SAUVES. Avec la plus belle personne de la cour. Mais venez donc, mon cousin, voici M. de Bezenval.

SCENE VII.

LE DUC DE NEVERS, Mme DE SAUVES, HECTOR DE ROHAN.

DE NEVERS, *surpris*. M. de Bezenval!

HECTOR, *regardant madame de Sauves à chaque phrase*. Oui, M. le Duc, M. de Bezenval la Tour... de la branche cadette...

qui ai été blessé à Jarnac, (*à part*) et qui ai dansé avec madame de Sauves.

DE NEVERS. Pardon, Monsieur, mais j'avais l'esprit préoccupé du souvenir de M. de Bezenval-Beaufort, votre cousin, c'est un brave gentilhomme. Je suis ravi de vous connaître, et serai charmé de vous être agréable : pourquoi désirez-vous me parler?

HECTOR. Pour vous remettre ces dépêches : elles sont adressées à monseigneur d'Anjou ; mais on m'a dit, en arrivant, que c'était à vous que je devais me présenter.

De Nevers passe près d'Hector.

DE NEVERS. Oui, Monsieur. Quoique M. d'Anjou ne me remette le commandement de l'armée que demain, au moment où il quittera le camp pour se rendre en Pologne, il m'en a cependant confié toutes les affaires : son départ et la réception des envoyés polonais lui causent trop d'embarras pour qu'il puisse s'en occuper.

HECTOR. J'en suis ravi : d'autant plus que je pense que ces dépêches demandent une prompte réponse et exigent mon départ immédiat.

MAD. DE SAUVES, *bas*. Vous avez fait blesser deux de mes danseurs, vous m'avez en outre abandonnée ; je vous en voudrai toute ma vie si vous me faites perdre celui-ci.

DE NEVERS. Ah! M. de Bezenval danse?

MAD. DE SAUVES. A merveille!

DE NEVERS. Eh bien, vous danserez ensemble.

HECTOR, *à part*. Cette femme me fera pendre.

Madame de Sauves s'approche de lui. Le Duc qui, pendant ce temps, a rompu le cachet, s'assied près d'une table et lit.

DE NEVERS. Voici une lettre-patente du roi Charles IX qui permet à son frère, le duc d'Anjou, de choisir tel gentilhomme français qu'il lui conviendra pour le suivre en Pologne: je garderai ce papier, car c'est moi qui suis chargé, avec le comte Orninski, de régler la maison du Roi.

MAD. DE SAUVES. A quoi bon cette permission?

DE NEVERS. C'est de la politique italienne toute pure. Catherine sait bien qu'une des conditions de l'élection du duc d'Anjou, c'est qu'il ne choisira ses officiers que dans la nation polonaise; il est aisé de permettre ce dont on ne peut profiter.

MAD. DE SAUVES. C'est comme lorsque M. de Sauves me permet de lui dire toutes ses vérités.

DE NEVERS. Ah! voici pour moi un contrat de mariage signé en blanc par Leurs Majestés.

MAD. DE SAUVES. C'est une galanterie de la Reine.

DE NEVERS. Ou plutôt un ordre.

MAD. DE SAUVES. Que vous exécuterez avec plaisir.

HECTOR, *à part*. Allons, tout cela n'a rien d'alarmant.

DE NEVERS. Ah! par Dieu, en voici encore un dont je n'avais pas besoin.

MAD. DE SAUVES. Qu'est-ce donc?

DE NEVERS. La Reine m'enjoint de faire fusiller le Gars dès qu'il sera arrêté.

HECTOR. Ah! c'est la reine Catherine qui vous ordonne...

DE NEVERS. Et j'espère que la journée de demain ne se passera pas sans que cet ordre ne soit mis à exécution.

HECTOR. Eh bien, voilà qui est admirable, et je ne saurais trop tôt repartir pour lui apporter cette bonne nouvelle. Elle me recevra, j'en suis sûr, avec une grâce charmante.

DE NEVERS. Elle vous recevra bien mieux quand vous lui direz que la chose est faite et que vous en avez été témoin. D'ailleurs, je vois madame de Sauves qui me fait signe de ne pas vous laisser partir.

HECTOR, *à part*. Cette femme est odieuse!

MAD. DE SAUVES. Oh! vous ne m'échapperez pas.

DE NEVERS, *lisant assis*. Le signalement du Gars; voilà la vingtième fois qu'on me l'envoie.

Il le pose sur la table.

MAD. DE SAUVES. Ah! voyons... ce doit être affreux.

Elle prend le signalement et le lit.

DE NEVERS, *se levant*. Une lettre de Catherine... une lettre de sa main!

HECTOR. J'ai fait là une belle ambassade.

DE NEVERS, *après avoir lu*. Grand Dieu!.. Hector de Rohan. (*Il lit.*) « Je suis assurée » que le Gars n'est autre que le jeune duc » Hector de Rohan qui, pour couvrir ses » coupables projets a fait répandre le bruit » de sa mort en quittant l'Angleterre. » Hector de Rohan!

HECTOR, *à part*. Il a dit mon nom.

DE NEVERS, *à part*. Ah! je ne puis pas le faire, moi, c'est impossible... Moi! moi tuer le fils de celle qui m'a sauvé! non, non... (*Haut.*) Page! page, portez ces dépêches au duc d'Anjou; elles sont d'une importance au-dessus de mon pouvoir. M. d'Anjou ordonnera ce qu'il voudra. Allez.

Le page sort.

HECTOR. Cependant, M. le Duc...

DE NEVERS. Ah! que Catherine cherche ailleurs ses bourreaux.

HECTOR. J'eusse pourtant préféré...

DE NEVERS. Monsieur, il en sera ainsi ; vous attendrez les ordres du Prince... Ah! j'ai oublié le signalement. Permettez, Madame, que je l'envoie à M. d'Anjou.

MAD. DE SAUVES, *retenant le signalement.* Mais voyez donc les contes qu'on nous fait. On disait le Gars un homme abominable, et d'après le portrait qu'en fait ce signalement, ce doit être un fort beau garçon.

DE NEVERS. Sans doute... Mais donnez.

MAD. DE SAUVES. Voyez : cinq pieds six pouces ; presque de la taille de M. de Bézenval.

DE NEVERS. Oui, c'est possible... Mais donnez.

Il prend le signalement.

MAD. DE SAUVES. Comme lui, la moustache blonde.

DE NEVERS, *avec surprise.* En effet.

MAD. DE SAUVES, *à part.* Ce serait dommage.

DE NEVERS, *marchant vers Hector..* Cheveux blonds...

MAD. DE SAUVES, *à part.* Je vais rassurer madame de Sillery.

DE NEVERS. Les yeux bleus.

MAD. DE SAUVES, *à part.* Elle pourra dormir tranquille.

LE DUC. Une cicatrice au front.

Il la désigne du doigt.

HECTOR, *le regardant en face.* C'est vrai, Monsieur.

LE DUC. Ah! silence... (*A madame de Sauves.*) Vous oubliez, Madame, que l'heure de la bénédiction va sonner.

MAD. DE SAUVES. Le bal ne doit commencer qu'après le salut; vous avez raison, si nous faisons attendre l'aumônier, les violons s'impatienteront.

Elle entre chez madame de Nangis.

SCENE VIII.

LE DUC DE NEVERS, HECTOR.

DE NEVERS. Monsieur, madame de Rohan vous a-t-elle jamais dit qu'un jour, quelque temps après la St-Barthélemy, un Français catholique arrivé à Londres, avait été désigné à la populace comme un des égorgeurs de cette nuit funeste. Vous a-t-elle dit que, poursuivi et blessé, il s'était réfugié dans sa maison ; que, sans le connaître d'abord, elle l'avait accueilli, et qu'après qu'il se fut nommé elle le fit défendre par ses gens armés, quoiqu'elle pût croire qu'il était un des persécuteurs de votre religion. Vous a-t-elle dit que cet homme lui doit la vie, et que cet homme c'est le duc de Nevers?

HECTOR. Oui, M. le Duc, ma mère me l'a conté.

DE NEVERS. Et lorsqu'il fallait vous sauver, vous ne me l'avez pas rappelé?

HECTOR. Si vous ne vous en étiez pas souvenu, M. le Duc, il eut été inutile de vous le rappeler.

DE NEVERS. Vous m'avez bien jugé ; mais il faut partir sur-le-champ. Un mouvement fatal de douleur et d'indignation m'a fait compromettre votre sûreté; dans un moment le duc d'Anjou saura que le Gars et M. de Rohan sont la même personne. Il faut donc que tout le monde ignore que M. de Rohan a paru dans ce camp; car si quelqu'un y prononçait votre nom, M. d'Anjou lui-même n'oserait dire qu'il a eu le Gars en sa puissance, et qu'il l'a laissé échapper.

HECTOR. Je vous remercie; mais qui peut reconnaître ici Hector de Rohan élevé en Angleterre?

DE NEVERS. Personne, sans doute; mais on peut ne pas reconnaître M. de Bezenval, et cela fera naître des questions, des explications qu'il faut prévenir. Demain on cherchera M. de Bezenval, ou l'adroit huguenot qui a pris sa place ; on en jasera; mais on ignorera quel a été cet homme : si c'était le Gars, si c'était M. de Rohan, si c'était le dernier de vos soldats, et on oubliera bientôt cette aventure... Venez donc, car il faut surtout éviter les regards... On entre... un moment, laissons passer ces dames.

SCENE IX.

Mmes DE SAUVES, DE NANGIS, *entrant de la droite*, DE DE SILLERY, DE CHATEAUVIEUX, *venant du fond*, LE DUC DE NEVERS, HECTOR DE ROHAN.

DE NEVERS. Tenez-vous à l'écart.

MAD. DE SAUVES, *à madame de Nangis qui entre avec elle.* Oui, ma toute belle, je vous le cède sans dépit; j'ai trouvé un danseur bien plus aimable... Mesdames, je vous présente la future duchesse de Nevers.

MAD. DE SILLERY. Je félicite M. le Duc.

MAD. DE CHATEAUVIEUX. Nous pouvons les féliciter tous deux.

MAD. DE SAUVES. Ma chère Diane, permettez que je vous présente M. de Bezenval.

HECTOR, *à part.* Diane!

DE NEVERS. C'est inutile, l'on vous attend.

MAD. DE SAUVES. Pourquoi donc? je me venge : je ne suis pas fâchée de faire connaître à madame de Nangis un gentilhomme plus galant que son mari.

HECTOR, *se retournant.* Madame de Nangis!

MAD. DE NANGIS, *se retournant.* M. de Rohan!

TOUS. M. de Rohan!

DE NEVERS. Il est perdu!

Mesdames de Sillery et de Châteauvieux s'approchent du duc de Nevers.

MAD. DE SAUVES, *à part.* Celui qu'on disait mort... Celui peut-être... Ça peut devenir amusant.

MAD. DE NANGIS. Vous ici, Monsieur!.. vous... vivant!

HECTOR. Et vous, Madame, veuve sans doute, et prête à vous remarier... que je ne vous retienne pas, la fête vous attend.

MAD. DE SAUVES. Et vous y assisterez?

HECTOR. J'y serai pour quelque chose, du moins, et les fiançailles de Madame ne pouvaient avoir un témoin qui y prît plus de part que moi.

Il salue.

MAD. DE NANGIS. Je compte vous y revoir, Monsieur.

HECTOR. Si M. de Nevers, votre époux, veut bien le permettre, j'aurai cet honneur; car maintenant je suis à ses ordres.

MAD. DE SAUVES, *bas.* Que veut-il dire?

DE NEVERS, *à part.* Ah! c'est un affreux malheur!

Les dames sortent et vont dans la chapelle.

SCENE X.

LE DUC DE NEVERS, HECTOR DE ROHAN.

DE NEVERS. Etait-ce sous de pareil auspices que devait commencer mon bonheur? Fallait-il que madame de Nangis vous reconnût, et que son souvenir vous donnât la mort?.. C'est une fatalité!

HECTOR. Oui, M. le Duc, une fatalité; car c'est le ciel qui a dirigé tout ceci... oui, c'est lui qui a voulu que la première cérémoni de ce mariage fût le signal de ma mort! qu'à l'heure où une voix annoncera, dans le salon de la Reine, madame de Nangis duchesse de Nevers, une voix réponde sous la fenêtre : Feu, au cœur de M. de Rohan.

DE NEVERS. Ah! pourtant vous ne sauriez en vouloir à madame de Nangis... Un premier moment de surprise...

HECTOR. Moi, lui en vouloir... Ah! je la remercie, au contraire : elle m'a rendu la mort plus douce... elle me l'a rendue nécessaire... *(Se reprenant.)* Car enfin j'aurais été pris dans cette guerre d'extermination; et maintenant j'aime mieux en finir tout de suite. (*A part.*) Je n'aurai pas ainsi long-temps le chagrin de sa trahison. (*On entend le bruit de la sonnette dans la chapelle; le Duc va vers la porte; il ôte son chapeau, et paraît écouter la bénédiction.*) Ils prient maintenant!.. elle sans doute, elle prie pour son nouvel amour; peut-être elle prie pour que je parte, pour que je la laisse libre dans sa perfidie... Ah! tout-à-l'heure je partirai, tout-à-l'heure vous serez libre. Alors, Madame, Madame, priez aussi pour moi... priez pour mon voyage, c'est la prière des mourans que je vous demande... Ah! j'aurais dû mourir ce matin.

DE NEVERS. Voici ces dames qui reviennent de la chapelle; cachez-vous, évitez les persécutions de madame de Sauves.

HECTOR. Oui, oui, elle vient me chercher pour le bal, n'est-ce pas, Monsieur?

DE NEVERS. Sans doute, et maintenant...

HECTOR, *avec résolution.* Maintenant, M. le Duc, je désire y assister.

DE NEVERS. Vous?

HECTOR. Moi!.. Que voulez-vous? j'ai sans doute une heure à vivre, deux heures, peut-être; qui sait si vous ne m'accorderez pas la nuit entière? car vos soldats n'y verraient pas clair ce soir pour me frapper au cœur. Eh bien! cette nuit, cette nuit dernière, je la veux joyeuse et parée; je la veux pleine d'ivresse et d'émotions... Dans cette nuit de folie, je jeterai toute ma jeunesse, tout mon avenir, toute ma vie comme dans un foyer pour les brûler ensemble... Eh bien, ne le voulez-vous pas?

DE NEVERS. Monsieur de Rohan, votre désespoir vous égare.

HECTOR. Oh! non, j'ai ma raison, et je sais ce que je fais. Je vous donne ma parole de me livrer à vous demain avant l'heure de midi sonné; jusques-là gardez le secret de M. de Rohan... Obtenez de M. d'Anjou de le taire de même, et vous aurez fait plus pour moi que si vous m'eussiez sauvé la vie... Ce service, Monsieur,

ce service pour celui que ma mère vous a rendu?

DE NEVERS. Si vous l'exigez, ce sera comme il vous plaira.

HECTOR. Eh bien, M. le Duc, une dernière faveur : permettez que je prenne votre place un moment; mon grand-père, Louis de Rohan, ouvrit le bal de noces du roi François Ier avec une madame de Nevers, votre aïeule; le petit-fils sollicite le même honneur.

DE NEVERS. Comment le refuser?

Il lui fait un signe de consentement.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, Mmes DE SILLERY, DE CHATEAUVIEUX, DE NANGIS, DE SAUVES.

MAD. DE SAUVES. Maintenant, nous pouvons danser en sûreté de conscience. Allons, M. de Nevers, votre main à madame de Nangis.

HECTOR. M. de Nevers a permis que ce fût moi qui présentasse son épouse à la cour de France.

Il donne la main à madame de Nangis et sort; mesdames de Châteauvieux et de Sillery suivent.

MAD. DE SAUVES. Mais c'est d'une impolitesse!.. Il est fou, ce Monsieur... Au moins, j'espère, M. de Nevers, que maintenant...

DE NEVERS. Ah! ma cousine, je n'ai pas l'humeur à la danse.

Il sort.

MAD. DE SAUVES, *seule*. Il ne danse pas, il cède sa place à un autre, il prend de l'humeur contre ses amis!.. M. de Sauves est un meilleur mari : il danse et ne gronde jamais.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Même décor.

SCENE PREMIÈRE.

LE DUC DE NEVERS, Mme DE SAUVES.

MAD. DE SAUVES. Ah! vous voilà enfin! qu'êtes-vous donc devenu depuis le commencement du bal.

DE NEVERS. Excusez-moi.

MAD. DE SAUVES. Non, j'aime mieux vous en vouloir, je me garde le droit de me venger!

DE NEVERS. Vous avez tort, j'avais à m'entretenir avec M. d'Anjou des dépêches que m'a apportées M. de Rohan.

MAD. DE SAUVES. M. de Rohan ou M. de Bezenval, car on ne sait à quoi s'en tenir avec ce Monsieur, même sur son nom.

DE NEVERS. M. de Rohan! C'est la nécessité de traverser les nombreux partisans qui couvrent le pays qui lui a fait prendre un nom qui n'attirât l'attention de personne.

MAD. DE SAUVES. Et il avait raison, car maintenant il excite celle de tout le monde et particulièrement celle d'une dame avec laquelle il n'a cessé de danser.

DE NEVERS. Comment il danse!

MAD. DE SAUVES. Comme un désespéré.

DE NEVERS. Vous avez raison. (*A part.*) Comme un désespéré.

MAD. DE SAUVES. Et il a tort, car à sa place, j'aurais beaucoup d'espérance.

DE NEVERS. Quelle espérance?

MAD. DE SAUVES. C'est que s'il ne quitte pas madame de Nangis, madame de Nangis aussi n'a d'attention que pour lui.

DE NEVERS. Ah! je vous comprends; pour vous venger, vous voudriez me rendre jaloux de M. de Rohan! malheureusement vous n'y réussirez pas.

MAD. DE SAUVES. Vous dites cela d'un ton... on dirait que vous avez peur que cela vous manque.

DE NEVERS. Nous savez mieux que moi ce qui en est; mais pour prévenir les événemens du mariage, il faudrait au moins que la première cérémonie en fût conclue et que la présentation fut faite.

MAD. DE SAUVES. Comme c'est une chose publique, il est juste que vous y soyez, aussi l'on vous attend.

DE NEVERS. Et je comptais trouver ici madame de Nangis.

MAD. DE SAUVES. Elle est beaucoup trop accupée ailleurs.

DE NEVERS, *souriant.* Encore! ah! votre humeur me fait rire et je n'en ai guère envie. Quand je pense à ce pauvre M. de Rohan.

MAD. DE SAUVES. Vous le plaignez, vous! cependant il n'a pas du tout l'air malheureux.

DE NEVERS. Vraiment?

MAD. DE SAUVES. Il danse, il rit, il dit mille folies.

DE NEVERS. Il est tranquille et maître de lui, n'est-ce pas?

MAD. DE SAUVES. Pas le moins du monde; on dirait un écolier qui se donne du plaisir pour la première fois.

DE NEVERS, *à part.* Pour la dernière, le malheureux!

MAD. DE SAUVES. Enfin sa gaieté, son enjouement, son air de bonheur, son empressement surtout auprès de madame de Nangis ravissent toute l'assemblée.

DE NEVERS. Eh bien! c'est un brave homme.

MAD. DE SAUVES, *riant.* Un brave homme? un homme qui finira par...

DE NEVERS. Vous êtes folle, madame de Sauves. Je vais chercher madame de Nangis.

Il sort.

MAD. DE SAUVES. Assurément le mariage est chose divine, car il fait de grands miracles; seulement c'est le contraire de ceux de l'Evangile où Dieu rend l'ouie aux sourds et la clarté aux aveugles.

SCÈNE II.

HECTOR DE ROHAN, Mme DE SAUVES.

HECTOR, *à part, en entrant.* Elle m'a dit de l'attendre ici; j'avais besoin de respirer, ce rôle m'étouffe et pourtant je l'ai vu, ma joie, ma gaîté lui ont fait mal...

qu'elle vienne maintenant, j'acheverai ma vengeance.

MAD. DE SAUVES. Ah! M. de Rohan.

HECTOR. Pardon, Madame, je ne vous voyais pas.

MAD. DE SAUVES. Peut-être ne me reconnaissez-vous pas?. . Je puis pardonner à M. de Rohan ce qui eût été une impolitesse à M. de Bezenval.

HECTOR. Et M. de Bezenval, et M. de Rohan ont des excuses à vous faire.

MAD. DE SAUVES. J'ai refusé celles de M. de Nevers aussi coupable que vous.

HECTOR. Et vous avez préféré...

MAD. DE SAUVES. Le tourmenter en lui disant vos assiduités pour madame de Nangis.

HECTOR, *gaîment et avec ironie*. Les a-t-on remarquées, Madame?

MAD. DE SAUVES. Tout le monde en parle.

HECTOR. J'espère que demain on en parlera plus encore.

MAD. DE SAUVES. Pourquoi donc l'avoir quittée.

HECTOR. Ce n'est pas sans espoir de la retrouver.

MAD. DE SAUVES. Voilà qui ne manque pas d'assurance.

HECTOR. Ni de vérité, car elle va venir.

MAD. DE SAUVES. Et vous comptiez être seul avec elle?

HECTOR. Peut-être elle le desire.

Il remonte la scène.

MAD. DE SAUVES, *à part*. On n'est pas plus impertinent!.. C'est singulier, il ne m'avait pas fait d'abord cet effet... et madame de Nangis! mon Dieu, qui l'eut dit... Et ce pauvre duc de Nevers qui la cherche... (*Elle rit.*) Et qui, en sa qualité de futur mari, ne manque pas d'être ici quand ils sont là bas, et de s'en aller quand ils viennent... (*Haut.*) C'est une grace d'état, n'est-ce pas, M. de Rohan.

HECTOR. Vous paraissez bien gaie.

MAD. DE SAUVES, *riant aux éclats*. C'est que ça me parait fort amusant, j'en rirai long-temps.

HECTOR, *sérieusement*. Moins long-temps que vous n'espérez, Madame!

MAD. DE SAUVES. Oh! mon Dieu, Monsieur, de quel air vous dites cela! si vous avez laissé toute votre bonne humeur et votre galanterie aux pieds de madame de Nangis, préparez-vous à les reprendre car je la vois qui vous les apporte.

Elle sort et rencontre madame de Nangis.

MAD. DE NANGIS. Vous sortez, Henriette.

MAD. DE SAUVES. J'ai peur des revenans, moi.

SCENE III.

HECTOR DE ROHAN, Mme DE NANGIS.

MAD. DE NANGIS. Eh bien! Monsieur, me voilà: j'ai fait ce que vous avez voulu.

HECTOR. Ce que j'ai voulu, Madame? j'avoue que je ne vous comprends pas. Est-ce moi qui vous ai demandé cet entretien?

MAD. DE NANGIS. Vous avez raison, ce n'est pas vous; mais votre conduite depuis une heure m'a semblé rendre cette entrevue nécessaire.

HECTOR. Je vous comprends encore moins, Madame. Ma conduite, dites-vous? mais me suis-je plaint de la vôtre? vous ai-je adressé un mot de reproche.

MAD. DE NANGIS. Vous avez encore raison, vous ne vous êtes pas plaint; vous n'avez eu ni cette justice ni cette générosité; je dirai plus, vous n'avez pas eu cette franchise.

HECTOR. Voilà des torts dont je ne me savais pas coupable.

MAD. DE NANGIS. Oui, vous avez manqué de franchise; car à travers cette gaîté folle qui ne vous est pas habituelle, à travers cette joie bruyante que le plaisir ne vous a jamais donnée, j'ai entendu tout ce que vous pensez et que vous ne daigniez pas me dire. Un reproche eut été le prétexte d'une justification; mais il semble que vous ne m'en avez pas crue digne et vous avez mieux aimé me torturer de votre joie.

HECTOR. Oh! Madame, vous m'avez mal jugé, un reproche eut troublé cette fête; j'ai respecté votre bonheur.

MAD. DE NANGIS. Pardon, Monsieur, je me retire.

HECTOR. Cependant!

MAD. DE NANGIS. J'ai cru vous avoir compris, je me suis trompée, je le vois. Je l'avoue, et je n'y mets pas de vanité. Lorsque vous avez appris mon mariage avec M. de Nevers, j'ai cru que cette nouvelle vous serait affreuse; mais j'ai espéré que vous y chercheriez une explication: quand vous m'avez offert la main sans m'adresser un mot, vous me comprenez, un mot pour nous d'eux, je me suis dit: eh bien, il se laisse aller à des soupçons cruels, mais je les détruirai... Lorsque nous sommes arrivés au milieu de cette assemblée qui nous emprisonnait de ses regards et que vous n'avez pas cherché à les éviter; je me

suis encore dit : C'est un mouvement de dépit, un moment de colère; c'est le premier transport de son caractère noble mais emporté; puis est venu votre joie et j'ai cru y deviner votre désespoir. Enfin quand vous me disiez tout haut que j'étais belle, que j'étais la reine de la fête, que j'étais heureuse!.. il me semblait entendre que vous me reprochiez tout bas, de vous avoir trahi, oublié, abandonné; de vous avoir offensé et déchiré le cœur. Je le croyais ainsi, car j'ai horriblement souffert, moi, car j'ai dompté mon orgueil de femme, j'ai passé par dessus toutes convenances, je vous ai demandé cet entretien, j'y suis venue et vous voyez bien que je pleure.

HECTOR. Eh bien, oui, Madame, j'ai manqué de franchise, je souffre; je vous ai quittée croyant que mon souvenir resterait vivant dans votre cœur, je vous ai quittée n'ayant d'autres pensées et d'autre avenir que vous, et ne vous croyant comme a moi. qu'une pensée et qu'un avenir et je vous retrouve liée à un autre, oubliant vos sermens, infidèle, parjure... Eh bien, oui, Madame, cela m'a brisé le cœur, cela m'a désespéré, irrité... et j'aurais voulu ne plus vous aimer.

MAD. DE NANGIS. Et voilà ce qu'il fallait me dire tout de suite.

HECTOR. A quoi bon, et qui pourrait vous justifier?

MAD. DE NANGIS. Vous!.. si vous m'aimiez comme je vous aime, car moi, j'ai trouvé une excuse à votre colère, à votre gaîté injurieuse, et vous n'avez pas pensé, vous, que rien put me justifier.

HECTOR. Moi!

MAD. DE NANGIS. Vous n'avez pas pensé que voilà un an que s'est répandu le bruit de votre mort, que ce bruit a dû me désespérer; que cette nouvelle m'avait laissée seule dans la vie; que je suis en haine à la soupçonneuse Catherine; vous n'avez pas pensé que ma fortune et ma vie dépendent d'un caprice; que ce mariage m'avait peut-être été ordonné, et pourtant voilà deux ans que je suis veuve de mon époux, un an que je le suis de mon amour; et ce mariage n'est point encore fait! J'ai refusé, résisté tant que je l'ai pu, plus que la raison ne le voulait même... mais rien de tout cela ne vous est venu à l'esprit; vous avez mieux aimé me condamner; vous ne vouliez pas même m'entendre! Est-ce ainsi que je vous aime, moi, mon Dieu?

HECTOR. Oh! oui, oui, je suis coupable, bien coupable et je n'oserais vous demander mon pardon si vous ne veniez de me montrer que vous êtes un ange.

MAD. DE NANGIS, *après un silence.* Oui, je vous pardonne... oui, car j'en avais plus besoin que vous... Comprenez-vous que je n'ai pas encore pu me réjouir de vous avoir revu et de vous savoir vivant après vous avoir pleuré!

HECTOR. Vous m'avez pleuré!.. oh! je ne dois donc vous causer que des chagrins.

MAD. DE NANGIS. N'en parlons plus, ne parlons plus de rien, laissez-moi un moment pour être heureuse. Plus tard nous parlerons du passé, de l'avenir, des moyens de rompre ce mariage, car maintenant je veux le rompre, vous comprenez pour quoi? Ah! tenez, je suis si contente... Je suis folle, je vous dis tout ce que j'ai dans le cœur... Vous ne m'en voulez pas, Hector?

HECTOR. Moi, vous en vouloir de votre amour; de ce qui fait mon seul bonheur en ce monde... car voyez-vous malgré moi, malgré vous, malgré tout... Je suis heureux, moi aussi; je suis heureux en ce moment!..

MAD. DE NANGIS. Et pour long-temps, j'espère; car maintenant notre avenir nous appartient, et nous ne le séparerons plus!..

HECTOR. L'avenir! ah, l'avenir... oh, ne me parlez pas de l'avenir!..

MAD. DE NANGIS. Qu'avez-vous?

HECTOR. Hélas! tant d'événements peuvent nous enlever cet avenir dont vous êtes si heureuse. (*Madame de Sauves, et M. de Nevers paraissent au fond.*) Ah! tenez, tenez; je n'osais vous le dire... Voilà, oui voilà ce que je craignais, M. de Nevers qui vous cherche pour cette fatale présentation, pour ce mariage... (*à part.*) Ah, tant mieux qu'ils soient venus, le cœur était prêt à me faillir.

MAD. DE NANGIS. Ah! rassurez-vous, j'aurai le courage d'être heureuse, de lui dire que je vous aime.

HECTOR. Oh! ne lui parlez pas de moi. (*A part.*) Cette nouvelle la tuerait.

SCENE IV.

HECTOR, Mme DE NANGIS, LE DUC DE NEVERS, Mme DE SAUVES.

MAD. DE SAUVES, *bas.* Vous avez vu?

DE NEVERS, *bas.* Voulez-vous me rendre un service?

MAD. DE SAUVES, *bas.* Lequel?

DE NEVERS, *bas*. Celui de ne plus vous mêler de nos affaires...

MAD. DE SAUVES *bas*. Je ne demande pas mieux, pourvu que vous me permettiez d'en rire.

DE NEVERS. A votre aise. (*à madame de Nangis.*) Madame, voici le moment que vous avez fixé vous même pour mon bonheur; la cour vous attend, et je dois le dire; j'ai hâte de lui montrer combien ce bonheur est grand.

MAD. DE NANGIS. Monsieur le Duc, si après avoir reconnu tout ce qu'il y a de nobles qualités en vous, et toute la générosité que vous avez mise dans votre recherche; si, bien assurée qu'une femme ne saurait confier son honneur et son avenir à un homme plus capable de les protéger; si malgré toute la justice que vous méritez, et que je vous rends, j'avais cependant compris que je ne puis vous donner tout ce que vous m'offrez, que l'estime sincère que je vous porte ne peut remplacer l'affection qu'on doit trouver dans une épouse... si j'avais senti que ni mon bonheur, ni le vôtre ne pouvaient naître de notre union; vous ne voudriez pas vous armer contre moi, d'un consentement trop légèrement donné, et qui ne serait plus dans mon cœur.

DE NEVERS, *regardant Hector*. Madame, j'avoue que je cherche des motifs à ce refus, et que je n'en trouve pas...

MAD. DE SAUVES, *assise*, *à part*. Il me semble pourtant qu'ils lui crèvent les yeux!..

DE NEVERS, *à part*. Ce ne peut-être lui, dans sa position!..

MAD. DE NANGIS. Je croyais que je venais de vous dire ces motifs; et si vous m'aimez comme vous le dites, il me semble qu'ils doivent vous suffire.

DE NEVERS, *avec dignité*. Ce matin, Madame, cela pouvait être : ce matin lorsque tout était encore enfermé entre nous, votre refus eût pu me désespérer, mais je l'eusse respecté. A l'heure qu'il est, lorsque toute la cour a été informée de ce mariage, lorsqu'elle vous attend solennellement; ce refus est une insulte, et j'ai le droit de vous en demander compte.

HECTOR. D'en demander compte à Madame?

DE NEVERS, *avec hauteur*. Oui, monsieur le Duc, j'en demande compte à Madame... parce que je ne lui connais ni frère, ni parent a qui je puisse en demander raison.

HECTOR, *se contraignant*. Oh, monsieur le Duc!..

MAD. DE NANGIS, *bas*. Arrêtez... vous n'avez pas encore le droit de me défendre. (*Haut à M. de Nevers.*) Après ce que je vous avais dit, Monsieur, je ne pensais pas que vous puissiez voir une insulte dans ma conduite; mais puisque vous m'en demandez compte, je rendrai ce compte à ma maîtresse, à la reine de Navarre; et j'espère que lorsqu'elle connaîtra le motif de ma résolution...

MAD. DE SAUVES, *à part*. Elle le devinera facilement.

MAD. DE NANGIS. Elle l'appréciera comme il mérite de l'être...

MAD. DE SAUVES, *à part*. Il est assez beau garçon pour ça.

MAD. DE NANGIS. Veuillez lui dire que j'aurai l'honneur de la voir demain.

DE NEVERS. Mais ce soir, elle vous attend!

MAD. DE NANGIS. Ce soir, Monsieur, je suis beaucoup trop souffrante, pour reparaître au bal.

Elle salue et rentre chez elle.

SCENE IV.

HECTOR, LE DUC DE NEVERS, Mme DE SAUVES.

MAD. DE SAUVES, *bas*. Ça va très-bien. Ah, monsieur le Duc! vous êtes un ingrat.

DE NEVERS, *à Hector*. Monsieur, je ne veux point croire que je doive à vos conseils le refus que je viens d'éprouver... j'ose même penser que si vous avez connu autrefois, madame de Nangis...

MAD. DE SAUVES, *à part*. Ah, il commence à s'en douter.

DE NEVERS. Que si vous avez été son ami...

MAD. DE SAUVES, *à part*. Encore un peu...

DE NEVERS. Je dirai plus, que si vous l'avez aimée.

MAD. DE SAUVES, *à part*. L'y voilà.

DE NEVERS. J'ose penser dis-je: que vous n'avez pas oublié sa position... ni la vôtre... que vous n'avez pas oublié les dangers qu'elle peut courir en butte, à la haine de Catherine, et, je le répète, je ne veux pas attribuer à vos conseils le refus que je viens d'éprouver.

HECTOR. Vous avez raison, M. le Duc, et je vous donne ici ma parole que si je devais revoir madame de Nangis ce serait pour lui conseiller, d'accepter la main du plus loyal gentilhomme que je connaisse; la vôtre M. le Duc.

MAD. DE SAUVES, *a part*, *riant*. Ah! bien

s'il la lui fait épouser, ça sera encore bien plus drôle.

DE NEVERS. Je n'attendais pas moins de vous.

HECTOR, *à part.* Oh! il faut que je la revoie, que je lui dise tout!..il vaut mieux la désespérer que la perdre.

DE NEVERS. Vous vous retirez, Monsieur.

HECTOR. Je n'oublierai pas que nous avons à nous revoir demain.

Il sort par le fond.

SCENE V.

LE DUC DE NEVERS, Mme DE SAUVES, *assise.*

DE NEVERS. C'est inconcevable, et je ne puis m'expliquer ce caprice...y comprenez-vous quelque chose, Madame?

MAD. DE SAUVES. Ça ne me regarde pas.

DE NEVERS. Madame de Nangis! une femme si parfaite dans sa conduite, si réservée dans ses résolutions, si timide devant le moindre bruit...qui mourrait d'un scandale! elle, faire un pareil éclat! je m'y perds... je n'en reviens pas... savez vous qu'il faut qu'il y ait là-dessous un bien grand mystère.

MAD. DE SAUVES, *se levant pour sortir.* Je n'ai pas à me mêler de vos affaires, M. le Duc, et je me retire.

DE NEVERS. Ah! pardon, pardon, ne m'abandonnez pas, car je le vois elle est perdue pour moi, si vous ne venez à mon secours.

MAD. DE SAUVES. Vous êtes si peu aimable, que je serais bien plutôt tentée d'aider M. de Rohan s'il en avait besoin.

DE NEVERS. Pourquoi faire?

MAD. DE SAUVES. Mais pour épouser madame de Nangis.

DE NEVERS. Madame de Nangis épouser M. de Rohan! c'est impossible.

MAD. DE SAUVES. Impossible, pourquoi?

DE NEVERS. Oh! par ce que?..

Il s'arrête.

MAD. DE SAUVES. Voilà toutes vos raisons?

DE NEVERS. C'est impossible, impossible! c'est tout ce que je puis vous dire: d'ailleurs, vous l'avez entendu lui même... il s'est expliqué clairement.

MAD. DE SAUVES. Et franchement?

DE NEVERS. Très franchement.

MAD. DE SAUVES. Vous me le jurez?

DE NEVERS. Je vous en donne ma parole.

MAD. DE SAUVES. Eh bien donc! puisque madame de Nangis n'a pas d'autre espérance que vous, puisque je l'ai promis au roi de Navarre, il faut me mettre de votre parti... allons, voyons, que voulez-vous faire?

DE NEVERS. Et le sais-je? car il me semble que c'est une résolution inébranlable qu'elle a prise.

MAD. DE SAUVES. N'en a t-elle pas changé tout à l'heure à votre égard?

DE NEVERS. Sans doute, mais il faut qu'elle ait une raison bien puissante pour avoir manqué à sa promesse.

MAD. DE SAUVES. Donnez-lui en une encore plus puissante de la tenir.

DE NEVERS. Mais comment! comment faire? Ah! dites-le moi, et quel que soit le moyen qu'il faille employer je l'accepte car jamais on ne fut plus irrité plus outré que je ne le suis, et il n'est rien que je ne tente pour me venger.

MAD. DE SAUVES. Et comme tous les gens furieux...vous avez trouvé ce que vous cherchez, cette vengeance que vous me demandez; et vous avez passé à côté sans l'apercevoir.

DE NEVERS. Qu'est-ce donc?

MAD. DE SAUVES. Ne disiez vous pas tout à l'heure, que vous ne compreniez pas que madame de Nangis si ennemie de tout bruit et de tout éclat, ait pris une résolution qui fera à coup sûr, de l'éclat et du bruit.

DE NEVERS. Sans doute, mais enfin elle l'a prise.

MAD. DE SAUVES. Eh bien! il faut la suivre dans cette marche; seulement il faut aller plus loin qu'elle n'a fait, et l'épouvanter d'un scandale tel que, cette fois, elle recule devant la pensée de le subir.

DE NEVERS. Un scandale!..

MAD. DE SAUVES. Après lequel son mariage avec vous, sera sa dernière ressource.

DE NEVERS. J'avoue que je ne comprends pas.

MAD. DE SAUVES. C'est cependant, la chose la plus simple du monde.

DE NEVERS. Un enlèvement?

MAD. DE SAUVES. Ah! vous n'êtes pas d'âge à vous donner des ridicules.

DE NEVERS. Une violence?

MAD. DE SAUVES. Je ne vous la proposerai pas...

DE NEVERS. Qu'est-ce donc?

MAD. DE SAUVES. Je vous le dirai...mais j'exige votre parole que vous n'irez pas plus loin que le scandale.

DE NEVERS. Il faut vous expliquer, si vous voulez que je m'engage.

UN PAGE, *entrant*. Le bal finit, Monseigneur, la Reine s'est déjà retirée et l'on va fermer toutes les portes du château.

MAD. DE SAUVES. Ceci nous sert à merveille, je rentre chez moi. (*Après avoir regardé si personne n'est au fond.*) Voilà une galerie qui conduit dans la chapelle, une clé qui ouvre la porte de cette chapelle, et celle de la Tribune qui joint a mon appartement, venez m'y trouver dans dix minutes...

DE NEVERS. Mais M. de Sauves y sera...

MAD. DE SAUVES. Tant mieux, nous le mettrons du complot... allez, allez, avant qu'on ne vienne... mais allez donc. (*Le Duc sort par la porte de la chapelle.*) Après ce qu'a dit M. de Nevers et surtout M. de Rohan, c'est un service à rendre à madame de Nangis... (*Un page entre. Deux soldats restent à la porte du fond.*) Il paraît que la ronde est sévère ce soir.

LE PAGE. Oui, Madame, le duc de Nevers a donné des ordres très précis pour que toutes les portes du château soient exactement fermées cette nuit.

MAD. DE SAUVES. N'oubliez pas celle de la chapelle, sans cela madame de Nangis ne serait pas en sûreté chez elle...

LE PAGE. Nous n'avons garde, Madame.

Il va fermer la porte de la chapelle.

MAD. DE SAUVES, *seule un moment*. Cette pauvre Diane, elle m'en voudra... car elle aime M. de Rohan; elle l'aime beaucoup trop pour un homme qu'elle ne peut épouser... Dieu sait ce qui pourrait en arriver, au lieu qu'une fois mariée... (*Le page rentre.*) Faites votre devoir, Messieurs.

Elle sort; on ferme la porte du fond.

SCENE VI.

Mme DE NANGIS, *seule, sortant de sa chambre.*

Tout le monde s'est retiré, les portes sont fermées... et je ne le verrai que demain; il doit pourtant avoir quelque chose à me dire? Ah! que cette nuit va me sembler longue et insupportable; je ne sais quelle émotion j'éprouve, mais il me semble qu'il m'arrivera malheur. Maintenant que j'ai l'esprit reposé de l'agitation de cette fête et du trouble de tous les événemens de la journée, je me les explique mal; il y a en tout ceci un mystère qui m'alarme... je ne puis rester en place... Cette nuit est étouffante. (*Elle ouvre la fenêtre*) Comment! on a mis des sentinelles au bas de cette fenêtre, ce n'est pas l'habitude. (*Elle revient sur le devant de la scène et va pour rentrer chez elle.*) Allons, décidément je ne le verrai que demain.

SCENE VII.

Mme DE NANGIS, HECTOR DE ROHAN.

Il entre par la porte secrète.

Mme DE NANGIS. Quel est ce bruit?.. vous, vous, Monsieur, me surprendre ainsi.

HECTOR. Pardonnez-moi de vous avoir effrayé.

MAD. DE NANGIS. C'est que j'étais si loin de penser que vous pussiez venir, car tout est exactement fermé...

HECTOR. Oh! ne craignez rien, je connais ce château, et j'ai profité d'une porte secrète ignorée de tout le monde... Quelque soit l'importance du motif qui m'amène, je ne serais pas venu si j'avais pu vous compromettre.

MAD. DE NANGIS. Je le crois... mais enfin, que me voulez-vous?..

HECTOR, *à part*. Il ne me reste que ce moyen... puisse-t-il réussir! (*haut*) Ecoutez-moi, Madame, j'ai voulu vous revoir, parce que je vous dois la plus puissante preuve de l'amour que je vous porte; écoutez-moi. Voilà un an que vous avez appris la fausse nouvelle de ma mort. Cette nouvelle, je n'en doute pas, vous a porté un coup affreux; elle a été pour vous une vive douleur.

MAD. DE NANGIS. Oui, bien vive, en effet...

HECTOR. Cependant elle s'est effacée comme tout ce qui nous fuit.

MAD. DE NANGIS. Ma joie, à vous revoir, a dû cependant vous prouver que cette douleur m'était toujours présente.

HECTOR. Sans doute, mais pas assez, cependant, pour que vous n'ayez pas dû songer à vous assurer un autre avenir que celui que vous aviez espéré autrefois.

MAD. DE NANGIS. J'avais cru m'être justifiée de cette accusation.

HECTOR. Aussi n'en est-ce pas une... je dis ce qui a été et ne le juge pas. Eh bien, si la fausse nouvelle de ma mort eut été vraie, si j'avais péri il y a un an, voici ce qui se serait passé. Je serais oublié... vous auriez épousé M. de Nevers... et vous eussiez été heureuse.

MAD. DE NANGIS. Eh bien, oui! peut-être alors... mais à présent...

HECTOR. A présent, puis-je venir vous dire : cet avenir brillant il faut y renoncer,

il faut le jetter hors de vos espérances, Cet avenir, il faut qu'il meure ; et en place, je ne puis vous offrir qu'une vie incertaine, misérable, exilée, perdue !.. Mais si je vous si je vous disais cela, serais-je un honnête homme, serait-ce vous aimer, que d'accepter le sacrifice que vous voudriez me faire... oh ! non ! non !

MAD. DE NANGIS. Et moi, Monsieur, si vous étiez malheureux... et vous l'êtes : si quelque danger vous menaçait, et il y a un danger qui vous menace, si je venais vous dire : je t'ai aimé, Hector, quand c'était trop pour moi que d'espérer t'appartenir... et maintenant que tu es abandonné, exilé, malheureux, pauvre, que sais-je... je ne t'aime plus, je renonce à toi, je t'abandonne, va-t-en... va-t-en... Oh ! si je vous disais cela, que serais-je, moi ?.. une infâme, une misérable... et vous ne l'avez pas pensé... vous ne m'avez pas fait cette injure. Non, il y a autre chose, il y a autre chose, il faut me le dire, Hector ?

HECTOR. Ah ! je n'ose la regarder.

MAD. DE NANGIS. Vous vous taisez, ah ! c'est donc bien horrible.

HECTOR. Horrible en effet.

MAD. DE NANGIS. Ah ! je vous comprends ; on m'a calomniée.

HECTOR. Vous ?

MAD. DE NANGIS. Moi, oui ; dans cette cour, où la vie c'est le désordre, où les intrigues les plus viles sont l'occupation de toutes les heures, vous vous êtes dit : elle n'est pas seule demeurée pure parmi tant de vices. Elle a cédé à l'entraînement, elle s'est laissée aller à ce torrent de dépravation... elle a fait comme les autres... et vous vous êtes dit alors : je ne couvrirai pas de mon nom toutes ces indignités ; qu'elle épouse le duc de Nevers... qu'un autre serve de manteau à cette vie de deshonneur !

HECTOR. Ah ! si je l'eusse pu croire, je vous l'aurais dit, je vous le jure...

MAD. DE NANGIS. Ah ! Monsieur, si c'est là votre pensée... vous avez raison, j'épouserai M. de Nevers, et je trouverai du moins, près de lui, la première condition de mon bonheur, l'estime de mon époux. Adieu, Monsieur.

HECTOR. Ah ! Diane ! ne me quittez pas. Eh bien, dût la mort me frapper à l'instant même...non, tu te trompes, je t'aime.. je te crois pure comme les anges du ciel... tu m'appartiens, tu es à moi.

MAD. DE NANGIS. Hector ! (*On entend du bruit.*) O ciel !

HECTOR. Quel est ce bruit ?.. Le pas d'un homme... dans cette chapelle... il vient de ce côté.

MAD. DE NANGIS. De ce côté... à cette heure.

HECTOR, *regardant par les vitraux.* M. de Nevers. (*Se tournant vers madame de Nangis.*) M. de Nevers, Madame.

MAD. DE NANGIS. Lui !.. s'il vous surprenait ici.

HECTOR. Il y vient donc ?

MAD. DE NANGIS. Lui ! (*Elle écoute.*) il y vient en effet... c'est un rêve affreux que tout ceci !

HECTOR. Non, Madame, c'est la vérité que vous disiez tout à l'heure...

MAD. DE NANGIS. Mais je suis perdue !

HECTOR. Pas pour lui... je me retire, Madame.

MAD. DE NANGIS. Oh ! demeurez, demeurez, Monsieur... je le veux ; quoiqu'il arrive, il s'expliquera en votre présence.

HECTOR. Non Madame, car ma présence, peut-être, l'empêcherait de s'expliquer.

MAD. DE NANGIS. Ah ! Monsieur, j'avais deviné juste... Eh bien, cachez-vous.

HECTOR. Me cacher !

MAD. DE NANGIS. Cachez-vous ! oui, cachez-vous là ! car, malgré moi, c'est à vos yeux, surtout, que je veux être justifiée...

SCENE VIII.

HECTOR, *caché*, Mme DE NANGIS, LE DUC DE NEVERS, *entrant par la porte de la chapelle.*

MAD. DE NANGIS. C'est M. de Nevers, en effet...

DE NEVERS. Ah ! pardon, Madame... vous êtes encore levée, j'aurais été désolé d'être forcé de vous éveiller, et je suis ravi de voir que ma venue, à cette heure, ne vous cause ni surprise ni effroi.

MAD. DE NANGIS. Le bruit que vous avez fait, vous a suffisamment annoncé, et du moment que je suis assurée que c'est vous, je ne pense pas avoir quelque chose à craindre.

DE NEVERS. Rien, Madame, absolument rien. Et cette disposition d'esprit où vous êtes, rendra, sans doute, plus facile l'explication que nous devons avoir ensemble.

Il ferme la porte de la chapelle, et jette la clé par la fenêtre.

MAD. DE NANGIS. Que faites-vous, Monsieur ?

DE NEVERS. Je brûle mes vaisseaux, Madame, et il ne me reste plus qu'à vaincre.

MAD. DE NANGIS. Qu'est-ce à dire, Monsieur?

DE NEVERS. Ne vous épouvantez pas... Ne voulez-vous pas prendre un siége, et me permettrez-vous de m'asseoir?

MAD. DE NANGIS. Ah! Monsieur! vous m'insultez...

DE NEVERS. Ce n'est point mon intention.

MAD. DE NANGIS. Alors, Monsieur, retirez-vous...

DE NEVERS. Vous voyez que je viens de m'en ôter les moyens; j'ai jetté la clé par la fenêtre.

MAD. DE NANGIS. Mais alors, Monsieur, que prétendez-vous?

MAD. DE NEVERS. Le voici, Madame. Depuis un an, je vous entoure d'hommages et de soins: tout autre à ma place, et dans le monde où nous vivons, aurait pu en espérer la récompense.

DE NANGIS. Ah! ce que vous dites là est odieux! et je ne veux pas en entendre davantage.

DE NEVERS. Non, Madame. Tout autre eut pu vous apprécier plus mal que je n'ai fait, vous ranger au nombre des femmes qui vous entourent, et vous tenir un langage moins respectueux que le mien; mais je vous ai jugée, Madame, et ce n'est qu'en vous offrant ma main que j'ai osé vous parler de mon amour.

MAD. DE NANGIS, *bas à Hector*. Vous l'entendez, Monsieur...

DE NEVERS. Hein?

MAD. DE NANGIS. Rien, rien, je vous écoute.

DE NEVERS. J'avais espéré, Madame, que si cet amour ne pouvait vous toucher, ce respect, du moins, me vaudrait vos égards.

MAD. DE NANGIS. En ai-je manqué, Monsieur?

DE NEVERS. Jusqu'à aujourd'hui, je ne saurais vous en accuser; mais votre refus de ce soir, Madame, est une insulte dont il faut que je me venge...

MAD. DE NANGIS. Ah! je comprends, et pour cela vous vous introduisez la nuit chez moi; vous comptez y rester... me perdre aux yeux de toute la cour, et vous pensez que je le souffrirai... Ah! vous oubliez que je puis appeler, et faire retomber sur vous la honte d'une telle entreprise.

DE NEVERS. Oh! non, non,.. je ne suis pas si mal habile que tout cela ne soit prévu: vos gens sont éloignés, des gardes entourent cet appartement, et personne ne viendrait à vos cris.

MAD. DE NANGIS. Mais c'est un guet-à-pens infâme.

DE NEVERS. Non, c'est ce que nous ap- une embuscade.

MAD. DE NANGIS. Et quel prix comptez-vous en tirer?

DE NEVERS. Celui que vous y mettrez, Madame,

MAD. DE NANGIS. Alors, ce ne sera que mépris!

DE NEVERS. Eh bien, je serai vengé du moins!

HECTOR, *bas*. Ah! c'en est trop!..

MAD. DE NANÇIS, *bas*. Arrêtez!..

DE NEVERS. Plaît-il?

MAD. DE NANGIS, *haut et avec impatience*. Ah! Monsieur, sortez, sortez...

DE NEVERS, *montrant la fenêtre et une échelle de corde*. Bientôt, Madame: au point du jour... par là, et avec ceci.

MAD. DE NANGIS. Mais il y a du monde, des gardes au bas de mes fenêtres, et l'on vous verra...

DE NEVERS. Pardieu! je le sais bien... c'est moi-même qui les ai fait mettre.

MAD. DE NANGIS. Mais vos projets sont affreux...

DE NEVERS. Et irrévocables.

MAD. DE NANGIS. Me perdre... me déshonorer gratuitement.

DE NEVERS. Ni l'un ni l'autre, Madame, je ne suis ni assez indigne, ni assez maladroit pour cela. Demain, on dira partout le camp, qu'on a vu un homme descendre des fenêtres de madame de Nangis.

MAD. DE NANGIS. Eh! Monsieur, n'est-ce pas assez!

DE NEVERS. Sans doute! mais qui pourrait se fâcher de cela? votre amant? vous n'en avez pas. Votre mari? prenez-en un qui sache à quoi s'en tenir.

MAD. DE NANGIS. Ah! vous avez compté sur cette violence pour me forcer à vous donner ma main.

DE NEVERS. Vous avez parfaitement deviné.

MAD. DE NANGIS. Et vous pensez que je la donnerais à l'homme qui m'aurait fait une pareille injure.

DE NEVERS. C'est que je ne vois guère que celui-là qui pût la prendre en sûreté de conscience.

HECTOR, *bas*. Il y en a un autre.

MAD. DE NANGIS, *bas*. Silence...

DE NEVERS. Voyons, Madame, que décidez-vous?

MAD. DE NANGIS. Mais, Monsieur, qui peut me répondre, après une telle conduite, de la foi d'un homme qui a si indignement abusé de ma position.

DE NEVERS. Oh! Madame, mes précautions sont admirablement prises: voici le contrat en blanc que Sa Majesté m'a envoyé par M. de Bezenval... ou plutôt par de Rohan; il n'y a que les noms à remplir, et, si vous voulez, je vais le faire sur-le-champ.

MAD. DE NANGIS. Non, non... je vous en dispense.

DE NEVERS. Vous refusez? songez pourtant que c'est la seule réponse possible à la certitude qu'on aura qu'un homme a passé la nuit chez vous,

MAD. DE NANGIS. Eh bien! Monsieur, puisqu'il n'y a que ce moyen, je signerai.

HECTOR, *bas*. Oh! non, non...

MAD. DE NANGIS *bas*. Chut!

DE NEVERS. Vous vous rendez?

MAD. DE NANGIS. Il le faut bien. Je signerai ce contrat... je vous donne ma parole de le signer, et je suppose que vous allez vous retirer.

DE NEVERS. Ah! voilà, Madame, ce que j'avais encore prévu... une promesse à laquelle je me serais laissé prendre, car vous faites de moi tout ce que vous voulez; mais je me suis armé contre ma propre faiblesse, et c'est pour cela que, comme je vous l'ai dit, j'ai brûlé mes vaisseaux... Ah! vous ne m'échapperez pas!

MAD. DE NANGIS. Mais, Monsieur, cette surprise est odieuse...

DE NEVERS. Mais, Madame, le contrat, le contrat couvre tout: la chapelle sera prête et l'aumonier averti.

MAD. DE NANGIS, *avec colère*. C'est possible, Monsieur, mais enfin je ne puis passer toute cette nuit à causer ici avec vous.

DE NEVERS. C'est trop juste, Madame, rentrez dans votre chambre, je resterai dans ce salon.

MAD. DE NANGIS, *embarrassée et impatiente* Mais ma chambre, Monsieur...je ne veux pas rentrer dans ma chambre.

DE NEVERS. Oh! Madame, ne craignez rien, enfermez-vous, barricadez la porte, tirez les verroux.. je passerai très bien la nuit dans ce fauteuil et ne vous troublerai nullement.

Il s'assied.

MAD. DE NANGIS. Mais c'est impossible... j'aurai beau m'enfermer...on n'en dira pas moins...il n'en sera pas moins vrai...

DE NEVERS. Vous oubliez le contrat, Madame.

MAD. DE NANGIS, *avec colère*. Mais le contrat. .le contrat. ..

HECTOR. Prenez le.

DE NEVERS. Le voilà, Madame... c'est comme une capitulation! la place est prise quoiqu'elle ne se soit pas encore rendue.

MAD. DE NANGIS. Eh bien! voyons donc ce contrat.

DE NEVERS, *à part, après le lui avoir remis*. Elle le prend, madame de Sauves avait raison.

MAD. DE NANGIS. Vraiment il est en règle.

HECTOR Donnez.

DE NEVERS. Je vous l'ai dit, il n'y manque que les signatures.

HECTOR, *signe*. Il n'y manque rien.

MAD. DE NANGIS, *reprenant le contrat et le lisant laisse échapper un cri de surprise et de joie*. Ah! ah!

DE NEVERS. Vous vous trouvez mal?

MAD. DE NANGIS. Non...non, mais ce contrat.

DE NEVERS. Je vais le signer à l'instant.

MAD. DE NANGIS. C'est inutile... Je me fie à votre parole. (*Avec ironie.*) Ainsi, Monsieur, je ne puis échapper à votre ruse; il sera dit qu'un homme a passé la nuit chez moi.

DE NEVERS. Oui Madame.

MAD. DE NANGIS. Mais cet homme sera mon mari?

HECTOR, *bas*. Oui, oui...

DE NEVERS. Je vous en fait le serment.

MAD. DE NANGIS. Et il n'y a pas moyen qu'il sorte sans être vu.

DE NEVERS. Aucun.

MAD. DE NANGIS. Vos précautions sont bien prises?

DE NEVERS. Parfaitement.

MAD. DE NANGIS. Et bien, Monsieur, il faut donc céder?

DE NEVERS. Je vous le conseille.

MAD. DE NANGIS. Et rentrer chez moi.

DE NEVERS. Permettez-moi de vous offrir la main.

MAD. DE NANGIS. Je vous suis obligée.

DE NEVERS. Et vous gardez le contrat?

MAD. DE NANGIS. Oui vraiment j'emporte mon excuse. (*Elle rentre.*)

DE NEVERS, *après que la porte est fermée*. Ah! enfin elle est à moi.

Fin du second acte.

ACTE III.

Même décor.

SCENE Ire.

LE DUC DE NEVERS, *seul.*

Il est endormi. Le jour paraît; le Duc se réveille, ouvre la fenêtre et jette son échelle de corde.

DE NEVERS. Or ça, vous autres, n'oubliez pas la consigne, et tirez en l'air.

Il descend.

UNE VOIX. Qui vive... qui vive... qui vive !..

Un coup de feu.

SCENE II.

Mme DE NANGIS, HECTOR DE ROHAN.

HECTOR. Qu'est-ce cela?

MAD. DE NANGIS, *allant vers la fenêtre et écoutant*. Restez... restez... c'est M. de Nevers qui a pris soin de se faire remarquer.

HECTOR. Mais ce coup de feu ?

MAD. DE NANGIS. Silence!.. Il a bien réussi... on accourt, on interroge les sentinelles... elles répondent que c'est un homme qui descend de chez moi... Tout le monde se met aux fenêtres. Allons, le scandale était bien arrangé; dans deux minutes tout le château va être averti, et l'on va sans doute accourir. Qu'ils viennent; M. de Nevers surtout... C'est à mon tour à me venger.

HECTOR. Ma chère Diane, n'oubliez pas ce dont nous sommes convenus. Je vais sortir de cet appartement et arranger tout ce qui est nécessaire pour votre départ.

MAD. DE NANGIS. Ainsi, vous voulez absolument que je parte?

HECTOR. Il le faut, Diane. Dès que notre mariage aura été célébré, et il le sera ce matin, vous quitterez ce château, la France, et vous irez à Londres, auprès de ma mère.

MAD. DE NANGIS. Ainsi, je ne vous aurai revu que pour être encore séparée de vous. Ah! cela est bien triste.

HECTOR. Sans doute; mais vous comprenez qu'après avoir reçu de Catherine l'ordre d'épouser le duc de Nevers, ce serait vous exposer au ressentiment d'une femme qui n'a jamais pardonné, que de demeurer en France lorsque vous avez osé désobéir à sa tyrannique volonté.

MAD. DE NANGIS. Mais pourquoi ne pas me suivre?

HECTOR. C'est que j'ai à remplir ici un devoir auquel l'honneur ne me permet pas de me soustraire.

MAD. DE NANGIS. Mais, ce mariage, pourquoi le conclure si précipitamment, et ne pas attendre des jours plus heureux?

HECTOR. Vous oubliez qu'il faut que vous quittiez ce château, et que vous ne le pouvez pour votre honneur, que lorsqu'une explication publique aura fait taire les propos que la conduite de M. de Nevers peut faire tenir sur votre compte.

MAD. DE NANGIS. Votre nom ne sera-t-il pas ma plus complète justificatation?

HECTOR. Oui, lorsque vous l'aurez reçu en face de toute cette cour qui sans doute répand déjà contre vous les bruits les plus injurieux; lorsque vous l'aurez reçu en face de M. de Nevers, qui peut seul détruire hautement les soupçons qu'il a fait naître, et dont il ne faut pas que les relations avec la femme duc de Rohan puissent un jour être calomniées.

MAD. DE NANGIS. Je ferai ce que vous voudrez... Cependant mon départ, ce mariage, notre séparation, tout cela me semble si étrange et si précipité, que je ne peux me rendre compte de la nécessité qui vous force à agir ainsi, et je crains...

HECTOR. Oh! doutes-tu de moi?

MAD. DE NANGIS. Non, Hector... Hier j'en eusse douté, qu'aujourd'hui je serais assurée que vous ne pouvez rien conseiller d'indigne à celle qui va porter votre nom.

HECTOR. Tu as raison, Diane, ton honneur sera sauvé... le mien aussi.

MAD. DE NANGIS. Que dites-vous?

HECTOR. Rentre... rentre! il faut que je m'occupe de ton départ... Je compte sur ton courage.

MAD. DE NANGIS. A bientôt, n'est-ce pas?

HECTOR. Oui, à bientôt.

SCÈNE III.

HECTOR, *seul.*

Ah! béni soit le ciel, de l'avoir trouvée si docile à mes vœux!.. Oui, oui, voilà ce qu'il faut faire... Je verrai Nevers, j'en appellerai à sa générotité, à son honneur; il gardera encore mon secret jusqu'après la célébration de ce mariage; elle partira alors... J'ai vu Georges hier; il a trouvé un moyen de s'embarquer pour Londres... Il emmènera Diane, il la conduira près de ma mère. Elles seront deux alors pour apprendre leur malheur. L'une voudra protéger sa fille, l'autre voudra consoler sa mère : elles se feront un devoir de vivre. On vient... Oh! hâtons-nous; chaque moment de retard peut lui porter le coup que je veux du moins lui sauver.

SCENE IV.

Mmes DE SILLERY, DE CHATEAUVIEUX, *puis* Mme DE SAUVES.

On ouvre la porte du fond.

MAD. DE SILLERY, *entrant avec madame de Châteauvieux.* Eh bien, ma chère, la voilà donc, cette vertu dont on nous faisait un si pompeux étalage.

MAD. DE CHATEAUVIEUX. Elle sont toutes comme ça. Soyez assurée que cet amant n'est pas le premier.

MAD. DE SILLERY. Mais que va devenir son mariage avec M. de Nevers après un tel éclat?

MAD. DE CHATEAUVIEUX. Si la présentation de madame de Nangis n'a pas eu lieu hier au soir, c'est probablement parce que le Duc a eu des soupçons de ce qui se passait.

MAD. DE SILLERY. Et l'on ne sait pas du tout le nom du préféré?.. on ne désigne personne?

MAD. DE CHATEAUVIEUX. On se perd en conjectures. Cependant je puis vous faire part d'un soupçon... (*Madame de Sauves paraît.*) Mais voici madame de Sauves, elle doit en savoir plus que nous : elle est trop l'amie de madame de Nangis pour n'être pas pour quelque chose dans ses intrigues.

MAD. DE SILLERY. Il est certain qu'on ne peut guère expliquer autrement leur intimité.

MAD. DE SAUVES, *entrant, à part.* Ah! la médisance est debout avant l'amitié!.. Il est temps, je pense, que je vienne au secours de cette pauvre Diane; je lui dois bien cela. (*Haut.*) Eh! Mesdames, que faites-vous donc de si bonne heure chez madame de Nangis?

MAD. DE SILLERY, *bas.* Eh! mais, ma chère, nous étions tout étonnées de ne pas vous y voir, car je suppose que vous savez la grande nouvelle?

MAD. DE SAUVES. Comment donc, tout le château en parle : on dit que le Gars est pris et qu'il sera exécuté ce matin. . et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on assure qu'il est depuis plus de vingt-quatre heures ici sans que personne s'en doute.

MAD. DE CHATEAUVIEUX. C'est une pauvre nouvelle que la vôtre, et qui n'intéresse que le succès du siége.

MAD. DE SAUVES. Et non pas ses plaisirs... Je vois ce que c'est : vous voulez parler du mariage du duc de Nevers et des préparatifs qu'il fait pour le célébrer dignement.

MAD. DE SILLERY. Comment! c'est pour lui qu'on a si magnifiquement orné la chapelle?

MAD. DE SAUVES. Pour lui.

MAD. DE CHATEAUVIEUX. Mais il ne sait donc rien?

MAD. DE SAUVES. Il sait que madame de Nangis consent à l'épouser, c'est assez pour la cérémonie, ce me semble.

MAD. DE SILLERY. Ah! elle consent à épouser M. de Nevers?.. Pauvre homme!

MAD. DE SAUVES. Vous avez l'air de le plaindre.

MAD. DE SILLERY. Un honnête homme trompé ne mérite-t-il pas de l'être?

MAD. DE SAUVES. Vraiment!.. Voilà une pitié qui vous arrive bien tard, et j'en connais qui certes y ont plus de droits que M. de Nevers.

MAD. DE SILLERY. Il me semble, Madame, qu'on n'a jamais vu un amant descendre de ma fenêtre?

MAD. DE SAUVES. Il est sûr que M. de Guise est un trop grand seigneur pour que toutes les portes ne lui soient point ouvertes.

MAD. DE SILLERY. C'est une insulte, Madame!

MAD. DE SAUVES. Comment appelez-vous vos suppositions sur madame de Nangis?

MAD. DE CHATEAUVIEUX, *s'interposant.* Mais, Madame, l'aventure de madame de Nangis s'est passée au grand jour.

MAD. DE SAUVES. Et véritablement c'est une maladresse dont vous êtes incapable.

MAD. DE CHATEAUVIEUX. Mais, Madame, on ne m'a jamais rien dit de pareil.

MAD. DE SAUVES. En face, c'est possible.

MAD. DE CHATEAUVIEUX. Je méprise les propos qu'on tient en arrière.

MAD. DE SAUVES. En ce cas, je donnerai à madame de Nangis le conseil de suivre votre exemple.. . La voici... Venez donc, chère amie; voilà ces dames qui sont tout inquiètes sur votre compte.

SCENE V.

LES MÊMES, Mme DE NANGIS.

MAD. DE NANGIS. Mon Dieu! de quoi s'agit-il donc?

MAD. DE SAUVES. D'un bruit...

MAD. DE SILLERY. Absurde!

MAD. DE SAUVES. Dont tout le monde parle.

MAD. DE CHATEAUVIEUX. Et que personne ne croit.

MAD. DE SAUVES. Et qui ne va pas moins qu'à dire qu'on a vu descendre de votre fenêtre...

MAD. DE NANGIS. Qui donc?

MAD. DE SAUVES. Je ne sais, moi, demandez à ces dames.

MAD. DE SILLERY, *hésitant*. Mais... un voleur, peut-être.

MAD. DE NANGIS. Bah!.. et je suis assurée qu'il y a d'assez méchantes gens en ce château pour dire que c'était un amant.

MAD. DE CHATEUVIEUX, *amèrement*. Madame, quand on est jeune et belle comme vous, il n'est pas impossible...

MAD. DE SAUVES. D'avoir un amant... On en a bien sans cela, je vous jure. (*Bas*.) Elles sont furieusrs.... Elles feront une plaisante figure quand elles sauront la vérité.

MAD. DE NANGIS, *bas*. Je vous réponds, moi, que ce ne sera pas la leur qui sera la plus plaisante.

MAD. DE SILLERY, *bas*. Cette assurance est vraiment impudente.

MAD. DE CHATEAUVIEUX, *bas*. Nous allons voir jusqu'où elle la poussera, voici M. de Névers.

MAD. DE SILLERY, *bas*. En vérité, ce serait une charité de le prévenir.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE DUC DE NÈVERS, UN PAGE, *dans le fond*.

DE NEVERS, *après avoir salué, au page*. Qu'on cherche partout le château, on le retrouvera, soyez-en assuré...dites à M. d'Anjou que j'en réponds.

LE PAGE. Mais, Monseigneur, il n'a pas passé la nuit dans son appartement.

DE NEVERS. N'importe; l'heure n'est pas sonnée; il reviendra, vous dis-je : allez, et prévenez le comte Orninsky que je le recevrai dans cette salle, dès que je serai sorti de la chapelle.

MAD. DE SAUVES, *à part*. Il paraît qu'il se croit déjà chez lui.

MAD DE NANGIS, *bas*. Nous y voilà.

DE NEVERS, *offrant la main à madame de Nangis*. Madame, ne retardez pas plus long-temps un bonheur auquel maintenant vous ne pouvez plus mettre d'obstacles.

MAD. DE NANGIS. Pardon, M. le Duc, il est des obstacles qui naissent quelquefois des choses qu'on a tentées pour les aplanir... vous allez en juger.

DE NEVERS, *bas à madame de Sauves*. Où veut-elle en venir?

MAD. DE SAUVES, *bas à Nevers*. Nous allons voir.

MAD. DE NANGIS. Vous êtes un grand prince, M. le Duc, renommé dans toute la France, illustré par votre courage et vos brillantes qualités, vous tenéz dans l'État un rang qui vous fait respecter, et que vous faites respecter plus encore.

DE NEVERS. Voilà des éloges...

MAD. DE SAUVES, *bas*. De bien mauvais augure: c'est le prélude de tous les refus.

MAD. DE NANGIS. Ces éloges, vous les méritez, Monsieur, et c'est parce que vous les méritez que vous ne voudriez pas qu'on dise que vous avez fait un mariage indigne de vous.

DE NÉVERS, *avec hauteur*. Qui oserait le dire?

MAD. DE SAUVES, *après un silence, regardant mesdames de Sillery et de Châteauvieux*. Personne ne prend la parole?

MAD. DE NANGIS. Alors je continuerai... Il y a des hommes qui croient avoir satisfait à toutes les exigeances de leur repos et de leur honneur, lorsqu'ils peuvent présenter la conduite de leur femme, comme irréprochable depuis leur mariage.

MAD. DE SAUVES. Il me semble que c'est bien assez.

MAD. DE NANGIS. Pour eux, sans doute, mais non pas pour vous, Monsieur; et il faut que la femme que vous honorez de votre alliance y entre pure et sans qu'aucun bruit injurieux ait flétri sa réputation.

DE NEVERS, *souriant*. Je vous comprends, Madame, et je ne suis pas homme à m'arrêter à des propos qui ne déshonorent que

ceux qui les tiennent, et tout ceci n'est qu'un jeu, sans doute.

MAD. DE NANGIS, *sérieusement*. Non, M. le Duc, si l'honneur d'une femme est un jeu pour vous, il ne l'est pas pour elle.

DE NEVERS. Que prétendez-vous?

MAD. DE NANGIS. Je prétends que vous connaissiez la femme que vous voulez épouser, et que vous sachiez qu'elle se croirait indigne d'accepter votre nom, avant d'être pleinement justifiée de l'accusation qu'on a portée contre elle.

DE NEVERS. Mais quelle accusation?

MAD. DE NANGIS. Vous ne la soupçonnez pas? je vais vous le dire.

DE NEVERS. C'est inutile... (*Bas à madame de Sauves*.) Elle veut me forcer à parler.

MAD. DE SAUVES, *bas à Nevers*. Elle prend sa revanche.

DE NEVERS. Eh bien! Madame, quelle justification exigez-vous?

MAD. DE NANGIS. Je ne l'exige pas, je l'attends.

DE NEVERS. Et de qui?

MAD. DE NANGIS. De qui vous voudrez.

DE NEVERS, *bas à madame de Sauves*. Elle se moque de moi.

MAD. DE SAUVES, *de même*. Je le crois.

DE NEVERS, *bas à madame de Nangis*. Si je dis tout, vous m'épouserez.

MAD. DE NANGIS. Si vous dites... tout... oui.

DE NEVERS. On ne saurait payer trop cher le bonheur de vous posséder. (*Bas à madame de Sauves*.) Je serai fort ridicule, mais qu'y faire!..

MAD. DE SAUVES, *de même*. Allons, exécutez-vous de bonne grâce.

DE NEVERS. Eh bien! Mesdames, je sais tout.

Mmes DE SILLERY ET DE CHATEAUVIEUX. Tout?

DE NEVERS. Oui, Mesdames, je sais qu'on a dit qu'on avait vu un homme descendre des fenêtres de Madame; et, qui plus est, je sais que c'est vrai.

Mmes DE SILLERY ET DE CHATEAUVIEUX. Vrai!

DE NEVERS. A moins que nous ne fussions deux, personne ne peut en être plus sûr que moi.

MAD. DE CHATEAUVIEUX. C'était donc vous?

DE NEVERS. Moi-même, Madame.

MAD. DE SILLERY, *à madame de Chateauvieux*. Je ne croyais pas le mariage si avancé.

DE NEVERS. Eh bien! Madame, êtes-vous contente?

MAD. DE NANGIS. Pas encore, car il me semble que vous n'avez pas tout dit.

MAD. DE SAUVES, *vivement*. Est-ce qu'il y a autre chose?

DE NEVERS. Ah! c'est trop de rigueur! et le mari, ce me semble, couvre toutes les fautes de l'amant.

MAD. DE NANGIS. Est-ce là votre avis? ainsi donc une femme surprise dans son appartement, forcée d'y demeurer avec celui qui l'a surprise, grâces aux précautions qu'on a employées contre elle, à qui on laisse pour tout refuge d'accepter la main de celui dont la présence chez elle la perdrait sans cela; cette femme, selon vous, M. le Duc, ne peut être blâmée, et son mariage suffit à sa justification.

DE NEVERS. Oui Madame, oui... (*avec hauteur*.) Et loin de la blâmer je suppose que tout le monde la respectera lorsqu'elle s'appellera la duchesse de Nevers.

MAD. DE NANGIS. Voilà qui est très bien, car je suppose que vous la respecterez aussi lorsqu'elle s'appellera la duchesse de Rohan.

TOUS. La duchesse de Rohan.

MAD. DE NANGIS. Lisez Monsieur.

DE NEVERS. Mon contrat!

MAD. DE SAUVES, *riant*. Signé par un autre.

DE NEVERS. Signé par M. de Rohan.

MAD. DE NANGIS. Il était ici lorsque vous y êtes arrivé.

MAD. DE SAUVES. Ici!

MAD. DE NANGIS. Surpris par vous, il a voulu se retirer mais vous aviez fait soigneusement fermer les portes.

MAD. DE SAUVES. Et mis des sentinelles sous les fenêtres.

MAD. DE NANGIS. Alors il s'est caché dans cette chambre, il a entendu tout ce que vous m'avez dit et il a signé le contrat.

MAD. DE SAUVES, *riant*. Que M. de Nevers apportait exprès... et il était là pendant qu'ici M. de Nevers (*elle rit plus fort*.) Oh! j'en mourrai.

DE NEVERS, *violemment et avec éclat*. Ah malheur sur vous! malheur sur vous Madame, voilà une vengeance que je n'eusse pas osé demander au ciel.

MAD. DE NANGIS. Vous n'avez pas à en exercer sur M. de Rohan, car si quelqu'un est insulté c'est moi Monsieur, et c'est à moi seule que la réparation était due.

DE NEVERS. Oh Madame! malheureusement pour vous, il n'y a plus de réparation possible entre lui et moi.

MAD. DE NANGIS. Et vous osez parler de

vengeance M. le Duc. N'oubliez pas que si vous êtes le chef de cette armée, que si tout le monde vous obéit ici, vous n'êtes pas assez puissant cependant pour y disposer des jours d'un homme.

DE NEVERS. Non! car je ne puis pas les disputer au bourreau.

MAD. DE NANGIS. Au bourreau!

TOUS. Grand Dieu!

DE NEVERS. Oui Madame, au bourreau qui attend le Gars et qui ignore comme vous, que c'est M. de Rohan qui doit répondre à ce nom.

MAD. DE NANGIS. Lui, le Gars!.. et il va revenir... mon Dieu!

DE NEVERS, *avec étonnement et colère.* Il n'est donc plus ici?.. il est parti... il a quitté ce château.

MAD. DE NANGIS. Il va revenir, et il ne sait pas que la mort l'attend.

DE NEVERS. Il le sait Madame...

MAD. DE NANGIS. Il le sait!..

DE NEVERS. Oui! et il le savait hier, le lâche, lorsqu'il ma demandé comme une grâce, quelques heures d'existence que je lui ai données, car j'estimais sa parole plus haut que sa vie, il le savait l'infâme, lorsqu'il vous a entraînée dans sa perte; et aujourd'hui il a quitté ce château, il s'est enfui, il m'a menti, il vous a perdue; et dans sa fuite honteuse il emporte à la fois votre honneur et le mien.

SCENE VII.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR. Les voici tous deux M. le Duc.

MAD. DE NANGIS, *se jetant au devant d'Hector.* Ah malheureux! pourquoi être revenu?

HECTOR. Tu me le demandes, tu le sais donc alors?

MAD. DE NANGIS. C'est pour mourir n'est-ce pas? voilà donc ce que tu me cachais!

HECTOR. Oui Diane, voilà ce qu'hier je n'ai pas osé vous dire lorsque je vous ai revue; voilà ce que je voulais vous cacher encore lorsque je suis revenu dans cet appartement pour vous conseiller d'épouser M. de Nevers, et que lui même vous a presque jettée dans mes bras; voilà ce que tu ne devais apprendre que lorsque nous eussions été séparés pour jamais.

MAD. DE NANGIS. Et ce que vous venez me dire à présent qu'il n'y a plus de salut pour nous, et lorsque tout à l'heure nous pouvions fuir ensemble.

HECTOR. C'est qu'alors tu me l'avais demandé avec ces cris et ces larmes; tu n'aurais pas cru qu'on put m'accuser d'infamie et de lâcheté, et tu vois bien que tu te serais trompée et qu'il vaut mieux que je meures.

MAD. DE NANGIS. Oh! c'est impossible!.. M. le Duc!.. Monsieur vous pouvez le sauver vous... vous êtes puissant, vous pouvez tout ici, vous êtes généreux et puis, c'est vrai, M. de Rohan vous a insulté, oui il vous a insulté et vous ne voudrez pas que l'on dise, que le duc de Nevers venge ses insultes par la main du bourreau.

DE NEVERS. Madame!

MAD. DE NANGIS. Mais on ne le dira pas, car vous le sauverez vous le sauverez!

DE NEVERS. Je l'ai voulu Madame, et quoique la récompense que j'en ai reçu me donnât le droit de me croire dégagé de toute générosité, il y a cependant en mon cœur un souvenir qui dominerait encore mon ressentiment. Il y a aussi des douleurs qui éteignent toutes les colères et je sauverais encore M. de Rohan si cela était en mon pouvoir.

HECTOR. Eh bien M. le Duc! c'est au nom de ce souvenir, de cette générosité que je crois sincères, que je vous demande un dernier service.

DE NEVERS. Parlez Monsieur, le fils de la duchesse de Rohan à le droit de me tout demander.

HECTOR. Dans cette chapelle Monsieur, tout est prêt pour un mariage!.. je vous demande quelques minutes pour lui donner devant Dieu un nom que je l'espère vous ferez respecter en ce monde.

DE NEVERS M. le Duc je ne fais rien pour vous en cette circonstance, car l'heure n'est pas sonnée et le prêtre vous attend.

MAD. DE NANGIS. Eh bien, allons... allons... le nom de votre épouse me donnera un droit que j'avais oublié.

HECTOR. Viens!

Ils sortent avec mesdames de Châteauvieux et de Sillery. Le Duc veut s'éloigner, madame de Sauves l'arrête vivement.

MAD. DE SAUVES. M. le Duc, Diane a raison, vous ne pouvez pas laisser périr M. de Rohan, il y va de votre honneur, n'oubliez pas que c'est nous qui l'avons perdu.

DE NEVERS. Eh que voulez-vous que je fasse!

MAD. DE SAUVES. Je ne sais!.. inventez; imaginons quelque chose : le départ du duc d'Anjou vous laisse maître ici.

DE NEVERS. Le maître d'exécuter les ordres de Catherine voilà tout. Mais voici le comte Orninsky! faut-il que j'aie à m'occuper en cet instant de pareils détails!

SCENE VIII.

LE COMTE ORNINSKI, LE DUC DE NEVERS, Mme DE SAUVES.

ORNINSKI. L'heure presse, M. le Duc... le Roi a reçu la couronne des mains de nos envoyés et il ne reste qu'à vous remettre la listé des personnes qui doivent composer sa maison.

DE NEVERS. J'ai ordre de l'approuver sur-le-champ, M. le Comte, car le Roi est persuadé que vous ne placerez à ses côtés que des hommes qui, comme lui, veulent le bonheur de la Pologne.

ORNINSKI. N'avez-vous aucun nom à y ajouter?

DE NEVERS. Aucun.

ORNINSKI. Aucun! et je suis autorisé à vous dire que la diète verrait avec plaisir figurer dans cette liste et parmi les premiers noms de la Pologne un de ces noms illustres que la France respecte; et qu'elle ne peut recevoir qu'avec honneur, un gentilhomme de cette nation où elle est venue chercher un Roi.

MAD. DE SAUVES, *à part.* Que dit-il?

DE NEVERS. Pardon, M. le Comte; dans l'ignorance où j'étais de vos intentions, je n'ai pu proposer cette faveur à personne et il n'est personne à qui je voulusse l'imposer comme un ordre.

MAD. DE SAUVES, *bas.* Il en est une peut-être pour qui ce serait un service.

DE NEVERS. Que voulez-vous dire?

MAD. DE SAUVES. Laissez-moi, Messieurs, écrire un nom sur cette liste... il est honorable et respecté, je vous l'assure.

DE NEVERS. Ah! je vous comprends... (*Il écrit et lui montre le papier.*) tenez, voyez.

MAD. DE SAUVES. Oui... oui... c'est cela c'est la seule réponse que le duc de Nevers put faire au contrat de M. de Rohan.. C'est une noble action.

DE NEVERS. Dont je vous dois la pensée.

MAD. DE SAUVES. J'en suis fière et je cours lui apprendre...

DE NEVERS. Non, non, le flatter d'une espérance qui pourrait lui échapper... ce serait ajouter à son malheur, attendez. (*Au Comte.*) Lisez, M. le Comte.

ORNINSKI. M. le Duc, vous avez accepté sans les connaître les noms que j'ai inscrits sur cette liste, je vous ferais injure de ne pas approuver de même celui que vous trouvez digne d'y prendre place; il ne me reste plus qu'à faire signer les brevets par le Roi.

DE NEVERS. Ah! je les lui porte moi-même... il les signera tous, j'en suis assuré, car le Roi de Pologne peut faire ce que n'eut pas osé le duc d'Anjou. Attendez mon retour... espérez, Madame; je suis à vous, Monsieur, je suis à vous.

SCENE IX.

LE COMTE ORNINSKI, Mme DE SAUVES.

ORNINSKI. Il paraît, Madame, que c'est un service que vous venez de rendre à M. de Nevers, en lui désignant ce gentilhomme pour suivre Sa Majesté.

MAD. DE SAUVES. M. le Comte, ce n'est pas à lui que je pensais, à dire vrai.

ORNINSKI. Alors, Madame, c'est à nous que vous l'avez rendu.

MAD. DE SAUVES. Vraiment, je n'y pensais pas davantage, quoique je sois certaine que vous me serez reconnaissants du choix que j'ai fait... Ah! les voici déjà, mon Dieu!

ORNINSKI. N'est-ce pas M. de Rohan? celui qu'on doit exécuter tout-à-l'heure.

MAD. DE SAUVES. Lui-même.

ORNINSKI. C'est un noble gentilhomme, et la France devrait être plus ménagère d'un si noble sang.

Entrée générale; Officiers Polonais, Seigneurs, Soldats.

MAD. DE SAUVES. Vous avez raison; mais quel est tout ce monde?

ORNINSKI. D'une part les officiers de la maison du Roi, de l'autre les soldats qui viennent chercher M. de Rohan.

SCENE X.

LES MÊMES, HECTOR DE ROHAN, Mme DE NANGIS.

MAD. DE NANGIS. Oh! c'en est donc fait!

HECTOR. Messieurs, je suis à vos ordres.

MAD. DE NANGIS. Oh! je ne te quitte pas, je mourrais près de toi, ils me frapperont sur ton cœur.

HECTOR. Retenez-la, secourez-la... Oh! Diane, Diane, adieu!

MAD. DE SAUVES, *l'arrêtant vivement.* Attendez, ah! attendez... il nous reste encore une espérance.

UN PAGE. Les brevets des officiers de la maison du Roi.

ORNINSKI. C'est bien. A vous, Messieurs.

MAD. DE SAUVES. Ecoutez, écoutez...

ORNINSKI, *appelant*. M. le premier Chambellan, comte de Polosky.

MAD. DE SAUVES, *à part*. Ce n'est pas lui.

Cet officier s'avance et prend son brevet des mains du Comte.

ORNINSKI. M. le premier Maître de la cavalerie, comte de Molwen.

MAD. DE SAUVES, *à part*. Oh! rien, rien!

Même jeu de scène.

ORNINSKI. M. le grand Sénéchal du palais, baron de Polden.

MAD. DE SAUVES, *à part*. C'en est fait... il n'a rien obtenu!

Même jeu de scène.

HECTOR. Oh! Diane, Diane, il faut nous séparer.

ORNINSKI. M. le Gouverneur de la maison du Roi, prince de Czatoriski.

MAD. DE SAUVES, *à part*. Il n'a pas osé revenir; M. de Rohan est perdu.

ORNINSKI. Monsieur...

DE NEVERS, *arrivant*. En voici un que vous devez lire le premier, M. le comte, et que j'ai eu le malheur de vous faire attendre.

ORNINSKI, *lisant*. M. le premier grand Ecuyer, duc de Rohan.

TOUS. Grand Dieu!

ORNINSKI. M. de Rohan, tout-à-l'heure condamné et proscrit.

DE NEVERS. C'est à ce titre, Messieurs, que j'ai espéré que les Polonais voudraient bien le recevoir.

MAD. DE NANGIS. Ah! M. le Duc, c'est une vengeance digne de vous.

MAD. DE SAUVES. Et qui repose bien d'une mauvaise nuit, n'est-ce pas, mon cousin.

HECTOR. Comment m'acquitterai-je jamais.

DE NEVERS. Votre mère m'avait payé d'avance et si vous me devez des remerciemens à quelqu'un, c'est à Madame!

MAD. DE NANGIS. Oh! Henriette! Henriette!

MAD. DE SAUVES. Mais, mon Dieu! j'étais bien bien sûre que c'était trop drôle pour pouvoir finir si tristement.

FIN.

32a



LESTOCQ

OU

L'INTRIGUE ET L'AMOUR,

OPÉRA-COMIQUE EN QUATRE ACTES,

PAROLES DE M. SCRIBE,

MUSIQUE DE M. AUBER,

Représenté pour la première fois sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 24 mai 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
ELISABETH, fille de Pierre-le-Grand.	Mme Pradher.	CATHERINE, serve de Golofkin.	Mlle Massy.
LESTOCQ, son médecin.	M. Thénard.	DIMITRI LAPOUKIN, jeune officier au régiment de Novogorod.	M. Révial.
GOLOFKIN, ministre de la police.	M. Henri.	SAMOIEF, officier du même régiment.	M. Génot.
EUDOXIE, sa femme.	Mlle Prignat.	VOREF, aide-de-camp de Golofkin.	M. Louvet.
STROLOF, serf de Golofkin, et maître de la poste.	M. Deslandes.		

ACTE I.

Le théâtre représente la cour d'une maison de poste. Au fond la campagne. A gauche du spectateur la porte de la maison. A droite, l'entrée d'un grand hangar.

Au lever du rideau, STROLOF *est assis sur une chaise, la tête penchée sur sa poitrine,* SAMOIEF *et plusieurs officiers paraissent au fond, en éperons et le fouet à la main.*

INTRODUCTION.

CHOEUR D'OFFICIERS.

Des chevaux! des chevaux!
Postillons que Dieu confonde,
A ma voix que l'on réponde,
Des chevaux! des chevaux!
Les meilleurs et les plus beaux,
Des chevaux, des chevaux!

SAMOIEF, *à Strolof.*

Le maître de la poste où donc est-il?

STROLOF.

Hélas!
C'est moi! serf et vassal de cette seigneurie!

TOUS.

Il nous faut des chevaux, tu nous en donneras!

STROLOF.

Je ne le puis, je n'en ai pas!

SAMOIEF.

Il en a, mes amis, j'ai vu son écurie
Et nombreuse et bien garnie!

STROLOF.

Ça n'y fait rien, je n'en ai pas.

SAMOIEF.

Serf et vassal obéis au plus vite,
Où nous allons t'assommer... entends-tu?

STROLOF, *froidement.*

Soit! frappez!.. le moscovite
Est fait pour être battu!

ENSEMBLE.

Des chevaux! des chevaux!
Vassal que le ciel confonde,
Qu'à nos ordres l'on réponde,
Des chevaux! des chevaux!
Les meilleurs et les plus beaux,
Des chevaux! des chevaux!

STROLOF.

Des chevaux! des chevaux!
Eh! que le ciel vous confonde!
Que veut-on que je réponde,
Je n'ai pas de chevaux!
Dussiez-vous meurtrir mon dos,
Je n'ai pas de chevaux!

Ils entourent Strolof qu'ils menacent de leur fouet.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DIMITRI.

DIMITRI.

Amis, que faites-vous? frapper ce pauvre diable!
Je le défends!
(*A Strolof.*) Allons, deviens traitable!
De notre garnison, sombre et triste séjour,
Un ordre de la cour aujourd'hui nous délivre!
Avant le régiment qui bientôt va nous suivre,
Nous voulons à Saint-Pétesbourg
Arriver aujourd'hui! Que ton zèle s'empresse,
Nous paîrons!

STROLOF.

C'est parler! j'ai des chevaux très bons!

DIMITRI.

Tu vas nous les donner!

STROLOF.

Non!

DIMITRI.

Pour quelles raisons?

STROLOF.
On les a retenus !

DIMITRI.
Pour qui ?

STROLOF.
Pour la princesse
Elisabeth, qui doit aussi se rendre
Ce soir à Pétesbourg.

DIMITRI.
Qui vient de te l'apprendre?

STROLOF.
Ce billet que m'écrit Lestocq, son médecin!

SAMOIEF.
Ce médecin français !

DIMITRI, *après avoir lu.*
Oui, c'est bien de sa main !
Pour la princesse et pour ses équipages,
Tout est payé d'avance !

CHŒUR DES JEUNES OFFICIERS, *à demi-voix et avec respect.*
Amis, c'est différent!
La fille de Pierre-le-Grand
A droit à nos respects ainsi qu'à nos hommages !

SAMOIEF.
Jusqu'à ce soir nous attendrons !

DIMITRI.
Ici, messieurs, nous dînerons!

ENSEMBLE.
Pour prendre patience,
Pour attendre gaîment,
Amis, faisons bombance,
C'est un moyen charmant !
Au milieu de la foule
Qu'anime le festin,
Gaîment le temps s'écoule.
Comme les flots de vin !

DIMITRI.
Je me charge, messieurs, d'ordonner le repas,
Dussé-je renverser tout du haut jusqu'en bas !

CHŒUR.
Pour preudre patience.
Pour attendre gaîment, etc.

Ils sortent tous par le fond ou par la porte à droite.

SCENE III.

DIMITRI, STROLOF.

DIMITRI. A nous deux, maintenant, Occupons-nous de notre dîner, ce qui est bien ennuyeux... moi qui devrais être à Saint-Pétersbourg. où l'amour m'attend.

STROLOF. Vous êtes bien heureux!

DIMITRI. Je crois bien : depuis deux ans que mon régiment est exilé à Novogorod, depuis deux ans séparé d'elle, et pas un mot de ses nouvelles... Eh bien, voyons, notre dîner ; qu'est-ce que tu nous donneras ? Qu'est-ce que tu as?

STROLOF. Adressez-vous à l'intendant de monseigneur, car, pour moi, je n'ai rien.

DIMITRI. Comment, rien!

STROLOF. Est-ce ma faute à moi si je is un serf! un esclave! si tout ce que je gne appartient à mon maître, au comte lofkin, seigneur de ce domaine.

DIMITRI. Golofkin! le ministre de la police! Celui qui, avec Munich et Osterman, forme le conseil de la régence.

STROLOF. Lui-même! un rude seigneur!

PREMIER COUPLET.

Sur nous siffle sans cesse
Le fouet retentissant,
L'âge ni la faiblesse
N'échappent au châtiment!
Qu'ici nul ne raisonne
Et quand le maître ordonne,
Qu'on obéisse en tout,
Ou sur-le-champ le knout,
Le knout!
Jusqu'à la mort le knout!

DEUXIÈME COUPLET.

Plus d'hymen, de tendresse,
Sans l'ordre d'un tyran,
Pour nous plus de maîtresse,
Un maître nous les prend...
Et pour dernier supplice,
Il faut qu'on le chérisse
Et qu'on l'aime avant tout
Ou sur-le-champ le knout,
Le knout!
Jusqu'à la mort le knout!

DIMITRI. Ce n'est pas possible! et je ne puis croire que le comte Golofkin...

STROLOF. Ah! vous ne le croyez pas... Me voilà pourtant, moi, Strolof, paysan russe, fils de paysan, qui allais épouser Catherine, ma cousine, esclave comme moi... et le matin de la noce, l'intendant l'a enlevée et envoyée à Saint-Pétersbourg pour être femme de chambre de la comtesse, ou peut-être du comte... que sais-je? et parce que ma mère et moi nous avons réclamé, nous avons voulu élever la voix, il nous a fait donner trente coups de knout! Moi! à la bonne heure, je suis fort, je ne suis bon qu'à être battu... mais ma mère, une pauvre femme de soixante ans, elle en serait morte, sans M. Lestocq, le médecin de la princesse, qui venait de Saint-Pétersbourg, et qui l'a soignée, qui lui a sauvé la vie... Aussi, ce M. Lestocq, ce n'est pas un moscovite celui-là, c'est un Français, et si vous le connaissiez.

DIMITRI. Je le connais, je l'ai vu quelquefois quand nous allions faire notre cour à la princesse Elisabeth exilée comme nous à Novorogod... C'est un singulier caractère... un original, qui, du reste, ne manque pas de mérite.

STROLOF. Je crois bien! Je donnerais pour lui, sur-le-champ, le peu de jours qui me restent à être battu... Ah! mon Dieu... une voiture...

DIMITRI. Celle d'Elisabeth?

STROLOF, *la regardant avec effroi.* Non pas, non pas...

DIMITRI. Qu'as-tu donc à trembler ainsi?

STROLOF. Dieu me soit en aide!.. c'est le comte Golofkin lui-même qui descend chez nous. Il y aura d'ici à ce soir bien des coups de knout de distribués.

DIMITRI. Golofkin!.. je ne l'aime pas plus que toi, et ne me soucie guère de faire sa connaissance... Je vais trouver l'intendent et m'entendre avec lui pour notre dîner.

Il sort par la porte à droite.

SCÈNE IV.

STROLOF, GOLOFKIN, DEUX COSAQUES *et* VOREF.

GOLOFKIN, *entrant en causant avec Voref.* Quoi! ces jeunes officiers ont devancé leur régiment?..

VOREF. Oui, exellence!

GOLOFKIN. Ils ont donc grande hâte de se trouver à Saint-Pétersbourg. Vous leur signifierez qu'ils n'y resteront qu'un jour... le tems de faire reposer leurs soldats, et de là, on les dirigera sur Smolensk. Qu'ils partent sur-le-champ?

VOREF. Ils ne le peuvent. Tous les chevaux ont été, dit-on, retenus par la princesse Élisabeth...

GOLOFKIN. Qui a obéi à cet ordre?

VOREF, *moutrant Strolof.* Lui.

GOLOFKIN. Il ne sait donc pas que moi seul ici ai le droit de commender. Pour qu'il s'en souvienne désormais... allez!..

STROLOF, *à part.* Je m'y attendais... O grand saint Nicolas... un quart d'heure de vengeance, et je le tiens quitte de tout ce que j'ai reçu.

Il sort avec les deux cosaques.

GOLOFKIN, *à Voref.* Voyez quel est ce bruit?

VOREF. La princesse qui descend de voiture.

GOLOFKIN. Courons à sa rencontre.

VOREF, *regardant toujours vers le fond.* Mme Golofkin vous a prévenu... ces dames iennent de ce côte.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ÉLISABETH, EUDOXIE, LESTOCQ, CHOEUR DE PAYSANS, PAYSANNES.

CHOEUR.

Houra! houra! houra!
C'est elle;
La voilà!
Qu'elle est graicense et belle!
Des czars c'est le noble sang,
Le sang de Pierre-le-Grand!
C'est elle! la voilà!
Houra! houra! houra!

GOLOFKIN, *avec colère.* Assez!.. vos cris fatiguent son Altesse.

ÉLISABETH. Nullement, comte Golofkin, l'amitié qu'on inspire ne fatigue jamais. Merci, mes amis. (*Les paysans sortent par le fond, — Pressant les mains d'Eudoxie.*) Ma chère Eudoxie! que je suis heureuse de vous voir et de vous embrasser... moi, qui ne savais même pas votre mariage. (*Se retournant vers Golofkin.*) Je vous remercie, comte Golofkin, d'être venu au-devant de moi jusqu'à trois lieues de Saint-Pétersbourg. Tant d'honneur à une princesse déchue... c'est beau pour un courtisan... Ce qui l'est plus encore, c'est de m'avoir amené votre femme. autrefois ma fille d'honneur (*Lui prenant la main.*) et toujours mon amie, n'est-il pas vrai?

EUDOXIE. Ah! j'ai voulu accompagner M. le comte, j'ai voulu être la première à présenter mes hommages à Votre Altesse et à savoir si le voyage ne l'avait pas bien fatiguée.

ÉLISABETH. Mais non... je ne crois pas!.. je me porte à merveille... N'es-il pas vrai Lestocq? car, c'est lui que cela regarde, je ne m'en mêle pas; il me trouve souvent des vapeurs ou des migraines auxquelles, sans lui. je n'aurais jamais songé... Oh! c'est un homme de talent!

GOLOFKIN. Et de plus, un fidèle serviteur...

ÉLISABETH. Que vous avez placé auprès de moi, et vous avez bien fait; car sans lui le séjour de Novogorod eût été si triste, je me serais tant ennuyée dans cette maison de plaisance!.. Mais enfin me voilà de retour à Saint-Pétersbourg dont les bals sont, dit-on, délicieux cette année, et j'aurai, j'espère, le tems de me dédommager.

GOLOFKIN. Je ne le pense pas... car, s'il faut vous l'avouer. madame, je viens de la part de S. A. Anne de Courlande, regente de l'empire pendant la minorité du prince Ivan, son fils, notre jeune empereur... je viens...

ÉLISABETH. Eh bien!.. achevez?

GOLOFKIN. Je viens vous dire que Son Altesse ainsi que le conseil de régence, dont j'ai l'honneur de faire partie, ont été péniblement surpris de votre départ de Novogorod, dont vous n'aviez pas daigné les prévenir.

ÉLISABETH. Et à quoi bon? un voyage d'agrément pour ma santé... le changement d'air... N'est-ce pas, Lestocq?

LESTOCQ, *s'inclinant.* Oui, madame!..

GOLOFKIN, *d'un air doucereux.* A cela nous n'avons rien à objecter... mais nous ne pensons pas que l'air de Saint-Pétersbourg convienne à Votre Altesse et je

viens vous conseiller de vouloir bien ne pas entrer dans la capitale.

LOSTOCQ, *à part.* Quelle audace!..

ÉLISABETH, *avec fierté.* Comte Golofkin, est-ce un ordre que l'on m'intime?

GOLOFKIN, *respectueusement.* Non, sans doute... mais une prière qn'il ne serait peut-être pas prudent à vous de repousser. Votre présence à Saint-Pétersbourg pourrait enhardir, encourager certains partis qui conspirent dans l'ombre et qui deviendraient plus audacieux s'ils concevaient le fol espoir de vous voir à leur tête.

ÉLISABETH. J'entends...ce qui donnerait peut-être un peu de mal au ministre de la police. Cela vous regarde, comte Golofkin, et je ne peux pas vous priver d'une occasion de faire briller vos rares talens... et parce que le sénat m'a exclue du trône, parce qu'il a décidé que le prince Ivan, neveu de Pierre I[er], serait préféré à moi, Élisabeth, qui suis sa fille, je ne pourrai plus changer de résidence, voyager pour mon plaisir, aller au bal à Saint Pétersbourg sans faire naître des complots, exciter des soupçons, et troubler le sommeil des ministres... C'est trop compter sur ma patience, et je ne répondrai qu'un mot : je ne conspire pas, je ne conspirerai jamais, et si cela m'arrive, vous pouvez faire tomber ma tête... j'y consens d'avance; mais je veux aller à Saint-Pétersbourg... j'yrai, j'y resterai tant que cela me plaira, et je m'y plairai beaucoup... *(Avec ironie.)* La cour y est si aimable!.. Dites-le bien à la régente, dites-le à Munich et à Osterman, vos dignes collègues et nous verrons si l'on arrachera des murs de la capitale, si l'on chassera de force la fille de Pierre-le-Grand... Voyez, comte Golofkin, préparez tout pour mon départ, je retournerai avec vous à Saint-Pétersbourg..., je vous permets de m'y accompagner. Adieu, Eudoxie: à bientôt; nous nous reverrons!

Eudoxie fait la révérence, Golofkin s'incline respectueusement et sort avec Voref.

SCÈNE VI.

ÉLISABETH, LESTOCQ.

ÉLISABETH, *à part et regardant autour d'elle.* Je ne l'aperçois pas! et cependant il me semble qu'il devrait déjà être arrivé... qu'il devrait m'avoir précédée.

LESTOCQ, *s'approchant d'Élisabeth.* C'est bien, madame.

ÉLISABETH, *d'un air triomphant.* N'est-ce pas! surtout pour moi, qui suis faible et qui n'ai jamais pu avoir de caractère, mais une fois que je suis piquée... et je l'étais beaucoup de ne pouvoir assister à cette fête brillante qu'on doit donner demain, dit-on, à l'Ermitage.

LESTOCQ. Que dites-vous?

ÉLISABETH. Une fête pour laquelle, depuis deux mois, l'on fait des préparatifs.

LESTOCQ. Quoi! c'est-là le véritable motif qui vous attire à Saint-Pétersbourg... Vous n'en avez pas d'autre?

ÉLISABETH. Non certainement... aucun!

LESTOCQ, *toujours à demi-voix.* Et peu vous importe de recevoir ici des ordres, quand vous devriez en donner... d'entrer comme simple sujette dans ce palais des czars où vous devriez régner en impératrice.

ÉLISABETH. Ah! vous allez encore ramener cet éternel sujet de conversation... Grâce, Lestocq, je ne me sens pas bien aujourd'hui... je suis souffrante... je suis malade.

LESTOCQ. Oui...vous êtes habituée à un air plus élevé... l'air du trône!.. celui-là seul vous est bon. *(Avec force.)* Et si j'étais à votre place.

ÉLISABETH. Certainement... si vous y étiez?.. Mais entre vous et moi, mon cher docteur, il y a grande différence.

LESTOCQ. Je le sais, madame, et j'ose dire qu'elle est toute à mon avantage. Né de parens français, simple frater dans un misérable village, n'ayant d'autre bien que ma jeunesse et ma lancette, je n'ai désespéré ni de moi, ni de mon avenir. Nul n'est prophète dans son pays.. j'ai cherché fortune à l'étranger, et soit audace, talent, intrigue, comme vous voudrez... tout est bon pour arriver, et j'y suis parvenu; j'ai été accueilli à la cour de Russie, je suis premier médecin de la princesse Élisabeth, de la fille des czars... De rien que j'étais, voilà où je me suis élevé, voilà ce que j'ai fait. Et vous, madame; née sur les degrés du trône... héritière présomptive de la couronne impériale, vous êtes descendue jusqu'au rang de princesse sans crédit, sans pouvoir; soumise aux caprices de la régente, aux ordres de Golofkin ou de Munich...

ÉLISABETH. Lestocq, vous ne voulez pas me fâcher.

LESTOCQ. Et plût au ciel que je vous fisse sortir de cette insouciance, de cette apathie qui forme le fond de votre caractère!.. Plût au ciel que je fisse passer dans vos veines cette fièvre, ce désir de gloire qui me dévore... dès demain je vous verrais assise sur le trône de Pierre,

le-Grand, votre père, je verrais briller sur vôtre front ce bandeau des czars qui vous irait si bien!.. Ah! que vous seriez belle!

ÉLISABETH, *avec complaisance.* Vous croyez. (*Se reprenant.*) Non, non!..

RECITATIF.

J'ai là d'autres projets plus séduisans pour moi..
Mais que je ne puis dire à personne!

LESTOCQ.

Eh pourquoi?

DUO.

ÉLISABETH.

Heureux qui peut passer sa vie
Loin des grandeurs, loin de la cour:
Heureux qui la voit embellie
Par les plaisirs et par l'amour!

LESTOCQ.

Heureux qui peut passer sa vie
Sur le trône et dans la grandeur,
Heureux qui la voit embellie
Et par la gloire et par l'honneur!

ÉLISABETH.

Moi, faible femme!.. on veut que je conspire!

LESTOCQ.

Mourir pour vous sont mes seuls vœux!

ÉLISABETH.

C'est à la mort que tu veux me conduire...

LESTOCQ.

C'est au trône de vos aïeux!
(La regardant.)
Je le vois, dans son âme
J'ai ranimé l'honneur!
Et l'ardeur qui m'enflamme
A passé dans son cœur!

ÉLISABETH.

Je sens naître en mon âme
Le dépit et l'honneur,
Et l'ardeur qui l'enflamme
A passé dans mon cœur!
Eh bien! vous le voulez... au repos je renonce!

LESTOCQ.

Vous consentez!..

ÉLISABETH.

Pas encore, je ne peux!
Mais tantôt, dans ces lieux, vous aurez ma réponse!

LESTOCQ, *à part.*

Elle est à nous! le sort comble nos vœux!

ENSEMBLE.

LESTOCQ.

Je le vois, dans son ame
J'ai ranimé l'honneur!
Et l'ardeur qui m'enflamme
A passé dans son cœur!

ÉLISABETH.

Je sens naître en mon ame
Et la honte et l'honneur!
Et l'ardeur qui l'enflamme
A passé dans mon cœur!

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LESTOCQ, *puis* STROLOF.

LESTOCQ. Oui, je la forcerai bien de conspirer... Oui, je la ferai impératrice malgré elle, car jamais on a été moins princesse... Il n'y a dans cette femme-là qu'une femme et pas autre chose; des futilités, des plaisirs, des rêves d'amour... voilà tout ce qu'il lui faut... Eh bien! permis à elle, mais quand elle sera sur le trône, et on lui permettra alors d'être la voluptueuse Elizabeth... c'est ainsi qu'ils l'appellent. (*Apercevant Strolof.*) C'est Strolof... comme le voilà sombre et rêveur!.. (*Strolof va à lui, met un genou en terre et lui baise la main.*) Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, depuis mon dernier voyage... mais j'ai pensé à toi. Relève-toi, mon garçon, comment va ta mère?

STROLOF. Elle va bien, monseigneur le médecin, et moi aussi: je viens encore d'être battu.

LESTOCQ. O ciel!

STROLOF. Par l'ordre de Golofkin... aussi, j'ai la rage dans le cœur quand je pense qu'il faut toujours recevoir et se taire.

LESTOCQ. Pourquoi donc? On peut rendre à son tour, et si quelque jour tu trouvais moyen de donner le knout à Golofkin...

STROLOF. Lui!.. mon maître! oh! non, jamais. (*Avec une joie concentrée.*) Je le tuerais bien par exemple... mais le battre... je n'oserais pas.

LESTOCQ, *froidement.* Eh! mais dans le monde, tout est possible. Pour commencer, je t'ai racheté à l'intendant de Golofkin.

STROLOF. O ciel! dites-vous vrai? Vous êtes mon maître.

LESTOCQ. Je t'emmènerai à Saint-Pétersbourg, tu reverras Catherine, ta fiancée. Je te la ferai épouser, et je vous donnerai à tous deux votre liberté.

STROLOF. Ah! monseigneur Lestocq, je vous appartiens corps et ame, et s'il ne ne faut que se faire tuer pour vous, dites-moi: va, et j'irai.

LESTOCQ, *avec chaleur et à demi-voix.* Bien! mon garçon... bien! tu partageras mes dangers... J'aurai besoin de ton courage et de ton bras... Tu sauras pourquoi.

STROLOF, *froidement.* Ce n'est pas la peine.

LESTOCQ. Bravo! voilà une réponse digne d'un soldat russe. Il y a du plaisir à conspirer avec des gens comme ceux-là.. ce n'est pas comme en France où ils veulent toujours savoir. Eh. mais quel est ce bruit?

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, DIMITRI.

DIMIRI, *entrant avec colère*. Oui j'en fais serment, il ne mourra que de ma main.

LESTOCQ. Eh! qui donc, mon officier?.. est-ce un malade que vous voulez me recommander? un oncle à succession? me voilà.

DIMITRI. Ah! c'est vous, Lestocq, vous me voyez furieux!

LESTOCQ. Et contre qui?

DIMITRI. Contre cet indigne... cet infâme Golofkin.

STROLOF. Prenez garde... s'il entendait...

LESTOCQ. Il est ici!

DIMITRI. Je le sais bien! et peu m'importe!.. il ne m'enverra pas en Sibérie. mais il a fait plus encore... on vient de nous signifier de sa part que notre régiment n'avait qu'un jour à rester dans la capitale.

LESTOCQ. Vraiment!

DIMITRI. Après deux ans d'absence... et l'infamie, docteur, c'est que j'allais me trouver près de celle que j'aime... et repartir encore pour Smolensk... Non, morbleu!.. plutôt donner ma démission, plutôt briser mon épée.

LESTOCQ. Modérez-vous!

DIMITRI. Jamais. C'est une atrocité que je ne pardonnerai pas, et que Golofkin me paiera dans ce monde ou dans l'autre. Ne pas la voir... être séparé d'elle... concevez-vous, docteur... et pourquoi?.. parce qu'il dit que nos soldats, que le régiment de Novogorod est animé d'un mauvais esprit.

LESTOCQ, *avec joie*. Vraiment... je le savais déjà!..

DIMITRI. Eh bien! morbleu... ils ont raison, ils font bien; et moi, qui jamais de ma vie ne me suis mêlé de rien, si je savais qu'il y eût quelques bonnes conspirations, quelques projets de soulèvement, je serais trop heureux d'en être.

LESTOCQ. Est-il possible?

DIMITRI. A une seule condition... c'est qu'on me permettrait de tuer Golofkin moi-même.

STROLOF, *bas à Lestocq*. Je l'avais retenu!..

LESTOCQ, *à Strolof*. Tais-toi!

DIMITRI. Mais, par malheur!.. il n'y a rien, personne ne pense à conspirer. Les Russes se laisseraient tous opprimer sans jamais lever la tête.

LESTOCQ. Qu'en savez-vous?

DIMITRI. Hein... que dites-vous là?

LESTOCQ S'il y avait des cœurs généreux qui s'entendissent avec le vôtre... qui réclamassent les secours de votre épée et de vos soldats... pourraient-ils compter sur vous?

DIMITRI. Oui, morbleu, toujours... (*Le regardant avec étonnement.*) Ah! ça, dites donc, docteur... c'est donc sérieux... il y a donc quelque chose... moi je parlais là sans y penser, mais je ne m'en dédis pas. je n'ai jamais conspiré de ma vie, c'est du nouveau...

LESTOCQ. Étourdi!..

DIMITRI. Voyons un peu, parlez... vous voulez donc renverser Golofkin? c'est bien... le tuer, nous verrons... c'est peut-être un peu vif pour la première fois!

LESTOCQ, *regardant dans la coulisse à gauche*. Taisez-vous donc... on vient... (*A part.*) Madame Golofkin!

DIMITRI, *s'avançant et regardant dans la coulisse à gauche*. Ah! mon Dieu... est-il possible?.. quelle rencontre!..

LESTOCQ, *à Dimitri*. Ce n'est pas le moment de vous expliquer... plus tard vous saurez tout... Viens, Strolof!

STROLOF. Oui, maître.

(Ils sortent par la droite.)

SCENE IX.

DIMITRI, *puis* EUDOXIE.

DIMITRI, *regardant toujours vers la coulisse gauche*.) C'est bien elle!... elle approche... et moi qui courais à Saint-Pétersbourg pour la revoir, pour l'épouser... (*Courant à elle.*) Eudoxie!...

EUDOXIE. Dieu! qu'ai-je vu?.. vous, Dimitri, vous dans ces lieux!..

DIMITRI. Oui, après deux ans d'absence et de tourmens...

EUDOXIE. Silence!

DIMITRI. Oh!.. je ne crains rien... Je suis libre... mon oncle en mourant m'a laissé ses richesses, qui sont à vous puisqu'elles m'appartiennent... plus de refus... plus d'obstacles...

EUDOXIE. Le plus grand de tous... le plus cruel pour vous, Dimitri... mais le salut de mon père l'exigeait... on allait le traîner en Sibérie... et un seul moyen de le sauver... c'était d'épouser celui-là même qui le persécutait...

DIMITRI. Et vous y avez consenti?..

EUDOXIE. Grâce!.. grâce!.. ne m'accusez pas, et plaignez-moi! car mon amour était à vous.

DIMITRI. Et j'ai tout perdu!

Romance.

PREMIER COUPLET.

EUDOXIE.

Adieu, je pars:

Soyez l'honneur de la patrie!
Allez! suivez nos étendarts,
Soyez heureux! une autre amie
Pourra vous consacrez sa vie!
Et moi!.. je pars!

DEUXIÈME COUPLET.

DIMITRI.

Adieu, je pars!
Et c'est en vain qu'en ma misère
J'implore un seul de vos regards!
Cette faveur est bien légère,
Pour moi ce sera la dernière,
Demain je pars!

DUO.

EUDOXIE.

Ah! laissez-moi!

DIMITRI.

Ecoute-moi!
Je meurs d'amour!

EUDOXIE.

Je meurs d'effroi!

DIMITRI.

O toi que j'aime!

EUDOXIE.

O trouble extrême!

ENSEMBLE.

DIMITRI.

Je n'ai qu'un vœu qu'un seul désir,
Vivre pour toi, pour toi mourir!

EUDOXIE.

Je n'ai qu'un vœu qu'un seul désir,
L'honneur commande, il faut vous fuir!

DIMITRI.

Je devais croire à ta constance,

EUDOXIE.

Hélas! je ne m'appartiens plus,

DIMITRI.

Et ces sermens de notre enfence!

EUDOXIE.

Et ceux que le ciel a reçus!

DIMITRI.

Ta tendresse me fut ravie,
Rends-moi le seul bien que j'aimais;
Une heure... un instant! je t'en prie!
Te voir et puis mourir après!

EUDOXIE, *avec émotion.*

Ah! laisse-moi!

DIMITRI.

Ecoute-moi! etc., etc.

DIMITRI.

Ainsi vous repoussez mes vœux!
Eh bien! sachez que l'on conspire,
Qu'un complot se trame en ces lieux,
J'y prendrai part, et si j'expire,
Vous l'aurez voulu!

EUDOXIE.

Moi, grands dieux!
Oubliez ce projet funeste.

DIMITRI.

Non, non, je l'ai juré... je veux,
Risquant des jours que je déteste,
moler Golofkin!

EUDOXIE.

O ciel! que dites-vous?
.. moler Golofkin...

(*Le voyant venir.*)

C'est lui!.. c'est mon époux!

DIMITRI.

Son époux!

SCÈNE X.

Les Mêmes, GOLOFKIN.

TRIO.

DIMITRI.

Dieu! que viens-je de faire?
Qu'ai-je dit malheureux!
J'excite la colère
D'un tyran soupçonneux!

EUDOXIE.

O ciel! que dois-je faire?
Quel complot odieux!
Faut-il à sa colère,
Livrer un malheureux!

GOLOFKIN, *à part, entrant en rêvant.*

Il est dans le mystère,
Des complots odieux
Qui ne pourront, j'espère,
Echapper à mes yeux!

GOLOFKIN, *apercevant Dimitri.*

Ah! c'est vous, capitaine,
On vous a prévenu que dans Saint-Pétersbourg
Vous ne devez rester qu'un jour!

DIMITRI.

Oui, l'on nous a transmis votre loi souveraine:
Tout un jour... c'est beaucoup! et nous devons bénir
La main qui nous accorde une faveur si grande!

GOLOFKIN, *à Eudoxie.*

Venez... Elisabeth... vous veut et vous demande!

DIMITRI, *bas à Eudoxie.*

Mon sort est dans vos mains, faut-il vivre ou mourir?

ENSEMBLE.

DIMITRI.

Dieu! que viens-je de faire?
Qu'ai-je dit, malheureux! etc., etc.

EUDOXIE.

O ciel! que dois-je faire?
Quel complot odieux! etc., etc.

GOLOFKIN.

Dans l'ambre et le mystère
Des complots odieux! etc., etc.

(Golofkin entre avec Eudoxie dans la maison à gauche.)

SCÈNE XI.

Les Mêmes, les Officiers *venant du dehors.* STROLOF *et* Quelques Mougiks, *pendant le chœur suivant, placent la table et servent le dîner.*

CHŒUR.

Il faut s'amuser, rire et boire,
Assez tôt viendra le trépas!
Courir des plaisirs à la gloire,
C'est la devise des soldats!

SAMOIEF.

De bien dîner que l'on s'empresse,
Moi, je me charge des apprets!
(Il va au fond, et aide à mettre le couvert.)

LESTOCQ, *à part.*

De ce repas le désordre et l'ivresse
Pourraient bien servir nos projets!

SAMOIEF.

A ce banquet militaire
Le docteur veut-il prendre part?
Aux autres officiers.
Il faut le ménager, car à la moindre affaire,
Nous avons besoin de son art.

DIMITRI, *à part.*

N'importe, du mari je brave la vengeance!

LESTOCQ, *lui serrant la main.*
A table!

DIMITRI, *à part.*
Cachons-leur ma rage et mon dépit!

LESTOCQ, *à Samoief.*
J'accepte avec plaisir... comme avec appétit...

DIMITRI, *sur le devant du théâtre bas à Lestocq.*
La diète, je le vois, n'est pas dans l'ordonnance,
Un conspirateur dîne.

LESTOCQ, *de même.*
Il conspire en dînant!
(*Ils se mettent tous à table.*)

CHOEUR.
Il faut s'amuser, rire et boire,
Assez tôt viendra le trépas!
Courir des plaisirs à la gloire,
C'est la devise des soldats!

DIMITRI, *élevant son verre.*
A sa santé du docteur!

LESTOCQ, *de même.*
A la vôtre!

DIMITRI, *de même.*
Pour second toast, buvons tous, mes amis,
A nos amours!

LESTOCQ.
Moi j'en propose un autre!
Buvons au bonheur du pays!

SAMOIEF, *d'un air triste.*
Helas! son bonheur n'est qu'un rêve,
Quand les tyrans règnent sur nous!

LESTOCQ, *secouant la tête.*
Si vous vouliez!..

TOUS.
Que dites-vous?

LESTOCQ, *lentement.*
Que vous êtes soldats, que c'est avec le glaive
Que l'on fait et défait les rois!

DIMITRI, *vivement.*
Il a raison!

SAMOIEF, *froidement.*
Il a tort, et je crois
Qu'aux affaires d'état nous devons faire trève!
Chantons plutôt! à vous docteur,
Commencez!

LESTOCQ.
Volontiers!

DIMITRI.
Nous redirons en chœur!

LESTOCQ. — PREMIER COUPLET.
C'est le plaisir qui vous invite,
Venez à ce banquet joyeux,
Répétez ce chant moscovite
Si cher à vos nobles aieux!
Saint Nicolas, patron de la Russie,
Veille sur nous et donne en tous les temps,
La Gloire à notre patrie,
Et la mort à ses tyrans!

DIMITRI ET LE CHOEUR, *s'animant par degré.*
Gloire à notre patrie.
Et mort à ses tyrans!

DEUXIÈME COUPLET.

LESTOCQ.
Le Moscovite est misérable,
Des maîtres enchaînent son bras!
Mais dans les maux dont on l'accable,
Il sait attendre et dit tous bas:
Saint Nicolas, patron de la Russie,
Veille sur nous et donne en tous les tems
La gloire à notre patrie,
Et la mort à ses tyrans!

CŒUR.
Gloire à notre patrie
Et mort à ses tyrans!
(*Ils se lèvent tous.*)

TROISIÈME COUPLET.

LESTOCQ.
Et vous dont le cœur doit m'entendre,
Lorsqu'à la honte on vous conduit,
Est-il besoin de plus attendre?
C'est l'honneur qui parle et vous dit:
Braves soldats, soutiens de la Russie,
Votre valeur peut donner en tout tems
La gloire à votre patrie,
Et la mort à ses tyrans!

CHOEUR.
Gloire à notre patrie
Et mort à ses tyrans!
(*S'animant, entourant Lestocq et se donnant tous la main.*)
Oui, mes amis, oui, nous le jurons tous,
Nos ennemis tomberont sous nos coups!

ENSEMBLE.

LESTOCQ, *à part les regardant.*
Courage! courage!
Mon triomphe est certain!
Achevons notre ouvrage
Les armes à la main!

CHOEUR D'OFFICIERS.
Courage! courage!
Le triomphe est certain!
Et sortons d'esclavage
Les armes à la main!

DIMITRI.
Courage! courage!
J'admire son dessein,
Sortons de l'esclavage
Les armes à la main!

SAMOIEF, *à demi-voix, les rassemblant autour de lui.*
Quel sera notre chef? qui mettre sur le trône?

LESTOCQ.
Celle à qui tous les vœux décernent la couronne,
La fille de Pierre-le-Grand!
Elizabeth!

TOUS.
Elizabeth!

SAMOIEF.
Oui, par droit de naissance!

LESTOCQ.
Et vous connaissez tous ses vertus, sa clémence!

DIMITRI.
Pour elle, s'il le faut, je donnerais mon sang!

TOUS.
Et nous de même, vive Elisabeth!

SAMOIEF, *les arrêtant et à demi-voix.*
Avant
De nous sacrifier pour elle,
Sommes-nous sûrs de son consentement?
Qui nous en répond?

LESTOCQ.
Moi!

SAMOIEF.
Sur tes jours!

LESTOCQ.
A l'instant
J'ai reçu sa promesse! Elle y sera fidèle!
Et tout-à-l'heure ici, pour mieux vous l'attester,
Je l'attends elle-même!

DIMITRI.

Et nous mourrons pour elle,
Il n'est plus permis d'hésiter.

ENSEMBLE.

LESTOCQ, *à part.*

Courage! courage!
Mon triomphe est certain!
Achevons mon ouvrage
Les armes à la main!

CHŒUR DE JEUNES OFFICIERS.

Courage! courage!
Le triomphe est certain!
Sortons de l'esclavage
Les armes à la main!

DIMITRI.

Courage! courage!
J'admire son dessein!
Sortons de l'esclavage
Les armes à la main!

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, ELISABETH, EUDOXIE, GOLOFKIN, *sortant de la porte à gauche. Paysans et Paysanes entrant par le fond.*

LESTOCQ.

Taisons-nous; la voici, Golofkin est près d'elle!

ÉLISABETH.

Eh bien! tout est-il prêt et pouvons-nous partir?

Golofkin s'incline et fait signe que oui.

ÉLISABETH, *à Eudoxie.*

La fête de demain doit donc être bien belle!
De m'y voir près de toi, je me fais un plaisir...
Apercevant Dimitri et les jeunes officiers.
Eh! mais, ô surprise nouvelle!
Nos jeunes officiers...
(*A Eudoxie.*) Des chevaliers galans!
Au jour de la disgrâce, ils m'ont prouvé leur zèle,
Et dans Novogorod c'étaient mes courtisans
Quand tout m'abandonnait...
(*Apercevant Lestocq.*) Ah! vous voilà! de grace!
Un mot, Lestocq.
Elle l'amène sur le devant du théâtre.

LESTOCQ, *à demi-voix.*

Eh bien! madame!

ÉLISABETH, *à demi-voix.*

Votre audace
De souvenir me fait encore trembler!
Plus de complots, de sceptre, ni d'empire;
Je ne veux plus en entendre parler!

LESTOCQ, *à part.*

O ciel! à peine je respire!

ÉLISABETH, *à haute voix.*

Ne songeons qu'à ce bal où j'espère briller!
Vous y viendrez, j'y compte...
Elle le salue de la main, et retourne près d'Eudoxie et de Golofkin.

LESTOCQ, *à part.*

O faiblesse de femme?

DIMITRI ET LES OFFICIERS, *s'approchant de Lestocq qu'ils entourent.*

Eh bien?

LESTOCQ, *après un instant de silence et d'un ton résolu.*

Elle consent à tout! elle est à nous!
Mais il faut se hâter, son salut le réclame!

DIMITRI ET LES OFFICIERS.

Nous sommes prêts... nous vous le jurons tous!

ENSEMBLE.

LESTOCQ, *à part.*

Rien n'égale ma rage,
Le péril est certain!
Mourons avec courage
Les armes à la main!

DIMITRI ET LES OFFICIERS.

Du courage! du courage!
Le triomphe est certain!
Sortons de l'esclavage
Les armes à la main!

ÉLISABETH.

Que mes jours sans nuages
Restent purs et sereins
Que jamais les orages
Ne troublent mes destins!

EUDOXIE.

Dieu! soutiens mon courage!
Il faut, c'est mon destin,
Regardant Dimitri.
Ou désarmer sa rage
Ou trahir son dessein!

GOLOFKIN, *regardant Elisabeth.*

Si ce nouveau voyage
Cache quelques desseins,
Sa vie est un ôtage
Qui reste dans nos mains!

CHŒUR DES PAYSANS.

Que nos vœux, notre hommage, etc.

Golofkin offre la main à Elisabeth; Dimitri à Eudoxie, et sortent par la porte du fond, tandis que Lestocq au milieu des jeunes officiers leur montre Elisabeth et menace Golofkin. — La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un appartement du palais d'été à l'Ermitage. — Pavillon riche et élégant. — Porte au fond. — Deux portes latérales. A gauche une harpe. A droit e, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

CATHERINE, *seule; un papier de musique à la main et étudiant un air.*

« Gentille... gentille Moscovite,
» Sur ce traineau... traineau léger,
» Nous voyons... à ta suite,
» Les amours... les amours voltiger! »
Froissant le papier dans ses mains.
Ah! c'est en vain que j'étudie,
Je ne pourrai jamais apprendre la partie!
(*Lisant.*)
« Les amours... les amours voltiger!
Madame Golofkin, ma très chère maîtresse,
Chante dans un concert ainsi que la princesse,
Et l'on m'ordonne aussi de chanter... il le faut!..
(*Chantant.*)
La, la, la! c'est trop bas... la, la, la, c'est trop haut,
« Gentille Moscovite,
» Sur ce traîneau léger,
Nous voyons à ta suite
» Les amours voltiger!
» Mais, cruelle Nadèje,

» Pourquoi, pour mon malheur,
» Blanche comme la neige,
» En as-tu la froideur ? »

Jetant le papier.

Ah! c'est trop ennuyeux!
Et pour moi j'aime mieux
Ces air de danse qu'au village
Sans les apprendre je savais.
Et qu'en revenant de l'ouvrage
Auprès de Strolof je chantais!

PREMIER COUPLET.

Le pauvre Ivan pendant le jour
Travaille et pense à son amour.
La nuit arrive et tout content,
Le pauvre Ivan s'en va chantant :
Quand pour moi l'ouvrage
Le soir est fini,
Rentrant au village
De froid tout transi,
Du foyer qui brille
J'aime la lueur;
Du feu qui pétille
J'aime la chaleur.

Mais j'aime bien mieux
Mon amie,
Si jolie;
Mais j'aime bien mieux
Son regard amoureux!

DEUXIÈME COUPLET.

C'est le dimanche! et tout joyeux,
Buvant ce vin qui rend heureux,
Le pauvre Ivan oublie, hélas!
Peine et chagrin.., et dit tout bas :
Perdant l'équilibre
L'esclave en buvant,
Rêve qu'il est libre
Et l'est un instant!
D'une erreur si douce
J'aime le bonheur;
De ce vin qui mousse
J'aime la saveur!

Mais j'aime bien mieux, etc.

STROLOF, *en dehors.*

Oui, j'aime bien mieux
Mon amie,
Si jolie;
Oui, j'aime bien mieux
Un regard de ses yeux!

CATHERINE.

Ah! quelle voix!

Courant à la fenêtre.

Ciel! Strolof en ces lieux!

ENSEMBLE.

CATHERINE, *sur le théâtre.*

Oui, j'aime bien mieux
Mon amie
Si jolie;
Oui, jaime bien mieux
Son regard amoureux!

STROLOF, *en dehors.*

Oui, j'aime encor mieux
Mon amie,
Si jolie;
Oui, j'aime encor mieu
Son regard amoureux!

SCÈNE II.

CATHERINE, LESTOCQ.

CATHERINE, *se retirant vivement de sa fenêtre.* Dieu! l'on vient! c'est le médecin de la princesse!

LESTOCQ. Eh! mais, ma chère enfant, qu'avez-vous donc?

CATHERINE. Rien, monsieur le docteur, rien, un étourdissement, un éblouissement.

LESTOCQ. Cela se trouve à merveille, me voici... Je vois en effet dans vos yeux que vous êtes très malade.

CATHERINE, *à part.* Comme il s'y connaît.

LESTOCQ. Maladie que nous nommons inclination contrariée et à laquelle sont sujettes les princesses comme leurs femmes de chambre.

CATHERINE. Ah! mon Dieu!

LESTOCQ, *la regardant toujours.* Attendez donc... un cousin à vous... un pauvre diable... que vous alliez épouser.

CATHERINE. Comment, vous voyez cela.

LESTOCQ. Eh bien d'autres choses encore, je vous dirais même son nom... Strolof, je crois.

CATHERINE, *vivement.* Oui, monsieur le docteur! un paysan de M. le comte qui est bien loin d'ici.

LESTOCQ. Du tout... je vois là qu'il est ici, à St-Pétersbourg.

CATHERINE, *à part.* Dieu! que c'est dangereux? il sait tout ce médecin-là?

PREMIER COUPLET.

Ne nous trahissez pas tous deux!..
Long-temps nous fûmes malheureux
Ensemble!
Mon cœur en est encor ému,
Que de fois pour moi je l'ai vu
Battu!
Ah! dans mes maux qu'il partageait
Son amitié me consolait!
Sans lui dire que je l'aimais,
Il le savait comme moi... mais
Je tremble
De vous ouvrir ainsi mon cœur,
Et devant un si grand docteur
J'ai peur!

DEUXIÈME COUPLET.

LESTOCQ.

Et pourquoi donc trembler ainsi!
Pour moi Strolof est un ami
Fidèle!
D'un hymen qui l'enchanterait
J'ai conçu pour lui le projet
Secret!

Geste de colère de Catherine.

Ah! réprimez ce grand courroux,
Celle dont il sera l'époux
Elle est près de moi, la voilà,
Approuvez-vous ce projet là,

Ma belle,
Et l'ordonnance du docteur
Calme-t-elle de votre cœur
La peur?

TROISIÈME COUPLET.

CATHERINE.
Ah! pardon, monsieur le docteur,
Pour mériter un tel bonheur
Que faire?

LESTOCQ.
Il faut m'obéir désormais,
Il faut seconder en tout mes
Projets!

CATHERINE.
Ah! si Strolof le veut ainsi!

LESTOCQ.
C'est lui qui vous l'ordonne ici!
Autour de vous observer bien,
Tout me dire et ne jamais rien
Me taire!
C'est son ordre, car sans frayeur
On doit ouvrir à son docteur
Son cœur!

CATHERINE.
J'obéis monsieur le docteur,
Vous avez banni de mon cœur
La peur!

LESTOCQ. C'est bien!.. vous voilà donc comme Strolof à mon service, et pour commencer... Golofkin est-il sorti ce matin?

CATHERINE. Non, monsieur.

LESTOCQ. Il est encore ici!

CATHERINE. Là dans ce salon... auprès de sa femme et de la princcsse Élisabeth.

LESTOCQ. Ne pas quitter sa femme... est-ce qu'il en serait jaloux?

CATHERINE. Non, monsieur.

LESTOCQ, *à part.* Tant pis... ça l'occuperait!.. Il faudra y songer... et qu'est-ce que Golofkin, qu'est-ce que ces dames disaient dans le salon?

CATHERINE. Il était question de la fête de ce soir dans les jardins de l'Ermitage.

LESTOCQ. Après.

CATHERINE. On disait que la régente, que toute la cour devait y assister.

LESTOCQ. Après...

CATHERINE. Qu'il y aurait concert d'abord... et puis ensuite un bal... et l'on a discuté sur le costume que devaient mettre ces dames... Ma maîtresse voulait une paysanne française, et la princesse une bergère russe...

LESTOCQ. O futilités de femmes! c'est pourtant à cela qu'elle pense!.. dans un pareil moment...

CATHERINE. Et un jeune officier qui était là, le capitaine Dimitri, un fort joli garçon, a proposé d'apporter à ces dames des dessein nouveaux qu'il allait chercher.

LESTOCQ. Et lui aussi!.. et voilà des gens qui se mêlent de conspirer... (*Haut à Catherine.*) Va dans le salon et dis tout bas à la princesse que je voudrais lui parler au sujet de la fête qui se prépare.

CATHERINE. Je n'oserais pas... ces dames essaient les morceaux de musique, moi aussi... ce qui est bien ennuyeux... et si vous vouliez me faire répéter...

LESTOCQ. Il s'agit bien de cela!,. (*A part.*) Un concert! de la musique... quand nous jouons pour elle notre existence... quand tout marche, tout s'organise, quand cette nuit peut-être le sang va couler... Mais nos conjurés dont le nombre augmente veulent absolument ou sa présence... ou un mot de sa main, et cette proclamation que j'ai promis de lui faire signer... par quel moyen... l'y décider?

CATHERINE, *regardant la porte qui s'ouvre.* Voici la princesse!..

LESTOCQ. Dieu soit loué... mais elle n'est pas seule.

SCÈNE III.

LESTOCQ, CATHERINE, ELISABETH ET EUDOXIE, *un papier de musique à la et se disputant.* GOLOFKIN, *qui entre derrières elles.*

QUINTETTI.

ÉLISABETH.
Je soutiens que c'est un *sol* dièze,

EUDOXIE.
Sol naturel... c'est bien écrit...

ÉLISABETH.
On s'est trompé, ne vous déplaise;
A Golofkin.
Ai-je raison?
Sans contredit!
A part.
Comment d'une pareille femme
Pouvions-nous craindre les projets?

LESTOCQ. *à Elisabeth.*
Je voudrais vous parler, madame.

ÉLISABETH.
Dans ce moment je ne pourrais!
Nous sommes accablés et de soins et d'ouvrage,
N'avons-nous pas, ce soir à l'Ermitage,
Bal et concert... et puis ce quatuor
Que nous ne savons pas et qu'avec Eudoxie
Il nous faut répéter...

LESTOCQ, *qui pendant ce temps s'est approché d'Elisabeth.*
Mais je vous en supplie,
Une affaire importante et qui me touche fort!

ÉLISABETH.
Les affaires plus tard et les plaisirs d'abord.

LESTOCQ.
Mais madame, songez...

ÉLISABETH.
Songez au quatuor.

LESTOCQ, *avec impatience.*
Eh! vous n'êtes que trois!

ÉLISABETH.
C'est vrai, c'est difficile!
Mais jadis vous chantiez.;. et vous pouvez encor...

LESTOCQ, *avec impatience.*
Du tout!

ÉLISABETH.
Vous êtes trop habile,
Pour ne pas tout connaître...

GOLOFKIN, *riant.*
Oh! c'est votre devoir!

LESTOCQ.
A la première vue et sans aucune étude!..

ÉLISABETH.
Bah! vous autres docteurs, vous avez l'habitude
De réussir sans le savoir!

LESTOCQ, *à Elisabeth*
Mais, madame!

ÉLISABETH.
Chantez, ou je n'écoute rien:
Lui donnant un papier.
Voici votre morceau!
A Eudoxie et à Catherine.
Les vôtres et le mien:

Golofkin approche un fauteuil à Elisabeth. Lestocq est debout à sa gauche. Eudoxie à sa droite. Catherine, qui a pris un coussin, vient se mettre aux pieds de la princesse. Golofkin, assis à gauche du théâtre, contemple ce groupe.

ÉLISABETH, CATHERINE, EUDOXIE, LESTOCQ.
Gentille Moscovite,
Sur ce traîneau léger,
Nous voyons à ta suite
Les amours voltiger;
Mais, cruelle Nadèje,
Pourquoi, pour mon malheur,
Blanche comme la neige,
En as-tu la froideur?
Oui, quand de cette neige
Vous avez la blancheur,
Pourqoui, belle Nadèje,
En avoir la froideur?

ENSEMBLE.

GOLOFKIN.
Bravo! bravo! c'est enchanteur!

LES TROIS FEMMES, *applaudissant.*
Bravo! bravo! mon cher docteur!

LESTOCQ, *à part.*
Ah! rien n'égale ma fureur!

ÉLISABETH. Maintenant, docteur, je suis à vous, et je serais même enchantée de vous consulter...

LESTOCQ, *vivement et avec émotion.* Vraiment!

ÉLISABETH. Sur mon costume; le capitaine Dimitri va nous apporter des desseins sur lesquels vous nous donnerez votre avis.

LESTOCQ. Moi, madame!..

ÉLISABETH. Ah! vous êtes de fort bon conseil... pas toujours? (*A Golofkin.*) N'est-il pas vrai?

GOLOFKIN. Certainement. Pardon, madame, je me rends au conseil où la régente m'a fait demander.

EUDOXIE. Moi, si votre altesse veut me le permettre, j'irai m'occuper de ma toilette de ce soir.

ÉLISABETH. Fort bien! vous me laissez seule... Eh bien! docteur, me voilà, je suis à vous...

LESTOCQ, *qui depuis quelques instans s'est assis près de la table.* Faute de mieux!.. c'est bien heureux!.. (*Bas à Catherine.*) Reste en sentinelle et avertis-moi dès que Golofkin sortira du conseil.

CATHERINE. Je vous le promets.

ÉLISABETH, *à Golofkin.* Adieu, monsieur le comte... adieu, Eudoxie, à ce soir.

Golofkin sort par le fond, Eudoxie et Catherine par la gauche.

SCÈNE VI.

LESTOCQ, *assis près de la table à droite et dessinant à la plume*; ELISABETH, *qui a reconduit Eudoxie, redescend le théâtre et s'approche de Lestocq.*

ÉLISABETH. Il y avait long-temps que je n'avais eu de matinée aussi occupée... tant d'affaires à la fois me fatiguent et je suis sûre, docteur, que vous êtes inquiet sur ma santé; c'est pour cela sans doute que vous vouliez... Ah!.. vous dessinez.

LESTOCQ. En attendant audience.

ÉLISABETH, *regardant par dessus son épaule.* Mais c'est fort bien ce que je vois là... un trône d'un côté... un trône superbe... et de l'autre... (*Poussant un cri.*) Ah! mon Dieu... qu'elle horreur!.. un échafaud!..

LESTOCQ, *lui montrant froidement le papier.* Choisissez!.. car maintenant, madame, il ne vous reste plus d'autre alternative que l'un ou l'autre.

ÉLISABETH, *effrayée.* Qu'est-ce que cela signifie... et que voulez-vous dire?

LESTOCQ. Que je n'ai pas tenu compte d'un refus qui vous perdait et nous aussi J'ai agi en votre nom, j'ai rassemblé, j'ai armé vos amis... toujours en votre nom... car je leur ai répondu de vous.

ÉLISABETH. Sans mon aveu, sans mon consentement.

LESTOCQ. J'étais sûr que vous le donneriez quand vous sauriez qu'en ce moment votre perte est certaine... Apprenez que depuis long-temps toutes vos démarches sont surveillées, que moi-même j'ai été placé près de vous pour épier vos actions et en rendre compte, et qu'enfin dans ce conseil où se rend Golofkin, on va décider de votre liberté ou de vos jours.

ÉLISABETH. Quand je prouverai que je ne suis point coupable...

LESTOCQ. Vous l'êtes.

ÉLISABETH. Et comment, s'il vous plaît?

LESTOCQ. Par les droits seuls que vous avez au trône: c'est là un crime qui ne se pardonne pas, et dont il faut vous punir: je le ferais à leur place... Oui, ma-

dame... ils vous condamneront, que vous ayez ou non pris part à nos projets, vous voyez bien que vous ne risquez rien à conspirer; au contraire.

ÉLISABETH. Moi... y pensez-vous? des complots... des tourmens... des angoises... du sang à répandre peut-être... et j'en serais cause!.. oh! non, je ne le veux pas! Je lisais encore hier l'histoire de Marie-Stuart... Songez donc, docteur, une prison... des juges... un arrêt... c'est affreux!.. et c'est comme cela que finissent toutes les conspirations.

LESTOCQ. Quand on ne réussit pas! mais nous réussirons... Jamais l'instant ne fut plus favorable : le peuple est las de la régence et las d'être gouverné au nom d'un enfant, il murmure... il vous appelle... le régiment de Novogorod est pour vous et n'attend pour se soulever qu'un ordre, une proclamation d'Elisabeth.... (*Geste d'Elisabeth.*) Rassurez-vous, je l'apporte!.. vous n'aurez qu'à la signer... restent donc les grenadiers Préobajenski... Ce soir, nous nous rendons à leur caserne... vous vous montrerez, je parlerai, je leur dirai : voici la fille de Pierre-le-Grand; ils répondront, vive l'impératrice... et demain Votre Majesté est sur le trône... signez!

Il lui présente le papier.

ÉLISABETH. Non... non! cent fois non! vous réussiriez que je n'accepterais point le trône, je n'en veux pas; j'ai d'autres pensées, d'autres désirs... un seul du moins qui remplit mon cœur et suffit au bonheur de ma vie. Il est un secret que je voulais cacher au monde entier, même à vous, mon confident et mon plus fidèle ami... mais puisqu'il faut vous l'avouer, sachez qu'il est quelqu'un que je préfère à tout... que j'aime...

LESTOCQ. O ciel!

ÉLISABETH. Je maudissais déjà le rang qui nous séparait... et quand je voudrais pouvoir descendre jusqu'à lui, vous me parlez d'un trône qui m'en éloigne encore plus!

LESTOCQ, *à part.* Malédiction! si je m'attendais à celui-là... (*Haut.*) Et connaît-il cet amour!

ÉLISABETH. Il ne s'en doute même pas! Le voir! l'aimer sans le lui dire est déjà un si grand bonheur... de là vient ce brusque départ, cette arrivée à Saint-Pétersbourg qui a trompé tout le monde, vous le premier... c'était pour le rejoindre!..

LESTOCQ. Que dites-vous?

ÉLISABETH. Silence!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DIMITRI.

TRIO.

LESTOCQ, *regardant Elisabeth avec étonnement.*

D'un trouble inconnu
Son cœur est ému?
Pourquoi
Près de moi
Cet effroi?
Elle a tressailli
Son front a pâli;
Voyons, observons tout d'ici.

ÉLISABETH, *regardant Dimitri.*

D'un trouble inconnu
Mon cœur est ému!
Je tremble malgré moi
D'effroi!
Aux yeux d'un ami
Cachons aujourd'hui
Un sentiment dont je rougi.

DIMITRI, *tenant à la main un album sur lequel il dessine, et regardant l'appartement de madame Golofkin.*

A mon cœur ému
L'espoir est rendu!
L'amour veille sur moi,
Je croi.
Oui, j'espère ainsi
Pendant l'absence du mari!

S'approchant d'Elisabeth.

Voici, madame, à vos ordres soumis,
Ces costumes nouveaux...

ÉLISABETH, *cherchant sous un air enjoué à cacher son trouble aux yeux de Lestocq qui l'examine.*

Que vous avez choisis!
Et copiés?

DIMITRI.

Pour votre altesse!

ÉLISABETH, *toujours de même.*

C'est bien!.. et cet autre dessein...

DIMITRI.

Est pour madame Gloofkin,
A qui je vais le porter... (*A part.*) Quelle ivresse!

ENSEMBLE.

LESTOCQ.

D'un trouble inconnu, etc.

ÉLISABETH.

D'un trouble inconnu, etc.

DIMITRI.

D'un trouble inconnu, etc.

ÉLISABETH, *examinant le dessein.*

Oui, ce costume de bergère
Est assez gracieux, qu'en pensez-vous, docteur?

LESTOCQ.

Il me paraît charmant, puisqu'il a su vous plaire.

ÉLISABETH.

Et vous croyez qu'il m'ira bien?

DIMITRI.

D'honneur
Votre altesse en doit être une fois plus jolie,
Si du moins c'est possible!..

ÉLISABETH.

Ah! c'est bien; je le prends!

DIMITRI.

Mais pardon... l'on m'attend!

ÉLISABETH.

Faites, je vous en prie!

DIMITRI, *à part.*
Ah! courons et sachons profiter des instans!

ENSEMBLE.

LESTOCQ.
D'un trouble inconnu, etc.

ÉLISABETH.
D'un trouble inconnu, etc.

DIMITRI.
D'un trouble inconnu, etc.

Dimitri salue respectueusement Elisabeth et sort par la porte à gauche.

SCENE VI.

LESTOCQ, ÉLISABETH.

LESTOCQ. D'où vient le trouble où je vois Votre Altesse?

ÉLISABETH. Moi, je n'en ai aucun... mais quand ce serait, il me semble que la conversation que nous avions tout à l'heure.

LESTOCQ. Vous avait beaucoup moins émue que la personne qui est venue l'interrompre.

ÉLISABETH, *vivement.* Que dites-vous?..

LESTOCQ, *après avoir regardé autour de lui.* Que c'est lui que vous aimez!..

ÉLISABETH, *avec effroi.* Silence!.. (*A demi-voix.*) Eh bien! oui!.. oui, docteur, pourquoi feindre plus long-temps...et dussiez-vous me blâmer!..

LESTOCQ, *avec joie.* Moi! et pourquoi donc? n'est-il pas brave, aimable, spirituel... n'est-ce pas un des chefs de notre conspiration?

ÉLISABETH. Qu'entends-je?.. lui, Dimitri!..

LESTOCQ. Oui, madame, il n'a pas hésité un instant à risquer son avenir, sa fortune, son existence, pour replacer Elisabeth sur le trône de ses aïeux... après cela vous lui devez moins de reconnaissance qu'à tout autre.... car ce que nous faisons par dévouement, il le fait par amour, et s'il s'expose, c'est pour celle qu'il aime!..

ÉLISABETH, *avec joie.* Ah!.. dites-vous vrai! ne me trompez-vous pas?

LESTOCQ. Je le tiens de lui-même qui, hier encore, furieux, éperdu, ne pouvait me cacher son amour ni son désespoir; il voulait tuer ce Golofkin qui l'éloignait de Saint-Pétersbourg, et il ne conspire, en un mot, que pour vous voir, pour ne pas vous quitter.

ÉLISABETH. Ah! que je suis heureuse!

LESTOCQ. Et ce qu'il fait en ce moment hésiteriez-vous à le faire? serez-vous moins généreuse? refuserez-vous d'entrer dans une conspiration où lui-même n'agit et ne combat que pour vous!

ÉLISABETH. Non... non... je ne balance plus? quels que soient ses dangers, je les partagerai.. pour lui.... non pour le trône...

LESTOCQ, *à part.* Peu nous importe. (*Haut.*) Et pourvu que vous signiez seulement cette proclamation.

ÉLISABETH, *vivement et la prenant.* Oui, certainement... oui, je la signerai... mais... (*Avec embarras.*) Vous croyez qu'il m'aime... et si vous vous trompiez, si vous vous abusiez!.. car enfin il ne me l'a jamais dit!

LESTOCQ, *vivement.* Il vous le dira, je vous le jure, je vous en réponds, et alors...

ÉLISABETH, *de même.* Alors, je remets entre vos mains toute ma destinée... je signe cette proclamation... et je marche à votre tête... près de lui, à la mort...

LESTOCQ. A la gloire!..

ÉLISABETH, *à demi-voix.* Adieu! adieu! Lestocq!

LESTOCQ, *ôtant son chapeau.* Adieu, impératrice!

Elisabeth sort par la porte du fond.

SCENE VII.

PREMIER COUPLET

LESTOCQ.

Voilà bien comme sont les femmes!
Et sans désirs et sans espoir.
Rien ne saurait toucher leurs ames,
Rien ne semble les émouvoir.
Soudain l'amour arrive,
Bientôt il les captive,
Grand politiques à genoux!
Malgré notre science,
L'amour, sans qu'il y pense,
Est encor plus adroit que nous!

DEUXIÈME COUPLET.

Dieu d'intrigue, qu'en ma détresse
En vain j'implorais aujourd'hui;
Où vient d'échouer mon adresse
Un jeune amant a réussi!
C'est lui, lui seul qui donne
L'empire et la couronne,
Et devant lui nous tremblons tous!
Malgré notre science,
L'amour, sans qu'il y pense,
Est encor plus adroit que nous!

Oui, encore quelques instans et elle aura signé cette proclamation qu'ils attendent tous pour agir... c'est Dimitri.

SCENE VIII.

LESTOCQ, DIMITRI, *sortant de la porte à gauche.*

LESTOCQ. O destinée des empires! c'est pourtant de lui maintenant, de lui et de son amour, que dépendent le sort de la Russie et le nôtre... à quoi pense-t-il?

DIMITRI, *à part.* Refuser de me voir en l'absence de son mari... ne pas me recevoir.. tout est fini! elle m'a oublié... son cœur

est à une ausre, et je n'ai plus qu'à mourir!

LESTOCQ. Mon capitaine!..

DIMITRI. Ah! c'est vous, docteur.

LESTOCQ. A qui pensiez-vous là?

DIMITRI. A me faire tuer, et c'est le ciel qui vous envoie.

LESTOCQ. Pour vous guérir et vous consoler. Etes-vous toujours amoureux?

DIMITRI, *avec colère*. Eh! morbleu oui... et j'ai grand tort.

LESTOCQ, *vivement*. Du tout... c'est bien, jeune homme, très bien... c'est ce qu'il faut... une pareille constance vous fait honneur!

DIMITRI. Bel honneur et beau profit!.. quand un tel amour n'est qu'une folie, une extravagance... quand on aime sans espoir...

LESTOCQ. Et s'il y en avait; si celle que vous aimez, toute grande dame qu'elle est, partageait votre amour...

DIMITRI, *lui sautant au cou*. Ah! docteur... s'il était vrai! tout mon sang serait à vous, mais qui vous l'a dit?.. quelle preuve? quel témoin?

LESTOCQ, *à demi-voix*. Elle me l'a avoué à moi-même.

DIMITRI. A vous... tandis qu'avec moi cette froideur... cette indifférence.... elle me craignait donc!

LESTOCQ. Eh! oui, sans doute; n'a-t-elle pas tout à craindre! et quand vous l'accusez d'indifférence, c'est elle au contraire qui doute de votre tendresse, qui en exige des preuves.

DIMITRI. Parlez... tout ce qu'elle voudra. Tout m'est possible si je suis aimé d'Eudoxie.

LESTOCQ, *stupéfait*. Hein!.. que dites-vous là?.. quel nom?..

DIMITRI, *vivement*. Eudoxie, Mme Golofkin, comme vous voudrez! Parlez, docteur... qu'avez-vous donc?

LESTOCQ. Rien!.. (*A part.*) C'est fait de nous!

DIMITRI. Est-ce que vous vous trouvez mal? vous faut-il un médecin?

LESTOCQ, *cherchant à se remettre*. Eh! non vraiment... ne faites pas attention... (*Cherchant à sourire.*) Nous parlions donc de votre amour... vous disiez que vous aimiez Mme Golofkin.

DIMITRI, *à haute voix*. Depuis que je me connais... depuis mon enfance... je n'ai jamais aimé... je n'aimerai jamais qu'elle.

LESTOCQ, *tout en tremblant*. Silence! il ne faut pas dire cela, il ne faut jamais en parler, ici surtout.

DIMITRI. Vous avez raison, à cause de son mari. - et encore, puisqu'elle m aime, puisqu'elle vous l'a dit, je me moque maintenant du mari... et si je puis trouver une occasion de me rencontrer seul avec elle...

LESTOCQ, *avec effroi*. Y pensez-vous!

DIMITRI. Certainement! Mais vous parliez tout-à-l'heure des preuves de tendresse qu'elle exigeait de moi... quelles sont-elles?

LESTOCQ, *avec embarras*. M'y voici! En me faisant un tel aveu... en me permettant de vous en faire part... elle a droit de compter sur votre discrétion et votre dévouement...

DIMITRI. Ma vie entière est à elle.

LESTOCQ. Eh bien! pour la rassurer, c'est cela qu'il faut lui écrire...

DIMITRI, *se mettant à la table*. Avec mon sang, s'il le faut... (*Ecrivant.*) « Mon Eu» doxie... ma bien-aimée... »

LESTOCQ. Y pensez-vous!.. est-ce que dans un pareil billet il faut jamais nommer personne?

DIMITRI, *déchirant le billet*. Vous avez raison... (*En écrivant un autre.*) « Je jure » à Mme Golofkin... »

LESTOCQ. C'est encore pire.

DIMITRI, *déchirant le billet*. Dieu! que c'est impatientant... dictez vous même.

LESTOCQ, *dictant à Dimitri qui écrit*. «Ma» dame... je viens de voir le docteur... » son amitié a trahi un secret que je ne » puis payer qu'au prix de tout mon sang » et de tout mon amour!.. parlez, or» donnez en souveraine... c'est le plus ar» dent de mes vœux. Obéissance et fidélité » à toute épreuve... — DIMITRI. »

DIMITRI. Pas autre chose?

LESTOCQ. Non... je crois qu'elle sera satisfaite, et qu'il n'en faut pas davantage.

DIMITRI, *à part*. Pour elle... mais pour moi... il me faut un rendez-vous.

LESTOCQ, *se retournant et apercevant Catherine*. Ah! c'est Catherine!..

DIMITRI, *pendant que Lestocq remonte le théâtre, écrit à la hâte*, « Post-scriptum. » Avant ce soir, un moment d'entretien, » ou je meurs.

LESTOCQ, *à Catherine*. Qu'y a-t-il?

CATHERINE. M. Golofkin sort du conseil et sera ici dans l'instant.

LESTOCQ, *à Dimitri*. C'est bien, cachetez vite ce billet, et surtout point d'adresse...

DIMITRI. Cela va sans dire! me prenez-vous pour un étourdi? (*A Catherine.*) Tiens, petite, prends cette lettre, et porte là sur-le-champ... Dieu! Golofkin!

SCENE IX.

Les Précédens, GOLOFKIN.

TRIO

GOLOFKIN, *passant entre Dimitri et Catherine qui tient déjà la lettre.*

Une lettre en ses mains! et pour qui, je vous prie?

DIMITRI.

Eh! mais, c'est mon secret; je voudrais en honneur
Pouvoir en faire part à votre seigneurie,
Mais cela ne se peut, demandez au docteur.

GOLOFKIN.

Pardon d'une demande indiscrète peut-être...
Ah! le docteur est votre confident?

DIMITRI, *à Golofkin.*

(A Catherine.)

Oui, sans doute! et lui seul te dira mon enfant,
Ce qu'il faut faire de ma lettre!

(Il se rapproche de Golofkin, et pendant ce temps Lestocq dit à Catherine.)

LESTOCQ, *à voix basse.*

Va la remettre sur-le-champ
A la princesse Elisabeth... silence!
Tu m'entends?..

CATHERINE.

Oui, monsieur!

LESTOCQ.

Ton hymen en dépend!

(Catherine sort par la porte du fond, et Golofkin s'approche de Lestocq pendant que Dimitri, qui s'est assis, regarde près de la table un cahier de gravures.)

GOLOFKIN, *à demi-voix à Lestocq.*

Eh quoi! cet étourdi vous a fait confidence...

LESTOCQ.

D'un secret qu'entre nous je ne demandais pas!

GOLOFKIN, *de même.*

A qui destine-t-il ce billet?

LESTOCQ, *hésitant.*

Mais je pense...

GOLOFKIN, *sévèrement.*

Répondez, je le veux... à qui?

LESTOCQ.

Parlez plus bas...
A votre femme!

GOLOFKIN, *étonné.*

O trahison nouvelle!

LESTOCQ, *à part.*

C'est ce que je voulais, qu'il devienne jaloux!
Pendant qu'il veillera sur elle,
Il ne veillera pas sur nous!

ENSEMBLE.

GOLOFKIN.

D'une telle insolence
Je ne puis revenir.
Mais silence et prudence,
Je saurai le punir.

LESTOCQ.

Oui, cette confidence
Lui donne à réfléchir,
Et l'audace est prudence
Quand il faut réussir.

DIMITRI.

Je me livre d'avance
Au plus doux avenir,
Et silence et prudence,
Tout doit nous réussir.

SCÈNE X.

Les Mêmes, STROLOF, *s'approchant de Lestocq, et à voix basse.*

STROLOF.

Je reviens, maître, à vos ordres fidèle,
Chercher l'écrit que vous m'avez promis

LESTOCQ, *de même.*

Je l'attends!

STROLOF.

Hâtez-vous, car parmi vos amis,
On murmure et plusieurs accusent votre zèle...

LESTOCQ, *de même.*

Tout à l'heure ils verront si je les ai trahis!

ENSEMBLE.

GOLOFKIN, *regardant toujours Dimitri.*

D'une telle insolence
Je ne puis revenir,
Mais silence et prudence
Je saurai le punir.

DIMITRI, *à part.*

Je me livre d'avance
Au plus doux avenir;
Et silence et prudence
Tout doit nous réussir.

STROLOF.

Oui, dans leur défiance
Ils pourraient vous trahir;
Hâtez-vous par prudence
De combler leur désir.

LESTOCQ, *de même.*

Oui, de leur défiance
Ils vont bientôt rougir;
Prudence et patience
Nous feront réussir.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, EUDOXIE, ELISABETH, CATHERINE, *sortant de la porte à gauche. Elles tiennent à la main chacune un rouleau de musique.*

SEPTUOR.

DIMITRI, *avec joie et apercevant madame Golofkin.*

C'est Eudoxie!

GOLOFKIN, *à part, avec colère.*

Ah! c'est ma femme
(Haut.) Quoi! déjà vous sortez, madame?

EUDOXIE.

Oui, ce matin on nous fait inviter
Chez la régente où l'on doit répéter,
A grand orchestre.

ÉLISABETH.

Oh! c'est indispensable..

DIMITRI, *regardant Eudoixe avec intention.*

Car pour être en mesure il faut se concerter!

GOLOFKIN, *observant tour à tour Dimitri et sa femme.*

Réflexion admirable,
Et surtout pleine de raison!

ÉLISABETH, *pendant ce temps, dit bas à Lestocq en lui remettant un papier.*

J'ai sa lettre et voici la proclamation
Que j'ai signée...

ENSEMBLE.

LESTOCQ, *la saisissant avec joie.*

Enfin donc je la tien!
A part. C'est bien, c'est bien!

DIMITRI, *regardant Eudoxie qui baisse toujours les yeux.*

Son regard évite le mien,
C'est bien, c'est bien.

GOLOFKIN, *qui pendant tout ce temps n'a observé que Dimitri et sa femme.*

Je vois quel projet est le sien,
C'est bien, c'est bien.

ENSEMBLE.

LESTOCQ.

Enfin elle est en ma puissance,
Le ciel comble mon espérance;
Renfermons au fond de mon cœur
Et mon triomphe et mon bonheur!

DIMITRI *regardant Eudoxie.*

Enfin donc le ciel récompense
Et mon amour et ma constance!
Renfermons au fond de mon cœur
Et mon ivresse et mon bonheur.

ÉLISABETH, *regardant Dimitri.*

De son amour, de sa constance!
Je possède enfin l'assurance,
Renfermons au fond de mon cœur
Et mon ivresse et mon bonheur.

GOLOFKIN, *regardant Dimitri.*

Et ses regards et son silence
Ont confirmé ma défiance,
Renfermons au fond de mon cœur
Et mes soupçons et ma fureur.

EUDOXIE.

Hélas! je tremble en sa présence,
L'honneur défend qu'à lui je pense,
Renfermons au fond de mon cœur
Et mes combats et ma douleur.

STROLOF *et* CATHERINE, *se regardant et regardant Lestocq.*

Oui c'est bien elle / Oui c'est Strolof } et sa présence
De notre hymen est l'assurance,
Renfermons au fond de mon cœur
Et mon espoir et mon bonheur.

LESTOCQ, *s'approchant d'Elisabeth qui regarde toujours Dimitri, lui dit à voix basse:*

Sur vous et sur lui, prenez garde,
Craignez de lui parler surtout!

ÉLISABETH, *de même.*

Pourquoi cela?

LESTOCQ, *de même.*

Golofkin observe et regarde!

ÉLISABETH, *à part, et montrant la lettre de Dimitri qu'elle tient.*

Pourtant ce rendez-vous qu'il demande... il l'aura,
Oui... oui... je le jure!.. il l'aura!

DIMITRI, *regardant Golofkin qui est toujours entre lui et Eudoxie.*

Et ce mari qui reste toujours là!

TOUS, *à part.*

Sous un joyeux sourire
Cachons bien nos projets!
(*Haut.*) Qu'en ces lieux tout respire
Le bonheur et la paix

GOLOFKIN, *bas à Catherine.*

Il faut que je te parle et sans que ta maîtresse
En sache rien.

CATHERINE, *étonnée.*

Quoi! monseigneur!

GOLOFKIN.

Tais-toi!
Il y va de tes jours!

LESTOCQ, *de l'autre côté, bas à Strolof en lui remettant la proclamation.*

Vas et de la princesse
Porte-leur cet écrit en gage de sa foi.

ENSEMBLE.

(*Regardant Elisabeth.*)
Oui, c'en est fait, elle est à moi!

DIMITRI, *regardant Eudoxie.*

Elle est à moi!

STROLOF, *regardant Catherine.*

Elle est à moi!

ÉLISABETH, *regardant Dimitri.*

Oui, son cœur est à moi!

TOUS, *à part.*

Sous un joyeux sourire
Cachons bien nos projets!
(*Haut.*)
Qu'en ces lieux tout respire
Le bonheur et la paix!
Le bonheur est fidèle
A ce séjour charmant,
La gaîté nous appelle,
Le plaisir nous attend!
Partons! partons! le plaisir nous attend.

(Les trois femmes sortent par la porte du fond, Golofkin va les suivre: mais avant de partir il jette un dernier regard sur Dimitri, qui, seul et immobile au milieu du théâtre, suit toujours des yeux Eudoxie. A gauche, Lestocq serre la main de Strolof et lui renouvelle l'ordre de porter la proclamation aux conjurés. La toile tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un pavillon très élégant dans les jardins de l'Ermitage. Une porte et des croisées au fond. A droite et à gauche, deux portes conduisant à des cabinets qui ont vue sur le spectateur. Le cabinet à droite a une seconde porte de sortie donnant sur le parc. Des siéges, des sofas élégans, etc., etc.

SCENE I.

CATHERINE, LESTOCQ, *entrant par le fond.*

CATHERINE. Ah! c'est vous, monsieur le docteur; que je suis heureuse de vous rencontrer!

LESTOCQ. Parle vite, mon enfant... car je n'ai pas de temps à perdre (*A part.*) La proclamation d'Elisabeth a ranimé l'ardeur de nos conjurés, tout marche maintenant et je réponds du succès. (*A Catherine qui a remonté le théâtre.*) Eh bien qu'y a-t-il?

CATHERINE. Il y a qu'en sortant de chez la régente, où nous venions de faire la répétition générale pour ce soir, Golofkin, mon maître, m'a dit à voix basse: Rends-toi au milieu des jardins de l'Ermitage

dans le pavillon, je t'y rejoins à l'instant.

LESTOCQ. Que peut-il te vouloir? Ah! mon Dieu... si c'était pour le message de ce matin! Dans ce cas-là ne dis pas un mot de moi, et même il vaudrait mieux lui soutenir hardiment...

On frappe à la porte à droite.

CATHERINE. Silence! c'est lui... allez-vous-en...je vous raconterai ce qu'il m'aura dit.

LESTOCQ, *à part.* J'aime mieux l'entendre! *(Pendant que Catherine va ouvrir la porte à droite, Lestocq entre sans être vu dans le cabinet à gauche.)* D'ici je ne perdrai pas une parole, et en m'enfermant...

Il ferme la porte et disparaît.

SCENE II.

CATHERINE, GOLOFKIN.

Il entre par le cabinet à droite qui a une porte sur le parc.

GOLOFKIN, *apercevant Catherine.* Fidèle au rendez-vous, c'est bien. *(Montrant la porte du fond.)* Ferme cette porte...

Catherine va mettre le verrou.

GOLOFKIN, *lui montrant la porte à gauche.* Celle-ci encore.

CATHERINE, *poussant la porte.* Elle est fermée en dedans.

GOLOFKIN. N'importe! mets le verrou de ce côté... Approche maintenant.

CATHERINE. Ah! mon Dieu!.. que j'ai peur!

DUO.

GOLOFKIN.

Prends garde et songe d'avance
Que je veux la vérité!
Ou bien crains de ma vengeance
Un châtiment mérité!

CATHERINE.

Je vous dois obéissance,
Je vous dois fidélité,
Et je jure ici d'avance
De dire la vérité!

GOLOFKIN.

Réponds donc! ce matin que t'a dit ta maîtresse,
En recevant de toi ce billet fortuné?..

CATHERINE.

Quel billet?

GOLOFKIN.

Ce billet si rempli de tendresse
Que ce jeune officier pour elle t'a donné!

CATHERINE.

Pour elle... aucun!

GOLOFKIN.

Ah! c'est une imposture!
Tu mens!

CATHERINE.

Non, monseigneur, c'est la vérité pure!

GOLOFKIN.

La lettre était pour elle!..

CATHERINE.

Oh! non, je vous le jure!

GOLOFKIN.

Pour qui donc ce billet? à qui l'as-tu remis?

CATHERINE, *tremblante.*

Je ne sais!..

GOLOFKIN.

Pour qui donc?

CATHERINE, *à part.*

Dieu! que dire et que faire?

GOLOFKIN.

Réponds! réponds!

CATHERINE.

Je ne le puis!

GOLOFKIN.

D'un esclave qui veut à mes lois se soustraire,
Tu sais pourtant quel est le sort!
Le knout, jusqu'à la mort.

ENSEMBLE.

CATHERINE.

Pour calmer sa colère,
Hélas que dois-je faire?
Grâce!.. grâce pour moi!
Grâce!.. je meurs d'effroi!

GOLOFKIN.

Malheur au téméraire
Qui brave ma colère,
Obéis à ma loi,
A l'instant réponds-moi.

GOLOFKIN, *appelant.*

Holà! quelqu'un!

(Deux esclaves paraissent dans le cabinet à droite.)

GOLOFKIN, *leur montrant Catherine.*

Qu'on la saisisse.

CATHERINE, *poussant un cri.*

Ah! monseigneur!..

GOLOFKIN.

Que sous vos coups
A l'instant même elle périsse!

CATHERINE, *se jetant à ses pieds.*

Qu'ils ne me battent pas!.. j'embrasse vos genoux.

GOLOFKIN.

Alors, parle... ou sinon j'ordonne ton supplice.

CATHERINE, *vivement.*

Je dirai tout! *(A part.)* J'ai promis au docteur,
Mais comment tenir sa promesse,
Hélas! quand on se meurt de peur!

GOLOFKIN.

Eh bien! donc ce billet...

CATHERINE.

Etait pour la princesse
Elisabeth!.. j'en jure sur l'honneur.

GOLOFKIN, *étonné.*

Pour la princesse!.. et cette lettre,
Qui t'a dit de la lui remettre?

CATHERINE, *hésitant.*

Hélas!

GOLOFKIN, *faisant un geste aux esclaves*

Réponds, ou bien...

CATHERINE, *vivement.*

C'est le docteur.

GOLOFKIN, *surpris.*

Et lui-même m'a dit qu'elle était pour ma femme!
A quoi bon ce mensonge... il faut donc, je le voi,
Qu'un de vous deux me trompe!

CATHERINE, *vivement.*

Ah! sur mon ame,
Mon doux maître, ce n'est pas moi!
Je le jure... ce n'est pas moi.

ENSEMBLE.

CATHERINE.

Pour calmer sa colère,

Hélas! que faut-il faire?
Grâce!... grâce pour moi!
Grâce!.. je meurs d'effroi!

GOLOFKIN.

Malheur au téméraire
Qui brave ma colère...
Je ne sais si je doi
Me fier à sa foi!

(*On frappe en ce moment à la porte du fond. Golofkin fait signe aux deux esclaves de sortir par la porte à droite.*

GOLOFKIN, *à Catherine, lui montrant la porte du fond.*

On vient... réponds!

CATHERINE, *d'une voix tremblante.*

Qui frappe ainsi!

DIMITRI, *en dehors parlant.*

Moi, Dimitri.

CATHERINE, *à part.*

Le jeune capitaine!

GOLOFKIN, *à part.*

Serait-ce un rendez-vous!.. Un rendez-vous ici!
Avec qui? cette fois c'est le ciel qui l'amène;
Je saurai tout!
(*Montrant le cabinet à droite.*)
De cet endroit secret
Je puis tout voir et tout entendre!
(*A Catherine.*)
Toi pas un mot qui lui fasse comprendre
Que je suis là!..

CATHERINE, *tremblante.*

Mon cœur vous le promet!

ENSEMBLE.

GOLOFKIN, *à demi-voix.*

Ouvre-lui... dans ces lieux
Un hasard trop heureux
Près de moi le conduit!
Oui, le sort me sourit,
Tu m'entends... je l'ai dit,
Pas un mot... pas de bruit!

CATHERINE, *de même.*

Je voudrais dans ces lieux
Lui parler... je ne peux!
Tout me manque à la fois,
Et la force et la voix!
Ça suffit.. tout est dit,
Pas un mot... pas de bruit!

(Golofkin se cache dans le cabinet à droite dont la fenêtre le laisse en vue du spectateur. Catherine va ouvrir à Dimitri et revient toute tremblante se remettre près du cabinet à droite).

SCÈNE III.

DIMITRI, CATHERINE, LESTOCQ, *renfermé à gauche*, GOLOFKIN, *caché à droite.*

DIMITRI, *entrant vivement.* On ouvre enfin, et c'est elle... Dieu! que vois-je? Catherine... Qu'est-ce que tu fais ici?

CATHERINE. Moi; rien, monsieur.

DIMITRI. Va-t-en... tu me gênes! (*A part.*) Moi qui attends sa maîtresse! car elle va venir, elle me l'a écrit! (*Regardant un papier qu'il tient à la main.*) « Dans » le pavillon de l'Ermitage... » C'est bien ici . (*Regardant Catherine qui est immobile et tremblante près du cabinet à droite.*) Eh bien! te voilà encore!.. je t'ai dit de t'en aller.

CATHERINE, *bas à Golofkin qui est dans le cabinet.* Le faut-il?

GOLOFKIN, *de même.* Sans doute.

CATHERINE, *à part.* Ah! je ne demande pas mieux!

Arrivée près de la porte du fond, elle fait de loin des gestes à Dimitri, en lui montrant le cabinet pour lui indiquer qu'il y a quelqu'un, et qu'il faut se taire.

DIMITRI, *la regardant* Eh bien! qu'est-ce que tu as donc à gesticuler! est-ce que tu joues la tragédie?

CATHERINE. Ah! dam! s'il ne comprend pas, ce n'est pas ma faute.

Elle sort par le fond.

SCÈNE IV.

DIMITRI, *seul.*

CAVATINE.

O doux moment dont mon ame est ravie,
Moment heureux d'un premier rendez-vous!
Mon Eudoxie!.. ô maîtresse chérie!
Viens, ne crains rien! l'amour veille sur nous
O doux moment dont mon ame est ravie,
Moment heureux d'un premier rendez-vous!
Oui, mon cœur bat et d'amour et d'espoir...
Et tout me dit: je vais la voir.

On vient... la porte s'ouvre.. c'est elle.. non... c'est la princesse... Dieu! quel contre-temps!.. et qui diable peut l'amener ici, juste dans ce moment?

SCÈNE V.

DIMITRI, ÉLISABETH, GOLOFKIN, *dans le cabinet à droite.*

TRIO.

ÉLISABETH, *au fond du théâtre.*

A chaque pas je sens mon cœur
Battre d'amour et de frayeur!
(*Apercevant Dimitri*).
Ah! le voilà! c'est lui-même,
O moment plein de douceur!
Mes dangers même et ma terreur...
Tout est plaisir! tout est bonheur!

DIMITRI, *à part.*

Quel contre-temps, hélas! mon cœur
Bat de dépit et de frayeur.
Ah! quand j'attends ce que j'aime,
Faut-il donc qu'un sort jaloux
Vienne troubler un sort si doux,
Et déranger mon rendez-vous!

ÉLISABETH, *s'avançant vers Dimitri.*

De trouble et de bonheur que mon ame est saisie!

DIMITRI, *regardant autour de lui.*

Ah! que je crains de voir arriver Eudoxie!
(*Il veut faire un pas pour sortir et se trouve près d'Elisabeth.*)

ELISABETH, *avec émotion.*

Dimitri.. dès long-temps je voulais vous parler.

DIMITRI, *s'inclinant.*

Madame... un tel honneur...

ÉLISABETH, *à part et se soutenant à peine.*
(*Haut à Dimitri.*) Ah ! je me sens trembler.
Asseyons-nous de grace.

DIMITRI, *à part.*
O contre-temps funeste !

GOLOFKIN, *à part, dans le cabinet.*
Que va-t-elle lui dire ?.. Ecoutons.

DIMITRI, *avec désespoir.*
Elle reste.

ENSEMBLE.

DIMITRI, *à part.*
O ciel ! elle ne s'en va pas !
Ah ! je me meurs d'impatience
On va venir, l'heure s'avance,
Tout redouble mon embarras !..
A chaque instant je crois, hélas !
Entendre le bruit de ses pas.

ÉLISABETH.
Que j'aime ce doux embarras !
Oui, par respect en ma présence
Il n'ose rompre le silence,
Il veut parler et n'ose pas.
Malgré moi je partage, hélas !
Et son trouble et son embarras !

GOLOFKIN, *à part.*
Qui peut ici guider ses pas ?
Oui, dans un tel lieu sa présence
Doit exciter ma défiance.
Ecoutons, ne nous montrons pas.
A ma surveillance... à mon bras,
Les traîtres n'échapperont pas !

ÉLISABETH, *regardant Dimitri qui s'est assis près d'elle.*
(*A part.*) (*Haut.*)
Il se tait !.. c'est à moi de parler... et d'abord
Il faut qu'Elisabeth ici vous remercie
Du zèle qui vous fait exposer votre vie
Pour défendre sa cause et partager son sort !

DIMITRI, *vivement.*
De moi, de mes soldats, je vous réponds, madame.

GOLOFKIN, *à part.*
Qu'entends-je ?

DIMITRI, *de même.*
Dans l'ardeur qui pour vous les enflamme,
De la révolte attendant le signal,
Ils sont tous prêts !

GOLOFKIN, *à part.*
O complot infernal !

ÉLISABETH, *souriant.*
Oui, Lestocq me l'a dit !

GOLOFKIN, *à part.*
Lui, Lestocq ! ah ! le traître !

ÉLISABETH.
Il prétend qu'on peut croire à leur fidélité !
(*Avec intention.*)
A la vôtre surtout...

DIMITRI, *vivement et avec chaleur.*
Vous pourrez la connaître
Dès ce soir.

ÉLISABETH.
Ce soir !

DIMITRI, *de même et rapidement.*
Oui, le plan est arrêté !
Tous les principaux chefs, moi, Lestocq et vingt (autres,
Nous devons à minuit nous rendre tous d'ici
Aux quartiers Préobajenski,
Haranguer les soldats qui déjà sont des nôtres,
Nous marchons à leur tête et saisissons soudain
La régente, Munich et surtout Golofkin !..

GOLOFKIN, *à part.*
Grand merci ! d'un tel soin la récompense est prête.

DIMITRI, *se levant.*
Si tels sont les projets que vous vouliez savoir...

ÉLISABETH, *le retenant.*
Ce n'est pas tout encore !

DIMITRI, *à part.*
Ah ! plus d'espoir,
C'est fini ! j'en perdrai la tête !

ENSEMBLE.

DIMITRI, *à part.*
O ciel ! elle ne s'en va pas !
Ah ! je me meurs d'impatience !
On va venir, l'heure s'avance ;
Tout redouble mon embarras.
A chaque instant je crois, hélas !
Entendre le bruit de ses pas.

ÉLISABETH, *à part.*
Que j'aime ce doux embarras !
Oui, par respect en ma présence,
Il craint de rompre le silence ;
Il veut parler et n'ose pas,
Malgré moi je partage, hélas !
Et son trouble et son embarras.

GOLOFKIN, *à part.*
De leurs coupables attentats,
Grace au ciel, j'ai donc connaissance,
Et je bénis leur imprudence
Qui vient les livrer à mon bras !
Dans l'ombre je suivrai leurs pas :
Les traîtres n'échapperont pas.

ÉLISABETH.
Je veux savoir encore...

DIMITRI, *vivement.*
Ah ! je vous en conjure !
Parlez vite !

ÉLISABETH
On prétend... c'est Lestocq qui l'assure,
Qu'à tous ces noirs projets de conspiration
Vous vous êtes mêlé non par ambition,
Mais par amour... par excès de tendresse !

DIMITRI.
Ce Lestocq est-il indiscret !
(*Avec embarras.*)
Oser ainsi parler à votre Altesse...

ÉLISABETH, *le regardant avec tendresse.*
C'est une trahison !.. c'est bien mal en effet !

DIMITRI, *avec impatience et chaleur.*
Eh bien ! si vous savez pour qui mon cœur soupire,
Si vous savez par lui mes amours, mes projets,
A quoi bon feindre encore ? et s'il faut tout vous dire,
Celle que j'aime et qu'ici j'attendais...
(*On frappe violemment en dedans du cabinet à gauche où est Lestocq. Dimitri et Elisabeth s'arrêtent étonnés.*)

ÉLISABETH.
Du silence !

DIMITRI, *à part.*
O terreur mortelle !

ÉLISABETH, *montrant le cabinet à gauche.*
C'est là, de ce côté !..

DIMITRI, *à part.*
Grand Dieu ! si c'était elle !
(*A Elisabeth.*)
Qui que ce soit... fuyez des regards indiscrets !

ENSEMBLE.

DIMITRI, *à Elisabeth.*
On pourrait vous surprendre,
On pourrait nous entendre !
Il est trop dangereux

De rester en ces lieux,
Partez, partez, de grace!
Le danger vous menace!
Mais comptez sur ma foi!
L'honneur m'en fait la loi!

ÉLISABETH.

Oui, l'on peut nous surprendre!
On pourrait nous entendre!
Il est trop dangereux
De rester en ces lieux!
Partez, partez de grace!
Le danger vous menace!
Adieu, pensez à moi,
Et croyez à ma foi!

GOLOFKIN, *à part.*

Ce que je viens d'entendre,
Ce qu'il vient de m'apprendre
Peut suffire à mes vœux!
Quittons! quittons ces lieux!
O criminelle audace!
Point de pitié... de grâce!
Leurs secrets sont à moi,
Qu'ils pâlissent d'effroi!

(Elisabeth sort par la porte du fond, et Golofkin sort du cabinet à droite où il est, par la porte extérieure qui donne sur le parc.)

SCÈNE VI.

DIMITRI *seul, puis* LESTOCQ.

DIMITRI. Enfin j'en suis débarrassé?.. (*Montrant le cabinet à gauche.*) Et cette pauvre Eudoxie qui était là, qui attendait. (*On continue à frapper.*) Et qui s'impatiente, je le crois bien. Courons lui ouvrir!.. (*Il tire le verrou qui est en dehors, et Lestocq paraît.*) Dieu! Lestocq! Que diable venez-vous faire ici?

LESTOCQ, *avec colère.* Eh, morbleu! c'est ce que j'allais vous dire.

DIMITRI. Me faire manquer mon rendez-vous!

LESTOCQ. Faire manquer nos projets! nous dénoncer! nous perdre!

DIMITRI. Moi! êtes-vous fou?

LESTOCQ. Il y a de quoi le devenir!.. (*Montrant le cabinet à droite.*) Il était là... il y est peut-être encore. (*Portant la main à un poignard, et allant ouvrir la porte.*) Non... non... parti!

DIMITRI. Eh! qui donc?

LESTOCQ. Golofkin! qui vous écoutait.

DIMITRI, *gaîment.* Vraiment! quel bonheur que sa femme ne soit pas venue! moi qui en étais désolé!.. il y a un Dieu pour les amans!.. et après tout, puisqu'il est parti, bon voyage.

LESTOCQ, *avec fureur.* Parti! avec tous nos secrets, dont vous venez de lui faire part!

DIMITRI. Comment cela?

LESTOCQ. Puisqu'il était-là, il a dû vous entendre... car moi, qui étais plus loin, je n'ai pas perdu un mot de votre conversation... et si je n'avais pas frappé à cette porte... si je ne l'avais pas interrompue au plus beau moment... il allait tout renverser, il allait déclarer à la princesse...

DIMITRI. Que j'adore madame Golofkin, où est le mal?

LESTOCQ, *avec colère.* Le mal!

DIMITRI. C'est juste... son mari qui était là... je n'y pensais plus. C'est vrai, docteur, c'est vrai... je suis un étourdi. Que voulez-vous, je l'aime tant que j'en perds la tête... dites-moi ce qu'il faut faire.

LESTOCQ, *en fureur.* Rien! rien... ne faites plus rien! ne vous mêlez de rien, voilà tout ce que je vous demande. Venez, venez, suivez-moi, et voyons s'il y a moyen de tout réparer...

Il sort en entraînant Dimitri qui regarde du côté du cabinet à droite.

DIMITRI. C'est elle! je la vois!

LESTOCQ, *l'entraînant.* Raison de plus!

Ils sortent par le fond. Au même moment Golofkin, Eudoxie et Voref paraissent à la porte à droite.

SCÈNE VII.

GOLOFKIN, EUDOXIE, VOREF.

GOLOFKIN, *entrant par la porte à droite au moment ou Dimitri vient de sortir par le fond et le montrant du doigt à Voref.* Tenez... vous le voyez... ce jeune homme qui s'éloigne dans les jardins avec Lestocq... le capitaine Dimitri, du régiment de Novogorod.

EUDOXIE, *à part.* Dimitri!

GOLOFKIN. Qu'on me rende compte de toutes leurs démarches... Je vous charge de les surveiller...

VOREF, *à demi-voix.* Pourquoi ne pas les arrêter sur-le-champ?

GOLOFKIN, *de même.* Parce que je n'en connais que deux encore!.. tandis qu'en attendant à ce soir... je saisirai d'un seul coup tous les conjurés... Va, te dis-je, et observe-le sans éveiller ses soupçons.

Voref sort.

EUDOXIE. Eh! mon Dieu! monsieur, quel air sombre et soucieux... que se passe-t-il donc?.. et pourquoi m'empêcher d'aller à ce bal?

GOLOFKIN. Je dirai... j'ai déjà dit à plusieurs personnes que vous étiez indisposée!.. vous le serez... vous vous arrangerez pour l'être.

EUDOXIE. Mais pourquoi?.. pour quelles raisons?

GOLOFKIN. Pour vous éloigner du dan-

ger... (*A demi-voix.*) Apprenez qu'une conspiration doit éclater cette nuit pendant le bal...

EUDOXIE. Est-il possible!

GOLOFKIN. Eh! oui, sans doute, ce Lestocq que j'avais acheté et qui m'a vendu... ce Dimitri, et d'autres encore que je connaîtrai, doivent, ce soir à minuit, se rendre aux casernes Préobajenski pour exciter à la révolte des soldats qui déjà m'étaient suspects, et que l'on a remplacés par les chevaliers-gardes, qui nous sont dévoués... (*se promenant.*) Oui, à minuit, ils se présenteront pour haranguer la troupe... on les laissera entrer... la porte se refermera sur eux... tous pris... et un un quart-d'heure après, tous fusillés!..

EUDOXIE, *à part.* Je me meurs!.. (*A Golofkin et en tremblant.*) Mais s'il y avait dans le nombre... des gens plus imprudens que coupables... qui, entraînés... égarés...

GOLOFKIN. Pourquoi se trouvent-ils là? car je vous jure bien que de tous ceux qui à minuit se présenteront aux casernes.. pas un n'échappera.

EUDOXIE, *à part.* O mon Dieu!.. comment le sauver? comment l'empêcher de s'y rendre?

SCENE VIII.

Les Précédens, CATHERINE.

CATHERINE. Eh! mais, madame... vos fleurs, votre parure, tout est prêt, et nous vous attendons.

EUDOXIE. C'est inutile... je ne m'habillerai pas... je n'irai pas au bal.

GOLOFKIN, *lui prenant la main et à demi-voix.* C'est bien, madame, je vous remercie.

EUDOXIE. Viens, viens, Catherine, je n'espère qu'en toi.

Elle sort avec Catherine.

SCÈNE IX.

GOLOFKIN, *puis* LESTOCQ.

GOLOFKIN. Ah! monseigneur Lestocq... vous qui êtes un si habile médecin, nous verrons si vous avez le talent de vous sauver... (*Se retournant et apercevant Lestocq.*) Eh! le voilà, ce cher docteur... je vous demandais.

LESTOCQ. Est-il vrai, monseigneur? (*A part.*) Tâchons de savoir s'il a tout entendu...

GOLOFKIN. Oui, ma femme était un peu indisposée.

LESTOCQ. O ciel!

GOLOFKIN. Rassurez-vous cela va mieux; seulement, je crains qu'elle ne puisse ce soir aller au bal.

LESTOCQ. C'est donc grave... et je cours auprès d'elle...

GOLOFKIN. Demain, si vous avez le temps... si vous le pouvez...

LESTOCQ, *se promenant ainsi que Golofkin.* Aura-t-on le plaisir de vous voir au bal?

GOLOFKIN. Certainement... Croyez-vous, docteur, que la fête soit belle?

LESTOCQ, *froidement.* Superbe!

GOLOFKIN, *souriant.* Vous espérez vous y amuser?

LESTOCQ. Mais oui... Et vous, Excellence?

GOLOFKIN. Franchement, j'y compte, et à moins d'événemens qu'on ne peut prévoir...

LESTOCQ, *froidement.* Je n'en vois guère, et je crois que tout se passera à merveille.

GOLOFKIN, *cessant de se promener.* Moi aussi! Dites donc, docteur (*s'appuyant sur son épaule.*) j'ai observé ce jeune homme de ce matin, et vous aviez raison, je crois comme vous qu'il est amoureux de ma femme.

LESTOCQ, *vivement.* Je n'ai jamais dit que madame la comtesse...

GOLOFKIN. Je le sais bien, car j'ai fait encore une autre découverte : je soupçonne qu'il y a une dame... une grande dame...

LESTOCQ. Qui est éprise du jeune officier... je le savais.

GOLOFKIN, *riant.* Et vous ne me le disiez pas... c'est mal. (*En confidence.*) Demain docteur, demain nous causerons de cela.

LESTOCQ, *à part.* Est-ce qu'il ne saurait rien?

GOLOFKIN. Quand vous viendrez voir ma femme, et en même temps je vous demanderai pour moi une petite consultation.

LESTOCQ, *lui prenant la main.* Sur-le-champ, je suis à vos ordres. (*Lui tâtant le pouls.*) Et si vous voulez permettre..

GOLOFKIN. Comment donc... dès que je suis entre vos mains... je suis tranquille.

LESTOCQ, *à part, après avoir tâté le pouls.* Dieu! comme il bat avec violence! (*Il regarde Golofkin en face bien attentivement. Golofkin détourne les yeux, et Lestocq, tenant toujours son pouls, dit à part.*) Il sait tout! (*Haut et froidement.*) Le pouls est bon... il est calme... un peu de malaise. de plénitude... nous vous débarrasserons de tout cela.

GOLOFKIN, *souriant.* Je ne vous parle pas de ma reconnaissance.

LESTOCQ, *de même.* J'y compte, et m'y attends... A ce soir, monseigneur.

GOLOFKIN, *sortant*. A ce soir, docteur.

SCÈNE X.

LESTOCQ, *regardant sortir Golofkin.*

Oui, il sait tout. (*Montrant son pouls.*) Sans le savoir il s'est trahi... Il n'y a qu'une chose qui m'étonne, c'est qu'il n'ait pas déjà fait tomber ma tête... c'est une faute! je tâcherai de la lui faire payer cher... il ne faut plus penser à nous rendre aux casernes Préobajenski, où sans doute Golofkin nous attendra. Mais pendant ce tems, si on s'emparait du conseil de régence du jeune empereur surtout... mais il habite le palais dont les portes sont bien gardées!.. Une attaque de vive force, impossible, y pénétrer cette nuit par ruse ou par adresse, cela vaudrait mieux.. mais comment?

Il marche d'un air agité, et remonte le théâtre.

SCÈNE XI.

LESTOCQ, CATHERINE, *sortant du cabinet à droite.*

CATHERINE. J'ai beau courir, je ne l'aperçois pas?

LESTOCQ. C'est Catherine! à qui en veut-elle?

CATHERINE, *jetant un cri de surprise.* Ah! monsieur le docteur!

LESTOCQ. Ce n'est pas moi que vous cherchez?

CATHERINE. Non! c'est monsieur Dimitri, j'ai quelque chose à lui dire.

LESTOCQ. De votre part?

CATHERINE. Oh! mon Dieu, non!

LESTOCQ. De qui donc alors?

CATHERINE. Ne me le demandez pas, monsieur le docteur, parce que j'ai juré de ne pas en parler.

LESTOCQ, *avec ironie.* Et quand vous avez juré, vous tenez si bien vos sermens.

CATHERINE. Que voulez-vous dire?

LESTOCQ. Est-ce que je ne sais pas tout ce qui se passe! est-ce que vous n'avez pas révélé tantôt, ici même, à Golofkin, ce que je vous avais recommandé de lui taire? et votre trahison...

CATHERINE. Ce n'est pas de la trahison, c'est de la peur! il voulait me tuer.

LESTOCQ. Et si je raconte à Strolof que vous avez manqué à vos sermens... il vous abandonnera... il ne voudra plus vous épouser.

CATHERINE, *effrayée.* Eh bien! par exemple...

LESTOCQ, *faisant un pas.* Et je le lui dirai.

CATHERINE, *le retenant.* Ah! monsieur le docteur, je vous en prie, ne lui en parlez pas!

LESTOCQ. Soit! à condition que vous, vous parlerez, que vous me direz tout!

CATHERINE. Ça ne vous regarde en rien.

LESTOCQ. N'importe... vous cherchiez Dimitri.

CATHERINE. Pas pour moi.

LESTOCQ. Pour qui donc?

CATHERINE. De la part de ma maîtresse.

LESTOCQ. Madame Golofkin.

CATHERINE. Oui.

LESTOCQ, *vivement.* Et pourquoi faire? dans quel motif? que lui veut-elle?

CATHERINE. Attendez donc que je m'y reconnaisse, je suis entrée tout-à-l'heure avec madame au palais impérial où elle demeure.

LESTOCQ, *vivement.* Au palais!..

CATHERINE. Oui... dans son appartement, et au lieu de s'habiller pour le bal, elle se promenait d'un air agité... disant de tems en tems tout haut des mots que je ne comprenais pas.

LESTOCQ. C'est égal!

CATHERINE. Elle a répété plusieurs fois : caserne Préobajenski...

LESTOCQ. Et puis?

CATHERINE, *imitant sa maîtresse.* « Le » malheureux! l'imprudent!.. s'il y va... » il est mort. »

LESTOCQ. Et puis?

CATHERINE, *imitant toujours sa maîtresse.* » Minuit!.. minuit... comment l'empê- » cher? » Enfin, si ce n'était le respect qu'on doit à une grande dame... elle avait l'air d'être folle!.. et elle s'est mise à écrire en me disant : Tu vas porter cette lettre...

LESTOCQ, *vivement.* Une lettre où est-elle?

CATHERINE. Elle l'a déchirée... en s'écriant : Non, non, c'est trop se compromettre... j'aime mieux, a-t-elle ajouté, me confier à toi, à ton attachement... à ta fidélité... et vous voyez, monsieur le docteur...

LESTOCQ. Est-ce que c'est y manquer? est-ce qu'on ne doit pas tout dire à son docteur? eh bien!.. tu t'es donc chargée d'annoncer à Dimitri...

CATHERINE. Que madame avait un important service à lui demander!.. un service d'où dépendait sa vie et qu'elle le suppliait de se trouver ce soir à minuit à la porte du palais.

LESTOCQ. La grande porte...

CATHERINE. Non, celle qui donne sur les bords de la Néva, et je dois, seule et dans l'ombre, aller lui ouvrir, dès qu'il

aura frappé trois coups... voilà tout ce qu'elle m'a dit... il n'y a pas un mot de plus... c'est l'exacte vérité,

LESTOCQ, *avec impatience*. C'est bien! c'est bien!

CATHERINE. Et maintenant qu'est-ce qu'il faut faire?

LESTOCQ. Remplir ton message auprès de Dimitri, sans parler à lui ni à ta maîtresse de ce que tu m'as confié.

CATHERINE, *vivement*. Oh! je vous le promets.. d'autant que j'avais déjà promis... car je ne sais pas comment cela se fait, mais sans le vouloir je promets à tout le monde!

LESTOCQ. Qu'importe, si on est fidèle?..

CATHERINE. Voilà!.. aussi vous le direz à Strolof... n'est-il pas vrai?.. parce qu'une fois marié il aura confiance...

LESTOCQ. Eh! partez donc, morbleu... vous n'avez pas de temps à perdre... (*Catherine s'enfuit.*) Ni nous non plus!.. le ciel nous seconde; je sais maintenant comment pénétrer cette nuit au palais.

On entend en dehors et au loin un bruit de fanfare et d'harmonie.

SCENE XII.

LESTOCQ, STROLOF, *sortant de la porte à droite.*

STROLOF, *à demi-voix*. La régente traverse les jardins de l'Ermitage et se rend à la salle de bal.

LESTOCQ. Un bal... des parures... des chants d'allégresse... et dans quelques heures... la mitraille... la fusillade... des malheureux égorgés... et si nous succombons... moi ce n'est rien!.. mais Elisabeth, ma pauvre souveraine...(*Montrant Strolof.*) Et lui peut-être...

STROLOF. Qu'y a-t-il, maître?

LESTOCQ. Rien, une absurdité... je m'amuse à penser... quand il faut agir!

FINAL.

Entends-tu? la fête commence!

Courant aux croisées du fond qu'il ouvre toutes l'une après l'autre et par lesquelles on aperçoit les jardins de l'Ermitage.)

Quelle foule joyeuse:.. immense!..
Vois-tu dans ces jardins comme ils se pressent tous!
Et des orchestres de la danse,
Les sons harmonieux arrivent jusqu'à nous.

LESTOCQ et STROLOF, *regardant au fond.*

O douce nuit, belle soirée!
Instant d'où dépend notre sort,
Quelle chance m'est préparée;
Est-ce la victoire ou la mort?

(Ils vont regarder aux croisées du fond. L'on voit plusieurs groupes traverser les jardins.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DIMITRI, *entrant par la porte à droite, qui est restée ouverte.*

DIMITRI.

O douce nuit! belle soirée!
Espérance plus douce encor,
Maîtresse chérie!.. adorée,
De toi va dépendre mon sort.
(*A part.*)
Oui, j'irai, mais minuit! c'est juste la même heure
Que nos autres projets... et s'il faut que je meure,
Que deviendrait, hélas! Eudoxie!..
Apercevant Lestocq.
Ah! c'est lui!
Pourriez-vous retarder pour moi, pour un ami,
La conspiration d'un quart-d'heure?

LESTOCQ, *froidement.*

Eh! mais oui!
Aux quartiers Préobajenski
Nous n'irons point!

DIMITRI, *avec joie.*

L'idée est bien meilleure,
Et vous avez raison, car j'ai pour cette nuit
Un rendez-vous...

LESTOCQ.

Vraiment!

DIMITRI, *s'arrêtan*

Mais jamais je ne cause!
De votre appartement, ce soir... avant minuit,
Permettez-vous, docteur, qu'un instant je dispose?

LESTOCQ.

Et pourquoi?

DIMITRI.

Pour changer de costume et d'habit
Et prendre un long manteau...

LESTOCQ.

Favorable au mystère!
A vos ordres!

DIMITRI.

C'est bien!

LESTOCQ, *bas à Strolof, lui montrant Dimitri.*

Toi, tu suivras ses pas!
Et dès qu'il aura mis le pied chez moi!..

STROLOF.

Que faire?

LESTOCQ, *à voix basse.*

Sur-le-champs tu l'enfermeras!
Et restant prisonnier ainsi la nuit entière,
Il ne pourra plus nuire à nos desseins, je croi!

STROLOF.

Oui, mais son rendez-vous!

LESTOCQ.

Un autre ira.

STROLOF.

Qui?

LESTOCQ.

Moi!

ENSEMBLE.

LESTOCQ, et STROLOF.

O douce nuit! belle soirée!
Instant d'où dépend notre sort!
Quelle chance m'est préparée,
Est-ce la vengeance où la mort?

DIMITRI.

O douce nuit! belle soirée!
Espérance plus douce encor!
Maîtresse chérie!.. adorée!
C'est de toi que dépend mon sort!

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, GOLOFKIN, ELISABETH, *habillée en bergère du tems, ainsi que plusieurs dames de la cour;* CATHERINE, GENS DE COUR, HOMMES ET FEMMES, *en habits de caractère. Ils paraissent au fond dans le jardin, et plusieurs entrent dans le pavillon.*

ÉLISABETH, *montrant son costume.*

Voyez si j'ai les habits,
Le ton d'une humble bergère;
Voyez si j'ai bien appris
Les airs naïfs du pays!

PREMIER COUPLET.

«Ah! qu'elle est belle
»Celle
«Qu'aime monseigneur!
»La jeune fille
»Brille
»D'un éclat vainqueur!..
«Esclave aux regards si doux.
»Sans peine
»On brise sa chaîne
»Un mot, un coup d'œil de vous...
»Le maître est à vos genoux.

DEUXIÈME COUPLET.

»Il croyait être
»Maître
»Dans ce beau séjour!
»Erreur extrême!
»Il aime
»Et tremble à son tour!
»Esclave aux regards si doux,
»Sans peine
»On brise sa chaîne,
«Un mot... un coup d'œil de vous
»Le maître est à vos genoux.

TROISIÈME COUPLET.

»La jeune esclave
»Brave
»Les lois de la cour!
»Soudain noblesse
»Cesse
»Où règne l'amour!..
»Esclave... aux regards si doux,
»Sans peines
»On brise sa chaîne
»Un mot; un coup d'œil de vous
»Le maître est à vos genoux!..

CHOEUR.

C'est divin! c'est charmant! ses accens enchanteurs
On séduit à la fois et nos sens et nos cœurs!

GOLOFKIN, *à Elisabeth.*

Déjà pour le bal tout s'apprête,
Et la régente espère à cette fête
Voir votre Altesse...

ÉLISABETH,

A l'instant je m'y rends.
A Lestocq.
Vous y venez, docteur?

LESTOCQ, *s'inclinant.*

Pour vous y voir paraître!
(Bas à Strolof.)
Va trouver nos amis...

ÉLISABETH, *à Golofkin.*

Ces jardins sont charmans!

LESTOCQ.

Mais y rester trop tard est imprudent peut-être!

DIMITRI, *étourdiment.*

Le docteur a raison, je pars avant minuit...

LESTOCQ.

Moi de même!

CATHERINE, *regardant Dimitri, et* GOLOFKIN, *regardant Lestocq et Dimitri.*

J'entends!

GOLOFKIN, *à part.*

Traîtres! mon œil vous suit!

ÉLISABETH, *bas à Lestocq.*

Quoi, minuit!.. c'est l'instant du complot... Je (frisonne...
Et que faire?

LESTOCQ, *à demi-voix.*

Danser!.. la prudence l'ordonne...
(Bas à Strolof.)
Et nous à minuit!

STROLOF, *regardant Lestocq.*

C'est dit!

CATHERINE, *à Dimitri à demi-voix*

Minuit!

DIMITRI, *de même.*

Minuit!

GOLOFKIN, *les regardant à part avec joie.*

Minuit!

ÉLISABETH, *tremblante*

Minuit!

ENSEMBLE.

DIMITRI.

O douce nuit! belle soirée,
Espérance plus douce encor!

ÉLISABETH ET LE CHOEUR.

O douce nuit! belle soirée!
Espérance plus douce encor!

GOLOFKIN.

O douce nuit! belle soirée,
Pour moi bientôt plus douce encor!

LESTOCQ ET STROLOF.

O douce nuit! belle soirée,
Instant d'où dépend notre sort!

CATHERINE.

O douce nuit! belle soirée,
Dont il faut se priver encor!

DERNIÈRE STRETTE.

Oui l'orchestre joyeux
Retentit en ces lieux!
Sous ce riant feuillage
Le plaisir nous engage!
Les grâces et l'amour
Ici tiennent leur cour!
A l'appel du plaisir
Hâtons-nous d'accourir!

(Ils sortent tous en désordre et se perdent dans les jardins.)

ACTE IV.

Un appartement du palais. — De grandes fenêtres au fond donnant sur la place publique. — Porte au fond et deux latérales.

SCÈNE I.

RÉCITATIF.

EUDOXIE.

Voici bientôt minuit!.. au rendez-vous fidèle,

Il va venir! et moi je ne le verrai pas!
Mais en ces lieux où l'amitié l'appelle
Loin des bourreaux du moins je retiendrai ses pas!

CANTABILE.

Celui qui m'adore,
M'attend et m'implore,
Une fois encore
Je pourrai le voir!
Dieu qui nous console,
Sois ma seule idole,
Que par toi j'immole
L'amour au devoir.

CAVATINE.

Oui, d'espérance et de plaisir
Ce seul espoir me fait frémir;
Il est sauvé!... que dans mon cœur
Rentrent la joie et le bonheur.
Mon zèle
Fidèle
Sur lui veille toujours,
Heureuse,
Joyeuse,
J'aurai sauvé ses jours!

SCÈNE II.

EUDOXIE, CATHERINE.

CATHERINE. Voici minuit... je vais l'attendre où il m'a promis de se trouver.

EUDOXIE. Tu m'a bien comprise!

CATHERINE. Oui, madame. Dès qu'il viendra, dès que j'entendrai le signal...

EUDOXIE. Tu ouvriras la porte du palais qui donne sur la Néva, et tu le conduiras... là, dans ce cabinet... où tu l'enfermeras...

CATHERINE. Tout seul...

EUDOXIE. Sans doute.

CATHERINE. Et vous ne le verrez pas!

EUDOXIE. Non... je rentre chez moi, dans mon appartement, d'où je ne sortirai pas.

CATHERINE, *à part.* Eh bien! par exemple! donner un rendez-vous à un amant pour l'enfermer tout seul, autant valait le laisser chez lui... Ces grandes dames ont des idées... *(Haut)* J'y vais, madame....

EUDOXIE. Et de la discrétion...

CATHERINE. Oui, madame... (*A part en sortant.*) Pauvre jeune homme!

EUDOXIE. Au moins, et en le forçant de passer la nuit ici, au palais... il n'ira pas ce soir aux casernes Préobajenski... c'est tout ce que je veux. (*Regardant la porte à gauche.*) Ne restons pas ici... Qui vient là?.. serait-ce mon mari?.. non, la princesse.

SCENE III.

EUDOXIE, ELISABETH. *Un domestique la suit et reste dans l'antichambre.*

EUDOXIE. Vous, madame... que je croyais au bal... à cette fête dans les jardins de l'Ermitage.

ÉLISABETH. Je n'y suis pas restée longtems... je n'ai pas attendu minuit, et sachant de M. Golofkin que vous étiez seule et souffrante... j'ai voulu vous voir avant de me retirer.

EUDOXIE. Que de bontés?

ÉLISABETH. Et puis, j'ai appris tant de choses... (*A part.*) Ce Lestocq vient de me faire part de son nouveau plan, d'une attaque sur le palais. Il parle de tout tuer, de tout renverser... C'est horrible... comme si on ne pouvait pas faire de révolutions sans faire de mal à personne.

EUDOXIE, *qui pendant ce tems a écouté près de la porte, à part, vivement.* J'ai cru entendre... (*Haut à Elisabeth.*) Venez, madame... passons chez moi!

ÉLISABETH. Mais non, au contraire... je voulais vous décider à me suivre... à venir auprès de moi. (*A part.*) Là, du moins, elle sera en sûreté.

EUDOXIE. Quitter ces lieux... cette nuit... et pourquoi?

ÉLISABETH. Ne me le demandez pas, je ne pourrais vous le dire; mais vous savez, Eudoxie, que vous avez été autrefois pour moi une compagne, une amie, et il y a ici, à la cour, si peu de gens qui nous aiment... que ceux-là, il faut veiller sur eux, les sauver...

EUDOXIE. Les sauver!.. il y a donc du danger!

ÉLISABETH. Je ne dis pas cela... aucun, sans doute; mais vous savez que Golofkin, votre mari, est assez généralement détesté... (*Se reprenant*) Non... non... je veux dire... qu'il n'est pas aimé de beaucoup de monde... pas même de vous, peut-être... (*Vivement.*) C'est tout naturel, ça ne me regarde pas... mais dans ces tems de trouble... (*Avec embarras.*) il se pourrait que l'on s'en prît d'abord à lui, et vous pourriez vous-même, confondue dans le désordre et l'horreur d'une scène pareille...

EUDOXIE. Ah! vous me faites trembler! On va donc attaquer le palais!

ÉLISABESH. C'est possible... je n'en sais rien.

EUDOXIE, *à part.*)Et Dimitri que dans ce moment j'y fais venir... Dieu!.. c'est Catherine!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CATHERINE, *sortant de la porte à gauche qu'elle referme et dont elle prend la clef.*

TRIO.

CATHERINE, *à Eudoxie, sans voir Elisabeth.*
Il est là!.. tout a réussi!

(*Montrant la porte à gauche.*)
Je viens de l'enfermer ici !
(*Montrant la clef qu'elle vient d'ôter de la porte et qu'elle tient à la main.*)
Voici la clef!
(*Apercevant Elisabeth.*)
Dieu! son Altesse!

EUDOXIE, *bas à Catherine.*
Qu'as-tu fait?

CATHERINE, *à part.*
Quelle maladresse!

ÉLISABETH, *regardant en souriant Eudoxie et Catherine.*
D'où vient donc ce trouble?.. et quelle est
La personne qu'avec mystère
Vous tenez ainsi prisonnière?

EUDOXIE.
O ciel! Votre Altesse croirait...

ÉLISABETH, *la regardant toujours en riant*
Mais, si comme je le soupçonne,
Il s'agit d'un tendre secret,
D'avance je vous le pardonne...

EUDOXIE, *vivement.*
Madame...

ÉLISABETH.
Je sais ce que c'est...
Et, loin de vouloir vous trahir,
Que ne puis-je ici vous servir!
(*A Eudoxie.*)
Parlez, je voudrais vous servir.

CATHERINE, *bas à Eudoxie.*
Au fait, elle peut vous servir.

ENSEMBLE. ÉLISABETH.
Allons, belle dame,
Mon cœur le réclame,
Ouvrez-moi votre ame!
Parlez sans détours.
Croyez ma tendresse,
Oui, quoique princesse,
Moi je m'intéresse
Toujours aux amours.

CATHERINE.
Allons donc, madame,
Son cœur le réclame:
Ouvrez-lui votre ame,
Parlez sans détours.
Croyez sa tendresse,
Oui, quoique princesse,
Elle s'intéresse
Toujours aux amours.

EUDOXIE.
En vain dans mon ame,
Contre cette flamme
Le devoir réclame;
Mon cœur dans ce jour,
Tout à la tendresse,
Cède à sa faiblesse.
Et comment sans cesse
Combattre l'amour?

CATHERINE, *bas à Eudoxie.*
Lorsqu'autrement l'on ne peut faire,
Il vaut mieux parler franchement.
(*Passant près d'Elisabeth.*)
Oui, c'est un jeune militaire
Que nous faisons venir en secret...

ÉLISABETH, *avec gaîté.*
C'est charmant!

CATHERINE.
Mais dans un bon motif!

EUDOXIE, *lui faisant signe de se taire.*
(*A la princesse.*) Oui, madame,
Je voulais préserver ses jours d'un sort fatal;
Mais je ne l'aime pas... j'en jure sur mon ame!

ÉLISABETH, *riant et à demi-voix.*

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.
Allons, belle dame,
Mon cœur le réclame,
Ouvrez-moi votre ame,
Parlez sans détours.
J'aime la tendresse
Et quoique princesse,
Mon cœur s'intéresse
Toujours aux amours!

CATHERINE.
Allons donc, madame
Son cœur le réclame,
Ouvrez-lui votre ame,
Parlez sans détours;
Croyez sa tendresse,
Oui, quoique princesse
Son cœur s'intéresse
Toujours aux amours.

EUDOXIE.
En vain dans mon ame,
Contre cette flamme
Le devoir réclame;
Mon cœur sans détour,
Tout à la tendresse.
Cède à sa faiblesse;
Et comment sans cesse
Combattre l'amour?

ÉLISABETH.
Et cet amant vaut-il que l'on s'expose ainsi
Pour le sauver?

CATHERINE, *à qui sa maîtresse fait en vain signe de se taire.*
Sans doute! il adore madame,
Et c'est un cavalier si brave et si gentil!
Vous l'avez vu!

ÉLISABETH, *gaîment.*
Vraiment!.. et c'est...

CATHERINE, *à demi-voix.*
Le jeune Dimitri.

ÉLISABETH, *stupéfaite et toute tremblante d'émotion.*
Dimitri! qu'as-tu dit?.. lui que l'amour enflamme
Pour ta maîtresse!

CATHERINE.
Eh! vraiment oui!

ÉLISABETH.
Qui pour un rendez-vous, pour la voir, vient ici!

CATHERINE.
Oui vraiment!
(*Montrant le cabinet à gauche et la clef qu'elle tient à la main.*)
Il est là je l'ai conduit moi-même!

ÉLISABETH, *lui arrachant la clef.*
Ah! c'en est trop...

CATHERINE *et* EUDOXIE.
D'où vient ce trouble extrême!

ÉLISABETH, *à part et douloureusement.*
Ah! moi qui l'aimais tant!...
(*Avec colère.*) Et ce Lestocq... et lui...
M'abuser, me trahir et me jouer ainsi!

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.
Oui, la haine succède
A l'amour, au bonheur!
Oui, c'en est fait, je cède
A ma juste fureur!

D'un pareil artifice,
D'un détour si honteux,
Je veux avoir justice,
Ils périront tous deux !

EUDOXIE *et* CATHERINE, *regardant Elisabeth*

A sa bonté succède
La haine et la fureur ;
Mon Dieu, sois-nous en aide,
Je tremble de frayeur !
Ah ! s'il faut qu'il périsse,
Si quelqu'un dans ces lieux
Mérite le supplice
Ne punis que nous deux !

ÉLISABETH, *se mettant à la table et écrivant d'un air agité.*

Golofkin saura tout !... malheur à qui m'offense !...

EUDOXIE, *effrayée.*

O ciel !

ÉLISABETH, *écrivant toujours.*

Oui, leur trépas... assure ma vengeance..
(*A Eudoxie.*)
Mais vous, ne craignez rien... pour vous aucun dan-(ger ;
Car ce n'est pas de vous que je veux me venger !
(*Appelant le domestique qui l'accompagnait à la deuxième scène.*)
Tiens... pars...
(*Lui remettant le billet qu'elle vient d'écrire.*)
A Golofkin !..
(*Le domestique sort.*)

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.

Oui, la haine succède
A l'amour, au bonheur !
Oui, c'en est fait, je cède
A ma juste fureur !

EUDOXIE et CATHERINE.

A sa bonté succède
La haine et la fureur !
Mon Dieu, sois-nous en aide !
Je tremble de frayeur !
(*Eudoxie et Catherine, sur un geste de la princesse, sortent par une des portes à gauche.*)

SCÈNE V.

ELISABETH, *seule.*

Je serai vengée !. c'est ce que je voulais. Golofkin est instruit maintenant de tous les projets que l'on tramait en mon nom. Lestocq les paiera de sa tête... et quant à Dimitri... je me charge moi-même de punir. (*montrant la porte à gauche*) il est là ! que je le voie, ce perfide ; que je jouisse de son trouble et de sa confusion !.. Ah ! ma main tremble, et je puis à peine tourner cette clef... (*La porte s'ouvre*). Paraissez, capitaine... paraissez, Dimitri.

SCENE VI.

ELISABETH, LESTOCQ, *enveloppé d'un manteau.*

ÉLISABETH. Venez... c'est maintenant qu'il faut me rendre compte de toutes les trahisons dont vous et Lestocq vous êtes rendus coupables envers moi.

LESTOCQ, *jetant son manteau.* Moi, coupable !

ÉLISABETH. Dieu ! Lestocq !

LESTOCQ, *souriant.* Coupable de vous aimer, de vous servir, de se dévouer pour vous. Si ce sont là les crimes dont Votre Altesse m'accuse, j'ai, grace au ciel beaucoup de complices.

ÉLISABETH. Je vous accuse de vous être joué de ma confiance et des sentimens qui m'étaient les plus chers, de m'avoir dit que Dimitri m'aimait.

LESTOCQ. Je le soutiens !

ÉLISABETH. Et vous me trompez encore. Vous savez aussi bien que moi qu'il aime Eudoxie, qu'il en est aimé.

LESTOCQ, *à part.* Grand Dieu !

ÉLISABETH. Que cette nuit même il en a reçu un rendez-vous, et tout-à-l'heure, j'ai trouvé ici madame Golofkin qui, inquiète et tremblante, m'a tout confié. Ah ! vous ne comptiez pas sur un tel aveu, et confondu maintenant, vous ne savez que répondre.

LESTOCQ, *froidement.* Cela ne m'embarrasse pas un moment.

ÉLISABETH. Quoi ! vous me soutiendriez qu'elle n'attendait pas ici même Dimitri.

LESTOCQ. C'est possible ! Mais en tous cas, elle l'aurait attendu long-temps ; car il était bien décidé à ne pas venir

ÉLISABETH. Que dites-vous ?

LESTOCQ. Qu'il est aimé de madame Golofkin, c'est vrai. Ce n'est pas sa faute, tout le monde l'aime, ce jeune homme, il ne peut pas empêcher cela ; mais tous les sentimens qu'on éprouve pour lui, il n'est pas obligé de les partager, dans ce moment surtout où il a bien autre chose en tête, et surtout dans le cœur. Oui, madame, oui, je vous le répète, c'est vous seule qu'il aime, et quand il a reçu tantôt ce message de madame Golofkin, j'étais là, près de lui, et il s'est écrié : c'est impossible ! je n'irai pas ! ça été son premier mot. Puis, en galant homme, et se rappelant les égards que l'on doit à une femme, même qu'on n'aime pas, il m'a dit : Docteur, allez-y à ma place ; faites-lui entendre raison, calmez son désespoir, mais dites-lui la vérité, dites-lui que j'aime ailleurs. Oui, madame, et il le prouve en ce moment les armes à la main, en combattant pour vous.

ÉLISABETH. Grand Dieu !

LESTOCQ. Il est à la tête des conjurés, il expose sa vie pour défendre celle qui l'accuse et qui doute de son amour.

ÉLISABETH. Ah ! je n'en doute plus !.. et c'est moi qui suis bien malheureuse, bien

coupable; c'est moi qui l'ai trahi, qui vous ai trahi tous.

LESTOCQ. Que dites-vous ?

ÉLISABETH. N'écoutant que ma colère, ma jalousie, que voulez-vous !.. peu m'importait le complot, son amour était tout pour moi; je ne voyais que lui, et me croyant trahie, ne rêvant que la vengeance, je viens d'écrire, de tout révéler à Golofkin.

LESTOCQ. Malédiction !

ÉLISABETH. Vos projets sur Munich, Osterman; et je lui ai même recommandé d'éloigner le prince Ivan de ce palais.

LESTOCQ, *se frappant la tête.* Voir tout renverser au moment du succès !.. jeter à ses pieds une couronne... et tout cela par amour !

ÉLISABETH. Lestocq ! Lestocq ! pardonnez-moi !

LESTOCQ, *froidement.* Que voulez-vous, madame? tout est fini, tout est perdu. Il faut savoir mourir, et je tâcherai de m'en tirer le moins mal possible. O France! ô mon pays ! je ne te verrai plus, pourquoi aussi t'avoir abandonnée? (*Après un instant de réflexion.*) Pourquoi? pour faire fortune ou me faire tuer. Eh bien! de quoi ai-je à me plaindre? m'y voilà ; je suis arrivé au but.

ÉLISABETH. Ah! que ne puis-je mourir pour réparer ma faute !

LESTOCQ, *vivement et lui prenant la main.* Dites-vous vrai ?

ÉLISABETH. Oui, pour sauver vos jours, ceux de Dimitri et de nos amis, je donnerais les miens.

LESTOCQ, *avec fierté.* C'est bien ! voilà la première fois d'aujourd'hui que vous parlez en impératrice ... eh bien ! Elisabeth...

ÉLISABETH, *avec résolution.* Il faut mourir !

LESTOCQ. Non, mais régner !.. courez vous réfugier au milieu du régiment de Novogorod... vous n'avez pas d'autre asile en ce moment, et qui sait l'effet que produira sur eux, sur la multitude, une femme jeune et belle... la fille de Pierre-le-Grand qui vient leur demander la couronne? Ou je m'y connais mal, ou il a souvent fallu moins que cela pour exciter l'enthousiasme, gage du succès. Enfin qu'ils résistent, qu'ils maintiennent, qu'ils amassent la révolte, c'est tout ce que je demande, moi, pendant ce temps.

ÉLISABETH. Que voulez-vous tenter?

LESTOCQ. Une résolution dernière, désespérée. Puisque ma tête est livrée, il faudra qu'ils viennent la prendre, car je ne la leur porterai pas, et je la défendrai le plus long-temps possible. Partez, madame, nous ne nous reverrons plus maintenant que sur le trône, ou comme je vous le disais hier soir...

ÉLISABETH, *vivement.* Non, ne dites pas cela ! (*Prête à paraître, d'un air suppliant.*) Lestocq !.. Lestocq !.. quoiqu'il arrive, dites que vous me pardonnez... et embrassez-moi !

Elle se jette dans ses bras.

LESTOCQ, *se dégageant et essuyant une larme.* Allons... allons... il ne s'agit pas de s'attendrir... partez, sortez de ce palais pendant qu'on vous le permet encore.

Elisabeth sort.

SCÈNE VII.

LESTOCQ *seul, puis* STROLOF *et ses compagnons.*

Moi, j'y reste !.. en ce palais... il m'appartient... je m'en empare, et malgré les dangers qui m'y environnent, si Strolof et ses amis sont exacts au rendez-vous...

Il va ouvrir la fenêtre du fond. On aperçoit en dehors Strolof et une douzaine de conjurés qui sautent de la fenêtre dans l'intérieur de l'appartement.

CHŒUR.

Dans l'ombre et le silence
L'heure de la vengeance
Va-t-elle enfin venir ?
(*A Lestocq.*)
Que ton bras intrépide
Nous dirige et nous guide
Il faut vaincre ou mourir.

LESTOCQ, *au milieu des conjurés.*

Amis, vos cœurs sont-ils au-dessus de la crainte?
A braver le trépas êtes-vous résolus ?

CHŒUR.

Oui, tous !

LESTOCQ.

Alors, on peut parler sans feinte !
On nous a dénoncés, nos projets sont connus.

TOUS.

O ciel !

LESTOCQ.

Eh bien ! nous sommes tous perdus !
Je le sais, et pour fuir la mort qui nous menace,
Quel péril peut alors arrêter notre audace?
Je connais un moyen désespéré... hardi,
Mais qui peut tout sauver !

TOUS.

Ordonnez, nous voici !

CHŒUR.

Sur notre obéissance
Tu peux compter d'avance,
Nous saurons te servir !
Que ton bras intrépide
Nous dirige et nous guide,
Il faut vaincre ou mourir.

LESTOCQ, *les rassemblant autour de lui.* Il ne faut plus songer à nous emparer de

Munich et de Golofkin, ils sont avertis, et sans doute sur leurs gardes... Il faut renoncer à nous saisir du prince Ivan... il n'est plus au palais.

TOUS. O ciel!

LESTOCQ. Mais sa mère, la régente, Anne de Courlande, y est encore; elle sort du bal et vient de rentrer dans ses appartemens qui sont de ce côté; voici la porte qui conduit chez elle...

STROLOF. Eh bien?

LESTOCQ. Il faut y pénétrer; vous la trouverez, ou déjà endormie, ou entourée de ses femmes. A votre seul aspect, elle s'effraiera aisément... et, de gré ou de force, il faut qu'elle signe l'ordre d'arrêter Golofkin, Munich et Osterman, et qu'elle me charge, moi, d'exécuter cet ordre... le reste me regarde... Je connais le soldat russe et son obéissance passive... je commanderai aux troupes mêmes de Golofkin, au nom de la régente... et aux nôtres, au nom d'Elisabeth... mais il faut qu'elle signe... (*à Strolof.*) Il le faut, tu m'entends!..

STROLOF. Si elle résiste!

LESTOCQ, *souriant.* A la vue d'un poignard, c'est impossible... elle est femme et je la connais.

STROLOF. Et si l'on vient à son secours, si les gardes du palais attirés par ses cris..

LESTOCQ, *avec insouciance.* Alors, comme je vous disais tout-à-l'heure... cela revient au même... nous sommes perdus et nous ne risquons pas davantage à tenter l'entreprise. (*Avec force.*) Du reste, si l'on accourt à son aide, on n'arrivera à vous qu'après m'avoir tué... car je reste ici à cette porte, dont je défendrai l'entrée... Vous, mes amis, vous m'avez compris...

CHOEUR.

Sur notre obéissance
Tu peux compter d'avance,
Nous saurons te servir!
Oui, ta voix intrépide
Nous dirige et nous guide
Il faut vaincre ou mourir.

(Ils entrent tous par la porte à deux battans qui est à droite, et Lestocq reste debout devant la porte, un pistolet dans chaque main.)

SCÈNE VIII.

LESTOCQ, *puis* DIMITRI.

DIMITRI, *paraissant à la croisée du fond, qui est restée ouverte.* N'importe comment, j'y arriverai!

LESTOCQ, *regardant.* Qui monte par cette croisée?.. qui va là?.. répondez!

DIMITRI. Dieu! le docteur!

LESTOCQ, *à part.* Dimitri!.. qui diable nous l'amène?

DIMITRI. Ah! traître, je te trouve enfin! et tu me rendras raison d'un pareil outrage.

LESTOCQ, *froidement.* Et lequel?

DIMITRI. Me faire manquer un rendez-vous avec madame Golofkin... Me faire enfermer à double tour dans ta chambre, où je serais encore sans les draps de ton lit qui m'ont servi à me glisser dans la rue.

LESTOCQ. Une belle idée.

DIMITRI. Et tu m'expliqueras maintenant pourquoi tu me retenais prisonnier; c'était à dessein, avec intention... car tu ne fais rien sans réfléchir.

LESTOCQ, *froidement.* C'est la différence qu'il y a entre nous!

DIMITRI. Je t'ai retrouvé... tu ne m'échapperas pas... et puisque tu connais les détours de ce palais, tu vas me conduire à l'instant chez madame Golofkin...

LESTOCQ, *avec colère.* Moi!.. au diable vos amours! qui, depuis ce matin, m'ont donné plus de mal, d'inquiétudes et de tourmens que Munich, Golofkin et tous nos ennemis.

DIMITRI. Vous m'y conduirez!

LESTOCQ, *avec inquiétude et regardant toujours au côté de la porte à droite.* Non!

DIMITRI. Ou vous vous battrez avec moi.

LESTOCQ, *avec mépris.* Me battre!.. c'est bon pour vous qui ne risquez que votre tête... qui ne risquez rien.

DIMITRI, *avec colère.* Monsieur, si vous n'êtes un lâche...

LESTOCQ, *sans l'écouter et regardant à droite.* Tout ce que vous voudrez!..

DIMITRI. Un infâme!..

LESTOCQ, *de même.* Comme il vous plaira... (*Lui prenant la main.*) Mais silence! pas de bruit... (*lui montrant le pistolet*) ou je vous brûle la cervelle.

DIMITRI, *avec indignation.* Ah! c'est là votre réponse.

LESTOCQ. Maintenant!.. et plus tard je verrai si vous en méritez une autre... (*Apercevant Strolof qui sort de l'appartement à droite, il pousse un cri et court au-devant de lui*) Ah! te voilà... (*A Dimitri.*) Attendez-moi... je suis à vous... (*A Strolof.*) Eh bien!.. quelles nouvelles?

STROLOF, *lui remettant un papier.* L'ordre est signé et sans résistance, car elle tremblait de tous ses membres.

LESTOCQ, *prenant le papier.* C'est bien... que renfermée dans l'endroit le plus écarté

elle n'en puisse sortir, que nos conjurés veillent près d'elle et se fassent tuer plutôt que de la laisser délivrer... quatre suffiront.

STROLOF, *froidement*. En serai-je?

LESTOCQ. Non... je te réserve pour d'autres dangers...

DIMITRI, *avec impatience et se promenant au fond du théâtre*. Eh bien! monsieur?...

LESTOCQ, *à Dimitri*. Dans l'instant... (*A Strolof.*) Partez... (*Strolof sort.*) On vient... il était tems!

SCÈNE IX.

Les Précédens, VOREF et plusieurs Soldats *paraissent à la porte du fond.*

LESTOCQ, *aux soldats, à haute voix*. Que voulez-vous, qui va là?

VOREF. Service du palais! officier des gardes... mais vous-même, de quel droit...

LESTOCQ. De celui que vient de me confier la régente, S. A. I. Anne de Courlande, dont vous connaissez la signature.

Il lui montre un papier.

DIMITRI, *à part, pendant que Voref lit le papier*. Ah! le traître... lui qui conspirait pour Elisabeth, et maintenant aux gages de ses ennemis.

VOREF, *ôtant son chapeau à Lestocq*. C'est différent... Excellence!

LESTOCQ, *montrant Dimitri*. Assurez-vous d'abord de monsieur... et jusqu'à nouvel ordre retenez-le prisonnier?

DIMITRI. Ah! par exemple!

LESTOCQ, *à part*. Il n'y a que ce moyen là pour que la conspiration puisse marcher.

VOREF, *s'approchant de Dimitri*. Votre épée, monsieur.

DIMITRI, *ôtant son épée et regardant Lestocq, à l'officier*. Voici mon épée... (*Avec colere et montrant Lestocq qui le regarde en souriant.*) Mais ce traître... son sang-froid me fait horreur!..

LESTOCQ. Et votre colère me ferait rire, si j'en avais le tems... (*A part.*) allons rejoindre nos amis.

Il sort.

SCÈNE X.

Les Mêmes, *hors* LESTOCQ *et* STROLOF.

FINAL.

Allons, mon officier, il faut suivre nos pas.

DIMITRI.

C'est juste! j'obéis et ne vous en veux pas
Mais ce docteur... ce traître, avec son doux langage,
Moi qui n'y pensais pas, dans un complot m'engage.

L'OFFICIER.

C'est donc vrai!

DIMITRI, *vivement*.

Qu'ai-je dit?
(Se reprenant.)
Non... je puis le jurer!
(*A part.*)
Ah! si l'on me rattrape encore à conspirer!

ENSEMBLE.

L'OFFICIER ET LE CHŒUR.

Allons, partons! faut nous suivre
Il faut obéir au devoir!
Le sort qui dans nos mains le livre
Pour lui nous laisse peu d'espoir!

DIMITRI.

Allons, je suis prêt à vous suivre.
(*A part.*)
O toi! mon bonheur! mon espoir!
Lorsque je vais cesser de vivre,
Que ne puis-je encore te voir?

(Les soldats vont emmener Dimitri.)

SCENE XI.

Les Précédens, EUDOXIE, *sortant de l'appartement à gauche.*

EUDOXIE.

D'ou vient ce bruit?

DIMITRI, *l'apercevant*.

C'est elle! ah! le ciel m'entnadait!

EUDOXIE, *aux soldats*.

Ou donc l'emmenez-vous?

DIMITRI, *d'un air indifférent*.

Eh! mais, je le suppose,
A la mort!

EUDOXIE.

Grand Dieu! qu'a-t-il fait?

DIMITRI, *gaîment*.

Je n'en sais rien:
(*Tendrement.*)
Mais qu'importe la cause
De ma mort!.. je vous vois et je suis trop heureux!

L'OFFICIER ET LES SOLDATS.

Allons, partons!

DIMITRI, *les priant*.

Un seul instant encore
(*A Eudoxie devant les soldats.*)
O vous qui connaissez la beauté que j'adore,
Daignez pour moi lui faire mes adieux!
(*A l'officier qui fait un mouvement.*)
Ah! vous le permettez!
(*A Eudoxie.*)
Dites-lui que sans elle
La vie était sans prix et sans charme à mes yeux!
Et que toujours fidèle
A son doux souvenir,
Mon cœur battra pour elle
Jusqu'au dernier soupir!

ENSEMBLE.

L'OFFICIER ET LES SOLDATS.

Allons, partons, il faut nous suivre
Il faut obéir au devoir!
Le sort qui dans nos mains le livre
Pour lui nous laisse peu d'espoir!

DIMITRI, *regardant Euxodie*.

Doux objet dont l'aspect m'enivre,
Bonheur qui comble mon espoir!
Qu'à présent je cesse de vivre,
Le ciel m'a permis de te voir!

EUDOXIE.

O ciel ! il va cesser de vivre,
Et je ne dois plus le revoir !
Ah ! s'il meurt je saurai le suivre,
De mon cœur c'est le seul espoir.

(Les soldats vont emmener Dimitri. Un grand bruit se fait entendre au dehors sur la place publique où donnent les fenêtres du palais.)

EUDOXIE.

Écoutez ! écoutez !

DIMITRI.

J'entends le bruit des armes !

L'OFFICIER ET LES SOLDATS.

Les cris des combattans !

EUDOXIE.

Tous mes sens sont glacés !
(On entend crier en dehors :)
« Mort ! mort à Golofkin ! »

EUDOXIE.

O mortelles alarmes,
De mon époux les jours sont menacés !
Je cours à ses côtés ?

(Elle sort par le fond.)

DIMITRI, *aux soldats qui le retiennent.*

Ah ! je vous en supplie,
Près d'elle laissez-moi mourir !

LES SOLDATS.

Non, non, tu resteras !

(Le bruit redouble en dehors.)

Entendez-vous mugir
Les flots tumultueux de ce peuple en furie !
Les portes du palais ont tombé sous leurs coups,
Et leurs chants de victoire arrivent jusqu'à nous.

(En ce moment, le peuple se précipite sur le théâtre, mêlé aux soldats. Les fenêtres du fond sont ouvertes ; on voit en dehors, à la lueur des torches, une des places principales de Saint-Pétersbourg.)

CHOEUR.

Vive l'impératrice,
Que proclament nos vœux
Que chacun obéisse
A son nom glorieux !
Vive l'impératrice,
Qui proclament nos vœux !

(Paraît Élisabeth, appuyée sur le bras de Lestocq et entourée de tous les conjurés.)

DIMITRI.

Que vois-je ? Élisabeth ?

LESTOCQ.

Que le peuple couronne,
Et qui voit à ses pieds ses ennemis vaincus !

ELISABETH.

Grâce pour eux ! qu'on leur pardonne !
Grace pour Golofkin !
(A Strolof.)
Courez vite !

STROLOF, *froidement.*

Il n'est plus !

DIMITRI, *à part, avec joie,*

Ciel ! il n'existe plus !

LESTOCQ, *à Strolof.*

En as-tu l'assurance ?

STROLOF, *froidement.*

Je m'en était chargé ! je l'avais retenu !
Un seul jour a payé vingt-cinq ans de vengeance !

ÉLISABETH.

Je vous dois tout, Lestocq...
(Montrant les autres conjurés.)
Ainsi qu'à leur vaillance !
(Apercevant Dimitri, elle fait un geste d'émotion et s'avance vers lui.)
Et vous !.. vous dont le zèle à mon cœur est connu,
Que puis-je faire ici pour votre récompense ?

DIMITRI.

J'en veux une !

ÉLISABETH, *tendrement.*

Parlez !

DIMITRI, *hésitant.*

C'est... non pas maintenant...
Mais plus tard... de daigner... me protégeant vous-même,
Vous employer pour moi près de celle que j'aime,
Près d'Eudoxie !..

ÉLISABETH, *chancelant et s'appuyant sur Lestocq.*

O ciel !
(A Lestocq avec un reproche douloureux.)
Oui vous m'avez trompée !

LESTOCQ.

Oui !
Pour voir sur votre front briller le diadême !
(Lui montrant les soldats qui lui portent les armes.)
Votre règne commence !

ÉLISABETH *à part, regardant Dimitri et essuyant une larme.*

Et les chagrins aussi !

CHOEUR.

Vive à jamais !.. vive l'impératrice
Que sur le trône appelaient tous nos vœux !
Houra ! houra ! que chacun obéisse
Et que tout cède à son nom glorieux !
Vive l'impératrice !
Que proclament nos vœux !

(Les tambours battent aux champs. — les trompettes sonnent, les cloches se font entandre. — Le peuple agite sss chapeaux, ses mouchoirs ; et les soldats leurs drapeaux. — La toile tombe.)

FIN.

Imprimerie de J.-R. Mevrel, passage du Caire, 54.

37 a



TURIAF-LE-PENDU,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANT,

PAR

MM. DUMANOIR ET MALLIAN;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 4 JUIN 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLES II, roi d'Angleterre.	M. DAUDEL.	RANDOLPH, huissier de la chambre du roi.	M. ALEXIS.
TURIAF, fermier du comté de Cornouailles.	M. VERNET.	ROBINSON, shérif.	M. DUBOURJAL.
CATHERINE, sa femme.	Mlle J.-COLON.	WILLIAMS, garçon de ferme.	M. VÉZIAN.
SUITE DU ROI, HOMMES et FEMMES DU PEUPLE, DEUX SOLDATS.			

La scène se passe en Angleterre, dans le comté de Cornouailles, en 1662.



Le théâtre représente la salle principale de la ferme de Turiaf. Porte d'entrée au fond. A gauche, au premier plan, une grande armoire; au second plan, une porte. A droite, au premier plan, une grande fenêtre; au second, un petit buffet. Au fond, à drotie, un portrait de Charles II, une carabine suspendue au mur. A gauche, sur l'avant-scène, une table garnie et un grand fauteuil; à droite, une table à manger.

SCENE PREMIÈRE.

ROBINSON, WILLIAMS.

Au lever du rideau, Williams achève de mettre le couvert. Robinson entr'ouvre la porte du fond, et allonge le cou.

ROBINSON. Eh! Williams!

WILLIAMS, *se retournant*. Tiens, c'est M. le shérif... Qu'est-ce qui vous amène donc de si bonne heure, M. Robinson?... est-ce que vous venez déjeuner?...

ROBINSON, *entrant*. Déjeuner!... déjeuner!... ils n'ont tous que ce mot à la bouche... à les entendre, on croirait que l'autorité locale n'a pas autre chose à faire qu'à dévorer.

WILLIAMS. Excusez, monsieur le shérif, c'est qu'on prétend que vous aimez assez à...

ROBINSON. Paix! imbécile, et apprends à mieux parler de l'appétit d'un fonctionnaire, qui ne cherche, après tout, qu'à se populariser et à bien vivre avec ses administrés... Où est Turiaf?

WILLIAMS. Il n'est pas encore levé, M. Turiaf.

ROBINSON. Pas encore levé?... un fermier! un agriculteur! fermer l'oreille au chant du coq et dormir la grasse matinée... comme les seigneurs de la cour de notre glorieux monarque, Charles II!

WILLIAMS. Ecoutez donc, monsieur Robinson, quand on est aussi riche que le patron et qu'on a une jeune et jolie

NOTA. Les personnages sont inscrits en tête des scènes comme les acteurs doivent être placés au théâtre: le premier tient la gauche du spectateur. Les changemens, pendant les scènes, sont indiqués par les notes.

femme... double raison pour ne pas être matinal.

ROBINSON, *à part*. Diable! cela me contrarie... moi, qui lui apportais la grande nouvelle qui doit me faire retenir à déjeuner!

WILLIAMS, *sortant*. Je vous salue, monsieur Robinson... je vas faire une course chez le voisin Bertram.

ROBINSON, *seul*. Le voisin Bertram, le plus curieux des habitans du comté?... voilà mon affaire... oui, j'arrive chez lui, je lui apprends ma nouvelle, il m'engage à dîner, naturellement... je le quitte aussitôt, et je retombe ici au bon moment... au moment du déjeuner... (*S'approchant de la table.*) Deux couverts... rien que deux couverts... quel égoïsme!... si je mettais d'avance le mien?... excellente idée!... (*Allant au buffet.*) Voici justement tout ce qu'il me faut, cuiller, fourchette, serviette... Moi, voilà ma manière de voir... il faut toujours faire ses affaires soi-même. (*On entend des éclats de rire. S'adressant au couvert.*) Attends-moi, attends-moi... je reviens tout-à-l'heure.

SCENE II.

CATHERINE, TURIAF.

Dès que Robinson est sorti, Turiaf et Catherine entrent par la gauche; Catherine tient une lettre ouverte.

CATHERINE.

AIR : *du Concert à la Cour.* (Povera signora.)

Ah! qu'j'ai ri!...

TURIAF.

Moi, l'mari,
J'en ris encore;
Il t'adore...

CATHERINE.

A cela
Qui résist'ra!

TOUS DEUX, *riant*.

Ah! ah! ah! ah!

CATHERINE, *lui présentant la lettre*.

Vois donc qu' d'amour! c'est à tourner la tête...
Mon Dieu! qu' c'est drôle!

TURIAF.

Ou plutôt, Dieu, qu' c'est bête!

TOUS DEUX, *riant*.

Ah! ah! ah! ah!

TURIAF. A-t-on jamais vu ce vieux scélérat d'intendant qui se permet aussi le billet doux! qui veut me souffler ma femme!

CATHERINE, *riant*. Ecoute donc... un intendant... l'habitude de prendre le bien d'autrui...

TURIAF. Un instant... les femmes n'en sont pas... celui-ci allonge trop le privilége.

CATHERINE, *montrant le billet*. Voilà pourtant la septième déclaration du mois... Ai-je du succès dans ce pays!... châtelains, bourgeois, fermiers, tout le monde y a passé... sais-tu que c'est joliment flatteur pour mon amour-propre?

TURIAF. Sans être périlleux pour ma tranquillité... c'est l'essentiel... Les malheureux! ils écrivent à la femme, et c'est le mari qui décachète... O femme rare et extraordinaire, où as-tu pris une fidélité de cette force-là?... Je suis un fortuné coquin... je vas chercher une épouse dans la cité de Londres, je la choisis dans la corporation des modistes... et je tombe sur une vertu... en voilà, du bonheur! et une vertu qui m'aime, encore.

CATHERINE. Hé!...

TURIAF. Hein?... tu ne m'aimes pas?...

CATHERINE. Si fait... raisonnablement... pas trop... comme un mari.

TURIAF. Plus qu'un mari... Est-ce que les autres femmes du comté se gênent pour... ce que tu sais? si tu ne m'aimais pas autrement, tu ferais de même, et je serais... n'est-ce pas?...

CATHERINE. Oh! ne t'abuse pas... (*Sérieusement.*) Je te l'ai déjà dit, si je suis fidèle à mon devoir, c'est qu'il y a là, au fond de mon cœur, un souvenir noble et beau qui le défend et me protége.

TURIAF, *l'imitant*. Un souvenir noble et beau... Tu me répètes toujours la même chose... qu'est-ce que ça veut dire?... ça ne veut rien dire du tout... ce sont des paroles pour me faire peur, et j'aime mieux m'en rapporter aux faits... Quand le fermier Turiaf a été te chercher dans John-Street, il y avait une foule de jeunes seigneurs qui tournaient autour de toi... Oh! je les ai bien vus... et pourtant, dès que le fermier Turiaf s'est proposé, tu as dit oui, et tu as quitté Londres et ton magasin de modes pour la ferme du comté de Cornouailles.

CATHERINE. C'est que le fermier Turiaf était un bon gros garçon, dont j'ai tout de suite deviné les qualités... car tu en as, et beaucoup.

TURIAF, *avec modestie*. Si tu es bien sûre, il est inutile de te démentir...

CATHERINE. Je ne te connais qu'un défaut.

TURIAF. Lequel?

CATHERINE, *gravement*. C'est d'avoir été soldat de l'usurpateur Cromwell.

TURIAF. Catherine, ma femme, vous êtes une royaliste... je vous le passe... mais parlez avec plus de respect du vieux Noll.

CATHERINE. Eh! laisse-moi donc tran-

quille avec ton vieux Noll! c'était quelque chose de beau que vos puritains, vos têtes-rondes!

TURIAF. Dame! tu peux en juger... en voilà une tête ronde.

CATHERINE. Comment ne pas aimer le plus noble, le plus généreux des hommes... Charles II, notre roi?... Tiens, regarde seulement ce portrait, que j'ai placé là, malgré toi, et dont tu détournes sans cesse les yeux, en vrai sournois que tu es... Quel air de grandeur et de dignité!

TURIAF, *à part*. Oh! oh! diable! heureusement que celui-là est à Londres.

CATHERINE. Tu sais qu'il arrivera incessamment dans ce comté.

TURIAF. Le roi Charles?...

CATHERINE. M. le shérif me le disait encore hier... il vient pour prendre possession des domaines du dernier duc de Cornouailles, mort sans héritiers.

TURIAF, *allant à la fenêtre*. Oui, ce beau château que nous apercevons là-bas... au fond de la vallée... A qui va-t-il donner ça?... a quelque imbécile de sa cour... (*Soupirant*.) Si les choses n'avaient pas changé de face, c'eût été peut-être moi.

CATHERINE. Est-ce que par hasard vous auriez de l'ambition, monsieur Turiaf?

TURIAF. Moi! du tout... seulement, j'aime mieux un château qu'une métairie, des laquais galonnés que des garçons de ferme... j'aime mieux un nom titré qu'un nom de calendrier tout court... voilà tout... si c'est là de l'ambition, ma foi... D'ailleurs, ce n'est pas pour moi...

AIR: *Vaudeville de la famille du porteur d'eau.*

Si je forme des vœux ardens
Et de grandeur et de richesse,
C'est pour l'héritier que j'attends
Et que tu me promets sans cesse.
Simple fermier, j'ai pu t' laisser,
Prendr' ton temps avec patience:
Mais grand seigneur, faudrait s' presser.

CATHERINE, *souriant*.

Nous avons tout l' temps d'y penser.

TURIAF.

Non pas, j'veux m'y prendre d'avance!
Il faut nous y prendre d'avance!

WILLIAMS, *accourant* *. Monsieur Turiaf! mistriss Catherine!

TURIAF. Quoi? qu'est-ce?

WILLIAMS. Un monsieur tout en noir, qui a l'épée au côté, et qui demande après vous... un officier du roi.

TURIAF *et* CATHERINE. Un officier du roi.

Williams sort.

* Catherine, Williams, Turiaf.

SCÈNE III.

CATHERINE, RANDOLPH, TURIAF.

RANDOLPH. Où est-il? où est-il?

TURIAF. Cette voix... c'est Randolph! mon vieux camarade! (*Ils s'élancent dans les bras l'un de l'autre. A Catherine.*) Voilà un ami!... un bon, un solide... qui date du bivouac et de la gamelle.

RANDOLPH. Ce cher Turiaf!... Y a-t-il long-temps que nous nous sommes vus!

TURIAF. Depuis notre dernier coup de feu.

RANDOLPH. Et qu'es-tu devenu depuis?

TURIAF. Mari de ma petite Catherine, que voilà... Et toi?

RANDOLPH. Huissier de la chambre du roi Charles... Oh! ne fais point la grimace... puritain autrefois, maintenant l'habit de cour sur le dos... hier, vive la liberté! aujourd'hui, vive le roi!... voilà les révolutions.

TURIAF. C'est bien la peine d'en faire... et le service du Stuart ne t'ennuie pas?...

RANDOLPH. Ma foi, non... aujourd'hui surtout qu'il me procure le plaisir de t'embrasser.

TURIAF. Comment ça?

RANDOLPH. Sans mon devoir qui me fixe auprès de sa majesté, je ne serais pas arrivé ce matin avec elle au château de Cornouailles...

CATHERINE, *à part, avec émotion*. Déjà!

RANDOLPH. Et je ne me trouverais pas ici à l'heure qu'il est.

TURIAF. Au château de Cornouailles, le roi?

RANDOLPH. En personne.

TURIAF. On ne l'attendait que dans quelques jours.

RANDOLPH. Oui; mais le voyage a été avancé... et moi, profitant du désordre qui règne au château, je me suis échappé pour venir te presser la main.

TURIAF. Bien fait, l'ami... Tu déjeuneras avec nous?... Catherine, un couvert de plus.

CATHERINE, *désignant le troisième couvert mis par Robinson*. Inutile... tiens, regarde...

TURIAF. Tu attendais donc quelque invité?

CATHERINE. Et toi?

TURIAF. Du tout.

CATHERINE. Ni moi.

TURIAF. C'est égal, à table! (*Ils se placent à table* *.) Célébrons gaîment l'amour qu'on trouve au logis, et l'amitié qui n'y vient pas assez souvent.

Ils commencent à déjeuner.

* Turiaf, Catherine; au milieu Randolph.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROBINSON, *puis* WILLIAMS.

ROBINSON, *accourant à perdre haleine.* Grande nouvelle! grande nouvelle!

TURIAF. Ah! c'est vous, shérif?

ROBINSON. Grande nouv...

Il s'arrête stupéfait en voyant sa place occupée par Randolph.

CATHERINE. Eh bien! qu'y a-t-il donc, monsieur Robinson?

TURIAF. Quelle est la grande nouvelle?

ROBINSON, *déconcerté.* C'est que... c'est que... le roi est arrivé.

TURIAF. Eh! nous le savons... Voici un ami qui vient de nous l'apprendre, et qui nous fait le plaisir de déjeuner avec nous.

ROBINSON. Oui, je m'en aperçois bien.

TURIAF, *versant à boire à Randolph, qui mange avec appétit.* Arrosons, arrosons, mon camarade.

RANDOLPH. Volontiers.

ROBINSON, *à part.* Dieu! mange-t-il!... c'est indécent... Et c'est moi qui ai mis son couvert!...

CATHERINE. Asseyez-vous donc, monsieur Robinson.

TURIAF. Williams, un couvert au shérif.

Williams place le couvert et sort.

ROBINSON. Du tout... du tout... il faut que je m'en aille... Pensez donc à toutes mes occupations dans cette grande journée... Je cours revêtir mes insignes et présenter à sa majesté le corps des notables...

TURIAF. Eh! pardieu! vous y songerez plus tard, au corps des notables... songez d'abord à votre estomac... Déjeunez-vous, oui, ou non?

ROBINSON. Allons, puisque vous l'exigez... (*Il se place à côté de Randolph. A part.*) Le scélérat d'étranger a fait disparaître les meilleurs morceaux.

TURIAF. Où étiez-vous donc allé hier, shérif?

ROBINSON. Hier?... attendez un peu... Ah!... j'étais allé au bourg voisin, pour présider à la pendaison du juif Isaac.

CATHERINE. Isaac, le marchand?

ROBINSON. Hélas! oui.

RANDOLPH. Pendu! et pourquoi?

ROBINSON. Pour émission de fausse monnaie... Du reste, c'était bien le plus honnête homme!... je dînais chez lui régulièrement le jeudi et le samedi... deux jours maintenant inoccupés.... à la disposition de mes autres amis...

CATHERINE. Et vous avez eu le cœur..?

ROBINSON. Je suis shérif... il faut bien que j'aie ce cœur-là... Et puis, s'en aller par la corde ou autrement... (*A Turiaf, qui dès le commencement de cette scène a cessé de manger et paraît mal à son aise.*) Qu'en dites-vous? qu'est-ce que vous avez donc?

RANDOLPH. En effet...

ROBINSON. Ce pauvre Isaac n'était pas plus pâle cinq minutes avant d'être pendu...

TURIAF, *frappant sur la table avec colère.* Encore!... Allez-vous me laisser tranquille, shérif, avec vos pendus?

ROBINSON. Est-ce que cela vous est désagréable?...

TURIAF. Vous êtes naïf... Comme si on peut entendre de sang-froid des abominations pareilles?... Pendu! mais rien que cette idée-là... ça m'irrite, ça me crispe, ça me prend à la gorge... et rien ne peut plus passer. (*Il prend un morceau qu'il avale avec difficulté.*) Tenez, voyez.

ROBINSON. C'est singulier... moi, qui en parle, j'avale à merveille.

CATHERINE, *à Turiaf.* C'est encore la prédiction de ta bohémiennne qui te met dans cet état-là... gros fou que tu es!

RANDOLPH *et* ROBINSON. Une bohémienne?

CATHERINE. Oui, qui lui a annoncé qu'il finirait par être pendu... et chaque fois qu'on parle de ces choses-là... vous voyez.

BALLADE.

AIR *nouveau de M. Ch. Tolbecque.*

C'est l'an dernier, à la fêt' du village,
Que la sorcièr', de Turiaf éperdu
Examinant la main et le visage,
Lui dit: Un jour tu s'ras pendu!

TURIAF, ROBINSON *et* RANDOLPH.

Tu s'ras pendu!

CATHERINE, *gaîment.*

Peut-on croire à ça?
Ah! qu'elle folie!
Gaîment, je t'en prie,
Passons notre vie,
L'avenir viendra,
Alors on verra.
Tra, la, la, etc.

Serais-tu donc moins heureux et plus sage
Si la sorcièr' t'avait dit ce jour-là,
En consultant ton front et ton visage:
Ta femme un jour te trompera?

TURIAF, RANDOLPH *et* ROBINSON.

Te trompera!

CATHERINE.

Peut-on croire à ça? etc, etc.

ROBINSON, *riant.* Mistriss a raison... quel préjugé puéril!... un ancien soldat, un brave de profession!

TURIAF. Brave! oui, je m'en vante... mais chacun son genre... A la guerre j'é-

tais un héros... (*Désignant Randolph.*) Demandez-lui plutôt, à lui, qui était toujours là, à côté de moi, au milieu de la mêlée, si j'ai jamais reculé devant un coup de mousquet... Savez-vous pourquoi?... c'est que je voyais le courage des autres, et pour faire comme eux, j'avalais de l'eau-de-vie... beaucoup d'eau-de-vie... Alors je n'étais plus un homme, j'étais un lion... la fusillade, le canon, rien ne me faisait broncher... Mais quand la bataille était finie, quand j'étais vainqueur et dégrisé... le naturel revenait, et je tremblais... de tous les dangers que j'avais courus... Et puis, voyez-vous, shérif, il y a une fière différence entre une balle de plomb et une corde de chanvre... Pendu! c'est absurde, c'est ignoble, c'est stupide, shérif!

ROBINSON, *avec flegme.* Vous avez des opinions exagérées.

TURIAF, *frissonnant.* Encore un coup, femme.

CATHERINE, *souriant.* Il paraît que c'est ici comme à la guerre, et que tu te mets en train pour toute la journée... car la bouteille touche à sa fin.

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

L'audace brille sur ton visage,
Tu me sembles prêt à tout braver.

TURIAF.

Verse encor, je prends du courage.
On n'sait pas c' qui peut arriver.

(*Bas.*)

Et puis, ce soir, dans not' ménage,
Dans not' gentil petit ménage,
Quand l'amour viendra nous trouver..

CATHERINE, *l'interrogeant.*

Quand l'amour viendra nous trouver?...
Eh bien! monsieur?

TURIAF.

Verse, toujours j' prends du courage,
On n' sait pas c' qui peut arriver.

Le son du cor se fait entendre et diminue en s'éloignant.

TOUS, *se levant.* Qu'est-ce que c'est que cela?

RANDOLPH. Le roi qui part sans doute pour la chasse.

Williams rentre et ôte le couvert.

ROBINSON. Et moi qui devais me trouver sur son chemin à la tête de mes notables!... Je cours... adieu, mes amis, adieu...

Il sort.

CATHERINE. Moi, pendant ce temps-là...

Elle va pour entrer dans la chambre.

TURIAF, *l'arrêtant.* Où vas-tu donc?

CATHERINE. Faire un peu de toilette, afin d'aller me placer ensuite à la lisière du bois... Une partie de chasse, des piqueurs, des chevaux, des grands seigneurs!... ce sera superbe... A revoir, monsieur Randolph... à revoir, mon gros Turiaf... je te sauterais volontiers au cou, sans tes préjugés.

TURIAF. Oh! va toujours; avec toi, je n'ai pas peur.

Elle l'embrasse et rentre vivement.

SCÈNE V.

TURIAF, RANDOLPH.

RANDOLPH, *la suivant des yeux.* La jolie petite femme que tu as là!

TURIAF. Hein! n'est-ce pas? quel bijou! quel trésor!

RANDOLPH. C'est vraiment dommage que ce trésor-là reste enfoui dans le fond de ce comté... A Londres, mon ami, ta femme aurait tous les regards, tous les hommages.

TURIAF. Dis donc, merci!... j'y tiens très-peu, moi.

RANDOLPH, *souriant.* Comment, diable! mais vous autres maris, c'est là votre gloire.

TURIAF. Je méprise la gloire.

RANDOLPH. Avec les goûts de notre jeune cour et des yeux comme ceux de ta Catherine, ducs, pairs, lords d'Angleterre, tout cela serait à ses pieds, et le roi lui-même, s'il la voyait...

TURIAF. Le roi?... allons donc, tu plaisantes.

RANDOLPH. Une plaisanterie?... je vois bien que tu ne connais pas Charles II.

TURIAF. C'est donc un amateur?

RANDOLPH. Les plaisirs, les femmes, les aventures galantes, voilà sa vie... Pour cela, il donnerait son palais de Wite-Hall et les autres.

TURIAF. Bah!... oui, mais une fermière...

RANDOLPH. Raison de plus... il a commencé par le haut de l'échelle, par les grandes dames; mais depuis il a toujours descendu...

AIR : *Vaudeville de Partie et Revanche.*

Aux fiers blasons préférant la nature,
Il va chercher de modestes appas;
Prince, il estime en amour la roture...
Il veut savoir comment on aime en bas.

TURIAF.

S'il fait parmi nous ses prouesses,
Nous, gens d'en bas, réclamant notre lot,
Nous devrions monter jusqu'aux duchesses,
Afin d'savoir comment on aime en haut.

RANDOLPH. Si je te disais que sa majesté n'a guère eu de véritables passions qui n'aient été inspirées par des bourgeoises... de petites marchandes, et quelquefois... Tiens, une surtout...

TURIAF. Ah! voyons donc un peu.

RANDOLPH. C'était dans John-Street, dans la Cité...

TURIAF. John-Street!... la Cité!...

RANDOLPH. Une ouvrière en modes... dix-huit ans... des yeux bleus... charmante enfin... du moins, à ce qu'on prétend; car je ne l'ai jamais vue... une nommée... ah! j'y suis... comme ta femme, Catherine.

TURIAF. Catherine!

RANDOLPH. Oui, Catherine Burnett.

TURIAF, *à part, vivement.* Ah! mon Dieu!

RANDOLPH. Hein?

TURIAF. Rien, rien, continue... si tu savais comme ça m'intéresse...

RANDOLPH. Attends donc, tu n'es pas au bout.

TURIAF, *à part.* J'en ai la sueur froide.

RANDOLPH. Le roi, qui, dans une de ses courses mystérieuses, avait remarqué la tendre colombe, prit la résolution de l'attirer dans ses filets.

TURIAF. Mais c'est une indignité, une infamie, une atrocité!... Et la jeune fille se laissa surprendre, abuser, séduire ?... les femmes! les femmes!...

RANDOLPH. Au contraire, elle résista.

TURIAF, *avec enthousiasme.* Quoi! bien vrai? elle a repoussé la séduction?... elle est restée fidèle à ses devoirs? A la bonne heure... en voilà une, au moins!

RANDOLPH. O mon Dieu, quel transport! qu'est-ce qu'il te prend donc, à toi?

TURIAF. La morale, la vertu triomphante!... ah! mon ami, tu ne sens donc pas ça, toi?... c'est si beau, la morale! c'est magnifique, la morale... Mais dis-moi, es-tu bien sûr de ce que tu avances là?

RANDOLPH. C'est Charles lui-même qui l'a avoué à ses compagnons de plaisirs, et Charles ne ment jamais.

Le roi paraît au fond, entend ces mots et s'arrête.

TURIAF. Le roi! un Stuart?

RANDOLPH, *d'un ton ferme.* Oh! pour cela, je le dirai tout haut et partout, le roi est un modèle de franchise, de loyauté, d'honneur, et sa parole est sacrée!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE ROI, *suivi d'un* SEIGNEUR*.

CHARLES, *du seuil de la porte.* Oui, certes, la parole du roi est sacrée... Eût-il promis sa couronne, qu'il la donnerait d'abord... quitte à la reconquérir plus tard. (*Bas à Randolph, qui s'est approché et s'incline.*) Chut!... pas un mot... gardez-vous de me reconnaître *.

TURIAF, *bas à Randolph.* Quels sont ces gentilshommes?

RANDOLPH, *un peu embarrassé.* Deux officiers de la suite de sa majesté...

CHARLES, *à Turiaf.* Vous êtes le fermier? (*Turiaf s'incline et fait un geste affirmatif.*) Egarés dans les détours de cette maudite forêt, le hasard nous a conduits chez vous, accablés de fatigue et de soif... Un bon Anglais n'a jamais refusé l'hospitalité et un pot de porter.

TURIAF. Asseyez-vous, mes gentilshommes... Je cours...

Il place des gobelets sur la table.

SCENE VII.

LES MÊMES, CATHERINE **.

CATHERINE. Là! voilà ce que c'est... (*Allant vers Turiaf.*) Comment me trouves-tu?

CHARLES, *à part.* Catherine!

CATHERINE, *se trouvant en face du roi.* Ciel! qu'ai-je vu! le roi!

CHARLES, *vivement.* Silence! (*Haut à Turiaf, auquel ce mouvement n'a point échappé et qui reste frappé d'étonnement.*) Eh bien, l'ami, et le porter?...

TURIAF, *d'une voix émue.* Le... porter?... j'y vais, mon gentilhomme, j'y vais... (*A part en s'éloignant.*) C'est drôle... ils ont tous un air...! et puis, ce seigneur... que, bien certainement, j'ai vu quelque part... Ah! Turiaf, mon garçon, c'est ici qu'il faut avoir des yeux, des oreilles et de l'intelligence.

Il sort en jetant autour de lui des regards inquiets.

SCENE VIII.

RANDOLPH, CATHERINE, CHARLES, LE SEIGNEUR.

CHARLES, *vivement à Randolph...* Courez au rendez-vous de chasse... que nul ne s'inquiète de mon absence... je ne serai pas de retour avant quelques heures.

CATHERINE. Eh! quoi, sire, rester ici?

CHARLES. Oh! rassurez-vous. (*A Randolph.*) Mais allez, allez donc!

RANDOLPH. Sire, j'obéis... (*A part.*) Quelle position!... ami intime du mari et huissier de la chambre du roi!

Il sort.

* Turiaf, le Roi, le Seigneur, Randolph.

* Le Seigneur, Charles, Turiaf, Randolph.

** Le Seigneur, Randolph, Catherine, Charles.

CHARLES, *s'approchant de Catherine.* C'est donc vous que je retrouve ici! vous, dont la fuite soudaine me laissa tant et de si vifs regrets, vous que je croyais perdue à jamais! chère Catherine!

CATHERINE, *avec dignité.* Sire, celle que vous nommiez ainsi, celle qui, trop faible peut-être pour résister à votre amour, eut le courage de s'y soustraire, celle-là n'existe plus... vous n'avez devant vous que la femme du fermier Turiaf.

CHARLES. Sa femme!...

CATHERINE, *s'efforçant de prendre un ton d'insouciance et de gaîté.* Certainement.... et sa femme légitime, encore... Ah! dame, fermière, c'est moins que princesse; mais aussi, c'est plus solide, et je m'y tiens.

CHARLES, *d'un ton de reproche.* Ainsi donc, vous m'aviez oublié!

CATHERINE. Non... oh! non... chaque jour je priais Dieu pour la gloire et la prospérité du roi d'Angleterre.

CHARLES. Et le prince Charles?

CATHERINE, *embarrassée.* On ne peut pas tout faire à la fois.

CHARLES, *cherchant à lui prendre la main.* Plus jolie que jamais!

CATHERINE, *se dégageant brusquement.* Mon mari!

CHARLES, *à part, avec dépit.* Sacrifiée à un pareil rustre!... Ah! par mon ame, j'aurai ma revanche.

SCENE IX.

CATHERINE, TURIAF, *au fond,* CHARLES, LE SEIGNEUR *à la table.*

TURIAF, *une bouteille dans une main, et dans l'autre un pot de bière; il entre en courant et s'arrête.* Ensemble!... ils causaient ensemble!

CATHERINE. Eh bien! prends donc garde, maladroit... tu renverses le porter...

TURIAF. Ah! c'est juste... le... porter... (*S'approchant de la table où il place le pot et la bouteille.*) Tenez, mes gentilshommes, à votre soif!... c'est du bon.

CHARLES, *s'asseyant.* Pardieu! l'ami, quelque excellente que soit votre bière, je jure que ce n'est pas encore ce que vous avez de mieux chez vous... j'aperçois là-bas deux beaux yeux bleus qui brillent à l'écart...

TURIAF, *vivement et allant à Catherine.* Oh! quant à ça, c'est sacré... c'est ma femme!

CHARLES. A votre santé donc, à tous les deux!... à la sienne surtout!

TURIAF. Merci, merci, mon gentilhomme. (*A part.*) Que Satan t'étrangle!... C'est que plus je l'examine, et plus cette figure-là... (*En ce moment, ses regards tombent et s'arrêtent sur le portrait de Charles II; il recule et pousse un léger cri.*) Ah!

CATHERINE, *qui n'a perdu aucun de ses mouvemens.* Tout est découvert!

CHARLES, *qui a suivi des yeux Turiaf, à part.* Mon portrait!... elle ne m'avait pas oublié... (*A Turiaf, resté ébahi.*) D'honneur, camarade, j'admire votre surprise. (*Au seigneur de sa suite.*) Mylord, encore un qui me prend pour le roi... (*Se levant*.*) Allons, décidément, il paraît que je suis l'homme d'Angleterre qui ressemble le plus à Charles II... Mais il se fait tard, et il faut que nous retournions au château... (*A Turiaf.*) Seriez-vous d'humeur à nous servir de guide?

TURIAF, *sans l'écouter.* Ce n'est pas le roi! et pourtant...

CHARLES, *lui frappant sur l'épaule.* Eh! l'ami, est-ce que vous ne m'avez pas entendu?

TURIAF. Si fait, si fait, mon gentilhomme, mais... (*A part.*) Laisser ma femme toute seule... si pendant cela, l'autre... le vrai... car c'est à en perdre la tête...

SCENE X.

LES MÊMES, ROBINSON **.

ROBINSON, *accourant.* Turiaf! mon cher Turiaf!

TURIAF. Robinson! c'est le ciel qui l'envoie.

ROBINSON. Ah! mes amis... quelle catastrophe! Le roi... le roi qui est perdu, et qu'on cherche partout!

TOUS. Le roi!

CHARLES, *à part.* Maudit bavard!

TURIAF, *de même.* Plus de doute, c'est lui! Ah! je ne le quitte plus maintenant. (*Haut.*) Partons, mes gentilshommes.

CHARLES, *allant vers la porte.* Oui, partons.

ROBINSON. Je sors avec vous.

TURIAF. Non, non, reposez-vous donc encore un instant, shérif; vous êtes tout en nage... (*Le tirant à part et le faisant asseoir.*) Restez... j'ai à vous parler.

CHARLES, *qui s'est approché de Catherine ***.* Adieu, ma belle fermière. (*Bas et vivement.*) Ne sortez pas de la ferme. (*Catherine fait un mouvement et va pour répondre; un coup d'œil de son mari l'arrête et la trouble. Charles, sur le seuil de la porte, s'a-*

* Catherine, Turiaf, Charles, le Seigneur.

** Catherine, Turiaf, Robinson, Charles, le Seigneur.

*** Catherine, Charles, le Seigneur; au fond, Turiaf, Robinson.

dressant à Turiaf qui a l'air d'hésiter encore.) En route!

TURIAF. Allez toujours, mon gentilhomme... je vous suis... le temps seulement de prendre mon manteau... car je crains que nous n'ayons de l'orage.

SCENE XI.

CATHERINE, TURIAF, ROBINSON.

TURIAF, *à sa femme.* Mon manteau, mon chapeau... là... dans cette chambre... va vite.

CATHERINE, *à part.* O mon Dieu! mon Dieu! comment tout ça finira-t-il?

Elle entre dans la chambre.

TURIAF, *courant à Robinson, et vivement.* Shérif, êtes-vous mon ami?

ROBINSON. A la vie, à la mort.

TURIAF. Voulez-vous m'accorder les jeudis et les samedis que votre pendu a laissés vides?

ROBINSON. Oui, mille fois oui.

TURIAF. Eh bien! il faut me prouver votre dévouement.

ROBINSON. Parlez, homme estimable.

TURIAF. Il s'agit de ne pas quitter la maison pendant mon absence, et de tout surveiller, sans que Catherine s'en doute.

ROBINSON. Diable! c'est difficile!

TURIAF. Du tout... là... dans cette armoire.

ROBINSON. Une armoire! l'autorité dans une armoire!

TURIAF, *le poussant.* J'entends ma femme... entrez vite... vous me direz tout ce qui se sera passé.

ROBINSON. Mais...

TURIAF. Entrez donc, shérif.

Il le pousse dans l'armoire, qu'il ferme sur lui.

SCENE XII.

ROBINSON, *dans l'armoire*, CATHERINE, TURIAF.

Catherine ressort de la chambre, avec le manteau et le chapeau de Turiaf.

TURIAF, *à la porte du fond et feignant de parler à Robinson.* Au revoir, M. Robinson, au revoir.

CATHERINE. Tiens! il est parti?

TURIAF. Oui, oui... mais donne vite, je suis pressé.

Il s'affuble du manteau qu'elle lui présente.

CATHERINE. Tu reviendras bientôt, n'est-ce pas?

TURIAF. Sois tranquille... bientôt... (*Jetant les yeux sur l'armoire. A part.*) Surveillé au dedans et au dehors... pardieu! il faudra que l'ennemi soit bien fin pour me surprendre.

CHARLES, *reparaissant à la porte.* Eh! bien, mon cher guide, y sommes-nous?

TURIAF. Marchons! (*A Catherine.*) Adieu, ma petite femme, à revoir.

CHARLES, *en s'éloignant, jetant un dernier coup d'œil sur Catherine.* Espoir et bonheur!

Charles et Turiaf s'éloignent.

SCENE XIII.

ROBINSON, *dans l'armoire*, CATHERINE.

CATHERINE. Enfin, me voilà seule... mon mari n'est plus là... je peux me mettre en colère tout à mon aise... « Ne sortez pas de la ferme. » — Voyez-vous sa majesté qui ordonne, et moi, je ne veux pas le revoir... D'ailleurs, comment fera-t-il pour revenir, puisque Turiaf l'accompagne?... à moins que... Au reste, qu'il revienne ou non, peu m'importe, je m'en vais, d'abord... Oui; mais demain, après-demain, ces hommes, c'est si entêté!... celui-là, surtout, qui est roi... je le connais, je suis sûre qu'il ne finira que quand je lui aurai dit son fait une bonne fois pour toutes... Et s'il se jette à mes pieds, s'il me supplie, s'il m'attendrit le cœur? dame! c'est possible, on ne peut pas répondre de ça, et alors...

AIR *nouveau de M. Ch. Tolbecque.*

Quel malheur d'êtr' jeune et jolie!
Voyez comme c'est dangereux!
Chacun vous poursuit, vous supplie;
Autant d'homm's, autantd'amoureux.
Résistez donc à tant de vœux!
On croit que c'est facile!
Mais l'cœur est si fragile!
Et le plus indocile
Est bien vite attendri.
Quand on a l'ame bonne,
Que de peine on se donne
Pour n'affliger personne,
Sans tromper son mari!
«Je meurs si vous r'poussez ma flamme!
Voilà c' qu'ils m'ont tous dit déjà...
Mais qu' peut faire une pauvre femme,
Quand c'est un roi qui dit cela?
Résistez donc à c't amour-là!
On croit que c'est facile, etc.

Mon Dieu! que faire! Ah! quelle idée!... Oui, c'est cela... fermons cette porte, et quand il viendra y frapper, tout prince qu'il est, je lui donnerai son congé par le trou de la serrure... Vite, dépêchons-nous.

Elle va fermer la porte. Au même instant, Charles paraît à la fenêtre.

SCENE XIV.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES, *à la fenêtre*. Elle est seule !... et le mari sur le grand chemin... j'étais bien sûr de ne pas faire cinquante pas sans m'en être débarrassé.

CATHERINE, *redescendant la scène, après avoir fermé la porte*. Là ! voilà ce que c'est; qu'il vienne à présent...

CHARLES, *sautant de la fenêtre, et s'élançant à ses pieds* *. Me voici !

CATHERINE, *poussant un cri et reculant de surprise*. O ciel !

CHARLES.

AIR : *Vaudeville de la Haine d'une femme.*

Calmez, calmez votre épouvante;
En moi ne voyez qu'un ami...

CATHERINE.

Ah ! j'en reste toute tremblante;
Quoi ! de la sorte entrer ici !

CHARLES.

J'en conviens, je devrais peut-être
Prendre le chemin usité;
Mais l'honneur, qui me parle en maître,
M'a dit d'entrer par la fenêtre...
Montrant la porte.
Par ce moyen j'ai respecté
Le seuil de l'hospitalité.

Catherine, pendant ce couplet, s'est approchée de la porte, qu'elle rouvre avec calme et dignité.

CATHERINE. Sire, l'un de nous deux est de trop ici, et je me retire.

CHARLES. Oh ! restez, restez, de grâce !

CATHERINE. Si votre majesté l'ordonne, j'obéirai; mais...

CHARLES. Un ordre ! à vous, Catherine, à vous, à qui je n'ai jamais adressé que des vœux et des prières ? Ne vous reste-t-il donc plus de mon amour qu'une pensée qui vous trouble et vous effraie ? Que sont devenus tant de souvenirs, qui d'ordinaire se gravent au cœur d'une femme et ne s'effacent jamais ? nos rencontres mystérieuses, nos longues heures de rêveries, ces combats où ma tendresse puisait dans vos refus de nouvelles forces, une nouvelle énergie... Quoi ! de tout cela, rien, plus rien ? Vous vous taisez ! Ce silence, comment faut-il que je l'interprète ?

CATHERINE, *vivement*. Contre vous, sire !

CHARLES. Contre moi, qui t'aimais ! contre moi, qui ne voulais que ton bonheur !

CATHERINE. Chargé de la félicité d'un grand peuple, que pouviez-vous pour celle d'une pauvre fermière comme moi ?

CHARLES. Le sort le plus beau.

CATHERINE. Oui, celui de lady Castelmaine... que dans Londres on montre au doigt, en disant : Voici la maîtresse du roi Charles.

CHARLES. Non, pas cela... Nous, Catherine, ne pouvions-nous doubler notre ivresse, en la cachant à tous les yeux ?

CATHERINE, *souriant*. Cacher ce que font les princes !... est-ce possible ?

CHARLES.

AIR : *Le Luth galant.*

Sur ce point-là ne pense pas ainsi:
Rassure-toi chez les princes aussi:
L'amour a ses secrets... Enfant, tu peux m'en [croire,
Chacun avec ardeur
Interroge l'histoire
Souvent de leurs revers, quelquefois de leur gloire,
Jamais de leur bonheur ! *bis.*

CATHERINE. Et si le vôtre ne pouvait s'acheter qu'au prix de mon repos, de ma tranquillité !... Sire, oh ! je vous en conjure, ne me parlez plus d'un temps qui est loin de nous et qui ne saurait renaître... Ayez pitié de moi, ne prolongez pas plus long-temps mon embarras et mes craintes... Si quelqu'un venait... si l'on vous surprenait ici !

CHARLES, *avec emportement*. Et qui l'oserait ? Malheur à qui serait assez téméraire pour entendre ce que je te dis !...

ROBINSON, *qui a entr'ouvert l'armoire pour écouter*. Ah ! et moi qui suis là !

CHARLES. L'insolent le paierait de sa vie !

Robinson ouvre doucement l'armoire, en sort pâle et tremblant, et s'esquive sur la pointe des pieds.

ROBINSON, *en s'échappant*. Je n'ai pas besoin d'en entendre davantage.

SCENE XV.

CATHERINE, CHARLES.

CATHERINE. Oh ! partez, partez, sire, je vous en supplie... D'un instant à l'autre, mon mari peut rentrer... et je serais perdue... ça me ferait tant de chagrin !... et à lui aussi !

CHARLES, *souriant*. Sois sans inquiétude, tu vois que jusqu'ici j'ai usé de prudence. S'il paraissait, je trouverais bien une ruse... quitte à me cacher... comme jadis, dans notre bon temps... Car, aujourd'hui comme jadis, je ne suis pas le roi... je suis ton amant, ton Charles... plus de dignité, de pouvoir, de grandeur... de l'amour, rien que de l'amour... Ah ! c'est que l'amour, Catherine, c'est au-dessus de tout... et nous nous aimions si bien là-bas !... Pourquoi m'as-tu fui, abandonné ?

CATHERINE, *d'une voix émue, en s'éloignant de lui*. Parce qu'alors j'avais peur... bien peur... comme aujourd'hui... comme

* Robinson, toujours dans l'armoire, Chatherine Charles.

en ce moment... Charles... ah! par pitié, ne me regardez pas ainsi...

DUO.

AIR *nouveau de M. Ch. Tolbecque.*

CHARLES, *l'attirant à lui.*
Mon idole, ma vie!
Entends-moi, je t'en prie?
Le seul bien que j'envie,
C'est ton cœur.

CATHERINE.
A vos vœux si je cède,
Pour Turiaf quel malheur!
Le seul bien qu'il possède,
C'est mon cœur. *bis.*
Charles, vous êtes roi:
Oubliez-moi.

CHARLES.
Puisque je suis ton roi,
Sois soumise à ma loi.

CATHERINE.
Votre cour si brillante,
Cet éclat que l'on vante,
Tout cela m'épouvante,
La grandeur
Me fait peur.

CHARLES.
Quoi! ma cour si riante,
Ces plaisirs que l'on vante,
Tout cela t'épouvante!
Le bonheur
Te fait peur!
Tu me verrais, ma Catherine,
T'entourer des soins les plus doux;
Le roi, devant qui l'on s'incline,
Le roi serait à tes genoux.

CATHERINE.
Bientôt pour une autre maîtresse
Il m'oublirait,
Me trahirait.
De mon mari j'ai la tendresse,
Et ce cœur-là
Me restera.

ENSEMBLE.

CATHERINE.
Votre cour si brillante, etc.

CHARLES.
Quoi! ma cour si riante, etc.

On entend William crier en dehors: « Attendez, le voilà M. Turiaf.

CATHERINE, *avec effroi.* Mon mari!

CHARLES. Je me sauve par la fenêtre...

CATHERINE, *au comble de l'agitation.* Arrêtez, il vous verrait!...

CHARLES. La chambre...

CATHERINE. Il y entrera.

CHARLES, *voyant l'armoire ouverte.* Eh! parbleu... cette armoire...

CATHERINE. Comment?

CHARLES, *s'y jetant.* M'y voici... O Providence! que la royauté tient peu de place!

Il se blottit dans l'armoire et ferme la porte; Catherine se place dans le fauteuil, prend sur la table une broderie et affecte de travailler avec ardeur.

SCENE XVI.

CATHERINE, TURIAF.

TURIAF, *à part.* Personne!

CATHERINE. Ah! te voilà, mon ami?

TURIAF, *à part* Comment! il n'est pas ici! (*Haut.*) O mon Dieu! qu'est-ce que tu as donc? comme tu es pâle!...

CATHERINE. Oh! rien... j'étais là, à travailler... la fatigue, un étourdissement... Comme tu es rouge!...

TURIAF. Un coup de soleil que j'ai attrapé en chemin.

CATHERINE, *se levant.* A propos... et ces gentilshommes à qui tu servais de guide?

TURIAF, *avec intention.* Il y en avait un diablement pressé... car dès qu'il a reconnu sa route, il a pris les devans, et il doit être rendu au château.

CATHERINE, *à part.* Il ne se doute de rien.

TURIAF. J'ai mis l'autre sur la voie, et nous nous sommes séparés.

Il s'asseoit dans le fauteuil.

CATHERINE, *à part* *. Ciel! (*Haut.*) Tu vas rester ici?

TURIAF. Cette question! Ne te gêne pas, va à tes affaires, je vais fumer ma pipe. (*Jetant un coup d'œil sur l'armoire, à part.*) Dès qu'elle sera sortie, je saurai bien par Robinson, qui est là...

CATHERINE, *à part.* Comment l'éloigner? (*Haut.*) Dis donc, Turiaf?

TURIAF. Hein?

CATHERINE. Est-ce que tu ne vas pas tout de suite chez le voisin Bertram, pour le réglement de compte qui est en retard?

TURIAF, *saisissant le prétexte.* Tiens, c'est vrai... je n'y pensais plus. (*Tirant un papier de sa poche.*) Justement, l'acte est tout dressé... il n'y a plus qu'à signer... Tiens, tu es bien gentille, vas-y pour moi.

CATHERINE. Y penses-tu?

TURIAF, *s'étendant dans le fauteuil.* Cette course m'a si fatigué, vois-tu... et pourtant il faut que les affaires se fassent... prends donc.

CATHERINE. Mais...

TURIAF. Comment! est-ce que tu vas refuser ce petit service à ton pauvre mari, qui n'en peut plus?...

CATHERINE. Non, je ne dis pas... (*A part.*) Ah! mon Dieu! est-ce que je peux laisser l'autre là-dedans?... je suis sûre qu'il étouffe... Mais si je m'obstine, celui-ci va soupçonner...

* Turiaf, Catherine.

TURIAF, *d'un ton marqué.* Pourquoi donc hésites-tu ainsi ?

CATHERINE. Rien, rien... j'y vais, mon ami ; mais surtout ne bouge pas de ton fauteuil, entends-tu?... tu as l'air si fatigué!...(*Prenant sa pipe sur la table.*) Tiens, voilà ta pipe... fume, mon ami, fume ; mais ne te lève pas... je reviens bien vite. (*A part.*) Oh ! oui, bien vite... Mon Dieu ! mon Dieu ! que ces choses-là sont terribles, quand on n'en a pas l'habitude !

Elle sort très-inquiète.

SCENE XVII.

TURIAF, *puis* CHARLES.

TURIAF, *qui a suivi des yeux sa femme, courant à l'armoire.* Ah! maintenant, sachons de Robinson... (*Il cherche à ouvrir l'armoire ; la porte résiste.*) C'est moi, shérif, c'est moi, laissez ouvrir.

Il ouvre, et à la vue du roi recule en poussant un cri de surprise.

CHARLES, *à part.* Par la mort-Dieu! c'est jouer de malheur.

TURIAF, *à part, furieux.* Oh ! le misérable shérif !

CHARLES, *de même**. Allons, je suis pris.

TURIAF, *se calmant.* Ah ! c'est donc vous, mon beau seigneur, qui m'avez planté sur la grande route pour prendre le chemin de traverse qui vous a conduit...

CHARLES, *souriant.* Dans cette armoire... où je n'étais guère à mon aise.

TURIAF, *continuant.* C'est donc vous encore, mon beau seigneur, qui venez dans le comté de Cornouailles nous traiter comme les bons maris de Londres ?... A merveille... mais je vous tiens. (*Il ferme la porte d'entrée à double tour et en met la clef dans sa poche, puis il s'approche de la table et avale un verre d'eau-de-vie.*) Nous allons régler nos comptes.

CHARLES. Volontiers, mon camarade... Mais, avant de nous expliquer, je vous dois une déclaration... votre femme n'est pas coupable... je vous en donne ma foi de gentilhomme, je vous le jure devant Dieu... ainsi, respect à elle !

TURIAF. Soyez tranquille... je la connais mieux que vous, et, malgré ce qui arrive, je ne cesserai jamais de l'aimer et de l'estimer... comme elle le mérite... mais vous, c'est différent... vous êtes venu pour la séduire, et ça ne restera pas sans récompense... A moi, ma vieille carabine !

Il court au mur et la décroche.

CHARLES, *à part.* Diable ! voilà qui devient sérieux.

* Charles, Turiaf.

TURIAF. Là-dedans, voyez-vous, il y a deux balles que je destinais aux sangliers, et qui passeront pour le compte d'un grand seigneur.

CHARLES. Tu veux m'effrayer ?

TURIAF. Mieux que ça... je veux me venger et satisfaire ma haine sur un des courtisans de ce Charles II que je déteste, moi, soldat de Cromwell.

CHARLES, *portant la main à son épée.* Misérable !

TURIAF. Pas un mouvement... ou vous êtes mort!

CHARLES, *fièrement, et le regardant en face.* Regarde si je pâlis.

TURIAF, *de même.* Et moi ?

CHARLES, *à part.* Le drôle a de l'audace.

TURIAF. Si vous aviez dévasté mon champ, tué mes vaches, mis le feu à ma maison, il me faudrait réparation... la loi est formelle... Vous venez me voler ma femme, et si je vais me plaindre aux gens de justice, ils me riront au nez, les malhonnêtes; ils trouveront ça très-drôle... Il faut donc que je fasse mes affaires moi-même... joue !

Il le couche en joue.

CHARLES. C'en est trop ! et puisque d'un seul mot je puis te faire changer de langage, je le dirai ce mot... Je suis le roi!

TURIAF. Vous! le roi ! (*Partant d'un grand éclat de rire.*) Ha ! ha! ha ! ha ! Et vous venez me dire ça, à moi, dont vous vous moquiez tantôt, quand je vous trouvais de la ressemblance avec ce portrait? A d'autres, monsieur l'homme d'Angleterre qui resssemble le plus à Charles II ! Je n'aime pas le Stuart, c'est vrai, mais justice à qui de droit... c'est un homme franc, loyal, plein d'honneur... vous l'avez dit vous-même devant mon ami Randolph, et maintenant vous osez...! Non, le roi ne se serait pas conduit ainsi... non, vous n'êtes pas le roi.

CHARLES. Et si je t'en donnais la preuve?...

TURIAF. Quand?

CHARLES. Avant une heure.

TURIAF. Comment?

CHARLES. En te faisant châtier.

TURIAF. Si vous n'avez que celle-là, inutile, j'ajuste.

Il le couche de nouveau en joue ; Charles fait un pas en avant, et le canon touche sa poitrine.

CHARLES. Je voudrais qu'il y eût ici quelqu'un, pour s'assurer lequel bat plus fort de ton cœur ou du mien.

TURIAF, *après un moment de silence.* At-

tendez... voyons un peu... Je veux bien supposer un moment que vous dites vrai et que vous êtes réellement le roi... ce qui est faux.

CHARLES. Que ferais-tu?

TURIAF. Ce que je fais maintenant... J abaisserais ma carabine en m'appuyant dessus; je lui dirais, le regardant en face... bien en face, comme je vous regarde : Sire, on raconte qu'un jour un duc et pair d'Angleterre vous a surpris chez sa femme, et que, pour arranger l'affaire, vous lui avez parlé ainsi : « Pair d'Angleterre, approche... veux-tu des cordons et des places, pair d'Angleterre?... tiens, en voilà, et tais-toi... » Eh bien, moi, j'entends que vous agissiez de même ici. (*Charles fait un mouvement pour prendre la parole.*) Oh ! je sais que l'aventure d'aujourd'hui n'a pas été aussi agréable pour vous que la première... Ma femme vous a repoussé et m'est restée fidèle, par habitude... l'autre ne vous avait rien refusé, peut-être aussi par habitude... mais ce sont là des accessoires qui ne changent pas le fond de l'affaire... Mon honneur vaut celui du pair d'Angleterre, et de plus ma femme vaut mieux... Ainsi, dites-moi : Fermier, approche, et demande ce que tu veux... Moi, je répondrai : Sire, j'accepte et je veux être duc et grand seigneur.

CHARLES, *étonné.*

AIR *du Piége.*

En vérité !

TURIAF.

Voilà ce que je veux,
Et vous allez satisfair' mon envie.

CHARLES.

Tu n'es donc qu'un ambitieux.

TURIAF.

Je suis maître de votre vie.
Faites-moi duc, puisque vous êtes roi...
Vous n' devez pas perdr' vot' temps, je suppose,
Et vous étiez venu chez moi
Dans le dessein de m' faire quelque chose.

CHARLES. Ainsi, tu souhaiterais...

TURIAF. Je ne souhaite pas... j'exige... Prenez-y garde, sire... (toujours par suite de la supposition) vous avez devant vous un homme exalté. (*Lui montrant une table où se trouve de l'encre et du papier.*) Voici tout ce qu'il faut... écrivez... Que je sois duc de Cornouailles, maître du château et des domaines dont vous êtes venu prendre possession, ou j'en appelle à ma carabine.

CHARLES, *à part.* Me voilà comme Louis XI à Péronne, forcé de capituler... (*A Turiaf.*) Diable, camarade, tu es exigeant; le grand seigneur dont tu parles n'en demandait pas tant.

TURIAF. C'est qu'apparemment il s'estimait moins que moi.

CHARLES, *qui a réfléchi.* Oui, c'est cela... c'est cela même... (*Il écrit et remet le papier à Turiaf.*) A toi cet écrit.

TURIAF, *lit rapidement, puis va à la porte, qu'il ouvre, et s'incline avec respect devant Charles.* A vous la liberté, sire... (*Changeant de ton.*) Remarquez que je vous traite toujours comme si vous étiez le roi et par égard pour le roi... mais tremblez!

CHARLES, *riant.* Encore?

TURIAF. Ce papier où vous avez eu l'audace de compromettre le nom auguste de sa majesté, j'irai le lui présenter, je lui demanderai justice, et je l'aurai... car, je le répète, (*appuyant*) Charles II est un homme d'honneur... Adieu, mon gentilhomme.

CHARLES, *appuyant aussi.* Adieu, adieu, duc de Cornouailles. Nous nous reverrons.

SCENE XVIII.

TURIAF, *seul.*

Je le tiens ! (*Avec transport et en parcourant la scène.*) Va, va, Charles II, roi véritable, je tiens ta signature, ton nom, ta promesse, et je serai duc de Cornouailles ! Et je ne crains pas ta vengeance... Va donc apprendre à toute l'Angleterre que je t'ai surpris chez moi, dans une armoire... qu'on m'appelle en justice... — « Moi, coupable, messieurs les juges! qu'ai-je donc fait? indigné de l'insolence de cet homme qui usurpait le nom de mon souverain, je l'ai forcé à signer... pourquoi ? pour constater l'outrage. — Mais, coquin, répond la justice, c'était le roi lui-même ! —Est-ce que je pouvais le deviner? il avait lui-même dit le contraire! » Et là-dessus, acquitté, remercié, je ne risque pas un cheveu... Mais en attendant, il y a promesse, promesse écrite... et si sa parole est sacrée, comme on le prétend, à moi le château!...

AIR *de Préville et Taconnet.*

Dieu! qu'est-c' que j' sens? quel transport dans [mon ame !
Ah ! c'est la joie et le bonheur;
Je serai duc et duchesse ma femme;
De mes voisins je serai le seigneur,
J' leur parlerai du haut de ma grandeur.
Vit-on jamais fortune plus soudaine?
Heureux mari! c'est à ça que j' la doi...
Mais c' qui m'arrive est uniqu', sur ma foi:
J'aurai pour rien château, titre et domaine,
Sans que ma femm' les ait payés pour moi.

SCENE XIX.

CATHERINE, TURIAF.

TURIAF. Ah! te voilà! arrive donc, viens apprendre...

CATHERINE, *jetant les yeux sur l'armoire.* Ciel! ouverte!

TURIAF. Plus personne.

CATHERINE, *prête à tomber à genoux.* Tu as vu? tu sais? je te jure...

TURIAF. Debout, debout, duchesse de Cornouailles.

CATHERINE. Que dis-tu?

TURIAF. Je dis : duchesse de Cornouailles!

CATHERINE. Ah! mon Dieu! voilà mon pauvre mari qui devient fou... tu n'as plus ta tête?

TURIAF. Si fait... elle en a réchappé... mais c'est égal, nous sommes vengés de lui, toi, moi, nous deux... et d'une fameuse manière, je t'en réponds...

CATHERINE. Quel est ce bruit? (*Courant à la porte.*) Tous les voisins, le shérif, des soldats!

TURIAF. Comment!... est-ce que déjà on viendrait me féliciter, me saluer, me rendre hommage?... oh! j'en perdrais la raison, d'abord.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, ROBINSON, SOLDATS.

CHŒUR DES VILLAGEOIS.

AIR *de Fra-Diavolo.*

Je ne puis croire à tant d'audace...
Dieu! quel événement affreux!
Ah! monsieur le shérif, de grâce,
Ayez pitié d'un malheureux!

TURIAF, *alarmé.* Qu'est-ce que ça signifie?

ROBINSON. Ah! mon pauvre ami!...

Il détourne la tête et lui présente un parchemin.

TURIAF*, *lisant d'une voix tremblante* « Cejourd'hui, 15 avril 1662, de par la loi » et la cour martiale, composée des grands » officiers de la couronne, le fermier Tu» riaf est déclaré atteint et convaincu du » crime de lèse-majesté, et condamné à » être... »

TOUS, *avec anxiété.* Eh bien!

ROBINSON, *prenant le parchemin et continuant.* « A être pendu! »

CATHERINE, *courant à Turiaf.* Pendu! Turiaf! mon mari!

ROBINSON. « Condamné à être pendu, et exécuté dans dix minutes... (*Mouvement général.*) Sur la colline, en face du château de Cornouailles. Le coupable sera conduit au lieu du supplice, les yeux couverts d'un bandeau, et après avoir été préalablement revêtu des plus riches habits que l'on trouvera dans la garderobe du feu duc de Cornouailles. »

TURIAF, *à part.* Oh! la bohémienne! la bohémienne!

ROBINSON, *continuant.* « Afin qu'il meure comme il voulait vivre... » Le manteau ducal est tout prêt, et nous allons procéder à cette première formalité. (*Aux soldats.*) Quand vous me regarderez?... vous voyez bien que l'émotion me coupe la parole... Voyons, agissez, vous qui êtes dépouvus d'un cœur sensible.

AIR *de Leycester.*

CATHERINE.
Arrêtez! ciel! qu'allez-vous faire?
ROBINSON.
Saisissez, au nom de la loi,
L'homme dont le bras téméraire
S'est ici levé sur le roi.
TURIAF, *abattu.*
Le roi! Dieu! quelle perfidie!
Eh! quoi! trahir tous ses sermens!
CATHERINE, *à Robinson.*
Ah! pitié, je vous en supplie,
Grâce pitié pour mes tourmens!
ROBINSON.
Je suis fâché que la justice
Me force d'en agir ainsi,
Surtout envers votre mari...
A Turiaf.
Vous comprenez, mon cher ami,
Que c'est pour le bien du service.
CATHERINE.
C'en est donc fait, plus d'espérance!
Et mon cœur est glacé d'effroi.
Sans force, hélas! et sans défense,
Comment lutter contre le roi?
C'en est donc fait, plus d'espérance, etc.
TURIAF.
J'avais placé ma confiance
Dans son honneur et dans sa foi...
Il les trahit, et la vengeance
Seule remplit son cœur de roi!
ROBINSON.
Allons, un peu de complaisance,
Il faut se soumettre à la loi :
Suivez-nous donc sans résistance.
Songez qu'on parle au nom du roi.

Robinson et les soldats emmènent Turiaf. Catherine tombe accablée sur le fauteuil. Les villageois l'entourent.

SCENE XXI.

CATHERINE, LES VILLAGEOIS.

CATHERINE. Le roi!... le roi, le dénoncer, le faire condamner! ah! je le hais, je le déteste à présent... Et ce matin encore, je l'admirais, j'avais besoin de toute ma raison pour ne pas l'aimer! et chaque fois que mes regards tombaient sur ce portrait...

* Catherine, Robinson, Turiaf, soldats au fond, villageois.

ce portrait!... oh! il ne sera plus là pour insulter à ma douleur... non, non! (*Elle court détacher le portrait et le jette.*) Que faire maintenant? aller me jeter aux pieds des juges, leur redemander mon pauvre Turiaf .. il faut qu'on me le rende, je le veux.

SCENE XXII.

CATHERINE, RANDOLPH, VILLAGEOIS.

RANDOLPHE. Arrêtez... (*L'attirant à part, et à voix basse.*) Connaissez-vous l'écriture du roi?

CATHERINE. Oui.

RANDOLPH, *lui donnant un billet.* Lisez.

CATHERINE, *lisant.* « Pas un mot; voyez » tout, entendez tout, sans proférer une » parole : confiez-vous à la promesse de » Charles. » Ah! que veut dire...?

RANDOLPH, *montrant le billet.* Pas un mot... Voici sa majesté.

SCENE XXIII.

LES MÊMES, CHARLES, *suivi de toute sa cour, puis* ROBINSON.

CHARLES, *à sa suite.* Oui, mylords, c'est d'ici que nous assisterons à l'exécution de l'arrêt .. et c'est justice peut-être que nous choisissions pour cela la propre maison du coupable. (*A part.*) Ah! mon portrait a disparu.

ROBINSON, *entrant et s'inclinant.* Sire, dès que cela vous fera plaisir...

CHARLES. Ah! c'est vous, schérif?...

ROBINSON. Oui, sire, et votre majesté me voit stupéfait des nouveaux ordres que j'ai reçus... Comment! quand on a le sujet sous la main...

CHARLES. Eh bien?

ROBINSON. Je cesse tout-à-fait de comprendre...

CHARLES. C'est aussi tout-à-fait inutile... Allez, schérif, allez, et que l'arrêt s'accomplisse conformément à notre volonté.

ROBINSON. Je n'ai pas besoin de comprendre pour obéir à mon souverain.

SCENE XIV.

LES MÊMES, *hors* ROBINSON; *puis* TURIAF *et* RANDOLPH.

CHARLES, *s'approchant de la fenêtre ouverte.* Voyez donc, mylords, que de monde sur la colline! Il semblerait, Dieu me damne! que tous les bourgs du comté sont accourus à cette exécution... Le peuple se presse, et...

Il est interrompu par l'entrée de Turiaf, qui paraît revêtu de riches habits de cour et les yeux couverts d'un bandeau. Randolph, qui le conduit, s'arrête et abandonne sa main.

TURIAF, *d'une voix entrecoupée.* On s'arrête!... comment! nous sommes arrivés?... déjà!... comme le chemin qui mène là-haut est court!... c'est la frayeur qui fait cet effet-là... On marche autour de moi... Qui est là?... Est-ce vous, mes voisins, mes amis?... donnez-moi tous la main... (*Il prend la main du roi.*) Adieu, voisin Bertram... pardonnez-moi le tort que j'ai pu vous faire... je ne veux pas mourir avant d'avoir débarrassé ma conscience de seize pieds de terrain que j'ai pris sur votre champ... ma veuve vous les rendra... Ma main tremble, n'est-ce pas? je suis tout décomposé? oh! ils vont être bien attrapés, les juges : car je serai mort avant d'être... (*Catherine s'est approchée et lui a pris la main.*) Ma femme!... je te reconnais sans te voir... (*Avec émotion.*) Adieu! Catherine, adieu, sois-moi fidèle, ne me remplace jamais... quand même il se présenterait un roi... Tu les connais à présent, les rois, tu dois en être revenue... toi, qui étais folle de ton Stuart, toi qui avais tapissé la ferme de ses portraits!... (*Il prend la main de Charles.*) Elle avait tapissé la ferme de ses portraits... O Dieu! (*Charles s'approche et enlève le bandeau. Turiaf poussant un cri de surprise.*) Ah!

CHARLES, *d'un ton calme, allant à la fenêtre.* Approchez... d'ici l'on voit parfaitement. Venez vous placer près de moi, venez.

TURIAF, *s'approchant en tremblant.* Je deviens fou, je ne vois plus clair.

CATHERINE, *à part.* Qu'est-ce qu'il veut donc faire de mon mari?

CHARLES. Plus près... c'est cela... Vous voyez bien, n'est-ce pas? (*Turiaf détourne les yeux.*) Non, non, pas de ce côté... là, sur la colline... Bien... nous y voilà... ne perdez pas un mouvement. (*Il l'observe en silence, puis continue d'un ton plus grave.*) Celui qu'on va attacher à cette corde est un malheureux, un insensé, qui a osé menacer de mort le roi son maître, et appuyé le canon d'une carabine... là... sur ma poitrine... Vous pâlissez?... Ah! c'est qu'il y a là un crime affreux, n'est-il pas vrai? Ce crime va recevoir la peine qui lui est due, la peine qui flétrit et déshonore... nous avons usé de notre droit de grâce pour laisser la vie au fermier Turiaf; mais cette effigie qui le remplace porte son nom et répond pour lui. Désormais, dans ce pays, on ne dira plus que Turiaf le pendu... Voilà la justice du Stuart, qu'en dites-vous?

(*S'adressant à la cour.*) Mais il est temps, mylords, de détourner les regards d'un semblable spectacle... (*Tout le monde redescend la scène. A Turiaf.*) Est-ce là tout? non, vous ne le pensez pas... Un roi qui châtie, cela s'est vu souvent, et c'est un mérite facile... mais un roi qui manque à la parole donnée, cela ne doit jamais se voir, entendez-vous? Vous avez un papier signé de mon nom... donnez...

TURIAF, *le présentant.* Sire, je vous avoue que mes jambes ne me soutiennent plus.

CHARLES. Veuve du fermier Turiaf, approchez... Regardez-la, mylords, n'êtes-vous pas de mon avis?

LES COURTISANS, *vivement.* Toujours, sire.

CHARLES, *souriant.* Attendez au moins que je vous l'aie dit... N'est-elle pas trop jeune et trop jolie pour vivre dans la solitude?

LES COURTISANS. Sans doute.

CHARLES. Vous l'entendez, mistriss Catherine... et c'est moi qui veux vous donner un mari.

TURIAF. Hein?

CATHERINE. Jamais, sire...

CHARLES. Oh! ce n'est ni un fermier, ni un bourgeois... mais un gentilhomme de ma cour, qui mettra à vos pieds titres et dignités.

CATHERINE, *vivement, courant à Turiaf.* Je n'en veux pas... voilà mon mari, le seul, le véritable, et j'y tiens... il n'est pas riche, il n'est pas noble, il n'est pas beau, c'est vrai; mais je l'aime et je le garde tel qu'il est.

CHARLES. Et moi, j'ordonne...

TURIAF, *à part.* Marier ma femme!... à mon nez et à ma barbe!... ah! je n'y tiens plus... (*Haut et avec entraînement.*) Sire, me voilà prêt... faites-moi pendre haut et court; à présent, ça m'est égal... au contraire, ça me fera plaisir, j'en meurs d'envie... Mais il ne sera pas dit qu'on aura marié ma veuve de mon vivant... non!... j'aime mieux être pendu que... (*S'arrêtant tout confus.*) Excusez, sire, je n'ai pas dit le mot.

CHARLES. Ma résolution est inébranlable... Consentez-vous à épouser la veuve de Turiaf, duc de Cornouailles?

TOUS. Qu'entends-je?

CHARLES. Monsieur le duc, le roi d'Angleterre fait-il honneur à sa signature?

TURIAF. Ah! sire, j'en perds la tête... (*Criant.*) Vive le roi! à bas Cromwell! à bas les puritains! à bas les pendus!

CHARLES. Assez, assez... (*Le prenant à part, et à voix basse.*) Que dites-vous de votre journée?... J'ai voulu voir si vous seriez plus calme devant la corde que moi devant votre carabine... et je sais à quoi m'en tenir.

TURIAF. Sire, j'ai eu plus peur que vous.

CHARLES. Il ne me reste plus qu'à vous donner un avis... Ce pays est excellent et votre château magnifique... Demeurez-y avec Catherine, ne l'amenez jamais à la cour.

CATHERINE, *qui s'est approchée.* Oh! le roi a raison, ne m'emmène pas à la cour... c'est un pays trop dangereux.

CHARLES. Je ne réponds pas de moi, voyez-vous...

CATHERINE, *à part.* Ni moi non plus.

CHARLES. Et cette fois, à moins de vous donner ma couronne...

TURIAF, *naïvement.* Sire, je ne l'accepterais pas.

SCENE XXV.

LES MÊMES, ROBINSON.

ROBINSON. Sire, votre majesté est-elle satisfaite?

CHARLES. Très-contente, shérif... vous avez fort bien rempli vos fonctions.

ROBINSON, *avec modestie.* Votre majesté est trop bonne... la grande habitude...

CHARLES. Remerciez donc le schérif, monsieur le duc.

ROBINSON. Hein? quoi? M. le duc!

RANDOLPH, *bas.* Silence! c'est le duc de Cornouailles... de par le roi!

TURIAF, *bas, de l'autre côté.* Schérif! si jamais vous mettez le pied sur mes domaines, je vous fais jeter, la tête la première, dans la grande mare aux canards.

ROBINSON, *interdit.* Aux canards!... On s'y conformera, monsieur le duc. (*A part.*) Comment! de pendu, il est devenu grand seigneur? quelle élévation rapide!

TURIAF, *à Catherine.* Tu m'as été fidèle, ô ma petite fermière... vous le serez aussi, madame la duchesse?

CATHERINE. Est-ce que c'est plus difficile?

TURIAF. Dam! il paraît... c'est plus rare.

AIR *nouveau de M. Ch. Tolbecque.*

Amis, avec reconnaissance,
De notre roi chantons, en ce beau jour,
Et la justice et la clémence,
Vertus si rares à la cour.

CHARLES.

Partons, messieurs.

TURIAF, *à Catherine.*

Je veux que tu lui parles.

CHARLES, *bas à Catherine.*

A votre époux gardez bien votre foi:
O Catherine, oubliez Charles!

CATHERINE.

Je n'oublirai jamais le roi.

Le roi sort suivi de toute la cour. Catherine, émue, le suit des yeux, appuyée sur le bras de Turiaf. Tout le monde s'incline.

FIN.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

TROIS SOUS LA FEUILLE.
CHEZ MARCHANT, Boulevart Saint-Martin, N° 12.

16a

L'ASPIRANT DE MARINE,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES;

Paroles de MM. Rochefort et Alexis Decomberousse;

Musique de M. Théodore LABARRE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
GASTON DE COULANGES, secrétaire de l'ambassade de Naples.	MM. JANSENNE.	GUILLAUME, maître d'équipage.	MM. HÉBERT.
CORBINO, viel italien, professant la grammaire française.	FARGUEIL.	GRATIEN, valet de chambre de l'ambassadeur.	LOUVET.
LÉON DUCHATEL, jeune aspirant de marine.	PONCHARD.	ANGÉLA BELLINI, jeune veuve italienne.	Mmes CASIMIR.
		LÉONTINE DUCHATEL, sœur de Léon.	RIFFAUT.
		MATELOTS.	

La scène est à Naples, et se passe en 1809.

ACTE I.

Le théâtre représente un joli jardin, avec une grille au fond qui laisse voir la mer et le port. A gauche, une maison avec fenêtre à balcon. A droite, l'hôtel de l'ambassade française. Un bosquet d'orangers est près de la maison à gauche; un banc est dessous.

SCÈNE Ire.

GRATIEN, *sur le pas de la porte de l'hôtel de l'Ambassade, et semblant parler à quelqu'un, et peu après* CORBINO.

GRATIEN, *à la cantonnade.* Oui, M. de Coulanges, c'est l'heure où il vient donner sa leçon, et je l'arrêterai pour le faire jaser... (*Il regarde au fond.*) Précisément je l'aperçois.

CORBINO, *entrant par le fond, en lisant.* O Rousseau! que tu as fait faire de pas énormes au sentiment!.. Comme je comprends ton St-Preux, comme j'entends ton Héloïse, divin Rousseau!

GRATIEN, *s'avançant vers lui en saluant.* Le signor Corbino me fera-t-il l'honneur d'accepter le bonjour?

CORBINO. Je l'accepte pour vous le rendre, mon cher Gratien.

GRATIEN. Je vous attendais pour vous demander des renseignemens sur votre belle écolière.

CORBINO. La signora Angéla Bellini, qui demeure dans cette maison?

Il indique la gauche.

GRATIEN. Précisément.

CORBINO. Je ne connais guère cette veuve que depuis un mois; mais je gagerais que la ville de Naples ne renferme pas de folle plus complète, d'étourdie plus consommée que la Signora : c'est une fantasque qui fait en jouant tout ce qui lui vient dans la tête; elle a été mal dirigée par ses parens, et plus mal encore par son vieux mari...

GRATIEN. Et croyez-vous qu'elle soit disposée à se remarier?

CORBINO. Elle a déjà refusé plus de vingt seigneurs napolitains.

GRATIEN. Vous devez être une bonne protection près d'elle?.. Vous avez de l'empire sur ses volontés?..

CORBINO. Pas le moindre : elle n'écoute personne... Elle m'a fait venir ici parce qu'elle veut apprendre le français, et qu'en ma qualité d'ancien professeur d'italien dans un collége de Paris, je possède merveilleusement les deux langues...

Voilà pourquoi je suis préposé à refaire l'éducation de la jeune veuve, car on ne lui a jamais rien appris, et c'est la seule chose dont elle a bien profité.

GRATIEN. Vous pourriez être bien utile à mon maître.

CORBINO. En quel genre... est-ce qu'il a quelque chose à traduire?

GRATIEN. Ce n'est pas cela... Il est amoureux fou de la signora...

CORBINO. Angéla?

GRATIEN. Vous l'avez deviné... et si vous vouliez...

CORBINO, *vivement*. Arrêtez, imprudent! car je crains de vous comprendre... Oubliez-vous que je suis professeur, monsieur, et que mon intervention en pareille matière serait criminelle au superlatif?

GRATIEN. Tiens! vous faites de la délicatesse?

CORBINO. J'en fais surtout avec ceux qui n'en ont pas... M. Gaston de Coulanges, sous le prétexte qu'il est secrétaire d'ambassade, et pendant que l'ambassadeur est allé à l'île de Caprée, s'imagine tout simplement que je serai trop honoré de l'emploi qu'il me destine. (*A part.*) Il s'adresse bien, moi qui espère trouver dans mon écolière une nouvelle *Nouvelle Héloïse!..* (*Haut.*) Adieu, diplomate en livrée... Je rentre chez la signora; ce n'était pas la peine de m'arrêter pour me faire entendre vos sottises.

Il entre dans la maison à gauche.

SCENE II.

GRATIEN, GASTON, *sortant vivement de l'Ambassade.*

GASTON. Eh bien?

GRATIEN. Eh bien, Monsieur, il s'est moqué de moi.

GASTON. C'est que tu t'y seras mal pris... Tu n'as pas de finesse, tu manques de tact... Il me faudrait ici quelqu'un de plus adroit que toi pour me tirer d'embarras.

GRATIEN. Mais, pourquoi n'engagez-vous pas la signora Angéla à venir au bal chez l'ambassadeur?.. vous pourriez lui parler tout à votre aise.

GASTON. Elle a déjà refusé dix invitations... Attends donc, il me vient une idée... Dis-moi, Gratien, que penses-tu de ce jeune aspirant de marine que j'ai recueilli à l'ambassade après son naufrage?..

GRATIEN. Qui? M. Léon?.. ma foi, je n'en pense pas grand' chose : depuis huit jours qu'il est ici il ne parle à personne... Il a l'air d'avoir beaucoup de chagrin, et ses yeux sont toujours baissés comme ceux d'une demoiselle.

GASTON. Il est vrai que pour un marin il paraît bien timide; cependant j'ai un projet sur lui... Gratien, fais-moi venir ce jeune homme.

GRATIEN. Monsieur, vous allez être obéi.

Il rentre à l'ambassade.

SCENE III.

GASTON, *seul.*

AIR.

Ah! pour soumettre une fière coquette
Vantons d'abord sa grâce et ses attraits;
Le diplomate aurait une défaite;
L'amant flatteur est certain du succès.
Charmant pays, beau ciel exempt d'orage,
Ton doux climat fait naître le désir;
Le cœur, ici, n'a jamais qu'un langage :
Tout en ces lieux inspire le plaisir.
Moi seul, hélas! j'ignore encor ses charmes;
Mais je saurai triompher à mon tour.
Si la beauté résiste avec ses armes,
J'ai, pour la vaincre, et la ruse et l'amour.
O ma belle!
Je t'appelle.
Moins cruelle,
Viens à moi;
Je t'engage
Sans partage
Mon hommage
Et ma foi.
Ah! pour séduire, etc.

Ah! voilà mon jeune confident.

SCENE IV.

GASTON, LÉONTINE, *costume d'aspirant de marine.*

LÉONTINE. Monsieur, on m'annonce que vous désirez me parler, et je m'empresse de me rendre à vos désirs.

GASTON. Oui, mon ami, j'ai à causer avec vous, vous m'avez inspiré la plus tendre amitié. Il y a près d'une semaine que vous êtes arrivé ici, seul, sans recommandation, sans aucun titre pour vous faire connaître, et vous n'avez pas encore jugé à propos de m'instruire du nom de vos parens et du motif de votre voyage : cela n'est pas bien.

LÉONTINE. Ce reproche est mérité, monsieur; vous m'avez donné tant de preuves d'intérêt, que je n'ai aucune raison pour refuser de vous satisfaire. Mon nom est Léon Duchâtel; j'ai un frère qui est, ainsi que moi, aspirant de marine. Il ne nous restait pour unique parent qu'un oncle maternel qui s'était marié à Naples. Nous apprîmes il y a six mois la mort de cet oncle, et comme il n'avait pas d'enfans, mon frère et moi, munis de tous nos titres, nous nous embarquâmes à Marseille pour

venir ici recueillir son héritage; mais dès le second jour, une violente tempête jeta notre navire sur la côte de Gaëte... Tout présageait un naufrage certain... Au milieu du désordre général, des pêcheurs napolitains, témoins de notre danger, m'emportèrent évanoui dans une chaloupe, et me conduisirent jusqu'à Naples, où je fus reçu par vous avec la plus touchante bonté.

GASTON. Mon ami, ne parlons pas de cela; je n'ai fait qu'une action fort commune en recevant un Français à l'ambassade... Et, dites-moi, qu'est devenu votre frère?

LÉONTINE. Je l'ignore, monsieur; mais je n'ai plus d'espoir pour lui : mon frère est très imprudent, il ne redoute aucun danger; il sera resté le dernier sur le vaisseau, et tout me fait craindre qu'il n'ait péri avec le capitaine.

GASTON. Oh! ce serait affreux!.. Dans tous les cas, je ne vous laisserai pas ici sans emploi, et même en ce moment j'ai une mission bien importante, bien secrète à vous confier.

LÉONTINE. Qu'est-ce donc?

GASTON. Mon ami, je suis amoureux.

LÉONTINE, *avec étonnement et émotion.* Ah! et sans doute que vous êtes payé de retour?

GASTON. Eh! mon Dieu, non!

LÉONTINE. Cela m'étonne.

GASTON. Cette remarque est bien obligeante, et je vous en remercie; mais, mon cher enfant, je suis né sous une étoile fatale; jusqu'à présent je n'ai jamais pu réussir à me faire aimer d'une femme.

LÉONTINE, *le regardant avec embarras.* En êtes-vous bien sûr, monsieur?

GASTON. Très sûr! Sous le prétexte que je suis dans la diplomatie toutes les femmes s'imaginent que je suis fait pour tromper.

LÉONTINE. Il est bien fâcheux d'être si mal jugé...

GASTON. Aussi, j'ai pensé qu'il fallait changer de système, et j'ai imaginé d'agir comme certains rois prudens qui font plus de conquêtes par leurs ambassadeurs que par une guerre souvent douteuse...

LÉONTINE. Et votre projet serait...

GASTON. De vous nommer mon plénipotentiaire d'amour près d'une charmante Italienne qui ne m'a pas encore accordé un regard favorable.

LÉONTINE, *très émue.* Oh! monsieur, que me proposez-vous?.. qui, moi! jouer un pareil rôle... Ah! vous ne pouvez imaginer à quel point il me convient peu...

GASTON, *étonné.* Pourquoi donc vous effrayer ainsi?.. vous êtes tout ému?.. vous tremblez comme si c'était pour votre compte...

DUO.

LÉONTINE.

J'ignore, hélas! l'art de séduire,
Je suis naïf et sans détour;
Pour bien savoir ce qu'il inspire,
Il faudrait connaître l'amour.

GASTON.

Vous apprendrez l'art de séduire
Quoique naïf et sans détour;
Pour bien savoir ce qu'il inspire
Il suffit de parler d'amour.
C'est Angéla que j'adore,
Car je dois vous la nommer,

LÉONTINE.

Mais ce feu qui vient d'éclore
Est-ce à moi de l'exprimer?

GASTON.

Du succès je réponds d'avance,
Votre candeur la trompera,
Et la coquetterie cédera
Au charme de votre innocence.

LÉONTINE.

Oui, mais pour me faire écouter,
Il s'agit d'abord de m'instruire.

GASTON.

Je vais essayer de vous dire
Ce qu'il faudra lui répéter.
« Rose d'Italie,
« Un Français charmé
« Va perdre la vie
« S'il n'est pas aimé! »

LÉONTINE, *répétant.*

« Rose d'Italie, etc. »

GASTON.

« Votre indifférence
« Cause son malheur,
« Calmez la souffrance
« De son tendre cœur!

LÉONTINE, *répétant.*

« Votre indifférence, etc. »

GASTON.

C'est parfait, tout réussira,
Et vous soumettrez la rebelle!

LÉONTINE, *avec dépit.*

Ah! qu'elle est heureuse, Angéla!

GASTON.

Elle est si brillante et si belle!
Que sa conquête, en vérité
Flatte surtout ma vanité!..

LÉONTINE.

Eh bien! malgré ma craintive ignorance,
Je suis à vous par la reconnaissance;
Je la verrai,
J'obéirai!..

ENSEMBLE.

LÉONTINE.

Destin contraire,
Que dois-je faire,
Si pour lui plaire
Il faut le faire aimer!

GASTON.

Destin prospère,
Il va j'espère,
Pour mieux me plaire,
Ici me faire aimer.

SCENE V.

Les Mêmes, GRATIEN, *sortant de l'ambassade.*

GRATIEN, *tenant une lettre.* M. de Coulanges... une lettre de l'ambassadeur!..

GASTON, *la prenant avec humeur.* De l'ambassadeur?.. voilà l'ennui qui arrive. (*Il ouvre la lettre et la lit.*) « De l'île de Caprée, 15 mars 1809. Mon cher Gaston, » on nous a conduit ici à la remorque, les » débris de la corvette l'Amphytrite...

LÉONTINE, *avec joie.* L'Amphytrite!.. Ah! monsieur, c'est le navire sur lequel j'étais embarquée!..

GASTON. Ah!.. ah!.. ceci m'intéresse bien davantage, alors. (*Il continue.*) « Ce » bâtiment de l'État est hors de service; » plusieurs matelots et le maître de l'équi- » page ont eu le bonheur d'échapper. Je » vous adresse ces individus pour que vous » leur fassiez obtenir tous les secours dont » ils ont le plus pressant besoin, ils arri- » veront demain à Naples, etc. etc.

LÉONTINE. Tant de personnes sauvées!.. Oh!.. si mon pauvre frère!..

GASTON. Conservons quelqu'espérance, mon ami... je ferai prendre des renseignemens... et je vais moi-même de ce pas au ministère de la marine.

LÉONTINE. Ah!.. monsieur... tant de preuves d'intérêt!..

GASTON. Seront plus que payées si vous réussissez dans la mission dont je vous ai chargé. (*A Gratien.*) Gratien, pendant mon absence tu ne laisseras entrer personne à l'ambassade.

GRATIEN. C'est juste, Monsieur!..

GASTON. *à Léontine.* Je vous quitte... attendez Angéla dans ce jardin, elle va sans doute venir s'y promener comme à l'ordinaire, profitez de l'occasion et sachez bien dissimuler.

Il sort par le fond.

LÉONTINE, *le regardant sortir.* Et c'est lui qui me condamne à le faire aimer par une autre (*On entend des éclats de rire dans la maison d'Angéla.*) C'est elle, rentrons pour réfléchir à ce que je lui dirai.

Elle rentre à l'ambassade avec Gratien.

SCENE VI.

ANGÉLA, *sortant en riant de la maison à droite du public.*

Ah! ah! ah! ah! j'en ris comme une folle...
Mon pauvre Corbino, vous êtes prisonnier...
Et pour changer la règle de l'école,
Voilà le professeur puni par l'écolier!..
Je rends grâce à ma folie,
A ma chère étourderie,
Si par elle dans ce jour
J'échappe à la jalousie,
A tous les chagrins d'amour.
Et cependant à présent, oui, j'y pense,
On dirait à l'aspect de ce jeune étranger,
Qu'un sentiment nouveau dans mon cœur prend [naissance?
Je suis émue en sa présence,
Et ma gaîté ne peut me protéger.
A l'amour, à son trouble extrême
Mon cœur serait-il donc livré?
Eh bien, Léon, s'il est vrai que je t'aime,
Ah! que pour moi dans l'instant même,
D'autant d'amour ton cœur soit enivré...
Mais qu'est-ce donc?.. à la mélancolie
Eh quoi! je m'abandonnerais!
Non, ce serait une folie,
Et si d'aimer je prends la fantaisie,
A mon heureuse étourderie
Je m'abandonne pour jamais.
Unis-ons en ce jour
Le plaisir et l'amour.
Je permets à mon cœur
D'être tendre;
Mais jamais de langueur,
Je n'y veux rien entendre!
Léon, c'est là le bonheur même,
Aime-moi donc comme je t'aime!
Douce allégresse,
Ah! je sens là
Qu'à ma tendresse,
Il répondra.

Léontine reparaît.

SCÈNE VII.

ANGÉLA, LÉONTINE.

ANGÉLA, *apercevant Léontine.* Ah! c'est vous, M. Léon, figurez-vous que je viens de jouer un tour bien drôle à mon vieux professeur.

LÉONTINE. Comment, madame?

ANGÉLA. Je l'ai enfermé dans ma chambre pour me soustraire à ses démonstrations fatigantes... Mais que devenez-vous donc, monsieur... il y a trois jours qu'on ne vous a vu?

LÉONTINE. Il est vrai, je me suis absenté quelquefois pour aller visiter votre belle ville de Naples.

ANGÉLA. Eh bien! qu'en pensez-vous?

LÉONTINE. Je pense qu'il faut encore revenir près de vous pour voir ce qu'elle renferme de mieux...

ANGÉLA, *le regardant en riant.* Oh! voilà un compliment bien exagéré pour un Français, c'est de l'italien tout pur... mon professeur appelerait cela, je crois, un superlatif?

LÉONTINE. Je répète ici ce que j'ai entendu dire cent fois à l'ambassade par M. Gaston de Coulanges.

ANGÉLA. Ah! oui... le jeune secrétaire.

LÉONTINE. Lui-même, madame, qui s'est imposé le devoir de vous plaire, pour vous mettre dans l'obligation de l'aimer, et qui m'a donné l'ordre de vous en faire l'aveu formel.

ANGÉLA, *riant*. Oh! formel est ravissant!.. mais, c'est une déclaration de guerre que je reçois là...

LÉONTINE. M. Gaston vous adore, madame, avec des expressions très exaltées... il y a du désespoir... des menaces de suicide dans sa passion...

ANGÉLA, *riant*. Et un discernement bien rare dans le choix de son confident... vous nous ne vous apercevez donc pas, monsieur, que tous ces sentimens deviennent ridicules par la manière dont vous venez de les peindre.

LÉONTINE. Que voulez-vous? c'est mon coup d'essai en diplomatie, madame.

ANGÉLA. Ecoutez... M. de Coulange a déjà pu deviner mes dispositions pour lui, je sais qu'il est d'une naissance illustre, qu'il a des qualités brillantes... mais, tous ces dons heureux ne me touchent pas...

LÉONTINE, *avec joie*. Est-ce bien vrai, madame?..

ANGÉLA. Très vrai! puisque malgré mon caractère étourdi, je crois qu'un autre que M. de Coulange est parvenu à me plaire.

LÉONTINE, *vivement*. Eh bien! mais cette raison est la meilleure de toutes... il faut donner suite à cet amour-là!.. les mariages les plus prompts sont toujours les plus heureux.

ANGÉLA. Quelle chaleur pour mes intérêts...

LÉONTINE. Ah!.. c'est que vous méritez si bien le bonheur... Et pourrait-on savoir..

ANGÉLA. Oh! non... c'est de ma part un caprice qui n'a pas le sens commun... je ne sais même pas bien au juste où j'en suis avec mon cœur...

SCENE VIII.

LES MÊMES, CORBINO, *paraissant à la fenêtre de la maison à gauche.*

CORBINO. Noble dame!.. j'attends toujours...

ANGÉLA. Ah!.. c'est encore vous, M. Corbino?

CORBINO. C'est moi, avec ma grammaire française...

ANGÉLA. Mais vous ne vous apercevez donc pas que je suis occupée.

CORBINO. Vous ne vous apercevez donc pas que je suis prisonnier?..

ANGÉLA. C'est bien fait., c'est une leçon que je vous devais...

CORBINO. Une leçon... permettez-moi alors, de vous la rendre *subito*.., il y a plus d'une heure que vous me tenez en suspends... sur l'indicatif présent.

ANGÉLA, *vivement*. Il n'est pas question de cela dans un moment pareil... ah! si cependant, il me vient une idée!.. Eh bien! restez là mon cher professeur... je prendrai ma leçon d'ici... ce sera plus drôle.

CORBINO. Je ne sais pas jusqu'à quel point ce sera drôle; mais vous ne m'avez jamais fait sentir aussi mathématiquement qu'aujourd'hui, toute la distance qui me sépare de vous.

ANGÉLA. M. Léon, ayez la complaisance de m'écouter... vous me direz si je fais des fautes.

LÉONTINE. Volontiers...

CORBINO. Vous savez, Madame, que nous en étions restés à la première conjugaison...

ANGÉLA. Du verbe aimer.

CORBINO, *tenant sa grammaire*. Hélas! oui!

Il soupire.

TRIO.

Indicatif présent : J'aime.

ANGÉLA, *regardant Léontine*.

Je vous aime!..
Je vous aimerai toujours!..

LÉONTINE.

Fort bien!

CORBINO.

Mais l'erreur est extrême!
Je n'entends rien à ce discours?

ANGÉLA.

Moi, je l'entends mieux que vous-même?

LÉONTINE *et* ANGÉLA.

C'est bien cela (*bis*).

CORBINO.

Ce n'est pas ça (*bis*).
Allons, allons,
Recommençons :
Indicatif présent : J'aime.

ANGÉLA.

Je vous aime!
Je vous aimerai toujours!

CORBINO.

Encor (*bis*) même discours!
Mais ce n'est pas cela!
Vous exprimez tout le contraire
Du sens voulu par la grammaire.

ANGÉLA.

Ah! de votre colère, je ris,
Car l'important, c'est d'être compris!..

CORBINO.

Mais belle signora, les verbes
Sont toujours froids quand on les dit,
En faisant des phrases superbes,
Vous leur ôtez tout leur esprit.

ANGÉLA.

L'exemple ne peut me séduire,
Car les mots qui partent du cœur,
Ne gardent jamais leur froideur
Près de celui qui les inspire.

ENSEMBLE.

CORBINO, *à part.*

Quel sentiment l'inspire?
Quel trouble, quel soupçon?
Et que veut-elle dire
Par cette autre leçon?

LÉONTINE, *à part.*

Quel sentiment l'inspire?
Et quel nouveau soupçon!
Qu'a-t-elle voulu dire?
Écoutons la leçon.

ANGÉLA, *regardant Léontine.*

Tout ce que je désire,
C'est qu'il ait un soupçon
de ce qu'on veut lui dire
Pendant cette leçon.

CORBINO *et* LÉONTINE.

Oui, son discours m'étonne,
Sa raison l'abandonne;
Quand on la comprendra,
Bientôt on s'entendra.
Sa ruse est-elle bonne?
Ici personne
Ne la soupçonne,
Et l'espoir qu'elle donne,
Dans cette épreuve-là
s'expliquera.

ANGÉLA.

Mon adresse l'étonne,
Sa raison l'abandonne;
Quand il me comprendra,
Bientôt il m'aimera.
Je crois ma ruse bonne,
Ici personne
Ne la soupçonne;
Oui, la ruse est fort bonne,
Et cette épreuve là
Réussira.

CORBINO.

Le professeur las de sa pénitence,
Voudrait bien sortir signora?..

LÉONTINE.

Ne pouvez-vous adoucir sa sentence?..

ANGÉLA, *à Corbino.*

Frappez on vous délivrera.

Corbino disparait.

LÉONTINE, *à part.*

Ce professeur changeant de rôle
Aurait-il su la captiver?
Elle est si bizarre et si folle!..

ANGÉLA, *à part, regardant Léontine.*

Bien qu'il me trouve un peu frivole,
Ce que j'ai dit le fait rêver!..
Mais je vais bien mieux l'éprouver...

CORBINO, *paraissant.*

Me voilà céleste écolière,
Je viens tomber à vos genoux...

ANGÉLA, *à demi-voix.*

Silence!.. il faut qu'avec mystère
Ici, je vous parle, entre nous...
Taisez-vous!.. surtout taisez-vous!..

Elle l'emmène près du berceau et lui parle bas.

LÉONTINE, *les regardant.*

Un complot!.. une confidence!..
Il faut pénétrer leur secret,
Et pour découvrir leur projet,
Observons tout avec prudence.

ANGÉLA, *lui remettant une bague. A Corbino.*

Ensuite, il restera seul...

CORBINO.

Bien!..

ANGÉLA.

Et vous n'en direz jamais...

CORBINO.

Rien!..

ANGÉLA.

Adieu, M. Léon...

LÉONTINE.

Adieu!..

CORBINO, *à part.*

O l'aimable aventure,
Tout change de figure,
Fortuné, maître de français,
Te voilà certain du succès.

ENSEMBLE.

LÉONTINE *et* CORBINO.

Oui, son discours m'étonne, etc.

ANGÉLA.

Mon adresse l'étonne, etc.

Angéla rentre chez elle.

SCENE IX.

CORBINO, LÉONTINE.

CORBINO. Jeune homme, nous avons beaucoup de choses à dire tous les deux...

LÉONTINE. Tant mieux!.. car j'ai aussi le désir de vous parler...

CORBINO. Vous êtes un étranger... vous débarquez dans la ville de Naples, Parthénope vous reçoit dans son sein, et le premier pas que vous y faites est une immoralité...

LÉONTINE. Ah! ça Monsieur, où voulez-vous en venir?..

CORBINO. A une conclusion bien remarquable...astucieux enfant que vous êtes, et que j'expliquerai par cette vieille pensée de Virgile. — « *Timeo Danaos, et dona » ferentes!..* »

LÉONTINE. Je ne vous entends pas davantage.

CORBINO. Attendez!.. et quand ce même Virgile nous disait des Grecs d'autrefois... » je les crains jusque dans leurs présens!.. » il aurait pu tout aussi bien le dire des Français d'aujourd'hui!.. (*Il lui présente une bague.*) Connaissez-vous cet anneau, petit serpent tentateur...

LÉONTINE, *le regardant*. Non, monsieur!.. je ne le connais pas.

CORBINO. Voilà qui passe toutes les bornes de la duplicité!.. N'êtes-vous pas venu remplir ici un message d'amour près de la signora Angéla?

LÉONTINE. C'est possible...

CORBINO. Ne lui avez-vous pas spécialement parlé au nom de M. Gaston de Coulanges?..

LÉONTINE. Je l'avoue...

CORBINO. Eh! bien, elle renvoie à M. le Secrétaire d'ambassade, cette bague que vous avez offert de sa part...voilà tout le mystère...

LÉONTINE. Moi, j'ai remis une bague?..

CORBINO. Et c'est là votre plus grand crime, messager imberbe!.. séducteur par procuration!..

LÉONTINE. Mais je vous jure qu'on s'est moqué de vous... il n'a jamais été question...

CORBINO. Allons, ne plaisantons plus... et reprenez l'anneau, s'il vous plaît..

LÉONTINE, *à part, le prenant*. Quelle est son intention... ceci cache encore un mystère?.. est-ce un moyen de faire savoir à Gaston...

CORBINO. Et prévenez bien, M. de Coulanges, qu'on ne veut plus entendre parler de lui... envoyer des bagues avec des devises, c'est d'une fatuité insupportable, parole d'honneur!

LÉONTINE. Ah!.. il y a une devise?.. Il s'ouvre donc...

CORBINO. Eh!.. vous le savez bien...

LÉONTINE, *ouvrant l'anneau*. En effet... (*Elle lit.*) « Amour éternel!.. » C'est une déclaration...

CORBINO. « Amour éternel. » Ces français sont sans gêne, quand ils voyagent comme ça...il semble que toutes nos femmes leur doivent quelque chose... et ils font une si grande provision d'*amour éternel* pour l'étranger qu'ils n'en laissent jamais dans leur pays...

LÉONTINE. Il paraît qu'il n'est pas si facile de plaire aux napolitaines que les Français pourraient le supposer?..

CORBINO. Vous en avez la preuve à votre doigt... D'ailleurs, je répondrais que la signora Angéla ne se remariera jamais qu'avec un italien.

LÉONTINE. Et connaissez-vous quelqu'un.

CORBINO, *avec sentiment*. Oh! oui, je connais quelqu'un; c'est un infortuné d'un âge mûr; un savant, un sage, qui se laisse devenir fou de jour en jour, qui aime sans espoir, et qui mourra sans souffler le mot.

LÉONTINE. C'est pourtant le dernier part à prendre.

CORBINO. Eh! que voulez-vous qu'il devienne... le malheureux; il ne sait à quel saint se vouer, il n'a personne à qui conter ses peines, il soupire tout bas, tout seul.

LÉONTINE. Mais c'est donc quelque sot?

CORBINO. Non!..Il ne se croit pas précisément dans cette classe-là.

LÉONTINE. Alors, qu'il s'explique; tenez, je m'offre pour le servir, moi...

CORBINO. Quoi, généreux enfant!.. Eh bien, ce fou à lier, cet homme audacieux, ce téméraire qui ose porter ses vœux si haut, c'est votre très humble et très déplorable serviteur.

LÉONTINE, *étonnée*. Vous!

CORBINO. N'est-ce pas que c'est bien absurde?

LÉONTINE. Oh! c'est effrayant... Mais pourtant l'amour est un feu qui dévore tout...

CORBINO. Et par conséquent le bois sec doit brûler encore mieux que le bois vert.

LÉONTINE, *à part*. Au fait, donnons-lui de l'espoir. . sa folie peut me servir. (*haut*) Allons, je verrai la belle Angéla. Après tout, cette veuve a des idées si bizarres... j'éclaircirai tout cela : vous, de votre côté, veillez bien à ce que M. de Coulanges ne puisse avoir aucun entretien avec elle.

CORBINO. Ne craignez rien, je la garderai à vue, je me fais sa sentinelle... je me battrais même pour défendre mon trésor.

LÉONTINE. C'est très bien. Je vous quitte afin d'aller rendre compte de ma mission, et savoir si M. Gaston a des nouvelles de nos pauvres naufragés.

SCENE X.

CORBINO, *seul*.

Intéressant jeune homme! quel plaisir il éprouve à se dévouer pour les autres!.. C'est à toi, Rousseau, c'est à ton Héloïse que je devrai ma victoire!..Je l'ai expliqué à ma belle veuve, ce roman sublime, et voilà pourquoi le professeur de grammaire Corbino est devenu un autre Saint-Preux! (*Dans ce moment on jette une lettre par la fenêtre de la maison d'Angéla. Elle tombe aux pieds de Corbino qui la ramasse.*) Qu'est-ce que c'est que ça?.. un billet!.. à (*Il lit.*) A lui! c'est à moi! ouvrons-le... oh! c'est son écriture... un peu deguisée, mais bien reconnaissable pour moi. « Si » cette lettre tombe dans vos mains, médi» tez-la!.. Quoique la fortune m'ait placée » au-dessus de vous, ne vous effrayez point

»de mon opulence. Vous devez maintenant avoir tout compris et tout deviné : »je veux vous faire sortir de votre humble »obscurité, et si mes vœux sont partagés, »trouvez-vous dans une heure, ici, sous »le berceau ; le signal sera un couplet »chanté en français : je paraîtrai, et c'est »alors que je me ferai connaître. » Pas de signature ! c'est ce qui éclaircit tout. Corbino, ta destinée s'accomplit. Oui, femme adorable, tu peux te flatter que j'y serai, au rendez-vous. (*Il regarde la lettre.*) C'est qu'il n'y a pas moyen de mettre en doute l'identité !.. Voilà la faute de français que je lui reproche toujours dans ses verbes : je paraîtrai, t, r, é, tré ! Heureuse faute, va, je te connais comme si je t'avais faite ! Mais j'entends bien du bruit sur le pont. (*Il regarde.*) Ce sont des marins français qui débarquent !.. Eh ! que m'importe !

FINAL.

De la beauté je suis vainqueur !
J'arrive enfin avec honneur,
Par la grammaire, jusqu'au cœur
De ma charmante élève !
Mon sort heureux doit étonner,
Rien ne peut plus me détrôner ;
En enseignant à décliner,
Voilà comme on s'élève !..
Je ris de vos dédains,
Sur vous j'ai la pomme,
Seigneurs Napolitains,
Fiers et hautains !..
Voyez pourtant, voyez comme
L'amour peut rendre bel homme,
Le plus simple des humains !

Pour la séduire tout-à-fait
Sous un costume bien coquet,
Je vais paraître au grand complet
En troubadour fidèle !
Je prends un air de dignité,
Une guitare à mon côté,
Et puis je chante à ma beauté
Une chanson nouvelle !
Car mes accens divins
Que chacun renomme,
Ont des cœurs féminins,
Su les chemins...
Voyez pourtant, voyez comme
L'amour peut rendre bel homme,
Le plus simple des humains !

SCENE XI.

CORBINO, ANGÉLA, *paraissant à sa fenêtre.*

ANGÉLA.

A-t-il reçu mon message ?
A-t-il compris mon billet ?

CORBINO.

Une beauté si volage,
Ah ! pour moi quel succès complet !

ANGÉLA, *appercevant Corbino.*

C'est mon professeur ?.. ah ! peut-être
Que Léon, craignant de le voir,
S'est caché pour lire ma lettre,
A présent il doit tout savoir...
Heureux espoir !

CORBINO.

Heureux espoir !..

ENSEMBLE

Le plaisir me transporte,
Ma puissance l'emporte,
Je sens battre mon cœur,
De joie et de bonheur !

CORBINO.

Ce tendre billet qui m'honore,
Cent fois je veux le lire encore.

Il va se placer sous le berceau et lit tout bas.

ANGÉLA.

Ici je veux l'attendre encore,
Il va m'apporter le bonheur !

Reprise.

Le plaisir me transporte, etc.

Angéla disparaît de sa fenêtre. Corbino sort par le fond.

SCENE XII.

LES MÊMES, PLUSIEURS MARINS *venant par le fond.*

CHŒUR.

Allons, cher camarade !
Nos tourmens sont finis,
Nous voici dans la rade
Qui conduit au pays.
Oublions notre peine,
Le ciel est le plus fort,
Le bon vent nous ramène,
Et nous touchons au port.
Un matelot s'avance pour sonner.
C'est bien ici
L'hôtel de l'ambassade ?

TOUS.

Oui c'est ici, etc.

LE MATELOT.

Nous allons y trouver un appui.

TOUS.

Allons, sonnons ici,
Nous y trouverons un appui.

Reprise du Chœur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GRATIEN, *paraissant à la porte.*

GRATIEN.

Que voulez-vous ?

LE MATELOT.

Avoir l'honneur
De parler à l'ambassadeur.

GRATIEN.

On n'entre pas ; son Excellence
Ne vous recev'ra que demain.

LE MATELOT.

Quoi demain ?

GRATIEN.

Oui demain!

Il disparaît et referme la porte.

TOUS LES MATELOTS.

On nous traite avec ce dédain!

Les marins font quelques pas pour sortir.

LÉONTINE, *accourant vivement de l'ambassade.* Les matelots de l'Amphytrite!..

Arrêtez mes amis!

Tous les marins se mettent sur une ligne; Léontine examine leurs traits avec inquiétude, et les passe en revue l'un après l'autre; pendant ce temps la musique seule se fait entendre; arrivée au dernier elle revient sur la scène en s'écriant:

Mon pauvre frère est mort!..
Me voilà seule au monde! ah! quel sera mon sort!

TOUS LES MATELOTS.

Partons, partons sans résistance,
Nous reviendrons ici demain;
Et sûrs de notre délivrance
Nous répéterons ce refrain,
Allons cher camarade, etc.

LÉONTINE.

Ah! la douleur m'accable
Pour moi tout est fini,
Le destin implacable
M'ôte mon seul ami!
Je n'avais plus de peine
Mais hélas vain effort,
Le malheur la ramène
Quand je touchais au port!

Les marins sortent par le fond, Léontine rentre à l'ambassade.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Même décoration.

SCÈNE Ire.

GUILLAUME, LÉON.

GUILLAUME, *paraissant à la grille, et faisant signe à Léon.*

DUO.

Par ici, mon enfant! venez donc par ici!
Tenez voici le lieu de notre délivrance

LÉON, *lisant l'inscription.*

« Ambassade Française! » Ah! oui plus de souci!
Sans crainte et sans regrets, comme au pays de (France.)
Nous pouvons jetter l'ancre ici!

ENSEMBLE.

Rivage de Sicile,
Ah! par toi, protégé!
Viens donner un asile,
Au pauvre naufragé!
Naguères, la tempête
Grondait sur notre tête
Et pour nous engloûtir!
La mer semblait s'ouvrir
Après tant de misère
Qu'il est heureux pour nous
D'avoir enfin pris terre
Sous des climats plus doux!

Rivage, etc.

LÉON.

Pays charmant, ah! pour nous quelle fête!
Comprends-tu bien l'excès de mon bonheur!

GUILLAUME.

Pays charmant, ah! pour nous quelle fête!
Comprenez-vous l'excès de mon bonheur!

LÉON.

Je volerai, de conquête en conquête
Et du destin j'oublierai la rigueur!

GUILLAUME.

Je viderai mainte et mainte feuillette
Et du destin j'oublierai la rigueur!

LÉON.

Espoir flatteur! que mon âme est ravie!
Tout me séduit dans ce riant séjour,
J'y vais enfin pour embellir ma vie
Réaliser mes doux rêves d'amour.

GUILLAUME.

Espoir flatteur que son âme est ravie
Tout le séduit dans ce riant séjour
Il croit ici pour embellir sa vie,
Réaliser ses doux rêves d'amour!

LÉON.

Une femme aimable,
La danse et les jeux,

GUILLAUME.

Une bonne table,
Des vins généreux!

ENSEMBLE.

Voilà les biens dont je suis amoureux.

LÉON.

On est heureux près de femme charmante!

GUILLAUME.

On est heureux avec d'excellent vin!

LÉON.

Tous les attraits, tous les biens que l'on vante
Je crois les voir dans ce sexe divin!

GUILLAUME.

Tous ces attraits, tous ces biens que l'on vante
Je crois les voir quand j'ai mon verre plein.

LÉON, (*reprise.*)

Ah! pour nous quelle fête, etc.

GUILLAUME, (*reprise.*)

Je viderai mainte et mainte feuillette etc.

ENSEMBLE.

Rivage de Sicile, etc.

GUILLAUME. En effet, après les bourasques, les avaries que nous avons essuyées, nous sommes bien heureux, M. Léon de trouver le soleil de Naples pour nous sécher!

LÉON. Oui sans doute et si tu n'avais pas su nager mieux que moi, l'Amphytrite serait veuve de tout son équipage; c'est ma pauvre sœur surtout que je regrette... chère et malheureuse Léontine!..

GUILLAUME. Il faut avoir le courage de vous consoler mon ami... nous autres marins voyez-vous, nous sommes les enfans du malheur!..

LÉON. Hélas! tu as raison!.. Enfin nous voici à Naples, ce pays de l'amour et des jolies femmes; il doit y avoir des choses bien curieuses à connaître.

GUILLAUME. Ah! nous y voilà!.. vous ne pensez qu'aux femmes, vous, petit corsaire.

LÉON. Oui, mon ami, je l'avoue!.. la vue d'une femme m'exalte, m'énivre de plaisir... quand je suis en mer je les adore toutes, mais quand je suis à terre, j'en ai peur.

GUILLAUME. Voyez-vous ça... il a l'audace de me dire qu'il en a peur, effronté que vous êtes, ce sont les dames qui doivent plutôt avoir peur de vous!

LÉON. Dis-moi donc, Guillaume, tu es déjà venu à Naples plusieurs fois?

GUILLAUME. Oui.

LÉON. Tu dois y avoir des amis; ne pourrais-tu pas me présenter à quelque belle de ta connaissance?

GUILLAUME. Moi!..je n'en connais pas une seule, je passais tout mon temps au casino à boire et à fumer... d'ailleurs, les Italiennes vous mèneraient trop loin.

LÉON, *vivement.* Oh! tant mieux!.. je ne demande que ça, je veux aller loin!..

GUILLAUME. Stope!.. diminuons de voilure s'il vous plaît... je dois veiller sur vous, enfant, c'est bien assez d'un naufrage.

LÉON, *frapant du pied.* Ah!.. tu es toujours comme ça.

GUILLAUME. Mais je vous répète que je n'ai jamais vu en face une dame de la ville, si ce n'est pourtant une signora, qui demeure ici dans cette maison, et chez laquelle un jour j'ai allumé ma pipe en venant comme aujourd'hui à l'ambassade.

LÉON. Et cette dame est-elle jolie?

GUILLAUME. Je crois que oui, car ces Napolitaines c'est toujours sous voile!.. du reste, elle parle français.

LÉON. Ah!.. c'est déjà bien agréable pour s'entendre.

GUILLAUME. Sans doute, mais ce trésor-là, n'est pas pour vous. Vous allez m'attendre ici; je vais retenir deux chambres au casino de l'Eléphant où je loge d'ordinaire; soyez prudent et n'oubliez pas que pour un marin, la terre est aussi dangéreuse que la mer.

COUPLETS.

Dans une nuit sans étoiles.
Le marin court vers l'écueil,
Le vent déchire les voiles
Dont il fera son linceuil;
Quand le danger le menace,
Il boit sans s'épouvanter;
La mort le voit face à face
Sans l'empêcher de chanter;
Bravant
Souvant
La pluie et le tonnerre,
Son cœur gémit, mais il ne tremble pas.
Et quand l'horizon s'éclaire,
Qu'il ne craint plus le trépas,
Il fait tout bas sa prière,
Au bon vieux saint Nicolas.

Débarqué sur le rivage
Après des jours inconstans,
Il retrouve son ménage
Et sa femme et ses enfans.
Mais hélas! terreur nouvelle,
Il craint un autre accident,
Femme peut-être infidèle
Quand son époux est absent!
Il suit
Sans bruit
De l'œil sa ménagère,
Pour deviner et savoir ses faux-pas.
Ce que les maris sur terre
Sont partout; s'il ne l'est pas,
Il fait tout bas sa prière
Au bon vieux saint Nicolas.

Il sort par le fond.

SCÈNE II.

LÉON *seul à Guillaume.*

Il regarde la maison d'Angéla.

Ah! il y a une jolie femme si près de moi!.. c'est donc pour cela que le cœur me bat déjà... Oh! si je pouvais l'apercevoir seulement à travers sa jalousie; c'est qu'il paraît que les dames de ce pays ne s'effrayent pas du tout des étrangers, et c'est justement ce qu'il me faut à moi!.. mais comment oserai-je?.. ah!.. chantons, elle se mettra peut-être à sa croisée et je la verrai,

De la rive napolitaine,
Quand vos attraits vous ont fait reine
Ah! n'allez pas avec rigueur
Traiter le pauvre voyageur.
D'amour, oui son âme est saisie!
Il veut un regard aujourd'hui;
Soulevez cette jalousie
Qui vous sépare encore de lui.
Hélas! personne ne répond!..

ANGÉLA, *dans la maison.*

Encore un moment de prudence,
Avant peu, j'en ai l'espérance,
Le jeune et gentil voyageur
Aura rencontré le bonheur;
Alors aux pieds de son amie,
Il viendra peut-être aujourd'hui,
Et bénira la jalousie
Qui la sépare encor de lui.

LÉON.

Dieu! quelle voix enchanteresse!..
On me répond, Ah! c'est charmant!
Et sans avoir vu ma maîtrsse;
J'étouffe déjà de tendresse,
Comme l'amour ici vient promptement.

SCÈNE III.

LÉON, ANGÉLA, *sortant voilée.*

ANGÉLA.

C'est lui!.. je suis toute troublée!
Ses accens pénètrent mon cœur!

LÉON, *la voyant.*

Quelqu'un... une femme voilée!
Si c'était elle!.. ah! quel bonheur!

ENSEMBLE.

LÉON.

Oui cette voix anchanteresse,
Annonce un visage charmant,
Et sans avoir vu ma maîtresse;
Je suis un heureux amant!

ANGÉLA.

Ah! ses yeux brillent de tendresse,
Je le trouve encor plus charmant;
De son cœur, oui je suis maîtresse
Ah! pour moi quel doux moment.

ANGÉLA. En m'annonçant ainsi votre présence par le signal convenu...

LÉON, *à part.* Le signal convenu...

ANGÉLA. Je vois que ma lettre vous est parvenue comme je le désirais.

LÉON, *à part.* Sa lettre?.. est-ce que nous avons eu une correspondance ensemble?

ANGÉLA. La démarche que je fais en ce moment, paraîtrait bien inconcevable, M. Léon.

LÉON, *à part.* Léon!.. qui lui a dit mon nom?

ANGÉLA. Si je ne m'étais déjà fait comprendre tantôt par l'envoi de ma bague.

LÉON, *à part.* Est-ce une méprise?.. me prend on pour un autre...

ANGÉLA. Et vous perdrez le droit de me juger sévèrement quand je me serai bien expliquée... venez, venez ici Monsieur.

Elle lui indique le berceau.

LÉON, *allant s'y asseoir avec elle, à part.* Ma foi, laissons nous conduire, et profitons d'une erreur de l'amour.

ANGÉLA. Mais vous paraissez embarassé!.. mon langage à l'air de vous surprendre.

LÉON, *avec gêne.* Il me surprend très agréablement, madame, quoique je ne sois pas encore bien sûr... vos discours, cette lettre et surtout cette bague... l'excès d'un bonheur bien au-dessus de mes espérances.

ANGÉLA. Allons, encore de la timidité!.. l'émotion change jusqu'à votre voix.

LÉON. C'est que ma position est bien extraordinaire...

ANGÉLA. Je vais la rendre toute naturelle; écoutez-moi : mariée dès l'enfance à un vieillard que je craignais. Je n'avais jamais connu l'amour... vous êtes arrivé ici, votre candeur, votre modestie, les dangers de votre naufrage...

LÉON. De mon naufrage!.. (*A lui même.*) voilà le plus incroyable, par exemple.

ANGÉLA. Oui, Léon... tout cela ma inspiré pour vous un sentiment nouveau que je n'ai pas cherché à combattre. Je suis riche, très riche... et cette main que j'ai refusée à tant de seigneurs opulens... Eh bien! il me plaît il me convient de vous l'offrir.

LÉON, *avec délire.* Qu'entends-je?. moi!. votre époux!.. ah madame!.. est-ce une illusion, une féerie. (*Avec chaleur.*) Mais j'ignore comment j'ai mérité... je ne puis comprendre... j'en deviendrai fou!.. (*à part.*) Du moins si je la connaissais; si je l'avais seulement vue une fois... (*A Angéla.*) Ah! de grâce, levez ce voile qui me dérobe encore un plaisir.

ANGÉLA. Je veux bien... celle qui vous a fait lire dans son âme, n'a plus de raison pour vous cacher ses traits.

Elle lève son voile.

LÉON, *avec naïveté.* Ah!.. Madame, que vous êtes jolie.

ANGÉLA, *riant.* On croirait que vous me voyez pour la première fois...

LÉON, *à part.* Que ce soit un quiproquo, une ressemblance, cela m'est égal... je croirai tout ce qu'elle voudra. (*Haut.*) Mais madame, je crois rêver!

ANGÉLA. Encore une fois, plus de doute, plus de crainte, puisque dès ce soir vous serez mon époux.

LÉON, *se jettant à ses genoux.* Ah!.. mon ivresse!.. ma reconnaissance!.. chère...

chère!.. (*A part.*) Et je ne sais pas son nom.

Il lui baise la main et ils continuent à parler bas dans le berceau.

SCENE IV.

LES MÊMES, CORBINO.

Il arrive par le fond en costume de marquis de Tulipano, il a l'épée au côté et porte une guittare en sautoir.

CORBINO. Me voilà complettement troubadour. Attaquons la romance... je suis ému comme une jeune fille qui se marie pour la première fois...

ANGÉLA, *sous le berceau et parlant à Léon.* Maintenant, Monsieur, j'espère qu'il ne sera plus question de M. Gaston ? .

CORBINO, *qui a entendu la voix.* Ah ! ah ! il y a quelqu'un sous ce berceau?

Il se place à côté.

LÉON. Oh ! oui, M. Gaston?

ANGÉLA. Le secrétaire d'ambassade.

CORBINO, *à part.* Oh! c'est la signora avec le petit aspirant de marine... il lui parle en ma faveur, écoutons en catimini.

ANGÉLA. Vous comprenez bien à présent qu'il n'y avait pas de place pour votre diplomate dans le cœur d'Angéla.

CORBINO, *à part.* Je le crois, nous y aurions été un peu gênés tous les deux.

LÉON, *à part.* Elle s'appelle Angéla!.. (*Haut.*) Alors, voilà un diplomate qui a son audience de congé.

CORBINO, *riant.* Très bien ! très bien! et voilà son remplaçant.

Il se désigne.

ANGÉLA. Ainsi, tout est décidé; mais j'exige que vous gardiez jusqu'à demain le secret de mon amour pour vous.

CORBINO. Pour lui!.. sainte Madone, qu'ai-je entendu ?

LÉON. Oui, chère Angéla, cachons notre bonheur... des rivaux, des jaloux, pourraient le troubler... nous ne le ferons connaître que lorsque nous serons unis.

CORBINO. Pour le coup, c'est trop clair!.. comment le petit monstre agissait pour son compte... miséricorde...

En disant cela il froisse avec colère les cordes de sa guitare.

LÉON, *se levant.* Quelqu'un!.. nous sommes surpris!

ANGÉLA, *regardant et remettant son voile.* Mon vieux professeur!.. je ne veux pas qu'il sache...

CORBINO, *à lui-même.* Oh! j'étouffe!.. comme si j'étais dans le vésuve... Commençons d'abord par dénoncer sa conduite infâme.., à M. Gaston.

Il s'avance vers l'hôtel de l'ambassade.

LÉON, *à Angéla.* Attendez!.. attendez!.. votre demeure est là... et pour ne pas vous compromettre, je me sauve chez vous.

En disant cela il disparaît.

ANGÉLA. Eh bien! eh bien, que faites-vous donc?.. je ne dois pas permettre. (*En riant.*) Il est plus fou que moi.

Elle le suit vivement.

SCÈNE V.

CORBINO, *puis* LÉONTINE.

CORBINO, *s'arrêtant au moment de sonner.* Non... il faut que je lui parle... et qu'une explosion terrible amène ici M. de Coulange. (*Léontine entre en scène par le fond, il la voit et va à elle.*) Angéla est partie, tant mieux... un mot, Monsieur, si ça vous est égal.

LÉONTINE. Parlez, M. Corbino, je venais ici pour vous...

CORBINO. Pour moi?.. il est un peu violent celui-là... tous vos déguisemens sont inutiles, monsieur... on vous connaît supérieurement.

LÉONTINE, *à part.* Que dit-il?.. est-ce qu'il saurait?..

CORBINO. Et c'est ainsi que vous trompez un naïf professeur qui s'était confié à vous comme un imbécile... que je suis...

LÉONTINE. Je ne vous comprends pas; en quoi vous ai-je trompé?

CORBINO. Il le demande... il a l'incroyable ingénuité de le demander... comme si je ne venais pas de le surprendre en tête à tête avec celle qui se moque de moi...

LÉONTINE. M. Corbino... mais vous devenez insensé.

CORBINO. Je pétille!.. Ah ça, veux-tu m'empêcher de croire à ce que j'ai vu, perfide étranger?.. As-tu l'intention d'ajouter l'ironie à l'insulte?.. eh bien, ça ne se passera pas comme ça!.. nous allons croiser le fer et nous nous battrons!

LÉONTINE. Me battre... moi!.. je ne veux pas... je refuse de vous rendre raison.

CORBINO. Raison de plus.

LÉONTINE. Mais je n'ai jamais touché une épée...

CORBINO. Comment!.. et tu portes un uniforme français?.. allons, viens, suis-moi derrière le couvent des Franciscains!..

Il marche avec chaleur auprès de la grille.

LÉONTINE, *rentrant à l'ambassade.* Sauvons-nous... et laissons ce furieux se livrer tout seul à ses extravagances...

Elle rentre.

SCENE VI.

CORBINO, *au fond*, LÉON, *sortant de chez Angéla.*

LÉON. Elle persiste... et m'envoie chercher un notaire .. obéissons toujours, nous nous expliquerons après le mariage.

CORBINO, *se retournant*. Eh bien ! monsieur, je vous attends...

LÉON, *étonné*. A qui en a-t-il donc, celui-là ?..

CORBINO. Vous ne voulez donc pas que je lave mon outrage...

LÉON. Quel outrage ?

CORBINO. Celui qui me donne le droit d'éteindre ma haine dans votre sang...

LÉON. Voilà un drôle d'original ?.. il paraît qu'ici la haine vient aussi vite que l'amour...

CORBINO. Ainsi, vous craignez de vous mesurer avec un homme exaspéré...

LÉON. Qui vous a dit cela ?

CORBINO. Vous même, tout-à-l'heure...

LÉON, *avec énergie*. Vous êtes un imposteur... Fussiez-vous le dernier des Lazzaroni de Naples, je ne vous refuserais pas une satisfaction.

CORBINO, *à part*. Diable !.. comme il change de ton !.. (*Haut, se radoucissant.* Mon enfant, entendons-nous... je conçois maintenant que vous ne puissiez pas vous battré.

LÉON. Et moi, je ne le concevrais pas...

CORBINO. Votre épée est beaucoup plus courte que la mienne.

LÉON. Je ferai un pas de plus.

CORBINO, *à part*. Voyez donc ce que c'est pourtant que de réduire un mouton au désespoir... on en fait un lion. (*Haut.*) Vous êtes bien jeune...

LÉON. Et vous bien vieux... ça rétablit l'équilibre !.. allons, il faut qu'ici même...

Il tire son épée.

CORBINO. Chez nous on punit les duels...

LÉON. Et les lâches de votre espèce, comment les punit-on ?..

Il le menace du plat de son épée.

CORBINO, *à part*. Lâche !.. je ne peux plus reculer... je me suis enferré moi-même. (*Haut.*) En avant, mon brave !.. (*Ils croisent le fer, au premier coup, il laisse tomber son épée.*) Bien...c'est assez... je suis satisfait...

LÉON. Moi, je ne lui suis pas... ramassez votre arme.

CORBINO. Du tout...et si vous dites un mot de plus, j'appelle... (*Il crie.*) M. de Coulanges !.. toute l'ambassade !.. accourez !.. accourez !..

LÉON. Imprudent !.. taisez-vous donc... on va venir ?..

CORBINO. Eh !.. je compte parbleu bien là-dessus, pour vous faire arrêter...

LÉON, *à part*. Arrêter !..et mon mariage ! j'entends du bruit... Eh ! vite, chez le notaire...

Il se sauve par le fond.

SCENE VII.

CORBINO, GASTON, *et bientôt* LÉONTINE.

GASTON. D'où viennent ces cris !.. est-ce vous, M. Corbino ?..

CORBINO. Protégez-moi contre un spadassin qui en veut à ma faible existence !..

GASTON. Un spadassin...

CORBINO. Oui !.. ce Léon que vous avez eu l'imprudence d'accueillir à l'ambassade, et qui jette en ces lieux, le trouble de la perturbation...

GASTON. Et que vous a-t-il donc fait ?

CORBINO. A moi, personnellement... rien !.. mais c'est ce qu'il vous a fait à vous, monsieur qui m'indigne au-delà de toute imagination...

GASTON. Comment, je me trouve mêlé dans votre querelle, moi ?..

CORBINO. Je le crois parbleu bien... puisque c'est dans votre intérêt et pour vous être agréable... que j'ai manqué de perdre le jour.

GASTON. Quelle raison Léon pouvait-il avoir ?

Ici, paraît Léontine.

CORBINO, *l'indiquant*. Tenez, le voilà qui revient il va vous l'expliquer lui même !.. ce petit matamore de quatre pieds dix pouces qui manie l'epée comme un St-Michel.

LÉONTINE, *vivement*. L'epée ?.. moi !.. monsieur sait bien le contraire... car lorsqu'il m'a proposé de me battre pour je ne sais quel motif, je suis accouru près de vous...

CORBINO. Ah !.. vous êtes un bien audacieux imposteur !.. soutiendrez vous aussi que vous n'étiez pas là sous ce berceau, occupé à couvrir la main d'Angéla de baisers brûlans...

GASTON, *surpris*. Que dit-il ?..

LÉONTINE. Certainement que je le soutiendrai !..

CORBINO. Ah !.. je n'y tiens plus... (*A Gaston.*) Apprenez donc qu'au lieu de remplir près d'elle la mission dont vous l'aviez chargé...

GASTON. Eh ! bien ?..

CORBINO. Cet enfant perfide s'est fait adorer... individuellement...

GASTON. Serait-il vrai! Eh quoi! monsieur, vous auriez abusé de ma confiance à ce point...

LÉONTINE. Je vous jure...

CORBINO, *l'interrompant*. Si bien que mon écolière, qui, dans ce moment, avait changé de professeur, lui a offert sa main main avec les 100,000 ducats qu'elle renferme.

GASTON. Sa main !..

CORBINO. Et il va l'épouser.

LÉONTINE. L'épouser!.. mais cela est impossible, monsieur...

GASTON. Vous ne vous justifierez pas, monsieur; je comprends maintenant les refus d'Angéla; après ce que j'ai fait pour vous... moi qui vous ai traité comme un frère...

LÉONTINE. Eh bien! Monsieur, ce sont les souvenirs même que vous rappelez qui doivent vous empêcher de croire aux calomnies de cet homme.

CORBINO. Cet homme... hein !.. mesurez vos expressions.

LÉONTINE. Non, je n'ai pas cherché à toucher le cœur d'Angéla. (*Baissant les yeux.*) J'avoûerai que je l'aurais vue avec chagrin répondre à votre amour, mais je ne pouvais prétendre au sien : vos bontés, votre accueil m'ont inspiré un sentiment si profond de gratitude que je n'ai jamais eu qu'un désir, c'est de vous consacrer ma vie, et s'il ne dépendait que de moi, il ne manquerait rien à votre bonheur.

GASTON. S'il ne dépendait que de vous, rien ne manquerait à mon bonheur, et cependant vous verriez avec peine l'amour d'Angéla pour moi...

CORBINO. La contradiction est palpable.

GASTON. Vos propres paroles vous condamnent.

CORBINO. Vous êtes condamné.

GASTON. Vous m'avez joué indignement. Sortez de ma présence, monsieur, et ne comptez plus sur mon appui.

LÉONTINE. Ah! de grâce, ne me repoussez pas.

GASTON. Laissez-moi.

CORBINO. Laissez-nous, aventurier, et cherchez d'autres dupes : vous en trouverez encore, allez.

LÉONTINE, *à Gaston*. Eh bien! puisqu'il ne me reste plus que ce moyen, vous saurez tout... et vous verrez ensuite si vous pouvez abuser de mon secret... Vous croyez avoir donné l'hospitalité à l'aspirant de marine, Léon...je vous ai trompé, je ne suis pas Léon...

GASTON. Comment?

LÉONTINE. Je suis...

CORBINO *et* GASTON. Eh bien?..

LÉONTINE. Je suis sa sœur!..

GASTON *et* CORBINO. Une femme!

LÉONTINE. Lors de mon naufrage, me trouvant seule, sans guide, sans défenseur, ces habits, que mon frère m'avait fait prendre, ont suffi pour me protéger, et si je leur dois de vous avoir prouvé combien l'amour capricieux d'Angéla était peu digne du vôtre, je ne me plaindrai pas de les avoir empruntés.

CORBINO. Ah! c'est une femme!.. voilà qui devient bien piquant pour la veuve, par exemple!

GASTON, *regardant Léontine*. Je reviens à peine de ma surprise! . Oui le son de cette voix, ces yeux charmans dont l'expression est si vive et si tendre à la fois... Et moi qui voulais être aimé... Il fallait un hasard comme celui-là... Vous aviez tous mes secrets, et vous m'avez bien habilement trompé, cher Léon!..

LÉONTINE, *souriant*. Léontine, monsieur... A présent vous voilà bien certain que vous n'avez plus de rival près d'Angéla... moi, je ne suis pas si heureuse.

GASTON. Ah! vous vous montrez trop injuste pour vous-même; si vous aviez combattu à armes égales, il y a long-temps que vous auriez triomphé.

LÉONTINE, *baissant les yeux*. Vous ne me chasserez donc pas?

GASTON. Oh! non, je suis trop égoïste pour cela... Mais rentrez, je vous prie... je vous rejoins dans un instant. Je veux vous présenter moi-même à la femme de notre ambassadeur.

LÉONTINE. Eh bien, monsieur, je vais vous attendre... (*En rentrant conduite par Gaston.*) Et je penserai encore à vous.

Elle disparaît.

SCENE VIII.

GASTON, CORBINO.

GASTON. Et c'est une femme que la belle Italienne me préférait!..

CORBINO. Je ne sais pas quel effet cela vous produit, mais moi, je suis décidé à en mourir de rire.

GASTON. C'est aussi mon intention, quand je me serai vengé.

CORBINO. Bravissimo! vengez-vous... vengez-nous!.. et prestissimo!

GASTON. Pouvez-vous me faire avoir une entrevue avec Angéla?

CORBINO. Très bien!.. Je vais lui dire

que M. Léon, son futur époux, demande à lui parler... Mais la voilà.

Il se cache derrière le berceau.

SCENE IX.

GASTON, ANGÉLA, CORBINO.

ANGÉLA, *à part.* Gaston !..

GASTON. Rassurez-vous, Madame, je ne viens pas vous adresser de plaintes inutiles; je m'empresse, au contraire, de vous faire mon compliment sur votre prochain mariage.

ANGÉLA. Ah! vous avez appris, monsieur?..

GASTON. Oui; et quoiqu'il soit bien jeune, bien dépourvu d'expérience, Léon mérite votre tendresse... D'ailleurs, il est convenu je crois depuis long-temps, que l'amour n'est qu'un enfant.

ANGÉLA. Quand il grandit, il devient si maussade, monsieur... (*A part.*) Il est furieux!

GASTON, *à part.* C'est encore une épigramme contre moi. (*Haut.*) Je n'avais aucun droit pour vous plaire, madame, mais convenez que j'ai été joué d'une manière bien cruelle?..

ANGÉLA, *sévèrement.* monsieur...

GASTON. Oh! ce n'est pas vous que j'aurais l'audace d'accuser, c'est mon petit traître de parlementaire qui, au lieu de me servir, a passé à l'ennemi.

ANGÉLA, *riant.* A l'ennemi!.. Monsieur, il fallait vous assurer de sa fidélité.

GASTON. Sans doute, c'est ma faute... mais, à votre tour, prenez-y garde, madame, les déserteurs peuvent tromper tous les partis.

TRIO.

ANGÉLA.

Expliquez-vous plus clairement?

CORBINO, *à part.*

Bravo! bravo! voilà le bon moment!

GASTON, *à Angéla.*

Comment voulez-vous que je fasse,
C'est fort difficile, vraiment!
Dans la Jérusalem du Tasse,
Vous avez lu l'épisode touchant
De la trop sensible Herminie?

ANGÉLA.

Mais, monsieur, il s'agit de Léon!

GASTON.

Encore un peu d'attention.

CORBINO.

O la bonne plaisanterie!

GASTON.

Vous savez que la noble dame
Pour cacher son sexe et sa flamme
Prit d'un guerrier le costume et le nom!

ANGÉLA.

Mais quel rapport je vous en prie
Entre Léon et la belle Herminie?

CORBINO.

Gare! gare! voilà l'explosion!

GASTON.

Vous allez comprendre aisément,
Car elle est la femme jolie,
Au lieu du cavalier charmant!

ANGÉLA, *surprise.*

O ciel! que dites-vous?

GASTON.

La verité Madame!

CORBINO, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! j'en mourrai sur mon âme,

GASTON.

Et sachez de plus, aujourd'hui,
Qu'au lieu d'être votre mari,
Léon va devenir ma femme.

ANGÉLA.

O ciel! quoi votre femme!

ENSEMBLE.

Ah! Léon pour moi quel outrage!
Comme époux, à moi s'offrir,
Me tromper par son doux langage.
Sur qui compter à l'avenir!

GASTON.

Pardonnez, je vous en supplie,
Oui, Léon doit réussir.
Mais, j'en conviens, femme jolie,
Comme époux ne peut le choisir!

CORBINO.

Ah! la bonne plaisanterie!
Pauvre femme! ah! quel plaisir
Si jamais elle se marie
Fera fort bien de mieux choisir.

GASTON. Et pour qu'il ne vous reste plus de doute, je vais vous amener la coupable.

Il rentre à l'ambassade en riant.

SCENE X.

ANGÉLA, *se promenant avec agitation, et peu après* LÉON, *arrivant par le fond.*

ANGÉLA. Ah! c'est infâme!.. me parler d'amour avec tant de feu, de passion!.. et tout cela n'était qu'un jeu, une perfidie froidement calculée!.. Si cette aventure est connue, je vais être un sujet inépuisable de railleries... et justement, moi, qui passe pour une coquette, ils vont tous profiter de l'occasion pour se venger... O mon Dieu!

Elle se cahce la figure dans ses mains.

LÉON, *arrivant gaîment.* Ah! dans un quart-d'heure, le notaire et mon ami

Guillaume seront ici. Chère Angéla, je vais être le plus heureux des hommes...

ANGÉLA, *le voyant*. Des hommes!..quoi! vous osez encore vous donner ce titre?..

LÉON, *étonné*. Certainement. Je ne suis plus un enfant, puisque je me marie avec vous.

ANGÉLA. Avec moi? voilà un excès d'audace! allez, vous devriez rougir de votre conduite, mademoiselle.

LÉON. Mademoiselle?..Je ne devine pas... Ah ça! madame, pour qui me prend-on?

ANGÉLA. Pour ce que vous êtes... pour une jeune fille éprise de M. Gaston...

LÉON. Une jeune fille... M. Gaston... (*A part.*) O ciel! est-ce qu'elle devient folle?

ANGÉLA, *agitée*. Ne croyez pas au moins que je vous aie jamais aimée!

LÉON. Je ne sais plus quel caprice vous a tout-à-coup changée, madame; mais dans l'impossibilité de comprendre un mot à tout ce que vous me dites, je n'y vois qu'un moyen employé pour rompre avec moi.

ANGÉLA. Il le faut bien...

LÉON. Oh! non... n'y comptez pas... je résisterai, j'ai du caractère... On ne trouble pas ainsi le cœur d'un pauvre jeune homme qui ne connaissait ni les femmes ni l'amour; on ne lui donne pas des espérances qui le transportent de joie et de plaisir, pour détruire ensuite tout un avenir de bonheur par un mensonge cruel.

ANGÉLA. Un mensonge?

LÉON. Oui, sans doute; mais vous êtes à moi, vous êtes tout mon bien, tout mon espoir... je vous aime comme un insensé, je ne veux pas me séparer de vous.

ANGÉLA, *à part*. Tout cela a pourtant l'air bien vrai!

LÉON. Et si je dois vous perdre, il n'y a que la mort...

Il tire son épée.

ANGÉLA, *l'arrêtant*. Que faites-vous? arrêtez. (*Appelant.*) Au secours!.. au secours!

SCENE XI.

LES MÊMES, CORBINO, GUILLAUME, *arrivant par le fond.*

CORBINO. Encore l'épée à la main?.. Ah ça! on ne peut donc pas vivre avec cet être-là... Signora, je vais chercher la garde pour le faire enfermer au château de l'Œuf!

GUILLAUME, *le prenant par le bras*. Un instant, vieux patron!.. vire de bord et ne t'avise pas de toucher à ce cher enfant; je te coule à fond, si tu oses encore courir une bordée sur lui.

CORBINO. C'est différent : je reste muet provisoirement...

GUILLAUME, *à Léon*. Plus de querelles, de chagrins, mon pauvre Léon, car je vous annonce que votre sœur est retrouvée...

LÉON, *vivement*. Ma sœur!..

GUILLAUME. On vient de m'assurer qu'elle était ici.

LÉON. Se peut-il?..

ANGÉLA, *le retenant*. Quoi!.. vous avez une sœur, monsieur.

LÉON, *vivement*. Oui, Madame, une sœur chérie! que je croyais avoir perdue, et qui m'avait coûté bien des larmes!

ANGÉLA. Aurais-je été ici le jouet de M. de Coulanges.

CORBINO. Le voilà!.. il nous aidera peut-être à sortir de ce labyrinthe...

SCENE XII.

LES MÊMES, GASTON, LÉONTINE, *en costume de femme.*

FINAL.

GASTON, *donnant la main à Léontine.*

Je l'ai promis, je viens moi-même,
Vous présenter celle que j'aime.

LÉONTINE, *voyant Léon.*

Que vois-je? ô ciel! c'est Léon! c'est bien lui!

LÉON, *se jettant dans ses bras.*

C'est toi que j'embrasse aujourd'hui!

GASTON, *étonné.*

Vraiment ma surprise est extrême!..

GUILLAUME.

Pour faire cesser votre erreur,
Apprenez qu'ils sont frère et sœur.

ANGÉLA, *à Gaston.*

Voilà, monsieur, tout le mystère,
Et pour vous imiter aussi,
Vous me permettrez bien j'espère,
De vous presenter mon mari.

CORBINO. Son mari!.. Ah! qu'il il est humiliant pour un professeur de grammaire, d'avoir pris toute la journée le féminin pour le masculin.

ENSEMBLE.

Ah! vraiment,
C'est charmant;
Plus de crainte
de contrainte,
Le bonheur vient s'offrir
Vite il faut le saisir;
Tout doit finir
Par le plaisir.

FIN.

IMP. DE J.-R. MEVREL, PASSAGE DU CAIRE, 54.

11a

UN
MÉNAGE D'OUVRIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE
EN UN ACTE,

Par MM. Bayard et Varner;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL,
LE 7 JUIN 1834.

PRIX : 5 SOUS.



PARIS,
AU MAGASIN THÉATRAL,
MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1834.



PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
BERTRAND, ouvrier couvreur.	MM. Leménil.
ANDRÉ, ami de Bertrand.	Bouton.
NÉRAC, marchand de comestibles, propriétaire.	Alcide Touzet.
PONCET, gendarme.	Lhéritier.
Mme BERTRAND.	Mmes Leménil.
Mme BOICHOT, sage-femme, tante de Poncet.	Toby.

La scène se passe à Bordeaux.

Impr. de J.-R. Mevrel,
Passage du Caire, 54.

UN MÉNAGE D'OUVRIER.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Une mansarde. A gauche, une porte conduisant à la chambre à coucher ; au premier plan, une cheminée. Au fond, une petite croisée, une armoire et la porte d'entrée. A droite, une croisée devant laquelle est un rideau. Table, chaises, etc.

SCENE PREMIERE.

Mme BERTRAND, *occupée à coudre près d'une mauvaise table, à gauche, sur laquelle une chandelle est allumée.*

Il fait grand jour et je puis éteindre ma chandelle. (*Se levant.*) Ah! que je suis contente!.. voilà cette robe terminée; aussi je ne me suis pas couchée. Si mon mari le savait, il me gronderait!.. il a peur que je me fatigue trop... Dam! il a été long-temps malade; il n'a pas d'ouvrage : il faut bien que je travaille pour deux... (*Pliant la robe qu'elle vient d'achever.*) Voilà trois francs de gagnés! qu'il nous en arrive tous les jours autant, je serai riche et nous n'aurons pas de dettes; et le propriétaire à qui nous devons deux termes... (*Entendant ouvrir la porte.*) Ah! mon Dieu! je crois que c'est lui.

SCENE II.

Mme BERTRAND, NÉRAC.

NÉRAC, *entrant mystérieusement et laissant la porte ouverte.* Chut!.. ma belle locataire, où est votre mari?

MAD. BERTRAND. Il dort.

NÉRAC. Bon! il ne faut pas le réveiller... Je viens vous prévenir que j'ai porté plainte.

MAD. BERTRAND *avec crainte.* Contre lui?

NÉRAC. Sans doute. Un gaillard qui s'avise de me rosser sous prétexte qu'il me doit de l'argent... et il croit que je me contenterai de cette monnaie-là!

MAD. BERTRAND. Vous savez qu'il a une mauvaise tête.

NÉRAC. Il a toujours le bras bon.

MAD. BERTRAND. Il est désolé d'avoir levé la main...

NÉRAC. Comment levé? mieux que ça, il l'a laissée retomber avec une force!.. on aurait dit un poids de cinquante livres.

MAD. BERTRAND. Tâchez de n'y plus penser. Il est si beau de pardonner!

NÉRAC. Le plus souvent!.. quand ma sûreté individuelle est compromise; quand il m'a dit le lendemain que si jamais il me retrouvait chez lui il me ferait sauter par la fenêtre!.. Six étages! je ne suis pas d'humeur à faire un pareil saut.

MAD. BERTRAND. Il a eu tort de vous menacer; mais quelque chose l'excuse. (*Brisant les yeux.* Vous savez qu'il est jaloux.

NÉRAC. Ça lui va bien... un locataire du sixième! qu'il regarde les maris qui sont au premier... ceux-là ne battent personne.

Air : *Du Parnasse des dames.*

Il faut, quand on s' trouve en ménage,
A se fâcher être moins prompt,
Et n' pas faire tant de tapage
Dans l' but de préserver son front.
D' ces accidens, quand ils arrivent,
Nous le savons, on ne meurt pas.
Au contrair'... bien des gens en vivent :
Ce sont les maris les plus gras.

Et je donnerai à M. Bertrand une bonne leçon...

MAD. BERTRAND. Vous voulez donc me faire de la peine?

NÉRAC. Non, méchante... je vous aime trop pour ça.

MAD. BERTRAND. Mais mon mari?

NÉRAC. C'est différent : je ne puis pas le souffrir. (*Il fait un mouvement vers la porte.*) J'ai cru que je l'entendais.

MAD. BERTRAND. Et vous auriez la cruauté de le sacrifier?

NÉRAC, *à part.* Quelle petite voix douce! comment y résister!.. (*Haut.*) Eh! bien, ô enchanteresse, je consens à retirer ma plainte.

MAD. BERTRAND, *avec joie.* Ah! monsieur...

NÉRAC. Mais à une condition : il faut que votre mari quitte Bordeaux.

MAD. BERTRAND. Vous voulez qu'il s'éloigne ?

NÉRAC. Le plus possible... qu'il aille travailler où il voudra.

MAD. BERTRAND. Et moi, que deviendrai-je?

NÉRAC. Vous resterez... vous ne serez pas malheureuse. Vous tiendrez mon comptoir... je vous offre la table et le logement.

MAD. BERTRAND, *avec embarras.* Vous voudriez?..

NÉRAC. Pourquoi pas? ça fera bien dans mon magasin de comestibles, une figure aussi appétissante... (*Lui prenant la main qu'elle veut retirer.*) Eh! bien, le marché est-il conclu? Voyons, laissez-moi cette jolie main... et pour gage du traité...

MAD. BERTRAND. Monsieur... (*Apercevant madame Boichot, et retirant vivement sa main.*) Ciel! madame Boichot!

NÉRAC. Soyez tranquille... (*Très haut.*) Ainsi, madame, il me faut de l'argent... il m'en faut... (*Bas.*) Je joue mon rôle de propriétaire (*Haut.*) ou je fais vendre vos meubles... (*Bas.*) pour éviter les cancans.

MAD. BOICHOT, *à madame Bertrand.* Vous êtes en affaire? je m'en vas.

MAD. BERTRAND, *le retenant vivement.* Non, oh! non... restez!..

NÉRAC. Adieu, madame, adieu!.. songez bien à ce que je vous ai dit, morbleu! je viendrai savoir votre réponse. (*A part.*) Peste soit de la voisine qui nous interrompt au moment le plus intéressant!.. (*A madame Boichot.*) Adieu, belle dame! (*A part, en sortant.*) Vieille bégueule!

SCÈNE III.

Mme BERTRAND, Mme BOICHOT.

MAD. BOICHOT. Il paraît que M. Nérac n'est pas content. Il venait vous demander de l'argent?

MAD. BERTRAND. C'est juste : nous lui en devons.

MAD. BOICHOT. Dam! si les loyers ne se payaient pas, ce ne serait pas la peine d'être propriétaire, on n'aurait plus que les réparations. Du reste ce n'est pas un méchant homme. L'autre jour encore il m'a fait cadeau d'un perdreau truffé qui venait de sa boutique, et qui ne pouvait plus se vendre, parce que c'était trop avancé.

MAD. BERTRAND. Je vous prie de ne pas parler de cette visite à mon mari.

MAD. BOICHOT. Prenez garde de ménager sa sensibilité! Un ivrogne, un sans cœur!.. Au surplus ils sont tous comme ça.

MAD. BERTRAND, *souriant.* Allons, ne faites donc pas la méchante!.. si le mariage a ses peines, il a bien aussi ses momens de bonheur.

MAD. BOICHOT. Jamais, dans les ménages comme les nôtres. Je ne connais rien de plus à plaindre que la femme d'un ouvrier. Quand elle a bien couru, bien travaillé, qu'elle s'est privée de sommeil, qu'elle s'est tout refusé pour amasser quelques sous, son mari les lui prend, va les dépenser au cabaret, rentre le soir ivre et de mauvaise humeur, se fâche s'il ne trouve pas à souper et bat sa femme pour passer le temps.

MAD. BERTRAND.

Air : *Je n'eus jamais dans cette vie.*

En pareil cas quel parti faut-il prendre?
Patienter, souffrir, fermer les yeux.

MAD. BOICHOT.

Bien obligé! votr' système est trop tendre,
V'là ce qui les perd... un tas de paresseux!
Il faut contr'eux, à se mettre en colère,
Passer la s'maine!

MAD. BERTRAND.

On a beau tenir bon :
Dans un ménage il rest' toujours, ma chère,
Un p'tit moment pour le pardon!

Avec ça que Bertrand est le meilleur des hommes quand il n'a pas un verre de vin dans la tête.

MAD. BOICHOT. Alors je l'ai toujours vu gris.

MAD. BERTRAND. Une honnête femme doit aimer son mari avec les défauts qu'il a.

MAD. BOICHOT. Ce que vous dites-là est immoral... c'est le moyen d'encourager le vice... vous en avez la preuve avec le vôtre; vous vous tuez le corps et l'âme pour le nourrir : aussi, il ne se gêne pas... au lieu de travailler il se repose, et c'est à vous qu'on s'adresse pour avoir de l'argent... on ne veut plus vous faire crédit.

MAD. BERTRAND. Ce n'est pas sa faute, s'il n'a pas d'ouvrage.

MAD. BOICHOT. Bah! il fait semblant d'en chercher.

MAD. BERTRAND. Il fait tout ce qu'il peut. L'autre semaine, il était allé à huit lieues d'ici pour travailler à la toiture d'un château sur le bord de la mer...

MAD. BOICHOT. A ce qu'il vous a dit..

MAD. BERTRAND. Il est revenu dans un

état affreux, sa veste déchirée, le corps tout couvert de contusions... Il était tombé du haut du toît.

MAD. BOICHOT. Un bon sujet se serait tué; mais vous n'avez pas de bonheur.

MAD. BERTRAND. Que me dites-vous là? je serais désolée qu'il lui arrivât quelque chose : car je le chéris plus que jamais.

MAD. BOICHOT. Après dix-huit mois de mariage? Ah! ça de quelle pâte êtes-vous donc?

MAD. BERTRAND. Que voulez-vous? je tiens à celui que j'ai choisi, et je sens que je l'aimerai toujours.

MAD. BOICHOT. C'est pitoyable!.. ne me parlez pas de ces mariages d'inclination : c'est ce qu'il y a de pis. D'un autre côté on est bien embarrassé; j'avais épousé quelqu'un que je ne pouvais pas souffrir : je n'en ai pas été plus heureuse!

BERTRAND, *appelant dans la coulisse.* Ma femme!

MAD. BOICHOT, *à madame Bertrand.* Voilà votre bon sujet qui se réveille.

SCENE IV.

LES MÊMES, BERTRAND.

BERTRAND, *se frottant les yeux.* Il me semble que j'ai dormi bien long-temps... Quelle heure est-il?

MAD. BOICHOT, *sèchement.* Sept heures passées.

BERTRAND. Merci, voisine.

MAD. BOICHOT, *sèchement.* Il n'y a pas de quoi, voisin.

MAD. BERTRAND, *à son mari.* Comment te trouves-tu ce matin, pauvre ami?

BERTRAND. Cela va de mieux en mieux; mais toi, tu as les yeux rouges... Tu t'es couchée bien tard.

MAD. BOICHOT. Peut-être pas du tout.

MAD. BERTRAND, *vivement.* Si fait, si fait.

BERTRAND. Je ne veux pas que tu passes les nuits... j'aime mieux me priver de tout. Et puis, ma bonne Marianne, nos affaires vont bientôt changer... La première chose sera de payer ce coquin de propriétaire.

MAD. BOICHOT.

Air de l'Écu de six francs.

C'est un' de vos antipathies...
Pourquoi donc?

BERTRAND.

Ça n' vous r'garde pas.

MAD. BOICHOT.

Sa boutique est des mieux garnies.
Pâtés bien frais, poulets bien gras...
De sa personne on fait grand cas.

BERTRAND.

Laissez donc!..c'est un d'vos tartuffes.

MAD. BOICHOT.

C'est un bon marchand.

BERTRAND.

Un benêt...
Et pour être un dindon parfait,
Il ne lui faudrait que des truffes.

Mais je serai bientôt quitte avec lui, je l'espère. J'ai rencontré hier sur le port un de mes amis; il est très lié avec un maître couvreur qui occupe beaucoup de monde.

MAD. BERTRAND, *gaîment à madame Boichot.* Là, vous voyez bien!.. il cherche de l'ouvrage.

BERTRAND. Il m'en fera donner ce matin.

MAD. BOICHOT. Vous donnera-t-il aussi de la bonne volonté?

BERTRAND. Ce n'est pas là ce qui me manque!..

MAD. BERTRAND. Non, certainement.

BERTRAND.

Air des Scythes.

Quand j' pense à toi, je me sens un courage!
Pour travailler, j' m'en irais d'un seul trait
Jusqu'à Paris...

MAD. BOICHOT.

Oui, si sur votr' passage,
Vous n' deviez pas trouver maint cabaret
Devant lesquels faut s'arrêter tout net :
C' n'est pas comm' ça qu'on amasse...

BERTRAND.

Sans doute...
J'aim' la bouteill'... vous aimez les caquets.
Chacun son faibl'... mais vous queq' ça vous [coûte?
De vos plaisirs tout l' quartier fait les frais;
J' pai' mon écot, mais vous queq' ça vous [coûte? etc.

MAD. BOICHOT. Vous allez voir que suis une médisante; peut-être même que je vous calomnie... Pauvre petit homme! c'est une victime, et sa femme...

BERTRAND. Oh! ma femme!.. Tenez, mame Boichot, vous m'en voulez... et vous avez tort... Je l'aime, voyez-vous, cette pauvre Marianne... je donnerais pour elle, pour la voir heureuse, ma vie tout entière... quand je lui cause du chagrin, c'est que la tête n'y est plus!..et le lendemain je me fais plus de reproches que vous

ne m'en ferez jamais!.. N'est-ce pas, femme?..

MAD. BERTRAND. Oh! oui, tu es un brave homme!.. et si tu me tenais ta promesse d'éviter les mauvaises connaissances...car, sans elles, nous serions si heureux!.. Et tiens, j'ai quelquefois souhaité de quitter Bordeaux... d'aller bien loin, bien loin, avec toi, pour ne plus voir certains amis...

BERTRAND. Sois tranquille!..et embrasse-moi... Je vas au travail...

MAD. BOICHOT. Que le ciel vous entende, et qu'il ne vous conduise pas au cabaret.

MAD. BERTRAND. Moi, je m'en vais reporter, rue de la Comédie, la robe que j'ai finie.

BERTRAND. Non, ma petite femme... c'est trop loin, je ne veux pas que tu te fatigues; donne-moi le paquet : je le remettrai à la couturière.

MAD. BERTRAND. Ça me fera plaisir, puisque ça ne te gêne pas. Tiens, et dépêche-toi.

Elle lui remet le paquet.

BERTRAND. Combien est-ce pour la façon ?

MAD. BERTRAND. Trois francs.

BERTRAND. Je les prendrai... Adieu, ma bonne amie. Sans rancune, madame Boichot.

MAD. BOICHOT, *d'un ton sec.* Votre servante, monsieur.

MAD. BERTRAND, *accompagnant son mari jusqu'à la porte.* Adieu! bonne chance!

Bertrand sort.

SCENE V.

Mme BERTRAND, Mme BOICHOT.

MAD. BOICHOT. Il vous aime...il se corrigera...c'est possible... mais tout de même je ne l'aurais pas chargé d'aller toucher des fonds!

MAD. BERTRAND. Pourquoi ça ? Il sait que j'ai besoin de cet argent...

MAD. BOICHOT. Qu'est-ce que ça fait à ces messieurs? Tout pour eux, rien pour nous : voilà comme ils entendent la communauté.

MAD. BERTRAND. Vous vous trompez.., je connais mon mari. il est incapable...

MAD. BOICHOT. Bah! ils se ressemblent tous... Je n'ai jamais connu le bonheur que depuis vingt ans que j'ai quitté le mien. la Providence a béni notre séparation. J'ai prospéré dans mon état de sage-femme; j'ai maintenant pour ma vieillesse un morceau de pain, je ne serai pas obligée de le partager; il m'en restera davantage : faut songer à soi, sans être égoïste.

MAD. BERTRAND, *à part.* Je ne pourrai jamais penser comme cette femme là!

SCENE VI.

LES MÊMES, PONCET.

PONCET, *entr'ouvrant la porte.* Au sixième la porte à gauche... ça doit être là... (*Entrant.*) Pardon, si je vous dérange... on m'a dit que je trouverais ici madame Boichot.

MAD. BOICHOT. Qu'est-ce qui me demande? (*Se retournant.*) Tiens! c'est mon neveu!.. Viens donc m'embrasser, mon garçon!

PONCET. Avec plaisir, ma tante.

MAD. BERTRAND, *à part.* Ciel!.. cette voix!.. je la reconnais.

Elle se retourne.

MAD. BOICHOT. Le cinquième de dragons est donc en ville?

PONCET. Je ne suis plus dans ce régiment-là.

MAD BOICHOT. T'as quitté le cinquième ?

PONCET, Oui, ma tante, pour passer dans la gendarmerie de la Gironde.

MAD. BOICHOT. T'as bien fait... c'est une uniforme si galante que les gendarmes!.. le chapeau surtout!. comme ça vous coiffe bien!.. quand d'ailleurs on n'est pas mal..

Air: *Patrie, honneur.*

J'aim' les gendarm's c'est un corps bien choisi;
Des autr's soldats ils n'ont pas la rudesse;
Ils ont bon ton; leur langage est fleuri :
Leurs chevaux même, on de la politesse.
Et sous c'rapport, en dépit d'maint propos,
Ils ne le céd'nt en rien à leurs chevaux.

Ah ça! nous allons descendre, quand tu auras salué la voisine. (*S'approchant de madame Bertrand.*) Voisine, je vous présente mon neveu... Joli garçon, n'est-ce pas? Trouvez-vous qu'il me ressemble?

PONCET, *avec émotion.* Marianne!

MAD. BOICHOT, *les observant.* Qu'est-ce que c'est? vous vous connaissez?

PONCET, *avec embarras.* Oui... il y a deux ans... je voyais souvent mademoiselle.

MAD. BOICHOT. Tu peux dire, madame.

PONCET, *avec beaucoup de surprise.* Comment?

MAD. BOICHOT. Elle est mariée, trop mariée... avec le plus fier mauvais sujet!.

MAD. BERTRAND. Oh! non!..

PONCET, *à part.* Qu'est-ce qu'elle vient de me dire!..

MAD. BOICHOT. Et tu es ici pour longtemps?..

PONCET. Jusqu'à demain.. On m'envoie dans les environs avec quelques camarades pour tâcher d'arrêter des contrebandiers.

MAD. BOICHOT. Ne les manque pas... C'est une horreur que le tabac qu'ils introduisent... le dernier que j'ai acheté...

PONCET. Comment?..

MAD. BOICHOT. Ne fais pas attention, ça m'a échappé.

VOIX, *en dehors.* Madame Boichot! madame Boichot!

PONCET. On vous appelle!..

MAD. BOICHOT. Tout-à-l'heure, je descends... Tu dînes chez nous, j'espère?

PONCET. Je comptais même y souper.

MAD. BOICHOT. Aime-t-il sa famille ce garçon-là!..

VOIX, *en dehors.* Madame Boichot! madame Boichot?

MADAME BOICHOT. On y va!.. Il paraît que c'est pressé... peut-être une de mes pensionnaires qui a besoin de moi. (*A Poncet.*) Je te laisse en pays de connaissance... (*Courant vers la porte de sortie.*) Voilà! voilà!

SCENE VII.

Mme BERTRAND, PONCET.

PONCET. Il serait vrai! vous êtes la femme d'un autre!

MAD. BERTRAND, *baissant les yeux.* Oui, Julien.

PONCET. Il faudra que je vous appelle: Madame! Dieu! que ça me fait de mal à prononcer!

MAD. BERTRAND. Vous auriez tort de m'en vouloir.

PONCET. C'est à votre mari que j'en veux: il est cause que je vous perds.

MAD. BERTRAND. Ah! Julien... vous étiez parti, vous étiez soldat.. on disait que vous feriez votre chemin, et déjà je me croyais oubliée; je ne recevais rien de vous... Pauvre fille, sans famille, sans appui, j'en ai accepté un... Julien, je ne vous avais rien promis!..

PONCET. Non, mais c'est égal... j'espérais... Moi qui ai sacrifié mon avancement, mon état, pour me rapprocher de vous.

MAD. BERTRAND. Vraiment?

PONCET. J'étais bien noté dans le régiment, estimé de tous les dragons et surtout de mes chefs; on m'offrait les galons de maréchal-des logis... encore d'autres avantages... Eh bien, j'ai tout refusé.

MAD. BERTRAND. Pourquoi?

PONCET. Parce qu'il aurait fallu suivre son drapeau et rester garçon; je me suis dit: Il y a du moins un uniforme qui permet de rester en place, de se marier... et je l'ai pris... ça me coûtait bien un peu! mais pour vous!..

MAD. BERTRAND, *lui tendant la main.* Pauvre Julien!

PONCET. J'aurais été un si bon mari... moi, qui suis complaisant, qui ai de l'ordre... sans compter un petit héritage qui m'arrive, et tout ça ne sera pas pour vous!

MAD. BERTRAND. Que voulez-vous? il n'y faut plus penser.

PONCET. C'est bien aisé à dire; mais quand on avait fait ses arrangemens, qu'on comptait sur un mariage; encore si vous m'aimiez, si vous me le disiez du moins...

MAD. BERTRAND. Je vous tromperais: mon cœur est tout entier à mon mari.

PONCET. A votre mari!.. c'est sa propriété, je ne dis pas... et à sa place je ne voudrais pas de partage... mais s'il ne mérite pas ce trésor-là, si c'est un mauvais sujet, comme dit ma tante?

MAD. BERTRAND. Votre tante se trompe.

PONCET. Il vous maltraite, peut-être.

MAD. BERTRAND Non, il me rend heureuse.

PONCET.

Air: *Voilà, voilà, ce que nous n' voulons plus.*

Allons, tant mieux! c'est tout c' que je désire,
Mais je craignais qu'il n'en fût pas ainsi.
Vous êt' s heureus'! je n'ai plus rien à dire
J' voulais m' fâcher; alors tout est fini!..
Le temps, un jour, affaiblira ma haine...
Je puis encor, si j'interrog' mon cœur,
A celui qui causa ma peine,
Tout pardonner .. excepté votr' malheur.

SCENE VIII.

LES MÊMES, NÉRAC.

NÉRAC. *à part.* Bertrand est sorti: en voilà pour toute la journée

MAD. BERTRAND, *apercevant Nérac.* Ciel!

NÉRAC, *les apercevant, à part.* Ah! diable!.. je croyais la trouver seule... quel est ce jeune et beau guerrier?..

PONCET, *à part.* C'est sans doute le mari: comme il est laid!

NÉRAC, *à part.* Serait-ce un galant?.. il en est bien capable.

Ils se saluent réciproquement.

PONCET, *à madame Bertrand.* Je crois que maintenant, je puis descendre.

MAD. BERTRAND. Non, pas encore...

NÉRAC, *à part.* Comment!.. elle le retient?.. que c'est bête!

MAD. BERTRAND, *bas à Poncet.* Je desire que vous restiez.

PONCET, *de meme.* Suffit.

NÉRAC, *à part.* Et on se parle à l'oreille!.. quel oubli de toutes convenances!..

Il se promène avec dépit.

PONCET, *bas à madame Bertrand.* Il est en colère, mais n'ayez pas peur, je suis là.

SCENE IX.

LES MÊMES, Mme BOICHOT.

MAD. BOICHOT, *accourant.* Ma voisine, ma voisine!.. une lettre qu'on m'a remise pour vous.

MAD. BERTRAND. Qui peut m'écrire?

MAD. BOICHOT, *la lui remettant.* Il paraît que c'est une mauvaise nouvelle, car on m'a dit que c'était pressé.

MAD. BERTRAND. Ah! mon Dieu!.. (*Ouvrant la lettre.*) C'est de mon mari!

PONCET. *regardant Nérac.* Hem!.. j'avais fait un quiproquo.

MAD. BERTRAND, *lisant.* «Ma chère et tendre épouse...

NÉRAC, Comme il est affectueux!.

MAD. BOICHOT, Il a quelque chose à lui demander.

MAD. BERTRAND, *continuant.* «En me »rendant au travail, j'ai rencontré un »ami... comme j'ai juré de ne plus aller »au cabaret... (*D'une voix plus basse.*) nous »sommes entrés au café; nous nous sommes fait successivement la politesse de »quatre petits verres et d'un bol au rhun, »sans nous demander qui paierait... je »complais sur sa bourse, lui, sur la mienne : si bien que la façon de la robe... »(*s'interrompant.*) Ah! mon Dieu!..

MAD. BOICHOT. Qu'est-ce que vous dites?

MAD. BERTRAND, *souriant.* Rien... (*Continuant de lire.*) «Bref, on nous retient en »gage pour une somme de sept francs cin»quante, plus deux carreaux que j'ai cas»sés avec mon coude, total dix francs... »je n'aurais besoin que de deux pièces »cent sous... tâche de me les envoyer, où »si non l'on enverra chercher la garde...» Pauvre ami!

Elle voit madame Boichot sur son épaule et chiffonne la lettre.

PONCET, *avec intérêt.* Vous avez quelque chose qui vous tourmente.

NÉRAC. Vous n'êtes pas dans votre assiette.

MAD. BERTRAND. Je n'ai rien, je vous jure.

MAD. BOICHOT. Ce qu'on en dit, c'est par intérêt... on ne vous demande pas vos affaires. Dieu merci, nous ne sommes pas curieux!.. (*à part.*) je voudrais bien savoir ce que c'est...

MAD. BERTRAND, *regardant autour d'elle.*) Et aucune ressourse! aucune!.. (*Portant ses mains à ses boucles d'oreilles.*) Ah! ces boucles d'oreilles... c'est tout ce que ma laissé ma mère... et j'avais promis... mais en prison... oh! non, non, jamais!

MAD. BOICHOT. Eh bien! où allez-vous donc?..

NÉRAC. Vous nous quittez?

MAD. BERTRAND. Adieu... adieu... je n'ai pas une minute à perdre.

Elle sort.

SCENE X.

PONCET, NÉRAC, Mme BOICHOT.

PONCET. Où va t-elle?

NÉRAC. La voisine a des vertigos.

MAD. BOICHOT. Vous verrez que c'est encore un tour de son scélérat d'homme!

PONCET. Ah! si je le croyais!..

MAD. BOICHOT Et dire qu'il n'y a personne pour l'en débarraser!

PONCET. Comment?.. il serait capable?.

MAD. BOICHOT. De tout... c'est une horreur de voir comme il agit avec elle!.. toujours de l'humeur, des injures, quelque fois des coups et jamais rien dans l'armoire... comme c'est restaurant!

PONCET. Dieu! s'il me passait par les mains!

MAD. BOICHOT. Le gouvernement est trop doux pour les maris qui battent leur femme!..je voudrais qu'ils fussent pendus!

NÉRAC. Oui, mais la loi s'y oppose.

MAD. BOICHOT, Pardine la loi!.. ce sont les hommes qui la font et ils se ménagent!.. les loups ne se mangent pas... (*A Poncet.*) Viens mon garçon, viens; tâchons de savoir ce qu'elle devient... Dieu! que les femmes sont à plaindre d'être trop bonnes!

Elle sort avec Poucet.

SCENE XI.

NÉRAC, *la suivant pendant quelques pas.*

Pas tant que vous croyez... et si on en juge par l'échantillon qu'elle vient de don-

ner. Tout de même, la petite Bertrand n'est pas heureuse; le ménage est bien sec... on ne m'a jamais rien acheté : on ne dîne pas tous les jours, car, je n'appelle pas dîner, quand on n'a pas la soupe, le bouilli, deux entrées, un roti, un plat de légumes et un peu de dessert. On dit qu'il y a des gens qui vivent avec du pain et du fromage comme des perroquets; je ne crois pas ça, c'est fabuleux!.. on serait bientôt mort!.. (*après une pause.*) Je lui ai préparé une surprise dont elle sera bien étonnée... je lui ai monté des friandises, un pâté d'Amiens et un morceau de hure de sanglier : c'est délicat... elle sera touchée du procédé. (*Il va chercher un panier qu'il a laissé sur le carré derrière la porte.*) Comme ça embaume, ô! bouche, que tu vas être heureuse, toi qui n'y est pas accoutumée!.. ce petit cadeau doit avancer joliment mes affaires.

Air *du vaudeville de l'Apothicaire.*

Je suis laid, le fait est certain;
Je ne soutiens pas le contraire;
Prudemment à mon magasin
J'emprunte le moyen de plaire.

Montrant la hure.

J'ai pris ce particulier-là
Et me suis dit en bon apôtre :
Offrons la tête que voilà...
Celle-ci fera passer l'autre.

Il serre les comestibles dans l'armoire.

SCENE XII.

NÉRAC, Mme BERTRAND.

MAD. BERTRAND, *ôtant son tablier qu'elle pose sur une chaise.* Je lui ai envoyé de l'argent : il n'ira pas en prison, je suis tranquille... Il n'y a plus que le propriétaire qui me tourmente. (*Apercevant Nérac qui a poussé la porte.* C'est lui!

NÉRAC, *s'approchant.* Eh! bien, ma charmante, sommes-nous un peu remise de notre frayeur?

MAD. BERTRAND. Ce n'était rien... et maintenant...

NÉRAC. On dirait que vous tremblez encore.

MAD. BERTRAND. J'avoue que votre présence en ces lieux...

NÉRAC. Quoi!.. je serais assez heureux pour faire battre ce petit cœur?

MAD. BERTRAND. Monsieur...

NÉRAC. N'ayez pas peur : on ne veut pas vous faire de mal... au contraire. (*regardant du côté de l'armoire.*) J'ai apporté avec moi quelque chose...

MAD. BERTRAND. Je ne vous comprends pas. (*A part.*) Quelle idée!.. aurait-il cédé à mes prières, en faveur de mon mari? (*Haut.*) Auriez-vous été assez généreux?..

NÉRAC. Vous en jugerez : allez voir dans l'armoire.

MAD. BERTRAND. Dans l'armoire!..

NÉRAC. Cela vaut bien une récompense... un petit baiser.

MAD. BERTRAND. Monsieur!..

NÉRAC. Vous voulez que je le prenne?..

Il la poursuit.

MAD. BERTRAND, *se sauvant.* Finissez... ou j'appelle quelqu'un.

NÉRAC, *continuant de la poursuivre.* Bah!.. il n'y a personne sur votre carré...

BERTRAND, *en dehors et à travers la serrure.* Ouvre... c'est moi!..

MAD BERTRAND. Ciel! mon mari!

NÉRAC. J'en ai peur!

BERTRAND, *de même.* Marianne!

NÉRAC. S'il me trouve ici, c'est fait de moi!

MAD. BERTRAND. Je suis toute tremblante!

NÉRAC. Et moi donc!

MAD. BERTRAND. Que faire?

NÉRAC. Il faut me cacher.

MAD. BERTRAND. Où?

NÉRAC. Derrière ce rideau! (*Il se cache derrière le rideau de la croisée. Madame Bertrand va ouvrir la porte à son mari.*) Pourvu qu'il ne me prenne pas envie de tousser... avec ça que je suis enrhûmé...

Il met son mouchoir devant sa bouche.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BERTRAND, *un peu en train,* ANDRÉ, *il est revêtu d'une veste ou il y a des pièces de plusieurs couleurs.*

BERTRAND, *à sa femme.* Tu as été bien long-temps à nous ouvrir...

MAD. BERTRAND. C'est que je travaillais dans l'autre chambre.

BERTRAND. Je t'amène un de mes amis intimes, dont j'ai fait la connaissance ce matin.

NÉRAC, *à part.* Ah! mon Dieu!.. ils sont deux maintenant.

ANDRÉ, *à madame Bertrand.* Je vous demande excuse si je me présente en négligé; mais vous savez quand on voyage...

MAD. BERTRAND. Vous êtes l'ami de mon mari, et ce titre-là...

BERTRAND. Vaut mieux qu'une redingotte neuve... n'est-ce pas ma femme?.. l'habit ne fait pas le moine, comme on dit.

ANDRÉ. Non ; mais il le repare.

Air : *de la Ville et du Village.*

Sous ce costum', sans contredit,
Faut qu'on s' montre avec avantage...
Laissons le luxe de l'habit
A ces messieurs de haut parage ;
Leurs beaux carricks, et leurs manteaux
Couvrent plus d'un vice funeste ;
Mais comment cacher ses défauts
Quand on n'a comm' moi, qu'une veste!

TOUS DEUX.

Mais comment cacher ses défauts
Quand on n'a comm' nous, qu'une veste !

BERTRAND, *à sa femme.* Ah! ça, petite, tu vas mettre le couvert... (*A André.*) Avance la table.

MAD. BERTRAND. Mais mon ami, je n'ai rien...

BERTRAND. Ça suffira... tu vois bien que nous avons déjà pris quelque chose.

MAD. BERTRAND. Comment veux-tu que je fasse?

BERTRAND. Comme tu voudras... pourvu que nous puissions nous atabler.

ANDRÉ. Histoire seulement de casser une croûte!.. je n'aime pas les façons.

BERTRAND, *mettant le couvert.* Tu seras traité selon ton goût.

MAD. BERTRAND, *bas à son mari.* Encore faudrait-il...

BERTRAND. Laisse donc!.. et surtout ne tremble pas comme ça...

MAD. BERTRAND, *de même.* Depuis deux jours il n'est rien entré dans le buffet.

BERTRAND. Bah ! j'y trouverai assez pour nous. (*Il ouvre le buffet et aperçoit les provisions apportées par Nérac.*) Qu'est-ce que je te disais ?.. voilà notre affaire...

ANDRÉ. Nous n'en demandons pas davantage.

BERTRAND. Est-ce que tu voulais gardez ça pour demain ?..

MAD. BERTRAND. Non ; je te jure que j'ignorais... d'où ce pâté peut-il nous venir ?

NÉRAC, *à part.* C'est à moi qu'il faudrait le demander.

ANDRÉ, *découpant le pâté.* Quand il viendrait du diable, il passera tout de même. (*Après l'avoir ouvert.*) Il ne sent pas le brûlé !

BERTRAND, *à sa femme.* Tu vas nous verser à boire.

ANDRÉ. Bonne idée. (*Tendant son verre que madame Bertrand remplit.*) Le vin en paraîtra meilleur.

BERTRAND. C'est très galant! (*Trinquant.*) A ta santé ?

ANDRÉ. A la tienne! (*Après avoir bu.*) V'là une boisson qui est soignée.

BERTRAND. On croirait avaler un bouquet de violettes.

ANDRÉ. Ça doit être au moins du rouge à quinze.

NÉRAC, *à part.* Les ignorans!.. les barbares!.. (*Bas à madame Bertrand.*) Dites-leur donc que c'est du Médoc.

MAD. BERTRAND, *à Nérac.* Silence!..

BERTRAND, *à André.* Y a-t-il long-temps que tu habites Bordeaux?

ANDRÉ. Non... j'y suis par circonstance. j'ai resté vingt-deux ans à Paris où j'ai assayé de tous les métiers. J'ai été maçon ; les entrepreneurs m'ont fait banqueroute.. garçon marchand de vin : il n'y avait pas d'eau à boire.

Air : *quand j'n'ai pas le sou.*

Las d'être à pied, j' voulus être en carosse :
J' me fis nommer conducteur d'omnibus...
Dans c' métier-là, j' n'étais pas à la noce:
Faut êtr' sévèr' sur le compt' du quibus,
Et n' pas trop rendr' sur les petits écus.
Puis, la carrière est pas trop rétrécie :
Quell' perspectiv' pour un malin
Qui veut s' lancer, qui voudrait fair' son ch'-(min,
D'être obligé d'passer toute sa vie
Entr' la Bastille et la porte St-Martin.

BERTRAND. Le fait est que la promenade est un peu monotone.

ANDRÉ. Maintenant je vais me faire propriétaire...

BERTRAND. Tu avais donc des fonds?

ANDRÉ. Au contraire : j'achète gratis... on me donne soixante arpens de terre au Messique dans le Gazalcoco... je vais aller y planter mes choux.

Air : *du pot de fleurs.*

C'est, dit-on, un lieu de délice
Où le climat est des plus sains !
Bon gré, malgré faut que l'on y vieillisse :
On n'a jamais besoin de médecin.
Dans ce pays des plus prospères
On trouv' sans cess' des villages charmans,
Des mines d'or, d'argent, de diamans!..
Il n' manqu' que des propriétaires.

BERTRAND. Ça fait qu'on est dispensé de payer son terme, s'il n'y a pas de propriétaires!..

ANDRÉ. C'est pour ça qu'on en vient chercher en France; nous nous embarquons ce soir.

NÉRAC, *à part.* Je voudrais déjà le voir parti!

MAD. BERTRAND, *à André.* Vous avez sans doute vos préparatifs à faire?

ANDRÉ. Ils sont finis : mon porte-manteau est dans ma poche.

NÉRAC, *à part.* Une chemise et un bonnet de nuit : ce n'est pas trop pour faire trois mille lieues.

BERTRAND. Eh bien! en ce cas-là, à ta santé, à ton bon voyage... et vive la joie!

ENSEMBLE.

Galop nouveau.

BERTRAND *et* ANDRÉ.

Ah! quel moment!
Quel moment!
Il est pour nous rempli d'ivresse.

NÉRAC *et* MAD. BERTRAND.

Ah! quel tourment!
Quel tourment!
Faut-il, hélas, trembler sans cesse?

NÉRAC, *à part.*

Leur gaîté me fait frissonner.

BERTRAND, *à sa femme.*

Qu'as-tu donc à te détourner?

MAD. BERTRAND, *avec embarras.*

Moi, je songeais à vous servir.

BERTRAND.

C'est très bien... en ce cas, tu préviens not' désir.

ENSEMBLE.

MAD. BERTRAND, *à part.*

Ah! Dieu! quel embarras! comment le fair' sortir!

BERTRAND *et* ANDRÉ.

Le plaisir n'a qu'un temps : il faut le saisir.

NÉRAC, *à part.*

Si je savais encor quand ils doivent finir :
Ça peut durer jusqu'au soir.

MAD. BERTRAND, *à part.*

Qu'il n'aille pas s' laisser voir!

BERTRAND.

Près de nous séparer bannissons les alarmes;
Buvons à ton r'tour joyeux :
J'aime à mouiller les adieux,
Avec un verr' de vin plutôt qu'avec des larmes.

Reprise.

Ah! quel moment! etc.

BERTRAND, *de plus en plus gris.* Il y a longtemps que je ne me suis trouvé aussi gai : c'est sans doute l'effet de ce vin-là.

ANDRÉ. Encore un coup.

BERTRAND, *après avoir bu.* Il faut dire aussi que j'avais des inquiétudes.

ANDRÉ. On en a toujours quand on est à jeun.

BERTRAND, *tout-à-fait gris.* Oui, mais c'est que tel que tu me vois, je pourrais bien être traduit devant la Cour d'assises.

NÉRAC, *à part* Hein?

MAD. BERTRAND, *avec beaucoup d'émotion.* Grand Dieu!

ANDRÉ, *froidement.* Qu'est-ce que c'est?

MAD. BERTRAND. Monsieur, ne le croyez pas; vous voyez bien qu'il déraisonne.

BERTRAND, *se levant.* Non, ma femme, tu ne sais pas la chose.

MAD. BERTRAND. Mon ami, reviens à toi, à ton bon sens... c'est une plaisanterie...

BERTRAND. Non, ma femme...

MAD. BERTRAND. Par pitié pour ton repos, pour le mien, songe que si l'on t'écoutait...

BERTRAND. Et qui veux-tu qui nous entende?

NÉRAC, *à voix basse.* Si elle parle de moi, je suis un homme mort.

BERNARD. Il n'y a ici qu'un ami.

ANDRÉ, *buvant.* Et un fameux!

BERTRAND, *montrant sa femme.* C'te bonne Marianne!.. elle a cru que je m'étais laissé tomber du haut d'un toît la semaine dernière... pas du tout : je m'étais battu avec les douaniers.

ANDRÉ. Est-ce que tu fais la contrebande?

BERTRAND. Je l'ai faite une fois... par occasion. Il s'agissait de quelques barriques de rhum... j'aime le rhum à la fureur... les douaniers sont venus et j'en ai blessé trois à moi tout seul.

ANDRÉ. C'est fort.

NÉRAC, *à part.* Tombez donc sous la main d'un pareil gaillard!

MAD. BERTRAND, *se laissant tomber sur une chaise.* Il ne nous manquait plus que ce malheur-là.

BERTRAND. Femme, est-ce que tu ne nous donnes pas un peu de liqueur?

MAD. BERTRAND. Je n'en ai pas.

BERTRAND, *avec impatience.* Tu n'as jamais de rien. Morbleu, quand je te dis...

MAD. BERTRAND, *effrayée.* Ah! Bertrand..
Elle recule.

BERTRAND, *d'un ton plus radouci.* Allons, n'aie pas peur... j' suis pas méchant .. c'est ce scélérat de vin que j'ai bu; mais je n'en boirai plus!.. vas nous chercher de l'eau-de-vie, vas.

MAD. BERTRAND. Dam! c'est que sans argent...

BERTRAND. Bah! pour un ami... on vend

quelque meuble : une chaise. .. ou bien ce rideau...

NÉRAC, *derrière le rideau.* Ah ! mon Dieu !..

BERTRAND. D'abord je ne puis pas me passer de boire la goutte.

NÉRAC, *à part.* Si je l'avais su... moi qui ai justement du cognac première qualité.

MAD. BERTRAND, *à son mari, d'un ton suppliant.* Mon ami...

ANDRÉ, *à madame Bertrand.* Ne le contrariez pas : il a le vin mauvais.

NÉRAC, *derrière le rideau.* Quelle idée !.. je n'ai que ce moyen...

Il allonge le bras et glisse une pièce de cent sous sur le tablier que madame Bertrand a déposé sur une chaise.

MAD. BERTRAND, *à son mari.* Ce que tu me demandes est impossible.

BERTRAND. Veux-tu bien mettre ton tablier... (*Il saisit le tablier pour le jeter à sa femme, et fait tomber la pièce que Nérac y a glissée.*) Tiens, qu'est-ce qui vient de tomber ?

ANDRÉ, *la ramassant.* C'est, ma foi, une pièce cent sous.

BERTRAND. Et toute neuve encore. (*A sa femme.*) Tu ne croyais pas que j'allais la trouver ?.. (*La lui rendant.*) Prends et dépêche-toi.

MAD. BERTRAND, *à elle-même.* Je n'ai plus qu'à obéir.

NÉRAC, *bas à madame Bertrand.* Ne vous inquiétez pas ; c'est moi qui régale.

BERTRAND, *à sa femme qui est déjà sortie.* Tu me rapporteras la monnaie.

SCENE XIV.

BERTRAND, ANDRÉ, NÉRAC, *derrière le rideau.*

ANDRÉ, *à Bertrand.* Il ne faut pas que ça t'étonne... toutes les femmes font des cachettes : elles aiment à avoir leur boursicot.

BERTRAND. C'est très bien ; mais il ne faut pas que le mari en souffre, (*remplissant son verre*) et qu'il soit exposé à des privations.

ANDRÉ. Je suis fâché que tu n'aies pas dit de me monter un cigare.

BERTRAND. Est-ce que tu as l'habitude de fumer ?

ANDRÉ. Depuis mon second mariage... il y a long-temps.

BERTRAND. On peut demander ça par la fenêtre... l'épicier est en face... (*Il lève le rideau et aperçoit Nérac.*) Que vois-je ?..

ANDRÉ. Un étranger !

BERTRAND. M. Nérac !

ANDRÉ. V'là une découverte qui nous dégrise...

NÉRAC, *cherchant à s'échapper.* Votre très humble, messieurs.

BERTRAND, *le ramenant.* Un instant !.. vous ne m'échapperez pas ainsi.

NÉRAC, *essayant de faire l'aimable.* Comment avez-vous trouvé le pâté ?

Air : *Ah ! Monseigneur.*

BERTRAND, *avec colère.*

Il n' s'agit pas ici de fair' l'aimable.

NÉRAC, *à part.*

Dieu ! je suis mort ! le malheureux est gris.

ANDRÉ, *à Bertrand.*

Modère-toi !.. Tâchons d'êtr' raisonnable.

BERTRAND, *à Nérac.*

Vous souv'nez-vous de c' que j' vous ai promis ?

NÉRAC.

Ah ! oui, je sais ! de payer votre terme.

BERTRAND.

J'm'acquitterai, quand l'argent arriv'ra ;
Mais j'ai sur vous fait serment d' taper ferme,
Et j' suis en fonds pour tenir celui-là.

NÉRAC, *tremblant.* Ce n'est pas la peine.

BERTRAND. Écoutez : vous êtes venu ici pour séduire ma femme...

ANDRÉ. Comment ! ce vieux grigou ?

NÉRAC, *à André.* Vous êtes trop honnête.

BERTRAND. Il faut que je me venge.

ANDRÉ. C'est juste.

BERTRAND. Si elle s'entendait avec vous, si elle vous a dit de venir... motus, je n' dis plus rien, c'est à elle que je m'en prendrai... dans le cas contraire, votre compte est bon.

NÉRAC. Je vous jure que je ne suis pas coupable.

ANDRÉ. C'est ce qu'on verra quand vous serez en présence.

BERTRAND. Cachez-vous là, en attendant.

NÉRAC. Dans cette cheminée ?

BERTRAND. Oui ; je ne veux pas que ma femme puisse vous faire des signes.

NÉRAC. Il n'y a pas eu de feu ?

BERTRAND. Depuis six mois, vous êtes la première buche qu'on y mette.

Nérac se place accroupi dans le foyer dont on ferme l'ouverture avec un mauvais devant-de-cheminée. Bertrand et André retournent à table aux places qu'ils occupaient.

ANDRÉ, *à Bertrand.* Surtout pas de violence : le sang froid est nécessaire dans les explications conjugales.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, Mme BERTRAND.

MAD. BERTRAND. Je vous ai fait attendre : ce n'est pas ma faute.

BERTRAND. Oh! nous ne nous sommes pas ennuyés.

MAD. BERTRAND. Tant mieux... comme ta main tremble!.. mon ami, il ne faut pas boire davantage; cela te porterait à la tête.

BERTRAND, *posant la main sur son front.* En effet, je crois que mon mal est là.

MAD. BERTRAND. Aussi, tu n'est pas raisonnable.

BERTRAND. Ma vue est trouble, je me sens comme étourdi : ouvre un peu la fenêtre.

MAD. BERTRAND. La fenêtre?..

BERTRAND. Oui; celle-là.

MAD. BERTRAND, *à part.* Ah! mon Dieu!

BERTRAND. L'air me fera du bien... dépêche-toi.

MAD. BERTRAND, *à part.* Quel embarras!

BERTRAND, *avec impatience.* Est-ce que tu ne peux pas marcher?

ANDRÉ, *bas à Bertrand.* Doucement... tu vas lui donner une attaque de nerfs.

BERTRAND, *à sa femme.* Faut-il que j'y aille moi-même?

MAD. BERTRAND. Non, mon ami... mais promets-moi de ne pas te mettre en colère.

BERTRAND. A quel sujet?

MAD. BERTRAND. Je n'ose te le dire.

BERTRAND. Qu'est-ce que ça signifie?

MAD. BERTRAND. Ne te fâche pas, j'obéis.. (*Levant le rideau et avec joie.*) Il est parti!

BERTRAND, *lui prenant le bras de la main gauche.* Oui! il est parti!.. mais je sais tout!

MAD. BERTRAND. Je suis perdue!

BERTRAND. Donner des rendez-vous en mon absence! femmes!..

Il lève la main comme pour la frapper.

ANDRÉ, *lui retenant le bras.* Fi!.. jamais de gestes, c'est bon pour les gens du commun.

BERTRAND, *à sa femme.* Ainsi vous vous entendiez tous deux pour me tromper?

MAD. BERTRAND. Peux-tu le penser?

BERTRAND. Il en est convenu lui-même.

MAD. BERTRAND. Qui?

BERTRAND. Eh! Nérac.

MAD. BERTRAND. Il aurait eu le front de m'accuser?..

BERTRAND. Tu ne lui avait pas dit de venir?

MAD. BERTRAND. Non, mon ami... il s'est introduit dans cette chambre à mon insçu!.. j'ignore ce qu'il m'a dit; car, je ne l'écoutais pas, et à ton arrivée, si je n'avais craint une scène violente...

BERTRAND, *l'embrassant.* V'là justement ce que je voulais savoir.. puisque c'est comme ça, son compte est bon, il va payer pour tout le monde.

ANDRÉ. Quant à celui-là, je te l'abandonne.

MAD. BERTRAND, *à André.* Je vous en prie, tâchez d'empêcher...

ANDRÉ, *la retenant.* Madame, ça ne vous regarde pas : c'est entre hommes.

BERTRAND, *ôtant le devant de cheminée.* Eh bien! où est-il donc?

ANDRÉ. Le prisonnier a disparu!

BERTRAND. Il s'est envolé par la cheminée; mais, je saurai bien le rattraper cet oiseau de malheur!

ANDRÉ. Prends garde qu'il ne te fasse pincer provisoirement.

BERTRAND. Comment cela?

ANDRÉ. Est-ce qu'il n'est pas au fait de ton aventure avec les douaniers.

BERTRAND. C'est juste.

ANDRÉ. Tu sens que s'il dit un mot...

BERTRAND. Je suis empoigné.

MAD. BERTRAND. Me voilà encore dans les transes! (*On entend frapper à la porte, avec effroi.*) On a frappé!

ANDRÉ, *qui s'est avancé tout doucement jusqu'à la porte et qui a regardé à travers la serrure.* Un gendarme!

BERTRAND. C'est une visite pour moi.

ANDRÉ, *revenant.* Il s'agit de l'éviter... avez-vous une autre porte?

MAD. BERTRAND. Non.

ANDRÉ. Cette fenêtre!..

BERTRAND. Le toît n'est pas large; mais on peut y passer.

ANDRÉ. Nous y passerons... marche devant, toi qui connais la route.

MAD. BERTRAND, *tendant les bras à son mari.* Mon mari!

ANDRÉ. C'est connu... nous nous embrasserons et nous pleurerons quand nous aurons le temps... bonsoir... tâchez qu'on ne s'aperçoive de notre évasion que le plus tard possible...

Ils sortent tous deux par la fenêtre.

MAD. BERTRAND, *seule.* Si je pouvais favoriser leur fuite et leur donner le temps... (*Après y avoir réfléchi un moment.*) Quelle idée!.. Ah! si c'était lui! oui, c'est cela!

Elle va ouvrir la porte et revient sur le devant du théâtre.

obéir quoiqu'il commande. Voilà la morale des ménages.

MAD. BOICHOT. Ah ! c'est une tyrannie !

Air Eh ! vogue ma nacelle.

MAD. BOICHOT.

Allons, êtes-vous folle?

PONCET.

Elle suivrait ses pas !

NÉRAC.

Allons donc ! quelle école !

MAD. BERTRAND.

Ne me retenez pas.

MAD. BOICHOT.

Moi, j'lui gard'rais rancune.

MAD. BERTRAND.

Quand il est malheureux !
Non, contre l'infortune
Du moins nous serons deux !

On entend un coup de canon.

ANDRÉ, *parlant.* C'est le salut du départ.

ENSEMBLE.

MAD. BERTRAND.

L'signal se fait entendre,
Mon mari doit m'attendre ;
Près d'lui je dois me rendre,
Recevez mes adieux.

ANDRÉ.

L'signal se fait entendre,
Son mari doit l'attendre ;
Près de lui, pour se rendre,
Il faut quitter ces lieux.

MAD. BOICHOT, NÉRAC, PONCET.

L'signal se fait entendre,
Ell' va près de lui se rendre ;
Elle a le cœur trop tendre,
Elle méritait mieux.

MAD. BERTRAND.

Adieu ! je pars, adieu !

ANDRÉ.

Adieu ! à la grâce de Dieu !

TOUS LES AUTRES.

Adieu ! bonne espérance ! adieu !

FIN.

L'INTERPRÈTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE
EN UN ACTE,

Par MM. Arnould et N. Fournier;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE, LE 7 JUIN 1834.

PRIX : 3 SOUS.



PARIS,
AU MAGASIN THÉATRAL,
MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1834.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
GEORGE, amant de Louise.	MM. Sylvestre.
MAURICE, allemand.	Numa.
FRÉDÉRIC, sergent.	Davesne.
LAROCHE, quartier maître.	Klein.
LE CAPITAINE.	Gabriel.
UN SOLDAT.	Bordier.
Mme DURAND, paysanne.	Mme Julienne.
LOUISE, sa fille.	E. Forgeot.

Un Tambour, Soldats, Paysans et Paysanne.

La scène se passe dans un village de Champagne.

Impr. de J.-R. Mevrel,
Passage du Caire, 54.

L'INTERPRÈTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une place de village. A droite de l'acteur, la maison de madame Durand; auprès de la porte, une table et quelques chaises.

SCENE I[re].

LOUISE, M[me] DURAND, MAURICE.

Louise et madame Durand, sont assises auprès de la table; Maurice est debout auprès de madame Durand.

MAURICE. *Ia*, mam'selle Louise... j'ai été professeur, et je possède à fond le vocabulaire de mon pays... Je vous répète que l'allemand est la plus jolie langue ..

MAD. DURAND. Voyons ça.

MAURICE. *Ich liebe sie fom gronde meinen ertzens.*

MAD. DURAND. Ça veut dire ?..

MAURICE. Je vous aime du fond de mon cœur. Il n'y a qu'à ouvrir la bouche...tenez, mam'selle Louise.

LOUISE. Mon Dieu, M. Maurice, vous savez bien que je n'ai pas de dispositions.

MAD. DURAND. Qu't'as la tête dure...va, ma pauvre enfant; on ne croirait jamais que t'es la fille d'un maître d'école, et que, dans l'occasion, tu parles quasiment comme un livre.

MAURICE. Comme un livre français... quant à l'allemand, ça viendra... patience.

MAD. DURAND. Faut tout d'même que vous ayez du sang froid.

MAURICE. Et de l'esprit national.

Air: *Vaud. du premier prix.*

Je sais que l'accent germanique
Aux étrangers paraît brutal;
Mais la plus aimable musique
Est celle du pays natal.
Il n'est point de mot si farouche
Qui n'ait pour nous quelque douceur;
Plus il nous écorche la bouche,
Plus il nous chatouille le cœur.

MAD. DURAND, *se levant.* Ah! ça, je me fais une réflexion...si vous aimez tant votre pays, pourquoi donc que vous êtes venu vous établir en Champagne?

MAURICE. Depuis la guerre, pour vivre en paix... j'avais eu là-bas des difficultés avec les autorités bavaroises... une levée en masse... on voulait me mobiliser, mais je ne suis pas très remuant de mon naturel.

MAD. DURAND. C'est le courage qui vous manque.

MAURICE. Non pas... j'ai le courage civil... quant aux inclinations belliqueuses...

MAD. DURAND. Le bruit du tambour vous fait toujours une révolution.

MAURICE. En général, le tambour n'est pas ma musique... Je n'ai jamais pu me mettre au pas... Et puis ça réveille des souvenirs.

MAD. DURAND. Lesquels?

MAURICE. *Infandum, Regina jubes...*

MAD. DURAND. Encore de l'allemand?

MAURICE. Eh! non, du latin... un accident qui m'est arrivé... le jour même où j'ai mis le pied sur le territoire de votre république... je suis tombé entre les mains d'un grand diable de caporal, qui m'a pris pour un espion.

MAD. DURAND. Vraiment!

Louise se lève et vient auprès de sa mère.

MAURICE. Je vois encore ses grosses moustaches; et j'entends sa grosse voix: Ton nom? Maurice Herman... ton pays? Bavarois... ton état? professeur d'humanités. Ah! bien oui... est-ce qu'ils connaissent ça?.. sans plus de façons ils m'ont mis...

Nota. Les personnages sont inscrits en tête des scènes comme les acteurs doivent être placés au théâtre : le premier tient la gauche du spectateur. Les changemens, pendant les scènes, sont indiqués par des notes

MAD. DURAND. En prison?

MAURICE. Mieux que ça... en joue... une, deux...

DURAND. Ah! mon Dieu!

MAURICE. Ils allaient dire: trois... quand une alerte vint me délivrer.

MAD. DURAND. Quelle aventure! arrêté comme espion! voilà donc pourquoi, depuis que vous êtes dans ce village, vous avez eu soin de vous faire passer pour français.

MAURICE. Et d'oublier mon accent... j'ai même demandé à la Convention nationale des lettres de naturalisation... je les attends aujourd'hui avec impatience; car depuis que les français manœuvrent d'un côté, et les Bavarois de l'autre, à deux lieues de distance, je ne sais plus de quel pays je suis, et je vis entre deux feux, dans des transes perpétuelles.

LOUISE, *passant au milieu.* Rassurez-vous, M. Maurice, personne ne pense à vous.

MAURICE. Mais moi, j'y pense... et si je tiens à me conserver, c'est pour vous, d'abord...

LOUISE. Je ne comprends pas mieux vos galanteries en français qu'en allemand.

MAURICE. Ça viendra... patience... tôt ou tard j'obtiendrai quelque gage d'amour.. par exemple, cet anneau que vous portez à votre joli doigt.

LOUISE. Cet anneau!.. ah, ma mère!..

MAD. DURAND. Mon Dieu, qu' tes pleurnicheuse!.. (*A Maurice.*) Et que vous êtes maladroit, vous, de parler de ça... Voyons, Louise, est-ce que t'as toujours des idées sur le petit George?.. pardine! je l'aimais aussi, ce garçon; mais puisqu'il nous a plantées là!..

LOUISE. Ma bonne mère, en êtes-vous bien sûre?

MAD. DURAND. C'te bêtise... v'là trois mois qu'il a décampé de son village.

LOUISE. Mais sait-on ce qui a pu lui arriver?..

MAD. DURAND. Bah! un trompeur... un volage.

LOUISE. Lui?

MAD. DURAND. Il ne faut plus y penser... v'là l'allemand qu'est un bon parti... et excepté qu'il est un peu vieux, et un peu poltron...

MAURICE. J'ai tant de qualités. Nous autre allemands, nous ne sommes pas légers... nous avons une fidélité robuste... nous y mettons même de l'entêtement. Rien ne nous rebute, rien ne nous effraie. (*On entend le tambour.*) Hein! qu'est-ce que c'est que ça?

MAD. DURAND. Encore un détachement qui nous arrive, de la demi-brigade de la Gironde, qui est cantonnée dans la ville voisine... des recrues du Midi, tous beaux hommes, à ce qu'on dit. Voyons, Louise, occupe-toi de préparer à déjeuner à ceux qu'on nous enverra; et montre à ces braves gens, une figure un peu plus gaie.

LOUISE. Je tâcherai.

MAURICE, *à Louise.* A midi, je continuerai à vous faire ma cour, et à vous donner ma leçon de syntaxe... je finirai bien par vous faire dire; *Ia meinherr.*

LOUISE. Nein!

MAURICE. Il y a du progrès.

Louise rentre dans la maison.

SCENE II.

Mme DURAND, MAURICE.

MAURICE. Certainement, elle dira *Ia meinherr*, ou j'y perdrai mon allemand... Ah! ça, ma chère madame Durand, quel est ce George dont vous parlez toujours?

MAD. DURAND. Un bon garçon, franc, honnête, et que j'aime presqu'autant que ma Louise, malgré le chagrin qu'il m'a causé... Dam! voyez-vous, quand on a nourri un enfant, il vous tient toujours au cœur... c'est comme un fils... sa mère qu'était une paysanne de Vercigny, un village à quatre lieues d'ici, où nous demeurions, il y a trois mois, est morte en le mettant au monde... quant à son père... ni vu, ni connu.

MAURICE. Il y a dans mon pays, des romans qui commencent comme ça.

MAD. DURAND. Alors, je me suis chargée de l'enfant... il a grandi dans l'école de mon mari; et v'là qu'il s'est mis à aimer ma Louise... je le laissais faire; car il était gentil lui... il avait du cœur, ce n'était pas comme...

MAURICE. Allez toujours.

MAD. DURAND. C'est alors, que, pour son malheur, il a fait la connaissance d'un monsieur comme il faut... l'homme d'affaires d'un grand seigneur, qui avait des terres dans les environs... et puis, tout d'un coup, il était devenu taciturne... enfin, un soir, le lendemain des fiançailles, il paraît qu'il a pris son parti... il a passé les avant-postes.

MAURICE. En vérité!

MAD. DURAND. On l'a vu... mais je suis sûre qu'il n'a pas eu de vilain motif.

MAURICE. N'importe; émigrer, c'est affreux.

MAD. DURAND. Mais vous?

MAURICE. Moi, c'est bien différent, j'ai déserté.

MAD. DURAND. Si Louise savait ça, elle l'attendrait toujours... moi aussi, je voudrais bien le revoir, et l'embrasser; mais quand je pense au danger... (*Voyant les militaires qui arrivent, par le fond à gauche.*) Ah! voilà nos militaires.

MAURICE. De quel côté?

MAD. DURAND. Par ici.

MAURICE, *faisant quelques pas vers le fond à droite.* J'ai affaire par là; je vous souhaite le bonjour.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LAROCHE, *le sergent* FRÉDÉRIC, DEUX SOLDATS *entrant par le fond à gauche.*

LAROCHE, *à Maurice.* Eh!.. camarade, où vas-tu? on ne passe pas.

MAURICE. Pour quelle raison, s'il vous plait, monsieur l'officier?

LAROCHE. Tu m'es suspect...pas d'autre raison.

MAURICE. Qu'est-ce que j'ai donc de suspect?

LAROCHE. Ta tournure, il n'y a que les étrangers, morbleu, ou les traîtres, qui doivent fuir à notre approche. Vive la France!.. vive la patrie!

MAURICE. Je veux bien... vive la patrie!

LAROCHE.* Allons donc... on a bien de la peine à vous arracher ça du gosier.

MAURICE, *à part.* Le brutal! (*à part.*) Ah! mon Dieu! comme il ressemble à mon grand diable de caporal.

LAROCHE. Tu dis?

MAURICE. Je ne dis rien. (*A part.*) C'est bien celui-là qui m'a fait coucher en joue.

LAROCHE. Je t'ai vu quelque part.

MAURICE. Ce n'est pas moi, mon caporal.

LAROCHE. Es-tu aveugle?.. ne vois-tu pas mes épaulettes? je suis quartier-maître on ne connaît que ça... le quartier-maître Laroche; j'inspecte les cantonnemens du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, partout j'ai réchauffé l'ardeur des troupes, et des habitans.

MAURICE. Je sens que vous réchauffez la mienne, vive la France! vive la patrie!

LA ROCHE. Silence! tu m'es suspect d'exagération.

* Madame Durand, Maurice, Laroche, Frédéric.

MAURICE. Allons... je ne sais plus comment parler.

LAROCHE, *aux soldats.* Ah! ça vous connaissez le nouveau décret sur les transfuges, les espions, les emigrés, et les faux témoins qui veulent les sauver; on dit que c'est ici le quartier-général des déménagemens; pas de complaisance, morbleu! pas de mollesse! . des exemples, toujours des exemples! (*Regardant Maurice et madame Durand.*) Pourquoi ces figures consternées?..qu'on se réjouisse, morbleu!.. le général Dumouriez a repris l'avantage vers le Nord, et avant peu, il ne restera pas de ce côté-ci du Rhin, un seul allemand debout.

MAURICE, *à part.* Je voudrais bien tenir mes lettres de naturalisation.

LAROCHE. Où est la veuve Durand?

MAD. DURAND. Me v'là, mon officier.

LAROCHE. Un sergent et deux hommes à loger.

MAD. DURAND. C'est bien de l'honneur... vot' servante, messieurs.

Laroche remonte la scène et va parler aux soldats qui sont un peu au fond.

FRÉDÉRIC, *à madame Durand.* Vous ne me remettez pas, bonne mère? Frédéric Rousseau, du village de Vercigny.

MAD. DURAND. Attendez donc... un écolier de mon mari... un camarade de George, qui ne pouviez pas apprendre l'orthographe... même que c'était moi qui, en pleine classe, vous donnais le...

FRÉDÉRIC. Justement... merci.

Air : *Vaudeville de la famille de l'Apothicaire.*

Le doux souvenir que voilà!

MAURICE.

Après un si long intervalle,
Le reconnaître à ce trait-là,
C'est de la mémoire locale!
Le caporal, heureusement,
Quoiqu'il ait la main un peu rude,
N'a pas pris mon signalement *bis.*
Avec la même exactitude.

LAROCHE, *aux soldats.* Entrez là-dedans, vous autres. (*A Frédéric.*) Vous, sergent, qui êtes greffier au conseil de guerre, ne vous éloignez pas... on s'assemblera sur la place, avant de partir... il faut de la solennité! des jugemens en plein air! ça frappe les yeux et les esprits. Depuis que je remplace par intérim votre rapporteur qui était trop mou, trop tiède pour les circonstances, j'ai introduit les bons usages; c'est comme cela que nous jugerons l'émigré de ce matin.

MAD. DURAND, *s'avançant.* Un émigré!.. comment s'appelle-t-il?

FRÉDÉRIC. Perrot.

MAD. DURAND, *à part.* Ce n'est pas lui.

LAROCHE, *à Frédéric.* Voici de nouveaux noms que vous ajouterez à l'ordre du jour... lisez, agissez... Tel que vous me voyez, il y a deux ans, j'étais encore caporal.

MAURICE, *à part.* On le sait.

LAROCHE. Mais morbleu, j'avais, à moi seul, plus de zèle que toute l'armée... et puis, une méthode expédition

MAURICE, *à part.* Oui... une, deux, trois; je connais ça.

LAROCHE. Allons, préparez-vous... le conseil de guerre est une bonne école... tâchez de vous former, bonjour.

Il sort; les soldats entrent chez madame Durand

SCENE IV.

MAURICE, Mme DURAND, FRÉDÉRIC.

MAURICE. Il est parti... bonjour.

MAD. DURAND. Où allez-vous?

MAURICE. Sur la route, au devant de mes lettres.

Il sort.

MAD. DURAND. Quel enragé, que votre quartier-maître!..

FRÉDÉRIC. Un périgourdin, qui serait mieux placé dans son bureau, que dans nos rangs... ça ne se bat jamais; mais ça dénonce .. je crois bien qu'on nous l'a envoyé pour faire la besogne qui répugne à de braves militaires... Encore douze arrestations!.. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là?.. mon ancien camarade, ce pauvre George!

MAD. DURAND. Il est sur la liste?

FRÉDÉRIC. Le premier, George Léonard.

MAD. DURAND. Miséricorde!

FRÉDÉRIC. Vous avez raison de trembler pour lui; on assure qu'il a paru dans les environs.

MAD. DURAND. Malheureux enfant!

SCENE V.

LES MÊMES, LOUISE, *sortant de la maison.*

LOUISE. Monsieur le sergent, le déjeuner est prêt, et vos camarades vous attendent.

FRÉDÉRIC, *allant à la table.* Un verre de vin me suffira; ici à cette table, je boirai à votre santé, et à celle de mon ami George!..

MAD. DURAND. Chut donc!

LOUISE. George... Quoi, M. le Sergent?..

MAD. DURAND. Entrons, ma fille.

LOUISE, *à Frédéric.*

Air de la walse du duc de Reichstadt.

A d'autres soins, il faut me rendre,
George fut votre ami,
Quelques instans veuillez m'attendre
Pour me parler de lui.
Ah! j'entrevois quelque mystère,
Et pour mieux m'éclaircir,
A mon amour bientôt j'espère
L'amitié va servir.

ENSEMBLE.

LOUISE.

A d'autres soins il faut me rendre,
George fut votre ami;
Quelques instans veuillez m'attendre
Pour me parler de lui.

FRÉDÉRIC.

A d'autres soins il faut vous rendre,
George fut votre ami;
En ce lieu je vais vous attendre
Pour vous parler de lui.

Elle rentre dans la maison.

SCENE VI.

FRÉDÉRIC, *seul à la table.*

Voyons, mettons-nous à l'ouvrage... Dans chaque endroit où nous passons, toujours un jugement... toujours un exemple .. heureusement qu'il est question de nous épargner bientôt cette besogne-là... Sur le champ de bataille, tant qu'on voudra! . mais, c'est fini... depuis que je tiens les écritures du conseil, j'ai perdu l'appétit.

Il écrit.

SCENE VII.

FRÉDÉRIC, *devant la table,* GEORGE.

Il arrive en chantant, par le fond à droite.

Air : *C'est un fond perdu.* (Rente viagère.)

Leste et plein d'ardeur,
En revoyant ce village,
J'ai bon courage;
Au bout du voyage,
Je n'envisage
Que le bonheur!
Je ris du danger;
Libre de crainte et de tristesse,
En rentrant, je laisse
Tout mon chagrin à l'étranger.

Leste et plein d'ardeur, etc.

Enfin, j'y suis; trois lieues de pays en une heure... v'là une course!.. Ecoutez donc ces nigauds de Champenois : « Prends »garde, George, ne vas pas en avant; ne »retourne pas en arrière; ne passe pas à »droite; ne prend pas à gauche. » Je serais resté en route... Bah! je n'ai peur de rien, moi... pas accéléré, en avant, marche; je suis connu, bon luron, un peu malin, surtout pour ce pays-ci; je passe mon chemin, passez le vôtre; je n'ai pas de papiers, est-ce ma faute? je n'en ai jamais eu, pas même un acte de naissance. Ah ça! voyons... v'là ben le village où demeure à présent Louise avec sa mère, mais la maison... cherchez... je vas prendre mes informations. (*Il crie.*) Eh! mère Durand! ohé! ma nourrice...

FRÉDÉRIC. Quel tapageur est-ce là?

GEORGE, *criant toujours.* Ohé!..

FRÉDÉRIC. Dites donc, l'ami, pourriez-vous crier un peu moins fort?

GEORGE. Bon! un militaire qui se fâche.

FRÉDÉRIC, *regardant George.* Eh! mais...

GEORGE. Tiens, c'est Rousseau, le petit Rousseau, mon camarade.

FRÉDÉRIC. George!

GEORGE. Eh! oui, c'est moi; voilà une rencontre! Tous les bonheurs aujourd'hui! vrai, je suis bien content de te revoir; ta figure me rappelle notre école; avons-nous fait de bonnes parties de coups de poing? il me semble que j'y suis encore; mais je respecte les galons. Est-ce heureux, quand j'y pense, que je sois revenu tout juste pour voir passer ton régiment!

FRÉDÉRIC. Oui, joliment... Qu'est-ce que tu viens faire ici?

GEORGES. Je viens me marier; il y a trois mois que l'affaire est arrangée avec la mère nourrice. Depuis ce temps-là elle n'a pas eu de mes nouvelles; mais me v'là, fidèle à mes anciennes inclinations et pour commencer... (*Il va à la table et se verse à boire.*)* A ta santé.

FRÉDÉRIC. Il faut que tu sois bien effronté, après avoir émigré...

GEORGE. Moi, émigré! est-ce que tu me prends pour un marquis? j'ai passé les avant-postes, voilà tout.

Il boit.

FRÉDÉRIC. C'est parbleu bien assez... et à quel sujet?

GEORGE. Un sujet respectable. Connais-tu M. de Vauxbeuil?

FRÉDÉRIC. Un grand seigneur.

GEORGE. Oui, un ex...

* George, Frédéric.

FRÉDÉRIC. Qui a passé la frontière.

GEORGE. Justement! N'avait-il pas laissé en arrière un brave et honnête homme d'intendant, un particulier bien innocent!

FRÉDÉRIC. Eh bien! qu'est-ce que ça te fait?

GEORGE. C'est que ce pauvre malheureux a été dénoncé, poursuivi! pour se sauver, il avait besoin d'un guide; alors, il s'est adressé à moi.

FRÉDÉRIC. A ta place, j'aurais refusé.

GEORGE. C'est ce que j'ai fait. Alors, il m'a dit : « Mon ami, tu n'as pas de fortune, »en v'là une pour ton mariage. »

FRÉDÉRIC. Je lui aurais répondu : « Gar»dez vos bienfaits, et laissez-moi mon »honneur. »

GEORGES. C'est ce que j'ai dit. Alors, il m'a embrassé : « Mon garçon, tu n'as pas »de naissance, je peux t'en donner une. »

FRÉDÉRIC. Comment?

GEORGE. Voilà absolument comme je suis resté, l'air pétrifié, la bouche ouverte. Comment? Pour lors, il a pleuré, que ça me faisait mal à le voir, ce pauvre vieillard : « Oh! mon enfant, mon cher enfant, »s'écriait-il en me serrant dans ses bras, « ne livre pas à la mort, celui qui t'a »donné la vie. »

FRÉDÉRIC. Quoi!.. ton père!.. c'était lui?

GEORGE. Il me l'a juré... Ma foi, la ditié, le sentiment... je ne sais quoi m'a saisi... enfin, je n'y tenais plus; j'ai pleuré à mon tour, et je suis parti; je l'ai affublé d'un déguisement de marchand ambulant.. moi, j'ai fait le Juif tant bien que mal, et Dieu aidant, nous sommes arrivés en lieu de sûreté, s'il y a des lois qui défendent ça, ma foi, tant pis pour les lois.

Air : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Ce que j'ai fait, ami, j'ai dû le faire,
J'ai dû céder à l'amour filial;
Cette action fut juste et nécessaire.

FRÉDÉRIC.

C' n'est pas permis.

GEORGE.

Ma foi ça m'est égal.
Suivant les temps, il se peut qu'on la nomme;
Car tous les jours nous changeons de décrets..
Mais en revanche, y'a dans le cœur d'un brave homme
Des sentimens qui ne changent jamais.

FRÉDÉRIC. En revenant, tu n'as rencontré personne?

GEORGE. Si fait... des Bavarois, qui m'on

pris tout ce que j'avais... pas grand chose... Mais vois-tu la malice?.. j'ai refait ma garde-robe à leurs dépens; regarde... Pendant qu'ils étaient occupés à boire, j'ai mis le pantalon d'un soldat, la veste d'un garde-magasin... ça n'est pas beau, mais ça n'empêchera pas ma petite Louise de me reconnaître, et de m'embrasser... Ah! ça, où demeure-t-elle?

FRÉDÉRIC, *montrant la maison.* Là.

GEORGE. Et v' là une heure que tu me laisses jaser.

Il se dirige vers la maison.

FRÉDÉRIC. Où vas-tu?

GEORGE. J'entre.

FRÉDÉRIC, *se mettant devant lui, et voulant l'empêcher d'entrer.* * Non pas... il y a des soldats chez la mère Durand.

GEORGE. Eh! bien, qu'est-ce que ça me fait?

FRÉDÉRIC. Imprudent! n'entre pas.

GEORGE. J'entrerai.

FRÉDÉRIC. Arrête.

GEORGE. Frédéric... Frédéric, ne m'exasperez pas... Vous savez de quoi je suis capable.

FRÉDÉRIC. Mais malheureux, tu ne connais donc pas ton danger... tu es sur la liste.

GEORGE. Quelle liste?

FRÉDÉRIC. L'ordre du jour.

GEORGE. Allons donc, si j'étais un aristocrate, un homme important, à la bonne heure.

FRÉDÉRIC. Eh! mon Dieu!.. par le temps qui court, tout le monde est important, tout le monde est suspect... moi-même si je ne te connaissais pas...

GEORGE. Au petit bonheur!.. à présent que mon père est en sûreté.

FRÉDÉRIC. Où l'as-tu laissé?

GEORGE. Bien loin d'ici... à Tournay.

FRÉDÉRIC. Malheureux! nos troupes sonrevenues de ce côté-là... Tournay est occupé depuis trois jours.

GEORGE. Par les Français? ah mon Dieu! s'ils allaient découvrir mon pauvre père!

FRÉDÉRIC. Une indiscrétion peut le perdre.

GEORGE. Au fait, si je parle.

FRÉDÉRIC. Tu le livreras.

GEORGE. Et si je me tais?

FRÉDÉRIC. Tu t'exposes toi-même

GEORGE. Me v' là bien... Il paraît que c'est sérieux cette fois-ci... ah mon Dieu! ça me frappe comme un coup de gourdin!, me voilà tout consterné...je ne suis plus en état de voir ce que j'ai à faire.

FRÉDÉRIC. Il n'y a qu'un moyen... George, va-t-en.

GEORGE. Sans revoir Louise?

FRÉDÉRIC. Tu reviendras... notre détachement s'éloigne dans deux heures... jusque-là...

GEORGE. Je me sauve par là, n'est-ce pas?

Montrant la gauche.

FRÉDÉRIC. Oui... Le quartier maître... reste... il t'a vu... pauvre George!

George passe à la droite du théâtre.

* Frédéric, George.

SCENE VIII.

GEORGE, LAROCHE, FRÉDÉRIC.

LAROCHE. Ce n'est pas de la négligence... c'est de la connivence, c'est de la trahison, oh!.. je la punirai, je la dénoncerai.

FRÉDÉRIC. Quoi donc?

LAROCHE. Les complots redoublent... les châtiments redoubleront.

FRÉDÉRIC. A qui en avez-vous donc, mon lieutenant?

LAROCHE. Le prisonnier Perrot s'est échappé, on lui a ouvert la cage...courez après, maintenant... la peur lui donne de bonnes jambes, car il sait bien ce qui l'attendait.

Air de Voltaire chez Ninon.

Depuis que je suis rapporteur,
Et qu'on connait mon influence;
Le crime est frappé de terreur,

FRÉDÉRIC, *à part.*

Et par fois aussi l'innocence.

LAROCHE.

Le premier coquin que je prend,
Paiera pour celui qui m'échappe...
Que me fait l'homme?.. l'important
C'est l'exemple... et je veux qu'il frappe,
Je veux un exemple qui frappe.

GEORGE, *à part.* Diable! tâchons que ce ne soit pas sur moi.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

LAROCHE. Quel est cet homme?

FRÉDÉRIC. Cet homme, ma foi... cet homme, c'est...

LAROCHE. Halte-là s'il vous plaît l'ami. (*A Frédéric.*) Vous aviez l'air de causer avec lui?

FRÉDÉRIC. Quand donc?

LAROCHE. Tout à l'heure; quand je suis arrivé.

FRÉDÉRIC. Vous avez mal vu, lieute-

nant... causer avec lui, ça ne parle pas; c'est-à-dire, ça répond un baragouin... je crois que c'est un Allemand.

GEORGE, *à part.* Qu'est-ce qu'il dit donc?

FRÉDÉRIC. Un Bavarois... il en a le costume... Mais vous êtes comme moi, mon lieutenant, vous ne savez pas un mot de ce patois-là.

LAROCHE. Un Allemand!.. êtes-vous sûr d'y voir bien clair?

FRÉDÉRIC. Ça me fait l'effet d'un paysan venu à la suite de l'armée ennemie, et qui aura profité de l'armistice, pour vendre ses denrées dans ce village.

GEORGE, *à part.* Tiens, quelle bonne malice!

LAROCHE, *frappant sur l'épaule de George.* Comment vous appelle-t-on?

GEORGE, *après avoir hésité.* Meinheirr!

LAROCHE. C'est juste; je m'attendais à la réponse.

GEORGE, *montrant ses poches vides.* Nix, Meinherr, nix.

FRÉDÉRIC. Il veut dire qu'il n'a plus rien à vendre.

LAROCHE. C'est possible; avancez à l'ordre, *Meinherr*, et écoutez-moi. (*Il l'amène sur le devant de la scène et lui parle en le regardant fixement.*) Il ne s'agit pas ici de me tromper; je ne sais pas l'allemand, mais vous entendez le français.. si vous ne parlez pas de bonne grâce, dans une heure jugé, condamné et fusillé!.. Le drôle ne bouge point... pas la moindre émotion sur son visage.

FRÉDÉRIC. C'est vrai.

LAROCHE. C'est comme si on lui disait: Je vous souhaite le bonjour.

FRÉDÉRIC. Ou bien: Allez vous-en. Au fait, je crois que ça ferait une pauvre prise.

LAROCHE. J'en ai vu qui savaient si bien jouer leur rôle... cependant...

SCENE IX.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, *à Frédéric.* Me voici, M. le sergent... mais vous n'êtes plus seul... (*Elle voit George.*) Ah! mon Dieu!

GEORGE, *à part.* O ma petite Louise!

LOUISE, *courant à lui**. George!

LAROCHE. Lui!

FRÉDÉRIC. Diable!

LAROCHE. George, dites-vous?

LOUISE. Sans doute, George... (*A George*) Comme te voilà habillé!

* George, Louise, Laroche, Frédéric.

LAROCHE, *à Frédéric.* Vous avez ce nom-là sur la liste... Donnez.

LOUISE, *à George.* Eh bien, George, est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

GEORGE. *Nix*, mam'selle, *nix*... (*A part.*) Est-elle gentille? si je pouvais l'embrasser!

LAROCHE, *regardant le papier que lui a remis Frédéric.* Voilà... j'en étais bien sûr; Goerge Léonard du village de Vercigny.

LOUISE, *à George.* Parlez-moi, monsieur... Qu'avez-vous donc?

FRÉDÉRIC, *à part.* Comment l'avertir? (*Haut, avec intention.*) Quoi! cet homme que nous prenions pour un allemand?..

LOUISE, *à part.* Un allemand!

FRÉDÉRIC. Il s'appellerait George, comme le proscrit que nous cherchons?

LOUISE, *à part.* O ciel!

FRÉDÉRIC. C'est différent ça, mon officier... et si cette jeune fille persiste à le reconnaître...

LOUISE. Non... En effet... j'ai cru d'abord... c'est que la resemblance... mais je vois bien maintenant que ce n'est pas George. Il ne me reconnaît pas... il ne peut pas me reconnaître... je ne l'ai jamait vu... comme je vous le dis, monsieur l'officier... c'est une ressemblance surprenante.

LAROCHE. Oui, surprenante, en effet.

LOUISE. De profil surtout; mais à présent que je le regarde en face... George, est mieux... et puis il est plus brun, plus grand.

FRÉDÉRIC. Ces jeunes filles, elles croient voir partout leurs amoureux... je parie que vous l'aimez, ce George?.. tenez, tenez, elle rougit... j'en étais sûr..

LAROCHE. Bien, bien; mais français où allemand, le camarade va nous suivre.

LOUISE. Où le menez-vous?

LAROCHE. Que vous importe? allons, marchez *Meinherr*.

LOUISE. Ah! monsieur l'officier, ne lui faites pas de mal.

LAROCHE. Hein! vous prenez bien de l'intérêt.

LOUISE. Ah! c'est tout naturel... ce pauvre jeune homme! c'est moi qui suis cause...

LAROCHE. Frédéric, emmenez le prisonnier, et veillez à ce qui ne s'échappe pas comme l'autre... ou plutôt, je m'en charge moi-même, c'est plus sûr... le conseil de guerre va s'assembler ici, il n'y aura de changé que l'accusé!.. un de perdu, un de retrouvé.

Il pointe le nom sur la liste.

GEORGE, *s'approchant tout doucement de Louise.* Ah! Louise!

LAROCHE, *se retournant.* Eh bien! en avant.

Il fait signe à George de marcher devant lui.

GEORGES. *Ia, meinherr, ia...*

Air *de Vallace,*

LOUISE.

Monsieur, faites-lui grâce,
Ah voyez ma douleur;
Du sort qui le menace
Prevenez la rigueur.

LAROCHE.

Non, pour lui, point de grâce
Ici votre douleur,
Du sort qui le menace
Aggrave la rigueur.

GEORGES.

Elle implore ma grâce
Et sa vive douleur,
Du sort qui me menace
Aggrave la rigueur.

FRÉDÉRIC.

N'implorons pas sa grâce
Nous pourrions, par malheur,
Du sort qui le menace
Aggraver la rigueur.

Laroche et George sortent.

SCENE X.

LOUISE, FRÉDÉRIC.

LOUISE. Ah, mon Dieu, qu'ai-je fait! George, lui que j'aime tant .. quand c'est pour moi peut-être qu'il est venu s'exposer, c'est moi qui le livre; mais monsieur, pouvais-je deviner tout cela?.. il fallait donc me prévenir par un mot, par un signe.

FRÉDÉRIC. Eh! ne l'ai-je pas essayé?

LOUISE. Que va-t-il lui arriver?.. cet officier me fait trembler... il a parlé d'un conseil de guerre.

FRÉDÉRIC. Oui, George sera jugé!

LOUISE. Comme un criminel!.. il ne l'est pas, il ne peut pas l'être.

FRÉDÉRIC. Pauvre fille! vous ne connaissez guère la sévérité de nos lois... George les a violées, en passant les avant-postes... et quant à ses raisons, apprenez qu'il ne peut pas les dire, sans compromettre la vie d'une autre personne.

LOUISE. Ah, mon Dieu! je le connais, il se laissera condamner.

FRÉDÉRIC. Il n'y a plus qu'une ressource.

LOUISE. Laquelle?

FRÉDÉRIC. C'est de soutenir jusqu'au bout son personnage d'allemand.

LOUISE. Mais la langue, il n'en sait pas un mot.

FRÉDÉRIC. Personne, chez nous, n'est plus avancé que lui... tous gascons ou provençaux, qu'on m'a envoyé rejoindre dans cette demi-brigade de la Gironde.

SCENE XI.

LES MÊMES, UN SOLDAT.

LE SOLDAT, *gasconnant.* Mon sérgent, c'est uné lettré.

FRÉDÉRIC. Tenez, voilà un échantillon. Voilà comme ils parlent tous... il n'y a que les officiers et moi... rassurez-vous, un mot du lieutenant. *(Il lit.)* «Pour savoir la vérité sur le compte du nouveau prisonnier, j'ai pensé qu'il fallait s'assurer d'un interprête.» *(Parlé.)* Le lieutenant est bien fin, un interprète!.. parbleu! oui; mais cherchez. *(Il lit.)* «J'apprends que dans la maison en face de celle où vous logez, se trouve un allemand.» Est-il possible!

LOUISE. Ah, mon Dieu! M. Maurice!

FRÉDÉRIC. Un allemand! qu'est-ce qu'il vient faire en Champagne?

LOUISE. Vous l'avez vu, ce matin.

FRÉDÉRIC. Un ordre de le faire paraître au conseil.

LOUISE. O ciel! tout serait perdu!

FRÉDÉRIC. Ce Maurice, quel homme est-ce?

LOUISE. Un égoïste, un peureux.

FRÉDÉRIC. Ne pourrait-on lui confier?

LOUISE. Rien, il m'aime.

FRÉDÉRIC. Un rival de George... s'il allait revenir.

LOUISE. Oh! non, il a trop peur des uniformes... il ne se montrera pas avant la nuit.

FRÉDÉRIC. En ce cas, rassurez-vous... allons, du courage.

LOUISE. Oui, j'en aurai...

FRÉDÉRIC. Je les entends.

LOUISE. Déjà... comme le cœur me bat.

SCENE XII.

LES MÊMES, LE CAPITAINE, LAROCHE. SOLDATS, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

CHŒUR.

Air : *Cœur d'entrée des buveurs du Pré-aux-Clercs.*

Faisons / Faites justice le temps presse.

Avec vigueur il faut agir.
Agir.
La trahison veille sans cesse,
Et sans relâche il faut punir.
Punir.

LE CAPITAINE.
Avec moi, messieurs, prenez place.

LOUISE, *à part.*
Voici l'instant, il va venir;
O Dieu! s'il allait se trahir!

FRÉDÉRIC, *bas à Louise.*
Du courage... tout en dépend,
Songez au sort qui le menace.

LOUISE.
Voyez, je suis calme à présent.

Reprise du chœur.

Faisons / Faites justice le temps presse, etc.

Le capitaine, Laroche et deux officiers prennent place autour de la table, Frédéric faisant les fonctions de greffier, est assis sur la caisse auprès d'eux. Les soldats sont au fond; les villageois et les villageoises en groupe à la gauche du théâtre.

MAD. DURAND, *sortant de la maison.* Qu'est-ce que c'est que ce tapage-là?

LOUISE. Ma mère, que venez-vous faire ici?

MAD. DURAND. Tiens, tiens, c'est des officiers qui vont juger un coquin.

LOUISE, *bas.* Au nom du ciel, rentrez.

MAD. DURAND. Pourquoi donc?.. j'aime la justice. moi... ça m'amuse.

LE CAPITAINE. Qu'on amène le prévenu.

MAD. DURAND. J' vas le voir... quelque frimousse de vaurien...ça se reconnaît tout de suite. (*Voyant entrer George.*) Ah! ah! mon Dieu!

LOUISE. Silence!

MAD. DURAND. J'ai la berlue.

SCENE XIII.

LES MÊMES, GEORGE, *amené par quelques soldats**.

LE CAPITAINE. Messieurs, nous n'avons que peu de temps pour expédier cette affaire. Lieutenant, faites votre rapport.

LAROCHE, *se levant.* Voici les faits : Cet homme qui porte le costume d'un paysan bavarois, et qui en affecte les manières, n'est autre que le nommé George Léonard, émigré... Je demande qu'il soit condamné suivant toute la rigueur des lois. J'ai fini.

Il se rassied.

LE CAPITAINE. Persiste-t-il à ne pas répondre?

* George, Louise, Mme Durand.

MAD. DURAND, *à part.* Qu'est-ce qu'il va dire?

George regarde tout le monde avec tranquillité, et chante une tyrolienne.

Tra, la, la, la, la, etc.

FRÉDÉRIC Une tyrolienne?

LAROCHE. Il feint de ne pas comprendre.

FRÉDÉRIC. Ou bien, il ne comprend pas.

LAROCHE. Pas d'observations, sergent... la discipline vous les interdit.

LE CAPITAINE. Où sont les témoins?

LAROCHE. Louise Durand.

LOUISE, *s'avançant.* Me voici.

LAROCHE. Cette jeune fille a reconnu l'accusé.

LOUISE. Non, monsieur.

LAROCHE. Comment, tout-à-l'heure, devant moi...

LOUISE. Oui, d'abord, au premier coup-d'œil... et ce n'est pas étonnant, à cause de la ressemblance, comme je vous l'ai dit; et puis voyez-vous, messieurs, j'aimais George, je l'aime encore, et je pense toujours à lui... Je devais l'épouser, messieurs; aussi ça m'est arrivé vingt fois, de dire dans le premier moment : « Ah! voilà George!» Eh bien non, ce n'était pas lui, seulement quelqu'un qui lui ressemblait un peu, comme cet homme.

FRÉDÉRIC, *à part.* A merveille.

MAD. DURAND, *à part.* Comme ça parle. (*Haut*) Bien, ma fille.

LAROCHE. Qui est-ce qui se permet des réflexions? (*A madame Durand.*) Approchez, bonne femme.

MAD. DURAND. Hein?

LAROCHE. Approchez.

GEORGE, *à part.* Oh! ma nourrice! gare la langue.

Madame Durand s'approche et fait la révérence.

LE CAPITAINE. C'est bien... c'est bien... vous connaissez George?

MAD. DURAND. Moi! c'te bêtise! j' lai vu pas plus haut que ça, et même que mon mari lui donnait des leçons, dont l' petit faisait des progrès dans les belles lettres de l'écriture.

Elle fait la révérence.

LE CAPITAINE. Combien y a-t-il de temps que vous ne l'avez vu?

MAD. DURAND. D'puis la Saint-Michel, qu'est ma fête, à cause que j' m'appelle Micheline.

LE CAPITAINE. Le reconnaissez-vous?

MAD. DURAND. C'te bêtise! pardine! si je le reconnaissais, est-ce que je l' dirais?

LAROCHE. Greffier, écrivez.

GEORGE, *s'avançant vers la mère Durand*, *et baragouinant*. *Tarteffe, nein rachitefeld, der mein.*

MAD. DURAND. Eh bien, quoi? qu'est-ce qu'il écrira votre griffonneur? que j' navais pas mis mes lunettes, et qu'à présent que j' les ai sur le nez...

MAD. DURAND. C'est juste, mon garçon, ne te fâche pas... j' te reconnais pas... t'es t'un gros allemand, v'là tout.

LE CAPITAINE. Vous niez aussi que ce soit George?

MAD. DURAND. Non... que j' le nie.

LE CAPITAINE. Retirez-vous.

MAD. DURAND, *à part*. J'ai éhu autant d'esprit que ma fille.

Elle fait la révérence.

LE CAPITAINE. Pas d'autres témoins?

LAROCHE. Impossible de retrouver l'allemand dont on m'a parlé.

FRÉDÉRIC, *à part*. Il est sauvé!

GEORGE, *à part*. Ça va bien.

LOUISE, *à part*. Quel bonheur!

SCENE XIV.

LES MÊMES, UN SOLDAT.

Le soldat s'arrête, et salue de la main.

LE CAPITAINE. Parlez.

LE SOLDAT. Mon Capitainé, c'est un hommé qui rôdait du côté des avant-postés, et qui s'est mis à courir en nous voyant.

LOUISE, *à part*. Ah! mon Dieu!

LE SOLDAT. On lui a démandé où il allait; il a répondu qu'il n'en savait rien. Alors, d'après l'ordré du jour sur les espions, on a mis la main sur lé particulier... d'autant plus qu'il est convénu d'être un allémand.

LE CAPITAINE. Qu'on l'amène.

FRÉDÉRIC *à part*. Maurice!

GEORGE. *à part*, Diable! la conversation va devenir difficile.

SCÉNE XV.

LES MÊMES, MAURICE*.

MAURICE, *aux soldats qui l'aménent*. Doucement donc, mes braves, doucement! je ne suis pas un espion; j'ai rencontré mes lettres sur la grande route; lâchez-moi donc... Votre caporal se trompe, je suis naturalisé.

LE CAPITAINE. Vous êtes allemand?

MAURICE. Pas du tout; je suis français, aussi français que vous, de par la loi.

* Maurice, George, Louise, Mme Durand.

LE CAPITAINE. Il ne s'agit pas de cela... Vous êtes né en Allemagne?

MAURICE. Qu'importe la naissance, messieurs... pas de préjugé, c'est le cœur, c'est le sentiment... et puis les lettres... Tenez.

Il présente les lettres.

LAROCHE. Enfin, vous parlez allemand.

MAURICE. Non, mon caporal... dès aujourd'hui, je renonce à ma langue.

LAROCHE. Eh! morbleu! gardez-la, pour nous servir d'interprète.

MAURICE. D'interpréte?

LAROCHE. On ne vous demande pas autre chose.

MAURICE. Oh! si ce n'est que cela, pardon, j'interpréterai tout ce qu'on voudra, en bon français.

LOUISE, *à part*. Ah! mon Dieu! comment l'empêcher?

LE CAPITAINE, *à Maurice*. Je vous rappelle la loi sur le faux témoignage... Vous ne connaissez pas cet homme?

MAURICE, *regardant George*. Je ne l'ai jamais vu. (*A part.*) C'est sans doute le prisonnier dont ils parlaient ce matin.

LE CAPITAINE. Demandez-lui en allemand, ses nom et prénoms?

GEORGE, *à part*. Bien!

MAURICE, *à George*. *Meinherr, ihre name, and Worname?*

GEORGE. Frédéric Sadler.

MAD. DURAND, *à part*. Tiens! il a compris.

LE CAPITAINE. Demandez-lui pourquoi il se trouve dans ce pays?

GEORGE, *à part* Aie!..

Louise fait des signes à Maurice.

MAURICE, *à George*. *Meinherr, vie sind sie in frankreich?*

GEORGE, *à part*. Ma foi... de la hardiesse... (*Haut et baragouinant.*) *Meinherr, der mein fischtermein, pesclavesken archistefel Lichtefield.*

MAURICE. Hein! qu'est-ce qu'il dit?

GEORGE. *Der mein fischtermein pesclavesken, archistefel Lichtefield.*

MAURICE. Quel diable de baragouin!.. c'est du tartare.

LOUISE, *à demi-voix*. Maurice!..

LE CAPITAINE, *à Maurice*. Eh bien! vous ne comprenez pas?

LOUISE, *à part*. Il est perdu!

MAURICE, *regardant Louise qui lui fait toujours des signes*. *Au capitaine*. Pardon, M. le président... c'est que j'ai l'oreille gauche un peu dure... et si vous voulez me permettre de passer de l'autre côté...

Il passe à la gauche de George et se trouve placé entre lui et Louise.

LOUISE, *bas*. Bien.

MAURICE. Là... Maintenant, j'entendrai parfaitement.

LOUISE, *à part*. C'est le seul moyen.

GEORGE, *à part*. Elle veut lui parler... Si je pouvais les occuper.

Il s'avance doucement de manière à masquer Louise et Maurice aux yeux du conseil.

LOUISE, *bas à Maurice*. Sauvez cet homme...

MAURICE, *bas*. Plaît-il?

LOUISE, *bas*. Sauvez-le, je suis à vous.

MAURICE, *bas*. A moi?

LOUISE, *bas*. Ce soir.

MAURICE, *bas*. Ce soir?

LOUISE, *bas*. Mon anneau.

MAURICE, *prenant l'anneau*. Ah!

Louise s'éloigne vivement de Maurice. — George qui s'est avancé les mains derrière le dos et d'un air tranquille, salue les officiers qui sont à la table, et veut sortir; les soldats l'arrêtent.

LAROCHE. Empêchez-le de passer.

LES SOLDATS. Halte-là!

GEORGE, *à part, revenant sur le devant de la scène*. Elle l'a prévenu.

LE CAPITAINE, *à Maurice*. Recommencez l'interrogatoire.

MAURICE. Volontiers, m'y voilà... quelle position!.. Je traduirai les réponses à mesure que je les comprendrai. (*A George.*) *Vie sind sie in frankreich?*

GEORGE, *baragouinant. Name, vorname, archistefel frou kroutche richitudner.*

MAURICE. C'est très clair... Il dit qu'il est venu ici pour se promener.

GEORGE. Oh! le brave homme!

MAURICE. *Richitudner*, se promener... *Noch ein mahl. (Tout bas.)* Encore une fois.

GEORGE, *baragouinant. Name, vorname, der mein rachistefel frou kroutche richitudiner.*

MAURICE. Bien, très bien; pendant l'armistice, *richitudner*, pendant l'armistice, j'entends à merveille, c'était une légère différence d'accent... par dieu! nous causerions ensemble pendant une heure... *Frédéric Sadler?*

GEORGE. *Ia.*

MAURICE. Bavarois?

GEORGE. *Ia.*

MAURICE. De Kirschmendorf?

GEORGE. *Ia.*

MAURICE. Touchez là, camarade.

GEORGE, *lui prenant la main. Der mein fischtermein richitudner.*

LAROCHE. Pas moyen de savoir...

GEORGE, *continuant très haut en s'adressant au conseil. Ia, der mein richitudner find tarteich.*

LE CAPITAINE. Assez, assez...

GEORGE, *de même. Tarteich, mind richitudner promenadorf armistichedorff.*

LAROCHE. Il nous étourdit, est-ce qu'il ne se taira plus maintenant?

MAD. DURAND. Comme il vous en dégoise!..

Les juges se lèvent.

LOUISE, *à Madame Durand*. Ah! ma mère! les voilà qui se lèvent... je tremble!

LE CAPITAINE. Entrons dans cette chaumière. (*Aux soldats*. Le conseil se retire, pour délibérer... qu'on surveille l'accusé.

FRÉDÉRIC. Je m'en charge.

Reprise du Chœur.

Faites / Faisons justice, le temps presse, etc.

Les juges entrent dans la maison; les soldats et les paysans se retirent à l'écart.

SCÈNE XVI.

FRÉDÉRIC, MAURICE, GEORGE, LOUISE, Mme DURAND.

MAURICE. Ouf! que de mal je me suis donné, et quels périls j'ai courus... respirons.

LOUISE. Ah! dans un instant, il sera hors de danger... quel bonheur!

MAURICE. Oui, quel bonheur! pour ce garçon d'abord, et puis, pour moi qui deviens votre mari.

LOUISE. Mon mari!

MAURICE, *montrant l'anneau*. Ah! voici l'emblême conjugal, vous êtes ma femme.

LOUISE. Ah! mon Dieu!

GEORGE, *qui est resté près de la porte, redescend la scène*. Ils ne peuvent plus me voir, ni m'entendre... au diable l'allemand, et vive la France!.. Oh! ma bonne nourrice... ma petite Louise... que je vous embrasse toutes deux... là... sur mon cœur.

Il les embrasse.

MAURICE. Eh bien! eh bien! ne vous gênez pas.

GEORGE. Ah! pardon, monsieur, j'aurais dû commencer par vous... brave homme, ma reconnaissance...

Il l'embrasse.

MAURICE. Vous m'étouffez.

GEORGE. Et toi, mon cher Frédéric. (*Il l'embrasse et revient à Louise.*) Y a-t-il long-temps, ma petite Louise, que j'ai envie de t'embrasser.

MAURICE. Encore!.. ah ça! qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il fait?.. ce garçon-là est fou.

GEORGE. De joie, et de bonheur.

MAURICE, *le faisant passer à sa droite.* Si vous avez perdu la tête, mon ami, embrassez la maman... embrassez le sergent... embrassez-moi... mais mademoiselle Louise!..

GEORGE. Elle n'en rougira pas, c'est moi qu'elle aime... moi qu'elle attend... qu'elle doit épouser... c'est moi qui suis George.

MAURICE. George!

LOUISE. Plus bas, au nom du ciel.

MAURICE, *élevant la voix.* George!

FRÉDÉRIC *et* LOUISE. De grace!

MAURICE, *de même* L'émigré George!

MAD. DURAND. Taisez-vous donc.

MAURICE. Quand tout-à-l'heure je m'exposais, c'était pour mon rival George!

GEORGE! Son rival, que dit-il?

MAD. DURAND. Des bêtises!.. eh! non, mon garçon, n'aie pas peur .. je t'croyais perdu; mais puisque te v'là... et que j'en pleure, *nix* pour l'allemand.

MAURICE. *Nix* vous-même... je proteste... je réclame.

Air : *Un jeune grec.*

Par un serment, par un gage sacré,
Sa main d'avance m'est donnée;
Dès ce soir, je l'épouserai.

GEORGE.

Eh! quoi, Louise?

LOUISE.

Oui, je suis enchaînée.
Moment affreux! ici, lorsqu'à mon cœur
Toute espérance allait être ravie,
Pour te sauver, j'aurai donné ma vie!
Hélas! j'ai donné mon bonheur,
J'ai donné plus, j'ai donné mon bonheur.

GEORGE. Quoi, Monsieur, Vous auriez le cœur d'accepter?..

MAURICE. Ça vous étonne?.. il est charmant.

GEORGE. Mais moi, je n'accepte pas, voyez-vous *.

LOUISE. George!..

GEORGE. Non, non.

FRÉDÉRIC. Silence! ils peuvent venir.

GEORGE. Eh bien! qu'ils viennent, c'est ce que je veux... je n'ai plus rien à perdre.

MAURICE. Hein!

LOUISE. Ciel!

* Frédéric, Maurice, George, Louise, madame Durand.

GEORGE. Qu'ils viennent! je leur dirai: on vous a trompés.

MAURICE. Comment! je les ai trompés; un instant, ça se gâte; il va me compromettre.

GEORGE. Je suis français.

MAURICE. Pas du tout, vous êtes allemand.

GEORGE. Je ne sais pas l'allemand.

MAURICE. *Ia*, allemand de la tête aux pieds; *ia*, Frédéric Sadler; *ia*, Bavarois; *ia*.

GEORGE. Champenois.

MAURICE. De Kirschmendorf, *ia*... je vous ai baptisé; j'ai répondu de vous... Diable! comme il y va, lui!

LOUISE. George, calme-toi, songe qu'ils vont t'absoudre.

GEORGE. Je ne le veux pas... non, tant pis, ils puniront l'émigré.

MAURICE. C'est ça, et le faux témoin, vous ne connaissez donc pas la loi?

GEORGE. Si fait; ils me fusilleront.

MAURICE. Et moi aussi, par contre coup.

GEORGE. Ça m'est bien égal.

MAURICE. Parlez pour vous. Diable d'enragé! Ah! mon Dieu! je les entends. Imprudent jeune homme!

GEORGE. Eh! monsieur, laissez-moi.

MAURICE. Non, jeune égoïste, je ne te laisserai pas... te faire fusiller, tu ne sais pas ce que c'est; mais moi, qui ai vu... une, deux, presque trois... Te faire fusiller! ingrat! tu n'en as pas le droit... je t'ai sauvé la vie, elle est à moi, c'est mon bien, ma propriété... je ne te quitte pas... je m'attache à toi, je m'y cramponne.

FRÉDÉRIC. Les voici.

MAURICE. Jesus meingott! ayez pitié de moi! *Tarteffle archistefeld, min!* Si je sais ce que je baragouine à mon tour... faites comme moi, voyons... un petit mot dans le même genre, je vais vous souffler.

SCÈNE XVII.

LE CAPITAINE, LAROCHE, FRÉDÉRIC, *à droite du théâtre*, MAURICE, GEORGE, LOUISE, Mme DURAND. *sur le devant de la scène*; SOLDATS, VILLAGEOIS, *et* VILLAGEOISES, *à gauche.*

LE CAPITAINE. Du silence!

LOUISE, *bas.* Je respire à peine.

LE CAPITAINE. Au nom de la loi, le conseil déclare à l'unanimité, que l'accusé est acquitté.

MAD. DURAND. Vive la justice!

TOUS LES VILLAGEOIS. Vive la justice!

GEORGE, *bas, avec ironie.* Acquitté!..

MAURICE, *à part.* Il parle... il parle!.. grand Dieu! (*à George*) Ne dites rien, ne bougez pas.

LE CAPITAINE. Interprète, traduisez à cet homme, la sentence du conseil.

MAURICE, *les yeux toujours fixés sur Georges.* Oui, mon capitaine, oui.

LAROCHE. Et dites-lui qu'il reparte avant la fin de l'armistice; ou sinon...

MAURICE, *de même.* Oui, mon caporal, oui...(*à part.*) Il remue les lèvres.

LAROCHE. Qu'avez-vous donc?

MAURICE. Rien... un peu d'émotion; c'est bien naturel... *meinherr* vous êtes acquitté. (*se reprenant.*) ah! je me trompe, *sie sind frey gemach* (*Bas à George.*) Ayez donc l'air content.

George reste immobile.

LAROCHE. On dirait qu'il ne comprend pas.

MAURICE. Ah! le saisissement... je vais tâcher en appuyant sur chaque mot...(*A George.*) *sie*, *sind* (*bas.*) Voici l'anneau. (*Haut.*) *frey* (*bas.*) de mademoiselle Louise. (*Haut.*) *gematch* (*bas.*) Je vous le donne.

GEORGE, *embrassant Maurice.* Ah!..

MAURICE, *aux officiers.* Voyez-vous la joie!.. il a compris.

GEORGE. *Ia, ia, meinherr.*

MAURICE, *bas.* Encore un petit mot.

GEORGE, *baragouinant. Tarteffle! rackistefel der mein richitudner.*

LAROCHE. Qu'est-ce qu'il dit?

MAURICE. *Richitudner*; il remercie le conseil.

LAROCHE. A la bonne heure!

LE CAPITAINE. Aux armes, pour le départ.

CHOEUR.

LES VILLAGEOIS.

Air.

Ses dangers vont finir,
Que le bonheur efface
D'une telle disgrâce
Jusqu'au souvenir

LES SOLDATS.

Allons, il faut partir
Au danger qui l'appelle,
Le soldat est fidèle,
Et prêt à courir.

MAURICE, *au public.*

Air: *de la Sentinelle.*

Was ich von ichnen heute begere
Das in das sie hirn bey fall.
(*S'interrompant.*) Imbécille!
N'allais-je pas maintenant oublier
Que le français créa le vaudeville.
Mais vous pouvez, sans savoir l'allemand,
Interprèter de semblables harangues.
Répondez à mon compliment
Par ces signes que l'on entend
Et qui sont de toutes les langues.

TOUS.

Répondez à son compliment
Par ces signes que l'on entend
Et qui sont de toutes les langues.

FIN.

16

UN ENFANT,

DRAME EN QUATRE ACTES,

IMITÉ DU ROMAN DE M. ERNEST DESPREZ,

PAR

MM. CHARLES DESNOYER ET ***.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAÎTÉ, LE 21 JUIN 1834.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
VILHELM	MM. MAILLARD.	MINA	Mmes SAUVAGE.
LE COMTE DE BUCHOLTZ, son oncle	JOSEPH.	Mme HARTMAN	VSANAZ.
LE DOCTEUR SCHILLING	St-FIRMIN.	JOHANNA, Femme de chambre.	CHÉZA.
MICHEL, OUVRIER	CASIMIR.	CAROLINE, petite fille de 6 ans (3e acte)	ANGÉLINA.
FRITZ, ÉTUDIANT	VIDEIX.	ÉTUDIANS, OUVRIERS, GARÇONS D'AUBERGE.	
HEINRICH, id.	THÉODORE.		

La scène se passe en Allemagne.

ACTE PREMIER.

Une taverne allemande.

SCENE PREMIERE.

FRITZ, HEINRICH, *attablés sur le devant du théâtre avec plusieurs jeunes gens;* MICHEL *est à deux pas d'eux, la tête dans ses mains, et semble rêver profondément;* SCHILLING, *dans un coin, buvant de la bière, fumant et prenant des notes de temps en temps;* Mme HARTMAN.

HEINRICH, *se levant.* Assez de philosophie comme cela, messieurs! parlons sérieusement, s'il vous plaît.... Que pensez-vous des femmes?

FRITZ. Pour ma part, je te dirai avec Kant que l'intelligence de l'homme ne va pas jusqu'à comprendre ce qui est surnaturel.

HEINRICH. Ainsi, tu regardes les femmes comme des êtres fantastiques?

FRITZ. Fantastiques, pas absolument, mais au moins très-fantasques.

Éclat de rire des jeunes gens.

FRITZ, *montrant Michel, qui est à deux pas d'eux, et ne voit rien, n'écoute rien.* Tenez, allez plutôt demander des nouvelles des femmes à ce pauvre diable de Michel, notre jeune ami le coutelier, celui qui représente dans notre société patriotique tous les ouvriers de cette ville.

Tous les yeux se sont tournés vers lui.

HEINRICH. Michel! est-ce que par hasard...

FRITZ. Amoureux, amoureux fou de la fille de Mme Hartman.

Il montre Mme Hartman, qui entre en scène en ce moment.

HEINRICH. Il s'adresse bien, par exemple! la maîtresse de notre chef! la petite Mina!

MICHEL, *se levant, comme réveillé au nom de Mina.* Mina... où est-elle? qui a parlé de Mina?

FRITZ. Silence! et sa mère!

SCHILLING, *qui observe toujours.* Amou-

reux fou de la petite Mina! c'est bon à savoir.

MICHEL. Allons, allons, mes beaux messieurs, puisque vous m'avez admis dans votre société, moi, pauvre ouvrier, puisque vous m'appelez votre frère, ne vous moquez donc pas de moi... Oui, je l'aime, je l'aime, je n'en dors pas, j'en perds la tête; et sa mère veut bien de moi pour son gendre... mais elle, elle ne peut pas me souffrir... Enfin je me suis jeté dans votre conspiration, et j'ai entraîné avec moi tous mes amis, les tailleurs, les bijoutiers et les couteliers, parce que je suis un bon Allemand; et quand M. Vilhelm, notre chef, me dira : Le moment est venu, en avant! vous verrez, mes beaux messieurs, que le pauvre Michel a encore une bonne tête et des bras solides à votre service.

LES JEUNES GENS. Bravo! bravo!

Mme HARTMAN, *qui depuis le lever du rideau, n'a fait que paraître et disparaître.* Il ne vous manque rien, messieurs?

SCHILLING. Rien qu'un peu de raison... en vendez-vous?

Mme HARTMAN. Je ne vends pas ce que les fous achètent.

SCHILLING. Prouvez-le-moi donc en me donnant vos bonnes grâces.

Mme HARTMAN. Insolent!

SCHILLING. Depuis qu'elle est riche, la veuve Hartman est d'une vertu bien sévère.

Mme HARTMAN. Pourquoi pas, si, depuis qu'il est ivre, M. le docteur se croit aimable?

Elle s'éloigne; tous les regards se sont fixés sur Schilling.

FRITZ. M. le docteur! Dites donc, vous autres, connaissez-vons cet homme?

HEINRICH. Sans doute... il se nomme Schilling. Il a fait ses preuves, et la carte qu'il a montrée ce matin lui donne tous les droits à notre confiance.

MICHEL. D'ailleurs M. Vilhelm, notre chef, a examiné tout cela. Il paraît que c'est en règle.

SCHILLING, *à part.* On parle de moi.... payons d'audace.

Il se lève et se rapproche peu à peu des jeunes gens.

FRITZ. Moi, je n'aime pas sa figure... et puis, je crois le reconnaître pour un ami du comte de Bucholtz, le favori du prince.

SCHILLING, *qui se trouve auprès de lui.* Eh bien! quand votre général est le neveu du comte, vous pouvez bien avoir un de ses amis pour camarade. M. de Bucholtz, le favori du prince, n'est-il pas l'oncle de Vilhelm, notre chef?

MICHEL. C'est vrai.

FRITZ. Aussi n'ai-je que peu de confiance en Vilhelm.

HEINRICH. Oh! toi, tu n'as de confiance en personne.

FRITZ. Ai-je donc besoin de vous rappeler quel est le comte? Son immoralité ne vous est-elle pas connue! Ne savez-vous pas par quels chemins il est arrivé à la faveur du grand-duc; faveur conquise au prix des plus infâmes complaisances?... Il n'est pas une seule des maîtresses du prince qui n'ait eu pour introducteur dans le lit royal l'abominable comte de Bucholtz.

HEINRICH. En effet.

FRITZ. On raconte de lui des infamies de toute espèce. Un jour, il y a bientôt dix-huit ans de cela... il portait alors le nom.... attendez donc.... oui, le nom de Frédéric Graff... Il fait mettre dans tous les journaux... écoutez, messieurs! c'est une histoire qui peint l'homme... une annonce qui promet deux cents florins de rente à la femme qui le rendra père... Une pauvre servante, excitée par l'appât du gain, pressée par la misère, se présente et accepte le traité; mais une fois mère, la pauvre femme ne veut plus tenir le marché auquel l'indigence l'avait fait souscrire, repousse avec horreur la pension qui lui est offerte, et s'enfuit avec son enfant. Depuis cette époque...

MICHEL. Silence! Mlle Hartman!

Mina entre; on la salue.

MICHEL. Bonjour, mademoiselle Mina.

MINA, *froidement.* Bonjour, monsieur Michel.

Elle s'assied.

HEINRICH. Pauvre Michel! comme il est amoureux!...

SCHILLING. Ah! voici M. Vilhelm.

TOUS LES PERSONNAGES. Vilhelm!

Mouvement de la jeune fille, qui s'était assise, et se lève. — Entrée de Vilhelm. Tout le monde va au-devant lui.

SCENE II.

VILHELM, FRITZ, HEINRICH, MICHEL, SCHILLING, MINA, JEUNES GENS.

VILHELM, *autour duquel on se groupe.* Mes amis, mes frères, tout va bien! Si le ciel nous seconde, le grand-duc n'a pas un jour à régner, et ce sera nous, peut-être, les étudians et les ouvriers de cette petite ville, qui aurons donné le signal de l'indépendance de l'Allemagne. Il est sept heures du soir. Quittez cette taverne; sortez, mais sans confusion, sans tumulte.

N'oubliez pas qu'à sept heures et demie nous devons nous retrouver tous ensemble et avec des armes sur la place du Marché-Neuf. Allez. *Amicitia et Germania.*

TOUS *répètent à voix basse : Amicitia et Germania!...*

Puis ils s'éloignent lentement et sans bruit. — Mme Hartmann est rentrée chez elle. Vilhelm va suivre ses amis.

MINA, *l'appelant.* Vilhelm!

VILHELM. Eh bien! que me veux-tu, Mina?

Mina et Vilhelm se parlent bas.

SCHILLING, *dans son coin, relisant des notes qu'il vient d'inscrire sur ses tablettes.* Sept heures et demie! le Marché-Neuf! *Amicitia et Germania!* (*A un homme qu'il rencontre au fond du théâtre.*) Ah! je craignais que tu ne fusses pas à ton poste.... Porte vite cela au comte de Bucholtz, en son hôtel. (*Redescendant la scène et regardant Mina et Vilhelm.*) Ah! ah! la conversation paraît animée.

Il se replace dans le coin le plus obscur de la taverne, et n'en bouge plus pendant les deux scènes suivantes.

SCENE III.

VILHELM, MINA, SCHILLING, *caché.*

MINA. Vilhelm, où allez-vous? Ne sortez pas.

VILHELM. Prenez garde, Mina, votre mère peut nous surprendre... et moi, j'ai des devoirs à remplir.

MINA. Autrefois, quand je vous disais : Prenez garde, Vilhelm, j'ai des devoirs à remplir, ma mère peut nous surprendre... alors, vous me répondiez... vous rappelez-vous, Vilhelm, ce que vous me répondiez alors?

VILHELM. Je n'ai pas le temps de vous entendre.

MINA. Ah! ce n'est pas là ce que vous me disiez, Vilhelm!

VILHELM. Mais autrefois je n'étais pas à la tête d'un parti d'étudians et d'hommes du peuple; j'étais libre, Mina, et je pouvais rester près de vous.

MINA. Ah! oui, vous m'aimiez autrefois.

VILHELM. Mais je t'aime encore, chère ame, je t'aime ardemment.

MINA. Eh bien! prouve-le-moi donc en restant ici. Il y aura ce soir du bruit dans la ville.... ménage ta vie, ta vie, qui est la mienne.

VILHELM. Il faut vous quitter, Mina.... mes compagnons m'attendent.

MINA. Et qu'ont-ils fait pour vous, monsieur? Devez-vous les préférer à moi, qui vous ai tout sacrifié, ma vie, mon honneur même...

VILHELM. Imprudente! voici votre mère!

Il s'échappe et sort.

SCENE IV.

MINA, Mme HARTMAN, SCHILLING, *toujours caché.*

Mme HARTMAN, *à part, voyant sortir Vilhelm.* Je ne m'étais donc pas trompée.... (*Haut.*) Avec qui causais-tu là, ma fille?

MINA. Mais... avec M. Vilhelm, ma mère.

Mme HARTMAN. Que te disait-il?

MINA. Rien... que le peuple est mécontent du prince, et que bientôt...

Mme HARTMAN. Ah! il te disait cela?.... (*A part.*) Malheureuse enfant! elle a pleuré! (*Haut.*) Écoute-moi, Mina, tu sais l'amour que j'ai pour toi.

MINA. Oh! oui, je le sais.

Mme HARTMAN. Eh bien! ma fille, j'ai résolu de t'en donner une nouvelle preuve : tu es jeune, belle; je t'ai fait donner une bonne éducation : je veux te marier.

MINA. Me marier!... moi! mais je ne connais personne...

Mme HARTMAN. Tu connais celui que je te destine... Il t'aime.

MINA, *avec joie.* Il m'aime! ah! mon Dieu! serait-ce...

Mme HARTMAN. C'est Michel, le jeune coutelier, notre voisin, qui était ici tout-à-l'heure.

MINA. Michel!... un ouvrier, ma mère!

Mme HARTMAN. Cela t'étonne?

MINA. Jamais! jamais!

Mme HARTMAN. Mina, est-ce bien vous que j'entends? vous, fille d'une femme qui tient auberge; un ouvrier honnête homme vous paraît indigne de vous? Qui prétendez-vous donc épouser, malheureuse enfant?

MINA. Je... je ne veux pas me marier, ma mère.

Mme HARTMAN. Mina... sois confiante... parle-moi à cœur ouvert, je ne te gronderai pas : j'ai été jeune comme toi; comme à toi, l'on m'a dit de ces choses qu'on dit à toutes les femmes de ton âge... Je sais combien notre sexe est facile à tromper; toi surtout, Mina, si naïve, si bonne, tu ne peux pas soupçonner le mensonge.... Un jeune homme nous voit, il nous fait mille promesses, mille sermens d'amour, de fidélité; nous, faibles femmes, nous sommes assez crédules pour croire à ses promesses... Ma fille, je t'en

supplie, mais regarde-moi... ce ne sont pas des reproches que je veux te faire... mais... mais réponds-moi donc : tu souffres, je le vois, tues malheureuse.

MINA. Non, ma mère, non, au contraire, je suis heureuse, bien heureuse, je t'assure.

Mme HARTMAN. Répète-moi cela, ma fille, répète-le-moi, que tu es heureuse.

MINA. Je t'assure que je le suis, ma bonne mère... c'est plutôt toi qui souffres, qui as des peines que tu me caches : presque toujours je te vois triste.

Mme HARTMAN. Oh! non, ma fille, non, je ne souffre pas, rien ne m'afflige. Comme toi, je suis heureuse, bien heureuse, mon enfant... (*Elles se regardent pendant quelques minutes, puis se jettent dans les bras l'une de l'autre, et éclatent en sanglots. Mme Hartman reprend après un moment de silence.*) Depuis combien de temps l'aimes-tu, ma fille?

MINA. Depuis deux mois, ma mère.

Mme HARTMAN. Depuis que tu es sortie de pension?

MINA. Oui.

Mme HARTMAN. Mais... que pouvons-nous espérer de ce jeune homme? Il voudrait t'épouser, que sa famille n'y consentirait pas... Mais lui, lui! y songe-t-il, Mina? te l'a-t-il dit?

MINA. Il me l'a dit une fois, ma mère.

Mme HARTMAN. Et depuis?...

MINA. Depuis...

Mme HARTMAN. Que t'a-t-il dit lorsque tu lui as parlé mariage?

MINA. Il m'a répondu... Ah! ma mère!

Elle pleure.

Mme HARTMAN. Achève...

MINA, *se jetant à ses pieds.* Il m'a répondu que j'étais sa maîtresse!

Mme HARTMAN. Malheureuse! que dis-tu?

MINA, *sanglotant.* Oh! oui, malheureuse! malheureuse!

Mme HARTMAN. Ma fille, quand une femme de votre âge est coupable, ce n'est pas aux pieds de sa mère qu'elle doit se jeter...

MINA. Où donc?

Mme HARTMAN. Sur son sein. (*Elle l'embrasse.*) Laisse-moi, ma fille, laisse-moi... maintenant j'ai besoin d'être seule.

Sortie de Mina.

SCENE V.

Mme HARTMAN, SCHILLING.

Mme HARTMAN, *marchant avec agitation.* L'infâme! il a déshonoré ma fille! Quelle justice obtenir d'un pareil homme, et comment réparer ce crime?

SCHILLING, *sortant de sa cachette, et se présentant à elle.* N'est-ce que cela qui vous embarrasse?

Mme HARTMAN. Comment?

SCHILLING. Ne vous donnez pas la peine d'être étonnée; ce serait trop long.

Mme HARTMAN. Mais...

SCHILLING. J'étais ici, dans un coin; je sais toutes vos affaires... Dépêchons-nous. Vous êtes veuve?

Mme HARTMAN. Que vous importe?

SCHILLING. Ah! si vous ne répondez pas directement, cherchez qui marie votre fille avec Vilhelm; je ne me mêle plus de rien.

Mme HARTMAN. Vous pourriez...

SCHILLING. Ne perdons pas de temps, d'un moment à l'autre on peut nous interrompre... Vous êtes veuve?

Mme HARTMAN. Je le suis.

SCHILLING. Moi, je n'ai jamais eu de femme... vous êtes riche, je suis pauvre... je vous aime, vous ne m'aimez pas...

Mme HARTMAN. Où voulez-vous en venir?

SCHILLING. A vous prouver que nous sommes dans les meilleures conditions du monde pour faire un bon ménage.... que le ciel nous a formés l'un pour l'autre; que, si vous m'aimiez autant que je vous aime, nous nous rendrions la vie insupportable; que votre indifférence tempérera la fureur de ma passion; que votre fortune me fera chérir ma pauvreté, et qu'enfin le bonheur de votre Mina, unie par moi à son Vilhelm, répandra, même sur nos petites disputes conjugales, je ne sais quel air de paix et de félicité qui ne manquera pas d'un certain charme... Qu'en dites-vous?

Mme HARTMAN. Que vous raillez d'une manière fort impertinente.

SCHILLING. On n'est railleur qu'avec les sots, et impertinent qu'avec les gens qu'on n'aime pas... Madame, vous voyez bien qu'auprès de vous je ne puis être ni l'un ni l'autre.

Mme HARTMAN. C'est fort galant sans doute, mais aujourd'hui je n'ai pas le temps d'écouter vos extravagances. Terminons cet entretien, qui me blesse... Que voulez-vous?

SCHILLING. Je vous l'ai dit, vous épouser.

Mme HARTMAN. Vous êtes fou.

SCHILLING. Je vous aime trop pour vous donner un démenti. Soit donc, je suis fou de vouloir sauver votre fille du déshonneur, de vouloir la marier à l'homme qui l'a séduite.

Mme HARTMAN. Ah! s'il est vrai que cela

soit en votre pouvoir, ma vie entière est à vous.

SCHILLING. Je ne vous demande que votre main.

Mme HARTMAN. Moi, votre femme!

SCHILLING. Tout-à-l'heure vous m'abandonniez votre existence.

Mme HARTMAN. Mais sais-je seulement qui vous êtes? et pourrez-vous me tenir votre promesse?

SCHILLING. Je ne prétends à la récompense qu'après l'avoir méritée. Si Vilhelm n'épouse pas votre fille, vous restez libre; s'il l'épouse, vous êtes à moi. Consentez-vous?

Mme HARTMAN, *avec effort*. Oui... si vous êtes un honnête homme.

SCHILLING. N'est-ce pas l'être que de forcer un séducteur à réparer son crime?

Mme HARTMAN. Mais comment? par quel moyen?

SCHILLING. C'est mon secret. Vous le connaîtrez aujourd'hui, si la conspiration échoue... (*à part*) comme j'en suis sûr. (*Haut.*) Je tiendrai ma parole... tenez la vôtre.

Mme HARTMAN. O ma fille! que tu me coûtes cher!

Elle sort.

SCENE VI.

SCHILLING, *seul; puis* MICHEL.

SCHILLING, *seul*. Oui, la petite Mina sera sa femme; et moi, le docteur Schilling, qui n'ai jamais pu faire fortune, ni en servant les caprices, l'ambition d'un grand seigneur, ni en guérissant mes malades, je serai propriétaire de cette auberge et beau-père de monsieur Vilhelm Cramer, président, jusqu'à nouvel ordre, de la société secrète de l'Union... Ah! Michel le coutelier... A merveille! voici déjà un auxiliaire.

MICHEL. Tout est perdu! le complot est découvert. On vient d'arrêter une vingtaine de nos amis.

SCHILLING. Est-il possible?

MICHEL. Ah! je suis désespéré.

SCHILLING. Et ce n'est pas tout, mon pauvre Michel... tu es un bon patriote, je le sais; mais, en même temps, tu es amoureux.

MICHEL. Qu'est-ce que cela vous fait?

SCHILLING. Arme-toi de courage... il faut renoncer à celle que tu aimes.

MICHEL. Sans doute, puisqu'elle ne veut pas de moi... puisqu'elle ne veut de personne.

SCHILLING. Personne... tu crois cela...

MICHEL. Eh bien! et vous, est-ce que vous croiriez le contraire!

SCHILLING. Je ne crois pas, je suis sûr...

MICHEL. De quoi?

SCHILLING. Qu'elle est la maîtresse...

MICHEL. La maîtresse... Mina! de qui donc?

SCHILLING. De notre chef!

MICHEL. M. Vilhelm.

SCHILLING. A tout seigneur, tout honneur.

MICHEL. Non, ça ne se peut pas.

SCHILLING. C'est elle-même qui vient de l'avouer à sa mère.

MICHEL. Et moi, je lui obéissais aveuglément à cet homme... je m'étais dévoué à lui corps et ame... Ah! le misérable! l'infâme!

SCHILLING. Que feras-tu?

MICHEL. Je le tuerai.

SCHILLING. Ah! Michel... toi, un meurtre! et pour quelle vengeance! De quoi est-il coupable envers toi? Mina n'était point ta fiancée; elle te refusait pour époux.

MICHEL. C'est vrai.

SCHILLING. Tu n'avais sur elle aucun droit.

MICHEL. Aucun.

SCHILLING. Que peux-tu donc reprocher à Vilhelm? d'être aimé?

MICHEL. Non... mais d'avoir lâchement séduit, déshonoré cette jeune fille, lorsqu'un honnête homme lui offrait d'être son époux.

SCHILLING. Eh bien! il faut que lui, Vilhelm, répare ses torts en lui donnant sa main.

MICHEL. Lui! le neveu du comte de Bucholtz! une fille d'auberge!

SCHILLING. Il le faut; lui, qui met en avant de si beaux principes d'égalité, sera-t-il seul dispensé de s'y soumettre? Aucun de nous ne doit le souffrir, et toi moins que personne.

MICHEL. Vous avez raison, monsieur le docteur, je ne le souffrirai pas.

SCHILLING. A la bonne heure... Tous, nous nous réunirons pour le forcer à épouser celle qu'il a séduite...

MICHEL. Oui, tous.

SCHILLING. Et toi tout le premier, n'est-ce pas, Michel?

MICHEL. Sans doute... le premier.

SCHILLING. Tu te consoleras de ton amour en pensant que par toi Mina a recouvré l'honneur, et tu forceras Vilhelm à être heureux malgré lui. Ce sera une noble vengeance!

MICHEL. Oui, monsieur le docteur; je vous remercie de m'avoir donné cette idée.

SCHILLING. Je compte sur toi. (*A part.*)

Allons donc! première marionnette! En voici d'autres qui me viennent fort à propos : je vais les faire mouvoir.

SCENE VII.

LES MÊMES, FRITZ, HEINRICH, ÉTUDIANS, OUVRIERS; *puis* VILHELM.

FRITZ. On a perdu nos traces... nous voilà en sûreté... maudite conspiration!

VILHELM. Adieu le triomphe de notre cause et l'accomplissement de nos généreux projets! Mais qui donc a pu donner l'éveil à la police?

SCHILLING. Monsieur Vilhelm, si notre complot a manqué, si l'on a arrêté les plus braves de nos camarades, n'accusez personne de ce malheur, personne que vous.

VILHELM. Moi!

FRITZ *et* HEINRICH. Comment?

VILHELM. Qu'osez-vous dire?

SCHILLING. Oui, vous : ennemi des nobles et des courtisans, à ce que vous dites, et chef librement élu de notre société, qu'avez-vous fait pour le succès de la cause que vous aviez embrassée? à quoi passiez-vous votre temps? à séduire une fille du peuple...

VILHELM. Misérable!

SCHILLING. Oh! vous ne me faites pas peur, mon général : car le peuple est pour moi, et c'est lui qui vous demande compte de votre conduite.

FRITZ. C'est vrai; je l'avais toujours dit que cet homme était indigne de nous commander.

MICHEL. Oui, monsieur Vilhelm, c'est la rage dans le cœur que je vous parle, moi... car je l'aimais, cette femme que vous avez séduite... et je voulais être son époux; mais vous, le neveu, l'héritier du noble comte de Bucholtz, vous n'avez pas démenti votre origine... Il leur faut le déshonneur de nos filles pour passer le temps, à ces beaux messieurs les riches... Eh bien! mes amis, mes frères, écoutez-moi... il y a une heure encore, vous avez ri de mon amour, de ma sottise... Pourtant, j'ai confiance en vous, et je viens réclamer justice contre lui, lui, notre chef, mais en même temps notre égal... car il est fier de l'être... il nous le disait à chaque instant. Justice... réparation, non pour moi, mais pour elle... Il faut qu'elle soit sa femme.

VILHELM. Ma femme!

SCHILLING. Il le faut.

TOUS. Oui, oui, il le faut.

SCENE VIII.

LES MÊMES, Mme HARTMAN, MINA.

MICHEL. Ah! venez, venez, madame Hartman, et vous aussi, mademoiselle Mina... Oh! ne craignez rien, je ne veux plus vous parler de mon amour... j'y renonce pour jamais... car vous allez en épouser un autre, un autre, que vous en avez jugé plus digne que moi.

MINA. Un autre!

Mme HARTMAN. Que dit-il?

MINA. Ah! Vilhelm!

MICHEL. Oui, c'est lui qui sera votre époux.

MINA. Est-il bien vrai, mon ami?...

Elle s'approche de Vilhelm.

VILHELM. Arrêtez, Mina, on vous trompe. Cet hymen est impossible.

TOUS. Impossible!

VILHELM. On veut me contraindre, me dicter des lois! Cette prétention insolente suffirait pour me faire triompher de tout mon amour, et jamais je ne céderai à la violence.

MINA, *se jetant dans les bras de Mme Hartman.* Ma mère!

Mme HARTMAN. Maintenant, grâce à vous, monsieur Michel, notre déshonneur est public.

SCHILLING. C'est affreux, monsieur Vilhelm!

HEINRICH. Le voilà, cet homme à beaux sentimens.

FRITZ. Qui parle sans cesse du bonheur du peuple et de l'égalité des hommes.

MICHEL. Écoutez-moi, monsieur Vilhelm. Il ne s'agit ici ni de contrainte ni de violence; mais il y a là une femme qui pleure, et à cause de vous, monsieur... Ses larmes ne vous font-elles rien, à vous? ne retombent-elles pas sur votre cœur?... Moi, je ne suis qu'un pauvre diable, un ouvrier, et lorsque vous êtes venu me parler de vos grands projets pour l'indépendance de l'Allemagne, je vous ai écouté avec transport, je me suis jeté à corps perdu dans votre conspiration; j'ai oublié pour elle mon travail, ma famille, ma petite fortune, tout... et mes amis que vous voyez en ont fait autant... Qu'est-il résulté de nos efforts, de nos sacrifices? rien. Tout a manqué, tout est perdu... Demain notre société sera dissoute... Que, du moins, elle ait produit une bonne chose, une seule... la réparation d'une grande faute; essuyez les larmes que vous faites répandre, que vos actions soient d'accord avec vos paroles, et, tout noble que vous soyez, prouvez, en rendant

l'honneur à une fille du peuple, que vous étiez digne d'être le président d'une société populaire!...On ne vous y forcera pas, monsieur Vilhelm; mais je vous en conjure.

VILHELM. Ta main, ta main, mon brave... Eh bien !... eh bien !... Mina, ne pleure plus... je suis prêt à te nommer m... ép.....

MINA *et* Mme HARTMAN, *avec joie*. S...

SCHILLING, *à part*. Enfin!

VILHELM. Mais je suis trop jeune pour disposer de moi sans l'aveu de ma famille... Jamais mon oncle ne consentira...

MICHEL. Votre oncle!... attendez... son hôtel est à deux cents pas d'ici. Qui veut me suivre?

FRITZ. Moi!

TOUS. Moi! moi!

MICHEL. Je vais le chercher, votre oncle; et, soyez tranquille, nous aurons son consentement.

VILHELM. Arrêtez.

SCHILLING, *à part*. Suivons-les... car ils feraient quelque sottise.

MICHEL, *à tous les jeunes gens, qui se groupent autour de lui*. En avant, à l'hôtel de Bucholtz!

TOUS. A l'hôtel! à l'hôtel!

Ils sortent.

SCENE IX.

Mme HARTMAN, MINA, VILHELM.

Moment de silence.

MINA. Eh bien! monsieur Vilhelm, vous ne me dites rien! vous détournez les yeux.

VILHELM. Laissez-moi, Mina, laissez-moi; je suis malheureux... plus que vous ne pourriez le croire.

Mme HARTMAN. Et nous, monsieur Vilhelm!... notre sort à toutes deux vous paraît-il digne d'envie ou de pitié?

MINA. Ma mère, ne pleure donc pas.

VILHELM. Madame Hartman, voulez-vous quitter votre misérable auberge?

Mme HARTMAN. Oui, monsieur Vilhelm, oui, pour ma fille... je quitte tout; je suis riche, j'achèterai un village, une baronnie, un château, tout ce que vous voudrez... Est-ce bien cher, un château?

VILHELM, *souriant*. Pauvre femme!

MINA. Nous nous ferons nobles, n'est-ce pas, ma mère?

Mme HARTMAN. Oui, ma chère fille, oui, monsieur Vilhelm, qu'est-ce que vous voulez de plus? Tout ce qu'il est possible de faire, nous le ferons. Nous sommes d'une bonne famille, famille de bourgeois; moi, des malheurs, de mauvais conseils m'avaient réduite toute jeune à la misère; mais mon travail a réparé tout cela, et maintenant...

VILHELM. Ne parlons plus de cela... je suis un insensé! que me fait la naissance, à moi, dévoué aux intérêts du pauvre, à moi qui, tout-à-l'heure encore, voulais prendre les armes contre la noblesse? Un instant, j'avais été la dupe de préjugés d'enfance que rien n'avait encore réveillés en moi; entre mon devoir et mes souvenirs aristocratiques j'ai pu hésiter... fou que j'étais! mais à présent, je n'écoute plus que ma raison et mon cœur... Seulement, madame Hartman, un mot encore, rien qu'un mot : votre mari était-il de cette ville?

Mme HARTMAN. Mon mari?...

VILHELM. Oui, monsieur Hartman.

Mme HARTMAN. Le père de ma fille était... (*Bas à Vilhelm.*) Oh! je vous en prie, monsieur, je ne vous cacherai rien; mais ne me forcez pas à rougir devant elle : la pauvre enfant ne sait rien de tout cela... (*A Mina.*) Ma fille, éloigne-toi un moment; je t'apprendrai plus tard...

MINA, *à part*. Que lui importe mon père, s'il m'aime? Lui demandé-je, moi, quel est le sien?

VILHELM. Ce trouble... enfin, madame?

Mme HARTMAN, *bas*. Enfin, monsieur, puisqu'il faut tout vous dire, le père de ma fille... je n'ai jamais été mariée.

VILHELM. Ah!... vous voyez bien, madame, que je ne puis être son époux. Adieu, Mina, adieu.

MINA, *s'attachant à lui*. Où allez-vous, Vilhelm?

VILHELM, *l'embrassant avec douleur*. Adieu pour toujours!

Mme HARTMAN. Laissez-la, monsieur. Sa mère n'était qu'une femme perdue, et l'haleine d'une telle fille souille le visage d'un honnête homme tel que vous.

Vilhelm sort désespéré.

MINA. O ma mère! que lui as-tu dit, et qu'allons-nous devenir?

SCENE X.

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ, *arrêtant Vilhelm au fond du théâtre*. Eh bien! où vas-tu donc, Vilhelm? Voici ton oncle, le noble comte de Bucholtz.

VILHELM. Mon oncle!

LES DEUX FEMMES. Le comte de Bucholtz.

FRITZ. Oh! mon Dieu, oui... c'est la seule victoire que nous ayons remportée aujour-

d'hui. Michel et ses ouvriers se sont emparés de lui... et le brave homme est persuadé que le peuple a réussi, qu'il est le maître de la ville... aussi est-il prêt à crier avec nous : Vive le peuple! à bas la noblesse! vive la liberté!... il crierait tout ce qu'on voudrait. Ah! ah! ah! ah! (*Riant.*) Tiens. regarde plutôt... le voilà.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE COMTE DE BUCHOLTZ, SCHILLING, MICHEL, HEINRICH, ÉTUDIANS, OUVRIERS.

MICHEL. Venez, venez, monsieur le comte.

LE COMTE, *pâle et tremblant.* Oui, mes enfans, oui, je vous porte tous dans mon cœur.

SCHILLING. Honneur au comte de Bucholtz! Il a renié le prince et la cour! honneur au courageux champion des libertés publiques! (*Bas.*) Dites comme moi, monsieur le comte.

LE COMTE. Vive le peuple!

FRITZ. Madame Hartman! à boire! il faut trinquer à la santé de notre nouvel ami!

LE COMTE, *acceptant un verre.* De tout mon cœur.

TOUS. Vive le comte de Bucholtz!

Mme HARTMAN, *lui versant à boire et le regardant attentivement.* J'avais cru reconnaître... mais il y a tant de gens qui se ressemblent!

Le Comte fait semblant de boire, et jette le vin qu'il avait dans son verre.

FRITZ. Il paraît, monsieur le comte, que le vin du peuple ne vous plaît pas.

LE COMTE. Au contraire, le vin du peuple... je le porte dans mon cœur.

MICHEL. Et maintenant, monsieur de Bucholtz, il s'agit de signer avec le peuple le contrat de mariage de votre neveu.

LE COMTE. De mon neveu! le contrat... Ah! vous voilà, monsieur Vilhelm! vous vous mariez?

VILHELM. Non, mon oncle... on me tuera plutôt.

MICHEL. Oh! c'en est trop... après votre promesse... vous refusez! eh bien! je ne vous prie plus maintenant... car j'ai votre parole... Elle sera votre femme, ou malheur, malheur à vous!

Il tire un poignard. Fritz et plusieurs autres l'imitent. Quelques-uns veulent frapper le comte de Bucholtz.

VILHELM. Frappez!

MINA, *se plaçant entre lui et Michel.* Arrêtez! Ah! plutôt que je sois toute ma vie malheureuse et déshonorée!

LE COMTE, *tremblant.* Si ce n'est pour toi, au moins que ce soit pour ton oncle... Mon cher Vilhelm, je t'en prie.

SCHILLING, *bas à Vilhelm.* Aurez-vous bien le courage de laisser tuer par votre faute un malheureux vieillard?

LE COMTE, *toujours tremblant.* Écoutez-moi, grand peuple, peuple immortel, je consens à ce mariage... et je dirai plus, je l'exige.

TOUS. Vive le comte de Bucholtz!

VILHELM, *à demi-voix, à son oncle.* Mais savez-vous bien de qui est fille celle que vous me donnez pour épouse!

LE COMTE, *de même.* Qu'importe? il s'agit de nous sauver l'un et l'autre, fais comme moi : accepte vite. (*Haut.*) Où est ma nièce?

MICHEL. La voici.

LE COMTE. Elle est charmante! et tu peux refuser?... Qu'on les marie à l'instant même.

SCHILLING. Qu'on aille chercher un ministre.

MICHEL. En voici un là-bas qui dresse le contrat sur une table. C'est le peuple qui en dicte les clauses; et tous, nous le signerons comme témoins.

LA FOULE. Oui, tous, tous.

LE COMTE, *bas à son neveu.* Signe donc; nous trouverons un moyen d'annuler tout cela.

VILHELM. L'annuler! jamais... Ce mariage, vous l'avez voulu, et je vous en remercie... car cette femme, je l'aime et je l'aimerai toujours... Un vain orgueil m'éloignait d'elle, et, je le sens, cet hymen que je repoussais fera le bonheur de ma vie. Mina, à toi! à toi pour toujours!

Vilhelm signe, ainsi que Mina.

LE COMTE, *à part.* Pour toujours! nous verrons!

MINA. O mon Vilhelm! ma mère, que je suis heureuse!

Mme HERTMAN. Pauvre enfant! puisse ton bonheur être durable!

SCHILLING, *s'approchant d'elle et lui offrant la plume.* A votre tour, madame Hartman. (*Bas, en la conduisant.*) Je serai votre époux.

Mme HARTMAN. Mon époux! (*A part.*) Ah! mon Dieu! je l'avais oublié...

Elle signe. — Musique. — Tout le monde signe.

LE COMTE, *à part.* S'ils pouvaient m'oublier!...

MICHEL. Il manque une signature... vôtre, monsieur le comte de Bucholtz.

LE COMTE. La mienne?... Ah! oui, c'est juste, c'est juste... Je vais signer avec vous, avec vous tous, mes amis, mes bons amis...

(*Criant de toute sa force.*) Vive le peuple! (*A part.*) Dans une heure, je vous ferai arrêter tous comme des coquins que vous êtes.

MICHEL, LES OUVRIERS *et* LES ÉTUDIANS, *les uns de bonne foi, les autres avec ironie.* Vive le comte de Bucholtz!

On boit, on trinque; la toile tombe.

ACTE DEUXIEME.

Un salon chez Wilhelm. A la droite du public, la porte conduisant à son cabinet; à gauche, celle conduisant à un petit salon désigné dans l'acte sous le nom du petit salon *vert.*

SCENE PREMIERE.

MINA, VILHELM.

Au lever du rideau, ils sont assis sur le devant de la scène, Mina à droite, Vilhelm à gauche, et se tournent le dos. Mina tient un livre, Vilhelm un journal. Après un instant de silence, Vilhelm semble prendre son parti, jette le journal et tourne la tête du côté de Mina.

VILHELM. Mina... voyez si elle daignera me répondre?... ou se retourner seulement... Ah! quel caractère!... Et je vous demande un peu d'où est venue cette querelle?... c'est qu'en vérité je ne m'en souviens plus.

Il se lève et marche vers elle.

MINA, *à part avec joie.* Ah! enfin!

VILHELM, *s'appuyant avec amour sur le dos du fauteuil de Mina.* Mina... ma petite femme?...

MINA, *se retournant.* Eh bien! monsieur?

VILHELM. Est-ce que tu vas me bouder comme cela pendant long-temps?

MINA. Vous le mériteriez bien.

VILHELM. Méchante!

MINA, *se levant.* Au contraire, je suis trop bonne... vous voyez, je vous tends la main, après tous vos torts.

VILHELM, *lui baisant la main.* Dis plutôt qu'après tous les tiens, c'est moi qui suis encore revenu le premier, comme l'autre jour.

MINA. Je n'avais pas tort.

VILHELM. Si fait.

MINA. Du tout.

VILHELM. Mais je t'assure, ma chère amie...

MINA. Mais je vous soutiens, monsieur...

VILHELM. Allons, tu vas recommencer...

MINA. Non, non, mon cher Vilhelm.

VILHELM. A la bonne heure! Nous sommes si heureux ensemble!.. je t'aime tant!

MINA. Et moi.

VILHELM. Pourquoi nous faire du chagrin... sans motif?...

MINA. C'est vrai... c'est si vilain, une querelle!

VILHELM. Hum... vilain... d'abord..... mais le raccommodement... ah! comme c'est joli!...

Il l'embrasse.

MINA. Finissez donc, monsieur.

VILHELM. Tu vois... c'est toujours toi qui te fâches la première.

MINA. Je ne suis pas fâchée.

VILHELM. Que disions-nous donc avant cette nouvelle brouille?

MINA. Je ne sais pas.

VILHELM. Ni moi... Ah! nous en étions, comme la dernière fois, sur le chapitre de nos dépenses.

MINA. Oui, la dernière fois. Avant-hier, après trois mois de ménage... nous nous sommes avisés de penser à l'avenir.

VILHELM. Au positif... Et ce sont ces misérables idées qui viennent glacer les illusions.

MINA. Ou le bonheur.

VILHELM. C'est la même chose. Je disais donc que, sans être riches, nous pouvons nous passer de la protection et de la fortune de mon oncle.

MINA. Tu ne disais pas cela... tu semblais regretter au contraire de ne pas être tout-à-fait réconcilié avec lui... lui qui me hait, qui serait heureux, j'en suis sûre, de vous éloigner de moi, monsieur. Tu te laisses séduire par je ne sais quelle ambition, par la crainte de perdre un héritage... enfin, par le désir d'aller à la cour.

VILHELM. Eh! non, non; tu sais bien, ma bonne amie, que je n'ai pas tardé à repousser de pareilles idées; que, jusqu'à présent, j'ai refusé d'aller voir le comte de Bucholtz; que j'ai rejeté toutes les tentatives qu'il a faites pour me présenter au prince..... et tout cela, parce que je t'aime, vois-tu, parce que seule tu es mon bonheur, ma joie, mon ambition; parce que ce mariage, qui me semblait impossible d'abord, auquel j'ai été contraint même, je l'avoue..... eh bien! aujourd'hui, ce mariage a réalisé plus que toutes mes espérances, tous mes rêves d'avenir; parce

qu'enfin... je te l'ai dit... parce que je t'aime, Mina.

MINA. Oh! redis-moi ce mot... tu m'aimes, n'est-il pas vrai? tu m'aimeras toujours..... O mon Vilhelm, que je suis heureuse!...

VILHELM. Et c'est pour cela, pour cela seul que je refuse d'aller à la cour, que je ne veux pas être ambitieux... Mina, indifférent pour tout le reste, je ne veux avoir qu'une pensée, une seule, notre amour... et si un seul instant j'ai pu désirer, regretter cette brillante fortune de mon oncle, c'est encore parce que je songeais à toi, parce que je me disais: Je pourrai l'entourer de tout l'éclat dont elle est digne.

MINA. Mon ami, j'aime mieux briller beaucoup moins, et être un peu plus heureuse.

VILHELM. Tu as raison... Et maintenant, n'est-ce pas, nous sommes bien d'accord : tu ne m'en veux plus.

MINA. Oh! non; seulement, je vais te faire une prière.

VILHELM. Un ordre... donne-le, j'obéis.

MINA. Tu as reçu hier un message?...

VILHELM. De mon oncle... oui... je vais y répondre...

MINA. Que...

VILHELM. Que je le remercie de nouveau...

MINA. Et du fond de l'ame...

VILHELM. D'avoir bien voulu penser à moi pour me présenter ce soir à Son Altesse...

MINA. Mais...

VILHELM. Mais... que j'ai l'habitude de souper tous les soirs...

MINA. En tête-à-tête...

VILHELM. Avec...

MINA. Votre...

VILHELM. Petite femme...

MINA. Mon ami!...

VILHELM. Ma chère Mina!...

Il l'embrasse.

SCENE II.

LES MÊMES, Mme HARTMAN.

Mme HARTMAN, *paraissant sur le seuil de la porte*. A merveille!

MINA. C'est toi, maman? bonjour.

Mme HARTMAN. Chère enfant!... Bonjour, mon gendre.

VILHELM, *réprimant un mouvement de mauvaise humeur*. Bonjour, madame Hartman...

Même mouvement de la part de Mme Hartman

MINA, *bas à Vilhelm*. Mon ami..... dis-lui donc : ma mère. Tu sais que ce nom de madame Hartman la contrarie.

VILHELM. Mina, je te laisse avec madame... avec ta mère..... Je vais écrire à mon oncle la réponse dont nous sommes convenus... Au revoir, madame Hartm... ma chère belle-mère... Mina... ma petite femme... à bientôt! (*Il sort par la droite. Sur le seuil de la porte, il se retourne pour lui envoyer un baiser.*) A bientôt!

Il disparaît.

SCÈNE III.

MINA, Mme HARTMAN.

MINA. Tu vois, maman... aujourd'hui tu ne te plaindras pas de lui... j'espère qu'il est aimable!

Mme HARTMAN. Oui, bien aimable!..... Oh! je sais qu'au fond, c'est un brave et honnête jeune homme; mais ce que je n'aime pas, c'est...

MINA. C'est...

Mme HARTMAN. Sa famille.

MINA. Il a rompu avec elle.

Mme HARTMAN. Pour un temps.

MINA. Pour toujours.

Mme HARTMAN. Tu crois?

MINA. J'en suis sûre.

Mme HARTMAN. Dieu le veuille, mon enfant, Dieu le veuille!

MINA. Tu ne sais donc pas! Il refuse encore d'aller à la cour. Voilà, voilà dans ce moment ce qu'il écrit à son oncle. C'est un grand sacrifice qu'il me fait, n'est-ce pas, maman? car enfin, la cour, cela doit être beau.

Mme HARTMAN. On le dit.

MINA. Des salons magnifiques, de grands seigneurs tout couverts d'or... et de rubans; des femmes brillantes, belles... trop belles... C'est pour cela, maman, que je ne veux pas qu'il aille à la cour.

Mme HARTMAN. Enfant!

MINA. Quand je pense à cela, je suis bien triste, bien malheureuse, et malgré moi, je crois... Oui, si j'y songeais souvent, je finirais par devenir jalouse..... oh! très-jalouse. Voilà deux fois déjà que Vilhelm m'a surprise avec des larmes dans les yeux... voilà deux fois que je l'ai affligé avec ma mauvaise humeur et que nous nous sommes brouillés ensemble; aujourd'hui encore.

Mme HARTMAN. Vraiment?

MINA. Aussi, à son retour, je lui réserve un dédommagement, une surprise.

Mme HARTMAN. Ah! oui, je devine.

MINA. Il n'a pas pensé que c'est aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance; mais,

moi, je n'oublie rien de ce qui le regarde... ce soir, je lui dirai tout... Il connaîtra mon secret... ce secret qui fait ma joie et la tienne... Je lui dirai : mon ami, mon cher Vilhelm...

SCENE IV.

LES MÊMES, JOHANNA, *annonçant*, *puis* SCHILLING.

JOHANNA. M. Schilling demande à parler à madame.

MINA, *souriant*. Ah! ton adorateur, maman.

Mme HARTMAN. Ne plaisante donc pas. Si tu étais obligée comme moi de supporter la présence de cet homme...

MINA. Le voici.

SCHILLING, *saluant*. Mesdames..... j'ai l'honneur...

MINA. Monsieur... ce n'est pas à moi que vous désiriez parler... J'ai d'ailleurs à donner quelques ordres... je me retire... Monsieur, je vous salue.

Elle entre dans le salon à la gauche du public.

JOHANNA. Eh bien! elle s'enferme encore dans ce boudoir... je voudrais bien savoir au juste quel secret...

Elle marche vers le salon comme pour regarder la serrure.

Mme HARTMAN, *se retournant*. Que faites-vous donc?

JOHANNA. Rien, rien, madame.

Mme HARTMAN. C'est un vilain défaut d'être curieuse... sortez.

JOHANNA. Oui, madame... (*A part.*) Avec elle on ne peut rien savoir... c'est désagréable... je la déteste.

Elle sort.

SCENE V.

SCHILLING, Mme HARTMAN.

SCHILLING, *à part*, *en regardant sortir Mina*. Je ne lui plais pas... mais en revanche, (*regardant Mme Hartman*) je crois bien que je déplais à la mère. (*Se rapprochant d'elle.*) Madame, il y a long-temps que je n'avais eu le bonheur...

Mme HARTMANN. De me voir... vous êtes trop bon, monsieur : huit jours au plus.

SCHILLING. Quinze grandes journées, madame.

Mme HARTMAN. Vraiment!

SCHILLING. Tout autant. Il paraît, madame, que le temps vous a paru moins long qu'à moi.

Mme HARTMAN. Et vous revenez sans doute, me parler encore...

SCHILLING. Vous parler d'affaires, madame.

Mme HARTMAN. Ah! d'affaires!

SCHILLING. De mariage, si vous l'aimez mieux... mais entre nous, cela veut dire la même chose; car je n'irai plus, moi, à mon âge, avec ces cheveux qui grisonnent, cette figure qui n'a rien de celle de Werther, jeter le mot amour dans les entretiens que nous avons ensemble... Non, je disais bien : mariage, affaire, traité de commerce, projet d'association, conçu, proposé par moi, accepté par vous... et peu m'importe que les clauses ne soient pas écrites; j'ai votre parole; pour moi, madame, cela vaut une lettre de change.

Mme HARTMAN. Je vous ai déjà dit...

SCHILLING. Que vous demandiez du temps pour réfléchir, pour vous habituer à une pensée qui ne vous est pas agréable... soit : il n'est presque jamais agréable de payer ses dettes. Aussi, madame, loin de vous en vouloir, je vous ai donné du temps, sans hésiter, sans me plaindre, un trimestre complet... c'est raisonnable... oui... j'ai tenu ma parole en une heure, et je vous ai laissé trois mois pour remplir la vôtre. Vous voyez que je suis tout à la fois un débiteur scrupuleux et un honnête créancier.

Mme HARTMAN. Eh bien! monsieur, pour parler votre langage, quels étaient précisément les termes de notre traité de commerce?

SCHILLING. Je ne vous fais pas l'injure de croire que vous l'ayez oublié.

Mme HARTMAN. Mais c'est vous peut-être qui manquez de mémoire.

SCHILLING. Moi, je n'oublie rien. Votre fille souffrait, et je vous ai dit : Elle sera heureuse; elle était perdue, déshonorée, et je vous ai dit : L'honneur lui sera rendu, elle épousera celui qui l'a séduite... En effet, l'instant d'après elle était sa femme.

Mme HARTMAN. Grâce à vous?

SCHILLING. A qui donc?

Mme HARTMAN. Et Michel le coutelier! et le peuple?

SCHILLING. Le peuple?... il pensait bien à cela, si je ne lui en eusse donné l'idée... le peuple?... tout enivré du plaisir de briser des vitres, de renverser quelques équipages et de se figurer qu'il allait être libre parce qu'il criait vive la liberté !... Il songeait bien, ma foi, aux inquiétudes d'une mère et aux larmes d'une petite fille!...Le peuple... il a eu de l'enthousiasme pour vous, c'est vrai, mais parce que je l'ai dirigé, cet enthousiasme, comme je l'ai dirigé le lendemain d'un autre côté lorsque je lui ai fait crier, et de toute la force de ses poumons : Vive son Altesse

royale!... et la veille il commençait à se révolter contre son Altesse royale, le peuple!

Mme HARTMAN. Je vous répète, monsieur, que vous avez oublié les termes précis de mon engagement avec vous.

SCHILLING. Parlez donc, madame, et que je sache lequel de nous deux a manqué de mémoire ou de bonne foi.

Mme HARTMAN. Je vous ai dit: Oui, monsieur, je vous épouserai si ma fille devient par vous la femme de Vilhelm, et... si vous êtes un honnête homme.

SCHILLING, *furieux*. Madame...

Mme HARTMAN. Si vous êtes un honnête homme. Cette supposition, je pouvais la faire alors, et j'étais de bonne foi; car je ne vous connaissais pas... Aujourd'hui je sais qui vous êtes, et si j'eusse encore conservé quelques doutes, vous venez de parler assez franchement, monsieur, pour que je sois sûre désormais de vous connaître bien... Celui qui était tout à la fois, dans ce jour que vous me rappelez, avec le peuple et contre le peuple, celui qui se mêlait aux groupes pour les exciter à la révolte et les trahir après, celui qui ne voyait dans tout ce désordre, dans tout ce sang qu'on allait répandre de part et d'autre, que de l'or à gagner, celui-là, monsieur, est un infâme... Notre traité de commerce est nul; je suis libre de tout engagement envers vous, et, sans manquer à ma parole, je puis vous dire: Je ne serai pas votre femme; car vous n'êtes pas un honnête homme.

SCHILLING. Madame Hartman, songez-y bien; c'est la guerre que vous me déclarez.

Mme HARTMAN. La guerre, soit! mais une fois déclarée et acceptée... on ne demeure pas dans le camp ennemi...

SCHILLING. Une fois la guerre déclarée et acceptée, chacun sa manière de combattre... Je reste... oh! je reste: madame, vous n'êtes pas ici chez vous.

Mme HARTMAN. Je suis chez ma fille.

SCHILLING. Chez M. Vilhelm... et je précède ici son oncle, M. le comte de Bucholtz.

Mme HARTMAN. Le comte...

SCHILLING. Lui-même. Je l'attends... je ne sortirai d'ici qu'avec lui, et jusque là...

Il s'assied.

Mme HARTMAN. Jusque là?... Ah! je vous comprends: vous n'avez pas oublié votre métier d'agent provocateur.

SCHILLING, *se levant et réprimant un geste de colère*. Bon! j'allais encore me mettre en colère... Pauvre femme! elle ne peut pas me chasser, c'est bien le moins qu'elle me dise des injures.

SCENE VI.

LES MÊMES, JOHANNA, *annonçant; puis* LE COMTE DE BUCHOLTZ.

JOHANNA. M. le comte de Bucholtz.

Mme HARTMAN, *à Schilling*. Ah!... c'est donc à moi de vous céder la place.

SCHILLING. Comme vous voudrez, madame.

Entrée du comte de Bucholtz. Mme Hartman s'arrête devant lui, le regarde avec intention, et sort lentement.

SCENE VII.

LE COMTE, SCHILLING.

LE COMTE. Voilà une femme bien mal apprise et bien impertinente... Qu'elle me regarde fixement, si ma figure lui fait plaisir à voir, je le conçois... mais sortir sans me faire la révérence, à moi qui, dans un mois peut-être, serai premier chambellan!

SCHILLING. Ah! votre Excellence me permettra-t-elle de lui présenter d'avance mes félicitations?

LE COMTE. Je n'ose les recevoir encore, mon pauvre Schilling. Un obstacle insurmontable peut-être...

SCHILLING. Lequel?

LE COMTE. Toujours le même.

SCHILLING. Votre neveu.

LE COMTE. Pour que je sois chambellan, a dit son Altesse, il faut absolument que ce mariage ridicule soit rompu: c'est l'ouvrage de la populace, et nous devons briser tout ce qu'elle a fait dans un jour de révolte.

SCHILLING. C'est juste. Eh bien! monseigneur, nous y penserons.

LE COMTE. C'est qu'il y tient toujours, à cette femme; il en est amoureux.

SCHILLING. Plus que jamais, je le sais.

LE COMTE. C'est absurde... que diable! tout le monde a ou peut avoir une maîtresse dans le peuple... ça m'est arrivé à moi-même... J'en ai eu plusieurs... j'en ai eu beaucoup; mais je ne les aimais presque pas... et je ne les épousais pas du tout.

SCHILLING. Vous avez porté le trouble et l'affliction dans plus d'une famile.

LE COMTE. Eh! eh! eh!... quand on est jeune, il faut bien se divertir. Mais, parlons raison, mon bon, mon cher docteur.

SCHILLING. Son Excellence a besoin de mes services.

LE COMTE. Pour rompre ce mariage, tu proposes donc... Que proposes-tu?

SCHILLING. Monseigneur, avant de m'engager dans une nouvelle intrigue plus importante, plus difficile que toutes les autres... car il est bien plus aisé de faire échouer une conspiration ou une émeute que de lutter contre l'amour profond d'un Allemand... et la ruse, l'adresse, toutes les ressources, tous les moyens de défense de deux femmes à la fois... je veux savoir ce que je gagne à tout le mal que je vais me donner pour votre Excellence, et je prends mes sûretés.

LE COMTE. Avec moi?...

SCHILLING. Avec votre Excellence.

LE COMTE. Parle, que veux-tu?

SCHILLING. La donation de votre terre de Walstern.

LE COMTE. Tu es exigeant : une de mes propriétés les plus belles et les plus productives!

SCHILLING. C'est pour cela que je vous la demande. Du reste, ceci est à prendre ou à laisser. Je ne marchande pas : voulez-vous être chambellan?

LE COMTE. Eh bien! si c'est à toi, bien à toi, entends-tu, que je dois la rupture de ce mariage, je te promets...

SCHILLING. C'est inutile, monseigneur: tantôt, dans votre hôtel, vous me signerez votre promesse, et moi, la mienne.

SCENE VIII.

LES MÊMES, JOHANNA.

Ils se trouvent un peu à l'écart, et causent sans faire d'abord attention à Johanna. Elle entre doucement comme pour ranger quelques meubles, et puis elle regarde autour d'elle, et marche vers la porte du salon où est entrée Mina.

JOHANNA. Ils ne me regardent pas... si je pouvais...

Elle est près de la porte, et semble écouter avec attention.

LE COMTE, *se retournant et apercevant Johanna.* Que fait-elle donc?

SCHILLING. Tantôt Mme Hartman lui a reproché d'être curieuse... il faut croire qu'on a quelque secret à lui cacher.

LE COMTE. Ah! ah!

SCHILLING. Si elle le découvre, on pourrait en profiter.

LE COMTE. C'est juste.

Pendant ce temps, Johanna s'est retournée un moment: elle a vu qu'on ne faisait pas attention à elle, et s'est mise à regarder au trou de la serrure. Schilling remonte la scène, et vient lui frapper sur l'épaule, en lui disant à demi-voix :

SCHILLING. Que voyez-vous donc là?

JOHANNA, *avec effroi.* Ah! monsieur... monseigneur, je suis perdue!...

SCHILLING. Non, non pas, ma bonne madame Johanna, n'ayez pas peur.

JOHANNA. Si Mme Vilhelm... et surtout si Mme Hartman vient à apprendre... on m'ôtera ma place, c'est sûr.

SCHILLING. Du tout, vous la garderez... n'est-ce pas, monseigneur?... (*Bas.*) Il faut me soutenir, monsieur le comte.

LE COMTE. Certainement, certainement, vous la garderez.

JOHANNA. Ah! votre Excellence!... je vous en supplie, ne dites pas cela pour vous moquer de moi... Ma place... si je la perdais, je serais si malheureuse!... une si bonne place!... cinquante florins... et des maîtres... Ah! Dieu! quels maîtres!... les maîtres et la place, la place et les maîtres, aussi bons l'une que les autres!

SCHILLING. Encore une fois, Johanna, n'ayez pas peur... nous ne vous trahirons pas, et vous resterez ici... il le faut, c'est indispensable, n'est-ce pas, monsieur le comte?

LE COMTE. Certainement, vous resterez, je le veux, je l'exige. (*Bas.*) Mais pourquoi cela?

SCHILLING. Seulement, vous gagnez cinquante florins...

JOHANNA. Tout autant.

SCHILLING. Eh bien! pour que vous continuiez d'être bien attachée, bien fidèle à vos maîtres, et surtout de bien observer, dans leur intérêt, tout ce qui se passe chez eux; enfin, de nous en rendre, toujours dans leur intérêt, un compte exact et circonstancié... compreniez-vous bien?

JOHANNA. Je commence... mais... ce serait mal, peut-être, l'honneur... la conscience...

SCHILLING. Ah! oui, la conscience... c'est là que je voulais en venir. Pour que vous fassiez tout cela, monseigneur vous donne le double de la somme que vous gagnez ici : cent florins!...

LE COMTE *et* JOHANNA. Cent florins!

JOHANNA. Est-il possible?

SCHILLING. N'est-ce pas, monsieur le comte?

LE COMTE, *bas.* Mais cependant il me semble...

SCHILLING, *bas.* C'est nécessaire... vous m'en remercierez.

LE COMTE. Certainement, certainement... cent florins... c'est convenu.

JOHANNA. Et c'est dans l'intérêt de mes maîtres?

SCHILLING. Toujours. Comment donc ? si vous en doutiez, vous me feriez injure.

JOHANNA. Alors, j'observerai... je regarderai, j'écouterai...

SCHILLING. Et vous parlerez?

JOHANNA. Je m'y engage.

SCHILLING. A la bonne heure!... et d'abord... le mystère de cette porte... Où en êtes-vous?

JOHANNA. Cette porte... ah ! par exemple, jusqu'à présent, je ne sais pas au juste ce que cela peut être. La seule chose dont je sois certaine... c'est que, depuis quinze jours à peu près, la porte est toujours fermée à clef et à double tour, ce qui n'arrivait jamais auparavant... et puis ma jeune maîtresse s'y renferme et y reste des heures entières... et pour cela elle choisit toujours l'absence de son mari... Moi, qui ai le malheur d'être curieuse... ou, si vous aimez mieux, qui ai la faiblesse de m'intéresser toujours à ce qui regarde mes maîtres, je me suis approchée plusieurs fois de cette porte, comme tout-à-l'heure... et j'ai vu...

LE COMTE *et* SCHILLING. Vous avez vu?

JOHANNA. Rien. Madame n'était jamais du côté où je regardais, et plusieurs fois elle a parlé toute seule, et j'ai entendu...

LE COMTE *et* SCHILLING. Eh bien?

JOHANNA. Pas grand'chose... Des mots sans suite; mais des mots bien extraordinaires : il était question d'amour.

LE COMTE *et* SCHILLING. D'amour!

JOHANNA. De quelqu'un que madame attend avec impatience, et dont elle s'occupe sans cesse...

SCHILLING. Ah! s'il était possible!

LE COMTE. Eh! eh! eh!... ces femmes du peuple.... elles veulent faire comme les grandes dames.

SCHILLING. Mais, parlez, achevez, Johanna.

JOHANNA. Enfin, je me rappelle positivement avoir entendu dire à madame...

SCHILLING. Silence! là... quelqu'un...

JOHANNA. Monsieur Vilhelm.

SCHILLING. Monsieur le comte, restez avec lui... moi, je ne sais encore ce qu'il faut croire de tout ce bavardage de Johanna...

JOHANNA. Comment, moi, bavarde?

LE COMTE. Certainement, certainement...

SCHILLING. Eh! venez donc, vieille folle.

Il l'emmène.

SCÈNE IX.

LE COMTE, *puis* VILHELM.

LE COMTE. Le voilà.... il rêve peut-être à la sottise qu'il a faite de se brouiller avec son oncle... Qui sait? le moment est peut-être bon. Si je pouvais me passer de Schilling et faire l'économie de ma terre... Je n'ai pas encore signé... essayons.

VILHELM, *à lui même et sans voir le Comte.* Non, je n'aurais pas cru qu'il fût si difficile de refuser une invitation... c'est qu'au fond de l'ame je regrette un peu cette soirée : elle sera brillante et... Non, non, pas de regrets : Mina est si bonne, si jolie! ma foi, mon cher oncle, tant pis pour vous!

LE COMTE. Bien obligé, mon cher neveu!

VILHELM. Ah! vous étiez là, monsieur le comte?

LE COMTE. Je venais en personne chercher votre réponse.

VILHELM. Mon oncle, je suis désespéré, mais...

LE COMTE. A merveille; encore un refus! Je vous félicite, Vilhelm, de votre constance en amour et de cette soumission aveugle aux ordres, aux caprices d'une femme.

VILHEM. Monsieur le comte, ce n'est pas pour l'insulter, je pense, que vous m'avez fait l'honneur de me rendre visite.

LE COMTE. Non, monsieur; mais vous? pour lui plaire, à cette femme, ce refus dédaigneux de toutes mes bontés, de toutes les faveurs du prince... n'est-ce pas une insulte bien plus grave pour nous, pour son Altesse qui mérite, je le suppose, un peu plus d'égards que...?

VILHELM. Achevez donc, monsieur... que cette femme, alliez-vous dire encore. Cette femme est la mienne, cette femme est la nièce du comte de Bucholtz.

LE COMTE. Ma nièce! nous verrons.

VILHELM. Et moi, moi son époux, qui l'aime, qui la respecte parce qu'elle est bonne et vertueuse... je ne vais pas là où cette femme ne serait pas reçue; et sans insulter personne, sans oublier ce que je dois de reconnaissance à vous et à son Altesse, je ne vais pas à la cour, et je reste chez moi avec cette femme.

LE COMTE. Avec votre maîtresse.

VILHELM. Mon épouse.

LE COMTE. Peut-être.

VILHELM. Vous-même avez signé mon contrat de mariage.

LE COMTE. Je l'ai signé le poignard sur la gorge.

VILHELM. Vous étiez enthousiaste de cette belle action; vous trouviez que je ne m'y décidais pas assez vite...

LE COMTE. Je le crois bien.... Si vous aviez hésité une minute de plus, j'étais mort... et vous aussi.

VILHELM. Enfin, monsieur le comte, nous avons pris un engagement que rien ne peut détruire.

LE COMTE. Rien?... Mon neveu, quand le danger est là, on promet toujours; quand il n'y est plus, on n'a rien promis.

VILHELM. Maximes de princes et de grands seigneurs... moi, je ne veux être rien... rien qu'un honnête homme, et je tiens toujours ma parole.

LE COMTE. Ah! c'en est trop!... Son Altesse me l'a dit... nous ferons casser ce mariage.

VILHELM. Vous n'en avez ni le droit ni la puissance.

LE COMTE. Mariage nul, de toute nullité... Oui, monsieur, nous avons consulté, et nous le ferons déclarer par des hommes de loi.

VILHELM. Nul!... est-il possible?

LE COMTE. C'est positif, monsieur. Je vous le répète, Mlle Mina est votre maîtresse, et non pas votre femme!

VILHELM. Ma maîtresse! monsieur le comte, je reviens dans un instant.

Fausse sortie.

LE COMTE. Où allez-vous?

VILHELM. Chercher un notaire, un prêtre et deux témoins.

LE COMTE. Pourquoi faire?

VILHELM. Pour me marier avec Mlle Mina.

LE COMTE. Hein! plaît-il?... comment?.. Vilhelm... mon neveu... mon ami.... un instant, que diable, écoute-moi... (*Il le ramène sur le devant de la scène.*) Tu vas, tu t'emportes... moi aussi, je m'emporte... C'est vrai, j'ai eu tort. Voyons, parlons tranquillement... si c'est possible.

VILHELM. Je vous écoute.

LE COMTE. Oui, en effet... ton mariage est nul... en plaidant on obtiendra facilement cette déclaration... mais est-ce moi, moi, ton oncle, qui t'aime, qui ai fondé sur toi les espérances de ma vieillesse.... mon bon Vilhelm, est-ce moi qui voudrais te contraindre, te faire de la peine?....... Non, mais je m'afflige sur toi, sur ton aveuglement.... sur ce funeste amour qui te fait manquer ton avenir, auquel le mien est attaché...

VILHELM. Vous êtes trop bon, monsieur le comte.

LE COMTE. Du tout.... je te le dis..... c'est pour moi.... pour moi seul.... parce que je veux être chamb... non, parce que je ne puis être heureux sans toi... Tiens! vois donc, mon pauvre Vilhelm, vois s'il n'est pas pénible pour moi, le comte de Bucholtz, que mon neveu, mon seul héritier, n'ait pas encore été présenté à la cour... qu'il n'ait pas même un titre... une baronie.... un ruban.... un rien.... enfin quelque chose.

VILHELM. Mon oncle, je ne suis pas ambitieux.

LE COMTE. Tu n'es pas ambitieux... c'est possible... on dit toujours cela... Moi aussi je le disais, il y a long-temps... je ne suis pas ambitieux.... Pourtant, vois ce que je suis devenu; et toi, il y a trois mois, tu conspirais.

VILHELM. Eh bien?

LE COMTE. Tu conspirais parce que tu étais pauvre, parce que tu n'avais rien et que tu voulais arriver à quelque chose.

VILHELM. Moi! vous vous trompez, mon oncle.

LE COMTE. Eh bien! moi, je me charge de ton avenir, je te rapproche des puissances; et d'abord... ce soir... tu iras à la cour.

VILHELM. Je n'ai pas dit cela.

LE COMTE. Je viendrai te prendre... et j'en suis sûr, tu ne me refuseras pas.... Allons, allons, je n'écoute rien.... tu viendras... il faut que tu viennes... mon ami, mon bon Vilhelm, mon fils... Adieu... non, non, au revoir. (*A part.*) Je crois bien que je tiens ma clef de chambellan.

Il sort.

SCENE X.

VILHELM, *seul.*

Mon oncle!.. monsieur le comte!.. Il s'en va... il est loin... et il compte sur moi pour ce soir... Ambitieux! moi?... que m'a-t-il dit? et pourquoi cette idée me poursuit-elle malgré moi, comme un reproche, comme un remords? Oui, là, là, dans ma tête... elle y reste, elle la brise... et je ne puis la chasser... Ambitieux!.. quoi! lorsque je prenais les armes pour les faibles contre les puissans... je n'étais pas au fond de l'ame aussi pur, aussi désintéressé que je le croyais... je voulais devenir quelque chose... et depuis qu'il est mort, ce parti dont un instant j'avais rêvé d'être le chef... je n'y pense plus... j'ai tout oublié... en trois mois... Ah! c'est que ces trois mois, en même temps qu'ils rendaient à mes yeux Mina plus séduisante, plus adorable que jamais, ont détruit mes autres affections, m'ont désillusionné sur tout le reste... La liberté! un mot exploité par quelques hommes qui la vendent après que d'autres sont morts pour la conquérir. La gloire! une trompeuse qui vous fuit à l'instant même où vous croyez l'avoir fixée : aujourd'hui son favori, demain montré au doigt, comme un fou, un imbécile.... Et c'est pour cela, c'est à cause

de toutes ces déceptions que je n'ai plus, que je ne veux plus avoir les mêmes pensées qu'autrefois... mais je ne suis pas plus ambitieux que je l'étais alors... Non, non, je n'irai pas à la cour; je n'irai pas dans l'hôtel de mon oncle... et je me contenterai de ce modeste appartement... bien modeste!... Ah! c'est cruel de s'imposer de pareilles privations... Mais enfin... ici, avec Mina... l'amour, le bonheur... Quoi! je ne sais plus à quoi je pensais... ah! ma tête!... Maudite parole de mon oncle!... Ambitieux... depuis qu'il me l'a dit, ne me semble-t-il pas qu'en effet je le suis devenu?... Non, non, allons retrouver ma femme.

SCENE XI.

VILHELM, JOHANNA.

JOHANNA. Monsieur, une lettre pour vous.

VILHELM. Donnez, et laissez-moi.

JOHANNA. Oui, monsieur. (*A part.*) Pourtant, j'aurais été curieuse de...

VILHELM. Sortez donc.

Elle se retire.

SCENE XII.

VILHELM.

VILHELM. Je ne connais pas cette écriture... qu'est-ce donc? (*Il décachète.*) Une lettre anonyme!... (*Il parcourt la lettre, et s'écrie avec colère*). Quelle horreur! une lettre d'infamie et de mensonge! « Une » personne qui s'intéresse à vous, à votre » honneur, croit devoir vous donner un » avis salutaire. Depuis un certain temps, » pourquoi celle que vous appelez votre » femme a-t-elle des secrets pour vous? » pourquoi la porte du petit salon vert » est-elle constamment fermée? » (*Il regarde à sa droite.*) En effet. « Pourquoi » madame, en votre absence, s'y enferme- » t-elle seule pour y passer des heures » entières? A quel être mystérieux pro- » met-elle, dès qu'il viendra, un amour » éternel?... Enfin la clef de ce salon où » est-elle? qu'est-elle devenue? Madame » seule peut répondre à toutes ces ques- » tions... interrogez-la. » Un ami, un ami!.. Ah! si je pouvais le connaître le misérable auteur de cette lettre!... malheur! malheur à lui!... vouloir que je doute de l'amour, de la vertu de Mina!... ah! c'est affreux, c'est infâme! (*Ici, bruit d'une clef qui tourne dans une serrure. Il se retourne du côté du petit salon.*) Qu'entends-je? on ouvre cette porte... (*La nuit a commencé à venir pendant la fin du monologue. Mina entre en scène, un bougeoir à la main.*) Ciel!.... c'est elle!... c'est Mina!... Ah! malgré moi... je tremble... Non, Non, cela n'est pas, cela ne peut pas être.

SCENE XIII.

VILHELM, MINA.

MINA, *descendant la scène sans le voir.* Quel bonheur! j'ai gardé mon secret jusqu'à la fin... mais il me serait impossible de me taire plus long-temps avec lui. D'ailleurs, il sera si heureux quand il va tout apprendre!...

VILHELM. Que dit-elle?

Il se rapproche d'elle.

MINA. Dès que je le verrai, je vais lui montrer... mon ouvrage.

VILHELM. Son ouvrage.

MINA, *montrant le salon.* D'abord... là... ces deux cartons tout remplis... c'est moi qui ai fait tout cela... je n'ai plus qu'à terminer cette broderie... et cela ne sera pas long.

VILHELM. Cette broderie...

MINA, *la cachant.* Ah! méchant... vous m'avez fait peur, vous ne la verrez pas.

VILHELM. Je veux la voir... qu'en voulez-vous faire?... A qui la destinez-vous?

MINA. Mais, je suis trop franche pour vouloir vous tromper... pas à vous, monsieur.

VILHELM. A qui donc? parlez, répondrez-vous?

MINA. A votre fils, peut-être.

VILHELM. Mon fils!...

MINA. Ou votre fille: on ne peut pas savoir...

VILHELM. Mina, il serait vrai?...

MINA. Oui, monsieur... oui... voilà mon secret... je suis mère. C'est gentil, n'est-ce pas, ce petit bonnet? ça lui ira bien.

VILHELM. Ah pardon, pardon, Mina... des calomnies, une lettre affreuse, horrible, qui m'a été écrite... et j'ai pu te soupçonner un instant.... Mère.... un enfant... à moi! Qu'est-ce qui me disait donc tout-à-l'heure que j'étais ambitieux... quelle folie!... jamais, jamais! la voilà mon ambition... au diable les honneurs, les titres, les rubans!... Un titre, je suis père!... un ruban, ah! le plus glorieux, le plus brillant de tous ne vaudrait pas cette broderie; car elle me dit que je suis heureux, car elle me dit que je suis père!

MINA. Ah! mon ami! si tu savais quel plaisir pour moi de m'enfermer dans ce salon..... toute seule avec cette idée! et d'avance d'avoir tout l'amour, toute la tendresse d'une mère... et de m'imaginer que je vois sa figure, à lui... sa petite figure qui est la tienne... et de lui dire

comme à toi : Je t'aime ! et de travailler... moi, tu sais, qui ne suis pas laborieuse, travailler avec courage, avec persévérance pour lui... pour notre enfant!... Ah ! c'est de la folie que ce bonheur-là; mais c'est unebonnefolie! n'est-cepas, Vilhelm?(*Elle lui tend la main, puis, lui reprenant le petit bonnet dont il s'est emparé.*) Prends donc garde, tu vas le chiffonner.

VILHELM. Oh ! oui. Dis-moi, Mina : comment l'appellerons-nous?

MINA. Tiens, c'est tout simple: Vilhelm.

VILHELM. Non : Mina.

MINA. Si c'est une fille, mon ami ; mais moi, je veux que ce soit un fils.

VILHELM. Tu veux, tu veux ; on ne te consultera pas.

MINA. Si fait... je suis sûre...

VILHELM. Non, moi j'ai un pressentiment.

MINA. Vilhelm, nous allons nous fâcher.

VILHELM. Non, non, je t'en prie, je t'en conjure... plus de querelles; songes-y bien, tu n'as plus le droit de te mettre en colère, cela fait mal, la colère... et maintenant, ma petite femme, tu ne t'appartiens plus.

MINA. C'est vrai... je ne serai plus méchante.

VILHELM. Jamais?

MINA. Oh ! non, jamais : j'aime trop mon enfant pour cela.

VILHELM, *appelant.* Johanna, Johanna! Mme Hartman?... non, non, pas ainsi, n'est-ce pas? Tu m'as grondé tantôt, et tu avais raison... Une mère, c'est sacré cela, et je ne veux plus l'appeler Mme Hartman.

SCENE XIV.

LES MÊMES, Mme HARTMAN, JOHANNA.

VILHELM. Venez, venez, ma mère... ma bonne mère... ah ! je suis si heureux ! embrassez-moi !

Mme HARTMAN, *les pressant tous deux sur son cœur.* Mon fils... mes enfans...

JOHANNA, *à part.* Eh bien! nous avons bien réussi avec notre lettre anonyme! (*Regardant à la fenêtre.*) La voiture de M. le comte de Bucholtz.

Mme HARTMAN, VILHELM *et* MINA. Le comte !

Mme HARTMAN. Encore!

MINA. O mon Dieu!

VILHELM. Ne crains rien, ma petite femme, ne crains rien. Johanna, la table, vite, la table! Allez, allez, ne perdez pas une minute.

Sortie de Johanna. Entrée du Comte et de Schilling.

SCENE XV.

MINA, VILHELM, Mme HARTMAN, LE COMTE, SCHILLING.

LE COMTE, *entrant et trouvant Vilhelm aux genoux de sa femme.* Eh bien ! Vilhelm, ma voiture vous attend, et vous avez oublié...

VILHELM. Non, monsieur le comte, bien décidément, je ne suis pas ambitieux, je ne veux pas l'être... Je reste ici. Je soupe en tête-à-tête avec elle, avec la mère de mon enfant.

LE COMTE, *bas à Schilling.* Son enfant!... malédiction !... Comme ces deux femmes sont triomphantes !

SCHILLING, *bas.* Patience, monseigneur... Il y a des enfans qui ont tant d'esprit naturel, que quelquefois ils meurent en naissant.

SCENE XVI.

LES MÊMES, JOHANNA.

JOHANNA. Monsieur, vous êtes servi.

VILHELM. Viens, ma chère Mina... Mon oncle, on vous attend chez Son Altesse... Bonsoir, bonsoir, monsieur le comte.

Il se retire avec sa femme et Mme Hartman; puis, arrivé au fond du théâtre, il se retourne pour saluer encore son oncle, qui reste stupéfait, ainsi que Schilling, sur le devant de la scène. La toile tombe.

ACTE TROISIEME.

L'hôtel du comte de Bucholtz. Un appartement habité par Vilhelm et sa femme. Sept ou huit mois après le deuxième acte.

SCENE PREMIERE.

Mme HARTMAN, JOHANNA.

Il est huit heures du matin. Johanna est triste; elle pleure tout en époussetant quelques meubles. Mme Hartman entre avec précaution.

JOHANNA, *apercevant Mme Hartman.* Allons, voilà Mme Hartman! Elle prend bien son temps pour venir!...

Mme HARTMAN. Ma fille n'est pas encore levée, Johanna?

JOHANNA, *toujours dolente.* Ah! oui, levée!... Elle m'a mise dans un fier embarras, moi..... j'aimerais mieux être morte!...

Mme HARTMAN, *à part*. Que veut-elle dire?... (*Haut.*) Est-elle seule? où est sa chambre?... (*A part.*) Car depuis qu'ils logent chez monsieur le comte, je suis comme une étrangère ici!...

JOHANNA. Madame n'est ni seule ni dans sa chambre. Elle s'est enfuie cette nuit. Quand je suis entrée tout-à-l'heure chez elle...

Mme HARTMAN, *effrayée*. Eh bien!...

JOHANNA. Eh bien! il n'y avait personne... Vous ne l'avez pas vue, vous, par hasard?

Mme HARTMAN. Non; mais elle sera sortie pour quelque emplète, peut-être!

JOHANNA. Seule?... l'hiver, avant huit heures du matin!... laissez donc!... (*Éclatant en sanglots.*) Je suis bien malheureuse!... voilà ma place perdue!...

Mme HARTMAN, *avec inquiétude*. Ce que vous dites là n'a pas de raison, Johanna; ma fille ne peut être loin... elle va rentrer d'une minute à l'autre... Mais, dites-moi... s'était-elle couchée inquiète?... Avait-elle eu, hier soir, quelque querelle avec monsieur Vilhelm?

JOHANNA. Une querelle! ah! madame, ils en ont quatre ou cinq par jour... et monsieur est bien malheureux de tout cela.

Mme HARTMAN. C'est ce matin qu'elle a quitté la chambre... il n'y a pas plus d'un quart d'heure?

JOHANNA. Ah bien! oui, voilà plus d'une heure que je suis debout, et que je cherche madame dans toute la maison...

Mme HARTMAN. Cela n'est pas possible!... vous vous effrayez à tort... Où est mon gendre?... je veux dire : où est monsieur Vilhelm?

JOHANNA Monsieur Vilhelm a passé la nuit au bal, chez son oncle... il ne sait rien encore... il ne va pas tarder à rentrer...(*Elle sanglote.*) Et moi, qu'est-ce que je dirai quand il me demandera où est madame?

Mme HARTMAN. Mais, encore une fois, vous extravaguez, Johanna; ma fille aura sans doute accompagné Vilhelm chez son oncle!...

JOHANNA. Si c'était vrai!... mais, non... Tenez, voilà monsieur... et il est tout seul.

SCENE II.

LES MÊMES, VILHELM, *en costume de bal;* UN DOMESTIQUE *le suit.*

VILHELM, *à part*. Madame Hartman! que vient-elle faire si matin?... (*Il la salue froidement et se tourne vers Johanna.*) Johanna!...

JOANNA, *troublée*. Je... oui, monsieur... tout de suite...

Elle va pour sortir.

VILHELM. Eh bien! où allez-vous donc? (*A Mme Hartman.*) Pardon, madame, c'est que j'ai quelques ordres... (*A Johanna.*) Dites à ma femme que je suis rentré, et que je lui souhaite le bon jour.

JOHANNA. Que vous lui souhaitez le bonjour... oui, monsieur, j'y vais bien vite...

VILHELM. Et vous ajouterez que je déjeune seul aujourd'hui?... J'ai des affaires.

JOHANNA. Que monsieur déjeune seul aujourd'hui?... vous avez bien raison...

VILHELM, *avec impatience*. Ah!... et que je ne veux pas qu'on me dérange, je suis dans mon cabinet.

JOHANNA. Vous êtes dans votre cabinet? J'entends bien, monsieur...

VILHELM. Mais ne répétez donc pas tout ce que je dis! vous êtes insupportable... Johanna, écoutez-moi.

JOHANNA. Je suis insupportable, c'est la vérité... monsieur...

VILHELM. Si le baron de Kroller vient me demander, je n'y suis pas.

Au nom du baron de Kroller, Mme Hartman fait un mouvement qui n'échappe pas à Wilhelm.

JOHANNA. Vous n'y êtes pas...

VILHELM, *à mi-voix*. Au contraire, j'y suis.

JOHANNA, *haut*. Vous y êtes... c'est bien, monsieur, je le lui dirai.

VILHELM, *haut avec des signes à Johanna*. Je vous répète que je ne veux pas le recevoir, entendez donc une fois dans votre vie... (*Bas.*) Je ne suis visible que pour mon oncle et le baron.

Il sort en saluant Mme Hartman, et son domestique le suit.

SCENE III.

Mme HARTMAN, JOHANNA.

JOHANNA. Si je me rappelle un mot de ce qu'il m'a dit!... J'étais si troublée!... Qu'est-ce qu'il m'a donc dit, madame?

Mme HARTMAN, *sans l'écouter, à elle-même avec agitation*. Il attend le baron de Kroller... le père de cette Judith, de cette femme que son oncle veut donner pour rivale à ma fille!... (*Johanna, voyant que Mme Hartman ne fait pas attention à elle, s'est éloignée. Mme Hartman continue, sans remarquer plus son départ que sa présence.*) Ah! je crains quelque horrible malheur; mais où est-elle? qu'est-elle devenue?

SCÈNE IV.

Mme HARTMAN, MINA, *déguisée et un masque à la main.*

Mina paraît et ne s'avance qu'avec précaution, puis, apercevant sa mère, elle s'élance et se jette dans ses bras.

MINA. Oh! ma mère! ma bonne mère! qu'il y a long-temps que je ne t'avais vue!

Mme HARTMAN. Ma fille! ma chère fille! mais d'où viens-tu? pourquoi ce déguisement, ce masque?...

MINA, *avec agitation.* Aide-moi d'abord à me débarrasser de ces vêtemens qui me pèsent... Je te dirai tout. Tu vas tout savoir. (*Regardant de tous côtés.*) Personne ne m'a-t-il vue?

Mme Hartman l'aide à se débarrasser de son domino, qu'elle jette précipitamment dans une chambre donnant sur le théâtre.

Mme HARTMAN, *l'examinant avec tristesse.* Pauvre enfant!... comme te voilà pâle et souffrante!...

MINA. Est-il rentré?

Mme HARTMAN. Qui? Vilhelm?

MINA. Oui.

Mme HARTMAN. Il n'y a qu'un instant.

MINA. Je l'avais perdu de vue, à la fin du bal, en sortant, dans le tumulte... il y avait tant de monde!

Mme HARTMAN. Tu étais donc à ce bal?

MINA. Mais où voulais-tu que je fusse? Il y était, et aussi cette femme, Judith! Ah! ma mère!...

Mme HARTMAN. Ma chère fille!

MINA. As-tu aimé, toi? as-tu aimé comme je l'aime, lui? Ah! ma mère, sais-tu ce que c'est que d'aimer?

Mme HARTMAN. Tu m'effraies, ma fille!...

MINA. Je ne dors plus, je ne veille plus, je ne sais quelle est ma vie... On me dirait que je suis morte, je le croirais; on me dirait que j'existe, j'en douterais!... tout ce que j'en pense, tout ce que je fais, ma mère, c'est comme un rêve affreux... quelquefois ma tête est si brûlante que j'y porte mes mains, et que je ne sens ni mes mains ni ma tête: tout cela brûle... Toute la nuit, au milieu de ce bal où il a dansé, j'étais folle... Je l'ai vu, je l'ai entendu, et il me semblait toujours que je ne voyais pas, que je n'entendais pas. Oh! si, je l'ai entendu qui parlait à la fille du baron de Kroller. Durant toute cette nuit, où je les regardais tous deux sous mon masque, le croirais-tu? je n'ai pas pleuré; et pourtant il souriait à cette femme, à cette horrible femme... qui est belle, ma mère!... mais je dois avoir pleuré à ce bal... Je souffrais tant!... Il lui a pris la main une fois, et il l'a portée à ses lèvres... Alors il m'a passé dans le cœur une douleur que je ne pourrais te rendre... Je suis tombée; on me démasquait, quand des hommes sont accourus et ont dit que personne n'avait le droit d'ôter mon masque... J'étais si hors de ma raison, que j'ai embrassé l'un de ces hommes... et puis, je ne me souviens plus... Je suis restée là devant lui, et il ne prenait pas garde à moi... Un moment, j'ai eu envie d'ouvrir la fenêtre et de m'y précipiter...

Mme HARTMAN. Malheureuse!

MINA. Oui, ma mère, c'est cela qui m'a retenue... mon enfant... je n'ai pas le droit de lui ôter la vie; aussi, ai-je continué de vivre, de vivre pour souffrir. Il y avait des instans où ma douleur était si grande, que je regrettais d'être bientôt mère; d'autres instans où cette idée qu'avant peu j'aurais un fils me faisait supporter avec courage des douleurs telles, que la sueur ruisselait de tous mes membres.

Mme HARTMAN. Mais qu'avais-tu donc, malheureuse enfant?

MINA. Mais j'étais jalouse, ma mère!

Mme HARTMAN. O ma pauvre fille!... Mais t'a-t-il donné lieu de le soupçonner? quelles preuves...

MINA, *l'interrompant.* Des preuves... j'en ai mille de toute espèce et de toutes les heures. Hier, il est allé chez le baron de Kroller, je le sais...

Mme HARTMAN. Comment peux-tu le savoir?

MINA. Je l'ai suivi.

Mme HARTMAN. Imprudente!

MINA. Tu me blâmes? Veux-tu que je le laisse aimer cette femme sans m'y opposer de toutes mes forces; que je supporte son indifférence sans me plaindre, que je sois jalouse sans le surveiller, que je sois mère sans lui faire comprendre qu'il ne peut pas m'abandonner comme une servante?...

Mme HARTMAN. Il ne t'abandonne pas, ma fille: peut-être t'exagères-tu ses torts, et toi-même, par ta jalousie, par la défiance que tu lui montres, es-tu la seule cause de son refroidissement pour toi... Descends dans ton âme, et vois si tu n'as rien à te reprocher.

MINA, *sanglotant.* Rien, ma mère, rien au monde. Depuis que nous habitons cette odieuse maison, où il est venu malgré moi, malgré toi-même, il a changé tout-à-fait; il n'y a rien de ma faute. Son oncle l'a mené à la cour; il a vu le prince, et il est revenu tout soucieux. Il ne m'a pas embrassée comme auparavant; il ne parlait

plus que d'honneur, il avait l'air de me reprocher son mariage... Il disait que s'il ne m'avait pas épousée, il serait aujourd'hui riche et puissant.

Mme HARTMAN. Ah!...

MINA. Je t'assure, ma mère, qu'il m'a dit cela!

Mme HARTMAN. Mais enfin, ma pauvre enfant, que peux-tu craindre? n'es-tu pas son épouse?

MINA. Que m'importe, s'il ne m'aime plus! Oh! oui, dusses-tu m'en blâmer, je préférerais mille fois le titre infâme de maîtresse, mais avec son amour, au vain titre d'épouse avec son indifférence.

Mme HARTMAN. Allons, allons, reprends un peu de courage... Ton mari est honnête homme... ne te laisse point abattre... Mais tu as besoin de repos... rentre dans ton appartement... Adieu, je viendrai te revoir dans la journée... repose un peu, cela te fera du bien... tu as besoin de sommeil.

MINA. Mais il ne dort pas, lui, ma mère! où est-il? que fait-il?

Mme HARTMAN. Il s'est jeté sur son lit, il repose... Adieu... aie confiance en ton mari.... et si tu veux être heureuse, ne sois plus jalouse.

MINA. Oh! ma mère, tout mon bonheur est fini.

Mme HARTMAN, *à part*. Fatal mariage!... Que n'ai-je écouté mes pressentimens! (*Apercevant le Comte.*) Voici le comte!... la figure de cet homme me fait mal à voir.

MINA, *à sa mère qui sort*. Eh bien! tu me quittes?... tu me laisses seule?...

Mme HARTMAN, *accourant*. Chère enfant!...

Elles rentrent l'une et l'autre dans l'appartement de Mina. Le Comte et Schilling les aperçoivent en entrant par le fond.

SCENE V.

LE COMTE, SCHILLING; *puis* JOHANNA.

SCHILLING, *à Johanna qui entre après lui*. Qu'est-ce que tu nous contais donc? La voilà qui entre chez elle avec sa mère.

JOHANNA. Serait-il possible! (*Elle court à la chambre de Mina et écoute.*) Oh! oui; oui, c'est bien elle, je reconnais sa voix; mais cela n'empêche pas qu'elle a passé la nuit dehors.

LE COMTE. Chez sa mère, sans doute.

SCHILLING. Ou ailleurs.

JOHANNA. Ou ailleurs, c'est aussi ce que je pense.

LE COMTE. Il est bon que mon neveu le sache.

SCHILLING. Les circonstances vous sont favorables, monseigneur. Johanna, avertissez votre maître que monsieur le comte et moi nous l'attendons, et en même temps prévenez-le tout bas des événemens de cette nuit.

JOHANNA. Mais, s'il se met en colère contre moi?

SCHILLING. Cela nous regarde.

LE COMTE, *avec hauteur*, *voyant qu'elle hésite*. Allez donc; faites ce que l'on vous ordonne.

SCHILLING, *bas à Johanna*. Crains-tu de devenir riche?

JOHANNA. Au contraire, je crains de perdre ma place. C'est que, monsieur, quand il s'y met, il n'est pas trop bon tous les jours.

Elle sort.

SCENE VI.

LE COMTE, SCHILLING.

SCHILLING, *au Comte, qui réfléchit d'un air soucieux*. Monsieur le comte paraît pensif.

LE COMTE. Je songe au baron de Kroller, à cette union projetée avec sa fille. J'ai peur que Vilhelm ne nous tienne pas encore sa parole.

SCHILLING. Ne vous a-t-il pas dit à vous-même qu'il est poussé à bout? que son ménage est un enfer; que la jalousie, les pleurs continuels de sa femme l'irritent chaque jour davantage; qu'il est las de sa chaîne et qu'il veut la rompre?

LE COMTE. Sans doute; mais, au fond, il aime sa femme.

SCHILLING. Il la déteste.

LE COMTE. Par boutade.

SCHILLING. Comme il l'aime; et si aujourd'hui le hasard veut qu'il ne soit pas dans sa boutade d'amour, nous l'emportons.

LE COMTE. Le hasard!... une belle sécurité que le hasard!...

SCHILLING. N'avez-vous pas vu comme moi, au bal, les regards enflammés qu'il jetait sur la belle Judith? et ne s'est-il pas engagé à vous donner une réponse définitive?

LE COMTE. Oui... la présence de Judith l'exaltait dans ce moment, et puis, celle de sa mère... cette excellente baronne! une femme de beaucoup d'esprit, et qui tient à marier sa fille!... Elle a pris, je crois, un certain ascendant sur son gendre futur... mais à présent qu'il est loin d'elle, il est calme sans doute?

SCHILLING. Calme! et la confidence de Johanna... Tenez... (*Lui montrant Vilhelm*

qui sort de son appartement avec toute l'apparence d'un homme accablé de douleur. Au Comte.) Regardez-le... le coup est porté!...

LE COMTE. Sa tristesse n'annonce rien de bon : j'aimerais mieux le voir en colère.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VILHELM.

VILHELM, *d'une voix altérée.* Ah!... bonjour, mon oncle!

SCHILLING. Monsieur Vilhelm...

VILHELM. Docteur, je vous salue...

LE COMTE. Bonjour, mon ami; mais tu m'as l'air chagrin, dis-moi donc... t'est-il arrivé quelque malheur?

VILHELM. Johanna ne vous a-t-elle rien appris?

LE COMTE. Oui, ta femme, sans doute... mais tu devais t'y attendre...

VILHELM. Écoutez, mon oncle : ce matin le bal touchait à sa fin, et la pitié pour Mina rentrait dans mon ame, à mesure que s'affaiblissait mon fol enivrement pour la fille du baron de Kroller. Je vous avais promis une réponse définitive : cette réponse, je vous le proteste, était une rupture entre mademoiselle de Kroller et moi! J'étais décidé à souffrir plutôt toute ma vie, que d'abandonner jamais la mère de mon enfant... ma malheureuse femme. Car vous avez beau dire, elle l'est en dépit de toutes vos lois barbares... mais si Mina m'a trompé, si de sa bouche, et je n'en croirai que sa bouche, qui ne sait pas mentir, j'entends l'aveu de sa honte et de la mienne... alors, mon oncle, alors je suis à vous. Mon mariage est rompu et j'épouse Judith. Voilà ma décision, et elle est irrévocable. Maintenant permettez que j'interroge ma femme.

LE COMTE. Et où faut-il que j'attende ta réponse?

VILHELM. Là... dans mon cabinet. Elle est chez elle?

SCHILLING. Oui. (*A part.*) L'imbécile! il s'imagine que les femmes avouent ces choses-là.

Le Comte et Schilling entrent dans le cabinet de Vilhelm.

SCENE VIII.

VILHELM, *seul.*

VILHELM. Me tromper!..... elle que j'ai aimée..... que j'ai prise dans une taverne pour l'élever jusqu'à moi... L'infâme!..... Pourquoi m'a-t-elle trahi? Par vengeance peut-être... Je l'abandonne, je la rends malheureuse, dit-elle? Mais qui d'elle ou de moi est donc le plus malheureux ici? Me laisse-t-elle une minute de repos?..... Si je sors, il faut qu'elle sache où je vais; si je rentre, d'où je viens, et cela, sans relâche..... sans raison. Ne se souciant de rien, ni de l'amour que j'ai pour elle, ni de la haine qu'elle me met dans le cœur... car j'ai fini par la haïr, tant elle m'a persécuté long-temps de ses larmes et de ses cris!... Je ne puis supporter cette affreuse existence..... Tous les combats que je me suis livrés pour rester calme à ses emportemens, tous ces combats m'épuisent, et ma patience est à bout. Parce qu'elle me voit faible, parce que je fuis les querelles auxquelles elle me provoque, parce qu'elle m'a vu pleurer le jour où elle m'a dit : Je suis mère!..... elle abuse audacieusement de mes larmes, elle insulte à ma faiblesse jusqu'à me flétrir dans son honneur, jusqu'à me couvrir de sa honte! Mina, j'ai pu tout vous pardonner; mais ce dernier outrage, vous le paierez de votre vie si vous ne m'aimez plus, et d'une séparation éternelle si vous m'aimez encore.......... (*Il frappe à la porte de la chambre de Mina.*) Ouvrez, madame, ouvrez! c'est moi.

SCENE IX.

VILHELM, Mme HARTMAN.

Pendant cette scène, Schilling entr'ouvre de temps en temps la porte du cabinet de Vilhelm, et écoute.

Mme HARTMAN, *sortant de la chambre de sa fille.* Qui frappe ainsi?

VILHELM. Moi, madame; ne suis-je pas maître chez moi?

Mme HARTMAN. Cet appartement est à ma fille, monsieur, et ma fille est malade... Elle souffre, une chute qu'elle a faite...

VILHELM. Une chute!... et quand donc, si elle n'a pas quitté son appartement hier soir?

Mme HARTMAN. Mais une chute dans sa chambre, monsieur.

VILHELM. Ah! dans sa chambre!... Madame Hartman, je veux parler à votre fille, et cela, tout de suite, sans témoins. Faites-moi l'honneur de vous retirer...

Mme HARTMAN. Monsieur Vilhelm, dans l'agitation où je vous vois, vous me permettrez...

VILHELM. Rien, madame; je vous répète que je veux être seul avec ma femme.

Mme HARTMAN. Au nom du ciel, monsieur, ne lui parlez pas en ce moment!... Elle est malade, et dans son état, la moindre émotion peut la tuer... Elle a plus besoin de secours que de colère... Si je vous voyais calme, monsieur Vilhelm, calme comme je vous ai vu quelquefois,

à la bonne heure... votre présence, loin de lui être nuisible, pourrait lui être agréable, heureuse... mais aujourd'hui!...

VILHELM, *il veut entrer, Mme Hartman s'y oppose.* Ah çà, madame, savez-vous où vous êtes?

Mme HARTMAN. Chez ma fille, monsieur.

VILHELM. Chez le mari de votre fille, madame, de votre fille, qui m'a trompé, qui m'a déshonoré!...

MINA, *paraissant.* Vous êtes bien lâche de le croire, et bien infâme de le dire à ma mère!... (*A Mme Hartman.*) Laisse-nous, je t'en prie!...

A force d'instances, Mme Hartman, se décide à sortir.

Mme HARTMAN, *sortant.* Je sors, ma fille, mais si tu as besoin de moi, appelle, et je t'entendrai!... (*En se retournant, après avoir dit adieu à sa fille, elle aperçoit le comte de Bucholtz et Schilling qui avaient entr'ouvert la porte du cabinet, et la referment précipitamment en la voyant.*) Encore ce comte de Bucholtz! Quel est leur projet?... Le comte!... Ah! si mes soupçons étaient fondés... je lui parlerais, et peut-être aurait-il pitié de moi et de ma fille!...

VILHELM, *avec impatience.* Eh bien! madame!...

Mme HARTMAN. Adieu, adieu, mon enfant!...

Elle sort.

SCENE X.

MINA, VILHELM.

VILHELM, *à part.* Comme elle est pâle!... (*A Mina.*) Vous souffrez, Mina?...

MINA. Oui, monsieur, beaucoup...

Moment de silence.

VILHELM. Vous avez fait une chute, à ce que m'a dit votre mère?...

MINA. Oui, monsieur.

VILHELM, *avec un commencement d'agitation.* Ah! c'est donc vrai?...

MINA. Pourquoi ne le serait-ce pas?

VILHELM, *se contraignant.* Je ne sais, mais... une chute dans votre chambre...

MINA. Et qui vous fait croire que ce soit dans ma chambre?...

VILHELM. Parce que je ne suppose pas que ce puisse être ailleurs!

MINA. Vous pensez donc que je ne sors jamais?

VILHELM. Le jour, sans doute; mais la nuit.

MINA. Quand le jour on est gardée à vue par des valets, monsieur, pourquoi ne prendrait-on pas un peu de liberté la nuit?

VILHELM. Vous évitez de répondre directement.

MINA. Moi... non... faites-moi des demandes précises, et je vous ferai des réponses directes; vous verrez...

VILHEM. Eh bien! madame, eh bien! êtes-vous sortie cette nuit?... Ah! vous hésitez... vous tremblez, madame!... vous êtes donc sortie?

MINA, *avec effort.* Je tremble, monsieur... parce que je souffre... que j'ai la fièvre...

VILHELM, *avec fureur.* Vous êtes sortie, malheureuse! où êtes-vous allée?...

MINA, *le regardant, à part.* Ah! il est jaloux!... il m'aime encore...

VILHELM. Vous plaira-t-il de me répondre?...

MINA, *essayant de se lever.* Vilhelm, mon ami... je vous dirai tout... et vous me pardonnerez, parce que vous comprenez ces douleurs-là; mais, par pitié, aidez-moi à regagner mon appartement, j'ai des vertiges affreux, je n'en puis plus!...

VILHELM, *la forçant de s'asseoir.* Où êtes-vous allée cette nuit? je vous demande!

MINA. Au bal!...

VILHELM. Au bal!... où?

MINA. Ici, chez votre oncle...

VILHELM. Puissiez-vous mentir, Mina!...

MINA. Je ne mentirais pas, au risque de vous perdre: oui, j'étais à ce bal, en domino, perdue dans la foule des masques.

VILHELM. Et vous m'avez vu?

MINA. Je vous ai vu baiser la main d'une femme, et je suis tombée...

VILHELM. Ah! c'était vous?... mais quel démon vous poussait?

MINA. La jalousie!...

VILHELM. Quel est donc votre dessein, et que prétendez-vous, madame?

MINA. Je prétends... je prétends que vous n'épousiez pas la fille du baron de Kroller, monsieur! car on veut rompre notre hymen... je le sais... Croyez-vous que je l'ignore? mais j'ai des droits, monsieur Vilhelm, des droits sacrés, que vous respecterez en dépit de votre oncle, qui rougit de m'avoir pour nièce... en dépit de ce lâche docteur, qui veut se venger sur moi de l'indifférence de ma mère, et en dépit de vous-même, monsieur, qui, repoussant mon amour que vous recherchiez autrefois, ne m'avez jamais pardonné la honte de ma naissance, ni la honte plus grande d'avoir été votre maîtresse.... Qu'ils viennent donc ceux qui veulent me

séparer de vous, me laisser veuve de votre vivant, me laisser sans mari quoique mère; qu'ils viennent ceux-là, je les braverai dans leur infamie... Je suis votre femme, entendez-vous? et je resterai votre femme.

VILHELM. Votre raison s'égare, madame, revenez à vous... Personne ne songe à rompre un mariage aussi heureux que le nôtre.

MINA. Personne!... et vous tout le premier.

VILHELM. Moi!... Si vous disiez vrai, madame, je n'aurais besoin ni de prétexte ni d'aide... car vous n'êtes pas relativement à moi ce que vous croyez être...

MINA, *avec épouvante*. Et que suis-je donc? Mais non, vous voulez m'effrayer, Vilhelm.

VILHELM. Je veux seulement vous éclairer sur vos droits, et vous prouver que je n'aurais besoin de personne pour me délivrer d'un mariage qui est nul, madame.

MINA. Mon mariage est nul!... (*Avec un sourire forcé.*) Et depuis quand?...

VILHELM. Ne riez pas, il le fut dès les premiers jours : toutes les formalités voulues par la loi n'ont pas été remplies, et si je vous l'ai caché, c'était pour ne point irriter votre caractère déjà trop facile à l'emportement..... Vous n'êtes pas ma femme!...

MINA. Je ne suis pas votre femme; mais Vilhelm, vous ne me supposez pas assez folle pour vous croire? Ne nous sommes-nous pas mariés?... le ministre Grudner n'a-t-il pas béni notre union... bien malheureuse, du reste?...

VILHELM. Oui, Mina, bien malheureuse... et toute ce que j'ai souffert par vous, sachez-m'en gré : car je l'ai souffert librement... Aux accès de votre effrénée jalousie, je pouvais vous quitter et ne jamais vous revoir... je n'étais pas lié envers vous... et vous le dirai-je? je ne vous aimais plus.

MINA. Ah! Vilhelm, que vous êtes cruel!.. vous ne m'aimez plus!... mais si, vous m'aimez, car sans cela.... Ecoutez, Vilhelm, vous me brisez le cœur, vous me rendez folle... puisque vous ne m'aimez plus... Mais cela est-il bien vrai?

VILHELM. J'aurais voulu vous le taire; mais cela est vrai.

MINA. Alors, Vilhelm, je ne dois plus me taire non plus, et je vous rendrai confidence pour confidence, franchise pour franchise... La main sur le cœur, je vous le déclare : depuis cette nuit, depuis que je vous ai vu parler et sourire à cette femme, l'amour que je vous portais s'est changé en poison dans mon ame... J'ignore ce que j'éprouve; mais vous regarder me fait mal, vous entendre m'est odieux. Je vous hais, et mon plus grand bonheur serait de vous quitter.

VILHELM. Puissiez-vous être de bonne foi dans ce moment! car, entre nous, il n'y a plus de repos à espérer... d'ailleurs, je vous le répète, notre mariage est nul...

Schilling et le Comte entr'ouvrent de nouveau la porte pour écouter.

MINA. Ce n'est pas possible, monsieur Vilhelm!... nul! et mon enfant!...

VILHELM. C'est là le seul lien qui m'attache encore à vous!

MINA. Dieu m'est témoin que c'est là le seul lien aussi qui m'attache à vous, monsieur!... Mais si je puis renoncer à être votre femme, ai-je le droit de priver mon enfant d'un père?...

VILHELM, *apercevant son oncle et Schilling*. Taisez-vous, taisez-vous! on nous écoute!...

MINA, *le suivant*. Ne me quittez pas, Vilhelm, ne me quittez pas! restez, restez!...

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, SCHILLING.

MINA, *à Vilhelm*. Ils étaient cachés là... (*A part.*) Ah! mon Dieu! dans quel but? je tremble... Peut-être vont-ils profiter de ce que j'ai dit pour rompre mon mariage... (*Haut.*) Mais, Vilhelm, je vous aime.... (*Au Comte.*) Monsieur le comte, je vous en supplie! c'est mon époux; je l'aime, je n'aime que lui!... c'était la colère qui me faisait parler.... Vilhelm, Vilhelm, mon ami, pardonne-moi!... (*Au Comte, avec emportement.*) Monsieur le comte, c'est le père de mon enfant.... il est à moi!... ne l'emmenez pas! Vilhelm, mon cher Vilhelm! je ne serai plus jalouse, je te le jure!... je ne serai plus jalouse!

SCHILLING, *bas au Comte*. Elle va l'emporter.

LE COMTE, *bas*. J'en ai peur.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, JOHANNA, *donnant une lettre à Vilhelm*.

MINA, *jetant les yeux sur la suscription de la lettre*. Une écriture de femme!...

VILHELM. Vous ne serez plus jalouse, disiez-vous...

MINA, *après avoir fait un geste pour prendre la lettre, elle retire sa main*. Non, j'ai confiance en vous, Vilhelm.... lisez : vos secrets ne sont pas les miens.

VILHELM. C'est vraiment heureux qu'il me soit permis de lire. (*Il décachète le billet et lit. Mina se rapproche peu à peu. Vilhelm, bas à son oncle.*) Ah! c'est de la baronne de Kroller...

LE COMTE, *bas*. Celle qui sera bientôt ta belle-mère.

VILHELM, *lisant bas*. « Vous n'êtes pas » galant, monsieur, et pour que ma fille » vous pardonne, il faut qu'elle attribue » votre indécision, votre éternel silence, à » de bien grandes préoccupations.... Je » viens encore de plaider votre cause au- » près d'elle, auprès de mon époux; mais » bientôt ma voix ne sera plus entendue... » Venez donc, monsieur, venez... on vous » attend.... c'est à vous seul désormais » qu'il appartient de défendre votre cause. » Judith, baronne de KROLLER. »

MINA, *qui est parvenue à lire la signature*. Judith!.... Ah! elle vous écrit, cette femme?

Elle veut lui arracher la lettre.

VILHELM. Devant tout le monde, devant une domestique... ah! madame!

MINA. Sans doute, j'ai tort; mais pourquoi ne m'expliquez-vous pas?...

VILHELM. Je n'expliquerai rien, madame.

MINA. Mais répondez donc!.... Judith! Judith!.... cette lettre est d'une femme, et elle est signée Judith, monsieur!...

VILHELM, *à son oncle*. Vous le voyez, c'est un enfer : il m'est impossible d'y tenir.

LE COMTE. Que répondrez-vous à la baronne de Kroller?

VILHELM. Je vais avec vous lui porter ma réponse.

MINA. Ah! mon Dieu!...

VILHELM, *à Johanna, lui montrant Mina qui s'attache à lui*. Empêchez-la de me suivre.

Le Comte et Vilhelm ouvrent la porte du fond. On voit Mme Hartman qui veut entrer.

LE COMTE, *à Mme Hartman*. Que voulez-vous, madame?

Mme HARTMAN. Défendre ma fille, monsieur.

LE COMTE, *à des valets*. Qu'on chasse cette femme.

VILHELM. Mon oncle... ah!... (*Aux domestiques.*) Je vous défends de porter la main sur elle...

Mme HARTMAN. C'est trop de générosité, monsieur Vilhelm.... Quand vous faites pleurer la fille, vous pouvez bien laisser frapper la mère. Ma fille, ma fille! méfie-toi d'eux tous!

Elle sort.

MINA, *tombant à genoux*. Ma mère!.... ah! je me meurs!

VILHELM, *voyant Mina évanouie, sonne et appelle*. Johanna! Johanna!.... Docteur!

Schilling, qui jusque là était resté en observation au fond du théâtre, s'approche de Mina, lui prend la main, et lui tâte le pouls. Des femmes sont entrées, et aident Johanna à secourir leur maîtresse.

SCHILLING, *à lui-même*. Cette agitation... cette fièvre... (*Bas au comte.*) Emmenez M. Vilhelm.

LE COMTE, *à Vilhelm*. Allons.

VILHELM. Je vous suis.

SCENE XIII.

MINA, SCHILLING, JOHANNA, PLUSIEURS FEMMES.

MINA, *revenant à elle, et reconnaissant Schilling, pousse un grand cri*. Ah! laissez-moi, laissez-moi.... je veux être seule.... vous voulez me faire mourir.

Elle rentre dans sa chambre; toutes ses femmes la suivent.

SCENE XIV.

SCHILLING, *seul; puis* JOHANNA.

SCHILLING. Enfin ils sont tous éloignés... seul je reste.... (*Il ferme la porte du fond, puis redescendant la scène.*) Bientôt elle sera mère... Cet enfant, désormais le seul obstacle à nos projets, cet enfant, le comte l'a voulu, il vivra, mais pour nous, pour nous seuls, et Vilhelm ignorera toujours qu'il existe.

JOHANNA, *rentrant avec agitation*. Venez, venez, monsieur le docteur... Ah! j'ai cru qu'elle allait expirer dans nos bras.

SCHILLING. Johanna, voici l'instant peut-être de gagner votre fortune.

JOHANNA. Ah! mon Dieu! je tremble... Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un crime, toujours... car je ne le ferais pas pour tout l'or du monde.

SCHILLING. Un crime!.... ah çà, mais pour qui me prenez-vous donc? Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui assassine? Une pension... pour vous... et puis vous disparaîtrez avec ce malheureux enfant... Ce qu'on exige de vous, c'est le silence!

On frappe à la porte du fond.

LA VOIX DE Mme HARTMAN. Mina, ma fille! ouvre, ouvre-moi!...

JOHANNA. Mme Hartman!

De nouveaux coups se font entendre à la porte du fond, mais plus rudes et plus précipités que les premiers.

SCHILLING. Comment diable est-elle rentrée dans l'hôtel?...

VILHELM, *en dehors*. N'y a-t-il dans cette chambre personne pour ouvrir?

JOHANNA *et* SCHILLING. M. Vilhelm!

SCHILLING. Il ne manquait plus que sa présence... (*Poussant Johanna.*) Allons, entrez, conduisez-moi.

Il quitte avec elle le salon, et entre dans l'appartement de Mina, dont il referme la porte sur lui.

SCENE XV.

VILHELM, Mme HARTMAN.

VILHELM, *introduisant Mme Hartman*. Je vous demande pardon, madame, de vous avoir laissée si long-temps à la porte; mais moi-même, vous l'avez vu, je ne pouvais entrer, je ne me souvenais plus que j'avais sur moi une clef de cet appartement.

Il tient une clef.

Mme HARTMAN, *à part*. Schilling n'est pas là... je m'étais trompée, sans doute... j'ai la tête si malade !.... Monsieur Vilhelm, vous avez dû être surpris de me trouver au bas de l'escalier, pleurant, courant comme une folle... mais je vous l'avoue... je tremblais pour ma fille... je l'ai vue tellement souffrante... Ah! monsieur, combien elle est à plaindre!...

VILHELM. Et pensez-vous, madame, que je ne le sois pas, moi, qui ai tant à souffrir d'être à toute heure, à toute minute du jour...

Mme HARTMAN. Mais, si elle n'était plus jalouse, et elle ne le sera plus, je vous en réponds... elle me l'a promis.... eh bien! vous l'aimeriez encore, n'est-il pas vrai?... Allons, monsieur Vilhelm, allons, vous êtes ému; tenez, je vois des larmes dans vos yeux...quand on pleure, on pardonne... vous lui pardonnez, n'est-ce pas?

VILHELM. Madame Hartman, je me suis conduit jusqu'à cette heure en honnête homme... Je ne mentirai pas à cette conduite, quelque raison que j'aie pour le faire, quels que soient les chagrins que j'éprouve ici, et le bonheur que je pourrais espérer avec une autre épouse. Mais ne vous y trompez pas; ceci n'est pas affection pour la mère, mais amour pour l'enfant qu'elle porte... cet enfant est le seul obstacle à notre divorce. Je viens de le dire à la baronne de Kroller, je le lui ai dit à elle-même, et c'est aussi tout ce que j'avais à vous dire... Madame, je vous salue.

Il marche vers le fond du théâtre. Rentrée du comte de Bucholtz.

SCENE XVI.

LES MÊMES, LE COMTE.

Mme HARTMAN, *à elle-même, sans voir le Comte, qui la regarde et cause au fond avec Vilhelm*. Mais mon Dieu, s'ils se doutaient, s'ils savaient tous qui est ma fille, ils l'aimeraient, ils la rendraient heureuse; car leur mépris pour sa naissance est peut-être pour beaucoup dans tout cela... (*Apercevant le comte de Bucholtz et courant à lui.*) Ah! monsieur le comte!... non, monsieur Frédérick Graff, c'est à vous, à vous seul...

LE COMTE. Frédérick Graff! comment? d'où savez-vous que je m'appelle ainsi?

Mme HARTMAN, *à part*. C'est lui! les gens de l'hôtel ne m'avaient pas trompée. (*Haut.*) Il faut que je vous parle.

LE COMTE, *avec inquiétude*. A quel sujet?

Mme HARTMAN. Au sujet de ma fille, de votre nièce.

LE COMTE, Ma nièce!... elle n'est pas ma nièce, et je la renie...une fille d'auberge! ..

Mme HARTMAN, *avec dignité*. Cette fille d'auberge, monsieur le comte, est la femme de votre neveu, et l'enfant de...

LE COMTE. Que m'importe? (*A part.*) Frédérick Graff!

SCENE XVII.

LES MÊMES, SCHILLING; *puis* JOHANNA.

SCHILLING. Monsieur Vilhelm!

JOHANNA. Ah! mon Dieu! quel malheur!

VILHELM. Eh bien! que se passe-t-il donc?

Mme HARTMAN. Ma fille, je veux, je veux la voir!...

SCHILLING. N'entrez pas, madame, ni vous non plus, monsieur Vilhelm, vous ne feriez qu'ajouter à sa douleur!...

VILHELM. Expliquez-vous!

Mme HARTMAN. Parlez!

SCHILLING, *à Vilhelm*. Une fille vous était née, mais elle est morte!...

VILHELM, *avec désespoir*. Morte!

Mme HARTMAN. O malheureuse enfant!...

Elle marche vers la chambre de sa fille.

SCHILLING, *de l'autre côté, au Comte*. J'ai réussi.

LE COMTE, *bas*. Tais-toi, tais-toi!

Ces derniers mots prononcés à demi-voix ont fait retourner Mme Hartman à l'instant où elle allait disparaître.

Mme HARTMAN. Que disent-ils.

LE COMTE, *affectant le plus grand sang froid, à Mme Hartman*. Vous disiez donc que votre fille était l'enfant...

Mme HARTMAN. D'un assassin!... (*A*

Vilhelm, qui est anéanti sur un fauteuil.) Monsieur Vilhelm, venez, venez, par pitié !

LE COMTE, *bas à Vilhelm.* Ne cède pas.

VILHELM, *bas.* Ah! mon oncle, dans cet instant... laissez-moi.

LE COMTE, *à Schilling.* Avant un mois, Mina ne sera plus sa femme.

ACTE QUATRIEME.

Six ans après.

Un parc. A la droite du public, au premier plan, l'entrée de la maison habitée par Johanna. À gauche, un pan de muraille, au milieu duquel une petite grille surmontée d'une croix noire. Au fond, l'entrée du parc, et, à l'extérieur, une petite colline.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *seul. Il est beaucoup plus cassé qu'aux autres actes. Il entre par la droite pour parler à la cantonnade.*

Taisez-vous, Johanna, taisez-vous! quand je parle, je ne veux pas qu'on me réplique, qu'on me fasse mettre en colère; c'est une faute, c'est une très-grande faute que la colère... et puis, après déjeuner, cela fait mal. (*Avançant en scène.*) Remettons-nous et allons dans cette enceinte faire ma station accoutumée... (*Il montre la grille surmontée d'une croix noire.*) Cette enceinte!... pauvre docteur Schilling, voilà donc ta dernière demeure!... C'était bien la peine de te donner tant de mal pour être quelque chose, d'employer tous les moyens, de ne ménager aucune intrigue pour arriver à la fortune... le jour même où tu devenais propriétaire, où tu emmenais dans une chaise de poste cet enfant que l'on croyait mort, et qu'il nous était si utile de faire disparaître... Ah ! j'en tremble encore, quand j'y pense... écrasé, foulé aux pieds de tes chevaux... et tu n'as eu pour toute propriété qu'une toise de ce terrain pour lequel tu venais de commettre un crime... O justice divine! aussi, moi, pour éviter un pareil sort, je me suis jeté dans les bras de ce Dieu qui avait frappé mon complice... tous les jours je suis venu lui adresser mes prières... là... sur la tombe du docteur... et sans doute... il m'a écouté favorablement... Depuis ce temps, je ne regrette plus les grandeurs, les vanités de ce monde... je ne m'inquiète jamais de ce qui se passe autour de moi ou loin de moi... et je suis devenu le plus tranquille et le plus heureux de tous les hommes... excepté quand on me met en colère... (*Il marche lentement vers la grille. — Ici on voit Mme Hartman et Mina, très-pauvrement vêtues, descendre la colline au fond du théâtre, puis elles disparaissent un instant dans la coulisse. — Le Comte en s'éloignant :*) O mon Dieu! je te remercie de tous les bienfaits que tu m'envoies!... tu m'avais donné une vie un peu orageuse ; mais tu me dédommages dans ma vieillesse.

Il disparaît. Entrée de Mme Hartman et de Mina.

SCENE II.

MINA, Mme HARTMAN.

MINA. Oui, ma mère, oui, c'est ici!... personne... entrons.

Mme HARTMAN. Ma pauvre Mina, tu l'as voulu, et je t'ai suivie, et je te suivrai, ma fille, quelque part que tu veuilles me conduire ; mais quel est ton dessein?

MINA. Le sais-je? est-ce moi qui ai eu cette idée de revoir le séjour qui fut témoin de mon bonheur, pour le rencontrer peut-être, lui, par qui j'ai tant souffert?... Non, vous le savez bien, ma mère... la veille du jour où il devait épouser ma rivale... j'ai quitté ma patrie... et je suis partie pour la France; vous étiez avec moi, vous avez partagé toutes mes peines; ainsi que moi, vous commencez à subir les horreurs de la pauvreté, puisque ce fatal mariage vous a fait abandonner votre auberge, notre unique fortune.

Mme HARTMAN. Ah ! c'est de là que datent tous nos malheurs.

MINA. Mais, il y a quelques jours, de retour, après six ans d'absence, ignorant ce qui s'est passé pendant tout ce temps, je reçois une lettre de Johanna; elle me parle de consolation, d'espérance... ce n'est pas tout... elle veut me voir, elle me supplie de venir visiter ce parc... Là, dit-elle, il lui sera possible, à elle que j'ai rendue si heureuse autrefois, de me prouver sa reconnaissance.

Mme HARTMAN. Que veut-elle dire?

MINA. Je l'ignore; mais une pensée, une seule, ma mère, m'a guidée jusqu'ici... je ne l'ai pas dit à Johanna; mais je me suis rappelé une parole qui lui est échappée, il y a bien long-temps... oui, à cette époque où ils m'ont rendue tellement malheureuse, que je venais de donner à ma fille la mort presque en même temps que l'existence... je pleurais... et elle pleurait aussi, Johanna!.. Dites-moi, je vous en supplie, m'écriai-je, dites-moi où ils ont enseveli mon enfant... Elle hésita... elle semblait ne vouloir pas me répondre... on lui avait défendu sans doute de m'accorder cette dernière consolation... j'insistai, elle parla enfin; elle désigna en tremblant à voix basse cette terre... la terre de Valstein... et puis, j'oubliai cela... malheureuse que j'étais, j'oubliai tout... car j'étais folle... aujourd'hui, mes souvenirs me reviennent... J'éviterai la présence de Vilhelm, de son oncle... jamais... jamais je ne veux les revoir; mais je ne partirai pas... non, je ne partirai pas sans avoir dit adieu à la tombe de ma pauvre fille.

Mme HARTMAN. Et moi aussi, j'ai mon projet, que déjà je voulais accomplir... le jour même de cette séparation; mais je ne sais quelle fausse honte m'a retenue... et puis... j'avais encore un reste d'opulence à partager avec toi... tu voulais absolument fuir l'Allemagne... je t'ai suivie... Maintenant... nous avons épuisé nos dernières ressources... il le faut... je n'hésiterai plus... et je l'espère, je réussirai.

MINA. Comment?... que veux-tu faire?

Mme HARTMAN. Attends! quelqu'un!

MINA. Johanna!

Mme HARTMAN. Je te laisse... et je vais tenter une épreuve qui m'est bien pénible... mais pour toi, ma fille, j'aurai du courage... Espérance!... espérance!...

Elle sort. Johanna entre d'un autre côté.

SCENE III.

MINA, JOHANNA.

MINA. Venez, venez, Johanna.

JOHANNA. Ah! vous voilà, madame... ma bonne maîtresse... Je commençais à ne plus espérer... attendez...

Elle regarde autour d'elle.

MINA. Oh! oui, vous avez raison, il ne faut pas qu'il nous surprenne, lui!

JOHANNA, *à part*. Que lui dire pour la retenir ici et faire qu'elle se rencontre avec M. Vilhelm?

MINA. Que dites-vous donc?

JOHANNA. Rien... Je vais chercher quelqu'un que sans doute vous aurez plaisir à voir.

MINA. Quelqu'un, lui, sans doute!.... oh! non, je ne veux pas, je ne veux pas.

JOHANNA. Ce n'est pas lui.

MINA. Johanna... une seule chose, une seule, et je pars... vous en souvenez-vous? vous me l'avez dit : ici dans ce parc, la tombe de ma fille... où est-elle?... où est-elle? il faut que je la voie.

JOHANNA. Ah! mon Dieu, madame, la tombe de votre fille... mais pourquoi de pareilles idées?

MINA. Au nom du ciel!... répondez-moi... mais parlez, parlez donc!

JOHANNA. C'est que... si M. le comte venait à entrer...

MINA. Eh bien! je ne le crains plus, cet homme! Me faire du mal n'est plus en sa puissance... et d'ailleurs, je ne suis plus redoutable pour lui.... Il ne vous en voudrait pas, Johanna... ma bonne Johanna... Vous m'avez aimée autrefois... vous avez pleuré avec moi... Eh bien! n'hésitez pas, par grâce, par pitié! On ne peut pas refuser à une pauvre mère qui pleure de lui montrer la tombe de son enfant.

JOHANNA. Mon Dieu! mon Dieu! que lui dire?

MINA. Eh bien!

JOHANNA. Eh bien! madame... puisque vous l'exigez...

MINA. Ah! ma chère Johanna!

JOHANNA. Eh bien! c'est...

MINA. C'est...

JOHANNA, *montrant la grille*. Là!

MINA. Ah! je cours.

SCENE IV.

LES MÊMES, CAROLINE, *accourant*.

CAROLINE. Johanna! Johanna, si tu savais!... quel bonheur!

Le son de sa voix fait retourner Mina, qui allait disparaître.

JOHANNA. Ah! la voici.... viens, viens donc, mon enfant!... Regardez, madame! regardez donc comme elle est jolie!

MINA. En effet.

CAROLINE. Tu ne sais pas?... j'ai vu bon ami!... loin, bien loin.... il vient! nous allons le voir.

MINA. Cette enfant... Johanna... qu'est-ce donc que cette enfant?

JOHANNA. Une orpheline.

MINA. Ah! une orpheline... si jeune, et privée de sa mère... pauvre petite!... Dis-moi, comment t'appelles-tu?

CAROLINE. Caroline.

JOHANNA. Embrassez-la donc, madame. (*Hésitation de Mina.*) Allons, embrassez-la. (*A part.*) Elle restera.

MINA, *à Johanna, après avoir embrassé la petite fille.* Quel âge a-t-elle?

JOHANNA. Quel âge? cinq ans.

CAROLINE. Non... j'en ai six.

MINA. Six ans!

JOHANNA. Cinq ou six, nous ne savons pas au juste.

MINA. Et dis-moi, Caroline, quelle est cette personne dont tu parlais tout-à-l'heure que tu as vue venir, loin, bien loin?

CAROLINE. Eh bien! c'est bon ami... c'est Vilhelm.

MINA. Vilhelm!

CAROLINE. Est-ce que tu le connais? Il est bien gentil, va, et je l'aime bien!....

MINA, *à elle-même, sa figure a repris un air sombre.* Vilhelm!... et je tendrais les bras à cette enfant.... c'est sa fille peut-être....

JOHANNA, *bas.* On le dit, mais je ne le crois pas....

MINA. Sa fille! et celle d'une rivale...... Ah! grand Dieu!

CAROLINE. Eh bien! tu ne me dis plus rien.

MINA, *allant s'asseoir.* Va-t'en, va-t'en! laisse-moi, laisse-moi!

CAROLINE. Ah! tu n'es plus gentille, toi, et je le dirai à bon ami.

JOHANNA. M. Vilhelm! déjà! J'aurais mieux aimé....

SCENE V.

LES MÊMES, VILHELM.

CAROLINE. Bonjour, bon ami!

Vilhelm l'embrasse.

MINA. Ciel! c'est lui!...

Elle veut sortir.

CAROLINE, *la retenant.* Eh bien! ne t'en va pas, n'aie donc pas peur, je ne lui dirai rien.

VILHELM, *la regardant.* Ces traits!... est-il possible?

MINA. Vous avez peine à me reconnaître, n'est-ce pas?

JOHANNA. Monsieur... Je puis vous assurer qu'il n'y a pas de ma faute.

VILHELM, *regardant toujours Mina.* C'est bon!... emmenez cette enfant.

CAROLINE. Comme tu la regardes!... est-ce que tu vas la gronder?... Ah! bon ami, faut pas être méchant. Adieu! (*A Mina.*) Adieu, toi...

Elle sort emmenée par Johanna.

SCENE VI.

MINA, VILHELM.

VILHELM. J'étais loin de m'attendre, madame...

MINA. A me revoir, monsieur? Ne craignez rien... je ne tarderai pas à vous délivrer de ma présence.

VILHELM. Me délivrer... Ce mot est dur, madame, et vous ne pouvez croire que j'aie une telle pensée.

MINA. Ne l'aviez-vous pas, lorsque vous avez fait déclarer que notre mariage était nul, que j'avais été votre maîtresse, et non point votre femme?

VILHELM. Cette rupture, vous-même ne la demandiez-vous pas tous les jours?

MINA. Oui, monsieur; depuis que votre fille était morte, malheureux l'un par l'autre, aucun lien ne devait plus nous unir : et, je l'avoue, c'est sans regret que j'ai cessé d'être votre femme.

VILHELM. Pourquoi donc vous retrouvé-je aujourd'hui dans ces lieux, où vous ne pouviez manquer de me revoir?... Est-ce pour renouveler les chagrins que votre caractère nous a causés à tous les deux?

MINA. Mon caractère? Dites le vôtre, monsieur.

VILHELM. Enfin, madame, vous ne m'avez pas répondu... quel motif..?

MINA. Quel motif? (*A part.*) Il ne le comprendrait pas, lui... car depuis longtemps il ne m'aime plus!

VILHELM. Eh bien?

MINA. Ma mère avait à parler à Johanna, je l'ai accompagnée.... Je l'attends.... et toutes les deux nous allons de nouveau quitter l'Allemagne, mais cette fois pour n'y point revenir.

VILHELM. Quitter l'Allemagne... Écoutez-moi, madame, au moment de nous séparer à tout jamais... plus de reproches ni de colère... Je n'examine plus si vous eûtes des torts envers moi; je conviendrai, si vous le voulez, que seul je fus coupable... ou plutôt qu'une misérable destinée a pesé sur l'un et l'autre, que nos cœurs ne pouvaient se comprendre, que nos caractères ne se ressemblaient pas, et que cette rupture était indispensable pour votre bonheur comme pour le mien.... Mais vous avez porté le titre de mon épouse; mais vous avez été trop peu de temps, hélas! la mère de mon enfant... Je puis donc vous parler avec franchise... et vous, me répondre avec confiance; je puis m'informer de votre situation sans que vous ayez à en rougir... Mina, avouez-le, cette situation... n'est pas

heureuse... Oh! je le sais, jusqu'à ce jour un faux orgueil vous a empêchée d'en convenir, vous a fait rejeter toutes les offres que vous faisait un ami.

MINA, *à part*. Un ami!... et il a brisé toute mon existence! et il est le mari de Judith de Kroller!

VILHELM. J'ai vu toutes les lettres de refus que vous avez écrites à mon notaire... mais songez-y pourtant... vous n'êtes pas seule à souffrir... votre mère...

MINA. Ma mère!... monsieur, ma mère et moi, nous ne demandons rien... et nous offrir, c'est nous faire une nouvelle insulte. Pourquoi cette compassion, lorsque moi, je ne me plains pas de mon sort? Un tribunal a décidé que je n'étais pas votre femme, eh bien! moi, je vous déclare que je ne suis point votre maîtresse, et je ne vous dois aucun compte sur ma situation.

VILHELM. Vous le voyez... toujours la même... vous faisant un jeu cruel de méconnaître mes intentions, de dénaturer mes paroles!... Mina, je vous en conjure.

MINA. Monsieur... voici ma mère, je suppose que vous n'avez plus rien à me dire.

VILHELM. Rien... Adieu, madame.

MINA. Adieu.

VILHELM. Pour toujours!

MINA. Pour toujours.

Sortie de Wilhelm. Mme Hartman entre au même instant et le voit s'éloigner.

SCENE VII.

MINA, Mme HARTMAN.

Mme HARTMAN. M. Vilhelm!... eh bien! ma fille?

MINA. *Elle fond en larmes dans les bras de sa mère; puis, relevant sa tête comme frappée d'un souvenir, elle s'écrie :* Ah! mon enfant! mon enfant!...

Elle sort du côté où elle supposé que sa fille est ensevelie.

SCENE VIII.

Mme HARTMAN, *seule*.

Pauvre Mina!... quel sera le terme de ses douleurs?... Et je n'ai pu joindre, moi, le comte de Bucholtz..... Mais suivons-la d'abord, ne l'abandonnons pas à son désespoir. (*Regardant dans la coulisse, à droite.*) La voilà qui se prosterne au pied de cette tombe!... Ah! mon Dieu! je ne me trompe pas!... auprès d'elle... un vieillard à genoux!... c'est lui!... c'est le comte!... que signifie?...

SCENE IX.

Mme HARTMAN, MINA, LE COMTE.

MINA. Non, cela n'est pas, cela ne peut pas être... vous, monsieur, mon plus cruel ennemi, mon persécuteur... prosterné là, devant ce tombeau!

LE COMTE. Eh bien! que vous importe? qui êtes-vous donc? et qui vous a permis de venir me troubler lorsque je médite, lorsque je prie?

MINA. Qui m'a permis?... qui je suis? mais elle est à moi, cette tombe, elle m'appartient : c'est celle de ma fille.

LE COMTE. Vous êtes folle!... c'est celle du docteur Schilling.

MINA *et* Mme HARTMAN. Du docteur!

MINA. Oh! non, vous me trompez, n'est-ce pas?... C'est un nouveau chagrin que vous voulez me faire?... ce que vous dites... vous ne pouvez le croire... c'est bien ma fille, n'est-ce pas? qui repose dans cette enceinte?

LE COMTE. Du tout : c'est le docteur, mon pauvre ami Schilling... qui m'a rendu tant de services, et envers qui le ciel s'est montré si sévère.

MINA. Le docteur... oh! mais cela est affreux... et c'est sur lui qu'ils m'ont fait verser des larmes! Et ma fille... ma pauvre enfant! ils ne me l'ont montrée ni vivante ni morte... Mais pourquoi me disait-elle donc, Johanna, que cette tombe était celle de mon enfant, ma pauvre fille... dont la mort a été le présage de toutes mes infortunes?... Le docteur! mais c'est lui qui est venu m'annoncer que ma fille était morte!... et depuis ce jour, je la pleure encore, folle que je suis!... Mais il faut bien que je la pleure... car depuis ce jour je n'ai pas eu de bonheur pour me faire oublier celui-là!

Mme HARTMAN, *la soutenant*. Ma pauvre enfant, calme-toi!

MINA. Oh!... Johanna!... Johanna!... il faut que je la voie.

Elle entre dans la maison de Johanna.

SCENE X.

LE COMTE, Mme HARTMAN.

LE COMTE. Si c'est Johanna qui vous a laissée entrer ici, dès aujourd'hui, elle n'est plus à mon service : je suis vieux... j'ai besoin de repos, et je ne dois pas souffrir...

Mme HARTMAN. Écoutez-moi, monsieur le comte... ou plutôt monsieur Frédérick Graff... il faut, il faut m'entendre.

LE COMTE. Frédérick Graff!... encore! faudra-t-il donc que cette femme m'appelle toujours ainsi?

Mme HARTMAN. Regardez-moi bien, et cherchez à vous rappeler qui je suis.

LE COMTE. Eh! je vous reconnais bien: vous êtes madame Hartman, l'aubergiste.

Mme HARTMAN. Je suis Annah Verner!

LE COMTE. Annah Verner!... Attendez donc... oui, c'est cela... je me rappelle... une servante!... deux cents florins... un enfant...

Mme HARTMAN. Oui, cette jeune femme qui était là, pâle, malade, dont les forces sont épuisées par le chagrin, par la misère. ... monsieur le comte, c'est votre fille...

LE COMTE. Ma fille! qu'est-ce que vous dites?

Mme HARTMAN. Oh! il faut que je la voie bien à plaindre, pour que je vienne vous dévoiler le mystère de sa naissance... mais si je ne vous parlais aujourd'hui... dans quelques jours peut-être, votre enfant mourrait de faim... Elle n'acceptera rien de celui qui fut son mari... mais de vous, monsieur, de vous, ce n'est pas un bienfait, c'est un devoir que je réclame..... Et tout le monde vous dira que vous, homme religieux, et qui songez tant au salut de votre ame, vous devez d'abord secourir et protéger votre enfant.

LE COMTE. Mon enfant! Jamais! cela n'est pas! Je vous reconnais bien pour madame Hartman, je vous reconnais même, si bon vous semble, pour AnnahVerner... quoique vous soyez un peu changée depuis ce temps-là... mais elle, ma fille, jamais! jamais!... Je vous laisse, madame... je ne reconnaîtrai rien... je n'avouerai rien... un repentir sincère a expié les fautes de ma jeunesse..... et maintenant qu'on me laisse mourir tranquille! je ne veux plus m'occuper des choses de ce monde..... Adieu, adieu! madame!

Il sort.

SCENE XI.

Mme HARTMAN, MINA.

Mme HARTMAN. Il est impitoyable!... ô mon Dieu! qu'allons-nous devenir?

MINA, *rentrant*. Elle refuse de me répondre! elle hésite!... elle tremble en ma présence..... Johanna! Johanna aussi m'avait trompée... mais pourquoi? dans quel but? Pourquoi me dire que là était la tombe de ma fille? peut-être... ah! ma mère!... mais aidez-moi donc, cherchez donc avec moi quel peut être le motif de ce mensonge?

Mme HARTMAN. Que veux-tu que je te dise? Que deviner dans cet amas de perfidies et d'intrigues?... et cependant...oui, ils t'ont menti en te désignant l'endroit où elle repose.

MINA. Eh bien?

Mme HARTMAN. Eh bien! ils t'ont menti peut-être en t'annonçant qu'elle était morte.

MINA. Ah! je n'osais le dire... mais cette pensée... je l'avais aussi, ma mère... Ah! tenez, regardez.

Mme HARTMAN. Un enfant!

MINA. Oui, je l'avais oublié...

Elle court au-devant de Caroline.

SCENE XII.

LES MÊMES, CAROLINE.

MINA. Viens, viens, Caroline; assieds-toi là, sur mes genoux... Mais vois donc, ma mère, vois comme elle est belle, cette enfant!

Elle l'embrasse, ainsi que Mme Hartman.

CAROLINE. Ah! vous me faites mal..... j'ai peur!...

MINA. Peur!

Mme HARTMAN. Rassure-toi, ma bonne petite...

MINA. Ecoute... et réponds-moi... Ton âge, tu me l'as dit... six ans, n'est-ce pas? C'est bien cela.

CAROLINE. Oui, six ans... c'est maman Johanna qui se trompait... ce n'est pas moi...

Mme HARTMAN. Et ton père, tu ne le connais pas...

CAROLINE. Mon père... non.

MINA. Ta mère?

CAROLINE. Maman Johanna?

MINA. Non, ta véritable mère... celle qui t'a donné la naissance...

CAROLINE. Elle est morte!

MINA. Morte!

Mme HARTMAN. Qui t'a dit cela?

CAROLINE. Toujours Johanna...

MINA. Toujours elle!

Mme HARTMAN. Mais tu ne sais rien de plus... tu n'as rien vu, rien entendu..... tu ne te rappelles rien qui ait rapport à elle?

CAROLINE. A qui donc?

MINA. A ta mère...

CAROLINE. Non, rien du tout.

MINA. O mon Dieu!

CAROLINE. Seulement... attendez... quelquefois, pendant que je suis à jouer..... à

cueillir des fleurs pour bon ami, maman Johanna ne fait pas attention à moi... et elle a l'habitude de parler toute seule.

LES DEUX FEMMES. Eh bien?

CAROLINE. Eh bien! moi, j'ai l'habitude d'écouter tout en jouant..... et un jour.... je me rappelle bien, j'ai entendu : C'est affreux! arracher un enfant des bras de sa mère... et c'est moi... c'est moi...

Mme HARTMAN. Ciel!

MINA. Continue, continue.

CAROLINE. Et puis elle m'a regardée en pleurant, et elle a dit : Pauvre petite!.... pauvre mademoiselle Mina!

LES DEUX FEMMES, *poussant un cri*. Ah!

CAROLINE. Est-ce que vous la connaissez, Mlle Mina?

MINA, *pressant Caroline sur son cœur*. Mon enfant!... (*Etonnement de la petite fille.*) Ah! les infâmes!... ils ont dit à la mère : Ta fille est morte!... et à la fille : Tu n'as plus de mère!...

Mme HARTMAN. Plus bas! plus bas!

MINA. Maintenant, je ne crains plus sa présence, à lui... j'irai le trouver, et je lui dirai : Voilà ta fille... je t'aime encore..... et il me tendra les bras.

Mme HARTMAN. Que dis-tu?... Oublies-tu donc que le jour où nous avons quitté l'Allemagne, on préparait pour le lendemain ce fatal mariage avec Mlle de Kroller?

MINA. En effet...marié!... marié!.... et moi, il refuserait peut-être de me laisser ma fille... Ah! quel parti prendre?... que faire?

Mme HARTMAN. Eh bien! cet enfant... il est à toi... emmenons-le.

MINA. Oui, à l'instant même... viens, Caroline... suis-moi.

CAROLINE. Où donc?... je ne veux pas.

MINA. Tu ne veux pas? et ta mère, ta pauvre mère, tu ne l'aimes donc pas..... tu ne veux pas la revoir?

CAROLINE. Puisqu'elle est morte!

MINA. Mais, si tout d'un coup tu apprenais qu'elle existe, que lui dirais-tu?

CAROLINE. Rien... je ne la connais pas...

MINA. L'aimerais-tu bien, ta mère, si elle vivait?

CAROLINE. Oui, si elle était bonne.

MINA. Si elle t'aimait comme je t'aime?

CAROLINE. Oui.

MINA. Si elle te caressait comme je te caresse?

CAROLINE. Oui.

MINA. Si elle te disait : Caroline, ma fille, il faut me suivre, quitter pour moi ce château... ce parc... le ferais-tu?

CAROLINE. Oui, pourvu qu'elle emmène avec moi bon ami et Johanna.

MINA. Cruelle enfant!

Mme HARTMAN. Allons, Mina, viens vite... nous n'avons pas un instant à perdre.

CAROLINE. Mina!... Tu t'appelles Mina?...

MINA. Oui, c'est moi qui suis Mina..... c'est moi qui suis ta mère...

CAROLINE. Ma mère!...

MINA. Je la suis!... tu es à moi, à moi seule, entends-tu?..... on t'a volée à mon amour... Mais tu m'appartiens, personne ne pourra t'enlever à moi... tu es ma fille, mon enfant... tout ce que j'aime au monde. Ah! partons... partons!...

Caroline s'est enfuie des bras de Mina. Mme Hartman la prend dans les siens et l'emporte.

CAROLINE, *criant*. Au secours! au secours! Johanna, au secours! Johanna! Vilhelm! Johanna!

SCENE XIII.

LES MÊMES, VILHELM, *entrant par le fond*, JOHANNA *par la droite*.

JOHANNA. Arrêtez! arrêtez!

MINA. Ciel! Vilhelm!... Monsieur, cet enfant... c'est le nôtre...

VILHELM. Que dit-elle?

MINA. Par pitié... laissez-la-moi... Vous êtes riche, vous... les honneurs, la fortune, vous dédommageront de cette perte..... mais moi, je n'ai rien... rien!..... Ah! pardon, il y a une heure, touché de mon infortune, vous m'avez offert des secours que j'ai refusés avec dédain..... eh bien! je les réclame à présent, pour elle, pour ma fille... mais par pitié, par grâce, laissez-la-moi... laissez-moi mon enfant.

VILHELM. Madame... Mina... revenez à vous... Qui a pu vous donner de pareilles idées?... c'est du délire, de la folie.. cette enfant n'est pas la vôtre.

MINA. Cette enfant n'est point la mienne?...Tenez, tenez, regardez... mais regardez donc...

Elle lui montre Johanna, qui tombe à ses pieds.

JOHANNA. Grâce! grâce pour moi!.... mais si je n'avais pas été leur complice, ils l'auraient tué, votre enfant.

VILHELM. Il est donc vrai!... ma fille!... et vous... toi, ma chère Mina...

MINA. Arrêtez! vous ne devez plus me donner ce nom... Cette femme..... cette Judith de Kroller, à laquelle vous m'avez sacrifiée...

VILHELM. Non, Mina... je n'ai jamais aimé que toi...

MINA. Et cependant vous êtes marié.....

VILHELM. Marié !... non.

MINA. Comment...?

Mme HARTMAN. Est-il vrai ?

MINA. Vilhelm !... ah ! ne me trompez pas.

VILHELM. Cet hymen, l'ambition l'avait dicté, c'est elle aussi qui m'empêcha de le conclure. Le jour même où nous devions signer le contrat, mon oncle venait de retomber en disgrâce, et le baron de Kroller ne voulait plus de moi pour son gendre... Ainsi, Mina, tu es à moi... toujours à moi. . voici le lien qui doit nous réunir à jamais... et je puis embrasser en même temps mon enfant et ma femme.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

32a



LE CAPITAINE ROLAND,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Varin, Desvergers et Edouard,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 23 JUIN 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE CAPITAINE ROLAND....	M. LAFONT.	FREYTAG, prétendu de Nancy.	M. ARMAND.
NAUDIN, ancien maître de pension..................	M. LEPEINTRE j°.	GABRIELLE, jeune orpheline.	Mme THÉNARD.
		NANCY, nièce de Naudin.....	Mme C. JOUVENEAUX

La scène se passe à Lauterbourg, dans la maison de Naudin.

Le théâtre représente un salon bourgeois. Porte au fond, donnant sur un jardin; une porte à gauche, ainsi qu'une cheminée, surmontée d'une glace. A droite, une croisée ayant vue sur le jardin; du même côté, une table et tout ce qu'il faut pour écrire. Fauteuils, chaises, etc.

SCENE PREMIERE.

NANCY, *puis* FREYTAG.

Au lever du rideau, Nancy est devant la glace, occupée à arranger sa coiffure.

NANCY. Dieu! comme mes cheveux vont mal aujourd'hui!

FREYTAG, *entrant*. Ah! je vous y prends, mademoiselle Nancy.

NANCY. Tiens! c'est vous, monsieur Freytag?

FREYTAG. Toujours à votre toilette?

NANCY. C'est qu'aujourd'hui nous attendons du monde... des étrangers...

FREYTAG. Des jeunes gens, peut-être?

NANCY. Allons, vous voilà tout de suite avec vos idées... Eh bien! vous ne le saurez pas, pour vous apprendre.

FREYTAG. Ma chère Nancy, il faut avoir toute ma patience pour vous aimer, c'est-à-dire une patience d'Allemand; car, ici, à Lauterbourg, ville française sur les bords du Rhin, nous sommes Allemands de complexion, et c'est fort heureux.

NANCY. Heureux... jusqu'à un certain point...

FREYTAG. Je ne dis pas ça pour vous; et voilà l'inconvénient d'habiter la frontière.

AIR *de la Robe et les Bottes*.

Oui, nos cœurs, ne vous en déplaise,
Sont, à coup sûr, d'un pays différent :
Vous aimez comme une Française;
Moi, je soupir' comme un Allemand.
Un cœur français, je le vois avec peine,
Offre à l'amour un terrain trop léger,
Et ma tendresse est un' plante indigène
Qui dépérit sur un sol étranger.

Oui, mademoiselle Nancy, vous êtes trop légère, tandis que M. Naudin, votre oncle, est doué d'une pesanteur complètement tudesque; c'est un homme qui ne peut jamais prendre un parti. Toutes les fois que je lui parle de notre mariage, et depuis six mois je lui en parle tous les jours!... savez-vous quelle est sa réponse?

NANCY. Sans doute... il n'en a qu'une pour toutes les circonstances: « Nous verrons ça, nous verrons ça... »

FREYTAG. Et, comme il ne voit jamais rien, ça peut se prolonger indéfiniment.

NANCY. Dam! c'est son caractère!...

FREYTAG. Mais on en sort, de son caractère! Il n'y aurait rien de plus gênant qu'un caractère, si on ne pouvait pas en sortir. Moi, je vous avertis que je vais m'échapper du mien...

NANCY. Tant mieux! vous ne pouvez qu'y gagner; car vous êtes jaloux, méfiant, querelleur... L'autre jour, vous avez encore cherché dispute à un jeune homme, parce qu'il me regardait...

FREYTAG. Eh bien! oui... j'enrage... je suis méchant... Il y a des momens où je voudrais tuer tout le monde!

NANCY. Taisez-vous! taisez-vous! voici mon oncle!

SCENE II.

LES MÊMES, NAUDIN.

NAUDIN, *entrant d'un air pensif.* En vérité, plus je réfléchis à ce qui m'arrive, et moins je sais quel parti prendre...

FREYTAG. Monsieur Naudin, je vous souhaite le bonjour.

NAUDIN. Ah! ah! qu'est-ce que tu viens faire ici?

FREYTAG. Toujours la même chose. Je venais vous demander...

NAUDIN. C'est bien, nous en parlerons plus tard...

FREYTAG. Non, monsieur Naudin, je ne veux plus attendre : mon père est riche, il veut m'établir, et, pour dot, il me cède sa brasserie, qui est une des plus considérables du pays; ainsi, rien ne vous empêche de vous décider.

NAUDIN. Nous verrons ça, nous verrons ça...

FREYTAG. Mais pourquoi pas tout de suite? Il me semble que vous me connaissez depuis assez long-temps; j'ai été votre élève, quand vous teniez une pension de jeunes gens; c'est vous, homme vénérable, qui avez formé mon esprit et mon cœur.

NAUDIN. C'est vrai; je dirai même que tu étais très-fort en latin.

AIR *du Château perdu.*

L'instruction n'est jamais inutile,
Tu le verras quand tu seras brasseur :
Relis souvent Cicéron et Virgile...

FREYTAG.

Ah! je les ai trop lus pour mon malheur;
Dans mon état c'est fort peu nécessaire.

NAUDIN.

C'est le moyen, mon cher, de te pousser.

FREYTAG.

Je n'en sais pas mieux fabriquer la bière.

NAUDIN. Non.

Mais tu sauras mieux la faire mousser...
Tu n'en sais pas mieux fabriquer la bière,
Mais tu sauras mieux la faire mousser.

FREYTAG. Alors, monsieur Naudin, d'après votre manière de voir...

NAUDIN. Sans doute, je t'estime beaucoup; mais, pour aujourd'hui, il m'est impossible... je suis tellement occupé...

FREYTAG. Je ne vous demande qu'un mot, un seul mot... Oui, ou non?

NAUDIN. Je n'ai pas le temps, laissez-moi tranquille.

FREYTAG. Monsieur Naudin, je ne peux plus vivre comme ça, il me faut absolument une réponse.

NAUDIN. Freytag, mon ami, puisque te voilà, tu peux me rendre un grand service.

FREYTAG, *vivement.* Volontiers, monsieur Naudin.

NAUDIN. Fais-moi le plaisir de t'en aller.

FREYTAG, *exaspéré.* Eh bien! non!... je ne m'en irai pas...

NAUDIN. Ah! tu oses me braver!

NANCY. Calmez-vous, mon oncle, vous voyez bien qu'il ne sait pas ce qu'il dit.

NAUDIN. T'en iras-tu? oui, ou non?

FREYTAG. Je n'ai pas le temps.

NANCY, *à Freytag.* Ne le fâchez pas... Sortez, je vous en prie.

FREYTAG. Dieu! que je suis malheureux!

NAUDIN. C'est qu'il ne s'en va pas!

FREYTAG. Si fait! je pars; mais je reviendrai, je vous en préviens; je veux savoir à quoi m'en tenir, aujourd'hui, pas plus tard.

NAUDIN. Va-t'en! va-t'en! ou il t'arrivera malheur.

FREYTAG. Patience! vous me reverrez bientôt.

Il sort par le fond.

SCENE III.

NAUDIN, NANCY.

NANCY. Enfin, le voilà parti!

NAUDIN. Le petit drôle! me mettre en colère un jour comme celui-ci, où j'ai besoin de tout mon sang-froid, de toute ma tête! Dis-moi, Nancy... as-tu fait préparer une chambre pour le capitaine Roland?

NANCY. J'ai pensé au pavillon du jardin, et j'y ai conduit son domestique... il s'est chargé de le préparer lui-même; cependant, j'irai donner un coup-d'œil.

NAUDIN. Tu feras bien... Et cette petite Gabrielle qui n'arrive pas!

NANCY. C'est qu'il y a loin d'ici à Strasbourg, où elle est en pension.

NAUDIN. Ce n'est pas une raison. Hier, aussitôt que j'ai reçu la lettre du capitaine, j'ai dépêché une voiture, d'excellens chevaux; elle devrait être ici.

NANCY. Pourquoi vous tourmenter?... vous n'attendez pas le capitaine aujourd'hui?

NAUDIN. Peut-être!... Sa lettre n'est pas positive à cet égard-là, et si par hasard il arrivait le premier...

NANCY. Mon Dieu! il n'y aurait pas grand mal, et, à votre place, je lui dirais tout de suite la vérité.

NAUDIN. Nous verrons ça... nous verrons ça... tu ne connais pas comme moi toutes les circonstances de l'événement, tu étais trop jeune; il y a de ça à peu près dix ans... oui, c'était au mois d'octobre

1805, et nous voilà à la fin de 1815 : c'est bien dix ans... J'étais alors maître de pension, et on lisait au-dessus de ma porte : « Maison d'éducation, Naudin, instituteur, enseigne le latin, le grec, l'écriture, les belles-lettres, et tous les arts d'agrément. » Ça faisait un effet superbe. Un jour, c'est-à-dire, non, c'était une nuit, puisqu'il était onze heures du soir; je m'en souviendrai toute ma vie; on frappe à la porte de mon établissement; je crus d'abord que c'était quelque soldat blessé qui réclamait des secours, car depuis le matin les blessés abondaient dans la ville; l'armée française s'était battue la veille, de l'autre côté du Rhin. Je me lève, j'ouvre ma porte, et, au lieu d'un blessé, je vois entrer un maréchal-des-logis, tout jeune, dix-huit ou vingt ans... frais, dispos et très-joli garçon...

NANCY. C'était le capitaine Roland?...

NAUDIN. Je ne te parle pas de capitaine, je te dis un maréchal-des-logis; il tenait par la main un petit garçon de cinq à six ans : « Monsieur, me dit-il, vous élevez des jeunes gens... voilà un gamin que je vous recommande; prenez-le avec ces vingt-cinq louis que je possède pour le quart d'heure; tous les ans, je vous ferai parvenir la somme nécessaire à son entretien. Quant à moi, je suis pressé, mon régiment traverse la ville... assez causé... je vous salue... »

NANCY. Et il vous a quitté?

NAUDIN. Sur-le-champ, sans me laisser le temps de prendre un parti... par exemple j'avais pris les vingt-cinq louis, et je suis resté là avec le petit bonhomme.

NANCY. J'entends une voiture...

NAUDIN. C'est elle! c'est Gabrielle, au moins, je l'espère...

NANCY, *qui a remonté la scène*. Oui, mon oncle, vous ne vous êtes pas trompé.

NAUDIN. Je respire!.. elle arrive la première.

SCENE IV.

LES MÊMES, GABRIELLE.

AIR : *Plus de retard.* (Final du 1er acte de Michel Perrin.)

GABRIELLE.

ENSEMBLE.

Ah ! quel beau jour !
A mon retour,
Combien ces lieux m'offrent de charmes !
A chaque instant,
Le cœur content,
Je me disais : On m'attend !

NANCY ET NAUDIN.

Ah ! quel beau jour !
En ce séjour,
Combien ce moment a de charmes !
Car je t'attends
Depuis long-temps !
Et je comptais les instans !

TOUS TROIS.

Oui, c'est bien { moi / toi...
{ Que je / Je vous } revoi...
{ Viens enfin calmer nos / Et je viens calmer vos } alarmes,
{ Viens / Pour } les finir,
{ Viens / Pour } les bannir,
Ne songeons plus qu'au plaisir !

GABRIELLE. Bonjour, monsieur Naudin! que je t'embrasse, ma bonne Nancy! comme elle est embellie depuis un an que je ne suis venue!

NAUDIN. C'est bien, vous vous ferez des amitiés plus tard, nous avons à nous occuper d'affaires plus essentielles.

GABRIELLE. Que se passe-t-il donc? il faut en effet qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire; vous m'envoyez chercher à ma pension, vous me faites venir à la hâte, et cela sans me prévenir, sans me dire pourquoi.

NAUDIN. Est-ce que j'ai eu le temps?

GABRIELLE. Vous m'avez inquiétée.

NANCY. Oh! il n'y a pas de danger.

NAUDIN. Non, pas positivement! mais l'affaire est embarrassante, très-embarrassante, il s'agit de l'arrivée du capitaine Roland.

GABRIELLE. Qu'est-ce que le capitaine Roland?

NAUDIN. Ah! c'est juste, il n'était que maréchal-des-logis dans ce temps-là, ce jeune militaire qui t'a confiée à mes soins, et dont nous n'avions pas reçu de nouvelles depuis quelques années; il existe, et bientôt...

GABRIELLE. Il serait possible! je ne m'étais donc pas trompée; c'est lui que j'ai vu ce matin.

NANCY. Ce matin?

GABRIELLE. A quelques lieues d'ici... au moment où ma voiture passait, un cheval s'emporte, le cavalier tombe, mais il se relève aussitôt, et en voyant mon effroi, il m'a fait signe de la main pour me rassurer : c'était bien lui; mais je doutais, je n'étais pas sûre; il y a si long-temps....

NAUDIN. Comment! tu l'as reconnu?

GABRIELLE. Oh! oui, je ne l'ai pas oublié... j'allais périr, lorsqu'il m'a sauvée.. ces souvenirs-là ne s'effacent jamais, et puis, ce qui m'ôte un peu de mon mérite, c'est qu'il n'est presque pas changé.

NAUDIN. Voilà un incident qui complique encore la question!

GABRIELLE. Et vous dites qu'il est capitaine? il vous a écrit?

NAUDIN. Voici sa lettre, elle m'a été remise par son domestique, qui a pris les devans avec ses bagages.

NANCY. Lisez-la donc, mon oncle, ça nous mettra au courant tout de suite.

NAUDIN. Au fait, ça vaut mieux. (*Il lit.*) « Stuttgard, 9 juillet 1815. Estimable » monsieur Naudin, je reviens de Russie » où j'étais prisonnier depuis 1812.

GABRIELLE. Comme il a dû souffrir!

NAUDIN. Ceci explique son silence, pendant quatre ans; car, jusque là, il m'avait fait parvenir exactement le prix de ta pension; c'est une justice à lui rendre.

GABRIELLE. Continuez, je vous en prie.

NAUDIN. Volontiers!... (*Il lit.*) « Forcé » de m'arrêter à Stuttgard, où j'attends » de l'argent qui m'est envoyé de France, » et vous savez que l'argent se fait tou- » jours attendre, je vous écris à tout ha- » sard, persuadé que vous êtes encore de » ce monde; mais ça ne suffit pas... Qu'est » devenu l'enfant que je remis entre vos » mains?.. le cœur me bat quand j'y pen- » se... car, voyez-vous, c'est aujourd'hui » tout mon espoir, toute ma famille, et je » me suis accoutumé à le regarder comme » mon fils. »

GABRIELLE. Comme son fils?

NAUDIN. Oui, ma chère amie, voilà la difficulté, et son erreur est naturelle!... Quand il t'a amenée chez moi, après t'avoir sauvée, tu portais un costume de petit garçon; d'ailleurs tu ne parlais qu'allemand... et lui, n'entendait que le français... votre dialogue devait être un peu obscur.

GABRIELLE. Mais, depuis, il fallait le détromper.

NAUDIN. Impossible! je ne l'ai jamais revu.

GABRIELLE. N'a-t-il jamais donné de ses nouvelles?

NAUDIN. Sans doute... ça lui était facile, j'étais ici, je ne bougeais pas!.. mais lui, quelle différence; toujours à la suite de Napoléon... quand je le croyais à Paris, il était à Vienne, et quand je le croyais à Madrid, il était à Moscou!... pas moyen de lui écrire!... à moins de mettre sur l'adresse : « M. Roland, militaire français, » en Europe, poste restante... »

NANCY. En effet, ce n'était pas commode.

GABRIELLE. Et maintenant cette nouvelle va l'affliger peut-être...

NAUDIN. Je le crains... c'est-à-dire, que je n'ai une frayeur considérable... lui qui compte sur un garçon, qui bâtit là-dessus des plans; des projets... la preuve, c'est qu'il t'a envoyé par son domestique un cadeau superbe.

GABRIELLE. Quoi donc?...

NAUDIN. Un uniforme complet... sa lettre en fait mention... que va-t-il dire, quand il saura que j'ai été forcé de mettre son fils dans un pensionnat de demoiselles?

GABRIELLE. Il faut cependant bien le lui apprendre.

NAUDIN. J'en conviens, et il me semble que tu devrais t'en charger, parce qu'avec ta grâce et ton adresse naturelles...

GABRIELLE. Moi!... y pensez-vous?.. et si, au lieu de m'accueillir, il allait me repousser.... je souffrirais trop, je n'oserai jamais.

NAUDIN. C'est juste!... il est plus convenable que ce soit ma nièce, elle n'est pas maladroite non plus.

NANCY. Mais, mon oncle!.. c'est à vous que Gabrielle a été confiée... c'est à vous d'en parler le premier au capitaine.

NAUDIN. Tu n'as pas le sens commun!..

GABRIELLE. Moi, je trouve qu'elle a raison.

NAUDIN. Comment! vous pensez que je dois...

NANCY. Mais, sans doute.

NAUDIN. Nous verrons ça... nous verrons ça.

GABRIELLE. Écoutez!.. n'entendez-vous pas le galop d'un cheval?...

NAUDIN. Ah! mon Dieu!.. déjà!..

GABRIELLE, *qui a remonté la scène.* C'est lui!... il entre dans la cour.

NANCY. Viens, Gabrielle... laissons-le avec mon oncle.

AIR : *Fuyons sans bruit.* (2e acte de Michel Perrin.)

ENSEMBLE.

NANCY *et* GABRIELLE.

Oui!.. le voici!..
Taisons-nous... de la prudence!..
Retirons-nous,
Laissons-le seul avec lui.

NAUDIN.

Dieu!.. le voici!..
Taisons-nous... de la prudence!..
Retirez-vous,
Laissez-moi seul avec lui.
Quel embarras!
Je sens le frisson d'avance.
Quel embarras!
Vrai, je n'en sortirai pas.

TOUS TROIS.

Oui, le voici!.. etc.

Gabrielle et Nancy sortent par la gauche.

SCENE V.

NAUDIN, *puis* ROLAND.

NAUDIN, *seul.* Le sort en est jeté... et je

n'ai pas un instant pour réfléchir... avec ça que les militaires sont quelquefois si emportés, si violens... c'est ici que la présence d'esprit est nécessaire.

ROLAND, *entre, et à la cantonnade*. C'est bien!... c'est bien... je le trouverai... eh! parbleu, le voilà!... c'est le papa Naudin!

Il l'embrasse.

NAUDIN. Ah! capitaine, combien je suis ravi!

ROLAND. J'étais bien sûr de vous reconnaître... une figure comme la vôtre... et puis cet air brave homme qui vous est resté...

NAUDIN. Pour ça, je m'en flatte.

ROLAND. Et mon fils... mon enfant!... hein!... où est-il?... j'espérais le trouver avec vous?

NAUDIN, *à part*. Nous y voilà!.. (*Haut.*) Un instant, capitaine, à peine êtes-vous arrivé..

ROLAND. Mais, je viens pour le voir, pour l'embrasser... c'est ce qui presse le plus.

NAUDIN. Il faudrait d'abord vous rafraîchir.

ROLAND. C'est inutile... je me suis arrêté au premier village; figurez-vous un accident... mon cheval, qui s'est emporté sans m'en prévenir, et ça ne m'étonne pas, parce qu'en Russie, prisonnier pendant quatre ans, j'ai perdu l'habitude... et puis, c'est un cheval prussien, il m'aura jeté à terre par esprit national.

NAUDIN. Vous ne vous êtes pas blessé?

ROLAND. Au contraire... au moment où je tombais, une jolie petite femme passait en voiture; j'ai vu sa tête à la portière... elle a poussé un cri, un joli petit cri... elle paraissait fort émue... vous sentez bien que je me suis relevé aussitôt; mais elle était partie.

AIR : *Gentille ouvrière.*

Sans perdre la tête,
Remis sur ma bête,
D'un air de conquête;
Je veux galoper...
Piquant ma monture
Qui double d'allure,
Je suis la voiture
Qu'il faut rattraper;
Mais, chute maudite,
Ta douleur m'invite
A courir moins vite,
Je m'arrête, hélas!..
C'est chose cruelle
Quand, malgré mon zèle,
Avec une belle
Il faut s' mettre au pas;
Cependant, me voilà,
J'oublierai tout cela;
Mais du moins, mon cheval s'en souviendra.

C'est ce qui vous explique comment j'ai fait une halte à la dernière auberge... et maintenant il n'y paraît plus du tout.

NAUDIN. C'est heureux!.. c'est extrêmement heureux!

ROLAND. Ah çà!.. mais il ne vient pas, allez donc le chercher!

NAUDIN. Qui cela?

ROLAND. Mon fils!.. mon... comment s'appelle-t-il?.. car, au fait, je ne sais pas son nom.

NAUDIN. Gabriel!.. ce n'est pas mal, n'est-ce pas?

ROLAND. Oui, Gabriel!.. c'est gentil!.. mais c'est un peu doux, j'aurais préféré un nom... enfin, c'est égal, allez me chercher Gabriel.

NAUDIN. Capitaine!.. je conçois votre impatience... elle est bien naturelle, quand on a sauvé la vie à quelqu'un, on l'aime, on s'y attache, c'est tout simple et il paraît que vous lui avez sauvé la vie!.. par exemple je n'ai jamais su au juste de quelle manière... il était si jeune qu'il n'a jamais pu se rappeler toutes les circonstances.

ROLAND. C'est à la suite d'un combat contre les Autrichiens, nous les avions battus selon l'usage, et dans leur retraite ils avaient mis le feu à une maison de campagne, une espèce de château... en passant près de là, j'entends des plaintes, des gémissemens, je mets pied à terre, j'entre, et malgré l'incendie, je pénètre dans une chambre déjà remplie de fumée... Là, j'aperçois sur le parquet une femme jeune encore et richement vêtue, elle venait d'expirer... près d'elle un enfant poussait des cris, et allait aussi devenir la proie des flammes, c'était Gabriel.

NAUDIN. Quelle scène épouvantable!

ROLAND. N'est-ce pas?.. ça n'a pas mal l'air d'un mélodrame..... Je saisis l'enfant, je l'emporte, je le rassure par mes caresses, car il se débattait comme un diable, et je remonte à cheval avec lui...

NAUDIN. C'est un trait digne de l'histoire romaine.

ROLAND. Je ne savais trop que faire de mon gamin, et pour tout au monde je n'aurais pas voulu l'abandonner... il parlait allemand d'une manière si drôle, c'était très-gentil pour de l'allemand..... c'est dommage que je n'y comprenais rien, je n'ai jamais pu attraper un mot de ce baragouin.

NAUDIN. Le grec est plus facile.

ROLAND. Je ne sais ni l'un ni l'autre; heureusement je fus commandé pour escorter des prisonniers en France... et en traversant Lauterbourg j'aperçus votre enseigne : « Naudin, instituteur. » Je me

dis : voilà mon affaire! et vous savez le reste.

NAUDIN. C'est touchant... c'est attendrissant, ma parole d'honneur !

ROLAND. Maintenant que vous vous êtes attendri, allez me chercher Gabriel.

NAUDIN, *à part*. Il n'en démordra pas...

ROLAND. Eh bien! vous restez là?...

NAUDIN. Capitaine, je vous en prie... veuillez m'écouter, car je vois bien qu'il faut finir par vous apprendre, et dans le fait il me serait impossible de prolonger long-temps un mystère...

ROLAND. Qu'est-ce que ça signifie?... pourquoi ces retards, cet embarras?... parlez, quel est ce mystère?..

NAUDIN, *à part*. Il va se fâcher, c'est sûr!

ROLAND. Vous vous taisez?.. vous n'osez pas le dire, c'est donc un malheur?.. il est malade, ou peut-être même... répondrez-vous, à la fin ?...

NAUDIN, *tremblant*. Capitaine, rassurez-vous... n'ayez aucune inquiétude, il vit, il se porte fort bien, sa santé est admirable.

ROLAND. Dieu merci! vous m'avez fait une peur!.. mais alors, qu'est-ce qui l'arrête, qu'est-ce qui le retient, pourquoi ne l'ai-je pas encore vu?...

NAUDIN. D'abord nous ne croyions pas votre arrivée aussi prochaine.

ROLAND. A la bonne heure! s'il est absent, c'est une raison...

NAUDIN. Sans doute; mais ce n'est pas tout!... il y a encore autre chose... une commission délicate, dont je m'étais chargé près de vous.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

ROLAND, *riant*.

Oui, je comprends, quelque tour de jeunesse?
Quelque duel?

NAUDIN.

Non pas précisément.

ROLAND.

Il a joué?

NAUDIN.

Ce n'est pas sa faiblesse.

ROLAND.

Ah ! je devine, il doit beaucoup d'argent?

NAUDIN.

Non ! laissez-moi m'expliquer clairement...

ROLAND.

Une fillette aussi tendre que sage
Peut-être enfin cause son désespoir ?
Oui, j'en suis sûr, c'est un enfantillage,
Je ne veux rien savoir.

NAUDIN, *à part*. Ah ! dam !... s'il ne veut rien savoir...

ROLAND. Il oubliera tout ça au régiment.

NAUDIN. Au régiment?

ROLAND. Est-il content de l'uniforme que je lui ai envoyé?

NAUDIN. Tout ce qui vient de vous, capitaine, ne peut que lui être fort agréable.

ROLAND. Je suis bien aise que ça lui ait fait plaisir, car il sera soldat comme moi, c'est décidé!... il est vrai qu'aujourd'hui c'est un état qui ne mène pas à grand'chose... mais je n'en ai pas d'autre à lui donner, je ne suis pas riche, je lui apprendrai ce que j'ai appris, le métier des armes, et puis nous verrons après...

NAUDIN, *à part*. C'est ça... va ton train, va... fais des châteaux en Espagne !

ROLAND. Je vous avais recommandé dans le temps de me l'élever pour ça, militairement, et j'espère que vous m'en avez fait un homme.

NAUDIN. Un homme!.. permettez, capitaine, voilà justement la question, un instituteur ne peut développer que les dispositions naturelles, et quand elles ne s'y trouvent pas...

ROLAND. Comment!... est-ce qu'il manquerait de courage?... est-ce qu'il serait poltron, morbleu!.. il faudra que ça change, les exemples font tout, ce chapitre-là me regarde; car à présent je me consacre à lui tout entier, je ne le quitte plus... je serai là, jour et nuit.

NAUDIN. Vous dites ça!... Mais, à votre âge, les idées varient facilement, il y a encore pour vous des plaisirs, des amours...

ROLAND. Des amours!... oh! Dieu!.... j'en suis revenu...

NAUDIN. Vraiment?...

ROLAND. Tout-à-fait... allez, mon cher, quand on a été quatre ans prisonnier dans un pays froid, ça ne laisse pas que d'influer sur les sentimens... aussi je suis devenu comme le pays, j'ai renoncé aux bagatelles, c'est un parti pris...

NAUDIN, *à part*. Nous verrons ça... nous verrons ça...

ROLAND, *qui s'est approché de la fenêtre*. Tiens!... quelle est donc cette jeune personne qui se promène dans le jardin?...

NAUDIN. Une jeune personne?..

Il va regarder aussi.

ROLAND. Taille élégante, jolie tournure...

NAUDIN, *à part*. Dieu!... c'est Gabrielle! quelle imprudence!

ROLAND. Mais, je ne me trompe pas!... c'est la petite femme que j'ai vue en voiture, et qui m'a montré tant d'effroi...

NAUDIN. Vraiment!...

ROLAND, *saluant*. Mademoiselle, j'ai bien l'honneur... Décidément, elle est fort jolie. (*A Naudin.*) Dites-moi, vous la connaissez? c'est une amie, une parente?

NAUDIN, *embarrassé*. Oui, oui, capitaine... une espèce de parente.

ROLAND. Tant mieux! j'aurais été fâché de ne plus la revoir. Après l'intérêt qu'elle m'a témoigné, je lui dois des remercîmens; c'est dans l'ordre... et si vous avez la bonté de la prévenir... de m'annoncer...

NAUDIN. Dam! moi, je le veux bien... (*A part.*) Ça se complique d'une manière effrayante!

ROLAND. Surtout, n'oubliez pas Gabriel; ne manquez pas de me l'envoyer dès qu'il sera de retour.

NAUDIN. Oui, capitaine, je vais tâcher... (*A part.*) Ma foi, j'y perdrais mon latin, et j'aime mieux qu'elle le lui dise elle-même.

ROLAND. Vous voilà encore!... Ah çà! mon vieux, vous êtes toujours dans les traînards.

NAUDIN. J'y cours, capitaine, j'y cours.

Il sort.

SCENE VI.

ROLAND, *seul.*

Qu'est-ce qu'il a donc ce père Naudin, avec son air effaré? je n'y comprends rien. Est-ce que mon petit Gabriel se serait permis des écarts un peu trop forts? Oh! non, c'est impossible... Il se sera amusé, voilà tout; et le papa Naudin ne veut pas qu'on s'amuse... ces vieux instituteurs ne sont jamais pour les récréations.

AIR: *Dans un Castel.*

Il faut toujours excuser la jeunesse,
Oui, pour ses torts montrons-nous indulgens.
Moi, je conçois ses erreurs, son ivresse,
Et ses transports et ses désirs brûlans.
C'est un présage heureux, j'ose le croire;
Ces jeunes cœurs, mûris par l'avenir,
Feront tourner au profit de la gloire
Toute l'ardeur qu'ils donnaient au plaisir.

Il va venir; je vais donc le voir! Combien de fois j'ai désiré ce moment!.. C'est drôle... il ne vient pas... où diable peut-il être? (*S'approchant de la fenêtre.*) Dans le jardin, personne... pas même cette jeune fille qui s'y promenait tout-à-l'heure; c'est dommage... ça m'aurait fait prendre patience.

SCENE VII.

ROLAND, NAUDIN, GABRIELLE, *en costume militaire.*

NAUDIN, *à Gabrielle.* Mais pourquoi veux-tu que je t'accompagne? ça ne sert à rien.

GABRIELLE. Je n'aurais pas osé toute seule...

NAUDIN. Il n'y a pas de risque, avec cet uniforme; c'est une bonne idée que tu as eue là... quoique je ne comprenne pas tout-à fait.

GABRIELLE. Présentez-moi seulement, laissez-moi faire; ensuite j'ai mon projet.

NAUDIN. Allons, soit. (*Haut.*) Capitaine!

ROLAND, *se retournant.* Hein? qu'est-ce que c'est?

NAUDIN, *désignant Gabrielle.* Le voici!..

ROLAND. Gabriel! mon fils! eh bien! tu ne viens pas m'embrasser!

GABRIELLE, *s'élançant.* Oh! si...

Elle s'arrête tout-à-coup.

ROLAND. Est-ce que je te fais peur?... Mais viens donc, viens donc!

Il l'embrasse.

NAUDIN, *à part.* Il va l'étouffer!

ROLAND. Enfin, te voilà! Je crois, Dieu me pardonne, qu'il a endossé mon uniforme!

NAUDIN. Je ne voulais pas vous le dire; mais c'est ce qui l'a retenu si long-temps.

ROLAND. Ce cher Gabriel!.. c'est singulier comme on s'abuse: je me faisais l'idée qu'il était grand et robuste, et je m'étonne que cet uniforme lui aille aussi bien. Il faut que le tailleur m'ait volé!

NAUDIN. Je vous laisse ensemble. (*A part.*) A présent, qu'ils s'arrangent, je ne m'en mêle plus.

Il sort.

SCENE VIII.

ROLAND, GABRIELLE.

ROLAND. Il s'en va... Je n'en suis pas fâché; nous serons seuls, nous serons plus libres. Sa présence t'aurait peut-être gêné pour me répondre; et d'abord, parle-moi franchement: Es-tu content de me revoir? mon retour te fait-il plaisir?

GABRIELLE. Oh! oui, monsieur.

ROLAND. Monsieur?.. Si c'est comme ça que tu commences...

GABRIELLE. Eh bien! oui, capitaine.

ROLAND. Capitaine... c'est déjà mieux; mais ce n'est pas assez: je suis ton ami, entends-tu? ton meilleur ami!

GABRIELLE, *hésitant.* Oui, mon ami.

ROLAND. A la bonne heure! Touche là, mon garçon. Maintenant, viens t'asseoir à côté de moi, ou plutôt là, sur mes genoux, nous causerons d'affaires.

GABRIELLE. Permettez, ça vous fatiguerait.

ROLAND. Du tout, approche, dépêche-toi.

GABRIELLE, *à part.* Il faut bien lui obéir!

Elle va s'asseoir timidement sur les genoux de Roland.

ROLAND. Ah çà! voyons, qu'est-ce que tu as? tu ne sembles pas à ton aise avec moi; est-ce que je t'intimide? est-ce que tu ne m'aimes pas?

GABRIELLE. Moi! pouvez-vous douter de ma reconnaissance, de mon amitié?.. je crains seulement de ne pas mériter la vôtre, ou du moins de ne pas la conserver long-temps!

AIR *d'Aristippe.*

Votre amitié, qui me semble si chère,
Moi, je n'ai pas le droit de l'exiger...
Sans le vouloir... ne puis-je vous déplaire?
Un jour, enfin, votre cœur peut changer.

ROLAND.

Non, non! mon cœur ne peut jamais changer;
Va, ne crains rien... ma tendresse est extrême!
Quoi qu'entre nous amène le hasard...
Je t'aimerai toujours de même.

GABRIELLE.

Ça n'est pas sûr... et nous verrons plus tard...

ROLAND. Je te répète que rien ne saurait me faire changer à ton égard.

GABRIELLE. Peut-être, on ne sait pas... Et si par hasard vous venez à vous marier...

ROLAND. Me marier, moi! sans toi, c'est possible... je me serais marié! mais pourquoi? pour avoir un garçon!.. j'ai toujours eu envie d'avoir un garçon.

GABRIELLE. Vous n'auriez pas autant aimé une fille?

ROLAND. Le ciel m'en préserve!.. une demoiselle ça ne m'irait pas; c'est tranquille, sédentaire, difficile à établir... sans compter d'autres inconvéniens.... tandis qu'un garçon, c'est un ami, un compagnon. Eh bien! te voilà, tu seras mon premier et mon dernier.. c'est fini, plus de femme, plus d'amour, plus de mariage... je t'en donne ma parole.

GABRIELLE, *vivement.* Oh! ne jurez pas!

ROLAND. Pourquoi donc? Je puis bien te faire ce sacrifice-là, tu es si gentil, trop gentil même... et maintenant que je t'examine... c'est singulier comme tu ressembles à une personne...

GABRIELLE, *se levant.* Qui donc cela?

ROLAND, *se levant aussi.* Une femme... une jeune fille que j'ai vue tout-à-l'heure encore dans le jardin.

GABRIELLE. C'est possible... un air de famille.

ROLAND. Que veux-tu dire?

GABRIELLE. C'est ma cousine.

ROLAND. Ta cousine? et ce père Naudin qui ne m'en a rien dit...

GABRIELLE. Je m'étais chargée de vous l'apprendre.

ROLAND. Ainsi, tu n'es plus seul, tu as retrouvé ta famille.

GABRIELLE. Pas autrement. D'après les informations que M. Naudin a prises, ma cousine est la seule parente qui me reste. Orpheline comme moi, sa mère, avant de mourir, l'avait placée à Strasbourg, dans un pensionnat où elle est encore, et d'où elle vient quelquefois nous voir.

ROLAND. C'est en effet sur la route de Strasbourg que je l'ai rencontrée...

GABRIELLE. Ce matin?.. elle me l'a dit.

ROLAND. A toi?

GABRIELLE. Elle vous a bien reconnu tout-à-l'heure, à cette croisée; et même elle désire savoir si votre accident n'a pas eu de suites...

ROLAND. Comment! elle a eu la bonté de s'informer...c'est qu'elle est charmante, ta cousine!...

GABRIELLE. Je le sais bien.

ROLAND. Ah! tu t'en es aperçu?

GABRIELLE. J'ai de bons yeux.

ROLAND. Dites-moi donc, monsieur le soldat, est-ce que par hasard il y aurait de l'amour sous jeu? serait-ce là le mystère dont me parlait M. Naudin?

GABRIELLE. Oh! non, ma cousine est si sage, et bien élevé... il s'est présenté pour elle de très-beaux partis... elle les a tous refusés.

ROLAND. Des provinciaux... sans tenue, sans esprit...

GABRIELLE. Il est très-difficile de lui plaire.

ROLAND. En vérité?

GABRIELLE. Moi qui vous parle, j'ai essayé... et je n'ai rien obtenu...

ROLAND. Belle preuve, ma foi! un conscrit...

GABRIELLE. Eh bien! vous, qui êtes plus habile, plus exercé, vous ne réussirez pas davantage...

ROLAND. Tu crois ça?.. Morbleu! si je voulais...

GABRIELLE. Je ne vous le conseille pas.

ROLAND. Et tu as raison, parce que je me connais... avec les femmes, je m'abandonne, je me laisse aller, c'est plus fort que moi! surtout celle-là... depuis ce matin, j'y pense, elle m'occupe... c'est dangereux... et je saurai tenir mes résolutions; mais, pour ça, il n'y a qu'un moyen... nous allons partir tout de suite.

GABRIELLE. Partir à présent? y pensez-vous?

ROLAND. Pourquoi pas? nous n'avons rien à faire ici!... il faut nous rendre à Paris... c'est là que tu peux achever tes études... et le plus tôt sera le mieux... Je vais commander une voiture, et dans une heure nous serons en route.

GABRIELLE, *à part.* Ah! mon Dieu!... ce n'est pas là mon compte... *(Haut.)* Capitaine!

ROLAND, *s'en allant.* Laisse-moi... c'est décidé.

GABRIELLE. Mon ami!...

ROLAND, *revenant*. Eh bien! voyons..... qu'est-ce que tu veux?

GABRIELLE. Il m'est impossible de partir...

ROLAND. Et pour quelle raison?...

GABRIELLE, *à part*. Je ne sais que lui dire...

ROLAND. Tu as sans doute des motifs... explique-toi.

GABRIELLE. C'est que... c'est que je suis amoureux.

ROLAND. Amoureux?... de ta cousine?...

GABRIELLE Non, non, d'une autre...

ROLAND. Encore d'une autre...... il n'y a pas de mal.... ça se dissipera en chemin...

GABRIELLE. Non; vous vous trompez... je l'aime comme un fou, comme un désespéré.

ROLAND. Du feu! de l'enthousiasme!... c'est bien ça, mon garçon, et je vois qu'il n'y a pas de temps à perdre... nous partirons dans dix minutes.

GABRIELLE, *à part*. Mon Dieu! comment le retenir? (*Haut.*) Capitaine, puisqu'il faut tout vous dire, puisqu'il faut vous faire l'aveu d'une faute que j'espérais vous cacher... apprenez qu'il ne m'est plus permis d'abandonner celle que j'aime.

ROLAND. Allons donc! tu plaisantes!...

GABRIELLE. Élevés ici ensemble... jeunes et sans expérience... que vous dirai-je? mon départ la livrerait à la honte et au déshonneur.

ROLAND. Il serait possible?... Ah çà! mais c'est un luron, que ce petit sournois-là! Eh, dis-moi... quelle femme est-ce? une paysanne, une grosse Alsacienne?... peut-être la fille du jardinier?...

GABRIELLE. Non, non, mieux que ça.

ROLAND. Mais qui donc, enfin?

GABRIELLE. Qui?... la nièce de M. Naudin.

ROLAND. De ton instituteur? petit malheureux!... c'est là le mystère, le secret qu'il n'osait pas m'avouer... mais aussi, pourquoi diable ce père Naudin a-t-il une nièce?.. il est stupide, cet homme-là!

GABRIELLE. J'espère qu'à présent vous n'exigerez plus...

ROLAND. C'est bien! nous verrons... et, s'il n'y a pas moyen de faire autrement... enfin, j'en parlerai à M. Naudin.

GABRIELLE. Oh! que je suis content!

ROLAND. Oui, il y a de quoi, tu peux t'en flatter!

AIR *du Carnaval.*

Maudis plutôt, maudis le sort contraire,
Qui vient ainsi renverser mes projets.
Oui, j'en conviens, ce coup me désespère,
Moi qui pour lui rêvais tant de succès!
J'en aurais fait un militaire aimable;
C'est un mari qu'ici l'on m'en fera:
Je voulais bien t'enrôler, mais du diable,
Si je pensais à ce régiment-là!

SCENE IX.

LES MÊMES, NANCY.

NANCY, *accourant*. Monsieur le capitaine, si vous voulez vous reposer, votre chambre est prête.

GABRIELLE. Oh! ma petite Nancy, que tu arrives à propos... tu ne sais pas... je lui ai tout dit, je lui ai confié notre amour, et bientôt il n'y aura plus d'obstacles à notre bonheur. (*Bas.*) Fais semblant de comprendre.

ROLAND. Il paraît que c'est la petite nièce...

NANCY. Comment, tu as confié à monsieur...?

GABRIELLE. Que nous étions unis pour la vie... nous ne nous quitterons plus... tu seras ma femme, je serai ton mari.... allons-nous être heureux!

NANCY. Oui, nous serons bien heureux ensemble.

ROLAND. Ce petit garçon-là est perdu!

GABRIELLE. Je pourrai dire tout haut que je t'aime, que je t'adore; je pourrai t'embrasser devant tout le monde. Et tiens, pour commencer...

Elle embrasse Nancy.

SCENE X.

LES MÊMES, FREYTAG.

FREYTAG, *entrant*. Dieu! qu'est-ce que je vois?

NANCY, *à part*. Freytag! il va être furieux... c'est amusant...

ROLAND. D'où sort-il donc celui-là?

FREYTAG, *à Nancy*. Vous ne m'attendiez pas si tôt, à ce qu'il paraît, et je vois maintenant, mademoiselle, pourquoi vous m'avez renvoyé ce matin.

ROLAND, *à part*. Il a une figure de rival.

FREYTAG. Mais ça ne se passera pas comme ça, je vous en avertis.

ROLAND, *bas à Gabrielle*. Allons, défends-la, ne la laisse pas insulter.

FREYTAG. Vous avez cru pouvoir me trahir impunément... c'est ce que nous verrons.

ROLAND. Jeune homme, vous avez tort.

FREYTAG. Monsieur, je vous demande mille pardons... mais il me semble que vous êtes étranger à l'affaire.

GABRIELLE, *bas à Roland*. Ne vous en mêlez pas, ça me regarde.

NANCY. Monsieur Freytag, je suis libre de mes actions, et je vous prie de me laisser tranquille.

FREYTAG. Non, mademoiselle, vous n'avez pas le droit de vous laisser embrasser par un militaire... par un soldat...

ROLAND, *bas à Gabrielle*. Réponds-lui ferme : Un soldat vaut mieux qu'un pékin comme vous.

GABRIELLE, *à Freytag*. Un soldat vaut mieux qu'un pékin comme vous.

ROLAND, *bas*. Très-bien!

FREYTAG, *s'avançant*. Pékin! je ne sais ce qui me retient.

NANCY. Arrêtez, monsieur Freytag, ou je ne vous revois de ma vie.

FREYTAG. Ça m'est égal; mais je ne me laisserai pas supplanter par un fantassin de cette espèce-là.

ROLAND, *bas à Gabrielle*. Donne-lui un soufflet... donne-lui un soufflet...

GABRIELLE, *bas*. Vous croyez?

ROLAND. Va donc! ou je vais moi-même.

FREYTAG. Un pareil blanc-bec...

GABRIELLE. Blanc-bec!.. Tiens?

Elle lui donne un soufflet.

ROLAND. A la bonne heure, voilà que ça marche!

FREYTAG. Un soufflet... vous me le paierez cher.

GABRIELLE, *à part*. J'en ai mal à la main.

ROLAND. N'allons pas plus loin, les choses se sont bien passées; je vais arranger l'affaire. (*A Freytag.*) Quelles sont vos armes?

FREYTAG. L'épée, le sabre, le pistolet... n'importe... pourvu que je me batte...

ROLAND. Va pour l'épée... Votre heure?

FREYTAG. Toute la journée.

ROLAND. Ce soir, à sept heures, derrière les murs du jardin.

FREYTAG. J'y serai, et le premier encore.

NANCY, *à part*. Est-il mauvaise tête?

ENSEMBLE.

FREYTAG *et* GABRIELLE.

AIR : *Plus d'ami, de maîtresse.*

Moi, souffrir une offense!
Je saurai me venger...
Et punir l'insolence
De ce jeune étranger!

ROLAND.

Toi, souffrir une offense!
Tu sauras te venger,
Et punir l'insolence
De ce jeune étranger!

NANCY, *à part*.

Oui, malgré cette offense,
Ça pourra s'arranger;
Et pour eux, je le pense,
Il n'est pas de danger.

SCENE XI.

LES MÊMES, NAUDIN.

NAUDIN, *entrant*.

Quel tapage en ces lieux...

ROLAND.

Ce n'est rien! un duel.

NAUDIN.

Grand Dieu! que dites-vous? pas chez moi, je le pense!
Mais, qui donc se battra?

ROLAND.

Mon petit Gabriel...

NAUDIN.

Gabriel!.. je croyais que vous saviez...

GABRIELLE, *bas à Naudin*.

Silence!

NAUDIN.

Il devait vous apprendre...

GABRIELLE, *bas*.

Ah! gardons-nous-en bien,
Le capitaine encor ne se doute de rien!

ENSEMBLE.

NAUDIN *et* NANCY.

Oui, gardons le silence! etc.

FREYTAG *et* GABRIELLE.

Moi, souffrir une offense, etc.

ROLAND.

Toi, souffrir une offense, etc.

Freytag sort par le fond, Gabrielle et Nancy par la gauche.

SCENE XII.

ROLAND, NAUDIN.

NAUDIN. Comment! capitaine, ce petit Gabriel?...

ROLAND. Oui, monsieur, il va se battre; voilà la suite de votre imprévoyance, de votre aveuglement.

NAUDIN. Mon aveuglement!.. il me semble que je ne suis pour rien.

ROLAND. Je sais tout, monsieur, il est inutile de feindre davantage.

NAUDIN. Vraiment? eh bien! j'en suis enchanté, parole d'honneur!

ROLAND. Rougissez plutôt, car vous êtes impardonnable... laisser ensemble deux jeunes gens, deux enfans sans raison, sans expérience, et ne rien voir, ne rien comprendre, ne rien empêcher; où aviez-vous la tête?

NAUDIN. Diable m'emporte, capitaine, si je comprends un mot!

ROLAND. Parbleu! ça ne m'étonne pas, vous êtes si peu clairvoyant... vous saviez que ces jeunes gens avaient de l'inclination l'un pour l'autre; mais vous ignorez sans doute jusqu'où cet amour les a entraînés; ils ne vous ont pas mis dans la confidence... moi, c'est différent, je vous dois la vérité, et la voici : Gabriel a séduit votre nièce...

NAUDIN. Gabrielle a séduit ma nièce?

ROLAND. Le malheureux, il ne s'en doutait pas!

NAUDIN, *à part*. Il me dit ça avec une assurance !...

ROLAND. Voilà ce qu'ils m'ont avoué l'un et l'autre.

NAUDIN. L'un et l'autre ?

ROLAND. Et c'est pour votre nièce que Gabriel va se battre tout-à-l'heure.

NAUDIN. C'est pour elle qu'il va se battre ?

ROLAND. Sans se faire tirer l'oreille, je vous en réponds... Le gaillard ne bouge pas.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Il me paraît très-avancé,
Je l'ai cru d'abord moins précoce,
Mais une fois qu'il est lancé,
Il faut voir comme il est féroce !
Taquin, disputeur, insolent,
Quelle audace et quel caractère !
Sous ce rapport, je n'ai vraiment
Que des complimens à vous faire !

NAUDIN, *à part*. Je m'y perds, je ne sais plus que penser... Est-ce que par hasard ce serait un garçon ?

ROLAND. Vous sentez d'ailleurs, monsieur Naudin, que je suis fort mécontent ; la conduite de Gabriel dérange toutes mes combinaisons. Je vois déjà sa carrière manquée, son avenir perdu ; cependant le devoir avant tout, je ne connais que ça.... Ainsi, décidez vous-même de son sort : tenez-vous absolument à ce qu'il épouse votre nièce ?

NAUDIN. Si je tiens absolument ? nous verrons ça, nous verrons ça.

ROLAND. Exigez-vous le mariage ?

NAUDIN. Mon cher capitaine, il y a erreur dans tout cela, plus j'y réfléchis, et plus je vois qu'il est impossible..., car enfin, je suis certain...

ROLAND. Il ne s'agit pas de ça... exigez-vous... oui ou non ?..

NAUDIN. Eh bien ! non, je n'exigerien... vous ferez ce qu'il vous plaira.

ROLAND. Vraiment ? songez-y bien.... l'honneur de votre nièce...

NAUDIN. Il en arrivera ce qui pourra...

ROLAND. Ça suffit ! (*A part.*) Cet homme-là n'a ni cœur, ni intelligence.

NAUDIN, *à part*. Je marche dans les ténèbres...

ROLAND. D'après cet arrangement, je vous préviens que nous partons ce soir après le combat, si toutefois il est favorable à Gabriel, comme je l'espère... Je ne vous demande pas s'il est fort à l'épée, c'est la première chose que vous avez dû lui apprendre ; au surplus, je veux m'en assurer moi-même, j'ai une feinte à lui montrer, ça ne peut pas nuire, et dans tous les cas, je serai quitte pour me battre à sa place.

NAUDIN. A sa place... (*A part.*) Un instant... ceci devient plus sérieux.

ROLAND. Par exemple, je vous recommande la discrétion avec sa cousine.

NAUDIN. Sa cousine ?

ROLAND. Ne lui parlez pas de ce duel, elle pourrait s'y opposer... Quant à notre départ, je l'en instruirai moi-même, car à présent je ne puis guère me dispenser de la voir... elle doit me trouver fort malhonnête.

Il s'approche de la fenêtre.

NAUDIN, *à part*. Une cousine !.. qui, diable ! ça peut-il être ?

ROLAND. Justement je l'aperçois dans le jardin... elle est seule et je veux lui présenter mes hommages... A propos, si vous voyez Gabriel, envoyez-le dans ma chambre, que je lui donne une leçon d'escrime.

NAUDIN. Je n'y manquerai pas.

Roland sort par le fond.

SCENE XIII.

NAUDIN, *seul*.

Ça ne peut pas durer comme ça... les événemens se pressent, se multiplient, c'est au point que je ne sais plus moi-même à quoi m'en tenir... et pourtant je suis bien certain que Gabrielle n'est pas un garçon... c'est une femme... feu Mme Naudin, mon épouse, me l'a affirmé ; il est vrai qu'il y a long-temps, il y a dix ans ; mais c'est égal, quand on a été femme pendant dix ans, je ne vois pas de raison... ainsi, je ne dois plus balancer... l'erreur du capitaine pourrait avoir des suites funestes, il est capable de se battre, d'ensanglanter mon domicile... il faut l'éclairer... lui dire la chose positivement, et sans restriction... (*Fausse sortie.*) Je crois cependant qu'il vaut mieux lui écrire, parce que dans une lettre, personne ne vous coupe la parole, on peut achever ses phrases... c'est ça, écrivons.

Il se place à la table et écrit.

AIR *de la Partie carrée.*

Et puis il peut se fâcher, et pour cause,
En apprenant ce terrible secret...
Mieux vaut encor, s'il prend trop mal la chose,
Que son courroux tombe sur le billet...
Dans la colère, on peut tout se permettre,
Par le collet si sa main me saisit...
C'est fait de moi... qu'il déchire ma lettre,
Plutôt que mon habit.

Voyons !.. (*Il lit ce qu'il vient d'écrire.*) « Monsieur le capitaine... (*S'interrompant.*) Monsieur, c'est trop sec... (*Ecrivant.*) « Monsieur et cher capitaine... l'homme » propose et Dieu dispose... à tous événe» mens le sage est préparé... (*S'interrom-*

pant.) Ce début me paraît très-heureux; continuons... (*Il se remet à écrire et parle en écrivant.*) « Lorsqu'au milieu des com- » bats, et dans l'horreur d'une nuit pro- » fonde, vous sauvâtes une créature, jeune » et intéressante, vous ne vous doutiez pas » de ce qu'elle était, ni de ce qu'elle serait » un jour... ses vêtemens masculins vous » ont abusé, vous vous êtes dit : c'est un » garçon, et tout le monde y aurait été » trompé comme vous. « *Errare humanum* » *est.* » ce qui signifie que ce petit garçon » était une petite fille; j'en suis désolé, » d'autant plus que depuis dix ans ça ne » fait que croître et embellir, et pour pré- » venir dorénavant toute erreur, et tout » quiproquo... c'est elle-même qui vous » remettra cette lettre. J'ai l'honneur d'ê- » tre, Chrysostome Naudin. » Excellente précaution!.. de cette manière il ne pourra plus s'y tromper; allons trouver Gabrielle et chargeons-la de mon message. (*Il a plié et cacheté la lettre, il se lève, va pour sortir et s'arrête à la fenêtre en passant.*) Dieu me pardonne! la voilà qui cause avec le capitaine, elle a repris les habits de son sexe, allons, tout est dit... le mystère est connu, elle lui aura tout déclaré, et ma lettre devient inutile... ça m'arrange encore mieux; cependant elle a tort d'agir de son côté et à mon insu, parce que ça me met dans une position équivoque et hasardeuse... Dieu! le capitaine.

SCENE XIV.

NAUDIN, ROLAND, *portant des fleurets qu'il pose sur une chaise en entrant.*

ROLAND. Eh bien! vous êtes encore là, monsieur Naudin... et Gabriel, où est-il?

NAUDIN. Gabriel?

ROLAND. Sans doute!.. je vous avais prié de me l'envoyer.

NAUDIN. C'est vrai! mais il me semblait que tout-à-l'heure, dans le jardin...

ROLAND. Je ne l'ai pas vu, et pourtant j'ai causé assez long-temps avec sa cousine.

NAUDIN, *à part.* Il paraît que les choses en sont toujours au même point.

ROLAND. C'est vraiment une femme charmante... il est temps que je m'éloigne, que je batte en retraite... si je la voyais souvent... elle a une ame, une sensibilité...

NAUDIN, *à part.* Je commence à comprendre... je commence... je commence...

ROLAND. Mais il se fait tard... allez me le chercher, papa Naudin; dites-lui que je l'attends.

NAUDIN. Gabriel! oui, capitaine... (*A part.*) Courons lui donner ma lettre, afin qu'elle la lui remette elle-même et sur-le-champ.

ROLAND.

AIR *de la walse du Mari par interim.*

Maître Naudin, partez, l'heure s'avance,
Et du combat voici bientôt l'instant.

NAUDIN.

Jamais du ciel la juste prévoyance
Ne permettra ce duel révoltant.
A part.
Sans nul retard, courons vers Gabrielle,
Elle est encor dans le jardin, je croi;
Oui, pour cela, fions-nous à son zèle,
C'est bien plus sûr et pour elle et pour moi.

ROLAND, *à Naudin.* Eh bien! y sommes-nous?..

ENSEMBLE.

ROLAND.

Maître Naudin, partez, l'heure s'avance,
Et du combat voici bientôt l'instant :
Votre lenteur lasse ma patience;
En vérité, ça devient révoltant.

NAUDIN.

Comptez sur moi : je pars, l'heure s'avance;
Mais du combat, en vain, voici l'instant,
Jamais du ciel la juste prévoyance
Ne permettra ce duel révoltant.

Il sort par le fond.

SCENE XV.

ROLAND, GABRIELLE, *en costume militaire.*

Elle arrive par la gauche au moment où Naudin sort par le fond.

GABRIELLE. Ah! c'est vous, capitaine, je vous cherchais.

ROLAND.. Et moi, je te demandais à tout le monde... je viens d'envoyer M. Naudin à la découverte; il sort à l'instant.

GABRIELLE. Il ne me trouvera pas.

ROLAND. J'ai du nouveau à t'apprendre : M. Naudin est raisonnable, il n'exige pas que tu épouses... c'est fort heureux... et, sitôt le combat terminé, nous décampons simultanément.

GABRIELLE. Vous êtes donc bien pressé de partir?

ROLAND. Très-pressé... d'abord pour toi... tu es trop près de mademoiselle Nancy; il faut entre vous une distance honnête... et, de mon côté, je ne suis pas tranquille, non plus... ta cousine est trop aimable.

GABRIELLE. Vous trouvez?

ROLAND. Nous venons de causer ensemble, et, en la voyant de plus près, sa ressemblance avec toi m'a frappé encore davantage.

GABRIELLE. N'est-ce pas? c'est surprenant... et que vous a-t-elle dit?

ROLAND. Mille choses, qu'il me serait facile d'interpréter à mon avantage, et si on avait de l'amour-propre, on pourrait

supposer... Mais non!... n'y pensons plus, ma résolution est invariable...

GABRIELLE, *à part.* Dieu! est-il entêté!

ROLAND. C'est de toi seul que je veux m'occuper; il s'agit pour le quart d'heure de te comporter en brave, de faire tes preuves. (*Il va prendre les fleurets.*) Et ton duel est une superbe occasion... cependant le courage ne suffit pas... du courage sans adresse, c'est un métier de dupe, et ton éducation a été si négligée, je veux voir par moi-même comment tu sais te défendre...

Il lui présente les fleurets.

GABRIELLE, *à part, en prenant un.* Mon Dieu! comment me tirer de là?...

ROLAND. Allons, en garde...

GABRIELLE, *à part.* Faisons comme j'ai vu faire quelquefois!...

Elle se met en garde gauchement.

ROLAND, *lui portant une botte.* Couvre-toi... couvre-toi...

GABRIELLE, *laissant tomber son fleuret.* Ah! vous m'avez fait mal.

ROLAND. Qu'as-tu donc?.. tu es blessé?

GABRIELLE. Un peu, à la main.

ROLAND, *jetant son fleuret.* Morbleu!.. c'est ce fleuret qui s'est cassé en route, et je ne m'en étais pas aperçu, il faut étancher le sang. (*Il lui prend la main et la porte à sa bouche.*) Ce n'est rien..... une simple égratignure, et en enveloppant ça d'un mouchoir... (*Il tire son mouchoir et lui enveloppe la main.*) J'ai cru un instant que tu étais mort, tu as chancelé; décidément tu n'es pas de force, tu te ferais enferrer du premier coup... Mais sois tranquille, je te remplacerai...

GABRIELLE. Et moi, je ne le souffrirai pas...

ROLAND. C'est bien... j'arrangerai ça... l'honneur sera intact.

SCENE XVI.

LES MÊMES, NANCY, *accourant une lettre à la main.*

NANCY, *à part.* Ah!.. mon Dieu!.. elle n'est pas seule... (*Elle s'approche.*) Qu'avez-vous donc, Gabrielle, comme vous êtes pâle!..

ROLAND. C'est vrai!.. on dirait qu'il va se trouver mal, je lui croyais plus d'énergie... ce père Naudin l'a élevé comme une demoiselle.

NANCY. Tu es blessée à la main!

GABRIELLE. Ce ne sera rien.

ROLAND. Allons, mon garçon, rentre dans ta chambre, va te faire soigner, et ne sors pas que je ne t'avertisse...

GABRIELLE. Non, capitaine, non, je ne vous quitte pas...

ROLAND.

AIR *du Verre.*

Allons, fais ce que je t'ai dit,
Montre au moins de l'obéissance,
Tel est le devoir du conscrit,
C'est toujours par là qu'il commence!

GABRIELLE.

A part.

Je pars! mais, pour me remplacer,
Je vais envoyer ma cousine,
On ne peut du moins la forcer
D'obéir à la discipline.

Elle va pour sortir.

NANCY, *bas, l'arrêtant.* Tu t'en vas!.... écoute donc, voici un billet que mon oncle te prie de remettre au capitaine.

GABRIELLE, *bas.* Je n'ai pas le temps, remets-le toi-même...

NANCY, *bas.* Il m'a cependant bien recommandé...

GABRIELLE, *bas.* Toi ou moi... qu'importe!..

Elle sort à gauche.

SCENE XVII.

ROLAND, NANCY.

NANCY, *à part.* Au fait!.. c'est la même chose, pourvu qu'il la reçoive... (*Haut.*) Monsieur le capitaine?

ROLAND. Hein?.. que désirez-vous, mon enfant?.. (*A part.*) Je la vois venir, elle va me prier de retarder mon départ... mais je serai inflexible... (*Haut.*) Parlez, je vous écoute...

NANCY. Monsieur le capitaine, c'est une lettre pour vous...

Elle la lui donne.

ROLAND. Une lettre..... (*Il la prend.*) C'est singulier!.. (*A part.*) Serait-ce de la cousine?

Il l'ouvre et lit tout bas.

NANCY, *à part.* Est-il drôle, mon oncle, de lui écrire... quand il peut lui parler si facilement!

ROLAND, *étonné.* Qu'ai-je lu?

NANCY, *étonnée.* Qu'est-ce qui lui prend donc?..

ROLAND, *à part.* Il serait possible?.... (*Haut en lisant.*) « Ce petit garçon était » une fille, et c'est elle-même qui vous » remettra cette lettre. »

Il regarde Nancy.

NANCY, *à part.* Comme il me regarde!

ROLAND. Je n'en reviens pas... Comment! c'est vous, mademoiselle, c'est vous qui êtes... mais parlez donc, car j'ai besoin que vous me le disiez vous-même?

NANCY, *troublée.* Oui... oui, capitaine, c'est moi!.. (*A part.*) Je ne sais que lui répondre... les autres ne me préviennent de rien.

ROLAND. Plus de doute...c'est indigne... il y a ici un complot, une intrigue tellement nouée..... et cet exécrable Naudin, comme il m'a trompé... le malheureux! je comprends maintenant ses détours, ses stratagèmes. (*A Nancy.*) Après la faute que vous avez commise...

NANCY. La faute que j'ai commise...

ROLAND. Il a bien fait de se taire, car dans le premier moment je l'aurais tué; mais vous n'en êtes pas moins coupable, mademoiselle... quel est ce petit jeune homme? d'où vient-il? où l'avez-vous connu?

NANCY. Ce petit jeune homme... mais, dam! capitaine... (*A part.*) C'est fini, je n'y suis plus.

AIR *du Jaloux malade.*

ROLAND.
Voyons, un peu de confiance.
NANCY, *à part.*
Que lui dire? ah! Dieu! quel ennui!
ROLAND.
A quoi bon jouer l'ignorance?
NANCY, *à part.*
Ça m'est bien facile aujourd'hui.
ROLAND.
Oui, malgré votre air de mystère,
Vous en savez, je crois, beaucoup.
NANCY.
Ah! ce qui m'afflige, au contraire,
C'est que je ne sais rien du tout.

ROLAND. Au fait, qu'importe à présent! le mal est fait... vous l'épouserez, je vous laisserai avec lui, et j'irai ailleurs... ce n'est pas là ce que j'espérais; mais vous êtes une fille, ça devait finir comme ça. Ayez donc des demoiselles!

NANCY, *à part.* S'il va me dire des choses désagréables, j'aime autant m'en aller.

ROLAND. Eh bien! où allez-vous? je vous ai fait de la peine... voyons, revenez, ne vous chagrinez pas... au fond, ce n'est pas vous que j'accuse... pourquoi êtes-vous femme? pourquoi êtes-vous jolie?

NANCY, *à part.* A la bonne heure, au moins...

ROLAND. Je m'y habituerai peut-être... et puis, fille ou garçon, mes devoirs sont les mêmes, et malgré moi, il me reste là, pour vous, une amitié, une affection..... enfin, suffit! faisons la paix et n'en parlons plus.

Il l'embrasse.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, FREYTAG, *puis* NAUDIN.

FREYTAG, *entrant par le fond.* Dieu!.. à l'autre, à présent!

NANCY, *à part.* Freytag! il a du malheur.

FREYTAG. Comment, mademoiselle, je vous surprends en récidive... le matin, c'est le petit, et le soir, c'est le grand...

ROLAND. Savez-vous, mon cher, que vous m'ennuyez furieusement?..

FREYTAG. Et vous, mon cher, croyez-vous que vous m'amusiez davantage?.. je viens chercher un rival, et au lieu d'un j'en trouve deux... car avec mademoiselle on n'est jamais sûr de compter juste.

NANCY. Vous êtes un insolent.

ROLAND. Songez, mon petit monsieur, que je vous défends de lui parler à l'avenir.

FREYTAG. Vous me le défendez?

ROLAND. Ou vous aurez affaire à moi.

FREYTAG. Il est fort, celui-là!

NAUDIN, *entrant.* Qu'y a-t-il encore?.. est-ce que tout n'est pas fini?

FREYTAG. Il y a, monsieur Naudin, que vous êtes répréhensible de recevoir chez vous des militaires... Devinez ce que j'ai vu en entrant ici?

NAUDIN. Qu'est-ce que tu as vu?

FREYTAG. Celui-là qui embrassait votre nièce.

ROLAND. Imbécile, elle n'est pas plus sa nièce que vous et moi.

FREYTAG. Elle n'est pas sa nièce?

NANCY, *à part.* Que veut-il dire?..

NAUDIN. Permettez, capitaine... j'estime beaucoup vos lumières, vous m'inspirez la plus grande confiance; mais cependant je suis son oncle.

ROLAND. Vous êtes son oncle?..

NAUDIN. Je n'ai jamais cessé de l'être.

ROLAND. Alors, un instant... expliquons-nous.

FREYTAG. Non, monsieur, point d'explications, c'est inutile; il est près de sept heures, je vais au lieu du rendez-vous... je vous y attends, vous et votre camarade, et même les autres, s'il y en a... c'est là que nous nous expliquerons.

ROLAND. En voilà un que j'ai bien envie de jeter par la fenêtre!

FREYTAG. Au plaisir de vous revoir!

Il sort vivement par le fond.

SCENE XIX.

ROLAND, NANCY, NAUDIN.

ROLAND, *à Naudin.* A nous deux, maintenant; j'espère que vous allez m'apprendre...

NAUDIN. Mais, au contraire, capitaine: c'est à vous de me dire...

ROLAND, *lui montrant la lettre.* Ah! quelle patience! ne m'avez-vous pas écrit que mademoiselle était l'enfant que j'ai sauvé?

NAUDIN. Moi ! jamais je n'ai pu écrire une pareille fausseté.

ROLAND. Morbleu ! vous me feriez damner... et si vous savez lire, ce qui n'est pas bien sûr, jetez les yeux là-dessus... voyez cette phrase absurde... (*Il lit.*) « Ce petit » garçon est une fille... et c'est elle-même » qui vous remettra cette lettre. »

NANCY. Ah ! j'y suis maintenant ; c'est moi qui l'ai remise à monsieur.

NAUDIN. Toi ! petite sotte; elle fait tout de travers.

ROLAND. Que signifie.. ?

NAUDIN. Pardon ! capitaine, mille pardons !.. (*A part.*) Moi qui croyais tout arranger.

AIR *de Turenne.*

Je l'avouerai, je suis inexcusable :
Oui, je vous ai plongé, sans réfléchir,
Dans un chaos obscur, indéchiffrable ;
Mais, en deux mots, je vais tout éclaircir.

ROLAND.

Ah ! pour le coup nous allons en sortir !

NAUDIN.

Quand Dieu, jadis, fit le ciel et la terre,
De l'Océan le flux et le reflux,
Il n'employa que deux mots : *Fiat lux*,
Et l'on vit briller la lumière !

ROLAND. Je n'y tiens plus ! encore une fois, monsieur Naudin...

NAUDIN. Oui, capitaine, rien n'est plus facile. Ce n'est pas elle qui devait vous donner la lettre.

ROLAND. Mais qui donc ?..

NAUDIN. C'est une autre...

Gabrielle paraît.

ROLAND, *le prenant au collet.* Malheureux !... parleras-tu ! qui, l'autre ?...

SCENE XX.

LES MÊMES, GABRIELLE, *en femme.*

GABRIELLE. Moi, monsieur...

ROLAND. La cousine !

NAUDIN. Il était temps... j'étais étranglé !...

ROLAND. Quoi ! mademoiselle, j'aurais été assez heureux ? Ah ! de grâce, ne me trompez plus...

GABRIELLE. Non, monsieur, et vous me pardonnerez un mensonge que vous avez provoqué vous-même. Vous paraissiez tellement désirer un fils, un ami, que je n'ai pas osé me présenter. Mon cousin a pris ma place.

NAUDIN, *à part.* Encore son cousin !

GABRIELLE. Mais cette erreur pouvait exposer vos jours, vous devenir fatale, et j'ai dû la faire cesser, quoiqu'il m'en coûtât ; car je ne suis qu'une demoiselle... et une demoiselle, c'est tranquille... sédentaire, difficile à établir, sans compter d'autres inconvéniens...

ROLAND. Comment ?.... qui a pu vous dire ?..

GABRIELLE. Mon cousin, qui n'a rien de caché pour moi.

ROLAND. Il ne m'a pas compris. Jamais je n'ai eu de pareilles idées. Moi... que je désire un fils... un garçon... qui deviendrait joueur, libertin, mauvais sujet... Vous ne le croyez pas ? Et d'ailleurs, en vous voyant, puis-je regretter quelque chose ?

GABRIELLE. Vous ne regrettez pas mon cousin ?

ROLAND. Je le devrais, cependant ; car il avait de l'amitié pour moi.

GABRIELLE. Je partage tous ses sentimens... lui et moi... c'est presque la même chose...

ROLAND. Je le voudrais ; car, de mon côté, je pouvais lui témoigner toute mon affection.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Je lui disais : Sur toi sans cesse,
Je veux veiller avec amour ;
Non, plus d'ami, plus de maîtresse,
Ma vie est à toi sans retour !
Comme au cousin je n'ose vous le dire.

GABRIELLE.

Mais, entre nous, tout est commun ;
Ce qu'il permet, moi je dois y souscrire.

ROLAND.

Ainsi qu'à lui... quoi !.. je puis vous le dire ?

GABRIELLE.

Puisque nous ne faisons qu'un.

ROLAND.

Même air.

Avec lui, nous étions sans gêne ;
Quand je lui disais : Mon garçon,
Touche là ! sa main dans la mienne
Venait se placer sans façon.
Vous ne pouvez, hélas ! faire de même.

GABRIELLE.

Quel obstacle ?.. il n'en est aucun :
Voilà ma main ! tenez !

ROLAND.

Surprise extrême !
Cette blessure ! ah ! grand Dieu ! c'est lui-même !

GABRIELLE.

Puisque nous ne faisons qu'un.

Roland lui baise la main.

SCENE XXI.

LES MÊMES, FREYTAG, *avec des épées.*

FREYTAG. Ah çà ! est-ce pour se moquer de moi ? me faire attendre ainsi... des militaires...

ROLAND. M. Freytag ! je l'avais parfaitement oublié.

FREYTAG. Monsieur ! (*Apercevant Gabrielle.*) Qu'est-ce que je vois ? le blanc-bec de ce matin ?...

NAUDIN. Il l'a reconnu tout de suite.

FREYTAG. Quoi ! mademoiselle, c'est vous qui m'avez donné.. ?

GABRIELLE. J'en suis bien fâchée, monsieur Freytag ; mais il le fallait.

FREYTAG. Comment donc, mademoiselle ! toutes les fois que ça pourra vous être utile.

NAUDIN. Eh bien ! capitaine, vous qui me souteniez qu'elle avait séduit ma nièce !

ROLAND. Vous avez été sur le point de le croire.

NAUDIN. Cependant ça me paraissait bieu invraisemblable.

FREYTAG. Moi, je l'ai cru tout-à-fait ; mais vous, monsieur le capitaine, que j'ai surpris également, vous n'êtes pas une demoiselle ?

ROLAND. Non, pas positivement. Soyez sans crainte, il n'y a pas de risque ; et quant à mademoiselle Nancy, vous pouvez l'épouser de confiance ; rien ne s'y oppose.

FREYTAG. Rien ne s'y oppose ?

NANCY. Est-il bien vrai, mon oncle ?

NAUDIN. Nous verrons ça, nous verrons ça...

FREYTAG. Ah ! par exemple ! voilà la colère qui me revient.

ROLAND. Il a raison, c'est un brave et je prends sa défense ! Décidez-vous, monsieur Naudin, dites oui, ou je me brouille avec vous.

NAUDIN. Allons, capitaine, puisque vous l'exigez, je ne dis pas non.

FREYTAG. C'est toujours ça de gagné.

TOUS.

AIR *final du Chaperon*.

Que ce jour a de charmes !
Tout sourit à nos vœux !
Désormais plus d'alarmes
Nous voilà tous heureux.

GABRIELLE, *au public*.

A l'état militaire
Je renonce à jamais ;
Peu faite pour la guerre,
Je demande la paix.

TOUS.

Que ce jour a de charmes, etc.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, No 46, AU MARAIS.

LA

TOUR DE BABEL,

REVUE ÉPISODIQUE

EN UN ACTE,

Par MM. ***********************

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 24 JUIN 1834.

PRIX : 3 SOUS.



PARIS,
AU MAGASIN THÉATRAL,
MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1834.



PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
QUATRE VAUDEVILLISTES.	MM. Daudel. Hyacinthe. Alexandre. Francis.
SULFATE. GALVANO. HAUT-PERCHÉ.	Lhérie.
MAITRE JACQUES.	Bosquier.
MARTIN-POISSON.	Vernet.
PUDIBOND-ROCOCO.	Cazot.
ANTONY.	Alexandre.
DUGACHIS, maçon.	Prosper.
JEAN-PIERRE, son fils.	Adrien.
Mme BABEL.	Mmes Flore.
QUATRE COUTURIÈRES.	Neuville. Dupont. Rougemont. Martin.

Cuisinières.
Traiteurs.
Ouvriers Maçons.
Un Invalide.
Borée.
Un Marsouin.
Peuple.

LA TOUR DE BABEL.

La scène se passe sur la place de la Concorde, à Paris.

SCENE PREMIÈRE.

DUGACHIS, JEAN-PIERRE, MAÇONS, OUVRIERS *avec des pioches, creusant les fondations,* UN INVALIDE.

CHOEUR.

Allons
Creusons,
Amis, du courage!
Redoublons nos coups,
Car nous voilà tous
A l'ouvrage.
Allons,
Creusons,
Amis du courage!
Monsieur le préfet,
De nous sera très satisfait.

DUGACHIS

Ne restons pas en arrière,
Enfonçons-nous lestement;
Que ce soit à cent pieds sous terre
Que l'on trouve le talent!

CHOEUR.

Allons
Creusons, etc.

JEAN-PIERRE. Dites donc, mon père, pourquoi qu'on a ôté cette longue borne qu' était là, pour la remplacer par une toute pareille?

DUGACHIS. Imbécille!.. celle-ci n'est qu'une frime en toile peinte et bonne à rien du tout, au lieu que l'autre...

JEAN-PIERRE. Oh! oui, l'autre est encore bonne à grand chose!.. qué mécanique!.. une efflanquée qui ressemble au tuyau de la pompe à feu de Chaillot... et ils ont le front d'appeler ça une odalisque, une odalisque de Lou...de...lou...

DUGACHIS. De Louqsor, nigaud... autrement dit l'aiguille de Cléopâtre, parce que cette reine qu' était une gaillarde, s'en servait pour tricoter des bas de fil d'Ecosse à Marc-Antoine...

JEAN-PIERRE. Fallait qu'il ait de fameux mollets, c' particulier-là.

DUGACHIS. Taisez-vous, Jean-Pierre... vous raisonnez comme un moëllon... je rougis d'avoir donné l'être à une créature aussi cornichonne, moi, un *Francé*, un ancien, qui ai posé la première pierre de nos monumens les plus colossaux.

JEAN-PIERRE. Oh! mon Dieu, vous répétez toujours la même chose... connu!.. connu!..

DUGACHIS. Dam! c'est que c'est flatteur tout d' même.

Air : *L'autr' jour la petite Thérèse*

J'ai posé la première pierre
De la *Bourse* et du *Panthéon*;
J'ai posé la première pierre
Du théâtre de l'*Odéon*;
J'ai posé la première pierre
De cent maisons, je n' sais plus où;
Bref, j' suis dans l' mortier jusqu'au cou.

(*Parlé très vite.*) J'ai posé la première pierre des *Quinze-vingts* et de *l'Institut*, des *Incurables* et du *Luxembourg*, de la barrière des *Martyrs* et de *Sainte-Pélagie*, j'ai posé la première pierre du *monument de Juillet*..

Mais quant à c' dernier bijou...
Ils ont tant creusé pour le faire,
Qu'il n' peut plus sortir de son trou!

JEAN-PIERRE. Silence, papa.., n' parlons pas politique.

DUGACHIS. Tiens, pourquoi ça?.. qui qu'est plus en état d'en parler que le maçon?.. est-ce qu'on ne dit pas tous les jours, « *L'édifice social est ébranlé, faut reconstruire l'édifice social...* » Eh! ben?

JEAN-PIERRE. Eh! ben?..

DUGACHIS. Eh! ben, qu'est-ce qui s'entend mieux que le maçon à boucher les crevasses qu'on a faites à l'édifice social?

JEAN-PIERRE. Ah! papa, papa, qué découverte!.. j' crois que j' tiens une cruche...

TOUS. Une cruche!

DUGACHIS. C' t'animal!.. qui va chercher des cruches sous terre, quand il y en a tant...

JEAN-PIERRE. Papa, c'est un grand coffre... c'est sans doute la boîte à ouvrage où madame Cléopâtre serrait son aiguille..

DUGACHIS. Du tout... Dieu! va t-il y en avoir là dedans des médailles d'or, d'argent et de diamans... (*Il ouvre le coffre, tous les ouvriers l'entourent; il en sort des flammes.*) Ah! miséricorde!..

Pendant le cœur suivant, une femme vêtue du costume mithral sort du coffre; elle porte pour coiffure une tour à créneaux.

CHOEUR.

Air : *Fragment de la neige.* (La quarantaine.)

Je tremble
D'effroi!
Il me semble
Voir un fantôme devant moi!
Si c'est une médaille
Elle est, morbleu de taille!
Quel accident surnaturel
O ciel!

Ils se sauvent tous, à l'exception de Dugachis, de Jean-Pierre et de l'invalide.

SCENE II.

DUGACHIS, JEAN-PIERRE, Mme BABEL.

JEAN-PIERRE, *tiraillant Dugachis.* Papa, papa, prenons la fuite!

L'INVALIDE, *tirant son briquet.* De l'assurance!.. les femmes ont toujours peur des invalides!.. (*S'avançant.*) qui vive?

MAD. BABEL. Babel!

DUGACHIS. Babel!

MAD. BABEL. N'avez-vous jamais entendu parler de la tour de Babel?..

DUGACHIS. Excusez!..

Air : *C'est le gros Thomas.*

Personn' grâce au ciel,
Pour la mémoir' ne me dégotte;
D' la tour de Babel,
Je me rappelle l'anecdote.
Tout l' monde y parlait,
Tout l' monde y criait,
Sans pouvoir jamais se comprendre,
Se mettre d'accord, ou s'entendre...
Montrant le côté du pont Louis XV.
Y a z'un palais par-là,
Qui r'ssemble à c'tte tour-là.

MAD. BABEL. Je suis madame Babel, génie de cette tour célèbre, endormie il y a cinq mille ans... lors de ma catastrophe, il m'a été prédit que mon sommeil cesserait dans un siècle de trouble...

JEAN-PIERRE. Ce sont les émeutes qui l'auront réveillée.

MAD. BABEL. Il est arrivé, ce fortuné moment... vous êtes dans la confusion, dans le temps du gâchis... je vais être là-dedans comme le poisson dans l'eau, comme un ministre dans les fonds secrets; je viens accomplir mes destinées et rebâtir enfin ma tour.

DUGACHIS. Prenez garde de vous enfoncer; c'est bien usé, les tours... Nous avons un auteur qui a élevé sa réputation à l'aide des tours de Notre-Dame de Paris, et un autre avec la tour de Nesle; je doute que vous alliez aussi haut dans les brouillards...

MAD. BABEL. Je ne veux pas non plus leur faire du tort; ce sont deux collègues estimables, et l'on se doit des égards tour à tour.

DUGACHIS. Et où comptez-vous la bâtir, votr' tour?

MAD. BABEL. Ici, mon vieux.

DUGACHIS. Par exemple!.. à la place de mon aiguille?.. Mais ça va masquer les produits de l'industrie!..

MAD. BABEL. Qu'importe?..

DUGACHIS. Comment! vous voulez éclipser l'industrie?

MAD. BABEL. Oui, l'industrie classique: les bonnets de coton perfectionnés, les rasoirs à l'épreuve et les cachemires de Clichy-la-Garenne... Je suis le génie du cahos en industrie, en politique, en littérature; je viens venger ces sublimes inventeurs de chefs-d'œuvre incompréhensibles, trop long-temps dédaignés. A moi les producteurs repoussés par le jury, les artistes honnis par les connaisseurs, les auteurs, les acteurs baffoués par un public raisonnable; c'est le vague, le baroque, l'impraticable que je recherche, et je veux leur ouvrir une tour gigantesque, longue comme une colonne du *Moniteur*, où chacun apportera sa pierre...

Air : *De la Boulangère.*

Oui, je compte faire, en ce jour,
Un appel à la ronde;
Afin de bien meubler ma tour,
Aujourd'hui je me fonde
Sur le sot et sur l'intrigant...

DUGACHIS.

Vous aurez bien du monde,
Vraiment,
Vous aurez bien du monde. *bis.*

MAD. BABEL.

Venez, auteurs dont on est las,
Dramaturges qu'on fronde,

Journaux vendus qui n' se vend'nt pas,
Malgré tant de faconde;
Au fatras,
Moi, j'ouvre les bras.

DUGACHIS.

Vous aurez bien du monde,
Ici bas,
Vous aurez bien du monde.

MAD. BABEL, *à Dugâchis.* Maintenant, tu vas distribuer mes prospectus.

DUGACHIS. C'est ça !.. pour me faire empoigner... J' n'ai pas de permission de la préfecture...

MAD. BABEL. C'est juste. Je vas appeler un vent.... le petit Borée, mon domestique.

Elle fait un geste. Borée, très-joufflu, sort du trou du souffleur.

DUGACHIS. Tiens !.. il vient de ce côté-là !.. Au fait, il ne sera pas pincé par les sergens de ville, le gros Joufflu.

Borée jette derrière les planches les prospectus, et sort. On entend un grand bruit.

MAD. BABEL. Entends-tu? entends-tu ?.. voilà déjà des pratiques qui m'arrivent... Je vais procéder à la pose de la première pierre de ma tour...

DUGACHIS. La première pierre?.. ça me regarde...

SCENE III.

Mme BABEL, *puis* QUATRE VAUDEVILLISTES.

On entend un grand bruit de grelots.

MAD. BABEL. Que signifie ce tintamarre de grelots?.. va donc voir. (*Dugachis sort à droite.*) Cela sent le charivari... holà ?.. hé?.. qui va là?

Les quatre vaudevillistes entrent bras dessus bras dessous.

CHŒUR DES VAUDEVILLISTES.

Air: *Et vive la gaîté.* (Rendez-vous bourgeois.)

Je suis vaudevilliste,
Je cherche des succès
Et je suis à la piste,
De sujets,
De couplets.

MAD. BABEL. Messieurs vos noms.

PIERRE. Pierre.

PAUL. Paul.

JEAN. Jean.

THOMAS. Thomas.

TOUS. Les quatre n'en font qu'un.

MAD. BABEL. Vous êtes vaudevillistes, vous faites de bien mauvaises pièces.

PIERRE. Mais nous en faisons beaucoup!

MAD. BABEL. Vous parlez tous à la fois, et je ne saisis pas bien...

PIERRE. Alors...

PAUL. Je vais...

JEAN. M'expliquer...

THOMAS. Plus clairement...

PIERRE. Grande tour!..

PAUL. Grosse tour!..

JEAN. Tour colossale!

THOMAS. Tour imaginable!

MAD. BABEL. A la bonne heure... parlez ainsi, chacun à votre tour.

PIERRE. Aussitôt que nous avons appris.

PAUL. Votre présence en ces lieux,

JEAN. Nous sommes accourus,

THOMAS. Pour vous prier...

PIERRE. D'avoir...

PAUL. La,

JEAN. Bonté...

MAD. BABEL. Ah! assez... ça commence à me lasser... si vous vouliez faire des coupures, ça m'obligerait... et surtout, qu'un seul prenne la parole, si c'est possible.

PIERRE. Vous l'exigez? avec la permission de mes collaborateurs... j'arrive au fait belle Babel, tels que vous nous voyez, nous formons un vaudevilliste assez distingué; pour avoir une idée nous nous mettons toujours en quatre; celui-ci s'appelle Paul-Dessujets; il se charge de lire tous les romans nouveaux, afin d'y trouver des pièces; celui-là, c'est Jean qui rit... (*Il montre Jean qui doit avoir une figure de croque-mort.*) Il s'occupe de la partie comique, il est d'une gaîté folle, sans que ça paraisse...

MAD. BABEL. Et cet autre monsieur?

PIERRE. Il fait les démarches, les répétitions et corrige les épreuves; moi, je suis Pierre des Timbres.

MAD. BABEL. Comment des Timbres.

PIERRE. Oui, je sais les timbres de tous les airs composés jusqu'à ce jour, j'ai le cerveau Timbré de douze milles airs de toute dimension.

MAD. BABEL. Et vous les trouvez comme cela à volonté?..

PIERRE. Très bien!.. exemple:

Air: *Les anguilles.* (Masaniello.)

» Chante, chante, troubadour chante,
» Prenons d'abord l'air bien méchant
» Tivoli que partout on vante,
» L'hymen est un lien charmant;
» Le noble éclat du diadême
» Venez, venez à mon secours,
» La danse n'est pas ce que j'aime
» Dormez donc mes chères amours,

MAD. BABEL. Vous méritez une place au temple de mémoire !

PIERRE.

» Je loge au quatrième étage
» Il est plus dangereux de glisser,
» J'en guette un petit de mon âge ;
» Mad'moisell' voulez-vous danser
» Un page aimait la jeune adèle,
» Dis-moi mon vieux, t'en souviens-tu,
» Epoux imprudent, fils rebelle
» Turlu tu tu chapeau pointu.

MAD. BABEL. C'est incroyable ; mais qu'est-ce que vous-voulez de moi ?

PIERRE. En me levant ce matin, à nous quatre ; j'apprends que la tour de babel vient d'apparaître sur la place de la concorde, alors il me vient une idée, toujours à nous quatre, celle d'un vaudeville de circonstance, que nous bâtirions sur vous, illustre tour.

MAD. BABEL. Et qui vous en empêche ?..

PIERRE. La crainte des feuilletonistes.

MAD. BABEL. Quels sont donc ces feuilletonistes.

PIERRE. Des garçons de beaucoup d'esprit, toute la semaine, qui s'imposent le devoir de dire des bêtises tous les lundis.

MAD. BABEL. Il faut vous défendre ?

PIERRE. Qu'est-ce que vous voulez qu'on leur réponde ?.. on ne siffle pas les journaux, ça ferait trop de bruit dans Paris, tous les matins.

MAD. BABEL. Eh ! bien, je vais vous faire une proposition ; pour me traiter dignement, réunissez-vous quarante vaudevillistes ; vous serez peut-être bien aussi forts que vos ennemis ?

PIERRE. Quarante ?..mais il sera impossible de nous entendre... nous ne ferons que du décousu, du galimathias.

MAD. BABEL. C'est précisément ce que je veux... ce sera une invention nouvelle.

PIERRE. Va pour l'invention nouvelle !.. je l'adopte ! moi et mes collaborateurs, quarante !.. nous aurons de l'esprit comme l'académie... c'est effrayant ; mais après tout on se met bien cent et un, pour faire un recueil de contes pitoyables, et trois cents pour avorter d'une mauvaise loi ! allons, pas de fausse honte, nous allons y travailler tout de suite.

Reprise en sortant.

Je suis vaudevilliste, etc.

SCENE IV.

Mme BABEL, SULFATE.

Il a un tuyau sur son chapeau et tient une canne.

MAD. BABEL, *le regardant entrer*. Quel est ce tuyau de poële qui marche sur deux jambes d'homme ?

SULFATE, *d'une voix enrouée*.

Air : *Alerte*.

Je fume,
J'en fume,
J'agrippe,
Et pipe
Les oiseaux ;
J'attaque,
Je traque
Les animaux.

Vrai fléau des bêtes nuisibles,
Par mille moyens invisibles,
Je les détruis sans rémission,
Puisque j'ai reçu la mission,
D'en purger la nation !

Je fume, etc.

MAD. BABEL. Dites-moi, bon vieillard, est-ce que vous seriez poëlier-fumiste ?

SULFATE. Du tout, ravissante Assyrienne, le tuyau qui orne mon castor de soie, n'est point fait pour les ramoneurs... je réponds au nom de Sulfate, je détruis les corbeaux des Champs-Élysées et généralement tous les animaux nuisibles de Paris.

MAD. BABEL. Ça doit vous donner de l'ouvrage !..

SULFATE. Par conséquent, j'ai inventé le tuyau que vous voyez ci-dessus ; et au moyen d'une mixtion sulfureuse, tous les matins j'ai l'agrément de procurer la mort aux corbeaux des Champs-Élysées.

MAD. BABEL. Pourquoi donc cela ? à une autre époque on les laissait vivre !..

SULFATE. Autres temps autres corbeaux ! et puis dans les circonstances actuelles, voyez-vous...

Il lui parle tout bas à l'oreille.

MAD. BABEL. Vous avez raison.

SULFATE. Excusez si je vous dis ça tout bas... je suis employé du gouvernement.

MAD. BABEL. Mais vos fonctions ne se bornent pas là ?..

SULFATE. Je me livre aussi au massacre des hannetons. Dernièrement, un jeune sous-préfet m'a appelé à son secours... le malheureux allait être dévoré de compte à demi avec ses administrés... Eh bien, au bout de huit jours, à l'aide

de mon tuyau fumivore, tous les hannetons étaient en fracassée.. l'arrondissement en était si joyeux qu'on a illuminé...

MAD. BABEL. Et quelle récompense vous a-t-on donnée?..

SULFATE. Mon sous-préfet a été nommé préfet.

MAD. BABEL. Il l'avait bien mérité.

SULFATE. Ah dame! c'est que dans ce temps-ci... (*Il lui parle tout bas.*) Je suis employé du gouvernement?

MAD. BABEL. Oui, oui! je comprends.

SULFATE. A mon retour on m'a fait taupier en chef des jardins royaux: La taupe est une bête que j'ai beaucoup étudiée... elle est rongeuse, extravagante et surtout allégorique!..

MAD. BABEL. Qu'entendez-vous par allégorique?

SULFATE. J'entends qu'elle avance toujours en dessous, et quand vous la croyez chez le voisin, la taupe est déjà venue chez vous pour vous couper l'herbe sous le pied... comme certains individus que je pourrais vous nommer. (*Il lui parle bas.*) Je suis employé du gouvernement!.. dans ce moment je compose une liqueur vénéneuse pour détruire les mouches, dont l'espèce se propage de jour en jour d'une manière effrayante.

Air : *à soixante ans.*

Soit qu'on se lève ou qu'on se couche,
Chez soi, dehors, du matin jusqu'au soir,
A vos côtés vous voyez une mouche,
Qui toujours est là pour tout voir,
Pour tout entendre et tout savoir.
A cet insecte pacifique.
Que sa douceur fait excuser,
Et qu'on se borne à mépriser;
J' préfèr' celui qui nous mord et nous pique...
On a du moins le droit de l'écraser.

MAD. BABEL. Mais pour juger vos œuvres et surtout votre adesse, il faudrait en faire l'essai devant moi?..

SULFATE. J'y souscris; tenez, regardez là-bas sur ce marronnier, il y a un petit serin qui s'est échappé de sa cage, eh bien, avec ma sarbacane, je vais le supplier de tomber à vos pieds.

Il souffle dans sa sarbacane; et un canard tombe sur le théâtre.

MAD. BABEL. Vous appelez ça un serin? mais, ah mon Dieu! c'est un canard sauvage.

SULFATE, *le ramassant.* C'est ma foi vrai!.. il y a tant de canards dans les champs Élysées!..

MAD. BABEL. Et le serin?

SULFATE, *regardant.* Le serin?.. le voilà qui s'envole au bout du pont de la Concorde pour entrer à la ch... (*Il lui parle bas.*) Je suis employé du gouvernement! (*Lui présentant le canard.*) Du reste, je vous en fais hommage!..

MAD. BABEL. Merci, je n'y tiens pas. Allons, je vois avec plaisir que vos inventions sont aussi ridicules que votre coup-d'œil est faux, et je vous admets à l'honneur de rebâtir les murs de ma tour!..

SULFATE. Je rebâtirai vos murs! ah, j'en suis fier comme un paon!

MAD. BABEL. Mais qu'est-ce que j'aperçois donc là-bas? on dirait une nuée de corbeaux!..

SULFATE, *regardant.* Eh, non!.. ils portent des pantalons, c'est le moment de me sauver!

Air : *de Préville et Taconnet.*

D'une société secrette,
Si c'était une section?
Il ne faut pas que je me compromette,
La loi défend toute réunion,
Qui devient une association.
Ami soldé de de la chose publique,
Je dois fuir cet attroupement
Qui m'a tout l'air d'un vrai rassemblement,
Car je crois voir partout la ré...,
(*Il lui parle bas.*) J' suis employé du gouverne-(ment.

Il sort.

SCENE V.

Mme BABEL, DUGACHIS, *puis* MAITRE-JACQUES, CUISINIÈRES ET GARÇONS TRAITEURS.

MAD. BABEL. Qu'est-ce que j'entends?

DUGACHIS, *entrant.* Ça a l'air d'une cloche : il n'est pourtant pas deux heures.

MAD. BABEL. Mon Dieu! quelle grande voiture!..

DUGACHIS. Elle a des cheminées comme une maison.

Me JACQUES, *entrant et parlant à la cantonnade.* Laissez bouillir le mouton, ne salez pas trop les pois au sucre, et mettez-vous tout de suite à la broche. (*Entrant.*) Madame, je viens vous offrir mes services.

MAD. BABEL. Qui êtes-vous?

Me JACQUES. Maître Jacques, entrepreneur de l'omnibus restaurant :

« A tous les Parisiens nous portons la pâture,
» Depuis les abattoirs jusqu'à la préfecture. »

DUGACHIS. Et vous sonnez comme l'âne du marchand d'encre!

M

Mᵉ JACQUES.

Air *Dindon, dindon.*

C'est de la Nouvelle-Athènes
Que l' matin nous délogeons,
Avec nos voitures pleines
De canards et de pigeons;
Notre sonnette civile,
Dit aux bourgeois de la ville :
Din don, din don,
Pour manger, descendez donc,
Dindon!

MAD. BABEL. Voilà un établissement qui peut faire vivre ses entrepreneurs.

Mᵉ JACQUES. Et si on ne vend pas son fonds, on a la ressource de le manger...

DUGACHIS. Avez-vous fait imprimer un prospectus?

Mᵉ JACQUES. Il sera dans toutes les bouches.

MAD. BABEL. Ah ça! vous devez faire une effroyable provision à la halle?

Mᵉ JACQUES. Rafle générale dès quatre heures du matin; les gens qui ont encore la fatuité de diner chez eux, ne trouveront plus que du beurre fort et des radis creux!

MAD. BABEL. Cela va jeter le désordre dans les ménages.

Mᵉ JACQUES. Qu'est-ce que ça nous fait! Notre omnibus est un gros pélican qui doit contenir dans ses flancs de quoi nourrir tous ses enfans.

MAD. BABEL. Mais vos plats seront froids?

Mᵉ JACQUES. Ils se réchaufferont au soleil.

MAD. BABEL. Les cahots renverseront votre pot-au-feu?

Mᵉ JACQUES. Nous mettrons de l'eau dedans.

DUGACHIS. Tous les chiens de la ville suivront votre voiture.

Mᵉ JACQUES. Nous aurons des boulettes!

DUGACHIS. Au fait!

Air *De la robe et des bottes.*

Sur vous on ne pourra pas mordre,
Quelles que soient les opinions;
Mais on devrait aller par ordre,
Quand on fait des inventions.
Vos voitures épicuriennes,
Sont en retard dans les progrès;
Car nous avons les... qui sont plus anciennes,
Qui n'auraient dû marcher qu'après.

Mᵉ JACQUES. Soyez tranquille, tout ira pour le mieux.

Air : *Vive la lithographie.*

D'accomoder tout le monde
Je me suis fait une loi,
Et jespère qu'à la ronde
On sera content de moi.
Je vais, devinant les goûts,
Offrir partout mes ragoûts,
Et grâce à moi dans Paris,
On pourra vivre à tous prix!
A tous propos je fricasse,
Pour le sot, un dindonneau,
Pour la prude, une bécasse,
Pour l'innocence, un agneau.
Aux gens de tous les partis
Je vais offrir des salmis;
Des moules, à nos sculpteurs,
Des langues aux orateurs.
Des pois, aux têtes légères,
Des glaces, aux patineurs,
Des gigots, aux couturières,
Et des lapins aux chasseurs;
A plus d'un pauvre chanteur,
Un filet plein de fraîcheur;
Pour maint danseur élégant,
Je fabrique un vol-au-vent;
A ces ténébreux complices
Qui marchent à reculons,
J'enverrai des écrevisses
Et des ailes de pigeons;
Au soldat, qu'au champ d'honneur,
On a vu plein de valeur,
Par la victoire guidé,
Un potage à la Condé;
Nos plats sucrés, nos compotes
Seront chéris des flatteurs,
Et nos mets en papillotes
Seront goûtés des coiffeurs;
De la cervelle aux auteurs;
Des bouillons aux directeurs;
Des soufflés pour les souffleurs;
Et de la farce aux acteurs.
D'accommoder tout le monde,
Je me suis fait une loi,
Et vous verrez qu'à la ronde,
On sera content de moi.

MAD. BABEL. Allons, vous me séduisez, et je vous offre la clientelle de ma tour.

DUGACHIS. Dites donc, les maçons pourront-ils faire tremper leur soupe chez vous?

Mᵉ JACQUES. Comme les pairs de France.

DUGACHIS. Servez-moi un bouillon... chaud, chaud!

Mᵉ JACQUES, *criant.* Faites avancer le restaurant!

On voit paraître le restaurant-omnibus, vaste voiture organisée comme la boutique d'un traiteur, et surmontée de cheminées fumantes.

Mᵉ JACQUES. Versez consommé !

Une lucarne s'ouvre, et une cuiller à pot verse un bouillon au maçon qui tend son écuelle.

Mᵉ JACQUES. Allons, en avant, marche! je vais faire circuler mes comestibles.

Il va pour sortir. On entend un bruit de voix; entre mademoiselle Victoire, suivie de plusieurs cuisinières.

TOUTES.

Air *de la légère.*

Qu'on arrête *bis.*
Cette cuisine en charrette !
Qu'on arrête *bis.*
Cet intrigant
Restaurant !

Mᵉ JACQUES.

D'où vient ce bruit, ce courroux ?
Que nous veulent ces mégères ?

TOUTES.

Nous sommes les cuisinières
Qui s'insurgent contre vous.

Mᵉ JACQUES.

Réprimez donc leur audace,
Ma gross' madame Babel...

TOUTES.

Toi, malin, on t'en fricasse !..
J' t'égrug'rai comme un grain d' sel.

LES CUISINIERS ET PLUSIEURS GARÇONS TRAITEURS, *qui entrent.*

Qu'on arrête, etc.

UN GARÇON TRAITEUR.

Nous somm's les restaurateurs
Que votr' cuisine
Assassine.
Si dans vos voitures on dîne,
Que f'ra-t-on chez les traiteurs ?
Traitons-le comme il l' mérite,
Mes amis, tombons dessus,
Et renversons la marmite
En culbutant l'omnibus.

TOUS.

Qu'on arrête, etc.

Mᵉ JACQUES. Sauve qui peut !

L'omnibus se met en marche; il est poursuivi par les cuisinières et par les restaurateurs.

SCENE V.

Mᵐᵉ BABEL, DUGACHIS, GALVANO.

GALVANO, *entrant, une bouteille sur la tête, et une roue électrique attachée au côté.* Gare, gare ! ne m'approchez pas, ne m'approchez pas ! je viens de la place Vendôme où je me suis fait charger... ps ps ps.

DUGACHIS. Par un escadron ?

GALVANO. Eh ! non, par la machine électrique de M. Lemolt... je colporte son systême partout; je suis moi-même une machine électrique, ambulante... avec ma roue et mes patins de verre, je conserve toute la journée le feu sacré; et je frictionne mes concitoyens moyennant une légère rétribution... ps ps ps.

MAD. BABEL. Encore des matériaux pour ma tour.

GALVANO. Je viens vous offrir ma pile galvanique : approchez que je vous donne une pile.

DUGACHIS. Du tout, du tout.

GALVANO. C'est très bien. Je guéris tout : apoplexie, paralysie, hydropisie, catalepsie, c'est une pharmacie... ps ps ps.

DUGACHIS. Monsieur, ça ne se fait pas en société.

GALVANO. Ce sont des étincelles très décentes ! avec elles, nous remplaçons eau de Cologne, sangsues, potion, julep, quinquina et médecine Leroy ! ps ps ps. Mon remède est naturel, rationel, universel : il y a de l'électricité dans tout... ps ps ps. A quoi ça ne sert-il pas ? Un boiteux vient chez moi : « Monsieur, je boite » de la jambe droite. » Un tour de roue... ps ps ps... le mal est délogé; il boite de la jambe gauche. « Monsieur, je suis jaloux, je vais faire un voyage, et ma » femme est très coquette, que faire pour » ne pas être?.. » C'est bien facile, un tour de roue, j'électrise la femme, et si un galant s'approche d'elle... ps ps ps... pas moyen... « Monsieur, mon sergent-major » m'envoie trop souvent des billets de garde. » Un tour de roue, j'électrise le cordon de sonnette, le tambour arrive, il veut sonner... ps ps ps... voilà tout ! Et en remontant plus haut... ah, ah ! c'est un moyen gouvernemental excellent pour enlever les votes par assis et levé.

Air *du baiser au porteur.*

C'est une coutume à la Chambre
De tout voter en se levant,
Et j'électrise chaque membre
Par un conduit percé secrètement,
Qui va le trouver sous son banc.
Le député, que l'on consulte,
Saisit bien mieux le signal d'approuver,
Car il reçoit une étincelle occulte
Qui l'avertit de se lever.

DUGACHIS. Puisque vous guérissez tout, débarrassez-moi donc d'un rhume de cerveau que j'ai... un véritable rhume de gendarme.

GALVANO. Facile! un tour de roue; fermez les yeux.

Il lui donne une pichenette sur le nez.

DUGACHIS. Ah! ça m'a soulagé un peu; maintenant j'ai un rhumatisme que j'ai gagné en m'asseyant sur l'herbe fraiche.

GALVANO. Facile! un tour de roue; fermez les yeux.

Il lui donne un coup de pied dans le derrière.

DUGACHIS. Quelle étincelle!

GALVANO. Je fais bien d'autres miracles! ps ps ps... Enfoncé la médecine! il n'y a que deux sciences positives: la mienne et la cranologie.

MAD. BABEL. Qu'est-ce que c'est que la cranologie?

GALVANO. C'est l'art de découvrir les vertus et les vices des hommes par l'inspection des bosses du front. (*Tâtant le front de Dugachis.*) Monsieur est marié.

Air: *Vaudeville de l'homme vert.*

Chez un homm' d'état qu'on admire,
Dernièrement je fus reçu;
Je l'ai palpé... faut-il vous dire
Ce que sous son toupet j'ai vu?
Gross' comme un' pomme de reinette
La bosse de la servilité,
Et comme un' petite noisette
La bosse de la liberté.

Il sort en tournant la roue. Dugachis le suit en le regardant avec curiosité.

SCENE VI.

Mme BABEL, CLARA, PERPÉTUE, PAMÉLA, SCOLASTIQUE.

CHOEUR.

Air: *Oui, je suis vertueuse.* (Camargo.)

Nous sommes ouvrières,
Nous vendons des corsets,
Des couturières,
Nous éclipsons les succès.

MAD. BABEL. Que m'apportez-vous, mesdames?

SCOLASTIQUE. Des corsets en gomme élastique: c'est une invention nouvelle...

CLARA. Que nous venons de mettre au jour...

PERPÉTUE. Et que nous portons comme échantillon.

MAD. BABEL. Je ne comprends pas ce perfectionnement.

PAMÉLA. Il est pourtant bien facile à expliquer: au moyen de la gomme élastique, toutes les tailles des femmes peuvent épaissir, sans que ça paraisse...

SCOLASTIQUE. Le corset prête tant qu'on veut pour les grasses...

CLARA. Et il prête encore bien davantages pour les maigres...

PERPÉTUE. Avec lui, il n'y a jamais rien de perdu, madame...

CLARA. Parce que la pression est toujours la même...

MAD. BABEL. Ainsi, vous formez une compagnie d'assurance pour soutenir les vivans et ressusciter les morts.

PAMÉLA. Et ce n'est pas seulement pour les dames que nous travaillons; car les hommes ne se gênent pas pour prendre nos modes.

Air *du premier Prix.*

Ils nous prir'nt, sans null's revanches,
Nos blous's, dont on connait l' succès;
Maintenant pour avoir des hanches,
Les messieurs nous prenn'nt nos corsets.
Ces vols sont vraiment bien coupables;
Mais les jeun's gens ont tant d' défauts:
J'en connais qui seraient capables
De nous prendre aussi nos gigots.

CLARA. Par exemple! je voudrais bien voir ça.

TOUTES. Et moi aussi, moi aussi!

MAD. BABEL. Allons, mesdemoiselles, j'adopte votre invention!..

SCOLASTIQUE. Et vous faites bien; car aujourd'hui l'élastique est à la mode dans mille choses importantes.

PAMÉLA.

Air: *Tout est contrebande.*

Tout est élastique
Au temps comique
Où nous vivons;
Même en politique,
Et nous le prouvons.

L' dos souple et pliant
D'un solliciteur suppliant,
D'un ambassadeur
Plein d'honneur.
La parole aimable et flatteuse,
Les serments qu'on fait,
L'indépendance qu'on promet,
L'sens d'une loi, l' corps du budget,
Les jamb's, le cœur d'une danseuse,

Tout est élastique
Au temps comique
Où nous vivons;
Même en politique,
Et nous le prouvons.

TOUTES.

Tout est élastique, etc.

HAUT-PERCHÉ, *dehors.* Où est-elle donc, cette tour de Babel?

SCENE VII.

LES MÊMES, HAUT-PERCHÉ, *entrant un claque à la main, bas de soie, costume de bal outré, lorgnon,* PLUSIEURS DANSEURS.

HAUT-PERCHÉ.

Air : *Je le tiens* (de la Fille de Dominique.)

Le plaisir, le plaisir,
Papillon qu'on voit s'enfuir,
Sans jamais se poser,
Je viens de l'entreposer.

Toujours dans mes entrepôts,
On le trouvera dispos;
J'en puis fournir tout Paris
Au plus juste prix.
Le plaisir, le plaisir, etc.

MAD. BABEL. A quelle espèce de moëllon ai-je l'avantage de parler?

HAUT-PERCHÉ. Je suis Haut-Perché...inventeur particulier des bals à domicile et entrepreneur général des danseurs à prix fixe...

Il lui donne des adresses.

MAD. BABEL. Expliquez-vous catégoriquement, léger industriel...

HAUT-PERCHÉ. Madame, le beau sexe jette les haut cris, on ne trouve plus de danseurs dans un bal, les jeunes gens vont jouer à la bouillotte ou parler politique derrière les rideaux, alors athmosphère d'ennui, consomption générale, et le cor à piston se divertit tout seul, pendant que ces messieurs perdent leur argent ou établissent un gouvernement de leur choâx, tandis qu'avec mes danseurs!

Air : *Ran pata plan, plan, plan, plan* (Fille de Dominique).

Fron, fron, fron, fron,
Dans un salon,
Quand le violon
Annonce son
son,
Par un mouvement machinal
Mon troupeau donne le signal
Du bal!..
Pas une seule femme,
Que l'on puisse oublier;
Car chez moi chaque dame
Choisit son cavalier.
Elle use ses forces
Sans le laisser reposer;
Et jusqu'aux entorses...
Elle peut en disposer!
Fron, fron, etc.

MAD. BABEL. Ah! c'est comme ça...

HAUT-PERCHÉ. Et les petites filles auxquelles on ne pense pas encore, et les mamans auxquelles on ne pense plus? croyez-vous que ce seront vos invités, vos égoïstes d'invités, qui les feront danser? Non, madame, non, pour cela il faut des hommes... des hommes de corvée...

MAD. BABEL. Et vous en tenez?

HAUT-PERCHÉ. D'infatigables, de vraies machines locomotives... en un mot, danseurs, valseurs, galopeurs; je tiens tout jusqu'à la tapisserie...

MAD. BABEL. Ah! vous fournissez aussi les banquettes...

HAUT-PERCHÉ. Fi donc! par tapisserie, nous entendons cette partie inerte, fossile, hippopotame de la société, cette fraction de Paris que l'on dispose le long des murs et des banquettes, dont la mission patriarchale est de regarder danser, d'étoffer de chaleur à poste fixe et d'avaler les verres d'orgeat jusqu'à la lie...

MAD. BABEL. J'y suis, j'y suis, vous ne fournissez que le personnel...

HAUT-PERCHÉ. Précisément... tenez voilà le programme d'un bal que je fournis ce soir chez le prince Pomme de Terriskoff, estimable moscovite, qui veut donner un raout, et qui ne connaît à Paris que cinquante-trois kalmoulks et les garçons du café Tortoni... son bal sera de trois cents personnes...

MAD. BABEL. En vérité...

HAUT-PERCHÉ. Vous allez voir, j'ai rédigé d'avance : « Mémoire de fournitures et travaux faits pour le compte de M. le comte Pomme de Terriskoff, etc. 1° Fait et fourni cinquante danseurs confectionnés dans le dernier genre, habits bleus... physique agréable, beau linge, bas à jour, cinq pieds six pouces, chapeaux-claques, mœurs irréprochables, le tout fraîchement retapé et tiré du magasin de l'établissement.... ci. . . . . 600 fr.

MAD. BABEL. Combien ça fait-il par tête?

HAUT-PERCHÉ. Vous voulez dire par jambe... Ça fait six francs par jambe; 2° fait et fourni pour tapisserie, cinq mères de famille garnies de leurs pelisses et turbans... lesdites à 1 fr. 50 c par tête, ci. 7 f. 50 c.; 3° Fait et fourni quatre têtes-chauves pour orner les angles du salon, et quatre têtes poudrées pour les milieux, le tout muni de ses habits noirs : c'est un effet sûr, à 5 fr. l'une . . . . 40 fr.; 4° et dernier article : fait et fourni qua-

rante-deux décorés pour émailler l'assemblée...

MAD. BABEL. Des décorés?..

HAUT-PERCHÉ. Tout ce qu'il y a de mieux! des décorés étrangers... des chevaliers de St-Ferdinand, des commandeurs de Baden Baden, et des grands-croix de l'Eperon d'or... ça jette un parfum diplomatique, et votre salon est surchargé de dorures et de croix, comme la devanture d'un marchand de chrysocale... aussi c'est cher... 20 fr. par ruban, ci. . . . . 840 fr.» Ce qui, réuni aux fournitures ci-dessus, forme un total de 1487 fr. 50, chiffre éminemment modeste, et que j'ai porté à 1500 fr. pour faire un compte rond!..

MAD. BABEL. Diantre, mais c'est d'un prix fou!

HAUT-PERCHÉ. Vous trouvez! mais aussi c'est ce qu'il y a de mieux... Si vous demandiez un enterrement de 1re classe aux pompes funèbres... ça vous coûterait six mille francs... Aimeriez-vous mieux ça?.. d'ailleurs j'ai des classes au-dessous... et pour soixante francs, j'entreprends le bal cancan. Du reste, mes gens ayant reçu une espèce d'éducation, on est tenu envers eux à des égards... la maîtresse de la maison est priée de les faire souper à table, d'éviter de les envoyer à la recherche des fiacres et de ne point les obliger à fermer les portières.

MAD. BABEL. Et vous croyez qu'une pareille réunion est amusante?

HAUT-PERCHÉ. Délirante, et je vais vous en donner une idée... vous avez justement là des demoiselles, je vais vous figurer un bal à ma manière.

TOUTES LES FEMMES. Ah! nous voulons bien!

Ici on danse une contredanse qui se termine par un galop, et sur lequel tous les danseurs rentrent dans la coulisse.

SCENE VIII.

Mme BABEL, MARTIN-POISSON.

Martin-Poisson chante en dehors.

« Rendez-moi, mon léger bateau,
« L'azur du lac tranquille... »

MAD. BABEL. Quelle est cette voix? un filet, des lignes, des hameçons!.. c'est un pêcheur.

MARTIN-POISSON. Un ci-devant pêcheur de St-Ouen, aujourd'hui naturaliste, qui vient déposer dans votre tour le fruits de ses travaux et de ses veilles.

MAD. BABEL. Expliquez-vous plus catégoriquement.

MARTIN-POISSON. Vous connaissez, comme tout le monde, le célèbre Martin, l'homme lion, l'homme tigre, l'homme hyène... fameux par ses rapports d'intimité avec les bêtes féroces les plus gênantes, je dirai même les plus incommodes... j'ai voulu l'imiter, je l'ai surpassé... Qu'avez-vous donc apprivoisé, me direz-vous? des hommes? Non, je n'ai point cette fatuité, je laisse ce soin au sexe gracieux qui a la mission délicate d'adoucir nos mœurs, et de raccommoder notre linge... Mais qui donc? des bédouins, des huissiers, des caraïbes, des percepteurs de contributions?.. Non, madame! Qui donc enfin?.. des poissons!..

MAD. BABEL. Des poissons!.. se pourrait-il?

MARTIN-POISSON. Martin, dévoré depuis son enfance... dévoré par le désir de s'illustrer, s'est enfoncé dans le sein des forêts... Moi, la soif de la gloire, m'a jetté dans l'eau...

MAD. BABEL. Et vous êtes parvenu...

MARTIN-POISSON. A dompter, civiliser, instruire tous les animaux de la plaine liquide, depuis la mer Baltique jusqu'à la mare d'Auteuil.

MAD. BABEL. Tout cela est très beau; mais je n'y vois rien de merveilleux, d'utile!

MARTIN-POISSON. Rien d'utile, rien de merveilleux!.. dans la mer!.. mais c'est une question toute claire, une question sur laquelle on s'est habitué à glisser légèrement, sans prendre la peine d'aller au fond... on méconnait ses habitans, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs usages!.. car il ne suffit pas de vivre avec du poisson, il faut vivre avec les poissons... il ne s'agit pas de les connaître à l'huile, c'est à l'eau qu'il faut les juger...

Je m'en suis emparé, et profitant de leur intelligence, à l'instar de l'autre Martin, j'ai fait de mes poissons une troupe de comédiens, avec laquelle je viens d'obtenir le plus brillant succès à l'étranger... j'arrive de Londres.

MAD. BABEL. Des poissons comédiens?.. voilà qui devient intéressant.

MARTIN-POISSON.

Air: *Vaud. de la Famille du porteur d'eau.*

J'avais pour théâtre nouveau
Choisi le bord de la rivière;
Les acteurs étaient tous dans l'eau,
Sur le pont était le parterre.
Les Anglais, d'une seule voix,

Applaudirent mon entreprise :
C'était bien naturel, je crois;
Car ce jour-là, pour la première fois,
La scène était dans la Tamise.

Mais je devais mes succès à ma patrie, et je quittai l'Angleterre.

MAD BABEL. Avec votre troupe! que de frais de passage!

MARTIN-POISSON. Du tout... j'étais sur le paquebot... mes artiste me suivaient... naturellement... ils étaient là, comme... l'oiseau sur la branche, et pas un n'a souffert du mal de mer... Aussitôt à Paris, j'ai ouvert un établissement.

MAD. BABEL. Et où donc?

MARTIN-POISSON. Au passage du Saumon, près de la rue Poissonnière... Là, je continue l'éducation de mes sujets, je donne quelques représentations, et dans mes instans de loisir, je vais en ville apprivoiser les poissons rouges... jusqu'au quinze juillet, époque à la quelle toute ma troupe débute au théâtre Nautique.

MAD. BABEL. C'est prodigieux!

MARTIN-POISSON. La pièce de début est déjà faite, par un de nos romanciers maritimes... c'est un sujet oriental du temps de Mahomet... elle a pour titre : *le Farouche homard*, pantomime aquatique... Le théâtre représente un fleuve, et je vais vous mettre au courant... le farouche homard veut séduire la reine des soles... ce rôle est joué par ma première chanteuse, qui vous a une voix!.. Dieu! quel filet de sole!.. le hareng, qui se trouve être l'amant favorisé, veut s'opposer à ses projets, et dans une scène des plus chaudes, il lui adresse un torrent d'injures, les reproches les plus cuisans... le homard rougit, la sole s'évanouit, et le hareng sort... alors se développe une intrigue fort habilement conduite par le merlan, qui est le figaro de l'endroit... qui fait la barbe à tous les autres... Arrive le dénoûment. Sur l'ordre du tyran, toutes les soles... sont détruites... alors se manifeste la colère du ciel, une pluie de feu inonde la rivière, et le rideau baisse sur une friture générale.

MAD. BABEL. Bravo! bravo!

MARTIN-POISSON. Maintenant je vais vous donner un échantillon de mon industrie. Le marsouin Néron va exécuter sur mon ordre, les tours les plus ingénieux et les folies les plus ravissantes!.. introduisez le monstre. *(S'approchant de la rampe.)* Messieurs et mesdames, n'ayez aucune espèce de crainte... l'autorité a fait prendre les mesures les plus rassurantes et les plus paternelles, le marsouin n'ira pas dans la salle... on pourrait tout au plus craindre pour les baignoires; mais en levant le grillage... D'ailleurs à la moindre tentative de sa part, je lui dirais : Poisson, arrête! et le monstre serait calmé.

On apporte un grand baquet où se trouve le marsouin. Les musiciens ambulans qui accompagnent Martin-Poisson, jouent une fanfare. Des curieux les suivent.

MARTIN-POISSON. Attention... l'exercice du baiser... ici, Néron, baisez maître... *(Le marsouin s'approche de sa joue.)* Voyez quelle douceur angélique!.. ne croyez pas, messieurs, qu'il y ait rien là-dessous... ce n'est point un petit garçon, ce n'est point un conparse, c'est un marsouin... *secundo*... l'exercice du cigarre! *(Le marsouin fume un cigarre qu'on lui présente.)* Vous voyez que par son éducation, il peut se présenter dans les meilleures sociétés... maintenant l'exercice de la clarinette. *(Le marsouin tire plusieurs sons de l'instrument.)* Nous allons à présent introduire la baleine.

MAD. BABEL. C'est assez! vous êtes digne d'être admis dans la tour de Babel!

CHOEUR.

Air de Léocadie.

Quel tableau! *bis.*
C'est unique,
Magique.
Quelle œuvre magnifique!
Bravo!
C'est du nouveau.

Tout le monde sort.

SCENE IX.

Mme BABEL, ROCOCO.

ROCOCO, *entrant.*

Air de Kelly.

Vive la pudeur!
Elle charme mon existence,
Vive la pudeur!
Oui, c'est un trésor pour mon cœur;
Ah! sans la pudeur
Que deviendrions-nous en France.
Chez moi la pudeur
Restera toujours en honneur.

Dans mon grand journal,
Je suis souvent bien somnifère;
Mon style banal
Est par fois lourd comme un quintal.
Mon ton doctoral
Fait bâiller même la portière,

Mais je suis moral
Comme un garde municipal.
Vive la pudeur. etc.

Je vous salue... je viens visiter les produits de l'Industrie, et vous offrir la mienne par la même occasion.

MAD. BABEL. Expliquez-vous, monsieur.

ROCOCO. Mon nom est Pudibond Rococo, ma profession, chef du bureau d'abonnement d'un journal très connu, et mon industrie consiste à faire une feuille toute entière à raison de trente sous la ligne, où les nouvelles politiques et étrangères sont tarifées comme à la douane.

MAD. BABEL. Cette invention est bien marchande pour un homme aussi littéraire que vous.

ROCOCO. C'est légal, c'est constitutionnel... du reste, il n'y a plus de littérature en France depuis les beaux jours de l'Empire.

SCENE X.

LES MÊMES, ANTONY.

ANTONY, *entrant avec colère.* Ah! ça, mon maître, je sors de votre logis.

ROCOCO. Monsieur, je ne vous connais pas.

ANTONY. Je suis Antony... mon existence d'homme a été compromise par un article de votre journal, et je désire savoir...

ROCOCO. Très bien, c'est constitutionnel... nous pourrons nous expliquer.

MAD. BABEL. Et pour ne pas vous gêner messieurs, je vais voir où en sont les travaux de ma tour.

Elle sort.

ANTONY. Je m'étais présenté au théâtre Français.

ROCOCO. Et je vous ai donné un croc-en jambe qui vous a empêché d'entrer.

ANTONY. Je voudrais en connaître le motif.

ROCOCO. Vous osez le demender!.. n'êtes vous pas de cette secte immorale et fangeuse, qui nous interdit de conduire au spectacle nos femmes, nos mères, nos grand' mères et même nos enfans en nourrice!

ANTONY. Pourquoi cela?

ROCOCO. Parce que vous feriez rougir jusqu'aux commissaires de police, malheureux que vous êtes.

ANTONY. Si notre prose est plus hardie que les alexandrins de l'Empire, nous arrivons aussi à des effets plus saisissants; notre drame à nous, est un drame de canapé et d'alcôve... Ce que vous n'osiez pas dire, nous le faisons, nous... Et quel style, mon maître!.. «Certes, quand Dieu a fait des »hommes une loterie au profit de la mort, »et qu'il n'a donné à chacun d'eux que la »force de supporter une certaine quan»tité de douleurs, il a dû penser que cet »homme succomberait sous le fardeau, »alors que le fardeau dépasserait ses for»ces... O Adèle! t'avoir reprise et te per»dre!.. Enfer!.. avoir commis pour te pos»séder, rapt, violence, adultère, et pour »te conserver, hésiter devant un nouveau »crime!.. perdre mon âme pour si peu!.. »Satan en rirait... Tu es folle... non, non, »tu es à moi comme l'homme est au mal»heur!..»

ROCOCO. Et où diable! voulez-vous aller, avec ses idées-là

ANTONY. Ah! je n'en sais rien, moi-même... Dieu me garde d'avoir une idée arrêtée!.. j'aime trop charger le hasard de penser pour moi... Il est probable que j'arriverai comme les autres, après un certain nombre de pas, au terme d'un voyage dont j'ignore le but... Sans avoir deviné si la vie est une création sublime ou une plaisanterie bouffonne.

ROCOCO. mais qu'est-ce que vous me dites-là.

ANTONY. Je dis que vous venez d'empoisonner traitreusement cinq gentilshommes mes amis, mes meilleurs amis par le ciel, et parmi eux, Massio Orsini mon frère d'armes qui m'avait sauvé la vie à Vicence, avec qui toute injure et toute vengeance m'est commune... Je dis que c'est une action infâme que vous avez faite-là, qu'il faut que je venge Massio et les autres, que vous allez mourir!.. et que vous n'êtes qu'un vieux blagueur.

ROCOCO. Vous êtes tous des adultérins!

ANTONY. Qui narguent à leur tour, mon maître, vos chefs-d'œuvre enterrés et vos prétentions survivantes.

Air : *Veillons au salut de l'Empire.*

Sur vos classiques tragédies,
Sur vos petits vers de boudoir,
Et sur vos pâles comédies
C'est nous qui posons l'éteignoir.
On nous suit,
On vous fuit;
Le pubic contre vous conspire,
Point d'humeur,
Point d'aigreur;

Mesurez mieux votre valeur,
Il n'est rien resté de l'empire,
Que la gloire de l'empereur.

ROCOCO. Pourtant mon journal vous prouvera quand vous voudrez que nous sommes les héritiers de Molière, Corneille, et Racine.

ANTONY. Alors les héritiers qui devraient hériter n'ont pas hérité de l'héritage.

ROCOCO. Vous avez pris ça dans *Les Héritiers*.

ANTONY.. Examinons donc un peu l'ancien Théâtre avant de crier si haut à la démoralisation... Je vous citerai d'abord la tragédie d'Abufar.

ROCOCO. Eh! bien, qu'en pouvez-vous dire, moyen-âge travesti?

ANTONY. Je dirai qu'il y a un rôle de sœur qui est amoureuse de...

ROCOCO. De son frère... moral, très moral... on se doit à sa famille.

ANTONY. Zaïre, qui vit publiquement avec Orosmane?..

ROCOCO. C'est pour son roi, monsieur... Moral, très-moral,.. on se doit à son souverain.

ANTONY. Alcmène, dans Amphytrion.

ROCOCO. C'est pour son Dieu, monsieur... Moral, très-moral... on se doit à sa religion, tout cela est très-constitutionnel.

En ce moment, un billet est jeté de la salle sur le théâtre.

ROCOCO, *le ramassant*. Un billet! qu'est-ce que cela signifie?

ANTONY. Ouvrez-le.

ROCOCO, *lisant*. « Une personne qui vous » écoute depuis un quart d'heure vous prie » de lui faire la grâce de la désabonner à » votre journal, aujourd'hui-même; son » nom est, etc. » Diable! c'est le soixante-quinzième de la journée.

ANTONY. Ça ne sera pas le dernier.

ROCOCO. M. Antony, vous n'êtes qu'un bâtard.

ANTONY. Et vous, messire; qu'êtes-vous donc?

Air : *C'est un journal de fleurettes.*

Un bâtard octogénaire
Dont le langage est glacé,
Un vrai bâtard littéraire
Dont le bon temps est passé!
Bâtard de Bonapartisme,
Bâtard de moralité,
Bâtard de patriotisme,
Et bâtard de liberté.

Une quantité de lettres qui sont jetées, de la salle, tombe sur la scène.

ROCOCO. C'est vous qui êtes cause de tout ceci, vous n'êtes qu'un gamin de Paris!.. au plaisir de ne jamais vous voir.

ANTONY. Au plaisir de ne jamais vous lire!

SCENE XI.

Mme BABEL, DUGACHIS, *puis* TOUS LES PERSONNAGES.

DUGACHIS, *accourant*. Ah, madame Babel, en voici bien d'une autre!..

MAD. BABEL. Qu'y a-t-il, maçon?..

DUGACHIS. Il y a que tout le monde se chamaille autour de votre Tour, on ne s'entend plus... c'est la confusion des langues... les v'là tous!

TOUS, *entrant*.

La Tour prends garde
De te laisser abattre.

On entend un grand coup de tonnerre.

TOUS, *jetant un cri*. Ah!..

PIERRE. C'est votre Tour qui s'écroule, et voilà la véritable industrie.

CHŒUR.

Air : *honneur à la musique.*

Honneur à l'industrie,
Au commerce français,
Au nom de la patrie,
Célébrons leurs succès.

VAUDEVILLE.

Air : *Vaud. des Montagnes Russes.*

ROCOCO.

Je vante à tort, à travers
Racine et Molière
Que ceux qui font mieux les vers
Me jettent la pierre.

ANTONY.

Et ce courtisan flatteur
Qui, changeant d' bannière,
Couvre un' tach' d'un' croix d'honneur
Jetons-lui la pierre.

PAMÉLA.

Qu'il m' vienn' un jeune amoureux,
Il est sur d' me plaire;
Mais qu'il m'en arrive un vieux,
Et j' lui jette la pierre.

PIERRE.

Si pour plaire à l'étranger,
Quelque doctrinaire
Parle encor de rendre Alger
Jetons-lui la pierre.

JEAN-PIERRE.

Quand l'télégraph l sans fracas
Tromp' la France entière,
Pour lui casser les deux bras
Jetons-lui la pierre.

DUGACHIS.

Ces cumulards vivant d' nous,
Que rien n' désaltère,
Qui mang'raient jusqu'aux cailloux
Jetons-leur la pierre.

MAD. BABEL.

On critiqu' le fait est sûr,
Un' femm' trop sévère :
Moi, j'nai pas l' cœur assez dur
Pour qu'on m' jett' la pierre.

MAITRE-JACQUES.

Mes amis, plus d' divisions
La France est not' mère,
Quel mal quand nous cesserions
De nous j' ter la pierre.

MAD. BABEL, *au public.*

Si la pièc' que vous v'nez d' voir
N'a pas su vous plaire
Venez en foul' chaque soir
Lui jetter la pierre.

Chaque deux vers, on répète en chœur.

FIN.

IMP. DE J.-B. MEVREL, PASSAGE DU CAIRE, 54.

16

LA NAPPE

ET LE TORCHON,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Par MM. E. Vanderburch et Alboise,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 26 JUIN 1834.



PARIS,
AU MAGASIN THÉATRAL,
MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE VICOMTE ÉDOUARD DE GUSSY..................	MM. Chilly.
M. DE CHATENAY, maire de Turly......................	Hébert.
ANDRÉ MORIN, menuisier............................	Serres.
ANGELO BALESTREZI, gentilhomme milanais............	Tournan.
FRÉDERIC DE MENNEVILLE, ami d'Edouard............	Alfred.
JULES DE LUCEVAL, autre ami d'Edouard................	Duplanty.
JACQUES, premier compagnon	Marchand.
PIERRE, deuxième ouvrier	Gosselin.
GEORGES, domestique d'Édouard.........................	Fonbonne.
ANNETTE, sœur de Morin, sous le nom d'Anna.............	Mlles Mélanie.
BENOIT, jeune compagnon menuisier	Adèle.

Jeunes Gens et Dames de la société d'Édouard.

Ouvriers d'André Morin.

Femmes d'ouvriers.

Domestiques d'Édouard.

Un Employé de la mairie.

Un Ménétrier.

La scène est à Turly, près de Bourges.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

LA NAPPE ET LE TORCHON,

DRAME-VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCENE PREMIERE.

GEORGES, DOMESTIQUES.

GEORGES. Par ici! par ici! M. le vicomte qui a fait une chute de cheval.

TOUS. Courons!

GEORGES. Le voici...

SCENE II.

LES MÊMES, ÉDOUARD, *appuyé sur* CHATENAY.

ÉDOUARD. Ce n'est rien, ce n'est rien, mes amis.

CHATENAY. Allons, je vois qu'il n'y a pas grand mal.

ÉDOUARD. Laisse-nous, Georges.

GEORGES. Monsieur...

ÉDOUARD, *bas à Georges.* Empêche-la de venir ici pendant que M. de Chatenay...

GEORGES, *bas.* Il suffit.

ÉDOUARD, *bas à Georges.* Et surtout qu'elle ignore le petit accident qui m'est arrivé.

GEORGES, *bas.* Soyez tranquille, monsieur le vicomte.

ÉDOUARD. Parbleu ! je l'ai échappé belle... sans un brave ouvrier qui s'est trouvé là, pour me remettre en selle, au risque, lui-même, de se faire écraser... Ma foi, je n'irai plus à Bourges sur un cheval que je ne connaîtrai pas.

CHATENAY. Et moi, j'y retourne; je suis bien aise que ma voiture vous ait été utile, et d'avoir embrassé le fils de mon plus ancien ami. Sans adieu, nous nous reverrons, car vous êtes ici pour quelque tems?

ÉDOUARD. Pour la succession de ma grand'mère; voilà tout.

CHATENAY. Oh ! la chicane vous retiendra plus que vous ne le croyez, et nous causerons de nos grands projets. Avant de quitter Paris, vous avez vu ma nièce?

ÉDOUARD, *avec embarras.* Oui, oui... certainement, et Mlle Amélie m'a dit vous avoir écrit la veille de mon départ.

CHATENAY. C'est vrai... et dans sa lettre, elle se plaint que vous la négligez un peu.

ÉDOUARD. Comment?

CHATENAY. Ce n'est pas un reproche... je sais ce que c'est que les folies de jeunesse. Tout cela sera réparé quand nous signerons le contrat.

ÉDOUARD, *à part.* Se douterait-il de quelque chose?

CHATENAY. Décidément, je vous quitte pour mes élections, car je suis dans les grandeurs depuis que nous nous sommes vus; je suis maire de Turly.

ÉDOUARD. Et le maire n'habite pas sa commune?

CHATENAY. Oh! j'ai mes deux adjoints... le tonnelier et le vigneron, c'est plus d'autorités qu'il n'en faut pour un village de quarante-cinq feux. Du reste, je me rends ici dans les grandes occasions. Aujourd'hui, par exemple, je suis venu faire une levée en masse d'électeurs.

ÉDOUARD. Et les élections seront-elles bonnes?

CHATENAY. Je réponds de mes administrés; ils sont tous dans le torchon.

ÉDOUARD. Dans le torchon ! Je ne comprends pas...

CHATENAY. Je vois, mon jeune ami, que vous avez oublié les traditions de notre vieux Berry; ici, en dépit des révolutions et des changemens, la société a toujours été divisée en trois classes bien distinctes, la noblesse, la bourgeoisie et le peuple. Ce dernier, qui n'est pas le plus bête, a imaginé trois qualifications assez plaisantes. *L'aristocratie*, c'est la *nappe;* la classe *mitoyenne*, c'est la *serviette*, et mes pauvres administrés, qui sont de la dernière, se font presque gloire d'être dans le *torchon*.

ÉDOUARD. Très-bien, très-bien : en effet, je me rappelle... et le torchon prétend qu'il y a moins de taches sur lui que sur la nappe.

CHATENAY. C'est pour cela qu'il veut la frotter quelquefois. Mais, adieu, le tems se passe, et l'heure m'appelle.

ÉDOUARD, *le reconduisant.* J'aurai l'honneur de vous voir à Bourges.

CHATENAY. Que faites-vous?

ÉDOUARD. Permettez...

CHATENAY. Comme il vous plaira.

AIR : *Au revoir.*

Sans adieu ! (*bis.*)
J'ai l'espérance
D'une heureuse alliance.
Sans adieu,
Avant peu,
J'embrasserai ma nièce et mon neveu.

(*Chatenay sort, Édouard le reconduit.*)

SCENE III.

ANNA, *entrant doucement, puis* EDOUARD.

ANNA. Ils s'en vont... Quel est donc ce monsieur qu'Edouard reconduit avec tant de politesse ? je suis sûre qu'il le reconduit exprès pour qu'il ne me voie pas. Toujours la même chose... Me cacher... c'est ennuyeux.

ÉDOUARD, *revenant.* Te voilà, bonne amie.

ANNA. Avec qui causais-tu ?

ÉDOUARD. Tu ne le connais pas, c'est un vieil ami de ma famille.

ANNA. Monsieur, est-ce que vos amis ne doivent pas être les miens?

ÉDOUARD. Si fait, si fait, chère petite... mais vous savez que je n'aime pas qu'on soit curieuse.

ANNA. Eh bien! dis-moi tout, et je ne le serai plus.

ÉDOUARD, *à part.* Elle n'a rien entendu.

ANNA. Tu sais bien que je crois tout ce que tu me dis.

ÉDOUARD. Et tu as raison, car je ne te trompe jamais.

ANNA. Ah ! je l'espère !.. car si tu me trompais... mais, tiens, ne parlons pas de ça... seulement, je ne veux pas que ce soit à la campagne comme à Paris, tu t'en vas, tu me laisses seule, tu me renvoies s'il vient du monde. Je te dirai que tout cela ne me convient pas du tout.

ÉDOUARD. Anna, voilà de l'injustice ; ne m'as-tu pas dit toi-même, quand tu as voulu absolument m'accompagner dans ce voyage, que tu désirais ne pas te montrer? que tu avais ici un frère?

ANNA. Je n'en étais pas sûre ; mais ce matin j'ai envoyé Georges aux informations, il est ici.

ÉDOUARD. Ton frère?..

ANNA. Oui, nous irons le voir, n'est-ce pas? Tu ne seras pas fier pour lui ?

ÉDOUARD. Aller le voir... à quoi bon ?..

ANNA. Je l'aime tant ! il a toujours été si bon pour moi ! oh ! je veux que tu l'aimes aussi, quoique vous soyez vicomte.

ÉDOUARD. Eh bien ! voyons, mon Anna, ne parlons plus de cela... je ne cherche que les occasions de te faire plaisir... Ce matin, tu m'as reproché d'être sorti... c'est pour toi...

ANNA. Pour moi?

ÉDOUARD. Oui, j'ai voulu te faire une surprise... j'ai été à Bourges, inviter quelques amis d'enfance à venir s'amuser ce soir au château... Ce soir tu donnes un bal.

ANNA. Un bal... ce soir... je vais danser, j'aurai une belle robe, on va m'appeler Mme la vicomtesse, n'est-ce pas qu'on m'appellera comme ça ?

ÉDOUARD. Sans doute... et moi-même, tu le vois, j'ai bien deviné ce qui pouvait t'être agréable ; par exemple, j'ai une petite recommandation à te faire.

ANNA. Qu'est-ce que c'est?

ÉDOUARD. Ecoute, Anna, je suis fier de toi, et ce soir, je te présente à tous mes amis : je ne voudrais pas que la petite fille perçât sous les habits de la grande dame. Tu as quelquefois un air emprunté, un ton naïf, qui m'enchantent, moi, parce que je t'aime, et que je te trouve toujours bien : mais les autres... surtout les jeunes gens de province, pourraient prendre pour de la gaucherie...

ANNA. Est-ce que par hasard vous rougiriez de moi ?

ÉDOUARD. Oh! peux-tu le croire ?

ANNA. Non !.. sois tranquille, je ferai tout ce que je pourrai pour être bien gentille, bien jolie, bien aimable, et pour ressembler à une vicomtesse.

AIR : *Le beau Lycas.*

Ah ! mon ami, combien je t'aime !...
Un bal !... quel plaisir ! quel bonheur !
Je vais avec un soin extrême,
Me parer pour te faire honneur,
Oui, je vais mettre un' parure complète,
Du grand mond', des dam's en toilette
Je saurai prendre, assurément,
Les bonn's manières, et l'enjouement ;
Je serai même un peu coquette
Si tu le veux absolument.
Je tâcherai d'être coquette
Si tu le veux absolument.

ÉDOUARD, *souriant.* Non !.. non !.. pour cela, je t'en dispense. Allons, allez vous habiller, madame.

ANNA. J'y vais, j'y vais... Ah ! quel bonheur ! quel bonheur !

(Elle sort.)

SCENE IV.

ÉDOUARD, *puis* ANDRÉ, GEORGES *et* LES DOMESTIQUES.

ÉDOUARD, *seul, assis.* Elle sera charmante !.. et tous mes amis envieront mon bonheur. (*Soupirant*) Mon bonheur !.. Ah! si j'osais, il n'y manquerait rien.

ANDRÉ, *en dehors*. Je vous dis que je veux entrer et que j'entrerai.

GEORGES *et* **LES DOMESTIQUES**. Mais, monsieur n'est pas visible en ce moment.

ÉDOUARD. Qu'est-ce donc?

ANDRÉ, *entrant brusquement*. Il n'est pas visible?.. En voilà un farceur de domestique!..

ÉDOUARD, *allant à lui*. Comment, c'est vous!.. Entrez, entrez, mon ami.

ANDRÉ. Ah! voyez-vous qu'il me reconnaît!.. Bonjour, le bourgeois.

ÉDOUARD, *aux domestiques*. Allez, laissez-nous, et souvenez-vous que je suis toujours visible pour monsieur.

ANDRÉ. Pour monsieur, entendez-vous?

ÉDOUARD, *lui prend la main*. Je suis, parbleu! enchanté de vous voir, mon brave ami... Quel bon vent vous amène?.. avez-vous besoin de moi? je serai trop heureux de...

ANDRÉ. Votre ami! monsieur le vicomte me fait trop d'honneur; mais ce n'est pas ça, voyez-vous... je viens vous dire que je n'suis pas content.

ÉDOUARD. Comment cela?

ANDRÉ. Comment? Eh! c'est tout simple, morgué!.. Ah! farceur de vicomte... ce n'est pas bien... Je suis un vieux troupier, un homme qui a d'ça... c'est assez vous en dire.

ÉDOUARD. En vérité, je ne vous comprends pas.

ANDRÉ. Pour lors, je m'explique : vous vous embarlificotez dans votre selle... vous êtes au moment de vous casser le cou, c'est bien!.. Je me trouve là, j'arrête votre cheval, bon!.. vous m'dites : Merci, mon vieux; je réponds : Y a pas d'offense... bien encore : vous m'régalez de deux bonnes bouteilles de vin de Sancerre, chez l'père Thuilot, ça s'accepte et ça s'boit... y a pas d'quoi se fâcher; mais quand je rentre chez nous, que j'ôte mon bonnet de police, pour m'essuyer le front, je m'aperçois que vous y avez glissé, par trahison, dans la doublure, une petite bourse tricotée avec des napoléons dedans... croyez-vous que c'est délicat, ça, monsieur le vicomte.. et que ça ne chiffonne pas un honnête homme?

AIR *d'Aristippe*.

Je vois un homm' que le danger menace,
J'lui port' secours en bon luron,
Sans m'informer quelle est sa noble race,
S'il est vicomte, ou marquis ou baron...
J'n'ai pas demandé si vous étiez baron.
Je fus heureux d'vous rendre un bon office,
Et tout joyeux j'ai continué mon ch'min...
L'argent n'est pas le prix d'un tel service,
Ça s'paye avec un' poignée d'main.
Le r'merciment était un' poignée d'main.

ÉDOUARD. Loin de moi le dessein de vous humilier, mon brave! n'écoutant que ma reconnaissance, j'ai voulu vous faire accepter cette faible somme sans vous l'offrir.

ANDRÉ. Je veux bien croire que vous n'y avez pas mis d'méchanceté, mais vous allez reprendre votre or, plus vite que ça... Mon état n'est pas d'empêcher les gens de se casser le cou, je suis menuisier... quand j'vous aurai fait une ormoire, ou une table de cuisine, vous m'paierez... mais pour l'affaire de c'matin, c'est du hasard et des nerfs, je n'prends rien pour ça.

ÉDOUARD. Et refuserez-vous mon estime, mon brave et digne garçon?

ANDRÉ. Oh! ça... non!.. tapez là!.. l'estime, c'est d'la monnaie de braves gens; seul'ment on en voit trop peu... cela étant, je ne vous en veux plus, et je vous souhaite une bonne année... il y a des planches qui m'attendent chez nous... (*Il va pour sortir.*) Ah! minute; j'oubliais... j'ai quelque chose à vous d'mander.

ÉDOUARD, *avec empressement*. Parlez, mon cher, je suis tout à vous.

ANDRÉ. On vient d'm'apprendre votre nom, et qu' vous êtes le petit-fils de c'te bonne Mme de Gussy, qui habitait l'château, et qui, j'peux l'dire, après son perroquet, son chien, et sa famille, avait tout plein d'amitié pour moi.

ÉDOUARD. En effet il me semble vous avoir vu autrefois.

ANDRÉ. Oh! vous avez quitté l'pays si jeune; mais y n's'agit pas d'ça : lorsque votre grand'mère partit pour Paris, elle emmena avec elle une jeune fille de ce village, qui s'appelait Annette.

ÉDOUARD, *à part*. Où va-t-il en venir? (*Haut.*) C'est vrai.

ANDRÉ. Depuis la mort d'votr' respectable grand'mère... je n'ai plus entendu parler de ma sœur...

ÉDOUARD. Votre sœur!.. Annette est votre sœur?

ANDRÉ. Oui, ma sœur d'père et d'mère, rien qu' ça... née dans c'village, comme moi, au milieu des copeaux de l'atelier; vous sentez qu' ça n's'oublie pas; aussi j'ai pensé qu'après le petit service que je vous ai rendu ce matin, vous me diriez franchement où est ma sœur... et ce qu'elle fait, si vous l'savez?

ÉDOUARD, *à part*. Quel embarras! (*Haut.*) Votre sœur!... votre sœur! Annette!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANNA, *en toilette de bal.*

ANNA. Tu m'as appellée, mon ami?... me voilà prête, je n'ai pas été longtems... Regarde; suis-je bien ainsi?

ANDRÉ. Que vois-je?

ANNA. André!.. mon frère!

ANDRÉ. Annette!.. ma sœur!

(Ils s'embrassent.)

ÉDOUARD, *à part.* Il n'y avait pas moyen de l'éviter.

ANDRÉ. Ma bonne sœur, ma chère petite sœur... est-elle jolie et gentille et grandie! oh! viens, que je t'embrasse encore.

ANNA. Mon cher André... que je suis heureuse de te voir.

ANDRÉ. Et moi donc... Figure-toi, qu'au moment où tu es entrée, je demandais à monsieur... Ah ça! mais, j'y pense, comment se fait-il que tu sois ici... sans m'en faire prévenir? et ces belles robes que tu portes; et ce monsieur auquel tu parles, comme tu m'parlerais à moi... Annette, qu'est-ce que ça veut dire?

ÉDOUARD, *se remettant.* Comment, vous ne devinez pas?

ANDRÉ, *inquiet.* Pas pour le quart-d'heure...

ÉDOUARD. C'est que nous sommes mariés, elle est ma femme.

ANDRÉ. Vot' femme!... vot' femme! comment, monsieur le vicomte, vous seriez son mari, et moi... vot' beau-frère?

ANNA. Sans doute; cela t'étonne, n'est-ce pas?

ANDRÉ. Beaucoup... mariée à un vicomte!.. et sans que j'en aie rien su!

ANNA. Mon ami, j'ignorais où tu étais... A la mort de Mme de Gussy, je fus si affligée, si découragée; mais je pensais à toi... je voulais te faire une surprise. J'ai envoyé ce matin chez toi... c'est-à-dire chez nous, savoir de tes nouvelles, prendre des informations.

ANDRÉ. Quoi!.. c'grand domestique galonné qui a parlé à Benoît v'nait d'ta part?

ANNA. Sans doute.

ANDRÉ. J'ai pris ça pour un' commande, moi... j'étais si loin d'm'attendre à te trouver vicomtesse!

EDOUARD, *à part.* Quel contre-tems... Comment faire?

ANDRÉ. Quoiqu'ça... ton mariage, vois-tu...

ANNA. Est-ce que cela te contrarie, de me voir riche et heureuse?

ANDRÉ. Non pas, non pas... au contraire... mais s'il faut te parler ben franchement, j'trouve ça trop beau pour toi... et pour moi aussi... un beau-frère vicomte, c'est gênant, y m'semble que je n'pourrai pas l'aimer comme un simple particulier... ah! tu as trop d'bonheur, ça m'taquine.

ANNA. André, vous êtes un égoïste, vous ne pensez que pour vous... Mon Edouard m'aime tant!

ANDRÉ. Si M. le vicomte pouvait être riche, heureux, noble et menuisier... ça f'rait tout juste mon affaire.

EDOUARD. Oh!... monsieur André, il y a de braves gens dans la nappe comme dans le torchon... et depuis la révolution nous sommes tous égaux.

ANDRÉ. Monsieur le vicomte, certainement... Tu vois ben, j'n'oserai jamais l'appeler mon beau-frère, ça m'reste dans la gorge... et puis dans ce château, avec ces beaux meubles et ce grand monde de la nappe... Tiens, décidément, puisque tu es heureuse, j'en suis enchanté; mais tu viendras m'faire part de ton bonheur à la maison, moi, je ne viendrai ici que le jour de l'an et à ta fête, à cinq heures du matin, encore, afin de ne rencontrer personne.

EDOUARD, *à part.* Au fait, cela m'arrangerait assez.

ANNA. Mais tu plaisantes, mon frère... comment, tu ne viendrais pas chez moi! au contraire, c'est que je veux que tu y sois tous les jours, à toute heure, que les personnes qui viennent me voir te trouvent charmant, entends-tu?

AIR *de Préville et Taconnet.*

Mon cher André, tu m'fais un' peine extrême,
Je veux qu'tu vienn's dès ce soir à mon bal...

ANDRÉ

J'aime,
Un bal!... non.. non... la dans' n'est pas c'que
De c't emploi-là je m'acquitt'rais trop mal,
Je sais danser à peu près comm' un cheval...

ANNA.

Mais je le veux.

ANDRÉ.

Quell' min' veux-tu qu'je fasse
Avec des dam's en beau deshabillers...
Donnant la main à d'brillans cavaliers?
Dans un salon, on n'est pas à sa place,
Lorsque l'on a des clous sous ses souliers.

ANNA. Encore une fois, ça m'est égal... je veux que tu restes; ne vas pas me contrarier pour la première fois que je te vois depuis trois ans; d'ailleurs, Édouard le veut aussi, il t'en prie, il t'invite... N'est-ce pas, Édouard?

ÉDOUARD, *embarrassé.* Mais... oui... certainement, vous nous ferez plaisir.

ANDRÉ, *incertain.* Ça vous fera plaisir?...

ANNA. Peux-tu en douter?

ANDRÉ. Un bal, moi?...

ANNA, *gaîment*. Ainsi, pouvons-nous espérer que M. André Morin nous fera l'honneur...

ANDRÉ. Eh bien! oui, là... je vous ferai cet honneur-là... Tiens, ma sœur, je vois que ton beau mariage ne t'a pas changée, que M. le vicomte est un bon enfant... aussi, touchez là, beau-frère... (*A Anna.*) Je l'ai appelé beau-frère; et quoique nous n'soyons pas du même rang, je viendrai ce soir danser et souper chez vous... je n'suis pas fier.

ANNA. A la bonne heure!

ANDRÉ. Mais tu sens bien que j'vais me costumer un peu proprement, je n'entends pas paraître ici avec mon uniforme de travail, j'ai mon habit des dimanches, qui n'est retourné que depuis quinze jours, je vas l'endosser en deux tems, et en trois je suis ici.

ANNA, *sortant*. C'est ça, c'est ça.

ANDRÉ. Adieu, ma bonne petite sœur, adieu, beau-frère... j'espère maintenant que vous me donnerez votre pratique, je vous traiterai en ami, en beau-frère; adieu, je ne serai pas long-tems.

(Il sort.)

SCENE VI.

ANNA, ÉDOUARD.

ANNA. Oh! que je suis contente, que je suis contente! et toi?... Eh bien! qu'as-tu donc?

ÉDOUARD. Moi, je ne suis pas content.

ANNA. Pourquoi?

ÉDOUARD. Parce qu'il me semble que tu ne suis pas mes recommandations.

ANNA. Comment, est-ce que je ne me suis pas parée du mieux qu'il m'a été possible?... tu ne vas pas, j'espère, m'accuser d'être coquette avec mon frère?

ÉDOUARD. Non; mais cette invitation était inutile.

ANNA. Comment, c'est pour cela?... Oh! Édouard!... mépriser ma famille, c'est affreux!

ÉDOUARD. Tu ne me comprends pas, ma chère amie; c'est dans l'intérêt de ton frère lui-même... quelle figure va-t-il faire à ce bal?

ANNA. Il est assez beau garçon pour plaire à toutes vos dames.

ÉDOUARD. Mais il sera ridicule... on se moquera de lui.

ANNA. S'en moquer! par exemple!...

ÉDOUARD. Il l'avait bien senti lui-même, sa place n'est pas ici.

ANNA. J'y suis bien, moi.

ÉDOUARD. Toi, c'est différent... une femme.

ANNA. Chut! voilà déjà du monde... allons, dépêchez-vous de m'embrasser, monsieur... souriez, et ne vous avisez pas de bouder... autrement, je fais la coquette toute la soirée.

ÉDOUARD. Elle est charmante! comment lui résister?...

(Il l'embrasse.)

SCENE VII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, JULES.

ÉDOUARD. Soyez les bien-venus, mes bons amis; vous êtes les premiers arrivés.

FRÉDÉRIC. Comme les plus impatiens de nous trouver avec toi et de présenter nos hommages à madame.

ÉDOUARD. Chère Anna, ce sont deux amis de collége... M. Frédéric de Menneville, et M. Jules de Luceval.

ANNA, *avec un peu d'embarras*. Je suis ravie de voir ces messieurs. Si ces messieurs voulaient prendre la peine de s'asseoir?...

(Elle regarde Édouard qui lui fait signe de ne pas faire de gaucheries.)

JULES. Du reste, nous ne serons pas long-tems seuls; car, au moment où nous montions l'escalier, plusieurs voitures arrivaient à la file.

ÉDOUARD. En effet, voici tous nos convives.

(Il va à leur rencontre.)

SCENE VIII.

LES MÊMES, DAMES, MESSIEURS, *puis* GEORGES.

CHOEUR.

AIR *final du Cadet de Famille.*

Lorsqu'une fête à Turly nous appelle,
Libres, joyeux, conduits par le plaisir;
Comme à la danse, à l'amitié fidèle,
Chacun de nous se hâte d'accourir.

ÉDOUARD. Quel bonheur! je me trouve entouré de tous ceux que j'aime depuis mon enfance... j'espère que la joie la plus franche va présider à notre petite fête, et tandis qu'on se dispute à Bourges les honneurs de la tribune, nous ne disputerons à Turly que la palme du bal.

FRÉDÉRIC. Bien dit... pas de politique, du plaisir. (*Bas à Édouard.*) La petite est charmante!...

JULES, *de même*. Délicieuse, parole d'honneur.

GEORGES, *annonçant*. M. André Morin.

FRÉDÉRIC, *le lorgnant*. Qu'est-ce que c'est que ça?

SCENE IX.

Les Mêmes, ANDRÉ.

JULES, *à part.* Drôle de tournure

ÉDOUARD, *à part.* Voilà ce que je voulais éviter.

ANDRÉ. Excusez, messieurs et mesdames, si je me présente au milieu de vous; mais ma sœur et mon beau-frère m'ont invité... j'ai cru pouvoir venir de moi-même.

FRÉDÉRIC, *à Édouard en riant.* Ah! ah! ah!... c'est le beau-frère?...

ÉDOUARD, *bas.* Que veux-tu?... une fantaisie d'Anna.

JULES, *de même.* Mais c'est très-bien, il nous amusera.

ANDRÉ, *à Anna.* Suis-je bien?

ANNA. Très-bien.... beaucoup mieux pour moi que tous ces élégans.

ANDRÉ, *arrangeant sa cravate.* Je crois bien. (*Allant à Édouard.*) Bonsoir, beau-frère, comment qu'ça va?

ÉDOUARD, *se contraignant.* Mais assez bien, je vous remercie.

FRÉDÉRIC, *bas à Jules.* Il est ravissant, le beau-frère.

JULES, *de même.* Parfait.

FRÉDÉRIC, *s'approchant d'André et lui frappant sur l'épaule.* Parbleu! beau-frère, vous avez là un habit d'un drap... solide...

ANDRÉ. Vous trouvez?

FRÉDÉRIC. Il vous va à ravir! L'avez-vous acheté tout confectionné à la foire du palais?...

ANDRÉ, *gaîment.* Là, là, messieurs les muscadins, ne vous moquez donc pas du monde avec votre petit air... mon Dieu! je vous comprends, allez!..., ce drap-là vous paraît bien gros, n'est-il pas vrai?

Air *de Mazaniello.*

Je sais qu'un jeune homm' de famille
N's arrang'rait pas d'un tel habit;
Mais au tailleur qui nous habille
Nous n'demandons point de crédit.
Dam! celui-là n'est que d'ratine,
Mais je sais ce qu'il m'a coûté;
Si l'étoff' n'en est pas très-fine,
Du moins, l'mémoire est acquitté.

JULES, *bas à Frédéric.* Tiens, on dirait qu'il te connaît!...

FRÉDÉRIC. C'était une plaisanterie... Voyons, beau-frère, un verre de punch.

(Il prend deux verres sur le plateau d'un domestique, et en offre un à André.)

ADDRÉ. Volontiers... à la vôtre, monsieur le baron ou monsieur le vicomte. *A part.*) Il croyait m'faire aller, celui-là.

ÉDOUARD, *bas à Anna.* Faites donc commencer les danses, vous voyez comme on s'amuse déjà de votre frère.

ANNA. Messieurs, l'orchestre est dans l'autre salon... les tables de jeu sont dressées ici.

(Les messieurs offrent la main aux dames, on passe dans l'autre salon; l'orchestre se fait entendre.)

JULES. Est-ce que M. André ne dans pas?

ANDRÉ, *son verre à la main.* Moi, en fai d'danse, j'aime mieux ça; et encore ç n'vaut pas l'vin chaud.

JULES, *riant.* A votre aise. Frédéric, risquons-nous un écarté? les quadrilles sont déjà au complet.

FREDERIC, *s'approchant d'une tabl.* Voyons...

ANDRÉ *reporte son verre, prend quelques biscuits et les mange en regardant danser.* Pas mauvais, ces petits gâteaux-là... voilà-t-il qu'ils s'en donnent, par-là!... Allez donc, sautez donc!... On dirait des marionnettes attachées au même fil.

SCÈNE X.

ANDRÉ, FRÉDÉRIC, JULES, *quelques* Messieurs, *puis* ANNA.

FREDERIC. Allons, Jules, fais-tu vingt francs?

JULES. Soit.

FREDERIC. Les paris sont ouverts.

UN AMI. Dix francs par ici.

UN AUTRE. Je les tiens.

(On joue; André se tient derrière la chaise de Jules)

FRÉDERIC. Sais-tu qu'elle est vraiment fort jolie, la petite Anna.

JULES. Charmante!... elle vaudrait la peine qu'il fît la folie... le roi...

ANDRÉ, *à part.* Ah! ah! on parle de ma sœur.

FREDERIC. Fi donc! l'épouser... Coupe.

ANDRÉ, *à part.* Comment, l'épouser!

JULES. Bah! est-ce qu'ils ne sont pas mariés?

FREDERIC, *riant.* Ah! ah! ah! mariés de la main gauche... Dame de pique... deux points; c'est un mystère pour tout le monde; mais nous savons ce qu'il en est; une maîtresse, tout bonnement.

ANDRÉ, *à part.* Qu'est-ce que j'apprends?

JULES, *bas.* Vraiment?... (*Haut.*) Quatre à quatre, messieurs, voici le coup décisif.

ANDRÉ, *à part.* Sa maîtresse!...

FREDERIC. J'ai perdu.

ANDRÉ, *s'avançant.* Messieurs...

JULES. Voulez-vous jouer, monsieur André?

ANNA, *entrant.* Une valse, messieurs, ces dames réclament votre présence.

TOUS, *sortant.* La valse!... la valse!..

ANDRE, *à lui-même.* Ah!... je ne sais plus où je suis... il me semble que je viens de recevoir un soufflet.

SCÈNE XI.

ANNA, ANDRÉ.

ANNA. Tu étais donc resté ici? je te cherchais, mon frère.

ANDRÉ. Et moi, je cherche ton mari... ton cher mari... mon beau-frère.

ANNA, *le regardant.* Que lui veux-tu?

ANDRÉ. Lui dire qu'il en a menti.

ANNA. Y penses-tu?

ANDRÉ. Je sais tout... non, il n'est pas ton mari, il n'est que ton amant; tu n'es que la maîtresse d'un vicomte, que sa maîtresse, entends-tu?

ANNA, *effrayée.* Oh! plus bas! plus bas! je t'en supplie!...

ANDRÉ. Eh! qu'importe... que je crie ou que je parle bas? tout le monde le sait ici... on le répète tout haut... et tout-à-l'heure je l'ai entendu dire là, à cette table, par ces jeunes gens qui en riaient.

ANNA. Quelle horreur!...

ANDRÉ, *lui prenant le bras.* Il ne s'agit pas d'ça... il s'agit que... (*pleurant et d'une voix forte.*) je ne veux pas que tu sois une femme entretenue, moi, je ne le veux pas.

(Il se cache le visage de ses mains.)

ANNA. André!... ah! que viens-tu de dire là!

ANDRÉ, *pleurant.* La vérité...

ANNA. Eh bien! non... je ne suis pas encore la femme d'Édouard, mais je suis sûre de l'être... André, mon frère, je vais te dire tout ce qui s'est passé, tout; et si ce matin j'ai eu un regret, c'est qu'Édouard ne t'ait pas dit la vérité; je n'en rougis pas, moi; il a cru te rassurer, sans doute, en te disant que j'étais sa femme, car c'est bien son intention...

ANDRÉ, *avec une fureur concentrée.* Sa maîtresse! oh! mon Dieu! mon Dieu!

ANNA, *avec émotion.* Écoute-moi donc tranquillement... je ne te cacherai rien... Quelque tems avant la mort de sa grand'-mère, Édouard me faisait la cour, et je l'aimais aussi, moi... oh! je l'aimais bien... mais je ne l'écoutais pas; elle mourut, et je me trouvai seule à Paris dans sa maison; je voulais revenir ici... Édouard me retint... je restai; Édouard devint de jour en jour plus amoureux, plus pressant, et moi-même je ne résistai qu'avec peine à tant de tendresse et d'amour. (*Plus émue.*) Ne pleure pas, mon frère... Un jour, il me dit, les larmes aux yeux, que ma froideur le désespérait, il me jura qu'il m'aimait trop pour me séduire, me déshonorer, qu'il m'épouserait, que je serais sa femme... il m'en fit la promesse par écrit, je l'ai, la voilà... tiens, regarde, lis.

ANDRÉ, *vivement.* Voyons...

ANNA. Il ne pouvait alors, à cause de la mort récente de sa bonne maman, faire les fêtes d'une noce... puis, il craignait l'opposition de sa famille; il fallait qu'il liquidât son héritage, et c'est pour cela qu'il est venu ici. Moi, je l'aimais... je te l'ai dit, je m'en fiais à son honneur, à sa foi, à sa tendresse... et il m'épousera à notre retour à Paris, il m'épousera, j'en suis certaine... Tu vois bien, mon frère, que c'est comme si j'étais son épouse et que je ne suis pas une femme entretenue.

(Elle se jette dans ses bras en pleurant.)

ANDRÉ. Pauvre Annette! mais qu'importe! dès ce soir, il faut qu'il se décide à t'épouser ou que tu me suives.

ANNA. Oui, oui... je lui parlerai... mais tais-toi, par grâce, le voilà qui revient.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, ÉDOUARD, FRÉDÉRIC, JULES, Dames et Messieurs.

FRÉDÉRIC. Comment, vous nous abandonnez, belle dame! songez donc que le bal languit sans vous...

ÉDOUARD. En effet, Anna, tu ne t'occupes pas assez du monde que tu reçois.

JULES. Eh bien, monsieur André, comment trouvez-vous tout cela?

ANDRÉ, *se remettant.* Mais très-beau, sans doute.

FREDERIC. La nappe a un peu plus d'éclat que le... hein? qu'en dites-vous?...

ANDRÉ. On y brûle de la bougie au lieu de chandelle, et l'on s'amuse moins, v'là tout.

FRÉDÉRIC. Vraiment!... eh bien! tenez, monsieur André, j'ai toujours eu envie d'assister à un bal de votre société.

ANDRÉ. Vous n'êtes pas dégoûté. (*à part.*) Oh! quelle idée! (*Haut.*) Parbleu, messieurs, la chose est facile... mon beau-frère m'a donné un bal, je veux le lui rendre, et je vous invite tous à y venir.

EDOUARD. Quelle folie!

JULES. C'est délicieux!

ANDRÉ. J'espère que vous me ferez celui d'accepter.

TOUS, *riant.* Ah! ah! ah! volontiers, volontiers.

ANDRÉ. Ainsi, j'compte sur vous tous, messieurs.

JULES, *à Frédéric.* Sais-tu que ce serait original?

ANDRÉ, *avec intention.* Oui, très-original... Eh bien! ça y est-il, beau-frère?

EDOUARD, *hésitant d'abord.* Mais oui, j'accepte avec plaisir. (*A part.*) Je parie que c'est elle qui lui a mis cela dans la tête.

ANDRÉ. Dam! écoutez, messieurs, le torchon n'a pas les ressources de la nappe, et pour vous recevoir dignement, il faut que j'aie le tems de faire mes préparatifs.

FRÉDÉRIC. C'est juste, nous voulons voir le torchon dans tout son éclat!

ANDRÉ. Eh bien! c'est dans dix jours la fête des menuisiers et de ma sœur, la Sainte-Anne, le 28 juillet, jour du peuple; dans dix jours je vous donnerai un bal.

TOUS. Dans dix jours... bravo!...

ANDRÉ, *à part.* J'aurai ma revanche... (*Haut.*) Maint'nant, amusons-nous, buvons, dansons! (*Il prend un verre de punch.*) Je dans'rai si vous voulez...

TOUS. Oh! oui, oui!

ANDRÉ, *s'animant.* Vous autres, vous dansez l'galop de Gustave, la Muette, un tas d'choses... nous, nous n'connaissons que la Bérichonne.

TOUS. La Bérichonne!... vive la Bérichonne!

ANDRÉ. T'en souviens-tu, ma sœur?

ANNA. Mais oui, un peu.

ANDRÉ. Allons, en avant! chaud, chaud! et sautons bien haut... (*A part.*) Faut nous étourdir.

(Il chante en dansant avec Anna.)

AIR : *Clic, clic, clac.*

Chez nous, c'nest jamais que le dimanche
Qu'on prend ses atours,
Et qu'on fait sauter les amours;
Aussi faut voir comm' on s'démanche,
Dam! c'est naturel, faut nous en donner pour huit [jours.

CHOEUR.

Chez eux c'n'est jamais, etc.

ANDRÉ.

Francs Bérichons, j'sais qu'on nous drape
A caus' de notre mauvais ton,
Queuqu'ça fait? nous mang'rons sans nappe;
L'bon appétit est du *Torchon.*

CHOEUR.

Chez nous c'n'est jamais que le dimanche, etc.

ANNA, *dansant la Bérichonne.*

C'est toujours le luxe qui frappe
Dans un riche et brillant salon;
Mais on dit que jamais la *Nappe*
Ne rit d'si bon cœur que l'*Torchon*,

ANNA *et* ANDRÉ, *dansant comiquement.*

Chez nous c'n'est jamais que l'dimanche, etc.

CHOEUR.

Chez eux c'n'est jamais, etc.

TOUS, *applaudissant et riant aux éclats.* Ah! ah! ah! ah!

(Ils se roulent sur les fauteuils et sur les canapés. Edouard seul a l'air contrarié. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un atelier de menuisier.

SCENE PREMIERE.

ANDRÉ, BENOIT, OUVRIERS.

(Au lever du rideau, ils sont occupés à enlever les outils et planches de l'atelier, et à suspendre des guirlandes et des tapisseries contre les murs.)

CHOEUR.

AIR : *Travaillons.*

Nettoyons,
Balayons,
Bon courage
A l'ouvrage!...
Balayons,
Essuyons,
Tantôt nous danserons.
Dépêchons,
Nettoyons,
Balayons,
Arrangeons,
Ça f'ra t'y d'la jolie ouvrage!
Dépêchons,
Arrangeons,
Balayons,
Nettoyons,
Et tantôt nous nous amus'rons.

ANDRÉ. Allons, allons, enfans, dépêchons!.. il s'agit aujourd'hui de recevoir la première société de Bourges. Si nous n'étions qu'entre nous, je vous dirais : Nous danserons au milieu des copeaux; mais comme nous aurons des millionnaires et des belles dames, il faut leur montrer que si on n'est pas riche, on est propre.

BENOIT. Mais dis donc, André... qu'eu drôle d'idée qui ta pris, d'inviter tout c'beau mond'-là ?

ANDRÉ. C'est une idée comme une autre.

BENOIT. Et nous en serons aussi, nous autres?

ANDRÉ. Sans doute que vous en serez... Grande fête aujourd'hui... il y a conjonction entre le *Torchon* et la *Nappe*.

BENOIT. Peste ! des vicomtes, des marquises, à ce qu'on dit... tu n' te refuses rien.

UN OUVRIER. Et où diable donc as-tu pris toutes ces décorations-là ?

ANDRÉ. Chez mon parrain, M. de Châtenay, notre bon maire ; il m'a prêté tous les ustensiles de la fête patronale et des prix de l'enseignement mutuel.

BENOIT. Hein?.. ça nous a-t-il déjà une tournure... on ne dirait jamais d'un atelier de menuisier.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

C'est superb'! c'est un' vrai' magie !
On se croirait, en vérité,
Dans la grand' sall' de la mairie ;
Dont la municipalité,
A fait un' grange cet été.

ANDRÉ.

Partout des fleurs en papier rose,
C'est vraiment un coup-d'œil charmant;
Pour qu'ça se r'semble y n'manqu' plus qu'une chose,
C'est le bust' du gouvernement,
C'est l'portrait du gouvernement.

Et si je vous disais donc que ce bon parrain, qui n'a rien à me refuser, m'a prêté sa cuisine et son cuisinier pour mon repas.

BENOIT. Ah !

ANDRÉ. La broche, le marmiton, les *castrolles*, tout est à mes ordres ; nous aurons une soupe aux choux, le gigot aux haricots, des pommes de terre frites et des pigeons à la clapaudine.

BENOIT. Excusez... Dieu ! vont-ils s'en taper une bosse... ils n'auront jamais dîné comme ça.

UN OUVRIER. Et ta sœur y sera?

ANDRÉ. Certainement... cette bêtise.

BENOIT. Et dis-nous donc.... est-ce bien vrai, qu'elle est vicomtesse pour de bon?

ANDRÉ. Comment ! si c'est vrai ?

BENOIT. Dam!... tu entends bien, moi j' dis ça... comme autr' chose, ça n'me r'garde pas. ... c'est Gaucher qui disait hier : Patati, patata, qu'il n'y avait pas eu beaucoup d'curés et d'adjoints à sa noce.

UN DEUXIÈME OUVRIER. Et au fait... si c'était comme ça, ça n'serait déjà pas d'une si bonne exemple pour nos femmes et pour nos filles.

ANDRÉ, *à part*. Ils ont raison ! (*Haut.*) Soyez tranquilles, mes amis... vous me connaissez ; suffit... vous pouvez vous en rapporter à moi: allons, donnons la dernière main.

BENOIT. Mais, voyez donc !

TOUS. Qu'est-ce que c'est !

BENOIT. On dirait..... Vois donc André?..

ANDRÉ. En effet, c'est elle, c'est bien elle... ma sœur !

TOUS. Sa sœur !

SCÈNE II.

LES MÊMES, ANNA, *en villageoise.*

AIR : *Voilà, voilà, la petite Laitière.*

Oui, me voilà, c'est la petite Annette,
En bonnet,
En simple corset,
Pour aujourd'hui, bonsoir à la toilette !
J'ai ma jupe et mon bavolet,
Quel plaisir de r'voir ce logis!
Quoique j'sois d'venue un' bourgeoise,
J'n'ai pas oublié mes amis ;
J'ai r'pris
Mes habits
D'villageoise ;
C'est comm' ça que vous m'aimiez tous,
C'est comm' ça qu'je r'viens parmi vous !
Oui, me voilà, c'est vot' petite Annette, etc.

ANNA, *très-gaîment*. Eh ! oui, c'est moi !..

ANDRÉ. Avec ces habits ! oh ! bonne sœur! va, si tu savais le plaisir que tu me fais de venir ainsi !

ANNA. N'est-ce donc pas ainsi que je devais rentrer dans la maison de mon père, et revoir toutes nos connaissances? Bonjour, Antoine ; bonjour, Benoît ; bonjour, Jacques : comment va ta femme?

UN OUVRIER. Elle va bien, madame, pour vous servir.

ANNA. Comment ! madame... pour vous servir... est-ce que vous me recevez comme une étrangère ? auriez-vous oublié mon nom? il me semble que je dois être toujours pour vous Annette, la fille du brave menuisier Morin.

ANDRÉ. Bien, bien, sœur... ah ! je te reconnais là ?

BENOIT. Qu'ell' bonn' petite fille... pour un' vicomtesse... c'est qu'ell' n'est pas fière du tout au moins.

ANNA. Vous vous trompez... je suis fière, très-fière même... mais c'est de porter ce costume et de me trouver au milieu de vous.

ANDRÉ. A la bonne heure! voilà comme on doit se comporter en société .... eh bien ! les amis, qu'est-ce que je disais ?..

ah! ça, mes braves, vous n' pensez pas à vos toilettes, donc..... voilà notre salle de bal habillée..... à votre tour à présent!..

UN DEUXIÈME OUVRIER. C'est juste!.. allons nous bichonner.

BENOIT. Oh! je vais m' faire comme un soleil... j'veux déployer tout le lusque qui caractérise mon espèce.

CHOEUR.

AIR *de la Cosaque.*

Eh! vite et tôt,
Battons / Battez { chaud!
Ça, bientôt,
Que vos / Que nos { toilettes
Soient faites!
Eh! vite et tôt,
Revenons / Revenez { au plustôt
Pour la danse et pour le gigot.

(*Ils sortent.*)

SCENE III.

ANNA, ANDRÉ.

ANDRÉ. Les voilà partis, nous sommes seuls! regarde-moi bien maintenant... là, que je te voie bien à mon aise.

ANNA. Mon cher André! c'est bien moi! va! ta sœur Annette, ta petite Annètte, comme tu m'appelais...

ANDRÉ. Oui, c'est bien toi, je te reconnais à présent; te voilà comme je t'ai toujours vue, avec la même robe que tu portais lorsque je t'ai quittée. Oh! c'est bien la même, et elle ne montre pas trop la corde depuis le tems.

ANNA. Tiens! tu me croiras si tu veux, il me semble que je suis mieux sous ce costume, je suis plus à mon aise; je dois avoir plus de grâce. N'est-ce pas que je suis plus gentille en paysanne qu'en grande dame!..

ANDRÉ. Cent fois plus, il n'y a pas de comparaison. Ah! tout est bien changé à présent! aujourd'hui, tu ne te contenterais plus de ce qui faisait notre régal autrefois...

ANNA. Eh bien! au contraire, voilà ce qui te trompe. . maintenant j'ai de tout à profusion... je regrette nos modestes repas, notre joie; si peu de chose nous rendait heureux!

ANDRÉ, *riant.* Ah! c'est vrai, que tu étais un tantinet friande.

AIR *du Château perdu.*

Petite sœur, si j'ai bonne mémoire,
L'café, l'dimanche, qu'moi-même je t'apprêtais,
T'semblait bien bon, pourtant, tu peux m'en [croire,
La *castonnade* en faisait tous les frais.

ANNA.

C'est vrai, mon frèr', mais ça se conçoit sans peine,
On aime moins l'plaisir qu'on a toujours;
D'la *castonnade* une fois par semaine,
C'est bien meilleur que du sucr' tous les jours.

(*Soupirant.*) Ah! quel bon tems! il est bien loin!..

ANDRÉ. Oh! oui, à présent, que je sais ce que je sais, je pense que tu n'aurais jamais dû quitter tes habits de village... tu serais plus heureuse, et moi aussi... quand cette idée-là me revient, vois-tu, ça m'attriste, ça m' chagrine.... il me semble qu'il y a de ma faute, et que j'aurais mieux fait de t'emmener avec moi comme vivandière au régiment, que de te laisser aller à Paris avec une grande dame.

ANNA. Tu as peut-être raison. Mais aujourd'hui, il faut tout oublier.

ANDRÉ, *hochant la tête.* Oh! je n'oublie rien, moi.

ANNA. Tu as tort, cette soirée est consacrée au plaisir, soyons gais au moins...

ANDRÉ, *se frottant les mains.* Oh! de ce côté-là, ça n'empêche pas d'être gai; au contraire, j'ai même des motifs pour l'être plus que jamais.

ANNA. Et quels sont-ils donc?

ANDRÉ. C'est que j'espère que dans peu, tout sera terminé avec M. Edouard.

ANNA. Que veux-tu dire?.. quel est ton projet?

ANDRÉ. Suffit! tu le auras quand il en sera tems.

ANNA. Mais enfin?..

ANDRÉ. Chut! chut!.. plus un mot de tout cela... les voilà!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BENOIT, *en grande toilette ridicule*, OUVRIERS, *et leurs* FEMMES, *en dimanche.*

CHOEUR.

AIR : *Premier chœur des Baigneuses.*

Nous v'là tous présens,
Joyeux et contens,
Pour la fête,
Ici qui s'apprête;
Et tout au plaisir,
Pour nous divertir,
Nous nous empressons d'accourir.

PREMIÈRE FEMME.

Moi j'ai mis une robe nouvelle.

DEUXIÈME FEMME.

Moi j'ai mis exprès
Mon p'tit châle anglais.

TROISIÈME FEMME.

Moi j'ai mon bonnet de dentelle.

BENOIT.

Et moi j'ai mis, tout neuf,
Mon habit, mon habit d'Elbeuf;
Mais r'gardez-moi donc,
J'suis un Cupidon,
Comme j'vais pincer le rigaudon!

CHOEUR.

Nous v'là tous présens, etc.

ANDRÉ. Bravo! bravo! les enfans... soyez les bienvenus, vive la joie, l'amour et les haricots!

BENOIT. Nous sommes bien disposés, va...

ANDRÉ. Je l'espère bien. Le jour de la fête des menuisiers, la gaîté et les farces sont à l'ordre du jour. Mesdames, c'est ma sœur Annette, que je vous présente et qui désire que vous l'embrassiez... car elle n'est pas fière.

PREMIÈRE FEMME. Oh! oui... si madame veut permettre.

ANNA. Oh! bien volontiers, mes bonnes amies.

BENOIT. Et nous, dis donc?

ANDRÉ, *le repoussant.* Vous, pas pour le quart-d'heure. Ah ça! vous autres, approchez tous maintenant, hommes et femmes de tout sexe, que je vous fasse mes recommandations.

TOUS, *s'approchant.* Voyons, voyons!

ANDRÉ. Attention au commandement!.. vous savez que nous attendons la société la plus huppée du département du Cher, ce qu'il a de plus soigné dans la *Nappe*. Or, la grande tenue est de rigueur... pas de propos, les hommes.. pas de boulettes, les femmes... il s'agit d' prendre un genre distingué, il faut que vous soyez idéal...

BENOIT. Il faut que vous soyez fantastiques.

ANDRÉ. Il faut que vous ayez des gants.

BENOIT. Bah!.. pourquoi faire?.. nous avons les mains propres.

ANDRÉ. Je n'ai pas de confiance, et d'ailleurs ça n'est pas une raison.

BENOIT. Au fait... je me suis toujours demandé ça, pourquoi les gens du grand ton portent-ils des gants?.. enfin jusqu'aux dames qui ne les quittent même pas pour dîner.

ANDRÉ. Eh!.. bêtat, c'est pour qu'elles ne mangent pas avec leurs doigts... et je crois qu'en général, il y a encore un autre motif.

AIR: *Dans un Castel.*

Vois-tu, nous autr's, dans notr' modeste classe,
Nous n'montrons pas tant d'soin et tant d'orgueil,
Quoiqu'à personn' nous n'fassions la grimace,
A tous venans nous n'faisons pas accueil.
Or, je m'figur' qu'chez les gens du grand monde,
Où l'on reçoit des fats, des intrigans,
On touch' tant d'mains sans que l'cœur y réponde,
Que c'est pour ça qu'ils mett'nt toujours des gants.

BENOIT. C'est possible tout d'même.

ANDRÉ. Un instant.... il y a encore une chose à vous dire, et c'est la plus importante.

TOUS. Quoi donc?.. quoi donc?

ANDRÉ. Ça regarde les hommes en gros, et les femmes en détail... méfiez-vous des freluquets de la *Nappe*. Ce sont des malins et des enjoleurs!.. comprenez-vous?.. un coup-d'œil, pif... un serr'ment de main, paf... une femme est bien vite compromise. Ainsi, garde à vous... fixe, baissez les yeux, dites oui et non... faites la révérence et ne sortez pas d'là.

PREMIÈRE FEMME. Tiens!... c'est guère amusant!

ANDRÉ. Je n' vous dis pas qu' c'est amusant, mais enfin c'est le genre.... Quant à vous autres, du genre masculin, je n'ai rien à vous dire... je n' crois pas que vous séduisiez beaucoup de duchesses, et quand ça arriverait par hasard, je n'y vois pas grand mal.

BENOIT. Nous ferons de notre mieux.

ANDRÉ. Voilà qui est entendu : attention à la consigne, du reste, amusez-vous bien.

ANNA. Et Édouard qui n'arrive pas!... qui peut les retenir?... Voilà Georges, il nous annonce sans doute quelqu'un.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GEORGES, FRÉDÉRIC, JULES, ÉDOUARD, DAMES ET MESSIEURS.

GEORGES, *annonçant.* M. le baron Frédéric de Menneville. M. le chevalier Jules de Luceval.

(Ils entrent tous deux.)

ANNA, *allant à leur rencontre.* Messieurs, donnez-vous la peine d'entrer.

FRÉDÉRIC, *à André.* Eh bien! beau-frère, j'espère que c'est de l'exactitude, nous voici avant tout le monde.

ANDRÉ. Comment? avant tout le monde!. vous comptez donc ces braves gens-là pour rien?

JULES. Il a raison, nous sommes en retard. Comment se porte madame la vicomtesse?

(Il va à Anna et lui baise la main.)

GEORGES, *annonçant.* Madame la marquise de Bettigny, madame la baronne Durandel.

ANDRÉ, *s'empressant.* Diable, diable! ça n' s'annonce pas mal.... vite la main à la marquise, et qu'elle s'assoie sur la chaise de paille.

BENOIT, *aux autres.* Dites donc!.. ça n'est pas de la petite bière!

GEORGES, *annonçant.* M. le vicomte de Gussy.

ANNA. Ah! enfin, le paresseux, qui devait être le premier!..

ÉDOUARD, *entrant*. Bonjour, mon cher André!.. excusez-moi si je ne suis pas venu plus vite; mais j'ai été retenu... est-ce qu'on m'attendait?

ANDRÉ. Pas du tout... chez nous, pas de gêne, pas d'étiquètte... on est toujours le bien-venu.

ÉDOUARD. Bonjour, bonjour, mes amis... comment, c'est toi, Anna, sous ce costume? eh bien! en honneur, tu es charmante.

ANNA. Tu trouves... n'est-ce pas que c'est une bonne idée?

FRÉDÉRIC. Tu fais bien d'arriver, nous allions faire la cour à ta femme.

GEORGES, *annonçant*. Madame de Rouvière, M. de Beausol.

FRÉDÉRIC, *bas à Jules*. C'est tout-à-fait amusant, ces grands noms lancés au milieu de ces paysans.

JULES, *bas à Frédéric*. Nous sommes horriblement encanaillés.

(D'autres personnes arrivent encore.)

ÉDOUARD, *bas à Anna*. Mais c'est bien singulier!.. tout ce que je connais de mieux dans la ville... Comment tout ce monde-là se trouve-t-il invité?

ANNA. Par mon frère, sans doute, il aura cru te faire plaisir.

ÉDOUARD, *à part*, *mécontent*. Il a bien réussi. (*Se remettant.*) Mais que tu es piquante sous ces habits de paysanne!

ANNA. Je n'aurais jamais dû les quitter, tu m'aurais aimée davantage.

ÉDOUARD. Peux-tu le croire?

ANNA. Oui, davantage... et aujourd'hui je serais...

ÉDOUARD. Anna, on peut nous entendre. (*A part.*) Ah! elle me fait souffrir.

ANDRÉ, *s'approchant d'eux*. Dites donc, dites donc, vous causez là tout seuls... c'est marital, c'est champêtre; mais si nous faisions sauter un brin c'te jeunesse.

ÉDOUARD. Mais sans doute, il faut danser.

FRÉDÉRIC. Le beau-frère a raison... la contre-danse, la contre-danse!

JULES. En place, tout le monde!

ANDRÉ, *prenant Jules et Frédéric à part*. Ah! ça, messieurs de la *Nappe*, j'ai un petit mot à vous dire d'amitié, comme ça dans l'tuyau d' l'oreille.

FRÉDÉRIC. Voyons, beau-frère, qu'est-ce que c'est?

ANDRÉ. Beau-frère, beau-frère, laissons ça..... je veux vous dire de faire attention à ne pas trop être de votre classe, voyez-vous, parce que si nos femmes ne sont pas chatouilleuses, nos maris l' sont... et vous comprenez, quelquefois, on rit, on s'amuse, et ça finit par des coups d' poing.

JULES. Très-bien, très-bien.

FRÉDÉRIC. Soyez tranquille, beau-frère, nous serons sages.

ANDRÉ, *montrant son poing*. Nous en avons ici..... c'est comme des épaules de mouton. (*Aux autres.*) Allons, à l'orchestre, les crins-crins... en avant la gaîté française.

BENOIT, *s'avançant* Oh! une fameuse idée! pour qu'ç'a soit mieux, il faut que les *Torchonniers* dansent avec les *Napperonnes*, et les *Torchonnes* avec les *Napperons*.

LES MESSIEURS. Oui, oui!

LES OUVRIERS. Ça y est! ça y est!

ÉDOUARD, *riant*. Le monde renversé...

BENOIT. Ça nous change donc, tiens!...

(Les musiciens montent sur les tonneaux; les messieurs invitent les paysannes, les ouvriers vont offrir la main aux dames.)

CHOEUR, *en dansant*.

AIR *de la danse du baron d'Hilburghausen*.

Allons, vite en cadence,
Sautons jusqu'au plafond...
Ici, l'on voit en danse
La *Nappe* et le *Torchon*.

LE MÉNÉTRIER. En avant deux!

BENOIT.

Avec une marquise
Je vais en avant deux...

ANNA, *dansant avec Jules*.

Ne fesons pas d'sottise,
C'est des danseurs fameux!...

LE MÉNÉTRIER. Le grand rond!...

CHOEUR.

Allons, vite en cadence, etc.

LE MÉNÉTRIER. Chaîne anglaise!

FRÉDÉRIC, *dansant avec une grosse paysanne*.

Tudieu! quelle luronne,
J'suis mouillé jusqu'aux os.

ANDRÉ.

Moi, z'avec une baronne
V'là que j'fais dos-à-dos.

LE MÉNÉTRIER, *criant*. Chassez les huit!

CHOEUR.

Allons, vite en cadence, etc.

ANDRÉ. Eh bien! ça commence à marcher. Ah! ceux et celles qui veulent se rafraîchir, y a sur la planche du poiré, de la bière et de la pâte ferme.... après ça, ceux qui ne dansent pas et qui aiment mieux le billard, y a un jeu de boules dans la cour.

(La danse finit, chacun reconduit sa danseuse.)

BENOIT, *s'approchant d'André*. Dis donc,

André!... le gâte-sauce du maire dit qu'son dîner est prêt! faut-il qu'il mette la soupe sur la table?...

ANDRÉ. Non, qu'il attende un petit moment, on n'est pas si pressé, que diable! d'ailleurs, j'attends du monde.

BENOIT. Comment, tu attends encore quelqu'un?

ANDRÉ. Oui, et quelqu'un sans quoi nous ne pouvons pas commencer : mais j' crois que le voici.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHATENAY, UN COMMIS *de la mairie.*

GEORGES, *annonçant et ouvrant la porte.* Monsieur le Maire!

TOUS. Monsieur le Maire!

ANDRÉ, *à part.* Enfin!...

CHATENAY. Eh bien!... qu'est-ce donc? ça a l'air de vous surprendre... Bonjour, mes amis, je me suis fait attendre peut-être; mais j'arrive à l'instant de Bourges. Bonjour, Édouard; mesdames, je vous salue.

ÉDOUARD, *à part.* Que vient-il faire ici? maudite rencontre.

ANDRÉ. Que je vous remercie, mon parrain; je craignais que vous ne vinssiez pas.

CHATENAY. Tu avais tort, je te l'ai promis encore ce matin et je tiens toujours ma parole. D'ailleurs, j'avais à honneur de faire moi-même le mariage d'un brave garçon tel que toi! Il me semble que l'affection que j'ai pour mon filleul lui portera bonheur.

ANNA. André se marie?

ÉDOUARD. Qu'est-ce que ça veut dire?

CHATENAY. Ah ça! mon garçon, j'ai fait apporter les registres avec moi, tout est en règle, je le suppose, car je n'ai pas eu le tems d'examiner; mais tu m'as assuré que toi-même tu t'étais chargé de tout cela.

ANDRÉ. Ah! soyez tranquille, rien n'y manque... seulement, j'ai une chose à vous dire : c'est que ce n'est pas moi qui me marie...

CHATENAY. Ce n'est pas toi... qu'est-ce que ça veut dire?

ANDRÉ. Comme je voulais absolument vous avoir, je vous ai assuré qu'il s'agissait de moi, parce que j'étais sûr qu'alors vous viendriez ici; mais moi, me marier, pas si bête!... du reste, j'espère que vous n'aurez pas de regret, c'est comme si c'était moi... c'est ma sœur.

TOUS. Sa sœur!

ANNA. Que dis-tu?

ÉDOUARD, *à part.* Que va-t-il faire?

ANDRÉ. Oui, ma sœur Annette que voilà et que je vous présente. *(A voix basse.)* Dam! elle n'a pas de bouquet de fleur d'orange.

ANNA. Mais, mon frère...

ANDRÉ. Tais-toi, tais-toi, tu n'as la parole que pour dire *oui.*

CHATENAY. Son futur, quel est-il?

ANDRÉ. M. le vicomte Édouard d. Gussy.

ÉDOUARD. Moi!

TOUS. Edouard!

ANNA. Que fais-tu?

ANDRÉ. Ton devoir et le mien.

ANNA. André, je t'en supplie.

ANDRÉ. Laisse-nous... Emmenez-la, mes amis, emmenez-la.

ANNA, *entraînée et pleurant.* Ah! mon Dieu!...

SCENE VII.

LES MÊMES *excepté* ANNA *et deux femmes.*

ANDRÉ. Restez, vous autres... Monsieur le vicomte, vous allez épouser ma sœur.

ÉDOUARD. Monsieur...

ANDRÉ. Ah! vous n' m'appelez plus beau-frère à présent... que ne me répétez-vous encore qu'elle est votre femme, votre femme légitime? vous avez cru peut-être en me faisant boire du punch chez vous, et me livrant à la risée de tous vos amis, que je serais trop étourdi pour connaître la vérité... mais le punch fait parler les gens de la nappe, comme les autres; je les ai entendus vos amis, ils ont eu l'audace de plaisanter sur ma sœur et sur vous; ils disaient qu'elle était votre maîtresse... et j'ai eu le bon sens de dévorer cet affront... mais si je n'ai rien dit chez vous, c'était pour mieux crier chez moi... oui, je veux crier bien haut que ma sœur est votre maîtresse... Je veux que tout le monde l'entende, parce que je veux que tout le monde dise comme moi : M. le vicomte est un honnête homme.

ÉDOUARD. Monsieur, si vous étiez venu me dire tout cela chez moi, j'aurais peut-être consenti à faire ce que vous demandez... mais ici, m'attirer dans un piége dans un guet-apens.

ANDRÉ. Dans la maison de notre père, monsieur.

ÉDOUARD. Il faut mettre un terme à un scandale que tout le monde voit ici avec peine, quand même je consentirais, rien n'est en règle, ainsi...

ANDRÉ. Au contraire, M. le vicomte, tout

est parfaitement en règle... je n'avais pas besoin de votre autorisation pour faire lever votre extrait de naissance et celui de ma sœur ; vous lui avez fait une promesse de mariage, à ma sœur... cette promesse je la lui ai arrachée, cela a suffi pour faire publier les bans... car elle et vous, n'avez ni père ni mère, et pouvez vous marier sans le consentement de personne. Oh! je suis bien instruit, allez... j'ai consulté avant de rien faire ; les bans sont publiés depuis dix jours.

ÉDOUARD. Il se pourrait?

ANDRÉ. Ah! voilà c' que c'est que de n' pas aller r'garder au petit treillage de la mairie. Vous n' vous doutiez pas que vous étiez affiché... vous l' voyez, tout est en règle, il ne vous manque plus que de dire *oui*.

ÉDOUARD. Je ne le dirai pas.

ANDRÉ. Vous ne le direz pas?

ÉDOUARD. Non.... on n'obtiendra rien par des menaces.

ANDRÉ. Mais je le veux, moi.

CHATENAY. Taisez-vous, André.

ANDRÉ. Mais, mon parrain.

CHATENAY. Taisez-vous, et laissez-moi faire.

(Il emmène Edouard sur le devant de la scène, tout le monde veut sortir.)

ANDRÉ, *tenant la porte*. Que personne ne sorte, je veux que ça finisse comme ça a commencé, devant tous.

SCENE VIII.

CHATENAY, ÉDOUARD.

CHATENAY. Monsieur le vicomte..... si André m'avait consulté, il n'aurait pas agi comme il vient de le faire, mais je lui aurais conseillé de prendre d'autres mesures, pour arriver à un meilleur résultat.

ÉDOUARD. J'ignore, monsieur, ce que j'aurais fait, si on s'y était pris autrement à mon égard... mais je sais qu'aujourd'hui on m'a placé dans une position telle, que je dois refuser tout accommodement.

CHATENAY. Non, monsieur, vous ne le devez pas.

ÉDOUARD. Monsieur le maire.

CHATENAY. Je ne suis pas ici M. le maire, je suis l'ami, le plus ancien ami de votre père, je vous parle comme il l'eût fait lui-même, comme à un enfant que j'ai vu naître, comme à celui qui devait être presque mon fils en devenant l'époux d'Amélie...

ÉDOUARD. Oui, monsieur, et cette union...

CHATENAY. Ne peut plus avoir lieu. Car Amélie n'a pas été séduite et Anna l'a été par vous. Oui, monsieur, vous devez réparer la faute que vous avez commise, il le faut, je vous le demande au nom même de votre famille pour qui votre refus serait une tache... voyez, ils ont les yeux sur nous, ils attendent, ils sont prêts à murmurer ; ne prolongez pas cette scène scandaleuse ; je vous le demande en grâce... car moi aussi, je veux que tout le monde dise de celui que j'avais choisi pour neveu, qu'il est un honnête homme. *(A André.)* André, rappelez votre sœur.

ÉDOUARD. Qu'allez-vous faire?

CHATENAY. Vous pourrez me dementir, si je fais mal.

SCENE IX.

LES MÊMES, ANNA.

ANDRÉ, *très-calme*. La v'là, mon parrain.

CHATENAY. Approchez, Anna: André, vous avez eu tort d'agir comme vous l'avez fait, l'intention de M. de Gussy a toujours été d'épouser Anna, des motifs de famille l'en avaient empêché jusqu'ici. Nous venons de les discuter ensemble et de les aplanir, et je me suis porté caution auprès de lui, que vous n'aviez jamais entendu lui imposer la main de votre sœur, et la lui faire épouser de force.

ANDRÉ. Ah ! pour ça.... c'est vrai !.... Excusez, beau-frère, si la surprise ne vous a pas été agréable, j'ai cru bien faire. *(A part.)* Et j'ai bien fait tout de même...

ANNA. Edouard, c'est bien de ta volonté?...

ÉDOUARD. Oui !...

FRÉDÉRIC, *bas à Edouard*. Comment! tu l'épouses ?...

ÉDOUARD. Oui, demain Anna sera ma femme.

ANDRÉ. Demain !...

ÉDOUARD. Qui oserait ici douter de ma parole?... demain, j'épouserai Annette Morin. D'ici là, il me reste à faire des dispositions, et M. André me laissera bien le droit de choisir les témoins de mon mariage? A demain.

(Il va pour sortir.)

ANNA. Edouard, tu pars, tu nous quittes?...

ÉDOUARD. Monsieur le maire, demain à midi, je vous attends au château.

ANDRÉ. Nous y serons. Reste ici, ma sœur.

(On apporte au fond une table servi

BENOIT, *vers le fond.* Place !.. place !.. voilà la soupe.

LES OUVRIERS. La soupe ! la soupe !

ÉDOUARD.

AIR *de Wallace.*

Sortons !... après l'outrage
Qu'on m'a fait en ces lieux,
Y rester davantage
Me rabaisse à mes yeux !...
Venez, venez, quittons ces lieux,
Venez, madame, je le veux !...

ENSEMBLE.

ANNA.

Edouard !... quel outrage ?
Faut-il quitter ces lieux ?
O ciel ! mon mariage
Sera donc malheureux.
Mon ami, restons en ces lieux,
Ah ! vois les pleurs mouiller mes yeux.

BENOIT.

Il s'en va, quel dommage,
Tout allait pour le mieux ;
Au moment du potage,
Il nous fait ses adieux.
Et moi qu'ai l'estomac si creux,
Ah ! quel malheur !... ah ! c'est affreux !

CHOEUR.

Oubliez votre outrage,
Et restez en ces lieux ;
Un jour de mariage
Doit être un jour heureux !
Restez, prenez part à nos jeux,
Ah ! ne repoussez pas nos vœux !

(*Chatenay cherche en vain à retenir Edouard, il sort à la fin du morceau, suivi de jeunes gens. André arrête Anna qui est presque évanouie. Tableau; la toile tombe.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un pavillon du château de Turly, donnant sur le parc ; tableaux, piano, table, fauteuils, etc.

SCENE PREMIERE.

ANNA *seule au piano.*

AIR *du Clephte.*

Reviendras-tu ? ma voix t'appelle.
Ah ! loin de toi, j'ai tout perdu !...
Réponds, ta compagne fidèle
T'appelle encor, reviendras-tu ?

Je t'aime... je suis ton épouse !...
Toujours absent... toujours me fuir !
Ah ! mon Dieu ! si je suis jalouse,
Juge combien je dois souffrir !

Reviendras-tu ? etc.

Prends donc pitié de mes alarmes ;
Mes jours sont si longs maintenant....
Mon deuil, ton absence, mes larmes,
J'oublirai tout en te voyant !...

J'attends toujours, ma voix t'appelle,
Ah ! loin de toi, j'ai tout perdu...
Réponds, ta compagne fidèle
T'appelle encor... reviendras-tu ?

SCÈNE II.

CHATENAY, ANNA.

CHATENAY, *entré aux derniers mots.* Très-bien, ma chère Anna... très-bien, madame la vicomtesse... et toujours sans nouvelles ?

ANNA. Toujours... il y a un an qu'il m'a quittée... et j'apprends qu'il existe, quand son homme d'affaires vient m'apporter ma pension ; voilà comment j'ai su qu'Edouard était encore en Italie.

CHATENAY. Ah ! il est bien coupable !

ANNA. Bon M. de Châtenay, je me rends justice, je n'était pas née pour être sa femme... dans le commencement de notre mariage, il a essayé de bonne foi de vivre avec moi, de me rendre heureuse, et d'être heureux à son tour... cela lui a été impossible, et lorsqu'il a appris que le duc Delmare épousait votre nièce, qui, sans moi, serait devenue sa femme, lorsqu'il a entendu les éloges du monde sur ce mariage, si bien assorti de convenance, de rang et de fortune, et qu'il a jeté les yeux sur la fille du peuple qui était devenue sa femme, il a rougi d'elle.

CHATENAY. Pauvre enfant !... je donnerais beaucoup pour qu'Edouard pût vous voir maintenant... seulement un jour... une heure... je suis certain qu'il reviendrait à vous.

ANNA. Votre amitié, votre indulgence pour moi vous abusent.

CHATENAY. Non, madame... il se peut que le vicomte ait regretté auprès de vous ce manque d'éducation qui est un vide en ménage; mais aujourd'hui vous n'êtes plus la même femme... cette année que vous venez de passer dans l'abandon, vous l'avez consacrée au travail, à l'étude ; vous avez acquis facilement tous les talens qu'on peut désirer dans la femme de la plus haute naissance. Edouard ne peut tarder à revenir ; ce gentilhomme italien, qui se dit son ami, vous a lui-même assuré qu'ils s'étaient donné rendez-vous à Bourges.

ANNA. Tenez, ne me parlez pas de ce

Balestrezi... il est si bizarre, si extravagant... je le crois un peu fou... et s'il faut vous le dire, ses assiduités m'importunent, m'offensent même !

CHATENAY. Comment?

ANNA. Oui, il devient chaque jour plus pressant... j'en rirais peut-être si mon mari était près de moi... mais seule, sans défense; car vous sentez que je n'ai pas osé parler de cela à mon frère, il est si violent! j'ai même évité que jamais ils se rencontrassent chez moi.

CHATENAY. Vous avez bien fait.

GEORGES, *entrant*. Une lettre pour madame.

ANNA. Pour moi ?... donnez. (*Georges sort.*) Ciel ! son écriture... c'est d'Edouad.

CHATENAY. De lui.

ANNA, *à part*. Je devine, il répond à ma dernière lettre. J'étais bien sûre que celle-là lui ferait rompre le silence.

CHATENAY. Eh bien ! vous ne lisez pas ?

ANNA, *émue*, *décachetant la lettre*. Je n'ose... je crains tant d'apprendre ce qu'il m'écrit... Tenez, lisez-la-moi vous-même.

CHATENAY, *regardant Anna*. Qu'est-ce donc ?... (*Il lit.*) « C'est de France seulement que j'ai voulu vous répondre... Je » suis à Paris, et pars en chaise de poste » quelques heures après ma lettre pour me » rendre à Turly. J'adopte votre projet et » vous remercie de me l'avoir communiqué. Mon retour auprès de vous vous » prouve à quel point j'y suis sensible... » Gussy. » Il revient donc !.. il arrive aujourd'hui, dans quelques heures, et c'est sur une lettre de vous... ah ! madame, rien n'égale ma joie !...

ANNA. Il ne m'aime plus ! il revient...

CHATENAY. Au contraire, cela prouve que...

ANNA. Il ne m'aime plus, vous dis-je !.. il revient ici pour se séparer de moi irrévocablement.

CHATENAY. Vous séparer ?

ANNA. Il faut tout vous dire... Lassée de lui écrire sans qu'il daignât me répondre; voyant que de jour en jour notre position devenait plus insupportable... je lui ai écrit une dernière lettre... Je lui peignais tous mes tourmens, je cherchais à deviner les siens... et je le conjurais d'y mettre un terme. Il n'y avait qu'un moyen: la séparation !... Je la lui ai offerte et vous voyez qu'il l'accepte, qu'il accourt... qu'il quitte tout pour cela; oui, monsieur, oui, il vient de deux cents lieues pour se séparer de sa femme, et la première fois qu'il lui écrit depuis un an, c'est pour lui apprendre cette nouvelle. Direz-vous encore qu'il m'aime?

CHATENAY. Lui écrire, lui parler de séparation sans me consulter...

ANNA. Vous ne l'auriez pas approuvée, et ma résolution était prise.

CHATENAY. Mais vous ne l'aimez donc plus?

ANNA. Je ne l'aime plus !

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Depuis un an, je souffre loin de lui,
Rien n'a calmé mes ennuis, mes alarmes,
Et ma douleur n'a trouvé pour appui
Que mon amour, mon silence et mes larmes.
Et maintenant, je veux dans mon malheur,
Pour effacer l'hymen que je déplore;
Lui rendre enfin et son nom et son cœur,
Et loin de lui mourir pour son bonheur ;
Vous voyez que je l'aime encore.

CHATENAY. Édouard n'acceptera pas un tel sacrifice.

ANNA. Je l'exigerai, monsieur, depuis un an, est-ce que j'existe? repoussée, abandonnée !.. je ne méritais pas un pareil sort. Car enfin, je ne suis ni noble ni riche, mais je suis femme, et dussé-je mourir de chagrin... je ne lui montrerai qu'indifférence et froideur.

CHATENAY. Vous n'aurez pas ce courage.

ANNA. Je l'aurai !... Oh ! oui, je l'aurai !.. Mais on vient... c'est mon frère peut-être; qu'il ignore l'arrivée de M. de Gussy... je ne veux pas qu'ils se voient.

CHATENAY. Nous l'éloignerons.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, *tristement*. Bonjour, ma sœur... bonjour, mon parrain.

ANNA. Mais qu'est-ce que tu as donc ce matin?

ANDRÉ. Ah ! j'ai ce matin ce que j'avais hier... ce que j'avais avant-hier... ce que j'aurai demain... ce que j'aurai toujours... J'ai que tu n'es pas heureuse, et que c'est ma faute.

ANNA. Mon cher André, je t'assure.

ANDRÉ. Ne m'assure donc rien; t'es malheureuse !.. Je le sais... ce n'est pas la peine de mentir. . Mais, mon parrain, vous qu'êtes magistrat... est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'en finir, de les démarier?... Tu m'en veux d'être vicomtesse, n'est-ce pas ?

ANNA. Mais, non, mon pauvre André, tu as cru bien faire...

ANDRÉ. Doit-il revenir enfin, ton mari?

ANNA. Je l'espère.

ANDRE, *avec humeur*. Qu'il arrive donc

cet homme !... puisqu'on a besoin de lui pour la séparation.

ANNA. André, est-ce là ce que tu m'avais promis?

ANDRÉ. Je t'ai promis... Je t'ai promis...

ANNA D'être plus calme... de ne pas te mettre en colère, et lorsqu'il sera ici...

ANDRÉ. Oh ! quand il y sera, je ne dis pas !... Je m'en irai, je ne reviendrai jamais ! voir un beau-frère qui vous a censément mis à la porte... il y a pas presse.

CHATENAY, Allons, allons... il sera sage, il tiendra parole.

ANNA, *bas à Châtenay.* Tâchez donc de l'emmener... Je crains toujours...

CHATENAY. Ah ça ! mon garçon, tu vas m'accompagner jusqu'à Bourges.

ANDRÉ. Bah ! à Bourges?

CHATENAY. J'ai besoin de toi... j'ai de l'ouvrage à te donner.

ANDRE. Ah ! tenez, parrain, ne me parlez pas d'ouvrage, le cœur n'y est pas: c'est comme ça toutes les fois que je viens ici ; quand je vois ma sœur pleurer, ma journée est finie ; c'est le chagrin, ça me prends là, je n' travaille plus, je bois...

CHATENAY, Comment, André, toi, si rangé, si laborieux ?

ANDRÉ. J' suis bouleversé, quoi !... Ce maudit mariage m'a ruiné, chaque jour je gagne moins et je dépense davantage.

AIR: *Vaudeville d'Angélique et Médor.*

Dans l'vin on dit que l'chagrin s'noie,
Du peupl' c'est la consolation ..
A c'tt' heur' j'n'ai ni gaîté ni joie,
Et j'oubli' tout dans la boisson.
Quand je t'ai vu', l'chagrin m'empogne,
J'vas boire et l'ouvrag' reste là...
J'suis paresseux... j'deviens ivrogne,
Je n'croyais pas t'aimer comm' ça. (*bis.*)

CHATENAY. Ça n'empêche pas que tu vas venir avec moi jusqu'à la mairie pour cette cloison qui ne tient plus...

ANDRÉ. Ah ! pour l'inspection, j'veux bien : mais pour un coup de varlope, nix !.. Adieu, sœur; embrasse-moi toujours comme si ce n'était pas moi qui... Ah ! j' suis un fier gueurdin, va! Tiens, il y a des momens où je m' jetterais dans la rivière !...

CHATENAY, *bas à Anna.* Sans adieu ! je reviendrai.

ANNA, Adieu, mon frère.

ANDRÉ, *entraînant Chatenay.* Allons-nous-en donc !... J' pleure comme un' bête.

(Ils sortent.)

SCENE IV.

ANNA, *seule.*

Aujourd'hui !... c'est aujourd'hui, dans quelques heures, que je vais le revoir, et il revient pour me dire un éternel adieu !... oui, éternel ! il le faut pour son bonheur, et son bonheur doit être le mien !...

AIR : *Jeune fille aux yeux noirs.*

Il accourt tout joyeux, flétrir ma triste vie,
Et du sort qu'il m'impose il n'est point alarmé.
Que me'sert maintenant d'être aimable et jolie,
Hélas ! il n'aime plus ce qu'il a tant aimé !
A ses yeux plus de charmes,
Si j'osais l'implorer !...
Il rirait de mes larmes,
Cachons-nous pour pleurer. (*bis.*)

SCÈNE V.

BALESTREZI, ANNA.

BALESTREZI, *entr'ouvrant la porte du fond, passe la tête.* Elle est sola !... bravi !... (*Avançant.*) Bonzour, sarmanté vicomtesse !...

ANNA. Encore cet homme... quel ennui!

BALESTREZI, *montrant un album richement relié.* Zé vis apporte oune pétit recueil de mousique toute nouvella, cé qu'il y a dé miou dans moussu Rossini, dans moussu Bellini, vis en serez ensantée !... (*A part.*) Sourtout d'ouna petite sourprise qu'elle s'attend pas du tout.

ANNA. Je vous remercie, monsieur ; je ne puis accepter... je ne le dois pas.

BALESTREZI. Et perquè ? una zolie femme assepte touzours !... Angelo Balestrezi, il est connou per sa galanterie. (*Il dépose l'album sur le piano. A part.*) Elle l'ouvrira... la curiosità, c'est bien naturel... et alors zé triompherai pot-être.

ANNA, *à part.* Je ne sais plus quel moyen employer avec lui.

BALESTREZI, *à part.* Elle est vraiment zolie, la signora, piou zolie que mon épouse... quel bonheur qué zé né sois pas piou amoureux de l'oune qué dé l'autre ; ça mé laisse mon sang-froid, et... Elle va parler, zé lé crois.

ANNA. Monsieur Balestrezi, votre empressement auprès de moi, est, non seulement déplacé, mais il me déplaît... Vous vous dites l'ami intime de M. de Gussy...

BALESTREZI. Sans doute. (*A part.*) Oun ser ami qué zé n'ai zamais vou.

ANNA. A ce titre, j'ai cru devoir vous accueillir ; mais je serais coupable de souffrir plus long-tems vos visites. Je vous prie instamment de les suspendre jusqu'au retour de M. le vicomte.

BALESTREZI. Comment, bella donna !.. vis seriez assez croudèle per mé défendre votré porte ?... per sasser Angelo Balestrezi, gentilhomme Milanais qui vis aime, qui vis adore.

ANNA. J'attends mon mari aujourd'hui.

BALESTREZI. Ah ! bast !...

ANNA. Une lettre m'apprend son retour.

BALESTREZI. Il arrive auzourd'hui !.. zé n'ai pas dé tems à perdre.

ANNA. Mais, monsieur, c'est par trop inconcevable ! quoi, le jour même où mon époux va revenir, vous osez encore...

BALESTREZI. Eh ! sans doute ! lé lendémain zé né pourrai piu peut-être vis voir sola... et puisqué zé souis assez heureux per qu'oun tête-à-tête, z'en profite, per Dio !... (*S'animant de plus en plus.*) Oui, signora, oui, ma tête il est partie... lé fô, il est à la poudre, rien ne saurait piou l'arrèter... il faut qué vis m'abandonniez cette zolie main, il faut...

ANNA, Mais, monsieur, je vais appeler mes gens !...

BALESTREZI. Appélez vos zens, ze m'en moque... appélez le villaze, la ville, les faubourgs... dévant la France, dévant l'Italie, dévant le monde entier... zé répéterai : qué zé vous aime, qué zé souis fou d'amour, et qu'il faut qué vis soyez folle commé moi.

ANNA, *effrayée*. Ah! mon Dieu! mais songez donc que mon mari peut arriver d'un moment à l'autre, qu'il entrera sans se faire annoncer, et que s'il vous trouvait avec moi, s'il vous entendait...

BALESTREZI. Ça m'est égal !

(Il lui prend la main.)

ANNA. Mais, monsieur...

BALESTREZI. Z'en sérais ensanté !... zé voudrais qu'il entrât là, à l'instant !.. qu'il me vît à vos pieds, qu'il m'entendît vous diré qué zé vous adore, et qu'il vous entendît mé répondre : zé t'aime !

ANNA. On vient !.. Dieu ! si c'était lui !..

BALESTREZI. Tant mioux !...

(Il se jette à ses genoux, André paraît et s'arrête, il est un peu aviné.)

SCENE VI.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ. En voilà une bonne, par exemple !

ANNA. Mon ami, je t'assure...

ANDRÉ. C'est bon, laisse-nous.

BALESTREZI. Zé vis souivrai partout !...

ANDRÉ, *l'arrêtant*. Halte là ! l'ancien !.. Il faut me demander la permission avant. (*A Anna en la faisant rentrer dans la chambre.*) Encore une fois, laisse-nous seuls... je le veux.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

ANDRÉ, BALESTREZI.

BALESTREZI, *à part*. Il la toutoye... c'est lé mari, c'est excellent !

ANDRÉ, *à part*. Ah ça ! voyons... c'est y que j' dors, c'est-y que j' rêve ou si c'est l'effet du vin blanc de tout à l'heure ?... j' n'en reviens pas encore... Mais d'où diable sort-il celui-là ?

BALESTREZI, *lui prenant la main*. Per Dio ! mon ser vicomté, ensanté dé fairé vostre connaissance.

ANDRÉ, *à part*. Vicomté ! y m' prend pour mon beau-frère ; est-ce qu'il a bu, ce monsieur ?

BALESTREZI, *à part*. Singoulièré tèté dé vicomté... Est-cé son habit de viaze ou oun déguisement ?... (*Haut.*) Zé savais vostre arrivée auzourd'hui, mon ser vicomté.

ANDRÉ. Comment ?

BALESTREZI. Oui, oune lettré qué vis avez écrite à la signora loui annoncé voutre retour.

ANDRÉ, *à part*. Bah !... elle me le cachait !... ne disons rien ; voyons ce que ça veut dire...

BALESTREZI. Avez-vous fait un bon viaze.

ANDRÉ. Il ne s'agit pas de tout ça... Qu'est-ce que vous faites ici ?

BALESTREZI. Vis le voyez bien... je fais la cour à vostré femme !...

ANDRÉ, *à part*. Est-il effronté ?... (*Haut.*) A ma femme ?

BALESTREZI. Vis auriez mauvaise grâce à vis en offencer. Rappelez-vous de Milan.

ANDRÉ. Milan !

BALESTREZI. Ah! vis vis troublé... bien? zé mé nomme Angelo Balestrezi, zentilhomme Milanais.

ANDRÉ. Qu'est-ce que ça me fait? est-ce que je vous connais ?

BALESTREZI. Eh ! jé sais bien, qué vis né mé connaissez pas !... moi non plous, zé né vous connais pas... Ma la signora Balestrezi, ma saste épouse, piou hourouse qué moi ; vis comprénez...

ANDRÉ. J'y comprends rien du tout.

BALESTREZI. Voilà vostre correspondance avec elle !... c'est assez clair, voyez...

ANDRÉ, *prenant les lettres*. Ah ça ! décidément, il a bu !... (*Lisant une lettre.*) Que vois-je? Edouard !...

BALESTREZI. Oui, oui !... Edouard, vostre nom patronimique ; c'est piou tendre...

ANDRÉ, *à part*. Qu'est-ce que j'apprends là ?... comment ? mon beau-frère !...

(Il parcourt les lettres.)

BALESTREZI, *à part*. Zé vous démande oun peu, oun pareil magot de vicomté; qui est-ce qui comprend les femmes?... (*Haut.*) Vis sentez bien, mon ser mousou qué beaucoup dé maris milanais auraient regardé ça comme oune zentillesse française... Moi, z'ai voulu faire durer la plaisanterie piou long-tems; z'ai commencé par conduiré moi-même la signora Balestrezi dans lé couvent de la Madona del Monté, à Varesze; elle y est très-bien, très-hourouse, et moi bien débarrassé... Si vous eussiez habité encore l'Italie, z'avais un tas de petites venzeances, ma z'apprends qué vous étiez retourné en France... Zé pars, z'arrive ici croyant vous trouver... ze trouve vostre femme... ouna signora sarmante; ze conçois alors oun prozet dé venzeance piou doux que celle dé sé couper la gorge.

AIR *d'Yelva.*

A l'adorable et bellé vicomtessé,
Z'ai tassé dé plaire à mon tour...
Ma, z'en conviens, ma broulante tendresse
N'obtint, hélas! qué le piou froid retour.
A saqué pétit mot aimable
Qu'ellé daignait prononcer à démi;
Zé me disais: c'est toujours agréable,
Autant dé pris sur l'ennémi...
Oui, zé disais: c'est toujours agréable,
Car c'est autant dé pris sur l'ennémi.

ANDRÉ. Comment, vous avez osé...

BALESTREZI. Sans douté... malhourousément, zé n'ai pas réoussi, autrément zé vis aurait dit: Nous sommes quittes, mon ser ámi... toussez là!

ANDRÉ. J'aime mieux ça!

BALESTREZI. Alors zé souis forcé dé vis demander la secondé venzeance.

ANDRÉ. Corbleu! je suis votre homme... c'est moi qui vous la demande.

BALESTREZI. Non, c'est moi; zé souis lé prémier en date.

ANDRÉ. Eh bien! comme vous voudrez.

BALESTREZI. Pardon! rendez-moi ces lettrés...

ANDRÉ. Puisqu'elles sont à moi... (*A part.*) Si ma pauvre Annette savait cela!..

BALESTREZI. Non, oun moment! oun moment! ellés seront à vous, quand vous sérez vénou les serser avec oune épée ou oun pistolet... Tout cé qué vis sera agréable zé sérai là, en bas, dans oune heure à l'entrée du parc.

ANDRÉ. C'est bon! nous arrangerons cette affaire-là, vous y trouverez quelqu'un.

BALESTREZI. Zé vois qué vis êtes oun galant homme... Eh! bon Dio!... zé né démandé pas la mort d'on pesseur... ma la moindré pétite soza... c'est une satisfactioun... zé ai fait deux cents lioucs per ça.

AIR: *Bonsoir.*

Mon zer vicomté, adiou donc, zé vis quitte,
En philosophe au parc zé vais m'asseoir...
C'est ouné dette auzourd'hui qué z'acquitte...
Et z'ai l'espoir
Dé bientôt vis révoir;
Sans adiou, bonsoir.

(*Balestrezi sort.*)

SCENE VIII.

ANDRÉ, *puis* GEORGES.

ANDRÉ, *seul*. En v'là un fameux du bon numéro!... deux cents lieues pour se battre... parce que sa femme... ça ne me regarde pas... mais ma sœur... si elle sait que son mari l'a trompée! ah! tâchons qu'elle ne le sache jamais! Voyons, voyons, rappelons bien mes idées... renfonçons le vin blanc à l'intérieur, et agissons en homme de tête... J'y suis, mon beau-frère n'a emporté que ses pistolets de voyage... il en a laissé d'autres... ça me suffit... je vas l'attendre... je le prendrai à part... Oh! il ne peut pas être un lâche... je serai son témoin, voilà tout. (*Georges paraît.*) Ah! Georges, écoute ici... Ton maître va arriver, je le sais... je te défends de prononcer devant lui le nom de cet étranger... entends-tu?

GEORGES. Ça suffit, monsieur André.

ANDRÉ. Voilà ma sœur!... va-t'en... et moi, à la besogne.

(Il entre dans la chambre de gauche.)

SCÈNE IX.

ANNA, CHATENAY, *puis* ÉDOUARD.

ANNA, *entrant*. Ils n'y sont plus!.. Mon Dieu! que s'est-il passé?... André est si vif!... Ah! monsieur de Chatenay, vous voilà, vous ne savez rien?

CHATENAY. Le voilà! le voilà!.. Allons, du calme, mon enfant.

ANNA, *voyant entrer Édouard*. Édouard!

ÉDOUARD, *à Châtenay*. C'est vous, mon cher ami, permettez...

CHATENAY. De grand cœur.

ÉDOUARD. Que je suis heureux de vous voir. (*Apercevant Anna.*) Madame, je vous salue.

ANNA, *salue froidement, et dit à part.* Il embrasse son ami... et moi!...

ÉDOUARD, *à part*. Elle ne dit rien... elle paraît bien résignée!... m'aurait-on dit vrai? (*Haut.*) Madame, vous savez le motif qui m'amène à Turly... Monsieur de Châtenay est-il dans le secret?

ANNA. Oui, monsieur.

ÉDOUARD. En ce cas, nous pouvons nous expliquer devant lui. J'approuve votre

projet, et vous remercie de me l'avoir proposé.

ANNA. J'ai supposé, monsieur, que telle était votre intention, et que vous n'osiez peut-être pas me la faire connaître.

ÉDOUARD. Vous avez deviné juste, madame.

ANNA, *à part*. Quelle froideur!

ÉDOUARD. Je ne resterai ici que quelques heures; je veux les employer à nous entendre, à savoir ce que vous exigez de moi.

ANNA. Je n'exige rien, monsieur.

ÉDOUARD. En me séparant de vous, je vous dois un sort honorable, voilà le seul motif qui m'amène... (*Voyant Anna qui baisse la tête.*) Ainsi, madame, je vous en prie... point de scènes conjugales... point de larmes.

ANNA, *avec fierté*. Je n'en verse pas, monsieur, votre conduite me dicte assez la mienne. Vous le voyez, je suis calme comme vous.

CHATENAY. Ah! malheureux enfans!... vous parlez sérieusement et de gaîté de cœur de votre séparation, et vous ne comprenez pas...

ÉDOUARD. Monsieur de Châtenay, ma résolution est irrévocable.

ANNA. La mienne aussi.

CHATENAY. Soit, mais pour vous séparer, il faut donner des motifs aux juges... vous n'en avez pas.

ÉDOUARD. Au fait c'est vrai! je n'y avais pas songé.

ANNA. Ni moi non plus.

CHATENAY. Croyez-vous qu'il suffise de dire: Je veux me séparer de ma femme? Mais, monsieur, la loi est sévère et juste, elle n'accueille pas le caprice, l'indifférence des époux, et les querelles de ménage ne sont pas un motif suffisant; elle veut des offenses personnelles, des...

ANNA. Mais, monsieur, l'abandon, le mépris, n'est-ce pas une offense?

ÉDOUARD. Eh! madame, il en est dont on ne veut pas traîner le scandale jusque devant les tribunaux.

ANNA. Que voulez-vous dire, monsieur?

ÉDOUARD. Je n'affirme rien encore; mais si j'en croyas certains bruits que j'ai entendus dans le peu d'instans que je me suis arrêté à Bourges. (*André entre et s'arrête au fond.*) Oh! alors, j'aurais des motifs graves... et si j'étais sûr que vous m'eussiez trompé.

ANNA. Moi?

SCÈNE X.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, *se mettant devant lui*. Que feriez-vous, monsieur le vicomte?

TOUS. André!

ANDRÉ. Oui, et qui ne souffrira pas...

ÉDOUARD. Monsieur, je suis chez moi.

ANDRÉ. Et moi, chez ma sœur.

ÉDOUARD. Votre sœur est ma femme... moi, je suis seul maître ici... et j'avais défendu à elle comme à mes gens...

ANDRÉ. De me laisser entrer... n'est-ce pas?.. Si je suis ici... c'est malgré moi, je ne vous croyais pas arrivé, sans ça je ne serais peut-être pas venu : mais maintenant que j'ai entendu vos reproches injustes, vos menaces... je ne m'en irai pas, je ne quitterai pas ma sœur...

ANNA. André!...

ÉDOUARD. Vous sortirez, monsieur, vous sortirez sur le champ d'une maison où vous n'auriez jamais dû rentrer... Sortez!.. sortez... de gré ou de force!...

ANDRÉ. De force?... Qui donc osera mettre la main sur moi? Est-ce vous, par hasard?

ÉDOUARD, *furieux*. Moi!.. s'il le faut!..

(Il s'avance vers André, Chatenay le retient.)

ANDRÉ, *levant son pistolet, et mettant Edouard en joue*. Et si je vous tuais?...

ANNA, *s'élançant devant son mari*. Ah!..

CHATENAY, *arrêtant le bras d'André et lui prenant le pistolet*. André, que fais-tu?

ANDRÉ. Ah! ah! c'est vrai!... je suis un malheureux, un sans cœur!.. le menacer d'un pistolet quand il n'en a pas... Ah! ma sœur!.. monsieur de Châtenay, mon beau-frère... je n' vous demande pas de me pardonner... je ne sais plus ce que je dis, je sais que vous ne me chasserez pas... parce que je m'en irai... je sais que vous vous séparez d'avec elle, parce que je ne veux pas que vous viviez ensemble, parce que si vous la menaciez encore, je ne répondrais plus de moi, et puisque vous n'avez pas de motifs pour vous séparer... Eh! bien!... je vous en fournirai moi... adieu!

ANNA. Mon frère... mon frère!..

ANDRÉ, *pleurant*. Laissez-moi, laissez-moi!

ANNA, *courant après lui*. Je ne te quitte pas!

CHATENAY. Venez, restez, madame... (*A Edouard en sortant.*) Un peu de ménagement.

SCÈNE XI.

EDOUARD, *seul.*

Ah! que penser?.. que faire?.. Elle... elle me tromper... c'est impossible!.. Oh! pourquoi suis-je revenu!.. N'importe!... cette incertitude est un supplice... je veux tout savoir... Georges!.. Georges!..

SCÈNE XII.

GEORGES, EDOUARD.

GEORGES. Monsieur a appelé?

EDOUARD. Oui... (*A part.*) Interroger un valet!.. quel rôle ridicule!.. (*Se promenant dans la chambre.*) Georges, qu'est-ce que c'est que ces tableaux-là!

GEORGES. Mais, monsieur, c'est l'ouvrage de madame...

EDOUARD. De madame? Elle sait peindre?..

GEORGES. Oh! très-bien... à ce qu'on dit, car je ne m'y connais pas...

EDOUARD. Et pourquoi ce piano?

GEORGES. C'est l'occupation favorite de madame.

EDOUARD. De la musique?... (*A part.*) Elle a acquis des talens et avec le brillant qu'on gagne dans le monde... (*Haut.*) Dites-moi, il venait un jeune homme, ici?

GEORGES. Monsieur!..

EDOUARD. Un étranger... je le sais...

GEORGES. Il est vrai... quelquefois.

ÉDOUARD. Souvent... et qui est-il? qui est-il? répondez donc!.. je veux le savoir.

GEORGES. Ma foi, monsieur le vicomte, jusqu'ici, je n'y ai soupçonné aucun mal; mais votre beau-frère m'a défendu de vous le nommer...

EDOUARD. C'est bien! Ah! c'était donc vrai?

SCENE XIII.

LES MÊMES, ANNA.

ANNA, *entrant et à part.* Il est là!..

EDOUARD. Approchez, madame, que je ne vous fasse pas fuir. (*A Georges.*) Sortez. (*Il sort.*) Ce calme, cette tranquillité?

ANNA. Cela ne doit pas vous surprendre, monsieur, je suis résignée.

EDOUARD, *à part.* Tant de charme, et tant de perfidie! (*Haut.*) Cependant, madame, il me semble que lorsque j'ai foulé aux pieds tous les intérêts de famille, de naissance et de fortune, pour vous donner mon nom, vous élever jusqu'à moi, vous prendre pour femme enfin, vous me devez du moins quelque reconnaissance et quelques regrets.

ANNA. Ah! toujours de l'orgueil... Oui, vous auriez voulu me voir à vos pieds pour vous demander de vivre encore avec moi, vous dire que je préférais la mort à notre séparation... Votre amour-propre d'homme et de vicomte se révolte à l'idée de trouver une femme de *rien*, qui se sépare de vous sans pleurer... c'est que, monsieur, votre conduite, vos torts à mon égard, m'ont appris ce qu'est une femme... je n'avais pour vous que reconnaissance et qu'amour. Si vous aviez continué à m'aimer, comme vous l'avez fait un instant... j'aurais passé ma vie à vous plaire, à vous rendre heureux... je n'aurais eu de volonté que la vôtre : voulant me rendre digne de vous, j'aurais acquis tous ces dehors brillans du monde qu'il n'est pas si difficile de posséder, et peut-être quelque jour, à force de soins, d'amour et de tendresse, vous aurais-je fait oublier que c'était dans la boutique d'un menuisier que vous aviez choisi votre compagne.

ÉDOUARD, *à part.* Que dit-elle?

ANNA. Mais vous m'avez humiliée, abandonnée, délaissée... vous m'avez rendue à moi-même... vous m'avez forcée à dire : Si le vicomte de Gussy m'a donné son nom, je lui avais sacrifié, ce qui est bien plus encore, mon honneur!.. Nous ne sommes pas quittes... il me doit les égards qu'on doit à une femme...

EDOUARD. Je n'ai jamais voulu en manquer envers vous... mais si vous connaissiez si bien mes devoirs, vous deviez connaître les vôtres, même pendant mon absence...

ANNA. Ah! fi donc!.. me parlerez-vous encore de ces bruits absurdes...

EDOUARD. Ils sont vrais, madame, je sais qu'un jeune homme... un étranger...

ANNA, *à part.* Grand Dieu!

EDOUARD. Ah! vous voyez que déjà vous n'êtes plus aussi rassurée... ce jeune homme venait ici souvent... tous les jours... osez me dire non.

ANNA. Monsieur...

EDOUARD. Enfin, il vous faisait la cour; mais répondez donc! il vous faisait la cour.

ANNA. Oui...

EDOUARD. Et vous l'écoutiez?.. et vous ne lui fermiez pas votre porte!.. et vous ne pensiez pas que vous étiez mariée...

ANNA, *à part.* Ah! mon Dieu! comment lui dire... Il ne me croira pas!..

EDOUARD, *devant le piano.* Qu'est-ce que cela?.. un album élégant... ah! sans doute, un cadeau de cet étranger... (*Il prend l'al-*

bum avec violence, il en tombe un papier.) Un billet!..

ANNA. Un billet?..

EDOUARD. Ah! direz-vous encore que vous n'en savez rien?

ANNA. Je puis l'attester sur ce que j'ai de plus cher au monde.

EDOUARD. Voyons cette lettre... elle m'apprendra enfin le nom... Elle n'est pas signée!.. (*Lisant.*) « Je me suis procuré la clef de la petite porte du parc. Ce soir, à la nuit tombante, je serai dans le pavillon, et si vous ne vous y rendez pas, l'éclat que vous redoutez tant aura lieu. » (*Haut.*) Eh bien! madame?

ANNA. Cette lettre prouve que je n'écoutais pas cet homme.

EDOUARD. Cet homme!... toujours cet homme!.. Me direz-vous enfin son nom?

ANNA. Que voulez-vous faire?

EDOUARD. Ce que je veux faire!.. vous me le demandez!.. je veux aller le trouver... je veux lui dire... je veux avoir sa vie ou qu'il ait la mienne!

ANNA. Vous ne saurez pas son nom.

EDOUARD. Je ne le saurai pas?..

ANNA. Non; rien ne pourra me forcer à le dire. Vous devez m'en croire quand je vous jure...

EDOUARD. Je n'en crois que l'évidence. Parlerez-vous enfin?..

ANNA. A vous entendre, ne croirait-on pas que vous êtes vraiment jaloux? Comme l'amour-propre est plus fort que l'amour.

EDOUARD. Eh bien! oui... orgueil!... amour-propre!... ce sera ce que vous voudrez. Je suis jaloux parce que vous portez mon nom, parce que vous êtes ma femme, parce que j'ai conservé tous mes droits sur vous, parce que je ne veux pas qu'on vous trouve jolie, parce que je ne veux pas qu'on vous le dise, parce que, moi, je suis fou! parce que, moi aussi, je vous trouve belle, je vous trouve aimable, jolie, charmante... je suis jaloux parce que je vous aime encore; voilà pourquoi je suis jaloux.

ANNA. Il se pourrait!..

EDOUARD. On vient!

ANNA. O ciel!

EDOUARD. En effet, c'est l'heure... par là!.. de ce côté?.. Ah! maintenant je n'ai plus besoin que vous me disiez son nom; je l'apprendrai bien de lui-même...

ANNA. Edouard!..

EDOUARD. Rentrez, rentrez, madame.

ANNA. Je vous supplie!..

EDOUARD, *la jetant dans la chambre.* Rentrez, vous dis-je! je veux être seul avec lui. (*Il ferme la porte à clef.*) Maintenant, je saurai me venger!..

SCÈNE XIV.

ANDRÉ, CHATENAY, EDOUARD, *puis* ANNA.

EDOUARD, *vivement et prenant André par la main.* Venez, venez, monsieur!.. (*Le reconnaissant.*) André!..

CHATENAY. Qui attendiez-vous donc?

EDOUARD, *à part.* Ce n'était pas lui!.. (*Haut.*) Mais enfin le voilà; il va me dire de quel droit il se permet de défendre à un domestique de me nommer les personnes qui viennent chez moi.

ANDRÉ. C'est que je voulais vous les nommer moi-même.

EDOUARD. Expliquez-vous.

ANDRÉ. Ce matin, là, j'ai trouvé un homme aux pieds de ma sœur qui lui résistait... j'ai voulu lui demander vengeance, il m'a répondu par son nom.

EDOUARD. Quel est-il?

ANDRÉ. Angelo Balestrezi.

EDOUARD. Balestrezi?..

ANDRÉ. Et vous accusiez votre femme!.. vous, vous son tyran... qui l'abandonniez pour séduire celle d'un autre... vous aviez raison de vouloir vous séparer de ma sœur... vous n'êtes pas digne d'elle; vous n'avez pas ses vertus; mais grâce au ciel, vous ne manquez plus de motifs... je vous les ai promis, je vous les apporte, les voici.

EDOUARD. Mes lettres?...

ANDRÉ. Ah! j'avais une réparation à faire envers vous, on ne pouvait ravoir ces lettres qu'en allant les demander les armes à la main; je suis allé les demander.

EDOUARD. Vous battre à ma place?

ANDRÉ. Ah! c'était une noble dame que votre belle Milanaise, une femme de la *nappe*... et ma pauvre sœur!..

AIR *de Téniers.*

Fille du peuple, ell' souffrit en silence,
Et lorsqu'un ingrat l'outrageait,
Par son amour et sa constance
Noblement elle se vengeait.
L'abandon, le mépris, la honte,
Rien n'a flétrit son cœur si généreux...
Vous voyez, monsieur le vicomte,
Que la vertu n'a pas besoin d'aïeux.

EDOUARD, *très-ému.* Ah! mon ami! mon frère!.. que je fus coupable!..

ANNA, *s'avançant.* Qu'y a-t-il donc?

EDOUARD. Anna! Anna! me pardonnes-tu?

ANDRÉ, *bas à Châtenay.* Mon parrain, nous pouvons brûler les lettres.

FIN.



